



**HAL**  
open science

# Enfant, Institution, Ecriture : Fernand Deligny et la philosophie

Michaël Pouteyo

► **To cite this version:**

Michaël Pouteyo. Enfant, Institution, Ecriture : Fernand Deligny et la philosophie. Philosophie. Université de Lyon, 2021. Français. NNT : 2021LYSEN023 . tel-04148051

**HAL Id: tel-04148051**

**<https://theses.hal.science/tel-04148051>**

Submitted on 2 Jul 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Numéro National de Thèse : 2021LYSEN023

**THESE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITE DE LYON**  
opérée par  
**l'École Normale Supérieure de Lyon**

**École Doctorale N° 487**  
**École doctorale de Philosophie (PHCR)**

**Discipline : Philosophie**

Soutenue publiquement le 02 Juillet 2021, par :

**Michaël POUTEYO**

---

**Enfant, Institution, Écriture : Fernand  
Deligny et la philosophie**

---

Devant le jury composé de :

**Perret, Catherine**, Professeure des Universités, Université Paris VIII, Rapporteur  
**Séverac, Pascal**, Professeur des Universités, Université Paris-Est Créteil, Rapporteur  
**Chauvière, Michel**, Directeur de recherche, CNRS, Examineur  
**Moreau, Pierre-François**, Professeur des Universités, ENS de Lyon, Directeur de thèse

## Remerciements

*De Lyon à Rio de Janeiro, en passant par Monoblet, Paris ou Caen, ce travail doit beaucoup à celles et ceux qui, sur un point ou l'autre et chacun à leur manière, l'ont rendu possible.*

*Je remercie les membres de l'IHRIM, notamment Marina Mestre-Zaragoza pour son soutien constant, Samuel Lézé pour ses conseils, Mathias Winter pour ce qu'il nous reste à travailler ensemble, et Afida Madjidi pour son café et sa redoutable efficacité.*

*Si la recherche dans les archives Deligny a été un moment riche dans ce parcours, je le dois à l'ensemble du personnel de l'IMEC à Caen, à leur accueil comme à la précision de leur travail. Il me faut également remercier Daniel Terral pour m'avoir donné accès aux archives de la Grande Cordée, mais surtout pour nos conversations joyeuses et la recette de sa fameuse sauce verte.*

*Je tiens à remercier chaleureusement l'ensemble des « délinéens » rencontrés au fil des ans, pour nos discussions, nos échanges, nos travaux communs, nos rires et pour les moments partagés ensemble. Particulièrement Sandra Alvarez de Toledo pour l'accès aux textes et son incroyable énergie communicative, Marlon Miguel pour sa connaissance du corpus aussi infinie que sa propre gentillesse, Marina Vidal-Naquet, Martin Molina, Béatrice Han Kia-Ki et Antoine Janvier pour leurs éclairages et leurs encouragements.*

*Je remercie vivement les membres de ce jury, Catherine Perret et Pascal Séverac, autant pour leurs conseils, leurs invitations, leurs travaux, que pour avoir accepté de discuter des miens.*

*L'attention, la disponibilité et la volonté de partage de Michel Chauvière ont été, à chaque étape, aussi encourageants que déterminants dans la construction patiente de ce travail.*

*Loin des rives de l'Arno et de la Florence médicéenne, ma propre trajectoire intellectuelle doit plus qu'il ne peut l'imaginer à l'engagement et à la flamme de Jean-Claude Zancarini.*

*Il est difficile d'exprimer l'ampleur de ma reconnaissance et de ma gratitude à l'égard de Pierre-François Moreau, pour sa générosité et pour tout ce qu'il m'a appris au cours de ces années de travail. La meilleure part de celui-ci doit beaucoup à la qualité de ses remarques, à sa disponibilité, à ses connaissances encyclopédiques et à ses encouragements.*

*À mes relecteurs, amis et comparses en philosophie depuis bien des années, dont j'admire le travail et auquel le mien doit tant, Cédric Eyssette et Renaud Garcia.*

*À tous les enfants, délinquants, déscolarisés, désaffiliés, en marge ou en rupture de ban qui ont accompagné au quotidien tous les aspects de mon travail, et dont la liberté féroce m'a aussi appris à vivre. À Fabienne Rea et Marie-Cécile Marty pour l'amitié, le soutien, et pour tout ce que nous avons tenté avec chacun d'entre eux.*

*À ma famille, mes amis, soutiens indispensables sans lesquels il serait impensable de venir à bout de ce genre d'entreprise.*

*À Solal qui voudrait faire une thèse sur l'origine du monde, à William né au beau milieu de celle-ci.*

*À Lucie, sans qui rien ne serait possible, à commencer par l'invention du terme « délinéen ».*

*Ce travail est dédié à mon père.*

# TABLE DES MATIERES

<b>INTRODUCTION : SITUER DELIGNY .....</b>	<b>7</b>
<b>PREMIERE PARTIE : COMMENT LIRE L'HISTOIRE DE L'ENFANCE INADAPTEE ? .....</b>	<b>16</b>
Rééducation.....	16
Recherche.....	20
Révolte .....	26
<b>Chapitre I – L'enfance inadaptée peut-elle être un objet philosophique ?.....</b>	<b>33</b>
1. Qu'est-ce qu'un enfant ? .....	33
1.1. Un enfant ou des enfants ? .....	33
1.2. L'enfant et le lieu .....	35
1.3. L'enfant modèle ? .....	37
2. Qu'est-ce qu'un enfant inadapté ? .....	47
2.1. Un objet construit dans une tentative de naturalisation.....	47
2.2. Comment comprendre l'enfance inadaptée en philosophie ?.....	52
2.3. Le lieu.....	59
2.4. Le corps .....	69
<b>Chapitre II - L'histoire du domaine : entre rupture et continuité .....</b>	<b>91</b>
1. La Neuropsychiatrie infantile (NPI) .....	95
1.1. La psychiatrie française dans les années trente .....	95
1.2. Naissance de la discipline et « séparation des pouvoirs ».....	100
1.2.1. L'Éducation nationale.....	103
1.2.2. La Justice .....	104
1.2.3. La Santé.....	106
1.3. Recherche scientifique et recherche de légitimité.....	109
1.3.1. Le socle idéologique : le constitutionnalisme .....	109
1.3.2. La place du psychiatre et des autres professionnels : l'exemple de la Clinique Annexe de NPI.....	111
1.3.3. La légitimité scientifique : l'usage de la statistique et de l'enquête .....	116
2. Le scoutisme .....	120
2.1. Scoutisme et enfance inadaptée : entre NPI et œuvres privées .....	123
2.2. Les méthodes scoutées .....	128
2.3. De la NPI à la psychanalyse : la valeur technique du scoutisme .....	133
2.4. La question morale : de la pénitence à la charité .....	142

3. Des oppositions internes : la position de Louis Le Guillant .....	154
3.1. Un homme de synthèse et de terrain .....	154
3.2. Le rôle du psychiatre de l'enfant.....	160
3.3. Le primat de la pratique .....	167
3.4. La place de l'enfant inadapté dans la société .....	174

## **DEUXIEME PARTIE : COMMENT ECRIRE L'HISTOIRE DE L'ENFANCE INADAPTEE ? 196**

### **Chapitre III - La formation d'une langue et d'une grammaire .....198**

1. La constitution d'une opinion publique .....	199
1.1. Essor de la presse et âge d'or du reportage .....	199
1.2. La cause de l'enfance .....	202
1.3. Les campagnes des années trente .....	212
2. L'après-guerre : réécriture de l'histoire de l'institutionnalisation.....	226
2.1. Le scandale : proximité et distance .....	226
2.2. Une nouvelle chronologie .....	241
2.3. La naissance d'une mythologie.....	245
2.4. De la dénonciation à l'institution .....	252
3. Scientifique, juridique, caritatif : un nouveau vocabulaire et une nouvelle grammaire ....	259
3.1. Des textes aux registres variés : la place et le rôle des revues .....	262
3.2. Entre positivisme et formalisme.....	270
3.3. Populisme et conservatisme .....	279

### **Chapitre IV - Deligny et le travail social : le travail de l'œuvre.....290**

1. L'absorption de Deligny par le domaine.....	294
1.1. Graine de crapule : une éthologie de l'enfance ? .....	296
1.1.1. L'adresse.....	300
1.1.2. La forme et le style.....	304
1.1.3. Le ton.....	308
1.2. Réceptions, appropriations, déformations.....	317
1.2.1. De l'intégration à l'appropriation.....	318
1.2.2. De la marginalisation à l'isolement.....	324
1.2.3. Héroïsation, mythe et oubli .....	329
2. Le roman de la rééducation : Makarenko, Joubrel, Cesbron .....	345
2.1. La question du roman : Makarenko.....	346
2.2. Topoï et diffusion des idées.....	363
2.2.1. Makarenko : « Larguer l'amarre pédagogique » .....	363

2.2.2. Joubrel : « A la loyale »..... 365

2.2.3. Cesbron : affronter le pécheur pour sauver l'enfant..... 378

## **TROISIEME PARTIE : ECRIRE, DECRIRE : L'ECRITURE DE FERNAND DELIGNY .....388**

### **Chapitre V - Deligny, le Makarenko français ? .....388**

1. Situation de la Grande Cordée .....391

2. Deligny et Makarenko, proximités et distances .....395

2.1. Collectivité et communauté.....399

2.2. De l'usage des circonstances.....402

2.3. L'usage du roman au risque de la symphonie pédagogique .....405

3. Adrien Lomme : du pamphlet à l'image d'Épinal .....413

3.1 La constitution du texte .....413

3.2. Un pamphlet et une image d'Épinal : l'écriture agonistique de Deligny .....420

3.3. La critique idéologique : sa mise en place dans/par le roman.....429

3.3.1. La place de l'affect ..... 429

3.3.2. Le langage et le silence ..... 444

3.3.3. Le primat de la spatialité ..... 453

### **Chapitre VI - Récit, description, événement : une écriture hors-sujet .....470**

1. Un récit particulier .....470

2. Décrire.....492

2.1. Écrire à l'infinitif.....492

2.2. Fonction classique de la description.....494

2.3. La description chez Deligny : écrire les coïncidences .....501

3. Description et connaissance .....518

3.1. Une mise en ordre de la multiplicité du réel .....518

3.2. Une écriture matérialiste : individu et milieu.....522

4. La place de l'événement .....534

4.1. Rétrospection vs introspection .....534

4.2. Mémoire, événement, écriture : hasard et contingence .....542

## **CONCLUSION : PHILOSOPHIE ET TRAVAIL SOCIAL .....554**

1. Situer Deligny .....554

2. Pistes et perspectives.....558

3. L'enfant .....560

4. L'institution .....565

5. L'écriture .....569

<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>572</b>
<b>LISTE DES SIGLES ET ABREVIATIONS UTILISES .....</b>	<b>587</b>
<b>CHRONOLOGIE INDICATIVE .....</b>	<b>588</b>
<b>INDEX DES NOMS .....</b>	<b>591</b>

## INTRODUCTION : SITUER DELIGNY

Qu'est-ce que l'enfant ? À cette question, que répond la philosophie ? Que peut-elle apporter que n'ont pas déjà fait, dit ou pensé des disciplines qui ont l'enfant pour objet : pédagogie, pédopsychiatrie, sciences de l'éducation, etc. ?

L'enfant a autour de lui depuis au moins deux siècles, et de plus en plus au fil du temps, une troupe de professionnels, de disciplines et de métiers, qui en analysent chaque aspect, en détaillent les différentes facettes, qui découpent son rapport à ses pairs, à son corps, à ses apprentissages ou à la société qui l'environne. Depuis Rousseau, qui enjoignait au précepteur d'apprendre à connaître et avant tout à observer l'enfant, il semble que l'on ait tout dit le concernant et, pourtant, nombre de spécialistes cherchent et trouvent encore – avec plus ou moins de bonheur – ce que l'on pourrait dire à son sujet de nouveau ou d'efficace. Aux pédagogies dites nouvelles ont succédé les pédagogies actives, puis alternatives, et jusqu'à l'examen neuroscientifique de ses modes de compréhension, l'intérêt autour de l'enfant n'a cessé de croître au cours du dernier siècle, au même rythme que la prise en compte de son propre intérêt, depuis sa reconnaissance dans la CIDE de 1989 jusqu'à son inscription dans la loi du 14 mars 2016 réformant la protection de l'enfance.

De toute cette évolution, la philosophie a-t-elle encore quelque chose à dire ? Et si oui, de quel droit ? Aurait-elle voix au chapitre, elle qui n'a aucune *prise* sur lui, à l'inverse de l'orthodontiste et de l'orthophoniste qui veillent à la régularité de sa dentition comme de son langage, du pédiatre et du pédopsychiatre qui en examinent les pathologies, du psychologue qui en estime le développement mental et affectif, du pédagogue qui veille à ses apprentissages sous la surveillance de plus en plus étroite du neuroscientifique ?

En ce qui concerne les enfants en marge, ceux que l'histoire a tantôt baptisés et rangés pêle-mêle dans d'étranges taxinomies qui ont évolué au fil du temps, le siècle passé a vu se constituer progressivement des disciplines, des professions et des méthodes, à la fois pour les nommer mais également pour travailler avec eux, *sur* eux le cas échéant. Là, dans un domaine qui s'est progressivement construit autour de ces appellations hétéroclites où la morale côtoie la science et les techniques, le spécialiste – dont l'éducateur *spécialisé* sera un bon marqueur à partir de sa création officielle en 1967 – a la haute main. Il pense, réfléchit et agit, tout autant qu'il parle, de congrès en conférences, qu'il écrit, de revues spécialisées en ouvrages scientifiques. Ce faisant, on voit se dessiner progressivement, à la croisée des pratiques et des discours, aussi bien un objet qu'une manière d'en parler.

C'est de ces deux plans que peut parler la philosophie, à leur intrication qu'elle peut s'attacher. Non pas pour dire ce qu'est l'enfant en marge ni quelle doit être la manière de travailler avec lui, mais pour essayer de montrer comment s'agencent pratiques et discours. Comment se développe et s'articule un discours à son propos qui manifeste et mêle des idéologies diverses, voire opposées ?



Comment celles-ci s'affrontent-elles au cœur des institutions qui se forgent progressivement, en équilibre plus ou moins assuré sur ces conflits et ces alliances précaires ?

Étude des rapports entre les pratiques et les discours ; étude des idéologies ; étude des institutions, ce sont les trois axes de ce travail philosophique autour de Fernand Deligny et l'enfance en marge. Un travail qui engage trois types de questions : comment le réaliser ? quels matériaux utiliser ? et en quoi ce travail entend-il être philosophique ?

Tout d'abord, il se réalise en utilisant et en examinant le discours qui est produit par et dans le domaine considéré. C'est le verbe qui joint le geste et la parole, c'est lui qui oriente et met en mots la pratique. C'est encore lui qui exprime les idées qui comptent dans un domaine quel qu'il soit, aussi inaperçues soient-elles. Les valeurs, les visées morales comme les orientations professionnelles se lient et se lisent dans le discours qui se dégage d'une institution. En retour, celle-ci trouve son ciment idéologique dans le langage qu'elle véhicule, dans le type de textes qu'elle produit comme autant de bornes autour desquelles rassembler et relier pratiques et idées. Le langage exprime autant qu'il produit, et dans un domaine comme l'enfance en marge il permet d'identifier les rapprochements comme les affrontements. Il exprime les valeurs qui sous-tendent même les pratiques les plus scrupuleusement scientifiques. Il produit l'identité propre d'un domaine considéré en participant à la cohérence de ce qui se déroule au sein de l'institution comme de ce qui gravite autour d'elle. Il en montre également les écarts, les affrontements, il signale par sa forme même les tensions qui ont cours en son sein et avec lesquelles elle doit composer pour s'installer, s'appuyer pour s'affermir, qu'elle doit maîtriser pour durer, utiliser plus que faire taire.

C'est à cette production de langage que peut avoir affaire la philosophie. Plus précisément c'est à elle de retracer les expressions et les constitutions auxquelles a servi le langage dans des types de discours spécifiques. Considérée comme une véritable histoire des idées, c'est aux conditions matérielles de production des discours, autant qu'à leur fonction concrète dans la constitution et la durée des institutions, qu'elle peut s'attacher. Autrement dit, c'est à trouver la raison qui préside aux mouvements qui ont lieu *dans* et *par* le langage qu'elle peut s'atteler.

Pour ce faire, elle puise autant à l'histoire des professions d'une époque qu'à celle de sa culture, de ses valeurs, de l'état de sa langue ou de ses conceptions politiques. En cela, elle n'a pas à être une sorte d'histoire totale, mais elle doit s'appuyer sur une matière concrète qui relève des différents aspects de l'expérience humaine dont elle cherche à rendre raison. La tentative reste limitée car on ne rend pas raison d'une institution comme on ferait rendre gorge à l'histoire, il s'agit avant toute chose de donner une intelligibilité aux idées d'un champ et d'une époque, en les replongeant dans les conditions de possibilité de leur apparition.

Pour ce faire, ce travail est allé puiser à plusieurs sources et dans des domaines très divers : histoire de la psychiatrie, du traitement pénal de la délinquance juvénile, de la psychologie de l'enfant, du

grand reportage ou du scoutisme pour n'en citer que quelques-uns. Si tous ces aspects peuvent être pensés comme les points d'une constellation, c'est au philosophe d'essayer d'en faire le dessin. Sa manière de relier les différents points est particulière, et pourrait peut-être s'avérer tout autre, mais elle peut être jugée sur la cohérence qui est la sienne et qui donne à cette constellation un visage convaincant. Partant, il ne s'agit pas ici de discuter ni de rendre compte des domaines abordés et des matériaux choisis pour l'examen avec une précision d'historien, mais de saisir leur fonction et leur place dans le tableau d'ensemble que l'on envisage de donner à voir. C'est la tâche de la philosophie dans l'histoire des idées, doublement exigeante par l'appui solide qu'elle doit prendre dans les différents aspects concrets d'une époque, et par la rigueur rationnelle avec laquelle elle doit en faire ressortir les liens, les interactions, les rapports et les affrontements.

Si ce travail ne prétend pas fournir une vision exhaustive et définitive de l'arrière-plan idéologique et matériel à partir duquel on peut comprendre le travail de Fernand Deligny, il espère en tout cas faire montre de solidité et de cohérence. Au-delà, il s'agit également de traiter des questions proprement philosophiques qui s'en dégagent concernant trois concepts : l'enfant, l'institution, l'écriture.

Ce sont trois thèmes auxquels la pensée de Deligny s'est intéressée, s'est attachée au fil de soixante ans de travail, et par rapport auxquels sa position très particulière dans le domaine de l'enfance en marge peut fournir des éclairages intéressants. Dans cette optique, le travail autour de Deligny possède une double fonction : le situer par rapport aux idéologies qui ont cours à l'époque quant à ces thématiques précises, et en retour les rendre plus manifestes. Provocateur, penseur en rupture, libertaire ou réfractaire, si Deligny passe pour quelqu'un de singulier, ce travail entend montrer autant en quoi, qu'à partir de quoi. Précisément, si Deligny développe une conception de l'enfant radicalement opposée à celle qui domine son époque, encore faut-il montrer comment l'une et l'autre se manifestent et sur quoi elles reposent. De la même manière quant à ce qui constitue, ou non, la nature de l'institution ou la place de l'écriture. Situer Deligny est alors une action à deux faces, cela demande de dessiner la carte autant que la position qu'il occupe.

La dimension du travail à entreprendre lie horizontalité et verticalité. La première fixe les coordonnées de base qui vont permettre d'établir la topographie du lieu : les personnages qui l'animent, les idées et les valeurs qui le sous-tendent, les architectures professionnelles, législatives et techniques qui s'y déploient, les jonctions, alliances ou affrontements qui y ont cours. Entendue comme une institution en construction, l'enfance en marge entre les années vingt et soixante n'est pas un monolithe sans aspérité, pas plus qu'elle n'est un des pans de la mise en ordre des corps déviants, installé là par un État considéré comme un grand ordonnateur. Si une idéologie s'y développe progressivement et se renforce à mesure que le domaine se clôt sur ses professions, ses méthodes et son langage – qu'il s'institutionnalise – cela ne se fait pas non plus par le progrès d'une marche en avant au pas cadencé. Les affrontements, les crises, les silences autant que les évolutions et les jeux

de pouvoir l'accompagnent. Ils la travaillent constamment, non seulement de l'extérieur mais également de l'intérieur. L'institution ne se crée pas toute seule, elle s'inscrit dans une société avec laquelle les rapports sont multiples et mouvants.

Sur ce plan, Deligny n'est pas non plus uniquement un éducateur-auteur-poète, visionnaire et génial, qui fait face à ce qu'il appelle l'institution. Qu'il le veuille ou non, il est un point de cette constellation qui prend forme à l'époque, dont la place change, se déplace, et qui crée autour de lui aussi bien des attractions que des répulsions, autant de proximités que de distances. C'est à les évaluer, à en montrer la position, les échos dans le domaine de l'enfance en marge autant que les effets sur sa propre pensée et sur sa propre écriture, qu'entend contribuer ce travail. C'est le travail vertical qui exige de rentrer en profondeur dans la manière dont pensée et pratique se lient chez Deligny, dans les idées principales autour desquelles il cheville sa position, mais également dans son écriture. C'est-à-dire dans la manière dont se tiennent le fond et la forme, dont l'écriture incarne, noir sur blanc, la pensée.

C'est un autre des axes philosophiques de ce travail que de sonder la possibilité – autant manifestée que recherchée par Deligny – d'une adéquation entre le penser et l'écrire. Autrement dit, il s'agit de montrer dans le texte même qu'il produit comment répondre à cette question : comment une pensée peut-elle se traduire en texte ? Comment les idées, qui concernent au premier plan la nature de l'enfant ou la constitution de l'individu, peuvent-elles se retrouver *manifestées* dans une écriture particulière ? Là encore, la philosophie a affaire chemin faisant avec d'autres disciplines, comme la littérature ou la critique littéraire. Mais si elle s'attache à la construction d'un discours c'est pour y déceler la raison du texte ainsi produit, autrement dit l'architecture idéologique qu'il exprime, qui le sous-tend, et dans le cas de Deligny, qu'il dénonce également. Examiner la manière dont se construit progressivement une langue propre au domaine de l'enfance en marge, en s'attardant sur certaines de ses sources – de la neuropsychiatrie infantile au grand reportage des années trente – c'est là aussi chercher à mieux situer le texte produit par Deligny. C'est le préalable nécessaire, autant que le pendant, à l'examen de la lettre même qu'il dépose sur le papier, dont les agencements, les inventions, les appariements, sont comme ses pleins et ses déliés, la marque spécifique de son auteur. De manière particulièrement nette chez Deligny, l'idée se tient debout dans un corps manuscrit fort particulier, qui ne lui est pas nécessaire au sens strict mais qui n'a absolument rien de fortuit.

Autrement dit, ce travail repose sur l'idée relativement simple – qu'il entend éprouver et montrer d'un bout à l'autre – qu'une pensée s'exprime dans une langue que son auteur choisit, travaille, cisèle parfois, pour la rendre aussi singulière que la graphie qui est la sienne. C'est le rôle de la raison que de restituer le lien de l'une à l'autre, et c'est aussi une manière d'identifier et d'exposer la pensée d'un auteur, sans en répéter ni en singer la lettre, ce que le lecteur de Deligny peut constater chez certains de ses commentateurs. Le texte parle, marque, il possède une identité stylistique, sonore et même visuelle, si caractéristique qu'il est parfois difficile de sortir de ses mots pour en restituer la pensée. Mais quel progrès fait-on dans la compréhension d'un auteur en exprimant sa pensée avec

ses mots ? C'est à cette question et à cette troublante contamination de l'esprit du lecteur et du commentateur que ce travail entend répondre. *Cerne, chevêtre, présence-proche, pote* ou *aragne*, le vocabulaire délinéen est incroyablement riche de trouvailles et d'un travail constant sur la langue. Si ces expressions doivent être utilisées et expliquées, c'est plus profondément encore ce travail sur la langue qu'opère le texte de Deligny qu'il faut mettre au jour pour montrer l'ampleur de l'adéquation entre la lettre et la pensée.

Si la question est philosophique, le matériau pour ce faire est bien loin du canon des textes systématiques de Descartes, Kant ou Hegel. Deligny n'est pas un philosophe, n'a jamais prétendu l'être et même s'il s'est intéressé de près à certains philosophes qu'il a lus attentivement, qu'il a discutés ou avec lesquels il a correspondu, il serait hors de propos ici de vouloir l'y ramener. En s'attachant à l'examen de textes composés d'aphorismes, d'anecdotes, de commentaires de lecture, de fragments autobiographiques, de récits et de digressions lexicales, ce n'est rien de dire que l'œuvre de Deligny est disparate. Protéiforme, poétique le plus souvent, rarement argumentative, elle ne se montre jamais démonstrative. Faut-il en conclure pour autant que rien de philosophique ne peut se tirer de ce matériau hétéroclite ? Ou bien que la philosophie n'a pas à sa disposition d'outils ni de méthodes pour s'attaquer à un tel objet ?

S'il est bien clair que certains textes répondent explicitement à une visée philosophique – en ce qu'ils comptent, dans l'intention de l'auteur comme dans le principe même de leur écriture, répondre à une finalité explicitement philosophique – on sait depuis longtemps que la discipline ne s'y limite pas, bien au contraire, ce qui ne se fait pas sans débat quant à la nature des textes considérés. Si la correspondance de Descartes est examinée avec le même soin que ses traités, et si les aphorismes de Nietzsche sont scrutés avec la même attention que les scolies de l'*Éthique* de Spinoza, c'est bien qu'au-delà de la nature des textes considérés, la philosophie se donne pour tâche de restituer la raison qui les anime et qu'ils déploient. L'étude des textes ne se résume pas à une seule étude de style et ne cherche pas, contrairement à la linguistique ou à la critique littéraire, à en examiner la construction pour elle-même ou pour sa finalité esthétique. Mais, elle a à examiner la manière dont le texte peut exprimer, matériellement, les idées qui le sous-tendent. L'idée travaille le texte, et c'est en se montrant attentif à la forme de celui-ci que l'on peut saisir un peu mieux celle-là. Les idées ne parlent pas et ne se comparent pas uniquement entre elles, elles se comprennent et se comparent aussi par la forme spécifique que leurs auteurs leur font adopter, et c'est à cet examen qu'une histoire des idées qui se veut véritablement philosophique peut et doit travailler.

Ce travail entend donc indiquer la manière dont il est possible de *situer* Deligny dans le domaine où son travail voit le jour lors de la première période de sa vie, avant son installation dans les Cévennes

à partir de 1967. Après l'ouvrage fondateur de P.-F. Moreau<sup>1</sup> qui exposait pour la première fois ce parcours en soulignant ses rapports avec les idéologies de l'enfance de l'époque, après le remarquable travail de Marlon Miguel qui entendait *exposer* le déroulement du travail de Deligny et ses différents aspects<sup>2</sup>, il s'agit ici de s'intéresser à certains aspects plus circonscrits<sup>3</sup> de son travail mais également de les replacer dans un cadre plus vaste.

Contrairement à ces études, le travail engagé ici ne vise pas à suivre le déroulement chronologique de l'existence et des tentatives délinéennes<sup>4</sup>. Il s'attache pour l'essentiel à la période qui précède l'installation de Deligny dans les Cévennes, d'Armentières à la fin de la Grande Cordée, de 1938 à 1962. Dans le même temps, il entend déborder cette période pour faire ressortir le tableau global de l'enfance inadaptée dans lequel se comprend le travail de Deligny à cette époque. Celle-ci, considérée comme une institution en construction, se forge progressivement, tout comme le discours qui se constitue en son sein et autour d'elle. Sans aller jusqu'à fixer des limites arbitraires à la chronologie, certaines dates peuvent servir ici de bornes à l'examen, comme la constitution du Tribunal pour enfants en 1912, les premiers grands reportages sur l'enfance en marge des années vingt ou la création de la clinique annexe de Neuropsychiatrie infantile du Dr Heuyer en 1925. Si le travail et la langue de Deligny possèdent une naissance et une originalité lors de cette première période de son existence, c'est en regard de la manière dont le domaine dans lequel il s'inscrit s'est constitué dès ces années-là.

Pour le dire en terme délinéens, si les *tentatives* qui sont les siennes peuvent manifester une forme d'originalité voire de rupture avec la pensée et les pratiques qui se développent dans ce qu'il appelle l'*institution*, il importe en premier lieu d'essayer de discerner le plus précisément possible les traits de cette dernière. Qu'est-ce que l'institution dont il parle ? Comment se forme-t-elle ? Quels en sont les courants, les lignes de force et de démarcation ? Les réponses sont importantes parce que leur apport philosophique est double : d'une part mieux éclairer les idées qui articulent la pensée de Deligny, d'autre part examiner la manière dont il est possible plus globalement de penser l'institution. À l'autre extrémité, s'il s'appuie pour l'essentiel sur des textes écrits pendant cette première période

---

1 P.-F. Moreau, *Fernand Deligny et les idéologies de l'enfance*, Paris, Retz, 1978.

2 M. Miguel, « À la marge et hors-champ : l'humain dans la pensée de Fernand Deligny », Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, thèse de doctorat, 2016, disponible en ligne : [<https://www.theses.fr/2016PA080020>].

3 Sur la manière d'examiner certains aspects spécifiques du travail et de la pensée de Deligny, il faut mentionner également Catherine Perret, *Le tacite, l'humain. Anthropologie politique de Fernand Deligny*, Paris, Seuil, 2021. Les pistes que dessine cet ouvrage, à paraître à la date de rédaction de ce travail, ne seront donc pas utilisées ou discutées ici.

4 D'autres ouvrages entendent également retracer le parcours et les tentatives de Deligny, mais les inexactitudes et les raccourcis de pensée qu'ils contiennent les différencient radicalement des travaux cités ci-dessus. Voir J. Houssaye, *Deligny, éducateur de l'extrême*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 1998 ; F. Tschopp, *Fernand Deligny éducateur « sans qualités »*, Genève, IES, 1989 ; repris dans F. Tschopp, *Le geste de Fernand Deligny*, Genève, IES, 2020.

de la vie de Deligny, ce travail n'entend pas s'y limiter. D'une part, parce que si les tentatives, comme le vocabulaire et les réflexions de Deligny évoluent au fil des ans, elles ne montrent – et parfois quoi qu'il en dise – pas de rupture majeure. Ce travail entend donc montrer la cohérence et la continuité de sa pensée comme de son travail, pour mettre au jour les lignes de force que l'on trouve déjà à l'époque de la Grande Cordée, comme dans ses premiers ouvrages. D'autre part, parce qu'au fil des ans, alors que Deligny vit dans les Cévennes et occupe la plupart de son temps à l'écriture, il revient sur son propre passé, cherche à reprendre le fil de sa propre histoire, des événements qui ont émaillé le cours de son existence. Cette écriture rétrospective en quelque sorte permet d'éclairer ce qu'il en est de sa position au sein de l'enfance en marge dans les années quarante et cinquante, et d'étoffer notre compréhension de cette période. On le devine, il s'agit donc de faire des allers-retours entre les différents textes de Deligny pour mieux situer les lignes de force et les constantes de sa pensée, ses inflexions et ses approfondissements.

Situer la position de Deligny, c'est également une manière d'aborder son travail par le prisme de sa propre manière de faire et de penser. Faire le point sur la « position Deligny » comme propose de le faire Isaac Joseph à la fin des années soixante-dix<sup>5</sup>, ou rapprocher son propre travail de « l'air du temps » comme Deligny l'écrit à Jacques Bourquin dans les années quatre-vingt-dix<sup>6</sup>, c'est suivre la manière dont Deligny pense de manière géographique, voire topographique. C'est suivre une pensée qui insiste sur la place du milieu dans le déroulement des existences humaines, comme dans le travail possible avec tout individu en marge. Or ce milieu n'est pas un milieu endogène, il ne se définit pas uniquement par ce qui a cours au cœur des tentatives ni par ce qu'en dit ou en écrit Deligny. Provocateur, libertaire, réfractaire, quel que soit l'adjectif que l'on choisisse ou dont il choisit lui-même de s'affubler, Deligny se situe le plus souvent *contre* qu'*avec*. Contre les méthodes qui ont cours dans la plupart des institutions, contre les idéologies qui les sous-tendent, contre l'inscription du travail rééducatif dans la répartition des modes de production capitaliste, contre une langue et une manière d'écrire l'enfant en marge, son travail – et plus encore son écriture – s'avère avant tout agonistique, régulièrement situé en opposition à ce qui a cours dans le domaine qui est le sien. Son opposition est de part en part politique au sens large, c'est-à-dire sans qu'il ne s'agisse de faire de la politique. Que l'on pense à certains passages des *Vagabonds efficaces* ou à la préface des *Enfants ont des oreilles*, certains de ses textes sont des attaques virulentes, des critiques au vitriol de la manière de faire et de penser dont il entend se démarquer. Ce faisant, il montre une compréhension et une analyse très fines de ce qui a cours dans le domaine de l'enfance en marge. Tenter de le situer, c'est

---

5 I. Joseph, lettre du 13 Janvier 1977, reprise dans F. Deligny, *Correspondance des Cévennes, 1968-1996*, Paris, L'arachnéen, 2018, p. 640.

6 « Le fait est que les tentatives qui ont pris mon nom comme enseigne n'ont jamais été MES idées ; elles étaient dans l'air – du temps -. À chaque période son petit monde d'idées et de noms. », F. Deligny, Lettre à J. Bourquin du 4 Mai 1992, reprise dans *Correspondance des Cévennes, 1968-1996*, ouvr. cité, pp. 1258-1259.

essayer non seulement d'évaluer la pertinence et la place de sa critique, mais aussi la différence spécifique de sa propre pensée.

Ce travail entend donc aller à la recherche du milieu dans lequel évoluent le travail et l'œuvre de Deligny jusqu'à la fin de la Grande Cordée, pour ensuite permettre de mieux identifier les principales lignes directrices. Pour ce faire, c'est à trois concepts qu'il s'agit d'attacher l'examen philosophique : l'enfant, l'institution, l'écriture.

La période qui s'ouvre entre les années vingt et soixante est celle de l'émergence d'un objet, l'enfant en marge, et d'un ensemble de métiers qui vont travailler avec lui, au premier rang desquels celui d'éducateur. Qu'on le veuille ou non – et, dans une certaine mesure, que Deligny l'accepte ou non – c'est dans ce milieu que sont apparus son travail et son œuvre. Les situer en son sein, cela veut dire essayer en premier lieu de délimiter ce milieu pour s'interroger sur la manière d'y considérer l'enfant en marge et ce que la philosophie peut avoir ensuite à en dire. C'est également au cours de cette période que le domaine s'institutionnalise de manière croissante. Si Deligny n'a cessé de s'opposer à l'institution, quelle est-elle réellement ? Comment se constitue-t-elle ? Quels en sont les courants, les lignes de force et de fracture ? Plus largement, en s'appuyant sur l'analyse de la constitution de l'enfance en marge comme institution, qu'est-ce que la philosophie peut apprendre ?

Ensuite, loin de penser que l'institution ne s'inscrit que dans les textes qu'elle produit (règlements, rapports, dossiers...) ou qui encadrent son activité (lois, procédures, protocoles...), ce travail entend examiner la manière dont elle s'inscrit dans une langue qu'elle produit autant qu'elle l'entoure. Autrement dit, il s'agit de montrer en quoi la question des rapports entre l'institution et le langage est double : si le langage exprime l'institution, il lui permet en même temps de se dire et de s'installer. À ce titre, le travail de Deligny sur la langue, et la langue agonistique qu'il produit, peuvent servir au philosophe à la fois de révélateur et d'indicateur. Il s'agit donc ici d'examiner de plus près la langue de l'institution : comment se constitue-t-elle ? D'après quelles logiques ? Pour obéir à quelles fins ? Et dans le même temps il s'agit d'examiner la position particulière de Deligny dans la langue : comment articule-t-il sa pensée avec un langage propre ? Ce qui engage une autre question philosophique, plus large celle-ci : de quelle manière la forme peut-elle coïncider avec le fond et comment comprendre cette coïncidence ?

Ainsi, le plan de ce travail correspond à l'examen successif de trois verbes à l'infinitif – ce temps primordial chez Deligny<sup>7</sup> – lire, écrire, décrire.

Comment lire l'histoire de l'enfance en marge ? C'est à cette question qu'entend répondre la première

---

7 F. Deligny, *Le croire et le craindre*, (1978) repris dans *Œuvres*, Paris, L'arachnéen, 2007, p. 1121.

partie en examinant, au-delà de ce que Deligny peut en dire, la réalité idéologique du domaine de l'enfance en marge. Comment délimiter ce domaine en construction (chapitre I) ? Quels sont les acteurs qui s'y affrontent ou qui s'allient (chapitre II) ? Sur quelles conditions matérielles peuvent donc se lire les textes de Deligny et des autres acteurs du domaine ?

S'il passe pour une plume qui dénote, Fernand Deligny n'est pas le seul auteur du domaine et, en même temps que celui-ci s'institutionnalise il se constitue une manière d'écrire à son propos, une langue qui lui est propre. La seconde partie entend donc répondre à une question que l'on peut formuler de la sorte : comment écrire l'histoire de l'enfance en marge ? Autrement dit, à quelles fins l'écriture correspond-elle au cours de cette période ? Quels sont les rapports entre langage et institution (chapitre III) ? Comment se dégage progressivement une langue commune face à laquelle Deligny se situe d'autant plus qu'il l'attaque frontalement (chapitre IV) ?

S'il ne se dit jamais philosophe, Deligny n'en est pas moins un écrivain dont la pensée robuste articule entre eux des concepts précis. Il s'agit donc dans un troisième temps d'examiner la manière dont son travail entend faire coïncider le fond et la forme dans une écriture où le récit et la description prennent une place centrale. La troisième partie entend examiner la manière dont se constitue cette écriture particulière, entre écrire et décrire. Si écrire est une part constitutive des tentatives délinéennes et non un simple décalque ou une mise en mots, qu'est-ce que son écriture révèle des idées autour desquelles s'articulent à la fois sa pensée et son travail avec les enfants (chapitre V) ? Quelle place le récit et la description peuvent-ils tenir dans cette écriture particulière qui vise non pas à expliquer mais à montrer, non pas à comprendre mais à donner à voir ? Quel type de connaissance permettent-ils de mettre au jour et de transmettre (chapitre VI) ?

Étude des rapports entre la pratique et le discours, étude des idéologies, étude des institutions, c'est à l'examen de la manière dont sont produits les discours qui permettent de lier ces trois types de questionnements qu'entend répondre ce travail. Parce qu'ils se montrent particulièrement liés et saillants dans le domaine de l'enfance en marge entre les années vingt et les années soixante, et parce que la pratique et l'écriture de Deligny en sont tout autant le révélateur qu'un contre-exemple, ces différents aspects nous portent à croire que l'une et l'autre peuvent être de véritables objets philosophiques.



## PREMIERE PARTIE : COMMENT LIRE L'HISTOIRE DE L'ENFANCE

### INADAPTEE ?

*Tout effort de rééducation non soutenu par une recherche et une révolte sent par trop rapidement le linge de gâteaux ou l'eau bénite croupie.*<sup>8</sup>

Rééducation, recherche, révolte. À partir de cette citation régulièrement reprise et commentée des *Vagabonds efficaces*, on aurait vite fait de réduire ces trois idées à un trépied représentant le contexte, l'ambition et l'arrière-plan idéologique du travail de Deligny. Si cela pourrait s'avérer partiellement juste, il n'en reste pas moins que l'on peut commencer par examiner chacun de ces termes pour lui-même, afin de montrer en guise de préambule ce qui est en jeu au cœur du travail de Deligny entre les années quarante et soixante.

#### REEDUCATION

Notons d'emblée que le mot résonne étrangement sous la plume de Deligny. S'il l'utilise dans cette citation souvent reprise, les occurrences dans ses textes publiés sont rares déjà à cette époque et disparaîtront très rapidement par la suite. Le plus souvent le mot est utilisé pour décrire les institutions de l'époque, les « maisons de rééducation <sup>9</sup> » de l'après-guerre, et la critique n'en est jamais bien loin. C'est que d'une manière globale, le mot lui-même de rééducation est un mot d'époque, utilisé de manière transitoire dans une histoire où il est pris entre « correction » et « éducation », alors que les dernières maisons consacrées à la première vont céder la place à la spécialisation de la seconde.

La rééducation est un effort, c'est-à-dire qu'elle se définit avant tout comme un mouvement, une dynamique et non un point d'arrivée, fruit d'une méthode et d'une science. À la différence des rééducateurs de l'époque, qui opèrent avec outils et instruments en main – de l'orthophoniste au psychologue orienteur – Deligny ne comprend pas la rééducation par ce qu'elle prescrit, par les normes morales qui la sous-tendent ou qu'elle doit permettre de faire intérioriser à des enfants en marge pour les faire entrer de manière adaptée dans la société, mais plutôt par ce qu'elle vise, par ce qu'elle essaie de faire. Elle est moins le fait d'une institution au sein de laquelle opèrent des professionnels aux disciplines reconnues, qu'une tentative, c'est-à-dire une action, toujours précaire et prise dans la contingence des situations de chaque enfant tendue vers l'amélioration de leur rapport à la société. Si la rééducation est un effort, c'est parce qu'elle engage l'individu intimement, c'est sa propre force qui est en jeu, mais dans un rapport dialectique avec l'extériorité des conduites qui lui

---

8 F. Deligny, *Les vagabonds efficaces*, (1947) repris dans *Œuvres*, L'arachnéen, Paris, 2007, p. 207.

9 Comme dans l'article de F. Deligny, « Le groupe et la demande : à propos de la Grande Cordée », *Partisans*, n°39, Oct-Dec 1967, repris dans F. Deligny, *Œuvres*, ouvr. cité, p. 420.

font face. Autrement dit, le rééducateur est dans une interaction constante avec l'enfant avec lequel il a à travailler, et entend faire varier les circonstances qui sont les siennes pour modifier son rapport au monde. L'effort est alors un mouvement du dedans vers le dehors, de l'individu vers l'environnement de l'enfant. S'efforcer, c'est alors autant tenter, qu'essayer, autant que faire se peut, c'est-à-dire ne pas présumer du résultat de l'action du rééducateur, mais au contraire s'y engager en conservant à l'esprit – voire en utilisant – la contingence qui lui est nécessairement liée.

Dans le passage cité, la rééducation se présente pour Deligny comme un effort, alors qu'elle est à l'époque un domaine en constitution, une activité qui peu à peu se trouve une identité et une reconnaissance dans la répartition capitaliste du travail. Au même titre que l'éducation, la rééducation devient progressivement à cette époque un domaine d'activité, avec ses professionnels (neuropsychiatres, psychologues, orthophonistes, éducateurs, souvent englobés sous le terme générique de « rééducateurs » au sortir de la guerre), ses établissements, ses connaissances, ses méthodes, et même sa revue, *Rééducation*, qui sera la revue officielle de l'éducation surveillée à partir de 1947<sup>10</sup>.

Paradoxalement, pour Deligny elle n'est ni un fait ni une idée, mais en tant qu'effort il s'agit de quelque chose d'exigeant, d'usant, que ce soit physiquement ou psychiquement. Qu'elle prenne ses quartiers à l'époque au sein d'un pavillon d'aliénés comme celui d'Armentières où Deligny travaille jusqu'en 1943 ou qu'elle apparaisse comme une nécessité criante au sortir d'une guerre productrice comme jamais d'orphelins et d'enfants abandonnés, la rééducation exige avant tout des forces et de la détermination. Il s'agit de déployer une puissance et encore faut-il en être conscient. La rééducation n'est pas un état de fait, elle ne se résume ni à la somme des institutions et des techniques mises en œuvre pour venir au secours des enfants, ni à celle de toutes les bonnes volontés et autres âmes charitables qui auraient en vue de corriger les effets en eux d'une éducation originelle viciée ou corrompue. C'est une puissance proprement physique, et l'on essaiera de montrer tout au long de ce travail en quoi le corps est central dans le travail et la pensée de Deligny. C'est également une manière d'utiliser ses propres potentialités, de révéler à la fois celle des adultes au contact des enfants comme les gardiens d'Armentières apprendront à le faire, tout comme celles des enfants une fois mis au contact d'un autre mode d'organisation des circonstances<sup>11</sup>.

On voit alors d'emblée à quel point l'effort n'a rien à voir avec la vocation ou la moralité qui ont cours le plus souvent lorsque la rééducation parle d'elle-même dans les ouvrages ou les revues de l'époque.

---

10 Auparavant, la revue *Pour l'enfance coupable*, fondée en 1935, est devenue 1946 *Sauvons l'enfance*. Fusionnant avec la *Revue de l'éducation surveillée*, elle deviendra *Rééducation* à partir de 1947.

11 « Pour nous, prendre un gosse en charge, ça n'est pas en débarrasser la société, le gommer, le résorber, le dociliser. C'est d'abord le révéler (comme on dit en photographie) et tant pis, dans l'immédiat, pour les portefeuilles qui traînent, les oreilles habituées aux mondaines confitures, les carreaux fragiles et coûteux. », F. Deligny, *Les vagabonds efficaces*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 174.

On comprend très vite qu'il ne s'agit pour Deligny ni de gentillesse ni de charité chrétienne, mais que c'est de force qu'il est question, et l'avis qu'il donne en guise d'offre d'emploi quelques lignes plus haut mérite d'être pris à la lettre :

*Quant aux petits papillons bienfaisants qui volètent, volètent dans le soir orageux du capitalisme catholique, si par hasard ils ont poussé leur lecture jusqu'ici, je leur indique que le catéchisme manque de bras et, pour le cas où ils seraient « sincères », que les maisons de gros anormaux demandent des filles de salle dévouées.<sup>12</sup>*

Effort veut également dire s'efforcer de. Il s'agit d'essayer, de faire en sorte, de tendre à ; autant dire de faire ce que l'on peut pour parvenir à la rééducation. Elle n'apparaît pas comme l'une des missions assignées à l'éducateur du pavillon pour enfants de l'asile d'Armentières ou à celui de la Grande Cordée, et ne peut apparaître en tout état de cause que comme une fin secondaire. Faire rentrer les enfants dans le droit chemin ou les rendre plus adaptés au monde qui les entoure n'est pas la question qui se pose directement pour Deligny. Cela ne pourra advenir que dans un second temps, une fois ses conditions d'existence modifiées et suffisamment adaptées à lui, ou plus précisément, propices à son propre développement – on pourrait presque dire que dans ce renversement il s'agit que les circonstances soient « aptes » à l'individu qui doit y évoluer – pour pouvoir faire évoluer son comportement. Autrement dit, l'effort de la rééducation est un mouvement qui doit se faire dans les deux sens, il ne s'agit pas d'adapter l'enfant à la société – ce qui serait le credo rééducatif de l'époque – ni d'adapter la société à l'enfant – credo inclusif de notre propre époque rééducative – mais de trouver, dans le divers des situations et des configurations possibles dans la société, une adéquation entre l'enfant et ses circonstances de vie.

Ce n'est pas en fonction d'une hypothétique destination qu'il faut comprendre la rééducation, mais il est plus exact de la voir comme un processus dans lequel il faut s'engager, et dont l'issue est incertaine. L'effort entrepris n'est pas sûr d'être couronné de succès, mais il se doit d'être tenté puisque c'est en cela qu'il peut se résumer tout entier, dans une tension au cœur de laquelle l'individu s'engage et qui va se mesurer au réel qu'il s'agit, peut-être, de modifier. On voit alors apparaître l'un des termes clés du vocabulaire de Deligny : la tentative, que l'on peut comprendre comme une certaine manière de déployer sa puissance, c'est-à-dire d'agencer les potentialités de l'individu avec celles du monde, autrement dit d'un milieu qui pourra être le sien. Loin de la certitude de l'examen scientifique et de la batterie de méthodes à mettre en place, Deligny déplace d'emblée la manière de considérer la rééducation. Elle n'est plus le fait d'une institution qui met en place des manières de faire, des techniques, qui reposent sur des connaissances établies, par la science médicale. Située de la sorte elle n'est pas un fait mais bien une activité, précaire, rarement aboutie, exposée à la contingence du monde dans lequel elle a lieu, une tentative.

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 207.

Il en résulte que c'est la conception même de l'individu qui doit la mener qui se trouve modifiée. Celui-ci n'est plus un technicien ou un scientifique, rouage dans une machine qui doit appliquer ses méthodes sur une matière rétive jusque-là à une éducation convenable, pas plus qu'il ne doit être un petit apôtre de moralité dont le contact serait salvateur. Le rapport à ce qu'il a à faire est à la fois plus intime et plus exigeant, parce que c'est en fonction de sa propre force qu'il pourra mener à bien ou non ce processus qu'est la rééducation. Contre la norme fixiste d'une institution par laquelle des enfants seraient remis, de fait, sur le droit chemin, par des individus dépositaires de ses connaissances et de ses méthodes, Deligny pense déjà en 1947 les choses bien différemment. Ce n'est pas sur les qualités internes de l'individu, toutes plus ou moins empreintes de moralité, qu'il s'appuie, sur cette « vocation » qui l'animerait en son for intérieur et qui serait la base de son intérêt pour l'enfant comme cela est généralement compris à son époque. Mais c'est dans un mouvement dynamique qu'il comprend l'individu qui veut se mêler de rééducation, dans un mouvement qui l'engage de manière intime puisqu'il en va de sa propre capacité à modifier le réel qui lui fait face, dans un mouvement qui va de l'intérieur à l'extérieur, de la puissance à l'acte. Autrement dit, en devant faire un effort, c'est en s'appuyant sur sa propre force et en la confrontant au réel que l'individu peut engager un processus aussi hasardeux quant à ses résultats que la rééducation.

Dernier point, si l'effort est une manifestation de force, l'issue est marquée par l'incertitude. S'efforcer c'est essayer de faire en sorte, et dans cette tentative tout ne relève pas de l'individu qui s'y attelle. L'action reste toujours circonstanciée, inscrite dans un temps et dans un lieu, dans des circonstances dont l'utilisation peut s'avérer fructueuse ou malheureuse. Malgré la provocation de la formule et la causticité de l'écriture délinéenne, il faut y voir également une forme si ce n'est de modestie, à tout le moins de retenue quant à l'issue du processus. Si « tout effort de rééducation » est une manière de s'efforcer de rééduquer, la contingence est clairement de mise et rien n'assure que l'on puisse arriver à bon port. On devine en creux l'importance de l'un des éléments constitutifs de sa pensée comme de son travail : la place de l'aléa, du hasard, sur laquelle il revient lorsqu'il fait retour sur ses propres idées concernant le travail d'éducation dans un texte du milieu des années quatre-vingt à l'adresse des travailleurs sociaux :

*Il m'est arrivé d'écrire, à quarante ans d'ici, que l'éducateur était créateur de circonstances.  
D'ici, j'écrirais que le travailleur social est un fervent adepte du hasard.<sup>13</sup>*

---

13 F. Deligny, *Lettres à un travailleur social*, (1985), Paris, l'Arachnéen, 2017, p. 14.

## RECHERCHE

La citation en ouverture de ce chapitre est restée célèbre et au cœur même de la phrase la place de la recherche ne fait presque pas débat tant elle apparaît liée à l'activité constante de Deligny. Mais de quel type de recherche parle-t-il au sortir des années quarante ? À quel type d'activité cela peut bien correspondre dans sa pratique ?

Notons d'emblée que l'on retrouve régulièrement le terme sous la plume de Deligny tout au long de son travail et que, sur un plan très prosaïque, celui-ci renvoie au moins à deux choses. D'une part au laboratoire de psychobiologie dirigé par Henri Wallon auquel Deligny est rattaché à partir de 1948 au moins jusqu'en 1960<sup>14</sup> et où officient nombres de psychologues comme R. Zazzo, H. Gratiot-Alphandéry, L. Merlet, I. Lézine. D'autre part, à la revue *Recherches*, fondée en 1965 par Félix Guattari et dans laquelle seront publiés les trois *Cahiers de l'immuable*<sup>15</sup>.

Avant ces publications, c'est surtout un terme courant au sortir de la guerre dans le domaine de la rééducation et l'on peut y voir plusieurs raisons. D'une part, le domaine est travaillé à cette époque par la place et l'influence des neuropsychiatres qui œuvrent depuis une vingtaine d'années à faire reconnaître aussi bien l'inadaptation comme objet que comme domaine d'étude, conférant alors à leur discipline naissante une fonction et une légitimité. Pour ce faire, les neuropsychiatres s'appuient lourdement sur la scientificité de leurs conceptions, de leurs méthodes et de leurs modes d'approche.

---

14 Deligny devient instituteur à partir de Janvier 1938 lorsque le père de son ami François Châtelet, inspecteur de l'enseignement primaire, lui propose un poste d'instituteur-suppléant dans une classe de perfectionnement à Paris. En Janvier 1939 il occupe un poste d'enseignant spécialisé à l'hôpital psychiatrique d'Armentières. Il passe un certificat d'aptitude pédagogique entre Février et Avril 1941. Titularisé en Janvier 1942, il obtient en Mars 1942 un Certificat d'Aptitude à l'Enseignement des Enfants Arriérés.

Il est détaché de l'Education Nationale en Janvier 1943, et rattaché à la Délégation régionale à la Famille, jusqu'au 30 Septembre 1946 comme « Instituteur adjoint (faisant fonction d'éducateur principal) ».

1er Octobre 1946, il est affecté comme instituteur à l'école primaire de Marcq-en-Barœul. Il n'enseigne que quelques semaines dans l'année scolaire, entre congés maladie et sa charge de directeur régional de Travail et Culture.

Du 1er Octobre 1947 au 30 Septembre 1948, Deligny prend un « congé de convenances personnelles ».

Du 1er Octobre 1948 au 30 Septembre 1950, Deligny est détaché de l'éducation nationale auprès du laboratoire de psychobiologie de Henri Wallon.

Difficile de savoir ce qu'il en est par la suite. On trouve dans sa correspondance avec Irène Lézine, une fois que la Grande Cordée a quitté Paris, des éléments indiquant que Deligny rend régulièrement des comptes au directeur du laboratoire de psychobiologie, Wallon, puis Zazzo. Il ne s'agit probablement pas là d'une simple déférence mais plus probablement d'une manière pour le laboratoire de justifier de son détachement. Voir lettres du 6 Juin 1955 et du 3 Mars 1958. Enfin dans une lettre à Zazzo, du 2 Juillet 1984, Deligny revient sur son parcours et écrit « Il me semble bien que j'ai perçu mon traitement jusqu'en 1960 ». Il aurait donc été détaché de l'éducation nationale jusqu'à cette date et donc « officiellement » instituteur pendant 22 ans.

15 Chacun de ces cahiers porte un titre, n°18, avril 1975 : « Voix et voir » ; n°20, dec. 1975 : « Dérives » ; n°24, nov. 1976 : « Au défaut du langage » ; réédités dans F. Deligny, *Œuvres*, ouvr. cité, p. 805-1033.

Fiches, dossiers, examens médicaux, enquêtes statistiques de grande ampleur, utilisation de toutes les techniques disponibles à l'époque (de la radiologie à la psychanalyse), l'enfance inadaptée apparaît comme un champ de recherche ouvert à l'insatiable inventivité de ces scientifiques dont les inspirations positivistes ne sont pas cachées. Il s'agit de fonder une nouvelle science, et cette manière qu'ont les médecins de se présenter eux et leurs travaux ne peut qu'influencer le domaine.

L'ambiance est à la recherche et toutes les disciplines sont mises à contribution : droit, pédagogie, et sous la plume d'un auteur comme Henri Joubrel, même le scoutisme se pique de pouvoir être une technique et une méthode en parfait accord avec les avancées de la science neuropsychiatrique<sup>16</sup>. On organise des conférences, des stages de perfectionnement, des visites d'établissements, des séjours à l'étranger, et il n'est pas un seul auteur ou témoin compétent qui ne puisse prétendre être qualifié s'il ne s'appuie sur une scientificité assumée. S'il faudra revenir là-dessus plus en détail par la suite pour analyser plus précisément la place et l'influence de la NPI dans la constitution du domaine, quelques exemples peuvent s'avérer éclairants. L'époque est à la constitution du métier d'éducateur et les premiers centres de formation qui apparaissent en 1942-1943 associent déjà étroitement, que ce soit dans l'organisation du cursus comme dans celle des lieux, activité pratique, enseignement théorique et recherche. Accolant le plus souvent un centre d'observation qui accueille des enfants en continu à un centre de formation où les étudiants pourront être en prise directe avec la réalité professionnelle qui sera la leur, les centres sont également dirigés par des figures de la profession – comme les professeurs Lafon à Montpellier ou Chaurand à Toulouse – dont la recherche oriente la pratique tout autant qu'elle s'en nourrit. Pour le dire autrement, il n'y a pas encore de cloisonnement entre activités de recherche et pratique de la rééducation, et c'est bien plutôt à la jonction des deux que naît la valeur du travail des uns et des autres.

Alors que les médecins psychiatres prennent progressivement de plus en plus d'importance dans le domaine, aussi bien dans ses orientations que dans la direction concrète des établissements, ils importent avec eux une vision clinique de la rééducation<sup>17</sup>. Celle-ci doit marier un savoir théorique diversifié (du droit à la sociologie en passant par la médecine et la psychologie) confronté à une expérience tirée du contact direct des enfants. Sur le modèle de l'internat et de l'externat de médecine, les rééducateurs doivent apprendre en observant les rééducateurs déjà en poste comme en s'essayant à ce rôle, mais aussi en recueillant sur place, de la bouche même de leurs supérieurs hiérarchiques, les médecins, le savoir médical, psychiatrique, comportemental, nécessaire à leur action.

L'époque se veut nouvelle et se prétend débarrassée des certitudes moralisantes des générations précédentes, affranchies des méthodes pénitentiaires et de l'approche suspicieuse qui prévalait. Dans

---

16 Voir H. Joubrel, *Le scoutisme dans l'éducation et la rééducation des jeunes*, Paris, PUF, Coll. « Paideïa », 1951.

17 Voir la manière dont la clinique prend une nouvelle définition et une place centrale dans la réorganisation du savoir et de la pratique médicale à la naissance du XIXe siècle dans M. Foucault, *Naissance de la clinique*, (1963), Paris, PUF, coll. « Quadriges », 2017.

cette optique la recherche apparaît comme le credo de la rééducation naissante. Ouverte sur le monde, nourrie de disciplines diverses, imbibée de scientificité, et portée par l'élan de la plupart de ses acteurs, la rééducation prend rapidement la recherche comme étendard, symbole à la fois de son dynamisme et de son sérieux.

Dans le laboratoire de psychobiologie dirigé par Henri Wallon et auquel Deligny est rattaché, l'enfant est examiné par une kyrielle de psychologues qui en analysent tous les âges, toutes les fonctions, tous les états, tests en main et statistiques à l'appui. René Zazzo, Hélène Gratiot-Alphandery, Irène Lézine, Lucette Merlet, pour ne citer que quelques-uns des interlocuteurs – lointains – de Deligny, travaillent sur des aspects aussi divers que l'évolution des jumeaux univitellins ou le développement du nouveau-né et son rapport au monde. La revue *Enfance*<sup>18</sup>, dans les colonnes de laquelle Deligny écrit deux articles afin d'exposer et de préciser ce qu'est la Grande Cordée en 1949<sup>19</sup>, est le reflet de cette florissante activité scientifique autour de l'enfant.

Mais derrière ce cadre commun, la façon dont Deligny conçoit la recherche apparaît bien différente. Dépourvu de titres universitaires, devenu instituteur par accident et officiant de manière intermittente, devenu tour à tour éducateur chef puis directeur de centre de rééducation, difficilement capable de rester en place plus de quelques mois, il n'est ni véritablement scientifique ni à proprement parler un pédagogue patenté. D'aucune manière il ne s'installe dans une institution ou dans un temps plus long, pour expérimenter ses idées en situation, tester ses propres hypothèses, essayer des techniques ou des méthodes capables de répondre aux observations, nombreuses, dont il ne cesse de nourrir ses écrits. De quelle recherche peut-il alors parler en ce qui le concerne ? Pour en donner une idée, on peut déjà identifier quelques-uns de ses traits.

Tout d'abord, la recherche de Deligny ne se pense pas par rapport à sa position institutionnelle mais elle se conçoit dans un rapport constant avec sa pratique. C'est en faisant des choses que Deligny cherche. Même s'il est rattaché au CNRS, il ne s'agit pas d'examiner l'enfant dans des conditions de laboratoire, d'une manière abstraite et décontextualisée, mais de pratiquer une recherche en prise directe avec lui, en travaillant au quotidien à ses côtés. C'est là une façon de procéder qui peut faire penser au travail et à la méthode qui ont cours dans la clinique annexe de neuropsychiatrie infantile que le Professeur Heuyer fonde dès 1925 à Paris : à la fois dispensaire, lieu de diagnostic et d'orientation pour les enfants, c'est le travail au quotidien auprès d'eux qui nourrit la recherche et la réflexion du fondateur français de la discipline. En ce qui concerne Deligny, la recherche est une

---

18 Fondée par Henri Wallon en 1948, la revue *Enfance* regroupe les travaux de la plupart de ses collaborateurs et élèves dont René et Bianca Zazzo, Hélène Gratiot-Alphandery. Publiée aux PUF, la revue entend présenter des travaux relatifs à l'éducation dans le domaine de la psychologie, mais également de neuropsychiatrie infantile, de pédagogie et de sociologie. C'est René Zazzo qui en prendra la direction à la mort de Wallon en 1962 jusqu'en 1995.

19 F. Deligny, « La Grande Cordée », *Enfance*, n°1, janvier-février 1949, p. 72-76 ; « 1 maison pour 80 ou 8 maisons pour 1? », *Les Maisons d'enfants*, numéro spécial de la revue *Enfance*, Nov-Dec. 1949.

activité fondamentale de sa pratique, décrite dès le premier article des statuts de la Grande Cordée, parus au Journal Officiel le 1er Août 1948 :

*Article 1er : Dénomination, durée, but, siège.*

*Il s'est formé à Paris une association dénommée LA GRANDE CORDEE.*

*Elle a pour but la recherche et la mise en œuvre de techniques d'éducation active pour les enfants socialement inadaptés.<sup>20</sup>*

En revanche, la recherche de Deligny ne vise pas pour autant à assigner à l'enfant la place d'un objet d'étude. C'est la différence la plus notable avec le travail de Heuyer qui fait de chaque enfant un « cas » à examiner. Dans la clinique qu'il dirige, l'examen est le fait de techniciens et de spécialistes de tous ordres : assistante sociale, ORL, radiologue, orthophoniste, psychologue et neuropsychiatre qui, chacun avec ses outils et ses méthodes, prennent l'enfant comme un objet d'étude, manifestant des symptômes dont il faut identifier l'étiologie pour lui appliquer le traitement adéquat. Coupé de la réalité de son environnement l'enfant est ramené à un donné quantifiable, évaluable, mesurable : poids, taille, circonférence de l'encéphale, développement des testicules ou radiographie des poumons<sup>21</sup>. Tout ce qui relève de la vie de l'enfant est donc ramené au niveau d'éléments, qui viennent favoriser ou empêcher l'inadaptation. C'est également une différence avec les examens des psychologues du laboratoire de Wallon qui analysent des données abstraites de l'expérience quotidienne des enfants, pour essayer d'y appliquer des procédures et des méthodes scientifiques. Ce faisant, les uns et les autres cherchent des signes ou, pour le dire autrement, des traces du passé de l'enfant qu'ils figent et dont ils font la cartographie, après-coup, comme un préalable à un traitement futur. La recherche diagnostique ainsi présentée repose sur des éléments qu'elle a besoin d'identifier et de fixer dans le temps, à l'inverse de Deligny qui entend prendre l'enfant dans le mouvement qui est le sien pour en comprendre les inflexions, les courbes, les lignes de fuite et essayer d'en modifier le cours chemin faisant. Là où les uns entendent réaliser une photographie nécessaire de l'enfant afin d'agir avec précision sur l'un ou l'autre des traits qui se dégagent, Deligny entend reprendre et continuer le film de leur existence, quitte à changer en cours de route des éléments de la mise en scène. C'est ce que, quelques années plus tard, Deligny reprochera à Irène Lézine, identifiant dans cette attitude un mode de recherche aux antipodes du sien<sup>22</sup>.

---

20 Statuts de la Grande Cordée, archives de la Grande Cordée, fonds privé.

21 Voir la description des examens successifs auquel est soumis l'enfant dans la clinique annexe de NPI telle qu'elle est faite par G. Heuyer dans, « Exposé de M. le Dr Heuyer » aux Actes du Congrès de Patronage, Paris, Juin 1933, repris dans la *Revue pénitentiaire et de droit pénal. Bulletin de la société générale des prisons*, tome 57, N°8-9-10, Août-October 1933.

22 « Entre Zazzo, toi et moi, il n'est pas tellement question d'amour-propre travesti.

J'essaie sans cesse d'expliquer que l'enfant auquel on a affaire est un individu.

Vous lui cherchez des signes dans la tête et à la base du nez et aux pieds et je ne sais où, des signes.

Tu viens nous voir et, sur Fabienne, tu cherches des « signes ».



La recherche pour Deligny apparaît davantage comme une attitude de l'adulte qui travaille avec l'enfant, comme une sorte de disposition d'esprit. C'est-à-dire qu'elle se veut une dynamique par laquelle l'adulte ne cherche pas à assigner l'enfant qui lui fait face ni à une place (institutionnelle), ni à une pathologie, ni à une étiologie. Contre l'institution (qui identifie des causes, permettant alors de catégoriser des pathologies, auxquelles répondre par des techniques et des remèdes appropriés), la recherche est à l'époque une manière de travailler avec lui avant toute chose pour le modifier. C'est ce qui oppose notamment Deligny au travail des psychologues du laboratoire de Wallon et qu'il énonce sans détour à I. Lézine dans une lettre de 1955 :

*Lu des morceaux de Mao Tse Toung. J'y ai trouvé ce qui « m'oppose » aux psychologues et que j'aurais voulu pouvoir expliquer clairement à Léon : « si on veut connaître le goût d'une poire, dit Mao, il faut la transformer : en la goûtant. »*

*Si on veut « connaître », comprendre un enfant, on ne peut le faire que si l'intention primordiale est de le transformer. Il faut vouloir le transformer de façon butée, têtue, aveugle, tenace avant toute intention de connaissance ou de « compréhension ». Or l'investigation psychologique, psychotechnique, etc. veut savoir de quoi il retourne maintenant, au moment où elle a lieu, c'est-à-dire passé + présent, le futur en est exclu (ou sa part est trop mince, fictive, ténue, réduite). L'intention de « connaître » paralyse, gêne, fige l'intention de transformer à tout prix qui, elle, se nourrit autant de hargne que de raisonnement.<sup>23</sup>*

Sa recherche se pense comme un mouvement de pensée qui, contrairement à la démarche diagnostique, ne cherche pas à ramener l'inconnu d'un comportement au connu d'une pathologie, mais qui vise à découvrir, presque chemin faisant, des rapports entre des comportements, des situations et des actions. Si Deligny écrit « connaître » entre parenthèse c'est parce que c'est une activité qui n'est pas sa finalité, mais qui devient une conséquence presque secondaire du travail avec l'enfant. Deligny

- 
- n'a-t-elle point les pieds plats ?
  - son nez n'est-il pas écrasé entre ses yeux ?
  - dit-elle « papa parti ? »
  - passe-t-elle au-dessus de ces fagots ?
- etc. etc.
- et quel âge a-t-elle ?

Je dis :

fausse science

astrologie

attitude générale prétentieuse et faussée

Tant que les psychologues cherchent des « signes », les éducateurs ne pourront que leur manifester accablement ou colère. », F. Deligny, Lettre à I. Lézine du 7 Juillet 1957, fonds privé.

23 F. Deligny, Lettre à I. Lézine du 18 Juin 1955.

inverse le rapport, c'est parce qu'il entend avant toute chose « modifier » l'enfant avec lequel il travaille qu'il parviendra, peut-être, ensuite à la connaître. La visée n'est pas la même et il esquivé délibérément la volonté de connaissance, « l'intention de « connaître » coupable à ses yeux d'entraver l'action sur l'enfant qui est à la fois le mobile et la finalité de son propre travail. Il y faut autant de « hargne » que de « raisonnement », c'est-à-dire autant de volonté et d'application farouche, à rebours des circonstances et bien souvent à rebours du comportement manifeste de l'enfant, pour arriver à le modifier, que de connaissances. Encore celles-ci relèvent plus d'une manière de penser, d'appréhender les différents éléments qui composent la réalité d'un enfant, autrement dit d'une manière de raisonner. S'il est question de savoir chez Deligny, c'est d'un savoir pratique, appliqué, tendu tout entier pour utiliser ses propres capacités à modifier l'enfant qui lui fait face.

De manière conséquente, il ne s'agit pas d'examiner l'enfant en entrant dans son intériorité, mais de chercher des circonstances extérieures dans lesquelles il puisse expérimenter et réutiliser par la suite de nouveaux modes de rapports au monde. Non pas chercher à comprendre mais chercher à agir d'une nouvelle façon. Ainsi entendue, la recherche n'est pas une activité de scientifique de laboratoire, elle est un travail au quotidien sur le concret, sur la matière même de ce qui forge l'existence d'un enfant : sur ses conditions de vie. C'est ce que Deligny confirme dans le rapport moral qu'il présente à l'assemblée générale de la Grande Cordée du 23 Mai 1950 où il décrit les intentions qui animent son travail :

*Provoquer, par surprise, des comportements spontanés qui surprendraient le jeune inadapté lui-même, afin qu'il apprenne à se connaître non point par une introspection savamment guidée mais parce que, placé dans des situations nouvelles qui aspirent à un comportement nouveau, voilà le principe qui dirige à la mise en place de notre dispositif.<sup>24</sup>*

La recherche de Deligny est une recherche d'action, qui est le moteur même de son travail. Elle n'est pas une activité close sur elle-même mais le mobile par lequel l'activité de rééducation va pouvoir continuer à vivre, c'est-à-dire se développer, évoluer, sans s'ossifier derrière des comportements identiques, normés, prévus, déterminés par l'institution. Elle ne cherche pas à sonder l'intériorité d'un sujet (pensant, souffrant, sentant...) qu'elle constituerait pour ce faire en objet (d'étude), mais elle porte sur les conditions dans lesquelles il évolue et la manière de les modifier pour le faire agir différemment. De l'intériorité à l'extériorité la différence est radicale, et c'est sur cette différence qu'il revient bien des années plus tard dans une lettre à Huguette Dumoulin où il revient sur cette époque et ses rapports avec les chercheurs du laboratoire de Wallon :

*La difficulté entre ces « chercheurs »-là et moi vient du fait que s'ils cherchent dans le dedans du for intérieur – de l'enfant – je cherche dans le dehors. Nous ne parlons donc pas de la*

---

24 Rapport présenté à l'assemblée générale de la Grande Cordée le 23 Mai 1950, archives de la Grande Cordée, fonds privé.

## REVOLTE

Pour quiconque parcourt quelques pages des *Vagabonds efficaces* ou encore de *Graine de crapule*, la révolte qui anime la plume de Deligny ne fait pas de doute. Il revient dessus à plusieurs reprises, comme souvent, pour mieux situer son propos du moment, entre distance et continuité, mais ne fait jamais mystère de l'ancrage politique de son travail, surtout dans les années cinquante. Près de dix ans après la publication de *Graine de crapule*, et devant l'engouement pour ses aphorismes – notamment dans les très officielles écoles d'éducateurs – Deligny se fait sévère à son propre endroit dans une préface qui ne verra jamais le jour où il dénonce « l'adroit petit bourgeois d'éducateur, qui, jonglant avec ses propres contradictions, les a élaborées en paradoxes...<sup>26</sup> ». Dans une période où Deligny lit et relit Makarenko, mais également Mao Ze-dong, le procès en « bourgeoisie » du pupille de la nation élevé par sa seule mère dans la Nord de la France, tout comme son intention d'« autocritique » affichée dès le titre, donnent surtout des indications sur ses liens de l'époque avec le Parti Communiste.

C'est un point sur lequel il revient souvent, ses rapports avec le Parti sont élastiques. Deligny adhère au Parti Communiste Français dans les années 30, non pas tant par conviction politique mais surtout en réaction à la montée des ligues factieuses de l'époque et autres menées fascistes<sup>27</sup>. Il n'est pas communiste par idéologie mais peut-être plus simplement par affinité, voire par refus de tout ce que représentent les ennemis déclarés du Parti. On voit déjà ici une manière de se penser contre, au sens où Deligny n'est pas tant un communiste convaincu, que communiste parce qu'il est contre ceux qui ne le sont pas. Plus enclin à être contre qu'à adhérer à quoi que ce soit, c'est une manière de se positionner qui caractérise sa pensée et qu'il résume dans les années soixante-dix lorsqu'il écrit :

*Comprenez que si je suis sans cesse et à nouveau communiste, c'est par « dissidence » envers les mille et une manières et raisons de ne pas l'être.*<sup>28</sup>

Mais si cela semble répondre tout d'abord à une maxime qui ressemble à « les ennemis de mes ennemis sont mes amis », le communisme de Deligny, avec ses points de friction et ses points de convergence, est aussi un communisme de loyauté, ce qui apparaît souvent comme une marque de fabrique de l'individu. Trait de caractère hérité de son époque ou manière spontanée d'identifier et de

---

25 Lettre à H. Dumoulin du 18 Juin 1984, dans F. Deligny, *Correspondance des Cévennes*, Paris, L'arachnéen, 2018, p. 1082.

26 F. Deligny, « Graine de crapule ou le charlatan de bonne volonté. Autocritique d'un éducateur. », (1955), préface inédite, reproduite dans F. Deligny, *Œuvres*, ouvr. cité, p. 147.

27 Voir entre autres F. Deligny, « Carte prise et carte tracée », *L'arachnéen et autres textes*, Paris, L'arachnéen, 2008, pp. 133-138.

28 F. Deligny, *Le croire et le craindre*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1124.

se fier aux autres, Deligny développe cette idée dans les années quatre-vingt, dans un roman inachevé qui porte sur les premiers temps de la Grande Cordée, *Rue de l'oural* :

*J'aurais juré qu'il était communiste. Certains reconnaissent les bœufs, les dragons, les singes et les rats du grand théâtre des naissances dans le ciel chinois. Du même œil, je reconnaissais les communistes et il se pourrait que je les reconnaisse encore ; pas tous, bien entendu, ce serait trop prétendre, mais pour le moins certains d'entr'eux, nés pour, et celui-là l'était.<sup>29</sup>*

Ainsi, de la même manière qu'il fuit la classe de préparation militaire pour entrer à Saint Cyr parce qu'y sont rassemblés tous les élèves de l'école avec lesquels il ne s'est jamais entendu jusque-là<sup>30</sup>, il raconte son adhésion au Parti comme une réaction presque épidermique, une façon de « faire corps » avec des individus malmenés par ceux avec lesquels il ne peut définitivement s'accorder. C'est donc surtout cela, être communiste, pour Deligny, faire cause commune puisque sa propre nature semble ainsi faite.

Au fil du temps, il revient sur cette idée et fait du commun le plus important, par-delà tous les -ismes qui ne servent jamais qu'à créer de petites péninsules politiques isolées qui se méfient les unes des autres. Communiste dès les années trente, il hésite à s'engager dans les Brigades Internationales, dont le souvenir revient de manière régulière dans ses récits à travers un personnage qui tient dans sa poche en permanence une petite pièce de peau grande comme la paume de la main qu'il aurait prélevée sur le crâne d'un curé au cours de la guerre d'Espagne<sup>31</sup>. Plus proche du Parti et de son organisation dans les années cinquante, il dessine et met en œuvre ses tentatives grâce aux contacts et aux bienveillances que celui-ci lui procure. Sur ce plan il n'hésite pas à reconnaître sa dette à l'égard de Henri Wallon et de Louis Le Guillant, tous deux communistes et inscrits à des places stratégiques du domaine de l'enfance inadaptée au sortir de la Seconde Guerre mondiale<sup>32</sup>. Engagé sans utiliser les formes d'engagement des camarades de l'époque, c'est pourtant de tout un chacun des militants qu'il se veut proche, ceux qu'à l'époque les uns et les autres nomment les « copains », bien plus que des cénacles d'officiels et d'intellectuels qu'il ne fréquente pas et pour lesquels il affiche une méfiance certaine. Membre du PCF et très proche de personnages très impliqués en son sein, qu'il s'agisse d'Henri Wallon, de Louis Le Guillant, d'Irène Lézine ou encore d'Huguette Dumoulin, Deligny veille sans

---

29 F. Deligny, « Rue de l'oural », IMEC, fonds Deligny, DGN 64, p. 39.

30 F. Deligny, *Le croire et le craindre*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, pp. 1092-1093.

31 F. Deligny, *Lettres à un travailleur social*, ouvr. cité, p. 124.

32 « Mais il m'est impossible d'effacer, de gommer la carte blanche qu'Henri Wallon et Louis Le Guillant et d'autres m'ont donné en 1947. Vous comprenez ? La carte du parti dont ils étaient membres, et la carte blanche qu'ils m'ont donnée, et quelle carte : un atout. Je ne vais pas cracher là-dessus, et si d'une manière ou d'une autre il m'est arrivé de le faire – mais vous savez, quand on pérorer on envoie des postillons – , j'ai eu tort, grand tort. Il est vrai que je le regrette. », F. Deligny, *Le croire et le craindre*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1123-1124.

cesse à n'être ni ramené à une sorte d'apparatchik ni à ce qu'il appelle un « Makarenko français ». Au sortir de la guerre, Deligny écrit dans les journaux communistes et dirige même avec Huguette Dumoulin une éphémère maison d'édition à destination des adolescents, « Le Chardon rouge ». Il cite Politzer ou Wallon dans ses écrits, rattaché au laboratoire de ce dernier, même le conseil d'administration de la Grande Cordée est composé quasi-exclusivement de membres du Parti<sup>33</sup>. Si cette période est peut-être celle de sa plus grande proximité avec les appareils du Parti – et bien qu'il s'en explique et s'en défende régulièrement par la suite – il est important d'avoir en tête que c'est également en tant que communiste qu'il est connu, ce dont témoigne un passage de la fin du roman à succès de G. Cesbron, *Chiens perdus sans collier*, dans lequel le romancier n'hésite pas à le mettre en scène sous les traits de Vémard, créateur de la « Main Tendue », adaptation romanesque de la Grande Cordée. Dans ce passage, le bon juge pour enfants cherche un endroit où placer un adolescent caractériel avec lequel le dernier centre de réadaptation a eu maille à partir et le dialogue qu'il mène avec un avocat est assez révélateur de la manière dont est considéré le positionnement politique de Deligny à l'époque :

*Quant à Merlerin Pierre, le Juge décida de le remettre à la « Main Tendue ».*

- *Est-ce que le dirigeant de ce Foyer n'aurait pas des tendances pro-communistes ? S'inquiéta M. Doublet après l'audience ?*
- *Pas des tendances, répondit tranquillement M. Lamy, des convictions absolues. Comme, d'ailleurs, toute la famille Merlerin ; et comme presque toute la population des Carrières...*<sup>34</sup>

Ce qui est intéressant dans ce texte, et qu'il s'agira d'étudier plus amplement dans la suite de ce travail, c'est que Cesbron, qui fait pour l'occasion un réel travail d'enquête au sein de la rééducation de l'époque, grâce notamment à ses liens avec le Juge Chazal ou avec Henri Joubrel, saisit bien le lien qui unit Deligny à la politique, au Parti Communiste notamment. Plus précisément, il n'est pas essentiel ici que Deligny soit ou ne soit pas un communiste convaincu, qu'il participe avec assiduité aux réunions de la cellule locale dont il dépend, qu'il accepte ou refuse de se présenter aux élections sous la bannière du Parti<sup>35</sup>. En revanche deux éléments présentés ici s'avèrent déterminants pour comprendre la pensée et la position de Deligny à l'époque. Tout d'abord le fait qu'il apparaisse comme possédant des « convictions absolues », vocabulaire qui pour le coup lui serait totalement étranger,

---

33 « Le réseau dont j'étais – avec d'autres – l'aragne, accueillait des adolescents plus ou moins gravement « psychotiques » et des délinquants récidivistes. Où, curieusement, se retrouvait le même mélange que dans tous les asiles, soviétiques ou pas. Pour accentuer la similitude et bien que « mon » réseau soit à l'air libre, il y avait des psychiatres et, à une certaine distance, des juges. Ceux qui avaient leur mot à dire dans cette tentative étaient communistes. », F. Deligny, « L'arachnéen », *L'arachnéen et autres textes*, ouvr. cité, p. 26.

34 G. Cesbron, *Chiens perdus sans collier*, (1954), J'ai lu, Paris, 2016, p. 299.

35 Autant de faits bien réels qui entraîneront quelques démêlés entre Deligny et le Parti Communiste au début des années cinquante et que l'on peut retrouver dans sa correspondance avec I. Lézine.

lui qui écrit en 1980 un très beau texte intitulé « L'homme sans conviction<sup>36</sup> », mais qui se vérifie cependant dans les faits. Pour le dire autrement, si l'on ne peut parler de convictions à son endroit, il n'en reste pas moins que Deligny va manifester toute sa vie durant une sorte de fidélité au parti communiste, qui découle directement d'une fidélité à ses propres opinions. Pour prendre un exemple concret, alors que les chars soviétiques écrasent l'insurrection de Budapest en octobre-novembre 1956, Deligny dans sa correspondance avec Lézine, refuse de se joindre à elle dans le commentaire sans fin des atermoiements des intellectuels français communistes, oscillant entre soutien et dénonciation du régime. Pour lui, la ligne tracée se doit d'être suivie, et sans parler du sang hongrois versé pour l'occasion, elle ne saurait être remise en question au nom d'idéaux abstraits et quelque peu verbeux. Le communisme est pour lui davantage un rapport direct entre individus qui cherchent à agir ensemble sur une réalité sociale comprise comme une matière à modeler, qu'un ensemble d'idéaux au nom desquels se battre, s'escrimer ou s'agiter en de stériles joutes verbales. Ce faisant, et dans un contexte particulièrement délicat, il prend clairement position contre les responsables du laboratoire, Wallon et Zazzo en tête, au nom d'un communisme incarné, chevillé à sa base, c'est-à-dire à la masse d'individus qui le composent. Au-delà des faits et des événements hongrois il ramène les individus aux positions qu'ils décident d'adopter dans cette situation. Pour le dire autrement, ce ne sont pas les arguments et les idées des uns et des autres qui comptent le plus, mais la manière dont, en les exposant, ils se situent. Ce que l'on peut lire ainsi dans une des lettres à Lézine du 25 novembre 1956 :

*En signant le pamphlet à usage interne qui s'est répandu jusque dans les colonnes du Monde, Wallon et Zazzo se sont situés, d'abord ; l'importance des irrégularités qu'ils ont pu révéler est une autre histoire.*

*Fidélité du Parti ou fidélité à des idéaux moraux que les uns et les autres croient supérieurs, éternels, plus haut placés que les idéaux partisans ?*

*Je comprends aujourd'hui pourquoi je préfère le mot « camarade » au mot « ami » (voir Besson dans sa justification et toi-même dans tes lettres). Camarade est un mot qui va à pied, qui ne s'envole pas, où il n'est pas question d'âme mais de quelque chose de très relatif à faire en commun, sans rapports particulièrement personnels, rapports qui sont ce par où Wallon et Zazzo et toi-même bien que tu n'aies pas signé, ont péché (pour employer leur terminologie ou plutôt celle de l'auteur du pamphlet entre amis).<sup>37</sup>*

Communiste, c'est une manière de se situer. Et c'est au sens le plus spatial qui soit qu'il faut ici l'entendre. Se situer dans les années trente dans un espace politique où les ligues fascistes prennent de l'ampleur. Se situer dans les rues de Lille lorsque les communistes battent le pavé en réponse aux agressions fascistes. Se situer intellectuellement, au-delà des chapelles et des faux débats

---

36 F. Deligny, « L'homme sans conviction », (1980), IMEC, fonds Deligny, DGN 6.

37 Lettre à I. Lézine du 25 nov. 1956, fonds privé.

idéologiques qui animent les élites liées au Parti. Se situer matériellement, dans le champ des actions concrètes à engager, avec des individus possédant quelque chose à faire en commun, dans un temps et un espace donné, au-delà des déterminants transcendants que s'avèrent être idées et idéaux. Communiste parce qu'il y a du commun dans ce que les individus se donnent à faire ensemble, et dans le monde dont ils veulent accoucher. Plus généralement, matérialiste parce que la pensée de Deligny s'accroche sans cesse, s'arc-boute sur les éléments bien physiques qui déterminent une action et qui sont ceux sur lesquels il faut agir : les lieux, le temps, les individus. C'est en fonction de ces trois éléments que sa pensée doit être constamment située, y compris sur le plan politique, pour être pleinement saisie.

Si l'on revient à la citation de Cesbron, il faut également développer un second point. Dans le roman, le dirigeant de « La Main tendue », est réputé communiste « comme Merlerin, sa famille, son quartier ». C'est là un élément central qu'a saisi Cesbron – peut-être sans le vouloir complètement – chez Deligny lorsqu'il parle de la rééducation dans les années cinquante. Révolutionnaire, l'éducateur doit vouloir changer les conditions matérielles qui génèrent les inadaptations auxquelles il doit faire face. C'est une préoccupation large chez certains acteurs de la rééducation proches du Parti Communiste, qui nourrit les critiques les plus vives qu'ils adressent à leurs collègues, principaux tenants du domaine, et que Le Guillant expose sans détour dans le premier numéro de la revue de psychologie scientifique qu'il fonde avec Henri Wallon, *La raison*, en 1950. Il y reproche au pédopsychiatre bon teint non seulement de ne pas connaître la réalité des conditions matérielles qui engendrent l'inadaptation, mais en outre de ne pas saisir la vacuité de son travail dès lors que celui-ci ne vise pas à changer celles-là. Pour le dire autrement, sans action sur les causes sociales de l'inadaptation il n'est guère de rééducation envisageable. Le Guillant adresse une critique forte au pédopsychiatre comme à l'ensemble des acteurs du domaine, insistant sur le fait que sans implication politique, le travail de rééducation ne peut que sombrer dans la vacuité, ce qu'il écrit de la sorte :

*Ce qu'il ignore bien davantage que la condition misérable de la plupart de ses jeunes clients, ce qu'il ne veut pas voir, c'est la vanité de toute entreprise dans le climat idéologique de la société bourgeoise.*<sup>38</sup>

C'est ce que Deligny expose dans les *Vagabonds efficaces* tout comme dans une conférence qu'il donne en 1946, reprise dans le journal des assistantes sociales. Mais cela ne peut se limiter à une aspiration à laquelle tendre et que l'on pourrait toujours taxer de romantisme révolutionnaire d'époque. Dans les faits cela se traduit, de manière très concrète chez Deligny, dans les choix des individus qui auront à faire l'effort de la rééducation. Pour qu'ils puissent changer les conditions matérielles dans

---

38 L. Le Guillant, « Le psychiatre et l'enfance », *La raison*, N°1, 1951, réédité dans *Quelle psychiatrie pour notre temps ?*, Erès, Toulouse, 1984, p. 224.

lesquelles ont à se débattre les enfants qui leur sont confiés, ils doivent venir de ces mêmes conditions. Pour le dire autrement, et dans les termes de Deligny, l'éducateur se doit d'être artiste, révolutionnaire, mais surtout ouvrier, extrait, comme le laisse deviner le roman de Cesbron, de la même catégorie sociale que les familles dont il aura à s'occuper.

*Ils sont venus d'eux-mêmes, de leur quartier où les plafonds sont des planchers, les fenêtres des poubelles, où il arrive assez couramment que le beau-père, ou le père même, saute la fille aînée par inadvertance, rapport qu'on se partage neuf mètres cubes à huit ou dix, et quelques litres de vin le dimanche.*

*Ces hommes, au centre, étaient présents. Dompteurs de poux et chasseurs de gale, avaleurs étonnants de préjugés et la morale complètement désarticulée, rapport au cirque qu'ils avaient vécu quand ils étaient petits et, tout bien considéré, pas avachis du tout sur leurs jointures souples. Révolutionnaires solides : voilà qui vous maintient la colonne vertébrale, bien mieux que tout un harnachement reluisant et emprunté de principes.<sup>39</sup>*

Il ne s'agit pas d'un travail de caste, ni d'un accompagnement sur le modèle du compagnonnage, mais déjà d'une vie en commun, d'un travail en commun des individus pour changer les conditions d'existence des enfants, et leur permettre ainsi d'agir de nouvelle façon. Derrière les embardées communisantes de l'époque, l'idée chez Deligny n'est pas de procéder à une « aide sociale de classe » mais bien plutôt d'utiliser l'outil le plus adapté à changer la situation d'un enfant : un adulte évoluant dans le même milieu et donc capable d'en saisir les rouages, les mécanismes, les règles implicites. Cette position est à entendre encore une fois en un sens très matérialiste. Contre la vision d'une rééducation visant à opérer d'après des idéaux – moraux ou politiques, en fin de compte les uns et les autres sont renvoyés dos à dos chez Deligny – il revient au contraire à une position très terre à terre, presque opératoire, examinant quel type d'individu peut être l'outil le plus apte dans telle ou telle situation. Les idéaux sont comme la morale, inefficients dans le choix des hommes qui auront à s'occuper des enfants en marge, et dans les *Vagabonds efficaces* Deligny radicalise sa position – et provoque aussi ce faisant le domaine de la rééducation dans lequel il évolue – en affirmant qu'il ne se méfie pas des pédérastes chez les éducateurs (thème qui suscite à l'époque débats et scandales) parce qu'ils pourraient corrompre la jeunesse ou représenter un danger pour sa moralité, mais parce qu'ils ne seraient tout simplement pas efficaces, voire contre-productifs pour le travail à réaliser, comme des outils déplacés dans un mauvais contexte. Difficile de regonfler un pneu avec cutter, de déplacer de la porcelaine au bulldozer, et il n'est pas question des qualités morales de l'outil considéré mais bien de son ajustement avec la tâche à accomplir.

*J'ai prêté plus d'attention à vider du centre les apprentis-éducateurs dont la sexualité avait tendance à faire feu de tous les sexes.*

---

39 F. Deligny, *Les vagabonds efficaces*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 173.



*Et non pas rapport à la morale mais, plus simplement, parce qu'un moniteur pédéraste, dans un centre, est un drôle d'outil. Un peu ce que serait un eunuque mal opéré dans un harem.*<sup>40</sup>

La révolte de Deligny se situe clairement par rapport aux arrière-plans idéologiques de l'époque, et elle a des racines comme des manifestations on ne peut plus claires dans son discours qui permettent de mieux éclairer la citation des *Vagabonds efficaces* qui a servi d'ouverture à ce paragraphe :

*Il est impossible à un adulte sensible de vivre avec des anormaux, délinquants, irréguliers ; d'avoir vécu avec ces « fleurs de taudis » sans avoir envie de secouer la société. Le métier d'éducateur absorbe cette révolte, cette rage, la canalise, la rend utile.*<sup>41</sup>

---

40 F. Deligny, *Les vagabonds efficaces*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité p. 201.

41 F. Deligny, « A la recherche d'un nouveau type d'éducateur », *Le service social*, n°3, Mai-Juin 1946, p. 60.

### 1. QU'EST-CE QU'UN ENFANT ?

S'il ne se veut ni pédagogue, ni véritablement éducateur, Deligny n'en travaille pas moins tout au long de sa vie avec des enfants et c'est au fil de son expérience quotidienne avec eux qu'il tisse petit à petit toute sa réflexion. On peut alors se demander, pour commencer, à quelle figure de l'enfance renvoie la réflexion de Deligny.

#### 1.1. UN ENFANT OU DES ENFANTS ?

Premier constat au fil du texte, le mot n'est presque jamais employé chez Deligny au singulier. L'enfant en lui-même, figure hypostasiée d'un âge de la vie recouvert parfois de vices ou de vertus, n'a pas cours dans ses textes et toute sa réflexion s'élabore au sujet des enfants, pluriel avec lequel il a maille à partir pendant des années. Ce n'est pas la cause de l'enfant qu'il promeut mais un quotidien qu'il trace, jour après jour et enfant après enfant, en s'inscrivant dans une dimension nécessairement collective. On peut en prendre pour exemple le titre d'un ouvrage paru en 1948, *Les enfants ont des oreilles*, dans lequel il revient sur les contes et les histoires qu'il a pu utiliser alors qu'il était instituteur suppléant rue de la Brèche aux loups à Paris, à Nogent sur Marne ou encore à l'hôpital psychiatrique d'Armentières entre 1938 et 1942. Contre toutes les généralisations abusives et les restrictions au « cas », paradigmatique ou isolé, Deligny inscrit d'emblée l'enfant dans le collectif. Il n'est qu'autant que d'autres ont le même âge, font telle ou telle chose, interagissent avec lui de telle ou telle manière. De là, et même s'il ne manque pas de s'en démarquer, c'est à ses semblables qu'il s'adresse, à ces instituteurs et autres éducateurs au sens large qui ne cherchent pas à savoir ce qu'est l'enfant, de quelle nature il relève et quelles méthodes employer, mais qui, au contraire, ont face à eux cette matière à travailler, prise comme un ensemble, prise dans un groupe. L'enfant n'est pas une nature à examiner ou à rechercher, c'est un individu pris en situation, et avant toute chose dans le collectif au sein duquel il est inscrit, ici l'école.

*Bon nombre d'entre nous et des plus honnêtes suspectent les méthodes d'éducation nouvelle et dénoncent la gratuité des exercices proposés par les tenants d'une pédagogie où gestes et tracés spontanés sont préalables à toute connaissance raisonnée, objective, verbale ou livresque. Alors qu'ils connaissent l'enfant dans le groupe et le groupe d'enfants avec ses vingt nez et ses quatre-vingts pattes, ils se hérissent quand on leur parle de l'Enfant, être abstrait. Cette majuscule prétentieuse qui s'érige au hasard des conférences et articles leur semble gonflée des idéologies les plus douceâtres qui peuvent émaner d'une société en*

*décomposition.*<sup>42</sup>

L'enfant chez Deligny ne porte pas de majuscule mais il possède une vingtaine de nez et quatre fois plus de pattes, c'est un étrange animal qui ne se pense pas tant pour lui-même que par rapport au groupe dans lequel il vit. Si l'être abstrait n'a de vie qu'entre les pages des livres qui en traitent ou dans le son des conférences qui en parlent, l'enfant, lui, est avant toute chose un animal bien vivant et qui en tant que tel est d'ores et déjà inséparable de son milieu. Ce que la préface à la réédition des *Enfants ont des oreilles*, en 1976, reprend en ces termes près de trente ans plus tard : « *J'avais devant moi un pâté de présences où l'effarant se mêlait à l'indolence*<sup>43</sup> ».

On retrouve ici un écho à la conception de l'enfance du psychologue Henri Wallon qui, dans le premier numéro de la revue *Enfance*, insiste sur le lien entre les différents milieux dans lesquels l'enfant doit évoluer et sa maturation psycho-physique. C'est ainsi qu'il défend dans la préface du premier numéro de la revue, en 1948, et dans laquelle Deligny écrira deux articles en 1949, la nécessité d'une approche de l'enfance qui lie différentes manières de l'appréhender, au moyen de plusieurs disciplines placées en exergue de la revue : psychologie, pédagogie, neuropsychiatrie et sociologie. Le lien entre les disciplines est clair, il dépend de la multiplicité des milieux dans lesquels évolue l'enfant et avec lesquels il doit composer pour grandir. L'école en est un parmi d'autres et c'est dans cet espace, où les pupitres, l'estrade ou le tableau déterminent les positions ainsi que les rapports des uns et des autres, qu'il faut penser l'enfant, dans ce groupe où cet étrange animal découvre, entre autres, des rapports spécifiques au monde qui lui permettent de grandir.

*L'école exige de l'enfant des réactions de toutes sortes qu'il serait besoin d'interpréter psychologiquement pour mieux le connaître, mais elle n'est pas la seule, elle est précédée et environnée d'autres milieux qui eux aussi contribuent puissamment à sa formation. Entre toutes les étapes, entre toutes les circonstances de la vie, il y a interdépendance.*<sup>44</sup>

Au-delà de la place et de l'importance de la psychologie dans cette volonté de Wallon de connaître l'enfant qui mériteraient de plus amples développements, il faut simplement garder ici à l'esprit la manière dont Deligny partage avec lui cette conception du milieu, qui va s'avérer centrale dans la conception qu'il dessine de l'enfant. L'enfant n'est pas un être abstrait dont la nature serait à découvrir mais un être en situation, un individu qui évolue en fonction du milieu qui est le sien et dans lequel il n'est que rarement seul mais le plus souvent inscrit dans un collectif : le groupe, la famille ou la bande. L'enfant s'inscrit dans une réalité qui n'est pas seulement vivante mais surtout vécue, c'est-à-dire inscrite dans des lieux et dans des conditions sociales. Contre la figure hypostasiée d'un enfant ramené tout entier à une nature, l'enfant est présent dans les textes de Deligny avant tout par sa multiplicité, par la vivacité de ces dizaines de jambes qui dévalent les escaliers, de mains qui jettent des cailloux

---

42 F. Deligny, *Les enfants ont des oreilles*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 237.

43 *Ibid.*, p. 351.

44 H. Wallon, « Préface », *Enfance*, tome 1, n°1, 1948, p. 5-6.

aux fenêtres ou d'oreilles qui écoutent les histoires de l'adulte ou se méfient des sermons de ceux venus exprès pour eux. À côté de la manière dont il ramène l'enfant à ses différentes parties, nez, oreilles, jambes, comme pour revenir de l'essence à la matière de l'enfance, Deligny le ramène à toutes les manières courantes de le nommer. S'il s'agit tout au long de ce travail de montrer en quoi, dans et par son travail d'écriture, Deligny développe une pensée propre, on peut déjà voir ici un indice de la mise en application directe de cette idée. Ainsi la majuscule n'est jamais convoquée mais les expressions qui désignent l'enfance renvoient le plus souvent à la vitalité de la langue ordinaire, voire argotique, employée au quotidien à l'époque. L'Enfant a cédé le pas au gamin, aux « gosses, actifs et créateurs », aux « mômes cernés de toutes parts par les préoccupations adultes <sup>45</sup>» et c'est à cet enfant – auquel on a à faire – qu'il s'agit de s'intéresser.

## 1.2. L'ENFANT ET LE LIEU

Penser l'enfant dans les différents milieux dans lesquels il a à évoluer débouche chez Deligny à penser les lieux où évoluent les enfants et les adultes qui vont avoir à s'en occuper. L'enfant n'est pas un objet de laboratoire, il se trouve en situation, c'est alors à l'école (*Les enfants ont des oreilles*, Adrien Lomme), au centre d'observation ou à la maison d'enfants (*Les vagabonds efficaces*, Adrien Lomme), à l'asile (*Pavillon III*), mais également dans la rue, le terrain vague (*La lézarde*), et plus tard dans la campagne cévenole avec ses champs, ses ruisseaux, ses chemins pierreux et ses forêts de résineux (de *Nous et l'innocent* jusqu'à *Essi et Copeaux*) que l'on peut le trouver. Deligny pense là où il se trouve et il pense l'enfant qui se présente à lui, indissociable du lieu où celui-ci évolue, dans un collectif qui devient un environnement de fait plutôt que de choix. À l'enfant déclaré pervers et interné dans le pavillon pour adolescent de l'hôpital psychiatrique d'Armentières vient répondre l'enfant condamné pour délinquance par le juge pour enfants et envoyé au COT de Lille « pour observation avant orientation », et c'est sur ce genre de lieux collectifs que va porter en premier plan la critique de Deligny. Parler de l'enfant n'a de sens que si l'on prend en compte la réalité du lieu dans lequel il évolue, et donc du rôle – à la fois fonction et place dans un jeu comme au sens théâtral – qu'il va avoir à y jouer. C'est bien le sens que l'on doit donner à cet aphorisme célèbre de *Graine de crapule*

*Si tu joues au policier, ils joueront aux bandits.*

*Si tu joues au bon Dieu, ils joueront aux diables.*

*Si tu joues au geôlier, ils joueront aux prisonniers.*<sup>46</sup>

Le jeu qui caractérise les enfants dépend du reste de la troupe, tout comme de la disposition de la

---

45 Parmi les dizaines d'occurrences que l'on pourrait relever dans les différents textes de Deligny pour appuyer cette idée, retenons quelques-unes de ces expressions prises dans la suite du passage cité précédemment, dans F. Deligny, *Les enfants ont des oreilles*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, pp. 238-239. Tout comme le titre du documentaire élaboré avec Renaud Victor en 1974, *Ce gamin, là*.

46 F. Deligny, *Graine de crapule*, (1945), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 128.

scène, et ce passage peut s'éclairer davantage lorsqu'on le rapproche d'autres textes que Deligny publie quelques temps après, à la fin des années quarante. Abordant la question de l'observation des enfants qui doit être le cœur du travail éducatif dans une institution comme le COT de Lille dont il a été le directeur au sortir de la guerre, Deligny y dénonce déjà un vice de forme, une erreur de jugement des adultes sur la matière même de l'observation, les enfants. L'accusation peut se formuler comme une question à l'égard de tous les dispositifs de prise en charge de l'enfance : comment observer ce qui est déjà largement déterminé par l'endroit dans lequel il se situe ? Autrement dit, comment observer un enfant qui a évolué dans un milieu qui n'est pas le sien ? La réponse qu'il donne dans *Les vagabonds efficaces* est cinglante, et Deligny renvoie dos à dos les professionnels – gardiens, surveillants, psychologues, scouts – qui prétendent s'occuper d'enfants dont ils n'auraient pas saisi la fondamentale plasticité.

*Autrement dit : priver un enfant de ses circonstances habituelles de vie, c'est le priver de son caractère habituel.*

*Avis à ceux qui conçoivent le centre d'observation comme un camp de prisonniers, une tour d'ivoire collective, une antichambre ennuyeuse de laboratoire psychologique ou la gare (prématurée) d'un départ pour une nouvelle vie.*

*Si le centre d'observation est une caserne, on y verra les possibilités d'adaptation des garçons à la vie de soldat. Si c'est un camp scout, on y verra leurs aptitudes à la lecture des signes de piste, leur réceptivité présente au code de l'honneur, leur goût pour la vie en équipe. Si c'est une prison, on les verra prisonniers. Si c'est un laboratoire, on les verra cobayes. Si c'est quelque chose comme une courée de faubourg, on les verra (les parents étant proches et les retours à la maison aussi fréquents que possible) à peu près tels qu'ils sont à l'habitude.<sup>47</sup>*

C'est que le lieu possède ses lois, ses règles, ses contraintes, ses manières de faire et ses manières de dire, et dans un tel environnement, il est impossible de prétendre dire quel peut être le comportement – spontané, propre, voire naturel – d'un enfant. Au-delà de l'enfant et même de l'individu quel qu'il soit, c'est le lieu qui engendre des modes de rapports spécifiques. De la même manière que l'individu incorpore des gestes et des manières de faire précises, presque mécaniques, dans des lieux correspondants – pensons à l'enchaînement de gestes nombreux et précis que nécessite la conduite d'une voiture et que le moindre conducteur effectue avec une extrême précision sans pourtant y porter attention dès lors qu'il y a suffisamment passé de temps – il adopte des comportements suscités par le mode d'organisation du lieu dans lequel il vit.

On voit en creux l'un des traits de l'enfant chez Deligny. Il n'est pas seulement éduicable, c'est-à-dire capable d'apprendre, d'incorporer et d'utiliser des connaissances comme des manières de se

---

47 F. Deligny, *Les vagabonds efficaces*, (1947), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 175.

comporter, mais il est en quelque sorte plastique. Pour le dire autrement, l'éducabilité de l'enfant ne semble pas faire question chez Deligny, il n'est presque jamais question du fait que celui-ci puisse apprendre ou non. Contournant la question, il relie l'individu à l'influence du lieu – et de tout ce qu'il contient comme autres individus, mais aussi objets, murs, espaces possibles – et fait de cette capacité d'adaptation le trait principal de l'enfance. L'enfant n'est pas seulement éducatif il est surtout matière à changement, capable de réagir et de s'orienter en fonction de l'environnement qui est le sien. On retrouve là l'une des thèses fondamentales de la psychologie de Wallon, et Deligny s'en sert pour faire le procès du milieu dans lequel il a à travailler avec des enfants, celui de la rééducation.

Si nombre de professionnels divers prétendent rééduquer les enfants, les lieux qui y président font bien pire encore et la plasticité de l'enfance ne peut que s'appauvrir dans un milieu artificiel comme une maison d'enfants, où les uns et les autres n'ont pour dénominateur commun que la misère, les mauvais traitements et les carences affectives qui les ont amenés là, ce que Deligny affirme sans détours dans un article de 1949 :

*Lorsque les enfants en réclusion enjolivée ont l'âge du jardin, le spectacle de leurs jeux est supportable, mais à mesure qu'ils grandissent se font plus cruellement sentir l'étroitesse et la pauvreté du milieu offert et les voilà, graines médiocres posées dans des scories, scrupuleusement à l'abri de la pluie et du soleil.*

*Bien sûr, tant qu'ils sont là, leur présence administrative est facilement contrôlable mais il s'agit bien de présences fantomatiques, et les jeunes individus répondent à l'artifice qui prétend les protéger par un redoublement de comportements artificiels.<sup>48</sup>*

C'est cette remise en question du lieu dans son rapport à l'enfance qui est la base même de la Grande Cordée, tentative de prise en charge d'adolescents caractériels visant avant tout à faire varier les lieux pour faire varier les comportements. Si nous aurons l'occasion de revenir plus amplement sur cette tentative qui va occuper Deligny et les siens pendant plus d'une dizaine d'années, entre 1948 et 1962, retenons pour l'instant qu'elle procède de cette double reconnaissance, de l'importance du lieu et de la capacité d'adaptation de l'enfant.

### 1.3. L'ENFANT MODELE ?

S'il n'est presque jamais question sous la plume de Deligny de l'enfant au singulier, et que c'est dans son rapport aux autres et aux lieux que l'on peut commencer à en dessiner les contours, l'examen même superficiel de son œuvre exige d'affiner cette analyse. Il y a bien toute une peuplade d'enfants qui courent entre les lignes de Deligny, mais il n'en reste pas moins qu'au moins deux d'entre eux, l'un fictif et l'autre réel, se présentent bien en tant qu'individus singuliers : Adrien Lomme et Janmari. Comment les considérer ? Faut-il les prendre pour des modèles, des exemples-types d'enfants en telle

---

48 F. Deligny, « 1 maison pour 80 ou 8 maisons pour 1 », *Enfance*, n°5, Nov-Dec. 1949, p. 506.

ou telle situation, ou bien des enfants fictifs censés appuyer et illustrer le propos de Deligny sur l'enfance, tout comme Rousseau avait eu besoin de recourir à un « élève imaginaire<sup>49</sup> » pour exposer sa conception de l'éducation dans *l'Émile*.

Mentionner Rousseau ici ne se fait pas sans motif parce que c'est un des auteurs que Deligny a lu et sur lequel il revient plusieurs fois<sup>50</sup>. Examiner l'analogie possible entre l'Adrien de l'un et l'Émile de l'autre peut être une piste intéressante pour débiter. Dans *l'Émile*, Rousseau cherche à exposer les principes d'éducation qu'il tire de l'observation de la nature et de l'évolution des facultés de l'enfant. Rompant avec les traités pédagogiques de l'époque, il inverse le regard et place l'observation de l'enfant avant toute conception des méthodes ou des finalités de l'éducation. Pour le dire autrement, alors qu'il s'agissait jusque-là de considérer quel type d'homme doit devenir l'enfant, et en fonction de cela quels types de connaissances théoriques et pratiques il faut lui faire acquérir, Rousseau inverse l'ordre des priorités. Le plus fondamental dans l'éducation n'est pas de savoir avec précision ce que doit devenir l'enfant mais ce qu'il est capable d'intégrer, il est donc pour cela essentiel de l'observer avant toute chose. Respectant la marche de la nature, c'est au précepteur de suivre son élève et de s'attacher au développement progressif de ses capacités. Nous aurons à revenir plus tard dans ce travail sur la place de l'adulte et le rôle de l'observation dans l'éducation, mais ce qu'il faut développer ici, ce sont les raisons qui poussent Rousseau à ne pas écrire un traité et ce que cela peut dire de l'enfant dont il entend parler.

Le genevois est explicite sur la question et s'en défend dès le premier chapitre :

*Je sais que, dans les entreprises pareilles à celle-ci, l'auteur, toujours à son aise dans des systèmes qu'il est dispensé de mettre en pratique, donne sans peine beaucoup de beaux préceptes impossibles à suivre, et que, faute de détails et d'exemples, ce qu'il dit même de praticable reste sans usage tant qu'il n'en a pas montré l'application.*<sup>51</sup>

L'intention de Rousseau est de montrer, à partir du déploiement progressif des capacités d'Emile, les méthodes utiles pour les guider, les orienter, les fortifier. Il y a une nécessité dans son propos et il entend bien la suivre, c'est celle de la nature. C'est elle qui fixe les potentialités de l'enfant, détermine son allure et l'homme qu'il deviendra. L'entreprise éducative est donc systématique mais c'est son déroulement inédit qui oblige à utiliser un autre type d'écriture pour mieux le faire comprendre. À une époque où le roman se cherche et où le récit est massivement convoqué par les auteurs pour faire

---

49 J.J. Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Flammarion, 2009, p. 66.

50 Voir F. Deligny, *Nous et l'innocent*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 706 : « Jean-Jacques Rousseau, il faudrait se le ressortir tous les vingt-cinq ans sous une forme ou sous une autre », ou encore F. Deligny, *Les détours de l'agir ou le moindre geste*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1283 : « Il m'est arrivé de dire que des Rousseau, il en faudrait plus, et plus souvent ».

51 J.J. Rousseau, ouvr. cité, p. 66.

de la philosophie<sup>52</sup>, il n'est pas totalement incongru pour Rousseau de sortir des sentiers battus du traité pour suivre le parcours de son personnage dans une autre forme. Quelques siècles plus tôt, dans une bonne partie du *Gargantua*<sup>53</sup>, c'est bien en utilisant le récit que Rabelais avait à la fois moqué l'éducation scolastique d'alors et exposé les principes d'une éducation humaniste. C'est que plus que donner des principes, l'ouvrage de Rousseau veut montrer comment ceux-ci s'appliquent, il lui faut alors convoquer une foule de « détails et d'exemples ». En un siècle où chacun se rêve d'être un nouveau Newton dans son propre domaine, on peut ainsi – au-delà de la seule qualité littéraire du texte de l'*Émile* – voir ce texte comme le compte-rendu d'une expérimentation au sens le plus physique du terme, le récit permettant la mise en place de chacun des éléments nécessaires à l'expérience, jusque dans sa plus parfaite minutie. C'est cette précision, jusque dans le détail, du moindre des éléments qui la constitue tout comme de leurs interactions, qui caractérise l'expérimentation scientifique.

Sans trop forcer le trait on peut dire qu'en utilisant le récit Rousseau réalise, avec l'*Émile*, une grande expérience de pensée grâce à laquelle il entend à la fois tester et appuyer son raisonnement. Et celle-ci n'est somme toute pas plus irréaliste que s'il s'imaginait un cerveau dans une cuve branché à un ordinateur pour questionner le rapport entre nos perceptions et notre conscience<sup>54</sup>, ou s'il se demandait sérieusement quel effet cela peut faire d'être une chauve-souris pour questionner la possibilité d'examiner scientifiquement nos états de conscience<sup>55</sup>. Pour ce faire, au cœur de la forme narrative qu'il choisit il lui est essentiel de constituer un personnage de toutes pièces. C'est là qu'*Émile* se distingue d'un personnage de roman puisqu'il n'a ni qualité particulière, ni signe proprement distinctif. Nulle part Rousseau n'en fait la description comme il le ferait dans un roman et il est difficile voire impossible de s'imaginer son visage ou le ton de sa voix. *Émile* n'est pas un personnage, il est un modèle et c'est ce que Rousseau prend le temps d'exposer au premier chapitre :

*S'il faut choisir avec tant de soin le gouverneur, il lui est bien permis de choisir aussi son élève, surtout quand il s'agit d'un modèle à proposer.*<sup>56</sup>

Dans le détail qu'il en donne à la suite de cet extrait, Rousseau esquisse un enfant qui ne possède ni qualités ni infirmités particulières, qui n'est pas « maladif et cacochyme, dût-il vivre quatre-vingts ans », qui est né dans un pays tempéré, dans une famille riche, et orphelin de père comme de mère pour pouvoir être en tout point dépendant de son précepteur. Il ne s'agit pas là d'une simple clause de style pour favoriser la narration, au contraire chacun de ces traits obéit à un motif propre à favoriser

---

52 Voir sur le sujet les travaux de Colas Duflo, notamment *Les aventures de Sophie, la philosophie dans le roman au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Biblis », 2013, chap. 1 et 2, pp. 9-43.

53 Chapitres 14 à 23.

54 Expérience de pensée proposée par H. Putnam et développée dans *Raison, vérité et histoire*, Paris, Minuit, 1984.

55 Voir T. Nagel, « What is like to be a bat », *The philosophical review*, n°84-4, Oct. 1974.

56 J.J. Rousseau, ouvr. cité, p. 68.



la démonstration que Rousseau entend donner au long de l'ouvrage, et rendre ses méthodes et ses conclusions plus convaincants et acceptables.

Qu'en est-il alors chez Deligny ? Adrien, par exemple, obéit-il à la même volonté de créer un personnage-modèle apte à illustrer et à démontrer le bien-fondé des théories de son auteur ? Peut-on comprendre un roman comme *Adrien Lomme* sur le même modèle que l'ouvrage de Rousseau ?

Pour répondre et aller plus loin il faut déjà situer un peu mieux le texte de Deligny. Publié en 1958, *Adrien Lomme* est le fruit d'un travail qui s'étend sur plusieurs années et dont on peut retracer la genèse au fil de la correspondance de Deligny avec Irène Lézine, correspondante à Paris de la Grande Cordée<sup>57</sup>, à partir de 1955 et avec laquelle il restera en contact jusqu'au milieu des années soixante. En effet, pas plus que pour ses autres ouvrages, le travail d'écriture de Deligny ne peut se penser indépendamment de son travail auprès des enfants au quotidien. Alors que *Pavillon III*, vise explicitement à raconter son expérience d'éducateur dans l'hôpital psychiatrique d'Armentières<sup>58</sup>, que *Les vagabonds efficaces* est tout entier un « tract » comme il le dira plus tard<sup>59</sup> contre le système général de protection et de sauvegarde de l'enfance. *Adrien Lomme* est quant à lui un roman pensé et réalisé au fil des différentes étapes de la Grande Cordée. Entamé probablement en 1954, on sait que Deligny l'estime terminé en février 1955<sup>60</sup> mais qu'il le remaniera considérablement jusqu'à sa publication en Mai 1958.

La Grande Cordée existe depuis 1948 et se débat depuis lors entre difficultés financières et injonctions administratives. Lorsqu'il commence la rédaction du roman, Deligny est à Paris, il vit avec Huguette Dumoulin chez les parents de celle-ci à Maisons-Alfort. Plus d'une centaine de jeunes garçons, âgés entre 16 et 21 ans, sont passés par la Grande Cordée et la tentative, soutenue dès le départ par des figures éminentes du domaine de l'enfance inadaptée comme H. Wallon, L. Le Guillant ou les docteurs Heuyer, Bergeron et Duchêne, est bien connue, autant que la personne de Deligny. Après un séjour dans le Vercors entre Juillet et Septembre 1954, le groupe décide de quitter Paris pour aller habiter dans le Massif Central, en Haute-Loire tout d'abord, puis à divers endroits au long d'une itinérance qui les amènera à s'installer finalement dans les Cévennes, près d'Anduze. Dès le début de cette période, l'ordre des priorités est clair pour lui et s'il s'agit de gagner sa vie, c'est avant tout pour pouvoir

---

57 F. Deligny et I. Lézine, correspondance inédite, fonds privé.

58 Voir l'incipit de l'ouvrage : « À vingt ans, je pensais volontiers que j'étais né pour écrire. À trente ans, je me suis retrouvé « éducateur principal » dans un Institut médico-pédagogique, dépotoir régional où des centaines d'enfants anormaux, pour la plupart délinquants plus ou moins chevronnés, espéraient leur retour à la vie normale. Quelques mois après les avoirs quittés, j'ai eu envie de les décrire, comme on parle à sa femme des amis du collège ou du régiment : si on ment un peu, c'est pour être plus vrai. », F. Deligny, *Pavillon III*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 52.

59 F. Deligny, Lettre à I. Joseph du 15 Janvier 1975, *Correspondance des Cévennes, 1968-1996*, ouvr. cité, p. 320.

60 Voir F. Deligny, lettre à I. Lézine du 1er Février 1955 : « Bouquin terminé – 351 pages manuscrites ».

écrire, comme il le dit vertement dans une lettre de février 1955<sup>61</sup>. S'il a été tour à tour instituteur, éducateur, directeur, animateur, et quelle que soit la réalité que recouvrent à l'époque ces dénominations, comme il le mentionne déjà dans l'incipit de *Pavillon III*, dans cette lettre ou comme il le confirmera plus tard dans le *Croire et le craindre*<sup>62</sup>, il s'agit pour lui avant toute chose d'écrire. Écrivain atypique, il n'empêche que c'est bien là l'activité qu'il reprendra sans cesse et à laquelle il ne cessera jamais de s'attacher, preuve en est, s'il en était besoin, l'immensité des textes, manuscrits, scénarios, romans, essais, qu'il laisse derrière lui à Monoblet et qui constituent l'archive répertoriée actuellement à l'IMEC.

Si l'idée qu'il se fait de sa nature d'écrivain et de son travail va évoluer par la suite, au cours de la rédaction d'*Adrien Lomme*, Deligny se veut encore écrivain au sens le plus classique du genre et espère ouvrir la voie à une sorte de genre littéraire, une espèce de roman social et pédagogique, qui serait aussi facilement abordable et aussi lu que le roman de gare. Au fil des pérégrinations de la Grande Cordée, il va reprendre inlassablement son texte et le modifier presque de fond en comble, flatté que ce soit Gallimard qui en envisage la publication<sup>63</sup>. L'ouvrage ne recevra qu'un accueil mitigé, et sa déception semble à la hauteur de ses attentes. Il faudra bien longtemps avant que Deligny ne revienne à la forme romanesque, même si le récit ne cessera d'habiter et de construire ses écrits.

Dans une optique semblable à celle qui préside à l'*Émile* pour Rousseau, Deligny entend avant toute chose montrer. Non pas, comme chez son prédécesseur, montrer ce qu'il faut faire et ce que l'application de ses principes pédagogiques peut produire, mais montrer ce qui se déroule au sortir de la guerre, dès lors que l'on s'adresse à des enfants présumés inadaptés et les conséquences que le jeu des différentes institutions qui prétendent s'en occuper peut avoir sur eux. Sans aller bien loin dans l'analyse du roman lui-même, que nous développerons plus loin pour d'autres raisons, le récit de Deligny ne se veut en rien prescriptif mais vise à donner suffisamment de détails pour qu'à travers l'exemple d'Adrien, le lecteur se fasse une image la plus juste possible de ce dont il est question. Il ne veut pas créer un personnage modèle mais au contraire dessiner un individu moyen, un enfant banal aux prises avec des événements qui vont permettre de mettre au jour à la fois ses modes d'action et les interactions des adultes à son égard. C'est ce qu'il explique dans une lettre de 1956 lorsqu'il

---

61 « Nous avons notre vie à gagner. Comment ? Pour qu'il me reste le « temps » d'écrire (temps, dans tous ses sens : horaire, température, saisons, etc.) », Lettre de F. Deligny à I. Lézine du 2 Février 1955, fonds privé.

62 « Écrire a toujours été le projet qui m'a tenu compagnie, qui m'a servi de dérive pour échapper à la carrière. Mon projet propre était d'écrire. Écrire à l'infinif. J'ai tout écrit: pendant un temps j'écrivais des romans policiers parce que ça faisait rentrer 2 000 francs à chaque manuscrit. », F. Deligny, *Le croire et le craindre*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1095.

63 Revenant sur ses rapports avec ses éditeurs dans un article destiné à une revue italienne, *Clinica*, et publié dans le numéro de Juillet-Août 1979, Deligny s'attardera sur le prestige d'être publié chez Gallimard et les attentes qui étaient alors les siennes à l'époque de la publication d'*Adrien Lomme* : « Gallimard était une enseigne, la seule qui vaille et qui consacre », F. Deligny, IMEC, fonds Deligny, DGN 6.

évoque la rédaction entamée de la suite d'*Adrien Lomme* :

*Ce que j'ai à raconter, c'est comment des gens petits et grands vont, viennent et font les uns par rapport aux autres et aussi comment ils pensent, comme s'élabore une pensée individuelle avec des phrases de tout le monde et comment d'attitudes empruntées s'élaborent des attitudes originales (individuelles).*

*Adrien Lomme, ce sont des gens : je veux montrer, pas démontrer.*<sup>64</sup>

Il se dessine ainsi une étrange figure de cet enfant, comme de tout individu. Plongé en permanence dans un collectif fait d'attitudes, d'expressions, de façons de faire comme de façons de penser, c'est à la manière dont l'individu utilise tout cela pour produire ses propres attitudes, ses propres expressions, ses propres manières de faire et de penser que s'attelle Deligny lorsqu'il écrit. Adaptable, plastique, l'enfant montre plus que n'importe quel autre individu à quel point il est fait de potentialités, c'est-à-dire de création originale à partir d'un matériau commun. C'est là toute une définition de l'existence et la puissance à l'œuvre lorsque l'on envisage le devenir biographique d'un individu pensé au sein d'un collectif : une création originale à partir d'un matériau commun. Au fond de cette conception de l'individu s'aperçoit une capacité d'appropriation qui est au cœur de la constitution de son identité. C'est par rapport aux autres que vit, pense ou ressent l'individu, mais c'est par la puissance de sa capacité d'adaptation et d'appropriation – par ce qu'il en retire et ce qu'il fait – qu'il peut forger sa propre identité. Ce que vise Deligny lorsqu'il fait le récit des événements qui se présentent face à Adrien, c'est montrer à partir du déroulement d'une existence singulière les mécanismes à l'œuvre chez tout individu. Adrien n'est alors pas un modèle dépouillé de spécificités pour pouvoir étendre la valeur des observations faites par son créateur comme l'Émile de Rousseau, c'est justement l'inverse, l'exemple même d'une réalité incarnée qu'il s'agit de détailler le plus précisément possible, de décortiquer pour en montrer les mécanismes. Le mouvement à l'œuvre dans le roman de Deligny est à l'opposé de celui de Rousseau : il ne vise pas à construire un modèle auquel pourront être rattachés le plus grand nombre de comportements ; mais au contraire à détailler les éléments qui sont entrés et qui vont entrer en ligne de compte dans le devenir de son personnage.

Alors que Rousseau organise son récit en déduisant de l'ordre de la nature et de la nature de son élève les étapes nécessaires à son précepteur pour le faire devenir homme, Deligny part du point de vue inverse. Il fait d'Adrien un individu en devenir dont il s'agit d'analyser les rapports avec les adultes, avec la société et ses institutions (le village, l'école, la maison d'enfants), c'est-à-dire de rentrer autant que possible dans le détail et dans ce qu'ils ont de plus concret pour en montrer les éléments importants ou constitutifs. Si le principe est déductif chez le Genevois, il semble bien inductif chez Deligny, ce qui engage une autre façon de considérer et de construire les personnages de ses récits, Adrien en tête.

---

64 F. Deligny, Lettre à I. Lézine du 24 Mars 1956, fonds privé.

C'est l'usage du récit qui obéit à une finalité différente. Il ne s'agit pas d'utiliser l'imagination du lecteur pour lui permettre d'envisager ses idées, autrement dit de faire de l'enfant-modèle un personnage qui servirait de support à sa conception de l'enfance et de l'éducation. Au contraire, il vise à établir une description, progressive et minutieuse, des conditions dans lesquelles un enfant, spécifique et particulier, évolue, et l'influence de celles-ci.

Décrire c'est alors montrer, donner à voir, révéler au sens photographique du terme, ce qu'il en est de l'enfance et des différents éléments qui viennent le constituer. Non pas chercher ce qu'il y a en-dessous, chercher dans la profondeur à s'appuyer sur une hypothétique nature de l'enfance, mais rester en surface et permettre de le voir, seulement. Cela apparaît à l'époque comme le principe de son activité d'écrivain, tout comme la finalité de son travail d'éducateur, et c'est comme cela que l'on peut comprendre un autre passage célèbre des *Vagabonds efficaces* :

*Pour nous, prendre un gosse en charge, ça n'est pas en débarrasser la société, le gommer, le résorber, le dociliser.*

*C'est d'abord le révéler (comme on dit en photographie) et tant pis, dans l'immédiat, pour les portefeuilles qui traînent, les oreilles habituées aux mondaines confitures, les carreaux fragiles et coûteux.<sup>65</sup>*

On voit alors à quel point Deligny est loin de ce qui fonde la rééducation, et même l'éducation, qui au sens le plus courant, entend modifier l'enfant pour l'améliorer, c'est-à-dire pour l'amener là où les adultes pensent qu'il doit aller. L'enfant à éduquer est alors un enfant qui ne sait pas, ou pas encore, c'est avant tout un enfant dont le devenir est doublement délimité. D'une part, par les insuffisances qui caractérisent sa nature de « moindre-sujet<sup>66</sup> », et d'autre part, par les attentes de ce que doit être un homme, un adulte, de ce qu'il lui faut pour tenir sa place dans la société. C'est entre ces deux limites que se pense son devenir, entre ce qu'il n'est pas et ce qu'il aura à être. L'enfant chez Deligny apparaît au contraire comme un donné, mais non comme un donné définitif, parce qu'il peut et qu'il faut – avec « hargne » et « raisonnement » – l'amener à se transformer. Pour ce faire il s'agit de comprendre ses conditions matérielles, ses rapports avec le monde des adultes, sa position dans l'espace et le temps, son propre rapport au corps. Nulle part il ne semble avoir de nature mais il est pris tout entier dans les conditions qui déterminent la situation dans laquelle il est considéré, et sur lesquelles doit s'exercer son adaptabilité et sa puissance. L'ouvrage de l'éducateur n'est alors pas d'en faire quoi que ce soit (un bon mari, un bon citoyen, pas même un homme), mais de rentrer dans le détail de ces conditions pour laisser apparaître l'enfant tel qu'il peut lui-même évoluer, devenir quelqu'un. Plus qu'à le faire devenir un homme, c'est à le faire devenir quelqu'un que Deligny s'attache lorsqu'il s'adresse à un enfant, et l'on saisit bien ici à quel point la singularité, mais aussi la

---

65 F. Deligny, *Les vagabonds efficaces*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 174.

66 Voir sur cet aspect l'ouvrage de P.-F. Moreau, *Fernand Deligny et les idéologies de l'enfance*, Paris, Retz, 1978, pp. 177-187.

contingence, marquent ce que l'on pourrait appeler sa conception de l'enfance.

Par la suite, à partir de la fin des années soixante, il y a un autre enfant autour duquel se déploie l'écriture de Deligny tout comme la tentative qui va s'engager à cette époque dans les Cévennes avec les enfants autistes profonds, il s'agit de Janmari. Celui-ci est bien réel, il s'agit d'un enfant autiste de douze ans, Jean-Marie J. diagnostiqué « encéphalopathe profond » par le service du Professeur Duché à la Salpêtrière, et que sa mère confie à Deligny fin 1966.

Janmari va vite devenir une sorte de personnage réel, au cœur des écrits de Deligny et c'est à partir de lui que ses observations vont s'arrimer, ce qui n'est pas sans rappeler le rapport qui s'établit entre Itard et un jeune garçon de douze ans retrouvé seul dans les forêts de l'Aveyron, que le médecin baptisera Victor. Itard fait le récit de ses observations mais également des principes et des techniques qu'il invente pour éduquer Victor dans deux mémoires<sup>67</sup> (1801 et 1806). Deligny les a lus au milieu des années soixante<sup>68</sup> et c'est lui qui ne manque pas de faire la comparaison avec Janmari, rencontré à la même époque, notamment dans *Nous et l'innocent* lorsqu'il revient sur les débuts de la tentative des Cévennes :

*Où voulez-vous que j'aie lorsque m'est advenu ce gamin de douze ans, jumeau décalé dans le temps du Victor, l'enfant sauvage récolté par un Itard qui croyait ferme aux bienfaits de la civilisation ? J'avais pensé, en lisant le rapport d'Itard : pouvait pas lui foutre la paix, à c't'enfant là ? (...)*

*Voilà que le même m'advenait, muni, dans l'ensemble et dans le détail, des mêmes manières d'être qui lui venaient d'où, à celui-là ?<sup>69</sup>*

L'un et l'autre se ressemblent beaucoup, à plus d'un siècle et demi de distance, sourds l'un comme l'autre au discours des adultes, leur comportement s'impose comme une énigme pour ceux qui les croisent. Pour Deligny, l'un et l'autre sont exemplaires et quelques peu jumeaux d'un mode de rapport au monde qui n'est pas celui de tout un chacun, d'une altérité radicale qui vient remettre en cause ce que nous pensons être la base de notre identité commune, le langage.

De même que le Victor d'Itard ne comprend pas le sens des exercices que lui impose le médecin, Janmari ne comprend pas les sons articulés qu'on lui adresse. Mais là où Itard en profite pour tester, essayer, développer de nouvelles méthodes et de nouvelles techniques<sup>70</sup> pour lui faire apprendre aussi

---

67 Voir la réédition de ces deux mémoires dans J. Itard, *Victor de l'Aveyron*, Paris, Allia, 2009.

68 Voir F. Deligny, *Le croire et le craindre*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1198 : « Bref, vers 1965, c'était d'opposition de gauche que j'entendais parler, et il me semblait être là en otage. Je n'avais rien à dire. J'ai lu – ou relu – le Victor d'Itard, ou l'art et la manière de semblabiliser un enfant ayant vécu sans autrui. »

69 F. Deligny, *Nous et l'innocent*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 696.

70 Ce qui fait de lui, pour certains chercheurs en science de l'éducation, l'un des précurseurs de la rééducation et de l'éducation spécialisée. Voir P. Meirieu, (dir.), *Jean-Gaspard Itard. Tous les enfants peuvent-ils être éduqués ?*, Paris,

bien le langage que des comportements adaptés, Deligny développe surtout des méthodes, des outils, des techniques, pour observer convenablement, voir au-delà de ce que notre langage nous conditionne à voir, autrement dit, voir autrement.

C'est sur l'enfant que porte l'expérimentation d'Itard, c'est lui qui est l'objet des expérimentations auxquelles se livre le médecin. À l'inverse chez Deligny, c'est l'enfant qui amène à faire un mouvement inverse, c'est-à-dire à faire retour sur nos propres capacités d'observation, de compréhension et d'analyse. Ce n'est pas Janmari qui est l'objet de la recherche voire de la méthode de Deligny, c'est lui qui rend possible cette recherche et invalide toute méthode antérieure. C'est à partir de lui que l'on peut faire retour sur nos manières de voir, de comprendre, de penser l'enfant. L'enfant est ce qui permet de voir l'adulte et la société qui l'environne, le langage qui les sous-tend, la morale dans laquelle ils s'inscrivent. Janmari devient une sorte d'enfant-limite à partir duquel c'est le processus d'éducation qui est encore une fois remis sens dessus-dessous par Deligny, puisque c'est le monde qui le sous-tend qui devient objet d'étude.

On y reviendra plus longuement par la suite, mais éduquer revient alors à agencer l'espace, à inventer de nouveaux modes de rapport, à utiliser les objets, les sons, les odeurs, autrement, à nouveaux frais. La tâche de l'éducation ne vise donc pas à amener – ou à ramener – l'enfant à une norme, une règle ou un ensemble de conditions qui devraient être les siennes, qu'il soit dit sujet (de droits auxquels il faut lui garantir l'accès<sup>71</sup>) ou objet (de soins qu'il faut lui prodiguer), mais de chercher à partir de lui les conditions dans lesquelles il pourra évoluer favorablement. C'est en cela que le travail n'est pas un travail sur l'enfant mais un travail sur les circonstances, pour cultiver les plus propices au déploiement des meilleures potentialités de l'enfant.

Pluriel, adaptable, plastique, pris dans le collectif et dans le lieu sans lequel il ne peut être appréhendé, l'enfant chez Deligny possède une étrange silhouette. D'Adrien à Janmari, en passant par la kyrielle des existences enfantines qui peuplent ses écrits, ces enfants sont à la fois comme les autres parce que Deligny ne souligne jamais ce qui peut en faire une différence ; et dans le même temps ils n'en sont pas, tant leurs attitudes, leurs gestes, leurs comportements apparaissent étranges, *a minima* différents de ceux de la majeure partie des enfants. Que cela provienne des circonstances dans lesquelles ils ont à évoluer ou de leur manière propre de se rapporter au réel, ces enfants ne sont pas comme les autres.

---

PEMF, 2001 ; ou du même auteur « Le docteur Itard et l'enfant sauvage », *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines*, vol. 45, no. 12, 2016, p. 11.

71 Ce que les différentes évolutions législatives ont de plus en plus ancré, de la signature de la Convention Internationale des Droits de l'Enfant (CIDE) en 1989 qui énonce un certain nombre de droits fondamentaux pour l'enfant (à l'identité, la santé, l'éducation, la protection, la participation), jusqu'aux plus récentes lois de protection de l'enfance (5 Mars 2007 et 14 Mars 2016) qui insistent sur la prise en compte de ses besoins fondamentaux et le primat de son intérêt dans toutes les décisions le concernant.

Enfants d'asile et de maison de correction, orphelins ou « pervers constitutionnels » déclarés, fugueurs, casseurs et voleurs de poule patentés, ces enfants au côté desquels Deligny se réclame<sup>72</sup>, vont constituer au tournant des années quarante une catégorie à part, identifiée sous un terme générique : l'enfance inadaptée.

Avant de détailler plus avant et dans le détail la manière dont cette catégorie va se constituer historiquement, comment les idéologies à l'œuvre dans le domaine vont s'allier, se substituer voire s'affronter, pour constituer la toile de fond sur laquelle doivent se penser le travail et l'œuvre de Deligny, il faut s'attarder ici un instant pour expliciter un peu plus ce dont il s'agit. Il faut donc se demander ce qu'est un enfant inadapté ? D'où vient cette catégorie autour de laquelle vont se regrouper institutions et professions ayant en charge de s'en occuper ? En quoi l'enfant inadapté serait-il différent d'un autre enfant ? En quoi cette catégorie est-elle pertinente pour appréhender la pensée de Deligny ?

---

<sup>72</sup> « J'étais vendu, archi-vendu à l'autre camp, au camp des casseurs de vitres et des voleurs de poule », F. Deligny, *Les vagabonds efficaces*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 171.

## 2. QU'EST-CE QU'UN ENFANT INADAPTE ?

Tout au long de son parcours, Deligny n'a, de fait, jamais travaillé qu'avec des enfants. Mais que les catégories administratives des différentes époques les qualifient d'arriérés, de délinquants, de caractériels ou d'autistes profonds, tous ne sont pas des enfants simples à appréhender, ni même à nommer.

Un enfant en maison d'enfants n'est pas un simple enfant, pas plus que la maison en question n'est une simple maison. « Maison d'enfants à caractère social », l'appellation actuelle recouvre en elle-même tout un ensemble de paradoxes. Drôle de maison où ne vivent que des enfants, là où des adultes stipendiés se relaient pour veiller au bon déroulement de leur quotidien. Quant au caractère social de la bâtisse, il ne tarde pas à apparaître dans le nombre de chambres prévues pour héberger tout ce petit monde, et plus encore dans la qualité du mobilier essentiellement prévu pour résister aux aléas d'une vie en collectivité à moindre coût. Aujourd'hui comme hier l'enfant dont un groupe de professionnels spécifiques s'occupe n'est pas un enfant par nature, c'est un ensemble de conditions et de déterminations extérieures qui font de lui un « enfant inadapté ». C'est pourquoi il nous faut explorer quelques aspects de ce que recouvre cette appellation, fraîchement adoptée, à l'époque de Deligny.

### 2.1. UN OBJET CONSTRUIT DANS UNE TENTATIVE DE NATURALISATION

Pour ce faire, il faut avant toute chose revenir sur la naissance et l'imposition officielle de cette appellation, « l'enfance inadaptée » qui regroupe et unifie la nébuleuse qui allait de l'enfance malheureuse, à l'enfance déficiente, en passant par l'enfance en danger ou encore coupable.

En 1943 est créé le Conseil Technique de l'Enfance Déficiente et en Danger Moral. Reprenant la suite des travaux de la commission interministérielle de 1937 présidée par Wallon, ce Conseil, sous l'égide du Pr Heuyer, vise à poser les premiers jalons théoriques permettant de dire ce qu'est l'enfance inadaptée et quelles peuvent être les différentes manières de travailler avec, essentiellement sur le plan thérapeutique, pédagogique, ou éducatif. Ses membres doivent être les personnalités « les plus qualifiées pour donner leur avis sur tous les problèmes techniques, autant que médicaux et psychologiques, autant éducatifs que sociaux, que posent les jeunes inadaptés.<sup>73</sup> ». Dans les faits, sur

---

<sup>73</sup> Définition donnée par le Juge Chazal, à l'époque magistrat chargé auprès du Ministère de la Santé et de Famille de coordonner les services et administrations s'occupant de l'enfance inadaptée et en danger moral ; cité dans M. Chauvière, *Enfance inadaptée, l'héritage de Vichy*, Paris, L'Harmattan, 2009, p. 92. Sur la constitution du conseil technique de 1943 et son importance dans la constitution de ce qui deviendra progressivement la rééducation ou le domaine de l'enfance inadaptée, voir également : M. Capul (dir.), *L'invention de l'enfance inadaptée, l'exemple de Toulouse Saint-Simon (1950-1975)*, Toulouse, Érès, 2010, pp. 106-112 ; A. Ohayon, *Psychologie et psychanalyse en France, L'impossible rencontre 1919-1969*, Paris, La Découverte, 2006, chap 8 : « La politique sociale de Vichy : des enfants et des hommes », pp. 253-275 ; C. Rossignol, « Quelques éléments pour l'histoire du "Conseil technique de



les vingt-quatre membres de ce conseil, les trois quarts sont médecins, qu'ils soient neuropsychiatres, psychologues ou psychanalystes. Rares sont donc les représentants de l'Éducation Nationale ou de la magistrature, et c'est à travers les travaux et la place de ce Conseil que les aspirations et la volonté de reconnaissance institutionnelle de la neuropsychiatrie infantile vont commencer à prendre davantage d'ampleur. S'il faudra y revenir plus précisément dans la suite de ce travail, pour examiner davantage les principes théoriques et les idées qui la sous-tendent, elle est pour l'heure une discipline encore peu connue – et encore moins reconnue institutionnellement que ce soit à l'Université ou en tant que spécialité dans le milieu hospitalier – en dehors des travaux de quelques-uns de ses célèbres promoteurs comme les professeurs Heuyer, Lafon ou Dublineau.

Ce conseil est à la fois le fait de la politique de Vichy, qui dans le cadre de la Révolution Nationale et du relèvement du pays qui est censé l'accompagner, vise à remettre la main sur tout ce que le pays compte de bras potentiellement utilisables. Mais elle est aussi dans la droite ligne des travaux entrepris jusque-là et d'une sorte de mouvement de fond qui a lieu dans le domaine de l'enfance dite malheureuse, en danger ou déficiente. Comme l'ont bien montré les travaux de M. Chauvière c'est à la croisée de ces deux lignes de forces que s'effectue la création du Conseil Technique.

Il s'agit d'une part, pour Vichy, de remettre la main sur l'éducation des enfants non scolarisés et non pris en charge par les services du ministère de la justice. Pour ce faire, le régime compte sur un ministère nouvellement créé, moins structuré que celui de la Justice, et moins suspect à ses yeux que celui de l'Éducation Nationale, le Ministère de la Santé et de la Famille. Il s'agit dans un premier temps de donner des cadres théoriques clairs – par des définitions, des nomenclatures, des thérapeutiques possibles – pour l'action auprès de cette multitude d'enfants<sup>74</sup>.

D'autre part, il s'agit également de s'assurer pour les personnes qui animent ce champ depuis plus d'une vingtaine d'années, d'obtenir ainsi une visibilité et une reconnaissance de la part des institutions, susceptible d'assurer leur légitimité et leur place dans la structuration du domaine de l'inadaptation. En donnant des définitions communes et des nomenclatures claires, les professionnels qui travaillent dans la constellation de l'inadaptation, lui donnent non seulement une forme plus unitaire, mais s'assurent également une position plus installée en son sein. Dès lors, que la présidence ait été donnée à Heuyer n'a rien de surprenant, tant la neuropsychiatrie infantile et sa clinique annexe<sup>75</sup> ont acquis

---

l'enfance déficiente et en danger moral" de 1943 », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, Numéro 1, 1998, pp. 21-39.

74 Voir M. Chauvière, ouvr. cité, chap. 2.2, pp. 92-109.

75 G. Heuyer fonde la première clinique annexe de neuropsychiatrie infantile en 1925, dans les locaux du patronage Rollet, institution fondée par un magistrat parisien en 1890 pour placer les enfants vagabonds, orphelins ou délinquants de 8 à 18 ans. Au cours des années trente, la clinique se détache du patronage pour devenir rattachée à l'Assistance Publique, en 1940 elle est transférée à l'hôpital des Enfants Malades (Necker) puis à la Pitié-Salpêtrière en 1954. Voir M. Bienne, « "Les enfants terribles". La psychiatrie infantile au secours de la famille : la consultation du professeur Georges Heuyer en 1950 », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, Numéro 6, 2004, p. 70.

au fil des ans visibilité pratique et légitimité théorique. De la même manière, la contribution centrale de Lagache – qui dirige les travaux autour de la définition de l'inadaptation et qui en propose une définition synthétique qui fera autorité jusque bien plus tard – ne relève pas du hasard. Avant la guerre, mais surtout pendant la guerre, Lagache est un médecin, l'un des tenants de la psychanalyse en France, pour lequel il importe de s'assurer légitimité institutionnelle et scientifique, afin de pouvoir faire reconnaître sa propre discipline, la psychanalyse, comme une science de l'esprit à part entière<sup>76</sup>. Si le mouvement psychanalytique français est encore uni en façade, il importe pour de jeunes psychanalystes comme Lagache et Lacan de faire valoir leur propre discipline dans un milieu médical majoritairement hostile, mais également face à la psychologie scientifique héritée de Janet, Wallon, qui entend contrer le spiritualisme par l'examen statistique et le travail de laboratoire.

Le conseil est créé par arrêté le 25 Juillet 1943 et a pour finalité première, dans les mots de Heuyer :

*d'établir le statut de l'enfance déficiente et en danger moral et de fournir, dans toutes les circonstances où l'enfant a besoin d'être assisté, les techniques et les méthodes qui permettent d'assurer son dépistage, son observation et son reclassement dans la vie sociale.*<sup>77</sup>

L'objectif est celui qui était cher aux neuropsychiatres depuis le milieu des années vingt : fournir une définition et une nomenclature des types de troubles qui constituent l'orbite de l'enfance inadaptée, pour permettre de produire des diagnostics le plus précis possible ; identifier et classer les types d'établissements et de professionnels ayant à travailler avec ces enfants d'une part, tout comme les méthodes à employer d'autre part. Faire entrer des patients disparates dans une catégorie unitaire et identifiable ; regrouper des institutions diverses et identifier des méthodes communes ; former *in fine* des professionnels dédiés à ce secteur, il s'agit bien là du point de départ de la constitution d'un champ à la fois théorique et pratique. C'est-à-dire de la reconnaissance d'un objet de savoir spécifique (l'enfance inadaptée) et d'une discipline capable d'en produire un savoir (la neuropsychiatrie essentiellement), mais également d'un champ professionnel pour l'organiser et le structurer (la rééducation).

S'il nous faudra revenir un peu plus loin avec davantage de précision sur les idées qui constituent le socle de la neuropsychiatrie infantile et la progression de sa reconnaissance tant scientifique qu'institutionnelle, il est temps de donner ici la définition officielle de l'inadaptation qui ressort des travaux du Conseil technique, telle qu'on la trouve dans le préambule de la nomenclature établie par le Pr Lagache :

*Est inadapté un enfant, un adolescent ou plus généralement un jeune de moins de vingt et*

---

76 Voir A. Ohayon, ouvr. cité, p. 255.

77 G. Heuyer, « Le Conseil technique, son fonctionnement, ses travaux », *La santé de l'homme*, n° 27, janvier 1945.

*un ans que l'insuffisance de ses aptitudes ou les défauts de son caractère mettent en conflit prolongé avec la réalité et les exigences de l'entourage conformes à l'âge et au milieu social du jeune. L'inadaptation se qualifie selon la situation dont elle est corrélative ; exemples : inadaptation familiale, inadaptation scolaire, inadaptation professionnelle.*<sup>78</sup>

Préférée à l'expression « enfance irrégulière », qui renvoyait à l'aspect culturel des comportements des enfants, et donc à leur écart par rapport à une norme sociale, l'expression « enfance inadaptée » ancre le problème avant toute chose dans sa dimension biologique. Ce n'est pas un hasard si elle est le fruit d'une assemblée dominée avant toute chose par des médecins qui défend la classification « médico-psychologique » ainsi produite de la sorte :

*Dans la définition et la classification des jeunes inadaptés il importe de se placer à un point de vue aussi descriptif que possible, en évitant de faire intervenir les théories et les doctrines ; c'est dire que la symptomatologie doit jouer un rôle plus important que l'étiologie et la pathogénie.*<sup>79</sup>

Fondée sur la description, et plus précisément sur la pratique clinique du médecin capable d'en recueillir et d'en choisir les éléments saillants, cette nomenclature pose un individu avant tout constitué par le symptôme, plus que par les causes ou les conséquences de sa situation. Dépourvu de la sorte d'histoire, c'est un sujet social tout entier ramené à un objet d'étude clinique et à sa réalité biologique qui se dessine à travers cette dénomination qui va déterminer pratiquement le domaine jusqu'au milieu des années soixante sans être véritablement remise en question<sup>80</sup>.

Celle-ci a également beaucoup à voir avec l'époque dans laquelle elle voit le jour. Renvoyant au concept d'adaptation courant chez les biologistes du XIX<sup>e</sup> siècle comme Lamarck, Bernard ou Darwin, il est également repris par Alexis Carrel dans son ouvrage de 1935, *L'homme cet inconnu*<sup>81</sup>. Chirurgien français, émigré aux États-Unis où il travaille dans un laboratoire ultramoderne équipé et financé par la Fondation Rockefeller, il reçoit le prix Nobel de médecine en 1912. Ses ouvrages comme *Voyage à Lourdes* (1902) ou *L'homme cet inconnu* (1935) contribuent à la fois à sa renommée internationale et à faire de ses positions radicalement eugénistes, vitalistes, parfois mystiques, l'objet de vives critiques tant des milieux catholiques que des médecins socialistes. S'il n'est ni fasciste ni

---

78 Nomenclature présentée par le Pr Lagache et élaborée avec les docteurs Dechaume, Dublneau, Girard, Guillemain, Heuyer, Launay, Male, Préault et Wallon ; reproduite intégralement à la Libération dans les premiers numéros de la revue *Sauvegarde*, n°2, 3 et 4, juin, juillet et octobre 1946. Nomenclature reproduite également en annexe dans l'ouvrage de M. Chauvière, *Enfance inadaptée, l'héritage de Vichy*, ouvr. cité, pp. 263-284.

79 *Ibid.*

80 Il faut nuancer cependant cette affirmation en mentionnant les critiques que fera par la suite L. Le Guillant à cette notion, notamment dans une conférence de 1952 où il la qualifie de « partielle, psychologisante, qui fige et stigmatise l'individu. » ; reprise dans L. Le Guillant, *Quelle psychiatrie pour notre temps ?*, Toulouse, Érès, 1984, p. 233. Sur le rôle et la place de Le Guillant aussi bien dans le domaine que pour Deligny, voir infra.

81 A. Carrel, *L'homme, cet inconnu*, Paris, Plon, 1935, pp. 229-281.

nazi, il est cependant proche des milieux catholiques et des partisans d'un État fort qui soutiennent le régime de Vichy. C'est lui qui, entre octobre 1941 et août 1944 dirigera la Fondation Française pour l'étude des problèmes humains. Celle-ci, créée par un décret du 17 Novembre 1941 signé par le Maréchal Pétain, est un établissement public d'état aux crédits considérables, employant plus de deux-cent-cinquante scientifiques dont la mission est d' « étudier sous tous les aspects les mesures propres à sauvegarder, améliorer et développer la population française.<sup>82</sup> ». Personnage important – peut-être plus par son renom que par ses travaux – dans l'orbite scientifique française de l'Occupation, si Alexis Carrel ne joue pas de rôle à proprement parler dans la création du Comité Technique, ce dernier montre par l'utilisation de son vocabulaire la manière dont il reflète, peu ou prou, les préoccupations idéologiques de l'époque toute entière.

Pour ce qui nous intéresse ici, l'enfant inadapté se dessine en creux de deux manières.

D'une part comme un enfant dont l'examen, avant toute chose biologique et individuel, vient ancrer dans sa biologie les difficultés de son rapport à son environnement. M. Chauvière peut alors parler à bon droit d'une naturalisation de l'enfance inadaptée<sup>83</sup>, au sens où c'est dans la biologie même que la médecine vient ancrer les rapports problématiques d'un enfant avec son milieu. C'est là l'un des aspects souvent décriés de la notion d'adaptation, qui lie de manière trop statique un individu à son milieu et qui privilégie le plus souvent l'importance du second sur le premier dans le phénomène d'adaptation. C'est à ce titre que Bergson critiquait déjà la notion d'adaptation telle qu'elle est pensée par les biologistes, Darwin en tête, en 1907 dans *L'évolution créatrice*. Refusant l'idée d'une adaptation sélective comme principe d'évolution des espèces, c'est-à-dire qui élimine les individus inadaptés au fil du temps, Bergson refuse également celle d'une influence du milieu sur un vivant passif. Voyant dans l'une et l'autre les avatars d'une pensée soit mécaniste soit finaliste, il les renvoie dos à dos, refusant l'alternative qu'elles dessinent pour l'individu entre subir passivement l'influence du milieu ou en tirer le parti approprié<sup>84</sup>. Qu'il soit mentionné ou non par les auteurs de l'époque, dont certains connaissent les conceptions et se situent par rapport à elles<sup>85</sup>, le détour par Bergson nous est en tout cas utile pour cerner les positions et les antagonismes au cœur desquels est placée cette notion d'adaptation à l'époque et desquels elle aura bien du mal à sortir par la suite.

D'autre part, l'enfant inadapté apparaît comme un objet qui est au cœur d'une véritable « lutte de

---

82 Citation extraite de l'ouvrage d'Annick Ohayon, *Psychologie et psychanalyse en France*, ouvr. cité, p. 257.

83 M. Chauvière, *Enfance inadaptée, l'héritage de Vichy*, ouvr. cité, pp. 73-109.

84 Voir H. Bergson, *L'évolution créatrice*, Paris, PUF, 2007, p. 59 et suivantes.

85 C'est le cas notamment de Henri Wallon, agrégé de philosophie en 1902, qui entre à l'École Normale Supérieure en 1898, un an après l'arrivée de Bergson dans l'institution. Il mentionne notamment sa pensée au nombre des « vues métaphysiques sur la psychologie » qui reflètent selon lui « l'égoïsme dont on a fait l'état premier de l'individu ». Voir H. Wallon, « Niveaux et fluctuations du moi », *L'évolution psychiatrique*, n°1, 1956.

juridictions » entre des professions différentes. Massivement investi et défini par les médecins psychiatres qui composent l'avant-garde de la NPI il devient le nom d'un domaine en constitution, à la fois théorique et pratique : l'enfance inadaptée. Celle-ci est un territoire au sein duquel des stratégies se déploient, s'affrontent parfois, de la part de différentes professions dont la légitimité est toute entière à conquérir, à faire reconnaître<sup>86</sup>. Territoire en tension, zone de luttes et d'affrontement, l'enfance inadaptée n'en est pas pour autant un domaine indépendant né d'un découpage social arbitraire, indépendant d'autres domaines de la vie sociale comme l'enfance, la famille, la justice ou la morale. C'est au contraire, à montrer les liens, les recoupements, les dépendances parfois entre l'enfance inadaptée et ces autres domaines de la vie sociale, que tentera de s'attacher ce travail, pour mieux en situer la place et les enjeux.

## 2.2. COMMENT COMPRENDRE L'ENFANCE INADAPTEE EN PHILOSOPHIE ?

C'est ici le moment de préciser en quoi ce travail s'écarte d'une vision d'inspiration foucauldienne qui, pour le dire brièvement, tiendrait l'enfant inadapté pour le lieu d'un arraisonnement par le pouvoir qui, en déployant un savoir à son sujet, fait de découpages nosographiques, d'examen catégoriels et de répartition dans des institutions *ad hoc*, constitue les sujets qu'il examine autant qu'il les domine. S'il ne s'agit pas de contester l'utilité ou la pertinence de ce genre d'analyse, on aurait tôt fait d'y réduire l'examen de l'enfance, et particulièrement de l'enfance inadaptée et des institutions qui forment une constellation autour d'elle, à un exemple parmi d'autres de la manière dont un pouvoir disciplinaire s'accroche aux corps et à la vie des individus. Comme le fou, le détenu ou le malade, l'enfant inadapté serait l'objet constitué par un pouvoir bio-politique, et les institutions qui le concernent justiciables de la même analyse que l'hôpital, la caserne, l'école ou la prison pour reprendre la formule régulièrement convoquée de Foucault dans *Surveiller et punir*<sup>87</sup>.

S'il faut prendre la peine ici de le préciser, c'est que dès les années soixante-dix les analyses du social et du travail social inspirées du paradigme foucauldien sont importantes et feront date. On pense ici au numéro de la revue d'avril-mai 1972 de la revue *Esprit*, intitulé « Pourquoi le travail social », auquel Foucault contribue, et dans lequel J. Donzelot écrit, lorsqu'il trace à grands traits l'histoire de ce qu'il appelle l'assistance :

*C'est le début de l'assistance, le début du renfermement. Assistance : culpabilisation de la pauvreté : exclusion. Le social, c'est déjà le problème de ce qui est rejeté aux marges de la*

---

86 On s'appuie ici sur les analyses développées par le sociologue Andrew Abbott autour du concept de « juridiction » dans A. Abbott, *The system of professions : an essay on the division of expert labor*, Chicago, London, The University of Chicago Press, 1988, Partie I, Chap. 3.

87 « Quoi d'étonnant si la prison ressemble aux usines, aux écoles, aux casernes, aux hôpitaux, qui tous ressemblent aux prisons ? », M. Foucault, *Surveiller et punir*, (1975), Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2000, p. 264

Dans ce schème de compréhension, directement tiré des analyses de Foucault sur l'histoire de la folie et de la prison, ce qui est en jeu se retrouve toujours à la marge, aux limites de ce que la société peut tolérer, voir ou supporter. Dans les analyses que développe par la suite J. Donzelot, le social naît alors, en France, comme une sorte de zone tampon, entre l'égalité de droits politiques héritée de la Révolution et l'inégalité des conditions économiques aggravée par l'essor du capitalisme. Entre l'égalité démocratique et la liberté économique source d'inégalités de condition criantes, le social apparaît à l'époque industrielle comme une catégorie qui sert à atténuer les effets délétères de la seconde pour préserver l'idéal théorique de la première<sup>89</sup>. C'est dans cette optique que le social pose problème, ou plutôt qu'il amasse pêle-mêle une quantité de problèmes posés par les individus dont l'égalité (politique) se marie mal à la liberté (économique). C'est au social – qui devient parfois une hypostase commode qui gomme les différents métiers, contextes ou idéologies qui s'y déploient voire s'y affrontent – de faire son affaire par exemple de ces sujets politiques mineurs que sont les enfants et les femmes, de chercher une place (le plus souvent fixe, dans des institutions *ad hoc*) pour les grands perdants de la liberté économique que sont les pauvres, les vagabonds et les miséreux en tout genre.

Si l'analyse de J. Donzelot, ici sommairement résumée, ne manque pas d'intérêt, c'est d'un autre point de départ que l'on entend partir ici. Il ne s'agit pas de se positionner à partir d'une marge qui demanderait des comptes à une société quant à ses mécanismes d'exclusion, de régulation et de relégation des individus. Toujours très réticent à être situé d'une manière unique et uniforme, c'est cependant là une des positions que Deligny a tenues pendant bien longtemps, tenant à rester, écrire et parler à partir de la marge<sup>90</sup>. Mais dans le même temps, dans un jeu de positions dont il est coutumier, son travail et son œuvre cherchent à montrer la consistance du social, son caractère central, toujours déjà-là. Pour le dire autrement, ce que montre son travail d'un bout à l'autre de son existence, c'est bien plutôt que le social n'est pas ce qui est en marge, ni uniquement ce qui concerne la marge et ne concernerait qu'elle. Mais qu'au contraire le social est cette dimension de l'existence, exactement prise entre l'animal que nous sommes et l'individu socialisé que nous ne manquons pas d'être, dans laquelle nous sommes constamment pris. Dès lors ses institutions d'assistance, ses dames patronnesses et ses techniciens de la charité ne sont pas des figures isolées mais forment une sorte de continuum de la manière dont la société se rapporte à elle-même. Pour le dire autrement, il n'y a de

---

88 J. Donzelot, « Travail social et lutte politique », *Esprit*, N°72, Avril-Mai 1972, p. 655. Voir également J. Donzelot, *La police des familles*, Paris, Minuit, 1977. Dans la préface à la réédition de 2005, J. Donzelot se place d'ailleurs très clairement dans la lignée de la démarche foucauldienne et de la théorie du « gouvernement » que Foucault développera dans ses cours au Collège de France des années 1978 et 1979.

89 Voir J. Donzelot, *L'invention du social*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1994, chap. 1, pp. 17-73.

90 Voir F. Deligny, « La marge et la frange », IMEC, fonds Deligny, DGN 6.

social que parce qu'il y a société et c'est en s'adressant au premier – et bien souvent dans un étrange dialogue avec ces « travailleurs sociaux » qu'il récite et dont il se reconnaît<sup>91</sup> – qu'il attaque frontalement la seconde.

Deligny part en fin de compte d'une position inverse à celle qu'adoptait Donzelot ou d'une manière générale, à celle que porte à adopter le paradigme foucauldien. Il cherche non pas à défendre ou à investiguer ce qu'il en est des marges à partir de la manière dont la société s'y rapporte à travers ce que l'on appellerait génériquement le social, mais bien, en partant de la marge, il tend à creuser, examiner, disséquer, ce qu'il en est de ce social par lequel une société s'institue. C'est un changement de position que ne manque pas de noter Isaac Joseph, l'un des principaux interlocuteurs de Deligny, avec lequel il composera *Le croire et le craindre* en 1978, dans lequel il écrit :

*Le social, dites-vous, et vous avez raison, c'est ce qu'on connaît le mieux, et beaucoup mieux que le commun. Jacques Donzelot, dans un livre récent, le voit tout neuf, au contraire, se dessinant comme le relais de la police des familles. Tout neuf ou tout vieux ? Ce n'est peut-être pas l'essentiel. Interminable en tout cas.*<sup>92</sup>

Effectivement, si ces deux positions ne s'opposent pas nécessairement, qu'advient-il de ce changement de regard par lequel on entend ici examiner l'œuvre de Deligny et son rapport à cette partie du travail social qui s'occupe de l'enfance ?

Pour le dire brièvement, il porte à considérer que les institutions, les professions, les procédures, les techniques, les méthodes qui constituent ce domaine du social naissent et sont avant toute implantées dans la société, loin de ses marges et des populations auxquelles elle va avoir à faire. C'est alors en examinant ce détail que l'on peut aussi rendre compte des idées dominantes qui constituent le social – par des jeux d'alliances, de combinaison voire d'affrontement – et qui sont sous-jacentes à l'idéologie d'une société. Parce que ce sont des notables de villes et de campagne, des médecins, des dames patronnesses, des avocats, des juges ou des hauts fonctionnaires, mais également des journalistes, des éducateurs, des surveillants ou simples travailleurs, qui ont pensé, organisé, mis en œuvre et fait fonctionner tout un système de prise en charge de l'enfance en marge.

Loin des analyses transversales du développement des différentes périodes capitalistes, il s'agit de prendre pied sur le travail et la réalité de ces individus, d'examiner leurs intérêts respectifs ou collectifs, leurs motivations personnelles parfois, leurs oppositions ou leurs affrontements pour faire ressortir les idéologies à l'œuvre dans le domaine de l'enfance au cours du siècle dernier. C'est là un

---

91 Sur cet étrange rapport voir les premières pages de F. Deligny, *Lettres à un travailleur social*, ouvr. cité, p. 7 : « J'écris ces lettres à un travailleur social aussi Inconnu que l'est le Soldat. Je pourrais donc lui dire « tu », alors que si j'en voyais un, je lui dirai « vous », preuve que je suis d'une autre époque. Il m'arrive de recevoir des lettres de travailleurs sociaux déconcertés par la tâche qui leur incombe. À qui sont-elles adressées ? À ce qui pour quoi ils me prennent. Je suis déconcerté par la tâche qui m'incombe. J'esquive et je réponds par des vœux. À chaque fois, c'est le Nouvel An. »

92 F. Deligny, *Le croire et le craindre*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1221.

travail d'historien des idées où le factuel, le biographique, servent de bornes dans les aller-retours entre le texte et l'histoire pour faire émerger une intelligibilité rationnelle de cette période et des textes qu'elle produit.

Il ne fait pas de doute que les analyses de Foucault offrent une « boîte à outils » tout aussi utile que critiquable<sup>93</sup>, mais pour ce qui nous concerne il nous semble insuffisant d'envisager que l'enfance inadaptée serait une catégorie constituée – au même titre que la folie par exemple – par un pouvoir répressif qui l'organise via une médicalisation et un grand enfermement des individus dans différentes institutions, répondant et servant ensuite les intérêts de l'organisation capitaliste de la société. Cela est juste, en partie, mais reste trop extérieur au domaine et ne rend pas suffisamment compte de ce qui se joue à l'intérieur et de la manière dont il se constitue, de manière immanente. Pour le dire autrement, ce n'est pas uniquement parce que se déploie une *épistémè* comptable qui, via un contrôle médical qui opère comme un processus de naturalisation, cherche à recenser, utiliser et exploiter tous les bras disponibles y compris les plus débiles au sens premier du terme, qu'apparaît le domaine de l'enfance inadaptée. Il y aurait quelque chose d'insuffisant à en envisager la naissance de la sorte, uniquement engendrée par des motifs extérieurs.

Partant, que l'État – avec toutes les insuffisances qu'il y a à définir ce que le terme recouvre *concrètement* que ce soit pendant le Front Populaire, le régime de Vichy ou à la Libération – ait décidé d'organiser ce secteur pour répondre à une visée morale, hygiéniste ou productiviste, cela ne peut rendre compte que d'une manière partielle de la constitution du domaine en risquant trois écueils. D'une part en laissant croire à la puissance organisatrice d'un principe centralisé comme l'État ce qui, au vu des périodes considérées ne va pas de soi. D'autre part, par une sorte d'illusion téléologique, en donnant l'image d'une forme d'unité de la période et de ses acteurs. Comme si, dans une impression lissée par l'après-coup, tous allaient dans le même sens, éventuellement au-delà même de leurs intentions conscientes, comme s'ils devaient obéir à une sorte de « raison dans l'histoire » aussi facile à dénoncer que malaisée à identifier précisément. Enfin, parce que l'enfant – et a fortiori l'enfant en danger, irrégulier, coupable ou abandonné – n'est pas le fou ou le prisonnier.

Sans aller trop loin sur ce sujet on peut tout de même dire que le fou est un personnage socialement bien connu, depuis longtemps, et que le grand renfermement qu'examine et décrit Foucault s'opère progressivement de la fin du Moyen-Âge jusqu'à la Révolution française<sup>94</sup>. De même pour le

---

93 Sur le thème spécifique de l'histoire philosophique de l'enfance, cette critique du modèle foucauldien et de la « vulgate » à laquelle il a donné lieu dans le domaine, voir A. Renault, *La libération des enfants, contribution philosophique à une histoire de l'enfance*, Paris, Calmann-Lévy, 2002, 1ère partie, pp. 39-143. Pour les oppositions possibles sur le plan politique, et les apories pratiques et militantes auxquelles cet usage de la théorie de Foucault conduit dans la critique radicale du mode d'existence capitaliste actuellement, voir l'analyse qu'en donne R. Garcia, *Le désert de la critique*, Paris, L'échappée, 2015.

94 M. Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1972.



prisonnier, c'est à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle que l'on se demande quoi faire de lui et que la prison cellulaire apparaît comme une réponse concrète. Si les débuts de l'époque capitaliste achèvent une organisation et une exclusion en cours depuis la période moderne, l'un et l'autre sont déjà des figures sociales connues, qui ont une place et une image depuis longtemps. Du fou du roi à l'idiot du village, l'image de la folie n'a pas attendu la création de l'asile pour faire scandale au sein de la communauté des hommes. L'un comme l'autre sont d'ailleurs des reprises « socialisées » de la folie, comme si la folie appartenait à une entité plus vaste ou tout au moins qui dépasse le simple individu – qu'il s'agisse du roi ou du village – venait en atténuer la nocivité, la peur qu'il inspire, la menace que son altérité fait planer sur les autres membres de la société, leurs modes de rapport, leur organisation. De la même manière, du galérien dont les cohortes enchaînées traversent la France de l'Ancien Régime jusqu'aux bagnards de Cayenne, le prisonnier a lui aussi toute une image sociale, faite de méfiance et de fascination morbide, marquée au fer rouge sur sa peau ou consignée ensuite dans son casier judiciaire, et la société a une longue histoire avec lui depuis les deux larrons du Golgotha.

L'enfant quant à lui possède une image aux contours moins nets, plus empreinte d'idéalisation et de projections en tous genres de la part des adultes qui constituent le monde dans lequel il a à évoluer. Petit ange ou démon monstrueux, ses vices comme ses qualités passent au prisme déformant des rêves et des peurs des adultes. Si la vérité sort de la bouche des enfants, quoi de plus terrible qu'un parricide ? Pendant longtemps la place de l'enfant n'est pas assignée, ou mal, ou si peu. La mortalité infantile va souvent de pair avec l'absence de considération et l'enfant – non pas l'héritier, l'aîné, le cadet ou le puîné, mais bien le simple enfant qui ne se caractérise par aucun de ses liens avec l'adulte, uniquement pour lui-même – est une catégorie qui met du temps à advenir<sup>95</sup>, à tel point qu'il se dessine lentement, et qu'il faut attendre le siècle des Lumières pour que Rousseau fasse de l'observation de l'enfant à la fois une nécessité et une nouveauté. Après la période de classification et d'essor des taxinomies botaniques et animales, une fois que l'homme occidental a parcouru le monde et entend faire entrer dans les cadres de sa compréhension les mille et unes espèces qu'il a rencontrées chemin faisant, voilà que l'on s'attache enfin à observer, à examiner, et à considérer cet autre animal pourtant présent à ses côtés depuis sa naissance, l'enfant.

Si la France organise l'enfermement des fous à l'asile de manière nette et durable avec la loi du 30 Juin 1838 – qui régira le domaine jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle – le processus qui amène à la séparation de l'enfance du monde des adultes, et donc à sa reconnaissance en propre, va prendre plus de temps<sup>96</sup>. En route depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle pour les classes aisées avec le développement des collèges, ce processus ne prendra véritablement forme pour les classes populaires qu'avec l'instauration d'un lieu propre à l'enfance, l'école, gratuite et obligatoire à la fin du XIX<sup>e</sup>. Mais il faut

---

95 Voir sur le sujet les thèses développées en 1960 par P. Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2014, pp. 53-75.

96 *Ibid.*, pp. 207-217.

d'abord que le travail des enfants de moins de huit ans soit interdit dans les manufactures en 1841, pour qu'ensuite tous les enfants puissent être scolarisés à la suite des lois Ferry de 1881 et 1882.

Dans ce décalage apparaît donc un double constat. La folie est affaire d'ordre public et son internement obéit clairement à des affaires de police. L'enfance, elle, est affaire de famille. Placé depuis le code civil de 1804 sous l'autorité pleine et entière de la puissance paternelle<sup>97</sup>, l'enfant est un être privé. Ce n'est qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, une fois l'école installée et la Troisième République soucieuse de l'éducation de tous ses futurs citoyens, qu'une autorité va faire concurrence à celle du père et que la société va commencer à imposer sa puissance face à la puissance paternelle. C'est en 1889 qu'apparaissent les premières lois sur la « protection des enfants maltraités et moralement abandonnés » et en 1912 que sont créés les premiers tribunaux pour enfants ; et il faudra attendre 1945 pour que les premiers juges pour enfants – magistrats professionnels formés aux spécificités de l'enfance et de la vie familiale – soient installés dans les tribunaux de grande instance. C'est progressivement que l'enfance devient une cause publique, et le mot n'est pas trop fort parce qu'il y faut bien l'opiniâtreté, la renommée et le travail de plusieurs figures qui lui attacheront leur nom : Jules Ferry, Jean Zay pour l'Éducation Nationale, Henri Rollet, Alexis Danan ou Jean Chazal pour l'enfant en danger. Contrairement au fou et au prisonnier pour lesquels la « boîte à outils » foucaldienne est le plus souvent convoquée, l'enfant ne possède pas la même place dans la société, ne relève pas de la même histoire et ne sera pas arraisonné par les mêmes dispositifs biopolitiques d'encadrement et de contrôle.

Quant à l'enfant inadapté, ce n'est pas un fou, il ne fait pas scandale dans la société des hommes, d'autant qu'il n'a le plus souvent qu'à rester dans les jupes des femmes. S'il fait le malheur de sa famille, il reste plus encore une affaire privée, qu'il soit la honte de son père ou le désespoir des ambitions familiales. Moins visible que le reste de la marmaille, l'enfant inadapté est le plus souvent seul au sein de la famille. Avant d'être un cas il est surtout ce rejeton qu'une organisation sociale et familiale a bien du mal à incorporer. Poussé parfois à l'extérieur, parce que le milieu familial est inexistant ou se décompose, il s'agrège alors à d'autres individus aux mêmes caractéristiques et c'est dans un extérieur chaotique qu'ils ont à évoluer. Les enfants délinquants traînent en bande dans des endroits interlopes tout comme les gamins des rues hantent le pavé et s'évanouissent dès que le monde des adultes tente de leur remettre la main dessus. Des orphelins d'*Oliver Twist* de Dickens jusqu'aux *besprizorniki* de Makarenko les figures de ces bandes d'enfants des rues ne manquent pas, tout comme les descriptions de leurs modes d'organisation si particulier, de la hiérarchie de leur infra-société, de leurs rapports avec quelques figures adultes parfois roublardes ou manipulatrices, comme de la manière de les aborder, de les saisir et de les reprendre en main.

La différence avec le point de vue foucaldien repose donc d'abord sur la manière de considérer les

---

97 Article 373 du Code Civil daté du 24 Mars 1803.

rappports de la société avec ses marges. Au lieu de considérer qu'elle est organisée par un principe central organisateur – tantôt l'État, tantôt le pouvoir – ce travail part du principe qu'elle s'étend dans toutes les directions de l'expérience humaine et qu'en son sein se croisent et s'affrontent des oppositions idéologiques qui se traduisent dans les institutions qui s'y développent. Dès lors, pour comprendre le développement de ces institutions, c'est au détail de leur construction au sein même de la société qu'il convient de s'intéresser et non pas les envisager d'emblée comme des modes de relégation, pensés et organisés a priori comme des modes d'exclusion ou d'invisibilisation. La faiblesse théorique de telles analyses appliquées au travail social fait des institutions l'un des bras répondant aux desiderata d'une puissance centrale, organisatrice, presque consciente. Elles prennent le point d'arrivée pour un point de départ. Mais les sociétés, pas plus que les institutions, ne sont des sujets capables de se penser, de projeter leur propre direction et de s'organiser pratiquement en conséquence. Elles ne sont pas des individus mais se situent au cœur d'intérêts, de pratiques, d'arrière-plan moraux et politiques, divers et changeants, dont les alliances et les oppositions en modifient constamment la place, la fonction et l'organisation. Pas plus que l'armée, la caserne, l'asile ou l'école, l'enfance inadaptée n'est une institution que l'on peut appréhender de manière univoque, ni dans sa constitution, ni dans son développement.

L'autre différence réside dans la nature des objets considérés. Pour le dire brièvement, tous ne peuvent pas être ramenés à un même cadre théorique qui pourrait rendre compte à la fois de leur constitution et de celle des institutions amenées à travailler avec. Autrement dit, ce que montre l'examen de l'enfance en marge c'est que l'une des faiblesses de la conception foucaldienne réside dans la possibilité d'étudier d'une manière uniforme tout type d'objet, dès lors qu'ils relèvent d'une même séquence historique aux contours et aux déterminations relativement flous. Si, pour elles-mêmes, les manières dont se dessinent des *épistémè*, s'avèrent séduisantes et convaincantes en ce qu'elles permettent de mieux comprendre et appréhender les formes de pensée qui dominent une période historique, lorsque l'on se penche sur un objet que l'on veut délimiter avec précision, ce cadre théorique s'avère insuffisant. Dans le cas de l'enfance en marge, le détail de l'organisation institutionnelle et législative – leur hétérogénéité et leur évolution – mais également la place des acteurs qui y jouent un rôle décisif – l'importance de leurs stratégies professionnelles comme l'influence de leurs parcours personnels – ou encore la manière dont on écrit à son sujet, permettent d'en comprendre plus finement l'évolution que l'application d'un cadre dégagé de l'examen précis d'un objet tout autre, qu'il s'agisse de la folie ou de la prison. Les similitudes et les congruences sont bien réelles, mais là encore ce n'est qu'après-coup que l'on peut les faire apparaître, non pas en les prenant, en amont, comme des principes organisateurs de la recherche sous-peine de gommer toutes différences et de faire de la réalité l'application lisse et univoque d'une manière de penser déterminée une fois pour toute.

En contrepoint, ce que ce travail entend montrer, c'est bien la manière dont le domaine de l'enfance

inadaptée s'est constitué en quelque sorte de l'intérieur, quelles ont été les oppositions, les affrontements idéologiques ou les alliances d'un temps qui lui ont donné naissance. Bref, comment au cours d'une période de gestation lente où se sont croisés différents acteurs, aux parcours et aux intérêts différents, dans des configurations historiques diverses, s'est constitué et non pas *a été* constitué le domaine de l'enfance inadaptée et les idées qui en ont permis la structuration. Il s'agit alors de revenir au niveau du détail de la période, en situant les différents acteurs – y compris ceux qui travaillent, organisent et donnent un visage, en des temps et des lieux déterminés, à ce que l'on appelle l'État ou les structures qui en dépendent – pour faire ressortir les idéologies à l'œuvre et leur influence tant sur les pratiques que sur les réalisations du domaine.

### 2.3. LE LIEU

Une fois mises au clair ces quelques précautions de méthode, il faut développer les traits que prend l'enfant inadapté et qui permettent d'en donner une compréhension plus globale.

Les nosographies scientifiques de l'époque et le travail de catégorisation du Conseil Technique de 1943 dessinent un enfant avant tout déficitaire, marqué par « l'insuffisance de ses aptitudes ou les défauts de son caractère ». Il nous faudra examiner plus loin ce que la neuropsychiatrie infantile naissante peut entendre derrière les termes d'inaptitude et surtout de caractère, mais pour l'instant notons que l'enfant inadapté est défini à la fois par ce dont il manque et par le décalage qui est le sien, le « conflit prolongé avec la réalité et les exigences de l'entourage conformes à l'âge et au milieu social du jeune ». Si la définition officielle produite par le Dr Lagache parle explicitement de conflit c'est parce qu'il est tentant pour les médecins, majoritaires au Conseil Technique, d'étendre la catégorie d'inadapté au-delà des enfants porteurs de simples troubles cognitifs ou héritiers de tares congénitales. Et ce pour aller jusqu'à pouvoir appliquer cette définition à tout type d'enfant en délicatesse avec la loi et les prescriptions normatives de la société. Pour le dire autrement, étendre la catégorie d'inadapté jusqu'aux enfants délinquants, qui relèvent théoriquement et administrativement des institutions dépendantes du ministère de la Justice, permettrait d'étendre la clientèle et le champ d'exercice de ces mêmes médecins. C'est d'ailleurs la visée de l'époque que de réunir sous la bannière d'inadaptés tous les enfants en danger, malheureux, orphelins, délinquants ou coupables. L'explication économique est ici d'importance, et elle trouve certainement des échos dans l'arrière-plan idéologique qui entoure l'enfance délinquante. Auréolé d'une innocence proverbiale, l'enfant devenu déviant et un enfant déchu, de son bon sens en premier lieu autant que de la moralité qui a cours. Sans aller plus loin ici sur le détail et les enjeux de ce que Heuyer lui-même appelait la « séparation des pouvoirs de ceux qui s'occupaient de l'enfance<sup>98</sup> », retenons ces deux traits de

---

98 G. Heuyer, « Bilan de vingt-cinq années de travail », reproduit dans *Sauvegarde de l'enfance*, N°3-4, Avril 1950, p. 264.

l'inadaptation : une physiologie déficitaire et un décalage avec le milieu ambiant.

Or le milieu ambiant, s'il est en partie composé des individus qui ont un rapport avec l'enfant, est tout autant constitué par les conditions géographiques qui le caractérisent. Autant que les êtres qui le composent, c'est l'espace et la manière dont il est agencé, exposé, meublé, occupé, représenté ou encore imaginé qui compose l'essentiel d'un milieu. Si l'on pense avant toute chose au milieu social lorsque l'on pense au milieu d'un enfant quel qu'il soit, il faut revenir à sa matérialité et à sa dimension spatiale pour l'entendre au sens le plus littéral du terme. Le milieu d'un enfant, c'est avant tout « ce au milieu de quoi » il vit, la rue, la maison, la chambre, l'école. Dans le milieu, le point prépondérant, qui mérite ici que l'on y accorde toute notre attention, est le lieu, l'endroit. D'autant que c'est par là que l'on peut commencer à entrer dans la pensée de Deligny, constamment attachée à la spatialité, à la manière dont les endroits peuvent être agencés, organisés, utilisés, pensés ou considérés par les individus, et en premier lieu par les enfants. C'est ce qu'il développe dans un texte inédit des années quatre-vingt où, refusant l'idée que la tentative menée dans les Cévennes soit présentée comme une alternative à la psychiatrie, il revient sur la notion de milieu telle qu'il essaie de la penser et de la pratiquer dans le réseau :

*Tout se passe comme si des individus, petits ou grands, étaient « sans milieu », milieu étant pris dans le sens de ce qui entoure, ce dans quoi une chose ou un être se trouve, « espace matériel dans lequel un corps est placé » pour parler comme d'Alembert, « ensemble de conditions extérieures dans lesquelles vit et se développe un individu humain »<sup>99</sup>*

Penseur matérialiste avant toute chose, Deligny pense le milieu comme « ce dans quoi une chose ou un être se trouve », c'est-à-dire qu'il possède des déterminations physiques et spatiales bien sensibles et palpables. Pour le dire autrement, ce qui caractérise un milieu social ne serait pas uniquement un ensemble de données compilées pour donner corps à un groupe social considéré, mais avant toute chose le quartier dans lequel les individus habitent, les lieux qu'ils fréquentent habituellement, la manière dont ils meublent leurs maisons, dont ils habitent leur immeuble. Et c'est à les décrire le plus finement possible qu'il emploie sa plume dès les années du COT de Lille lorsqu'il veut préciser ce qu'il entend par le milieu social dont doivent provenir ceux qu'il veut pour éducateurs. Non pas des pédagogues chevronnés ou des bacheliers fraîchement émoulus et déjà férus de psychopédagogie, mais bien des individus situés géographiquement en quelque sorte, provenant de ces quartiers dont sortent les enfants auxquels ils vont avoir affaire. Lorsqu'il est question de milieu, tout se passe alors comme si chez Deligny le lieu faisait l'homme, et c'est alors en connaissant les premiers qu'il peut accepter les seconds, comme il l'écrit d'une plume sans aménité :

*Je n'ai pas été les chercher en prison, ni à l'asile, car je crains chez ceux qui mijotent en prison ou à l'asile une certaine complaisance envers soi-même qui est une faille dans un*

---

99 F. Deligny, « Mi-lieux, mi quoi d'autre ? », IMEC, fonds Deligny, DGN 45, p. 2.

*caractère d'éducateur.*

*Ils sont venus d'eux-mêmes, de leur quartier où les plafonds sont des planchers, les fenêtres des poubelles, où il arrive assez couramment que le beau-père, ou le père même, saute la fille aînée par inadvertance, rapport qu'on se partage neuf mètres cubes à huit ou dix, et quelques litres de vin le dimanche.<sup>100</sup>*

Or qu'en est-il des endroits que fréquente l'enfant inadapté ?

Marqué comme le souligne la définition de Lagache par la négativité, les lieux qui sont les siens sont avant tout ceux d'un « ne pas ». L'orphelin n'a pas de foyer, l'enfant interné en asile n'a pas d'école, l'enfant arriéré ou débile n'a pas de place bien précise dans la classe, entre le premier rang pour être sous les yeux du maître ou le fond de la classe pour faire oublier son idiotie à côté du radiateur. L'enfant délinquant n'a le plus souvent rien de tout cela. Mais, si l'on sort de cette conception purement négative, on constate tout d'abord que l'enfant qui ne fréquente pas les mêmes lieux que les autres, inquiète. Celui qui ne va pas à l'école traîne dans la rue, hante les halls de gare, les terrains vagues, les usines désaffectées, voire les bistrotts ou les tripots. Rares sont les articles scientifiques ou les textes théoriques de l'époque qui traitent des endroits fréquentés par les enfants inadaptés, mais lorsque la littérature du domaine utilise le récit pour donner davantage de vie à ce type de personnages qu'elle décrit, alors les descriptions empruntent au dramatique et se parent d'adjectifs divers. Sortis de l'école, de la maison et de la visite dominicale à l'église qui sont les lieux communs des enfants « adaptés », les autres lieux deviennent interlopes, louches, de perdition ou de débauche. Lieux d'adultes où l'enfance ne devrait pas avoir droit de cité comme les bars ou les usines ; lieux de passage où sa présence statique dérange, déplaît et instaure le soupçon comme les halls de gare – et quelques décennies plus tard, les halls d'immeubles – les trottoirs des rues, les arrêts de bus ou de métro ; lieux vides où l'humain n'est plus qu'une trace comme les maisons abandonnées, les usines désaffectées et les terrains vagues. Dans *Chiens perdus sans collier* que publie Gilbert Cesbron en 1954, c'est dans une usine désaffectée que le petit héros prête un étrange serment de fidélité à la bande devant un caïd flanqué de ses deux acolytes<sup>101</sup>. Dans *Les drapeaux sur les tours*<sup>102</sup> de Makarenko, écrit en 1938 mais traduit en français au milieu des années cinquante, c'est autour des gares et du va-et-vient des trains que les enfants des rues gravitent, entre petits larcins et mauvaises combines. Dans le film *Les 400 coups* de François Truffaut, sorti en 1959, c'est dans une usine à l'arrêt qu'Antoine Doinel va passer la nuit après avoir fugué de chez lui.

Plus que chez tout autre auteur, et surtout lorsqu'il s'agit d'enfants, le lieu est chez Deligny quelque chose de déterminant. Alors qu'il décrit le plus souvent les enfants par l'adaptation et la plasticité de leur comportement, l'un des aspects qui caractérise son écriture dès qu'il parle d'enfant inadapté est

---

100 F. Deligny, *Les vagabonds efficaces*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 173.

101 G. Cesbron, *Chiens perdus sans collier*, ouvr. cité, p. 52.

102 Voir A. Makarenko, *Les drapeaux sur les tours*, Moscou, Éditions du Progrès, 1967, Partie I, chap. 1 à 9.

ce soin, constant, qu'il met dans la description et la caractérisation des lieux concernés. Tout se passe comme si, alors qu'il ne sait que dire d'une prétendue personnalité de l'enfant qui ne lui indique rien et dont il refuse de faire quoi que ce soit, il s'agissait chez lui d'étudier et d'utiliser le moindre centimètre carré d'un lieu dans lequel se trouve un enfant ou d'un lieu possible pour lui. Le lieu, telle ou telle partie de l'espace, voire tel ou tel objet du décor, deviennent le centre autour duquel gravitent la narration et la réflexion de Deligny, pour donner les indications matérielles nécessaires pour avoir un aperçu des individus concernés. La manière dont Deligny pense et représente l'enfant dans l'espace s'articule alors autour de deux axes : la nature du lieu et celle du mouvement de l'enfant en son sein ou entre plusieurs lieux. Le lieu est à la fois la source des circonstances qui lui peuvent lui permettre de développer ses propres potentialités ; il est également le support au mouvement qui permet à l'enfant d'explorer, de chercher, de trouver – voire de provoquer – les accidents qui vont leur permettre de s'actualiser. En résumé, le lieu fournit les circonstances, le mouvement permet l'occasion. Ce sont là deux coordonnées autour desquelles s'articule la pratique de Deligny et qui permettent d'appréhender non pas la nature de l'enfant mais sa condition, autrement dit la manière dont il se tient et évolue dans le monde.

Il semble évident, si on l'énonce de la sorte, que la vie des individus est étroitement liée aux endroits dans lesquels ils évoluent. Mais à une époque où, nous le verrons plus en détail par la suite, l'enfant inadapté est avant tout un cas dont la spécificité est à extraire pour pouvoir l'installer dans des catégories diagnostiques préexistantes, cela ne va pas de soi. Si le lieu est une composante nécessaire pour tenter de comprendre quelque chose à l'enfant, il est même en quelque sorte agissant parce que c'est autour de lui que s'articulent les comportements, comme c'est le cas dans une nouvelle parue dans un ouvrage collectif auquel participe Deligny à la fin des années quarante, publié dans une éphémère maison d'édition, *Le chardon rouge*, financée par le Parti Communiste et que dirige Huguette Dumoulin. Dans cette nouvelle, *La lézarde* qui s'étale sur l'un des murs de l'immeuble où habitent les quatre enfants du même âge qui composent une petite bande, devient progressivement un personnage à part entière et c'est bientôt autour d'elle que va se déployer l'histoire de ces quatre garçons entre l'escalier de leur immeuble, le terrain vague à proximité et les bords de la rivière voisine. Si les lieux ont bien souvent quelque chose à raconter, chez Deligny il n'est pas rare qu'ils en deviennent des personnages à part entière dont l'influence sur les enfants ne peut pas être passée sous silence, comme dans ce passage où il écrit :

*Cécel a raconté aux copains, en plusieurs fois, une histoire mal faite et incompréhensible qui pourtant a donné vie à la lézarde. Elle est peut-être née de ces bombardements, crachées d'une bombe, s'est faufilée entre les murs solides pour venir se plaquer, en éclair souple, entre les moellons plus meubles de leur mur à eux. En tout cas, d'où qu'elle vienne, elle est la cinquième de la bande, et il ne faudrait pas les pousser beaucoup pour leur faire dire*

*qu'elle est vivante.*<sup>103</sup>

Dans le fond, la tentative de la Grande Cordée n'a guère d'autre point de départ que le lieu. C'est en changeant les lieux dans lesquels les enfants ont à évoluer que l'on peut changer leur mode de rapport au monde. On voit déjà ce qui illustre particulièrement bien la position de Deligny et qui le distingue radicalement du domaine de l'enfance inadaptée dans lequel il évolue : il ne s'agit pas de changer l'individu pour l'adapter à l'endroit où il vit, mais de faire tourner le globe sous ses pas pour qu'il se situe dans un endroit qui puisse lui devenir favorable, devenir pour lui un véritable milieu.

Puisqu'il n'agit pas au jour le jour de la même manière que les autres, l'enfant inadapté interroge radicalement la représentation habituelle de l'enfance. Que penser d'un enfant voleur, violeur ou assassin ? Il enfreint l'imaginaire social qui le pare d'une innocence dont il ne peut déchoir, et c'est pourquoi bien souvent il doit être enfermé pour mettre à l'abri des murs le scandale que sa présence au sein des autres pourrait constituer. Double scandale en vérité, à la fois celui de sa propre activité pour les adultes, et celui de la contamination toujours possible des autres enfants.

C'est en cela qu'il permet de voir en quoi la réalité ne correspond pas toujours à l'imaginaire forgé par les adultes, celui d'un âge de la vie édénique, innocent et pur. C'est même dans le décalage entre les deux que se dévoile la puissance opératoire de cette vision mi-réelle mi-fantasmée de l'enfance, par la vigueur et la force des mécanismes – bien réels ceux-ci – par lesquels elle entend traiter ces enfants qui l'enfreignent. Parée par les adultes d'une pureté et d'une innocuité proverbiale l'enfance ne peut pas se départir de ces traits. Lorsqu'elle vient heurter ces représentations, celles-ci dévoilent leur étendue et la manière dont elles sont fortement ancrées dans les esprits. Les catégorisations et les descriptions de cette enfance en quelque sorte déchuée s'avèrent alors d'autant plus sévères. Qu'il s'agisse des « blousons noirs », des « pervers constitutionnels », des enfants fous ou délinquants, leur catégorisation est d'autant plus forcenée et féroce qu'ils vont à l'encontre de cet imaginaire. C'est bien là le premier trait de l'enfant inadapté, il n'est pas adapté à la société dans laquelle il doit s'inscrire, pire encore il fait violence à l'ordre symbolique d'après lequel celle-ci range les individus. Si l'hypothèse est en son principe relativement proche du paradigme foucauldien, c'est en tout cas une bonne manière ici pour rendre compte du développement des institutions *fermées* à destination de ce type d'enfant dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. De l'asile à la maison d'enfants, en passant par la colonie agricole ou l'Institut Médico-Pédagogique, c'est derrière ces murs que le scandale doit être effacé pour que l'enfance retrouve la place irénique qui lui est assignée dans l'ordre des représentations qui président à l'organisation que se donne une société.

C'est en retour que sont conçus des lieux faits pour contenir cette infraction faite par l'existence

---

103 F. Deligny, « La lézarde », dans H. Bourdens, F. Deligny, J. Ollivier, P. Ollivier, *Récits des quatre coins du monde*, Paris, Le chardon rouge, 1949, p. 106.



même de l'enfance inadaptée. Ce sont des lieux dont la destination est *ad hoc*, faits pour « invivre » puisque vivre comme les autres semble ne plus être possible comme le dit Deligny lorsqu'il parle de l'asile dans le commentaire du film de Renaud Victor, *Ce gamin, là*<sup>104</sup>. S'ils font tout autant que les autres lieux d'enfermement partie du système capitaliste de production, et qu'ils tentent ouvertement d'y réinscrire les enfants – qui soit peuvent s'avérer un tant soit peu productifs, soit être un objet de production, c'est-à-dire être la source de ce que l'on pourrait appeler une économie de l'inadaptation – leur première caractéristique est d'être des lieux à la marge. Asiles ou centres de tous ordres, c'est à la lisière des villes, dans les banlieues résidentielles, au cœur des forêts voire sur des îles peu habitées qu'ils sont installés. Ainsi de la colonie pénitentiaire de Belle-Île en mer au cœur des scandales des années trente, du centre modèle des années quarante de Ker Goat au cœur de la Bretagne « où les barreaux sont les arbres de la forêt<sup>105</sup> », ou encore de l'asile d'Armentières où Deligny travaille comme instituteur puis comme éducateur principal, comme du COT de la région de Lille qu'il dirige à partir de 1946 et qu'il décrit de la sorte :

*Par ce beau mois de janvier tout neuf, il m'échoit une grande villa dans une banlieue très bourgeoise à pignons sur parcs et lèvres pincées sur les élans du cœur comme un sphincter bien élevé sur un pet.*<sup>106</sup>

Étranges lieux que ceux-ci où la misère d'enfants sommés de vivre sans parents, flanqués le plus souvent d'adultes à peine plus âgés qu'eux qui se relaient toute la semaine à leur côté, s'installe dans les beaux quartiers ou, bien souvent, dans d'anciens châteaux et demeures de maître. La philanthropie et les bonnes œuvres font apparaître ce mouvement au XIX<sup>e</sup> siècle, les deux guerres mondiales vont l'accélérer. Prêté, donné, légué, réquisitionné, le château est par exemple une figure incontournable du travail avec l'enfance en marge<sup>107</sup>, et il réapparaît dans la littérature du domaine sans que cela ne pose véritablement question, comme si la charité se devait d'offrir des lieux qui ne sont pas les leurs à ces rejetons maladifs de l'ordre social. Ainsi dans un roman de H. Joubrel de 1951, *La pierre au cou*, le personnage principal, Renaud, jeune homme animé de l'esprit scout qui vient de finir son droit, décide de fonder un centre de rééducation que l'administration lui permet d'installer dans un ancien château réquisitionné par les Allemands et abandonné depuis la fin de la guerre. Deligny ne manquera pas ce trait caractéristique de l'enfance inadaptée de l'époque lorsqu'il fera du château de la Générale de Manès, veuve d'un militaire de haut rang affligée d'une fille probablement trisomique, le cœur de son roman *Adrien Lomme*. C'est un de ses personnages, un jeune garçon qui doit rejoindre ce nouveau centre psychopédagogique installé sous le patronage de la générosité de la vieille dame,

---

104 Voir le commentaire en voix off de Deligny au film de R. Victor, repris dans F. Deligny, *Œuvres*, ouvr. cité, p. 874 : « invivable, alors la société a tout prévu, et même des lieux où invivre le soit, prévu... ».

105 H. Joubrel, *Ker Goat ou le salut des enfants perdus*, Paris, Éditions familiales de France, 1945, p. 13.

106 F. Deligny, *Les vagabonds efficaces*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 169.

107 Voir M. Gardet et S. BouSSION (dir.), *Les châteaux du social*, Paris, Beauchesne, 2010.

qui va souligner l'incongruité du lieu pour une telle entreprise :

*Jean-Marie n'a pas entendu ce qu'elle a dit. Il pense : « Le train va s'arrêter : le château ». Il se demande : « Château, château ? ». Il ne peut pas se répondre. C'est sur un mont. Des gros murs. Pour quoi faire ? Il pense : « une tour...avec de l'eau ? » Un château d'eau il y en a un, à Marnes, blanc. La femme est venue le chercher chez lui.<sup>108</sup>*

Ce qu'il y a de plus criant en définitive c'est que pour cet enfant il n'y a pas de rapport, pas de point commensurable entre « chez lui » et ce château dans lequel il va devoir vivre. Il lui faut pourtant bien en chercher un, et le trouver de préférence, pour pouvoir y ajuster son action, parce qu'il faut s'adapter aux lieux comme on s'adapte à un vêtement. Dans ce nouveau rapport entre le contenant et le contenu, Deligny souligne souvent à quel point celui-ci est improbable, incongru. C'est par là que l'on peut entrer dans la critique qu'il fait d'un terme récurrent et décisif chez lui : l'institution. Opposée à la tentative, l'institution se marque avant tout par sa propension à assigner les individus à des places, des fonctions, des façons de faire qui reviennent hors du temps et fonctionnent comme des automatismes. L'institution, reprend souvent Deligny, c'est avant tout ce qui est dedans et qui opère sur lui de la sorte :

*C'est vous dire, peut-être, que l'institution, ce que j'appelle quelquefois le dedans, le « c'est là que ça se passe, c'est là que ça se fait », dégageait pour moi un champ magnétique qui me repoussait, ou plutôt me maintenait à distance, et je crois bien que c'est le ON d'institution, le ON y va.<sup>109</sup>*

La première caractéristique de l'institution pour Deligny est d'assigner les enfants à un lieu et aux modes de penser et de fonctionner qui lui sont liés. En cela les évolutions sémantiques du travail social vont pleinement confirmer les intuitions de Deligny au sujet de ceux appelés couramment aujourd'hui des « enfants placés ». Dans un passage situé quelques pages plus loin, on peut s'apercevoir de l'actualité de Deligny sur ce plan et de la différence, nette, qu'il élabore entre tentative et institution :

*Voyez la différence entre trouver de la place et trouver une place... C'est toute la différence entre une tentative et une institution. Et ceux qui croient pouvoir sauter de l'une à l'autre, je me demande de quelle perche ils se servent. Il faudra en vérifier le bois.*

*Lors d'une tentative, il s'agit d'abord de quoi ? D'esquiver les places.<sup>110</sup>*

Installés là, mis à une place dans laquelle ils auront à rester pendant une, deux, trois années ou plus encore, les enfants montrent en retour la fonction première de l'institution chez Deligny : fixer à un endroit et dans un *modus vivendi* contenu, clos, des individus dont la caractéristique première est le mouvement. Mais si l'on parle actuellement de place en terme comptable et numérique, il faut

---

108 F. Deligny, *Adrien Lomme*, (1958), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 499.

109 F. Deligny, *Le croire et le craindre*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1098.

110 *Ibid*, p. 1118.

également rappeler qu'entre les années trente et cinquante, la place à laquelle sont assignés les enfants est bien plus à entendre comme une place forte. Dans les institutions l'enfermement se marque jusque dans le bois des fenêtres dans lequel est incrusté un grillage pour éviter de s'enfuir en brisant un carreau. Les fenêtres sont haut perchées tout comme les grilles d'entrée, et les clôtures s'élèvent loin du sol. Si les enfants n'ont pas de boulet au pied, il n'empêche que tout est fait pour leur empêcher le mouvement, jusqu'aux fameuses « cages à poule », sorte de cages grillagées placées dans les dortoirs dans lesquelles les enfants étaient enfermés la nuit, et dont le démantèlement au sortir de la guerre dans les établissements du Ministère de la Justice fit grand bruit<sup>111</sup>.

Il faut aller plus loin et voir dans la critique délinéenne de l'institution autre chose que la simple dénonciation de l'enfermement des enfants. S'il aime agiter le scandale et le paradoxe, surtout à cette période, ce n'est pas tant l'enfermement qui est sa cible que sa visée profonde : l'immobilité. Celle-ci, en s'appliquant aux corps des enfants, s'attaque encore plus profondément à l'une des deux dimensions fondamentales de l'expérience pour Kant et qui ne sont pas loin de constituer pour Deligny les deux dimensions constitutives de l'existence, le temps et l'espace. Ce que fait l'institution, c'est qu'elle empêche le temps de s'écouler. Par ses portes closes, ses murs, ses salles aux fonctionnalités précises, elle instaure un rythme fait de prévision, de répétition dans lequel c'est l'écoulement même du temps qui disparaît. On trouve dans un roman de Deligny, paru en 1980, un passage qui illustre particulièrement bien cette manière dont l'institution retient le temps et dont ceux qui y officient, dans le cas précis le surveillant-chef Dernouville surnommé « l'Amiral », ont à en vérifier l'étanchéité dans l'espace :

*Et c'est ici que le récit commence. Dans un asile, le temps n'existe pas. Ceux qui vivent là ne trouvent pas le temps long. Le temps, ils ne le trouvent pas. Le temps s'est retiré ; un espace émerge. On ne peut même pas dire que le temps passe ailleurs. C'est qu'il ne s'agit pas d'un fleuve. On ne dit pas que la mer ou l'océan passent.*

*L'amiral, dans les caves, alors qu'il vérifiait l'étanchéité des portes de fer qui bouchaient l'accès au souterrain, et même s'il pensait aux évasions possibles, œuvrait à sa manière très routinière pour qu'il n'y ait pas d'infiltration ou d'irruption du temps dans les caves.<sup>112</sup>*

Lorsque les issues sont bouclées et les individus réduits à l'immobilité, alors le temps se retire et l'institution apparaît comme un pur espace. Sans la temporalité, les individus sont comme réduits à une seule dimension, à un espace vide qu'ils ne peuvent appréhender faute de pouvoir le décompter. Il est alors intéressant de noter à quel point espace et temps ne peuvent que se penser de manière conjointe dans l'expérience de l'individu pour Deligny. Réduit à l'une ou l'autre de cette dimension

---

111 Voir J. Bourquin, « La patrouille des renards dans les cages à poules », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, Hors-série, 2007, pp. 283-294.

112 F. Deligny, *La septième face du dé*, (1980), L'arachnéen, Paris, 2013, p. 14-15.

l'individu apparaît comme mutilé, incapable de s'orienter dans une existence où manquerait l'une de ses lignes de coordonnées fondamentales. La critique de l'institution se fait profonde : en oblitérant le temps, en ayant même pour fonction de presque le faire disparaître en le distendant sur le fil d'une existence creuse réduite aux mêmes espaces, l'institution s'attaque à ce qui constitue fondamentalement l'individu.

On voit en creux l'un des aspects de l'enfant pour Deligny, et peut-être plus encore en ce qui concerne l'enfant inadapté : le mouvement. Car c'est bien ce mouvement qui les porte constamment vers un « dehors » pour reprendre les termes de Deligny. En dehors de l'école, de la maison, dans ces lieux où le mouvement imprime profondément sa marque. Qu'il s'agisse de la rue où passent les individus ou de la gare où se succèdent trains et voyageurs, les lieux les plus propices aux mauvaises graines de toute sorte sont avant tout des lieux marqués par le mouvement, lieux de passage, hôtels de passe ou tours de passe-passe auxquels se livrent les petits pickpockets des métros parisiens de l'époque. Mais surtout, c'est le mouvement qui semble caractériser l'enfant lui-même, d'autant plus s'il est incapable de rester en place, de rester « à sa place », que ce soit à l'école, à la maison ou dans ses rapports avec le reste de ses congénères. D'où la récurrence de la thématique de l'évasion dans les récits de Deligny, comme si pour retrouver une existence complète, c'est-à-dire une existence où le temps se remet à s'écouler, il fallait fuir, quitter les hauts murs qui enserrent l'existence dans un espace sans cesse reproductible. C'est l'une des thématiques qui est au cœur de *La septième face du dé* où le narrateur fera cause commune avec un nouveau gardien et un interné pour permettre à ces deux derniers de s'évader. C'est aussi ce que fait le petit Adrien Lomme dans le roman homonyme, qui dès les premières lignes refuse de prendre le même mouvement que celui de ses congénères, ce qui sera le point de départ de son parcours dans ce qu'il faut bien reconnaître comme le milieu de l'inadaptation de l'époque :

*Ce matin, premier octobre mille-neuf-cent-quarante-six, Adrien Lomme a décidé de ne pas aller à l'école. Il devrait y aller : tous les autres y vont.*<sup>113</sup>

Ce sont là les deux premières lignes du roman et c'est une belle manière pour Deligny de souligner le point de départ de ce que l'on va appeler l'inadaptation d'un enfant. Dès lors qu'il ne suit pas le mouvement de ses congénères, qu'il n'en fréquente plus les mêmes lieux, alors une cassure s'installe entre lui et les autres, cassure marquée dans l'espace et dans une temporalité qui deviendra dès lors différente. On pourrait spontanément croire que les institutions et les techniques de rééducation viseraient à combler cet écart en remettant l'enfant dans le même mouvement que les autres, à réparer ce « faux-pas » initial. L'écriture de Deligny au contraire entend montrer qu'il n'en est rien, et qu'à partir de cet écart initial le fossé va se creuser, d'autant plus une fois que seront convoqués et utilisés

---

113 F. Deligny, *Adrien Lomme*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 445.

pour ce faire des lieux à l'espace propre, à l'écart, étanches, dans lesquels le temps peut prendre un tout autre aspect.

On aperçoit ici l'une des pistes qu'il nous faudra examiner plus avant lorsqu'il s'agira de décrire plus précisément la manière d'écrire si particulière que Deligny utilise pour en faire le tableau. On voit surtout ici pour l'instant la manière dont un enfant est avant toute chose un individu marqué par le mouvement, ce qui se traduit par sa propension à agir comme le montre particulièrement bien un passage des *Vagabonds efficaces*, où Deligny décrit l'effervescence et le bouillonnement de la petite centaine d'existences enfantines échouées dans la demeure de maître qui abrite le COT qu'il dirige au sortir de la guerre :

*Ils sont soixante-quinze, et quatre-vingts, et cent à courir nus dans la gouttière, à démonter les serrures, à transformer l'installation électrique, à cavalcader dans les escaliers, à déclouer les planchers pour y faire des cachettes, à chier dans le lit du voisin, à casser quinze assiettes d'un coup, à faire eux-mêmes la police pour le plaisir de se mettre à trois pour bourrer la gueule du quatrième, à pisser dans les marmites de nouilles, à boucher les lavabos avec des morceaux de couvertures, à jeter les copains tout habillés dans l'eau du bassin, à jouer à cache-cache à longueur de journée (et de nuit ?), à quitter furtivement leur lit à trois heures du matin pour aller cambrioler un dépôt de cigarettes de l'US Army, à mollarder sur les planchers, à aller bazarder les couvertures dans un petit bistrot complice de leur quartier natal, à aller voir les copains dans les maisons d'éducation voisines pour les décider à s'évader et à venir avec eux au centre « où on n'est pas emmerdé »...<sup>114</sup>*

On voit déjà dans cette avalanche d'infinitifs ce qui deviendra l'un des aspects majeurs de la recherche d'écriture de Deligny : au fil de cette longue énumération n'apparaît pas un seul sujet. Pas plus qu'il ne s'agit dans son écriture de sujet du verbe, il n'est question de l'enfant en tant que sujet. La spécificité et l'intériorité de l'individu, de quelque âge qu'il soit d'ailleurs, n'intéresse pas Deligny, c'est ce qu'il manifeste dans son extériorité qui en fait pour lui la marque distinctive. Courir, démonter, transformer, cavalcader, déclouer, faire, chier, casser, faire, bourrer, pisser, boucher, jeter, quitter, cambrioler, mollarder, bazarder, aller voir, décider, s'évader, venir, voilà comme un condensé de toute l'activité des enfants arrivés là, indépendamment de leurs histoires personnelles, de leurs souffrances biographiques, de leurs conditions sociales, de leurs dépravations subies ou de leurs perversions supposées. En énumérant ces activités à l'infinitif, Deligny fait le portrait de cet enfant dit inadapté, de l'activité et du mouvement qui le caractérisent bien plus sûrement que les traits subjectifs censés dessiner son caractère. C'est là que se dessine une position qu'il adoptera de manière constante d'un bout à l'autre de son travail. C'est là que peut se lire une des caractéristiques les plus criantes de l'enfant inadapté : le mouvement.

---

114 F. Deligny, *Les vagabonds efficaces*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 173.

## 2.4. LE CORPS

Empêché par des lieux qui visent à contenir ce mouvement qui est le sien parce qu'il déborde des lieux habituels de l'enfance que sont l'école ou la maison, c'est le corps qui apparaît comme l'une des principales caractéristiques de l'enfant inadapté. Si la recherche diagnostique et le travail des neuropsychiatres infantiles insistent sur ce point, central dans la classification générale que donne Lagache en 1943, il est tout aussi présent chez des auteurs plus anciens, Itard et Rousseau, dont les travaux seront fondateurs aussi bien pour la réflexion sur l'éducation que sur la rééducation, et auxquels Deligny s'intéresse de près.

Au cœur de la réflexion développée par Rousseau dans *L'Émile* le corps possède une importance notable dans le développement des enfants. Alors qu'il veut fonder l'éducation sur l'observation et le suivi de la marche de la nature, Rousseau insiste sur la place de l'évolution physiologique de l'enfant. C'est en suivant « la marche de la nature » que l'on peut permettre à un corps sain de se développer, c'est-à-dire le rendre capable d'éprouver la plus grande variété de sensations (en quantité comme en intensité), pour qu'ensuite il puisse disposer du plus grand nombre de représentations possibles à partir desquelles former son jugement. Il y a là un principe de continuité, et même un enchaînement nécessaire dont il convient de respecter les étapes, entre le développement du corps et la formation de l'esprit, du donné des sens jusqu'aux productions intellectuelles. Ce qu'il décrit de la sorte dès le premier livre de l'ouvrage :

*Nous naissons sensibles, et, dès notre naissance nous sommes affectés de diverses manières par les objets qui nous environnent. Sitôt que nous avons, pour ainsi dire, la conscience de nos sensations, nous sommes disposés à rechercher ou à fuir les objets qui les produisent, d'abord, selon qu'elles nous sont agréables ou déplaisantes, puis, selon la convenance ou disconvenance que nous trouvons entre nous et ces objets, et enfin, selon les jugements que nous en portons sur l'idée de bonheur ou de perfection que la raison nous donne.<sup>115</sup>*

Puisque nous naissons sensibles, c'est de la manière dont ce corps va pouvoir percevoir le plus de sensations que dépend la formation de notre esprit. Du développement de ses organes à la formation de son jugement, c'est tout un continuum qui permet à l'enfant de se développer, continuum au départ duquel le corps tient une place éminente et qui au-delà de la simple tâche éducative, résume l'existence même de l'homme. Ce principe d'éducation non seulement repose alors sur un principe anthropologique, mais il apparaît également comme un résumé de l'existence humaine :

*Vivre, ce n'est pas respirer, c'est agir ; c'est faire usage de nos organes, de nos sens, de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années, mais*

---

115 J.J. Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier-Flammarion, 1992, Livre I.

*celui qui a le plus senti.*<sup>116</sup>

De nos organes, à nos sens, jusqu'à nos facultés, il en va alors du soin et du développement du corps avant toute autre considération. À la suite de ce passage, Rousseau dénonce la pratique de l'emmaillotage des nourrissons, coupable en entravant les mouvements de l'enfant de l'empêcher de se développer convenablement. La réalité physiologique devient la base de l'éducation par la nature que propose l'auteur de l'*Émile*, et les méthodes qui en découlent se doivent d'y être ancrées avant toute chose.

Partir des sens jusqu'à l'entendement, ce principe anthropologique de développement va être le soubassement intellectuel des méthodes qu'un médecin, Jean Itard, va expérimenter lorsqu'il entreprend la rééducation du « sauvage de l'Aveyron », un jeune garçon d'une douzaine d'années retrouvé dans la forêt et pour le sort duquel le XIX<sup>e</sup> siècle naissant se passionne. Cette tentative, documentée de première main par Itard lui-même dans les deux mémoires qu'il rédige pour décrire ses techniques, ses espoirs mais aussi ses échecs, reste encore à plus de deux siècles de distance un jalon dans l'histoire de la rééducation. Partant des conceptions rousseauistes de l'éducation de l'enfant, Itard entreprend ni plus ni moins que de faire le trajet inverse pour rééduquer Victor. Puisque l'éducation suit la marche de la nature en développant le corps puis progressivement l'esprit, pour ce qui concerne celui qu'il baptise Victor, qui ne parle pas, ne sait pas se tenir sur deux pieds ni s'exprimer de quelque manière que ce soit, Itard entreprend de faire machine arrière, de revenir sur le développement du corps de l'enfant afin de permettre à son esprit de se développer correctement par la suite. Ainsi entendue, la rééducation n'est rien moins qu'un retour sur un ou plusieurs stades antérieurs de l'éducation qui n'ont pas pu se réaliser complètement ou convenablement pour des raisons propres à l'individu ou à son milieu. Ancrée sur une conception génétique du développement de l'enfant – que l'on retrouvera bien plus tard chez des psychologues de l'enfance comme Piaget ou Wallon – la rééducation entend remonter le cours de ce mouvement, identifier le passage manquant ou défaillant et œuvrer à sa restauration.

Considérée de la sorte, la rééducation se lie facilement à la conception moraliste qui en constitue l'arrière-plan idéologique majoritaire et qui entend remettre les enfants « sur le droit chemin » en revenant sur leur éducation pour leur redonner des bases saines et solides. Autrement dit la rééducation – notamment à l'époque de Deligny – semble à la fois hériter et dédoubler la conception des différents stades successifs dans le développement de l'enfant. Elle en hérite puisqu'elle s'identifie par rapport à elle, elle entend en identifier et pallier aux manques éventuels, aux carences, aux détours ou aux accidents de parcours des enfants en marge. Elle la dédouble puisqu'elle engage une autre manière d'éduquer qui vient se substituer à celle qui apparaît tellement normale dans l'éducation des enfants. En réalité celle-ci est tout aussi artificielle que la première, mais les

---

116 *Ibid.*

injonctions familiales, la place des parents, de l'école, de l'église ou des mouvements de jeunesse tendent à passer pour naturelles tant elles sont répandues. Du côté de l'enfance en marge en revanche, les institutions spécialisées, les professionnels diplômés et autres spécialistes, les outils, les appareillages, rendent la rééducation plus visible et, par voie de conséquences, les problèmes auxquels elle entend répondre plus criants.

Si l'on revient au travail d'Itard avec Victor, et malgré le fait qu'il s'agisse en partie pour lui – comme pour son époque – de pouvoir observer et tester réellement la manière dont les connaissances se développent chez un individu, autrement dit comment l'éduquer, il s'agit moins d'éducation que de rééducation. Réalisé et commenté par un médecin du début du XIX<sup>e</sup> siècle ce travail fait le lien entre plusieurs aspects en jeu dans ce qui pourrait être une longue histoire de la rééducation. On y trouve l'écho et l'influence des conceptions empiristes de son temps où se croisent les pensées de Locke, Rousseau mais surtout de Condillac. On y trouve également une volonté de développer des méthodes et des techniques appropriées, par le croisement de différentes disciplines comme la médecine, l'orthopédie ou la pédagogie, qu'il choisit de réunir sous le terme de « médecine morale ». Si c'est de médecine qu'il s'agit dès lors que l'évolution habituelle d'un enfant est en jeu, c'est qu'il est avant tout question du développement de son corps, qu'il s'agit d'examiner, sur lequel il faut investiguer, enquêter avant toute chose afin de trouver ensuite les appareils, les techniques et les artifices susceptibles de lui redonner le mouvement de développement qui devait être le sien. Dans la rééducation de Victor c'est Itard qui, par les objets qu'il va employer, les techniques qu'il va tenter de mettre au point, les méthodes qu'il va essayer avec lui, va s'essayer à toutes les disciplines de la droiture (du grec *ortho*) qui vont se développer jusqu'à nos jours en une kyrielle régulièrement convoquée pour œuvrer à la rééducation des enfants, de l'orthophoniste à l'orthodontiste, en passant par l'orthopédiste ou l'orthoptiste. Si cette médecine est également « morale », c'est aussi parce que le travail du médecin en voulant travailler le corps et le remettre droit, va œuvrer à remettre l'âme sur le droit chemin. Remettre d'aplomb le corps de Victor c'est lui permettre de développer son esprit et d'apprendre ce qu'il lui faut pour devenir homme, du langage jusqu'aux règles de comportement, des mathématiques jusqu'aux règles morales.

Dans le premier mémoire qu'il rédige en 1802, le jeune médecin de l'Institut de jeunes sourds de Paris se démarque du diagnostic que le célèbre aliéniste Pinel avait émis après avoir examiné l'enfant. Il refuse de le considérer comme incurablement idiot et entreprend de l'éduquer. Pour Itard, en vivant isolé et seul dans les forêts de l'Aveyron cet enfant n'a pas pu bénéficier d'un milieu susceptible de lui permettre de développer convenablement son corps et c'est cette « sensibilité émoussée » qui a par la suite empêché son bon développement intellectuel. Son éducation, qui en fin de compte n'aurait jamais eu lieu, exige alors d'entreprendre un travail de rééducation qui doit en revenir à sa réalité physiologique, en visant le correct développement de ses sens. C'est là la tâche d'un médecin avant toute chose, ce qu'il écrit de la sorte :



*Sous ce dernier point de vue, sa situation devenait un cas purement médical, et donc le traitement appartenait à la médecine morale, à cet art sublime créé en Angleterre par les Willis et les Crichton, et répandu nouvellement en France par les succès et les écrits du professeur Pinel.<sup>117</sup>*

Contre les idées innées, convaincu que le jugement ne peut se former correctement qu'à partir de sensations riches et variées, éprouvées par un corps en bonne santé, Itard attribue l'ensemble des retards constatables de Victor à des anomalies physiologiques dues à son existence difficile, seul, dans la forêt. Si Victor ne sait pas parler, qu'il ne répond pas aux phrases qu'on lui adresse, ou qu'il ne se comporte pas de la façon attendue devant un repas dressé à son intention ou un lit fait pour lui, c'est parce que son corps a subi une conformation telle qu'il n'a pas pu lui faire éprouver les sensations propres à l'amener aux jugements correspondants. Dans l'exposé en cinq étapes qu'il donne de la méthode qu'il compte suivre, c'est la seconde étape qu'il se fixe, la plus cruciale et probablement celle sur laquelle il passera le plus de temps avec cet enfant :

*Réveiller la sensibilité nerveuse par les stimulants les plus énergiques et quelquefois, par les vives affections de l'âme.<sup>118</sup>*

Itard soumet Victor à tout un ensemble de pratiques – bains chauds, vêtements, frictions... – afin de réveiller cette physiologie défaillante. Éveiller le corps pour éveiller l'esprit, soigner et fortifier le corps pour lui permettre de ressentir les sensations nécessaires au développement des idées, c'est le principe qui guide l'activité et la pensée du jeune médecin et c'est un trait que l'on retrouve régulièrement au fil de l'histoire de la rééducation.

Si l'on y reviendra plus longuement dans la suite de ce chapitre, cette conception du lien nécessaire entre le corps et l'esprit dans le développement de l'enfant, ne sera pas non plus étrangère à la pensée des neuropsychiatres infantiles de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, dont les travaux et les propositions seront déterminantes sur l'enfance inadaptée.

Lorsque le comportement d'un enfant s'avère déviant, difficile, anormal ou tout ce que l'on pourra mettre derrière le terme d'inadapté, il faut avant tout y voir le fait d'une tare physiologique, que celle-ci soit le fait d'une hérédité malheureuse, d'un épisode pathologique ou de la nocivité du milieu dans lequel l'enfant a dû grandir. C'est le corps qui est au fondement de l'inadaptation, et d'une manière ou d'une autre c'est en lui qu'elle doit s'inscrire ou à partir de lui qu'elle doit se développer, dans une conception des liens nécessaires entre le corps et l'esprit qui remonte en amont de la rééducation proprement dite. Le pronostic de réadaptation se joue alors autour des aptitudes et des qualités du corps de l'enfant, quitte à enfermer ses possibilités d'évolution dans la somme de ses déficiences et

---

117 J. Itard, *De l'éducation d'un homme sauvage ou des premiers développements physiques et moraux du jeune sauvage de l'Aveyron* (1801), repris dans *Victor de l'Aveyron*, Paris, Allia, 2009, p. 31.

118 *Ibid.*

autres tares constitutionnelles, comme on peut le lire dans la synthèse rédigée à propos d'un enfant placé en au centre d'observation de Vitry à la fin des années quarante dans laquelle le neuropsychiatre écrit :

*M. est de taille moyenne, de constitution lourde, épaisse (type plutôt pycnique) avec faciès dégénératif, l'examen médical soupçonne une légère insuffisance thyroïdienne. Sa présentation est gauche, sourire béat et gêné, pauvreté de langage, allures lentes et maladroites. La force musculaire est bonne mais le manque de souplesse et de tonus la dévalue. Le niveau mental est très bas [...]. le niveau scolaire est très faible [...]. Le comportement au pavillon est silencieux, effacé, très docile, mais beaucoup plus par malléabilité que par accrochage spontané. L'isolement semble provenir d'une conscience plus ou moins claire de l'infériorité générale [...]. Il y a peu à attendre d'une tentative de rééducation dans un tel cas – les désordres de conduite n'ont pas une origine évolutive mais constitutionnelle.<sup>119</sup>*

Histoire familiale, comportement et tares physiologiques sont mêlées dans des descriptions qui reposent sur les nosographies de l'époque autant qu'elles visent à les illustrer et donc à en défendre la validité. On passe ainsi de l'examen minutieux d'un enfant à la conclusion générale à laquelle son « cas » vient apporter une confirmation ; et apparaît alors le cercle dans lequel est inscrit, de l'extérieur, l'inadaptation. L'examen particulier est mené selon des catégories déjà établies, et plus les caractéristiques énoncées peuvent s'y inscrire parfaitement, plus elles viennent en retour en légitimer à la fois l'existence et les conclusions.

On retrouve cette place du corps et de la manière dont son examen répond à des catégories aux contours fluctuants dans des écrits moins techniques ou moins professionnels de l'époque mais plus répandus et qui, s'adressant à un public plus large qu'ils cherchent à rallier à la cause de l'enfance au sortir de la guerre, contribuent à donner une assise et une histoire à la rééducation naissante, autant qu'elles l'écrivent en train de se faire. C'est le cas du livre qui va faire connaître Henri Joubrel à la fin de la guerre et qui fera date, *Ker Goat ou le salut des enfants perdus*. Dans cet ouvrage, que Joubrel présente comme le récit d'une visite de plusieurs semaines dans le centre de rééducation du Hinglé en Bretagne, ce n'est pas un hasard si la partie centrale met en scène la venue du pédopsychiatre et son travail avec les enfants. Alors qu'il examine un à un les adolescents qui lui sont présentés, ses diagnostics et recommandations prennent sous la plume de Joubrel un tour étrange dans lequel se mélangent discours scientifique et morale du temps, et où l'inadaptation relève d'un esprit perturbé par un corps marqué soit par un retard de développement, soit par des tares prétendument héréditaires, soit par la nocivité du milieu dans lequel il a à évoluer :

---

119 Voir, J.-P. Jurmand, « Le corps dans l'observation des mineurs. Le cas des centres d'observation à l'Éducation surveillée entre 1946 et 1956 », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°8, 2006, p. 95.

*Pas plus méchant qu'un autre ... Mais hérédité alcoolique... Son père et sa mère buvaient trop. Il a un grand retard staturo-pubéral, et des troubles du caractère... Tout cela doit pouvoir s'arranger avec quelques médicaments, une bonne hygiène de vie, mais aussi une rééducation clairvoyante.*<sup>120</sup>

Il ne s'agit pas ici de donner à penser qu'il existe, de fait, une sorte de continuité qui irait de Rousseau jusqu'au développement de la rééducation. Les époques, les optiques, les intérêts des différents acteurs, les contextes historiques, sociaux et culturels sont trop nettement différents. On peut simplement apercevoir un fond anthropologique commun sur lequel ces différentes conceptions reposent, conceptions qui après-coup, possèdent une forme d'efficace réelle sur l'évolution de la manière de considérer l'enfance inadaptée et de travailler avec. Explicite chez Deligny, la place de Rousseau et d'Itard dans cette histoire permet surtout ici de rendre compte du socle anthropologique sur lequel ce travail repose, mais aussi de la manière dont le corps est par la suite conçu, investi, examiné voire utilisé au fil des époques.

L'histoire de l'enfance inadaptée n'est pas une ligne droite et l'influence de tel ou tel auteur ne peut être comprise qu'en regard d'une période, d'un travail et d'un aspect déterminé. Concernant le corps de l'enfant, plusieurs fils se dévident en même temps et se nouent ensemble parfois. De manière synthétique il faut pour l'instant dire que le corps de l'enfant apparaît de trois manières, sans qu'aucune des trois n'ait de prééminence sur les deux autres.

Premièrement, il est la matière physique dans laquelle s'inscrit la déchéance morale, voire le péché. Il est le réceptacle des tares et des dégénérescences héritées des déviances familiales, comme on l'a déjà expliqué. Secondement, et de manière symétrique à ce qui précède, le corps est le lieu d'un investissement proprement orthopédique qui vise à le corriger, à le remettre en ordre, à en redresser les malformations éventuelles. Dans une sorte d'étrange parallélisme psycho-physique, il s'agit de redonner sa rectitude à un organisme devenu le versant visible de la conversion morale qui entend remettre l'enfant « sur le droit chemin ». Troisièmement, le corps porte avec lui la menace constante d'un dérèglement possible qui viendrait remettre en question l'équilibre difficilement trouvé ou pire, qui pourrait engendrer une contamination générale des autres individus, qu'il s'agisse des autres enfants ou de la société toute entière. C'est ce que l'on constate par exemple dans la manière dont est considérée la puberté et tout ce qui a trait à la sexualité en général, où l'ombre de la dépravation et de l'homosexualité rend le contrôle et la surveillance plus sensibles. C'est aussi ce que l'on peut déduire de l'inscription des corps dans des lieux spécifiques, isolés comme les colonies agricoles, cachés comme les établissements pénitentiaires ou les centres de préservation pour jeunes filles, exposés à la force des éléments d'une nature nécessairement bienfaitrice comme les centres de rééducation au bord de l'océan (Ker Goat ou Belle île) ou au cœur de la forêt.

---

120 H. Joubrel, *Ker Goat ou le salut des enfants perdus*, ouvr. cité, p. 93.

On voit mieux par où se fera le lien entre les aspirations scientifiques des médecins et la rééducation : dans une morale commune qui s'applique au corps, qui l'investit tout particulièrement. C'est ici que l'on peut apercevoir, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, un des points de jonction entre le développement de l'hygiène publique, de la médecine scolaire et des institutions « fermées » pour les enfants et leurs différents modes d'organisation<sup>121</sup>. D'une apparence nonchalante ou à l'inverse surexcité, qu'il ait le menton prognathe ou le sourcil trop épais, qu'il apparaisse rustre, fruste ou que l'on s'interroge sur son développement glandulaire, endocrinien ou hypophysaire, le corps de l'enfant inadapté est le lieu d'une observation constante, d'un investissement scientifique et éducatif massif, en même temps que le médecin prend une place de plus en plus importante à ses côtés<sup>122</sup>. Base de l'observation et du travail de rééducation, il est l'endroit où le donné des sens devient la base du développement des facultés et, par la suite, du comportement de l'enfant.

Au-delà des rhétoriques propres à chacun des professionnels considérés il circule une sorte de vocabulaire commun pour le décrire dont les quelques expressions ci-dessus peuvent donner une petite idée. En même temps que se développe un savoir sur le corps de l'enfant, émerge un langage pour en parler, le décrire. C'est toute une langue qui permet de circonscrire de l'extérieur ce sujet naissant, l'enfant inadapté, ce qu'il est et ne peut devenir, ce qu'il peut faire ou ne pourra jamais, ce qu'il serait ou qu'il devrait être.

À la lecture des textes de Deligny, force est de constater que le lien entre le corps et l'esprit de l'enfant inadapté n'est pas aussi immédiat. Bien au contraire, il interroge et la plupart du temps il pose problème.

Pour le dire autrement, pour les professionnels de l'enfance, médecins en tête, le corps est la base de ce qui permet d'identifier le sujet (déviant, inadapté, déficient...) moyennant des procédures d'observation, d'évaluation et de mesures. C'est cette extériorité des techniques et des méthodes qui s'appliquent au corps (et l'hétérogénéité des données qu'elles apportent), qui amène à en définir un intérieur supposé. Au fond, c'est avant tout parce que l'on pense une continuité entre l'extérieur et l'intérieur, que peut se constituer un sujet, grâce au corps placé dans une position d'interface. Il faut

---

121 C'est un point que l'on retrouve tout au long de l'évolution de la justice des mineurs et des institutions qui dépendent du ministère de la Justice du XIX<sup>e</sup> jusqu'au dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle, de l'organisation de la vie des enfants dans la prison pour mineurs de la « Petite Roquette » dans les années 1840, jusqu'à la diffusion de toutes les professions médicales dans les Centres d'Observation à la fin des années soixante. Sur ce sujet, voir l'ouvrage de V. Blanchard et M. Gardet, *Mauvaise graine, deux siècles d'histoire de la justice des enfants*, Paris, Textuel, 2017 ; dont la richesse des documents iconographiques présentés (plans, photographies, lettres, rapports...) donne une idée saisissante.

122 Cette émergence de la figure du médecin, visible dans les institutions de rééducation de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle comme dans les comités interministériels, l'est également auprès des magistrats dans une période où se constitue la justice des mineurs. Sur ce dernier point, voir J. Droux et M. Kaba, « Le corps comme élément d'élaboration de nouveaux savoirs sur l'enfance délinquante », *Revue de l'enfance « irrégulière »*, n°8, 2006, pp. 63-80.

noter ici que c'est peut-être là l'un des points qui permet de mieux comprendre la très rapide diffusion de la psychanalyse – ou d'une certaine compréhension de la psychanalyse – dans le travail social et son importance croissante à partir des années soixante pour devenir au début du XXI<sup>e</sup> siècle une sorte de socle à partir duquel penser le travail de l'éducateur<sup>123</sup>. C'est que d'une manière inverse à la démarche médicale précédemment décrite, le corps y possède une même place d'interface. Procédant d'un mouvement inverse, la psychanalyse ne va pas, comme les autres sciences médicales, chercher à explorer le corps de l'extérieur pour sonder – voire constituer – sa possible intériorité psychique. Mais elle cherche à explorer l'intérieur de la psychè pour apaiser ses manifestations extérieures, visibles à mêmes le corps, devenu une sorte de « porte-symptôme ». De là peut se comprendre l'accord progressif à partir des années soixante entre médecins psychiatres et psychanalystes au sein du domaine, alors même que les rapports entre ces deux catégories de professionnels se sont avérés particulièrement conflictuels au sortir de la guerre où il semblait inenvisageable pour un médecin tel que L. Le Guillant, qu'un « profane » comme le disait Freud – entendons un non-médecin – puisse pratiquer la psychanalyse sans tendre à l'exercice illégal de la médecine<sup>124</sup>.

À l'inverse chez Deligny, le corps est décrit à partir de son expérience directe : c'est-à-dire à partir de ce qu'il fait, de ce qu'il sent, de ce qu'il vit. Et c'est là que se résume la totalité de ce que l'on appellerait un sujet si l'on pouvait nommer sujet un tel individu sans intériorité. Le corps est un lieu plus problématique qu'il n'y paraît puisque ce qui s'y passe n'est pas pensé comme la transcription interne d'un événement externe, pas plus qu'il ne porte la manifestation physique d'un état psychique. C'est d'une autre réalité que cherche à rendre compte Deligny le plus souvent, plus difficilement saisissable que la réalité extérieure qui, elle, peut être directement appréhendée par le corps. Lorsqu'un objet cause un trouble physique, il est possible de le reprendre, de le remettre à sa place si ce n'est pas le cas, de le détruire ou de l'éviter pour s'épargner le désagrément qu'il cause. Un état physique interne – une sensation, un sentiment – est au contraire quelque chose d'hétérogène sur lequel l'individu a plus difficilement prise. C'est là que ce donné interne du corps est éminemment plus problématique pour les enfants avec lesquels travaille Deligny parce qu'il est vécu comme une

---

123 Voir par exemple les ouvrages de J. Rouzel, où la psychanalyse semble devenir l'alpha et l'omega du travail de l'éducateur, promu à une nouvelle place, explicitement thérapeutique : « La psychanalyse sert ici de guide pour éclairer cette question. Elle nous apporte non seulement des concepts opératoires dans le champ social (transfert, pulsion, sujet, besoin, demande, désir, acte, etc.) mais elle permet surtout de soutenir un questionnement sur le sens des actes éducatifs et de la dynamique institutionnelle où ils s'inscrivent. La démarche analytique débouche sur un positionnement éthique et clinique dans la relation éducative » dans J. Rouzel, *Le transfert dans la relation éducative*, Paris, Dunod, 2006, p. 7.

124 Sur cette question qui agite les milieux de la psychanalyse et ses rapports avec la médecine, voir l'analyse de l'affaire Clark-Williams dans A. Ohayon, *Psychologie et psychanalyse en France, l'impossible rencontre*, ouvr. cité, chap. 9, pp. 301-308. Sur la position de L. Le Guillant, voir « Le psychiatre et l'enfance », *La raison*, N°1, 1951, réédité dans *Quelle psychiatrie pour notre temps ?*, Toulouse, Erès, 1984, p. 213.

extériorité, comme une étrangeté au cœur même de leur propre corps. Le corps pour eux n'est pas cette présence à soi immédiate dans un continuum qui va des objets extérieurs à leur compréhension interne via la sensation. Le corps est l'expérience d'une altérité radicale, peut-être d'autant plus radicale qu'elle est le lieu d'un vécu sur lequel l'enfant inadapté n'a que bien difficilement prise.

Là où il y a différence avec la psychanalyse, c'est que pour Deligny, ce ne sont pas des états du moi qui posent problème, mais les sensations telles qu'elles sont apportées par le corps. Il ne s'agit pas d'états psychiques mais de ce que l'individu peut ou ne peut pas faire de ce qui arrive à son corps, de son propre donné physique. C'est une nuance d'importance et sur laquelle il faudra revenir par la suite parce qu'elle permet de comprendre les rapprochements trop rapides entre la pensée de Deligny et la psychanalyse, mais surtout leur radicale différence. À mi-chemin entre le médecin psychiatre et le psychanalyste il pense une altérité au cœur de l'individu portée par le corps même via la sensation. Si l'on pouvait parler d'un « inquiétante étrangeté » pour reprendre une formule freudienne qui a fait florès depuis dans le domaine, ce ne serait pas pour nommer une part d'inconnu au cœur du psychisme de l'individu qui, en remontant à la surface, viendrait le troubler intensément. Chez Deligny celle-ci est portée au cœur de l'individu par le corps même, et c'est de la sensation que naît le malaise, l'inquiétude en son sens étymologique, celle qui fait dévier de son assiette l'enfant qui la plupart du temps ne sait pas quoi en faire et la ressent davantage comme une menace que comme ce qui le lie au monde extérieur. C'est le cas par exemple dans un des récits qui composent son premier ouvrage, *Pavillon III*, lorsqu'il décrit l'un des enfants, René Teck, occupé à couper l'amarre d'une péniche pour la faire dériver :

*René l'attaque à petits coups de couteau, comme il sculpterait dans du bois dur ; il grignote la corde ; les fibres, soulagées de leur effort, s'écartent dès que tranchées. René continue à gratter, du bout de sa lame ; sa main vibre du tremblement de la corde ; son bras vibre ; sa poitrine vibre ; sa tête vibre. Il a déjà senti ce tremblement dans ses jarrets quand il se masturbait. La corde se rompt. Délivré, René sent une douleur couler de son poignet à son épaule fatiguée : un flux de salive envahit sa bouche. Il essuie son front où coule la sueur.<sup>125</sup>*

Dans ce passage, c'est le rapport avec ce qui l'entoure qui devient, si ce n'est problématique, au moins particulier. Dans l'action de René Teck, l'espace et ce qu'il contient sont englobés, et il y a de la confusion entre ce corps qui agit et cet objet sur lequel s'exerce son action. Dans un rapport à son propre corps qui n'est pas évident, l'enfant sent autant que ses propres mains le couteau qu'il tient ou la corde qu'il s'applique à trancher. S'il sent le couteau ou la corde, tout se passe comme s'il venait à *se sentir* l'un ou l'autre. Pour être plus précis, il ne s'agit pas de dire qu'il s'identifie à eux ou qu'il les sent comme une partie de lui-même, mais plutôt qu'il se confond avec. De la péniche à sa propre tête, en passant par la corde de l'amarre, la lame du couteau, la main qui le tient, le bras et la poitrine,

---

125 F. Deligny, *Pavillon III*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 54.

se dessine une forme de continuité dans laquelle ceux qui seraient habituellement présentés comme sujet agissant et objet d'action, s'inscrivent dans un continuum garanti par la sensation. La main, la poitrine, la lame, la corde, n'appartiennent plus à des objets du monde différents, à savoir René Teck, son couteau ou la péniche « Marie-Claire » ; mais sont des éléments d'une même scène, d'un même événement, liés entre eux par une sensation qui se propagerait des uns aux autres. La phrase vient alors rendre ce déplacement des rôles et ce mélange des places ; de la même manière que l'on peut dire que la corde « vibre » jusque dans la tête de René Teck, lorsque celle-ci est rompue les fils qui la composent s'en trouvent « soulagés » et lorsque la « Marie-Rose » n'est plus retenue à quai par aucune entrave, c'est lui qui est « délivré ».

L'individu est tout entier dans son corps et dans ce que celui-ci lui apporte et parfois Deligny semble ne plus faire de distinction entre ce qui relèverait de l'intériorité de l'individu – que ce soit ses sentiments mais plus largement sa pensée ou sa réflexion – et son propre corps. Contre le dualisme du corps et de l'âme, bien souvent c'est à même son corps que l'individu pense, de la même manière qu'il sent, qu'il respire ou qu'il bouge. Et c'est alors un peu plus qu'une simple tournure de style que l'on peut lire dans un roman qu'il rédige pendant les années où il travaille au Centre d'Observation de Lille dans lequel il écrit en parlant de l'un des personnages :

*Il avait l'habitude de réfléchir avec ses mains, ses bras, ses reins et ses jambes. Pas autrement. Pas d'idées, pas d'imagination, pas de raisonnement.*<sup>126</sup>

Le rapport au corps apparaît alors d'une double manière dans la pensée de Deligny : il est à la fois le lieu d'une présence unitaire dans l'existence, et il est dans le même temps ce qui porte l'étrangeté au cœur de l'individu. C'est le donné du corps, et en premier lieu la sensation, qui vient faire dévier ce rapport à soi pensé constitutif du sujet moderne. Les sensations ne sont pas comprises, mais elles apparaissent comme quelque chose d'extérieur, d'étranger, comme un « étranger de l'intérieur » qui vient provoquer émois, angoisses, agitations, inquiétudes.

C'est peut-être dans ce rapport troublé au corps et au donné qu'il apporte que l'on peut voir l'une des premières portes d'entrée dans le domaine de l'enfance inadaptée. Une manière de comprendre le corps que Deligny va retrouver par la suite de manière plus nette encore dans le rapport au corps – et le rapport au monde qui s'ensuit – de l'enfant autiste. Ce qui diffère chez l'enfant autiste, qui devient le point le plus marquant d'un rapport au monde que l'on pourrait peut-être trouver de manière plus ou moins marquée chez tous les individus, c'est qu'il ne possède pas de conscience pour Deligny. Pour être plus précis, l'enfant autiste profond n'a ni langage ni davantage de « sentiment de soi » que de la table qu'il avoisine ou des chaussettes qu'il aligne de manière parallèle au pied de son lit. Ce faisant, alors qu'il expulse la conscience du corps, Deligny lui ôte ce qui est censé assurer l'unité des sensations vécues par le corps, autrement dit le point autour duquel celles-ci s'ordonnent de manière

---

126 F. Deligny, *Puissants personnages*, Paris, Maspero, coll. « Malgré tout », 1978, p. 31.

cohérente pour se présenter au sujet comme une expérience propre. Elles deviennent difficiles à appréhender, dès lors qu'elles se présentent dans leur matérialité brute au corps de l'individu qui les éprouve.

On peut se demander ce qu'il peut en faire ? Quel peut être le rapport entre la rugosité d'une planche de bois, le bruit d'un camion ou la chaleur d'un rayon de soleil, dès lors qu'il n'y a pas un principe – ce que la pensée classique appelle un sujet – capable de les ordonner, de les amarrer autour d'un même point. L'individu éprouve son corps dans la diffraction de ses sensations, et son corps lui apparaît d'autant plus morcelé, éparpillé dans la juxtaposition d'états physiques sans commune mesure les uns avec les autres. C'est ce genre de rapport au corps, et le rapport à l'existence qui en découle, qui semble fondamental dans la manière de penser de Deligny, et qu'il s'agit au fur et à mesure de transcrire, de rendre véritablement sensible dans sa manière d'écrire au fil de son travail sur le langage.

Il faut maintenant préciser ce que nous disions initialement : si le corps permet une présence unitaire dans l'existence, c'est parce qu'il n'est pas le siège d'une conscience qui en unifierait les états. En-deçà de tout type de pensée dualiste pensant l'interaction du corps et de l'esprit, le corps est à comprendre comme le lieu de l'expérience de l'existence pour l'individu. Il ne peut ni s'en départir ni se démarquer de son immédiateté, il *est* son propre corps, au sens le plus entier du terme. Mais ce corps est également le lieu d'un rapport au monde varié et hétéroclite, le siège de sensations qui ne sont pas commensurables et qui portent, dans leur diversité, la menace de l'étrangeté au cœur même de l'individu. A l'extrême limite telle que son expérience se présente chez l'enfant autiste profond, le corps est dans un lien constant avec le monde qui l'entoure via la sensation, et c'est celle-ci, telle qu'elle apparaît de manière brute et sans conscience comme principe ordonnateur, qui vient en faire bouger les limites vécues, les frontières éprouvées.

Au fil du travail de Deligny c'est chez l'enfant autiste que l'on peut apercevoir le mieux ce rapport au corps et le rapport au monde qu'il engage, radicalement différent des sujets que nous sommes, constitués par la conscience de soi et le langage, comme il l'écrit à la fin des années soixante-dix :

*Dire que Janmari et moi nous n'avons pas le même corps peut surprendre car, à nous voir, nous sommes quelque peu semblables, ce qui devrait permettre cet assemblage des éclats manifestés par l'autre.*

*Le fait est que si j'ai un corps, il n'en a pas, si on veut bien entendre que la différence porte sur l'avoir, et non pas sur le corps même, effectivement semblable.<sup>127</sup>*

Ce rapport au corps apparaît comme un trait premier de l'individu ou, pour le dire autrement, il constitue l'un des aspects fondamentaux de la pensée anthropologique de Deligny. Si le corps est le siège de la conscience, l'interface du rapport d'un sujet au monde, alors au sens fort, Janmari « n'en

---

127 F. Deligny, *Les détours de l'agir ou le moindre geste* (1979), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1257.



a pas ». Ce corps-là n'est pas le sien, et ce n'est pas par là qu'il peut être le semblable de Deligny ou d'un autre individu doté de langage. Il est bien autre et, de ce fait, cela engage pour lui un tout autre rapport au monde. Le fondement sur lequel s'appuie Deligny apparaît radicalement différent de celui sur lequel s'appuyait la conception de l'enfance de Rousseau ou les techniques de rééducation d'Itard. Il s'agit là d'une sorte de renversement anthropologique qui, en supprimant le noyau habituel qui constitue l'intériorité du sujet, s'attache à voir et à explorer les rapports entre intérieur et extérieur de l'individu, entre ses sensations, émotions, et le monde dans lequel elles se développent. Il en découle des changements majeurs dans la conception de ce que peut être la rééducation, voire l'éducation des enfants.

En effet, dans la tradition empiriste au sein de laquelle Rousseau occupe une place éminente, l'éducation du corps conformément au progrès de la nature doit permettre ensuite à l'enfant de développer sa raison pour dompter ses passions. C'est là la manière de devenir adulte dans la conception classique de l'éducation où les passions, les sentiments, les affects sont, par leurs effets sur le comportement des individus, la marque de ce qui peut faire de certains individus des sujets de moindre valeur incapables de se dominer, de se tenir, d'être maîtres d'eux-mêmes. C'est le cas par exemple au XVIII<sup>e</sup> siècle des femmes et des enfants, individus chez lesquels le raisonnement n'est pas encore assez développé et qui sont les premiers visés par les techniques et les méthodes d'éducation. Alors que l'on écrit *sur* l'éducation, on écrit également *pour* éduquer et c'est à cette époque que le roman devient une manière d'écrire qui se répand chez les philosophes. Genre littéraire le plus apte à rendre compte des passions de l'âme et de la manière dont le sujet pâtit de ses émois et de ses émotions, le roman apparaît comme une manière de rendre compte de leur influence sur le développement des individus.

Sans développer plus amplement ce point qui dépasse de loin notre travail, il faut se souvenir qu'alors que le XVII<sup>e</sup> siècle voit fleurir chez les principaux philosophes plusieurs traités des passions, chez Descartes, Pascal ou Spinoza, celles-ci ne seront quasiment plus un objet philosophique au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Que se passe-t-il donc entretemps ? C'est la question à laquelle Colas Duflo tente d'apporter une réponse en examinant la manière dont le XVIII<sup>e</sup> siècle tout entier va reprendre l'examen philosophique des passions dans un autre registre littéraire, celui du roman. L'idée qu'il nous faut retenir ici, c'est que loin de disparaître du champ philosophique, les passions vont devenir le fondement anthropologique de bien des réflexions philosophiques de l'époque, qu'elles portent sur la politique comme chez Montesquieu, sur l'histoire comme chez Diderot ou sur l'éducation comme chez Rousseau. Colas Duflo souligne la confluence entre cette importance des passions dans la manière de considérer et d'examiner l'homme, et la naissance d'un nouveau genre littéraire qui commence à se forger, le roman. Il voit dans l'usage du second au siècle des Lumières une façon d'exposer, à la manière dont le siècle précédent voulait appuyer ses démonstrations sur des expérimentations réelles, la base même à partir de laquelle penser le comportement humain. Le roman

devient non seulement la manière la plus propice pour donner à voir la place et l'importance des passions dans l'existence des individus, mais également pour les penser, les analyser, ce que Colas Duflo énonce de la sorte :

*Des expériences subjectives existent, elles peuvent être décrites et racontées, mais la philosophie n'est pas (n'est plus au XVIII<sup>e</sup> siècle) le lieu adéquat pour le faire. Le roman, en revanche, devient l'espace propice à la description des réalités subjectives.*<sup>128</sup>

Au cœur du sujet et de sa constitution progressive, les passions deviennent un objet d'importance sur lequel il convient de centrer l'action proprement éducative. On trouve là un aspect du socle anthropologique sur lequel reposent bien des conceptions éducatives et rééducatives, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, de Rousseau jusqu'à la rééducation morale des jeunes délinquants du milieu du siècle dernier. À l'inverse chez Deligny les individus ne sont pas présentés avec ou par cette sorte d'intériorité. Pas plus que les adultes les enfants ne sont considérés au prisme de leurs sentiments ou de leurs émotions. C'est l'un des traits qui rend la fréquentation de ses textes bien étrange, et ce pour deux raisons.

D'une part, ce sont ses récits, ses romans, ou pour le dire d'une manière plus générale son usage de la narration qui devient désarçonnant, plus difficile à appréhender pour le lecteur contemporain. Alors que le roman naît, et prospère en grande partie, sur l'exposition des sentiments et des affects des individus au principe même de leurs actions, ceux-ci ne sont jamais décrits dans les récits de Deligny qui sont légion tout au long de son œuvre. Quelle est alors la finalité d'un tel usage de la narration ou, pour le dire autrement, pourquoi choisir le roman et la narration ? C'est une question qu'il est légitime de poser ici, mais qu'il faut laisser en suspens pour le moment, pour y revenir plus en détail dans la dernière partie de ce travail.

D'autre part, cette manière de ne pas présenter cette intériorité des individus concernés, ne manque pas d'interroger quant à la conception de l'éducation de Deligny. Que doit-on entendre par éducation dès lors que l'économie des passions sur laquelle elle se fonde classiquement fait défaut ? Notons tout d'abord que s'efface progressivement dans sa pensée et sa pratique la différence entre éducation et rééducation. Pas plus qu'il ne pense qu'il faut faire *filer droit* les enfants il n'envisage de remettre les enfants en marge sur le *droit chemin*. Délinquants, autistes, orphelins ou caractériels de tous poils sont des enfants aux caractéristiques différentes, dont les rapports au monde sont divers et pour lesquels il s'agit à chaque fois de trouver – de construire presque au sens le plus concret du terme – des conditions de vie appropriées. Si cette question se pose logiquement une fois arrivés à ce point de notre étude, il faut tout de même revenir à la conception anthropologique qui la sous-tend et qui fait de la plupart des personnages de Deligny des individus étranges dont son écriture tend à neutraliser les affects.

---

128 C. Duflo, *Les aventures de Sophie, La philosophie dans le roman au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, CNRS Éditions, coll.

« Biblis », 2013, p. 151.

En effet, de la même manière que les affects sont décrits par Deligny de manière physique, ils sont évalués de la sorte par les individus. Tout se passe comme si le sentiment n'était pas l'objet d'un jugement moral mais devenait le lieu d'une évaluation physique, qui se déroule à même le corps. S'il y a quelque chose d'intérieur dans le sentiment, c'est d'une intériorité avant tout physique qu'il s'agit. Avec une constance remarquable dès ses premiers écrits, ce genre de phénomène psychique est régulièrement transcrit de manière physiologique sous la plume de Deligny. Ainsi lorsque l'un des enfants décrits dans *Pavillon III* examine les sentiments qu'il ressentirait s'il mettait le feu à la maison dans laquelle il vit et que la mère de famille brûlait avec, il écrit :

*Au vide qui se fait dans sa poitrine et dans son ventre, André comprend la peine qu'il aura à héberger, tout à l'heure, une peine ample et durable, comme celle que l'on doit éprouver quand on a perdu son père et sa mère.*<sup>129</sup>

Sentiments et sensations sont souvent mis sur le même pied, ils sont un donné du corps que l'individu ne parvient pas toujours bien à discerner. Ce sont des éléments d'une situation posés sur un pied d'égalité avec le reste des éléments physiques ou géographiques qui peuvent entrer en ligne de compte. Au-delà de l'influence ou non des passions sur le comportement de l'individu, Deligny dessine une anthropologie où celui-ci n'agit pas en fonction de mobiles internes. D'une manière plus large il est pris dans un ensemble de conditions, au-delà de la séparation que l'on pourrait faire entre ce qui relève de son intériorité et ce qui est le fait des circonstances extérieures. Intérieur et extérieur se rejoignent pour former ces circonstances, et il n'est pas évident que certaines aient plus d'influence que d'autres sur l'activité des individus. Ce sont des éléments placés côte à côte, juxtaposés, que Deligny présente tels quels comme lorsqu'il décrit la scène dans laquelle le petit André va finalement mettre le feu à une grange, un peu plus loin :

*André sent à son estomac un pincement de faim ou d'impatience. Le vent secoue le mur de la grange.*<sup>130</sup>

Dépouillé le plus souvent de cette intériorité faite d'affects et de sentiments qui caractérise le sujet, l'enfant chez Deligny apparaît comme un corps qui se donne dans ce qu'il fait.

Le corps n'est pas le substrat d'une matière pensante, pas plus qu'il n'est le siège d'une âme censée le guider comme un pilote dans un navire, mais il est avant toute chose un corps qui agit sur le monde qui l'entoure. Contre une nature stable de l'enfant, ou un sujet que l'intériorité permet d'identifier, l'enfant est pour Deligny un individu agissant. C'est ce qu'il fait qui permet de le caractériser au mieux, et c'est en même temps sur cela qu'il s'agit d'agir. Impossible à résumer à l'ensemble de ce qu'il n'est pas encore (un adulte) et de ce qu'il ne doit pas être (dangereux, criminel, délinquant...), l'enfant est avant toute chose une somme de potentialités que son corps porte et recèle. Dans les textes

---

129 F. Deligny, *Pavillon III*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 84.

130 *Ibid.*

de Deligny, si le discours sur les passions, les affects et les sentiments est rarement présent – et de moins en moins au fil du temps – l'enfant est avant tout caractérisé par ce qu'il fait, par ce qu'il met en œuvre. L'un des aspects les plus marquants de son écriture s'avère alors être l'usage des verbes à l'infinitif dont les avalanches saisissantes peuvent donner une idée, comme dans le passage des *Vagabonds efficaces* cité plus haut<sup>131</sup>.

Fort de cette plasticité et de ce dynamisme, c'est sur cela qu'il convient de s'appuyer avant toute chose aussi bien pour tenter de l'éduquer que pour effectuer une recherche sur les manières de le faire. Deligny montre alors ce qu'il entend par tentative, en même temps qu'il prend clairement position contre le fonctionnement de l'institution qui a pour mission de clore en elle-même ce qu'il en est du mouvement et du développement des corps pour les régler, les organiser, les découper en méthodes et en emplois du temps. Pour Deligny, l'institution est le lieu du sujet, le « dedans » au sein duquel il advient<sup>132</sup> et c'est dans cet intérieur clos qu'il s'agit de cantonner le corps, réduit à un ensemble de données recueillies sur sa physiologie, sur son hérédité familiale ou sur son quotient intellectuel. Ce sont ces données abstraites que l'on rassemble dans un objet fermé que ne peuvent manipuler que quelques personnes autorisées : le dossier, qui prétend dire ce qu'il en est de tel ou tel enfant. On voit ici sans peine la raison du rejet de tout type de dossier par Deligny, qui entend prendre l'enfant dans le mouvement qui le caractérise et qui se manifeste au mieux dans ce qu'il fait.

C'est maintenant que l'on peut trouver une manière de répondre à la question que nous posons plus haut : que doit-on entendre par éducation chez Deligny dès lors qu'il renverse les principes anthropologiques qui ont cours dans le domaine ? La réponse dépasse en partie la question puisque la pensée de Deligny pousse avant toute chose à remettre en perspective les places de l'enfant et de l'adulte – professionnel ou non – qui lui fait face et qui prétend l'éduquer. Au-delà des techniques et des méthodes employées, l'éducation ne peut être qu'une attitude en commun, une recherche commune au sein de laquelle l'adulte doit essayer de tirer le meilleur parti de cette activité qui est au principe même de l'enfance. On ne peut que constater à quel point il s'écarte de l'idée de rééducation généralement adoptée, et comment il dépasse les positions assignées dans celle d'éducation, pour viser quant à lui une activité en commun. Si c'est une idée qu'il développe longuement à partir des années soixante-dix lors de la tentative des Cévennes, revenant plusieurs fois sur cette recherche comme celle d'une « cause commune » entre adultes et enfants autistes<sup>133</sup>, c'est un des aspects de sa

---

131 Voir F. Deligny, *Vagabonds efficaces* (1947), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 171.

132 « Bref, c'est pour dire qu'une tentative, c'est dehors. Bien sûr il y a des maisons dans les tentatives, mais c'est jamais la rentrée. C'est dedans que le sujet s'élabore, dans toutes les formes d'institutions possibles. Il s'agit d'éviter la rentrée. », F. Deligny, *Le croire et le craindre* (1978), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1095

133 F. Deligny, *Nous et l'innocent*, (1975), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 707.

pensée qu'il expose, avec peut-être plus d'emphase, dès 1948 dans *Les enfants ont des oreilles* lorsqu'il s'adresse à tout type d'éducateur, instituteur en tête :

*...Quand tu seras parmi les gosses, actif et créateur; quand tu auras osé t'apercevoir que l'élément enfantin te porte, t'enveloppe et te soutient, que toi, l'adulte, tu te sens d'autant plus léger que des abîmes aux reflets mystiques ou primitifs se creusent sous toi-même qui, d'un simple battement de paume, reste adulte et conscient, alors que t'importeront les réflexions aigres-douces de ceux qui, juchés sur leur perchoir à prétention, ne voient des profondeurs enfantines que les reflets ?<sup>134</sup>*

L'enfant et l'adulte ont déjà à faire cause commune, plus encore, Deligny parle d'un « élément enfantin » capable de porter l'adulte dans son entreprise éducative. Au-delà des accents lyriques et des effets de style propre à son écriture, ce qu'il tente de dessiner c'est une nature plastique, portée par un corps agissant, qui se donne avant toute chose dans ce qu'il fait et donc, par voie de conséquence, dans ce que l'adulte peut l'amener à faire. C'est là que se situe la justification de la position « éducative » de l'adulte dont toute la fonction est de favoriser, de développer chez l'enfant cette puissance d'agir qui le caractérise, qu'il s'agisse d'un enfant délinquant, caractériel ou autiste.

---

134 F. Deligny, *Les enfants ont des oreilles*, (1948), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, pp. 239-240.

Arrivés au terme de ce premier chapitre, il convient de s'arrêter un instant pour voir ce que l'examen de l'enfant inadapté peut permettre à la philosophie de dire concernant l'enfant d'une part, et d'autre part en quoi sur ce plan la position de Deligny peut se montrer singulière.

Si, à la suite de Rousseau, l'éducation s'est volontiers montrée pédocentriste, c'est-à-dire attachée à scruter le développement de la nature dans l'enfant, à le suivre pas à pas, la manière dont la rééducation s'est développée dans la partie du XX<sup>e</sup> siècle qui nous intéresse fait signe quant à elle vers tout ce qui l'environne, ce qui l'entoure et qui contribue ou entrave son développement. Histoire familiale, antécédents physiologiques, milieu social, l'enfant ne se définit plus uniquement par lui-même, par un mouvement interne comme sa perfectibilité ou sa capacité d'apprentissage qui le porterait à se développer. On voit alors se développer deux manières de penser l'enfant et son inscription au sein des conditions qui l'entourent, ce qui débouche sur deux manières différentes de redresser le tir, c'est-à-dire de rééduquer ceux qui ont dévié de la trajectoire normative initiale ou commune.

La première opère selon un mouvement centripète, elle entend prendre appui sur l'ensemble de ce qui entoure l'enfant pour travailler à la redéfinition de son intériorité. En accumulant autour de lui et en ramenant à lui le plus d'éléments possibles, il s'agit de comprendre l'enfant et d'agir sur lui. L'examen de l'histoire familiale, des maladies existantes et des conditions sociales de l'enfant permettent de percer le secret de sa propre déficience – et de la défaillance sociale qui va avec – pour agir dessus, en travaillant sur lui.

La seconde s'envisage d'après un mouvement centrifuge qui entend placer l'enfant dans des situations nouvelles et différentes pour trouver et faire apparaître ses propres qualités et dispositions, afin qu'il puisse ensuite les exercer, les développer. En cela, il s'agit de modifier les circonstances de vie de l'enfant pour qu'il puisse trouver la meilleure adaptation à ses possibilités.

Alors que le premier mouvement est un mouvement diagnostic qui ramène l'individu à une norme extérieure à lui, le second est un mouvement exploratoire qui entend installer l'enfant dans un milieu favorable, quitte à le construire si besoin.

On voit ici se dessiner l'opposition qui travaille la rééducation à l'époque de Deligny et la manière dont celui-ci radicalise la seconde attitude au fil de son travail. Mais au cœur de cette opposition se dessinent également les coordonnées nécessaires pour saisir en philosophie ce qu'est l'enfant, c'est-à-dire celles qui délimitent la manière dont il se donne à voir, dont il se tient dans l'existence. Autrement dit, le regard se déplace, il ne s'agit plus de dire ce qu'est l'enfant, ou quels sont les éléments qui en constituent la nature – qu'il s'agisse de sa vulnérabilité, de son absence de jugement éclairé, de sa moindre responsabilité ou autre – mais, pour le dire en termes kantien, d'examiner quelles sont les conditions de possibilité de son appréhension. L'enfant n'a peut-être pas de nature propre ou de traits caractéristiques – pas même celle d'être un « moindre sujet », petit être irrémédiablement défaillant comparé à l'adulte qu'il ne peut que *ne pas être* encore – mais il est

possible de le comprendre d'après un certain nombre de dimensions dans lesquelles se déroule son existence. La différence qui apparaît entre enfant et enfant inadapté n'est alors pas tant une différence de nature qu'une modification dans leur rapport à ces conditions de base et à la manière dont elles sont socialement organisées pour eux.

À l'examen des rapports entre enfant et enfant inadapté, la philosophie peut donc identifier trois dimensions à partir desquelles penser l'enfant<sup>135</sup> : la pluralité, le lieu, le corps.

Da la salle de classe à l'internat de rééducation, de l'équipe de football à la patrouille scoute, l'enfant n'est pas un individu isolé qui se donne à voir seul à l'adulte qui l'observe et entend l'éduquer, voire le rééduquer. Si Rousseau invite à observer l'enfant pour bien saisir la marche de la nature en lui et à régler le pas de l'éducateur sur le sien, il l'a ce faisant éloigné de ses congénères autant que de la manière sociale dont est considérée l'enfance. Si l'enfant est un individu doté d'un corps, d'une histoire, d'une personnalité morale et juridique, l'enfance est un ensemble de représentations sociales sur une tranche de la population, sur un âge de la vie. Et même si éducateurs et rééducateurs ont affaire à un enfant particulier, l'enfance en lui n'est jamais bien loin tant elle répond à la construction imaginaire que la société a élaborée à son sujet.

C'est que l'éducation n'est pas que l'affaire d'un face à face entre le maître et son élève, encore moins d'une relation purement duelle entre un enfant et un précepteur qui maîtrise tous les paramètres de leur interaction. Au-delà de l'expérience de pensée que Rousseau met en scène dans son roman, l'éducation est une affaire sociale et collective, ce que vient montrer la rééducation qui vise fondamentalement à permettre à des enfants en marge de reprendre une place dans un collectif qui leur permette de s'inscrire dans la société.

Quel type de collectif ? Pour quelle place ? Les deux questions sont cruciales pour la rééducation et opèrent comme une ligne de front le long de laquelle se répartissent et s'affrontent les acteurs, mais retenons qu'à l'inverse de l'*Émile* ou du *Petit prince* de Saint Exupéry, l'enfant n'est pas cet être dénué de toutes caractéristiques sociales et collectives qui questionne son précepteur sur le cours de la nature ou converse ingénument avec une rose ou un renard. Il n'y a pas un enfant mais *des* enfants, parce qu'aucun n'est élevé absolument seul mais dans une société au sein de laquelle il devra, d'une

---

<sup>135</sup> Pour l'examen d'autres pistes à partir desquels penser une anthropologie de l'enfance et son rapport avec l'âge adulte – notamment à partir de la centralité de l'imitation dans la nature de l'enfant ou de sa plasticité affective – voir P. Séverac, « L'enfant est-il un adulte en plus petit ? Anthropologie et psychologie de l'enfance à partir de Spinoza », *Astérior*, n°19, 2018, en ligne : [<http://journals.openedition.org/asterion/3406> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asterion.3406>] ; P. Séverac, « Enfance et plasticité. Spinoza et Vygotski », V. Legeay (dir.), *L'essence plastique : Aptitudes et accommodements chez Spinoza*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2018, en ligne : [<https://doi.org/10.4000/books.psorbonne.39062>].

manière ou d'une autre, prendre place.

L'enfant porte la marque de la pluralité, il se conjugue au pluriel et les institutions qui s'en occupent ne peuvent y déroger. S'il faut identifier dans quelle catégorie placer l'enfant qui se présente au neuropsychiatre infantile il faut qu'auparavant cette classe ait été constituée par la récurrence des comportements, par l'identité des troubles et de leurs manifestations, par la ressemblance des parcours d'autres enfants auxquels la profession a eu affaire. Même lorsqu'il se présente isolé par son écart à la norme, l'enfant inadapté n'arrive pas seul ; en s'écartant des caractéristiques de la plupart des enfants de son âge il entre alors dans les cohortes examinées pour constituer les nomenclatures et les taxinomies. Sorti de l'école ou du cadre familial classique, il intègre l'IMP, la classe de perfectionnement ou l'internat de rééducation, et c'est l'une des caractéristiques de la rééducation que d'essayer de substituer pour son profit un collectif à un autre.

Pour Deligny également l'enfant n'existe qu'au pluriel, mais à la différence de l'ensemble de la rééducation le collectif dans lequel il s'inscrit ne vaut pas assignation, ne lui réserve aucune place et ne l'astreint pas à s'y tenir. Les enfants peuplent le COT de Lille comme ils pullulent dans les anciens remparts du Vieux Lille, leur présence est tout un, à prendre d'un seul bloc, enthousiasmes comme refus, imaginations créatrices comme inerties. C'est à mettre du mouvement dans cette matière multiple que doit travailler la rééducation, à faire reprendre à l'individu des chemins autres que ceux prévus par l'institution quelle qu'elle soit, et où le hasard et la contingence peuvent s'avérer essentiels. Le collectif dans lequel Deligny pense l'enfant, ou pour le dire plus précisément, la manière dont il le pense au pluriel, insiste avant tout sur le mouvement qui est au principe de l'enfant quel qu'il soit, qu'il s'agit de conserver, de favoriser, en s'opposant radicalement à la manière dont les institutions agrègent les individus pour ensuite les oublier dans des catégories diagnostiques desquelles ils auront peu de chance de sortir par la suite, si ce n'est pour entrer dans une autre.

Le second aspect d'après lequel l'enfant se donne à voir et à penser est le lieu.

Précisons d'emblée que le lieu n'est pas l'espace, l'étendue pure, indifférenciée dans laquelle se tiendrait l'individu. En tant qu'individualité participant – qu'il soit réputé inclus ou exclus – de la société qui l'entourne, l'enfant se tient dans un lieu qui possède des affectations, des fonctions, qui engendre des assignations et préside aux déterminations subjectives qui en découlent. Ce qu'il s'agit de dire c'est que loin d'une manière d'exclure encore un peu plus les enfants de la réalité sociale, la rééducation lui est au contraire pleinement reliée. Le placement, l'internement ne peuvent être pensés uniquement en terme d'invisibilisation et de relégation sociale ; ils sont bien davantage une autre répartition sur la carte sociale, une autre assignation dans un processus où la teneur du lieu est essentielle. Ce n'est que vu de l'école, de l'université, du cœur confortable des centres villes ou des maisons cossues des périphéries pavillonnaires que l'asile, l'internat ou le centre de rééducation sont des lieux d'exclusion, des formes d'assignation à une subjectivité imposée.



Si l'on veut bien décaler le regard – et c'est ce que montre l'éloignement progressif de la position de Deligny de tous ces endroits où *cela se pense* – ces lieux n'assignent pas plus ou moins que l'école qui fait constamment le tri entre bons et mauvais élèves, que les lignes de métro qui opèrent des découpages dans le sous-sol des villes entre quartiers riches et quartiers pauvres, que la différence entre les bus bondés et malcommodes de périphérie et les taxis pour cadres zélés. Bref, en tant que structure sociale qui a une fonction et une place dans le découpage territorial par lequel se manifestent et se maintiennent les découpages sociaux, les lieux de la rééducation – même les plus refermés sur eux-mêmes dont les grilles sont le plus difficilement franchissables – ne peuvent être réduits à des lieux d'exclusion, d'oubli et de relégation. Les uns et les autres participent du découpage social qui a lieu et qui préside aux destinées des individus. Même l'oubli, l'exclusion ou la relégation ont des fonctions sociales, c'est bien la raison pour laquelle il existe, pour le dire à la manière de Deligny, « des lieux prévus exprès tout à fait pour »<sup>136</sup>.

L'enfant est généralement installé dans une salle de classe, assis six heures par jour à une place qui lui est indiquée par l'instituteur et où il devient élève. L'enfant inadapté quant à lui ne tient pas en place, pas à cette place-là en tout cas, et les caractérisations changent en fonction des lieux. Enfant des rues le voilà devenu vagabond et en tant que tel condamnable pénalement, délinquant parce qu'il fréquente davantage les halls de gare et les stations de métro que les bancs de la communale. Lorsqu'il est placé en centre d'observation ou de rééducation jusqu'à ses vingt-et-un ans, il devient colon, parfois pupille ; interné lorsqu'il doit évoluer derrière les hautes grilles de l'asile après s'être évadé plusieurs fois des lieux précédents. C'est la manière de se tenir dans les lieux – ceux de l'enfance ou ceux des adultes, voire ceux de personne – qui fait de l'enfant le type de sujet d'après lequel il sera considéré, et en fonction duquel il aura à grandir. C'est dans la répartition des enfants entre les différents lieux qui la composent que s'inscrit la normativité de la société, et dans cette optique la rééducation ne fait que rejoindre l'éducation en tant que fait social, elle ne fait que chercher et donner à chacun des enfants auxquels elle a affaire, une place.

Une place, c'est ce à quoi ne croit pas Deligny, pas plus à la sienne qu'à celle que l'on pourrait ou devrait trouver pour un enfant. En revenant sur ce primat du lieu dans la manière d'appréhender l'enfant et en insistant dessus, il cherche au contraire à desserrer la prise qui se referme sur lui. Dans ses récits comme dans sa manière de considérer les lieux, la brèche, le souterrain, le grenier ou la cave – et plus encore l'évasion – sont des thèmes qui reviennent régulièrement et qui apparaissent comme des réponses pour faire sortir les enfants de la détermination subjective à laquelle procède la société, via le lieu. Ce sont également des manières de leur permettre d'évoluer dans un autre rapport au lieu, d'une manière qui conserve encore le mouvement propice à favoriser le hasard, l'accident, l'occasion.

---

136 F. Deligny, commentaire au film *Ce gamin, là*, retranscrit dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1041.

L'enfant n'est pas un être qui doit être fixé à un lieu ni à un destin, il possède encore une infinité de possibles qu'il peut ou non réaliser à l'inverse de l'adulte qui les voit logiquement s'amenuiser en même temps qu'il égrène les jours. Il ne peut être punaisé à une taxinomie, fixé au trouble inscrit dans une classification qui l'installe ensuite pour un temps déterminé dans un lieu déterminé. C'est par le mouvement à l'intérieur des lieux et entre les lieux qu'il peut exprimer et actualiser les possibles qu'il porte avec lui. Ce qui engage une manière radicalement différente de penser le lieu et la façon de travailler avec. S'il faudra y revenir en examinant la conception de l'institution de Deligny, notons d'emblée qu'il ne s'agit pas tant pour lui de s'opposer à l'institution qu'à l'institutionnalisation, celle qui fige, qui assigne, qui fixe l'individu à un lieu et à une détermination – qu'elle soit diagnostique ou sociale.

Le troisième élément par lequel on peut essayer de saisir l'enfant est le corps. C'est lui qui se tient dans l'espace et qui s'habitue, qui s'adapte, se plie ou se cabre face aux exigences du lieu. C'est sur lui que se marquent et s'incorporent les représentations de l'enfance, les projections de la société sur cet âge de la vie, ce moment du parcours des individus. Corps disciplinés en rang par deux ou corps viciés par la pollution des villes et la misère des taudis, là encore l'enfant et l'enfant inadapté se répondent. Aux corps droits, en parfait état de marche pour apprendre et jouer – ce qu'il faut et comme il le faut – répondent les corps tordus, les corps souffrants ou malhabiles – ceux qui ne font pas ce qu'il faut ou pas comme il faut, les corps prétendument incapables.

Dans l'éducation comme dans la rééducation, c'est dans le corps que sont censées s'inscrire et se manifester la normalité et la déviance. Il y a des professionnels de part et d'autre de la frontière entre les deux qui scrutent, décèlent ou tentent de réajuster. Médecins, professeurs, psychiatres ou rééducateurs de tout ordre, les uns et les autres s'appliquent au corps des enfants le long de cette ligne de partage entre norme et déviance. À ce mouvement s'en joint un second, vertical celui-ci, qui entend faire du corps le siège et le signe de l'âme. Aux esprits mauvais correspondent des corps viciés et, inversement, à purifier le corps on peut sauver l'âme. C'est dire que, en arrière-plan de la manière dont on traite le corps, les valeurs morales ne sont jamais bien loin des ambitions que l'on a pour lui et pour le relèvement de l'âme qui l'habite. Entre le corps et l'âme la dualité est consacrée et, dans le même mouvement, l'un et l'autre s'avèrent être comme les deux revers d'une même médaille. Même la maladie ne déchire pas cette unité, en attaquant l'un elle fait également vaciller l'autre. À l'autre bout, les moralités dissolues se voient à même le corps, et il n'est rien de mieux que la grande santé des corps juvéniles vivifiés par l'exercice et le contact avec la nature pour indiquer la force morale et la valeur des caractères. Même dans la rééducation, l'unité psychophysique s'inscrit dans un continuum moral.

Chez Deligny, le rapport au corps de l'enfant est tout autre. Pour son lecteur il s'avère à l'examen particulièrement problématique, en tout cas il ne va pas de soi. Le corps de l'enfant ne lui est pas

toujours un corps propre, il peut lui être aussi étranger qu'un meuble dans une cuisine ou à l'inverse lui faire éprouver comme sienne la tension de l'amarre d'une péniche à quai. Être soi n'est pas définitif et le rapport entre l'âme et le corps semble n'être jamais assuré pour les enfants en marge dont il entend faire la description. Les sensations peuvent s'éprouver en dehors du corps et les émotions prendre une corporéité étonnante. En tout cas, le corps n'est pas le signe d'une intériorité quelle qu'elle soit, et celle-ci n'est pas la citadelle à rejoindre pour permettre à l'enfant – en marge ou non – de trouver le salut ou à défaut, un quelconque droit chemin. Rétif à la normativité morale qui entend régner sur le domaine des intériorités, tout se passe comme si Deligny en restait au corps de l'enfant, à la manière dont il se tient dans l'existence et à celle dont les conditions extérieures influent sur son développement. La matérialité du corps est un fait, brut, avec lequel il faut travailler pour qui veut être utile aux enfants. C'est même le fait essentiel, et non le terrain qu'il s'agit d'explorer à toute force, la barrière qu'il faut forcer pour atteindre l'âme, la surface à réorganiser et à forer pour remettre en ordre l'esprit sous-jacent. Le corps est un fait premier, indépassable, dont la réalité s'impose et autour de laquelle il convient d'articuler le travail avec l'enfant, éducation comme rééducation.

Le collectif, le lieu, le corps, ce que dessine Deligny lorsqu'il appréhende l'enfant ressemble bien plus aux traits saillants d'une anthropologie qu'à une manière d'envisager l'éducation ou la rééducation. Ce qu'il permet de comprendre en philosophie c'est alors non pas ce qu'est un enfant, ce qu'il doit être ou pourrait être, mais la manière dont il se donne dans l'existence et dont il est possible de penser son articulation avec la réalité qui l'entoure. La position est avant tout matérialiste, débarrassée d'une intériorité qui encombre la conception de l'enfance autant que les exigences de normalité et de moralité qui l'accompagnent. À rebours, elle entend faire retour, avant toute chose, sur la manière dont l'enfant se tient dans le monde où peuvent s'exprimer ses possibilités.

Dans l'histoire de l'éducation spécialisée deux personnages sont centraux : le juge et le médecin. Ce sont deux types de techniciens dont la mainmise s'exerce de fait dès les débuts du travail avec les enfants difficiles, vagabonds, voleurs, caractériels, pervers, déficients, arriérés, etc. Mais leur autorité va se conquérir progressivement au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle pour produire une configuration qui ne bougera que peu après les années soixante. Leurs champs de pouvoir et de partage, voire la réciprocité de leurs compétences vont délimiter le territoire de l'enfance inadaptée.

Il nous faut revenir un instant sur ce point qui concerne la constitution de ce que l'on entend ici par un domaine ou un champ. Pour le dire brièvement, l'enfance inadaptée – qui deviendra plus tard l'éducation spécialisée – n'est pas ici considérée comme un espace clos, mais comme un territoire dans lequel se jouent des forces différentes, que le jeu, les alliances, tout comme les affrontements, permettent de dessiner progressivement. Il faut reconnaître alors que l'histoire des idées et l'histoire des institutions – et même des individus – se croisent et doivent s'étudier ensemble.

Nous n'avons pas affaire à des entités statiques et instituées qui s'affronteraient les unes aux autres pour se distribuer des attributions ou des publics. Tout comme l'enfance inadaptée, l'école, la justice ou la psychiatrie ne sont pas des entités ontologiquement stables, mais bien des constructions. Plus précisément, ce sont des processus pour reprendre la conception du sociologue américain Andrew Abbott, au sein desquels des professions émergent, s'affrontent, s'allient, disparaissent<sup>137</sup>. Au cœur des institutions et dans leurs rapports se dessinent les frontières de leurs attributions, de leurs compétences, de leurs influences, et l'on partage ici pleinement l'idée d'Abbott que c'est en partant de celles-ci et de l'écart qu'elles manifestent entre plusieurs positions qu'il sera possible d'identifier un peu mieux ce que l'on entend par le centre ou le cœur d'une de ces professions ou d'une de ces disciplines. Pour le dire autrement, l'ambition de ce chapitre n'est pas tant de situer les oppositions manifestes entre ce que l'on identifie un peu trop rapidement comme des acteurs – école, justice, santé, psychiatrie – mais de suivre comment, dans leurs propres mouvements internes et dans leurs interactions, les professions et les individualités qui y travaillent délimitent un domaine que l'on appellera l'enfance inadaptée.

Précisons ici, qu'en ce qui concerne l'enfance inadaptée, les institutions et les professions en jeu relèvent de trois tutelles différentes, c'est-à-dire de trois ministères entre les attributions desquels elles essaient de découper le domaine pour s'y tailler une place. Il faut alors garder à l'esprit que la

---

137 Pour l'introduction à la pensée d'A. Abbott et la consultation de certains de ses textes les plus importants traduits en français, voir D. Demazière et M. Jouvenet (dir.), *Andrew Abbott et l'école de Chicago*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2016 et plus précisément dans ce volume, A. Abbott, « Les choses des frontières », pp. 119-145.

manière dont chacun de ces ministères tente de se rapporter à l'enfance malheureuse, délinquante ou en danger, est en mouvement et ne trouvera davantage de stabilité qu'au début des années cinquante. C'est sur ces rapports et sur la manière dont acteurs et professions vont contribuer à la naissance de ce domaine qu'il s'agit de s'interroger dans ce chapitre.

Cela non pas pour revenir sur des examens largement réalisés par ailleurs<sup>138</sup>, mais pour voir comment ce qui apparaît le plus « institué » se construit, comment ce qui se présente – et est pensé – presque toujours a posteriori comme ce qui est le plus installé dans des murs, des règlements, des fonctions, des attributions, découle plutôt d'un processus. Ce jeu à plusieurs bandes permet de donner une vision plus dynamique de ce que l'on peut entendre par institution et semble nécessaire pour deux raisons en ce qui concerne Deligny.

D'une part cela permet de repérer ce qu'est réellement l'institution à son époque et donc plus précisément ce que sont les institutions, quels en sont les mouvements, les spasmes, les secousses, les solidités comme les faiblesses. Autrement dit, de quoi parle-t-on en philosophie lorsque l'on parle d'institution ? Si l'on parle de murs, de grilles, de dossiers, de gardiens, de vêtements, de relation de pouvoir ou de savoir, c'est une chose. Mais on a tôt fait de figer tout cela en ne considérant en quelque sorte que le « produit fini », sans voir quels mouvements et quelles tensions traversent ce qui apparaît trop rapidement comme des édifices aussi monumentaux qu'inébranlables, tout aussi hypostasiés que censés être présents de toute éternité et que l'on identifie à coup de noms génériques auxquels la typographie n'a plus qu'à conférer dans un même mouvement majuscule et majesté comme c'est parfois le cas pour l'Asile, l'École, la Prison ou l'Armée.

D'autre part, une telle approche permet de mieux situer la conception que Deligny se fait lui-même de l'institution, et de ne pas tomber dans les clichés qu'il construit lui-même – généralement pour les besoins et la défense de ses positions présentes. S'il ne cesse d'y revenir et de s'y « colleter » en quelque sorte, il n'en reste pas moins que ce qu'il décrit de l'institution n'échappe pas à ce genre de construction monolithique. Ce dont il n'est d'ailleurs pas totalement dupe au fil du temps, tant il revient sur l'asile et ce qui s'y vit, ce qui s'y joue. Il serait facile de déclarer le personnage irrémédiablement allergique à l'institution, mais pour autant force est de constater qu'il ne peut s'empêcher d'y revenir. On ne peut se dispenser alors de poser la question en d'autres termes : en quoi Deligny, dans sa pensée comme dans sa pratique, a-t-il encore besoin de l'institution ?

---

138 Outre les travaux de M. Chauvière dans *Enfance inadaptée, l'héritage de Vichy*, ouvr. cité ; on peut lire l'ouvrage de P. Mazureau, *La déficience mentale chez l'enfant, entre école et psychiatrie*, Paris, L'Harmattan, 2011, pp. 5-169. Le travail de P. Mazureau est un bon exemple de démarche dynamique qui cherche à comprendre la naissance du champ de l'éducation spéciale dans les oppositions et les interpénétrations entre deux types d'institution : l'école et la psychiatrie. Il centre son examen sur ces deux types d'institutions et les professions qui s'y développent, et montre comment l'une et l'autre développent des modes de saisie théorique et pratique de la déficience mentale infantile à la fois indépendantes et articulées, ne serait-ce que par leurs conflits.

Ce n'est que sur le fond de ces considérations que peuvent être dégagés utilement les visages et les fonctions des professionnels qui auront à travailler ce champ pendant presque toute la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. En effet, ce n'est qu'à partir de la fin des années soixante que vont être pensés, définis, organisés les domaines d'action respectifs, les valeurs communes, les identités professionnelles, les formations, les techniques des différents métiers du social<sup>139</sup>. En ce qui concerne Deligny, son travail et sa pensée s'inscrivent dans une période où le champ du travail social se structure progressivement et où les affrontements se déroulent sur plusieurs plans.

Sur un plan matériel tout d'abord : quelle administration de référence doit s'occuper de ces enfants ? Éducation Nationale, Justice, Santé, chacun de ces trois ministères peut ou pourrait prétendre primer sur les autres. Ce sont ces affrontements stratégiques, à l'intérieur de l'appareil d'État, en fonction des politiques de la période comme des hommes qui la font, qu'il importe de bien comprendre.

Sur un plan idéologique ensuite : plusieurs conceptions médicales s'affrontent (constitutionnalistes contre tenants de l'importance du milieu) tout comme plusieurs conceptions juridiques (enfermement et répression contre mesures éducatives), et celles-ci se mélangent et se combinent pour produire associations et alliances de circonstances.

Sur un plan stratégique enfin : quel professionnel ou quel type de discipline peut prendre le pas sur l'autre ? Si juges et médecins se regardent de loin et si l'on semble s'accorder assez rapidement sur une répartition des rôles, c'est à l'intérieur même de ces professions que les débats et les affrontements se font jour. Qui peut être juge d'un enfant ou plutôt quelles sont les places respectives d'un Juge pour enfant et d'un Juge aux Affaires Familiales ? Qui du psychiatre, du psychologue ou du psychanalyste peut avoir voix au chapitre ? Lequel peut prétendre prendre le pas sur les autres ?

Au cours de cette période, deux éléments apparaissent rétrospectivement comme des points d'orgue, des mises au clair décisives quant à la manière dont le champ va se structurer par la suite. Il s'agit d'une part des travaux du Conseil Technique de l'Enfance Inadaptée de 1942, qui débouchent à la fois sur une classification des différents troubles de l'enfance jusque-là arriérée, débile, déficiente, en danger moral, etc., et sur leur regroupement sous une seule appellation fonctionnelle : l'enfance inadaptée. Et d'autre part, il s'agit de l'adoption des ordonnances de 1945 sur l'enfance délinquante, qui fixent les attributions des juges pour enfants et les principes à partir desquels agir ensuite auprès des enfants délinquants.

Si ces deux moments peuvent apparaître comme des moments constitutifs de ce que l'on entend aujourd'hui par éducation spécialisée et protection judiciaire de la jeunesse (ex-éducation surveillée), l'un et l'autre ont été précédés d'âpres débats entre les années trente et cinquante et leur mise en place

---

139 Pour mémoire, création du Diplôme d'État d'Éducateur Spécialisé en 1967, du Certificat d'Aptitude aux Fonctions de Moniteur Éducateur en 1970, du Diplôme d'État d'Éducateur de Jeunes Enfants et du Diplôme d'État de Conseiller en Économie Sociale et Familiale en 1973.

s'est avérée lente et conflictuelle. Jean Genet ne s'y trompera pas lorsque, dans une conférence radiophonique<sup>140</sup> au cours de laquelle il revient sur les années d'adolescence qu'il a passées à la colonie pénitentiaire de Mettray, il renvoie dos à dos le pouvoir judiciaire qui l'a envoyé là et le pouvoir médical qui l'a examiné et déclaré irrémédiablement « pervers ».

Les évolutions législatives et administratives qui ont lieu entre la création des premiers tribunaux pour enfants en 1912 et les ordonnances de 1945 concernant l'enfance délinquante sont assez bien connues<sup>141</sup>. On tentera ici d'esquisser cette lente progression à partir de la montée en puissance et de la place que vont prendre deux éléments constitutifs aussi bien du personnel de la rééducation que de l'idéologie qui va la sous-tendre : la neuropsychiatrie et le scoutisme. Poussée par des individus qui vont devenir des figures du domaine, qu'il s'agisse de médecins comme les docteurs Heuyer, Lafon ou Le Guillant, ou de personnalités comme le Juge Chazal ou Henri Joubrel, cette histoire n'est pas à comprendre comme un processus linéaire mais bien comme une évolution qui se joue au fil des alliances, des conflits ou des tensions entre ses différents protagonistes. Que le philosophe s'en accommode ou non, l'histoire des idées ne peut faire l'économie de l'histoire des hommes et c'est en revenant sur le parcours de quelques-uns d'entre eux qu'il sera plus aisé de rendre compte des idées du temps, qu'ils contribuent tout autant à asseoir qu'à mettre en mouvement. Les hommes dont il s'agit ici, se présentent à la fois comme des figures et des personnages, c'est-à-dire qu'ils sont eux-mêmes le produit d'une histoire spécifique, de milieux et d'idéologie, tout autant que d'un parcours, d'un engagement la plupart du temps, d'un itinéraire face auquel ils développent des aptitudes spécifiques. Précisément ce sur quoi une philosophie conséquente devrait aussi réfléchir.

Il s'agit donc ici de faire des allers-retours entre les textes de l'époque, la biographie et le parcours de certains de leurs auteurs, et le contexte historique (politique, législatif, culturel) qui les sous-tend, pour dégager le contexte idéologique dessiné par ces deux composantes essentielles que sont la NPI et le Scoutisme.

---

140 Qui ne sera jamais diffusée mais uniquement publiée en 1949 sous le titre, *L'enfant criminel*, republié chez Gallimard, Coll. « L'arbalète », 2014. Dans le préambule qu'il publie en 1949, Genet identifie clairement ceux qu'il identifie comme suspects, si ce n'est coupables : « *Le discours que vous lirez était écrit pour être entendu. Je le publie néanmoins, mais sans espoir d'être lu par ceux que j'aime. A la radio, je l'eusse fait précéder d'un interrogatoire – administré par moi – à un magistrat, à un directeur de pénitencier, à un psychiatre officiel. Tous refusèrent de répondre.* »

141 Grâce aux travaux de nombre de chercheurs de différentes disciplines : historiens, sociologues, juristes ; et au concours de plusieurs institutions de recherche (ENPJJ, CEDIAS, EHESP...)

# 1. LA NEUROPSYCHIATRIE INFANTILE (NPI)

## 1.1. LA PSYCHIATRIE FRANÇAISE DANS LES ANNEES TRENTE

La NPI est une discipline médicale qui naît dans le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle, au cœur d'une lutte entre plusieurs spécialités qui s'occupent du psychisme : neuropsychiatrie, psychologie et rapidement psychanalyse. Quel rapport entretient-elle avec elles ? Quelles dettes ? Quelles spécificités ?

Pour tenter de répondre à ces questions il faut d'abord revenir à l'endroit même où toutes ces disciplines se croisent et se développent depuis la loi de 1838 sur « l'enfermement des aliénés » : l'asile. Ceux qui deviendront par la suite des enfants autistes, psychotiques ou schizophrènes, sont pour l'instant massivement enfermés, pour des raisons qui relèvent plus souvent de l'ordre public que de la santé mentale, dans des pavillons pour enfants – dans le meilleur des cas – comme celui dans lequel Deligny va évoluer à Armentières entre la fin des années trente et le milieu des années quarante. C'est d'ailleurs cet asile-là qui laissera une trace profonde dans l'esprit de Deligny qui y reviendra dans bon nombre d'écrits des années quatre-vingt<sup>142</sup>, alors qu'étudiant il y suivait régulièrement un de ses amis interne en médecine dans les années trente, ou lorsqu'il y revint dans les années quarante, comme instituteur spécialisé, puis éducateur chef dans le pavillon des adolescents, le Pavillon III.

Pour comprendre l'émergence de la NPI comme discipline autonome il faut se détourner un instant des grands noms de la psychiatrie de l'époque comme Jacques Roubinovitch (1862-1950), Henri Claude (1869-1945) ou Théodore Simon (1873-1961) pour revenir là où s'exerce et où règne la discipline, entre ces murs aux fenêtres haut perchées, derrière ces portes et ces grilles que n'ouvrent et ne ferment que des gardiens plutôt que des soignants. Depuis la loi de 1838, l'asile est avant tout un établissement départemental placé sous l'autorité de la Préfecture. Autant dire que si la santé mentale est une des attributions du ministère de la Santé, la gestion des fous et de leurs mouvements, donc des risques et des dangers qu'ils représentent, dépend des pouvoirs régaliens de l'État, et donc du Ministère de l'Intérieur. À la science médicale est laissée la connaissance, l'étude et la thérapeutique du désordre psychique, à l'administration et à la bonne police est laissée la gestion, primordiale, du fait physique. Le psychiatre, médecin responsable devant l'autorité de l'État, est à la croisée de ces deux logiques, tout comme l'asile. Assisté par davantage de gardiens que d'infirmières il évolue entre des bâtiments souvent très vastes, clos sur eux-mêmes, retranchés du reste du monde par des portes, des grilles ou parfois des fossés qui en font un lieu de rétention autant qu'un lieu thérapeutique.

L'endroit a mauvaise presse, tout comme le médecin aliéniste, et il n'y a pas que Jean Genet qui

---

142 Voir F. Deligny, *La septième face du dé*, Paris, Hachette, 1980 ; ou encore le triptyque, *A comme asile*, *Éloge d'asile*, et *Mémoires d'asile* rédigé par Deligny entre 1983 et 1984. Seuls les deux premiers textes ont été publiés de manière posthume dans *A comme asile*, Paris, Dunod, 1999.



exercera sa verve sur le sujet, la presse des années trente et ses grands reporters qui cherchent à enquêter directement sur tous les lieux inaccessibles au grand public – qu’il s’agisse du bain, de l’asile, de la prison ou des centres pénitentiaires pour mineurs – s’y intéressent déjà. C’est le cas du plus célèbre d’entre eux, Albert Londres, qui dans une enquête publiée en 1925 écrit à propos du psychiatre :

*M. Psychiatre est un hôtelier qui attire ses clients au son de la médecine. Il dirige une maison qu'il appelle de santé – comme la prison. Il joue de la science ainsi que d'autres du cor de chasse. Il est également garde-chiourme. De plus, c'est un « voyant ». il lit non pas dans les lignes de la main, mais dans les sillons du cerveau.<sup>143</sup>*

De même, en ce qui concerne la loi de 1838 :

*La loi de 38 n'a pas pour base l'idée de soigner et de guérir des hommes atteints d'une maladie mentale, mais la crainte que ces hommes inspirent à la société. C'est une loi de débarras. (...) On enferme ceux qui gênent leur entourage. Si l'entourage est conciliant, de plus fous demeurent en liberté.<sup>144</sup>*

Enfin, un peu plus loin, il décrit les conditions de vie dans les asiles :

*les fous mangent une nourriture de baquets. Les trois quarts des asiles sont préhistoriques, les infirmiers sont d'une rusticité alarmante, le passage à tabac est quotidien [...] Camisoles, ceintures de force, cordes coûtent moins cher que des baignoires, on ligote au lieu de soigner.<sup>145</sup>*

L'œil et le talent d'Albert Londres n'épargnent aucun détail, des différentes formes de contention jusqu'à l'exacerbation de la folie transformée en rage, des visites des familles jusqu'aux commentaires religieux des bonnes sœurs chargées de la surveillance des aliénés. Le constat est sombre et sans appel : la société se débarrasse de ceux qu'elle ne veut pas prendre la peine d'observer ni d'écouter peu ou prou. En les déclarant fous elle ne cherche ni à comprendre ni à tenter de soigner une maladie, elle veut seulement se prémunir de tout ce que leur présence pourrait avoir de fastidieux pour elle. Sous les oripeaux d'une discipline qui se pare de scientificité mais à laquelle elle confie avant tout un pouvoir administratif, elle enferme et maltraite, autant par préjugé que par incurie, des malades qu'elle rejette derrière les murs de l'asile.

Si les conditions de vie des adultes dans les asiles apparaissent rétrospectivement déplorables, le sort des enfants déclarés « idiots » ou « aliénés » n'est guère plus enviable. Rares sont les textes et les documents d'époque qui permettent de nous donner une idée de la manière dont sont considérés, traités et « soignés » les enfants dans le monde de la psychiatrie. Longtemps mêlés aux adultes, leur sort s'est avéré peu enviable avant que ne se développent – lentement et progressivement – les

---

143 Albert Londres, *Chez les fous*, (1925), Paris, Le serpent à plume, 1999, p. 149.

144 *Ibid.*, p. 147.

145 *Ibid.*, p. 159.

quartiers pour mineurs au sein des asiles. Dans ceux-ci on trouve des enfants de tous âges et de tous types, et faute de place ailleurs ou en raison de la porosité des catégorisations de l'époque de cette enfance en marge, le grand adolescent délinquant côtoie souvent le pré-pubère épileptique. Les âges sont le plus souvent mélangés, tout comme les pathologies, et en-deçà des règlements et des fiches sur lesquelles sont résumés des diagnostics de quelques lignes il n'est pas rare que se développe une petite société miniature avec ses propres règles, ses usages et ses perversions.

Au quotidien, ce n'est que peu à peu qu'émerge l'idée d'une manière si ce n'est autonome au moins différente de considérer la folie des enfants. Si l'on reviendra un peu plus loin sur la façon dont va émerger la conception d'une prise en compte spécifique de la folie des enfants, de ses causes comme des thérapeutiques envisageables, on peut citer ici le témoignage autobiographique d'un jeune homme de vingt-deux ans, Paul Taesch, qui revient sur les années qu'il a passées au début du XX<sup>e</sup> siècle dans le service pour mineurs du docteur Bourneville à l'hôpital Bicêtre – pourtant pionnier et novateur en son genre, œuvrant pour le développement et la reconnaissance d'une psychiatrie de l'enfance. Au-delà de la recherche scientifique sur l'étiologie des troubles psychiques, leur possible catégorisation et *in fine* leur éventuelle résolution, c'est du quotidien d'un enfant au parcours et aux déficiences suffisamment banales dans le service pour ne pas en faire un sujet exceptionnel qu'il nous permet de prendre la mesure lorsqu'il écrit :

*Une fois corrigé par mes camarades du mauvais caractère que j'avais, je devins poltron et feignant : c'est-à-dire que je n'osais plus me défendre quand on venait me frapper, et que je n'osais même plus me plaindre, car quand j'allais me plaindre au médecin ou aux infirmiers d'avoir été battu, je recevais encore plus de coups qu'auparavant car ils appelaient ça moucharder. Je me laissais donc guider par le plus fort ; car à Bicêtre, aux enfants, il y en a toujours un qui est réputé comme étant le plus fort de la section et ce malade qui est toujours une mauvaise tête et un mauvais garnement, abuse de sa force envers les plus faibles que lui, et la plupart du temps il arrive même que il y a 5 ou 6 jeunes gens qui le fréquentent et agissent comme lui. Ils prennent d'abord les enfants les plus jeunes, des enfants de 12 à 15 ans, et se permettent d'accomplir sur eux tous les plus odieux outrages ; c'est pour vous dire combien le service est bien mal organisé dans cet établissement, car le Docteur, le Directeur, le Surveillant et les infirmiers savent tout cela, et ne tiennent pas assez de discipline pour empêcher cet état de chose.<sup>146</sup>*

De manière générale, si un grand reporter comme Albert Londres a beau jeu de mettre au jour l'organisation presque carcérale et les conditions de vie déplorables de ceux que l'on appelle les aliénés, il faut rappeler que la critique à l'égard de l'institution psychiatrique est aussi le fait de certains psychiatres eux-mêmes. À cet égard, la figure de l'un des plus éminents de ce premier quart

---

146 A. Le Bras, *Un enfant à l'asile, vie de Paul Taesch*, Paris, CNRS Éditions, 2018, p. 53.

de XX<sup>e</sup> siècle, Édouard Toulouse (1865-1947), peut éclairer la manière dont à l'intérieur même de cette psychiatrie « à la française » héritée de Pinel et Esquirol se développe non pas tant une contestation de la discipline en place qu'une volonté de la rénover, de repenser les rapports et les places entre folie et société.

En insistant sur la prévention et le dépistage des troubles psychiatriques, le Dr Toulouse cherche à déplacer le travail du psychiatre, à le faire sortir des murs clos de l'asile. S'il s'attirera les foudres de la plupart des aliénistes, il tente de replacer son propre travail au cœur de la société, et ce faisant, il ouvre également la voie à la recherche d'une autre place pour la folie dans la société. Ainsi, c'est en 1922, au cœur de Paris et dans le haut lieu de la psychiatrie française qu'est l'hôpital Sainte Anne, qu'Édouard Toulouse fonde le premier service libre de consultation psychiatrique<sup>147</sup>.

Le travail de Toulouse s'inscrit dans une époque où la notion d'hygiène mentale et la prophylaxie de la folie commencent à faire florès en Europe à partir de l'ouvrage rédigé par l'américain Clifford Beers en 1908. Ancien patient interné, son récit et son travail philanthropique vont recevoir un accueil considérable outre-Atlantique dont les échos ne seront pas sans conséquences sur le Vieux Continent pour étayer les arguments de psychiatres désireux de faire évoluer aussi bien leur discipline que sa fonction sociale<sup>148</sup>. En France, c'est le Dr Toulouse qui apparaît comme l'un des plus fervents défenseurs des mesures de dépistage et de prévention des troubles psychiques, lui qui fonde en 1921 la Ligue Française d'Hygiène Mentale. Insistant sur le rôle social de la médecine, et de la psychiatrie en premier lieu, il ne s'agit de rien de moins que de faire progresser l'espèce toute entière en cherchant à mieux identifier les causes de la folie, mieux identifier les individus concernés, prendre des mesures pour qu'elle ne se diffuse pas dans la société, et trouver des thérapeutiques et des méthodes pour maximiser le rendement social de chacun, c'est-à-dire en éviter les nuisances et en accroître la productivité. La maladie mentale est alors comparée à d'autres maladies ou épidémies contre lesquelles l'époque doit lutter, comme la tuberculose.

Dans cette optique et dans le contexte français de cette première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'hygiène a également à voir, dans le travail de nombre de ses zéloteurs, avec l'eugénisme, c'est-à-dire avec la volonté de perfectionner ou d'améliorer l'espèce humaine dans son ensemble. La santé mentale des populations recoupe alors des enjeux politiques, d'autant plus sensibles que les réalisations pratiques

---

147 Voir M. Huteau, *Psychologie, psychiatrie et société sous la III<sup>e</sup> République : la biocratie d'Edouard Toulouse, 1865-1947*, Paris, L'Harmattan, 2002, Chap.3. « Hygiène, santé mentale et prophylaxie », pp. 141-235.

148 Voir T. Trémine, « Clifford Beers, l'hygiène mentale et l'influence américaine en France dans l'entre-deux guerres. Les prémisses du CMP », *L'information psychiatrique*, 2016/7, n°92, pp. 563-566. Sur l'hygiène mentale dans les pays européens voir V. Massin, « Hommes et femmes devant le psychiatre : hygiène mentale et placement asilaire (Belgique, entre-deux guerres) », *Les Cahiers de Framespa*, n°25, 2017 ; M. Ruchat, « Des médecins suisses au congrès de Psychiatrie infantile : l'hypothèse de l'hygiène mentale », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°18, 2016, pp.185-200.

s'avéreront nettement différentes juste avant la Seconde Guerre mondiale de part et d'autre du Rhin, ce qui ne manquera pas de faire naître un malaise dans la communauté des psychiatres français<sup>149</sup>.

Au sein de ce tableau sommairement esquissé, il importe alors de commencer par la santé de ceux qui seront le pays de demain : les enfants. C'est ce qui correspond à une volonté étatique très caractéristique de la III<sup>e</sup> République<sup>150</sup>, mais qui se perpétuera assez facilement aussi bien pendant le Front Populaire que sous le régime familialiste de Vichy, comme au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Après les destructions massives et les pertes humaines que subit la France, le sort de l'enfance en général sera un enjeu crucial pour la nation, comme le soulignent les premières lignes du préambule de l'ordonnance du 2 Février 1945 organisant l'enfance délinquante :

*Il est peu de problèmes aussi graves que ceux qui concernent la protection de l'enfance et parmi eux, ceux qui ont trait au sort de l'enfance traduite en justice. La France n'est pas assez riche d'enfants pour qu'elle ait le droit de négliger tout ce qui peut en faire des êtres sains.*<sup>151</sup>

Dès lors, on saisit mieux l'importance du travail des psychiatres comme Toulouse ou Heuyer en ce qui concerne l'enfance, afin de faire reconnaître non seulement leurs préoccupations mais aussi leurs disciplines, et ce dès les années vingt. L'un comme l'autre, par leur activité protéiforme à travers des articles, ouvrages, des conférences ou des congrès, vont travailler à se placer et à se faire reconnaître progressivement en position d'experts. Il se dégage de ce travail sur plusieurs années, voire décennies, une manière de faire légitimer leurs propositions davantage dans les faits et dans les institutions que sur le terrain scientifique. Pour être plus précis, on voit chez eux un positivisme scientifique clairement utilisé afin d'obtenir un soutien administratif et institutionnel aux dispositifs – services, cliniques, consultations diverses – qu'ils dirigent ou promeuvent. C'est ce que souligne l'historien J.C. Coffin lorsqu'il écrit :

*Toulouse et Heuyer ont déployé deux types d'attitudes : s'inquiéter d'une certaine incompétence et de la lenteur des circuits de décision et établir, en même temps, des liens étroits avec certains hommes maîtres de ces rouages complexes pour accélérer la diffusion de leurs idées. Ils ont cherché à être des entrepreneurs de morale et les diffuseurs d'une science appliquée afin que la collectivité à laquelle ils appartenaient aille mieux.*<sup>152</sup> »

Plus spécifiquement, et au-delà de la figure d'Édouard Toulouse, il faut noter cette continuité de la

---

149 Voir A. Ohayon, *Psychologie et psychanalyse en France*, ouvr. cité, pp. 221-228.

150 J.-C. Coffin, « La psychiatrie de l'enfant en France, une affaire de l'État ? », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°18, 2016, pp. 81-96.

151 Texte disponible en ligne sur le site du Ministère de la Justice : [<http://www.textes.justice.gouv.fr/textes-fondamentaux-10086/justice-des-mineurs-10088/ordonnance-du-2-fevrier-1945-11029.html>].

152 J.C. Coffin, art. cité, p. 86.

préoccupation pour l'enfance au fil de trois contextes historiques et politiques aussi différents que le Front Populaire, le Régime de Vichy ou la France du tripartisme. Cela permet de prendre la mesure de la manière dont la NPI va s'implanter et se développer au cœur de l'enfance inadaptée de manière pérenne. Qu'il s'agisse de la position institutionnelle des médecins qui ne vont plus se cantonner à l'hôpital psychiatrique mais qui vont progressivement entrer voire diriger les établissements de rééducation ; mais également de leur importance auprès du pouvoir politique, dans les comités d'experts consultés avant d'engager un processus législatif, ou encore la diffusion de leurs idées et de leurs préoccupations, la NPI va devenir centrale dans ce domaine qu'elle va contribuer à unifier de manière décisive : l'enfance inadaptée.

## 1.2. NAISSANCE DE LA DISCIPLINE ET « SEPARATION DES POUVOIRS »

Pour comprendre la naissance de la NPI, il faut maintenant s'attacher à suivre le parcours d'un homme qui en est le principal promoteur et artisan : Georges Heuyer.

Né en Normandie en 1884, Heuyer fait ses études de médecine à Paris. Externe dans le service de Babinski<sup>153</sup>, il est reçu à l'internat de psychiatrie, se forme ensuite auprès des Déjerine<sup>154</sup> et finit son internat en pédiatrie, auprès du Dr Méry. Il soutient sa thèse de médecine en 1914, intitulée : « Enfants anormaux et délinquants juvéniles. Nécessité de l'examen psychiatrique des écoliers ».

Dans le titre de cette thèse se retrouvent déjà toutes les contradictions liées aux problèmes de l'enfance à l'époque : le rapport à la normalité et à la loi, le rapport de la médecine à l'école. Spontanément le lecteur d'aujourd'hui pourrait se questionner sur cette « nécessité » de l'examen psychiatrique des enfants scolarisés. En 1914, l'école de la République est celle qui entend s'occuper de tous les enfants, c'est donc en son sein que l'on peut diagnostiquer et identifier les tares et les mécanismes qui pourront déboucher plus tard sur des formes d'anormalité et de délinquance.

Plus qu'un programme d'étude il s'agit également d'un état des lieux des forces en présence pour développer une psychiatrie qui puisse répondre aux aspirations hygiénistes et eugénistes de l'époque : partir de l'Éducation nationale pour donner un terrain d'examen à une médecine qui doit ensuite être utile pour la santé et la sécurité publique. De l'instruction publique à la justice, la santé doit se tailler

---

153 Neurologue français (1857-1932), disciple de Charcot, il est chef de service à l'hôpital de la Pitié de 1895 à 1922.

L'un des fondateurs de la société française de neurologie, avec Dupré et Déjerine entre autres, ses travaux contribuent à distinguer les affections organiques neurologiques des syndromes psychiatriques.

154 Jules Déjerine : neurologue français (1849-1917), chef de service à l'hôpital de la Salpêtrière à partir de 1895, il sera titulaire de 1910 à sa mort de la Chaire de Clinique des maladies du système nerveux. Son épouse, Augusta Dejerine-Klumpke (1859-1927), fut la première femme reçue à l'internat des hôpitaux de Paris en 1886. Suivant les leçons de Ravier au Collège de France et de Charcot à la Salpêtrière, elle rencontre son futur mari dans le service du Pr Hardy, à Bicêtre, avant de partir avec lui à la Salpêtrière à partir de 1895. Éluë membre de la société de neurologie en 1901, elle en sera présidente en 1914 et 1915.

une place dans le monde de l'enfance, et c'est à en convaincre ces deux figures de l'organisation étatique que le travail de Heuyer va s'atteler aussi bien dans sa thèse que dans la suite de son travail. C'est à l'école que peut et que doit s'effectuer le diagnostic à partir duquel éclairer et guider les politiques pénales de rééducation de l'enfance. Pour ce faire, le lien entre anormalité et délinquance doit être confirmé et assuré par l'autorité d'une science en devenir, la neuropsychiatrie infantile, qui sous la plume de Heuyer identifie clairement l'un et l'autre, qui possèdent : « le même aspect, les mêmes troubles du caractère, la même hérédité, la même origine familiale<sup>155</sup> ».

Directeur de l'infirmerie de la Préfecture de Paris en 1920, il est nommé médecin inspecteur des hôpitaux de la Seine où il entame des travaux sur les enfants psychopathes des écoles parisiennes. En 1925 il crée et dirige la Clinique Annexe de Neuropsychiatrie Infantile, installée dans les locaux d'une œuvre privée, le Patronage de l'Enfance créé et présidé par le juge Henri Rollet depuis 1890. Enfin, en 1949, est créée spécialement pour lui par le conseil général de la Seine, la première chaire de NPI à laquelle il est élu alors qu'il n'est même pas agrégé, phénomène rare qui atteste de la place et de l'importance de Heuyer à l'époque.

Médecine, Justice, charité et bonnes œuvres, voilà l'environnement dans lequel va évoluer Heuyer pendant plus de trente-cinq ans et sur lequel il va laisser une empreinte réelle, alors même que l'on fera paradoxalement de moins en moins référence à lui à partir de la fin des années cinquante.

Entre 1925 et 1955, Heuyer est présent partout : du 1<sup>er</sup> Congrès International de Psychiatrie Infantile de 1937 qu'il organise et préside (où sont présents tous les plus éminents psychologues de l'époque : Wallon, Dumas, Piéron, Toulouse, ainsi que l'aréopage de la psychanalyse française : Laforgue, Lagache, Lacan), jusqu'au 1<sup>er</sup> Congrès Mondial de Psychiatrie de 1949 où il préside les travaux de la section de Psychiatrie Infanto-Juvenile. Il est également membre de plusieurs comités de rédaction et écrit dans nombre de revues : *Sauvegarde*, *Rééducation*, *Enfance*, *La revue de l'éducation surveillée*, *Psychè*, etc. Il est encore vice-président de l'ARSEA de Paris ainsi que membre de l'École des Parents où il participe aux cours de pédagogie familiale en 1947 sous un titre évocateur : « Ligne de démarcation entre l'enfance normale et l'enfance anormale ».

Avec des psychologues comme Wallon, Zazzo, des psychiatres comme Lafon, Préaut ou Le Guillant, des personnalités administratives ou judiciaires comme le juge Chazal, Mlle Gain, Joubrel ou Lutz, il fait partie de ces personnages qui interviennent et participent à tout ce que le secteur de l'enfance « anormale » organise de stages et de conférences. Si les hommes sont bien souvent les mêmes, et si la place de Heuyer est à chaque fois centrale, on ne peut que noter l'effervescence qui entoure l'enfance inadaptée et la manière dont des institutions différentes tentent d'en absorber les problèmes pour mieux apparaître détentrices des solutions.

---

155 Annick Ohayon, *Psychologie et psychanalyse en France*, ouvr. cité, p. 178.

On peut mentionner ici à titre d'exemple la rubrique qui annonce les manifestations de ce genre dans la revue *Sauvegarde* fondée par Le Guillant, alors qu'il est Conseiller Technique au Ministère de la Santé en 1945. Dans le numéro 15-16 de Novembre-Décembre 1947, après que Le Guillant ait rendu compte du « Congrès d'hygiène scolaire et universitaire » tenu peu de temps auparavant sous l'égide de l'Éducation nationale, deux autres événements sont annoncés qui semblent se faire si ce n'est concurrence, au moins écho. Il s'agit d'une part du troisième stage de NPI, organisé par l'ARSEA de Paris, sous la direction de Georges Heuyer et inauguré par le ministre de la Santé Publique et de la Population en personne, en octobre 1947. D'autre part, il est annoncé que se tiendra une session d'études des juges pour enfants, organisée par la direction de l'éducation surveillée et inaugurée par le ministre de la Justice lui-même, en décembre 1947. Notons tout d'abord que l'une et l'autre de ces manifestations sont organisées sous le patronage explicite de ministères bien différents, et même concurrents quant à l'attribution institutionnelle de la protection et de l'assistance à l'enfance. Dans un même ordre d'idées, les deux manifestations semblent relever de disciplines clairement différentes et s'adresser à des publics fondamentalement différents, entre médecins et juristes. Mais ce qu'il y a de plus frappant c'est que, dans les faits, on retrouve dans l'une et l'autre les mêmes personnages. Psychiatres, psychologues, dirigeants d'ARSEA, magistrats, fonctionnaires, on y retrouve à chaque fois toutes les catégories de professionnels concernés par l'enfance inadaptée, autant de personnes que l'on retrouve notamment au comité de rédaction de la revue de Le Guillant, *Sauvegarde*, dont la place et l'évolution permettent de retracer les forces en présence, les mouvements et les recompositions du champ de l'enfance de l'après-guerre.

Heuyer, Wallon, Le Guillant, Chazal, Dublineau, Lutz, Pinatel, Joubrel, Lafon, si les attributions des ministères ne sont pas encore clairement tranchées et si la confusion règne encore autour des modalités de prise en charge des enfants inadaptés, les contours idéologiques et scientifiques qui entourent cette jeune catégorisation sont déjà multiples et bouillonnants. Ceux-ci émergent progressivement depuis le milieu des années vingt et sont incarnés peu ou prou par les mêmes personnes dont les divergences, les alliances et les complémentarités vont peu à peu donner corps à ce qu'est l'enfance inadaptée, au travail à effectuer avec elle, et aux types de professionnels à former pour ce faire.

Heuyer, revenant sur son parcours lors du premier congrès de l'UNAR<sup>156</sup> en 1950 expose la multitude d'initiatives et de personnages investis pour l'enfance autour des années vingt. Ce faisant, il insiste surtout sur leur séparation et leurs clivages en fonction de leur ministère de rattachement : Éducation

---

156 Association nationale des ARSEA, fondée et présidée dès 1950 par le Dr Lafon, soutenu par le Ministre de la Santé de l'époque, Mme Poinso-Chapuis, qui prendra très vite un rôle de contrôle et de coordination des différentes associations entre elles, mettant un terme de fait à la fonction de coordination du Conseiller Technique auprès du Ministère, exercée par L. Le Guillant.

Nationale, Justice, Santé ; ce qu'il écrit ainsi :

*Il y avait aussi des institutions – je ne peux les nommer toutes. Elles avaient toutes un défaut, elles étaient isolées, elles travaillaient souvent bien, chacune de son côté. Surtout, elles étaient entravées dans leur fonctionnement par ce que je pourrais appeler la séparation des pouvoirs de ceux qui s'occupaient de l'enfance : Santé, Éducation Surveillée, Éducation Nationale.<sup>157</sup>*

Qu'en est-il alors des tentatives de ces trois ministères avant la Libération ? Comment une branche mineure (la NPI) d'une discipline elle-même isolée au cœur de la médecine (la psychiatrie) va-t-elle prendre un tel ascendant pratique et idéologique en un peu moins d'une trentaine d'années ?

Pour tenter d'apporter quelques éléments de réponse à ces deux questions, il faut avant toute chose retracer l'état des lieux des trois ministères concernés à l'époque, Éducation Nationale, Justice et Santé, pour redessiner les contours de cette « séparation des pouvoirs ».

### 1.2.1. L'Éducation nationale

En son sein, la question se pose de manière relativement simple : que faire des enfants qui ne suivent pas en classe et perturbent trop visiblement les leçons ?

La réponse institutionnelle apparaît dès 1909 avec la création des classes de perfectionnement. Il s'agit là d'un enseignement spécial pour des enfants dits anormaux mais cependant éducatibles. Pour les diagnostiquer on utilise le test de QI récemment mis au point par les psychologues Binet et Simon en 1905, et l'on confie ensuite le suivi de leur évolution à des commissions médico-pédagogiques.

L'idée est claire : en deçà des élèves normaux il y a des élèves « éducatibles » dont l'Éducation nationale peut faire quelque chose. Pour les autres, ils relèvent de structures sanitaires (asiles) ou médico-sociales (IMP). C'est donc à la médecine que l'on demande de faire le tri entre les uns et les autres, et c'est là tout le sujet de la thèse de Heuyer en 1914 qui défendra tout au long de sa vie la pertinence et l'importance de tests de dépistage à l'école.

Dans les faits, cette loi est très peu et très mal appliquée, le recours aux experts médicaux laissé à l'appréciation des inspecteurs d'académie qui ne s'en saisissent pas, redoutant de mettre à mal le principe égalitaire républicain en introduisant un débat sur le traitement différencié en fonction des aptitudes intellectuelles. En 1936, on ne compte qu'une quarantaine de classes de perfectionnement, essentiellement dans de grandes villes, comme celle de la rue de la Brèche-aux-loups où va officier Deligny pendant quatre mois entre Janvier et Avril 1938, avant d'enseigner dans celle de Nogent-sur-Marne jusqu'en Janvier 1939. C'est dire à quel point le passage dans l'enseignement de Deligny –

---

157 G. Heuyer, « Bilan de vingt-cinq années de travail », reproduit dans *Sauvegarde de l'enfance*, N°3-4, Avril 1950, p. 264.



même si celui-ci va passer le CAEA en Mars 1942<sup>158</sup> – se fera lui aussi dans un secteur mineur de l'Éducation nationale, dans la marge de l'institution, précisément là où l'on peut trouver le plus de latitude pour changer les habitudes, essayer de nouvelles manières de faire, improviser et expérimenter ses propres tentatives.

Avant tout centrée sur l'éducation des millions d'élèves « normaux », l'Éducation nationale reste dès le début en retrait par rapport aux débats et aux tentatives qui concernent l'enfance inadaptée ; aussi bien au niveau des dispositifs qu'elle met en place que des professionnels censés les prendre en charge.

### 1.2.2. La Justice

Depuis 1911 l'éducation surveillée – sous-direction de l'administration pénitentiaire – a quitté le ministère de l'Intérieur pour celui de la Justice. En 1912, une loi fonde l'architecture et les principes de l'éducation surveillée (qui deviendra ensuite la Protection Judiciaire de la Jeunesse) en instaurant une juridiction spécialisée pour les mineurs : le tribunal pour enfants. Elle prévoit que les magistrats qui y exercent soient spécialisés – ce qui ouvre la voie à la création véritable du juge pour enfants en 1945. Elle demande également à ce qu'ils fondent leurs décisions sur la connaissance du mineur, notamment à travers des enquêtes sociales – ce qui donne une légitimité institutionnelle à bien des professions chargées de rendre compte au magistrat, assistantes sociales et éducateurs spécialisés *in primis*. Elle prévoit enfin qu'ils puissent décider de mesures éducatives avant toute chose, qu'il s'agisse de liberté surveillée, de placement en société de sauvegarde de l'enfant, en établissements privés ouverts ou fermés, et non plus seulement en maison de correction ou en colonie pénitentiaire.

D'une manière générale, la période de l'entre-deux-guerres est marquée par la remise en cause du traitement carcéral de l'enfance délinquante et par le retentissement des révoltes qui y ont lieu périodiquement<sup>159</sup>. C'est ce qui conduira à la fermeture de la colonie pénitentiaire de Mettray en 1939, ou encore à la tentative d'instaurer des méthodes scoutes dans des établissements comme Saint Hilaire ou Saint Maurice où comme le dit Heuyer en 1950 : « ce fut une initiative qui conduit à un demi-échec.<sup>160</sup> ».

Ce n'est qu'en 1945, avec les ordonnances du 2 Février et du 1<sup>er</sup> Septembre, que la loi de 1912 voit

---

158 Certificat d'Aptitude à l'Enseignement des enfants Arriérés.

159 Révoltes à Belle-île en 1934, à Mettray en 1936, à Saint Hilaire en 1940. Voir sur le sujet M. Chauvière, « L'émergence de l'éducation surveillée en France vers 1945 », dans M. Chauvière, P. Lenoël, E. Pierre (dir.), *Protéger l'enfant, raison juridique et pratiques socio-judiciaires (XIX<sup>ème</sup>-XX<sup>ème</sup> siècle)*, Rennes, PUR, 1996, pp. 158-159. Voir sur le sujet, dans le cadre plus spécifique des « centres de préservation pour jeunes filles », qui sont le pendant des colonies pénitentiaires pour garçons, l'ouvrage *Vagabondes*, L'arachnéen, Paris, 2015, qui revient particulièrement sur une révolte qui a eu lieu au centre de Clermont, dans l'Oise, en 1934 et 1935, reproduisant en fac-similé un grand nombre de documents d'époque.

160 G. Heuyer, art. cité, p. 267.

compléter ses principes par des moyens et des outils véritables. L'éducation surveillée est désormais une direction autonome au sein du ministère de la Justice et possède des principes clairement affirmés, qu'il s'agisse du primat de l'éducation sur la répression ou du rôle du juge des enfants, de l'individualisation de la peine ou de l'examen du parcours de vie de l'enfant plus que de son acte délictuel.

Ainsi semble s'inscrire dans les faits – et dans le domaine le plus structuré institutionnellement – un changement de conception de l'enfance délinquante/anormale, déjà en germe depuis le début du siècle où comme le résume Michel Chauvière :

*secteurs public et privé confondus, observe-t-on le début d'un changement d'attitude pratique, impulsé vers le haut, à l'égard des enfants placés, qui veut faire croire à leur rééducation possible.<sup>161</sup>*

En une trentaine d'années donc, l'éducation surveillée se structure fortement, autour de la place et de la fonction du juge, et là encore il s'agit avant toute chose de ménager de la place pour que naisse un empire dans un empire : la justice des mineurs au sein de la justice elle-même. C'est à cette reconnaissance-là, de la spécificité et de la nécessité de juridictions et d'institutions propres aux mineurs que vont s'atteler des magistrats et des fonctionnaires engagés : Chazal, Pinatel, Ceccaldi, Lutz à la suite de magistrats célèbres comme le Juge Rollet.

Si cela répond et fait écho à un mouvement plus général autour de l'enfance, le combat est mené sur le terrain juridique, législatif et institutionnel ; laissant apparemment peu de place aux travaux et aux revendications portées par la NPI depuis les années vingt. En apparence seulement, car si la place des médecins dans la nouvelle organisation de l'éducation surveillée n'est que minime, le mouvement de son évolution est soutenu par la proximité et le travail avec des psychiatres qui voient dans l'enfant délinquant l'un des territoires d'extension de leurs analyses et de leurs méthodes.

Ainsi, pour Heuyer, les problèmes et les caractéristiques des enfants inadaptés sont fondamentalement les mêmes que ceux des enfants délinquants. Ce qui valide en retour pour l'un et l'autre cas l'approche du neuropsychiatre infantile censé diagnostiquer et traiter ces enfants dont la pathologie provoque une inadaptation sociale plus ou moins prononcée, de la débilité à la délinquance. Si l'asile a fait son temps, le médecin aliéniste conserve les mêmes schèmes de pensée, et c'est à l'enfant délinquant comme à l'enfant inadapté en général qu'il faut en appliquer la grille de lecture. C'est ce que l'on peut lire sous sa plume dans la *Revue de l'éducation surveillée*, récemment créée, en 1946 :

*Pour le délinquant comme pour l'aliéné, le critérium est essentiellement social. L'aliéné est un malade mental qui ne peut s'adapter au milieu social normal parce qu'il y est une cause de trouble pour l'ordre public ou un danger pour la sécurité des personnes.*

---

161 M. Chauvière, « Questions pour un non-événement : quelles alternatives à l'éducation surveillée en 1945 ? », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, N°1, 1998, p. 44.

*Le délinquant qui commet une infraction au code qui régit la vie sociale et qui les commet à cause de ses troubles du caractère est un malade. Tous les psychiatres ou anthropologistes qui ont étudié les adolescents délinquants ont constaté que parmi eux il y avait 80% d'anormaux, débiles ou déséquilibrés du caractère.<sup>162</sup>*

Si le délinquant est par définition un inadapté, et que l'inadaptation est la marque d'une maladie mentale – ancrée dans le caractère de l'enfant – alors il importe avant toute chose pour Heuyer que l'éducation surveillée fasse appel au savoir du neuropsychiatre infantile. Cela non seulement pour diagnostiquer et identifier l'anomalie essentielle du caractère à l'origine de l'infraction commise par le délinquant ; mais également pour trouver en fonction de celle-ci les mesures les plus aptes à « reclasser » l'adolescent. La connaissance du trouble peut alors expliquer – tout ou partie – l'acte délinquant ; elle est donc la voie la plus sûre pour choisir et adopter les moyens les plus efficaces à sa rééducation. Si Heuyer prônait déjà avant la Première Guerre mondiale, dans sa thèse en 1914, l'examen psychiatrique de tous les écoliers afin de séparer les enfants normaux des anormaux, après la Seconde Guerre mondiale et de manière cohérente il défend la nécessité de la connaissance du caractère de l'enfant délinquant – sa base biologique – avant toute tentative de rééducation. Ce qu'il énonce sans ambages, prêchant inlassablement pour sa propre discipline jusqu'au cœur de la justice des mineurs :

*Dans toute maison, où l'on s'occupe de rééducation d'enfants délinquants, l'étude du caractère individuel doit être la préoccupation essentielle des directeurs et des rééducateurs. Cette étude du caractère individuel doit être faite en collaboration avec le médecin psychiatre.<sup>163</sup>*

La logique de la réflexion médicale de Heuyer apparaît donc parfaitement claire et son raisonnement sans faille lorsqu'il conclut son article de la sorte :

*De même chaque type de caractère aboutit à une forme particulière de délinquance, de même chaque anomalie caractérielle doit être la base de mesure de discipline et de redressement des adolescents placés en maison d'éducation surveillée.<sup>164</sup>*

### 1.2.3. La Santé

Comme le rappelle Michel Chauvière,

*Quand on dit côté santé, il faut d'abord se rappeler qu'il s'agit encore, en 1945, d'un jeune ministère. Il est créé en 1920, par rapprochement de trois compétences : l'Hygiène, l'Assistance Publique et la Prévoyance Sociale, détachées les unes de l'Intérieur, les autres*

---

162 G. Heuyer, « Délinquance et troubles du caractère chez les adolescents », *Revue de l'éducation surveillée*, N°2, Mai-Juin 1946, p.40.

163 *Ibid*, p. 49

164 *Ibid*.

Au cours des années trente le ministère de la Santé va progressivement s'imposer comme un organisme de contrôle et de tutelle, en mettant au point et en imposant des normes aux établissements privés qui accueillent les enfants « en danger moral, vagabonds ou malheureux » dont il ne peut s'occuper directement faute de moyens et d'établissements publics pour ce faire. Avant la Seconde Guerre mondiale ce sont donc essentiellement les œuvres d'assistance, de bienfaisance et autres Bons Pasteurs, tous privés, qui s'occupent des enfants qui ne relèvent ni directement de la justice, ni de l'asile.

Dès lors, c'est un ensemble de mesures législatives qui va faire droit aux prétentions des milieux médicaux sur cette partie de l'enfance, et dont la progression – à la fois idéologique et institutionnelle – s'avère manifeste à partir du début des années trente. Ce que résume parfaitement Michel Chauvière :

*C'est aussi l'indication d'une stratégie des milieux médicaux en cours de spécialisation, avec la neuropsychiatrie infantile. En réalité celle-ci est devenue une technique incontournable, mais un certain nombre de médecins désespèrent de voir aboutir leurs efforts de diagnostic et de prise en charge concernant les enfants en difficulté du côté de l'éducation nationale, dont la légitimité reste pourtant évidente en matière éducative ; un certain nombre d'entre eux se retourne alors vers le ministère de la Santé, leur propre tutelle.*<sup>166</sup>

Nul doute que le plus célèbre des neuropsychiatres infantiles, Georges Heuyer, soit à compter du côté de ceux que l'inertie de l'Éducation nationale désole. Dans les faits celui-ci est, dès le début des années vingt, proche des milieux privés, épars et non coordonnés qui sont souvent le produit de l'engagement de quelques personnalités en faveur de l'enfance malheureuse. On se souvient que c'est dans les locaux du Patronage de l'enfance qu'est créée la Clinique annexe de Neuropsychiatrie Infantile en 1925. Présidé par le Juge Rollet, le Patronage de l'Enfance et de l'Adolescence est fondé en 1890 et vise à accueillir temporairement, faire travailler puis orienter vers des métiers en province, de jeunes garçons sans ressources ni ouvrage, placés par le juge.

Dès sa fondation, la clinique de NPI est en lien direct à la fois avec le secteur pénal et le secteur privé ; et c'est dans cet espace où enfant délinquant, enfant anormal ou enfant malheureux ne sont ni nettement identifiés ni séparés qu'elle va s'installer et se développer dans l'entre-deux-guerres. Ce sera même l'une de ses fonctions que de faire le tri entre les enfants dont la déficience est organique et ceux chez qui elle résulte du caractère, entre les « débiles intellectuels » et les « déséquilibrés ». Alors que les premiers sont difficilement utilisables, la rééducation des seconds est possible et peut apporter des résultats pour peu que l'on identifie le plus précisément possible le trouble du caractère

---

165 M. Chauvière, « Question pour un non-événement : quelles alternatives à l'éducation surveillée en 1945 ? », art.cité, p. 44.

166 *Ibid*, p. 45.

dont ils souffrent pour y apporter la thérapeutique appropriée. Le rôle du médecin est alors essentiel pour Heuyer :

*Je tiens à insister sur le rôle essentiel du médecin. Ce rôle est de dépister les enfants malades du cerveau, des enfants anormaux. C'est un rôle médical. Le médecin doit établir diagnostic, pronostic et traitement. C'est notre conception.*<sup>167</sup>

À partir de 1942, c'est le ministère de la Santé qui va prendre les choses en main concernant l'enfance inadaptée ; que ce soit sur le plan doctrinal avec le Conseil Technique de l'Enfance Inadaptée, comme sur le plan pratique avec la création et la coordination des ARSEA.

Présents dans l'un comme dans l'autre des médecins comme Heuyer et Le Guillant y joueront un rôle central qu'il nous faudra détailler davantage. Cette prise en main par le ministère de la santé s'explique par un certain nombre de facteurs convergents à l'époque, que M. Chauvière examine très précisément dans son ouvrage de 1980<sup>168</sup> et qui relève de trois types de raisons.

Pour des raisons politiques le Régime de Vichy se méfie de l'Éducation nationale et de ses « hussards de la République », soupçonnés d'être trop liés à la Troisième République. Pour des raisons idéologiques ensuite, l'eugénisme de l'époque et la caractérisation biologique de l'enfance inadaptée contribuent à rapprocher ces enfants des malades bien plus que des cas sociaux. Le constitutionnalisme ambiant fait des problèmes sociaux la conséquence de tares organiques et du caractère propre de l'individu déviant, d'où une action médicale légitime. Pensée médicale et conception politique se correspondent ; autant de traits propres à ce que l'on peut appeler une idéologie.

Pour des raisons techniques enfin, il se développe depuis les années vingt une vaste réflexion sur l'étiologie, la prise en charge et le devenir de l'enfance inadaptée dont les chefs de file, présents dans toutes les institutions, sont les médecins psychiatres, Heuyer en tête. Des patronages aux revues spécialisées, des stages de formation aux conférences, ils sont dans les institutions – que parfois ils gèrent directement comme les docteurs Lafon à Montpellier, Heuyer à Paris ou Keller à Lyon – ils travaillent avec les juges et toutes les œuvres privées. Ils sont à pied d'œuvre et leur travail, leur pensée parfois (celle de Heuyer notamment) rejoignent les intérêts et les préoccupations du temps.

Tout va se précipiter, au sens chimique du terme, entre 1942 et 1948. Même si la période 1944-1948 reste celle de la plus grande profusion d'idées, de techniques, de méthodes et de conceptions différentes, si elle apparaît de prime abord comme la plus vive et la plus embrouillée, voire la plus féconde, elle doit être comprise dans un mouvement plus vaste où les mêmes conceptions et les mêmes hommes jouent un rôle de premier ordre.

---

167 G. Heuyer, « Exposé de M. le Dr Heuyer » aux Actes du Congrès de Patronage, Paris, Juin 1933, repris dans la *Revue pénitentiaire et de droit pénal. Bulletin de la société générale des prisons*, tome 57, N°8-9-10, Août-Octobre 1933, p. 323.

168 M. Chauvière, *Enfance inadaptée, l'héritage de Vichy*, ouvr. cité, chap. 2.2, pp. 92-109.

### 1.3. RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET RECHERCHE DE LEGITIMITE

Il faut maintenant examiner un peu plus précisément quels sont les principaux aspects de la pensée de Heuyer. Cela pour comprendre comment, au-delà de l'homme et de sa pratique, celle-ci va se diffuser et correspondre à ce point à l'esprit d'une époque, par-delà des régimes politiques aussi divers que le Front populaire ou la Révolution nationale.

#### 1.3.1. Le socle idéologique : le constitutionnalisme

Le constitutionnalisme est une théorie qui agite les milieux scientifiques dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle autour de la conception de la criminalité : quelle est la part d'hérédité et celle du milieu dans la genèse du crime ?

Elle se développe à la suite des travaux des criminologues italiens, notamment de Lombroso. S'inspirant des théories de l'évolution des espèces, Lombroso cherche à montrer qu'il existe un type de criminel-né que son hérédité porterait nécessairement au crime. Celle-ci serait alors visible à fois par certains traits ataviques de son caractère mais aussi par certains traits physiques, proprement corporels. Cette conception est rapidement combattue par l'école criminologique française, emmenée par le médecin Lacassagne et le sociologue Gabriel Tarde, qui mettent tous deux l'accent sur l'importance des facteurs sociaux dans l'étiologie de la criminalité.

Mais progressivement au début du vingtième siècle, en France, les thèses constitutionnalistes vont revenir au premier plan et se renforcer, grâce au travail entre autres du professeur Dupré. Médecin aliéniste à l'hôpital Sainte Anne, il est titulaire de la chaire des maladies mentales et de l'encéphale et sera le directeur de Heuyer dont il restera, comme le disent E. Guey et S. Boussion, « le maître incontesté et admiré<sup>169</sup> ». Dans son rapport sur les « perversions instinctives », présenté au Congrès des Aliénistes et Neurologistes de Tunis en 1912, Dupré identifie trois types de « constitutions psychologiques morbides » qui naissent de tendances transmises par l'hérédité. Au sein de ces constitutions, celle du pervers connaîtra une longue postérité dans le domaine de l'enfance puisque cette nosographie de Dupré et cette catégorie sera le socle sur lequel Heuyer fondera par la suite toute une partie de son travail, associant d'emblée perversion et délinquance, constitution et propension au crime, ce qu'il affirme généralement sans ambages :

*les enfants pervers sont les agents actifs et précoces de la criminalité juvénile, d'où l'extrême importance de leur détection rapide et de leur mise hors d'état de nuire.<sup>170</sup>*

En un demi-siècle, et principalement grâce au travail de Heuyer, l'attention de la psychiatrie va se

---

169 E. Guey et S. Boussion, « Le fonds Georges Heuyer (1884-1977) : un vingtième siècle scientifique, à l'orée de la psychiatrie infantile et de ses ramifications », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°12, 2010.

170 G. Heuyer, cité dans A. Ohayon, ouvr. cité, p. 178.

déplacer du criminel à l'enfant délinquant, jusque-là peu considéré<sup>171</sup>. Renouant avec le constitutionnalisme du siècle précédent, Heuyer s'inscrit très volontairement dans le sillage des travaux de Lombroso et de « *l'enseignement de l'école criminologiste italienne dont nous sommes tous plus ou moins les élèves*<sup>172</sup> ». C'est donc sur les rapports entre anormalité et délinquance que vont se constituer une doctrine et une discipline de première importance dans la structuration de l'enfance inadaptée.

Pour Heuyer, le caractère se définit comme une « *tendance de nature affective qui dirige les réactions de l'individu aux conditions du milieu extérieur* »<sup>173</sup>. Les enfants anormaux possèdent une anormalité constitutive qui marque leur fonctionnement psychique. Celle-ci est le fait d'une hérédité tarée, d'une dégénérescence transmise par l'hérédité. Pour le dire autrement, les tares physiques mais également psychiques (alcoolisme, syphilis, épilepsie, arriération mentale...) se transmettent indistinctement aux enfants de manière héréditaire, les prédisposant alors à l'anormalité comprise au sens large : folie, délinquance, instabilité, débilité mentale, etc. Dans un tel schéma c'est la dégénérescence et la manière dont elle prédispose le caractère de l'enfant à tel ou tel déficit qui importe, davantage que la pathologie considérée. Celle-ci n'est en quelque sorte que le symptôme qu'il importe de relier à la bonne catégorie afin de pouvoir envisager une thérapeutique appropriée, ou tout au moins utile. Comme le résume Nadine Lefaucheur :

*Heuyer appartient à une famille de pensée où folie, arriération intellectuelle, instabilité et perversité (ou prédisposition à la délinquance) étaient considérées comme presque interchangeables – un géniteur atteint de l'une de ces tares pouvait transmettre indifféremment l'une ou l'autre – et leur frontière au sein d'un même individu comme aisément franchissable, l'anormalité de l'intelligence ou du caractère d'un enfant apparaissant prémonitoire de sa future folie ou criminalité.*<sup>174</sup>

Il n'y a alors rien d'étonnant, dans un schéma où l'hérédité prédispose à tout type de troubles, à mettre en parallèle et sur un même plan anormalité et délinquance comme le fait Heuyer dès sa thèse de 1914. Détecter les anormaux c'est ainsi mettre la main sur les potentiels délinquants et peut-être, par une activité prophylactique suffisamment précoce, empêcher ces constitutions dégénérées de passer à l'acte. Utiliser l'école pour repérer, puis traiter, le délinquant avant même l'acte délictueux, voilà une

---

171 Voir M. Kaluszynski, « Enfance coupable et criminologie. Histoire d'une construction réciproque. 1880-1914 », dans M. Chauvière, P. Lenoël et E. Pierre (dir.), *Raison juridique et pratiques socio-éducatives (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1996, pp. 123-137.

172 G. Heuyer, « Délinquance et troubles du caractère chez les adolescents », *Revue de l'éducation surveillée*, N°2, Mai-Juin 1946, p. 38.

173 *Ibid.*, p. 39.

174 N. Lefaucheur, « Dissociation familiale et délinquance juvénile », dans M. Chauvière, P. Lenoël, E. Pierre (dir.), *Protéger l'enfant. Raison juridique et pratiques socio-judiciaires (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, ouvr. cité, p. 128.

idée bien peu nouvelle dont le succès ressurgit régulièrement. Si elle implique un traitement *a priori* des individus – en amont de toute réalisation au titre d'une dangerosité potentielle, héréditaire ou constitutive – elle se trouve toujours des justifications *a posteriori*. Ainsi Heuyer, dans son article de 1946, d'énoncer chiffres, pourcentages et statistiques en guise de preuve :

*Maintes fois, seul ou en collaboration, nous avons insisté sur la fréquence des troubles du caractère chez les adolescents délinquants. Dans une enquête sur la délinquance juvénile, qui a été faite au cours des années 1938-1939, mais qui n'a paru qu'en 1942 dans le journal « L'enfance coupable<sup>175</sup> », nous avons trouvé les proportions suivantes :*

*Troubles légers du caractère : 57%*

*Troubles graves 40,5%*

*Pas de troubles 2,5%<sup>176</sup> »*

Dès lors, si 97,5% des délinquants possèdent des troubles du caractère, il importe avant toute chose de dépister les enfants dégénérés, d'identifier le plus précisément le type de constitution tarée qui est la leur – leur caractère propre, pour déterminer le meilleur traitement possible ensuite. Diagnostic, classification, thérapeutique : tels seront les trois objectifs de Heuyer et les trois aspects de son travail. Ou pour le dire en ses propres termes : « *Le médecin doit établir diagnostic, pronostic et traitement.* »<sup>177</sup>. De l'amont à l'aval de la délinquance, de l'anormalité à son traitement, de l'identification des problèmes aux tentatives de solution, c'est là une manière de placer sa discipline, sous des dehors les plus scientifiques possibles, à tous les endroits stratégiques du petit monde de l'enfance inadaptée encore en construction.

### 1.3.2. La place du psychiatre et des autres professionnels : l'exemple de la Clinique Annexe de NPI

Il importe pour Heuyer, et cela de manière de plus en plus claire au fil des années, non seulement d'identifier et de circonscrire l'objet de la discipline à laquelle il veut donner le jour – enfance anormale et délinquante – mais également de donner à celle-ci toutes les garanties d'une scientificité incontestable. Derrière le flou des notions et des conceptions qui sous-tendent sa réflexion, où se côtoient pêle-mêle dégénérés, pervers, émotifs ou hérédosyphilitiques, il importe de construire un appareil et des méthodes propres à lui donner une légitimité dans le domaine médical. Parce qu'au-delà des sciences de l'esprit et de la théorisation de la psychè – ce qui est déjà un domaine dans lequel

---

175 Il s'agit de la revue de l'éducation surveillée, *Pour l'enfance coupable* dans laquelle Deligny, alors directeur du COT de Lille, écrit aussi une série d'articles entre Janvier 1944 et Septembre 1945 avec le Dr Guilbert, Médecin-chef de l'IMP d'Armentières.

176 G. Heuyer « Délinquance et troubles du caractère chez les adolescents », art. cité, p. 39.

177 G. Heuyer, « Exposé de M. le Dr Heuyer » aux Actes du Congrès de Patronage, Paris, Juin 1933, repris dans la *Revue pénitentiaire et de droit pénal. Bulletin de la société générale des prisons*, tome 57, N°8-9-10, Août-Octobre 1933, p. 322.



elle peut entrer en rivalité avec les recherches de la psychologie scientifique de quelqu'un comme Wallon par exemple – il importe pour la neuropsychiatrie infantile de conquérir avant toute chose une légitimité médicale.

Pour ce faire, Heuyer va adopter une voie qui va faire l'originalité de la NPI et utiliser une grande diversité d'outils et de méthodes, empruntant à des disciplines et à des pratiques multiples, le plus large possible, en plaçant le tout sous l'autorité et le contrôle du psychiatre. C'est sur ces bases que va se constituer le véritable laboratoire de la future pédopsychiatrie, la clinique annexe de neuropsychiatrie infantile, qui voit le jour au sein du patronage Rollet en 1925.

Dans l'exposé qu'il en donne en 1933 au congrès des Sociétés de Patronage, Heuyer détaille les différentes étapes du suivi des adolescents confiés à la clinique qu'il dirige. L'évocation du parcours de l'enfant et des différents professionnels qu'il rencontre est à lui seul révélateur de la place des uns et des autres dans le dispositif.

À peine arrivé, tous les renseignements administratifs concernant l'enfant sont collectés par une secrétaire. Vient ensuite l'enquête sociale, fruit du travail d'une assistante sociale censée pouvoir présenter soit grâce à des entretiens avec les parents, soit grâce à une enquête sur le terrain, tous les renseignements possibles sur l'hérédité de l'enfant et ses premières années de développement. Au vu de l'importance de l'hérédité dans la constitution du caractère pour Heuyer, on comprend aisément qu'il « *attache une grande importance à cette enquête sociale*<sup>178</sup> » qui, pourrait-on soupçonner même s'il n'en dit mot, peut déjà donner l'essentiel de la matière du diagnostic à venir.

L'enfant rencontre ensuite le psychologue, dont la fonction est d'établir son niveau mental par l'utilisation des tests de quotient intellectuel élaborés par Binet-Simon en 1905, ainsi que son profil mental. À une époque où la psychologie n'est enseignée qu'en faculté de lettres, elle n'est pour Heuyer que peu de choses de plus qu'une technique d'examen des capacités cognitives de l'enfant. Le psychologue est essentiellement un technicien dont la fonction est d'établir des mesures qui seront, parmi d'autres, utiles par la suite pour l'élaboration du diagnostic.

Viennent ensuite les examens proprement médicaux : prise de sang, ponction lombaire éventuelle, examen oculaire, ORL, dentaire, radiologique, et soins si ceux-ci s'avèrent nécessaires. Là encore, il s'agit d'utiliser l'ensemble des spécialités médicales et paramédicales, en s'appuyant sur les techniques les plus modernes et les plus sophistiquées de l'époque – comme la radiologie – pour faire valoir dans les faits la légitimité scientifique du diagnostic.

Pour les cas les plus difficiles, les enfants restent au patronage plus longtemps. Viennent alors s'ajouter aux éléments utiles au diagnostic non seulement les observations des surveillants du patronage, mais également celle d'une psychanalyste, chargée d'apporter d'autres pistes sur les causes

---

178 *Ibid.*

du comportement lorsque l'enquête sociale n'apporte pas de réponse satisfaisante. Minoritaire à l'époque et très décriée dans le milieu médical, la jeune psychanalyse est considérée par Heuyer comme un outil intéressant, et c'est dans les murs de sa clinique que vont exercer un certain nombre des psychanalystes parmi les plus influents dans le monde de l'enfance par la suite : Sophie Morgenstern, Serge Lebovici, René Diatkine ou encore Françoise Dolto. Mais s'il s'agit là d'une entrée de la psychanalyse « par la petite porte » dans le monde médical, il ne s'agit pour Heuyer que d'une technique parmi d'autres à placer sous l'autorité du médecin psychiatre. Au final, comme le résume ironiquement Annick Ohayon :

*Dans cette logique, Heuyer n'accepte la psychanalyse que comme technique d'appoint au diagnostic et au traitement médico-psychiatrique. La synthèse théorico-pratique qu'il opère s'inspire donc de la recette du pâté d'alouettes : un cheval de constitutionnalisme, une alouette de psychanalyse.<sup>179</sup>*

Dans la majeure partie des cas, Heuyer utilise également les tests d'orientation professionnelle. Là encore il s'agit de techniques et de disciplines récentes, c'est même l'un des premières applications sociales de la psychologie qui se met en place au lendemain de la Première Guerre mondiale et qui ne s'installe véritablement qu'à la création de l'Institut National d'Orientation Professionnelle (INOP) en janvier 1928, sous l'égide du plus fervent défenseur de la psychologie scientifique et de son indépendance à l'égard de la médecine : Henri Piéron.

Psychologie, psychanalyse, qu'il s'agisse d'orientation professionnelle ou de l'origine affective des troubles du caractère, la clinique de Heuyer opère une utilisation et une synthèse de tout ce que les disciplines de l'esprit peuvent contenir d'outils et de méthodes les plus récentes. Difficile de dire si cela relève du pâté d'alouette, d'un certain opportunisme ou d'un esprit scientifique proprement éclectique, mais il est clair que ce travail d'équipe est à la fois novateur et précurseur, déterminant pour le devenir de la pédopsychiatrie, ce que résume Marie Bienne ainsi :

*L'innovation du service tient au fait que les différents champs de prise en charge de l'enfance inadaptée, auparavant dispersés, se trouvent désormais réunis au sein d'un même établissement.<sup>180</sup>*

Mais au-delà de la multiplicité des professionnels qu'il rencontre, de plus en plus spécialisés et dotés de techniques de plus en plus sophistiquées, le parcours de l'enfant dans la clinique met bien entendu en avant la place du dernier à intervenir qui est en fait le premier d'entre eux : le neuropsychiatre infantile. Après les examens médicaux de tout ordre vient l'examen clinique, assurément le plus important, celui du face-à-face entre l'enfant et le psychiatre, et celui-ci, ou en tout cas la description qu'en donne Heuyer lui-même, ne manque pas de surprendre.

---

179 A. Ohayon, ouvr. cité, p. 184.

180 M. Bienne, « "Les enfants terribles", La psychiatrie infantile au secours de la famille : la consultation du professeur Georges Heuyer en 1950 », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°6, 2004, p. 74.

Tout d'abord, c'est le premier examen au cours duquel l'enfant va pouvoir faire entendre le son de sa voix autrement que pour répondre à des questions fermées visant à remplir des grilles de questionnaires. D'autre part, il n'y a pas d'outils ni de techniques entre le psychiatre et l'enfant. On exagérerait à peine l'esprit du texte de Heuyer en déduisant que s'il y a des praticiens du travail avec l'enfant, qui travaillent stylos, questionnaires, seringues ou stéthoscopes en main, il y a un savant qui opère directement, en face à face, grâce à un mélange de savoir-faire, d'habileté et de ruse et qui sait venir à bout des enfants les plus malades pour leur arracher le véritable nom de leur pathologie, mettre un mot sur le trouble du caractère que cache chaque visage enfantin. C'est que le psychiatre apparaît tout autant exorciste que virtuose lui qui, contrairement aux autres praticiens qui agissent isolément dans leurs laboratoires respectifs, agit à visage découvert et en public, pour l'édification des autres spécialistes, élèves en psychiatrie, qui n'en sont pas moins des assistants pour autant. Conscient du caractère éminent de sa fonction, Heuyer ne manque pas d'écrire : « *Mon rôle est d'enseigner ; je dois faire l'examen devant les élèves, le contraire ne se comprendrait pas.*<sup>181</sup> ».

La description du travail du psychiatre prend alors davantage de place et de relief dans le texte de Heuyer, et la narration prend même le pas sur l'énumération des tâches et des techniques utilisées par les uns et les autres. Il faut alors lire le paragraphe entier pour saisir cette apothéose du parcours de l'enfant dans la clinique :

*Mais je dis que l'examen en public est essentiel, si toutefois on sait manier un enfant. Dès qu'un enfant entre dans la salle, on voit ses réactions, son orgueil, sa méfiance, son émotivité ; son attitude s'oriente sur les premières questions à poser qui ne doivent pas être systématiques. Tout de suite l'enfant montre par ses réactions les manifestations de son caractère beaucoup mieux en public qu'en tête à tête. Il ne suffit pas de l'écouter. L'examen d'un enfant qui a des troubles du caractère, c'est presque un duel. L'enfant dissimule ; il faut l'obliger à montrer son caractère ; il faut poser une série de questions qui, parfois, le blessent ou l'émeuvent ; je ne suis jamais plus heureux que lorsque j'arrive par mes questions, en public, à faire jaillir des larmes chez un enfant qu'on m'a présenté comme un pervers irréductible. Je me dis que tout n'est pas perdu et qu'on peut avoir encore espoir en lui, puisqu'il est capable de s'émouvoir.*

*J'attache une très grande importance à l'examen en public.*<sup>182</sup>

Une fois l'examen clinique réalisé, après avoir pris connaissance des résultats de ce que l'on appellerait aujourd'hui une équipe pluri-professionnelle et tranché si besoin entre les désaccords des uns et des autres<sup>183</sup>, le psychiatre décide. Dès lors, autant la description de l'examen clinique se fait

---

181 G. Heuyer, « Exposé de M. le Dr Heuyer » aux Actes du Congrès de Patronage, Paris, Juin 1933, art.cité, p. 327.

182 *Ibid.*

183 Ce qui montre clairement la place dominante, à la fois scientifiquement et administrativement du psychiatre dans tout cet édifice, et la place presque supplétive des autres disciplines. Ainsi : « *La question est très complexe. Les*

lyrique sous la plume de Heuyer, autant celle de la décision – qui suit immédiatement le long passage cité ci-dessus – renoue avec une sobriété et une sécheresse toute médicale :

*Quand l'examen est terminé, il faut prendre une décision. L'avis doit être bref, précis et clair.*<sup>184</sup>

La décision du psychiatre possède deux aspects. D'une part, il s'agit d'énoncer un diagnostic. Débile, émotif, pervers, instable, il s'agit d'identifier le plus finement possible le caractère propre de l'enfant. D'autre part, au vu des possibilités d'utilisation voire de réadaptation de l'enfant en fonction du caractère considéré, il faut essayer de trouver la solution pratique qui lui soit la plus adaptée : conseil aux familles, traitement médical, placement, internement.

Heuyer et son équipe tentent d'aller de l'amont à l'aval du trouble, c'est-à-dire non seulement d'élaborer le diagnostic le plus précis possible au vu de l'ensemble des techniques disponibles ; mais aussi de classer le plus précisément possible l'enfant dans une caractériologie générale ; et enfin de chercher la thérapeutique la plus appropriée. Il s'agit de manière très concrète de trouver l'institution la plus adaptée en fonction du caractère de l'enfant, de son lieu d'habitation, des possibilités de la famille, des établissements disponibles. Comme le résume Heuyer, cette conclusion pratique est l'un des traits spécifiques de la clinique :

*Pour chaque enfant envoyé par les parents, par les écoles ou confié par les tribunaux, nous cherchons une conclusion pratique. Nous collaborons avec les patronages. Nous discutons chaque cas ; nous faisons tout ce que nous pouvons pour que la collaboration médicale donne un résultat.*<sup>185</sup>

Stratégiquement, cela permet aussi de faire connaître le travail de la clinique dans la constellation encore très disparate des institutions, établissements, œuvres ou services qui s'occupent d'enfance délinquante, en danger, malheureuse, abandonnée, arriérée, etc. Au croisement des disciplines et des méthodes les plus modernes de l'époque, mais également d'institutions aux tutelles variées (Justice, Santé, Éducation nationale), Heuyer assure ainsi à sa discipline naissante à la fois une légitimité

---

*résultats que nous obtenons sont parfois contradictoires. Il y a quelquefois désaccords entre le psychologue, l'assistante sociale, la psychanalyste. C'est le médecin qui doit arbitrer le débat. », Ibid. Si sur plusieurs points les conceptions de Heuyer vont s'infléchir – au moins dans leur formulation – sur la place prédominante du pédopsychiatre dans l'enfance inadaptée, son avis restera encore le même trente ans plus tard, dans l'introduction à la seconde édition de son *Introduction à la psychiatrie infantile* où il écrit : « L'étude de l'enfant inadapté à son milieu est un travail d'équipe qui doit être accompli sous la direction et la responsabilité du pédopsychiatre. Des techniques diverses sont adjuvantes. Elles ne sont que des facteurs utiles ou nécessaires dans le diagnostic et le pronostic. Séguin, instituteur, collaborateur d'Itard puis d'Esquirol, auteur de *L'éducation physiologique des idiots et autres enfants arriérés* (1946) a eu conscience de la nécessité de faire des études médicales pour que sa connaissance de l'enfant fût totale. », G. Heuyer, *Introduction à la psychiatrie infantile*, (2ème édition), Paris, PUF, 1966, p. XIII.*

184 *Ibid.*

185 *Ibid.*, p. 328.

scientifique et une visibilité pratique inédite qui l'inscrivent, de fait, au cœur de tous les débats concernant l'enfance inadaptée. Dès lors, ce n'est plus qu'une question de temps pour que la discipline ainsi constituée et positionnée ne devienne incontournable, ce qu'elle ne manquera pas de devenir progressivement entre 1925 et la Libération.

### 1.3.3. La légitimité scientifique : l'usage de la statistique et de l'enquête

Au-delà des méthodes et des professionnels qui travaillent au sein de sa clinique et de la personne même de Heuyer – sa présence dans les colloques, conférences, comités de rédaction et autres commissions interministérielles – la discipline naissante va aussi progressivement s'assurer une légitimité scientifique par l'usage que Heuyer fera de la statistique et de l'enquête.

Depuis sa thèse de 1914, c'est à l'école que Heuyer envisage de pouvoir procéder aux examens afin de déceler les potentiels anormaux présents en classe. C'est en son sein que se trouvent réunis le plus d'enfants du même âge qu'il serait pratique de soumettre à une batterie de tests psychophysiques. Il va donc appuyer son travail sur deux études qu'il va mener en milieu scolaire, avec Lahy, alors directeur du laboratoire de psychologie à l'École pratique des Hautes Études, et dont il présente les résultats en 1925, puis en 1927<sup>186</sup>.

Par la suite, l'installation de la clinique lui apportant directement les sujets nécessaires à ses enquêtes, c'est au sein de celle-ci que, de concert avec ses élèves et assistants, il mènera enquêtes et études statistiques. Plusieurs enquêtes sont importantes en ce qui nous concerne. Celle de 1942 qui porte sur quatre cent dossiers de jeunes délinquants amenés en consultation à la clinique. C'est une étude importante parce qu'elle sera par la suite largement relayée, régulièrement citée<sup>187</sup> – souvent par Heuyer lui-même – pour montrer le lien, d'après lui indubitable puisqu'avéré dans 88% des cas examinés, entre délinquance et dissociation familiale<sup>188</sup>. Au-delà du bien-fondé ou non des hypothèses et des méthodes scientifiques de Heuyer, cette étude est importante en ce qu'elle montre l'acmé de l'influence de Heuyer dans le monde de l'enfance inadaptée par le fait justement qu'elle ne soit presque pas contestée, et ce jusqu'au milieu des années cinquante. Le constitutionnalisme qui en est le fond idéologique s'impose de manière presque générale et il n'est pas étonnant que ce soit sous la plume de Deligny que viennent s'y ficher les premières banderilles lorsque l'on lit dans *Graine de crapule* :

---

186 En 1925 au Congrès des médecins aliénistes et neurologistes de Paris ; en 1927 lors de la 4<sup>ème</sup> Conférence Internationale de Psychotechnique.

187 Notamment par M. Pinatel, dans son introduction au 1<sup>er</sup> *Cahier de Sauvegarde*, de 1947, intitulé « Criminologie et statistique ». Pinatel est à l'époque Inspecteur au Ministère de l'Intérieur et *Les cahiers de Sauvegarde*, des suppléments à la revue fondée par le Dr. Le Guillant, ce qui montre à l'époque l'influence des thèses et des résultats de Heuyer dans l'ensemble du champ de l'enfance inadaptée.

188 Pour le détail des critiques que l'on peut faire à cette enquête, voir N. Lefaucheur, art. cité, pp. 129-132.

*Il y a les hérédotuberculeux, les hérédoolcooliques, et les hérédomalheureux.*<sup>189</sup>

Deux autres enquêtes connaîtront également un certain retentissement. La première, réalisée entre 1943 et 1944, dite celle des « cent mille enfants », a lieu sous l'égide de la Fondation Alexis Carrel. Commandée par le régime de Vichy, cette enquête vise à « *conduire une évaluation du capital actif de l'enfance d'âge scolaire, autant qu'à la valorisation du passif récupérable, tout en appréciant l'importance du déchet.*<sup>190</sup> ». En d'autres termes – alors que les termes utilisés sont déjà admirables : actif, passif, déchet ... – il s'agit de soumettre, dans les écoles primaires, cent mille enfants de six à quatorze ans à des test bio-psychologiques pour, comme le dit Heuyer dans la présentation qu'il en fait, « *dépister les enfants anormaux en France* ». Dans un environnement idéologique clairement eugéniste, cette enquête sera vivement critiquée dans sa commande comme dans ses méthodes dès la Libération et la publication de ses résultats en 1950.

La seconde enquête, dont les résultats vont être présentés à la fois lors de la 7<sup>e</sup> section du 1<sup>er</sup> Congrès Mondial de Psychiatrie<sup>191</sup> qui a lieu à Paris en septembre 1950, et dans les colonnes de *Sauvegarde*<sup>192</sup>, porte sur « Le devenir des inadaptations ». Il s'agit de retracer l'évolution de quatre mille enfants suivis avant la guerre au patronage Rollet et à la clinique de neuropsychiatrie infantile de Heuyer, entre 1925 et 1940.

Portée par Heuyer et Le Guillant, cette enquête est la première qui vise – et c'est la préoccupation centrale de Le Guillant – à évaluer le plus scientifiquement possible la pertinence des diagnostics et des thérapeutiques proposées pour les enfants inadaptés. Cette enquête, qui vise à évaluer la pertinence des moyens mis en œuvre en faveur de l'enfance inadaptée, remet encore une fois sur le métier le débat qui entoure la théorie des constitutions et l'origine innée ou acquise des troubles psychiques chez l'enfant.

Si les résultats sont présentés de manière relativement prudente lors du congrès de 1950 par les docteurs Lubtchansky et Heuyer, il s'agit comme le dira plus clairement Le Guillant d'un complet désaveu du fond de la pensée de Heuyer et d'une pratique qui semblait dans les faits aller de soi : l'internat. Mesure technique pour répondre aux problèmes posés par les enfants inadaptés, il s'agit là du placement d'enfants en difficulté dans des patronages, des orphelinats, des centres de rééducation. À la différence de l'internement qui est une manière de faire où priment le diagnostic psychiatrique et surtout l'absence de contact avec l'extérieur, lorsqu'il s'agit de l'internat c'est la qualité de l'interaction entre le comportement d'un enfant et son milieu qui prime. Il s'agit avant toute chose

---

189 F. Deligny, *Graine de crapule*, repris dans. *Œuvres*, ouvr. cité, p. 142.

190 Voir « le niveau intellectuel des enfants d'âge scolaire, une enquête dans l'enseignement primaire », dans A. Ohayon, *Op cit.*, p. 263.

191 Auparavant la psychiatrie ne formait qu'une section des congrès de médecine, ce qui montre l'émergence de la discipline d'une manière globale.

192 *Sauvegarde*, n°34-35, Octobre-Novembre 1949.

d'éloigner l'enfant de son milieu habituel d'existence, pour le placer dans un environnement censé pouvoir répondre à ses besoins, mais plus profondément redresser les travers comportementaux adoptés jusque-là. Cela étant, l'hésitation qui se présente au lecteur devant ces termes et le choix de la plupart des acteurs de l'époque de parler d'internat et non d'internement est lui aussi porteur d'indications. Dans les deux cas, dans le discours du psychiatre, c'est à une pathologie qu'il s'agit de faire face et une thérapeutique qu'il faut mettre en œuvre, dans un endroit *ad hoc* disposant de professionnels et de méthodes spécifiques. Alors que l'on s'approche de l'idée de l'internement – renforcé par l'échéance très lointaine de ce genre de placement, 21 ans dans la plupart des cas, soit l'âge de la majorité – les psychiatres eux-mêmes parlent d'internats, plus proches de l'internat scolaire, qui incarnent alors un mode de vie en collectivité pour des enfants pour lesquels il n'est pas tant question de thérapeutique que d'apprentissages.

L'enquête montre en effet que 62% des enfants étiquetés pervers lors de leur passage à la clinique de NPI – catégorie diagnostique que Heuyer tient de Dupré et dont il ne cesse d'affirmer l'inéducabilité, l'incurabilité – ont eu, dix ans plus tard, une adaptation bonne ou moyenne. Au cœur de la théorie des caractères, le diagnostic de perversité tombe et emporte avec lui une grande part de la crédibilité scientifique de Heuyer.

Au-delà du diagnostic, c'est l'étiologie même de ces catégories qui est aussi remise en question. Alors qu'il avait fondé l'essentiel de ses analyses sur l'importance de l'hérédosyphilis et plus encore sur l'importance de la dissociation familiale dans la naissance des troubles du caractère, l'enquête montre que celles-ci n'ont presque aucun rôle dans l'adaptation ultérieure des enfants déclarés délinquants ou inadaptés. Enfin, sur le plan des méthodes et des outils de rééducation, l'enquête ouvre encore plus largement les débats qui ont cours dans le domaine de l'enfance inadaptée. Non seulement elle renvoie dos à dos traitements médicaux et thérapies psychologiques dont les effets ne semblent pas probants, mais elle identifie le placement en internat comme un facteur défavorable pour les sujets.

Critique de la doctrine, critique du diagnostic, critique des méthodes ; alors que Heuyer avait réussi à donner une cohérence et une légitimité à la jeune neuropsychiatrie infantile, ses trois fondements sont sévèrement remis en cause à l'orée des années cinquante par les résultats d'une enquête que, ironie de l'histoire, il a lui-même soutenue et dirigée.

Mais en 1950, la place de Heuyer et de sa discipline n'est pas encore remise en cause pour autant, loin s'en faut. Après la création de la Chaire de NPI en 1949 et son implantation pratique dans tous les secteurs relevant de l'enfance, l'heure est à la reconnaissance pour Heuyer et à l'ouverture des portes pour les psychiatres de l'enfance. Celle qui deviendra la pédopsychiatrie a déjà acquis un statut et conquis un territoire, c'est en son sein et au sujet des débats propres à l'enfance inadaptée que le débat va se déplacer, porté entre autres par un de ses élèves, Louis Le Guillant.

La NPI assure progressivement le socle scientifique du domaine de l'enfance inadaptée et part à la conquête des administrations pour favoriser l'organisation et le développement des institutions. Elle devient rapidement l'exemple et le fer de lance de la modernisation d'un domaine désireux de rompre avec l'histoire sombre des colonies pénitentiaires et du traitement asilaire ou pénitentiaire de l'enfance inadaptée. Mais derrière le développement de ses techniques et de ses méthodes (fiches, enquêtes, examens de toute sorte...) cette étonnante continuité de sa trajectoire ascendante entre les années 1925 et 1955 ne peut se comprendre à elle seule.

Pour mieux la mettre en perspective, il faut élargir un peu le spectre et poser un second type de questions : comment caractériser ce changement – si souvent affirmé haut et fort – dans la manière de considérer l'enfance en marge et de travailler auprès d'elle ? Comment le concilier avec la relative stabilité des institutions en charge de l'enfance sur la même époque ?

Il faut alors répondre à un troisième genre de questionnement : au-delà des publications scientifiques, des congrès parisiens ou des colloques pour notables du domaine, comment ce changement est-il relayé dans les institutions, aux côtés des enfants, dans le cœur même de la rééducation où il va assez rapidement et durablement s'ancrer ?

L'une des pistes pour comprendre cela exige de s'intéresser de plus près à ce qui va constituer les bras et les jambes de la rééducation et dont le métier est en gestation : l'éducateur. Alors que les premières écoles ouvrent pendant la seconde guerre mondiale, la période est à la discussion de son métier, de ses fonctions, de sa formation, de ses caractères. Au cœur de toutes ces oppositions, une conception va faire le lien et temporairement s'imposer – notamment parce qu'elle se lie parfaitement avec les intérêts et l'arrière-plan de la NPI – c'est le scoutisme.

Complément technique, sur le terrain du quotidien, au travail et aux catégories instaurées par la NPI, le scoutisme va être pensé et promu par certains personnages influents dans le domaine comme la matrice du travail de l'éducateur. C'est alors en l'examinant de plus près que l'on va pouvoir saisir au mieux l'arrière-plan idéologique qui domine le cœur de la rééducation dans cette période.



## 2. LE SCOUTISME

Au cours de la période qui nous concerne, après avoir examiné l'émergence de la NPI, il semble qu'une figure soit particulièrement intéressante à examiner, c'est celle d'un magistrat de formation, devenu journaliste, cadre du scoutisme français et défenseur de l'organisation du métier naissant d'éducateur : Henri Joubrel. De par sa personne, son travail et sa place au sein des réseaux – institutionnels, politiques, professionnels, éditoriaux – qui sont à pied d'œuvre dans le domaine, ses écrits méritent d'être examinés avec attention. D'autant que, si c'est un homme qui agit sur bien des plans, il est surtout l'auteur d'un œuvre abondante faite de romans, d'études, d'essais et d'articles, qui pour eux-mêmes et pour les liens qu'ils entretiennent avec d'autres points du domaine de l'enfance inadaptée permettent d'essayer d'en esquisser une cartographie.

Né en 1914 à Vannes<sup>193</sup>, Henri Joubrel intègre le scoutisme au début des années trente, qui est alors un mouvement jeune qui n'a qu'une petite vingtaine d'années. Il y prend rapidement des responsabilités et écrit dans les revues du mouvement. Il entame des études de droit à partir de 1931, fréquente les tribunaux en devenant secrétaire bénévole de Louis Cathala, conseiller à la cour pour la protection de l'enfance et commissaire régional des Éclaireurs de France. Avocat stagiaire en 1934, il plaide des affaires de mineurs. Il découvre alors autant le monde judiciaire que celui de l'enfance en danger, le milieu et les familles dont proviennent les enfants. Il travaille en tant qu'avocat jusqu'en 1939, année où il réussit le concours de la magistrature. Il n'exercera que deux ans, jusqu'au dernier jour de 1941.

C'est à cette période que sa biographie présente un tournant, en même temps que plusieurs zones d'ombre, comme pour bon nombre de personnages de l'époque. Il n'est pas mobilisé en 1940 en raison d'une santé fragile, aussi bien psychologiquement que physiquement, et dès 1941, après avoir visité le centre de *Ker Goat* et l'école Théophile Roussel à Montesson, il se présente comme écrivain et journaliste, signant régulièrement des articles dans le journal *L'Illustration*<sup>194</sup>.

Très actif dans le domaine de l'enfance inadaptée alors en construction, sa formation juridique et le nombre de ses écrits le placent rapidement dans une sorte de position d'expert des questions concernant la jeunesse et l'éducation. Comme d'autres personnages du domaine, Heuyer, Lagache ou Lafon en tête, Joubrel se défend dans ses écrits de l'époque comme dans ceux des années suivantes de faire de la politique. Mais cela étant, on constate rapidement à la lecture de ses textes que sa

---

193 Pour un exposé plus complet de la biographie de Henri Joubrel, voir S. Boussion, *Les éducateurs spécialisés naissance d'une profession, Le rôle de l'ANEJI (1947-1959)*, Rennes, PUR, 2013, pp. 74-77.

194 L'un des hebdomadaires de l'entre-deux guerres au plus fort tirage, environ 500 000 exemplaires en 1939. Très vite placé sous la surveillance du régime de Vichy, ses colonnes s'ouvriront largement aux plumes collaborationnistes pendant l'occupation, ce qui vaudra au journal d'être interdit de publication à la Libération.

conception de la jeunesse, héritée de l'idéal scout d'une jeunesse d'élite devant venir purifier la société<sup>195</sup>, tout comme son conservatisme moral où l'architecture chrétienne est omniprésente, ou encore son intérêt pour le biologisme et la pensée eugéniste d'Alexis Carrel – largement partagé à l'époque – correspondent peu ou prou aux orientations générales du régime de Vichy. Pour le dire autrement, Joubrel est un homme de son époque, dont les idées et les aspirations, si elles ne peuvent pas s'affirmer comme collaborationnistes, ne dérangent pas et ne sont pas dérangées par celles du régime en place.

Au cours de la guerre, sa position est au carrefour de plusieurs réseaux, et c'est là le trait qui marquera son activité jusqu'à la fin de sa vie, au début des années quatre-vingt. C'est en cela qu'elle est pour nous révélatrice et intéressante à examiner dans le détail, tant l'activité et la plume de Joubrel sont des relais puissants des courants de pensée de l'époque.

Juriste de formation, il est proche des milieux judiciaires qui veulent réformer le système de protection de l'enfance. Outre son frère, avocat également, avec lequel il écrira un ouvrage *L'enfance dite coupable* en 1945, et qui gravira rapidement les échelons de la magistrature parisienne, il est très ami avec le Juge Chazal, coordinateur interministériel pour l'enfance inadaptée à partir de 1942 qui organise l'architecture du système de protection de l'enfance sous l'égide des ARSEA, et par la suite figure éminente de la réforme de la justice des mineurs et premier juge pour enfant en 1945. Militant d'éducation populaire à la fin des années trente, il est proche des CEMEA et des différents mouvements scouts. C'est également un auteur dont les premiers ouvrages connaissent un certain succès, qu'il s'agisse de *La fatigue nerveuse* qu'il publie en 1943 sous le pseudonyme de Victor Lapie, dans lequel il consigne son expérience des alternances de dépressions et d'insomnies dont il souffre, ou de *Ker Goat, le salut des enfants perdus*, publié en 1945 où il fait le récit, dans le ton des grands reportages des années 30, de la vie dans ce centre de rééducation breton. Il est également introduit dans les milieux littéraires où il fréquente Louis Guilloux et plus tard Gilbert Cesbron, comme le résume l'historien S. Boussion :

*Il incarne le cœur autour duquel se fait la synthèse. Il est un infatigable propagandiste des « nouvelles méthodes contre la délinquance juvénile », à tel point qu'il fait vite figure de spécialiste. Il est à la croisée des chemins, à mi-distance de plusieurs segments professionnels et de plusieurs courants de pensée, ce qui lui permet d'agréger de nombreuses personnalités autour de lui.*<sup>196</sup>

L'immédiat après-guerre le voit prendre une importance définitive dans le domaine de la rééducation. Homme de réseaux et de contacts, il prend rapidement la mesure de l'importance des médecins dans

---

195 Voir C. Guérin, « De l'élitisme au scoutisme paradoxal », dans M. Gardet et F. Tétard (dir.), *Le scoutisme et la rééducation dans l'immédiat après-guerre : lune de miel sans lendemain ?*, Marly-le-Roi, INJEP, document n°21, 1995, pp. 13-26.

196 S. Boussion, ouvr. cité, p. 76.

le domaine et ne tarde pas à se rapprocher des neuropsychiatres éminents de l'époque, Heuyer, Dublineau ou Lafon. Auteur très prolifique il participe également à la plupart des comités de rédaction des revues de l'enfance inadaptée et de l'éducation surveillée où il peut consolider et étoffer son carnet d'adresses : *Sauvegarde de l'enfance*, *Sauvons l'enfance*, *La revue de l'éducation surveillée*, ces deux dernières fusionnant en 1947 pour donner naissance à *Rééducation* dont il assure régulièrement l'éditorial.

Il organise également à partir de 1945 et jusqu'en 1959 les Conférences du Méridien. Placées sous l'égide du Foyer Universitaire du Scoutisme Français, tous les acteurs majeurs du domaine y interviennent : médecins, magistrats, hauts fonctionnaires des différents ministères concernés, directeurs de centres, etc. Dans la même optique, il organise à destination d'un même public de professionnels de l'enfance (magistrats, éducateurs, médecins, assistantes sociales, instituteurs...) des stages d'information et de perfectionnement comme ceux de Marly-le-Roi à partir de 1946, où interviennent également les mêmes spécialistes. Ces stages, où se succèdent conférences et ateliers, permettent de confirmer des vocations, de consolider un réseau en constitution et, comme le reste des activités de Joubrel, ils possèdent une grande force intégratrice.

Tout cela contribue à donner une vision de plus en plus unitaire et structurée d'un domaine professionnel en constitution, et à aplanir assez rapidement dans l'esprit des participants – comme dans l'esprit des observateurs plus tardifs de cette période – les divergences idéologiques possibles. Par la suite, c'est à cette même fonction unitaire et intégratrice que répondra en 1947 la constitution de la première association d'éducateurs, l'ANEJI (Association Nationale d'Éducateurs de Jeunes Inadaptés), dont Joubrel est un des initiateurs et des animateurs les plus actifs, et en 1951 celle de l'AIEJI (Association Internationale des Éducateurs de Jeunes Inadaptés) dont il sera le président jusqu'en 1971.

Fer de lance de la diffusion du scoutisme dans les milieux de la rééducation, le bureau de Joubrel est également un endroit où s'échangent les offres d'emploi et les candidatures d'éducateurs, donnant progressivement lieu à ce que Françoise Tétard a pu appeler par la suite une véritable « Scout's connexion » dans le domaine étroit de l'enfance inadaptée de l'époque<sup>197</sup>. C'est en raison de cette place centrale qu'il est nécessaire d'examiner plus précisément son œuvre abondante, pour essayer de dégager les thèmes généraux et les principales orientations idéologiques dont Joubrel est à la fois le carrefour et le promoteur. Cela pour dégager plus précisément les différentes positions en place dans le domaine et ainsi tenter de « situer » au mieux celle de Deligny.

---

197 Voir M. Chauvière, *Enfance inadaptée, L'héritage de Vichy*, ouvr. cité, pp. 115-121 ; F. Tétard, « Le métier d'éducateur : scout's connexion », dans M. Gardet et F. Tétard (dir.), *Le scoutisme et la rééducation dans l'immédiat après-guerre : lune de miel sans lendemain ?*, ouvr. cité, pp. 71-83.

## 2.1. SCOUTISME ET ENFANCE INADAPTEE : ENTRE NPI ET ŒUVRES PRIVEES

Le scoutisme est un mouvement de jeunesse fondé en Angleterre en 1907 par Lord Baden-Powell, général à la retraite. Celui-ci devient rapidement une référence iconique pour les différents mouvements de scouts mais dans la France de l'entre-deux-guerres, l'appropriation – ou l'adaptation – de son mouvement arrivé sur le continent peu avant la 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale, devient un véritable enjeu.

Destiné à l'origine aux enfants des classes supérieures de la société, deux grandes orientations se dessinent entre lesquelles les rapports du scoutisme à l'enfance en marge vont se décider. Il y a d'une part celle des premiers fondateurs du scoutisme français, introduit vers 1910 en France, dans l'esprit desquels il s'agit de former dans la jeunesse française des cadres capables de relever le pays aussi bien sur le plan moral, qu'économique ou politique. C'est là une tendance dont l'arrière-plan idéologique s'affermira au sortir de la Première Guerre mondiale et de ses pertes considérables aussi bien sur le plan humain que matériel. Mais cette génération de scouts doit faire avec la génération suivante – celle de personnes comme Henri Joubrel – qui, s'écartant relativement de ce genre de nationalisme, cherche à revenir à la doctrine initiale du fondateur du mouvement de jeunesse, œuvrant à côté de l'école ou de l'armée à la formation complète des enfants que les méthodes scouts seraient capables de révéler et de rendre d'autant plus utiles à la société toute entière. Le nationalisme sous-jacent emprunte alors souvent des airs chevaleresques, et à partir du milieu des années trente se pose une question déterminante pour l'enfance inadaptée, celle du scoutisme d'extension.

Pour le mouvement la question peut être posée de manière relativement simple : peut-on inclure dans le scoutisme des populations en marge ? L'expression « scoutisme d'extension » qualifie à l'époque l'ouverture ou bien plutôt l'adaptation du scoutisme à des catégories d'enfants qui en seraient *a priori* écartés, au premier lieu les enfants handicapés. Mais cette catégorie va encore plus loin et pose la question de l'intégration au mouvement des enfants des classes populaires. Est-ce qu'ouvrir le mouvement à des enfants d'ouvriers ou d'employés correspond à son idéal de formation de « chefs » capables de régénérer moralement la nation par leur exemple et leur développement ultérieur dans la société ? Pour le dire autrement, la diffusion et l'extension du scoutisme à tous les enfants de la société ne risquent-elles pas de lui faire perdre la pureté ou l'élitisme de son intention originelle ?

De manière parallèle, peut-on considérer que le scoutisme puisse être une méthode, une école de vie pour traiter des problèmes de l'enfance en marge ? L'enjeu est extérieur au mouvement et porte en plein sur la place du scoutisme dans la formation de ceux qui ont en charge cette enfance difficile, malheureuse ou inadaptée, tout comme dans l'organisation des institutions dédiées.

Alors que pour les fondateurs français du scoutisme ces deux registres de questions se posaient de manière séparée – ceux-ci s'intéressant clairement plus à la première qu'à la seconde, qui n'était pas pour eux d'actualité – ils deviennent liés avec la diffusion rapide du mouvement dans les années

vingt-trente. Ils se posent même simultanément pour les scouts de la seconde génération, c'est-à-dire ceux de l'époque de Joubrel. D'une part au vu de l'expansion du mouvement, mais également du fait de l'implication d'une grande partie de ses membres dans la « cause » de l'enfance inadaptée que ce soit à la fin des années trente, lors de la période de la crise des « bagnes pour enfants », ou lors de la Seconde Guerre mondiale. Pour le dire autrement, ce sont ces conditions de crise – chacune différente matériellement et institutionnellement – qui remettent ces deux questions sur le devant de la scène pour des acteurs déjà imprégnés de scoutisme<sup>198</sup>.

Pour prendre la mesure de l'importance du scoutisme en France vingt-cinq ans après sa naissance en Angleterre, la réception de Baden-Powell à l'Élysée et à la Sorbonne fin 1936 donne une idée de sa rapide ascension, à tel point que le scoutisme est rapidement compté au nombre des méthodes actives, innovantes, à utiliser lors des situations de crise.

Lors du scandale des bagnes d'enfants par exemple, attisé par Alexis Danan et nombre de personnalités publiques de l'époque, c'est au scoutisme que l'on fait appel en 1937 pour faire une expérimentation visant à renouveler les méthodes des centres de rééducation de l'Éducation Surveillée. À la demande du ministre de la Justice, dont les enfants sont scouts, J. Guérin-Desjardins forme une équipe de scouts destinée à aller prendre le relais des gardiens du centre pénitentiaire de St Hilaire. Ces derniers, surnommés les « gaffes » dans ces établissements pénitentiaires pour mineurs sont surtout à l'époque des surveillants de prison que leur inefficacité a envoyé chez les mineurs. Ils sont donc non seulement rétrogradés mais n'ont pour formation et pour ambition que d'appliquer les mêmes méthodes de surveillance et de punition qui ont cours dans les prisons pour adultes. L'idée de l'expérimentation était alors de faire entrer d'autres types de professionnels au contact des enfants délinquants pour sortir des méthodes qui ont cours dans l'univers carcéral français depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Au vu de la concurrence des Ministères, comme de l'hostilité des gardiens encore en place, l'expérience sera un échec, mais revêtra par la suite une grande importance sur laquelle il nous faudra revenir.

De la même manière, alors que la guerre voit croître de manière exponentielle le nombre de mineurs traduits en justice, on manque de bras et de moyens pour s'en occuper. C'est une préoccupation de Vichy qui désire organiser le secteur de l'inadaptation dès 1942, et qui est complètement reprise au sortir de la guerre par le gouvernement tripartite en place. Au cours de cette « période rose » ou héroïque de la rééducation<sup>199</sup>, nombreux sont les scouts à avoir travaillé auprès des enfants en

---

198 Voir D. Denis, « Fruits gâtés et fruits sains : la position initiale des Éclaireurs de France 1911-1921 », dans M. Gardet et F. Tétard (dir.), *Le scoutisme et la rééducation dans l'immédiat après-guerre : lune de miel sans lendemain ?*, ouvr. cité, pp. 26-41.

199 C'est le nom que rétrospectivement, Henri Joubrel a donné à cette période dans un éditorial de la revue de l'éducation surveillée à la fin des années 1950. Voir H. Joubrel, « La période rose », *Rééducation*, n°11, Janv. 1949,

difficulté dans les institutions en train de se fédérer et de s'organiser (centre d'observation, patronages, centres de rééducation...). L'idéal scout convient et coïncide parfaitement avec les exigences du temps : sacrifice, don de soi, jeunesse du corps et de l'esprit, idéal élevé, pureté des intentions... permettent de pallier au manque de moyens et à l'improvisation constante des solutions présentées. Le centre de rééducation de Ker Goat en est un excellent exemple et va devenir une sorte d'image d'Épinal du prétendu renouveau qui a lieu à l'époque, grâce à l'ouvrage de Joubrel, mais aussi aux nombreux articles qui lui sont consacrés, ou encore au film *La cage aux rossignols* qui reprend et met en scène l'histoire de la chorale de Ker Goat. Comme le décrit l'historien Mathias Gardet, on oppose facilement une « légende dorée » et une « légende noire » du domaine, en accentuant le trait de la comparaison entre les établissements naissants et les plus en vogue comme Ker Goat, et les anciens établissements pénitentiaires comme l'ancienne colonie de Belle-Île<sup>200</sup>. Cette comparaison de clichés, voire de caricatures, a dès lors pour effet de mettre en exergue – entre autres intérêts pour les uns ou les autres de leurs zéloteurs – le rôle et la place de la méthode scout, centrale dans la vie à Ker Goat telle qu'elle est décrite par Joubrel.

Celui-ci, est tout d'abord proche des milieux de l'éducation surveillée qui dépendent du ministère de la Justice, peut-être parce que c'est le milieu le mieux organisé avec des lois *ad hoc* et des institutions déjà bien en place ; peut-être aussi en raison de sa formation juridique, qui semble être le lot commun de tous les fonctionnaires et responsables de l'éducation surveillée ; peut-être aussi par affinités personnelles, notamment avec le Juge Chazal, très actif depuis 1942, jeune comme lui. Il écrit ses premiers articles dans les revues de l'éducation surveillée (*Sauvons l'enfance*, *Pour l'enfance coupable*), et entre au comité de direction de *Rééducation* à sa création en 1947. Il ne manque jamais d'opposer l'ancienne vision de la rééducation et la nouvelle au sein de l'éducation surveillée, louant au passage le moment charnière que constitue à ses yeux l'introduction du scoutisme dans certains IPES, malgré leur échec sur le moment.

Il y revient régulièrement et dans le même mouvement, après-coup, il se positionne contre le mouvement d'indignation né des différents scandales des « bagnes d'enfants » dans les années 1934-1937. Il défend les institutions d'éducation surveillée et en loue la réforme que ce soit dans ses ouvrages comme Ker Goat ou dans certains de ses articles<sup>201</sup>. Il tempère les faits qui soulèvent l'indignation de l'époque et montre du doigt les journalistes comme Danan<sup>202</sup> avec lequel pourtant il

---

pp. 3-5.

200 M. Gardet, « Ker Goat/Belle-Île : deux centres mythiques », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°4, 2002, pp. 157-168.

201 Voir H. Joubrel, *Ker Goat*, ouvr. cité, chap. IV, p. 37 et suivantes. Voir également H. Joubrel, « Notes de voyage : l'école professionnelle de Saint Maurice », *Rééducation*, n°4, Fev. 1948, pp. 36-37.

202 S. Boussion, « De l'honneur d'une profession. Les éducateurs face aux affaires et à leur retentissement

collaborera ponctuellement dix ans plus tard dans la revue dirigée par ce dernier, *Les cahiers de l'enfance*.

Joubrel est proche également des œuvres – majoritairement confessionnelles – de protection de l'enfance dont il ne cesse de défendre le statut privé et l'indépendance par rapport aux services de l'État. Paradoxalement, alors qu'il salue avec constance le travail de Chazal à la Coordination de l'enfance en danger qui instaure un partenariat public-privé qui se poursuivra à la Libération, il se méfie du rôle et de la place de l'État dans le domaine. Il salue certaines œuvres privées qu'il n'a de cesse de mentionner en exemple d'abord pour leur financement<sup>203</sup> : Ker Goat et son autofinancement grâce à sa chorale, ce que les pupilles de son roman *La Pierre au cou*<sup>204</sup> tentent de reproduire ; ou bien le Patronage Rollet qui tente de se financer en organisant une loterie annuelle ou en faisant des quêtes dans Paris. Joubrel salue également la « réforme » de leurs méthodes, comme il le souligne en louant le travail des religieuses placées sous l'autorité de la Sœur Marie-Bernard au centre d'observation pour filles de Montpellier<sup>205</sup>. Et ce faisant, il ne manque jamais de mentionner les travaux et les avancées techniques qui ont lieu dans le domaine, sous l'impulsion de la science de son temps sous le patronage de laquelle il se place également, la neuropsychiatrie infantile. Si la référence à la NPI est une constante sous la plume de Joubrel jusqu'à la fin des années cinquante, on peut voir de quelle manière le travail d'un scientifique comme le Dr Lafon et « l'œuvre de redressement » menée conjointement par les religieuses est un bon exemple de la manière dont le domaine de l'inadaptation se renouvelle et évolue. Le ton est sans équivoque pour célébrer cette union de la cornette et du stéthoscope :

*Les auditeurs des conférences de « MERIDIEN », à Paris, ont eu le privilège d'entendre Sœur Marie-Bernard. On craint de blesser la modestie d'une religieuse, mais on ne peut tout de même manquer de dire de quelle remarquable manière, à ce Centre d'observation, la tâche est comprise... et effectuée. Les recherches scientifiques, menées par le Dr Lafon et ses élèves, se doublent d'une profonde action humaine et éducative. Laboratoire de test, mais aussi peintures claires, jolis meubles, fleurs...<sup>206</sup>*

Face à la bienveillance des œuvres confessionnelles qui dirigent majoritairement le domaine depuis près d'un siècle et à leur ouverture au progrès médical, l'État est alors suspect à double titre. D'une part parce qu'il tenterait d'étouffer voire de faire disparaître l'initiative privée au profit de structures qui dépendent directement de lui. Et d'autre part par ce qu'il comporte de lourdeurs administratives et de démarches nécessaires et inabouties, que Joubrel ne se prive pas de caricaturer dans la dernière

---

médiatique (1945-1965) », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°13, 2011, pp. 81-100.

203 H. Joubrel, « Va-t-on nationaliser les œuvres privées », *Sauvons l'enfance*, n°66, Sep-Oct. 1946.

204 H. Joubrel, *La pierre au cou*, Paris, L'amitié par le Livre, 1953.

205 H. Joubrel, « L'association régionale de Montpellier », *Sauvons l'enfance*, n°68, Janv-Fev. 1947.

206 *Ibid*, p. 12.

partie du roman précédemment cité, *La pierre au cou*, ou dans des articles dans une revue qui dépend pourtant du ministère de la Justice, *Rééducation*<sup>207</sup>. Il reste alors sur une ligne de crête sur ce plan : proche du ministère de la Justice, auquel il n'adresse ni critique ni reproche, et dans le même temps critique à l'adresse du ministère de l'Éducation nationale comme de la Coordination des services de l'enfance déficiente et en danger moral dirigée par Louis Le Guillant, conseiller technique auprès du ministre de la Santé à partir de 1945.

Face à l'État, ses lourdeurs et ses administratifs parfois loin du terrain, le secteur privé apparaît pour Joubrel comme une source d'initiatives et d'innovations. Dans une manière de pensée somme toute classiquement libérale, il oppose innovation et administration ; rapidité, dévouement, sacrifice et lenteur, fonctionnariat, mentalité de salarié. C'est d'ailleurs ce qui permet de comprendre sa position relativement ambivalente à l'égard de la presse et des scandales autour de la cause de l'enfance. S'il s'en méfie et en dénonce bien des excès dès lors que ceux-ci touchent les institutions étatiques, il n'hésite pas à attiser le scandale et jouer de tous les airs de l'indignation dès lors qu'il s'agit de critiquer l'Éducation nationale ou la coordination des ARSEA. Journaliste et romancier, il met en scène ses idées, sa position et ses observations dans nombre d'articles, de conférences et même de romans pour mobiliser un lectorat le plus large possible et faire pression sur les institutions officielles. C'est le cas par exemple dans un article qu'il publie au milieu des années cinquante dans la revue dirigée par Alexis Danan où il exerce toute sa verve pour exciter les parents d'élèves à s'insurger contre la surcharge des programmes scolaires. On y retrouve alors l'exaltation du caractère nécessaire pour faire des meilleurs enfants des « chefs » sur le modèle scout, tout comme l'importance de l'opinion publique, seule capable de faire pression sur l'administration. Dans ce face à face, c'est le politique qui est alors étonnamment absent, en tant qu'expression organisée d'un peuple qui décide de ses lois et de son organisation.

C'est que le modèle de Joubrel – comme de la plupart des personnages importants de la rééducation de l'époque – est davantage un modèle associatif que politique. Dans une optique caritative il s'agit avant toute chose de venir en aide aux plus démunis, plutôt que d'assurer par le droit une place, des modes de traitement et de rééducation, pour chacun des membres de la cité. On aperçoit ici une ligne de fracture idéologique nette qui sera cruciale pour comprendre les positions des différents acteurs de l'époque et situer au mieux Deligny. La plume de Joubrel est sans équivoque sur le sujet :

*Ils [les parents] semblent ignorer que les « prix d'excellence » donnent rarement des chefs dans la vie et que les qualités de caractère (qui ne peuvent guère se développer en France qu'en dehors de l'école) sont le moteur des meilleures destinées.*

*Leur soumission esclave à l'exigence de l'Administration, leur silence, qui les fait complices de cette « démence », doivent cesser. Qu'ils se persuadent qu'eux seuls peuvent faire en sorte*

---

207 H. Joubrel, « Le "mouvement" de l'éducation surveillée », *Rééducation*, n°3, Janv. 1948, pp. 3-5.



*que les programmes soient enfin ramenés à une mesure raisonnable.*

*Car nous sommes au siècle de l'opinion publique. Des courants qui paraissaient fatals, irréversibles, peuvent aujourd'hui se retourner. Il suffit que, groupés, les principaux intéressés le réclament avec la décision nécessaire.*<sup>208</sup>

De manière symétrique, c'est cette manière d'utiliser la publicité que l'on peut donner au sort des enfants en danger – à travers des conférences, des articles, des émissions de radio – pour obtenir des autorisations et des financements qu'il met en scène dans la dernière partie de *La pierre au cou*.

Via ce genre de personnalité et le travail inlassable de Joubrel aux quatre coins de ce petit monde en construction de l'inadaptation, le scoutisme est à pied d'œuvre auprès de l'enfance en difficulté. Il aide à faire émerger peu à peu une conception scout de la rééducation, de ses ambitions mais surtout de ses méthodes. Par la suite, avec la professionnalisation du métier d'éducateur à la fin des années soixante, la référence scout va se faire moins marquée, mais elle restera un vivier, une expérience commune à laquelle feront référence bien des années plus tard des personnalités pourtant aussi éloignées idéologiquement que Joubrel, Guyomarc'h ou même Copfermann<sup>209</sup>. Raison pour laquelle il convient de détailler un peu plus avant la manière dont sont présentées les méthodes scout et leur possible concordance avec les besoins de la rééducation.

## 2.2. LES METHODES SCOUTES

Le scoutisme est un mouvement de jeunesse, idéologiquement marqué, qui vise avant tout dans l'esprit de ses fondateurs français à forger une élite de la nation aussi bien sur le plan physique que sur le plan moral, c'est-à-dire sur les plans où l'école n'agit pas ou peu. Pour ce faire il repose sur un ensemble de principes à la fois moraux et d'action (patriotisme, charité, esprit de corps qui correspondent à des grands jeux, vie en plein air, organisation par équipe, passages initiatiques...).

Mais comment faire pour dépasser la simple organisation du temps libre des jeunes gens des classes aisées et moyennes, qui sont de l'avis même de ses fondateurs les populations que touche le mouvement, afin de constituer un modèle valable à la fois pour l'éducation et la rééducation des jeunes ?

Il faut en premier lieu en définir le plus sérieusement du monde les méthodes concrètes d'organisation

---

208 H. Joubrel, « La culpabilité des parents », *Les cahiers de l'enfance*, n°17, Juin-Juillet 1955, p. 42.

209 Ainsi, il est surprenant (ou, au contraire, caractéristique) de voir dans les années quatre-vingt-dix E. Copfermann, qui se dit lui-même militant trotskiste et libertaire, rendre un hommage appuyé à la personne et au travail d'Henri Joubrel, avocat scout et catholique, lors du colloque organisé à Vauresson sur Fernand Deligny ; et faire référence ensuite à son propre passage dans le scoutisme. Voir M. Vaillant, J. Bourquin (dir.), *A propos de Deligny*, CNFE-PJJ, 1993 ; actes de la journée d'étude du 22 Juin 1992 à Vauresson.

et d'action, ce à quoi s'attelle Joubrel. Il ne fait que peu mention de l'arrière-plan idéologique d'une manière générale, de l'enracinement à la fois chrétien et patriotique du scoutisme français par exemple, mais seulement d'un idéal répété *ad nauseam* et qui provient directement du père fondateur, Baden-Powell : « Dans tout enfant il y a au moins 5% de bon, c'est à nous de les trouver et de les faire fructifier ».

Pour ce faire, la méthode scout se repose sur plusieurs principes qui sont tout autant des modes d'organisation de la vie en commun que des manières de susciter un renouvellement de la morale qui sous-tend l'action<sup>210</sup>. Pour le dire autrement, à chaque mode d'action concret correspond une qualité qui se développe ou un défaut qui s'amointrit. Au cœur de cette méthode, quatre éléments semblent particulièrement importants : le rôle de l'équipe au sein de laquelle s'inscrit l'enfant, la responsabilisation de chacun en son sein, la mystique du chef et la place du corps.

Dans le scoutisme, les enfants font partie de groupes différents en fonction de leur âge (éclaireurs, routiers...). Cet élément de base qu'est le plus souvent la patrouille est un élément fondamental. Les enfants évoluent dans un univers d'enfants et se forgent une identité dans le collectif (par un nom, un cri de ralliement...) et la vie ensemble. C'est un système en vogue dans l'imaginaire qui forge la rééducation et que l'on retrouve aussi bien dans le film de Ekk réalisé en 1931, *Le chemin de la vie*, que dans les ouvrages de Makarenko. Si c'est à la vie en société qu'il faut préparer l'enfant alors il faut qu'il en fasse l'expérience dans ses jeux, dans ses déplacements, dans son organisation au quotidien, dans une société composée d'autres comme lui, de pairs. Le groupe est au cœur du principe d'éducation des jeunes par les jeunes, dans une autonomie relative parce que mise sous la tutelle d'un adulte via la hiérarchie propre au groupe qui se voit imposer ou choisit son chef, son second, etc.

Le groupe ainsi constitué s'inscrit dans un groupe plus vaste, puis plus vaste, puis plus vaste encore : on passe de la patrouille à la troupe, qui se regroupe avec d'autres au niveau national puis international lors des *Jamboree*, et qui s'inscrivent dans d'autres groupes comme la nation, les protestants ou les chrétiens, etc. L'individu se tient dans un enchaînement d'ensembles dont il participe et qui le dépassent à la fois, ce qui devient une manière de préfigurer son inscription dans une société comprise non comme un tout homogène, mais comme une juxtaposition de groupes sociaux, familiaux, d'appartenances qui varient en fonction des origines sociales, des relations professionnelles, des orientations politiques ou confessionnelles, etc... L'inscription dans la société est médiatisée par l'inscription dans le groupe, ce qui se concilie relativement bien avec la conception vichyste de la nation, où la famille, le corporatisme, le mode d'association privé, sont autant de manières pour l'individu de se rapporter à la société.

La responsabilisation de l'individu va de pair avec la prédominance du groupe. En son sein se

---

210 H. Joubrel, *Le scoutisme dans l'éducation et la rééducation des jeunes*, Paris, PUF, coll. « Païdeia », 1951.

dégagent des rapports à la fois verticaux et horizontaux. Pour ce qui est des rapports verticaux ils s'inscrivent dans le mode d'organisation hiérarchique du groupe à la tête duquel est placé un chef, flanqué d'un second de patrouille, ainsi de suite jusqu'au plus jeune, le bien célèbre « cul de pat' ». Pour ce qui est des rapports horizontaux, tout se passe comme si le chef devait s'imposer de lui-même à la tête du groupe, pour les meilleurs groupes (ceux dotés du meilleur esprit scout), avec l'assentiment des autres membres, voire leur vote. Le principe vertical entend se fonder sur une décision horizontale à laquelle tous participent. Mais si l'on peut parler de rapports horizontaux c'est surtout parce que chacun dans la patrouille a une fonction, quelque chose à faire de précis : chercher le bois, faire à manger, monter les tentes, préparer le repas, faire la vaisselle, etc. C'est la fonction de chacun qui est reconnue nécessaire au groupe tout entier, ce qui place les individus sur un pied de relative égalité. Chacun ayant quelque chose à faire, il doit en contrepartie en rendre compte au groupe tout entier dont il garantit, à l'égal de tout autre, le bon fonctionnement. En arrière-fond au prétexte d'une horizontalité garantie par l'interdépendance des membres d'un groupe, on naturalise les inégalités (de fonction, de reconnaissance, de fatigue etc.). Responsabiliser c'est alors remettre chacun à sa place, dans un ordre plus vaste et inégalitaire par principe. Comme le dit C. Guérin :

*Cette hiérarchie n'est pas fortuite : elle doit permettre l'apprentissage de relations sociales pyramidales quoique fraternelles et communautaires que l'on souhaite faire prévaloir dans le pays tout entier.<sup>211</sup>*

L'ordre ainsi obtenu est un ordre reproduit, transmis, hérité, auquel les qualités personnelles des individus doivent se conformer, s'adapter pour le faire fonctionner de la manière la plus efficace, c'est-à-dire la plus profitable au groupe.

La mystique du chef se comprend quant à elle comme une manière de répondre à la question : que faire des qualités individuelles ? Quelle reconnaissance, quel espoir leur donner ?

Dans une telle conception du groupe on s'aperçoit rapidement que la symbolique et le cérémonial sont des éléments nécessaires pour faire tenir l'ensemble. Alors que le prestige et la solennité de la « promesse » en font un passage central de la mystique scout, de la même façon l'exaltation et la position du chef sont tout aussi nécessaires pour fédérer le groupe. Le chef est pensé sur un modèle somme toute relativement féodal – et la référence chevaleresque est clairement assumée dès les premiers temps du scoutisme, elle fait même partie de la promesse de certaines troupes – comme la clef de voûte de l'édifice qui, par ses qualités toutes personnelles qui l'élèvent au-dessus du lot, permet d'en assurer la cohésion et la résistance.

Il possède des qualités propres indéniables qui le placent au-dessus des autres membres du groupe,

---

211 C. Guérin, « De l'élitisme au scoutisme paradoxal », dans M. Gardet et F. Tétard (dir.), *Le scoutisme et la rééducation dans l'immédiat après-guerre : lune de miel sans lendemain ?*, ouvr. cité, p. 21.

mais il est également doté d'un sens du groupe, d'une intuition et même souvent chez Joubrel d'un sens du sacrifice qui vient compenser l'inégalité qu'il incarne. Pour que le modèle soit soutenable, le chef doit non seulement être plus ou mieux que les autres, mais il doit également accepter une charge, un fardeau qui, s'il est sur bien des plans exaltants, s'avère pour autant difficile et délicat à assumer. Le chef a la charge de tous les membres du groupe et du fonctionnement du groupe lui-même, sa responsabilité est donc décuplée puisqu'il doit répondre de lui-même, mais également de chacun des membres du groupe comme du groupe lui-même. Autant dire que cette sorte de responsabilité trinitaire ne va pas sans rappeler une autre trinité au sein de laquelle le Christ rédempteur représente à la fois Dieu, l'humanité pécheresse qu'il rachète par son sacrifice, et le magistrat ultime qui préside au jugement dernier. Sur un plan similaire le chef de patrouille est celui qui répartit les tâches au sein du groupe, répond de chacun et en même temps rend compte de la vie même du groupe dont il est le métronome, le souffle, l'âme. Il est clair que c'est à des jeunes gens qui ont reçu ce genre d'éducation que s'adresse la rééducation, à ce genre de chefs qui doivent venir animer les centres de rééducation, leur redonner vie par le mouvement et le souffle qu'ils seraient censés y apporter. Éduquer des chefs, pour qu'ils viennent ensuite irriguer les centres de rééducation, voilà dans les faits, le motif pour lequel Joubrel s'adresse essentiellement aux chefs et aux cheftaines du scoutisme français pour qu'ils aillent reproduire le modèle scout dans les institutions, en organisant des stages, des conférences pour montrer combien « l'appel du gosse<sup>212</sup> » peut leur permettre de répondre à cette vocation exceptionnelle qui doit être la leur.

Les qualités du chef, reprises dans le monde de l'inadaptation comme le modèle de l'éducateur pour Joubrel, relèvent alors davantage d'une proximité que d'une égalité avec les enfants. C'est bien parce qu'ils partagent la même condition que les chefs sont proches des enfants qu'ils ont à rééduquer, mais non pas parce qu'ils viennent du même monde ou possèdent les mêmes origines, qu'elles soient sociales, politiques ou confessionnelles. Malgré les simulacres d'égalité que peine à dissimuler Joubrel, les chefs ne viennent pas aider leurs pairs, compris comme des futurs membres de la société à part entière, ils viennent aider leur prochain, celui qui leur est proche géographiquement et avec lequel ils partagent les mêmes toits mal couverts, la mauvaise nourriture et les paillasses malcommodes<sup>213</sup>. C'est là une des différences avec la position de Deligny qui insiste pour que les éducateurs viennent du même milieu que les enfants dont ils auront à s'occuper. Cela touche à des conceptions différentes du milieu, qu'il faudra expliciter ensuite de manière plus approfondie.

---

212 Expression courante à l'époque, que l'on retrouve sous la plume de Guérin-Desjardins qui expose « l'esprit » de la rééducation dans H. Joubrel (dir.) *Les problèmes de l'enfance délinquante*, Paris, Conférences du Méridien, 1946, p. 153.

213 Dans ses romans, Joubrel ne cesse de mettre en scène cette dure réalité partagée par les adultes et les enfants, chefs et enfants à rééduquer. Voir H. Joubrel, *La pierre au cou*, Paris, L'amitié par le Livre, 1953 ; *Saint Florent la vie* (publié sous pseudonyme de Victor Lapie), Paris, Vigot, 1946.

Si l'enfant se doit de bien se tenir en classe pour apprendre ce que les programmes et les institutions scolaires estiment nécessaires à l'acquisition des diplômes et d'une situation dans la vie, il n'en reste pas moins assis à longueur de temps, libéré quelques minutes de loin en loin dans la cour de l'école ou sous la surveillance des adultes. C'est donc également en réponse à « l'abrutissement scolaire<sup>214</sup> » que le scoutisme insiste à ce point sur la place du corps ; ce qui permet de situer son champ d'action par rapport à l'École. Une éducation dite active se démarque de l'Éducation nationale principalement sur ce point, car ce n'est pas à l'école que peuvent se former des « chefs » dont le caractère de haute valeur est nécessaire pour relever la nation toute entière. Dans un article déjà cité, Joubrel s'adresse directement aux parents pour leur reprocher leur soumission aux exigences programmatiques de l'Éducation nationale, incapables de permettre à chacun de développer les « qualités de caractère » qui « sont le moteur des meilleures destinées<sup>215</sup> ».

On retrouve ici l'importance de la notion de caractère, centrale dans les théories psychiatriques du début du siècle et qui sous-tendent toute l'armature conceptuelle d'un neuropsychiatre comme Heuyer. À la jonction du physiologique et du psychique, elle indique tout autant un état du corps susceptible de permettre l'éclosion d'un esprit que des valeurs qui le sous-tendent et les types de comportements qui peuvent en découler. Si Joubrel insiste sur cette notion en 1955, on peut également s'étonner qu'il fasse toujours référence à la figure du « chef », si centrale dans le scoutisme mais tellement compatible avec la conception de l'organisation politique de Vichy ou de l'Italie fasciste.

Le rapport au corps est fondamental dans le scoutisme puisqu'il est lié à l'idée de régénération morale d'une élite susceptible de redresser la nation toute entière. Un esprit sain ne peut se forger que dans un corps en pleine santé, qui s'épanouit dans un environnement salubre pour lui – la nature de préférence – et dans des activités qui lui demandent de s'exercer et de progresser : camps en plein air, nuit à la belle étoile, grands jeux, randonnées.... La morale scoutie vise à forger le corps tout autant que l'esprit et la place de l'exercice physique – ce que l'époque appelle le plus souvent l'hébertisme lorsqu'il est pratiqué en institution – est à cet égard fondamentale. Le corps devient en retour l'indice d'une dégradation morale, et au cœur de la pratique rééducative l'enjeu de son *redressement* n'est ni plus ni moins que le *relèvement* de l'âme de l'enfant.

Le corps devient le lieu et le marqueur d'oppositions binaires qui fleurissent tout au long des œuvres de Joubrel – principalement de ses romans – et qui mettent en scène l'arrière-plan moral de ce qui apparaît comme le combat de la rééducation. Pour le dire autrement, le corps est le champ de bataille sur lequel s'inscrivent les luttes morales pour la rééducation des enfants inadaptés. Il est le témoin des

---

214 L'expression est employée par Joubrel lui-même en référence aux méthodes et à la surcharge des programmes scolaires, face auxquelles il en appelle à la responsabilité des parents. Voir H. Joubrel, « La culpabilité des parents », *Les cahiers de l'enfance*, N°17, 1955, pp. 41- 42.

215 *Ibid.*, p. 42.

affrontements entre le bien et le mal qui ont lieu sur bien des plans : la sexualité (prise entre vice et pureté, débauche ou préservation, hétérosexualité/famille ou homosexualité/viol), la collectivité (celle du centre/fraternelle vs celle de l'usine/grégaire et individualiste), la culture (les bons films/plein d'idéaux vs les mauvais films ou ouvrages/suggestifs et dépravés), l'environnement (la nature/santé, calme, pure vs la ville/polluée, bruyante, mouvementée). Il faudra développer et expliciter un peu plus loin la place et le rôle de ces oppositions dans les récits de Joubrel pour mieux en dégager l'arrière-plan idéologique et la manière dont la rééducation va « s'écrire » à partir de la fin de la guerre.

C'est en tout cas ce qui correspond bien à une conception psycho-physique comme celle de la NPI, héritée de la criminologie de Lombroso. Même si elle en atténue les effets, elle ne manque pas d'en conserver l'étroite intrication psychophysique au sein de la notion de caractère. Si ce dernier peut se constater sur le plan moral – dans les actions réalisées par l'individu – il s'origine néanmoins dans la réalité corporelle de l'individu. C'est-à-dire dans sa complexion physique propre (et ses éventuels accidents comme une encéphalite infantile...) autant que dans ce qu'il a reçu en héritage de ses aïeux (alcoolisme, syphilis des parents...). Le donné biologique devient l'élément primordial pour établir la caractériologie morale des individus, et c'est là un point de concordance entre le scoutisme et les fondements de la NPI sur lequel reviendra régulièrement Joubrel jusqu'au milieu des années cinquante.

### 2.3. DE LA NPI A LA PSYCHANALYSE : LA VALEUR TECHNIQUE DU SCOUTISME

Joubrel connaît et se fait connaître des principaux tenants de la neuropsychiatrie infantile naissante : qu'il s'agisse du Professeur Heuyer dans la collection duquel il publie un ouvrage aux PUF<sup>216</sup>, du Dr Dublineau qu'il fait intervenir lors des conférences du Méridien<sup>217</sup>, ou encore du Dr Lafon dont il défend le travail dans les colonnes de *Sauvons l'enfance*. Joubrel devient rapidement une figure qui contribue à lier l'évolution de l'éducation surveillée avec celle du secteur privé, plus large, qui s'occupe de l'inadaptation juvénile. Comme Heuyer, il travaille aussi bien avec les ARSEA et les établissements privés qui en dépendent – tout comme leur revue, *Sauvegarde* dont il fait partie du comité de rédaction dès sa fondation – qu'avec les IPES qui vont peu à peu s'en distancier et construire leur propre histoire.

Mais au-delà de la connaissance des hommes, c'est à la diffusion et à la reconnaissance de l'importance centrale de cette discipline qu'il contribue. Ce n'est pas pour rien que les avancées de la NPI sont présentes d'un bout à l'autre de ses ouvrages, et que le neuropsychiatre est l'un des

---

216 H. Joubrel, *Le scoutisme dans l'éducation et la rééducation des jeunes*, Paris, PUF, coll. « Païdeia », 1951.

217 H. Joubrel (dir.), *Les problèmes de l'enfance délinquante*, Paris, Éditions Familiales de France, 1946.

personnages les plus importants de la galerie de portraits de l'inadaptation que Joubrel constitue au fil des ans. À titre d'exemple, la partie centrale de l'un de ses ouvrages les plus célèbres, *Ker Goat*<sup>218</sup>, est entièrement consacrée à la figure du neuropsychiatre, son travail et les théories qui le sous-tendent. Pour soutenir le poids de la NPI dans le domaine, Joubrel met en scène et revient sans cesse sur l'étiologie des troubles constatés chez les enfants. Même s'il évolue au fil du temps – entre les années quarante et les années soixante le ton change, les positions se nuancent un peu – il n'en reste pas moins que Joubrel n'hésite pas à reprendre la théorie du caractère de Heuyer, en insistant lourdement sur l'importance de l'hérédité dans les conduites et les déficiences infantiles. Il est intéressant de voir que de la même manière que Heuyer a peu à peu développé ses idées et sa place dans le domaine en passant d'abord par le ministère de la Justice (réussissant à obtenir que tout enfant condamné par un Juge de la Seine ait au préalable subi un diagnostic par un pédopsychiatre), Joubrel commence par se faire un nom dans les colonnes des revues de l'éducation surveillée.

Reconnaître la scientificité des méthodes de la NPI et essayer d'établir leur correspondance avec celles du scoutisme, revient à faire deux choses : valider les théories de l'origine psychophysique des troubles de l'enfance d'une part, et donner une légitimité scientifique aux méthodes scoutées d'autre part. S'il va montrer un peu plus de nuances par la suite – comme l'ensemble du domaine à partir du milieu des années cinquante – c'est sur la base de la théorie des caractères défendue par Heuyer qu'il tente de montrer l'utilité pratique du scoutisme. En adoptant les idées, il en adopte même le vocabulaire et le ton, n'hésitant pas à parer le scoutisme des vertus scientifiques du discours de l'époque, comme lorsqu'il entend défendre l'application du scoutisme à la rééducation :

*Nous examinerons dans cette étude les effets du scoutisme dans l'atténuation ou la réversion des troubles du caractère chez l'enfant et l'adolescent, et en particulier son action en face de leurs manifestations antisociales.*<sup>219</sup>

Partant de cette base étiologique, il s'agit de faire correspondre point par point les méthodes scoutées aux différents types de caractères identifiés scientifiquement. Pour ce faire, Joubrel n'y va pas par quatre chemins et élabore au centre de son ouvrage un tableau synthétique où les trois colonnes établissent des correspondances directes et purement assertives entre tendances caractérielles, méthodes scoutées et articles de la loi scoutée<sup>220</sup>.

Ainsi, à « l'instabilité psychomotrice » correspondent au registre des méthodes les sorties, les jeux, les camps, le système des patrouilles, qui sont le corrélat des articles de la loi scoutée qui font de l'éclaireur quelqu'un d'obéissant, de loyal, de travailleur et d'économe. De même, pour répondre à la « dépression », les jeux, les sorties, les camps, les épreuves de classes et de brevets sont préconisés comme méthode, correspondant alors aux qualités de l'éclaireur qui « est toujours de bonne humeur,

---

218 H. Joubrel, *Ker Goat, ou le salut des enfants perdus*, Paris, Éditions Familiales de France, 1945.

219 H. Joubrel, *Le scoutisme dans l'éducation et la rééducation des jeunes*, Paris, PUF, coll. « Païdeia », 1951, p. 29.

220 *Ibid.*, p. 94.

sait obéir, est travailleur, n'a qu'une parole ».

Au-delà de l'aspect redondant des méthodes et des articles de la loi scout mis en concordance avec les caractères fondamentaux de l'enfant inadapté décrits par Heuyer, il est intéressant de noter que Joubrel établit une concordance entre trois aspects, nécessairement liés dans sa conception de la rééducation : science, technique, morale. Ces trois aspects, énoncés dans cet ordre-là, préfigurent déjà l'orientation du travail de rééducation pour lui : à la science le diagnostic et la recherche de l'étiologie des comportements, aux techniciens spécifiques les méthodes les plus adaptées, la fin étant le relèvement moral des comportements. Pour le dire autrement et de manière à peine exagérée, la rééducation prend le chemin d'une assomption où la science identifie le mal et son origine, le technicien rééducateur – scout en premier lieu, capable de cette proximité et cette chaleur morale propre à la proximité des âmes – agit au quotidien sur le comportement, en vue du relèvement moral des enfants inadaptés. Les vertus morales acquises au bout du chemin sont celles du scout lui-même, enfant/personnage idéalisé dont les vertus deviennent régénératrices aussi bien pour la société que pour les inadaptés aspirant eux aussi à réaliser, dans leurs actes, les différents commandements de la « loi scout ». Celle-ci apparaît comme une sorte d'idéal régulateur kantien propice à élever l'inadapté d'une déficience d'origine psycho-physique reconnue et identifiée par la science à une figure de l'enfance morale par excellence, le scout.

Ce tableau de concordance témoigne en tout cas de la manière très typique dont Joubrel associe NPI et scoutisme dans l'immédiat après-guerre, dans l'orbe d'une conception morale de la rééducation et d'une vision conservatrice de l'enfance. Comme l'écrit Michel Chauvière lorsqu'il en fait le commentaire :

*le scoutisme véhiculait aussi une certaine représentation de l'inadaptation et [qu']il contribuait pour une bonne part à sa naturalisation, voire à sa chronicisation. Je dirais plutôt aujourd'hui que ce travail est avant tout « prescriptif », en s'appuyant sur une nosographie très élémentaire et sur des normes sociales nettement conservatrices.<sup>221</sup>*

Au fil des ans, le discours de Joubrel sur le sujet va osciller entre deux pôles. Dans les années de l'immédiat après-guerre il va défendre une complémentarité entre le diagnostic neuropsychiatrique et les méthodes scoutistes dont la prétention thérapeutique est clairement assumée. À partir du milieu des années cinquante, alors que la NPI s'impose dans les institutions via la prédominance hiérarchique et administrative des médecins, son hégémonie idéologique en quelque sorte recule d'un cran. Alors que Wallon s'éloigne de l'enfance inadaptée, que Deligny se rapproche des Cévennes, que Le Guillant retourne à la psychiatrie et aux pathologies du travail, un thème central chez eux va reprendre une importance sans conteste dans le discours sur l'enfance inadaptée : le milieu. Joubrel va s'en faire

---

221 M. Chauvière, « Une relecture d'un tableau « prescriptif » de Henri Joubrel », dans M. Gardet et F. Tetard (dir.), *Le scoutisme et la rééducation dans l'immédiat après-guerre : lune de miel sans lendemain ?*, ouvr. cité, p. 150.



l'écho et on remarque un glissement dans les couples d'opposition qui structuraient les conceptions jusque-là. Alors que dans la ligne droite des conceptions de Heuyer on opposait inné et acquis, un autre couple se substitue : donné physiologique et donné du milieu.

Témoin ou marqueur de cette évolution, la conception de Joubrel évolue avec l'époque : il remplace la complémentarité par des rapports moins symétriques. Le scoutisme devient plus indépendant de la NPI et est moins considéré comme une méthode dont les différents aspects peuvent répondre point par point aux différents troubles répertoriés par les médecins. Il n'est plus seulement une technique – prenant alors le risque de n'en être qu'une parmi d'autres, au même titre que la psychologie-orientation ou la psychanalyse – mais un mode d'organisation de la rééducation. Le scoutisme prend de l'ampleur et devient tout autant un état d'esprit, aussi bien pour les adultes que pour les enfants, qu'une façon d'organiser la vie en commun à l'intérieur des centres. Cela correspond aussi à la place de Joubrel dans le domaine qui devient moins le « spécialiste scout de la rééducation » ou le « spécialiste du scoutisme dans la rééducation » que le spécialiste de la rééducation et de l'enfance difficile tout court. Autant dire que s'il a défendu le scoutisme toute sa vie, une fois celui-ci passé de mode – et pour autant passé dans les mœurs, largement diffusé dans les esprits – Joubrel s'est déjà imposé comme une des figures du secteur, peut-être la figure de l'éducateur, métier naissant dans la constellation de ceux qui sont en train d'éclorre autour de l'enfance difficile<sup>222</sup>.

L'époque est une époque de changement, d'ébullition, aussi bien sur le plan pratique que sur le plan intellectuel. De la même façon que tous les bras et que toutes les bonnes volontés sont les bienvenus, toutes les idées et toutes les conceptions trouvent peu ou prou leur place. Mais en arrière-fond se dessinent aussi les luttes pour la reconnaissance de telle ou telle discipline, principalement celles qui traitent du psychisme : psychiatrie, psychologie et psychanalyse.

Si l'on a déjà suffisamment parlé de la NPI, il en est de même pour la psychologie, qui apparaît en premier lieu dans le domaine comme une technique d'orientation des jeunes en fonction de leurs résultats à différents tests, soumise au magistère plus vaste de la NPI – en tout cas dans l'esprit de quelqu'un comme Heuyer ou Lafon. Ce n'est que par la suite, se développant ailleurs et trouvant une reconnaissance à l'Université, qu'elle va prendre une place et une stature différente.

De même pour la psychanalyse. Technique parmi d'autres dans la clinique de Heuyer, où Sophie Morgenstern officiait lorsque les causes physiologiques ou familiales ne pouvaient être mises en évidence, elle prend dans le discours de Joubrel une importance croissante au fil des ans, tout comme

---

222 Voir pour s'en convaincre l'ouvrage collectif dirigé par le Juge Chazal, le Dr Dauphin et Henri Joubrel, *Les métiers de l'éducation difficile au service et au secours de l'enfance inadaptée*, Paris, Lamarre, 1953 ; dans lequel chacun des auteurs expose les difficultés, techniques et méthodes de ces différentes fonctions : juge pour enfants, pédopsychiatre, assistante de service social, conseiller d'orientation-psychologue, délégué à la liberté surveillée et éducateur spécialisé. C'est Joubrel qui rédige le long chapitre consacré aux éducateurs de jeunes inadaptés.

dans le milieu du travail social en général. On peut penser que son émergence progressive correspond à une vision relativement courante et naïve d'une « psychologie des profondeurs » où il s'agit d'aller retrouver une sorte de trouble originaire dans les arcanes de l'esprit pour ensuite pouvoir remonter à la surface et lui faire opérer une forme de rédemption. C'est une vision répandue dans le milieu de la rééducation où, face au positivisme et à l'exigence de scientificité du monde médical, les défenseurs de l'éducateur naissant se voient plutôt comme les explorateurs d'une intériorité au sein de laquelle se jouent les motifs profonds du trouble de l'enfant et qui resteraient inaccessibles aux méthodes objectives de la science moderne. Entre psychanalyse et modèle socratique, on comprend très bien dans le récit que fait Jacques Guérin-Desjardins<sup>223</sup> de son travail auprès de Heuyer à la clinique de NPI la distribution spontanée des rôles lorsqu'il écrit :

*Lorsque j'examinais au test Binet-Simon, des enfants à la clinique de neuropsychiatrie infantile, souvent « le patron », le docteur Heuyer, m'a confié un enfant parce que ce n'était pas un malade organique, un cas pour un médecin, mais un enfant tourmenté qu'il fallait comprendre et ouvrir, un cas pour un éducateur. J'allais faire quelques pas avec l'enfant et c'est bien rare si au bout de vingt minutes il ne me traitait pas comme un confident.*<sup>224</sup>

C'est dire d'emblée et d'une manière encore différente qu'en ce qui concerne l'enfance inadaptée l'organique et le psychologique s'entrecroisent en permanence jusque dans le travail de ce proto-éducateur, figure historique s'il en est dans l'histoire du métier et la formation des moniteurs-éducateurs, capable de passer du test de Binet-Simon à la promenade bienveillante avec les enfants. C'est surtout sur ce second aspect que va se développer toute une conception du métier où l'affect est à la fois outil d'exploration et point de départ d'une thérapie, Guérin-Desjardins n'hésitant pas quelques lignes plus loin à affirmer avec l'emphase propre à l'époque que « l'éducateur est un « accoucheur d'âmes »<sup>225</sup>.

Chez Joubrel, si les mentions de la psychanalyse sont peu nombreuses au début de sa carrière elles sont de plus en plus évidentes et manifestes avec le temps. Il n'hésite pas à citer les différents

---

223 Jacques Guérin-Desjardins (1894-1982), découvre le scoutisme en Angleterre en 1909 et sera l'un des premiers jeunes à l'importer en France avant la Première guerre mondiale. Dans l'entre-deux guerres il devient Commissaire National des Éclaireurs de France, assistant de psychologie à la clinique annexe de NPI de Heuyer à partir de 1930, il est chargé en 1936 par le ministre de la Justice, Marc Rucart, de former des moniteurs en vue de remplacer les surveillants des IPES de Saint Maurice et de Saint Hilaire. Chargé de mission auprès du ministère de l'Éducation Nationale, il travaille ensuite au bureau des œuvres sociales du Patronat Français, puis de Peugeot, il participe également à la fondation des CEMEA. Voir sur l'entretien qu'a réalisé Michel Chauvière avec lui le 14 Mai 1980 disponible en ligne : [<https://www.cnahes.org/project/jacques-guerindesjardin-temoignage-2/>].

224 P. Guérin-Desjardins, « L'esprit de la rééducation », dans H. Joubrel (dir.), *Les problèmes de l'enfance délinquante*, Paris, Éditions Familiales de France, 1946, p. 166.

225 *Ibid.*

complexes mis en évidence par Freud comme autant de raisons débouchant sur tel ou tel comportement, et l'analyse qu'il donne des agissements de tel ou tel enfant débouche rapidement sur leur classement dans l'un des registres ouverts par cette compréhension bien peu technique de la psychanalyse où le complexe d'Œdipe côtoie le vol par compensation, où le manque d'autorité naît de l'absence de figure paternelle et où le manque d'affection revient à une carence de la figure maternelle. Autant de poncifs de l'époque qu'il avance sans plus d'examen comme des causes évidentes du comportement des quelques exemples qu'il cite sans jamais s'aventurer à les décrire ou à les exposer plus avant.

À titre d'exemple, dans l'un de ses ouvrages les plus tardifs, *Mauvais garçons de bonne famille*, alors qu'il est reconnu comme un expert de longue date de l'enfance en danger, et qui lui vaut de recevoir le prix Fabien de l'Académie Française<sup>226</sup> en 1958, Joubrel expose dans la partie centrale de son livre treize cas particuliers. Ceux-ci sont placés après la description des causes de l'inadaptation, et avant celle des méthodes employées pour la rééducation, et entendent montrer ce qu'il en est de la réalité concrète des jeunes gens placés en Centre d'Observation. Au-delà de l'intention littéraire de l'auteur, chaque cas est exposé de la même manière : a. Les faits ; b. Analyse. Cette dernière partie traite en quelques lignes des causes qu'elle identifie comme relevant de deux ordres, généralement mêlés : physiologique et psychologique. Au milieu des énoncés nécessairement rapides et assertifs qu'exige l'exercice se croisent la « nature jouisseuse donc égoïste » de l'un, la « constitution cyclothymique, c'est-à-dire présentant des alternances d'excitation et de dépression » de l'autre ou ses « oscillations de caractère et de comportement résultant de ses tendances », ou encore la référence à la « rivalité fratriale » bien connue comme « un facteur essentiel de la maturation de la personnalité » concernant une jeune fille qui ne trouvant pas chez son père « l'image virile dont elle avait besoin, a cédé à toutes les tentations pour compenser son vide affectif »<sup>227</sup>.

Évoluant par leur importance croissante au fil du temps, les mentions de la psychanalyse sont progressivement réintégrées dans la conception de l'évolution historique de la rééducation. Pour le dire autrement, elle devient une partie intégrante du progrès dans l'histoire de la rééducation, l'une de ses dernières étapes, après les avancées de la criminologie, de la biologie, de la médecine et de la psychologie. Après elles, le témoignage de Joubrel permet de prendre la mesure de la place que s'est

---

226 Prix littéraire et philosophique visant principalement à saluer le travail et l'implication de leurs auteurs dans les problématiques dont ils traitent, ce qui dans les mots de l'Académie se traduit ainsi : « Prix annuel, créé en 1897, décerné aux auteurs qui auront proposé les moyens les plus justes, les plus efficaces, les plus pratiques pour améliorer la situation morale et matérielle de la classe la plus nombreuse. ». Que Joubrel soit ainsi, avec un ouvrage qui traite d'enfants qui posent des problèmes au sein de familles « bourgeoises », un ardent connaisseur et défenseur de la « classe la plus nombreuse », est déjà indicateur sur la manière de considérer ces différentes « classes ».

227 H. Joubrel, *Mauvais garçons de bonnes familles, Causes, effets, remèdes de l'inadaptation des jeunes à la société*, Paris, Aubier, 1957, pp 103-142.

taillée en quelques années la psychanalyse dans le domaine, lorsqu'il écrit :

*La psychanalyse, en soulignant l'importance capitale des rapports mère-enfant, père-enfant, frères-sœurs, a déchiré le voile d'ignorance qui rendait incompréhensibles et punissables certains comportements déviés et funestes, pour le sujet et pour son entourage.*<sup>228</sup>

Si ces références à la psychanalyse ou à la psychologie sont vagues et vite exposées, elles semblent plutôt reposer au fond sur une conception de l'intériorité du sujet, comprise comme ce qu'il faut découvrir, mettre au jour et sublimer si besoin.

Ainsi, de la même manière qu'il reprend la formule de Baden Powell selon laquelle il s'agit de trouver et de faire fructifier « les cinq pour cent de bon<sup>229</sup> » présents dans chaque enfant, Joubrel en fait le décalque, appliqué aux enfants en danger. L'essentiel de sa conception de la rééducation consiste alors à modifier la nature des pulsions, des instincts, des tendances qu'il pense trouver chez les enfants délinquants ou inadaptés, pour les faire correspondre à des exigences sociales plus conformes au respect des règles, des lois, des principes de la société et au-delà, à des buts et des idéaux moraux plus élevés. La conception de Joubrel ne s'éloigne donc guère d'une vision classique du relèvement moral de l'enfant : son point de départ reste celui d'une intériorité en quelque sorte viciée où fermentent des tendances nuisibles que, par un changement de milieu et de mœurs, on vise à détourner de leurs buts initiaux pour d'autres plus élevés, profitables à la fois pour l'individu et pour la société. Ce faisant la conception s'avère proprement eschatologique, puisque c'est par cette élévation progressive qu'il s'agit ni plus ni moins de convertir l'enfant, c'est-à-dire de le révéler à sa véritable nature, anhistorique et asociale, délivré des effets contingents de son époque, de sa condition sociale et même de son histoire familiale, pour en faire un être animé d'idéaux moraux purs et élevés. Si Deligny entend révéler les potentialités propres d'un enfant par sa mise en rapport directe avec des circonstances propices, il s'agit bien plus chez Joubrel d'un processus de révélation, par lequel l'individu disparaît pour atteindre une nature plus générale. Alors que le travail de Deligny s'articule autour de l'individu dans le contingent des circonstances et des occasions qu'elles fournissent, la conception de Joubrel entend faire atteindre l'individu à une nature transcendante, un enfant idéalisé. La différence entre les deux et l'écart de Deligny avec la conception qui a majoritairement cours dans le domaine de la rééducation est on ne peut plus nette.

Pour Joubrel, l'éducateur-scout est un point de référence pour l'enfant qu'il ne s'agit ni de punir ni de protéger de conditions de vie dégradantes ou dangereuses, mais sur lequel il faut d'agir en profondeur, directement sur le fonctionnement de son psychisme réputé défaillant et pour autant décrit dans les termes de la topique freudienne, comme le dit en passant Joubrel :

---

228 H. Joubrel, *Jeunesse en danger*, Paris, Fayard, 1960, p. 15.

229 Formule de Baden Powell, « *Tout individu possède au moins cinq pour cent de bon, reste à le découvrir et le faire fructifier* », que Joubrel reprend régulièrement comme dans *Le scoutisme dans l'éducation et la rééducation des jeunes*, ouvr. cité, p. 15.

*Si on offre aux jeunes inadaptés sociaux des éducateurs qu'ils puissent imiter, on peut leur faire accepter les valeurs admises par ces éducateurs, on peut contribuer ainsi à former leur sur-moi.*<sup>230</sup>

Le vocabulaire est celui de l'époque, et les termes sont les mêmes sous la plume des neuropsychiatres, psychologues ou juges pour enfants : tendances, dissociation familiale, hérédité, même les « pervers constitutionnels » sont cités comme une catégorie à part sur laquelle aucune thérapeutique – pas plus que le scoutisme – ne peut agir. Au cœur de ce langage, l'idée de tendance permet d'élaborer des concordances, des correspondances entre un trouble et une thérapeutique, et pour Joubrel, une fois sorti de la détermination de l'origine physique ou psychique des troubles considérés, il n'y a pas de doute que toute tendance négative peut trouver son correspondant positif grâce aux méthodes scoutées. Ainsi, à l'exception du pervers,

*Tous les autres jeunes, si les activités scoutées leur plaisent, peuvent y gagner une canalisation ou une réversion de certaines de leurs tendances.*<sup>231</sup>

La méthode scoutée se présente progressivement comme une méthode qui repose sur une conception dynamique du psychisme de l'enfant, qu'elle vise à modifier en profondeur grâce au rapport dialectique pensé entre deux grandes tendances antagonistes. Utilisant au maximum le flottement ou la latitude laissée par le discours ambiant sur les tendances psychiques et leur influence sur le comportement, elle s'écarte au fil du temps d'un modèle proprement diagnostique qui viserait à identifier de manière statique des causes à éliminer, pour tendre vers un modèle plus dynamique où des tendances antagonistes viseraient à se neutraliser l'une l'autre voire se dépasser, se sublimer.

Si l'on peut y voir un écho simpliste de la réception en France à l'époque des théories psychanalytiques qui insistent sur la dynamique à l'œuvre au sein du psychisme ; il est plus intéressant de constater que l'on retrouve là le décalque d'une conception manichéenne de l'âme humaine au sein de laquelle bien et mal s'affrontent pour donner une direction à l'action humaine. En effet, si au sortir de la guerre la théorie psychanalytique est en plein essor, il n'en reste pas moins qu'elle est relativement méconnue dans son détail et peut parfaitement se lier avec le fond moral chrétien très présent et assumé chez quelqu'un comme Joubrel.

Les vocabulaires se croisent et les mots de la psychiatrie scientifique et positiviste de Heuyer croisent ceux de la psychanalyse naissante, autant que ceux qui découlent directement de la conception chrétienne. Les tendances, leur refoulement ou leur exaltation ne s'opèrent que sous l'égide du Bien et du Mal pensés à la fois comme critère de distinction et comme finalité de l'action individuelle. Et le scoutisme de se présenter à la jonction de ces trois influences :

*celui-ci, au lieu de chercher vainement à refouler leurs mauvaises tendances, s'appliquera*

---

230 H. Joubrel, *Le scoutisme dans l'éducation et la rééducation des jeunes*, ouvr. cité, p. 84.

231 *Ibid.*, p. 95.

*à exalter et à diriger les bonnes, au point de tenir en échec les premières.*<sup>232</sup>

Le scoutisme doit alors changer les rapports de l'enfant avec son environnement, sa famille, ses amis, avec la société toute entière, en œuvrant à cette lutte entre le bien et le mal au sein même de son intériorité. La tâche s'avère ardue et même si elle prend tous les oripeaux du sacerdoce – ce qu'il faudra analyser plus loin – elle se présente toujours sous le couvert du vocabulaire technique et scientifique de l'époque que Joubrel manipule avec agilité, sans pour autant montrer qu'il en maîtrise véritablement le sens et les implications conceptuelles. Le langage qui a cours dans le domaine – où les termes scientifiques tiennent le haut du pavé du fait de la place des psychiatres dans les institutions – lui sert davantage prétexte pour situer le scoutisme et renforcer la défense qu'il en construit, que pour démontrer réellement son intérêt théorique et pratique. Ce qui importe n'est pas tant ce qu'il dit que ce qu'il fait par l'usage de ce vocabulaire. Il ne cherche pas tant à prouver la valeur de la méthode scoutie qu'à lui donner droit de cité – ou simplement une visibilité – c'est-à-dire à découper une portion de territoire dans le domaine de l'enfance en marge sur laquelle elle pourra s'exercer. Oscillant en permanence entre plusieurs registres de langue, Joubrel défend constamment l'idée que le scoutisme serait bien plus qu'un mode d'organisation des centres de rééducation ou qu'une façon de faire, mais réaliserait un travail proprement thérapeutique. Ainsi, la méthode scoutie :

*peut opérer leur rééducation physiologique, et surtout émotionnelle et affective, par réencadrement, exploitation des tendances positives de leur fond caractériel, et réversion de leurs tendances « négatives ». Elle peut les aider à devenir les maîtres de leurs forces instinctives en leur donnant un but. Elle peut leur permettre de développer toutes leurs possibilités, et d'investir celles-ci dans des activités préparant à la vie sociale.*<sup>233</sup>

Le discours de Joubrel s'articule constamment au sortir de la guerre<sup>234</sup> entre un pôle scientifique et un pôle moral, entre réversion et conversion, sur un socle idéologique où domine fondamentalement l'idée d'un sujet agissant avant tout en raison d'une intériorité où le psychisme s'avère être le théâtre d'une opposition constante et binaire de forces morales antagonistes.

---

232 *Ibid.*

233 *Ibid.*, p. 97.

234 Ce sera un peu moins le cas à la fin des années 50, où l'on peut noter une double évolution. D'une part la perte d'influence de la conception des caractères de Heuyer, et donc la moindre insistance de tous les acteurs du domaine sur sa compréhension au sens strict. Et d'autre part l'importance croissante de la morale dans le discours de Joubrel, son évolution, ses changements, ses attaques dans une époque dont il ne cesse de mentionner les profonds changements, tant dans les modes de vie que dans les mentalités. L'âge ou l'expérience aidant, il s'éloigne progressivement de l'optimisme scientifique des années d'après-guerre pour s'étendre davantage sur des considérations morales sur l'époque et les changements de société qu'il ne cesse de décrire.

## 2.4. LA QUESTION MORALE : DE LA PENITENCE A LA CHARITE

Henri Joubrel reste en cela symptomatique d'une conception de l'enfance inadaptée et de la manière de l'aborder, où la morale est constamment présente.

Même lorsque l'affaire se veut explicitement médicale comme sous la plume du Docteur Itard au début du dix-neuvième siècle, s'occuper d'enfants inadaptés relève avant tout d'une « médecine morale<sup>235</sup> ». Depuis le début du vingtième siècle, qu'il s'agisse d'enfants « en danger moral », « moralement abandonnés » ou « d'enfance dite coupable », toutes les formules pour les caractériser mettent au premier plan le rapport entre enfance et morale. À titre d'exemple c'est au « redressement moral » des garçons, comme au « relèvement moral » des jeunes filles qu'il s'agit d'œuvrer dans les IPES (Instituts Pénitentiaires d'Éducation Surveillée) jusque bien après la Seconde Guerre mondiale<sup>236</sup>. Enfance et morale semblent difficilement séparables dans le domaine, et ce jusqu'à l'article 375 de l'actuel Code Civil qui définit encore aujourd'hui l'assistance éducative comme visant à protéger « la santé, la sécurité ou la moralité » d'un mineur non émancipé.

L'époque est marquée par un certain nombre de découvertes scientifiques sur le développement de l'enfant qui viennent modifier la conception de l'enfance et des techniques à utiliser pour son éducation. Qu'il s'agisse des différents stades d'évolution de l'enfant dans la psychologie génétique de Piaget ou de Wallon, des différents stades d'évolution psychique scandés par les complexes de la psychanalyse freudienne ou des découvertes physiologiques aux origines des troubles psychiques qu'explore la NPI, l'essor constant de ces différentes disciplines scientifiques depuis les années vingt opère de profonds changements dans la conception de l'enfance d'une manière générale. Ces évolutions se diffusent lentement dans les milieux de la rééducation naissante, et plus largement dans la société toute entière, contribuant avec le travail des défenseurs de l'enfance comme Danan à changer peu à peu la vision de la société toute entière sur l'enfance.

Mais toutes ces évolutions, précises, ne peuvent se comprendre sans saisir le contexte plus large, plus global qui entoure l'enfance, au sein duquel la morale tient une place déterminante. En effet, au sortir de la guerre, le sentiment général semble être celui d'un grand bouleversement. Et ce pour plusieurs raisons.

D'une part, l'ampleur des destructions et de la barbarie nazie, semble avoir un impact plus organisationnel qu'idéologique chez quelqu'un comme Joubrel ou Heuyer. L'un comme l'autre ont continué leurs activités pendant la guerre, Joubrel ayant même découvert le domaine de l'enfance inadaptée dans lequel il s'est rapidement fait un nom grâce, entre autres, à un carnet d'adresses fourni.

---

235 J. Itard, *Victor de l'Aveyron*, ouvr. cité, p. 31.

236 On note au passage dans l'écart entre « redressement » et « relèvement » la différence de traitement et de conception entre des filles, finalement tombées bien bas, voire définitivement déchues, et des garçons dont la vigueur est avant tout à canaliser, la trajectoire à réorienter en usant pour cela de force et d'un modèle viril.

Il ne parle presque jamais directement du traumatisme de la guerre, que ce soit de la manière de traiter les peuples occupés, et plus encore de traiter les populations juives, sans parler des camps ou de la mise en œuvre de la solution finale, largement occultée d'une manière générale dans l'immédiat après-guerre. En revanche, Joubrel fait de larges développements sur la manière dont les destructions entraînent des problèmes de logement, de ravitaillement, qui ne sont pas sans conséquences sur la moralité des enfants. Obligés de dormir par familles entières dans une même pièce ou de s'échiner à mettre en œuvre toute une myriade de combines pour se nourrir, les adultes sont parfois de mauvais exemples pour des enfants censés calibrer leur propre moralité sur celle des actions de leurs parents<sup>237</sup>. Sous sa plume, la période semble engendrer une perte de repères plus spécifiquement française dont il se fait l'écho. Les personnages importants d'hier sont déchus ou ont été condamnés à mort, et les terroristes de l'Occupation devenus résistants à la Libération sont maintenant des héros. On sent que Joubrel, dont l'activité pendant la guerre se résume au journalisme dans un journal rapidement mis sous tutelle allemande et dès lors ouvertement collaborationniste, ne parle pas de la période de l'Occupation autrement que comme une période de troubles pour la morale bourgeoise, celle du français moyen peut-être aussi peu concerné par le modèle pétainiste que par la résistance, et plus occupé à essayer de surnager dans des temps difficiles. Sans condamnation (des perdants) ni exaltation (des héros de la résistance), Joubrel fait de la succession des époques une cause de perte de repères pour la jeunesse du pays qui voit les hommes respectables d'hier condamnés ou déchus, les terroristes des années quarante renommés résistants et héros, et les nécessités d'une époque (marché noir, mensonge et dissimulation dans la clandestinité, mais également délation) devenir objet de louange ou de condamnation. Sans égard pour la différence de situation, Joubrel se place sur un plan qui veut transcender la différence de réalité historique. Il se situe sur un plan purement moral à partir duquel il questionne la manière dont ont été décrites de manière opposée des attitudes identiques. Comment s'y retrouver et quels critères moraux adopter pour l'enfant qui a vu le mensonge (sur son identité dans les réseaux de résistant par exemple) exalté en vertu ? Pour celui qui a vu la respectabilité d'un temps devenir honte ?

À ce trouble des critères moraux hérité de la guerre, s'ajoutent ceux d'une société en plein mouvement, dont les fils échappés à la mort entendent bien profiter de la vie, parfois sans mesure. Joubrel cible souvent l'exubérance de la jeunesse de Saint-Germain-des-Prés et généralise rapidement à toute celle du pays qui devient sous sa plume avide d'Amérique. Il condamne tout autant le cinéma que le jazz à la fin des années quarante ou l'extension du confort matériel et son influence frénétique sur le rythme de vie dans les années soixante<sup>238</sup>. Ce qu'il faut alors dire, c'est que d'une manière générale – et pour des raisons différentes mais largement similaires après-guerre ou dans les années soixante – Joubrel

---

237 Voir F. et H. Joubrel, *L'enfance dite coupable*, Paris, Bloud et Gay, 1946.

238 Ce que l'on trouve de manière très nette dans son dernier ouvrage, *Jeunesse en danger*, Paris, Fayard, 1960 ; comme dans toute la première partie de *Mauvais garçons de bonne famille*, Paris, Aubier Montaigne, 1957.



ne cesse de décrire des périodes marquées par le trouble et la perte de repères moraux.

Il rejoint alors des mouvements bien présents et encore influents dans la société, qui visent très clairement à défendre la morale en place – entendons celle d'avant-guerre – comme la Ligue Française pour le relèvement de la moralité publique, qui deviendra rapidement le Cartel d'Action Morale, dont il cite régulièrement le travail. Son délégué général, Daniel Parker, est un invité régulier des Conférences du Méridien organisées par Joubrel, en qualité d'expert sur des thèmes comme la prostitution ou le cinéma, la littérature et les journaux à destination de la jeunesse et leur potentiel de démoralisation. Défenseur d'une certaine morale nécessaire à la protection de la jeunesse, il n'hésite pas à faire le lien entre délinquance et publications prétendument violentes, nourries d'amours adultérines et d'intrigues policières propices à enflammer l'imagination de leurs jeunes lecteurs, comme il l'annonce sans ambages :

*Si nous n'étions tenus par le cadre restreint de cette étude, il nous serait facile de multiplier les exemples d'enfants ayant été conduits à la délinquance par les journaux policiers.*

*C'est pour avoir voulu reproduire une histoire qui les avait passionnés, que telle bande de jeunes garçons organise le cambriolage qui les conduira en correctionnelle.<sup>239</sup>*

Argumentant par accumulation d'exemples, Daniel Parker laisse vite entendre que quiconque voit voler un œuf aura tôt fait de voler un bœuf et d'assassiner le bouvier. Si les idées qu'il énoncent peuvent faire sourire le lecteur contemporain, il faut néanmoins en retenir quelques aspects saillants à l'époque.

D'une part, ce genre d'association possède une influence réelle dans la société de l'époque. Pour donner un exemple, c'est au nom du Cartel d'Action Morale dont il est délégué général que Daniel Parker porte plainte contre Boris Vian en 1947, dénonçant dans *J'irai cracher sur vos tombes* une atteinte aux bonnes mœurs justiciable devant les tribunaux<sup>240</sup>. Si le procès débouche sur la condamnation de l'ouvrage, il fera du livre un succès de librairie et assurera également la célébrité de Vian par la suite. Dans le même ordre d'idée, c'est également le Cartel d'Action Morale qui sera à pied d'œuvre lors de l'adoption de la loi de 1949 sur l'encadrement de la presse enfantine et la création d'une « Commission de contrôle des publications destinées à l'enfance ».

En effet, à la Libération, les bandes dessinées américaines changent radicalement la donne des productions destinées à la jeunesse. Contrairement à la France, celles-ci sont destinées à tout type de public et non pas exclusivement à des enfants. Elles se caractérisent par un dessin plus réaliste et des histoires bien moins ordinaires : aventures policières, exotiques, fantastiques... Rapidement imitées par des dessinateurs italiens, anglais puis français, qui forcent davantage le trait, elles sont dénoncées

---

239 Daniel Parker, « Influence de la presse enfantine et du cinéma sur la délinquance juvénile », dans *Les problèmes de l'enfance délinquante*, Conférence du Méridien, Paris, Éditions Familiales de France, 1946, p. 78.

240 Notons que l'année suivante dans *Les morts ont tous la même peau*, (1947) Boris Vian donnera le nom de Dan Parker à un assassin.

par les ligues de moralité comme étant susceptibles de favoriser la délinquance juvénile par les exemples qu'elles proposent à leurs jeunes lecteurs. Ainsi, comme l'exposent les historiens Thierry Crépin et Anne Crétois :

*Ces divers groupes de pression ont obtenu l'adoption d'une loi faite d'un fort idéal de moralisation des loisirs de la jeunesse, et de la presse enfantine en particulier, accusée de nourrir la délinquance juvénile par le contenu qualifié de criminogène des bandes dessinées qu'elle propose aux enfants.*<sup>241</sup>

Sous leur impulsion conjointe, enfance et morale vont être encore plus étroitement associées, et la Loi de 1949 va le faire avec les mots de l'époque en instaurant une nouvelle forme de délit la « démoralisation de la jeunesse par voie de presse », mentionné en son article deux qu'il vaut la peine de citer en entier ici :

*Les publications visées à l'article premier ne doivent comporter aucune illustration, aucun récit, aucune chronique, aucune rubrique, aucune insertion présentant sous un jour favorable le banditisme, le mensonge, le vol, la paresse, la lâcheté, la haine, la débauche ou tous actes qualifiés crimes ou délits ou de nature à démoraliser l'enfance ou la jeunesse.*<sup>242</sup>

La Commission de surveillance et de contrôle installée en 1950 cherche à identifier et à maîtriser l'influence supposée de l'image, plus évocatrice, plus susceptible d'enflammer l'imagination des lecteurs, tout en définissant en creux une image idéalisée de l'enfance où jeunesse, enthousiasme et espérance vont de pair. Ses chevaux de bataille sont ceux que l'on retrouve régulièrement sous la plume de Joubrel : il s'agit de lutter contre les représentations complaisantes de la violence et de la sensualité, voire de la sexualité, qui ne peuvent que nuire à l'édification morale de l'enfant et favoriser chez lui la tendance à l'agressivité ou aux actes anti-sociaux, entendons à la délinquance, comme le résumait Thierry Crépin et Anne Crétois :

*La menace la plus grave, aux yeux des commissaires, réside cependant dans le développement du complexe d'agressivité et dans la préparation de comportements antisociaux chez les enfants à la simple lecture des illustrés qui soumet « toutes les habitudes, tous les conditionnements éducatifs qui inhibent les impulsions à la violence [...] à une progressive et insidieuse dissociation.*<sup>243</sup> »

On retrouve au passage, dans un cadre moral cette fois-ci, la notion de dissociation, scientifiquement élaborée et stratégiquement placée au cœur des taxinomies de Heuyer et des neuropsychiatres de l'époque, pour lesquels la « dissociation familiale » est l'une des causes du comportement des

---

241 T. Crépin et A. Crétois, « L'encadrement de la presse enfantine, par la Commission de surveillance et de contrôle des publications destinées à l'enfance et à l'adolescence (1950-1962) », dans *Quaderni*, N°44, Printemps 2001, p. 74

242 Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse, JO, Lois et décrets, 18 et 19 juillet 1949, pp. 7006 à 7008. Citée par T. Crépin et A. Crétois, art. cité, p. 75.

243 *Ibid.*, p. 81.

délinquants et des inadaptés sociaux. De la morale à la science, et de la science à la morale, les expressions et les mots du temps font des allers-retours et les glissements de sens d'un registre à l'autre ont pour effet de naturaliser les idées qu'ils défendent, et plus largement de faire aller de concert marche en avant de la science et défense de la morale et de ses valeurs. Au cœur de ce double mouvement, l'usage par Joubrel du vocabulaire technique de l'époque – importé de la médecine, de la psychologie ou des évolutions juridiques du moment – contribue massivement à faire de l'enfance inadaptée et des différents domaines et techniques qu'elle concerne un ensemble homogène et cohérent. Dans les faits, l'influence et l'émergence d'un acteur du domaine se note aussi par la diffusion de son vocabulaire propre chez les autres. Par suite, la diffusion des mots des uns et des autres, et les échanges qui ont lieu d'un bout à l'autre du domaine de l'inadaptation – et qui semblent se renforcer au fil des années cinquante – contribuent à en donner une vision unitaire et uniforme.

Ainsi, de la même manière que Michel Chauvière n'hésite pas identifier 1947-1948 comme une période de clôture institutionnelle du domaine de l'enfance inadaptée<sup>244</sup> – par l'aboutissement de sa structuration administrative, légale et technique notamment – on peut également affirmer que sa clôture idéologique sera manifeste au milieu des années cinquante, lorsque d'un bout à l'autre du spectre les mots seront les mêmes et les emprunts suffisamment récurrents pour passer inaperçus, ce que l'on essaiera de montrer dans la partie suivante de ce travail. On peut voir que ce processus s'engage relativement tôt, dans les années vingt, dès les premières collaborations entre médecins, juges et œuvres privées, sous l'impulsion de personnages comme le juge Rollet, à la fois magistrat et président du célèbre patronage qui porte son nom au sein duquel le docteur Heuyer a installé sa première clinique annexe de NPI. Il se continue et se précise pendant l'Occupation, notamment avec l'impulsion définitionnelle du Comité Technique de 1942 qui fait de l'inadaptation un terme générique et auquel participent les plus éminents médecins psychiatres et psychologues de l'époque. Il se diffuse ensuite rapidement de l'après-guerre jusqu'au début des années soixante et s'unifie en quelque sorte sous la plume d'un personnage tel que Joubrel, ni professionnel du domaine ni spécialiste de quelque discipline scientifique que ce soit, mais qui paradoxalement fait figure d'autorité et d'expert dans le domaine, représentant par excellence une fonction qu'il n'a jamais exercée mais qui va être le support matériel incarnant cette synthèse, l'éducateur.

Derrière l'apparente révolution des mentalités et des pratiques que défendent et exaltent les acteurs de l'époque, Joubrel en tête, une fois que le temps met à distance ce « mouvement » qui anime les milieux de la rééducation à l'époque, on s'aperçoit que s'il est un peu déplacé, le cadre moral dans lequel est considérée l'enfance reste sensiblement le même. Si l'on passe du registre de la pénitence à celui de la charité, celui-ci reste d'une manière générale, pour l'observateur contemporain,

---

244 M. Chauvière, *Enfance inadaptée, l'héritage de Vichy*, ouvr. cité, p. 207 et suivantes.

particulièrement marqué par une notion qui apparaît plus que toute autre : l'amour.

Pour le dire rapidement, l'amour synthétise toutes les attitudes et toutes les qualités que doit posséder l'adulte face à l'enfant à rééduquer : don de soi, jusqu'au sacrifice, sacerdoce, générosité, absence d'intérêt et d'arrière-pensée, il se veut le fer de lance d'une nouvelle conception de l'enfance.

Dans les faits, si Joubrel prétend dénoncer le paternalisme de la période précédente c'est qu'il considère l'amour comme une étape supérieure à la simple charité mise en œuvre auparavant. Il décrit la charité comme une activité inférieure et l'amour comme le stade le plus élevé de l'intérêt pour autrui. Alors que la charité sert autant à soulager la misère de celui qui souffre qu'à assurer le salut de celui qui soulage, l'amour va au-delà et consiste à ne s'intéresser à autrui que pour lui-même. On retrouve là sous la plume de Joubrel une architecture élaborée par Augustin bien des siècles auparavant.

La charité y est un devoir du chrétien envers le reste de l'humanité, elle s'impose de l'extérieur au comportement de chacun qui doit veiller à son prochain comme à lui-même, pour son propre salut. À la charité correspond ensuite la Grâce divine, qui sait reconnaître les justes des injustes et élever les premiers à la félicité. De la même manière que par la grâce Dieu élève l'homme jusqu'à lui, la charité fait d'autrui un autre moi-même, elle me permet d'essayer de le relever, d'en faire mon égal, dans un rapport d'extériorité constant. L'amour pousse l'identification encore plus loin : autrui n'est pas un autre moi-même, c'est en lui que je me réalise grâce à l'amour. Il n'y a plus de différence entre le sujet et l'objet de son amour, l'amour englobe l'aimant et l'aimé dans une même entité. C'est ce qui est explicite chez Augustin pour lequel c'est par l'amour de Dieu que je peux voir Dieu, directement, non l'atteindre ou le mériter, mais « voir en Dieu » c'est-à-dire y accéder directement, sans truchement, sans médiation entre lui et moi, dépassant alors notre principe d'individuation réciproque. C'est que l'amour est un mode de connaissance puissant puisqu'il est direct et sans médiation, il fait directement accéder le sujet aux réalités intelligibles. De la même manière dans la théologie chrétienne, l'amour ne fait pas que donner un accès à l'autre, il me fait littéralement être autre, c'est-à-dire accéder à sa réalité comme si elle était la mienne<sup>245</sup>.

Dans la rééducation, et sous la plume de Joubrel essentiellement, il semble que la charité des années passées cède le pas à l'amour, et veut ouvrir sur une nouvelle conception des rapports avec l'enfant où ce dernier est considéré à la fois comme le lieu et la fin ultime du travail de rééducation.

Il y a même quelque chose qui change par rapport à la dynamique chrétienne originelle : il ne s'agit plus d'aimer autrui comme soi-même. Ce genre d'amour est bien trop proche de la charité ; s'il s'agit d'aimer cet autre qui me ressemble, ce sentiment est entaché d'individualisme, pire encore, d'intérêt.

---

245 Voir Augustin, *Confessions*, Paris, Garnier Flammarion, 1964, trad. J. Trabucco, Livre XIII, chap. 9, p. 320 et sq.

Pour que l'amour s'élève au-dessus d'un rapport à l'enfant idéalisé, il faut que celui-ci soit au contraire incarné dans tout ce qu'il a de particulier, de plus singulier. Pour éviter les abstractions de la conception caritative de l'aide à l'enfance, il importe pour les hommes des années d'après-guerre de décrire d'autant plus précisément cet enfant pour lequel on lutte. Pour éviter que l'amour ne soit pris pour un bon sentiment de plus parmi tant d'autres, et pour qu'il apparaisse comme une qualité éminemment pratique du rééducateur, il faut ne pas faire de l'enfant l'image sublunaire de l'ange, ce que l'on peut lire très nettement sous la plume du premier directeur de l'école de cadre de Montesson, Jean Pinaud :

*La première qualité d'un éducateur digne de ce nom doit être un amour immense de l'enfant tel qu'il est, et, dans le cas particulier, il faut bien dire qu'il est souvent antipathique : têtue, buté, opposant, sale, grossier, voleur, etc...*<sup>246</sup>

Cela étant, ne pas vouloir idéaliser l'enfant pour lequel l'amour semble pouvoir faire des miracles, conduit à en donner une vision presque tout aussi caricaturale, à grands renforts d'adjectifs où perce largement la morale du temps.

Le déplacement de l'amour dans le domaine de la rééducation – au-delà du cadre moral et théologique dans lequel elle pose de fait le rapport à l'enfance – n'est alors pas neutre, et encore moins innocent lorsqu'il s'agit de décrire avant toute chose le travail de l'éducateur. C'est que l'amour ne donne pas accès de l'extérieur à la réalité vécue de l'enfant comme peuvent le faire les tests psychologiques ou les examens somatiques pratiqués par les psychologues ou les médecins psychiatres. Il ne permet pas non plus de seulement expliquer tel ou tel comportement, c'est-à-dire tout ou partie des déterminants spatio-temporels, biographiques ou affectifs de tel ou tel enfant. Il ne permet pas non plus de comprendre un enfant, c'est-à-dire – que l'on privilégie la sympathie ou l'empathie<sup>247</sup> - de se mettre « à sa place » en quelque sorte, d'éprouver les mêmes passions que lui. Mais l'amour donne accès directement à la réalité interne du sujet, il permet de se situer d'égal à égal avec lui sans préalable méthodologique, sans préparation ni prédisposition particulière.

On comprend que cela devienne sous la plume de Joubrel, la qualité première d'un métier naissant, en même temps que son talon d'Achille. Elle est ce que les autres professionnels – en raison de leurs propres techniques ou connaissances – ne possèdent pas et qui fait la différence spécifique de l'éducateur.

Si l'amour lui assure une place particulière – et finalement éminente – au sein des professions en jeu,

---

246 J. Pinaud, directeur de l'une des premières institutions de formation de cadres rééducateurs à Montesson ; invité à parler de son travail dans l'une des Conférences du Méridien organisée par Joubrel après-guerre. Voir, J. Pinaud, « l'école Théophile Roussel » dans H. Joubrel (dir.), *Les problèmes de l'enfance délinquante*, ouvr. cité.

247 Voir à ce sujet la recrudescence de l'intérêt contemporain pour une notion comme l'empathie dans le travail social, son objet, ses principes, ses méthodes (?), dans nombre d'articles, d'ouvrages et de thèses.

au moins trois questions se posent d'emblée : d'où provient-il ? Comment le définir ? Jusqu'où peut-il s'étendre ?

Ces trois questions permettent de cerner en creux les débats pratiques qui entourent le questionnement sur l'identité du métier d'éducateur. Elles permettent de répondre, en négatif en quelque sorte aux questions matérielles qui se posent d'une manière accrue au fil des ans : quelles qualités l'éducateur doit-il posséder ? quelle formation lui donner ? quel statut lui accorder ? quelle suite de carrière peut-il envisager ? Ce sont des questions que quelqu'un comme Joubrel va s'atteler à exposer et auxquelles il va tout faire pour répondre, et ce sur un plan très pratique avec son rôle au sein de l'ANEJI et de l'AIEJI, et sa lutte pour la reconnaissance du métier d'éducateur qui débouchera sur l'adoption d'une convention collective en 1966 et la création du Diplôme d'État d'Éducateur Spécialisé en 1967.

Dès lors cette notion d'amour, décriée parce que désuète plus de quatre-vingt ans après, est une notion d'importance, car elle se situe dans un contexte déterminé qui est celui de la naissance du domaine et de la concurrence des professions, lié à un arrière-plan où sont associées défense de l'enfance et défense de la morale. Elle répond dans le même temps à une visée stratégique précise, la reconnaissance de l'éducateur, et apparaît comme l'un des marqueurs bien visible d'une certaine idéologie.

Par ailleurs, il est intéressant de noter que de la même manière que l'amour a été convoqué et largement utilisé pour défendre et faire reconnaître la place spécifique de l'éducateur au cours de sa période d'émergence, la résurgence de cette thématique à l'époque actuelle est peut-être tout aussi porteuse de signification. En effet, dans une période où la figure de l'éducateur apparaît en pleine mutation tant dans son travail que dans ses référents idéologiques – ce qui se marque par la volonté actuelle de refonte des diplômes et plus encore par une réalité économique qui modifie en profondeur la nature même du métier d'éducateur<sup>248</sup> – l'amour revient comme une thématique centrale sous la plume d'éducateurs connus dans le domaine comme Philippe Gaberan<sup>249</sup>. Au-delà de l'énième redéfinition du métier d'éducateur, s'y dessine surtout et dès l'abord ce qui apparaît de manière générale pour tous les acteurs du domaine, la spécificité actuelle du travail éducatif, la relation.

Revenons pour l'instant au trois questions posées précédemment concernant l'amour : d'où provient-il ? Comment le définir ? Jusqu'où peut-il s'étendre ?

Pour ce qui est de la première, on retrouve une réponse presque unanime chez la majeure partie des acteurs de l'époque, qui revient dans les mêmes termes d'un bout à l'autre de la période, il s'agit de « l'appel du gosse ». Véritable expression d'époque, on la retrouve régulièrement sous la plume de Joubrel, dont le lyrisme scout n'a généralement rien à envier à celui de son prestigieux aîné Guérin-

---

248 Parmi le grand nombre d'ouvrages ou d'articles actuels traitant de la question, on consultera principalement M. Chauvière, *Trop de gestion tue le social*, Paris, La Découverte, 2010.

249 P. Gaberan, *Oser le verbe aimer en éducation spécialisée*, dont le sous-titre est *La relation éducative 2*, Toulouse, Érès, 2017.

Desjardins lorsque ce dernier écrit :

*Vous vous sentez appelés à devenir des éducateurs par ce que l'on pourrait nommer « l'appel du gosse ». Appel mystérieux que certains entendent parce qu'ils ont un tempérament d'éducateurs et que d'autres n'entendront jamais.<sup>250</sup>*

Répondre à l'appel c'est, du côté de l'éducateur, posséder une vocation. Parfaitement innée et liée à l'intimité du sujet, celle-ci ne s'explique pas plus qu'elle ne se décrit et le vocabulaire reprend alors pleinement celui de la mystique chrétienne. La vocation est à comprendre comme un véritable élan qui mobilise l'individu tout entier dans la tâche qu'il a à accomplir. Il s'y inscrit et s'y reconnaît tout entier, il s'abandonne à ce qu'il fait et cela va jusqu'à redéfinir *in fine* ce qu'il est. La vocation des origines s'oppose directement au métier auquel il s'agira par la suite de former, et les qualités de l'éducateur des années cinquante priment sur ce qui deviendra des compétences à acquérir au fil des réformes successives du diplôme. Ainsi, pour les éducateurs de la période, comme Jacques Guyomarc'h, directeur d'un centre de rééducation breton, ami de Joubrel et secrétaire national de l'ANEJI :

*Si, aujourd'hui comme hier, un éducateur ne ressent pas pour l'enfant le même attachement, le même désir d'être totalement à son service, je crains qu'il ne se soit trompé de voie. La vraie réussite en éducation, et la seule, tient dans un engagement de tout notre être.<sup>251</sup>*

Sous la plume de Joubrel, le modèle vocationnel emprunte les mêmes accents, et l'enfant inadapté possède les mêmes traits que ceux qu'esquise J. Pinaud. Sa réalité prétendue – ce que l'on pourrait appeler son idéalisation négative – sert en l'occurrence à donner davantage de relief à l'élévation morale de son pendant parfaitement positif qu'est l'éducateur.

*La **vocation** de s'occuper d'enfants (et en l'espèce, d'enfants difficiles) est tout aussi innée et tout aussi nécessaire. Il faut aimer les jeunes déficients ou caractériels et vouloir leur consacrer sa vie. Il faut pouvoir les aimer tels qu'ils sont au début, c'est-à-dire souvent bornés, perturbés et fort sales, au physique comme au moral.<sup>252</sup>*

Au fil du temps le discours se tempère en faisant plus de place à d'autres méthodes, mettant l'amour un peu moins au centre de l'attention, mais le travail de l'éducateur reste toujours soumis à sa propre qualité morale. C'est de la qualité de son âme, de la pureté de ses sentiments, de son engagement, que dépend le travail qu'il doit faire. Travail qui ne se déroule pas dans une extériorité de l'objet de la rééducation et du sujet rééducateur, mais qui au contraire doit tout entier avoir lieu dans l'intériorité

---

250 Guérin-Desjardins, « L'esprit de la rééducation », dans H. Joubrel (dir.), *Les problèmes de l'enfance délinquantes*, ouvr. cité, p. 153.

251 J. Guyomarc'h, « De la vocation au métier d'éducateur », *Cahiers psycho-pédagogiques*, numéro spécial, Juillet 1957, non paginé.

252 H. Joubrel, « L'éducateur de jeunes inadaptés » dans J. Chazal, A. Dauphin, H. Joubrel (dir.), *Les métiers de l'éducation difficile*, Paris, Lamarre, Coll. « Neyret », 1953, p. 77.

de l'enfant, au cœur de son caractère, théâtre où s'affrontent ses tendances antagoniques. C'est en son sein que l'éducateur doit chercher à pénétrer, le plus profondément possible, pour laisser la trace la plus visible, la plus propice à la conversion de l'enfant vers le bien. Cette mise au premier plan de l'intériorité, dont les accents moraux empruntent explicitement à l'eschatologie chrétienne, rejoint sans trop de peine une version diffuse à l'époque et peu explicitée de la psychanalyse où le soin ne peut venir que d'un travail dans les profondeurs de l'âme, travail qui a bien peu à voir avec les concepts travaillés par Freud, mais où peuvent se retrouver pêle-mêle inconscient, tendances nocives ou régressives, âme et autres instincts indistincts.

La qualité morale de l'âme du rééducateur peut alors être mise sur le même plan que les méthodes scientifiques et médicales les plus poussées. Joubrel n'a même de cesse de tempérer les élans scientifiques de son époque – qu'il reconnaît et auxquels il souscrit largement par ailleurs – en reléguant la science au rang des moyens utiles à la rééducation, l'âme de l'éducateur en constituant en revanche le cœur, comme il l'écrit en 1958 :

*On doit surtout affirmer que l'âme des travailleurs sociaux aura toujours plus d'importance, pour leurs « clients », que les chemins d'approche qu'ils suivent pour les atteindre profondément. Si l'amour, certes, ne suffit pas, la science suffit moins encore.*<sup>253</sup>

Ce qui fait écho à ce qu'il écrivait une dizaine d'années auparavant :

*Le problème pour nous est seulement de ne pas nous laisser dessécher par la science. Il faut s'instruire, éprouver ses connaissances, mais garder le cœur chaud. Trop de « spécialistes » ne voient dans nos jeunes que des sujets d'expérience.*<sup>254</sup>

Si le scoutisme, principalement sous la plume de Joubrel, n'a eu de cesse de montrer sa compatibilité pratique avec la NPI et leur modernité commune, il en montre également le fond idéologique commun, c'est-à-dire un système cohérent de valeurs et d'idées partagées qui va peu à peu s'avérer dominant dans le secteur de l'enfance inadaptée. Ce qui ne manque pas alors de poser plusieurs questions.

Cet ensemble idéologique est-il profondément modifié par leur prétendue modernité ou bien assiste-t-on à une reconfiguration particulière sur la base de valeurs et de préjugés déjà bien ancrés ? Est-ce qu'au final, malgré les changements de méthodes, de techniques, de vocabulaire et même de lieux – souvent plus vantés que véritablement révolutionnaires – l'évolution du domaine n'en reste pas à mi-chemin, venant vérifier ce que disait Tancredi dans *Le guépard* de Lampedusa : « pour que tout reste comme avant il faut que tout change » ? Autrement dit, est-ce que cette « période rose » de la rééducation, pour reprendre une expression de Joubrel, est une telle révolution sur le plan des idées, c'est-à-dire dans la manière de considérer l'enfance ?

---

253 H. Joubrel, « L'amélioration des méthodes de travail de l'éducateur de jeunes inadaptés », *Éducateurs*, n°73, Janv-Fév. 1958, p. 22.

254 H. Joubrel, « Techniques », *Rééducation*, n°7, Juin 1948, p. 4.



Pour y répondre, et cerner un peu mieux la nature et la force de la critique que Deligny adresse à cette organisation de l'enfance inadaptée dès ses premiers articles parus dans la revue de l'éducation surveillée, on peut suivre les discussions et les oppositions, parfois très vives, qui ont lieu au cœur du domaine et de la NPI. En effet, cette clôture idéologique qui fait écho au « verrouillage » institutionnel que décrit Michel Chauvière<sup>255</sup> ne s'est faite ni en un jour ni sans heurts. Elle est le fruit d'une évolution des professions, des connaissances, de l'opinion publique et d'une manière plus large des mentalités, qui a eu lieu sur un temps plus long, au moins depuis le milieu des années 1910 si l'on prend pour bornes la création du tribunal pour enfant en 1912 et la thèse de Heuyer soutenue en 1914. C'est au bout de cette longue période de gestation que le domaine, enfin structuré au sortir de la guerre, prétend à une nouveauté et une modernité inédite d'après ses principaux zéloteurs.

L'histoire de la rééducation est plus longue et la modernité fait peut-être moins rupture que ce qu'elle prétend. Pour s'en convaincre, il faut maintenant entrer un peu plus avant dans les divergences et les conflits qui ont lieu au sein du domaine. Si dans l'histoire des idées les changements viennent souvent de plus loin que le moment de l'imposition de tel ou tel ensemble idéologique, cette histoire prend rarement la forme d'une marche en avant triomphale du progrès sur l'obscurantisme. C'est le plus souvent en prenant la mesure des forces qui agitent un domaine que l'on peut remettre en perspective la nouveauté ou la radicalité de celles qui ont fini par apparaître, dans un effet d'après-coup saisissant, comme les plus modernes ou novatrices.

Pour ce faire, l'un des personnages dont la position permet d'apercevoir le mieux les lignes de tensions et d'oppositions qui ont cours dans l'enfance inadaptée reste probablement Louis Le Guillant. Psychiatre de bonne facture, il a été l'élève du Dr Claude comme du Dr Heuyer avec lequel il a travaillé régulièrement jusqu'au sortir de la guerre. Chargé à la Libération de la coordination des services de l'enfance déficiente et en danger moral auprès du ministère de la Santé, c'est également un proche du psychologue scientifique Henri Wallon. Membre du Parti Communiste Français, il est le fondateur de la revue *Sauvegarde* qui tente à partir de 1945 de faire la synthèse des différentes positions dans le domaine. Compagnon de route des CEMEA il sera également le médecin attitré de la Grande Cordée de 1948 jusqu'au milieu des années cinquante.

Neuropsychiatre attaché au travail avec l'enfance, sous sa plume la critique se fait progressivement plus vive et plus forte. S'il fait figure de grand oublié de cette période de configuration du domaine<sup>256</sup>, sa place permet surtout de saisir un peu mieux l'arrière-plan idéologique de ceux qui en seront les vainqueurs et les motifs de leur permanence dans le domaine pendant plus d'un quart de siècle. Revenir sur son travail permet de saisir la critique puissante qu'il porte aussi bien contre les évolutions

---

255 M. Chauvière, *Enfance inadaptée, l'héritage de Vichy*, ouvr. cité, p. 207 et suivantes.

256 *Ibid*, pp. 242-243.

de ce domaine en formation que contre les fondements. C'est également tenter de redonner à son travail, à ses idées et à sa personnalité la place centrale qui a été la sienne.

### 3. DES OPPOSITIONS INTERNES : LA POSITION DE LOUIS LE GUILLANT

Louis Le Guillant naît à Lorient le 26 Février 1900. Il débute ses études de médecine à Rennes avant d'arriver à Paris au début des années vingt. En 1928, il est nommé médecin à la préfecture de Paris où il officie en même temps que le professeur Heuyer. En 1930, il est nommé chef de clinique à l'asile Sainte-Anne où il travaille sous la direction du Dr Claude jusqu'en 1932, date à laquelle il est nommé médecin-directeur de l'hôpital psychiatrique de la Charité-sur-Loire (Nièvre), charge qu'il occupera jusqu'à la fin de la guerre, en 1944. Conseiller technique auprès du ministre de la Santé François Billoux entre 1944 et 1947, c'est à cette date qu'il est nommé médecin chef des hôpitaux psychiatriques de la Seine.

Il travaille à l'hôpital psychiatrique de Villejuif entre 1947 et 1965, et prend la direction médicale du centre d'observation de Vitry entre 1940 et 1950. Très actif dans le domaine psychiatrique il multiplie les publications tout au long de sa carrière sur bien des aspects : de la critique des institutions psychiatriques (fervent défenseur d'une psychiatrie de secteur avec les Dr Bonnafé et Daumezon), à l'enfance inadaptée, jusqu'à la psychopathologie du travail. Il participe à la création de plusieurs revues comme *Sauvegarde* en 1945 ou *La raison* en 1950 dont il sera le rédacteur en chef jusqu'en 1956. Médecin engagé, il entre au Parti Communiste en 1945, et nul doute que son engagement marxiste a largement contribué à le reléguer rapidement à l'arrière-plan et à obscurcir le travail et l'œuvre d'un homme que le Dr Bonnafé décrivait ainsi en 1984 :

*S'il n'a pas « fait école », au sens conforme/conformiste de ces mots, il a fait mieux, beaucoup mieux, il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour aider chacun à penser par lui-même.*<sup>257</sup>

#### 3.1. UN HOMME DE SYNTHÈSE ET DE TERRAIN

Lorsque la seconde guerre mondiale débute, Louis Le Guillant est un psychiatre expérimenté, médecin-directeur de l'hôpital psychiatrique de la Charité sur Loire dans la Nièvre depuis sept ans. Au cours de la guerre, il y accueille d'anciens maquisards et des jeunes gens réfractaires au STO. C'est justement à cette période que Le Guillant va s'investir plus avant dans la construction du domaine de l'enfance inadaptée. En 1942, il fait partie du Conseil Technique de l'Enfance Inadaptée ; à cette date, Le Guillant n'a publié que quelques travaux dans des revues médicales, généralement en collaboration avec d'autres psychiatres – notamment Heuyer – portant essentiellement sur la réalité physiologique de la pathologie mentale<sup>258</sup>. On se demande alors de prime abord pourquoi il fait partie

---

257 L. Bonnafé, préface à L. Le Guillant, *Quelle psychiatrie pour notre temps ?*, Toulouse, Érès, 1984, p. 12.

258 On peut citer par exemple : L. Le Guillant, « Troubles mentaux de l'encéphalite », *La Semaine des hôpitaux de*

du Conseil Technique, et ce pour plusieurs raisons.

D'une part parce que celui-ci ne semble pas commandité par un examen des besoins du terrain face à la multiplication des jeunes gens inoccupés qui risquent de menacer la tranquillité publique, comme pouvait l'être le Comité interministériel dirigé par l'abbé Plaquevent à la demande de la Direction de la famille du ministère de l'Intérieur en octobre 1940. Bien au contraire, il semble directement commandité par les plus hautes instances de l'État vichyssois, par Pierre Laval, de retour au gouvernement, sous le patronage de l'un de ses fidèles soutiens, le ministre de la Santé et de la Famille, Pierre Grasset<sup>259</sup>. On se demande bien alors ce qu'une personne telle que Louis Le Guillant, peut faire dans des instances aussi directement liées au gouvernement de Vichy.

Sa présence interroge sur un plan proprement politique mais également sur le plan scientifique : pourquoi faire appel à un psychiatre, certes très compétent (1<sup>er</sup> au concours de médecin des hôpitaux psychiatriques, promotion 1931), mais qui ne montre à cette époque qu'une implantation bien faible dans le domaine de l'enfance et ses institutions ? L'une des manières de répondre à ces deux questions réside très probablement dans la composition du conseil. Largement dominé par les médecins psychiatres, il est fort probable que c'est avant tout en sa qualité d'élève et de collaborateur de Heuyer que Le Guillant est sollicité pour en faire partie. Il y sera secrétaire à la sous-commission en charge du dépistage<sup>260</sup>.

À la Libération, même si les principaux mandarins du domaine – Heuyer ou Lafon en tête – restent dans leurs institutions respectives, retournent à leurs travaux et entament la réécriture a posteriori de leurs fonctions et attributions au cours de la période vichyssoise, l'arrivée des communistes au gouvernement va grandement modifier les attributions sans nécessairement faire table rase du travail

---

Paris, n°1, 15 janvier 1932, pp. 16-24 ; L. Le Guillant, H. Claude et P. Masquin, « Troubles mentaux consécutifs à un traumatisme préfrontal », *Annales médico-psychologiques*, n° 1, juin 1932, 7 p. ; G. Heuyer et L. Le Guillant, « Recherches sur l'affaiblissement intellectuel fondamental dans la démence précoce », *Annales médico-psychologiques*, n° 3, mars 1932, 19 p. ; L. Le Guillant et P. Loo, « Une épidémie locale de névralgie », *Annales médico-psychologiques*, n° 3, mars 1935, 26 p. ; G. Heuyer et L. Le Guillant, « Troubles de la conduite et perversions post-encéphaliques. Considérations médico-légales », *L'Encéphale*, n° 6, 1938, pp. 541-545.

259 Sur l'arrière-plan historique du Conseil Technique, voir C. Rossignol, « Quelques éléments pour l'histoire du "Conseil technique de l'enfance déficiente et en danger moral" de 1943 », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, Numéro 1, 1998, pp. 21-39.

260 Il faut rappeler que Le Guillant a non seulement travaillé sous la direction de Heuyer à l'Infirmier Spécial de la Préfecture de Paris, mais également au Patronage Rollet où Heuyer a installé initialement la clinique annexe de NPI. On trouve dans l'ouvrage de J.-M. Lang sur Heuyer, une photo de l'équipe de NPI au patronage, datant de 1929, sur laquelle Le Guillant figure au premier rang, à la droite de Heuyer. Dès lors si le premier n'a rien publié avant-guerre concernant directement l'enfance, il n'en est pas moins un proche collaborateur de Heuyer dès les premières années de fonctionnement de la clinique annexe. Voir, J.M. Lang, *Georges Heuyer, fondateur de la pédo-psychiatrie*, Paris, Expansion Scientifique Publications, 1997, p. XV.

effectué jusque-là. C'est ce qu'il ressort de la nomination par le ministre de la Santé François Billoux, communiste marseillais, de Louis Le Guillant comme Conseiller technique auprès du ministère de la Santé, chargé de la coordination des services de l'enfance déficiente et en danger moral.

Dans les faits, il succède à celui qui deviendra en quelques années après la guerre une figure du secteur, Jean Chazal. Jeune procureur de trente-cinq ans, Chazal est détaché en 1943 auprès du Dr Grasset, secrétaire d'état à la Santé et à la Famille, et associé à Charles Péan, major de l'Armée du Salut, pour organiser et coordonner l'action des institutions œuvrant à aider l'enfance inadaptée. Actant de l'importance des œuvres privées et du peu d'ampleur des institutions étatiques dans le secteur, ils vont élaborer un système associant public et privé, sous l'égide de l'État, principal financeur et organisateur de l'action mise en œuvre, de fait, par les établissements. Ainsi sont créées les ARSEA (Association Régionales de Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence), organismes privés en tant qu'associations, mais qui ont une mission de service public. Celle-ci consiste en quelques points : habiliter et contrôler les établissements accueillant des enfants déficients ou en danger moral ; coordonner sur le territoire national, à l'échelon régional, l'action et le déploiement des différents établissements ; créer et gérer un Centre d'Observation et de Triage par département, où accueillir des enfants en danger et faire par la suite, au vu des premières observations dans le centre, des propositions d'orientation adaptée ; former des professionnels *ad hoc* et des écoles de formation<sup>261</sup>.

À la Libération, la position du nouveau ministre est claire : il s'agit de privilégier l'efficacité pour faire face aux urgences de la situation. En effet, tout au long de la guerre, le nombre d'enfants orphelins, ballotés entre délinquance ou mauvais traitement, misère et vagabondage, n'a cessé d'augmenter ; les familles sont plus que jamais dispersées, mises à mal et une grande part des hommes, soldats prisonniers pendant la guerre, n'est pas encore rentrée chez soi. Il convient avant toute chose dans ce domaine comme dans bien d'autre, d'assurer la place d'organisation et de décision des institutions étatiques, quitte pour ce faire à s'appuyer sur l'existant et notamment sur les structures privées.

Comme le dira Heuyer quelques années plus tard il ne s'agit pas de détruire tout ce qui a été fait, mais dans un souci parfaitement pragmatique, de le continuer et de le perfectionner<sup>262</sup>. Cela étant, pour les besoins de sa propre cause, il ne fait pas de doute que Heuyer aplanit rapidement toute divergence

---

261 M. Chauvière, *Enfance inadaptée*, ouvr. cité, Chapitre 1, « Une organisation à l'enseigne de la sauvegarde », pp 18-73.

262 « Puis ce fut la libération. Tout aurait pu être détruit. Je dois rendre hommage au premier ministre de la Santé Publique de la libération, M. Billoux. Je me rappelle la première visite que je lui fis avec M. le professeur Wallon. Il nous dit : « il n'y avait rien pour l'enfance inadaptée et en danger moral ; on a créé quelque chose, il serait absurde de la détruire ». Et il a tout maintenu. » G. Heuyer, « Bilan de 25 années de travail », *Sauvegarde de l'enfance*, N°3-4, Avril 1950, p. 269.

entre les missions de Chazal et celle de Le Guillant dans la présentation qu'il en fait en 1950.

S'il ne fait pas de doute que Le Guillant peut s'appuyer sur l'organisation du secteur déjà entreprise par son prédécesseur, il est clair également que dans son esprit, c'est aux nécessités de la situation présente qu'il convient de répondre avant toute chose et que cette organisation ne manquera pas d'évoluer par la suite. Pour le dire autrement, si la puissance publique manque de moyens au sortir de la guerre, il est bien évident qu'elle doit s'appuyer sur un secteur privé qu'elle contrôle. Mais cette association privé-public semble sous la plume de Le Guillant bien provisoire et appelée à évoluer, par l'intégration progressive et complète des œuvres privées dans des dispositifs publics. Si les nécessités matérielles imposent cette cohabitation et coordination, celle-ci n'a rien de naturel ni de nécessaire, et il convient qu'*in fine*, toutes les institutions faisant œuvre de service public le deviennent pleinement et durablement. C'est ce qu'il écrit en conclusion du premier numéro de la revue *Sauvegarde* en mai 1946, dans lequel il expose les missions des ARSEA et les difficultés auxquelles elles doivent faire face :

*Il y a dans la vie des organismes d'assistance des moments différents, une évolution. Lorsqu'ils ont atteint un certain développement, lorsqu'ils répondent à des besoins bien définis, permanents, que leurs structures et leurs méthodes se sont dégagées des expériences, ils doivent tout naturellement se transformer et généralement passer à l'état de service public.*<sup>263</sup>

Déjà, même concernant l'organisation des services de protection de l'enfance, le partage des responsabilités ou des attributions entre les uns et les autres, Le Guillant n'a de cesse d'en appeler à la coopération, au travail d'équipe afin de répondre aux problèmes concrets qu'impose l'époque. Intéressé avant toute chose à la résolution des problèmes de l'enfance, c'est toujours l'aspect pratique qui prime pour lui et il lui apparaît urgent de relier entre elles toutes les volontés à l'œuvre dans le domaine, ce qu'il écrit ainsi en 1946 :

*Pour l'instant, nous disposons, plus simplement, de magistrats, de psychiatres, d'éducateurs et d'assistantes sociales. Rapprochons-les le plus possible, groupons-les en équipes. [...] La solution ne se trouvera que dans une libre collaboration, dans un esprit de compréhension et de coopération. Que l'on réunisse là où il convient des hommes compétents et désintéressés, qu'anime vraiment cet esprit, qu'on leur assure l'autorité nécessaire, toutes les difficultés tomberont bientôt.*<sup>264</sup>

Homme de synthèse autant que de terrain, les appels à l'unité et à la coopération de Le Guillant, qui se sert de toutes les tribunes disponibles pour marteler le même message à commencer par la revue *Sauvegarde*, tout comme l'apparent enthousiasme et œcuménisme d'après-guerre, masquent mal la

---

263 L. Le Guillant, « Les associations régionales », *Sauvegarde*, n°1, Mai 1946.

264 L. Le Guillant, « À propos de l'organisation de l'enfance inadaptée », *Sauvegarde*, n°4, Oct. 1946, p. 14.

persistance des vieux débats et des vieilles oppositions qui travaillent encore l'enfance inadaptée.

Il est remarquable qu'à l'époque, l'essentiel des débats et des contradictions qui animent le domaine de l'enfance inadaptée s'exprime dans une multitude de revues, dont les orientations diffèrent parfois plus par le caractère de ceux qui en donnent la direction globale que par les signataires de leurs articles. Il y aurait en effet tout un travail à faire pour analyser et comparer les thématiques, les orientations, les institutions de référence et les auteurs des principales d'entre elles au sortir de la guerre : *Sauvegarde*, la revue des ARSEA fondée et dirigée par Le Guillant ; *Enfance*, fondée par Wallon en 1948 ; ou *Rééducation*, la revue de l'éducation surveillée, pour ne citer que les trois principales. D'une revue à l'autre, toutes les personnalités du champ fournissent aux unes et aux autres articles et recensions : les médecins Heuyer, Le Guillant ou Lafon ; les fonctionnaires en poste dans les différents ministères concernés Lutz, Chazal ou Assathiany ; les personnalités de la rééducation comme Joubrel ou le Major Péan.

Au milieu de ces revues, la position de *Sauvegarde* fait montre d'une originalité certaine, avant toute chose par la volonté de synthèse dont elle semble l'emblème et que porte son fondateur, Louis Le Guillant. Comme le remarquait déjà Michel Chauvière, c'est presque tout l'état-major de l'enfance inadaptée et de l'enfance délinquante que l'on retrouve dans son comité de rédaction et son comité de direction. En 1946 Le Guillant est le président du Comité de rédaction dans lequel sont répartis également médecins (trois sur neuf membres), représentants de différentes tendances travaillant dans le domaine (le directeur général des CEMEA, celui de la revue de l'éducation surveillée *Pour l'enfance coupable*, un docteur en droit), et représentants des diverses directions du ministère de la Santé, de l'Hygiène et de la Population (trois membres également).

Au sein du comité de direction en revanche, ce sont les médecins qui sont le plus largement représentés (17 membres). On retrouve à leurs côtés des représentants du ministère de la Santé principalement, mais également de la Justice, très peu de l'Éducation nationale (un seul, M. Châtelet), plusieurs personnalités du monde judiciaire, ainsi que des représentants des différentes organisations ou tendances qui entendent influencer sur la formation des rééducateurs. Sur ce plan on retrouve pêle-mêle des membres de l'Union Française de Sauvetage de l'Enfance, des Éclaireurs de France, de l'Armée du Salut, de l'Entr'Aide Française, des CEMEA.

C'est que la revue a visiblement dans l'esprit de Le Guillant pour but de fédérer et de faire coopérer tout ce que le domaine de l'enfance inadaptée compte de différents professionnels, venant d'horizons et de disciplines diverses. Un tel œcuménisme professionnel est probablement possible à l'époque de par la relative étroitesse du domaine de la rééducation, au sein duquel œuvrent peu ou prou les mêmes individus depuis les années trente, reliés ou connectés de manière transversale parfois par des personnages travaillant à la croisée de la plupart des chemins comme Heuyer, Wallon ou Le Guillant lui-même. Il est également soutenu par l'élan, sensible dans les articles des premiers numéros de la

revue, qui porte les uns et les autres à agir de la manière la plus efficace possible dans une apparente bonne volonté qui, même si elle s'effacera avec la fin du tripartisme, confère aux années de l'immédiat après-guerre un air d'effervescence, d'optimisme et de volonté affichée d'unanimité. Cette apparente unité répond au besoin d'unifier les conceptions pour répondre à ce qui se pose dans la pratique comme un problème de l'enfance qui dépasse les cloisonnements entre disciplines et les frontières entre institutions, et que Le Guillant décrit de la sorte dans son premier article :

*Cette complexité résulte de la multiplicité des aspects sociaux, médicaux, pédagogiques, judiciaires, etc., sous lesquels se présentent les enfants irréguliers. Et cependant, toute subdivision, toute catégorisation sont, pour une part, artificielles. Les séparations tracées entre délinquants et non délinquants, entre arriérés et caractériels, entre cas « individuels » ou médicaux et cas sociaux sont sans cesse franchies dans la pratique. Ces divers types existent bien sans doute, mais, constamment, la réalité nous propose des associations, des « constellations » de manifestations, de facteurs étiologiques, de problèmes. [...] Donc, premier point : à la fois la diversité et l'unité du problème de l'enfance inadaptée.<sup>265</sup>*

Fédérer toutes les initiatives, faire parler entre elles toutes les recherches, relier entre eux tous les points de cette constellation à la fois idéologique et institutionnelle qu'est le champ naissant de l'enfance inadaptée en 1946, voilà l'objectif et l'ambition que Le Guillant donne à la revue des ARSEA. Si cela tient aux exigences de la situation au lendemain de la guerre, il est sûr également qu'il s'agit d'un des traits de l'esprit et de la pratique de Le Guillant lui-même, élève de Heuyer et dans le même temps proche de Henri Wallon, qui incarne par son parcours scientifique et ses orientations politiques une synthèse parfaite pour l'époque au cœur du champ de l'enfance inadaptée.

Dans les faits, certaines des personnalités de premier plan jusque-là, quoique toujours présentes, semblent se mettre en retrait, probablement en raison de leurs activités pendant la guerre, certes cohérentes avec leurs travaux précédents, mais entachées ou pour le moins suspectes pour le soutien qu'elles ont pu obtenir du régime de Vichy. Pour le dire autrement si des personnalités comme Heuyer, Lafon, Chazal ou Péan, ont continué pendant la guerre leur travail d'organisation du domaine de l'enfance inadaptée en même temps que celui d'extension et de précision des positions de leurs propres disciplines ou domaines d'activité, qu'ils avaient entamé dès la fin des années vingt, on comprend aisément que l'appui dont ils ont bénéficié pendant la guerre et les places qui leur ont été confiées puisse les faire passer pour suspects ou *a minima* les portent à se placer temporairement un peu plus dans l'ombre. C'est que tous n'ont pas été résistants comme Wallon, qui deviendra un éphémère ministre de l'Éducation nationale une fois Paris libérée, sous les applaudissements des professeurs et personnels du ministère<sup>266</sup>.

---

265 L. Le Guillant, « Les associations régionales », *Sauvegarde*, n°1, Mai 1946.

266 « A la libération, Wallon est délégué par le Conseil National de la Résistance pour prendre en charge l'Éducation Nationale. Le 20 Août 1944, l'immeuble de la rue de Grenelle est pris d'assaut et Wallon secrétaire général provisoire



En 1946, Le Guillant est un psychiatre politiquement engagé autant qu'un brillant élève de Heuyer, nul doute qu'il semble convenir à la fois aux exigences concrètes de la situation, mais qu'il permet aussi continuité et changement. Continuité des travaux et des avancées – notamment de celle des neuropsychiatres – qui commencent à structurer clairement le champ de l'enfance inadaptée. Changement de personne et d'orientation politique, incarnant un remplacement des problèmes de l'enfance dans leurs rapports tant avec le milieu social et familial, qu'avec les conditions économiques et politiques qui les sous-tendent. Synthèse parfaite dans une époque où les divergences se taisent un temps au milieu de l'effervescence intellectuelle de l'après-guerre et des urgences concrètes auxquelles il faut répondre, Le Guillant apparaît comme l'homme de la situation.

### 3.2. LE ROLE DU PSYCHIATRE DE L'ENFANT

La période qui va de 1945 à 1948 est marquée avant toute chose par une forte effervescence et grande collaboration entre les différentes tendances qui animent le domaine de l'enfance inadaptée. Mais sous cet unanimité de façade, les alliances anciennes se redessinent et se reconfigurent en fonction de l'évolution politique du pays. Les anciennes figures montrent qu'elles n'ont pas cédé la place aux plus récentes et les anciennes manières de penser qui tenaient le domaine de l'enfance inadaptée ne sont que temporairement restées dans l'ombre, même s'il est difficile pour autant de parler d'opposition nette, d'identifier des conflits ouverts, des lignes de fracture franche avant 1948.

Dans ces trois années qui suivent la Libération il semble que tout un monde d'idées et de personnalités très disparates veulent cohabiter, voire travailler ensemble sans que pour autant les positions des uns et des autres ne changent. Tout ce petit monde ne s'ignore pas, au contraire tous se connaissent, se côtoient, se relaient aux tribunes des conférences, des congrès ou aux comités de rédaction des différentes revues. Mais on n'observe ni véritable cohérence – malgré les souhaits affichés et réitérés de tous – qui les ferait aller dans le même sens, ni véritable opposition, franche et marquée. Deligny lui-même semblerait presque œcuménique à cette époque, cité en exemple par Assathiany, Le Guillant ou Joubrel, défenseur des méthodes scoutées au sein de la rééducation. Si l'on ne sait pas exactement s'il s'y est rendu, il est tout de même annoncé au nombre des personnes invitées à produire un exposé lors d'un stage des Éclaireurs de France en juillet 1948, aux côtés des Dr Lebovici ou Le Guillant, de Paul Lutz (inspecteur de l'Éducation Surveillée, directeur de la revue *Rééducation*), ou encore de Henri Joubrel. Dès lors que l'on a en tête quelques passages de *Graine de crapule* ou des *Vagabonds efficaces*, on peut mesurer l'étrangeté de tels rapprochements.

Cependant, et même si les uns et les autres s'essaient à conserver cette unité de façade, les divergences

---

à l'Éducation nationale. Le 30 Août, dans Paris libéré, Wallon est acclamé par 1300 professeurs réunis dans la cour du ministère. Le 10 septembre, il doit se retirer devant le nouveau ministre nommé par De Gaulle, René Capitant. » dans A. Ohayon, ouvr. cité, p. 269.

et les oppositions ne manquent pas d'affleurer çà et là, en premier lieu dans la revue qui se veut celle de l'unification, portée par un homme de synthèse plus que tout autre, *Sauvegarde*. À l'optimisme des premiers temps de la revue<sup>267</sup> ne tardent pas à succéder les mises au point et points de friction, que ce soit avec les frères Joubrel dont Le Guillant rend compte du livre *À propos de l'enfance dite coupable* et en profite pour défendre son propre travail de coordination ainsi que le rôle des ARSEA<sup>268</sup> ; ou encore avec M. Pinatel, inspecteur au ministère de l'Intérieur qui prenait pour cible les ARSEA dans le quatrième numéro de la revue de l'éducation surveillée auquel répond Le Guillant dans *Sauvegarde* en 1947 sur un ton très polémique et combatif<sup>269</sup>. C'est également le cas avec le professeur Lafon au sujet des techniques d'étude scientifique de l'enfance inadaptée que celui-ci tente de mettre au point à l'époque<sup>270</sup>.

Au-delà de leur caractère épisodique, les désaccords avec Joubrel et Lafon, permettent de prendre acte des oppositions à la fois de méthode et d'idéologie avec Le Guillant, avant que celles-ci n'éclatent véritablement par la suite, après juillet 1948, délimitant une zone de front entre les positions des uns et des autres.

Avec Henri Joubrel tout d'abord, Le Guillant défend explicitement le travail et la place de coordination du ministère de la Santé, tout autant que sa propre manière d'occuper cette fonction. Si l'on comprend assez mal, dans une simple recension au détour de l'une des pages de la revue, que Le Guillant ait tenu à faire ce genre de mise au point, il est cependant indicateur d'orientations et de positions bien

---

267 Voir par exemple les propos de Le Guillant en 1946 : « *La solution ne se trouvera que dans une libre collaboration, dans un esprit de compréhension et de coopération. Que l'on réunisse où il convient des hommes compétents et désintéressés, qu'anime vraiment cet esprit, qu'on leur assure l'autorité nécessaire, toutes les difficultés tomberont bientôt.* », dans Le Guillant, « A propos de l'organisation de la protection de l'enfance inadaptée », *Sauvegarde*, n°4, Octobre 1946, p. 14.

268 Revenant sur l'ouvrage des frères Joubrel et ce qu'ils appellent une « querelle d'attributions » en matière d'enfance inadaptée, Le Guillant fait une mise au point très sèche sur son travail et sa volonté de concertation le plus large possible : « *C'est dire qu'à aucun moment et sous aucune forme nous ne nous sommes écartés de l'esprit de coopération dans lequel a été créé le service et qui doit animer les véritables amis de l'enfance malheureuse.* » ; dans *Sauvegarde*, N°6, Décembre 1946, p. 30.

269 Dans lequel on peut déjà noter un ton moins optimiste que l'année précédente, voire une pointe d'amertume quant aux réalisations concrètes lorsqu'il écrit : « *Nous croyons que si tous les efforts s'étaient sincèrement agrégés autour d'elles [les ARSEA], nous serions plus loin aujourd'hui dans cette voie.* » [Celle de « l'organisation d'une protection cohérente de l'enfance inadaptée »] ; dans L. Le Guillant, « Polémique sans objet », *Sauvegarde*, n°11, Mai 1947, p. 23.

270 Voir L. Le Guillant, « L'étude scientifique des dossiers d'enfants inadaptés, introduction », *Sauvegarde*, n°19-20, Avril 1948, p. 3-12. Dans ce numéro de la revue, alors que Le Guillant vise dans son introduction les présumés sur lesquels reposent les critères d'après lesquels Lafon propose d'organiser les informations contenues dans les dossiers d'enfants inadaptés, ce dernier insère une réponse dans le même numéro (pp. 87-88) qui, derrière les compliments d'usage, ressemble fort à une véritable passe d'arme entre les deux hommes.

divergentes quant aux places respectives de l'État et des œuvres privées pour l'un ou pour l'autre. Pour Le Guillant, proche des milieux communistes, la nécessité d'un partenariat public-privé, organisé et coordonné par les ARSEA, ne se comprend que comme une concession temporaire aux urgences de l'époque. Dès le premier numéro de *Sauvegarde*, il dessine clairement ce qui est pour lui l'horizon institutionnel de l'enfance inadaptée : une inclusion progressive des œuvres privées dans les services de l'État, bref, il s'agit de faire des patronages et autres bonnes œuvres un véritable service public. Pour Joubrel en revanche, scout, catholique et avocat de formation, la finalité est tout autre. Si l'on devine déjà les divergences de formation, de parcours et d'orientation politique entre les deux hommes, la question de la nationalisation ou non des œuvres privées peut donner un exemple *in situ* des divergences idéologiques qui se font jour. Au sortir de la guerre c'est une question en débat sur le plan national, sur laquelle même le ministre socialiste des Finances de l'époque, André Philip, prend position. Joubrel choisit et défend clairement son camp dans un article de la revue de l'éducation surveillée, *Sauvons l'enfance*, où, reprenant les propos du ministre et y répondant, il défend l'autonomie des œuvres privées, en mettant en avant l'importance vocationnelle du travail de rééducateur, vocation qui ne peut s'épanouir que dans un contexte privé, c'est-à-dire à l'époque majoritairement contrôlé par différentes congrégations religieuses. C'est que charité et bon secours vont de pair et s'occuper des enfants délinquants relève avant toute chose pour Joubrel d'une vocation à laquelle la professionnalisation ne pourra que s'ajouter comme un complément nécessaire. Ainsi écrit-il :

*Si le socialisme peut être réclaté dans le domaine économique, disait-il, il n'est pas du tout certain que son application doive être étendue à tous les besoins de l'aide sociale. Quelques-uns d'entre eux exigent une telle part d'apostolat, qu'il faut bien accepter, de certaines personnes, leur désir de s'associer sous la forme qui leur paraît la plus propice à l'épanouissement de leur talent et de leur générosité. Les œuvres privées, pensons-nous, permettent mieux à certaines vies de se consacrer entièrement au reclassement des jeunes dévoyés.<sup>271</sup>*

Apostolat, générosité, talent, au-delà de la référence au caractère religieux de la mission qui est confiée à l'éducateur, on ne peut que sourire de l'ancienneté de ce qui semble bien être le *topos* d'une pensée libérale qui voudrait que le talent et les qualités personnelles ne puissent se développer pleinement que dans un contexte privé. Pour Joubrel ce n'est pas affaire de politique, et si celle-ci peut avoir son mot à dire quant à l'organisation générale de l'économie, elle n'a assurément rien à faire avec la rééducation qui, elle, a à voir avec le salut des âmes de ces enfants « perdus ». En ce qui nous concerne, il semble que pour Joubrel – représentatif en cela de toute une part de l'idéologie qui entoure la naissance de l'enfance inadaptée – les qualités nécessaires pour travailler avec les enfants

---

271 H. Joubrel, « Va-t-on nationaliser les œuvres privées ? », *Sauvons l'enfance*, n°66, Sept-Oct 1946, pp.1-2.

délinquants ou inadaptés relèvent d'un don, qui transfigure en retour leur travail comme une œuvre totale, désintéressée et aveugle. Il reste clairement dans le registre de la charité et non pas dans celui de l'organisation et de la répartition d'un travail nécessaire à la collectivité. Il n'y a alors rien d'incohérent pour Joubrel à exhorter les œuvres privées, pour ne pas dépendre de la tutelle financière d'un État qui voudrait régenter les vocations et enrégimenter les bons sentiments, à faire appel à la charité chrétienne déjà tellement bien implantée dans le secteur :

*Une seule politique nous paraît donc de nature à sauvegarder l'existence des œuvres privées : c'est qu'elles se procurent une partie de leurs ressources de la charité individuelle. Il faut que, comme le patronage Rollet qui organise des quêtes dans Paris avec l'aide du scoutisme, comme le centre de Ker Goat qui donne à l'extérieur fêtes et kermesses, et qui va entreprendre dans toute la Bretagne une tournée de chants avec le film « la Cage aux rossignols », il faut qu'elles participent, par un effort constant, aux besoins de leur entretien.<sup>272</sup>*

Rester dans le domaine de la charité, c'est clairement ne pas sortir du religieux et par là ne pas vouloir d'incursion du politique – sous quelque forme que ce soit – aussi bien dans l'organisation pratique que dans les débats idéologiques qui traversent le domaine de l'enfance inadaptée. Ainsi, le modèle vocationnel purge le domaine de la question politique, ce qui permet de ne pas prendre en compte ni les raisons sociales de l'inadaptation ni les conséquences politiques de la rééducation.

Avec le docteur Lafon, l'opposition prend deux aspects : à la fois scientifique et idéologique. Les deux reviennent en définitive à une même objection de fond : l'invasion pour Le Guillant de la morale bourgeoise et d'un certain paternalisme dans l'examen dit scientifique que prétend élaborer Lafon. En effet, Lafon élabore et expose pour ce numéro de *Sauvegarde*, une méthode d'examen des dossiers d'enfants inadaptés, afin d'en extraire des données statistiques probantes et utilisables tant pour l'examen de l'étiologie des divers types de troubles qui peuvent affecter les enfants, que pour l'évaluation et la mise en place de différentes thérapeutiques. D'un bout à l'autre du spectre médical, et principalement dans l'orbe de la neuropsychiatrie infantile, il s'agit d'une tentative que la majeure partie des médecins, au nom de la science, appellent de leurs vœux, Louis Le Guillant en tête.

Lafon propose donc un mode d'établissement de fiches sur lesquelles regrouper et ordonner un maximum d'informations présentes mais non exploitées scientifiquement dans les dossiers d'enfants inadaptés constitués dans les institutions ou les services de consultation qui les accueillent. S'il se reconnaît dans l'intention initiale, Le Guillant estime que son défaut se trouve dans les items de classement des différentes rubriques qui, pour lui, ressemblent davantage à une vague caractériologie morale qu'à des phénomènes empiriquement constatables. Il s'agit fondamentalement pour lui d'un

---

272 *Ibid.*

défaut de méthode mais, plus encore, ce manque de rigueur scientifique porte la marque de la manière dont les problèmes de l'enfance inadaptée sont recouverts, masqués, contaminés par des notions morales familialistes et paternalistes. Dans les faits, celles-ci s'avèrent à la fois pratiquement stérilisantes parce qu'elles poussent à reproduire les mêmes techniques et à utiliser les mêmes outils presque aveuglément – comme les internats – et idéologiquement rétrogrades, sourdes aux changements sociaux – et par là politiques – qui seraient nécessaires pour faire évoluer la situation de l'enfance en danger. C'est ainsi qu'il faut comprendre la critique des valeurs qui servent de critère au travail statistique du Dr Lafon :

*tout un système idéologique apparaît ainsi à travers le lexique et le diagramme et même, peut-être, dans le jugement porté sur le cas choisi comme exemple. Nous craignons qu'il ne rende suspect à bien des esprits les bons instruments de travail qui nous sont présentés.*<sup>273</sup>

Au fond, c'est la manière dont prospère cette alliance entre pédopsychiatres soucieux de reconnaissance scientifique, personnelle et institutionnelle, et l'atmosphère caritative qui place l'aide à l'enfance sous l'égide d'une morale chrétienne bon ton au cœur d'institutions qui dépendent massivement de congrégations religieuses, que la position de Le Guillant met en exergue et à laquelle il tente de trouver des échappatoires. Pour reprendre une expression de Michel Chauvière, c'est la manière dont les socioclercs<sup>274</sup> ont vidé le domaine de l'enfance en danger de toute dimension politique qu'il dénonce et à laquelle il s'oppose.

Si les oppositions se font encore relativement feutrées jusqu'en 1948, les anciennes alliances opèrent toujours et travaillent à redonner une place de premier plan aux personnalités d'avant-guerre, Heuyer et Lafon en tête. Ceux-ci reviennent progressivement sur le devant de la scène, dans une étrange amnésie générale de leurs positions respectives durant l'Occupation, sans que leur discours n'ait véritablement changé depuis la fin des années vingt, et cette fois-ci revêtu d'un habit avant tout scientifique et technique. Nul doute que dans cette période marquée par la fin du tripartisme, les conceptions d'un homme comme Louis Le Guillant, qui veut allier réflexion scientifique et progrès social, prise en compte de la réalité bio-psychologique de l'inadaptation autant que des conditions sociales et économiques dans lesquelles elle prend sens, s'écartent diamétralement des positions technico-scientifiques, vidées de toute référence politique, qu'incarnent des personnages comme Joubrel ou Heuyer.

Sur ce plan, l'évolution de la place du Dr Lafon est intéressante à examiner. Président de l'ARSEA

---

273 L. Le Guillant, « L'étude scientifique des dossiers d'enfants inadaptés, introduction », *Sauvegarde*, n°19-20, Avril 1948, p. 12.

274 Voir A.-M. Beyssaguet, M. Chauvière, A. Ohayon, *Les socioclercs : bienfaisance ou travail social*, Paris, Maspero, 1976.

de Montpellier, c'est un « empereur en sa région<sup>275</sup> » pour reprendre l'expression de A-N. Henri, qui, comme bon nombre de psychiatres (Heuyer à Paris, Kohler à Lyon), va mettre sur pied, sous le ministère de Mme Poinso-Chapuis – qui dirigeait jusque-là l'ARSEA de Marseille – une association nationale des ARSEA, l'UNAR, pour tenter de s'émanciper de la tutelle du ministère de la Santé et de la prédominance de l'ARSEA de Paris. Soutenue par Heuyer, l'UNAR voit le jour en juillet 1948 et se place, de fait, comme l'interlocuteur direct du ministre de la Santé, vidant dès lors de sa substance la fonction de Conseiller technique occupée par Le Guillant, bien en peine alors de pouvoir prétendre coordonner et organiser l'action des ARSEA. C'est ce qui engendre son éviction aussi bien du ministère de la Santé que du comité de rédaction de *Sauvegarde* qu'il quitte en 1948, ce qui sera annoncé dans la revue de la sorte :

*Ses obligations professionnelles de plus en plus lourdes et nombreuses, ont contraint le Dr Le Guillant, président du Comité de Rédaction de « Sauvegarde de l'enfance » à abandonner la charge qu'il assumait dans ce comité depuis la création de la revue avec autant de compétence que d'enthousiasme<sup>276</sup>.*

Signe de l'évolution des temps, alors que progressivement Heuyer fait de la NPI la référence de plus en plus incontournable du domaine, ce sera lui qui prendra la présidence du comité de rédaction de *Sauvegarde*, ce qui sera annoncé dans la livraison d'août de la revue.

Si les prises de position de Le Guillant ne sont pas aussi explicites dans les colonnes de *Sauvegarde*, alors qu'il est encore Conseiller technique au ministère de la Santé, après la rupture de 1948, son propos sera on ne peut plus clair : les problèmes de l'enfance inadaptée ne pourront être résolus que par et grâce à un travail visant à changer la société dans son ensemble, pour l'amener à davantage d'égalité et lui apporter de nouveau un souffle capable de donner à la jeunesse l'élan dont elle a besoin pour y prendre place. C'est dire que science et technique ne sont rien sans une vision et un horizon politique. Sinon, le social est voué à n'être que la reproduction d'inégalités qui se répètent presque mécaniquement de génération en génération, et le travail social – au sens large à l'époque, et qui est dans l'esprit de Le Guillant encore largement dominé par la figure du médecin – ne sert qu'à en masquer les problèmes les plus criants sans pouvoir prétendre les résoudre.

---

275 A.-N. Henri, « Les destins liés de la figure du “psy” et de l'appareil de l'enfance inadaptée », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°6, 2004, p. 229. Si l'analyse de l'évolution du domaine que propose A-N. Henri est tout à fait stimulante, nous nous en écarterons cependant sur bien des points, notamment concernant la description de ce qu'il appelle la « neutralité idéologique » des acteurs du domaine jusqu'en 1968. L'essentiel de notre travail est justement de montrer que celle-ci ne va pas de soi et qu'au contraire, non seulement les lignes d'opposition et de tension entre les différents acteurs du domaine sont rapidement claires pour chacun à l'époque, mais qu'elles se sont avérées par la suite structurantes pour le domaine tout entier.

276 Encart inséré dans *Sauvegarde de l'enfance*, n°6, Juin 1950.

Il faudra revenir un peu plus loin sur la place de l'engagement et de la lutte politique dans la pensée de Le Guillant, mais il faut conserver à l'esprit que c'est bien ce qui, au sortir de la guerre, marque à la fois sa singularité tout comme sa relative faiblesse par rapport aux autres figures dominantes du secteur.

C'est que Louis Le Guillant, en effet, n'est pas un scientifique « patron », c'est-à-dire un médecin reconnu sur un territoire donné et qui exerce sur son empire l'expérimentation et l'application de ses théories, de ses méthodes, qu'il chercherait à faire connaître et accepter au niveau national comme la majeure partie des neuropsychiatres de l'époque : Heuyer à Paris (du Patronage Rollet à la Salpêtrière), Chaurand à Toulouse (dans l'Institut Saint Simon<sup>277</sup>), ou encore Lafon à Montpellier. Le Guillant n'est pas un « patron » comme peuvent l'être ces derniers, ayant un territoire d'ancrage sur lequel exercer et une sorte de souveraineté à faire reconnaître dans le domaine de l'enfance. Il est avant toute chose médecin-directeur d'un hôpital psychiatrique pour adultes et sa position est en cela bien plus précaire que ceux qui sont aux commandes avant et après lui dans le domaine de l'enfance. Il n'a pas non plus d'ancrage universitaire. Médecin du cadre, il ne professe ni au Collège de France comme Wallon, ni en chaire à l'Université comme Heuyer ou Lagache. Doté pourtant d'une véritable légitimité scientifique, il publie un grand nombre d'articles et participe à de nombreuses enquêtes, mais sa position institutionnelle dans l'enfance inadaptée reste toujours, en quelque sorte, sécante. Il apparaît alors normal, et peut-être encore davantage au vu de ce que l'on peut deviner de son caractère, qu'il n'ait pas résisté à la direction de *Sauvegarde* lorsque les mandarins de l'époque ont fait leur retour au premier plan.

Ses accroches et ses soutiens sont en réalité en dehors des circuits institutionnels et fondamentalement liés à son engagement personnel et politique, que ce soit à l'égard de l'enfance inadaptée ou de la psychiatrie en général. C'est tout d'abord via le PCF qu'il peut obtenir des soutiens et se faire reconnaître, lui qui prend sa carte du Parti en 1947, à la rupture du tripartisme. C'est également un proche d'Henri Wallon, et si Le Guillant n'est pas psychologue et ne fait pas partie du laboratoire de Wallon au CNRS en revanche il en connaît très bien les travaux et en reconnaît volontiers l'influence fondamentale sur ses propres idées. Il participe avec lui non seulement à la fondation de la revue *La raison*, mais également à des activités concrètes comme lorsqu'ils soutiennent tous deux la Grande Cordée de Deligny, dont ils font partie du conseil d'administration et pour laquelle Le Guillant sera

---

277 Fondé par l'Abbé Plaquevent, dont l'audience dans les premières années du régime de Vichy s'estompe rapidement à partir de 1942 lorsque le Dr Grasset, le Juge Chazal et le Major Péan reprennent à nouveaux frais l'organisation du champ de l'enfance inadaptée. Dirigé dès 1947 par le Dr Chaurand, l'Institut Saint Simon est cependant la première institution réunissant un centre d'observation accueillant des enfants inadaptés et une école de rééducateurs, faisant, avec d'autres institutions de ce type, figure de modèle dans l'immédiat après-guerre. Voir, M. Capul (dir.), *L'invention de l'enfance inadaptée, l'exemple de Toulouse Saint-Simon (1950-1975)*, Toulouse, Érès, 2010, chap. 1 & 2, pp. 29-107.

même, les premiers temps, le médecin attiré. Le Guillant est également membre du conseil d'administration des CEMEA. Il s'agit là d'une organisation de terrain, historiquement proche du Parti Communiste, qui naît des mouvements de jeunesse du début du siècle et qui peut prétendre avoir voix au chapitre sur la question de la formation des éducateurs au sortir de la guerre. Cela, surtout à une époque où les Éclaireurs de France, l'Armée du Salut et d'autres organisations de jeunesse chrétienne revendiquent elles aussi une place, où leurs modes d'organisation ont parfois été érigés en méthodes, et où elles possèdent des représentants éminents dans le secteur comme Joubrel, Guérin-Desjardins ou le Major Péan.

Force est de constater qu'après la rupture du tripartisme, l'influence dans le domaine de l'enfance inadaptée de ces trois types de soutiens ou de compagnons de route de Le Guillant, décroît rapidement. Pour autant, il n'est ni un membre éminent du PCF, ni installé dans les institutions où siège Wallon. Reconnu dans le domaine de l'enfance, il n'a paradoxalement pas de « base arrière » en quelque sorte sur laquelle se replier dans un premier temps, au sein du domaine de l'enfance, pour faire face au retour des mandarins, tenir et voir venir.

Dans les faits, s'il reste au conseil d'administration des CEMEA, s'il publie quelques articles dans la revue des CEMEA, *Vers l'éducation nouvelle*, s'il participe à la Grande Cordée, il travaille en marge de ce champ qu'il a contribué à forger et qui se clôt, se recompose tel qu'il a évolué depuis les années vingt, à la fin des années quarante. Mais le travail et les engagements de Louis Le Guillant restent nombreux, en dehors du secteur de l'enfance, qu'il s'agisse de l'organisation syndicale des psychiatres ou de la défense de la psychiatrie de secteur, de l'efficacité des neuroleptiques ou de l'examen psychiatrique des influences du travail sur la santé mentale. Concernant le domaine de l'enfance inadaptée, il fait vite partie de « la vieille garde » à laquelle Deligny fera bien plus tard allusion dans une lettre à Irène Lézine envoyée de La Borde dans les années soixante<sup>278</sup>.

### 3.3. LE PRIMAT DE LA PRATIQUE

Médecin psychiatre formé par Heuyer, avec lequel il travaille à l'Infirmierie spéciale de la préfecture de Paris en 1928, puis à la clinique de NPI en 1929, Le Guillant partage avec lui l'idée que la nature même de la psychiatrie est d'être fondamentalement pratique. Ce qui exige alors de bien situer le rôle qu'il attribue à l'examen et à la méthode scientifique d'une part, à l'examen clinique et à la place du neuropsychiatre d'autre part.

D'une manière générale Le Guillant défendra constamment l'idée que la science est nécessaire dans le domaine de l'enfance inadaptée et qu'aussi bien les méthodes d'examen que de rééducation doivent être perfectionnées par des outils scientifiques et des techniques les plus à jour et les plus

---

278 Lettre de Deligny à Irène Lézine de Janvier 1966, de Cour-Cheverny, fonds privé.



sophistiquées possibles. L'examen de tout ce qui relève de l'enfance inadaptée doit se faire de la manière la plus scientifique (enquête, statistique, outillage, méthodes...) dans l'unique but d'éclairer la pratique clinique. Dès lors, la recherche des causes et des étiologies n'a pas pour finalité de produire des catégories et des taxinomies au sein desquelles incorporer tous les troubles répertoriés. Le Guillant dépasse l'obsession taxinomique du début du siècle, à laquelle Heuyer n'échappe pas totalement puisque souvent dans ses écrits il revient sur la description des catégories (d'inadaptés, de délinquants) dans lesquelles il classe les enfants qui lui sont présentés<sup>279</sup>. La recherche scientifique et les outils qu'elle peut fournir doivent permettre de faire avancer la connaissance des situations qui se présentent aux praticiens, pour les aider à trouver des issues, des solutions. Tout au long de sa carrière, Le Guillant participera à des enquêtes, usant de statistiques et de méthodes d'évaluation de manière constante pour explorer plus avant cet objet – l'inadaptation de l'enfance – constitué presque en même temps que les disciplines censées l'examiner et tenter de lui fournir des solutions – la neuropsychiatrie infantile en tête. Ce qu'il expose ainsi encore en 1948 :

*L'inadaptation de l'enfance doit devenir l'objet d'une étude scientifique. Un des moyens essentiels de cette étude est l'établissement de documents comparables et permettant un travail statistique.*<sup>280</sup>

Si d'un côté il est nécessaire d'approfondir notre connaissance des origines des troubles de l'enfance, il l'est tout autant d'évaluer les méthodes et les outils utilisés de manière rigoureuse, quitte à modifier de fond en comble notre conception des uns et des autres. La science est régulièrement convoquée sous sa plume au nom de la pratique, de « la prise meilleure sur le réel » qu'elle seule peut apporter :

*On ne saurait trop souligner en effet, pour ceux qui tendent sans cesse à isoler la science dans ce domaine et à la maintenir sur un plan théorique, quelque peu conjectural et ésotérique, que ces conclusions, comme toute donnée scientifique bien établie, doivent pouvoir s'intégrer aisément dans notre connaissance la plus usuelle, et trouver une confirmation décisive des prises meilleures sur le réel qu'elles nous permettent.*<sup>281</sup>

C'est ce qui l'amènera à critiquer très ouvertement bon nombre des catégories pseudo-scientifiques

---

279 Il semble même, pour certain de ses détracteurs, que ce soit là l'un des aspects de sa pratique auprès des enfants. Ainsi raconte en 1995, le Dr Lebovici, son principal disciple lors de la période d'après-guerre : « Heuyer était un personnage très particulier, il s'était fâché avec moi ; à la fin de sa vie il ne me parlait plus. Ses consultations étaient assez caricaturales : il se tenait sous les moulages de têtes d'enfants recueillis par Bourneville. La consultation se passait en présence des parents et de l'enfant. C'était simple : elle s'orientait autour de questions tirées du test de Binet-Simon : « Qu'est-ce qu'une fourchette ? » « Qu'est-ce qu'une maman ? » « Je vais te dire trois choses idiotes : j'ai trois frères, Paul, Ernest et moi », etc. L'enfant était alors classé en « caractériel » ou « débile »... », cité dans A. Ohayon, *Psychologie et psychanalyse en France*, ouvr. cité, p. 184.

280 L. Le Guillant, « L'étude scientifique des dossiers d'enfants inadaptés, introduction », *Sauvegarde*, n°19-20, Avril 1948, p. 12.

281 L. Le Guillant, « Le congrès d'hygiène scolaire et universitaire », *Sauvegarde*, n°15-16, Nov-Dec. 1947, p. 78.

de l'époque qui relèvent plus du moralisme et du romantisme que de l'analyse scientifique – que ce soit celle de « pervers » ou de « bovarysme » – tout comme les méthodes de rééducation censément évidentes, la première d'entre elle étant le placement des enfants en internat.

Ainsi, si l'on peut déceler parfois dans son discours les marques d'un positivisme scientifique très début de siècle, l'appel à la science – ou en tout cas à une prise en compte scientifique des problèmes – se fait principalement au nom de la rationalité face à l'importance des conceptions moralisantes et paternalistes qui ont largement cours à l'époque dans le domaine. S'il prône une utilisation massive de méthodes et de procédures scientifiques, c'est que celles-ci sont avant tout vérifiables, discutables, révisables si besoin, parce qu'elles permettent d'ancrer les phénomènes considérés dans ce qu'ils ont d'observable, de quantifiable, de concret. Si Le Guillant a fait figure parfois – presque de manière caricaturale – de parfait orthodoxe communiste, il faut lui reconnaître un attachement somme toute matérialiste à la science et à la méthode scientifique, les plus capables de libérer les conceptions de l'enfance en danger d'un certain obscurantisme moral bien délié de la réalité. Le lien entre matérialisme et rationalisme est assumé au nom de l'idéal, hérité des Lumières, d'une science émancipatrice. Le Guillant est en cela proche et représentatif d'une tendance du marxisme français de l'époque pour laquelle la science matérialiste doit prolonger le rationalisme des Lumières et de la science du XIX<sup>e</sup> siècle au nom de la lutte contre l'obscurantisme. Défendant l'unité de la pratique et de la pensée, c'est même ce qui lui fait défendre la notion d'inadaptation qui, aussi imparfaite soit-elle, constitue en elle-même une avancée de la science sur l'opinion, comme il l'écrit dans les années cinquante :

*La notion d'inadaptation, non seulement mettra mieux en évidence ici, le caractère artificiel des distinctions classiques, mais elle se montrera particulièrement féconde [...] Le fait d'envisager le comportement ou les réactions de ces enfants comme des inadaptations résultant de l'ensemble des conditions vécues par eux, possède une première vertu, celle de rationaliser les problèmes. Tout un monde de préjugés, de concepts métaphysiques, obscurs mais puissants, entoure encore en effet, quoi qu'on en dise, les sujets qui entrent en conflit avec la société ou s'écartent d'elle de quelque façon.<sup>282</sup> »*

Autrement dit, il « dénormatise » la notion d'adaptation : il en fait le signe d'un conflit alors que pour ses adversaires c'est la mesure d'un écart à la norme. De prime abord, Le Guillant semble hériter de la volonté de croisement des professions instaurée par Heuyer dans sa clinique, où travaillent médecins, psychologues, psychanalystes, orthophonistes et rééducateurs de tout ordre. C'est un point crucial dans la pensée de Le Guillant, qui cependant poursuit et infléchit considérablement les idées de Heuyer. En effet, dans sa conception de ce « travail d'équipe », il n'instaure plus le médecin en

---

282 L. Le Guillant et M. Monnerot, « Remarques sur les établissements pour enfants inadaptés », *L'information psychiatrique*, Nov. 1954 ; repris dans *Quelle psychiatrie pour notre temps ?*, ouvr. cité, p. 192.

haut d'une chaîne pyramidale au fil de laquelle l'enfant doit être évalué, attendant de la bouche du médecin la vérité finale de son trouble ou de son affection.

Pour Le Guillant c'est en croisant les observations et les éléments que les différents professionnels apportent que l'on peut dégager ce qu'il appelle une « perspective » d'ensemble sur une situation particulière. Ce qui a d'autant plus d'importance à une époque où il faut, pour former le champ de l'enfance inadaptée, poser les bases de la formation des professionnels. Pour résumer grossièrement, jusque-là il ne s'agissait essentiellement que de dégager l'objet et le primat d'une nouvelle branche de la science médicale, l'un et l'autre se justifiant réciproquement. Le domaine étant constitué au sortir de la guerre : dans la définition de son objet, du rôle et de la place de l'État (et de l'un de ses ministères en particulier), comme des institutions privées et publiques. Pour Le Guillant, ancré dans les problèmes pratiques et la réalité de terrain, il s'agit maintenant de former les personnels qui vont l'animer. Si les psychiatres ont grandement contribué à forger ce domaine comme une des zones d'extension – et même de naissance – de leur propre discipline, ils ne peuvent ni travailler seuls, ni avec les personnels jusque-là non formés, aux méthodes et aux parcours hétéroclites. À la période de constitution du champ succède alors une période de constitution des professionnalités, au sein de laquelle la question de la formation des éducateurs est de première importance et sera centrale jusqu'à la création du diplôme d'État en 1967. Ce passage d'une période à l'autre semble assez manifeste lorsque l'on passe des écrits de Heuyer à Le Guillant.

Il importait pour Heuyer de forger un diagnostic, en utilisant toutes les techniques disponibles pour faire entrer l'enfant dans une taxinomie bien peu modifiée depuis le début du siècle et bien souvent héritée soit directement de la psychiatrie adulte, soit de l'école criminologique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il importe maintenant pour Le Guillant de dessiner une *perspective* sur la situation présente d'un enfant, pour la construction de laquelle les éléments apportés par tous les professionnels qui travaillent avec lui sont de première importance. Ainsi, de la même manière qu'elle permet de lier de manière indissoluble les phénomènes biologiques et psychiques à prendre en compte dans le cas de la pathologie mentale, l'idée de perspective permet de lier plus étroitement encore que chez Heuyer le travail du médecin et celui des autres professionnels avec lesquels il travaille. Soucieux de dépasser les querelles d'attributions ou les guerres de clocher entre les différentes disciplines, mais également entre les différentes professions qui travaillent autour de l'enfance, Le Guillant affirme la nécessité d'articuler entre eux faits biologiques, psychiques et sociaux, afin de saisir la situation globale d'un enfant dans sa « perspective psychiatrique », qu'il expose ainsi :

*Cette perspective, dans un cas donné, se poursuit plus ou moins loin. Elle rencontre quelque part d'autres perspectives et se confronte dialectiquement avec elles, de la même façon, par exemple, que dans l'étude de certains problèmes, la perspective individuelle se confronte à la perspective sociale. Tout fait humain apparaît ainsi enserré dans des systèmes d'interprétation convergents.*

*Ce point de vue conduit, dans la pratique, à substituer à des querelles sans objet, à une sorte de conflit d'attributions scientifiques, une attitude de coopération et de travail en équipe.*<sup>283</sup>

Le modèle change et n'apparaît plus seulement comme un modèle diagnostique mais bien comme un modèle dynamique, puisque c'est le temps qui devient un élément essentiel dans la compréhension d'une pathologie, de ses causes, ses conséquences, ses résonances, ses effets dans la famille de l'enfant, l'influence de son milieu, etc. Si le diagnostic, étymologiquement, vise essentiellement à déterminer une maladie ou un état, au regard des symptômes que présente le patient, il consiste avant toute chose à reconnaître une maladie par les signes qui la manifestent. Autrement dit, à faire entrer l'état du patient dans les descriptions déjà existantes de symptômes et d'effets relevant d'une maladie qu'il s'agit d'identifier. Ramener ce qui se présente au domaine du connu, à ce que l'on sait, voilà le sens du diagnostic, là où la conception de Le Guillant plaide davantage pour un abord dynamique de la pathologie. Il s'agit d'en étudier le mouvement, les changements, les différentes étapes et les évolutions dans le temps qui ont pu aboutir, au moment de l'examen clinique, à cette situation précise. Le vocabulaire change, le mouvement remplace la fixité, et marque une autre conception de l'objet même de la neuropsychiatrie, qui cherche moins à identifier des « états » qu'à rendre compte de « situations » :

*Chacune de ces situations est beaucoup moins un « état » que la résultante des forces et des résistances qui composent à un moment donné une personnalité infantile.*<sup>284</sup>

Il marque également une autre conception de la nature même de cette jeune discipline, qui se rapproche des conceptions qui dominent la psychologie de l'enfant dans la première moitié du vingtième siècle français, celles de Wallon qu'il cite régulièrement et qui insiste sur l'évolution de l'enfant :

*Elle est une psychiatrie génétique [...] Elle doit se déployer dans le temps et intégrer le passé dans le présent. Elle ne peut saisir son objet, dont le caractère mouvant constitue une des spécifications essentielles, que dans la ligne générale dessinée par les étapes successives de son développement, qu'à travers les différentes situations qui, non seulement le révèlent, mais le constituent.*<sup>285</sup>

Enfin, il insiste sur la place et le rôle du médecin neuropsychiatre, dans ses rapports avec les autres professionnels engagés autour de l'enfant :

*Il ne s'agit donc plus, pour le clinicien, de faire prévaloir un point de vue qui serait le point de vue exact, le « diagnostic » correct, mais de confronter des perspectives différentes et*

---

283 L. Le Guillant, « Objet et méthode de la neuropsychiatrie infantile », conférence faite au groupe de « L'Évolution psychiatrique » le 27 Avril 1948, reprise dans L. Le Guillant, *Quelle psychiatrie pour notre temps ?*, ouvr. cité, p. 167.

284 *Ibid.*, p. 173.

285 *Ibid.*, p. 171.

*parfois contradictoires.*<sup>286</sup>

Si Heuyer prônait déjà la confrontation entre les conclusions du travail de l'assistante sociale, du psychologue, de la psychanalyse et autre, il revenait au médecin d'arbitrer les débats, en quelque sorte *super partes* pour ensuite trancher, décider et énoncer la nature même du trouble de l'enfant. Pour Le Guillant, si les perspectives des uns et des autres se confrontent, elles ne s'annulent pas les unes ou les autres devant l'autorité scientifique du médecin. La neuropsychiatrie infantile n'est pas dans son esprit une discipline individuelle que ne peut exercer que le seul médecin, elle apparaît comme une discipline de groupe au sein de laquelle il s'agit bien plus d'un jeu dialectique entre les différentes perspectives.

Sous sa plume se modifie également la conception de l'examen clinique. Il n'est pas le seul apanage du médecin, mais se nourrit de toutes les observations faites au chevet du patient – pour reprendre le sens étymologique du mot clinique – y compris de celles faites par des professionnels de disciplines connexes et compétentes. L'acte clinique est une activité de groupe, à laquelle participent assistantes sociales, éducateurs, psychologues, pédagogues, etc., et dont la construction ne relève pas du seul psychiatre.

Cependant, s'il n'est plus autant le « patron » que dans la clinique de Heuyer, la place du neuropsychiatre reste cependant pour Le Guillant assez particulière. En effet, s'il n'est pas le seul dépositaire de l'examen clinique, il en incombe pour lui une responsabilité particulière.

*Inutile de rappeler à des médecins que ce point de vue est essentiellement « appliqué » et individuel. Le clinicien demeure attaché au lit du malade, au malade, il est celui qui en a la charge en tant que personne, qui doit le connaître et le soigner.*<sup>287</sup>

Et cette responsabilité ne pèse pas peu dans la conception de Le Guillant. De la même manière qu'un médecin généraliste est responsable devant son patient des médicaments qu'il lui prescrit ou des soins qu'il lui impose pour guérir, de leur résultat, le neuropsychiatre infantile est tout aussi responsable de ce qu'il identifie comme la source des problèmes de l'enfant et de ce qu'il propose pour en résoudre ou en atténuer les effets. C'est que le serment d'Hippocrate n'est pas une mince affaire chez lui, et s'il a juré de soulager la douleur, le médecin est avant toute chose responsable de ce qu'il va faire de son malade. La maladie psychique et le médecin qui doit y répondre ont intégré dans son esprit le même cadre que celui de la médecine générale, et c'est cette responsabilité qui incombe au psychiatre et qui lui confère une place particulière au sein des professionnels de l'enfance. Parce qu'en définitive, qu'il s'agisse de santé physique ou de santé mentale, c'est de la vie des patients qu'il s'agit, dans son sens le plus fort, et dont le médecin est comptable dans l'esprit de Le Guillant. Au fond, pour lui, santé

---

286 *Ibid.*, p. 173.

287 *Ibid.*, p. 168.

mentale et santé physique sont à mettre sur le même plan, ce qui n'est pas encore une évidence à une époque où psychiatrie et psychologie sont des disciplines relativement jeunes. De là, le médecin, qu'il soit généraliste ou psychiatre, doit répondre de son malade<sup>288</sup>, il en va de sa responsabilité sociale. Sans que l'on ne puisse sentir sous sa plume ni vaine supériorité ni dénigrement du travail des autres professionnels, il ne s'agit pas pour le médecin d'apprendre à son patient à lire, à écrire ou à compter comme pour le pédagogue, ni à savoir vivre correctement en société comme pour l'éducateur, mais il s'agit de se prononcer et d'agir sur la santé d'un individu. La prééminence du psychiatre – même si ce terme paraîtrait bien impropre dans les mots de Le Guillant – n'est pas intrinsèquement scientifique ou technique, mais elle est avant tout le fait d'une morale professionnelle en quelque sorte, de déontologie dirait-on aujourd'hui. Il est de sa responsabilité de s'occuper de la santé mentale des enfants qui lui sont confiés, c'est donc à lui de répondre de ce qu'il met en œuvre pour soutenir ce qui constitue la base même de leur rapport au monde.

Sur ce thème, il serait intéressant de repérer les déplacements de sens et de revendication d'une « posture clinique » qui ont lieu entre la fin de la guerre et la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Alors que chez Heuyer comme chez Le Guillant, la clinique est le fait conjoint de la pratique et de la responsabilité du médecin, une fois que le domaine de l'enfance inadaptée se structure davantage et que s'efface la place du médecin directement auprès des enfants, on assiste à une « revendication clinique » de la part d'autres professions qui se sont structurées et ont pris plus d'importance avec le temps : psychologues et éducateurs en premier lieu. Aux psychologues « cliniciens » dont l'importance s'assoit progressivement après l'époque de l'anti-psychiatrie, répond actuellement la revendication d'un esprit ou d'une attitude « clinique » chez bon nombre de travailleurs sociaux en réaction à une vision techniciste et comptable de leur métier qui voudrait l'identifier à des compétences hors-sol, déliées de leur rapport fondamental aux individus dont ils ont la charge<sup>289</sup>. La clinique passe d'un « art », un savoir-faire, voire un état d'esprit chez Heuyer ou Le Guillant, à un « acte » chez les éducateurs actuels. Ainsi, la définition et la revendication de la clinique apparaît comme un bon marqueur des

---

288 Revenant sur les difficultés rencontrées par les neuropsychiatres infantiles à travailler de concert avec le monde pédagogique, Le Guillant écrit lorsqu'il rend compte du Congrès d'Hygiène scolaire et universitaire de 1947 : « *Le spécialiste de l'enfance inadaptée ne manquera pas de remarquer la part réduite tenue par les préoccupations concernant l'hygiène mentale dans cet ensemble. C'est une manifestation nouvelle de la difficulté d'amener l'opinion en général et les milieux pédagogiques en particulier, à envisager les problèmes psychiques d'une façon concrète, à admettre qu'il existe une santé mentale comme il existe une santé physique* », *Sauvegarde*, n°15-16, Nov-Dec 1947, p. 79.

289 On retrouve cette défense de la clinique en éducation spécialisée chez des éducateurs comme J. Cartry ou J. Rouzel, comme chez des chercheurs en travail social, psychologues comme P. Fustier, sociologues comme M. Chauvière. Pour des développements contemporains sur ce que Y. Gansel appelle dans son enquête « l'extension de l'expertise clinique dans le traitement public des déviances juvéniles », voir Y. Gansel, *Vulnérables ou dangereux*, Lyon, ENS Éditions, 2019.

changements idéologiques et des mutations des professions à pied d'œuvre dans le social.

### 3.4. LA PLACE DE L'ENFANT INADAPTE DANS LA SOCIÉTÉ

Chevillat critique scientifique et critique politique, de manière bien plus claire après 1948 et son éviction de *Sauvegarde* en 1950, Le Guillant n'a de cesse de dénoncer la part d'obscurantisme qui a tenu lieu de fondement doctrinal aux premiers temps de la neuropsychiatrie infantile, tout comme le caractère autotélique de la psychanalyse et son influence grandissante.

C'est notamment dans le premier numéro de la revue *La Raison*, dont le sous-titre n'est pas pour rien *cahiers de psychopathologie scientifique*, que Le Guillant va se montrer le plus incisif, entendant ni plus ni moins instruire :

le procès d'une certaine tendance – *que nous entendons faire à tous les techniciens et à tous les « cœurs généreux » dont l'activité aboutit en fait à masquer ou à mystifier les vrais problèmes de l'enfance, qu'elle soit « déficiente », « inadaptée », « en danger », « malheureuse » ou « délinquante ».*<sup>290</sup>

NPI et psychanalyse procèdent de la même erreur pour Le Guillant : elles tendent à hypostasier des mécanismes à l'œuvre dans les troubles psychiques de l'enfant et à en faire les causes uniques de toute manifestation pathologique. Alors que le constitutionnalisme qui sous-tend les conceptions de Heuyer tend à tout ramener *in fine* au biologique, la psychanalyse ramènerait quant à elle tout à des mécanismes purement psychiques. Le Guillant les renvoie dos à dos et se démarque nettement de Heuyer en condamnant définitivement les théories constitutionnalistes, coupables de ne « *reposer sur aucun caractère ou structure spécifique* », et ayant alors recours « *à de pseudo-explications fondées sur des notions quasi métaphysiques, en l'espèce la mythologie des instincts.*<sup>291</sup> ». Quant à la psychanalyse, s'il lui reconnaît une utilité certaine<sup>292</sup> à la fin des années quarante, c'est à son influence grandissante, le plus souvent en dehors de toute vérification scientifique possible, qu'il s'attaque dans son article de 1951.

Si celle-ci pêche par manque de scientificité, c'est avant tout parce qu'elle tend à s'écarter de plus en plus de la pratique et des connaissances médicales qui restent primordiales aux yeux de Le Guillant

---

290 L. Le Guillant, « Le psychiatre et l'enfance », *La Raison*, n°1, 1951, réédité dans *Quelle psychiatrie pour notre temps ?*, ouvr. cité, p. 205.

291 *Ibid.*, p. 206.

292 Notamment dans la conférence qu'il prononce au groupe de l'Évolution psychiatrique, en Avril 1948, où il reconnaît un double avantage de la psychanalyse pour le neuropsychiatre infantile, sur un plan pratique. D'une part, elle permet de l'introduire au monde intérieur de l'enfant, et d'autre part, elle permet au neuropsychiatre infantile de se perfectionner lui-même « en tant qu'instrument de connaissance ». Elle prévient le psychiatre contre l'interférence de ses propres illusions, projections et impressions qui pourraient venir fausser son jugement. Voir, « *Objet et méthode de la neuropsychiatrie infantile* », dans *Quelle psychiatrie pour notre temps ?*, ouvr. cité, p. 168.

qui entend travailler à la santé psychique des individus. Si Lacan, Lagache, Dolto ou même Lebovici sont médecins avant de devenir psychanalystes, le reproche de Le Guillant vient faire écho aux débats d'après-guerre qui concernent au premier chef le milieu psychanalytique français qui se divise à l'époque, sur la question de « l'analyse profane »<sup>293</sup>. Pour résumer brièvement la question, est-ce qu'un psychologue ou un psychanalyste non-médecin peut engager une pratique thérapeutique auprès de malades psychiques ?

Entre 1950 et 1953, c'est autour de l'affaire Clark-Williams, psychologue et psychanalyste poursuivie par l'ordre des médecins pour exercice illégal de la médecine, que l'on va largement débattre de cette question. D'un côté Heuyer et Lacan répondent par l'affirmative. Le premier parce qu'il emploie dans sa clinique des psychologues et des psychanalystes auxquels il reconnaît *de fait* une fonction d'auxiliaire thérapeutique, sous l'autorité du neuropsychiatre. Le second parce que l'importance thérapeutique des psychanalystes ne fait simplement aucun doute pour lui. De l'autre, des psychiatres comme Delay demandent comment ces praticiens « *peuvent appliquer une technique qu'ils connaissent, qu'ils ont apprise, à des maladies qu'ils ne connaissent pas car où les auraient-ils apprises ?* »<sup>294</sup>. En lisant l'article que publie Le Guillant en 1951 son avis semble clair, et le comble de ce manque de scientificité propre à la psychanalyse serait même atteint dès lors que ses praticiens n'auraient plus de connaissance de la réalité biologique des troubles auxquels ils pourraient avoir affaire, en d'autres termes, s'ils ne devaient plus être médecins.

*On ne demandera même plus bientôt, à ceux qui la pratiquent d'être médecins. Pourquoi le seraient-ils en effet ? Elle ne peut nous aider à résoudre aucun des grands problèmes aujourd'hui posés par notre jeunesse.*<sup>295</sup>

Manque de scientificité et donc perte de contact avec le réel, voilà le principal reproche qu'adresse Le Guillant à la psychanalyse, coupable de se couper de plus en plus du monde réel, des conditions d'existence des enfants sur lesquels elle peut avoir à se prononcer, pour s'enfermer dans des systèmes d'explication clos, faits de déterminations, de significations et de représentations qui n'ont cours qu'en son sein. C'est que le médecin, on l'a vu, a à faire avec la réalité concrète de son patient. Sa santé, qu'elle soit physiologique ou psychique, est pour lui une réalité matérielle, tangible, corporelle. C'est d'elle qu'il est comptable, responsable, et c'est à ce chevet là que peuvent se mesurer les résultats de ses théories comme de sa pratique. Pour lui, il n'en est plus de même pour une psychanalyse qui accorde de plus en plus d'importance à l'exhumation des conflits inconscients au détriment de l'observation du comportement réel, qui s'enferme dans une pratique de cabinet qui perd peu à peu pied avec le socle biologique et social de l'existence des individus. Là où les professionnels qui

---

293 Voir A. Ohayon, *Psychologie et psychanalyse en France*, ouvr. cité, chap. 9, pp. 301-308.

294 Cité par A. Ohayon, *Ibid.*, p. 305.

295 L. Le Guillant, « Le psychiatre et l'enfance », *La raison*, n°1, 1951, repris dans *Quelle psychiatrie pour notre temps ?*, ouvr. cité, p. 213.



travaillent dans le champ de l'inadaptation ont affaire à des enfants, la psychanalyse y chercherait les confirmations de sa tendance à la systématisation et reproduirait *in fine*, mais d'une autre manière, la tendance classificatoire qui dominait la neuropsychiatrie à ses débuts et la rendait considérablement sourde aux données de l'expérience. Le jugement de Le Guillant est prononcé à partir de ce plan pratique, primordial pour lui, et prend les allures d'une condamnation sans appel :

*Une coupure chaque jour plus profonde s'est ainsi établie entre notre connaissance familière de l'enfant et le système analytique. Or, il faut bien le reconnaître, celui-ci, malgré ses prétentions à plus de profondeur et de vérité, a pu se révéler parfaitement inapplicable dans la pratique.*<sup>296</sup>

Prenant acte des erreurs les plus marquées de la NPI et de la psychanalyse, Le Guillant insiste pour ramener les conceptions de l'enfance au sol de leur matérialité et, ce faisant, pour élargir considérablement la compréhension des problèmes de l'enfance inadaptée en ajoutant au nombre de ses facteurs comme de ses modes de résolution l'importance des faits sociaux qui marquent l'existence des individus. Loin donc d'utiliser les données tirées de l'expérience pour les abstraire et les enclorre soit dans les nosographies médicales soit dans les circonvolutions du discours analytique, il importe au contraire pour lui de leur faire reprendre sens dans le milieu où elles se constituent : le social. En d'autres termes, tout ne se ramène pas qu'au biologique ou au psychique, les faits sociaux sont indissociables pour quiconque veut comprendre et agir peu ou prou sur l'inadaptation des enfants.

Sous sa plume de médecin, la neuropsychiatrie infantile apparaît alors comme « *une synthèse du donné et du vécu* », une activité essentiellement dialectique au sein de laquelle se combinent les différents facteurs explicatifs, comme il la décrit en 1948 :

*En fait, de nos jours, la plupart des théories ne se contentent plus d'un déterminisme à la fois obscur et élémentaire. Elles ne recourent plus à des explications causales en quelque sorte linéaires des anomalies caractérielles. Elles font toutes intervenir des facteurs multiples, essentiellement endogènes et exogènes, et se constituent dans une dialectique plus ou moins sincère entre ces deux ordres de faits. Part du terrain et des circonstances, de la structure et des événements, selon l'expression de Male, du donné et du vécu, comme j'ai tendance à le dire moi-même, et bien d'autres expressions superposables visent à exprimer les deux termes du bilan ou de la synthèse que se propose dans chaque cas le psychiatre et qu'exprime assez bien l'expression « neuropsychiatrie », que j'ai tenu à conserver, malgré les remarques de Fouquet.*<sup>297</sup>

C'est là que la notion de milieu, et l'importance conceptuelle qu'elle prend dans les travaux d'Henri Wallon, s'avère décisive pour comprendre la pensée de Le Guillant.

---

296 *Ibid.*, p. 212.

297 L. Le Guillant, « Objet et méthode de la NPI », art. cité, p. 181.

Né en 1879, philosophe de formation, Wallon entre à l'École Normale Supérieure un an après que Bergson y prononce ses premiers cours. Comme Pierre Janet avant lui, probablement la plus grande figure de la psychologie scientifique du début du siècle, après avoir obtenu l'agrégation de philosophie, il entame des études de médecine et soutient sa thèse de médecine en 1908. Après la parution de sa thèse de lettres en 1925 intitulée *L'enfant turbulent*, il devient directeur à l'École des Hautes Études en 1927, avant de devenir professeur au Collège de France en 1937 à la chaire de Psychologie et éducation de l'enfance.

Tenant d'une psychologie génétique et scientifique, Wallon est une figure majeure pour Le Guillant, autant qu'un compagnon de route dans le domaine de l'enfance. Sur un plan personnel, en effet, Wallon est déjà à pied d'œuvre dans les années trente que ce soit pour défendre l'enfance délinquante<sup>298</sup> ou dans les commissions interministérielles<sup>299</sup> au sein desquelles il s'agit d'unifier la conception de ce vaste champ et son organisation pratique. Proche des milieux communistes depuis les années trente, Wallon ne prendra sa carte du Parti qu'en 1942, et soutiendra la nomination de Le Guillant au poste de Conseiller technique auprès du ministre de la Santé, François Billoux. Soutien de Deligny et président du conseil d'administration aux premiers temps de la Grande Cordée, dont Le Guillant est le médecin attitré, il fonde également avec ce dernier la revue marxiste *La raison* en 1951.

Sur un plan plus théorique, de l'aveu même de Le Guillant, les travaux de Wallon s'avèrent pour lui décisifs, dès sa thèse parue en 1925 sur *L'enfant turbulent*. Dans un article paru quelques temps après la mort de Wallon, Le Guillant revient sur la manière dont ses conceptions ont radicalement modifié l'approche de l'enfance inadaptée en particulier, et de l'enfance en général. Dans un premier temps, il y dresse rapidement le tableau des conceptions psychiatriques du début du siècle, centrées sur les aspects biologiques des troubles. Héritées de Dupré et majoritairement constitutionnalistes, l'importance des dispositions innées les empêchent presque de penser toute thérapeutique. Là, l'apport de Wallon lui apparaît comme une lumière d'espoir au milieu de l'océan de pessimisme qui entoure les classifications existantes qui ne cessent de recenser « perversions instinctives », « dépravation des instincts » et autre « immoralité constitutionnelle ».

En effet, dès *L'enfant turbulent*, Wallon propose une autre réflexion qui articule deux types de données. D'une part, des considérations physiologiques : Wallon est médecin, il ne nie pas les caractères organiques des troubles psychiques. Bien au contraire, il s'agit pour lui de repérer le plus précisément possible les affections organiques dont souffrent les enfants considérés, qui sont la base du syndrome dont ils souffrent. Et d'autre part, il insiste sur la place des observations tirées des

---

298 Voir H. Wallon, préface à *Une plaie de la société, les bagnes d'enfants*, Bourges, Secours ouvrier international, 1934.

299 En 1936, il préside une commission interministérielle sur l'enfance déficiente, et en 1946 il préside un nouveau Conseil Technique pour l'enfance déficiente et en danger moral ». Voir T. Charmasson, S. Méchine, F. Parot, « Les archives d'Henri Wallon », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n<sup>o</sup> 5, 2/2001, pp. 117-142.

rappports entre l'enfant et le milieu. C'est en observant le développement des troubles dans les interactions entre l'enfant et son milieu, avec autrui et dans des circonstances différentes que l'on peut obtenir le plus d'éléments non seulement diagnostiques, mais surtout thérapeutiques.

La conception de Wallon s'avère entièrement neuve en ce qu'elle considère l'enfant et son milieu dans leurs rapports dialectiques. Elle met en avant la manière dont les troubles d'un enfant se présentent dans un milieu, comment ils l'affectent et en retour s'en trouvent également modifiés, ce que Le Guillant énonce ainsi :

*L'inadaptation de l'enfant ne se laisse pas appréhender pleinement si l'on ne considère à la fois les dispositions ou perturbations fonctionnelles, le monde extérieur, leurs interactions et leur remaniement continu.*<sup>300</sup>

Son travail n'innove alors pas tant dans les moyens et les outils – comme les psychologues scientifiques qui développent tests et méthodes d'examen statistique à la suite du test de Binet-Simon de 1905 ; ou comme les neuropsychiatres qui cherchent à utiliser tous les outillages et les appareillages techniques disponibles – mais par son attitude.

À la différence d'un examen clinique – apanage du médecin et massivement centré à l'époque sur l'examen des données physiologiques – dont le risque est de trop souvent chercher à repérer dans les troubles des similitudes avec des types ou des caractères déjà identifiés, l'attitude de Wallon, en examinant constamment les rapports entre l'individu et son milieu, ouvre l'examen sur l'altérité dans ce qu'elle a de constitutif pour chacun. Il s'agit là d'un changement de paradigme qui a des répercussions sur l'examen de l'enfance tout entier, bien au-delà des enfants déficients ou inadaptés, ce que Le Guillant n'hésite pas à affirmer avec force :

*Cette dialectique de l'enfant et du milieu, que Wallon découvre et fait apparaître à travers les grossissements de la pathologie, va devenir désormais la règle fondamentale de l'étude de l'enfant.*<sup>301</sup>

Ce changement de paradigme lui apparaît même comme une « véritable révolution dans la pensée psychiatrique », ce que le psychologue marxiste aurait probablement apprécié, et qui pour Le Guillant a fait figure de révélation :

*Dans l'univers obscur et désespéré des grands anormaux et « pervers » pénètrent pour la première fois les lumières de l'analyse ; leurs conduites prennent un sens, si rudimentaire soit-il ; nous commençons à les comprendre et, par suite, à pouvoir les aider.*<sup>302</sup>

Ce à quoi ouvre la conception de Wallon, c'est à une action thérapeutique réelle, concrète, matérielle. Il ne s'agit plus de considérer l'inadaptation comme une maladie mentale dont il faudrait traiter les

---

300 L. Le Guillant, « L'enfance inadaptée dans l'œuvre d'Henri Wallon », *L'évolution psychiatrique*, N°1, 1962, p. 132.

301 *Ibid.*, p. 126.

302 *Ibid.*, p. 132.

symptômes afin de retrouver une hypothétique santé. Il est au contraire possible et même nécessaire d'agir sur le milieu et sur ses interactions avec l'enfant non seulement pour comprendre les troubles, mais également pour pouvoir agir dessus. D'autant que pour Wallon, plus la part organique de la pathologie est faible, plus celle du milieu est importante, ce qui augmente d'autant les possibilités d'action thérapeutique ou de rééducation. Ce qui l'amène ensuite à redéfinir le caractère, à l'opposé de la constitution, comme ce qui se forge par les rapports dialectiques constants entre l'individu et le milieu, et qui se fixe par la répétition de leur confrontation.

Comprendre le caractère propre d'un individu exige alors non seulement de prendre en compte l'interaction de celui-ci avec le milieu, mais également son évolution dans le temps. Là encore, face aux conceptions fixistes des neuropsychiatres, Le Guillant découvre et partage une conception évolutive de l'esprit, au sein de laquelle la psychologie de l'enfant se développe selon différents stades, mais surtout où les troubles psychiques ne peuvent se comprendre que dans le temps qui est le leur.

Conjuguant, de la même manière que Wallon, engagement et recherche scientifique, et privilégiant dans tout son travail l'unité de la pensée et de l'action, il est bien évident que l'importance de la dialectique entre l'enfant et son milieu trouve des échos dans la manière dont Le Guillant conçoit pratiquement le travail de rééducation qu'il convient de faire avec les enfants inadaptés.

Concrètement, pour qu'une tentative thérapeutique puisse être efficace, ce n'est qu'en agissant dans et sur le milieu au sein duquel l'enfant a à évoluer que l'on peut travailler efficacement à la résolution de ses problèmes. De la théorie à la pratique, la question se déplace et se reporte sur les moyens et les méthodes de la réadaptation des enfants inadaptés, mais également sur ce que doit être la place de l'enfant dans la société. Quelle doit-elle être ? Quels types d'institutions élaborer ? Quelles méthodes employer ? Quels professionnels recruter et former ?

Au sein de ces vastes débats, et au vu de la relative clôture idéologique qui a lieu en même temps que l'institutionnalisation du domaine entre la fin de la guerre et le milieu des années cinquante, les positions de Le Guillant apparaissent après coup relativement marginales. Si elles ont une réelle influence dans le domaine, ne serait-ce que par la place et le rôle qu'y joue Le Guillant, elles feront partie de ce que l'on peut appeler un pôle idéologique qui va se retrouver assez rapidement marginalisé. Ses positions sont alors assez éloignées de celles des principaux personnages qui travaillent dans ou avec les institutions depuis plus d'une vingtaine d'années et pour lesquels il importe également de se faire reconnaître, voire de défendre leurs propres méthodes, leurs propres positions, que ce soit les neuropsychiatres, les magistrats, les représentants d'œuvres privées, les administratifs des différents ministères concernés.

À l'opposé, et même s'il est particulièrement au fait des réalités de terrain, Le Guillant ne part pas de quelque chose d'établi qu'il aurait à défendre ou à faire valoir, mais tout se passe comme s'il regardait cela de beaucoup plus loin : à la fois de la science et de son idéal politique. Ce qui n'a en fin de compte

rien à voir avec les lunettes de ceux qui sont aux prises avec le domaine depuis bien plus longtemps. De sa place particulière, il introduit une voix nettement singulière mais qui n'est pas pour autant isolée tant elle trouve d'écho chez des personnes comme Deligny, Wallon, Bonnafé, Tosquelles, Daumezon et bien d'autres, qui découle de sa position théorique où milieu et individu évoluent dialectiquement. Il est celui qui, peut-être plus que tout autre, insiste sur l'importance des rapports de l'enfant et de la société. Non pas pour prévenir la société des méfaits que peuvent engendrer les enfants délinquants, ni pour lui permettre d'utiliser tous les bras inadaptés de la manière la plus efficace possible. Bien au contraire, le cœur de la pensée de Le Guillant est qu'il n'y a pas d'extériorité entre la société et les enfants inadaptés. Aussi inadaptés soient-ils, ils font bel et bien partie de cette société qui se doit non seulement de les élever, de les prendre en charge, de les aider mais au sein de laquelle ils doivent en retour pouvoir prendre une place qui est la leur. On ne parle pas encore d'inclusion, mais du lien indissociable qu'il y a entre l'enfant et la société dans laquelle il vit, l'un ne pouvant se penser sans l'autre. Dès lors, c'est à la société dans son ensemble et à ce qu'elle recèle de qualités spontanées qu'il importe aussi de faire appel principalement pour résoudre les problèmes des enfants inadaptés. C'est que si l'individu est fait avant tout pour vivre en société, c'est peut-être d'elle qu'il convient de tirer des solutions pour lui, avant tout outillage technique ou professionnel, ce que Le Guillant énonce de la sorte :

*Il est peut-être moins utopique de croire et de faire appel à une certaine solidarité humaine, dans le cadre d'une vie normale, à l'appui d'une sympathie collective – informée et organisée – qu'aux vertus exceptionnelles, quasi surhumaines exigées des éducateurs spécialisés d'internats.<sup>303</sup>*

Cette position idéologique et scientifique engage alors des positions pratiques claires.

Tout d'abord, toutes les informations ou les données possibles peuvent être importantes pour aider à comprendre et agir pour l'enfance, quelles qu'en soient les origines. À côté des données apportées par l'examen scientifique, Le Guillant fait appel à tous les travaux disponibles, notamment ceux des sociologues, mais également à ce qui se dégage des romans de l'époque comme des films à succès, qu'il s'agisse des personnages de Françoise Sagan ou de celui de James Dean dans *La fureur de vivre*, qu'il utilise pour sa réflexion dans le seul ouvrage qu'il publie de son vivant, *Jeunes « difficiles » ou temps difficiles ?*<sup>304</sup>.

C'est que comprendre l'inadaptation des enfants exige de comprendre la société le plus largement possible, avec tous les moyens dont nous pouvons disposer. Pour le psychiatre, comme pour tout autre professionnel de l'enfance, il est nécessaire de bien connaître la réalité sociale dans laquelle

---

303 L. Le Guillant, « Les problèmes », *Sauvegarde*, n°12-13, Juin-Juillet 1947, p. 83.

304 L. Le Guillant, *Jeunes « difficiles » ou temps difficiles ?*, Paris, Éditions du Scarabée, 1961. Cet ouvrage est la réédition, revue et augmentée par l'auteur, d'une conférence faite lors d'un stage organisé par les CEMEA en Décembre 1958.

s'inscrivent les faits à examiner. On retrouve là l'un des thèmes chers à Le Guillant qui constitue ce qu'il appelle l'esprit clinique, qui étend cette notion au maximum puisque dès lors « *la « clinique » ici s'étend à la société toute entière.*<sup>305</sup> ». C'est là encore une des modifications de la notion de clinique, centrale à bien des égards chez Le Guillant, cette attention à tous les signes qui peuvent s'avérer utiles à la compréhension et la résolution d'un trouble. En définitive elle n'est pas que le fait du médecin, et elle ne s'arrête pas aux indices que celui-ci peut trouver dans le donné biophysique du patient. Elle est une perspective totale qu'il importe d'élargir à la société toute entière, véritable élément dans lequel doit évoluer l'individu.

S'il critique la majeure partie des doctrines élaborées par les pédagogues et les rééducateurs de tout poil, généralement imbibés de paternalisme et de charité, il reconnaît la fécondité pratique de leur intuition et la richesse de leurs possibilités. Cela étant, toujours ancré dans les problèmes pratiques et théoriques de son temps, Le Guillant prend également position sur une question centrale à l'époque : celle de la formation des éducateurs.

Sur le sujet, le médecin psychiatre qui a appris son métier dans les services des docteurs Petit, Heuyer et Claude, de Ville-Evrard à Sainte Anne, ne peut s'empêcher de prendre pour modèle un mode de formation qu'il connaît bien : celui des médecins.

En effet, s'il critique le moralisme et le paternalisme des œuvres chrétiennes, il n'en reconnaît pas moins l'importance de qualités personnelles, voire vocationnelles pour l'éducateur spécialisé. Mais celles-ci ne doivent pas être choisies n'importe comment et ne peuvent non plus s'épanouir de n'importe quelle manière. Au débat classique à l'époque entre intellectualisme et empirisme – qui fait surtout rage autour de la question du baccalauréat<sup>306</sup>, nécessaire ou non pour entrer en école d'éducateur – Le Guillant comme à son habitude déplace les données du problème pour tenter de les dépasser et de les lier dans un mouvement dialectique.

Pour lui il ne s'agit pas de choisir entre l'importance des connaissances théoriques et la reconnaissance des techniques concrètes développées par chacun des éducateurs. Bien au contraire, c'est à leur carrefour que doit se développer ce nouveau métier, pensé par Le Guillant sur le modèle d'un art bien plus que d'une simple profession, à l'image de la médecine. Comme cette dernière, qui concilie scientificité et acquisition progressive d'un savoir-faire propre résumé dans l'expression de « sens clinique », l'éducation relève d'une délicate combinaison de connaissances psychologiques, physiologiques, pédagogiques, et d'innovations de terrain, d'observation, d'expérience, de savoir-faire acquis directement *in situ*. C'est à l'acquisition des premières et à l'apprentissage des secondes que doit œuvrer la formation des éducateurs.

---

305 L. Le Guillant, « Le psychiatre et l'enfance », repris dans *Quelle psychiatrie pour notre temps ?*, ouvr. cité, p. 223.

306 Voir M. Chauvière, *Enfance inadaptée*, ouvr. cité, pp. 231-236.

Cela étant, pour Le Guillant, le nombre de connaissances disponibles et théorisées dans le domaine de l'éducation – de la rééducation, ou de la pédagogie, ces différents termes se retrouvant fréquemment interchangeables sous la plume des auteurs de l'époque – est encore bien inférieur à ce qu'il est en médecine et c'est sur ce plan-là qu'il convient, entre autres, de faire porter les efforts de cette profession en devenir. Ce n'est d'ailleurs qu'en réduisant cette part de connaissances empiriques, impensées, pour en faire des connaissances objectives, reposant sur des méthodes et des outils précis, que les connaissances dans le domaine pourront progresser et que les éducateurs pourront prétendre à une professionnalité et à une légitimité plus solide, ce qu'il écrit ainsi :

*Il est par suite indispensable de lutter pour l'acquisition et la mise en pratique, sans cesse plus poussée, par nos rééducateurs, de données scientifiques concernant les enfants dits inadaptés.<sup>307</sup>*

Là encore, l'appel à davantage de scientificité de Le Guillant possède une fonction critique et vise à ramener une pratique – qui peut apparaître chez certains auteurs comme plus ou moins magique – sur le sol d'une vérification objective et quantifiable. Sans nier les qualités personnelles du rééducateur, il vise là encore à en finir avec des notions trop marquées par la morale du temps, bourgeoise avant toute chose comme le « don » ou « l'accroche affective » et autres, que l'on retrouve fréquemment par exemple sous la plume de Joubrel<sup>308</sup>. C'est la conclusion nette de l'article où il affirme sa confiance dans l'avancée de la science pour construire solidement le métier d'éducateur et le débarrasser des vertus et des mérites supposés généralement devoir être les siens :

*Le progrès nécessaire et bienfaisant de la connaissance ne risquera pas d'être décrié demain au profit d'une conception de l'éducateur où il apparaît qualifié d'une façon quelque peu mythique par des « qualités humaines » et des vertus morales, conception que nous ne voyons pas sans malaise se développer – ou renaître.<sup>309</sup>*

S'il prend ainsi la peine de se démarquer explicitement d'une position répandue et clairement assumée par quelqu'un comme Joubrel pour lequel la vocation, le dévouement et les qualités personnelles de

---

307 L. Le Guillant et G. Le Hénaff, « Remarques sur la formation des éducateurs », *Sauvegarde de l'enfance*, n°2, Fev. 1950, p. 68.

308 Par exemple dans l'article que celui-ci écrit dans le Guide Nérét des « Métiers de l'éducation difficile », où après des articles des Heuyer et Chazal, il décrit les « aptitudes nécessaires à l'éducateur spécialisé » : « L'éducateur spécialisé doit posséder un don, une vocation, de nombreuses qualités humaine et une formation spécialisée. Quiconque n'a pas le **don** de « réussir auprès des enfants », l'autorité naturelle, le tempérament de chef, l'« accrochage affectif » avec les jeunes ne doit pas s'engager dans la carrière. [...] La vocation de s'occuper d'enfants (et en l'espèce, d'enfants difficiles) est tout aussi innée et tout aussi nécessaire. Il faut aimer les jeunes déficients ou caractériels et vouloir leur consacrer sa vie. ». Voir J. Chazal, G. Heuyer, H. Joubrel (dir.), *Les métiers de l'éducation difficile*, Paris, Lamarre, 1953, pp. 73-109.

309 L. Le Guillant et G. Le Hénaff, « Remarques sur la formation des éducateurs », art. cité, p. 87.

l'éducateur sont à mettre au premier plan<sup>310</sup>, Le Guillant énonce là une position qui dans les faits est déjà relativement œcuménique puisque dans les premières écoles et formations d'éducateurs se succèdent déjà formation théorique et acquisition pratique, que ce soit à l'institut toulousain fondé par Jean Plaquevent puis dirigé par le Dr Chaurand à Toulouse, ou dans celui du Dr Lafon à Montpellier. La durée et la fréquence des stages, le contenu des disciplines enseignées peut varier d'une école à une autre, mais leur faible nombre et la relative inorganisation de la formation d'éducateur, qui connaît ses premiers balbutiements au milieu de la Seconde Guerre mondiale, permettent de voir dans leurs spécificités la marque des personnalités locales qui les portent, davantage que de réelles oppositions de fond.

Alors qu'il émet cependant des réserves sur les enseignements dispensés dans les quelques écoles de cadres de l'époque, Le Guillant insiste sur la notion d'apprentissage « *en même temps théorique et pratique* », « *où celui qui enseigne est à la fois le praticien et le « savant* ». <sup>311</sup> ». Concrètement il s'agit pour lui, à l'image de l'enseignement dispensé dans les services hospitaliers aux futurs médecins – externes ou internes – par des praticiens confirmés – chefs de clinique et professeurs – de permettre aux étudiants d'acquérir connaissances théoriques et pratiques directement auprès de leurs aînés, au sein même des institutions et services. C'est là la fonction centrale d'un stage long d'une année au moins qu'il lui semblerait nécessaire d'inscrire dans le cursus de formation des éducateurs, décalque de l'apprentissage clinique des étudiants en médecine lors de leurs périodes d'externat et d'internat. Chaque établissement ou service serait alors à la fois lieu de pratique et lieu d'enseignement, voire de recherche, et cette dialectique constante entre théorie et pratique serait pour lui la plus à même de dépasser leur prétendu antagonisme voire leur incompatibilité dans la formation des éducateurs. Si cela était le cas dans les services hospitaliers, et a ensuite été consacré une fois que ceux-ci sont devenus des Centres Hospitaliers Universitaires à partir de décembre 1958, force est de constater que la formule d'enseignement conçue pour les éducateurs par Le Guillant n'a jamais été appliquée ni même discutée sérieusement. Dans un environnement professionnel où la majeure partie des services et établissements relevaient de congrégations religieuses ou d'organisations privées, et où le partenariat privé-public sur le modèle des ARSEA s'est peu à peu imposé comme une solution de compromis utile pour tous, on comprend aisément qu'un tel modèle qui exige bien davantage d'intégration privé-public n'ait pas eu de succès.

Autre domaine d'importance dans la formation des éducateurs, celle acquise par leur propre expérience de la vie. Pour le dire autrement, il ne s'agit pas de faire des professionnels de la rééducation dans son esprit, mais bien plutôt de doter des individus désireux d'effectuer ce métier, des

---

310 H. Joubrel, qu'il cite plusieurs fois dans ce texte incarne pour Le Guillant une « *tendance praticien* » qui « *tend à dominer largement chez les éducateurs en fonction, tant pour des raisons idéologiques que pour des raisons de fait.* » ; L. Le Guillant et G. Le Hénaff, « Remarques sur la formation des éducateurs », art. cité, p. 72

311 *Ibid.*, p. 81.



connaissances utiles et de les choisir en fonction de leurs propres aptitudes sociales, de leur connaissance intime du monde dans lequel ils doivent amener à vivre les enfants. C'est que pour Le Guillant, dans la suite des théories de Wallon sur le milieu, et de la même manière que pour Deligny à l'époque, l'individu ne peut se développer pleinement que dans la société. Le social est le milieu de l'enfant et il est hors de question de l'en arracher pour en prémunir la société ou lui inculquer des modes d'être, des façons de se tenir ou de se comporter qui soient hors-sol, c'est-à-dire encloses entre les quatre murs de l'institution. Bien au contraire, il importe que celle-ci soit parfaitement ouverte à la société dans laquelle elle a un rôle à jouer, et au sein de laquelle elle doit aider les enfants à trouver une place. De manière parfaitement conséquente, il est nécessaire que l'éducateur soit lui-même à la fois au fait mais également « adapté » au milieu social dans lequel il prétend faire entrer l'enfant.

Ce qui veut dire deux choses, immédiatement pratiques. D'une part, l'éducateur doit connaître le milieu de l'enfant, et ce de toutes les manières possibles, que ce soit par les connaissances que peuvent lui apporter la sociologie, la psychologie et les autres disciplines qui peuvent lui être enseignées, mais d'autre part – et surtout – par l'expérience directe de sa réalité sociale. Il est alors parfaitement nécessaire dans l'esprit de Le Guillant que les éducateurs possèdent ou apprennent un métier, qu'ils l'aient exercé pour ainsi « *apprendre la vie sociale réelle à laquelle il veut « adapter » les enfants qui lui sont confiés.*<sup>312</sup> ». Inutile d'envisager la formation d'éducateur comme une formation universitaire, accessible directement après le baccalauréat et qui fournirait un savoir propre à exercer ensuite un métier. Si le métier exige en premier lieu la connaissance intime, réelle, directe du monde social auquel on prétend avoir à faire, alors il faut que l'éducateur en ait fait l'expérience bien avant et que celle-ci se soit inscrite en lui comme un aiguillon qui lui permet de ne pas perdre de vue, dans son activité quotidienne, la finalité à laquelle doit tendre tout son travail. C'est qu'avant d'apprendre à éduquer ou à rééduquer, il faut déjà avoir appris à vivre<sup>313</sup>, ce qui fait alors la spécificité du métier d'éducateur et que Le Guillant écrit ainsi :

*Son premier enseignement doit être la connaissance du milieu dont ils sont issus. Il faut qu'il ait éprouvé, vécu, à l'atelier ou au bureau, les conditions matérielles et psychologiques, les difficultés d'une activité professionnelle et de rapports sociaux semblables à ceux auxquels on veut préparer les enfants. Il doit avoir pris conscience, à travers cette expérience personnelle irremplaçable, des problèmes et des solutions qui se proposent à chacun de nous.*<sup>314</sup>

---

312 *Ibid.*, p. 85.

313 Position radicalisée à la même époque par Deligny qui veut avant tout des éducateurs artistes, militants et révolutionnaires. Voir *Vagabonds efficaces* et plus précisément le compte-rendu d'une conférence donnée par Deligny à Paris en 1946, et de la discussion qui s'en est suivie : F. Deligny, « A la recherche d'un nouveau type d'éducateur », *Le service social*, n°3, Mai-Juin 1946, pp. 60-65.

314 *Ibid.*, p. 85.

À l'extrême limite, et même si Le Guillant contrairement à Deligny ne revient jamais sur la nécessité d'une formation pour les éducateurs qui ne fait pas de doute pour lui, il importe pour l'un comme pour l'autre que si l'on veut permettre à des enfants de prendre une place « normale » dans la société, ils soient accompagnés pour ce faire par les individus les plus « normaux » possibles. Dans l'esprit de Le Guillant, ce métier ne peut être que transitoire et déboucher, si sa principale tâche est d'être ouvert et d'ouvrir sur le social, que sur sa propre disparition en tant que spécialité ou spécialisation. C'est là le principal paradoxe de la notion d'inadaptation comprise d'une manière matérialiste, puisque pour y répondre il s'agit de trouver des professionnels qui soient en quelque sorte « des techniciens du normal », dont la spécialité serait presque de n'en avoir aucune. C'est-à-dire, comme il le dit ailleurs :

*Il est intéressant d'observer, au terme de ces remarques, que si l'on se place constamment dans la perspective ouverte par la notion d'inadaptation, le point de vue du technicien tend à se détruire lui-même. À la limite, c'est à la négation de toute technique spécialisée qu'il parvient.<sup>315</sup>*

De manière parfaitement cohérente, alors que l'inscription sociale des professionnels est fondamentale pour des enfants qu'il s'agit de réadapter à un milieu social, la finalité des outils et des méthodes thérapeutiques ne peut qu'être la même. Pour le dire autrement, toutes les institutions qui travaillent avec des enfants inadaptés ne doivent avoir pour objectif et ambition que leur inscription dans la réalité sociale.

La société est la fin de tout le travail qui a lieu dans les institutions, et Le Guillant n'a de cesse de répéter que « *Le seul but d'un établissement de rééducation, sa préoccupation constante, doivent être la préparation à la sortie des sujets qui lui sont confiés.*<sup>316</sup> » ou encore que « *Dans cette perspective, l'objet propre, essentiel, la préoccupation constante de tous les établissements dits de rééducation, c'est la sortie.*<sup>317</sup> ». Là encore, l'expérience et l'engagement du médecin psychiatre, directeur d'un hôpital psychiatrique n'est certainement pas étrangère à ses positions sur les institutions de rééducation et leur fonction. C'est que dans son esprit il convient de ne pas accepter d'emblée l'évidence de l'internat de rééducation et la mentalité asilaire qui en découle bien souvent, de la même manière qu'il faut se méfier de l'internement psychiatrique systématique tel qu'élaboré à la suite de la loi de 1838. Collaborateur et ami proche de jeunes psychiatres comme Bonnafé ou Daumezon, Le Guillant critique lui aussi vertement le système asilaire qui a lieu dans le monde de la psychiatrie pour adulte et défend l'idée d'une psychiatrie de secteur et d'un traitement ouvert de la maladie mentale<sup>318</sup>,

---

315 L. Le Guillant et M. Monnerot, « Remarque sur les établissements pour enfants inadaptés », *Sauvegarde de l'enfance*, n°1, Janv. 1950, pp. 3-13 ; repris dans *Quelles psychiatrie pour notre temps ?*, ouvr. cité, p. 201.

316 L. Le Guillant, « Les problèmes », *Sauvegarde*, N°12-13, Juin-Juillet 1947, p. 82.

317 L. Le Guillant, « Le pronostic des inadaptations », *Sauvegarde de l'enfance*, N°3-4, Avril 1950, p. 248.

318 Il faut ici rappeler le travail effectué par Le Guillant pour la constitution d'un syndicat de psychiatres et dans la

réservant l'accueil hospitalier aux situations les plus complexes.

S'il ne refuse pas en bloc l'internat, Le Guillant remet en cause à la fois sa systématisme dans le domaine de l'inadaptation et son organisation, tout comme la pertinence de ses méthodes. Même si certains de ses textes prennent parfois l'allure de sévères réquisitoires, sa pensée ne se résume pas à être « pour » ou « contre » les internats, comme il l'écrit :

*On dit en effet quelquefois que je suis « contre l'internat de rééducation ». Bien entendu je ne suis pas systématiquement contre l'internat de rééducation. (...) Les internats seront toujours nécessaires, au moins pour certaines catégories de sujets. (...) Par conséquent, nous avons le droit de nous demander si l'internat est, comme il semble à certains, la seule chose à faire.<sup>319</sup>*

Ainsi de la même manière que l'internement de malades mentaux, et le changement de milieu qui s'ensuit, peut en lui-même accroître voire générer des troubles psychiques<sup>320</sup>, l'internat de rééducation ne va pas de soi et peut tout autant être porteur de ses propres pathologies, sociales principalement. Ainsi dans l'article passionnant qu'il écrit avec un architecte sur les établissements pour enfants inadaptés<sup>321</sup>, Le Guillant revient sur les principes qui ont orienté jusqu'alors, et qui orientent encore bien souvent, l'organisation concrète et matérielle des internats. Derrière la description de la disposition des chambres ou de la localisation des murs, c'est toute une idéologie de la rééducation qu'il met au jour et qu'il critique, dans laquelle l'éloignement de la ville – épice de toutes les corruptions – et les dispositions carcérales – qui visent l'amendement du délinquant par son isolement et sa suspicion constante – répondent aux notions de faute et de châtement qui se lisent déjà dans l'ambiguïté dont ces centres de rééducation sont couramment appelés « maisons de correction ». Décivant les murs, Le Guillant fait le procès des idées qui les font tenir, et ne manque pas d'en déceler les contaminations jusque dans le langage utilisé. Ainsi, il insiste sur la nécessité de concevoir des

---

rédaction du livre blanc de la psychiatrie dans les années soixante. Voir entre autres, L. Le Guillant, « Les institutions et les organisations de secteurs psychiatriques », *Le livre blanc de la psychiatrie française*, t. II, Privat, Paris, 1966. Pour l'évolution de la psychiatrie française après la seconde guerre mondiale, on consultera le travail de N. Henckes, *Le nouveau monde de la psychiatrie française. Les psychiatres, l'État et la réforme des hôpitaux psychiatriques de l'après-guerre aux années 1970*, Thèse de sociologie, Paris, EHESS, 2007, disponible en ligne : [<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00769780>].

319 L. Le Guillant, « Le pronostic des inadaptations », art. cité, p. 256.

320 C'est le sens d'une communication présentée par Le Guillant à la *Société médico-psychologique* au printemps 1941 dans laquelle, partant de la libération pendant la guerre d'une centaine de malades d'un hôpital psychiatrique, dits chroniques, ceux-ci s'avèrent en majorité capable de vivre en dehors de l'hôpital sans nuire à autrui ni à eux-mêmes. Voir « Une expérience de réadaptation sociale, instituée par les événements de guerre », initialement publiée dans la revue *L'hygiène mentale*, n°6, 1946-1947, reprise dans *Quelles psychiatrie pour notre temps ?*, ouvr. cité, pp. 22-34.

321 L. Le Guillant et M. Monnerot, « Remarque sur les établissements pour enfants inadaptés », art. cité.

établissements le plus proche possible des conditions de vie normales, accessibles aux familles, aux amis, ouverts sur l'extérieur, sur leur voisinage immédiat, sur leur quartier. Et d'insister ailleurs sur les glissements de sens et les abus de langage opérés par une idéologie paternaliste et moralisante quant à l'enfance inadaptée :

*Il ne s'agit pas, en général, pour eux, il ne devrait pas s'agir d'établissements de rééducation, mais d'établissements de réadaptation sociale. Ces organismes, quels qu'ils soient, doivent viser à la réinsertion sociale d'un enfant, d'un adolescent, plus qu'à la cure, à la thérapeutique d'une sorte d'affection morale ou psychique déterminée.*<sup>322</sup>

L'internat se doit d'être dans son esprit un lieu de vie, et non un lieu avant toute chose thérapeutique. Rééduquer les enfants signifie alors leur permettre, par une proximité constante avec le milieu réel dans lequel ils devront prendre une place, de prendre une place dans la société. En lisant la description des lieux et de l'ouverture sur l'extérieur qui doit les caractériser, on saisit d'emblée la proximité avec les tentatives de Deligny, que ce soit au COT de Lille ou lors de la Grande Cordée, ou avec celles de Makarenko, dont certains textes sont retraduits par Irène Lézine et pour laquelle Le Guillant rédige une préface en 1956<sup>323</sup>.

L'importance des rapports avec le milieu dans la constitution et la résolution des troubles de l'enfant amène chez Le Guillant, à un troisième déplacement, sur le plan politique celui-ci. Pour le dire brièvement, le psychiatre aux prises avec les problèmes de l'enfance se double d'un infatigable militant pour lequel les questions se posent nettement : comment changer la société pour qu'elle ne produise plus ces inadaptations ? Quel espoir ou idéal donner à la jeunesse pour lui faire échapper à une condition si ce n'est morbide, à tout le moins délétère ?

Si l'unité de la pensée et de l'action<sup>324</sup>, pour Wallon comme pour Le Guillant, est un des aspects centraux de leur personnalité, leur action, dès lors qu'elle vise l'enfance inadaptée, ne peut être uniquement thérapeutique. Scientifique, médecin, psychiatre, il ne peut se cantonner aux données psycho-physiologiques avec lesquelles il a à traiter, il ne peut rester dans son cabinet ou dans sa consultation et repérer méthodiquement les troubles dont sont porteurs les enfants qui lui sont présentés, et si besoin rectifier à la marge l'une ou l'autre des nosographies dans lesquelles il range l'un ou l'autre de ces cas. Si les troubles de l'enfant et leur résolution éventuelle ne peuvent se comprendre sans envisager son interaction avec son milieu, celui-ci a alors à voir avec la société toute entière, dont l'organisation même doit venir concourir au travail de rééducation. Changer la société

---

322 L. Le Guillant, « Le pronostic des inadaptations », art. cité, p. 248.

323 Irène Lézine, *Makarenko, l'éducation dans les collectivités d'enfants*, Paris, CEMEA, 1956.

324 C'est même le trait essentiel qui fait la valeur d'une personnalité pour Le Guillant, qui a cette très jolie formule : « A mon avis, l'unité de la pensée et de l'action est la marque des fortes personnalités. », dans « Le pronostic des inadaptations », art. cité, p. 262.

pour modifier efficacement le milieu dans lequel évoluent des enfants, voilà une tâche et une fonction politique devant laquelle il importe pour Le Guillant, et de plus en plus nettement après 1948, de ne pas se dérober.

Il s'agit d'un double engagement. D'une part, il concerne l'action en propre du psychiatre, comme de toute autre personne qui travaille auprès des enfants. D'autre part, il concerne les enfants, auxquels il convient d'insuffler un souffle, une dose d'idéal, d'aspiration vers l'avenir, voire d'optimisme pour transformer le monde qui leur est laissé en une réalité plus humaine et plus juste.

Revenons alors brièvement sur ces deux plans, en commençant par celui du psychiatre. On l'a vu, Le Guillant, médecin attaché à la scientificité de l'examen comme des méthodes de rééducation, est un matérialiste convaincu, ennemi déclaré des descriptions moralisatrices des pathologies ou des injonctions paternalistes à l'égard des enfants. Il s'avère constamment méfiant à l'égard des idéologies que véhiculent massivement les congrégations religieuses qui tiennent la plupart des institutions, ainsi que bon nombre des figures de proue du secteur qui allient bien volontiers charité chrétienne et action sociale. Si cette critique est constamment présente dans ses écrits, elle se manifeste de manière particulièrement vibrante après son éviction de *Sauvegarde*, notamment dans les colonnes de *La raison* où il écrit en 1951 à l'adresse de ses confrères :

*Cependant, si vous jugez que les conditions matérielles et morales dans lesquelles vivent les enfants qui vous sont confiés sont la cause profonde de leurs troubles, que ne vous efforcez-vous d'y remédier ? Pourquoi vous bornez-vous à cette « thérapeutique symptomatique » tenue partout ailleurs pour le signe même de l'impuissance médicale ?*

*Le taudis et la rue, le chômage et la misère, l'alcool et la maladie, les mauvais exemples et l'abandon se retrouvent sans cesse dans les dossiers de vos consultations et de vos centres d'observation. Mais l'interminable file des mal-logés, des mal-vêtus, des mal-nourris, mal-élevés et mal-aimés ne paraît rien vous enseigner.*

*Comment agissez-vous en faveur d'une politique des salaires, du logement, de l'école – de la paix ? Sans doute déplorez-vous, au moins en paroles, qu'il n'y ait ni loisirs éducatifs, ni groupements sportifs, ni stades, ni patronages ou mouvement de jeunesse, rien pour encadrer les enfants « en danger moral ». Mais que faites-vous pour y remédier ? Quelle part prenez-vous à la lutte contre cet état de choses ? N'acceptez-vous pas les mesures impitoyables d'anéantissement de l'enseignement technique, de la culture populaire et de l'école elle-même ? [...] C'est là, dites-vous, « faire de la politique », cette politique dont le « pur » savant bourgeois doit se garder soigneusement. Mais ne rien dire de mesures qui vont rendre plus dérisoires encore vos interventions, ne pas protester lorsque de jeunes délinquants sortant d'un centre d'observation sont « engagés » pour la guerre au Viet-Nam, dont personne n'ignore que moralement et en quelque sorte « techniquement », elle est pour eux la pire éventualité, cela est, pour nous, faire de la politique – une politique injuste et sans*

*courage.*<sup>325</sup>

D'une manière générale et cohérente – à la fois sur un plan théorique où la notion de milieu permet ce basculement, et sur le plan pratique où militantisme politique et activité professionnelle doivent s'allier – Le Guillant poursuit de sa critique le manque de considération sociale des psychiatres, tout comme celui des autres professionnels de l'enfance inadaptée. Partant, il fustige leur cécité politique et, *in fine*, leur aveuglement idéologique, ce qu'il résume un peu plus loin :

*Ce qu'il ignore bien davantage que la condition misérable de la plupart de ses jeunes clients, ce qu'il ne veut pas voir, c'est la vanité de toute entreprise dans le climat idéologique de la société bourgeoise.*<sup>326</sup>

Il faut allier le travail au quotidien avec l'envie de changer la société. Faute de faire les deux à la fois on reste dans une idéologie bourgeoise qui fait semblant de ne pas voir les causes réelles des désordres qu'elle a à traiter. Le travail concret du NPI bourgeois ne sert alors qu'à retraiter les échecs du capitalisme pour les réagencer dans son orbe. Le Guillant à l'inverse, psychiatre et communiste, entend allier son propre travail de psychiatre avec son ambition révolutionnaire pour proposer des moyens concrets de changer la réalité politique dans laquelle s'inscrivent les comportements de chacun.

Ce premier aspect de la critique – et partant de l'engagement du professionnel de l'enfance – se double alors d'un second qui vise la société de son époque dans son ensemble. Sous sa plume, celle-ci apparaît empoisonnée, corrompue, visant à maintenir l'ordre des choses existant sans proposer aucun idéal, aucune aspiration pour canaliser l'énergie ou les « tendances antisociales » des jeunes. Une société qui n'offre aucun élan, aucun enthousiasme à la jeunesse, devient dès lors une des causes, proprement idéologique, des difficultés de l'enfance.

C'est un thème qui apparaît déjà çà et là dans ses articles d'après-guerre<sup>327</sup>, mais sur lequel il revient plus longuement dans son ouvrage *Jeunes « difficiles » ou temps difficiles ?*. Dans cette brochure, éditée par les CEMEA en 1961, Le Guillant revient longuement sur ce que l'on peut appeler l'importance des « troubles moraux » dans lesquels doit se débattre la jeunesse qu'il a sous les yeux. Plus désillusionnée, plus critique, plus informée et donc plus terre à terre, elle s'incarne pour lui dans les personnages dessinés par Françoise Sagan dans *Bonjour tristesse* ou dans celui de James Dean

---

325 L. Le Guillant, « Le psychiatre et l'enfance », *La raison*, n°1, 1951, réédité dans *Quelle psychiatrie pour notre temps ?*, art.cité, p. 224.

326 *Ibid.*, p. 225.

327 Voir L. Le Guillant, « Une enquête nationale sur l'enfance inadaptée », *Sauvegarde*, n°30, Avril 1949, pp. 3-12, où il écrit de manière plus nuancée que quelques années plus tard : « Sans doute ne peut-on trop s'attarder à ces interrogations déprimantes et à celles concernant toute « réadaptation » véritable dans une société divisée (adaptation à quel idéal ? À quel avenir ?) ; chacun doit faire sa tâche dans son domaine professionnel. »

dans *La fureur de vivre*. Entre mélancolie, résignation et révolte sans objet déclaré<sup>328</sup>, la jeunesse de son époque lui apparaît – sociologiquement en quelque sorte – plus désabusée qu'aucune autre. Dès lors qu'elle n'est plus guidée, canalisée, orientée vers des fins extérieures à elle-même et des réalisations concrètes, son énergie se retourne contre elle et menace d'être démoralisante, si ce n'est destructrice. C'est là, pour lui, le terreau sur lequel viennent se développer penchants, inclinaisons ou accidents de la vie, qui peuvent porter une partie des jeunes de l'immédiat après-guerre, entre autres choses, à la délinquance, et ce, quel que soit leur milieu social.

Dès lors, il ne s'agit plus de ratiociner sur les origines et les techniques de réadaptation, sur l'étiologie des comportements antisociaux ou sur les qualités intrinsèques du rééducateur, mais il convient avant toute chose de prendre acte de cette nouvelle recomposition du fait social et d'y faire face très concrètement. Homme d'action jusqu'à ses derniers écrits sur l'enfance, si Le Guillant dessine le portrait très fin de la jeunesse de son époque – et de son « malaise » en quelque sorte inédit – c'est avant tout pour appeler à l'action, à une action collective et complète des adultes qui tous, quelle que soit leur fonction, se doivent d'être éducateurs, c'est-à-dire des adultes dépositaires d'un monde dans lequel faire entrer les enfants ce qu'il énonce ainsi :

*D'abord « l'éducateur » - chacun de nous – est, en même temps, un être social, pris dans le monde matériel et humain dans lequel il est plongé, et un être libre, armé de conscience et de volonté. Cette conscience et cette volonté lui permettent de dominer quelques-uns au moins de ces problèmes auxquels il n'est confronté que comme les autres hommes, si particulière que soit sa responsabilité.*<sup>329</sup>

C'est en partant de la nature sociale de l'éducation que l'on peut ainsi insister sur l'importance de tout un chacun dans celle des enfants, tous pris collectivement dans un monde auquel il s'agit de donner forme ensemble. Pas plus que les troubles psychiques ne peuvent trouver une origine uniquement dans des facteurs héréditaires ou congénitaux qu'il serait impossible de dépasser, les difficultés sociales des enfants ne sont pas un donné intangible auquel il serait impossible pour tout un chacun de s'attaquer. Le Guillant rejette tout optimisme béat en insistant sur la spécificité des problèmes qui se posent à chaque génération : « *Toute jeunesse a à résoudre des problèmes ignorés de la génération qui l'a précédée.*<sup>330</sup> ». Mais il refuse également tout pessimisme en la matière, confiant dans l'inventivité des individus dès lors que ceux-ci sont pleinement inscrits dans l'époque qui est la leur<sup>331</sup>, ancrés dans leur propre temps, ce qui serait la meilleure forme d'engagement dont pourrait faire preuve « l'éducateur engagé » que Le Guillant appelle de ses vœux lorsqu'il conclut son opuscule :

---

328 Rappelons ici que le titre de *La fureur de vivre* est en anglais *Rebel without cause*.

329 L. Le Guillant, *Jeunes « difficiles » ou temps difficiles ?*, Paris, Éditions du Scarabée, 1961, p. 72.

330 L. Le Guillant, « Les problèmes », *Sauvegarde*, N°12-13, Juin-Juillet 1947, p. 87.

331 « *N'oublions pas que si tout n'est peut-être pas possible, en effet, la réalité est faite aussi de nos efforts pour la surmonter.* », L. Le Guillant, « Les problèmes », art. cité. p. 87.

*Accepter pleinement les responsabilités de l'homme et du citoyen n'est pas que la marque des personnalités solides et généreuses qui font les vrais éducateurs, la façon d'être qui parvient le mieux à constituer des « modèles ». Ces modèles où se fondent les qualités personnelles et sociales et qui permettent des identifications saines et fécondes dont la jeunesse a besoin. C'est la seule attitude qui puisse apaiser son malaise actuel, la délivrer de ses doutes et la rassembler, la réconcilier avec elle-même, répondre à son appel et à ses aspirations.<sup>332</sup>*

---

332 L. Le Guillant, *Jeunes « difficile » ou temps difficiles ?*, ouvr. cité, p.79.



Arrivés au terme de cette première partie, l'arrière-plan pratique et idéologique du travail de Deligny entre les années quarante et soixante apparaît un peu plus nettement. Neuropsychiatrie infantile et scoutisme permettent de suivre les principaux personnages du domaine de l'enfance en marge, leurs alliances et leurs oppositions, les lignes de force que leurs positions permettent de dessiner. S'il y a beaucoup à dire en philosophie sur la manière dont se constitue une institution, en dessinant une série de portraits de figures importantes dans le domaine de l'enfance en marge, on s'aperçoit de plusieurs choses sur ce que Deligny appelle *l'institution* et à laquelle il oppose la *tentative*.

Quand il s'agit d'une institution en cours d'édification, elle se construit tout d'abord par le travail et l'engagement – là où les intérêts professionnels et personnels se mêlent – de certains individus dont l'action entend produire des résultats à différents niveaux. Ils apparaissent comme de véritables personnages, c'est-à-dire des individus qualifiés à la fois par leur parcours et leurs intérêts professionnels, mais également par leur personnalité, leurs accidents biographiques, leurs relations sociales ou leurs tendances politiques. L'histoire des idées qui sous-tendent les organisations factuelles ne peut alors se passer de l'histoire des hommes qui la font et par l'action desquels elle se développe.

Qu'il s'agisse du travail direct avec la population identifiée comme objet, les enfants en marge ; de la manière de faire connaître ce travail, dans les ouvrages et les revues ; d'en asseoir la légitimité scientifique, dans les congrès, les enquêtes et les publications ; d'en faire reconnaître les propositions aux organismes étatiques, en participant aux travaux en commission ou en ayant l'oreille de certains hommes politiques ; c'est le travail d'un nombre somme toute restreint d'individus à ces différents niveaux qui permet la constitution progressive d'un domaine institutionnel comme l'enfance en marge.

Une institution ne naît pas le jour où l'on pose la première pierre de l'édifice concret dans lequel on la reconnaît. Elle est le fruit de déménagements, d'installations provisoire dans des endroits successifs, elle procède de regroupement d'établissements, de conjonctions des méthodes, d'harmonisation des approches. Cela se fait dans le temps, dans des espaces déterminés, qui s'étendent progressivement. Autrement dit, une institution doit trouver son domaine au sens le plus littéral, c'est-à-dire fixer progressivement ses bornes, ses limites, son centre et ses marges. Mais cela part de coordonnées et d'endroits très précis, qui servent, volontairement ou non, de modèles *in situ*, d'exemples ou de repoussoirs.

Une institution ne naît pas non plus de la volonté ordonnatrice et centralisatrice d'un État, quel qu'il soit. Elle se développe par le travail de plusieurs individus, leurs affrontements, leurs regroupements, leurs tâtonnements, et la manière dont ils vont progressivement la faire exister sous plusieurs aspects : scientifique, politique, législatif, méthodologique, professionnel voire médiatique. En cela l'armature idéologique dont elle est la synthèse à terme est une construction au sein de laquelle s'affrontent, se lient, se combinent la pensée des individus qui concourent à sa naissance et qui réussissent ensuite à

la faire exister dans l'orbe des compétences et des intérêts que se fixe un État.

Pour ce faire, l'institution est soutenue par des idées qu'elle exprime, qu'elle met en pratique. Elles la soutiennent autant qu'elle les défend. Mais là encore le résultat – si tant est qu'on puisse définir précisément et de manière univoque quelles idées structurent par exemple une institution comme l'Armée – n'est pas présumé d'emblée. Les idées développées, les idéaux défendus, les arrière-plans moraux tiennent aussi aux individus qui les portent, les affichent ou les défendent. Leur combinaison est le fruit d'un processus d'agrégation, de déformation parfois, d'utilisation le plus souvent et d'exclusion en fin de compte qui peut s'avérer plus ou moins long. Sur le plan des idées aussi l'institution met du temps à se trouver un centre, et négocie ensuite ses rapports avec ses marges. Des idées à la pratique les allers-retours sont constants, il en va d'une sorte de maturation qui se réalise dans le temps, et au bout de laquelle une institution peut afficher une armature idéologique qui la soutient et qu'elle exprime.

C'est à ce prix que les divergences et les négociations, aussi bien théoriques que pratiques, autour de notions comme l'hérédité, la constitution, le caractère, le milieu, la dissociation familiale ou l'enfant – et le choix de l'adjectif qui va le qualifier – sont utiles pour retracer la constitution de l'institution. S'y lisent les positions respectives des différents acteurs, les arrière-plans politiques et moraux qui sont les leurs, leurs alliances et leurs oppositions, en un mot, la somme des mouvements contradictoires sur laquelle doit se constituer l'institution et dont elle annonce l'organisation pacifiée, même temporairement.

On s'aperçoit que l'institution n'est pas une entité *per se*, indépendante du temps dans lequel elle s'inscrit, ni installée de manière pérenne et uniforme. Les institutions naissent de ces conflits et de ces lignes de tensions, elles en sont la résolution temporaire, avant de devoir céder la place ou se modifier pour répondre à de nouvelles lignes de partage apparues en leur sein. Pas plus qu'elle ne naît de la volonté d'un législateur devenu mythe – comme Jules Ferry inventant l'École républicaine – ou d'une période considérée comme un tout – comme l'asile à la période moderne ou la prison cellulaire du panoptique de Bentham – l'institution ne naît pas d'un seul coup. Elle n'apparaît pas par le fait d'une volonté transcendante – de l'État, de l'époque – mais bien par l'action d'individus concrets dont les associations et les oppositions constituent les lignes de force des idéologies qui vont la soutenir et qu'elle va en retour faire perdurer dans un temps plus ou moins long.

Pour ce qui est de Deligny, on s'aperçoit qu'il est connu, lu, cité et commenté dans les travaux de Joubrel, de Le Guillant, de Cesbron, de Heuyer et de la plupart des acteurs du domaine. En cela il devient rapidement un personnage parmi d'autres.

Mais au-delà de l'image d'un provocateur libertaire, figure du domaine résolument en marge, détenteur de nouvelles approches et d'une rare insolence, il faut voir que Deligny prend progressivement une place dans cet ensemble composite où lui aussi entend bien « prendre position »

pour reprendre sa propre expression. S'il bénéficie de l'appui des Dr Heuyer ou Bergeron lors de la période de la Grande Cordée, il se situe volontairement aux côtés de Le Guillant et surtout de Wallon, non pas tant *dans* ou *en dehors* des institutions mais plutôt à la fois dedans et en dehors d'elles. Dans une période où les institutions – et encore moins l'institution dont il se plaît ensuite à décrier les tares – ne sont pas encore aussi installées qu'après les années cinquante, et ne représentent pas une entité aussi unitaire qu'il y paraît après-coup, Deligny reste le plus souvent *en travers* d'elle. Plus « réfractaire<sup>333</sup> » comme il le dit régulièrement à la fin des années soixante-dix qu'opposant, sa position et ses critiques démasquent et dénoncent surtout l'arrière-fond moral, paternaliste et caritatif, de la rééducation de l'époque, caché sous les dehors trop affichés d'une modernité résolument scientifique.

C'est sur ce plan que porte plus profondément qu'ailleurs sa critique de ce qu'il appellera l'institution. Il ne s'agit pas uniquement d'une critique *des* institutions, de leurs murs, de leurs systèmes clos, d'apparence carcérale, qui empêchent le mouvement, évacuent le temps et le milieu naturel pour leur substituer une temporalité factice où des éducateurs – « chefs » – scouts portent encore des culottes courtes dans un milieu aussi artificiel que l'internat. Sa critique porte aussi, et de manière plus acérée, sur la continuité idéologique de l'institution rééducative libérale. Au nom d'une autre conception politique qui n'insiste pas tant sur l'individu que sur le collectif dans lequel il doit vivre, Deligny pose les jalons d'une autre pensée et d'une autre pratique, qui s'articuleront lors de la dernière période de son écriture autour du thème du « commun ».

Après avoir examiné précisément comment se constitue peu à peu le domaine de l'enfance en marge, il faut maintenant essayer de voir comme il va s'écrire.

L'une des convictions de ce travail est que des époques, des institutions, des idéologies différentes s'énoncent avec des modes d'écriture différents. Pour le dire autrement et à la manière de Deligny il s'agit de « s'y retrouver » dans les mots de l'époque<sup>334</sup>, dans ce qu'ils disent des idéologies qui s'y affrontent, des idées qui y ont cours et qui structurent ensuite les pratiques dans les institutions. Et c'est justement l'un des aspects du travail de Deligny et l'un de ses grands talents, d'une part de savoir *repérer* – presque instinctivement – les mots de son époque, pour y déceler les sens cachés, le fond idéologique, les apories parfois. Et d'autre part, de chercher à produire un autre discours, une manière différente de dire et d'écrire pour permettre de percevoir autrement la réalité et d'agir dessus. Ces deux aspects sont les deux versants que l'on entend examiner dans les deux parties suivantes de ce travail.

Avant d'entrer plus avant dans les textes de Deligny, il faut voir quel est le *texte de la rééducation*

---

333 Notamment dans *Le croire et le craindre*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1186.

334 « Une société ne craint pas ses propres mots. Ils lui donnent conscience d'elle-même, et donc elle s'y retrouve et s'y reconnaît. », F. Deligny, *Lettres à un travailleur social*, ouvr. cité, p. 8.

entre les années quarante et soixante, autrement dit répondre à une question que l'on peut formuler en ces termes : comment écrire l'enfance inadaptée à cette époque ?

## DEUXIEME PARTIE : COMMENT ECRIRE L'HISTOIRE DE L'ENFANCE

### INADAPTEE ?

Lorsque Deligny écrit *Graine de crapule* (1945), *Les vagabonds efficaces* (1947) ou *Adrien Lomme* (1958), la rééducation s'écrit principalement dans les articles des revues spécialisées et dans quelques ouvrages reconnus dans le milieu. Entre enfance et enfance inadaptée les décalques et les symétries sont nombreux, comme entre éducation et rééducation, et ce n'est que peu à peu que se constitue un discours autonome sur les secondes.

En revanche, l'enfant en marge possède déjà des traits, des linéaments que la littérature ou le journalisme ont commencé à lui donner depuis quelques décennies. Si l'enfance inadaptée se constitue dans le discours des spécialités naissantes qui travaillent avec lui, l'enfant orphelin, le vagabond, l'enfant arriéré, l'enfant fou ou en danger moral possède une existence dans les textes à destination du grand public avec laquelle le domaine doit composer pour se constituer. C'est à l'intersection des idéologies propres au domaine de l'enfance en marge et de celles qui ont cours au sujet de l'enfance en général dans la société que le domaine se forge, que les institutions s'installent, que ses principaux acteurs développent leurs pensées, leurs professions et leurs techniques.

Pour restituer et prendre la mesure des jeux de forces et des affrontements idéologiques qui vont structurer le domaine de l'enfance en marge, il faut revenir sur les débats qui ont cours à son sujet dans la société tout entière. Autrement dit, il s'agit ici de tenter de circonscrire autant que faire se peut les représentations de l'enfance en marge qui ont cours et les types de discours qui les véhiculent. Cela pour essayer de se représenter quelles sont les idées qui entourent l'enfance en marge, mais également comment celle-ci est décrite, écrite.

La question à laquelle cette partie entend répondre peut se formuler de la sorte : de quelle manière l'enfance en marge est-elle écrite à l'époque ?

Les réponses à cette question visent à identifier un peu plus précisément ce qu'il en est de ce que Deligny appelle de manière générique l'institution. Quelle est son armature idéologique ? Comment ses idées sur la rééducation s'articulent-elles à celles qui ont cours dans la société sur l'enfance en marge ? Comment prennent-elles forme et à quelles finalités leur écriture entend-elle répondre ? Peut-on identifier une sorte de langue commune dans le domaine de l'enfance en marge et repérer sa ou ses fonctions ?

Dans ce cadre, il convient de garder en tête que si Deligny est connu dans le domaine, il l'est avant toute chose par ses écrits, et ce, dès les premiers. Pour l'époque son travail apparaît original, ses façons de faire peu orthodoxes, mais dans une époque où – quoi qu'il puisse en dire après-coup – le domaine n'est pas encore à proprement parler institutionnalisé, c'est avant tout par son écriture que

Deligny s'impose et fera date. Le ton de ses articles, la poésie de sa langue, l'ironie et la pratique du récit sont autant de caractéristiques qui vont lui donner un visage et une place très particuliers dans la rééducation de l'époque. C'est bien plus par ce qu'il écrit et par ce que l'on va écrire à son propos que Deligny fait connaître son travail et qu'il dénote – voire dénonce – dans le domaine, aussi bien dans les faits que dans les mots. Une fois que l'on aura un peu mieux cerné la manière dont le domaine de l'enfance en marge se donne sa propre langue, il sera alors utile de voir de quelle manière Deligny y est appréhendé, compris, repris ou repoussé.

C'est le second aspect du travail en jeu dans cette partie que l'on peut formuler de la sorte : quelle sont la place et la réception des écrits de Deligny dans l'enfance inadaptée ? De quelle manière son écriture est-elle reçue ? Adoptée ou refusée ? Comprise ou minorée ? Autrement dit, de quelle manière l'œuvre de Deligny est-elle au travail dans le domaine de l'enfance en marge, au milieu des autres productions écrites qui expriment et structurent les idéologies qui y ont cours ?

### CHAPITRE III - LA FORMATION D'UNE LANGUE ET D'UNE GRAMMAIRE

Pour répondre et articuler ces deux types de questionnements, il faut tout d'abord revenir sur la manière dont se forge une langue propre à l'enfance en marge et aux fonctions qui sont les siennes dans la constitution de ce qui deviendra une institution ou un ensemble d'institutions. Pour conduire cet examen, il s'agit ici de lier deux registres de discours : un discours externe et un discours interne. Autrement dit, il s'agit de voir comment s'articulent et se nourrissent les représentations qui ont cours dans la société et celles qui se développent – et progressivement convergent – dans le domaine de l'enfance en marge.

Les textes de la période à laquelle Deligny écrit prétendent bien souvent la faire passer pour une époque de rupture, de renouvellement radical dans la conception de l'enfance en marge – qui entend se lire dans l'invention d'une qualification propre de son objet, « l'enfance inadaptée ». Mais, de la même manière que les personnages, les pratiques et les idéologies qui vont la structurer apparaissent dès les années vingt, la société en général n'a pas attendu la Libération pour s'intéresser au sort des enfants délinquants, abandonnés, vagabonds ou déficients.

Sans remonter plus avant pour rester dans la période qui nous intéresse afin de mieux cerner la spécificité de la pensée et de l'écriture de Deligny, la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle est jalonnée de tentatives de nouvelles institutions, de nouveaux types de prise en charge, et de la même manière que les modes d'action évoluent lentement, se dessine progressivement ce que l'on pourrait appeler une opinion publique au sujet de l'enfance en marge. Des premières enquêtes de grands reporters comme Léon Roubaud dans les années vingt jusqu'à ce qui deviendra célèbre sous le nom du scandale des bagnes d'enfants à la fin des années trente, le sort des enfants en marge rejoint un certain nombre de préoccupations du moment. Il devient l'un des sujets de société de l'époque, ce qui n'est pas sans influence sur le domaine lui-même, sur son évolution concrète comme sur la manière dont il s'écrit jusque dans les années soixante.

C'est le fil de cette histoire qu'il s'agit de remonter dans ce premier chapitre, pour essayer de retracer comment s'est progressivement constitué un discours sur l'enfance en marge entre les années vingt et soixante, et de quelle manière il a influé sur son institutionnalisation et sa manière de s'écrire. Apparemment bien loin des préoccupations et du ton de la neuropsychiatrie qui naît dans les premiers travaux de Heuyer à la même époque, c'est par le journalisme et plus précisément par cette partie éminente à l'époque qu'est le grand reportage, que l'enfance en marge va prendre progressivement un visage pour le grand public et que va se constituer à son sujet une manière de l'écrire, une langue pour en parler.

# 1. LA CONSTITUTION D'UNE OPINION PUBLIQUE

## 1.1. ESSOR DE LA PRESSE ET AGE D'OR DU REPORTAGE

Le reportage de presse écrite naît dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et, à l'instar du feuilleton, les grands quotidiens vont y avoir de plus en plus recours au fil du siècle. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, à la suite de faits politiques de première importance comme la révolution russe de 1905, la guerre des Boers, les conflits coloniaux ou les premières guerres russo-japonaises, les journalistes dépêchés par les journaux vont populariser le reportage comme Gaston Leroux qui couvre les agitations révolutionnaires de la Russie entre 1904 et 1906<sup>335</sup>. À mesure que le reportage prend pied dans les colonnes des grands journaux de l'époque, le reporter s'installe dans l'imaginaire social qui entoure la presse. De rapporteur de faits divers globalement méprisé par la profession, le reporter devient une figure qui gagne progressivement ses lettres de noblesse depuis le petit enquêteur pour lequel il s'agit de « voir les choses par le bon bout de la raison » qu'est le Rouletabille de Leroux, jusqu'aux grands seigneurs du journalisme que seront Albert Londres ou Joseph Kessel dans les années trente.

Cette extension relativement rapide d'un genre et d'une figure, et la place que l'un et l'autre ne vont pas manquer de prendre dans la société, s'explique au sortir de la Grande Guerre par des mutations économiques rapides dans le monde de la presse. Alors que l'école obligatoire a engendré une masse croissante de nouveaux lecteurs, ceux-ci ne s'intéressent plus guère aux journaux politiques du siècle précédent. Les mentalités ont changé et l'on s'intéresse davantage aux horizons jusque-là inconnus et aux exploits de ceux qui parviennent à en ramener une partie du mystère ou de la lumière. En mettant en avant les nouvelles étrangères et les hauts faits qui passionnent le public, la progression de la presse française s'avère spectaculaire. En attestent les tirages des principaux journaux parisiens qui passent de 900 000 en 1880 à plus de cinq millions en 1914. Le reportage acquiert légitimité et audience, en dépassant le caractère anecdotique de la rubrique des faits divers d'antan d'une part, et en s'appuyant d'autre part sur l'idée d'une réelle qualité littéraire, comme le montrent les allers-retours entre roman et journalisme de bon nombre des grandes plumes de l'époque. Ainsi les années vingt à trente représentent-elles pour les historiens et spécialistes de la presse un « âge d'or » du reportage, tant en quantité qu'en qualité, alliant tirages records et grands noms du monde littéraire comme Londres, Kessel, Béraud, Colette, Cendrars et un peu plus tard Saint-Exupéry, Simenon, Cocteau, Nizan ou Aragon.<sup>336</sup>

À cette période les grands reporters font rapidement figure d'aristocrates du journalisme, ils vont aux

---

<sup>335</sup> Dont il tirera par la suite des romans, comme *Rouletabille et le tsar*, (1913) et plus tard, après la guerre de Bosnie, *Rouletabille et la guerre*, (1916).

<sup>336</sup> Voir sur le sujet les ouvrages de Myriam Boucharenc, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, Villeneuve d'Asq, Presses Universitaires du Septentrion, 2004 ; Marc Martin, *Les grands reporters. Les débuts du journalisme moderne*, Paris, Audibert, 2005 ; François Naud, *Profession reporter*, Biarritz, Atlantica, 2005.



quatre coins du monde, mènent des enquêtes sur de longs mois et génèrent de mirobolantes notes de frais qui ne manquent pas de faire rêver leurs collègues. Au lecteur parisien ils apportent des témoignages vécus en provenance directe d'Abyssinie (J. Kessel), de Chine (A. Londres) ou de Saint Petersburg (G. Leroux) qui sont ensuite repris et édités en volumes, le livre venant ainsi donner une seconde vie et même une forme d'inscription dans le temps à l'exploration par un homme d'un point sur la carte du monde.

Sans aller plus loin dans cette histoire déjà bien documentée, il faut noter ici que ce sont les sujets et la manière de les aborder qui changent le plus après la première guerre mondiale, ou plutôt qui vont s'étendre dans une autre direction. Alors qu'au début du siècle la réussite du grand reportage aurait pu se mesurer à l'aune des kilomètres parcourus et des risques encourus par le reporter, au fil du temps c'est à un autre type d'exploration que vont se livrer les auteurs. Si jusque-là il s'agissait d'explorer le lointain, le grand reportage en vient peu à peu à explorer l'humanité. On passe du grand reportage envisagé comme tel parce que loin de Paris, lorsque le reporter s'embarque pour un périple de plusieurs mois dont il rapportera informations, témoignages et analyses, au « reportage social » qui montre au lecteur la société par ses marges et ses zones d'ombre<sup>337</sup>. En parallèle des grands voyages qui en resteront l'une des marques de fabrique, les reportages qui se multiplient ne vont plus seulement procéder sur un mode horizontal – visant à accumuler le plus de kilomètres ou le plus rapidement comme c'était le cas avec les reporters ayant bouclé *leur* tour du monde en 80 ou 60 jours, voire en 80 articles<sup>338</sup> – mais également sur un mode vertical.

On découvre les bas-fonds de Paris<sup>339</sup>, de Berlin<sup>340</sup>, on écrit sur les dessous de la société – la prostitution – sur ce qu'elle cache derrière ses murs, ses grilles ou ses portes closes : bagne, asile, maisons de correction. À l'originalité de la première expédition à rallier tel ou tel point du globe succède la reprise d'un lieu qui devient ensuite un thème, et c'est même cette sérialité qui va devenir l'un des aspects du grand reportage. Il y a des lieux communs et des enquêtes qui se répondent, reprennent les codes du genre, les destinations, les objets. Nombreux sont les reporters à rendre compte de ce qu'ils ont vu et compris à leur « retour d'URSS » ou à prendre le bateau jusqu'à Cayenne. Sur ce plan, le reportage d'Albert Londres sur le bagne de Cayenne sera exemplaire comme l'explique l'historien Marc Martin :

*L'enquête d'Albert Londres sur le bagne de Cayenne inaugure le voyage aux enfers de*

---

<sup>337</sup> Paul Aron, « Entre journalisme et littérature, l'institution du reportage », *CONTEXTES*, 11/2012, disponible en ligne [<http://journals.openedition.org/contextes/5355>].

<sup>338</sup> Pour un aperçu de l'engouement pour le thème du tour du monde dans le grand reportage, voir M. Boucharenc, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, ouvr. cité, p. 64.

<sup>339</sup> H. Danjou, *Place Maubert, dans les bas-fonds de Paris*, Paris, Albin Michel, 1928 ; J. Kessel, *Nuits de Montmartre*, Paris, Éditions de France, 1932 ; B. Cendrars, *Panorama de la pègre*, Grenoble, B. Arthaud, coll. « arc en ciel », 1935.

<sup>340</sup> J. Kessel, *Bas-fonds*, Paris, Éditions des Portiques, 1932.

*l'humanité. L'objet de ces voyages n'est pas tant de mieux connaître, que de se pencher sur la misère des hommes, de plaider une cause, d'en appeler au respect des droits de l'homme, à la compassion : on change de lorgnette, c'est une préoccupation morale qui guide la curiosité, on voyage pour voir afin d'émouvoir.*<sup>341</sup>

Au cœur de cette sérialité, la transparence que s'efforce d'avoir l'auteur vis-à-vis de la réalité qu'il vient délivrer au lecteur, est en partie une convention. Le grand reportage doit jouer avec un paratexte dans lequel les renvois, les mentions, les échos sont des choses connues et admises par tous les acteurs en présence, lecteur et auteur. Chacun des reportages est pris dans un réseau de significations qui s'avère bien mieux connu du lecteur de l'époque que du chercheur d'aujourd'hui qui s'aventure prudemment à la découverte de ces textes. C'est ce qu'il s'agit de garder en tête lorsque l'on aborde les articles qui traitent de la question de l'enfance malheureuse ou abandonnée à partir de cette période. Si sa contribution est décisive, Albert Londres ne fera pas fermer le bague de Cayenne ; pas plus que les scandales des colonies pénitentiaires des années 1934-1937 ne naîtront par génération spontanée, du fait même des événements qui ont lieu à cette époque, qu'il s'agisse de la révolte dans la maison de correction de Belle-Île en mer ou de la mort de Roger Abel dans celle d'Eysses. Pour l'un comme pour l'autre, il faut les resituer dans ce réseau qui leur permet de prendre sens.

Dans cette optique, les maisons de correction ne font pas exception et deviennent même une destination comme les autres pour les grands reporters de l'époque, qui reprennent ensuite leurs articles en volumes édités chez Grasset, Gallimard ou aux Éditions des Portiques, comme Louis Roubaud<sup>342</sup> (1925), Henri Danjou<sup>343</sup> (1930) ou Alexis Danan<sup>344</sup> (1931). Avant même ce que l'on va appeler le « scandale des bagnes d'enfants », c'est déjà un lieu de reportage auquel se sont frottés plusieurs plumes prestigieuses. Mais alors que Danjou et Roubaud ont obtenu les autorisations de l'administration pénitentiaire pour ce faire, qu'on leur a ouvert les portes et facilité la visite, Danan ne pourra voir autre chose que le bureau d'un directeur d'IPES, l'administration se montrant peu désireuse de donner à voir une fois encore ce qui se joue entre ses murs. Il ira cependant plus loin pour mener son enquête, en tissant un vaste réseau de témoignages et d'informateurs aux quatre coins de la France, pour faire de l'enfance malheureuse une « cause ».

---

<sup>341</sup> Marc Martin, « Le voyage du grand reporter, de la fin du XIXe siècle aux années 1930 », *Le temps des médias*, n°8, 2007, p. 124. Sur la sérialité des grands reportages voir M. Boucharenc, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, ouvr. cité, p. 64 et suivantes

<sup>342</sup> H. Roubaud, *Les enfants de Caïn*, Paris, Grasset, 1925.

<sup>343</sup> H. Danjou, *Enfants du malheur*, Paris, Albin Michel, 1932.

<sup>344</sup> A. Danan, *Mauvaise graine*, Paris, Edition des Portiques, 1931.

## 1.2. LA CAUSE DE L'ENFANCE

Les années trente sont à cet égard un moment particulier de la vie politique du pays. Sans entrer dans le détail de cette période de la Troisième République, gardons en tête qu'elle est marquée par une instabilité gouvernementale chronique, une actualité internationale faite de guerres et de conflits politiques au cœur même de l'Europe, la découverte et l'exposition médiatique de grands scandales politico-financiers. Dans ce contexte, le grand reportage alterne entre l'immersion dans les guerres de l'époque – preuve en est le nombre de grands reporters partis couvrir à un moment ou l'autre la guerre d'Espagne<sup>345</sup> – et la prise de distance en tentant de porter un regard et de donner une portée plus vaste aux événements les plus brûlants de l'actualité. En tout état de cause, il ne peut s'empêcher de s'en faire l'écho, en sondant dans des profondeurs un peu plus lointaines les injustices et les apories d'un monde social et politique aux secousses multiples. Ainsi, alors que Henri Béraud et ses cent-quinze kilos parcourent l'Europe pour présenter aux lecteurs les personnages politiques les plus importants mais aussi les plus inquiétants du temps comme Mussolini, Joseph Kessel est en Allemagne à la veille des élections qui porteront Hitler au pouvoir, tout comme Philippe Soupault est aux États-Unis au lendemain de la crise économique. Comme l'écrit Myriam Boucharenc :

*En prise sur l'actualité, mais de portée plus générale, l'enquête de fond est celle qui combine le mieux, sérieux de l'information et plaisir du texte. Souvent en relation avec les événements de première importance dont elle exploite l'arrière-plan social et politique, elle se prête à la série programmée et débouche volontiers sur un livre.*<sup>346</sup>

Commandités et utilisés par des patrons de presse qui en ont saisi tout autant la portée que la valeur pécuniaire, les grands reportages – et notamment ces « reportages sociaux » qui portent sur tel ou tel aspect pathologique de la société de l'époque – peuvent apparaître comme des manières de remettre en cause la société par ses marges. Au fil des reprises des différents partis ou des différents mouvements en lutte dans ces années d'affrontements politiques violents, les colonnes des grands journaux sont le lieu le plus propice pour construire des « causes » à défendre ou contre lesquelles lutter. Beaucoup de sujets font débat et surgissent sur la place publique, repris par les partis politiques, les syndicats, suscitant ligues et comités de défense. La période est à l'ébullition et les journaux servent de caisse de résonance à la fois pour défendre des positions mais aussi pour en conquérir de nouvelles. C'est dans et par le journal que chaque cause est défendue et que s'affrontent les différents partisans, mais c'est aussi par le positionnement personnel des journalistes que telle ou telle cause se trouve renforcée.

Dans ce cadre de travail, la place des grands reporters n'est pas négligeable puisque par leur audience et le volume des tirages qu'ils génèrent, mais aussi par leur style et la manière d'émouvoir leur

---

<sup>345</sup> M. Martin, *Les grands reporters*, ouvr. cité, chap. 15 et 17.

<sup>346</sup> M. Boucharenc, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, ouvr. cité, p. 61.

lectorat, ils sont susceptibles de faire pencher la balance de tel ou tel côté. Dès lors, ils ne peuvent être laissés de côté par les pouvoirs politiques. Pour les responsables politiques comme pour les grands patrons de presse, les articles en une des grandes plumes du métier ne peuvent être totalement ignorés. C'est d'ailleurs sûrement l'une des raisons pour lesquelles un Président de la République comme Sadi Carnot avait pris l'habitude d'emmener avec lui dans ses voyages officiels certains grands reporters<sup>347</sup>. Si la pratique deviendra monnaie courante ensuite, pour créer de discutables jeux d'obligations réciproques, il suffit ici de dire que cette aristocratie du journalisme ne peut être ignorée par le pouvoir politique, qui non seulement essaie d'en ménager les foudres mais s'avère prompt, parfois, à lui prêter oreille. Si le travail d'Albert Londres dans son reportage sur le bagne de Guyane<sup>348</sup> fera grand bruit, il ne faut pas oublier que ceux de Danan sur le même sujet seront tout aussi décisifs. Proche du député et ministre des colonies Louis Rollin, Danan sera nommé par celui-ci, après la série d'articles sur le bagne qu'il publie en volume en 1934<sup>349</sup>, membre d'une commission consultative visant à la réforme du bagne, ouvrant de fait la porte à sa suppression. Pour ce qui est du combat pour l'enfance malheureuse, s'il possède une figure historique en la personne de Danan, il ne naît pas de sa seule initiative et prend sens et efficace dans un contexte politique et culturel où politique et journalisme sont les deux facettes des affrontements idéologiques et politiques de l'époque.

Regarder un peu plus loin que la seule période des « bagnes d'enfants » permet tout d'abord de remettre en perspective la période de la presse au cours de laquelle le grand reportage est à son apogée et peut, en traitant des sujets en marge, y intéresser le grand public voire constituer ce que l'on appellerait aujourd'hui une opinion publique.

Deuxièmement le grand reportage est au cœur d'une période marquée par des oppositions politiques fortes et violentes qui se déplacent sur bien des sujets de l'époque. Pour le dire autrement, tout peut devenir politique dès lors qu'un sujet sert de support aux affrontements et aux contestations du moment. En ce qui concerne l'enfance malheureuse, il serait trompeur d'isoler la campagne médiatique dont l'histoire a fait de Danan la tête de pont, des interventions de personnages déjà engagés politiquement comme Henri Wallon, qui rédige en 1934 la préface d'une brochure intitulée *Une plaie de la société, les bagnes d'enfants*, éditée par le Secours Ouvrier International, organisation de masse du Parti Communiste<sup>350</sup>.

Troisièmement, de par son audience et ses qualités proprement littéraires, le grand reportage devient un élément incontournable du paysage politique qui oblige les décideurs de tous bords à en tenir compte *a minima*, voire à lui prêter l'oreille ou à l'utiliser.

---

<sup>347</sup> M. Martin, « Le voyage du grand reporter, de la fin du XIXe siècle aux années 1930 », art. cité, p. 122 ; M. Martin, *Les grands reporters*, ouvr. cité, chap. 6.

<sup>348</sup> A. Londres, *Au bagne*, Paris, Albin Michel, 1923.

<sup>349</sup> A. Danan, *Cayenne*, Paris, Fayard, 1934.

<sup>350</sup> H. Wallon (préface), *Une plaie de la société, les bagnes d'enfants*, Bourges, Secours Ouvrier International, 1934.

Une fois cet arrière-plan esquissé on peut se centrer sur ce que l'histoire retiendra comme « le scandale des bagnes pour enfants ». Bien souvent rapidement traité, il ne s'agit pas uniquement de la révolte des colons de Belle-Île et du poème de Prévert sur « la chasse à l'enfant ». Ce qu'il s'agit ici encore de garder en tête c'est que cet épisode de l'histoire du domaine trouve des racines en amont et aura des répercussions en aval. Au lieu donc de se focaliser sur cet événement, essayons là encore de redessiner la galerie de personnages – dont Danan est certainement l'un des plus hauts en couleur – qui permettent de comprendre le déroulement des événements et des idées qui s'y déploient.

Notons tout d'abord qu'au même titre que le bagne, la vie en URSS ou la faune des bas-fonds de Pigalle à Berlin, l'enfance malheureuse fait partie de ces thèmes que reprennent les grands reporters pour fournir de longues enquêtes à un public qui attend non seulement l'information mais également l'avis, le regard de l'auteur qui la produit. À ce titre il n'est pas anodin que l'époque ait qualifié ces enquêtes et les scandales auxquelles elles ont donné lieu comme celles des « bagnes d'enfants » et non pas des « maisons de correction » ou des « Institutions Publiques d'Éducation Surveillée ». Alors que le regard de l'époque commence à changer sur l'enfance en marge et que la dénonciation des bagnes pour adultes fait florès, associer les deux permet de donner plus d'accroche à l'imaginaire populaire et manifeste mieux la marque et l'influence du grand reportage dans la manière d'en parler. C'est que le lecteur attend, tout autant que les faits, le sentiment du reporter dont il va suivre l'enquête. Les plumes les plus célèbres sont relativement peu nombreuses, tout au plus une trentaine au cœur des années trente, et sont d'autant plus attendues<sup>351</sup>. Concernant le sort des enfants en difficulté, la palette des sentiments utilisés par des reporters aussi célèbres à l'époque que Louis Roubaud, Henri Danjou ou Alexis Danan s'avère richement étoffée dès le milieu des années vingt.

En effet, la même année où le Professeur Georges Heuyer installe sa première clinique de neuropsychiatrie infantile dans les locaux du patronage Rollet à Paris, Louis Roubaud publie une série d'articles sur les instituts pénitentiaires d'éducation surveillée, institutions publiques dépendant du ministère de la Justice, plus couramment appelées maisons de correction. Né en 1884, Louis Roubaud devient rapidement une figure du métier, en menant des enquêtes sur des sujets aussi variés que le siège de la police parisienne, le monde de la bourse ou celui de la justice, puis en rapportant des articles fleuves sur les troubles en Indochine au début des années trente. Celui qui sera en 1933 l'un des premiers membres fondateurs du prix Albert Londres, décerné en mémoire du prince des reporters disparu en mer un an plus tôt, publie en 1925 avec *Les enfants de Caïn* le premier d'une longue suite de grands reportages. Premier recueil publié en volume sur le sujet, Roubaud ne le présente que dans une sorte de postface de quelques pages qui vient après le récit proprement dit de ce qu'il a pu voir des colonies pénitentiaires pour garçons d'Eysses, Aniane, Belle-Île en mer, et des maisons de

---

<sup>351</sup> M. Martin, *Les grands reporters*, ouvr. cité, chap. 16, p. 284 et suivantes.

préservation pour filles de Clermont d'Oise et de Doullens. Il décrit son entreprise comme celle d'un journaliste envoyé là par son journal, l'un des principaux quotidiens parisiens de l'entre-deux guerres, *Le Quotidien*. Obligé de demander l'autorisation du directeur de l'administration pénitentiaire dont dépendent les établissements concernés, Roubaud montre d'emblée qu'à travers la réponse de celui-ci le thème n'est pas une nouveauté dans le monde du journalisme :

*Vous allez, me dit-il, détruire enfin cette légende des bagnes d'enfants qui a trop alimenté la littérature feuilletonesque. Les établissements que vous visiterez n'ont rien de commun avec les prisons, ce sont des écoles professionnelles.*<sup>352</sup>

Les établissements pour mineurs ne datent pas du début du siècle et l'administration pénitentiaire a déjà une longue expérience de leur enfermement depuis les débuts de la prison pour mineurs de la Petite Roquette à Paris en 1830. De la même manière, le traitement qui leur est réservé dans les orphelinats et autres institutions privées prend des formes légendaires après la parution d'ouvrages à grand succès comme *Oliver Twist*, de Dickens, à partir de 1837. Le roman s'y est intéressé et le journalisme de faits divers en a parfois fait ses choux gras, l'enfance difficile et les établissements qui s'y intéressent ont donc déjà une histoire de papier, célèbre auprès du grand public, qui comptera dans leur développement ultérieur. Loin de l'idée que ces enfants représentent une partie de l'humanité niée parce que recluse derrière les hauts murs d'institutions étanches, que l'on n'aurait tenté de réformer qu'à la suite des scandales de la fin des années trente, il faut retrouver le lien qui s'est tissé entre la société – ou l'opinion publique entendue au sens large – et eux, à travers cette littérature mineure mais influente de par son tirage et sa diffusion : entre reportage et littérature.

Feuilleton, roman, reportage: sans entrer trop loin pour l'instant dans les rapports entre ces trois genres de récit, il faut ici souligner les liens qui les unissent. Le feuilleton fait partie des rubriques « nobles » des journaux du XIX<sup>e</sup> siècle, et ses liens avec le roman qui parfois en réunit les épisodes, est clair chez bien des auteurs populaires, qu'il s'agisse de Dickens ou, côté français, de Balzac ou Dumas pour ne citer que deux des plus célèbres. Révélant son intrigue jour après jour ou semaine après semaine, il cible et tient en haleine un type de public plus large que celui des autres types de rubriques reines de l'époque: le commentaire politique, et la chronique. Alors que l'un fait le récit des activités parlementaires et des actualités internationales, l'autre ne fait selon Jules Vallès que « fouetter du vent »<sup>353</sup> en prenant la forme d'une « causerie familière<sup>354</sup> » avec le lecteur sur tel ou tel aspect du temps. À travers le roman-feuilleton, les liens entre journalisme et littérature se déplacent et deviennent objets de débat dès la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>355</sup>, et c'est à cette source que

---

<sup>352</sup> L. Roubaud, *Les enfants de Caïn*, Paris, Grasset, coll. « Cahiers verts », 1925, p. 201.

<sup>353</sup> Cité par M. Martin, *Les grands reporters*, ouvr. cité, p. 21.

<sup>354</sup> S. Carvalhosa, « Chronique journalistique et causerie : rapports, formes, enjeux », *Carnets*, 2 | 2014, disponible en ligne [<http://journals.openedition.org.acces.bibliotheque-diderot.fr/carnets/1256> ; DOI : 10.4000/carnets.1256].

<sup>355</sup> Sur le sujet, voir M.-E. Thérenty, « Pour une histoire littéraire de la presse au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire littéraire*

succèdera par la suite, un siècle plus tard, le grand reportage dont les rapports à la création littéraire vont s'avérer aussi complexes que féconds. Ainsi, les enquêtes au long cours publiées ensuite en volume sont à comprendre dans un continuum où journalisme et littérature ont partie liée et où le mode d'écriture – du simple usage du récit à la véritable création romanesque – joue un rôle considérable dans la formation des idées du public sur le sujet.

La remarque du directeur de l'administration pénitentiaire que relate Roubaud n'est donc pas anodine et ce dernier ne manque pas de l'insérer dans un chapitre en forme de conclusion qu'il intitule « L'école du bagne ». Auparavant, au fil des deux cents pages précédentes, il a emmené son lecteur avec lui voir et recevoir les confessions de colons ou d'anciens colons des établissements d'Aniane, d'Eysses ou de Clermont, et lorsqu'il revient sur les origines de son enquête c'est pour mieux formuler le réquisitoire auquel l'a mené son instruction.

Dans le corps du texte, l'organisation du récit est simple, un chapitre par établissement. Revenant sur les spécialités prétendues de chacun, Roubaud en montre une sorte de fond commun : la misère dans laquelle sont laissés les enfants, leur exploitation à des tâches épuisantes, uniquement productives et sans grand intérêt, l'incurie de leurs gardiens plus enclins à la mesquinerie de châtements exagérés pour des motifs bien légers, et la bonhomie dépassée de l'ensemble des directeurs qui, bien que conscients des travers de leurs institutions, n'en sont pas moins incapables d'en détourner le cours. Lorsqu'il arrive à Aniane, Roubaud revient sur la révolte de colons dont elle a été le théâtre avant la Première Guerre mondiale et sur la réforme qui s'en est suivi, à l'instigation directe du ministre de la Justice. Selon son directeur, Aniane passe à l'époque comme une institution modèle où règne l'ordre et où les enfants apprennent un métier. Dans les faits, Roubaud décrit un ancien couvent bénédictin flanqué d'une usine où les colons passent dix heures par jour répartis en quinze ateliers où se fabriquent près de cent cinquante objets différents, de la cruche en fer blanc aux uniformes de gardiens, en passant par les chaussures destinées à l'armée, les ustensiles de cuisine, chaudrons et outils divers. Et Roubaud d'ajouter non sans ironie :

*Mais les élèves d'Aniane s'instruisent. Ils s'instruisent dix heures par jour dans l'atelier et deux heures et demie dans la classe... longues journées au cours desquelles on peut apprendre à vivre !<sup>356</sup>*

Soumis à la cadence et au rythme de la production, les colons ne doivent ni parler, ni rire, ni fumer pendant le travail. Tous sont là pour des raisons différentes qui vont du simple vagabondage au meurtre, et tous n'acceptent pas la discipline de la même façon. En racontant la manière dont certains pupilles ont tué leur contremaître ou l'un de leur camarades, Roubaud montre l'inanité d'un modèle où sont admis indistinctement des enfants jusqu'à vingt-et-un an, tant que ceux-ci ne se montrent ni

---

de la France, vol. 103, n° 3, 2003, pp. 625-635.

<sup>356</sup> L. Roubaud, *Les enfants de Caïn*, ouvr. cité, p. 67.

trop retors ni trop rétifs. Dans les institutions pénitentiaires on trouve alors :

*des pupilles de l'Assistance Publique qui ont mauvais caractère ; des petits miséreux que les tribunaux ont acquittés, mais qui n'ont pas de parents recommandables, des petits patronés qui n'ont pas goûté toute la sollicitude des patronages et qui ont créé un « incident à la liberté surveillée » ; enfin des criminels... et des fous !<sup>357</sup>*

Mais malgré le mélange explosif et délétère d'autant de vies aux trajectoires différentes et d'individus aux problèmes divers, comme il le dit un peu plus loin, « *Aniane n'est pas comme Eysses, une « correctionnelle ». On y met de bons sujets.*<sup>358</sup> ».

À Eysses, justement, sont envoyés les colons qui ont déjà fait parler d'eux dans les autres institutions. Rebelles, fugueurs, rétifs ou violents, Eysses est pour eux, dont la plupart sont réputés être de « mauvais sujets », tout autant une sanction qu'un point d'arrivée. La discipline se doit d'être impeccable et là encore, c'est une ancienne abbaye de Bénédictins à Villeneuve-sur-Lot, que Roubaud présente comme une prison, avec ses fenêtres hautes et munies de barreaux, sa lourde porte d'entrée, ses longs couloirs parcourus d'un vent glacial et ses dortoirs où « *300 cages alignées le long d'étroites ruelles enferment 300 lits où même le sommeil paraît prisonnier.*<sup>359</sup> ». Là encore, les enfants sont répartis en ateliers où ils ne produisent que des objets de seconde zone destinés le plus souvent à l'armée ou à l'administration pénitentiaire : uniformes, galoches, ustensiles de cuisine. Il existe même un autre type d'atelier, que chacun peut exercer à la porte même de sa cellule et sur lequel Roubaud revient longuement : les émouchettes. Il s'agit pour les enfants munis d'un crochet et d'un fil, de réaliser un filet destiné à protéger des mouches les yeux des chevaux. Même à une époque où la voiture n'a pas encore supplanté totalement le transport à cheval, Roubaud ne peut s'empêcher de brandir les émouchettes comme le symbole de l'inutilité de ce que l'on fait faire aux colons et de leur absence totale d'éducation pendant toute la durée de leur peine. Pour les plus insolents ou indisciplinés, après une reproduction de procès à l'intérieur même de l'établissement où l'un des gardiens joue le rôle d'huissier tandis que le directeur endosse celui de juge, flanqué de l'instituteur-chef devenu assesseur, des punitions et privations diverses : une journée de piquet, privé de repas, dix jours de cellule ou huit jours sans matelas.

En 1925, alors que l'enfance malheureuse est, dans le journalisme, plus souvent traitée comme un thème de feuilleton ou sous l'aspect retentissant du fait divers, Roubaud produit une enquête au long cours, de laquelle il faut retenir quatre points saillants, qui vont commencer à former le cadre dans lequel va être tissée la critique et la réforme des institutions concernées.

D'une manière globale, il décrit très concrètement les aspects les plus grossiers et les plus choquants de la vie des enfants. Même s'il est bien entendu que la composition du récit retient essentiellement

---

<sup>357</sup> *Ibid.*, pp. 24-25.

<sup>358</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>359</sup> *Ibid.*, p. 31.



les éléments les plus propres à marquer le lecteur, frapper son imagination et sa sensibilité, Roubaud produit un reportage et ne verse pas dans l'exagération ou le sensationnalisme. D'une maison à l'autre il produit une enquête, qu'il fonde sur ses propres observations et sur les témoignages qu'il recueille. Soucieux de respecter ce que l'on appellerait aujourd'hui l'éthique d'un métier qui veut avant tout rendre compte de la réalité de ce qu'il a sous les yeux, il l'expose clairement à la fin du premier chapitre :

*Je ne verrai peut-être pas de « bagnes d'enfants » ; je ne rencontrerai peut-être pas de bourreaux. Mais je découvrirai une grande misère de l'enfance.*<sup>360</sup>

Sortir des clichés et de la caricature pour rendre compte le plus précisément possible de la manière dont vivent les enfants dans ces établissements, du quotidien qui est le leur et de l'avenir qu'on leur prépare, voilà la manière dont Roubaud traite le sujet. Dans l'économie générale de l'ouvrage qui reprend et recompose en partie le travail d'enquête publié peu de temps auparavant dans *Le Quotidien*, c'est cette tâche qu'il mène d'un chapitre à l'autre et qui le conduit à produire une critique finale du système de protection de l'enfance de l'époque, fondé sur deux genres d'institutions qu'il condamne sans détour dans une expression sans équivoque : « *Ni maisons de correction, ni patronages.*<sup>361</sup> ».

Dans le détail, il y a quatre éléments principaux que Roubaud met en exergue et sur lesquels il fonde son jugement. En premier lieu, il fustige le mélange d'enfants d'âges, de parcours et de comportements totalement différents. Il dénonce l'absurdité d'un système judiciaire de protection de l'enfance dans lequel des enfants innocents mais sans « *parents recommandables* » pour s'en occuper, peuvent passer plusieurs années en maisons de correction, au même titre que des adolescents reconnus coupables de meurtre. Il fait ressortir l'injustice d'un même traitement pour des faits aussi différents qu'un meurtre ou un placement au titre de la correction paternelle. Dans le même temps, il évoque les différences de comportement, voire de caractère, entre les enfants échoués là. Violents, fugueurs, abandonnés, meurtriers ou simplement fous, le placement en institution ne fait pas le moindre cas du caractère voire des troubles des enfants concernés. On le sait, c'est l'un des points qui sera repris avec force par la suite, principalement par les neuropsychiatres infantiles qui n'auront de cesse de le mettre en avant pour appuyer la nécessité de leur travail et de l'examen psychiatrique des enfants avant leur passage devant le tribunal pour enfants. Avec Roubaud se diffuse pour un public plus large que les seuls spécialistes du domaine l'idée que tous les enfants ne sont pas les mêmes et que derrière la « *grande misère de l'enfance* » se cachent des réalités biographiques, biologiques et psychologiques bien différentes. En creux, commence à naître l'idée d'une justice réellement soucieuse de ces enfants, qui, bien plus que pour les adultes, devrait s'intéresser davantage à leur histoire et à leur personnalité qu'aux faits incriminés. Une idée qui verra son aboutissement institutionnel et législatif dans les

---

<sup>360</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>361</sup> *Ibid.*, p. 213.

ordonnances de février 1945 sur l'enfance délinquante.

En second lieu, Roubaud décrit dans le détail l'inutilité de ce que l'on fait faire aux enfants dans ces institutions. Travaux subalternes, petit artisanat sans grande compétence, tâches domestiques dans le meilleur des cas, même les produits de leur travail sont de peu de valeur et d'une bien faible utilité sociale, consacrés le plus souvent aux besoins de l'administration pénitentiaire elle-même. Au mieux, lorsque les enfants font office d'ouvriers ou de matelots comme à Belle-Île, condamnés à travailler douze ou treize heures par jour alors que les adultes n'en dépassent pas huit, ils risquent fort de n'apprendre que la haine du travail ou du système qui les a amenés là. Au pire, travailler des heures durant à des objets inutiles qui ne serviront que l'économie interne du système carcéral dans lequel ils sont pris jusqu'à leur vingt-et-unième année, les pénalise doublement. Privés de l'école à laquelle leurs congénères sont astreints et incapables d'apprendre de quoi leur procurer un métier une fois devenus adultes – cantonnés aux « émouchettes » – ces enfants une fois sortis risquent fort de ne pouvoir prendre une place dans la société autrement que dans ses marges, le plus souvent dans les zones grises de l'illégalité. Prenant appui sur le fait que sont mêlés indistinctement coupables et innocents, Roubaud dépasse le simple cadre pénal de leur prise en charge pour revenir à ce qu'ils sont, en quelque sorte naturellement, et à quoi l'institution ne pense toujours pas : des enfants, c'est-à-dire des êtres en devenir qui doivent apprendre afin de prendre une place d'adulte, plus tard, dans la société. Autrement dit, si le terme de rééducation n'apparaît pas dans son texte, pas plus qu'à cette époque, c'est au nom de l'éducation des enfants qu'il mène la critique des institutions de son temps. Après avoir montré que la culpabilité ou l'innocence de ces enfants n'en était pas une marque distinctive, il met en exergue ce qu'ils sont à l'instar de tous leurs congénères : des individus appelés à devenir.

En troisième lieu, Roubaud dénonce le vice et la perversion morale qui gangrènent les institutions et qui atteignent progressivement les colons. Dans le corps de l'enquête c'est un point qu'il traite de manière plus allusive et sous-entendue peut-être en raison des sensibilités du temps, mais sur lequel il sait être convaincant et où il revient dans ce chapitre conclusif. Enfermés pendant plusieurs années à un âge où les sentiments et la sexualité s'exacerbent, ceux-ci prennent des exutoires divers et le plus souvent délétères pour des enfants de treize à vingt-et-un an. Caïdat, emprise, viol, pédérastie ou les troubles que l'on désignait à l'époque, pour les filles, sous le nom générique d'hystérie, semblent se développer derrière les murs de ces institutions et s'y propager sous le regard dépassé des quelques adultes qui en ont encore le souci. Ainsi Roubaud fait-il dire à un directeur d'établissement dont il conserve l'anonymat :

*Si quelque génie du mal avait cherché la formule d'un bouillon de culture pour le microbe du vice et de la criminalité, il n'aurait pu trouver mieux que la maison de correction.<sup>362</sup>*

---

<sup>362</sup> *Ibid.*, p. 208.

S'il est seulement esquissé par Roubaud, c'est un point tout aussi important puisqu' il s'agit ni plus ni moins de la moralité de ces enfants, qui est ainsi pervertie alors qu'il est du devoir de l'État de les protéger. Cela entraîne également quantité d'autres problèmes : jalousie ou vengeance, nombreux sont les actes déviants qui en découlent. Ils font de ces institutions des lieux marqués par la violence. Quatrième point sur lequel insiste Roubaud pour faire le procès des maisons de correction, c'est la violence qui en caractérise l'atmosphère, principalement à cause de l'incurie et de la stupidité des gardiens. Personnels de l'administration pénitentiaire, le plus souvent rétrogradés à la surveillance des mineurs parce qu'incapables de se faire respecter des adultes, les « gaffes » ne savent que faire respecter une discipline étouffante par un usage asymétrique et disproportionné de la force. Fermant les yeux sur ce qui les arrange, et prompts le plus souvent à montrer qu'il ne s'agit pour les colons que de leur obéir sans sourciller, les gardiens sont décrits par Roubaud comme des individus qui n'ont rien à faire avec des enfants, qui n'ont à la rigueur rien à faire du tout, condamnés à l'ennui et à une multiplicité d'usages en fonction de leurs attributions au sein de l'institution, ce que Roubaud décrit plaisamment dans la première partie de l'ouvrage :

*L'uniforme bleu avec un étoile rouge au col : s'il conduit la voiture du directeur, c'est un cocher de maison ; s'il garde la porte, c'est un concierge ; s'il est surveillant d'atelier, c'est un adjudant.*

*Il n'a pas été recruté dans le civil. Il vient d'une Maison Centrale où l'on n'a pas affaire à des enfants. Il commande : « À vos rangs, fixe ! ». Il fait le salut militaire et se met au garde-à-vous.*

*– Rien à signaler, monsieur le Directeur : quinze présents !*

*Il « s'embête » et des fois ça l'amuse de vous « embêter ».<sup>363</sup>*

Et Roubaud de donner quantité d'exemples où la mesquinerie des gardiens peut s'exercer en toute liberté à Eysses, Aniane où Belle-Île, où les punitions – voire les châtiments – les plus célèbres laissés à la libre appréciation des gardiens portent des noms : le sable et l'eau, le compas et la garcette, le bal, la cellule. Pour cette dernière il ne s'agit que d'enfermer l'individu dans une cellule vide, presque obscure, au pain sec et à l'eau, parfois moins, pendant une semaine, dix jours, trente ou quarante-cinq jours comme le jeune Thomas dont Roubaud raconte l'enfermement et la mort qui s'ensuivit. Pour le bal il s'agit de faire courir six à vingt garçons sur une étroite piste circulaire à trente centimètres du sol de neuf heures du matin à cinq heures du soir, avec une heure de pause à midi, en les empêchant de descendre au-dessous des sept ou huit kilomètres heures de moyenne, à coups de trique et de galoches si nécessaire. À Belle-Île, des faits minimes peuvent condamner à la corvée de sable et d'eau, c'est-à-dire remonter le long d'un interminable escalier des baquets plein d'eau ou des sacs d'une trentaine de kilos de sable de la côte jusqu'à l'ancien fort. Les heures s'étirent, dans le silence

---

<sup>363</sup> *Ibid.*, p. 53.

obligatoire les épaules rougissent et les anses fines coupent les mains, lorsque la malignité d'un gardien ne renverse pas le chargement ou ne pousse pas le colon dans le lavoir en plein hiver. Ce faisant les colons n'apprennent rien que la rancœur et la dissimulation, la loi du plus fort qui règne dans l'établissement n'est alors que le décalque de ce qu'ils connaissent déjà dans la majeure partie des milieux dont ils sont issus.

À la lecture de l'enquête où Roubaud met en avant, presque méthodiquement, ces éléments les uns après les autres, on trouve le cadre dans lequel va se développer non seulement la critique mais également la réforme de ces institutions.

C'est sur ces aspects que vont se centrer les débats autour de l'enfermement des mineurs et, plus globalement, du travail en direction de l'enfance malheureuse. Chez les politiques, magistrats, médecins ou techniciens du domaine, c'est autour de ces points-là que le futur domaine de l'enfance inadaptée sera pensé, perfectionné, réformé ou attaqué violemment. Si des personnages comme Heuyer ou Joubrel vont plaider pour la réforme en identifiant des techniques, des méthodes et des principes propres à répondre à ces énormes difficultés, d'autres comme Le Guillant n'en accepteront pas tel ou tel aspect – l'enfermement dans un milieu autarcique et hors de la société comme les maisons d'enfants – ou refuseront l'ensemble de l'édifice en bloc comme Deligny dont les tentatives s'opposeront d'emblée à ce qui se passe dans ce qu'il nomme l'institution.

En 1925, Roubaud, ne nuance pas sa critique et veut voir détruite la totalité du système existant, plaidant en retour pour une organisation du domaine basée sur l'instruction et la douceur, pour un travail avec ces enfants qui soit semblable au traitement de tous les enfants de la République.

*Je sais bien que les mots « maisons correctionnelles » ont été effacés sur les portes. Il faut maintenant raser les murs.*

*Je n'ai pas la prétention de résoudre hâtivement un tel problème. Mais il faut créer de vraies institutions professionnelles dont l'instruction secondaire ne sera pas exclue, remplacer les surveillants par des répétiteurs ou des chefs d'ateliers, donner à ces pauvres petits qui ne sont pas coupables, la discipline douce et le régime confortable de nos lycées.<sup>364</sup>*

En ramenant l'enfance malheureuse aux conditions de tous les enfants du pays, Roubaud ramène le lecteur à ce qu'il connaît, à ce qu'il peut expérimenter dans son propre quotidien, pour qu'il puisse prendre la mesure de l'écart entre les deux et du chemin qui reste à parcourir. De la même manière dans la suite de ce texte, il prend le soin de placer son travail dans les pas d'autres grands reporters, en abordant la question du bagne, thème très célèbre à l'époque.

*Les crédits nécessaires à la suppression du bagne seront gaspillés si l'on ne trouve dans le même moment d'autres crédits pour supprimer l'école du bagne.*

---

<sup>364</sup> *Ibid.*, p. 214.

C'est sur cette phrase qu'il clôt son enquête, en situant son reportage dans la droite ligne du travail du plus célèbre de ses confrères, Albert Londres, dont l'enquête parue en 1923<sup>365</sup> a eu un énorme retentissement. Elle a en effet transformé le grand reportage en enquête au cœur des problèmes de société, pour en dénoncer l'injustice et l'inhumanité.

### 1.3. LES CAMPAGNES DES ANNEES TRENTE

Quelques années plus tard, à partir du début des années trente, le thème va revenir à la une des grands quotidiens et les dénonciations des maisons de correction vont continuer en s'intensifiant jusqu'à la fermeture de certaines d'entre elles en 1937.

Le grand reporter Henri Danjou publie dans l'hebdomadaire *Détective*, fondé par Gallimard et dirigé par Kessel, autre figure majeure du journalisme de l'époque, une enquête au long cours qui paraîtra entre août 1930 et juillet 1931, et qui sera publiée en volume en 1932 chez Albin Michel sous le titre plus sensationnaliste de *Enfants du malheur ! Les bagnes d'enfants*<sup>366</sup>. Procédant de la même manière que Roubaud, en visitant sur autorisation pratiquement les mêmes établissements que lui, Danjou dresse des portraits similaires qui le conduisent peu ou prou à des conclusions semblables.

Il faut cependant noter que Danjou a déjà publié en 1928 *Place Maubert, dans les bas-fonds de Paris*. Il signe des enquêtes dans les thématiques dites « sociales » de l'époque. On voit alors, dans le choix des sujets, au-delà des intérêts personnels de l'auteur, la façon dont les thèmes peuvent se regrouper, et les rapprochements se faire. De la pègre – le « milieu » – à l'enfance en difficulté, tout semble pencher pour une sorte de continuum, en tout cas de voisinage que l'on retrouvera jusque chez Joubrel et qu'il nous faudra analyser plus tard quant à sa propre notion de milieu. Ces territoires obscurs pour l'individu social moyen sont des lieux d'enquête prisés parce qu'ils exigent non seulement une forme d'habileté de la part de leur auteur pour y entrer et dans une certaine mesure s'y faire accepter, mais ils leur permettent également d'afficher leur sensibilité et d'assumer la responsabilité qu'ils estiment la leur : montrer au lecteur tous les aspects de la société, même les plus déplaisants ou les plus révoltants.

Après la guerre, Henri Danjou travaillera également avec Maurice Cloche, cinéaste catholique connu

---

<sup>365</sup> D'abord dans l'un des quotidiens parisiens au plus fort tirage, *Le petit parisien* – près d'un million et demi d'exemplaires chaque jour – entre le 8 Août et le 5 Septembre 1923, puis à la fin de cette même année en volume chez Albin Michel qui lance alors la première collection dédiée aux grands reportages, rapidement imité par presque toutes les maisons d'édition de l'entre-deux guerres, Gallimard, Grasset ou les Éditions de France. Voir M. Martin, *Les grands reporters*, ouvr. cité., chap. 12, pp. 215-232 ; voir également M. Boucharenc, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, ouvr. cité, chap. 1, pp. 31-35.

<sup>366</sup> H. Danjou, *Enfants du malheur ! Les bagnes d'enfants*, Paris, Albin Michel, 1932 ; réédité plus récemment sous le titre *Enfants du malheur !*, Paris, La manufacture des Livres, 2012.

pour ses œuvres sur les grandes figures religieuses, qui obtient l'oscar du meilleur film étranger en 1947 pour son film sur Saint Vincent de Paul. Danjou signera le scénario de *La cage aux filles* sorti en 1949, qui retrace le parcours d'une jeune femme, Micheline, placée dans plusieurs maisons de redressement, et de sa rencontre avec Édith, une éducatrice qui décide de lui faire confiance. Danjou et Cloche travailleront ensemble également sur le film *Rayés des vivants* sorti en 1952, qui revient sur la réinsertion d'un jeune homme, Pierre, aidé d'une assistante sociale et d'une jeune femme, Isabelle. C'est dire que si le reporter fait bien partie de ceux qui dans le métier s'intéressent aux questions de société, il est également de ceux dont la connaissance de l'enfance en marge contribue à en forger une image auprès d'un large public, autrement dit à constituer sur le sujet une opinion publique.

C'est dans ce cadre que l'on peut saisir la place de celui dont le nom restera attaché aux grandes campagnes de presse des années trente en faveur de l'enfance malheureuse, Alexis Danan. Grand reporter connu du public dès cette période, il restera l'une des figures du domaine de l'enfance inadaptée, de manière distante mais incontournable jusqu'à la fin des années cinquante. Distant parce qu'il est et restera toute sa vie un journaliste et non pas un individu dont les revenus dépendent de son travail auprès des enfants - technicien, administrateur ou magistrat. Il ne fait pas partie du monde naissant des professionnels de l'enfance inadaptée composé de médecins, de magistrats, d'éducateurs ou de hauts fonctionnaires. En revanche, il ne cesse d'enquêter, d'écrire, de publier et d'organiser des initiatives citoyennes pour alerter le grand public sur le sort de ces enfants, faire pression sur les décideurs politiques, et aider autant qu'il lui est possible enfants et familles en difficulté. C'est une figure publique du domaine, qui contribue tout autant à lui donner une voix en dehors du cercle restreint des professionnels, c'est-à-dire auprès du grand public, qu'à faire pression sur ce petit monde en constitution, pour ainsi dire de l'extérieur.

Fils d'imprimeur un temps poète, Alexis Danan devient journaliste au sortir de la Première Guerre mondiale. Il passe tout d'abord dans bon nombre de rédactions où il multiplie les contacts et fait montre de sa capacité de travail, avant d'arriver dans l'un des journaux importants de l'époque, *Paris-Soir*, dont le succès dépend largement des enquêtes fleuves qu'y font paraître les meilleures plumes du grand reportage. Ce n'est qu'accidentellement et progressivement que Danan va attacher son nom à celui de la défense de l'enfance. Dans son autobiographie, éditée en 1961<sup>367</sup>, il fait de la mort de son fils Claude en 1926, des suites d'une diphtérie tardivement diagnostiquée, le point de départ de son engagement :

*Au petit jour, les beaux yeux couleur de mer se révoltèrent et je reçus la tête bouclée de*

---

<sup>367</sup> A. Danan, *L'épée du scandale*, Paris, R. Laffont, 1961.

*Claude sur mon épaule. Il avait eu cinq ans l'avant-veille. Tout le reste de ma vie fut commandé par cette innommable nuit de septembre.*

*Quand le père eut à peu près recouvré son assiette, le journaliste estima qu'il avait quelque chose à dire. Car toute mort d'enfant est une injuste mort. Elle appelle enquête et requiert qu'on dégage son sens de la leçon.<sup>368</sup>*

Danan fait alors paraître un article dans le journal le plus lu de l'époque, *L'intransigeant*, sur la responsabilité des médecins face aux traitements possibles pour ce genre de maladie, qui a un retentissement certain et lui vaut ensuite d'être embauché à *Paris Soir*. Là, il s'intéresse à l'enfance en danger sur laquelle il publie une série de reportages en 1929, republiée en volume en 1931 sous le titre de *Mauvaise graine*<sup>369</sup>.

Alors que le rédacteur en chef de l'époque lui demande un grand reportage sur le sujet de son choix, Danan remarque un congrès organisé en Sorbonne réunissant les éducateurs d'anormaux. Intrigué par un tel intitulé, c'est à partir de là qu'il commence une enquête au cours de laquelle il assiste aux audiences pour mineurs, rencontre ceux qu'il appellera les « forceurs d'aurore » comme Heuyer, Roubinovitch, Wallon ou le juge Rollet, mais également « les autres, ceux de la nuit et ses mainteneurs<sup>370</sup> » de Bicêtre à Belle-Île en mer en passant par les maisons de correction de Mettray, Eysses ou Clermont. Menant son enquête pendant deux mois, celle-ci l'amène à visiter plusieurs pays d'Europe – Belgique, Suisse, et surtout l'Autriche – pour y découvrir des méthodes et des institutions bien plus modernes qu'en France. De tout cela il retire des connaissances et des idées sur ce qu'il est possible de faire et sur le chemin qu'il reste à parcourir sur le sol français. De là naissent dix-huit articles d'un reportage où perce l'indignation et une volonté constante de faire changer les choses.

L'enquête reçoit un certain succès mais ne lui vaut que peu de commentaires lors de sa parution en articles. En revanche l'ouvrage qui les rassemble connaît un succès plus vif, loué par le ministre de la Justice de l'époque, Henry Léméry qui écrit à Danan à sa sortie. Il est également salué par Léon Daudet pour sa qualité littéraire, à une époque où le grand journalisme se doit également d'être un grand travail de plume.

Au-delà de la réception de son ouvrage ou de l'effet qu'il a pu produire dans les circonstances de sa publication, il est intéressant de revenir sur ce que Danan a voulu faire en écrivant ce reportage et qui distingue son travail de celui d'autres reporters comme Roubaud et Danjou. Comme il y revient trente ans plus tard, il semble qu'il ait avant toute chose eu la volonté de s'éloigner du sensationnalisme avec lequel avait été longtemps traité le sujet.

*À la vérité je ne me suis pas attardé devant l'enfant martyr de type classique, celui qu'on roue de coups et désarticule. Je me flatte d'avoir vu qu'il représente dans notre société si*

---

<sup>368</sup> *Ibid.*, pp. 66-67.

<sup>369</sup> A. Danan, *Mauvaise graine*, Paris, Éditions des Portiques, 1931.

<sup>370</sup> A. Danan, *L'épée du scandale*, ouvr. cité, p. 93.

*dure à l'enfant la variété extrême d'une espèce. Au reste, je n'ai jamais aimé ce mot d'enfant martyr. J'ai toujours répugné, d'instinct, aux mots accrocheurs, qui visent, par le titre dramatique, à créer chez le lecteur une disposition préalable à la transe et à la colère des conventions. Je n'ai, par exemple, jamais écrit ces mots : « bagnes d'enfants ». Je les ai pourtant trouvés plusieurs fois, et chaque fois avec une sorte de gêne physique, dans le titre de certains de mes articles.<sup>371</sup>*

La référence à l'enquête que Danjou fait paraître sur ce qu'il appelle les « bagnes d'enfants » en 1932 est claire, et Danan n'a pas besoin de la mentionner pour affirmer clairement sa distance. Il refuse les faits saisissants et les formules choc. Il s'éloigne de ce qu'il appelle cet « enfant martyr de type classique ». C'est que le thème a déjà été plusieurs fois traité, avec plus ou moins de bonheur en fonction des auteurs, mais c'est surtout parce que Danan a une autre vision des choses, une autre ambition également. Enquêtant sur l'enfance, il n'écrit pas pour attirer à lui les regards des lecteurs via des événements exceptionnels, mais plutôt pour montrer à travers quelques exemples choisis une façon de faire, un mécanisme, une manière de fonctionner – bonne et le plus généralement mauvaise – des institutions qui s'occupent de l'enfance. C'est peut-être là sa marque distinctive et ce qui fera passer son enquête à la postérité, davantage que celles de ses confrères. Danan cherche à montrer et à faire changer un mécanisme, non pas à émouvoir le lecteur ni à lui présenter un témoignage, fût-il le mieux documenté possible.

Dans les quelques pages qu'il écrit en guise d'introduction à l'édition en volume de son enquête, Danan revient sur la presse de l'époque, le discrédit progressif de l'enquête à cause de journaux plus occupés à vendre du papier en flattant les goûts les plus mesquins d'une populace qu'ils croient stupide, qu'à chercher la vérité et la restituer sur le papier, ce qu'il entend bien faire, en se plaçant sous l'autorité et dans les pas de Péguy. Cherchant à évaluer les mérites de son enquête, Danan lui trouve une utilité parce qu'elle vise à faire la synthèse – profane – de ce dont traitent trois disciplines qui sont aux prises avec l'enfance anormale et qu'il nomme trois sciences : médicale, pédagogique et pénitentiaire.

*On pouvait écrire, et je n'ignore pas qu'on a écrit, sur le drame de l'enfance anormale, des études d'une toute autre valeur que ces pages, où la volonté de servir est partout et la compétence nulle part. Mais les savantes études que je connais ont deux particularités qui me fondent à penser que ce petit ouvrage ne sera peut-être pas tout à fait inutile. D'abord, elles sont savantes. Ensuite, elles sont dispersées à l'infini, dans chacune des trois spécialités sous l'angle desquelles on a coutume de considérer le problème de l'enfance mal venue : la médicale, la pédagogique, la pénitentiaire.*

*Sauf erreur, Mauvais graine est le premier essai de coordination des trois systèmes, pour une*

---

<sup>371</sup> *Ibid.*, p. 85.



*vue d'ensemble. S'il en a un, ce ne peut être que le seul mérite de ce livre.*<sup>372</sup>

La composition de l'enquête se distingue de celle de Roubaud tout comme de celle de Danjou puisqu'il ne s'agit pas seulement de compte rendu de visite dans les maisons de correction. Danan envisage le sujet de manière plus globale et surtout, différence notable, plus en rapport avec les recherches médicales de l'époque sur le sujet.

Dès le premier chapitre il s'attarde sur les méfaits de l'alcool et de la syphilis sur la descendance des pères. C'est là qu'il identifie le mal, de manière assez similaire à ce que tentent de mettre en œuvre les neuropsychiatres infantiles à l'époque, qu'il rencontre et dont il est le premier, en dehors du domaine, à donner si ce n'est une vision unitaire, à tout le moins une idée de leur travail. Le second chapitre décrit la répugnance de la société dans son ensemble, et des administrations concernées, à soigner. Il déplore également le manque d'institutions adaptées pour tenter sinon de guérir, du moins de corriger l'anormalité des enfants qui finissent par échouer à l'asile ou en cellule vers douze ou quinze ans, bien des années après que l'on eût pu les aider. Il insiste sur la part d'enfants anormaux dans les établissements pénitentiaires, et cite à l'appui les travaux des docteurs Roubinovitch, Paul-Boncour, Heuyer qui examinent en 1927-1928 les enfants détenus à la Petite Roquette, et qui concluent que sur 300 jeunes détenus 245 d'entre eux sont avant tout des enfants anormaux, et donc potentiellement curables.

À la différence des autres, l'enquête de Danan commence donc par l'aspect médical de l'enfance malheureuse et les premières descriptions qu'il donne sont celles de la Fondation Vallée, sise derrière l'hôpital de Bicêtre. Suivent celle de l'institution du Dr Haller en Autriche, où Danan continue de brosser un tableau particulièrement cru d'enfants reconnus idiots ou imbéciles, autrement dit dans les mots de l'époque, définitivement inéducables.

*L'œil s'habitue, fait le tour des images.*

*A gauche, deux longues jambes, guère plus épaisses qu'un pouce d'homme. Si la fenêtre n'était close, le vent les agiterait comme des roseaux. Sur ce squelette vêtu, une tête énorme, triangulaire, le crâne marquant la base du triangle. Un miracle d'équilibre.*

*Une eczémateuse, à côté de l'hydrocéphale, épiluche son visage, mange ses croûtes et, bonne fille, partage avec sa voisine.*<sup>373</sup>

En commençant par ce type d'enfants, les plus arriérés que la société prend en charge aux frais de l'État dans ses institutions, Danan dénonce le manque de dépistage et d'action rééducative en faveur des anormaux rééducables. Ceux-ci sont les plus nombreux et il existe dans le monde bien des institutions avec des méthodes et des outils qui ont fait leurs preuves, en Belgique ou en Autriche. Danan se fait en quelque sorte le porte-parole des médecins qui travaillent avec l'enfance anormale

---

<sup>372</sup> A. Danan, *Mauvaise graine*, ouvr. cité, pp. 9-10.

<sup>373</sup> *Ibid.*, p. 30.

et qui demandent une organisation similaire à celle de ces pays qui se fonde sur un triptyque qui décline dépistage, observation, rééducation. Ce dernier mot, absent chez les autres grands reporters, apparaît sous la plume de Danan et c'est à partir de lui, de ce qu'il veut dire tant sur le plan pratique que sur le plan idéologique, que l'on peut saisir la manière dont sa contribution s'avère singulière et décisive.

*Rééduquer l'enfance anormale, c'est-à-dire l'adapter autant qu'il est possible à la vie en société pour laquelle elle avoue une répugnance naturelle, plus ou moins marquée, cela suppose trois conditions préalables. Il faut d'abord, cela va de soi, dépister cette enfance anormale, la chercher où elle est, dans les familles, dans les queues de classe, dans la rue. Il faut ensuite un centre d'observation clinique où seront déterminés la nature et le degré de l'anomalie. Il faut enfin toute une série d'établissements d'assistance, d'écoles, de centres d'apprentissage, où chaque enfant puisse être dirigé, après l'examen médical et psychiatrique, suivant l'espèce de sa malformation mentale.*

*Voilà le rêve qui fait soupirer d'impatience, chez nous, des magistrats que le plus inhumain des métiers n'a pas endurcis, des pédagogues à figure d'apôtres, des savants de qui leurs confrères étrangers prononcent le nom avec respect et qui, en France, font antichambre, non pas même chez les ministres, mais chez leurs sous-chefs de cabinet.<sup>374</sup>*

Danan déplore le peu d'établissements disponibles pour le dépistage et le traitement des anormaux. À Paris par exemple, alors que les enfants qui passent à l'acte sont dépistés avant le jugement parce qu'ils rencontrent un psychiatre avant le juge, les autres ne peuvent s'adresser qu'à des services de consultation bien peu connus et démunis, dirigés par quelques médecins comme Heuyer, Robin, ou Simon, qui ne tiennent que par les financements privés qu'ils reçoivent de généreuses mécènes, Mme Rosenheim, Mme Olga Spitzer ou Mme Herold. Pourtant, le travail qui est entrepris dans ces institutions est non seulement des plus délicats, mais il fait appel à une somme de connaissances et de professionnels tout à fait notable pour l'époque. Citons la description par Danan du fonctionnement du service du Dr Heuyer, qui est le pendant de celle, citée plus haut, qu'en donne son principal protagoniste et qui met aux prises les professionnels – neuropsychiatre en tête – avec la tare cachée, le motif intérieur des symptômes ou des comportements visibles, la raison interne des désordres constatables. Connaissances, techniques et méthodes visent à « percer le secret de l'être » des enfants amenés là par un parent inquiet ou désespéré, une institutrice philanthrope ou une assistante sociale.

*C'est un travail extrêmement minutieux, que l'observation psychiatrique.*

*Pendant que l'une des assistantes sociales prêtées par l'Œuvre de Mme Spitzer se livre à une enquête à domicile, pour y recueillir tous les renseignements propres à éclairer le docteur Heuyer sur le milieu familial, l'enfant passe, au Centre, par toute une série de*

---

<sup>374</sup> *Ibid.*, pp. 40-41.

*mesurations physiques et psychiques. Les épreuves succèdent aux épreuves, se complètent, s'appellent l'une l'autre en témoignage : tests de Binet et Simon, de Terman, de Claparède, échelle métrique de l'intelligence, profil mental, réaction de Wassermann, radiologie, examen du liquide céphalo-rachidien, psychanalyse. Il faut que se livre tout ce qui se peut du secret de l'être, celui que défend pouce à pouce une dissimulation rusée ou qui s'ignore. Quand tous les signes et tous les indices sont réunis au dossier : rapports, fiches, schémas, théorèmes résolus, graphiques aux courbes précises comme des frontières d'atlas géographique, à ce moment, c'est au docteur Heuyer d'en fixer la somme dans un diagnostic concis. Je n'ai rien vu de moins assuré que ce maître à cette minute décisive.<sup>375</sup>*

La suite de l'ouvrage s'éloigne progressivement de l'orbe médical pour se rapprocher de l'enfance abandonnée, puis délinquante, montrant ainsi, à l'image de la plupart des acteurs de l'époque, qu'il faudrait penser l'enfance en marge dans un continuum allant de l'anormalité à la délinquance.

Il examine en premier lieu le vagabondage, devenu délit pour les mineurs à partir de la loi du 24 Mars 1921, et qui remplit la prison pour mineurs de la Petite Roquette de ce que Paris compte d'enfant abandonnés, maltraités, fugueurs ou simples voleurs à la tire. Du vagabondage il remonte aux conditions de vie qui poussent certains enfants à fuir de chez eux et à rester à la rue : remariage, misère, maltraitance, décès des parents... Affranchi des institutions qui ont présidé aux rencontres de ses prédécesseurs avec ce type d'enfants, Danan en dessine le portrait avant de poursuivre par la visite d'un patronage pour enfants, *La Tutélaire*, à Vanves, où il décrit l'apparence et surtout le parcours de quelques-uns des enfants qu'il croise.

Continuant son panorama, il sort de l'institution pour faire le tableau du Juge Rollet, de son travail et de sa personnalité, longuement, s'appuyant même sur les écrits de celui que l'époque appelle « le bon juge<sup>376</sup> ». Il en décrit, comme dans plusieurs autres chapitres (« De quelques braves gens ») les traits, le travail, le dévouement. D'une manière générale Danan dresse le portrait d'un domaine en retard où seuls quelques individus s'attachent à travailler, à faire progresser méthodes et outils, demandent des moyens et une reconnaissance à des institutions qui sont sourdes.

Du juge il en vient à décrire le circuit pénal des enfants délinquants ou condamnés comme tels, mais, contrairement à Roubaud et Danjou, il passe très peu de temps à la description des maisons de correction. La raison est simple et il l'expose là encore en jouant de l'effet de contraste avec ce qu'il a rencontré en Belgique et en Autriche. Là, une lettre adressée aux services du ministère concerné a suffi à le faire entrer dans les institutions, à ce qu'on le reçoive et qu'on lui en ouvre toutes les portes. En France, après des heures d'antichambre devant les bureaux de tous les officiels du lieu, du ministre au directeur de l'administration pénitentiaire, cette autorisation lui a été refusée. Il s'est donc présenté

---

<sup>375</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>376</sup> « Le patronage de l'enfance », Recueil des travaux, 1928.

à la porte de l'institution de Lamotte-Beuvron, « avec son chapeau à la main » et a été reçu dans son bureau par le directeur qui par obligeance a bien voulu répondre à ses questions.

Ce qui peut apparaître de prime abord comme le point faible de son enquête par rapport à celle de ses confrères devient en réalité ce qui en fait la valeur. C'est ce qui l'oblige à situer son travail ailleurs que dans la simple description des mauvais traitements et des cas désespérés que l'on peut croiser dans les maisons de correction de l'époque. D'une manière accidentelle, cela l'a certainement obligé à détourner son regard du spectaculaire pour prendre davantage de recul sur la totalité de ce domaine que l'on appelle l'enfance en danger (débile, coupable, arriérée, malheureuse...) ; en comprendre les liens, les intrications, s'intéresser aux diagnostics, techniques et méthodes, et comparer avec ce qui se fait dans les autres pays. Par effet de contraste, Danan clôt son enquête par trois chapitres sur les méthodes et les institutions d'Autriche, à Vienne ; là où les travaux des pionniers français sont connus et où les administrations ont donné les habilitations et les financements nécessaires pour en appliquer les principes à grande échelle.

On saisit mieux la distance qui sépare Danan de Roubaud – et plus tard, de Danjou – et la manière dont, cinq ans plus tard, son travail prend un relief différent. Danan cite l'enquête de Roubaud parue dans *Le quotidien* qui est pour lui « *un reportage aigu et rapide, qui, proposant du drame de l'enfance de justice une vue saisissante, laissait le lecteur dans le sentiment d'une espèce de fatalité irréductible.*<sup>377</sup> ». Mais immédiatement après, il ne manque pas de souligner ce qui fait à ses yeux la faiblesse du reportage de Roubaud, c'est-à-dire le manque d'engagement de son auteur dans le cœur du combat qu'il indique :

*Roubaud, à qui je dois beaucoup, et qu'on n'a pas estimé à sa juste mesure, était une manière d'artiste désolé qui, se confrontant infatigablement à tous les aspects de la misère de l'homme, ne le fait que pour la décrire et, sans illusion, exercer les prestiges de son art. Si cette misère le bouleverse, c'est comme spectacle, non comme expression d'erreur et d'injustice. (...) Il appartenait à cette race un peu néronienne de journalistes qui sont trop bons confrères pour provoquer la liquidation d'un beau thème d'inspiration. Ma nature m'a toute ma vie porté à me distinguer de lui en ceci. Je reproche d'autant plus à Roubaud de ne pas s'être voué à la disparition de ces affreuses maisons, qu'il y a vécu plusieurs années de son enfance, jeté dans l'une d'elles par une mère qui ne l'aimait pas.*<sup>378</sup>

Danan reconnaît à Roubaud d'avoir vu les termes dans lesquels devait être posé le problème de l'enfance malheureuse et de sa prise en charge, et il est clair que c'est dans le cadre ainsi établi que les affrontements sur la question auront lieu jusqu'à la fin des années cinquante. En revanche, Danan, lui, vise à changer, à transformer l'objet de son enquête, l'état de fait qui l'émeut et le révolte. En cela

---

<sup>377</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>378</sup> *Ibid.*, p. 172.

il se prend véritablement pour un croisé dont la plume serait une épée, et dans son écriture comme dans l'organisation de ses récits, il ne s'attarde sur les cas individuels que pour montrer les erreurs et les errements d'un système plus global qui au lieu de leur venir en aide, les maltraite, ou pire. Au-delà du sensationnel prisé par Danjou, ou du témoignage exploité par Roubaud, Danan vise à illustrer aussi bien la diversité des enfants concernés, que le fonctionnement général des institutions œuvrant au sein de l'enfance, entre manque de moyens, de méthodes ou véritable maltraitance.

Il procédera en cela de la même manière lors de son enquête sur le bagne de Cayenne qui paraît en volume en 1934<sup>379</sup>. Il revient près de dix ans plus tard sur les traces d'Albert Londres et, au-delà des histoires des hommes qu'il rencontre, il décrit la manière dont la vie s'organise autour du bagne dans une sorte d'écosystème de l'enfer, où bagnards et anciens forçats, condamnés de tous types sont exploités, utilisés, en règle générale pour la plus grande quiétude de l'institution pénitentiaire et au bénéfice des grands exploitants installés là. De la même manière, lorsqu'il s'intéresse à l'enfance il utilise des cas spécifiques pour montrer en quoi les institutions, les règlements et les législations s'avèrent déréglés, défailants, pernicious. C'est davantage un système que des hommes qu'il remet en cause.

*Mauvaise graine* est un travail remarqué, mais c'est surtout par cet autre reportage, débuté en 1933, sur le bagne de Cayenne, que Danan se fait définitivement reconnaître comme une des plumes importantes du grand reportage de l'époque. Si plusieurs articles sont déjà parus sur le même sujet depuis l'enquête inaugurale d'Albert Londres, les temps ont changé et Danan obtient l'appui du Ministre de la Justice de l'époque pour aller à Cayenne, consulter les dossiers de l'administration pénitentiaire, et rencontrer les condamnés. Malgré bon nombre d'obstacles il obtient des témoignages saisissants et plus que le portrait des condamnés ou les injustices dont Cayenne est le lieu, il met à jour le fonctionnement général du bagne et la vie qui s'organise à son contact en Guyane. C'est ce qui lui vaudra de siéger dans un comité consultatif visant à faire le point sur la situation des condamnés, internés, relégués, déportés ou assignés à résidence. Il quitte le comité après quelques mois de discussions trop peu efficaces à son goût, mais son nom reste fortement attaché à la décision du gouvernement de Front Populaire de fermer définitivement le bagne de Cayenne peu de temps après, ce qui lui donne autorité et prestige parmi ses pairs. Ami du député et ministre Louis Rollin, Danan est un bon exemple de la manière dont les grands reporters obtiennent à l'époque l'oreille du pouvoir politique, ce qui contribue non seulement à asseoir leur prestige au sein des rédactions, mais également à se faire ouvrir les portes des institutions dont on cache le fonctionnement.

Fin août 1934, la mutinerie et l'évasion de cinquante-cinq colons de la colonie pénitentiaire de Belle-Île, et la véritable « chasse à l'enfant » qui s'en est suivie, fait grand bruit dans la presse et révolte

---

<sup>379</sup> A. Danan, *Cayenne*, Paris, Fayard, 1934.

Danan qui n'est cependant pas chargé de couvrir l'événement<sup>380</sup>. Dès septembre, il reprend le sujet alors que trois colons se sont évadés d'une autre maison d'éducation surveillée, celle d'Eysses. Dès lors le scandale des « bagnes d'enfants » va devenir une véritable cause ardemment défendue par Danan. Menant tambour battant une campagne de presse contre les maisons de correction, il mobilise l'opinion et interpelle sans relâche les pouvoirs publics. Comme l'écrit P. Quincy-Lefebvre :

*Dans le contexte des grands engagements de la seconde moitié des années trente, l'homme adopte la posture d'un « croisé ». L'appui des lecteurs et le statut de l'homme de média en démocratie légitime un magistère moral, social et national. Fort de cet appui, il se donne pour fonction d'être la voix des sans voix (l'enfant maltraité). Définissant sa mission, il la présente comme double : informer et fédérer l'indignation populaire auprès des autorités.*<sup>381</sup>

Enquêteur et auteur de talent, les témoignages affluent rapidement et ses informateurs sont tellement nombreux qu'il dira plus tard qu'il en possédait dans toutes les institutions de France. Informé presque en temps réel des sévices, des accidents ou des drames qui ne manquent pas de surgir dans les maisons

---

<sup>380</sup> Qu'il relate de la sorte presque trente ans plus tard, ne ménageant ni le style ni les effets pour décrire l'événement : « La révolte de Belle-Île, au milieu de l'été 1934, avait consisté en ceci. On avait, pour le dîner, servi la soupe, sur les grandes tables du réfectoire. Au claquement de mains réglementaires, les enfants s'étaient assis devant la pitance. Au second signal, le repas commença. Un silence absolu était de rigueur. Mais deux surveillants s'avisèrent qu'un intolérable attentat contre la discipline venait d'être perpétré. Un colon, avant de manger sa soupe, avait cédé à la tentation de mordre dans son carré de gruyère. Les surveillants, d'un même mouvement, bondirent, poings en avant, sur l'hérétique. Ils lui martelèrent la tête. L'ayant jeté à terre, ils se mirent en devoir de lui écraser la face et le corps à coups de talon. Si habitués qu'ils fussent à ces sortes de violences, les colons, à l'appel des caïds, réagirent à cette scène barbare par une explosion qui serait allée jusqu'au meurtre si l'on avait eu des armes. Les gamelles volèrent, les bancs, les tables, tout servait à détruire et à blesser. Puis, la meute enfonça portes et fenêtres et se répandit sur la grève. Quand les gendarmes arrivèrent, il n'y avait plus, dans l'antique forteresse, que le directeur et les gardiens ensanglantés et penauds.

On était, je l'ai dit, au milieu de l'été. Belle-Île-en-Mer avait, pour les parisiens de médiocres ressources, les attraits d'une petite plage pas chère. On n'était pas encore au régime des congés payés, et néanmoins, beaucoup de familles goûtaient sur le sable les délices de l'air marin et la paix d'une conscience qui n'a rien à redouter de la solitude. Quand la révolte fut connue, le sang des honnêtes gens qui se doraient le torse devant l'eau ne fit qu'un tour. Ils avaient commencé par faire pieusement des vœux pour une prompt répression du défi, mais leur zèle bourgeois ne connut plus de limites quand le tambour de la ville eut annoncé qu'une prime de vingt francs serait versée à quiconque capturerait un fugitif et le ramènerait au fort. Du coup, les chasseurs de crabes aux mollets velus se muèrent en chasseurs d'enfants. Les femmes elles-mêmes retroussèrent leur cotillon et montrèrent ce qu'elles valent au service de l'ordre. Ce fut une joyeuse compétition. On comparait, à la table d'hôte, les bilans. Certains avaient gagné jusqu'à deux cent francs. La révolte, au total, fut pour tout le monde une bonne affaire, voire pour le pénitencier lui-même, car toutes les punitions, dans cette sorte de maisons, se traduisaient par une impitoyable limitation du régime alimentaire. En cellule, où l'on pouvait être maintenu trois mois, on n'avait droit qu'à une boule de pain tous les quatre jours. J'indique qu'on gardait là des enfants de treize à vingt ans. » ; A. Danan, *L'épée du scandale*, ouvr. cité, pp.172-173.

<sup>381</sup> P. Quincy-Lefebvre, « Les campagnes de presse : un creuset militant pour l'enfance. L'engagement d'Alexis Danan, reporter à Paris-Soir dans les années trente. », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°13, 2011, pp. 25-43.

d'éducation surveillée, il dénonce en 1934 des sévices ayant eu lieu à la colonie pénitentiaire de Mettray qui auraient abouti à la mort de plusieurs colons. Alors que l'établissement passe pour un modèle du genre, Danan utilise toutes les ficelles du scandale pour mobiliser l'opinion et interpelle directement le Ministre de la Justice. Avec l'arrivée au pouvoir du Front Populaire, les Ministres de la Santé, de la Justice et même des Finances envoient sur place des inspecteurs pour vérifier les allégations du journaliste. Mais c'est en 1937, à la suite de la mort du pupille Abel à Eysses que Danan obtient une victoire éclatante : l'État retire ses pupilles de la colonie de Mettray qui ferme définitivement, et annonce la réforme de la maison d'Eysses et de tout le système de l'éducation surveillée.

Mais Danan n'est pas le seul, même s'il reste le plus grand et le plus acharné des défenseurs de l'enfance malheureuse. Les différents grands journaux envoient des grands reporters, publient témoignages et photos, dont certaines sont parfois truquées. Le sujet devient public et d'autres voix viennent prendre part à ce concert de protestations. Comme René Zazzo, à l'époque encore étudiant en psychobiologie sous la direction de Wallon et qui travaille comme surveillant dans l'école de Montesson, centre de rééducation qui fait office de modèle à l'époque. À la suite de la révolte de Belle-Île en mer et de la suspicion généralisée qui entoure les établissements s'occupant d'enfants en difficulté, il apporte un témoignage rédigé dans l'esprit du temps, très littéraire, assorti de photographies saisissantes dans un des hebdomadaires les plus lus de l'époque, *Vu*, en 1934. Dans le corps du texte, Zazzo emprunte au style du grand reporter, en revendiquant la vérité de son témoignage par sa présence réelle dans les murs, assurant de l'importance des mystères que recèlent les hauts murs de ce genre d'institution par la chance d'avoir pu en être témoin malgré tout.

*Ici, les murs sont hauts et les portes sont closes. Le journaliste le plus habile y cassera son stylo et sa caméra. Pour pénétrer dans ces lieux où l'on redresse les âmes, il faut être géôlier ou prisonnier. C'est comme géôlier que j'y entr'ai.*<sup>382</sup>

Zazzo fait ensuite le récit de son arrivée dans l'institution, de l'accueil du directeur jusqu'à ses étonnements du premier jour devant les cages dans lesquelles dorment les enfants, leur discipline impeccable à laquelle veillent au grain les surveillants à grand renfort de gifles et de coups de poing sur des enfants d'une dizaine d'années. Le récit reprend les dialogues et ne lésine pas sur les effets littéraires, mais ce sont les photos, notamment celles des cages grillagées qui remplissent les immenses dortoirs dans lesquels dorment les pupilles ou encore, en couverture du numéro, celle d'un enfant de sept ou huit ans qui se tient accroché à un grillage, qui auront un fort retentissement.

Elles seront même reprises dans une brochure du Comité de Lutte contre les Bagnes d'Enfants éditée la même année par le Secours Ouvrier International, du Parti Communiste, demandant la fermeture

---

<sup>382</sup> R. Zazzo, « Cages pour enfants : témoignage d'un surveillant à l'école Théophile-Roussel », *Vu*, n°343, Sept. 1934 ; reproduit dans *Enfance*, n°2, 1996, Hommages à René Zazzo, pp. 98-102.

de toutes les maisons de correction et l'organisation d'une véritable protection de l'enfance en danger. La brochure est préfacée par Henri Wallon, membre du comité et à l'époque le psychologue français le plus réputé, notamment pour son travail sur le développement de l'enfant. Membre du Parti Communiste Français, c'est un universitaire reconnu qui devient professeur au Collège de France en 1937.

Dans sa préface Wallon revient lui aussi sur le scandale de Belle-île et l'émoi, entretenu par les journaux, que cette affaire a provoqué dans l'opinion publique ainsi que les décisions que les pouvoirs politiques ont prises afin d'y répondre. Mais au-delà du seul cas de Belle-île, Wallon et le comité dont il fait partie entendent bien s'organiser pour maintenir les responsables politiques sous pression, les obliger à honorer leurs promesses de réforme, et *in fine* remettre en cause la totalité du système de protection de l'enfance coupable ou en danger de l'époque. Face au silence qui entoure les institutions, silence derrière ses murs étanches desquels ne sortent que rarement des témoignages, silence de l'administration sur ce qui s'y déroule, silence d'une société qui a longtemps considéré qu'enfance coupable et malheureuse ne faisait qu'un et que les uns et les autres pouvaient être oubliés là jusqu'à leur majorité, il s'agit de faire connaître la situation dans chacun des établissements, les conditions dans lesquelles vivent les enfants, le traitement – bon ou mauvais – qui leur est réservé, ce qu'ils y apprennent, ce qu'ils y trouvent, ce qu'ils y vivent. Et pour cela, au-delà des seules maisons qui dépendent de l'administration pénitentiaire, Wallon répertorie toutes les institutions sans exception qu'un public le plus large possible se doit de surveiller, et qui fonde le rôle des comités.

*De surveillance, parce que les incidents de Belle-île ont fortuitement révélé les odieux traitements dont les enfants sont victimes dans une maison soi-disant surveillée par l'Administration ; parce que cette maison n'est pas la seule de son espèce et qu'au dire de gens informés elle n'est pas celle dont le régime est soi-disant le plus infâme ; parce qu'il y a en outre des établissements privés où le mystère est encore plus complet, mais où l'on sait que l'exploitation de l'enfance la réduit à la plus extrême misère physiologique et morale (...) et qu'il est, par suite, indispensable de faire inlassablement la lumière sur ce qui se passe dans tous les établissements où sont recueillis les enfants difficiles ou coupables.*<sup>383</sup>

Entre « l'exploitation de l'enfance » et « la misère physiologique et morale », le vocabulaire utilisé par Wallon combine les accents du communiste convaincu et du psychologue scientifique, là où « l'infâme » et « l'odieux » apportent les qualificatifs du temps. C'est sur ces trois plans qu'il faut comprendre la brochure et le texte de Wallon, parfaitement inscrit dans son époque dont il épouse les accents, appuyé sur la légitimité scientifique qui est la sienne et donne du poids à son écriture. Enfin, clairement partisan, son texte s'articule à une vision plus globale des problèmes engendrés par la

---

<sup>383</sup> H. Wallon, *Une plaie de la société...les bagnes d'enfants*, Secours Ouvrier International, 1934, Préface, p. 2.



société capitaliste et s'inscrit dans une lutte politique contre cet ordre des choses. Sans chercher à caricaturer le moins du monde le propos de Wallon, il permet d'apercevoir la manière dont ces trois aspects se conjuguent chez bon nombre d'acteurs de l'époque pour lesquels la question sociale ne peut se penser indépendamment de la question politique. Derrière la manière dont la première est traitée on aperçoit la morale qui sous-tend la seconde, son soubassement idéologique. Il en ressort que viser au but pour quelqu'un comme Wallon c'est alors dépasser le simple fait brut du traitement de l'enfance pour débusquer l'attitude morale ou moralisante à son endroit. C'est aller plus loin que la condition des enfants à Belle-île ou ailleurs. Il s'agit de dénoncer l'arrière-plan idéologique du traitement de l'enfance, qui permet à ce genre d'institution de se perpétuer, quitte à réajuster quelques exagérations à la marge lorsque celles-ci donneraient lieu à des débordements un peu trop criants. Wallon ne dit pas autre chose lorsqu'il écrit :

*il ressort de la campagne même qui a été menée contre les bagnes d'enfants, à quel point la plupart de ceux qui la menaient restent prisonniers du système dont ils condamnent les conséquences. La question semble être uniquement pour eux de doser les abus. Ils acceptent les instruments de la coercition et de la répression : les cages où l'enfant est mis sous verrou de son coucher à son lever, les locaux disciplinaires dont la menace est perpétuellement ouverte sur lui, sans paraître se douter de l'influence déterminante et inévitable que doit exercer ce cadre sur les rapports réciproques de ceux qui y affrontent leurs existences. (...) Le suprême responsable de cette déchéance c'est le moraliste qui croit au mal, qui croit au péché et qui veut pour chaque faute un châtement.<sup>384</sup>*

La question est donc politique, et aveuglée par la morale une grande partie des individus qui se penchent dessus en viennent à nier la matérialité de ce qui se joue ici entre les enfants et les gardiens : un avilissement généralisé. Là, les travaux scientifiques de Wallon sur l'importance décisive du milieu dans la constitution du caractère viennent constituer l'arrière-plan de ces lignes, puisque cet avilissement n'a pas lieu pour des raisons morales mais pour des raisons matérielles. C'est parce que des individus partagent des conditions d'existence qui organisent leurs rapports de telle ou telle manière, qu'ils en deviennent ce que la morale réprovoque. Mais, c'est là tout le travail de l'idéologie en un sens classiquement marxien. C'est justement à cause du primat de leurs considérations morales qu'ils ne voient pas l'influence déterminante de la réalité matérielle à laquelle ils acquiescent.

Wallon en appelle donc à dépasser cette manière de travailler avec l'enfance, dont une certaine morale est l'aiguillon. Il l'appelle la « pédagogie répressive » et conclut sa préface sur un appel à toutes les bonnes volontés désireuses de se mettre à la tâche dans ce qu'elle a de plus humble et de plus concrète.

*C'est à ceux qui ne croient pas à ses bons effets que nous faisons appel. Qu'ils viennent avec nous la combattre. Qu'ils viennent chercher avec nous quelles méthodes, quels milieux, quel*

---

<sup>384</sup> *Ibid.*, p. 3.

*genre de vie, peuvent éveiller chez l'enfant le désir de ne plus être nuisible et le goût du bien.* Si le Wallon scientifique et militant communiste lance un appel dans cette courte préface en 1934, il est difficile de ne pas faire le parallèle avec une brochure que Deligny va rédiger pour présenter la Grande Cordée en 1956 dans laquelle il en appelle à la participation de tout un chacun pour le travail à mener avec les adolescents en difficulté.

*Cette **organisation** s'est donnée pour tâche d'aider les adolescents qui en sont membres à élaborer des perspectives d'avenir saines et concrètes. La collectivité GRANDE CORDEE sera pour chacun d'eux et sa famille indécise ou inquiète un véritable « **milieu d'appui** » grâce auquel il pourra « apprendre à vivre » et à **prévoir**.*

*Ce qui unit tous les membres de la Grande Cordée, c'est d'abord leur refus d'accepter qu'un enfant ou un adolescent puisse être « sans avenir ».*<sup>385</sup>

Il ne s'agit pas ici de dire qu'à vingt ans de distance, Deligny répond à un appel lancé par Wallon dans une brochure qu'il n'a probablement pas lue. Mais il est frappant de constater que l'on retrouve chez les deux hommes non seulement la même manière de considérer l'enfance et le travail à faire à ses côtés, mais également deux thèmes chers à l'un et à l'autre et qui ne peuvent qu'expliquer leur collaboration pendant l'époque de la Grande Cordée : le milieu d'une part et l'arrière-plan politique sur lequel doit se construire ce travail d'autre part.

Au « désir de ne plus être nuisible » et au « goût du bien » de Wallon, viennent faire écho des « perspectives d'avenir saines et concrètes » de Deligny. Au-delà de la morale qui tient le plus souvent lieu d'aiguillon, si ce n'est de fin, dans le domaine, l'un et l'autre en appellent à un travail concret. Matérialistes, ce n'est pas par l'incantation morale ou l'exaltation de la vertu du temps que l'un et l'autre entendent changer le sort des enfants en difficulté, mais bien en s'attaquant à leurs conditions même d'existence, en travaillant sur le « milieu », le « genre de vie », par une « organisation » et une « collectivité ». Communistes, la dimension politique de cette tâche et l'affrontement qu'elle engendre avec la morale ou l'ordre bourgeois apparaît également comme un point de jonction entre les deux hommes. Alors que l'un entend « combattre » et que l'autre part d'un « refus d'accepter », le vocabulaire est celui de la lutte, contre un état de fait mais sûrement plus encore, contre une organisation sociale qui le génère et qui finit toujours peu ou prou par s'en accommoder.

---

<sup>385</sup> F. Deligny, « La grande cordée », Brochure, 1956, fonds privé.

## 2. L'APRES-GUERRE : REECRITURE DE L'HISTOIRE DE L'INSTITUTIONNALISATION

### 2.1. LE SCANDALE : PROXIMITE ET DISTANCE

Alors qu'une partie de ceux qui travaillent pour l'enfance l'envisagent comme un combat, une lutte, c'est le scandale qui est le moteur de bien des changements dans les années trente. La mise en lumière du traitement des enfants placés sous main de justice *pour leur protection*, et les campagnes retentissantes de l'époque obligent politiques et institutions à se pencher sur le problème et, si ce n'est à le régler, au moins à entamer une évolution. Au-delà des effets sur les institutions, l'aspect le plus manifeste reste sans doute la constitution d'une opinion publique sur le sujet.

Dans le domaine, le scandale prend la forme d'un outil, d'une méthode pour faire valoir opinions et manières de faire. Tout aussi utile pour dénoncer que pour obtenir, il doit se comprendre dans ce va-et-vient constant entre l'un et l'autre, comme un élément d'un continuum plus vaste : il permet de faire de la manière dont on traite l'enfance malheureuse une chose publique. En leur donnant publicité et retentissement, il permet de dénoncer les anciennes institutions et leurs anciennes méthodes. En contrepoint, il permet de mettre en avant, de promouvoir et d'expliquer les méthodes ou les initiatives nouvelles. Au sortir de la guerre, l'expérience du scandale journalistique devient en quelque sorte maîtrisée. Celui-ci possède des fonctions, des buts et des visages.

Pour ce qui nous concerne directement, le scandale auquel participe Deligny autour des institutions dirigées par l'abbé Stahl se révèle assez typique. Entre le 18 février et le 18 mars 1945 a lieu dans le quotidien *Liberté, Journal régional du Parti Communiste Français du Nord*<sup>386</sup>, la publication d'une enquête menée par le rédacteur en chef du journal, André Simoens, qui revient sur la manière dont sont traités les enfants en difficulté confiés aux institutions de la région. Comme l'examine l'historien Maxime Fichet<sup>387</sup>, cette série d'articles intitulée « Avec les gosses ... Liberté » reprend la dramaturgie déjà présente dans le domaine du grand reportage depuis les années vingt, dès lors que celui-ci aborde des questions sociales.

Les premiers articles dressent le tableau dans lequel évoluent les enfants des quartiers populaires du Nord, la promiscuité, l'obscurité, le délabrement. Une fois le cadre posé, Simoens relate le parcours d'un enfant, Eugène Viane, placé sous main de justice dans l'un des établissements qui dépendent du patronage pour enfants moralement abandonnés dirigé par l'abbé Stahl, un religieux appartenant à une famille bourgeoise de la région. Simoens n'a guère à forcer le trait pour faire de l'existence de cet enfant la matière d'un récit propre à susciter l'émotion, renforcée par la reprise des témoignages

---

<sup>386</sup> Articles de *Liberté, Journal régional du Parti communiste français du Nord*, du 18 Février au 18 mars 1945, consultables à la Bibliothèque municipale de Lille.

<sup>387</sup> M. Fichet, « Fernand Deligny, un innovateur social aux prises avec les circonstances (1938-fin des années 1950) », Mémoire de Master II Recherche, sous la direction d'Olivier Wieworka, Paris 1, 2016, chap. 3.3, pp. 103-118, disponible en ligne [<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01341598>].

d'Eugène et d'autres enfants qui décrivent leurs conditions de vie dans l'institution et les mauvais traitements dont ils ont été l'objet. D'un article à l'autre le scandale prend de l'ampleur et la dénonciation de ce qui a lieu dans ces établissements ne tarde pas à avoir des répercussions en leur sein même : un employé responsable de violence est licencié, les rations de pommes de terre sont augmentées... Mais le journal ne cesse pas pour autant sa campagne et l'enquête prend une autre tournure : celle de la défense d'autres méthodes d'éducation, dans d'autres institutions, en l'espèce dans le Centre d'Observation et de Triage de Lille que dirige Deligny.

Difficile de dire avec précision si comme il le dit à plus de trente-cinq ans de distance<sup>388</sup>, Deligny est au début de l'affaire et monte ce scandale de concert avec Simoens et *Liberté*. Difficile également d'adhérer à cette reconstruction a posteriori d'un Deligny sans illusion ni visée stratégique dans cette affaire. Au vu de la verve de l'individu et de l'engagement qu'il met dans ses propres projets, on se doute bien qu'une telle campagne de presse répondait pour lui à deux types d'intérêts : lutter contre une conception de la rééducation qu'il abhorre et défendre ses propres perspectives. Retenons en tout cas deux éléments : non seulement il a déjà reçu plusieurs enfants passés par les institutions dirigées par l'abbé Stahl qui lui ont relaté le traitement qui leur était réservé, mais en outre ses liens avec le parti communiste local à cette époque sont bien réels, il est probable qu'il connaisse Simoens.

Dans la dernière série d'articles, à partir du 9 mars 1945, c'est le travail que mène Deligny au COT qui est l'objet des récits de la rédaction où l'on insiste aussi bien sur le changement de méthode que sur le changement d'atmosphère. C'est l'autre versant du scandale, dans lequel il s'agit de défendre d'autres manières de faire, d'autres idées, d'autres réalisations, ce que confirme le dernier article sur le sujet, dans l'édition du 18 mars 1945, dans lequel Simoens décrit le projet de village d'enfants sur lequel Deligny travaille avec le Dr Guilbert, psychiatre à l'IMP d'Armentières et au sujet duquel tous deux ont déjà fait paraître deux articles dans la revue de l'éducation surveillée en 1944<sup>389</sup>.

Quelles qu'aient été la place et les intentions – réelles et supposées – de Deligny dans cette histoire il faut ici garder en tête la place de l'arrière-fond idéologique qui oppose un éducateur et un journal communiste à une institution tenue par une congrégation religieuse ayant à sa tête un avocat, prêtre et fils de famille. Même à une époque où tout un chacun affiche son enthousiasme autour de l'enfance en difficulté et un œcuménisme de façade, difficile de croire que des positions idéologiques aussi radicalement différentes n'entrent en rien dans le choix et le développement du scandale.

---

<sup>388</sup> Voir F. Deligny, *Le croire et le craindre*, dans *Œuvres*, ouvr. cité, pp. 1102-1103 « Je menais une campagne de presse contre un potentat régional de la rééducation, un notable de grande famille, prêtre, avocat. J'attisais toutes les nuances du scandale dont il était évident que la justice avait été complice. La campagne était menée tambour battant. Ce que voulait le commissaire, c'est que le tambour arrête de battre. Il me demandait ce que je voulais, où je voulais en arriver. Je n'en savais rien. Je n'allais nulle part, ce qui n'empêche pas, bien au contraire, de battre le tambour. »

<sup>389</sup> F. Deligny et P. Guilbert, « Le village d'enfants », *Pour l'enfance coupable*, Sept-Dec 1944, pp. 6-8.

Il faut surtout noter que le scandale apparaît comme une des manières de « fracturer l'institution<sup>390</sup> » que le grand reportage a permis de mettre en avant depuis les années trente. Il permet de faire sortir au dehors ce qui s'écoulait au dedans et, de manière parallèle, de faire entrer le dehors dans cet univers clos, étanche. C'est une opposition thématique que l'on retrouve fréquemment dans les écrits de Deligny, entre l'intérieur et l'extérieur. L'institution apparaît comme le lieu du dedans, presque toute entière occupée à s'assurer d'une étanchéité qui se marque dans ses murs et prolonge ses effets jusque dans les corps des individus arrivés là. Les portes se doivent d'être closes, les fenêtres hautes et fermées, les grilles, grillages sont vérifiés régulièrement. De la même manière les individus s'en trouvent invisibilisés, ramenés uniquement au symptôme manifeste qui leur sert à la fois de raison d'être là et de marque distinctive, avec lequel l'institution doit traiter, avec ses propres manières de faire à elle. Dans cet univers clos, l'institution possède des modes de fonctionnement qui se branchent sur les symptômes, et l'un l'autre se répondent ou vont de concert presque dans une sorte de mécanique. C'est ce que décrit déjà Roubaud dans son enquête sur les centres de préservation pour filles de Doullens ou de Clermont : le mode de vie claustral des jeunes filles arrivées là pour cause d'agitation sociale engendre des formes d'hystérie qui appellent en fin de compte la camisole. Dans le huis clos qu'elle installe entre le symptôme et le règlement, l'institution génère et entretient des modes de rapport entre les individus à la fois particuliers et artificiels.

C'est là que pointe la vigueur de la critique délinéenne et de son travail dans une aile de l'asile d'Armentières, dans le Pavillon des enfants fous, le Pavillon III. Les enfants présumés fous n'y sont qu'une masse grégaire qu'il faut parquer la plupart du temps avec la plus grande économie de moyens, ce ne sont nulle part des adolescents dont l'histoire, le parcours, les qualités ou les aptitudes leur permettent d'exister singulièrement. De manière symétrique, les gardiens sont réduits à leur fonction de surveillance, indépendamment de toute épaisseur biographique ou personnelle, ramenés à leur seule position sur l'échiquier de l'institution.

Ce n'est que lorsque Deligny voit d'anciens ouvriers du textile échoués là faute de travail, tout comme les enfants échouent là faute de solution familiale, que l'un d'entre eux se met à faire du canevas pour passer le temps et que quelques enfants lui tournent autour d'un œil intéressé, que va se tramer sa première tentative pour reprendre ses mots, peut-être la plus fugace, la plus spontanément inutile, mais la plus caractéristique de sa manière de dénoncer l'institution. Dans un sous-sol de l'asile, en

---

<sup>390</sup> J'emprunte cette expression à Michel Chauvière, qui l'a utilisée à plusieurs reprises lors du *Colloque pluridisciplinaire Fernand Deligny*, IREIS – ENS Lyon, 19 et 20 février 2019. Il faut noter que c'est une expression qu'emploie également Deligny et sur laquelle nous reviendrons, dans une lettre à Jacques Allaire où il remarque que le récit de ce que vit un enfant lors d'un séjour dans le réseau des Cévennes, provoque une « fracture » dans le milieu habituel de l'enfant : « *que le gamin change ou que le récit vers le milieu habituel « fracture » je ne sais quoi, ça s'avère si vrai que je n'en reviens pas.* », F. Deligny, Lettre à Jacques Allaire du 13 mars 1970, dans *Correspondance des Cévennes 1968-1996*, ouvr. cité, p. 71.

fabriquant des cadres avec les restes de boiseries d'un autre pavillon bombardé par les allemands, quelques anciens ouvriers du textile ravitaillés en matière première par leurs femmes toujours à l'usine, font avec quelques enfants curieux des fleurs en canevas, de manière presque accidentelle. Il ne s'agit là ni d'un acte de rébellion contre l'institution asilaire, ni d'un moment inaugural de l'antipsychiatrie, pas plus que de la réassignation des enfants dans une place de sujet libre ou désirant. Ce genre de description *a posteriori* pourrait certes convenir de loin mais elle surcharge ce qui n'est chez Deligny qu'utilisation de l'événement, des circonstances et de ce qu'elles ont de fortuit, d'accidentel. Il n'est pas question ici, comme il l'écrit bien des années plus tard dans *Lointain prochain, les deux mémoires*, de projet mais plutôt d'initiative, et c'est ce dernier mot qui caractérise mieux qu'aucun autre la nature profonde d'une tentative:

*Parlant d'initiative, je ne parle pas de projet : ces fleurs au cœur rebondi accrochées dans une toile tramée d'un cadre sont fleurs d'initiatives et non fleurs de projet. Il ne s'agit pas d'une nuance mais bien d'une différence de nature.*<sup>391</sup>

Il serait donc aisé de décrire Deligny comme le pourfendeur de l'institution, de ses règlements, de ses codes et de ses procédures, censés brimer la liberté de l'individu, empêché d'exister, reclus derrière de hauts murs où se manifesterait dans toute sa crudité une gestion disciplinaire des existences. Pourtant, cette manière de ramener la critique de Deligny dans l'orbe de la description foucauldienne des rapports de pouvoir ne peut que manquer la spécificité de sa position. Ce que montre sa critique, avec une description précise non pas des rapports de pouvoirs mais du détail des comportements, c'est la manière dont l'institution fonctionne comme une mécanique indépendante des individus. Englobant les existences, elle les ramène à ses propres catégories et à ses propres modes de fonctionnement, ce que le travail de Deligny ne montre qu'en creux. Si l'institution est ce qui construit le sujet, contre l'individu, Deligny s'attache plutôt à montrer la part de ce qui résiste dans l'individu, la singularité dont il ne peut se départir et qui devient vite le socle de toute tentative. En reprenant les trajectoires de quelques enfants croisés dans le Pavillon III, René Teck, Jean Robelle ou Joseph, ce qu'il montre dans l'usage qu'il fait du récit c'est la manière dont l'individu résiste aux modes d'assignation qui pourraient le constituer en sujet, quel qu'il soit, libre ou aliéné.

Il faut pour l'instant souligner ce point sur lequel nous aurons à revenir par la suite : l'usage du vocabulaire de Deligny n'est pas neutre, il parle d'individu mais rarement de sujet. L'individu est un être particulier dont le parcours biographique, les qualités physiques ou psychiques, le visage ou les cicatrices sont bien réelles, perceptibles et en fin de compte constitutives. Le sujet quant à lui se voit trop important, gonflé de majuscules qui visent à lui donner une consistance comme la liberté, le désir, le droit. Sujet libre, sujet désirant, sujet de droit, autant de manières de décrire l'enfant qui sont bien loin de la pensée de Deligny et de sa manière de faire. L'individu, qu'il soit homme, femme,

---

<sup>391</sup> F. Deligny, *Lointain prochain, Les deux mémoires* (1983), Paris, Fario, 2012, p. 90.

enfant, fou ou quidam, est certainement tout cela à la fois, mais il est avant tout pour lui un individu fait de la somme de toutes ses contingences, de tous les accidents et des circonstances qu'il a traversés. Des aléas de sa naissance aux conditions de vie de sa famille, de son pied-bot à son corps chétif, de sa main habile à tracer ou à peindre jusqu'à l'intonation de sa voix, c'est de cette réalité-là qu'est fait l'individu et c'est à cela que s'attaque avant toute chose l'institution. Dans le velours gris ou brun des uniformes de l'asile, les enfants fous ressemblent aux adultes du lieu et derrière les murs chacun est vidé de cette épaisseur qui fait de lui un individu, par le fonctionnement homogène, étanche, de l'institution.

*Dans les champs de légumes qui s'en venaient de l'horizon jusqu'à l'allée bordée d'arbres en espaliers, des malades en velours brun, si délavé qu'il était gris, presque blanc, et des adolescents affublés de ce velours blanchi. Avec leur âge mental, ça faisait au plus juste cette moyenne qui peut se dire l'âge d'asile, enfant sénile, vieillard précoce, et ILS étaient, dans les champs, épars ou par petites grappes dont la queue s'ornait d'une casquette de marinier ornée de filets rouges.<sup>392</sup>*

L'institution est si vaste qu'elle voisine avec l'horizon où le regard va se perdre, et en son sein les individus se mélangent dans l'uniformité des couleurs délavées de leurs tenues d'asile. Enfants et adultes se confondent, ils forment ensemble une pâte d'existence dont on peut tout juste tirer une sorte d'âge moyen, une moyenne d'âge rendue homogène par l'influence du lieu. « l'âge d'asile » est un âge donné par le lieu lui-même dont la mécanique propre va jusqu'à inverser les appariements habituels du nom et de l'adjectif : c'est l'enfant qui est sénile et le vieillard qui devient précoce ; les individualités se mêlent et se confondent, elles se perdent dans le « ILS » qui naît de l'institution, regroupées en « petites grappes » qui finissent par ne plus se distinguer des « légumes » qui peuplent les champs.

Il faudra y revenir plus loin mais l'étanchéité de l'institution est double. Elle est imperméable à tout ce qui se passe en dehors des murs, aux changements du monde comme à la vie des familles des individus arrivés là. Ce faisant, elle rend ses habitants imperméables au temps qui passe. Puisque rien ne s'y passe et que nul n'entre ici s'il ne doit y rester, l'institution est le lieu de l'immobile, d'un temps figé au cours duquel rien ni personne ne change. Pour prendre un exemple, le temps de l'asile tel qu'il est décrit dans le roman *La septième face du dé*<sup>393</sup> est un temps qui n'a de rapport qu'avec les lieux. Si l'on se souvient de ce que Deligny écrivait en commentaire au film *Ce gamin, là* c'est un temps qui ne passe pas, le temps de l'immobile.

*Que deviennent les yeux  
d'un enfant qui n'a rien à voir*

---

<sup>392</sup> F. Deligny, *Nous et l'innocent*, (1975), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 695.

<sup>393</sup> F. Deligny, *La septième face du dé*, (1980), Paris, L'Arachnéen, 2017.

*que le temps qui passe  
et le temps  
ça ne se voit pas.*<sup>394</sup>

Il en est de même dans cet asile qui ressemble fort à l'asile d'Armentières où Deligny a passé beaucoup de temps entre les années trente et la fin de la guerre, le temps est enserré par les lieux et cette manière de l'enclorre empêche le mouvement dont il procède. Comme l'expliquait déjà Aristote, pour que le temps se mette en marche pour l'individu il faut que puisse exister le mouvement, le changement, le devenir<sup>395</sup>. Dans l'asile, au sens propre, rien ne passe, ni les symptômes qui ont orienté le diagnostic et l'arrivée des internés, ni le temps qui s'étire en longueur pour les individus enfermés, internés comme surveillants. C'est même cette étanchéité au cours du temps qui est le trait propre de l'asile et qu'il s'agit, pour le surveillant-chef Dernouville de colmater, de vérifier, en sondant les souterrains, en vérifiant les serrures, en faisant le tour des clôtures.

*L'amiral, dans les caves, alors qu'il vérifiait l'étanchéité des portes de fer qui bouchaient l'accès au souterrain, et même s'il pensait aux évasions possibles, œuvrait à sa manière très routinière pour qu'il n'y ait pas d'infiltration ou d'irruption du temps dans les caves.*<sup>396</sup>

Colmater, sonder, boucher, vérifier l'étanchéité de l'institution devient alors la tâche que celle-ci impose aux individus qui travaillent en son sein pour que rien ne change, en d'autres termes, pour que le temps ne vienne pas s'immiscer dans le sort des enfants arrivés là. Le processus est autotélique et c'est au maintien de ce *statu quo* dans ces lieux étranges que veille le travail des hommes et des femmes qui y sont employés. Travail répété lui aussi, répétitif, plus une scansion qu'un renouvellement, qui sort l'individu du devenir qui le caractérise par la répétition indéfinie du même. Au sein de l'institution tout se passe comme cela doit toujours se passer et c'est d'un double mouvement qu'elle cherche constamment à se prémunir : du mouvement du monde et des changements des individus.

C'est pour cela que le scandale peut et doit permettre de « fracturer l'institution », c'est-à-dire, au-delà de l'exemple marquant ou scandaleux qui sert de pied de biche pour faire sauter les cadenas, les verrous, et se faire ouvrir les portes comme s'en servait Alexis Danan dans les années trente<sup>397</sup>, le

---

<sup>394</sup> Commentaire transcrit dans F. Deligny, *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1041.

<sup>395</sup> « Mais le temps aussi, justement, nous le connaissons quand nous distinguons le mouvement, et nous distinguons celui-ci par l'antérieur et le postérieur ; et nous disons qu'un temps s'est écoulé quand nous avons eu perception de l'antérieur et du postérieur dans le mouvement. » ; Aristote, *Physique*, GF, 2000, IV, 11, 219a20, pp. 251-252.

<sup>396</sup> F. Deligny, *La septième face du dé*, ouvr. cité, p. 15

<sup>397</sup> Cela est particulièrement saillant dans la manière dont Danan raconte la visite du ministre de la Justice, M. Rucart, à la maison de correction de Eysses, après la mort de Roger Abel. Danan profite du compte rendu que le ministre fait de sa visite devant la dizaine de journalistes qui l'avaient accompagné, pour l'amener à examiner la cellule la plus sombre de toute l'institution, la cellule n°19. Les témoignages d'anciens colons affluent au sujet de cette cellule alors



scandale peut mettre au jour cette uniformisation des existences, cette invisibilisation des individus arrivés là. Dans les textes de Deligny, de la même manière que dans les enquêtes des grands reporters, c'est au nom de l'individu qu'éclate le scandale. Loin de ne porter qu'un seul nom, il en porte plusieurs, ceux, fictifs, des héros des récits de Deligny et ceux, bien réels, d'enfants semblables à Roger Abel, mort de tuberculose le 1<sup>er</sup> avril 1937 après être resté cent cinquante-trois jours à l'isolement dans une cellule de l'institut pénitentiaire de Eysses. Des noms qu'Alexis Danan fait mettre en première page des plus grands quotidiens de l'époque. Au cœur du récit qui alimente le scandale reviennent le nom et le prénom des enfants arrivés là, de ces individus singuliers, particuliers, dont les existences exposées au grand jour viennent mettre en lumière la manière dont on traite l'enfance en danger à l'époque. À l'enseigne du nom de chacun de ces individus, le récit contourne les déterminations et les causes à majuscules qui saturent et surchargent le sujet : enfant fou, enfant abandonné, enfant à défendre, enfant à redresser. Le nom est le moteur du scandale qui devient une manière de forcer l'institution, d'y ouvrir des brèches.

La thématique de la brèche, du trou – par lequel on s'en va, on sort, on s'évade, on passe à un autre aspect de la réalité – est un thème récurrent chez Deligny, qui vient faire écho à celui de la clôture, de l'étanchéité. Pour l'instant, au-delà de la manière dont les personnages s'évadent, disparaissent, s'en vont, en profitant d'une brèche ou d'un trou dans le grillage, il faut seulement dire que le scandale sert à ouvrir et faire ouvrir les portes hermétiquement closes derrière lesquelles les existences semblent indifférentes. Ce faisant les individus reprennent une consistance réelle, presque charnelle. En tout cas ils ne sont plus des pupilles, des colons, ou des enfants de l'assistance, mais ils reprennent une véritable identité.

L'individu nommé, le sujet auquel on tente de redonner une consistance, devient un personnage au nom duquel on affronte, on combat, on lutte contre l'institution. A l'inverse, le langage de l'institution ne s'attarde pas aux personnalités ni aux individualités, il traite des statuts, des pathologies, des condamnations, éventuellement des trajectoires<sup>398</sup> pour peu que celles-ci soient récurrentes, balisées et reconnaissables. Dans les grandes enquêtes des années trente, mais aussi chez ceux qui se veulent des réformateurs voire des adversaires déclarés de l'institution, on parle de personnages, faits de noms et de prénoms, dotés de caractéristiques propres, d'un passé, d'une épaisseur temporelle et physique, que ce soit chez des auteurs aussi différents que Roubaud, Makarenko, Cesbron, Joubrel ou Deligny. On verra un peu plus loin les différences entre les positions des uns et des autres mais notons que pour Makarenko, dans le *Poème pédagogique* qu'il publie entre 1933 et 1935 pour faire le récit des

---

que le directeur de l'institution feint de n'en rien savoir. Le scandale pousse Rucart à exiger que la cellule soit murée le jour même. Il entame la réforme des maisons de correction qui aboutira à la fermeture de Mettray en 1937 et de Eysses en 1940. Voir A. Danan, *L'épée du scandale*, ouvr. cité, pp. 209-212.

<sup>398</sup> Ce que la dernière loi réformant la Protection de l'Enfance, du 14 mars 2016, identifie sous le terme de « parcours » et dont les travailleurs sociaux doivent garantir la continuité.

premières années de la colonie Gorki, nommer les enfants apparaît comme une évidence puisque ce sont eux qui sont et qui font l'institution. Henri Joubrel de son côté, dans un roman qu'il publie sous le pseudonyme de Victor Lapie en 1946, *Saint Florent la vie*, décrit le trajet au cœur des institutions de rééducation de l'époque d'un enfant qu'il nomme Michel Marchand. Soulignons à ce sujet le devenir assez paradoxal de ce personnage. Héros d'une dizaine d'années dans le roman de Joubrel, le petit Michel connaît les anciennes méthodes des maisons de correction avant que celles-ci ne soient renouvelées de fond en comble par l'arrivée de nouveaux moniteurs inspirés des méthodes scouts. Le visage de l'institution change du tout au tout et Michel Marchand, après un bref retour à la vie civile, reviendra à Saint Florent, non plus en tant que colon mais cette fois-ci en tant qu'éducateur stagiaire. Par un étrange déplacement de la littérature à la réalité, Michel Marchand réapparaît ensuite dans un article de Joubrel publié en 1947<sup>399</sup>, comme l'exemple quasiment authentique de l'ancien colon devenu éducateur. De manière assez paradoxale, il fait de son personnage l'exemple vivant des individus qu'il range derrière cet archétype pour donner vie à son argumentation.

À l'inverse Deligny dessine des sujets sans contenu, des personnages vides qui montrent en creux la manière dont l'institution les remplit et les résume à des déterminations particulières : symptômes, pathologies, histoire, comportement. Nous y reviendrons plus loin en examinant de plus près Adrien Lomme, un des personnages les plus remarquables. Adrien Lomme, souvent orthographié avec un H mais qui n'est rien de plus qu'un souvenir du bois de Lomme, dans le nord, dans lequel allait jouer Deligny enfant ou devant lequel il passait. Il ne s'inscrit pas dans une véritable généalogie, son père est mort sans vraiment laisser de trace, et Adrien est seul avec sa mère qui semble encore se demander comment elle a eu un enfant et pourquoi celui-ci. Sans famille autour, il a pour seule marque distinctive d'être roux. Pour le reste il est différent des autres non pas parce qu'il possède des caractéristiques propres mais au contraire parce qu'il en est dépourvu. Étrange personnage qui se définit le plus souvent par la négative, par ces caractéristiques que donnent ou attendent les institutions et qu'il ne possède pas, ou auxquelles il ne correspond pas. Il n'est pas élève de la petite école de la commune, pas plus qu'il n'est pupille ou colon dans le château de la Générale de Manès. Il détonne, mais il ne semble pas plus semblable aux autres que fou, il est surtout dépourvu de qualités propres, un individu qui n'est pas un sujet, dépourvu de cette intériorité et des déterminations dont on veut l'affubler.

L'usage de la presse et du scandale permet donc d'utiliser la singularité des existences individuelles pour rendre publique la condition de l'enfance malheureuse en général. Scandale au cœur de la

---

<sup>399</sup> « Des anciens délinquants devenus éducateurs – on en compte maintenant quelques-uns – devront faire l'objet d'une surveillance toute particulière, parce que leur sexualité a pu se trouver déviée lorsqu'ils étaient en internat. Michel MARCHAND, de « Saint-Florent-la-Vie », est probablement en danger de rechute. », H. Joubrel, « La pédérastie chez les éducateurs », *Rééducation*, n°2, Dec. 1947, p. 20.

République, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, il faut parler du traitement de ces enfants, du manque de moyens, de méthodes, de financement et de considération. Au-delà de l'écrit et alors que l'influence des grands reportages est déjà déclinante, il s'agit d'aller vers ce grand public avec les instruments de son temps. Émissions radio, conférences, débats publics autour d'une initiative, d'un ouvrage ou d'un film sont légion au sortir de la guerre et des personnages comme Joubrel ou Deligny n'y échappent pas. Pour ce dernier, si l'on ne connaît pas rétrospectivement la composition précise du public qui assiste aux nombreuses conférences qu'il donne, on sait qu'il est généralement nombreux, et que la petite troupe des spécialistes du domaine s'y retrouve le plus souvent, comme l'indique un compte rendu paru dans la revue de l'éducation surveillée, *Rééducation*, en 1948 :

#### Conférence

Le lundi 1<sup>er</sup> mars, à 18 heures, Fernand DELIGNY, auteur de *Graine de crapule*, *Puissants personnages*, *Les Vagabonds efficaces*, a fait, 250, boulevard Raspail, une conférence intitulée *Mes amis, les apprentis criminels*.

Une assemblée très nombreuse et généralement sympathisante, s'écrasait dans la salle de réunion.

DELIGNY fit un exposé d'une demie-heure seulement au cours duquel il annonça qu'il allait entamer une nouvelle « tentative pédagogique », dans la région parisienne.

Un débat s'institua ensuite, auquel prirent part, notamment, Mme GUICHARD, MM. LUTZ, JOUBREL, CHAZAL, PINATEL, R.P. REY-HERME...<sup>400</sup>

Loin d'être un franc-tireur de la rééducation de l'époque, isolé dans une posture provocatrice et anti-institutionnelle, Deligny apparaît comme un des acteurs de son temps, bien intégré aux réseaux de l'enfance inadaptée, avec ses rapprochements et ses distances. C'est surtout cette manière d'exposer le sort de l'enfance en difficulté et le travail de ceux qui s'y attachent qui nous intéresse ici. Après les dénonciations des années trente, le scandale est celui des moyens et des conditions dans lesquels il s'agit d'œuvrer pour eux. C'est là une deuxième époque dans la constitution d'une opinion publique autour du sujet. La cause est entendue, il reste maintenant à faire entendre qu'elle a besoin de moyens. Pour ce faire l'époque produit nombre d'écrits de toute sorte : articles, revues, essais, romans, mais utilise aussi bien le débat public que la conférence radiophonique. Là encore, dans un de ses romans, publié en 1953, Joubrel met en scène de manière presque condensée les méthodes employées à l'époque par les nouveaux acteurs de la rééducation pour intéresser l'opinion publique à leur travail et décider les administrations concernées à leur fournir des moyens. Dans *La pierre au cou*, Joubrel décrit le travail d'un couple de jeunes scouts qui ouvre et dirige tant bien que mal un centre de rééducation. Bon an mal an l'affaire s'installe et le centre se développe jusqu'à ce qu'il ferme faute de moyens, victime de son succès auprès des institutions qui lui envoient des enfants, mais oublié de

---

<sup>400</sup> *Rééducation*, n°5, Mars-Avril 1948, p. 41.

celles qui ont en charge le financement. Joubrel met alors en scène le jeune directeur, Renaud, au cœur d'une véritable campagne pour obtenir les fonds et les engagements institutionnels pour rouvrir le centre. En quelques chapitres, il décrit comment s'organise une campagne médiatique, à la fois pour toucher un public large et en même temps pour intéresser directement quelques personnes clés dont les relations pourraient s'avérer fort utiles pour régler rapidement bien des problèmes matériels. Procureur, fonctionnaire de la préfecture et même un industriel devenu généreux donateur s'intéressent à cette histoire et permettent, chacun avec leur concours, de faire rouvrir le centre. C'est d'ailleurs sur ce principe-là que sont généralement composés les conseils d'administration des institutions, davantage pour le réseau social et professionnel de leurs membres que pour leur connaissance intime du domaine en question. L'auteur n'a donc guère besoin d'inventer quoi que ce soit, il condense la manière dont les uns et les autres procèdent à l'époque, ce qu'il décrit dans les mots de Marie, la femme du jeune directeur :

*Marie suggère des appels à la radio, des articles dans la presse, des conférences, du tam-tam ! Renaud n'a guère le goût du scandale. On ne sait jamais où ça s'arrête... Et si on indisposait définitivement les Pouvoirs publics ? Mais au point où l'on en est !<sup>401</sup>*

Une fois passée la nécessité de faire connaître le domaine, ses problèmes et ses besoins, il faut se distancier progressivement du scandale. C'est ce que l'on peut lire dans les quelques lignes de Joubrel ci-dessus. Auteur prudent, ancien magistrat au carnet d'adresses étoffé, dans une troisième période de l'histoire de l'enfance inadaptée, son parcours et son évolution montrent clairement que pour toute une partie des personnages du domaine il devient nécessaire de s'éloigner du scandale. S'il est un outil puissant il est aussi à double tranchant et la critique qu'il met à jour peut à plus long terme menacer de se retourner contre celui qui l'utilise. Il est nécessaire d'utiliser le scandale pour ameuter l'opinion publique et peser sur les politiques et les administrations, pour faire connaître les institutions nouvelles, leurs besoins, leurs techniques et leurs méthodes. Mais ce ne peut être que transitoire. La bonne volonté, l'indignation ou les bons sentiments ne sont pas des combustibles pérennes pour faire vivre le feu de la rééducation. Nécessaire pour l'allumer, ce dernier a besoin d'une matière plus solide pour durer dans le temps et c'est alors la reconnaissance – technique et institutionnelle – qui peut lui donner un avenir plus assuré. Celle-ci doit se traduire en statuts, budgets et fiches de postes, autant d'éléments que l'on obtient plus aisément dans les bureaux des administrations concernées que par articles de presse interposés.

Au tournant des années cinquante, une fois passé le temps des besoins et l'urgence de la reconstruction du domaine – reconstruction partielle parce qu'une grande partie des institutions privées, bon pasteur et autres patronages, reste en place et n'évolue que très progressivement – on observe que celui-ci s'installe et s'attache davantage à montrer ses méthodes, techniques, outils et

---

<sup>401</sup> H. Joubrel, *La pierre au cou*, Paris, L'amitié par le livre, 1953, p. 273.

résultats, qu'à faire grand bruit. Après la dénonciation des institutions existantes ou du manque de considération du sort des enfants, vient le temps des réalisations. D'autant qu'une grande partie des principaux acteurs du domaine, passés par la faculté de médecine ou de droit, s'avèrent plutôt conservateurs bon teint, méfiants à la vue du tapage et du bruit des médias, qu'il s'agisse de ceux qui sont à pied d'œuvre depuis les années vingt comme Heuyer ou Lafon, ou des plus jeunes qui y mettent tout leur dynamisme depuis le milieu des années quarante comme Joubrel, Chazal ou Pinaud.

Au sein de l'enfance inadaptée l'époque change, et même les idées qui se veulent les plus neuves ont une durée de vie qui va de pair avec leurs conditions matérielles d'existence. C'est d'ailleurs la manière dont les idées s'inscrivent en profondeur dans la réalité matérielle qui témoigne du déploiement d'une idéologie. Alors que la rééducation s'installe dans les murs, dans les règlements, dans les habilitations, c'est une idéologie de l'enfance qui prend consistance à bas bruit, d'autant plus solidement qu'elle reste inaperçue. En témoigne, dans le domaine de l'enfance inadaptée, l'accueil réservé à Danan. Tout à la fois héraut et chevalier de l'enfance des années trente, son action au sortir de la guerre est sujette à caution, et de plus en plus au fil des années cinquante. On en vient à se méfier du personnage et de ses initiatives, et à travers lui on ne manque pas de se méfier du scandale, devenu outil inopportun.

Comme le montre très bien l'historien Samuel BouSSION, au début des années cinquante une certaine conception de la rééducation est acceptée, il faut maintenant défendre les professions qui s'y développent et institutionnaliser le travail de ceux qui s'y attellent au quotidien. C'est l'un des aspects qui permet de comprendre le travail de l'Association Nationale des Éducateurs de Jeunes Inadaptés, syndicat professionnel né en 1947 pour défendre les intérêts d'une corporation en constitution au cœur de l'enfance inadaptée. L'ANEJI a pour objectif de fournir un cadre légal aux conditions de travail d'une part, et aux qualifications des éducateurs d'autre part, ce qui passe par la création d'une convention collective et d'un diplôme<sup>402</sup>. La première sera signée en 1966 et le second verra le jour en 1967, mais au cours de cet intervalle d'une vingtaine d'années, on ne fera plus de tapage autour d'une réalité que l'on cherche à toute force à institutionnaliser.

L'ANEJI, comme plus tard l'AIEJI (Association Internationale des Éducateurs de Jeunes Inadaptés) dont Joubrel sera respectivement délégué général et président, tout comme la majeure partie des tenants de la profession, reste relativement distant à l'égard des journalistes, notamment vis-à-vis d'Alexis Danan. Si les scandales de la fin des années trente ont eu une fonction instituante<sup>403</sup>, pour les nouveaux promoteurs du domaine au sortir de la guerre la position se doit d'être différente. Il importe, pour ne pas laisser entamer la crédibilité et le sérieux du domaine, de faire bloc face aux

---

<sup>402</sup> S. BouSSION, *Les éducateurs spécialisés : naissance d'une profession. Le rôle de l'ANEJI (1947-1959)*, Rennes, PUR, 2013.

<sup>403</sup> Voir S. BouSSION, « De l'honneur d'une profession. Les éducateurs face aux affaires et à leur retentissement médiatique (1945-1965) », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°13, 2011, pp. 81-100.

révélations potentiellement choquantes de journalistes comme Danan dont l'attention et le combat ne se relâchent pas au sortir de la guerre. On voit alors régulièrement certaines figures de l'éducation spécialisée naissante prendre position contre ce journaliste dont Joubrel écrivait à Guyomarc'h que :

*la personnalité (...) appelle les plus grandes réserves (le journal où il écrit, Libération, annonçait hier qu'il était inculpé d'enlèvement d'enfants!)*<sup>404</sup>

Déjà en 1945, dans un récit qui fera longtemps figure de « roman de la rééducation », Joubrel revient sur cette période et en fait le récit détaillé dans un chapitre de *Ker Goat* intitulé « Quand Paris-Soir s'en mêle ». Il y accumule les raccourcis et passe sous silence les années de travail et de dénonciation d'Alexis Danan, pour ne retenir que la seule année 1937 et le scandale qui suit la mort de Roger Abel au centre d'Eysses.

De manière frappante, Joubrel insiste sur le récit de la campagne menée tambour battant par les journaux de l'époque, mais il ne revient nulle part sur le sort des enfants dans les colonies pénitentiaires, pas plus qu'il ne s'émeut du sort de Roger Abel:

*Un pupille de la maison correctrice d'Eysses, Roger Abel, était mort de tuberculose. Un fait assez banal en soi. Mais « Paris-Soir » s'empara de l'affaire, lâchant la meute de ses rédacteurs (ne s'agissait-il pas des enfants du peuple ?).*<sup>405</sup>

Alors qu'il écrit presque huit ans après des faits dont le détail est largement connu dès 1937, on se demande encore en quoi l'histoire de Roger Abel peut paraître « banale » pour un défenseur de l'enfance comme Joubrel. En effet, lyonnais de naissance, Abel a été confié, à la suite d'un vol, à un patronage de la ville. Il s'en évade. Envoyé à la colonie pénitentiaire de Mettray, il s'en évade également, est repris et envoyé à celle de Belle-Île où son indiscipline le conduit à la colonie pénitentiaire pour les cas réputés les plus difficiles, celle d'Eysses. Il y est mis en cellule d'observation dès son arrivée le 12 mai 1936, au pain sec trois fois par jour, et ce pendant cent cinquante-trois jours, alors même que le règlement de l'Administration Pénitentiaire interdit les punitions supérieures à huit jours de cellule depuis 1930. Il en ressort le 12 octobre 1936 avec une toux persistante avant d'être

---

<sup>404</sup> Lettre de H. Joubrel à J. Guyomarc'h du 25 Mars 1949, citée par S. Boussion, « De l'honneur d'une profession », art. cité, p. 86.

Il faut rappeler que mis au courant des mauvais traitements subis par des enfants, A. Danan a plusieurs fois « enlevé » des enfants pour les mettre à l'abri tout en le faisant ouvertement savoir dès le lendemain dans les colonnes des journaux où il travaillait, aussi bien à *Paris-Soir* qu'à *Libération* ou à *Franc-Tireur*. S'accusant publiquement de rapt il s'adressait alors directement aux juges, aux ministres et aux différentes administrations pour leur demander ce qu'ils faisaient concrètement pour des enfants dans de telles situations. Inculpé pour « non représentation de mineurs » et non pour rapt d'enfant (ce qui lui aurait valu un procès aux assises, avec un retentissement difficilement tenable pour les administrations concernées), Danan fut acquitté à chaque fois et les enfants confiés à d'autres personnes, enfin mis à l'abri. Sur cette affaire niçoise du printemps 1949 à laquelle fait visiblement allusion Joubrel, voir le récit de son principal protagoniste dans A. Danan, *L'épée du scandale*, ouvr. cité, pp. 278-282.

<sup>405</sup> H. Joubrel, *Ker Goat*, ouvr. cité, p. 37.

envoyé quinze jours en salle de discipline puis de retourner en cellule jusqu'à ce que le 6 février 1937 il entre à l'hôpital d'Agen. Le diagnostic des médecins est clair : tuberculose bacillaire. Il y meurt le 1er avril 1937.

Pour Joubrel, le récit de la campagne de presse qui a suivi ce décès lui permet surtout d'exposer sa méfiance à l'égard de la presse, souvent coupable à ses yeux d'exagération et de sensationnalisme, voire de distorsion pure et simple de la vérité pour vendre davantage de papier, même s'il reconnaît là la naissance d'un mouvement de l'opinion publique en faveur de l'enfance malheureuse :

*L'examen de ces articles ne manque pas d'intérêt. Outre qu'il met en relief la puissance incalculable de la presse, il donne l'origine du mouvement d'opinion qui permet peut-être trois ans plus tard, et malgré l'échec de Lamotte-Beuvron, la réussite d'expériences comme celle de « Ker Goat ».*<sup>406</sup>

Sans s'attarder sur les conditions de détention des enfants ni sur la réalité de leur traitement dans les établissements des années trente, Joubrel lie directement cette campagne à l'introduction – dont la réussite éclatante se résume tout entière pour lui dans le seul nom de *Ker Goat* – du scoutisme dans les établissements de rééducation.

Le scandale, qui réapparaît régulièrement au sortir de la guerre – qu'il s'agisse de l'affaire Stahl/Deligny, ou de la mise en accusation de l'Accueil Toulousain dirigé par l'abbé Fernand Paul – met en danger une corporation de plus en plus organisée, technicisée, irréprochable. Après la critique des journalistes et de leur goût immodéré pour le sensationnalisme, on minore ou on requalifie les griefs qu'ils portent au jour. Comme le montre Samuel BouSSION dans l'article précédemment cité, l'ANEJI a une position pour le moins ambiguë puisqu'elle soutient la plupart du temps les institutions et les personnes incriminées, comme l'abbé Paul. Mais ce qui est frappant dans l'abondante littérature produite à l'époque, c'est la manière dont est minoré ce qui peut faire scandale, à commencer par le scandale sexuel dans les institutions.

Depuis l'enquête de Roubaud de 1925 – et même avant, dans le témoignage de Paul Taesch, enfant interné à Bicêtre au début du siècle et que l'on a déjà cité – l'ombre d'une sexualité pervertie, détournée, plane sur les établissements d'éducation spéciale. De ces caïds de maison de correction qui « prennent pour femme » les derniers arrivés, plus jeunes, jusqu'aux filles des maisons de préservation dont les passions amoureuses débouchent sur presque autant de vengeances et de drames, la sexualité est un thème récurrent. Joubrel ne fait rien de bien nouveau lorsqu'il met en scène la hiérarchie qui a lieu dans les maisons de correction au sein des colons et la répartition des tâches, sexuelles comprises, qui en découle :

*Le « fadeur », c'est la « femme », la « gonzesse », le petit qui rend des services, qu'on aide,*

---

<sup>406</sup> *Ibid.*, p. 37.

*qu'on protège, mais qui vous a des complaisances ... par derrière. J'ai été initié, moi, au dortoir de Palacé ! J'avais résisté au début... Mais après, je me suis laissé faire. J'ai même fini par trouver ça normal.*<sup>407</sup>

Mais si dénoncer les perversions que les anciennes institutions d'éducation surveillée généraient chez les enfants devient progressivement un lieu commun dans le domaine, lorsqu'il s'agit des nouvelles institutions de l'après-guerre et de leurs nouveaux personnels, le ton change, y compris chez un auteur comme Joubrel. Au-delà des « mauvaises mœurs » que pouvaient engendrer de mauvaises institutions sur des enfants déjà mal embarqués dans la vie, les abus sexuels de certains éducateurs sur des enfants qui leur ont été confiés commencent à devenir notoires et embarrassent la profession. Alors que l'ANEJI se donne pour fonction d'établir un « *fichier noir* » empêchant le réemploi similaire de membres de la profession s'en étant montrés indignes<sup>408</sup> », Joubrel traite le sujet en propre dans l'un des premiers numéros de la revue de l'éducation surveillée, *Rééducation*, d'une manière relativement surprenante.

D'emblée, alerté par une dizaine de cas dénoncés publiquement dans les semaines qui ont précédé la publication de l'article, Joubrel annonce que le problème s'avère « *d'une importance et d'une gravité très actuelle* ». Le paragraphe suivant ne peut manquer de surprendre puisque Joubrel tient toutefois à être bien précis : « *Sauf exception, il ne s'agit pas ici, entendons-nous bien, d'agissements de sodomites véritables* ». Il précise ensuite la nature des faits avec un souci d'exhaustivité remarquable :

*Mais il n'est question, dans les renseignements qui nous ont été communiqués, que de baisers, d'attouchements, tout au plus de masturbations (1) dont les auteurs semblent toujours avoir compris le caractère coupable, et auxquels ils paraissent n'avoir cédé qu'après une longue lutte intérieure.*<sup>409</sup>

Joubrel procède à ce que l'on appellerait actuellement en droit une « requalification » des faits – encore aujourd'hui courante lorsqu'il s'agit de traiter de viol – où l'absence de pénétration transforme le viol en agression sexuelle, et ferait aujourd'hui passer l'accusé de la cour d'assises à la correctionnelle. Le lecteur-juré sera censé apprécier comme circonstances atténuantes la « longue lutte intérieure » des prévenus, preuve manifeste des tourments que ces derniers ont dû endurer après « avoir compris le caractère coupable » de leurs gestes dont la note de bas de page entre parenthèses tient à préciser la nature :

*Des actes de « manuélisation » suffisent d'ailleurs, on le sait, à constituer un crime aux yeux de la loi pénale. Pour s'y être laissé aller, des instituteurs, des ecclésiastiques comparaissent parfois sur les bancs des Cours d'Assises.*

---

<sup>407</sup> H. Joubrel, *Saint Florent-la-Vie*, ouvr. cité, p. 83.

<sup>408</sup> H. Joubrel, « La pédérastie chez les éducateurs », art. cité, p. 21. Sur le sujet voir également S. Boussion, « De l'honneur d'une profession », art. cité, pp. 91-95.

<sup>409</sup> *Ibid.*, p. 18.



Même si les faits relèvent des assises, qu'ils soient accidentellement le fait de religieux ou d'instituteurs place l'éducateur dans un honorable voisinage. Le ton hésite entre l'absolution et la compassion et on ne peut que s'étonner là encore de la tournure que prend l'article, plus prompt à s'affliger des « lamentables égarements » des adultes, que des conséquences pour les enfants. Autres temps, autres mœurs, très probablement, mais de la même manière que lorsqu'il parle de la mort de Roger Abel, Joubrel ne s'attarde guère sur la victime. Il paraît bien plutôt défendre l'institution et ses brebis égarées.

*La gravité du drame semble donc surtout tenir en ce fait que les cas signalés concernent des éducateurs de grand dévouement, quelquefois même de grand rayonnement, dont la chute plonge leurs amis dans la stupeur.<sup>410</sup>*

Le ton est donné tout comme l'axe selon lequel Joubrel va examiner la question. Comme bien souvent il va chercher à identifier des causes puis des remèdes à de pareils gestes. Sans entrer dans le détail de son argumentation, il faut noter que s'il procède tout d'abord en minorant le scandale, il fait tourner l'ensemble de son développement autour des conditions de travail des éducateurs. Internat, promiscuité, horaires interminables, surmenage, manque de personnel, manque de présences féminines, c'est toute une liste de moyens et de méthodes qu'il ne manque pas de dresser au fil des pages. Joubrel retourne le scandale pour en faire l'occasion d'une revendication corporatiste dans laquelle il ne manque pas de mentionner le travail de l'ANEJI, et les éducateurs autrefois accusés font rapidement figure de victimes expiatoires d'un système qui ne donne pas encore les moyens à ses professionnels de mener à bien leur mission.

*Celui qui sera tombé – l'expérience le prouve – était peut-être parmi les meilleurs.<sup>411</sup>*

Après-guerre, et une partie de la stratégie institutionnelle de l'ANEJI se trouve là, il convient de se méfier du scandale. Instituant, il est tout autant corrosif et difficilement maîtrisable. En cela il peut nuire à l'institutionnalisation d'un domaine qui a besoin de la bienveillance des autorités politiques et administratives dont il dépend. Le domaine se forme, s'organise, et la reconnaissance passe par une forme de respectabilité qu'il convient d'assurer, y compris aux yeux de l'opinion publique. Le temps n'est plus à la dénonciation et il s'agit de mettre en avant le chemin parcouru depuis les années trente, pour inscrire dans l'histoire les marques de sa légitimité.

---

<sup>410</sup> *Ibid.*

<sup>411</sup> *Ibid.*

## 2.2. UNE NOUVELLE CHRONOLOGIE

Pour s'institutionnaliser, et donner une consistance matérielle à ses idées, il faut reprendre à son compte le passé. Pour l'époque qui nous concerne – et au contraire de notre période contemporaine pour laquelle la rupture et la nouveauté seraient en elles-mêmes des gages de légitimité – c'est en cherchant dans le passé que l'on trouve matière à légitimer sa position présente. S'il faut savoir présenter la nouveauté que l'on entend incarner, il faut également la dater pour lui trouver des origines et des pères fondateurs. Pour que la rééducation des années cinquante puisse avoir une assise réelle et ne pas passer pour un simple feu de paille dans l'histoire des conceptions éducatives, il faut qu'elle se raccroche à son propre passé, ou plutôt qu'elle se trouve des racines, des prodromes dans le passé. Mais le passé ne parle pas de lui-même, il n'est que le réceptacle d'événements dont les liens ne sont ni évidents ni nécessaires. C'est par la constitution d'un récit *a posteriori* que s'ordonne une séquence temporelle susceptible de donner de la consistance voire de la légitimité à une réalité présente.

La première étape se déroule en deux temps: choisir les éléments dignes de mémoire et en organiser la chronologie. C'est ce qui va se passer dans le domaine de l'enfance inadaptée au sortir de la guerre, de la part de plusieurs auteurs. Chez Heuyer, tout d'abord, qui à l'occasion du premier congrès de l'UNAR (Union Nationale des Associations Régionales de Sauvegarde de l'Enfance), revient sur son propre travail depuis la création de la clinique annexe de NPI en 1925 jusqu'en 1950<sup>412</sup>. L'histoire qu'il dessine revient sur les principaux personnages de l'époque et se centre sur deux choses : le développement scientifique et technique de la rééducation sous l'égide de la NPI d'une part, et la collaboration d'acteurs institutionnellement et disciplinairement fort éloignés d'autre part. Remontant le fil d'une histoire éclatée entre des acteurs et des initiatives dispersées, il en montre les rapprochements progressifs et l'unité naissante. Cela dans une période où la création de la première chaire de neuropsychiatrie infantile, qu'il occupe, va asseoir définitivement sa place d'une part, et où les tensions internes au domaine de l'enfance inadaptée ont abouti à des ruptures et à des oppositions marquées.

Pour ce qui concerne la fonction même d'éducateur, c'est dans le travail d'Henri Joubrel – romans, articles ou conférences – que l'on trouve le récit *a posteriori* le plus étoffé. L'ancien juriste, ardent défenseur du premier syndicat d'éducateurs, l'ANEJI, établit une chronologie sur laquelle il revient fréquemment dans les années cinquante et où la campagne de presse de 1937 apparaît comme un point de départ. Non pas pour elle-même mais parce qu'elle est concomitante avec la visite à Paris de Baden-Powell, le fondateur du scoutisme. En 1936, invité à prononcer une conférence en Sorbonne, Baden-Powell est ensuite reçu à l'Élysée. C'est cet événement, qui s'avère surtout important pour le scoutisme français, que Joubrel choisit presque à chaque fois de mettre en avant pour en faire le

---

<sup>412</sup> Voir G. Heuyer, « Bilan de vingt-cinq années de travail », *Sauvegarde de l'enfance*, n°3-4, Mars-Avril 1950, pp. 262-273.

déclencheur de la réforme entreprise un an plus tard dans les maisons de correction du ministère de la Justice. Il relate que lors de la venue de Baden-Powell, le Ministre de la Justice de l'époque, M. Rucart, rappelle qu'il est lui-même « père d'éclaireur » et annonce à cette occasion « *qu'il allait demander au scoutisme de l'aider à réformer les maisons d'éducation surveillée*<sup>413</sup> ».

Dans les faits, les deux événements n'ont rien de concomitant et le lien entre la réforme des maisons d'éducation surveillée et le développement des « méthodes nouvelles » d'éducation comme le scoutisme, n'est qu'un raccourci facile, établi après-coup par Joubrel pour asseoir son propos. À tel point que celui-ci résume presque toute la période à l'avènement des méthodes scoutées dans le domaine de la rééducation :

*Les premières initiatives prises dans la ligne actuelle en faveur des jeunes inadaptés furent tournées vers les mineurs délinquants qu'on arracha à la prison ou à des « maisons de correction » ne valant guère mieux. On peut rappeler au passage une date capitale : celle de 1936 avec la campagne de presse de M. Alexis Danan, l'intervention du Garde des Sceaux, M. Marc Rucart, la première sensibilisation du Scoutisme Français à cet appel de « l'enfance dite coupable<sup>414</sup> » et la première tentative de réforme d'une maison officielle d'éducation surveillée par M. Jacques Guérin-Desjardins.<sup>415</sup>*

À la demande du ministre de Justice, c'est à Lamotte-Beuvron, dans la colonie pénitentiaire de Saint Maurice, que Guérin-Desjardins, commissaire national des Éclaireurs Unionistes de France, va essayer de former des instituteurs aux méthodes scoutées afin de réformer l'établissement. Cet essai s'avérera un échec pour bien des raisons qui ne tiennent pas tant aux méthodes en question qu'aux rivalités entre les ministères ou encore à l'hostilité des anciens gardiens à l'égard de ces « nouveaux » moniteurs aux conceptions bien différentes. Mais il fait fonction d'événement fondateur, presque mythique, pour Joubrel qui en fait ni plus ni moins le point de départ de la réforme des techniques de rééducation.

*Quoiqu'il en fut, la tentative ne réussit pas. Je suis cependant persuadé qu'elle était nécessaire, car elle prépara les esprits. Je suis certain qu'elle a frayé le chemin aux réformateurs qui, quatre ans plus tard, à Ker Goat et ailleurs, devaient réussir une expérience semblable.<sup>416</sup>*

Au mépris de toute réalité historique, Joubrel fait de la première période celle d'une prise de conscience nouvelle concernant l'enfance. L'enfant n'est plus un individu à punir ou auquel il faudrait

---

<sup>413</sup> H. Joubrel, *Le scoutisme dans l'éducation et la rééducation des jeunes*, Paris, PUF, Coll. « Païdeia », 1951, p. 47.

<sup>414</sup> Il faut noter que Joubrel n'hésite pas ici à se mettre en scène, même indirectement, dans cette histoire puisque « l'enfance dite coupable » est le titre du premier ouvrage qu'il publie sur le sujet avec son frère Fernand, en 1946.

<sup>415</sup> H. Joubrel, « L'amélioration des méthodes de travail de l'éducateur de jeunes inadaptés », *Éducateurs*, n°73, Janv-Fév. 1958, p. 15.

<sup>416</sup> *Ibid.*, p. 48.

faire expier ses fautes, mais un être fragile à défendre pour le plus grand bien de la société. À la pénitence se substitue la charité, plus encore l'amour, au cœur de l'esprit scout comme de la rééducation qui doit s'en inspirer.

Cette première période, identifiée de la sorte, sert généralement de mise en contexte, elle lui permet de dessiner le fond sombre sur lequel va se détacher en lettres dorées la légende de l'éducation spécialisée qui va naître dans les années d'Occupation. C'est à croire que l'évocation des fameuses « cages à poule »<sup>417</sup>, des cachots, des privations, des coups, ne sert qu'à fixer la toile de fond sur laquelle de jeunes fonctionnaires aventureux comme Chazal ou Pinaud, et d'autres jeunes chefs scouts désintéressés comme Guyomarc'h pourraient spontanément offrir leur énergie, leurs connaissances et en résumé leur vie, aux enfants malheureux. Tout se passe alors comme si le domaine de l'enfance inadaptée ne prenait vie et consistance qu'avec la débâcle, animé par un nouvel esprit porté par des jeunes gens pour lesquels s'engager auprès de l'enfance équivalait à s'engager en politique ou dans la résistance.

*Ceux qui, parmi nous, ont connu la tonique sensation d'appartenir à un mouvement de jeunesse, un mouvement politique, syndical, culturel ou confessionnel, éprouvent la même impression dans le travail qu'ils mènent actuellement en faveur des jeunes délinquants et en danger moral.*<sup>418</sup>

Scouts, communistes, membres de la CGT, religieux de tous poils et même résistants, voilà que tous sont englobés dans le même mouvement à destination de l'enfance par un Joubrel qui n'hésite pas à magnifier ses symboles et qui ne recule devant rien pour leur donner un aspect épique. Il décrit cette période comme celle des « temps héroïques » de l'éducation spécialisée, temps au sein desquels *Ker Goat* est l'exemple même de ce renouveau des méthodes éducatives, de la naissance réelle de la rééducation, ce que l'on peut lire ainsi sous sa plume :

*Ker Goat, a pu le dire le Docteur Dublineau, « marque un tournant dans l'évolution des méthodes de rééducation ». Il a pris, aux yeux de beaucoup de spécialistes de l'enfance inadaptée, la valeur d'un symbole.*<sup>419</sup>

---

<sup>417</sup> Cages grillagées comportant chacune un lit et dans lesquelles les enfants étaient enfermés la nuit, notamment à l'École Théophile Roussel de Montesson. À son arrivée dans l'institution en 1942 le nouveau directeur, Jean Pinaud, les fait détruire. C'est ce qui devient rapidement chez les nouveaux défenseurs du domaine l'un des symboles du changement d'esprit de la rééducation, de la même manière que l'arrachage des barreaux aux fenêtres de certaines colonies pénitentiaires ou qu'un feu réalisé dans la cour centrale d'une institution avec les matraques des surveillants. Ces symboles sont récurrents sous la plume des auteurs de l'époque, et presque constamment véhiculés par Joubrel où ils contribuent largement à la mythologie naissante des temps de fondation du domaine.

<sup>418</sup> H. Joubrel, « Le mouvement de l'éducation surveillée », *Rééducation*, n°3, Janvier 1948, p.3.

<sup>419</sup> H. Joubrel, *Le scoutisme dans l'éducation et la rééducation des jeunes*, Paris, PUF, Coll. « Païdeia », 1951, p. 49. Le choix de la référence au docteur Dublineau n'est pas non plus innocent, puisque c'est le neuropsychiatre qui s'est le plus attaché à la formation des rééducateurs, notamment à l'IMP d'Armentières qu'il a dirigé avant la seconde guerre

On se focalise sur une partie jusque-là délaissée du domaine de l'enfance inadaptée. Aucune corporation ni profession existante n'avait auparavant prétendu traiter du travail au quotidien avec les enfants : celui des gardiens autrefois, rééducateurs ensuite, éducateurs *in fine*. Puisque personne ne s'est intéressé jusque-là à ces personnages – bien plus subalterne que le médecin, l'orienteur-psychologue ou l'assistante sociale – c'est à eux que va s'intéresser Joubrel. Sur cette base, il détermine les pratiques à utiliser au quotidien dans le domaine de l'enfance inadaptée.

Pour employer une métaphore que l'on pourrait tirer d'un roman russe de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, tout se passe comme si dans ce vaste domaine, dont le neuropsychiatre serait le propriétaire, gouvernant le territoire d'en haut et de loin en loin tout en négociant directement avec les puissances supérieures – administratives avant toute chose, mais également politiques, judiciaires et législatives – l'éducateur, selon Joubrel, en devenait le régisseur. Il lui faut s'installer fermement en son sein, tout en montrant à son maître l'étendue de son savoir-faire, l'utilité de ses techniques. Pour s'installer et faire mine d'être là de toute éternité, c'est à ce moment-là qu'il lui faut réécrire l'histoire, une histoire qui ne peut être contestée par personne puisqu'inventée en même temps qu'elle est vécue. Pour justifier sa place par l'étendue de son savoir et de ses techniques, il faudra dans le même temps montrer en quoi celles-ci correspondent et complètent les sciences et les techniques du moment, neuropsychiatrie infantile en tête.

L'histoire que dessine Joubrel lorsqu'il parle de la seconde période, celle de l'immédiat après-guerre est celle de la conquête triomphale du scoutisme dans tous les établissements s'occupant d'enfants inadaptés, enfants délinquants, et sa pénétration dans toutes les têtes pensantes et agissantes du domaine. Il écrit ainsi, presque en direct, une histoire que personne n'a encore écrite, et entre raccourcis, approximations et exagérations grossières, il relie l'évolution de la rééducation à la diffusion du scoutisme et de ses méthodes. Cela, au mépris de la lente et patiente construction du domaine entre NPI, magistrature, ministères de la Santé et de la Justice, œuvres privées, etc. Il cite inlassablement la liste des établissements où tel ou tel point de méthode scout (le fonctionnement en équipe, l'auto-désignation des chefs, le chant choral, les sorties en plein air, les feux nocturnes...) est utilisé explicitement ou implicitement. Il énumère tous ceux où une troupe scout s'est officiellement créée, que ce soit à l'école de Cadres de Montesson ou, plus audacieux encore, à l'école de préservation de jeunes filles de Cadillac dans la Gironde. Si l'engagement de Joubrel apparaît total, le scoutisme est partout, et il n'hésite pas à en faire part sans la moindre nuance :

*À partir de cette époque, l'adoption des méthodes scout devint quasi générale dans les internats médico-pédagogiques, les centres d'accueil, les centres d'observation, les centres de rééducation et les foyers de semi-liberté.<sup>420</sup>*

---

mondiale. Il publie sur le sujet une brochure en 1939 intitulée *La formation des éducateurs pour les internats de mineurs délinquants*.

<sup>420</sup> H. Joubrel, *Le scoutisme dans l'éducation*, ouvr. cité p. 51.

### 2.3. LA NAISSANCE D'UNE MYTHOLOGIE

Une fois les éléments mis en ordre il faut leur donner un sens et une portée, c'est-à-dire un *telos*. Quelle est la fin de tout cela ? Quel est le mouvement vers lequel tout cela tend ?

Si l'histoire est un récit *a posteriori*, le récit n'est pas seulement celui, aride, du scientifique désireux de reproduire un ordre scrupuleux des événements. Ce récit vise également une utilisation qui dépasse le cadre étroit de ce qui s'est réellement passé ou non. La matière même du passé, dont la réalité n'est plus que dans les traces et dans les marques qu'elle a laissées, apparaît plutôt comme une matière à travailler, à modeler, à laquelle donner forme. Dans cette entreprise, l'écriture est bien plus à l'œuvre que le lent travail d'exhumation des sources, d'analyse de leur origine, de recouplement des faits. Le choix de l'adjectif peut décider de la connotation d'une époque et marquer durablement les esprits à son sujet, opacifiant voire effaçant les faits discordants ou qui peinent à rentrer dans ce tableau nouvellement peint.

Ainsi, les « forceurs d'aurore » et les « autres, ceux de la nuit » que retrace la mémoire de Danan en 1961, sont le pendant de « la période rose<sup>421</sup> » et de la « période noire » d'un Joubrel ou d'un Le Guillant. Au-delà de leur simple qualité littéraire, ces expressions rendent compte d'une manière particulière des faits, voire leur demandent de rendre des comptes. On assiste en quelque sorte à l'incorporation des événements choisis dans l'esprit du temps par la littérature, et ce n'est pas le moindre des pouvoirs de cette dernière. Même un auteur comme Joubrel – comme la majeure partie des acteurs de son temps – qui revendique souvent de voir objectivement les choses, de rendre compte fidèlement de la réalité de l'enfance en difficulté et de ceux qui travaillent avec elle, ne dépasse que difficilement la métaphore. Sa revendication d'objectivité ne peut se déprendre des nuances que le langage véhicule et de la diversité des tons qu'il donne aux idées, même les plus formelles. Alors qu'il entend renvoyer dos à dos aussi bien les visions idylliques que cauchemardesques du domaine, véhiculées par un certain usage du langage, la littérature n'est jamais bien loin :

*Sans lunettes roses, mais sans lunettes noires, regardons la nature telle qu'elle est, avec ses clartés et ses ombres. Regardons le ciel et ses nuages. Le soleil nous est souvent caché. Mais les nuages sont parfois légers et sa chaleur les dissipe. Ou bien, le vent souffle fort et emporte les nuages.*<sup>422</sup>

Si Joubrel file la métaphore, il faut insister sur la manière dont la langue associe des idées, entre elles ou aux réalités les plus matérielles auxquelles elle s'attache; la célèbre histoire des couleurs menée par Michel Pastoureau en est un exemple concret. Si une couleur possède telle ou telle valeur à différentes époques et dans différentes sociétés, où elle peut être fétichisée ou décriée, si le vert est aujourd'hui l'étendard de l'écologie là où il était encore au Moyen âge la couleur du diable, ce n'est

---

<sup>421</sup> H. Joubrel, « La période rose », *Rééducation*, n°11, Janv. 1949, pp. 3-5.

<sup>422</sup> *Ibid*, p. 4.

pas en vertu de sa nature intrinsèque ni de celle des objets auxquels il s'applique mais c'est parce qu'il reflète l'état de la langue qui l'utilise et lui donne une valeur<sup>423</sup>. Les mots décrivent une réalité dont ils contribuent grandement à construire l'idée, en en construisant l'image. Littérature et idéologie vont alors souvent de pair, car c'est dans les agencements de phrases, dans les appariements d'expressions, de noms et d'adjectifs, dans les clichés véhiculés que se forment les idées sur une réalité. Ainsi, la « période noire » de la rééducation fait écho aux cachots sombres et humides comme celui dans lequel la pneumonie a éteint petit à petit Roger Abel, aux robes des religieuses en charge des jeunes filles recluses au sein des bons pasteurs, à l'uniforme des gaffes et à leurs matraques pour toute technique éducative. La « période rose » rappelle celle des premiers amours et de la chanson d'Édith Piaf, des confiseries mais aussi des débuts où le sentiment et la passion viennent aiguïser la joie et l'élan. Il n'y a guère besoin d'être un sémiologue bien habile pour voir que c'est de cette manière qu'une mythologie prend forme, dans le domaine de l'enfance inadaptée comme ailleurs. Pour ce qui nous concerne, il est intéressant de voir que c'est par l'intégration de ces événements à la littérature que l'histoire va être reprise et devenir mythe, c'est-à-dire origine première et non questionnée d'un ordre des choses. Pour le dire autrement, c'est dans la manière dont certains acteurs du domaine, Joubrel en tête, vont inscrire cette histoire reconstruite a posteriori dans la littérature qu'elle va s'installer, pour ne plus être requestionnée ensuite. Sans aller trop loin sur ce que l'on peut appeler le récit mythique des origines de l'enfance inadaptée, souvenons-nous que *Mnèmosynè*, la déesse grecque de la mémoire, est la mère des Muses, et que c'est par leur intervention que peut naître le mythe. La fonction du récit est alors de première importance, et même si les lignes en question peuvent aujourd'hui prêter à sourire, elles marquent la manière dont une certaine vision de l'histoire du domaine a pu s'installer profondément, et même durablement, dans les esprits.

Sans pousser trop loin le parallèle avec les études de Jean-Pierre Vernant sur les Grecs<sup>424</sup>, on peut retenir l'idée que le mythe se veut l'explication d'un commencement, un récit des origines. Par opposition au *logos* qui procède par distinction et cherche à identifier des problèmes, en obéissant au principe de non-contradiction, le mythe fonctionne par association. Il mêle, confond, déplace, associe, unit les contrastes en procédant tout à la fois de l'ambigu et de l'équivoque. Il raconte des faits qui n'ont entre eux que des rapports contingents, autrement dit il compose et construit ce qu'il relate pour

---

<sup>423</sup> Voir M. Pastoreau, *Vert, histoire d'une couleur*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2017. Sur la manière dont la profusion des adjectifs dans la langue est une manière de décrire plus précisément le monde, et donc d'en donner une idée, il écrit également : « Au reste, les adjectifs masquent-ils vraiment le vide de la pensée ? Je ne le crois pas. Ils sont utiles, ils ont une fonction descriptive, aident à classer les êtres et les choses, à les différencier et à les identifier ; en outre, comme les adverbes (dont j'abuse également, je l'avoue), ils apportent des nuances et des précisions et donnent au style un aspect visuel, parfois pictural. », dans M. Pastoreau, *Une couleur ne vient jamais seule*, Paris, Seuil, 2017, p. 10.

<sup>424</sup> J.-P. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, La découverte, 1996, chap. 2, pp. 107-153.

lui donner une portée, une ombre projetée au-delà de lui-même. Si sur bien des aspects il ne faut pas pousser trop loin l'analogie avec la structure et la fonction du mythe chez les Grecs, retenons ici qu'il y a quelque chose de fondateur dans le mythe, qui a partie liée avec un usage particulier de la langue : la littérature. Il importe donc de revenir au texte pour voir et comprendre comment le mythe se forme. Celui-ci ne naît pas tout seul, il se construit dans le texte, et il faut alors faire le trajet en arrière, faire un travail parfois fastidieux pour retrouver le détail du texte original, puis comprendre la construction de l'ensemble.

Entre institution et littérature, ce sont ces deux aspects que l'on retrouve chez Joubrel, dont les écrits fourmillent d'exemples de la manière dont le récit va utiliser l'histoire pour en construire une sorte de mythologie. Il y consacre même l'essentiel de ses récits, qu'il s'agisse de *Ker Goat ou le salut des enfants perdus* ou de ses romans comme *La pierre au cou* ou *Saint-Florent la vie*.

Il vaut la peine de s'attarder un instant sur ce dernier ouvrage, qu'il fait paraître sous pseudonyme en 1946. Comme on l'a déjà vu, celui-ci met en scène un enfant d'une dizaine d'années, Michel Marchand, dont le parcours personnel ne sera rien de moins que l'histoire de l'évolution de l'enfance inadaptée entre les années trente et cinquante. Des premières pages dans lesquelles il décrit la vie du jeune garçon dans un milieu populaire, jusqu'à la fin lorsque Michel va revenir à Saint-Florent en tant qu'aide-éducateur cette fois-ci, Joubrel dessine une trajectoire toute entière tournée vers le progrès et la modernité. À l'évolution des méthodes et des conceptions dans l'histoire de la rééducation correspond l'évolution des pensées et de la moralité du jeune garçon. L'ensemble prend alors une figure d'eschatologie par laquelle s'opère le rachat des enfants mais également celui, plus largement, de tout un domaine. De manière assez caractéristique, le plan de l'ouvrage correspond à celui de ses ouvrages ultérieurs, des essais comme *Mauvais garçons de bonnes familles*<sup>425</sup> dans lesquels il traite successivement des « causes, effets, remèdes de l'inadaptation des jeunes à la société ».

Dans la première partie du roman Joubrel pose le cadre, il met en place les uns après les autres les différents éléments qui vont mettre en mouvement l'histoire de Michel. Dit autrement, il met en scène les causes de ce qui sera qualifié ensuite d'inadaptation sociale : la promiscuité, la violence intra-familiale, l'absence du père, les mœurs dissolues de la mère et de la sœur, les bandes de jeunes, l'influence du cinéma. De fil en aiguille Michel et les copains de la « Bande des inséparables » en viennent à voler la cassette dans laquelle leur instituteur conserve le gain des abonnements à la bibliothèque. Voilà pour les effets. Commence alors l'épopée de l'adolescent au cœur de la justice des mineurs et de ses institutions, c'est-à-dire la mise en scène des remèdes, bons ou mauvais.

---

<sup>425</sup> H. Joubrel, *Mauvais garçons de bonnes familles, causes, effets, remèdes de l'inadaptation des jeunes à la société*, Paris, Aubier Montaigne, 1957.



Policier, assistante sociale, juge sont les personnages qui marquent le parcours de l'adolescent du tribunal au quartier pour mineurs, jusqu'à l'institution publique d'éducation surveillée de Saint-Florent, version à peine édulcorée des IPES bien réels de Saint Jodard ou de Saint Maurice. Les allusions sont d'ailleurs à peine voilées et les autres célèbres institutions de l'éducation surveillée sont mentionnées : Vieille-Isle pour Belle-île ou Marjane pour Aniane. Si celles-ci semblent redoutables, Michel arrive à Saint-Florent après être passé par la prison des mineurs où, en l'espace de quelques semaines, il a attrapé la gale. Pour ce qui concerne son arrivée à Saint-Florent, rapidement passé à tabac, abusé sexuellement par les plus grands et même par le sous-directeur, Michel s'évade puis est repris, passe un mois en quartier disciplinaire, subit les privations, les humiliations et les coups jusqu'à ce qu'il tente de se suicider.

Le lecteur suit avec lui la longue liste des accusations déjà portées contre les institutions pénitentiaires par les grands reporters des années trente. Une liste qui sert de description autant que de carte de visite. Au fil de son récit, Joubrel ne manque pas d'insister sur ce que le roman peut montrer bien mieux que le grand reportage : les conséquences morales de ces institutions sur le comportement des individus. Là où Roubaud et Danjou, vingt ans auparavant, ne cachent que peu de chose des scandales sexuels qui se déroulent derrière les murs, avec le silence et parfois la complicité des gardiens, Joubrel s'attache à en montrer l'influence progressive sur la moralité de son jeune personnage. Horrifié par les premiers attouchements, l'habitude fait naître en lui une morne résignation avant qu'il ne tombe littéralement amoureux d'un de ses co-détenus et le prenne « pour femme » comme le dit l'argot du lieu. Même lorsqu'il tente de s'abstraire de son quotidien en allant à la messe, Michel n'y arrive plus et la description de sa descente aux enfers se veut la plus réaliste possible, jusque dans la cellule noire du quartier disciplinaire où il est enfermé avec un autre co-détenu qui a tenté de lui prendre de force le garçon dont il est « amoureux ».

*Alors, le deuxième jour, les nerfs affolés de fatigue, nous nous sommes réconciliés tous les deux, le Bancal et moi... En faisant ensemble ce que le Bancal voulait faire à Bernard. Je n'y vois plus le moindre mal. J'étais même plutôt content d'avoir pardonné à mon ennemi. Et toi aussi, le Bancal, tu es content ? D'ailleurs maintenant, tout nous est égal... Nous nous foutons de tout. NOUS NOUS FOUTONS DE TOUT.*<sup>426</sup>

Alors que le traitement des enfants abolit de plus en plus profondément leur jugement moral, Joubrel ne s'en arrête pas là et fait entrer dans le roman les événements les plus marquants de l'histoire récente de l'éducation surveillée. Au cœur du roman, au milieu de tant de turpitudes morales sur lesquelles il s'appesantit lourdement, Joubrel fait de Saint-Florent-la-Vie le lieu d'une enquête journalistique menée par un reporter opiniâtre au « teint bronzé, petite moustache noire, chapeau marron avec un

---

<sup>426</sup> H. Joubrel, sous le pseudonyme de V. Lapie, *Saint Florent la vie*, ouvr. cité, p. 95.

impermeable clair<sup>427</sup> ». Empêché d'entrer dans l'institution, cet ersatz d'Alexis Danan fait tout de même paraître une enquête qui fait la une de *Pays-soir*, frère homonyme du *Paris Soir* de 1937.

À l'intérieur de l'institution la réaction ne se fait pas attendre, les pupilles font la grève et se mutinent. Ils rouent de coups les gardiens, détruisent autant qu'ils le peuvent l'institution avant de s'en aller dans la campagne environnante. Comme à Belle-île en 1934 ils sont rapidement tous repris par les gendarmes et par les habitants des environs, passés à tabac et entassés dans le quartier disciplinaire de l'institution.

Alors que la première partie du roman condense autour de l'existence du personnage principal ce que l'on peut appeler la « légende noire » de l'enfance délinquante, la seconde va symétriquement s'atteler à décrire sa réforme et son ouverture vers des lendemains assurément plus chantants, sa « période rose ». Et ce, de la même manière, en déplaçant, condensant et accumulant des faits réels sur le cours d'une existence individuelle fictive.

Grâce à l'arrivée d'un nouveau directeur, les cages à poules dans lesquelles sont enfermés les pupilles sont détruites, comme à Montesson en 1942, et tandis que les surveillants râlent contre ces nouvelles méthodes comme à Saint Maurice en 1937, ils sont progressivement remplacés par des jeunes gens plus scouts que gardiens de prison.

*Monsieur Marcel s'est volatilisé. Le Directeur a peut-être vingt-cinq ans. On l'appelle Chef Georges. Trois types du même âge sont ses adjoints. Plus un seul surveillant, plus un seul uniforme. Je n'en reviens pas. Des chefs avec un veston et un pantalon de golf !...<sup>428</sup>*

La meute d'adolescents concupiscent et violents fait progressivement place à des équipes qui, fidèles aux méthodes scout, se choisissent des noms et des cris de ralliement. Ils chantent, sortent de l'institution en marchant au pas au milieu de la campagne, parlent entre eux dans la cour et se taisent à l'école. Michel retourne même à la messe. À l'instar du nouveau directeur le ton des adultes est franc et jovial, ils utilisent tout un ensemble de tests qu'ils font passer aux garçons et passent avec eux de longs moments à parler, expliquer, écouter et recueillir les confidences pour redonner confiance à ceux qui ressemblent désormais davantage à des brebis égarées qu'à des délinquants.

Au mépris de toute chronologie, en retenant les éléments qui importent à son histoire et en les agaçant le plus librement du monde, Joubrel agglomère et condense des faits pour produire une histoire idéale au bout de laquelle c'est la méthode et l'expérience qu'il promet qui apparaissent comme la finalité ultime. Après les temps obscurs de la pénitencier, en mêlant l'histoire de son jeune personnage et l'histoire du domaine, Joubrel fait du renouveau de la rééducation, auquel il entend participer à l'époque de l'écriture de son roman, une véritable fin de l'histoire. La ficelle est certainement grosse pour les acteurs de l'époque, mais elle permet de fédérer différents faits, et donc

---

<sup>427</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>428</sup> *Ibid.*, p. 125.

différents souvenirs. Le récit ainsi produit devient un récit condensé, possible, voire un décalque probable de la réalité, tant la frontière entre les deux tend à devenir ténue.

Une fois dégagée la trame du roman, ce n'est pas tant sa réalité historique qu'il importe d'examiner, mais sa fonction. Au-delà des éléments réels qu'il reprend, il permet avant toute chose de donner l'image d'une unité, d'une continuité à des événements disparates dont les liens ne sont pas évidents, voire problématiques. Le récit ainsi produit sert avant toute chose à donner une direction, un sens aux événements, et à leur assurer une portée susceptible de se projeter dans le réel. Si la mise en récit dans le roman trahit la véracité historique, force est de constater qu'elle cherche à inscrire une réalité dans un ordre des choses qui se déroule au présent. L'ouvrage de Joubrel n'est pas un ouvrage de propagande mais il n'en reste pas moins qu'il vise à faire connaître la rééducation de son temps en essayant de l'asseoir sur une origine probable. Le récit donne naissance à des symboles, qui ne sont pas tant des transcriptions de la réalité que des archétypes de ce que l'on peut y rencontrer et qui orientent notre manière de la saisir.

Plus précisément, disons que pour décrire et critiquer l'institution pénitentiaire Joubrel reprend des points qui étaient saillants dans les récits des grands reporters. Dans son enquête de 1925 Roubaud a installé les éléments autour desquels va se construire la critique des maisons de correction bien au-delà de sa date de publication : le mélange d'enfants aux situations bien différentes, l'inutilité des travaux qu'ils y effectuent, le vice et la perversion morale qui règnent partout, la violence et la bêtise des gardiens. Dans la première partie de son roman, Joubrel déplie ces caractéristiques autour de l'existence de Michel Marchand à Saint-Florent-la-Vie.

De manière symétrique, dans la suite de son récit, il installe à son tour des éléments qui vont devenir incontournables dans la pensée et la représentation du domaine. Pour être parfaitement exact, il ne s'agit pas de dire que ce roman de Joubrel est fondateur et installe une sorte de « manière de penser » la rééducation moderne qui se conformerait ensuite aux thématiques qu'il développe. Ce serait aller bien plus loin que l'efficace d'un petit ouvrage publié sous pseudonyme au sortir de la guerre et qui ne concerne qu'un domaine en marge. Mais il s'agit de voir, dans ce roman, les points qui seront régulièrement repris à l'époque et surtout par la suite lorsqu'il s'agira de parler du renouveau des institutions éducatives. Pour le dire autrement, il nous importe de bien saisir en quoi le roman de Joubrel expose des catégories d'après lesquelles on pensera, par la suite, le travail de la rééducation. À travers l'exemple de ce roman, on entrevoit comment se forge un mythe de l'histoire de la rééducation, mythe qui va contribuer à instituer la rééducation moderne. Car si elle a besoin de lois, de financements, de murs et de règlements, l'institution tient aussi par le discours qu'elle véhicule à son propre sujet, sur son histoire et ses origines. Le discours n'est pas uniquement celui des rapports, règlements, cahiers et fiches d'observation (le discours officiel) ; il ne se réduit pas à celui que produisent les entrailles de l'institution pour exercer sur les corps la discipline qui lui permet de

perdurer. Il n'est pas non plus celui des individus qu'elle domine. Récit confisqué, caché, influencé ou empêché, qu'il s'agirait de retrouver pour permettre à ces individus de se réapproprier leur condition. Entre ces deux pôles c'est toute une constellation de discours variés qui vient s'agglomérer à l'institution et qui, partageant une histoire et un langage commun, participe de son inscription dans le temps et dans l'espace. Pour le dire autrement l'histoire des institutions ne se tient pas seule dans le temps par la seule force de ses procédures et de son régime scriptural interne, elle s'appuie sur une multitude de textes aux régimes variés qui permettent d'en diffuser l'influence, d'en étendre et d'en assurer l'idéologie sous-jacente. L'article de revue, le grand reportage, le roman, tout comme la conférence publique, l'intervention radiophonique ou encore la représentation cinématographique, sont alors autant d'éléments qui participent de cette constellation et dont l'examen s'avère éclairant pour dégager les mouvements idéologiques qui sous-tendent les institutions.

Il est important pour un domaine qui se crée d'écrire sa propre histoire et c'est ce que font les principaux acteurs une fois que le domaine s'institutionnalise dans les années cinquante, qu'il s'agisse de Joubrel, Heuyer<sup>429</sup> ou même Le Guillant<sup>430</sup>. En écrivant son histoire on raconte sa légende et d'une autre manière c'est bien la tâche que Deligny va se donner dans les Cévennes et sur laquelle il nous faudra revenir dans la dernière partie de ce travail, pour questionner plus avant son propre rapport à ce que peut être une institution.

Notons pour l'instant que si le scandale est instituant, le mythe l'est tout autant. Pour que la rééducation s'inscrive comme institution – ce qui est l'enjeu des années d'après-guerre – elle doit s'inscrire dans une histoire. Le mythe, en redessinant la temporalité, réinscrit les faits dans un assemblage narratif qui s'affranchit des conditions historiques où ils naissent. Le mythe assemble, condense et inscrit les faits dans un temps qui n'a plus à être questionné mais seulement accepté. C'est le temps des fondateurs qui se dégage sur le fond de la noirceur de l'époque qui l'a précédé, de la même manière que la Renaissance a longtemps émergé d'un Moyen-âge sombre et inconnu, sale, barbare et violent. C'est le temps des grands personnages où le détail n'entre plus en ligne de compte puisque s'élèvent les grandes intentions, les hautes figures et les gestes héroïques. Contre l'humilité historique, le mythe ouvre un temps de l'épopée qui ne manque pas d'imprimer aux époques suivantes certains de ses aspects.

---

<sup>429</sup> G. Heuyer, « Bilan de vingt-cinq années de travail », art. cité.

<sup>430</sup> L. Le Guillant, « Les problèmes », *Sauvegarde*, n°12-13, Juin-Juillet 1947 ; dans lequel Le Guillant revient sur l'histoire de l'Assistance publique, de ses différentes lois et institutions. Ce retour historique permet de remettre en perspective les questions que posent, au moment où il écrit, un certain nombre des idées sur lesquelles reposent les pratiques au sortir de la guerre (placement rural, orientation professionnelle, vie en internat, formation et collaboration des professionnels de l'enfance, paternalisme social). Faire retour sur l'histoire c'est alors chercher dans la constitution du domaine, comment se sont formées certaines idées devenues le socle non-questionné de pratiques. Chez Le Guillant, pour discuter de ces dernières, il faut remonter jusqu'aux premières et montrer leur constitution. Sur un plan pratique, le présent travail n'entend faire rien de plus que s'inscrire dans cette optique.

Dans le domaine de l'enfance inadaptée, cette sorte de mythe des origines tel qu'il est présenté entre autres par Joubrel, va régulièrement constituer la trame de fond de la réflexion. Loin du détail des différentes époques, de l'imbricatio des institutions, des querelles et des tensions entre des acteurs bien différents, l'histoire va vite gommer toutes ces aspérités pour adhérer à une origine mythique dont les traits emprunteront largement aux récits de Joubrel. Ainsi de l'éducation spécialisée qui serait née de l'arrivée de ces jeunes gens dévoués et plein d'énergie au sortir de la guerre, qui vont prêter leurs traits à l'identité toute entière du métier. Malgré quelques études historiques précises, les réflexions qui ont cours sur le métier d'éducateur renvoient souvent tout le domaine à une proto-histoire mythique, en-deçà de la création du diplôme de 1967, où le détail des faits cède le pas à l'impression générale des traits. On parle plus volontiers de l'identité de l'éducateur spécialisé que de son histoire, c'est-à-dire des qualités censées être les siennes – presque de toute éternité – entre modèle « professionnel-technique » et « familial-charismatique<sup>431</sup> », plutôt que du détail réel de la constitution de son métier, de ses fonctions et de ses attributions. Là encore, on s'attache à décrire un personnage que l'on crée, c'est-à-dire un substrat biologique que l'on peut affubler de caractéristiques plus ou moins réalistes, plutôt que la fonction d'éducateur, au cœur des questions et des oppositions qui lui ont donné naissance.

#### 2.4. DE LA DENONCIATION A L'INSTITUTION

Entre les dénonciations des années trente et la réécriture de son histoire après-guerre pour donner une assise à l'institution, qu'en est-il de l'image de l'enfance malheureuse dans les années cinquante ? Comment l'influence des grands reportages des années trente va-t-elle perdurer au-delà de la Seconde Guerre mondiale ? Comment le discours général concernant l'enfance inadaptée va-t-il passer de la dénonciation à l'institution ?

Pour répondre, il faut déjà considérer un certain nombre de trajectoires individuelles. Certains acteurs ont fait partie, au sein des rédactions, du combat pour l'enfance et continuent quinze, vingt, trente ans plus tard. C'est dire que le journalisme a non seulement eu une influence sur l'image que le pays tout entier a eu de l'enfance malheureuse, mais qu'il a été également une matrice, pratique et parfois

---

<sup>431</sup> Voir à ce sujet l'ouvrage qui a fait date, de l'un des plus fins connaisseurs et acteurs du domaine, P. Fustier, *L'identité de l'éducateur spécialisé*, paru en 1972 (réédité chez Dunod, Paris, 2009). Fustier cherche à identifier quelles sont les différents modèles idéologiques qui ont cours dans le métier, à partir d'articles écrits par certains des acteurs du domaine entre les années d'après-guerre et les années soixante-dix. Hormis l'intérêt pratique que l'on peut porter aux modèles qu'il dégage, on peut lui adresser deux critiques principales qui sont exemplaires de la manière de traiter l'histoire des idées qui ont constitué le domaine : d'abstraire l'enquête sur les idéologies de leur contexte matériel (historique, institutionnel, législatif, culturel...), et de procéder après-coup à l'utilisation d'un amalgame de représentations tirées d'époques aux tonalités fort différentes et d'auteurs aux positions rarement identifiées.

stylistique, pour certains de ses défenseurs. On pense à Alexis Danan bien entendu, qui fonde en 1937 la Fédération nationale des comités de vigilance et d'action pour la protection de l'enfance. Usant de la notoriété du journal pour lequel il travaille, *Paris-soir*, les « comités Danan » essaient un peu partout en France et entendent bien constituer un réseau de veille sur la situation de l'enfance malheureuse, repérer et signaler les situations les plus difficiles, alerter et maintenir sous surveillance les pouvoirs publics<sup>432</sup>. Après-guerre, il crée en 1953 la revue *Les cahiers de l'enfance* qui deviendra en 1963 *La tribune de l'enfance* dont il sera le rédacteur en chef jusqu'à sa mort, en 1979.

D'une autre génération, Henri Joubrel a également débuté ses travaux de plume en écrivant dans un journal à grand tirage, *L'illustration*, dans les années 1942-1943. On pense également à Clara Candiani qui a commencé par écrire des grands reportages sur l'enfance malheureuse dans la presse des années trente, et qui est surtout restée célèbre parce qu'elle a animé de 1947 à 1981 une émission sur *Paris Inter* (qui deviendra *France inter*), *Les français donnent aux français*. Entrée au *Figaro* en 1927, elle s'intéresse particulièrement à la cause de l'enfance et des familles en difficulté après-guerre. Proche des milieux catholiques, elle travaille avec l'abbé Pierre et anime cette émission qui fera date pendant plus de trois décennies. Clara Candiani fait partie de ces figures oubliées du domaine mais dont le travail de diffusion a été considérable pour faire connaître à l'extérieur du domaine ce qui s'y passait, et pour que le domaine puisse s'y voir comme en un miroir. Dans plusieurs de ses émissions elle conjugue des interviews de figures de l'époque comme Heuyer ou Chazal<sup>433</sup>, et des comptes rendus sur telle ou telle initiative comme la tournée de concert de la chorale de Ker Goat<sup>434</sup>, le congrès de l'AIEJI<sup>435</sup> ou celui de l'UNAR<sup>436</sup>.

Pour le dire autrement, l'action de ces « passeurs » – à la fois connaisseurs du domaine et relais avec les moyens médiatiques de l'époque – permet d'installer au sortir de la guerre l'enfance et les conditions de vie des familles en difficulté dans le paysage médiatique français. Ils ne sont plus seulement vus à travers le prisme de faits divers retentissants ou de condamnations morales bon ton mais leurs problèmes s'inscrivent dans le temps, durablement, comme un fait, fruit d'une réalité sociale douloureuse et non pas simplement comme des faits divers montés en épingle par les journaux du temps. Ce sont des problèmes aigus sur lesquels des individus engagés – Danan pour l'enfant, ou l'abbé Pierre pour les mal-logés – insistent et travaillent avec opiniâtreté non seulement pour utiliser leur aspect spectaculaire, mais surtout pour le dépasser et tenter d'inscrire une réponse dans le temps. Ils utilisent et exploitent les outils et les méthodes de leur époque, et inscrivent l'enfance et ses problèmes au cœur des inquiétudes sociales du pays.

---

<sup>432</sup> Voir, P. Quincy-Lefebvre, « Les campagnes de presse : un creuset militant pour l'enfance. », ouvr. cité, pp. 35-36.

<sup>433</sup> *Rééducation*, n°26, Nov. 1950, p. 40.

<sup>434</sup> *Rééducation*, n°11, Janv. 1949, p. 38.

<sup>435</sup> *Rééducation*, n°80-83, Sept-Dec 1956, p. 157.

<sup>436</sup> *Rééducation*, n°60-61, Nov-Dec 1954, p. 67.

C'est un travail qui mériterait certainement des analyses plus détaillées que l'esquisse que l'on peut en donner ici, mais il faut noter l'évolution d'un mouvement des années trente à la fin des années cinquante qui va procéder à l'inscription des problèmes de l'enfance dans les problèmes sociaux du pays. Le sort des enfants en difficulté n'apparaît plus comme celui de pauvres gamins livrés aux mauvais soins de l'administration pénitentiaire, sur lesquels quelques héros du grand reportage essaient de braquer les projecteurs, dans un mélange de sensationnalisme et d'engagement. Il devient progressivement une des dimensions de la question sociale, illustrant la manière dont une société peut tenter de résoudre les maux qu'elle provoque.

Cela étant, la reconnaissance arrivant, le potentiel politique s'amenuise. On ne revendique plus au nom de l'enfance en danger, mais on recherche des solutions, on met en exergue des tentatives nouvelles, on cherche des innovations pour endiguer un problème endémique dont la nocivité ainsi reconnue nuit d'autant moins à l'ordre établi. Pour le dire autrement, le sort de l'enfance malheureuse ne fait plus scandale, soumis aux aléas du calendrier politico-médiatique du moment. Il s'inscrit dans la durée. Il gagne en visibilité ce qu'il perd en nocivité pour l'ordre établi, lequel se voit contraint de s'y intéresser et s'arc-boute face à la déstabilisation potentielle dont cette question est porteuse. Le domaine de l'enfance inadaptée s'institutionnalise et ses principaux tenants y gagnent en légitimité. La législation évolue également et renforce la protection civile des mineurs en danger avec l'adoption de l'ordonnance du 23 décembre 1958 relative à la protection de l'enfance et de l'adolescence en danger. Le juge des mineurs devient compétent pour se saisir de la situation de tout mineur en danger ou en risque de l'être.

La condition des enfants malheureux, les institutions qui s'en occupent, les moyens et les dispositions législatives s'améliorent au cours de la période d'une manière indéniable. Il y a loin des vagabonds reçus par Heuyer au patronage Rollet au milieu des années vingt jusqu'aux enfants diagnostiqués et orientés trente ans plus tard. Mais cette visibilité et cette reconnaissance accentuent l'inclusion de ce type particulier de population en souffrance dans le fonctionnement du système politique et économique. L'enfance malheureuse n'est plus une cause, elle est une réalité, un des aspects de la question sociale en France. Au nom de tel ou tel enfant victime de maltraitance de la part d'un système censé l'aider on ne demande plus la tête d'un ministre ni la chute d'un gouvernement, mais toutes les semaines les auditeurs de *France Inter* peuvent faire un don pour venir en aide aux familles repérées par Clara Candiani. Après le travail des « héros » de l'enfance, de ces chevaliers dont la plume servait d'épée comme aimait à se décrire Danan, le sort des enfants malheureux est connu et il convient de s'y confronter avec les moyens et les méthodes appropriés.

L'émotion cède le pas à la gestion et c'est toute une économie des sentiments politiques qui va se retrouver progressivement dépourvue d'objet. Alors qu'à la fin de la période la revendication politique semble avoir cédé le terrain aux seuls questionnements techniques et financiers, un certain nombre d'auteurs au début des années soixante témoignent d'une forme de désenchantement. Si le

domaine est solidement installé sur les plans législatif, institutionnel et même idéologique, des personnages comme Le Guillant ou Joubrel, vont faire état dans leurs derniers écrits de ce manque d'élan, de souffle, d'idéal. D'une manière assez frappante lorsqu'on sait combien leurs positions politiques et idéologiques divergent, leurs derniers ouvrages respectifs, publiés à un an de distance, méritent qu'on s'y attarde, pour deux raisons au moins. D'une part, parce qu'ils sont révélateurs du passage d'une réflexion sur *l'enfance* – « dite coupable » pour Joubrel, inadaptée pour Le Guillant – à une inquiétude pour la *jeunesse* sensible dès leurs titres : *Jeunesse en danger*<sup>437</sup> pour l'un, et *Jeunes « difficiles » ou temps difficiles ?*<sup>438</sup> pour l'autre. D'autre part, parce qu'ils partagent un ton commun, entre scepticisme et désenchantement, quant aux évolutions de la société de leur temps.

Est-ce le fait d'un changement d'époque ? D'une génération nouvelle, entre bande et blousons noirs, plus désabusée que les précédentes, qui se choisit héros et stimulants à l'avenant ? Si l'on reste sur le terrain du langage et de la signification des mots d'une époque, que veut dire ce passage de l'inquiétude au sujet de l'enfance à celle que font naître les jeunes dans les années soixante ? Ne peut-on pas lire dans le passage de *l'enfance* à la *jeunesse*, l'une et l'autre malheureuses, que les problèmes de la première apparaissent si ce n'est résolus, du moins « pris en charge »<sup>439</sup> ?

Le Guillant entend examiner les problèmes de la jeunesse en combinant approche individuelle et sociologique. C'est ce second aspect qui nous intéresse ici. Il dresse le portrait d'une société privée d'idéal, incapable de proposer à la jeunesse l'élan nécessaire pour qu'elle puisse canaliser son énergie, sa vitalité. Celle-ci s'affaiblit faute d'avoir quelque chose à la mesure de ses aspirations, et ses héros, le personnage de *Bonjour tristesse* de Françoise Sagan ou le James Dean de *La fureur de vivre* – dont le titre original, *Rebel without cause*, s'avère plus éclairant – sont avant tout marqués par l'ennui et l'attraction pour l'autodestruction. L'atmosphère sociale s'avère pathogène pour un certain nombre de jeunes qui s'orienteront plus facilement vers des comportements délictueux ou pathologiques. Faute de comprendre ce climat social, il est impossible de leur venir en aide.

Mais Le Guillant n'entend pas en rester à ce constat désabusé. S'il dresse le portrait délicat de ce qui lui apparaît comme un changement d'époque, il identifie clairement la réponse à apporter par les adultes dans une mobilisation collective capable d'éduquer activement la jeunesse. Membre du conseil d'administration des CEMEA, Le Guillant est un militant de l'éducation populaire autant qu'un acteur de premier plan de l'enfance inadaptée, et c'est pour lui dans les « activités éducatives » que la jeunesse pourra trouver le mouvement nécessaire pour dépasser l'apathie sociale :

*ce que peuvent apporter aux jeunes de multiples activités éducatives ; non seulement la*

---

<sup>437</sup> H. Joubrel, *Jeunesse en danger*, Paris, Fayard, 1960.

<sup>438</sup> L. Le Guillant, *Jeunes « difficiles » ou temps difficiles ?*, Paris, Éditions du Scarabée, 1961.

<sup>439</sup> Sur la manière dont on peut examiner le développement du thème de la jeunesse au cœur des problématiques sociales et politiques à partir de l'après-guerre, voir L. Bantigny, *Le plus bel âge ? Jeunes et jeunesse en France de l'aube des « Trente glorieuses » à la guerre d'Algérie*, Paris, Fayard, 2007.



*découverte et l'apprentissage du réel technique, mais aussi celle du réel humain et social, de la nécessité et des bienfaits de la collaboration et de l'entr'aide, de relations humaines solidement fondées, authentiques.*<sup>440</sup>

Contre le développement technique des sociétés industrielles et l'isolement de l'individu capitaliste, reclus dans la satisfaction illusoire de ses besoins matériels, Le Guillant en appelle à l'authenticité des rapports humains, à leur multiplicité, à la confrontation directe de chaque individu avec le monde naturel et social, pour dépasser cette vision pessimiste de la jeunesse, excusée ou condamnée par une neurasthénie qui lui aurait été assignée comme un destin. Ce n'est pas un hasard s'il termine son ouvrage en citant longuement Makarenko qui insiste sur l'importance de la « joie du lendemain » dans une existence humaine, d'une aspiration capable de dessiner une perspective la plus lointaine possible à l'action individuelle pour mieux l'assurer.

Joubrel de son côté, ne dessine pas un tableau bien plus réjouissant de la société dans laquelle doit prendre place la jeunesse de l'époque. Il en fait même l'une des causes de l'inadaptation de la jeunesse, de ses dérives délinquantes. Par la frénésie des activités qu'elle impose, son rythme sans cesse accéléré, son bruit perpétuel, ce sont d'abord les repères biologiques de l'individu qui sont attaqués avant que ne soient troublés ses repères psychiques. Et Joubrel de faire dans ses derniers ouvrages comme *Jeunesse en danger* publié en 1960, le procès d'une époque qui intoxique les individus :

*Dans cette civilisation technique, audio-visuelle, de « massification » et de « robotisation », dans cette histoire accélérée où si souvent ce qui était juste hier ne l'est, au su de tous, plus du tout aujourd'hui, dans ce monde fiévreux piqué au jazz, crispé aux feux rouges dans l'impatience des feux verts, brûlant chaque jour des milliards de franc en fumée de tabac et en préparatifs de guerre, dans ce monde de plus en plus bourré de « tranquillisants » et qui, dans l'attente d'une nouvelle morale, d'un humanisme planétaire avant de devenir interplanétaire, cherche le bonheur dans les pharmacies, comment l'enfant ne donnerait-il parfois des signes de nervosisme alternant avec des périodes de totale passivité ?*

*On alimente les cerveaux à l'acide phosphorique et glutamique, on les stimule à la caféine, on les déconnecte au largatyl, on les engourdit au gardénal, parfois on les « lave » au penthotal ou même on les sectionne au bistouri : on ne se demande pas assez combien celui de l'enfant, si impressionnable, aurait besoin d'être protégé.*<sup>441</sup>

Pour celui dont l'un des premiers ouvrages portait sur la « fatigue nerveuse » et qui alternait semblait-il des périodes d'intense activité et d'épuisement psychique, il n'est pas anodin de voir dans le fonctionnement déréglé de la société de l'époque la cause de ce genre de maladie. Le règne des

---

<sup>440</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>441</sup> H. Joubrel, *Jeunesse en danger*, ouvr. cité, p. 31.

molécules sur l'individu, pour accompagner, dicter ou exalter les différents moments de sa journée ou les différentes étapes de son existence semble n'avoir pas de limite et l'individu a non seulement perdu le contrôle de ses propres conditions de vie, mais également celui de la régulation de son propre organisme. Dans une sorte de cercle vicieux, les indices de délabrement apparaissent tout autant comme des causes des pathologies qui touchent la jeunesse, et le conservatisme de Joubrel se fait plus amer encore lorsqu'il détaille l'influence délétère de ses cibles préférées : le jazz, le cinéma, la littérature de Sagan ou de Boris Vian. Dans une société où se repérer est rendu presque physiquement impossible tant les sollicitations et le mode de vie qu'elle impose saturent – ou comme il le dit « stupéfient » – l'individu, il n'est plus d'aiguillon moral qui tienne, capable de donner un but, une direction à la jeunesse. Livré aux interpellations sans cesse plus nombreuses d'un monde frénétique, l'individu moderne en a perdu jusqu'au respect des institutions sur lesquelles reposaient la forme et la cohérence de la société : l'État, l'Église, l'Armée.

*Les capacités adaptatives de l'individu ne peuvent évoluer aussi rapidement que les exigences du milieu qui l'entoure. Beaucoup d'initiatives du progrès ne sont plus à l'échelle humaine. La désintégration des valeurs traditionnelles accompagne celle de l'atome. Tout ce qui faisait la solidité de la civilisation antérieure se lézarde et, par pans, s'effondre. Nous ne disons pas qu'il faut s'en indigner ! Nous disons qu'il faut le savoir et agir en conséquence.*

*Avant tout, une société a besoin d'ordre. Or, de nos jours, le Gouvernement, les Églises, l'Armée sont l'objet de railleries non seulement d'une poignée de citoyens « affranchis », comme par le passé, mais du grand nombre. Chacun, ou presque, s'estime en droit de discuter, de contester, de refuser.<sup>442</sup>*

Sans colonne vertébrale susceptible d'arrimer l'existence des individus à un ordre et à des finalités qui les dépassent – ou qui, pourrait-on dire, les transcendent – la société n'est qu'un bouillonnement constant dans lequel des bacilles peuvent s'introduire aisément et en menacer la cohésion, c'est-à-dire la santé. Sans institution pour soutenir cet ordre garant de la cohésion de l'ensemble, le corps social est en danger, et ce danger s'attaque à ses parties les plus fragiles, les plus faibles, les moins aguerries : les jeunes. La contamination est générale, du corps suractif des individus jusqu'au corps social tout entier, dépossédé des membres vigoureux dont la fonction était avant toute chose instituante. Que reste-t-il pour les remplacer ? Rien, et c'est bien là tout le problème d'une jeunesse qui ne peut qu'être la proie d'une société qui s'emballe, et qui ne peut trouver une matière sur laquelle diriger son énergie pour lui donner une forme.

*Mais ce qu'on peut s'accorder à reconnaître, c'est que rien ne remplace, pour la grande majorité des hommes, les idéaux qu'ils détrônent. On renverse les statues, mais les socles*

---

<sup>442</sup> H. Joubrel, *Mauvais garçons de bonnes familles*, ouvr. cité, p. 55.

*restent vides. Le divan du psychanalyste ne vaut pas, pour la plupart, l'autel et le confessionnal. La « libre pensée » comme la « philosophie de l'absurde » ne séduisent que le petit nombre, et sans lui ôter le risque d'amertume et de peur. Les partis politiques ne soulèvent guère de foi.*<sup>443</sup>

Au-delà des institutions déçues, ce sont les idéaux qu'elles incarnent qui disparaissent. Ce faisant, c'est l'adhésion qu'ils suscitaient qui fait disparaître à petit feu la cohésion qui était nécessaire à la société tout entière. Sous la plume de Joubrel l'idéal prend les atours du religieux auquel la psychanalyse ou la politique ne sauraient se substituer efficacement. Il est intéressant de constater que c'est, comme chez Le Guillant, la question d'un élan, d'un mouvement, d'un souffle capable d'animer la jeunesse dont il est question ici et qui seul, peut lui donner à la fois une forme et une direction. Chez le psychiatre communiste il s'agit de trouver les idéaux capables d'unir la jeunesse pour qu'elle prenne possession d'un avenir qui lui appartient. Chez le magistrat catholique il s'agit de lier entre eux des individus pour qu'ils trouvent leur place dans une société pérennisée.

À la fin des années cinquante, face à l'émergence de la jeunesse et de ses problèmes dans un monde qui semble nouveau, l'enfant en marge, cet être abandonné, maltraité, en danger, ce malheureux que l'on retrouve vagabond entre les pattes des adultes sur le pavé de Paris ou colon indocile à la colonie pénitentiaire d'Eysses, voit sa situation si ce n'est réglée, au moins identifiée. Il a trouvé des défenseurs, des voix pour exister au-delà des murs de sa chambre-cellule ou des pages noires et blanches des grands quotidiens des années trente. Découvert tardivement, tout se passe comme s'il était finalement (re)connu et ce faisant installé dans de nouvelles institutions – solidement appuyées sur des nouvelles législations et de nouvelles méthodes – qui, après la période d'ébullition de l'après-guerre, atteindraient enfin le bruit régulier d'une machine qui fonctionnerait au bon régime, au diapason d'une mécanique plus générale dans laquelle elle prend place, celle de l'ordre économique-politique de l'époque.

En ce sens on peut dire que l'enfance inadaptée en tant qu'institution devient la plus efficace à partir du milieu des années cinquante, lorsqu'elle a fini de dire ce qu'est un enfant en danger et comment il convient de le traiter. Assise sur ses définitions et ses nomenclatures, rassurée par ses procédures et ses méthodes, elle peut maintenant fonctionner rondement. Dans ce ronronnement d'horlogerie les voix dissidentes disparaissent peu à peu. Le Guillant se retire, il meurt en 1968, Wallon en 1962, à Toulouse Plaquevent est remplacé et Deligny, loin de Paris à partir de 1954, se fait progressivement oublier. L'enfance n'est plus un problème pour une société qui pense lui avoir donné voix et droits. Quelques années avant l'explosion de 1968, « place à la jeunesse », cette nouvelle catégorie devenue rapidement le cœur des inquiétudes du temps.

---

<sup>443</sup> *Ibid.*, p. 56.

### 3. SCIENTIFIQUE, JURIDIQUE, CARITATIF : UN NOUVEAU VOCABULAIRE ET UNE NOUVELLE GRAMMAIRE

Dans le domaine de l'enfance inadaptée, les ouvrages ne sont pas légion, et ils proviennent le plus souvent de zones du savoir bien identifiées. Médecins, juristes, psychologues publient articles et ouvrages dans les revues et dans les collections de leurs disciplines respectives, dont ils respectent le plus souvent les codes et les attendus. Comme on l'a déjà vu, il s'agit pour chacun de se faire reconnaître au sein de son aire professionnelle ou disciplinaire, avec son objet et ses méthodes propres. Ainsi des neuropsychiatres infantiles dont il faut faire connaître et accepter la spécialité dans le champ des études psychiatriques, ou des juges des enfants dont la spécificité est en jeu dans les couloirs des palais de justice afin de rompre avec la réputation de « juges minus ».

Dans les faits, pour les uns et les autres, l'opération peut s'avérer pour le moins paradoxale. Il s'agit d'utiliser les termes et les outils discursifs de leur domaine d'origine, pour faire valoir leurs propres caractéristiques. Entre rupture et continuité, l'établissement de leur autonomie ne peut se faire qu'à la croisée de ces mouvements centripètes et centrifuges. Centripètes, dès lors que pour être reconnus à l'intérieur de leurs domaines professionnels ou de leurs disciplines il leur faut en utiliser les codes et les modes d'exposition qui y ont cours. Centrifuges, parce que c'est de cette reconnaissance interne que peut dépendre ensuite la reconnaissance de leur spécificité, et donc l'autonomie à partir de laquelle ils vont pouvoir s'en détacher et se constituer de manière plus indépendante. Ces nouvelles fonctions, nouvelles méthodes et nouvelles disciplines ne peuvent naître que si elles sont reconnues à l'intérieur de leur champ d'origine, mais ne peuvent se constituer que dans l'écart qu'elles dessinent avec eux.

Au cœur de ce mouvement, la langue utilisée, c'est-à-dire le vocabulaire adopté autant que la manière d'exposer ses idées, hypothèses ou résultats, est un élément crucial. C'est dans la constitution d'une langue au sein de laquelle se retrouve ce que l'on peut appeler à la suite de Wittgenstein un « air de famille<sup>444</sup> », qu'un domaine conquiert une place propre dans le champ de force des disciplines et des professions. À l'inverse, c'est par l'examen de cette langue, de ses reprises comme de ses spécificités, de ses traits communs et de certaines de ses caractéristiques, que l'on peut saisir la réalité – et dans une certaine mesure la matérialité – d'une institution naissante.

Pour le dire autrement, l'institution ne s'installe pas uniquement grâce à la matérialité qui la soutient, ni par les idéologies qui la traversent, mais elle se montre aussi dans les mots qui sont les siens et dans lesquels se croisent ces deux dimensions. Elle relève d'une analyse tout autant matérielle qu'idéologique, mais c'est dans le langage qu'elle développe et véhicule que se croisent ces deux dimensions. Raison pour laquelle l'examen philosophique se révèle plus propice qu'un autre pour

---

<sup>444</sup> L. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, (1953), Paris, Gallimard, 2004,

croiser ces deux domaines de réalité et révéler la manière dont ils s'incarnent dans la réalité d'une langue. Reflet des idées d'un temps et d'un lieu, dépôt matériel des luttes d'influence d'une époque, l'examen du langage d'une institution peut en retour nous en apprendre à la fois sur les idéologies qui la traversent et sur l'organisation matérielle qui en découle.

Pour ce faire, l'examen peut porter sur la langue propre à l'institution : ses règlements, ses rapports, les textes de lois qui la concernent sont autant de matériaux où percent à fleur de langage les rapports de pouvoir et de domination qui ont lieu en son sein. Dans une lecture internaliste de l'institution, il s'agit de mettre au jour les idées qui prennent consistance entre ses murs en s'appliquant à l'organisation des corps, leurs modes de rapport et leurs existences réglées sur les nécessités de l'institution. Une telle analyse de la langue permet de saisir le pouls et les convulsions des individus en son sein, l'empreinte qu'elle laisse sur eux ou l'étau dans lequel elle les place. C'est là le mérite d'une analyse disciplinaire du langage, inspirée de Foucault, mais ce n'est pas la piste que l'on entend suivre ici. En faisant porter le regard sur ce qu'un domaine peut dire de lui-même à la fois pour construire sa propre unité et pour la défendre à l'extérieur de lui – devant les domaines professionnels desquels il s'est émancipé mais face auxquels il doit encore se positionner, ou devant un grand public auquel le pouvoir politique est censé rendre des comptes – il nous faut non seulement examiner d'autres types de textes, mais également déplacer le regard.

Ce qui nous intéresse ici, c'est la manière dont un certain développement et usage de la langue, permet à l'institution d'une part de se donner à ses propres yeux une unité, et d'autre part de défendre celle-ci à l'extérieur. On peut faire un parallèle entre le langage et la fonction de la peau chez D. Anzieu<sup>445</sup> : entre le mouvement interne et le mouvement externe, la peau permet à la fois de contenir le bouillonnement de ce qui se joue à l'intérieur de l'individu et de lui assurer une limite avec le monde extérieur. En sa qualité d'enveloppe elle permet à la fois de contenir et d'unifier le divers qui constitue l'organisme, mais également de le démarquer et de le protéger de sa dilution dans une extériorité totale, hétérogène. Entre une homogénéité toujours en recherche et une hétérogénéité le plus souvent menaçante, la peau permet de constituer l'identité du sujet en lui assurant à la fois un principe de cohérence interne et une manière unitaire de se tenir face au divers qui l'entoure. Zone de constitution, elle lui permet de négocier sans arrêt entre internalité et extériorité, et c'est dans cette négociation que se construit et évolue son identité. Sans pousser trop loin une théorie du psychisme qui nous éloignerait trop de notre objet, on peut conserver l'idée que dans la constitution d'une institution, celle-ci doit faire face à ce même genre de mouvement. Elle a donc besoin d'une enveloppe capable de réaliser ce que fait la peau pour le sujet.

Un domaine comme la rééducation au sein duquel opèrent des individus de professions et d'habitus sociaux aussi différents que des médecins, des magistrats, des scouts ou des religieux, a besoin d'une

---

<sup>445</sup> D. Anzieu, *Le moi-peau*, Paris, Dunod, 1995.

enveloppe de ce genre capable d'unifier dans un même ensemble cet équipage hétéroclite. Ce n'est pas uniquement la communauté d'un objet qui confère *ipso facto* une unité susceptible de s'installer dans le temps et dans l'espace, ou plus précisément d'obtenir des habilitations, des autorisations, des financements, des murs et des personnels. Ce n'est pas parce que chacun travaille avec ce qui progressivement sera identifié comme « l'enfant inadapté » que l'ensemble de ces professionnels pourra former ce que l'on appelle ici une institution. Il y a une différence entre cette forme de communauté et le genre d'unité – même minimale – que requiert une institution pour pouvoir s'inscrire matériellement et durablement dans le paysage d'une époque. Or si cette forme particulière de ce que l'on a appelé, faute de mieux, une unité apparaît dans le domaine de l'enfance inadaptée, c'est parce qu'elle peut se lire dans l'usage du langage, c'est-à-dire dans la langue spécifique qu'elle constitue et autour de laquelle elle continue à se construire. Le langage permet d'unifier le divers et, dans un processus continu, il sert aussi de pôle d'attraction autour duquel cette unité va se perpétuer et se renforcer. C'est aussi parce que progressivement médecins, psychologues, juges, rééducateurs et même religieux vont se mettre à parler une même langue que l'enfance inadaptée va se consolider en tant qu'institution.

De l'autre côté de cette enveloppe, ou plutôt de l'autre côté du langage, la constitution de celui-ci permet à l'institution d'être visible et lisible de l'extérieur. L'enfance inadaptée ne peut exister devant l'opinion et les pouvoirs publics que si elle manifeste une forme d'unité dans la langue. Parler comme un éducateur, un médecin ou un juge, permet d'être identifié comme tel par ceux qui ne sont ni médecins, ni juges ni éducateurs mais dont l'opinion et le rôle sont cruciaux pour qu'ils puissent exercer leurs fonctions. Parler comme un rééducateur, un neuropsychiatre infantile ou un juge pour enfants, c'est partager avec les autres de ces professions un vocabulaire, des modes d'expression, des tournures de phrases – ce que Wittgenstein appelait toute une « grammaire » – qui rendent le domaine identifiable pour ceux et celles qui n'en font pas partie. C'est ainsi constituer une institution de l'extérieur, en lui donnant une unité que tout un chacun peut observer, et qui lui permet également de faire face à l'hétérogénéité du monde social qui l'entoure.

C'est à cette intersection que se situe la langue d'une institution, à la frontière entre son principe de constitution interne et de résistance externe, à la fois mode d'organisation et marque de reconnaissance. Durkheim pensait que l'institution, entité dont le statut ontologique reste difficile à considérer et à manier, se constate par la résistance qu'elle manifeste à quiconque envisage de la braver<sup>446</sup>. Il faut également ajouter qu'elle se constate par la langue qu'elle utilise, éclairée par l'examen de sa grammaire propre.

C'est en tout cas ce que l'on entend faire ici en ce qui concerne l'enfance inadaptée comme institution, entité qui dépasse les murs des orphelinats, des centres de rééducations et des instituts médico-

---

<sup>446</sup> Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, (1895), Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2004.

psychologiques qui la composent et leurs règlements, leurs notes, leurs procédures et leurs dossiers. La langue s'avère autrement plus labile, autrement plus fluide, mais aussi révélatrice des rapports de l'institution à l'ensemble plus vaste dans lequel elle s'inscrit. C'est dans son cœur même que l'on peut mieux restituer les affrontements, conflits et continuités qui ont lieu dans l'institution, c'est-à-dire la manière dont l'institution se rapporte au champ de forces sociales dans lequel elle voit le jour. Pour le dire autrement, si le règlement intérieur d'un asile renseigne sur la manière dont l'institution organise l'existence disciplinaire des corps et des esprits des individus en son sein, le langage d'un domaine comme l'enfance inadaptée – ou de l'enfance inadaptée comme institution – renseigne sur les rapports constants de ce domaine avec la société toute entière.

Une fois identifiés les acteurs de cette circulation entre l'institution et la société, dans leurs propres contextes sociaux, historiques, idéologiques et politiques, il faut examiner le véhicule : la langue. Autrement dit, après avoir montré en quoi et comment médecins, scouts ou reporters ont contribué de manières différentes à la constitution de l'enfance inadaptée comme institution, il faut essayer d'esquisser quelle langue se dessine sous la plume des uns et des autres, et quel visage celle-ci va permettre de donner à l'institution.

### 3.1. DES TEXTES AUX REGISTRES VARIES : LA PLACE ET LE RÔLE DES REVUES

De prime abord, lorsque l'on se penche sur les textes de l'époque, on remarque que ce sont les articles qui constituent l'essentiel de la bibliographie des années d'avant et d'après-guerre. Les ouvrages ne sont guère nombreux, généralement publiés dans des collections disciplinairement identifiées, et semblent avoir pour fonction de faire reconnaître leur auteur au sein de leur discipline ou de leur corps de métier. Ils utilisent le plus souvent les codes et les manières d'écrire propres à leur environnement d'origine, et visent à présenter les résultats de leurs travaux devant leurs pairs. On devine que les stratégies de reconnaissance ne sont pas nécessairement les mêmes.

Il faut quand même noter que certaines collections visent à sortir de ce genre de cloisonnement disciplinaire, comme la collection *Païdeia*, dirigée par Heuyer, aux PUF, dans laquelle écrivent aussi bien des neuropsychiatres qu'un magistrat de formation comme Joubrel. De même, certains éditeurs commencent à publier des ouvrages où des professionnels aux fonctions différentes – juge, médecin, éducateur, psychologue, assistante sociale – viennent prendre la plume sur un sujet commun, chacun pour montrer les spécificités de leur approche et de leurs réalisations.

Mais c'est principalement à travers les revues que l'on peut constater ce genre de dialogue, voire d'hybridation. L'époque est à la constitution de plusieurs revues dont la volonté affichée consiste à associer, regrouper, unir et informer le plus de professionnels d'horizons différents au sein du domaine. Elles apparaissent comme des lieux d'échanges et de discussions, de polémique comme

d'homogénéisation progressive d'un domaine écartelé entre des traditions intellectuelles différentes, des formations et des manières d'écrire bien dissemblables.

Qu'il s'agisse de la composition de leurs comités de rédaction ou des fonctions de leurs contributeurs, les revues fonctionnent comme un endroit où les individus se croisent, se lisent, où les plumes s'exercent et cherchent à se faire comprendre. À cette fin, il faut bien faire des concessions à la langue de l'autre pour qu'en parlant peu ou prou le même langage on puisse s'en rapprocher ou s'en distancier si besoin. Lieu de croisement et d'homogénéisation, les revues sont alors un excellent terrain à partir duquel examiner quelques traits de la langue qui se constitue progressivement. Leurs places respectives, leurs évolutions internes et leur positionnement les unes par rapport aux autres permettent de mieux comprendre la vie qui anime le domaine de l'enfance inadaptée. Leur rythme est également plus rapide que celui des livres, les problèmes se posent plus vite et les discussions ont lieu presque « en temps réel » d'une livraison à l'autre. Elles ont des abonnés, circulent plus facilement de main en main, parfois entre les professionnels d'une même institution, et induisent un autre rapport à l'écrit que le fait singulier d'acheter un livre en librairie. Pour ce faire, il faut avoir en tête que quatre d'entre elles sont les plus importantes.

Du côté de l'éducation surveillée, et donc du ministère de la Justice, apparaît en 1945 la revue *Rééducation*, née de la fusion de deux autres. La première, *Sauvons l'enfance*, était dirigée par un Quaker, Van Etten, et manifestait d'emblée une visée vocationnelle dont le titre ne faisait pas mystère. L'autre, *Pour l'enfance coupable* était auparavant l'organe du ministère de la Justice, dirigée par des juristes et des hauts fonctionnaires de l'administration pénitentiaire. Le comité de rédaction de cette nouvelle revue, *Rééducation*, reflète son positionnement général : juristes et hauts fonctionnaires y jouent les premières places. On y retrouve des personnages comme Joubrel, Heuyer, Van Etten, autant reconnus comme des spécialistes du domaine que conservateurs bon teint. Si l'on se penche sur le premier éditorial de la revue, qui revient sur les conditions de sa naissance, l'exposé des motifs qui ont présidé au choix du titre s'avère fort intéressant sur plusieurs points. Tout d'abord, parce qu'à travers le travail envisagé avec l'enfance se dégage une conception particulière de celle-ci. En effet, si le titre de la revue est devenu *Rééducation*, c'est parce que les personnes qui la dirigent, autant que celles auxquelles elle s'adresse ont avant toute chose à reprendre l'éducation de certains enfants, temporairement entravée par des circonstances diverses.

*Éduquer, c'est conduire l'enfant hors de ses instincts mauvais, c'est lui permettre de se construire une personnalité harmonieuse.*

*Réduquer, c'est reprendre ce travail un moment compromis.*<sup>447</sup>

Au fond de ce travail, c'est une conception de l'enfance dominée avant toute chose par des « instincts

---

<sup>447</sup> *Rééducation*, n°1, Nov. 1947, p.5.



mauvais » qui saute spontanément à l'œil. L'enfant n'est pas cet être édénique sorti pur et innocent des mains de la nature comme il l'était chez Rousseau un siècle et demi plus tôt, mais il est au contraire travaillé de l'intérieur par une nature qui le pousse au mal. Cette conception n'est pas neutre et articule deux traits principaux.

D'une part, l'enfant apparaît comme le jouet de ses instincts. C'est un être infra-rationnel, animé par des tendances internes qu'il ne saurait maîtriser seul. On voit ici la grande différence entre l'enfant et l'adulte, celui qui sait se maîtriser, parce que sa raison éclaire son comportement. Contrairement à l'intelligence, l'instinct est la marque de l'animal et c'est de cette part animale que l'enfant n'est pas encore capable de sortir, au contraire de l'adulte qui est capable de vivre « hors » de ses instincts, de dompter cet aspect de sa nature. L'enfant n'est finalement qu'une sorte de moindre-homme, un sujet inachevé qu'il appartient à l'adulte de faire advenir pleinement. D'autre part, c'est la moralité qui pèse sur cette nature première de l'enfant. Soit qu'il s'y affronte des tendances antagonistes, soit qu'elle soit tout entière mauvaise, la nature de l'enfant n'est pas neutre. Animal dominé par l'instinct, il semble clair que c'est la tendance au mal qui l'emporte sur les autres. En l'état, l'enfant n'est pas capable d'accéder au bien sans le concours de l'adulte qui l'éduque. Là encore, c'est un drôle de parti pris, où l'on retrouve quelque chose du piétisme d'un Quaker comme Van Etten et de l'arrière-plan chrétien autour de l'enfance délinquante (que l'on vise la pénitence ou que l'on agisse par charité). L'enfant est un être à élever au sens premier du terme, voire à relever moralement, pour le faire échapper au mal qu'il porte en lui et qui sinon, semble assurer tôt ou tard sa chute.

L'arrière-plan est moraliste et clairement religieux dans ce discours sur l'enfance, plus nettement encore quelques lignes plus loin lorsque les auteurs décrivent ce qu'est à leur sens la rééducation.

*La rééducation est donc un acte de foi en l'enfant. Acte de foi de l'éducateur qui lui consacre son savoir-faire, acte de foi du magistrat qui repousse une solution pénale pour permettre de nouvelles expériences éducatives, acte de foi du médecin qui pense que l'enfant n'est pas fatalement victime de sa constitution.<sup>448</sup>*

On le voit, pour sortir de cette forme de déterminisme qui inscrit le mal au cœur même de la nature animale de l'enfant, le travail, la technique, les outils et les méthodes des adultes importent moins que le dévouement dont ils vont faire preuve. On retrouve les trois principales figures qui s'adressent à l'enfance à rééduquer – l'éducateur, le magistrat et le médecin – unies dans une même attitude, un « acte de foi », expression qui possède au moins deux caractéristiques.

D'une part, elle montre que c'est l'intériorité des adultes qui les pousse à s'occuper des enfants. Au-delà de leurs fonctions, de leurs places sociales, c'est quelque chose de plus fort et de plus intime qui leur fait entreprendre un tel travail. Plus que celui qui pousse à réaliser une tâche ou à faire son métier, l'engagement qui les porte est inscrit en eux, dans l'intimité de chacun. Malgré les faits, malgré la

---

<sup>448</sup> *Ibid.*

nature, ils vont au-delà, ils ont foi, c'est-à-dire que c'est une croyance qui les pousse à vouloir dépasser et modifier la réalité qu'ils ont sous les yeux. La foi peut soulever des montagnes parce qu'elle vient d'en haut et met l'individu directement en contact avec quelque chose de transcendant, le divin, seul capable de dépasser la nature des choses. Seuls ceux qui ont la foi peuvent tenter l'impossible, et c'est bien ce à quoi s'attellent éducateurs, magistrats et médecins. Les auteurs jouent avec les effets de miroir puisqu'en intensifiant la tâche – proprement surhumaine, qui consiste à lutter contre la nature même de l'enfant – on intensifie le mérite et les qualités de ceux qui s'y consacrent. D'autre part, l'acte de foi est ce qui permet l'invention, la nouveauté. C'est parce que l'adulte a la foi qu'il se dépasse lui-même par la technique, les connaissances ou les solutions qu'il envisage. Plusieurs dépassements sont alors en jeu : dépassement de la nature de l'enfant, mais également dépassement de ce qu'il semble évident de faire pour lui ou que l'on pouvait faire jusque-là ; et enfin dépassement de ses propres capacités. Pour le dire autrement, en cherchant à dépasser cette nature de l'enfant, on entend également dépasser les préjugés de l'époque et les moyens qu'elle possède, et ce jusqu'à trouver d'autres techniques et manières d'agir. L'acte de foi permet de dépasser autant l'époque que ses propres talents, et va jusqu'à modifier celui qui l'exerce. Il en devient encore meilleur, non seulement techniquement, mais aussi moralement. Le *satisfecit* est double puisqu'il porte à la fois sur les progrès du domaine, sa manière d'opérer la rééducation des enfants, et sur la qualité morale de ses acteurs, éducateurs, magistrats, médecins, tous célébrés comme les porteurs de cette foi nouvelle.

Reste à se demander en quoi ont foi ces nouveaux apôtres. Probablement davantage dans la puissance démiurgique de l'œuvre rééducatrice que dans la nature supposée de l'enfant. À travers ce genre de discours on voit que ce qui change au fond, n'est pas tant la manière de considérer l'enfance ou ses rapports avec l'adulte considéré comme l'optimum de la nature humaine, mais plutôt la manière dont se considèrent les travailleurs de l'enfance. Pleins d'espoir et de confiance dans les progrès de leurs législations, de leurs connaissances, de leurs techniques et de leurs méthodes, les professionnels du domaine se laissent volontiers griser par leur propre enthousiasme, parfois jusqu'à la caricature. Cela étant, s'ils sont tous unis – voire confondus – dans ce même « acte de foi » par lequel chacun se dépasse et se modifie, les hiérarchies sociales et professionnelles n'en sont pas abolies pour autant. Même au royaume des cieux les préséances ont cours, archanges et chérubins n'ont pas la même place dans la hiérarchie céleste, et il serait bien étrange qu'il n'en soit pas de même dans le domaine de l'enfance en danger. Là, vu du côté de l'éducation surveillée, c'est au magistrat d'occuper la place la plus éminente dans le travail de rééducation :

*la rééducation est une œuvre complexe qui demande le travail en commun d'un grand nombre de techniciens sous la direction d'un arbitre n'appartenant à aucune technique*

*spécialisée : le juge des enfants.*<sup>449</sup>

Du côté de l'enfance inadaptée, lorsque Le Guillant devient conseiller technique auprès du ministre de la Santé chargé d'organiser et de coordonner le système mis en place par Chazal avant lui, il fonde la revue *Sauvegarde de l'enfance* en 1945. Là non plus le choix du titre de la revue ne doit rien au hasard. Il est à lui seul un indicateur. Le terme se retrouve au niveau institutionnel puisque c'est celui qu'adoptent les associations régionales, au statut semi-public, qui ont en charge d'organiser et de contrôler le système de protection de l'enfance, les ARSEA : Associations Régionales de Sauvegarde de l'Enfance<sup>450</sup>. Entendant fédérer au niveau national l'action et les recherches de ces associations régionales, la revue en reprend l'appellation dès le titre.

Cela étant, historiquement, la sauvegarde est une protection accordée à des individus et garantie par une institution. Il ne s'agit pas de sauver qui que ce soit d'un prétendu péril – chute morale ou délinquance – comme on pouvait l'entendre dans le titre de la revue *Sauvons l'enfance*, mais sauvegarder c'est assurer des garanties aux individus, en prendre la défense dans le cadre d'une organisation, placée sous l'égide d'une autorité. Il y a quelque chose de politique dans la sauvegarde, elle ne concerne pas que le sauveur (l'adulte) et le sauvé (l'enfant) dont les rapports se règlent de cœur à cœur sous l'égide d'un principe transcendant, charité ou toute forme d'amour de son prochain. La sauvegarde est une activité de protection précise, déterminée, qui ne présume pas d'un résultat à atteindre ou d'une orthodoxie à appliquer. La plante à sauvegarder doit être laissée dans son milieu naturel, c'est même celui-ci qu'il convient de protéger pour qu'elle puisse perdurer telle qu'elle est. C'est dire qu'on est loin également de l'arrière-plan idéologique qui entoure l'idée de rééducation, qu'elle insiste sur les méthodes de redressement (comme l'indiquait l'expression courante de « maisons de redressement » pour parler des IPES), ou sur la reprise du cours normal de l'éducation d'un enfant, entravée dans sa marche mais que l'action rééducatrice doit permettre de « remettre sur le droit chemin ».

Dans l'esprit de Le Guillant, et en écho à la période d'intense activité et de bouillonnement dans laquelle le domaine se développe, cette revue doit avoir pour fonction de faire circuler les idées, les initiatives et les recherches entre les différents acteurs, juristes, médecins, éducateurs et pédagogues. La revue vise des contributeurs et un public qui appartiennent au domaine de la l'enfance en marge compris le plus largement possible. Elle est faite par et pour les acteurs de l'enfance inadaptée et repose sur une conviction forte de son fondateur : ce n'est que par la conjonction des efforts et des travaux de tous que pourront se faire jour des progrès pour les enfants concernés.

*Leur confrontation permet seule, en effet, d'opérer cette synthèse permanente qu'exige la connaissance et l'action en matière de protection de l'enfance.*<sup>451</sup>

---

<sup>449</sup> *Ibid.*

<sup>450</sup> M. Chauvière, *Enfance inadaptée, l'héritage de Vichy*, ouvr. cité, I. chap. 1. pp. 17-72.

<sup>451</sup> L. Le Guillant, « Les associations régionales », *Sauvegarde de l'enfance*, n°1, Mai 1946, p. 4.

Le ton de celui que l'on a présenté plus haut comme un homme de synthèse est clairement différent de celui de la revue de l'éducation surveillée. Pas de référence à la morale ni de clôture de l'enfant sur une nature supposée telle ou telle, par comparaison ou opposition à celle de l'adulte. Pas d'apostolat ni de messianisme dans le travail des professionnels mais au contraire une association nécessaire entre connaissance et action, entre science et pratique de terrain. C'est à l'aune de cette synthèse que des résultats pourront être attendus et non du fait de l'implication quasi mystique de certains adultes en mal de dépassement de soi.

Cependant, si synthèse il y a, elle n'est pas à rechercher dans celle, bien peu problématique, de l'œcuménisme ou de l'unanimité que manifestent les textes de l'époque. Les professionnels n'ont pas les mêmes méthodes, pas plus que les mêmes intérêts ou les mêmes enjeux dans leur travail au quotidien auprès des enfants. Il ne peut – et il ne doit – en résulter qu'une « confrontation » et non un alignement des positions des uns et des autres, ou leur dépassement dans une visée morale unificatrice. La synthèse n'est pas un effacement des différences dans l'unanimité d'un « acte de foi » mais au contraire le résultat des conflits, des oppositions, des tensions qui existent entre les différents acteurs, dont elle se nourrit mais qu'elle ne résout pas. La synthèse ainsi comprise renvoie davantage chez Le Guillant à la synthèse hégélienne, dépassement sans anéantissement des différences, qui la travaillent encore en son sein et lui imposent de progresser constamment. C'est en cela que la synthèse peut être « permanente », c'est-à-dire sans cesse remise en question, bousculée, travaillée par les oppositions des acteurs qui y concourent. Elle est sans cesse à remettre sur le métier, à reformer, à reformuler et c'est de cette vitalité-là qu'elle pourra tirer son efficacité. *In fine*, dans le domaine de l'enfance inadaptée tel que le conçoit Le Guillant, les différents professionnels qui concourent au travail sur l'enfance, assistantes sociales, éducateurs, psychologues, neuropsychiatres et autres, n'ont à se ranger sous l'autorité ou la fêrule de personne. Aucun d'entre eux ne peut décider en dernière instance, car aucun des aspects de l'enfance qu'il entend examiner et traiter ne peut suffire pour expliquer la totalité d'un comportement, d'une inadaptation.

La synthèse des professionnels, la confrontation sans cesse réitérée autour de chacun des aspects du comportement d'un enfant, fait écho à la nature de l'inadaptation : phénomène multifactoriel qui ne peut se laisser approcher d'une seule manière ou d'après un seul angle. Ce que Le Guillant écrit de la sorte quelques lignes plus loin lorsqu'il insiste sur la difficulté du travail à mener :

*Cette complexité résulte de la multiplicité des aspects sociaux, médicaux, pédagogiques, judiciaires, etc. sous lesquels se présentent les enfants irréguliers. Et cependant, toute subdivision, toute catégorisation sont, pour une part, artificielles. Les séparations tracées entre délinquants et non délinquants, entre arriérés et caractériels, entre cas « individuels » ou médicaux et cas sociaux sont sans cesse franchies dans la pratique. Ces divers types existent bien sans doute mais, constamment, la réalité nous propose des associations, des « constellations » de manifestations, de facteurs étiologiques, de problèmes. [...] Donc,*

*premier point : à la fois la diversité et l'unité du problème de l'enfance inadaptée.*<sup>452</sup>

Le Guillant ne place pas le travail à faire avec l'enfance inadaptée après l'identification d'une nature de l'enfant, mais il le met à l'enseigne de la « réalité » des manifestations de ce qu'est l'enfance inadaptée. Celle-ci s'avère multiple, changeante, capable de se renouveler dans des associations et des oppositions surprenantes. En tant que telle, elle appelle une réponse des adultes qui en conserve le même caractère adaptatif, original, inventif. Il ne s'agit donc plus de résoudre un problème inscrit dans la nature intangible de l'enfant, mais de répondre à la configuration réelle qui l'engendre dans l'existence. L'exigence n'est plus morale mais prend la forme d'une dialectique : il s'agit de répondre à ce qui apparaît comme un problème, celui de l'enfance inadaptée, avec et par-delà la « diversité » des formes qu'il prend dans le réel.

Dans cet esprit, la composition du comité de direction est éloquente. Ses quarante membres comptent parmi les plus éminents spécialistes des disciplines travaillant autour de l'enfance en difficulté<sup>453</sup>. Mais, avec l'éviction progressive de Le Guillant à partir de 1948, on peut constater à quel point l'esprit de synthèse tel que le pensait son fondateur va s'étioler. L'évolution de la composition du comité directeur, tout comme celle de la ligne directrice de la revue vont clairement indiquer la clôture idéologique à l'œuvre dans le champ à partir de cette période<sup>454</sup>.

*Sauvegarde de l'enfance* et *Rééducation* seront les deux principales revues du domaine à proprement parler, mais d'autres – plus généralistes ou au contraire plus disciplinaires - vont se créer au début des années cinquante, dans lesquelles on retrouvera souvent les mêmes auteurs.

Signalons pour commencer la revue *Enfance*, fondée en 1948 par le Pr Wallon, dans laquelle se retrouveront l'ensemble de ses disciples, Zazzo, Le Guillant, Gratiot-Alphandéry, Lézine... Telle qu'elle est pensée et décrite par Wallon, la revue se veut avant tout une revue de psychologie, au sein de laquelle il s'agit de recenser et de partager les avancées de cette discipline dans tout ce qui a trait à l'enfance, normale ou anormale<sup>455</sup>, afin de contribuer au progrès de ce qui est l'application première de la psychologie de l'enfant : l'éducation. Pédagogie, sociologie et neuropsychiatrie y auront également cours, conçues avec la psychologie comme des disciplines inséparables lorsque l'on entend traiter de l'enfant et de son développement.

---

<sup>452</sup> *Ibid.*

<sup>453</sup> On y retrouve en nombre les psychiatres (Heuyer, Le Moal, Dechaume, Duchene, Bonnafé, Lafon, Dublineau...) ; mais également des psychologues (Wallon, Pieron, Lagache...), des magistrats (H. Campinchi qui a rédigé et présenté l'ordonnance de 1945 sur l'enfance délinquante, Chazal, Decugis...), ainsi que des hauts fonctionnaires (de l'éducation surveillée : Costa, Lutz, Pinaud ; du ministère de la santé : Assathiany, Mauco, Rauzy, Peyssard...) ; et enfin des dirigeants d'ARSEA ou des membres d'institutions ou de mouvements de jeunesse (Péan, Joubrel, Châtelet...).

<sup>454</sup> Voir M. Chauvière, *Enfance inadaptée, l'héritage de Vichy*, ouvr. cité, II.2, pp. 207-248.

<sup>455</sup> H. Wallon, « Préface », *Enfance*, n°1, Janv-Fev. 1948.

Quelques années plus tard, en 1951, Wallon fonde une autre revue, *La raison*, ouvertement scientifique et marxiste celle-là, avec de jeunes médecins psychiatres déjà engagés dans la lutte pour la modification de l'institution et de l'organisation psychiatrique en France, tels que Le Guillant, Bonnafé ou Follin. C'est Le Guillant qui en sera le rédacteur en chef jusqu'en 1956. Dans le premier article qu'il écrit pour la revue, « Le psychiatre et l'enfance », il donne le ton en renvoyant dos à dos « *une certaine tendance* » de la neuropsychiatrie infantile, obsédée de nosographie et pétrie d'une conception paternaliste de l'enfance, et de la psychanalyse, déliée de toute rigueur scientifique et oublieuse de toute application pratique<sup>456</sup>. *La raison* se présente comme une revue destinée à débarrasser la science des arrière-plans moraux pour la fonder sur une conception matérialiste de l'homme où la raison peut unifier pensée et pratique, voire les faire se nourrir l'une de l'autre. Loin de l'irrationalisme et de l'obscurantisme que quelqu'un comme Le Guillant va dévoiler dans l'enfance inadaptée, d'une part dans la désormais très installée neuropsychiatrie infantile et d'autre part dans la conquérante psychanalyse, *La raison* entend privilégier la conception d'une science émancipatrice et matérialiste, quel qu'en soit le domaine d'application.

À l'autre bord, c'est-à-dire indépendamment de toute appartenance disciplinaire et politique, le célèbre journaliste Alexis Danan, dans la droite ligne des « comités de vigilance » qu'il s'est efforcé de faire essaimer dans toute la France à partir de 1936, crée un journal en 1953, *Les cahiers de l'enfance*. La revue sert avant toute chose à rendre compte de l'activité des comités de vigilance, à en fédérer l'action, mais elle se veut aussi une tribune pour les défenseurs de l'enfance maltraitée, abandonnée, inadaptée. Elle vise à continuer de faire pression sur les pouvoirs publics en maintenant l'attention de l'opinion sur ce qui se passe à l'intérieur des institutions. Au-delà des spécialistes qui peuvent à l'occasion écrire dans ses colonnes, comme le Dr Robin, le Dr Mauco ou encore Joubrel ou Deligny, le journal vise un public le plus large possible et Danan envisage son action comme une bataille au quotidien, qu'il mène à l'instar d'autres personnages de son temps comme l'abbé Pierre dont il parle dans un éditorial de 1954 :

*Au total, il se dégage de l'aventure de l'abbé Pierre, une leçon bienfaisante pour tous les meneurs de croisade.*

*Elle enseigne qu'il faut croire fortement à la bonté de sa cause. Il faut publier sa foi sans ménagements pour personne. Il n'y a rien au monde qui vaille contre la certitude qu'on est dans la droite ligne de la justice, de la justice nécessaire à autrui.*

*Si notre bataille pour l'enfance affligée de ce pays plaît ou non au gouvernement, à ses*

---

<sup>456</sup> L. Le Guillant, « Le psychiatre et l'enfance », *La raison*, n°1, 1951 ; repris dans *Quelle psychiatrie pour notre temps*, ouvr. cité, pp. 204-229.

*organes d'autorité, à ses sermonnaires, nous n'en avons, nous continuerons à n'en avoir pas le moindre souci.*<sup>457</sup>

Croisé de l'enfance, Danan mène une bataille *supra partes* au nom de valeurs devant lesquelles doivent plier gouvernements et administrateurs. Il en va de la justice avant toute chose et si le journal ne manque pas d'informer sur les différents aspects des problèmes que rencontre l'enfance, il vise avant tout à alerter ministères et parlementaires pour les amener à prendre des décisions concrètes.

Dans la plupart des cas et à la lecture d'un grand nombre de ces textes, les différents articles portent la marque presque stylistique des professions de leurs auteurs ; ce que l'on retrouve d'ailleurs dans l'essentiel de leurs ouvrages. Magistrats, scientifiques, médecins, le ton est sérieux et la langue emprunte une forme de rigueur et de sécheresse toute formelle.

Mais, au-delà des différences on perçoit surtout une forme de convergence. Les uns et les autres se répondent dans les mots de l'époque, où l'on peut noter quelques caractéristiques communes. Pour le dire autrement, c'est une sorte de langue de l'enfance inadaptée qui se dégage progressivement de cette masse de textes aux auteurs, aux finalités et aux circonstances divers. Si bien des aspects supplémentaires pourraient être analysés, il semble ici important d'en souligner quelques-uns, non seulement parce qu'ils sont les plus frappants pour le lecteur, mais également parce que c'est en regard de ceux-ci que l'on pourra ensuite mieux saisir l'écriture et la pensée – voire la manière dont sa pensée s'inscrit dans une écriture particulière – de Deligny. On retiendra donc trois aspects caractéristiques de cette langue de l'inadaptation : son positivisme, son formalisme et son conservatisme.

### 3.2. ENTRE POSITIVISME ET FORMALISME

Sans revenir sur ce que l'on a déjà rencontré en abordant le travail de médecins comme Le Guillant et Heuyer, l'époque est à une sorte de croyance en la science dans tout ce qu'elle a de classificatoire, nosologique, expérimental et techniciste. Sous l'impulsion des médecins qui investissent massivement le domaine et qui, plus que toute autre profession, écrivent, publient, exposent leurs méthodes et leurs résultats dans des congrès et des conférences, on utilise des catégories et des nomenclatures à l'envi. Systèmes de fiches, modes de constitution des dossiers, enquêtes sur le plus grand nombre de situations possibles, sont des techniques par lesquelles la science naissante de l'enfant déviant procède et s'installe. On peut prendre pour exemple la récurrence, au sortir de la guerre, de la référence à l'enquête sur les causes de la délinquance juvénile de Heuyer en 1942, puis celle dite des 10 000 que l'on a déjà exposée plus haut à partir de 1945, ou encore la méthode

---

<sup>457</sup> A. Danan, « Deux semaines de froid polaire », *Les cahiers de l'enfance*, n°5, Mars 1954, p. 7.

d'établissement scientifique des fiches d'observation proposée par le Pr Lafon, exposée dans la majeure partie d'un numéro de la revue *Sauvegarde* et sur laquelle reviendront nombre de ses collègues<sup>458</sup>.

L'observation des faits, leur collection et la signification que permet de donner telle ou telle de leur organisation est la tâche prioritaire pour les uns et les autres. Revenant sur le « retard français » dans le domaine, on s'intéresse aux travaux et aux méthodes utilisées en Belgique, aux États-Unis, en Suisse, en Autriche et chacun d'exalter, au nom de la science, ce que la pratique pourrait tirer de leurs résultats. L'esprit se veut positif en un sens tout à fait général : grâce aux techniques d'observation, à l'usage de la statistique, à l'examen pluri-professionnel, on cherche à identifier des faits avant toute chose. Délinquance, inadaptation, idiotie ou arriération mentale doivent devenir des catégories définies regroupant des individus aux caractéristiques précises et identifiées. L'enfant est objet de science et la répartition de ses qualités comme de ses inaptitudes ne doit plus obéir à la morale du temps mais à la connaissance de leurs influences comme de leurs récurrences. On cherche des concordances, des jonctions qui puissent appuyer des principes voire des lois du comportement de l'enfant irrégulier, et pour ce faire on s'appuie avant toute chose sur le contact direct avec lui, sur l'expérience directe. C'est la causalité qui gouverne le monde et dans celui de l'enfance, si les effets sont clairs pour tout un chacun, seul leur examen minutieux et méthodique permet de remonter jusqu'à leurs causes. Le discours rompt alors avec les temps passés, où la morale et le péché tenaient lieu d'explication, la pénitence et la charité de réponse, comme on peut le lire sous la plume de Le Guillant, rédacteur en chef de *Sauvegarde* lorsqu'il présente les travaux de Lafon :

*Depuis toujours, philanthropes et moralistes se sont, comme l'on dit, penchés sur l'enfance malheureuse ou coupable sans parvenir manifestement à fournir une réponse satisfaisante aux questions fondamentales concernant les causes et les mécanismes de l'inadaptation juvénile. [...] l'intuition et la bonne volonté sont encore, le plus souvent, tenues pour suffisantes.*<sup>459</sup>

L'enfance en danger, tout comme l'enfance en général, doit avoir des lois de comportement, et c'est à les percer que le scientifique doit travailler, pour éclairer et orienter par la suite tous les acteurs du domaine : éducateurs et rééducateurs de toute sorte, magistrats, assistantes sociales et autres psychologues. Eux-mêmes ne doivent plus laisser leurs propres fonctions à l'écart de ce grand mouvement scientifique d'examen de la réalité qu'ils ont sous les yeux mais chacun doit, à sa manière et dans sa fonction, y participer. C'est le concours de tous les professionnels qui travaillent dans la clinique de neuropsychiatrie infantile de Heuyer, c'est aussi la synthèse de tous les professionnels que défend Le Guillant. Une telle conception du rôle et des prétentions de la science dans le domaine

---

<sup>458</sup> Voir notamment l'article de L. Le Guillant, « L'étude scientifique des dossiers d'enfants inadaptés, introduction », *Sauvegarde*, n°19-20, Avril 1948, pp. 3-12.

<sup>459</sup> *Ibid.*, p. 4.



de l'inadaptation s'explique et se conçoit aisément au vu de la place et de l'influence des médecins aussi bien dans les institutions que dans l'organisation du domaine. Il en va de la substitution d'une conception scientifique de l'enfance à une conception morale ; et c'est ce qui donne naissance à la notion d'inadaptation. Dit autrement, la notion d'inadaptation est le nom de cette substitution, elle en est autant le signe que la réalisation concrète à partir de son instauration dans le domaine en 1943.

Historiquement, le mot d'inadaptation – et encore plus celui d'inadapté – est d'un emploi récent à l'époque. Ses principales occurrences et définitions se situent autour de la Seconde Guerre mondiale et manifestent soit un déficit d'intégration d'un élément dans un milieu (un enfant dans sa famille, dans la société...), soit un manque d'ajustement entre deux éléments. Le premier sens recouvre une conception technique de l'inadaptation à laquelle l'emploi de techniques spécialisées doivent permettre de pallier. L'inadaptation de l'enfance se range sous cette catégorie et se pense donc d'emblée en regard des disciplines et des techniques mises en œuvre pour la neutraliser. Autrement dit, lorsque l'enfant inadapté apparaît dans la langue, c'est avec l'ensemble des institutions et des professionnels qui le prennent pour objet. Autant dire qu'à l'époque de sa naissance l'inadaptation n'est pas l'inadéquation d'un individu à son environnement, elle est aussi un domaine spécifique – un ensemble de pensées et de pratiques – qui a pour finalité d'en venir à bout.

Si cette propagation du modèle scientifique et d'un discours positiviste se comprend aisément dans un domaine comme celui de l'inadaptation, forgé et travaillé par les neuropsychiatres infantiles, la pénétration de ce modèle dans un domaine comme la délinquance est en revanche plus étonnante. Voilà qui illustre comment se forge petit à petit un langage commun pour parler de l'enfance en marge.

Organisé depuis plus longtemps, davantage structuré, le domaine qui s'occupe de l'enfance délinquante dépend du ministère de la Justice et possède comme figure de proue le magistrat. C'est même la partie de l'enfance qui est le plus tôt et le mieux organisée puisque dès 1810, dans l'article 66 du Code Pénal, est prévu le statut de l'enfant délinquant. Des colonies agricoles du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'aux IPES de l'après-guerre, l'enfance délinquante et ses rapports avec la société ont déjà une histoire relativement longue, plus homogène et plus connue que celle du reste de l'enfance en marge.

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, on y retrouve très rapidement le décalque du discours scientifique qui a cours dans le domaine de l'inadaptation. Comment comprendre l'exportation de ce type de langage dans un territoire de l'enfance qui en semblait jusque-là éloigné, aussi bien sur le plan institutionnel qu'en raison du type de population dont il s'occupe ? Dire d'un enfant épileptique et encéphalopathe qu'il est malade et qu'il faut trouver une thérapeutique adaptée pour le faire progresser ou l'aider à vivre, semble aller de soi. Mais dire qu'avant de considérer un enfant délinquant il faut en faire un examen médical approfondi, cela est moins évident, surtout au milieu

du XX<sup>e</sup> siècle. Aller ensuite jusqu'à faire de la condamnation et des mesures pénales qui s'ensuivent un « traitement », c'est montrer à travers l'extension de la métaphore non seulement l'influence de la NPI, mais plus encore sa puissance de pénétration dans les faits et dans les manières de penser.

On trouve un bon exemple de cette manière dont ce langage positiviste et médical s'étend et s'inscrit jusque dans des domaines pourtant bien différents sous la plume de Jean Pinatel. Inspecteur des services administratifs au ministère de l'Intérieur en 1947, il décrit le travail et la méthode scientifique qu'utilise un juge des enfants suisse, Erwin Frey, de la sorte :

*il ne s'attarde pas non plus à faire prévaloir des opinions philosophiques ou des aspirations humaines et sentimentales. Il veut seulement se soumettre aux faits.*<sup>460</sup>

Difficile de trouver esprit plus positif que celui de ce haut fonctionnaire qui partage avec son modèle suisse la conviction que le travail statistique peut permettre de reconstituer les fameux faits susceptibles d'éclairer de manière définitive la délinquance et d'en envisager un traitement efficace. Naturalisée, la délinquance – et plus encore sa récurrence – est présentée comme un fait biologique, sur lequel la recherche médicale doit travailler afin d'en établir un traitement, et pour ce faire c'est le travail avec les délinquants lui-même qui doit être considéré et utilisé pour cette recherche. Il s'agit moins de punir le délinquant que de le placer dans des institutions capables d'effectuer cette recherche à même d'identifier le traitement possible.

*Si la cause de la récurrence est d'ordre biologique, il est évident qu'il faut rechercher une méthode de traitement appropriée. C'est-à-dire qu'un secteur très large est dévolu à la recherche médicale qui, sur ce terrain difficile, en est encore à une période de tâtonnements incertains. Et pour que cette recherche soit possible, il faut créer au plus vite cet établissement pour jeunes délinquants anormaux vainement réclamé depuis près d'un demi-siècle.*<sup>461</sup>

La pénétration de ce discours scientifique marque un point de bascule vers un modèle thérapeutique, qui va devenir le paradigme – autant que le trait stylistique – de l'ensemble des institutions et professionnels qui doivent travailler avec l'enfance en marge, quelles que soient ses caractéristiques. Même l'enfance délinquante, domaine apparemment le plus isolé et le plus étanche dans ce vaste continent qu'est l'enfance en marge, n'échappe pas à cette nouvelle finalité thérapeutique. Dans la nouvelle langue qui se développe au fil de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'interpénétration des discours juridiques et médicaux devient progressivement la norme et se présente comme l'un des traits de cette nouvelle manière de parler – et surtout d'écrire – comme on peut le lire sous la plume de M. Besson, procureur général à la Cour de Cassation, en 1958 :

*Il n'est plus discuté que le jeune délinquant doive le plus souvent faire l'objet de mesures de*

---

<sup>460</sup> J. Pinatel, « Criminologie et statistique », *Cahiers de Sauvegarde*, n°1, 1947.

<sup>461</sup> *Ibid.*

*protection, d'éducation, de rééducation. Même lorsqu'une peine est prononcée, elle s'inspire de considérations éducatives.*

*Ainsi est mis en œuvre un traitement social éducatif, psychologique, assez souvent médical que préconise le mouvement de la Défense sociale nouvelle. Le choix de la mesure dépend essentiellement de la connaissance de la personnalité du délinquant, connaissance que le juge ne peut acquérir qu'en recourant à tout un ensemble d'investigations médico-psychologiques et sociales effectuées par des techniciens des sciences humaines, médecins, psychologues, éducateurs, orienteurs professionnels.<sup>462</sup>*

La constitution patiente des faits qui concernent l'enfant délinquant et leur analyse méthodique va jusqu'à transformer la décision du juge en acte inaugural d'une nouvelle thérapeutique où les rôles se déplacent et dans laquelle il devient à son tour médecin, seul capable de dicter en noir sur le blanc de l'ordonnance de placement, le traitement qu'il conviendra de mettre en place. Il est frappant de voir à quel point la description de cette organisation reprend celle que l'on a déjà constatée du côté de l'enfance inadaptée. Dans les deux cas l'enfant est atteint d'une pathologie qu'il s'agit d'examiner correctement pour la rapporter à la classe dont elle dépend, afin d'en déterminer au plus près les causes et *in fine* le traitement à appliquer. Magistrat et neuropsychiatre infantile sont aux avant-postes, décideurs et organisateurs de l'action thérapeutique à laquelle les autres professionnels auront à apporter leur concours.

Dans les faits Heuyer réussit à faire instaurer un examen psychiatrique de tous les délinquants avant leur procès à partir de 1921. Mais trente ans plus tard on dépasse la simple utilisation de la science par la justice, c'est la justice elle-même qui se pense selon un modèle thérapeutique. C'est cette extension et cette pénétration d'une pensée médicale jusque dans le domaine pénitentiaire qui marquent sa puissance ainsi que le changement général de la conception de l'enfance et la manière de travailler avec elle. Le changement est perceptible dans la langue nouvelle que produit le vaste domaine de l'enfance en marge, où la mention des connaissances et des modes de pensée de la science médicale de l'époque est présente partout. Dans la plupart des cas les plumes suivent les idées du temps, et la majeure partie d'entre elles ne manquent pas de s'appuyer sur la langue et les connaissances de la science médicale. Les nouvelles expressions, définitions et nomenclatures importées de la NPI deviennent des références à ne pas contourner, et même un délit aussi connu et ancien que le vagabondage, même légalement dépénalisé à partir de 1935, s'en trouve redéfini sous la plume du juge pour enfants, bien loin des définitions strictement juridiques :

*Il est des formes typiquement individuelles de vagabondage, le plus souvent incompatibles avec la notion de bande. C'est le vagabondage de l'enfant qui, en suivant les routes, paraît*

---

<sup>462</sup> A. Besson, *Les enfants et les adolescents socialement inadaptés*, Paris, Cujas, 1958, Préface, p. 5. Ouvrage publié par le Centre d'Études de la Défense Sociale, dépendant de l'institut de Droit comparé de l'Université de Paris.

*suivre ses rêves. Pour reprendre l'heureuse expression du Pr DUPRE, nous pouvons dire de ce jeune vagabond qu'il est « une fable en marche ». C'est la fugue de l'instable psychomoteur dont l'impulsivité et la dispersion psychique s'exprimaient déjà à l'école sous forme de turbulence. C'est encore la fugue de l'émotif, pour lequel le départ du foyer familial traduit la réaction à un événement traumatisant, ou à un état de crainte. Voilà quelques enfants dont le type caractériel s'exprime en un vagabondage solitaire.*<sup>463</sup>

Adieu à l'orphelin qui n'a que la rue pour asile, à l'enfant placé en patronage qui s'en est évadé, à l'enfant battu que la violence familiale a jeté dehors, l'explication sociale, familiale ou économique est peu de chose. Il en est des enfants vagabonds comme des malades, ils répondent aux mêmes critères et sont justifiables des mêmes nomenclatures que celle que le Professeur Dupré instaurait cinquante ans plus tôt pour classer les individus en fonction de leur caractère, et dont la pensée s'est retrouvée tout entière mise en pratique dans le domaine de l'enfance en marge par le travail et les conceptions de son disciple, le Dr Heuyer. Comme tout un chacun le vagabond répond à un type caractériel, notion essentielle de la psychiatrie de Dupré, dont les intitulés sont régulièrement remis en question avant d'être abandonnés définitivement dans les années soixante.

L'impulsif et l'émotif sont des types de caractères plus facilement sujets au vagabondage solitaire, et le magistrat contribue à diffuser les connaissances sur lesquelles ce constat se fonde, leur donnant en retour une légitimité accrue. Ce faisant, le discours pathologise des phénomènes sociaux comme les « bandes de jeunes », « le vagabondage », « la délinquance juvénile », et leur associe le plus souvent une explication qui oscille entre catégories psychiatriques et vocabulaire psychologique. On psychologise bien des comportements avant même d'en chercher les explications matérielles, et les interprétations ainsi produites prennent la tournure de l'évidence pour tout un chacun dans ce petit monde où connaisseurs et spécialistes se reconnaissent à leur maniement de la langue ainsi produite. Cette langue qui en découle possède une tournure constamment imprégnée de la science médicale de son temps, de ses termes clefs et de ses principaux concepts.

Comment comprendre une telle diffusion dans un domaine de l'enfance en marge apparemment concurrent, celui de l'enfance délinquante ?

Probablement en raison d'un double mouvement. D'une part, pour des raisons contextuelles qui tiennent à l'organisation des institutions pénales. En effet, c'est la justice en tant qu'institution d'État, son ministère – et notamment l'administration pénitentiaire – qui incarne le plus longtemps et le plus régulièrement le passéisme, l'ère rétrograde du châtiment et de la peine. Les cachots et les murs suintants des IPES ont été plus que tout autre sous le feu des critiques, et cela moins que les œuvres privées et autres Bons Pasteurs, indépendamment des efforts d'Alexis Danan pour mettre en lumière

---

<sup>463</sup> J. Chazal, « Les bandes asociales d'enfants et leur réintégration dans les cadres sociaux », *Rééducation*, n°19, Dec. 1949, p. 22.

l'ensemble des institutions ayant trait à l'enfance en marge. Il fallait donc y répondre par un changement de cap et d'idéologie marqué, radical, que l'on retrouve jusque dans le vocabulaire utilisé.

Dans cette optique, l'organisation du traitement pénal de la délinquance juvénile est entièrement transformée et remise à neuf à partir de 1945 et l'ordonnance du 2 février, du moins c'est ce que son personnel – jeune comme Lutz ou Chazal – et ce que les politiques – engagés comme Mme Campinchi – veulent faire et donner comme image. La justice se doit de prendre le train de cette modernité qu'incarne l'apport médical. À la fois pour montrer qu'elle n'isole pas le traitement de l'enfance délinquante de celui de l'enfance en difficulté en général ; et dans le même temps pour conserver sa spécificité et son domaine particulier. Enfin, les individus qui participent à ce mouvement sont peu nombreux, se connaissent, se fréquentent et se croisent. À titre d'exemple, les juges pour enfants sont un peu plus d'une cinquantaine sur tout le territoire, les abonnements à *Rééducation* ou *Sauvegarde* concernent un millier de personnes tout au plus, il est encore possible pour une jeune association comme l'ANEJI de tenir un « carnet noir » des éducateurs à ne pas embaucher. Le commun des juges et des éducateurs, des personnes intéressées de près par l'enfance en marge, est justement en train de se constituer, en partant de pas grand-chose au sortir de la guerre. Ils s'influencent les uns les autres, parce qu'ils se lisent, se répondent, se voient régulièrement, et chacun bénéficie de l'expertise et de la position des autres. Le juge a tout intérêt à appuyer sa décision sur l'autorité scientifique du médecin qui, en retour, trouve un terrain d'application – et donc de justification – de ses recherches et de ses théories, dans un domaine précis.

Tout cela montre l'extension et la place prise par la NPI en quelques années. Les résultats de l'enquête de Heuyer sont repris partout, et les termes de « dissociation familiale », « tendances », « caractère » font florès sous la plume de tout un chacun : magistrats et fonctionnaires en premier lieu. L'allégeance au langage apparaît ici une manière de concéder la prééminence : on prend les mots et la langue du vainqueur une fois la guerre finie, si les lieux et les chemins restent les mêmes on change les panneaux de signalisation pour leur faire parler la langue du conquérant. Il en est de même dans le domaine de l'enfance inadaptée, sans déclaration de guerre ni proclamation d'armistice, en quelques années la NPI a changé les mots avec lesquels on parle de l'enfance inadaptée et c'est cette unification sémantique sous sa propre bannière qui marque on ne peut mieux sa domination.

La question qu'il faut alors se poser peut s'énoncer de manière très simple : que signifie cette percée d'une langue scientifique ? qu'est-ce qu'elle permet et produit ?

Elle permet d'enregistrer, ou plutôt d'installer dans les esprits de manière solide, que l'on est passé à une nouvelle ère ou à une nouvelle époque, sur le modèle d'Auguste Comte. Sortis de l'obscurantisme et du paternalisme, on parle science et technique pour feindre d'être sortis d'un arrière-plan rétrograde et paralysé par la morale du temps. L'époque est à la science, toute à la science, alors le vocabulaire s'en fait l'écho pour marquer la rupture avec l'époque précédente. Mais si le vocabulaire change, la

réalité n'est pas faite que de mots, ou plus précisément, le choix des mots employés n'est pas neutre. Et c'est à ceux-ci que s'attaquent une petite partie des acteurs de l'époque comme Le Guillant. Les critiques qu'il adresse au système de fiches de Lafon sont un bon exemple des tensions qui se jouent autour du langage naissant dans le domaine.

Pour le dire rapidement, Le Guillant salue dans un premier temps la tentative de clarification de son confrère lorsqu'il crée un type particulier de représentation graphique des différentes catégories à observer chez un enfant. Celle-ci, de prime abord hermétique pour les non-initiés, est longuement expliquée dans les colonnes de la revue *Sauvegarde* par Lafon lui-même. Le Guillant montre ensuite que derrière les critères et les énoncés purement techniques – les intitulés qui doivent guider l'organisation des fiches d'observation – perce le plus souvent un arrière-plan moral, paternaliste et conservateur. Si la présentation d'un diagramme complexe est sans nul doute le fruit d'un travail patient et minutieux, même si celui-ci se veut dans les mots de Lafon « la grille même de la représentation synthétique de l'enfant inadapté », il n'en reste pas moins que le choix des mots qu'il utilise ne manque pas de traduire des valeurs et des a priori idéologiques. Ce que Le Guillant expose de la sorte :

*Tout un système idéologique transparait ainsi à travers le lexique et le diagramme et même, peut-être dans le jugement porté sur le cas choisi comme exemple*<sup>464</sup>.

Même dans une représentation on ne peut plus déliée du langage comme ce diagramme, le choix des rubriques et de leur intitulé ne peut qu'interroger, mais montre surtout que le système d'idées et de valeurs qui préside à la rééducation n'a guère changé. Nombre de catégories semblent moins scientifiques que le fruit des conceptions et de la morale du temps. Qu'il s'agisse de « l'ethnie » ou de la « confession » de la famille, elles ne manquent pas de questionner ou de rester équivoques, tout comme la « composition qualitative » du milieu, ou encore « l'instinct de vie » de l'enfant, sa « bonté », son « activité spirituelle consciente », voire son « sens et amour du travail ». Au-delà des questions que l'on peut légitimement se poser sur la possibilité ou non d'évaluer de telles catégories, celles-ci montrent que malgré la diffusion de nouvelles techniques et de nouvelles connaissances l'idéologie sous-jacente reste peu ou prou la même. En revanche elle se dissimule mieux dans les tournures scientifiques et technicistes de la langue qui émerge dans le domaine, et masque d'autant son influence réelle.

Cette incorporation d'un discours scientifique permet de se doter d'une nouvelle légitimité, au-delà des arguments moraux et politiques qui entourent le plus souvent l'enfance en danger. Cette forme de langue tente de se focaliser sur l'aspect technique de l'enfance inadaptée, omettant volontairement de

---

<sup>464</sup> L. Le Guillant, « L'étude scientifique des dossiers d'enfants inadaptés, introduction », *Sauvegarde*, n°19-20, Avril 1948, p. 10

voir en quoi celle-ci est reliée à des causes sociales et politiques. Les décisions politiques ne sont mentionnées que pour saluer le travail – presque *supra partes* – de tel ou tel homme politique, le plus souvent relié à ses qualités personnelles, biographiques et familiales, comme c'est le cas lorsqu'il s'agit de Marc Rucart tel qu'il est décrit par Joubrel dans ses articles, davantage père de scout que Ministre de la Justice du Front Populaire lorsqu'il tente l'expérience scoute de Lamotte-Beuvron en 1936. Les causes sociales ne sont envisagées que sous la lorgnette étroite du « milieu », réduit à l'environnement immédiat de l'enfant, sans jamais s'aventurer jusqu'aux causes politiques, plus larges, qui pèsent sur l'inadaptation. Le social est limité, le politique est évité, et la nouvelle langue permet de maintenir la fiction que l'enfance inadaptée recouvre une réalité technique qui se situe au-delà des clivages et des affrontements idéologiques.

Sur un plan parallèle et d'une manière un peu moins flagrante, le « substitut minus » est devenu Juge des mineurs et s'est vu installé en son tribunal au sortir de la guerre. Il a pris de l'ampleur dans le domaine de l'enfance, alors qu'il reste discuté voire décrié dans le monde judiciaire, et son influence va elle aussi se faire sentir jusque dans les mots du domaine, par un style le plus souvent démonstratif et formaliste.

Si la loi de 1912 installe le tribunal pour mineur, celui-ci ne possède pas de magistrat formé et dédié. Il n'y a que quelques philanthropes et petites personnalités locales pour s'intéresser à l'enfance et utiliser leurs propres réseaux et leur influence personnelle pour faire avancer la cause de l'enfance, comme le « bon juge » Rollet. À la sortie de la Seconde Guerre mondiale en revanche, le juge est un des nouveaux professionnels de l'enfance en marge, l'un des nouveaux princes qui s'en partage le domaine. Il a conquis une place au tribunal, une formation et une qualification spécifique. Il est donc reconnu en propre et se doit de le faire savoir face aux scepticismes et aux méfiances du reste de la profession.

Parce que s'il a réussi à se tailler une place de choix comme l'atteste le premier éditorial de la revue *Rééducation* examiné plus haut, il n'est pas considéré pour autant comme l'égal des autres dans le reste de sa profession. Pour lui aussi, et à l'instar du NPI, sa reconnaissance *interne* – dans son propre domaine de spécialité – va dépendre de la reconnaissance *externe* de l'objet qui est le sien. Autrement dit, c'est parce que l'on reconnaîtra l'enfance, et surtout l'enfance en danger, comme une cause des plus importantes, que sa place dans le domaine du droit s'en trouvera davantage fondée et assurée. Il a alors tout intérêt à s'allier aux autres potentats du lieu, médecins en premier lieu et c'est ce qu'il ne manquera pas de faire, tout en essayant de développer et de diffuser sa propre langue, c'est-à-dire sa propre manière d'analyser, d'examiner et de dire les faits.

Sans imputer à des individus épars sur le territoire et reliés entre eux par quelques réseaux informels et revues de faible tirage une volonté de conquête qu'ils n'ont certainement pas eue, il s'agit simplement de dire ici que le juriste possède une manière propre d'agencer les arguments, d'organiser

la logique de ses phrases comme de ses raisonnements. C'est cette manière de faire qu'il apprend lorsqu'il fait son droit et qu'il utilise au quotidien lorsqu'il plaide ou rend la justice. Elle constitue l'encre indélébile de sa plume, dont il ne peut totalement se départir. Il est alors intéressant de voir que cette manière d'écrire se répand également et devient monnaie courante dans le domaine, et qu'en retour elle installe et assoit la figure du juge parmi les personnalités éminentes du domaine.

Le jeu des personnages qui montre cette évolution est éclairant si l'on prend la figure du « bon juge » Rollet du milieu des années vingt. Philanthrope de l'enfance, il entretient un patronage ouvert aux évolutions du temps mais dont le modèle, basé sur l'observation et le placement des enfants vagabonds comme ouvriers agricoles ou domestiques, est en fait celui du siècle précédent. Sa gestion dispendieuse ne lui permettra pas de survivre aux années trente et à la dénonciation d'un système obsolète – au-delà des seuls IPES. Si l'on compare cette figure à celle de Chazal, jeune magistrat dynamique, engagé sous Vichy mais 1<sup>er</sup> juge des enfants de France, ami de Joubrel, proche de Heuyer et de tout ce que le domaine compte de notables, mais également de G. Cesbron qui écrit presque un roman tout entier sur lui et son travail, *Chiens perdus sans collier*, la différence est immédiatement sensible. Même si, une fois porté à l'écran en 1955, le personnage de Chazal est interprété par un Gabin aux cheveux déjà blancs, Chazal est un homme qui s'engage corps et âme dans l'organisation administrative de l'enfance inadaptée. Il participe à des conférences, des réunions, des journées de formation, des comités de rédaction et il écrit. Des ouvrages, des articles, tout ce qui peut permettre de contribuer à donner au domaine une consistance interne et une visibilité externe. Comme pour tous les autres acteurs c'est entre ces deux pôles qu'il faut comprendre sa place et son rôle.

### 3.3. POPULISME ET CONSERVATISME

La langue ainsi produite oscille également entre deux qualificatifs, entre populisme et conservatisme. Derrière son bagage technico-scientifique et sa mise en forme juridique, elle véhicule tout un arrière-plan qu'il convient de questionner.

Si l'on entend identifier et examiner un type de discours spécifique, peut-on se dispenser d'aller voir quel arrière-plan moral et politique se dessine derrière lui ? Pour le dire autrement peut-on, à travers l'examen d'un type de langage suffisamment circonscrit pour être qualifié de langue propre à un domaine, y lire les arrière-plans moraux et politiques qui le sous-tendent et qui s'y affrontent, c'est-à-dire leurs idéologies ? S'il ne fait pas de doute que l'entreprise peut s'avérer périlleuse, il s'agit ici d'aller dans ce sens et de montrer dans quelle mesure et de quelle manière cela peut être possible.

L'un des traits de cette langue de l'époque est qu'elle vise toujours à s'adresser à ce qu'il y a « au dehors » du domaine ; mais quel est cet « au dehors » ?

Pour l'expliquer un peu plus, souvent les auteurs prennent à témoin les lecteurs – ou du moins un



certain type de lecteurs – à propos des positions qu’ils adoptent ou qu’ils dénoncent. Ce qui est intéressant c’est que l’on peut se douter des catégories sociales et des types de personnes qui lisent ces journaux ou ces revues, généralement des personnes directement concernées, à tout le moins professionnellement. *Rééducation* avance 2200 abonnés sur tout le pays, *Sauvegarde* s’adresse prioritairement aux ARSEA qui regroupent des personnalités qui travaillent au cœur même de l’enfance inadaptée. Ces revues n’ont donc pas une portée qui dépasse de beaucoup le domaine, et pourtant bien des auteurs en appellent à leurs lecteurs dans leurs colonnes, et même bien au-delà de leur propre lectorat, à tout homme compris comme un individu au-delà de ses qualifications professionnelles.

Le lecteur n’est pas seulement le collègue, l’ami ou le critique attentif, mais certains auteurs s’adressent au citoyen, à l’électeur, au parent d’élève, le plus souvent aux pères et aux mères dotés d’un cœur et d’une sensibilité. C’est en ce sens bien précis que l’on entend parler de populisme – bien loin de la fortune actuelle que connaît ce mot – c’est-à-dire d’une adresse constante à cet au-dehors du domaine dans ce qu’il a de plus indifférencié, qui ramène les individus à leur plus petit dénominateur commun, atomes constituant une totalité aux contours mal définis que l’on appelle le peuple. Le discours ainsi produit s’avère populiste au sens où il prétend s’adresser – au-delà des conditions réelles de sa diffusion – à une entité plus vaste que les professionnels qui en sont le lectorat, à tout un chacun en tant que partie de ce grand tout indifférencié.

Ainsi Joubrel s’adressant aux parents d’élèves dans un article paru dans *Les cahiers de l’enfance* où il les exhorte à faire sortir leurs enfants de « l’abrutissement scolaire » dans lequel l’école les maintient par un travail trop lourd à fournir :

*Leur soumission esclave à l’exigence de l’Administration, leur silence, qui les fait complices de cette « démence », doivent cesser. Qu’ils se persuadent qu’eux seuls peuvent faire en sorte que les programmes soient enfin ramenés à une mesure raisonnable. Car nous sommes au siècle de l’opinion publique. Des courants qui paraissaient fatals, irréversibles, peuvent aujourd’hui se retourner. Il suffit que, groupés, les principaux intéressés le réclament avec la décision nécessaire.<sup>465</sup>*

On retrouve dans ce passage deux traits qui marquent la pensée de Joubrel, et celle de toute une partie du domaine avec lui. D’une part, cette adresse constante à un public convoqué au-delà de ses choix partisans, de ses opinions politiques, pris à partie au nom de la commune humanité qui le lie à l’auteur. Au-delà de l’aspect très certainement rhétorique de ce genre d’adresse ou d’appel à témoin, en plaçant le discours en dehors de la technique et des débats pointilleux sur tel ou tel aspect, en s’adressant à l’autre comme un autre soi, un individu pris dans le siècle de la même manière, on fait fi des divergences sociales et politiques. Pour le dire autrement, on saute cette case-là et les assignations

---

<sup>465</sup> H. Joubrel, « La culpabilité des parents », *Les cahiers de l’enfance*, n°17, Juin-Juillet 1955, p. 42

qu'elle engendre en faisant comme si « tout homme » se devait de sentir la même chose et de se mettre d'accord avec ses congénères sur le sens fondamental qui sous-tend l'action éducative ou rééducative.

En ce qui concerne cette citation proprement dite il ne s'agit de rien de moins que d'une charge de la part de Joubrel à l'égard de l'institution qui s'occupe avant toute autre des enfants, l'institution princeps dans le domaine de l'enfance : l'école. Accusée dans cet article de presque tous les maux, sans que Joubrel ne prenne la peine de revenir sur les présupposés idéologiques de ce qu'il dénonce, ni sur des analyses plus fines de la condition de l'enfant dans l'institution scolaire, il en appelle au jugement de ses congénères et reprend la robe du magistrat qu'il était pour faire le procès de celle qui devient « l'Administration ». Celle-ci est coupable d'autant de lenteur que de bêtise, à l'opposé du modèle prétendument vivant et intuitif qu'est celui du scoutisme, centré sur le développement de l'enfant dans un rapport direct et authentique avec l'adulte, matrice du travail de l'éducateur pour Joubrel. « L'Administration », majuscule à l'appui, est le nom d'une machine désincarnée dont le poids pèserait sur les épaules des enfants pour les faire rabougrir jusqu'à hauteur de fonctionnaire, un crime bien pire pour Joubrel le libéral, déjà désireux d'émanciper l'enfance, mais surtout son propre travail, des tutelles et autres institutions étatiques chargées de l'habilitation et du financement des structures comme celles de la rééducation. Sur un autre plan que celui où il ferraille habituellement, sur le terrain de l'école, sa critique permet d'envisager ce que l'enfance représente à ses yeux et ce qu'il convient de lui apporter - ce que l'on a déjà examiné précédemment, mais surtout de constater une forme de populisme dans son écriture.

Pour être plus précis, disons qu'il ne rentre pas dans un discours technique et argumenté sur la manière dont l'école impose rythmes et méthodes de travail à l'enfant. C'est ce que fait, à l'autre pôle du domaine, un scientifique et un militant aussi reconnu qu'Henri Wallon, qui pense et propose avec Langevin un autre mode d'acquisition des connaissances, une autre manière d'organiser l'école. Joubrel ne s'embarrasse pas de ces précautions – ou de ce travail – mais se sert de ce qui fait pour lui scandale non pas pour convaincre qui que ce soit mais plutôt pour convoquer les lecteurs personnellement, directement, à rejoindre la cause qu'il entend défendre. Au fond, le sort de l'école lui importe peu. Il s'attache à étendre sa conception de l'enfance et des institutions qui doivent travailler avec elle.

Pour ce faire, en appeler à l'autre en tant qu'homme, ce type même de « l'honnête homme » en lequel chacun peut se reconnaître et qui devient le plus petit dénominateur commun entre tous, nous permet de voir deux choses. D'une part, le type presque sociologique d'individus qui composent le domaine. On s'aperçoit que la majeure partie des acteurs partagent des références morales, intellectuelles, culturelles et idéologiques. D'autre part, nombreux sont ceux qui prétendent dépasser l'aspect proprement social ou politique de l'enfance en marge. Chez la plupart des auteurs de l'époque on demande des moyens, on invoque le progrès des sciences et des techniques, la modernisation des

législations comme celle des institutions, mais le débat ne se déplace presque jamais sur le plan politique. À l'exception de l'immédiat après-guerre où la possibilité d'une nationalisation des œuvres privées suscite une levée de boucliers dont Joubrel se fait l'écho<sup>466</sup>, rares sont les articles ou les ouvrages abordant la question sociale de l'enfance en marge d'un point de vue politique. La conclusion de l'article cité est d'ailleurs un bon exemple de la manière dont on feint d'installer la question de l'enfance en difficulté au-delà des enjeux et des clivages politiques :

*En notre domaine, comme en toutes les questions d'éducation, l'intérêt des enfants devra toujours l'emporter sur les formules.*<sup>467</sup>

La citation est en apparence anodine mais elle recèle un certain nombre de traits éclairants pour notre propos. Tout d'abord, même si l'on n'est là qu'en 1946, elle montre que chez quelqu'un comme Joubrel, on a déjà conscience que l'enfance en marge constitue déjà un « domaine ». Qu'il soit celui des juristes, des médecins, des scouts et des fonctionnaires des ministères concernés, celui-ci semble à la fois circonscrit et identifiable, et s'inscrit à son tour dans un domaine plus vaste, celui de l'éducation des enfants en général.

En outre, la mention de « l'intérêt de l'enfant », qui ne trouvera une expression juridique – et donc une définition – que dans la loi du 14 mars 2016 réformant la protection de l'enfance, semble en 1946 une référence si ce n'est vague, à tout le moins générale. Évocation presque incantatoire de quelque chose d'aussi mal défini que l'argument qui consiste à faire quelque chose à un enfant pour son bien. Nul doute que dans l'un et l'autre cas c'est du point de vue de l'adulte que l'on décide ce qui est bien pour l'enfant, ou ce qui peut constituer son propre intérêt. Placer son travail sous les auspices d'une idée aussi courante que généreuse, et par-là même d'autant moins questionnée, permet de le situer en dehors des controverses politiques et idéologiques, comme si l'on en était parfaitement détaché.

Enfin, la référence aux « formules », outre qu'elle pourrait s'appliquer au premier chef à une expression comme « l'intérêt de l'enfant », s'adresse ici aux déclarations des hommes politiques cités dans l'article, qu'ils soient pour ou contre la nationalisation des œuvres privées. Son usage ne manque pas de décrédibiliser ceux qu'elle désigne, parleurs à bon marché et faiseurs de phrases toutes faites, loin de la réalité de terrain dont se réclament Joubrel et les autres professionnels qui ne manqueront pas de s'attribuer la propriété de « notre domaine ». Renvoyés à leur caricature les hommes politiques ne sont plus porteurs d'un discours dans lequel la réalité de l'enfance en marge doit se situer, mais au contraire celle-ci apparaît comme délivrée de la contingence des oppositions politiques et des idées qui les sous-tendent. Si l'on force un peu le trait, disons qu'au-dessus de la mêlée des camelots idéologiques qui cherchent à utiliser la cause de l'enfance pour leurs desseins politiques, s'élève le domaine de l'enfance en danger, dont les serviteurs et les apôtres se situent au-delà de tout soupçon

---

<sup>466</sup> H. Joubrel, « Va-t-on nationaliser les œuvres privées ? », *Sauvons l'enfance*, n°66, Sept-Oct. 1946, pp. 1-2.

<sup>467</sup> *Ibid.*

politique. Même s'il n'est pas vraiment nécessaire d'exagérer à ce point, on voit dans une grande partie des textes de l'époque que les différents acteurs parlent entre eux malgré tout, et que cet entre-soi entend se situer au-dessus de la mêlée vulgaire des affrontements politiques. Parce que le sujet est d'une importance telle qu'il doit transcender les dissensions partisans.

On retrouve l'apostolat et la mystique de la vocation, du dévouement désintéressé pour ceux qui entendent et répondent à « l'appel du gosse » comme le disait Guérin-Desjardins. Ceux-là placent le travail à faire dans un face-à-face entre le sujet et sa conscience, l'un et l'autre poussés à se donner corps et âme aux difficultés de l'enfance. À cette aune, les enjeux politiques et les arrière-plans politiques ne sont rien d'autre que tergiversations presque malhonnêtes. Il ne s'agit plus de politique lorsque l'on parle d'enfance, il ne s'agit plus d'idéologie lorsque l'on se donne à eux, comme le montre un passage de la préface que Major Péan donne à l'ouvrage de Joubrel, *Ker Goat*, dans laquelle il revient sur les débuts de son travail au centre de rééducation breton qui allait devenir en quelques années un modèle d'institution.

*Alors, dans cette anonyme chambre d'hôtel, je priais. Et la vérité triompha de mes incertitudes. Ce qui comptait, en fait, ce n'était ni ma position, ni mes goûts, ni les difficultés, mais bien les enfants perdus. Une fois encore, j'offrais ma vie au Christ pour le salut de ces gars en détresse.*<sup>468</sup>

De la même manière, lorsque Heuyer revient sur vingt-cinq années de carrière<sup>469</sup>, s'il cite nombre d'individus qui ont pu l'aider, l'orienter, l'accompagner dans la tâche qu'il s'était fixée - construire une nouvelle science médicale à destination de l'enfance en difficulté, il ne mentionne ni leurs orientations politiques ni les périodes concernées. Lui qui compose avec des gouvernements aussi différents que le Front Populaire ou le régime de Vichy, il reste toujours bien discret même lorsqu'il mentionne ministres et hauts fonctionnaires sur leurs orientations idéologiques et leurs allégeances politiques.

Tout se passe dans son récit comme s'il avait traversé une première moitié de siècle incroyablement riche en événements et en affrontements politiques dans la tranquille certitude de l'ouvrage à accomplir, seulement aux prises avec l'ampleur de la tâche à effectuer, croisant l'existence d'autres individus auxquels joindre ses efforts. Si cela peut se comprendre concernant des médecins comme Roubinovitch, Collin ou Toulouse, cela étonne lorsqu'il s'agit de ministres comme Henri Sellier ou François Billoux. Le premier, ministre socialiste de la santé dans le gouvernement de Front Populaire, et le second ministre communiste dans le gouvernement tripartite à la Libération, ne sont pas des figures politiquement neutres. Mais il n'est pas inintéressant que Heuyer les mentionne en 1950, lui dont le travail, comme celui de beaucoup d'autres ne s'est guère interrompu pendant le régime de

---

<sup>468</sup> H. Joubrel, *Ker Goat ou le salut des enfants perdus*, ouvr. cité, pp. 6-7.

<sup>469</sup> G. Heuyer, « Bilan de vingt-cinq années de travail », *Sauvegarde de l'enfance*, n°3-4, Avril 1950, pp. 263-273.

Vichy et s'est même développé, installé comme l'a déjà montré Michel Chauvière dans ses travaux. Dans l'article cité, il mentionne cette période et le travail de Chazal, Lafon, Pinaud, tout en prenant grand soin de ne rien glisser de proprement politique dans cet historique où il dessine sa propre carrière comme un long fleuve de volonté et de travail dans un environnement sans aspérités politiques ni idéologiques. La marche du progrès dans le domaine de l'enfance en marge ne s'est faite que grâce au travail et au dévouement des individus mentionnés, uniquement entravée parfois pour des raisons techniques et financières. Ainsi peut-on lire, après la litanie des médecins, fonctionnaires et responsables politiques qu'il tient à féliciter, cette seule ombre au tableau pour résumer toute la période, mentionnée en guise d'incise :

*Pendant ces vingt-cinq années, bien des projets ont été arrêtés par le manque d'argent.*<sup>470</sup>

Tout n'est alors qu'une question de moyens attribués, de réforme des institutions en place, de création de nouveaux établissements. L'argument se veut technique avant toute chose, et trouve sa justification dans les faits plus que dans les idées. Dans cette inexistence marquante de toute référence politique, des individus comme Heuyer, Joubrel ou Lafon reproduisent dans leurs textes une geste relativement connue. Plus précisément, cette manière de se positionner et de positionner le domaine montre l'inscription profonde de la majeure partie de ses acteurs dans une pensée qu'on dira « conservatrice ».

Paradoxalement, alors que les uns et les autres ne cessent d'en appeler au progrès technique et au changement, celui-ci reste bien limité et ne remet en question ni l'ordre social dans lequel on pense les rapports entre la société dans son ensemble et les enfants en marge, ni les hiérarchies entre les individus qui sont au contraire au cœur des entreprises taxinomiques sur lesquelles s'appuient leurs conceptions, ni l'attachement à ces figures d'autorité que représentent les professeurs d'université, les hauts fonctionnaires voire le personnel politique. C'est un point qu'il faudra développer plus loin en analysant de plus près les romans de Henri Joubrel dont les mises en scène reposent clairement sur ces trois aspects autant qu'elles les légitiment de fait.

Pour l'instant, retenons d'une part que le discours ainsi produit ne remet jamais en cause l'ordre social existant. D'autre part qu'il s'appuie sur une conception dans laquelle prime la hiérarchisation des individus en fonction de leurs capacités, de leur place dans la société voire de leur productivité éventuelle<sup>471</sup>. C'est à trouver la manière dont la place de chacun peut être favorable à l'ensemble qu'il faut œuvrer, dans le domaine de l'enfance comme dans la société en général, et la hiérarchie qui en résulte apparaît davantage comme un état de fait plutôt que comme une conception idéologique.

---

<sup>470</sup> *Ibid.*, p. 270.

<sup>471</sup> Sur ce point on peut citer encore une fois Heuyer qui, dans l'article précédemment cité, situe clairement le débat – et le combat – à mener concernant l'enfance en marge sur ce plan, technique voire économique : « Tout enfant déficient est récupérable et utilisable. Tout progrès de l'enfant, même au plus bas du niveau mental, est « rentable ». Voilà ce qu'il faut faire comprendre à la Sécurité sociale. », *Ibid.*, p. 272.

Enfin, l'autorité des individus et celle des institutions n'est jamais mise en doute mais au contraire, constamment évoquée comme un pilier, un fondement de l'édifice qu'il faut s'attacher à défendre. *In fine*, derrière une argumentation technique et qui se veut bien loin des aléas comme des conflits politiques du temps, cette manière de positionner l'institution naissante de l'enfance en marge reflète un arrière-plan idéologique tellement incorporé qu'il pourrait passer inaperçu. Pour notre propos, ce qu'il importe de voir est que loin de se montrer imperméable aux conceptions sociales et politiques desquelles elle prétend s'émanciper, une institution au sens large en est pleinement irriguée, à commencer par les courants contradictoires qu'elle charrie. L'examen minutieux de ses conditions historiques de naissance, de la manière dont elle prend forme, dont elle se donne à voir et à entendre – notamment au travers de ses productions discursives – permet alors de montrer la place de l'idéologie en son sein et la manière dont cette dernière peut servir de ciment dans son développement.

Et l'institution montre d'autant plus à la fois la réalité et la cohérence de l'idéologie qui la sous-tend lorsque celle-ci est attaquée. On peut ici se souvenir des précisions que donne Durkheim sur sa conception du fait social dans la seconde préface aux *Règles de la méthode sociologique*. Dans un premier temps, Durkheim revient sur sa définition du fait social, qui naît d'une manière collective de faire et de penser qui s'impose aux consciences individuelles. En cela le fait social est avant toute chose contraignant pour l'individu, mais cette contrainte possède une manifestation extérieure que Durkheim appelle l'institution et dont il donne cette définition :

*On peut en effet, sans dénaturer le sens de cette expression, appeler institution toutes les croyances et tous les modes de conduite institués par la collectivité.*<sup>472</sup>

L'institution est la manifestation extérieure de manières de penser et de manières de faire qui sont communes à un groupe d'individus. Il peut s'agir d'une organisation structurée comme l'Église ou l'État, avec des murs, des règlements, du personnel, des codes ou des hiérarchies, mais il peut également s'agir de faits sociaux bien plus intangibles comme le mariage, la morale ou la politesse. Difficile de circonscrire ce qu'est une institution puisque celle-ci peut avoir une efficacité réelle sans pour autant avoir une consistance matérielle. Elle est le plus souvent invisible à l'œil nu, présente dans les mots mais plus difficile à cerner dans les faits. Si elle a des murs, ceux-ci dépassent ceux des établissements qui la contiennent. Si elle s'incarne dans des individus et des personnages, ceux-ci sont également plus que ce qu'ils représentent pour elle. Si elle se marque dans une profusion d'écrits propres – règlements, codes, lois, dossiers et tout autre type de documents – ceux-ci obéissent également à une fonction technique réelle. Si elle peut se deviner dans les croisements de langage et les emprunts sémantiques que se font ses différents acteurs – jusqu'à ce que l'on puisse y discerner une sorte de langue commune – sa grammaire et son vocabulaire sont à reconstituer intégralement, le

---

<sup>472</sup> E. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, (1895), Paris, PUF, 2004, p. 22.

plus souvent dans le non-dit et l'implicite, et les mots qu'elle emploie possèdent déjà un sens bien établi dans la langue commune. Difficile alors de voir, d'entendre, de toucher l'institution ; plus difficile encore d'en discerner l'idéologie, de la mettre au jour et d'en questionner les présupposés philosophiques. Si la première tâche est celle que fixe Durkheim à la sociologie, la seconde est celle que peuvent se donner le philosophe et l'historien des idées.

Pour ce faire, on suivra une fois encore la leçon de Durkheim, qui affirme quelques pages plus loin que c'est lorsque l'individu va à son rencontre ou qu'il s'y oppose, que la manifestation externe du fait social se fait le plus sentir. Autrement dit, l'institution n'est jamais aussi réelle et manifeste que lorsqu'un ou plusieurs individus s'y opposent. C'est même là qu'elle montre le mieux la manière dont elle s'est incrustée profondément dans les manières de faire et de penser. Ce que l'opposition révèle alors, en un sens presque photographique, c'est non seulement la réalité de l'institution, sa puissance concrète, mais également la manière dont elle a pénétré les modes de vie, d'une manière aussi profonde qu'inaperçue<sup>473</sup>. Et c'est dans ce second aspect que l'on peut saisir un peu mieux la nature de l'idéologie qui la sous-tend.

L'examen de la trajectoire de personnages comme Louis Le Guillant ou Fernand Deligny au sein de l'enfance inadaptée peut servir à cela. L'un et l'autre, de par leurs fonctions et leurs écrits, sont à pied d'œuvre dans le monde de la rééducation d'après-guerre. Alors que le premier consolide et étend le travail d'organisation des Associations de Sauvegarde, le second est rapidement connu pour son travail avec les enfants des remparts de Lille, du COT, tout autant que pour sa plume et son franc-parler.

Face à l'institution qui prend forme, l'un et l'autre se montrent critiques de bien des pratiques en cours, que l'on considère comme allant de soi. Qu'il s'agisse du mode de formation et de recrutement des éducateurs ou de l'intérêt rééducatif de l'internat, leurs voix participent aux débats de l'époque. D'autant plus que chacun travaille auprès des enfants en marge selon des modalités de plus en plus éloignées – « innovantes » dirait-on aujourd'hui – de celles qui commencent à s'instituer dans le domaine. Plus proches des modes de cure libre, hors institution, avec peu ou pas de suivi médical et/ou psychologique, les propositions éducatives comme la Grande Cordée sont en décalage de plus en plus marqué avec celles que le monde de la rééducation promeut et étend progressivement<sup>474</sup>. S'il

---

<sup>473</sup> « Qu'un individu tente de s'opposer à l'une de ces manifestations collectives, et les sentiments qu'il nie se retournent contre lui. Or, si cette puissance de coercition externe s'affirme avec cette netteté dans les cas de résistance, c'est qu'elle existe, quoiqu'inconsciente, dans les cas contraires. », *Ibid.*, p. 7.

<sup>474</sup> C'est sur ce point que l'on peut s'éloigner de l'analyse que fait l'historien M. Fichet du travail de Deligny au cours de cette période lorsqu'il en fait un « innovateur social » ; voir M. Fichet, *Fernand Deligny, un innovateur social aux prises avec les circonstances (1938-fin des années 1950)*, Mémoire de Master II recherche, 2016, consultable en ligne [<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01341598/document>].

y avait déjà un écart considérable entre le centre modèle de Ker Goat et le COT de Lille, celui-ci est encore plus criant lorsque l'on se penche sur le mode de fonctionnement de la Grande Cordée. Mais c'est sur le plan idéologique que se situe leur critique. C'est ainsi qu'il faut la comprendre. Qu'il s'agisse de la critique du paternalisme ambiant dont on a déjà parlé chez Le Guillant, ou de celle que Deligny adresse au « domaine », dont il épingle la « moraline », pour reprendre un terme nietzschéen, l'un et l'autre s'opposent de plus en plus fortement aux idées dominantes. Leurs places sont bien identifiées et leurs mots sont virulents ; ceux de Deligny n'hésitant pas à éreinter les usages qui ont cours dans le domaine et la morale qui y préside comme un impensé. C'est le cas dans *Les vagabonds efficaces* lorsqu'après avoir esquissé les principaux traits d'un lieu d'accueil possible pour des adolescents en marge, il moque ce qui compose l'essentiel des personnels impliqués dans les centres de rééducation de l'époque : conseil d'administration et adultes dévoués à la cause de l'enfance, dont la plupart par vocation.

*Il ne nous manque – qui nous croira ? – qu'un peu d'argent. Conseils d'administration de plus de quatre-vingt membres (dont trente « de barbe » et dix « d'honneur ») s'abstenir.*

*Quant aux petits papillons bienfaisants qui volètent, volètent dans le soir orageux du capitalisme catholique, si par hasard ils ont poussé leur lecture jusqu'ici, je leur indique que le catéchisme manque de bras et pour le cas où ils seraient « sincères » que les maisons de gros anormaux demandent des filles de salle dévouées.<sup>475</sup>*

L'arrière-plan politique est incontournable, d'autant plus à cette période de la vie de Deligny, capitalisme et catholicisme sont assimilés en un même moule idéologique au sein duquel les usages du domaine se déroulent et se pensent. Sans développer plus avant la critique de Deligny, ce qui nous intéresse ici c'est la réponse de l'institution. Comment le domaine de l'enfance inadaptée réagit-il face à ces critiques portées contre les modes de pensée qui étayent son organisation, aussi moderne et renouvelée soit-elle ? Qu'est-ce que les positions, à la fois centrales et en marge, de personnages comme Deligny permettent d'observer dans les modes de réaction de l'institution ?

On s'imaginerait des réponses fermes voire tout aussi virulentes. On attendrait que les membres « de barbe » et « d'honneur » des conseils d'administration prennent publiquement la peine de se défendre, que les religieux présents d'un bout à l'autre du domaine réagissent à ce genre de caricature, que les

---

L'idée d'innovation nous semble faire erreur sur la position que Deligny entend tenir à l'époque, voire induire un contre-sens radical. En effet, il fonde avant toute chose son travail non pas sur la recherche de quelque nouveauté, mais en premier lieu sur la critique de ce qui se pratique dans le domaine à l'époque. Il ne cherche pas tant à faire quelque chose de nouveau, ni même à rénover ce qui se fait, au contraire, c'est sur le constat d'un écart radical et irréconciliable entre ses positions et le domaine de l'enfance en marge, qu'il entend faire autre chose. Cette critique n'est pas uniquement pratique, elle ne porte pas que sur des méthodes et des façons de faire, elle est radicalement idéologique, et porte sur les idées qui sous-tendent l'action.

<sup>475</sup> F. Deligny, *Les vagabonds efficaces*, dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 207.



principaux personnages du domaine – conservateurs pour l’essentiel – prennent position eux aussi en modérant voire en condamnant la critique de Deligny. Bref, que l’institution, caricaturée, moquée et attaquée vertement, se défende. Or il n’en est rien. Il en va même tout autrement au fil de cette douzaine d’années qui sépare la publication de *Graine de crapule* de celle d’*Adrien Lomme*. Cela qui peut nous éclairer quant à la manière dont une idéologie se diffuse, se modifie et en fin de compte s’assure la prédominance au cœur d’une institution au sens large comme le domaine de l’enfance inadaptée.

Les rapports entre Deligny et ce qu’il va par la suite appeler l’institution, vont se dérouler en deux temps au cours de cette période.

Tout d’abord, le domaine va intégrer et pleinement respecter les individus comme Deligny qui, en son sein, contestent son idéologie. Dans un premier temps, celui-ci va jouir d’une grande considération pour la qualité et la nouveauté de sa plume, mais surtout pour ses réalisations pratiques. Sans s’aventurer sur le terrain politique, c’est son travail que l’on va mettre en avant, ses tentatives de club de prévention à Lille, au COT ou aux débuts de la Grande Cordée. Au cours de cette période on reconnaîtra également son franc-parler et son engagement personnel. Bref, si l’individu ne respecte pas franchement les formes académiques dans le domaine, son travail et son engagement sont suffisamment clairs pour qu’il soit reconnu et que l’on relaie sa voix. Deligny est semblable à un virus qu’il s’agit pour le domaine de s’inoculer pour pouvoir le connaître, l’intégrer et n’avoir plus à le combattre. Pour qu’il ne soit pas totalement nocif et ne mette pas en danger tout l’édifice, il faut lui reconnaître une place, quitte à ce qu’elle ne corresponde pas à celle qu’il voudrait occuper.

Dans un second temps, alors que l’homogénéité idéologique du domaine se fait progressivement sentir, la place de Deligny change. Conscient depuis le début de l’image qu’on cherche à donner de lui, il en conçoit une insatisfaction grandissante. Refusant l’étiquette d’éducateur anticonformiste, mais innovant et talentueux, Deligny radicalise sa position aussi bien dans ses écrits que dans ses tentatives. Mais, plus que sa propre réaction, c’est celle de l’institution qui mérite d’être observée. Disons pour l’instant que devant l’inassimilation<sup>476</sup> croissante de Deligny, il est progressivement oublié. Ses textes sont de moins en moins cités, ses positions de moins en moins relayées, et progressivement le personnage apparaît relégué dans un passé déformé, aussi héroïsé que méconnu. Sans que l’on puisse réduire ces deux moments à l’action consciente de certains individus qui manipuleraient l’institution, ce sont là deux manières pour le domaine de l’enfance en marge d’esquiver la virulence des attaques de Deligny et d’autres personnages comme Le Guillant, qui deviennent peu à peu des « exclus de la synthèse » comme le disait très bien M. Chauvière au début

---

<sup>476</sup> Il est intéressant de noter que c’est précisément d’inassimilation dont parlera Althusser après ses deux rencontres avec Deligny dans les Cévennes en 1976-1977. Voir sur ce point B. Ogilvie, « Deligny l’inassimilable : le faire et l’agir », dans P.-F. Moreau et M. Pouteyo (dir.), *Deligny et la philosophie, un étrange objet*, Lyon, ENS Éditions, 2021.

des années quatre-vingt<sup>477</sup>. Face à la menace, l'institution réagit comme un organisme qui commence par incorporer ce qu'elle peut utiliser chez les uns et chez les autres, puis qui écarte le reste, si reste il y a. C'est de cette manière que l'institution éteint progressivement le conflit possible autour d'oppositions idéologiques irréductibles et finit par instaurer – plus qu'imposer, parce que s'il y a rapport de force sa résolution ne passe pas dans l'affrontement – sa propre idéologie.

Ce sont ces deux mouvements, d'appropriation puis d'oubli progressif, qu'il s'agit maintenant d'examiner plus précisément pour situer plus clairement la position de Deligny face à ce qu'il appelle de manière générique l'institution, entendons ici le domaine de l'enfance inadaptée. Cela nous permettra de comprendre deux choses : la manière dont une institution protège et conserve sa propre homogénéité idéologique d'une part, et d'autre part la manière dont Deligny va avoir presque constamment besoin de se situer lui-même par rapport au domaine.

Il faut maintenant revenir aux textes de Deligny, aux mentions qui en sont faites dans le domaine, à leur réception et à ce qu'elle engage de déformations, de raccourcis, de caricatures et d'appropriations au fil du temps<sup>478</sup>. Ce que Claude Lefort nommait, en travaillant sur les différentes réceptions du *Prince* de Machiavel et la manière dont celles-ci en ont construit la réception, « le travail de l'œuvre<sup>479</sup> ». Fait intéressant - et contrairement au Machiavel de Lefort, celui-ci a lieu du vivant de Deligny. Non seulement ce dernier n'a pas manqué de s'en apercevoir mais il a aussi lutté contre, à toute force, d'œuvre en œuvre. Ce sont ces deux mouvements qu'il nous semble nécessaire de reconstituer maintenant, tant ils sont constants tout au long de la période mais également constitutifs de la pensée comme de l'écriture de Deligny.

---

<sup>477</sup> M. Chauvière, *L'héritage de Vichy*, ouvr. cité, pp. 239-247.

<sup>478</sup> Pour avoir une idée de ce processus autour de la figure de Deligny, compris dans un temps plus long, et des questions que pose son inscription dans l'imaginaire actuel des travailleurs sociaux, voir M. Chauvière, « Réflexions sur la place et les voisinages de Fernand Deligny dans l'imaginaire du travail social », *Le sociographe*, vol. hors-série 13, n° 5, 2020, pp. 25-46.

<sup>479</sup> Claude Lefort, *Le travail de l'œuvre, Machiavel*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1986.

La position peut sembler inconfortable au philosophe et elle l'est très probablement, à mi-chemin entre histoire et littérature, mais elle semble ici nécessaire à adopter pour prendre au sérieux celle de Deligny face à l'institution. Dans la critique délinéenne, l'institution se constitue aussi par le langage et on ne peut faire l'économie de ce détour pour en comprendre la teneur. Elle se montre, se manifeste en lui, se regarde et se comprend par le langage qu'elle installe, qu'elle fait évoluer. Elle s'y fige également et c'est dans la rigidité des mots qu'elle utilise ou qui lui sont consacrés que l'on peut constater l'abandon de la vie qui l'anime, sa fossilisation. Le langage est un fait de société par lequel et dans lequel l'institution se donne et peut se comprendre, ce que Deligny écrit au milieu des années quatre-vingt dans *Lettres à un travailleur social* :

*Une société ne craint pas ses propres mots. Ils lui donnent conscience d'elle-même, et donc elle s'y retrouve et s'y reconnaît.*<sup>480</sup>

Le travail de Deligny sur la langue – et la critique qu'il adresse à travers celui-ci aussi bien à la société qu'à l'institution – s'avère un excellent moyen d'analyser l'évolution de l'institution, la forme de vie qui est la sienne, de la constitution à la sclérose. Cela doit permettre, en retour, de réévaluer philosophiquement le rapport de Deligny à l'institution, pour dépasser la critique et le refus et voir dans quelle mesure, c'est à un certain type d'institution – ou peut-être d'institué – qu'il aspire en fin de compte. Car il n'est pas suffisant de dire que Deligny refuse l'institution, il faut savoir tout d'abord ce qu'elle est pour comprendre les bases de ce refus, mais également en saisir les limites. Son rapport à l'institution est loin d'être univoque et faute de l'examiner suffisamment on a tôt fait de ramener sa position à celle de l'anti-psychiatrie des années soixante-dix ou de l'examiner d'après la grille de lecture des institutions dites disciplinaires, au risque de gommer leurs spécificités en voulant appréhender d'une même manière prison, école, hôpital psychiatrique, maison de correction, maison d'enfants...

Contre l'institution, il ne cesse d'écrire dans les dernières décennies qu'il est d'asile, pour l'asile, fait d'asile. Mais qu'est-ce que l'asile si ce n'est une institution ? La question ne peut se balayer aussi facilement et c'est un point des plus délicats dans la pensée de Deligny. S'agit-il seulement de refuser l'institution pour que celle-ci disparaisse ? Suffit-il de fuir les places, les postes et les lieux pour ne pas s'y laisser enfermer, voire modeler ? Que dire alors de la situation de celui qui est resté trente ans dans les Cévennes, attaché au même ouvrage, obstiné dans la même démarche et la même recherche, constamment occupé à l'écrire, à la répéter de jours en jours et de pages en pages au fil de ces grandes feuilles blanches sillonnées de traces continues de crayon de papier ? Sans se laisser fasciner par la geste du réseau, dans quelle mesure est-il possible de dire que la tentative des Cévennes n'était pas

---

<sup>480</sup>F. Deligny, *Lettres à un travailleur social* (1984-1985), L'arachnéen, Paris, 2017, p. 8.

ou n'a pas été une institution ? De quel type d'institution parle-t-on alors ?

Même si cela n'est pas facile, il faut prendre ces questions à bras le corps et tenter d'y répondre. Il y a un autre aspect qui justifie cette tentative d'analyse d'une langue en constitution dans le domaine de l'inadaptation : c'est la manière avec laquelle Deligny la connaît, la devine, pour mieux ensuite la déjouer.

Les travaux actuels sur Deligny commencent à dépasser les images d'Épinal dans lesquelles il a été régulièrement enfermé – et/ou dans lesquelles il a bien voulu l'être – que ce soit celle d'un révolté en rupture de ban avec le domaine ou d'un sage obstinément reclus dans un hameau des Cévennes. Ni Ravachol ni Zarathoustra de l'enfance inadaptée, le travail de Sandra Alvarez de Toledo et l'édition récente de sa correspondance au cours de la période des Cévennes<sup>481</sup>, les travaux de Marlon Miguel<sup>482</sup> et de Marina Vidal-Naquet<sup>483</sup> entre autres, permettent de prendre la mesure des liens de Deligny avec tout un milieu intellectuel et artistique qui va de Truffaut, Guattari à Althusser, de Chris Marker à Marcel Gauchet. En retour, ces recherches donnent moins de place aux liens de Deligny avec le milieu de ce qui devient progressivement au fil de son parcours, l'éducation spécialisée. C'est que le Deligny des Cévennes s'estime lui-même bien loin de ce monde et de son évolution. Il ne cesse de s'en distancier ou de répéter des mises au point de la situation d'où il parle et écrit pour dissiper les équivoques, quitte à en ajouter quelques autres. Comme il le dit en voix-off dans *Ce gamin, là*, le voilà parti à « l'autre pôle » et c'est de cet « autre pôle » qu'il parle dorénavant<sup>484</sup>. De l'autre côté de l'institution psychiatrique, de l'IMP bon teint et de la prise en charge des enfants réputés incurables, et de l'autre côté du langage de ceux qui ont pour mission de s'en occuper.

Il n'empêche que cette position mérite d'être discutée, une fois dépassée la fascination pour le personnage, ravivée par ses airs provocateurs et sa propre mystique. Qu'il le veuille ou non, Deligny reste lié à ce monde-là et des échos lui en proviennent de loin en loin, à travers les récits et les postures de certains visiteurs venus le rencontrer, les sollicitations d'éducateurs et de responsables d'institution, les mentions faites de son nom et de son travail qui lui reviennent périodiquement<sup>485</sup>.

Cette relecture actuelle, érudite et pleine d'enseignements, s'avère parfois insatisfaisante pour

---

<sup>481</sup>F. Deligny, *Correspondance des Cévennes 1968-1996*, ouvr. cité.

<sup>482</sup>Notamment sa thèse de philosophie et d'esthétique soutenue en 2016 à l'Université Paris VIII : M. Miguel, « À la marge et hors-champs : l'humain dans la pensée de Fernand Deligny », disponible en ligne : [<http://www.theses.fr/2016PA080020>].

<sup>483</sup>F. Deligny, *Camérier. À propos d'image*, S. Alvarez de Toledo, M. Miguel, M. Vidal-Naquet, A. Masson (dir.), Paris, L'arachnéen, 2021.

<sup>484</sup>Texte lu par F. Deligny en voix off de ce *Ce gamin, là*, retranscrit dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 875.

<sup>485</sup>« Il m'arrive de recevoir des lettres de travailleurs déconcertés par la tâche qui leur incombe. À qui sont-elles adressées ? À ce qui pour quoi ils me prennent. Je suis déconcerté par la tâche qui m'incombe. j'esquive et je réponds par des vœux. À chaque fois, c'est le Nouvel An. », F. Deligny, *Lettres à un travailleur social*, ouvr. cité, p. 7.

l'historien des idées parce qu'elle commence en quelque sorte par la fin du parcours de Deligny et semble fixer pour acquis voire pour permanent ce qui n'a été qu'un point d'arrivée. S'il est mort à Graniers après y avoir vécu une trentaine d'années, ce n'est qu'après une cinquantaine d'années d'existence, entre Lille, Paris et les Cévennes, au cours de laquelle il a pris le temps et le soin de connaître et de se faire connaître du domaine.

Dès la fin de la guerre, et quoi qu'il en dise par la suite, ce n'est pas un simple éducateur par accident, isolé dans la confection humble et patiente de ses différentes tentatives, qui rencontre le ministre de la santé d'alors François Billoux, et qui devient à la fois proche et protégé de figures institutionnelles et intellectuelles comme Louis Le Guillant ou Henri Wallon. De la campagne de presse à laquelle il participe à Lille dans le journal *Liberté* jusqu'à sa manière de se présenter en 1946, *Graine de crapule* à la main, Deligny est un personnage du domaine, au fait et au cœur de ses tensions et de ses débats. Éducateur et écrivain, voilà un statut peut-être antinomique pour lui au fil du temps, et le premier ne se relèvera certainement pas des flèches décochées par le second, mais c'est une dualité qu'il assume lorsqu'il se présente pour la première fois à Huguette Dumoulin, chargée d'organiser depuis 1945 des chantiers de reconstruction à destination de la jeunesse, alors qu'il lui demande d'y intégrer certains des garçons « dans la nature » depuis la fermeture du COT, ce qu'elle raconte de la sorte :

*Deligny a amené avec lui un petit livre qui vient de paraître chez un éditeur-libraire de Lille. C'est « Graine de Crapule ». Je dois dire que ce livre est un instrument efficace pour entraîner l'adhésion à son projet de plusieurs d'entre nous.*<sup>486</sup>

De la même manière sur un plan plus institutionnel cette fois-ci, et s'il faut mentionner ici le travail et la méticulosité d'Huguette Dumoulin dans le recensement des noms et coordonnées de toutes personnes utiles, le carnet d'adresse de la Grande Cordée fait montre d'un réseau impressionnant dans le domaine de la rééducation de l'époque.

Autre exemple pour prendre la mesure de l'inscription profonde de Deligny dans le domaine – et tout aussi certainement point de bascule dans son parcours et ses rapports avec lui – il suffit de lire les morceaux de la correspondance avec Irène Lézine qui concernent la parution et la réception d'*Adrien Lomme*<sup>487</sup>. Avant la sortie de l'ouvrage, Deligny envoie à Irène Lézine et au service de presse de Gallimard la liste des personnes auxquelles le faire parvenir et c'est un euphémisme de dire qu'il reste à l'affût de tout ce que l'on pourra dire et écrire sur lui à sa réception. À la suite de la formule qu'il semble glisser de manière anodine à la fin d'une lettre de 1958 : « Donne-moi éventuellement toutes les nouvelles et même petits échos-ragots concernant A.<sup>488</sup> », suivent bon nombre de lettres où

---

<sup>486</sup>Huguette Dumoulin, esquisse d'autobiographie, « Première rencontre avec Deligny », 2001, première version, tapuscrit, fonds privé, p. 5

<sup>487</sup>Correspondance avec I. Lézine, 1954-1962, fonds privé.

<sup>488</sup>F. Deligny, Lettre à I. Lézine du 1<sup>er</sup> Juin 1958, fonds privé.

Deligny s'inquiète de la réception du livre, de qui l'a lu ou non, de qui en parle ou pas. Difficile de dire dans quelle mesure la relative indifférence qu'a suscité l'ouvrage a pesé dans la manière dont Deligny s'est ensuite éloigné de plus en plus du domaine de l'inadaptation, mais il suffit de dire ici que dès les années quarante et jusqu'à la fin de sa vie, Deligny « existe » dans le domaine de l'éducation spécialisée. Il y est lu, commenté, discuté, cité, voire détourné, il existe dans les mots même du domaine.

Deux aspects sont intéressants à examiner ici. Premièrement, il convient de rendre compte de la manière dont il est fait mention de Deligny, de ses œuvres et de son travail. Cela pour voir plus finement la manière dont il est compris, utilisé, voire mécompris. Ce qui explique en retour dans quelle mesure il cherche constamment à s'en détourner, à déjouer la manière dont il est perçu et précompris. Pour cela, plus que tout autre texte, c'est la place de *Graine de crapule* qu'il s'agit d'examiner, en cherchant à délimiter à son sujet ce que Claude Lefort a appelé « le travail de l'œuvre<sup>489</sup> », c'est-à-dire la manière dont l'œuvre a travaillé dans le temps, dont sa réception et son interprétation l'ont en partie éloignée de son texte original comme de son auteur. La première question à laquelle il faut répondre peut se poser en ces termes : comment l'œuvre a progressivement dépassé, voire supplanté, l'auteur dans l'esprit de bon nombre de ses lecteurs ?

Deuxièmement, il faut rendre compte de la manière dont Deligny possède une manière très particulière de « sentir » le domaine, c'est-à-dire de le comprendre à travers ses expressions, ses mots du moment, ses détournements et ses abus de langage, leurs récurrences et leurs généralités. Autrement dit, de quelle manière Deligny lit le domaine à travers les mots que celui-ci produit et, ce faisant, en montre une connaissance précise, pointue et critique ?

---

<sup>489</sup>C. Lefort, *Le travail de l'œuvre Machiavel*, Gallimard, coll. « Tel », Paris, 1986.

## 1. L'ABSORPTION DE DELIGNY PAR LE DOMAINE

À quel moment devient-on Deligny<sup>490</sup> ? Et de quelle manière le reste-t-on ?

Voici deux questions qui pourraient résumer ce qui est en jeu ici dans le rapport entre un auteur et son œuvre, un individu et le personnage qu'il devient dans un contexte institutionnel déterminé. Rappelons en effet qu'au cours des années qui nous intéressent ici, Deligny n'est guère connu au-delà du domaine de la rééducation. S'il peut être aujourd'hui compris comme un écrivain à part entière, il est à l'époque avant tout associé à un environnement, à un lieu d'écriture qui est en grande partie lié à son contexte professionnel.

Devenir Deligny, c'est devenir une figure reconnue dans le domaine de l'enfance inadaptée, mais reconnue au nom de quoi ? Qu'est-ce qui permet à cet éducateur certes relativement original mais qui ne peut pas encore arguer de tellement d'années de pratique, de devenir un nom du domaine, de cristalliser autour de lui une position, c'est-à-dire tout autant des idées que des manières de faire ? De quelle manière son travail et son œuvre vont progressivement faire dépasser son nom de sa propre individualité jusqu'à en faire une personne publique, puis un authentique personnage de roman poussé en dehors du domaine jusque dans le grand public ? Que peut-on dire de ce passage de l'éducateur chef à l'asile d'Armentière qui écrit dans son coin *Pavillon III*, jusqu'au personnage haut en couleur campé dans *Chiens perdus sans collier* de Gilbert Cesbron, tiré à près de quatre millions d'exemplaires en 1954 ?

C'est en premier lieu par son travail et grâce à l'originalité de ses manières de faire que Deligny se fait connaître, dans une période prompte à favoriser les initiatives et accélérer les carrières. Dans le maelström de la Libération, dans un domaine en grand mouvement où tout semble encore possible, les trajectoires professionnelles peuvent se dessiner rapidement. Placés au bon endroit et au bon moment, des individus entreprenants et volontaires peuvent se voir proposer des places, des postes et des promotions qu'ils ne pourraient espérer en d'autres temps. La période abonde d'exemples dans tous les domaines et c'est en partie ce qui arrive à Deligny dont le travail est rapidement connu des

---

<sup>490</sup>C'est le titre de l'article de M. Chauvière dans le recueil des œuvres de Deligny réalisé en 2007 par les éditions de l'Arachnéen. Il faut insister ici sur la continuité qu'il y a entre la visée de ce travail et ce qu'écrivait déjà M. Chauvière : « Deligny devient Deligny. C'est pourquoi, rétrospectivement, par sa pratique et par ses écrits, il est, pour la période 1938-1948, l'un des analyseurs les plus précieux de l'institutionnalisation en cours du champ socio-psychiatrique et socio-pédagogique, de ses contradictions et des perspectives qui s'offrent à lui. », M. Chauvière, « Devenir Deligny », dans F. Deligny, *Œuvres*, ouvr. cité, pp. 369-375.

Mais si M. Chauvière entend retracer sur un plan biographique et personnel comment Deligny devient Deligny – comment se forment et évoluent sa pratique et ses écrits – il faut l'entendre ici en un sens différent. Pour ce qui nous intéresse, il s'agit de montrer comment Deligny se fait un nom, devient quelqu'un dans le domaine de l'enfance inadaptée, c'est-à-dire quelle est la réception de son travail et de son œuvre, et comment celle-ci contribue à dessiner une figure de lui, jusqu'à en faire un personnage. Comment Fernand Camille Émile Deligny devient Deligny, et quels traits ce dernier possède-t-il dans l'imaginaire du domaine ?

fonctionnaires responsables du domaine de l'enfance inadaptée des alentours de Lille, qui auront ensuite à prendre des responsabilités nationales et feront connaître son travail.

Roland Assathiany est à cet égard un personnage important dans le parcours de Deligny et sur lequel il convient de s'arrêter un instant<sup>491</sup>. Né quelques années avant lui à Genève, en 1910, Assathiany est un juriste de formation qui obtient une licence en droit en 1932 à Paris. Son parcours est représentatif de celui des personnages qui vont animer et diriger le domaine de l'enfance en marge puisque lui aussi commence par se montrer très actif dans le scoutisme unioniste (protestant) dans sa jeunesse. Proche du mouvement quaker, il l'est tout autant du mouvement laïque des auberges de jeunesse et c'est dans ce contexte qu'une fois licencié en droit il fait fonction d'assistant de service social près du Tribunal pour enfants de la Seine entre 1932 et 1935. Entré au commissariat général à la Famille fin 1943, il est nommé à Lille en tant que délégué régional adjoint. C'est là que sa route croise celle de Deligny dont il appréciera et défendra rapidement le travail, au COT comme dans les remparts de Lille, que ce soit dans ses fonctions dans le Nord ou à Paris, à partir de 1945, une fois nommé Inspecteur à la Population. Devenu par la suite directeur adjoint des Affaires sanitaires et sociales, sa progression au sein du ministère est rapide et il n'hésitera pas à s'en servir par la suite pour essayer de conseiller voire d'aider Deligny, autant que celui-ci le lui permet.

D'une manière générale, et comme on l'a déjà vu en examinant la trajectoire de Joubrel, la période est aux hommes jeunes et dynamiques, engagés tôt dans les mouvements de jeunesse. Les rencontres sont nombreuses et enthousiastes, les réseaux se croisent rapidement et leurs intersections permettent de dessiner les contours d'un domaine qu'il est possible d'appréhender par la galerie de personnages qui le constituent.

C'est de cette manière qu'un jeune homme d'une trentaine d'années, sans diplôme véritable ni expérience pédagogique durable, un temps instituteur pour enfants arriérés, surveillant-chef voire éducateur dans l'aile pour mineurs d'un hôpital psychiatrique, et qui finalement n'a travaillé avec des enfants bien différents que depuis quatre ou cinq ans seulement, va se voir proposer en 1943 par la délégation régionale à la famille du Nord, dont Assathiany est directeur adjoint, la direction de la prévention de la délinquance juvénile pour la région du Nord. Direction sans établissement ni moyens autres que son salaire puisque tout est à faire dans le domaine, mais qui permettra à Deligny de monter l'une de ses premières tentatives dans les remparts de Lille. Il faut croire que celle-ci est suffisamment probante et que le jeune homme est convaincant, puisqu'il entrera ensuite dans l'organigramme de la toute jeune ARSEA du Nord dont Assathiany sera le directeur, en tant que conseiller technique, puis directeur à trente-deux ans, du premier Centre d'Observation et de Triage de la région.

Alors qu'il publie *Pavillon III* et *Graine de crapule* chez un petit éditeur lillois, Victor Michon,

---

<sup>491</sup>Sur le parcours, l'engagement et les idées de R. Assathiany, voir M. Ruchet et A. Vilbrod, *Roland Assathiany: Un fonctionnaire militant au service de l'éducation spécialisée*, Paris, L'Harmattan, 2011.



Deligny est avant toute chose mentionné pour son travail et ses réalisations. On peut se fier en cela à la manière dont Assathiany lui-même y revient plusieurs fois à cette époque dans différentes revues du domaine. Dans *Sauvons l'enfance*, il consacre un article à cette nouvelle forme de travail avec l'enfance en marge qu'est la prévention spécialisée en s'appuyant sur le travail effectué à Lille et à Paris<sup>492</sup>. Dans la revue *Sauvegarde*, il revient sur le travail de Deligny dans les deux « expériences lilloises » qu'il dirige, le club de prévention et le COT. Il revient sur la naissance de l'un et de l'autre et si sa présentation ne manque pas d'entrain, il se fait également le relais des conceptions spécifiques de Deligny dans le domaine :

*Le centre d'observation et de triage de garçons, ouvert en 1945, fonctionne avec une équipe d'éducateurs où prédominent des ouvriers que passionne l'enfance inadaptée, souvent issus du même milieu social.*<sup>493</sup>

À une époque où se pose la question de la formation des éducateurs, le plus souvent des jeunes gens dévoués que les expériences des mouvements de jeunesse et le chômage de l'après-guerre ont amenés là, Assathiany, jeune juriste scout devenu Inspecteur de la Population se fait le relais des conceptions de Deligny, communiste et volontiers anticlérical, qui défend qu'au-delà de la formation et des prérequis nécessaires au métier d'éducateur c'est à une communauté de milieu qu'il faut s'attacher. Plus qu'une question de techniques ou de connaissances c'est une question sociale qu'il faut prendre en compte dans le choix de ceux qui doivent intervenir auprès des enfants. C'est en définitive une question de milieu, entendu en un sens proprement éthologique, où il est question, pour pouvoir évoluer auprès de ces enfants, d'en maîtriser les codes et les usages sous peine d'y étouffer par inefficacité. Dans le même article, Assathiany décrit le mode de fonctionnement des équipes de prévention de Lille et revient plusieurs fois sur le personnage de Deligny en ne manquant pas de citer, élogieux, un passage de *Graine de crapule*.

### 1.1. GRAINE DE CRAPULE : UNE ETHOLOGIE DE L'ENFANCE ?

Deligny est connu et apprécié pour son travail, mais dans une période où les nouvelles expériences ne manquent pas et où même la méthode scout fait office de nouveauté, il n'y aurait là rien de suffisant pour expliquer cette reconnaissance rapide. Si Deligny se fait rapidement un nom c'est aussi parce qu'à l'instar d'Assathiany lorsque l'on parle de son travail on ne manque pas de s'appuyer sur ses écrits pour l'illustrer, le défendre, et sur le plus célèbre d'entre eux, *Graine de crapule*. Avant sa parution en 1945, Deligny a déjà écrit *Pavillon III* et publié des articles avec le Dr Guilbert, celui qu'il appellera son « patron » à Armentières<sup>494</sup>, mais ceux-ci ne semblent pas avoir suscité autant d'engouement et de citations que *Graine de crapule* qui sera probablement le plus cité et le plus

---

<sup>492</sup> R. Assathiany, « Équipes de prévention », *Sauvons l'enfance*, n°64, mai-juin 1946, p. 1.

<sup>493</sup>R. Assathiany, « Deux expériences lilloises », *Sauvegarde*, n°2, Juin 1946, p. 6.

<sup>494</sup>Voir la dédicace de *Graine de crapule*, dans *Œuvres*, ouvr. cité., p. 120.

mentionné tout au long de la période.

Aujourd'hui, après avoir été longuement utilisé, commenté voire détourné dans le domaine du travail social, l'ouvrage apparaît comme un sorte d'impensé des études sur Deligny, rarement examiné pour lui-même. C'est l'ouvrage qui pose apparemment le plus de problèmes à ceux qui s'intéressent à lui, et peut-être celui qui lui a le plus posé de problèmes par la suite. Il est celui qui le rend célèbre, celui avec lequel il se présente dans les années d'après-guerre, autant que celui par lequel on le présente. *Graine de crapule* devient rapidement l'ouvrage auquel on le résume et à partir duquel il va prendre l'habitude de se situer. Cette identification récurrente de Deligny à cet ouvrage va produire chez lui une manière de donner constamment sa position, c'est-à-dire de mentionner les coordonnées dans l'espace et le temps à partir desquelles il parle et il écrit. Qu'il s'agisse du « Ici Deligny » qui ouvre le film *Le moindre geste* en 1971, ou de la position qu'il tient dans les Cévennes à la sortie de *Nous et l'innocent* et qu'il décrit dans les premières pages de l'ouvrage, c'est son nom qui sert de borne, de repère, d'indication topologique dans ce domaine de l'enfance en marge.

*Il faut dire que ma présence là signalait notre entreprise et en indiquait la ligne.*<sup>495</sup>

Le nom de Deligny lui échappe et, bien plus que l'état civil d'un individu, il en vient à marquer une position, à la fois dans le temps et l'espace, autant qu'un engagement politique et idéologique. Ce nom qui est le sien devient rapidement polysémique, il signifie autre chose que ce qu'en veut dire son possesseur. Interface entre lui et le domaine social – ici professionnel – dans lequel il est reconnu, le nom représente l'individu autant qu'il le trahit, il lui appartient tout autant qu'à chacun susceptible d'acheter l'ouvrage sur la couverture duquel il est écrit noir sur blanc. Une fois acheté l'ouvrage, le nom se met à signifier pour le lecteur de manière presque autonome, indépendante de l'évolution dans le temps et dans l'espace de l'individu de chair et d'os qui a pris le soin de tracer le premier les mots qui se retrouveront imprimés ensuite. C'est cette dissociation entre le nom et l'individu, entre l'auteur d'un ouvrage et ce qu'il en sera de lui lors de la publication du suivant, que remarque très tôt Deligny et sur laquelle il revient constamment au fil des années, bien après *Graine de crapule*, comme si l'importance de cette œuvre et de sa réception l'avaient nécessité. Il y revient encore dans les années quatre-vingt dans un article où il écrit :

*Je me retrouvais l'otage de ce qui s'était imprimé à l'enseigne de mon nom, chaque geste, chaque attitude de ceux qui menaient cette démarche-ci alors confrontés à mes propos d'antan.*<sup>496</sup>

Le problème est tout autant théorique que pratique, comment ne pas rester « l'otage » de son nom, éternellement tenu de correspondre à ce que celui-ci, antérieurement, a pu inspirer au lecteur ? Et de manière parallèle, comment ne pas ramener son activité quotidienne auprès des enfants à ce qu'il en

---

<sup>495</sup>F. Deligny, *Nous et l'innocent*, dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 691.

<sup>496</sup>F. Deligny, « La marge et la frange », fonds Deligny, IMEC, DGN 6 ; repris dans *VST*, n°129, Juin-Juillet 1980.

disait quinze, vingt, trente ans plus tôt ?

Si une position n'est pas faite pour être tenue bien longtemps, qu'elle est rapidement cernée, investie<sup>497</sup>, ou qu'elle doit tout simplement être abandonnée pour que les individus puissent aller s'installer ailleurs dans le temps comme dans l'espace, le nom, lui, reste. Il possède une épaisseur peut-être plus importante que celle du travail en cours et fonctionne pour le monde extérieur comme un repère, une borne statique dont on n'attend guère de mouvement. Support de l'identité le nom est avant toute chose le nom propre, celui qui garantit la permanence et l'unicité de l'individu, supposant cohérence et continuité dans ses actes et dans sa pensée. Porteur d'un nom qui autrefois s'est trouvé l'enseigne d'idées et de pratiques de telle ou telle sorte, voilà l'individu réduit à ce qu'il était sans guère de possibilité d'évolution, de devenir.

*Autrement dit, je m'étais en quelque sorte succédé, le successeur n'ayant hérité que du renom.*<sup>498</sup>

Imprimé et reconnu, le nom cède la place au renom, nom sans cesse reproduit en autant d'exemplaires imprimés, repris dans les comptes rendus et les discussions, nom étandard, nom générique derrière lequel disparaît toute évolution possible de l'individu. C'est à cette mésentente autour de son nom que Deligny a eu très tôt affaire, à partir du succès de *Graine de crapule*, avec lequel il lui faudra se débattre ou ruser pour le reste de son parcours.

Point de reconnaissance d'un Deligny qui ne cesse de vouloir échapper aux malentendus du renom qu'il engendre, *Graine de crapule* est également l'ouvrage avec lequel on le mécomprend. C'est celui qu'il essaie de reprendre, d'amender, dont il ne veut plus entendre parler ou sur lequel il lui faut revenir, comme pour reprendre possession de sa position en travaillant à nouveau sur les mots mêmes de ce texte décisif. Plusieurs fois réédité, il en réécrit la préface au moins deux fois et ne manque pas de revenir sur son ancienne situation pour mieux faire ressortir celle qui est la sienne alors. C'est que le Deligny vivant ne veut pas se laisser confondre avec celui de 1943, le créateur ne veut pas se laisser absorber par sa créature et pour ce faire il lui importe de se situer, encore, comme il le fait dans la préface de 1960 où il écrit :

*Il faut à ce petit livre un sous-titre qui me situe maintenant par rapport à ce que j'ai écrit il y a quinze ans. Ce sous-titre je l'ai : Graine de crapule ou l'amateur de cerfs-volants.*<sup>499</sup>

---

<sup>497</sup>Voir en cela l'article déjà cité, « Le groupe et la demande : à propos de la Grande Cordée », *Partisans*, n°39, Oct-Dec. 1967 : « Il s'agit bien, à un moment donné, dans des lieux très réels, dans une conjoncture on ne peut plus concrète, d'une position à tenir. Il ne m'est jamais arrivé de pouvoir la tenir plus de deux ou trois ans. À chaque fois, elle était cernée, investie et je m'en tirais comme je pouvais, sans armes et sans bagages et toujours sans méthode. » dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 418.

<sup>498</sup>F. Deligny, *Lettres à un travailleur social*, ouvr. cité, p. 19.

<sup>499</sup>F. Deligny, Préface à la réédition de *Graine de crapule* par les Éditions du Scarabée en 1960, dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 148.

Deligny n'est pas toujours aussi charitable à l'égard de son opuscule et dans une préface qui ne sera jamais publiée, en 1955, le ton est tout autre dès le titre : « Graine de crapule ou le charlatan de bonne volonté. Autocritique d'un éducateur.<sup>500</sup> ». Alors que la Grande Cordée a quitté Paris depuis un an, la période est à un positionnement communiste plus marqué chez Deligny, qui lit et écrit sur Makarenko et dont la plume emprunte parfois plus volontairement aux accents militants de l'époque. Au fil de cette préface il se décrit à l'époque de la rédaction de *Graine de crapule* comme un « adroit petit-bourgeois d'éducateur qui, jonglant avec ses propres contradictions, les a élaborées en paradoxe ... etc. ... Charlatan de bonne volonté.<sup>501</sup> ». Sans que l'on puisse mettre en doute sa sincérité, notons d'abord que l'autocritique est un trait d'époque alors que, dans le même temps, *Graine de crapule* est un ouvrage que Deligny envisage à l'époque de reprendre, justement pour se le réapproprier. On sait, grâce à la correspondance qu'il échange avec Irène Lézine qu'à cette époque justement, en 1955, Deligny travaille à une refonte du texte. Il envisage de reprendre le texte écrit en 1943 et de lui accoler des éléments, corrections et critiques<sup>502</sup>. Plus que n'importe quel autre de ses ouvrages, *Graine de crapule* n'est pas sacralisé par Deligny, bien au contraire, comme il l'écrit dans une lettre de cette période :

*Pour G. de C. (Grande Cordée et Graine de crapule, mêmes initiales) je ne tiens pas à l'uniformité du ton (ou de l'inspiration) bien au contraire : ça n'est pas une cathédrale mais un petit mur où il y a de tout : de la terre, des herbes, des cailloux, des briques : peu importe : les morceaux précis n'en ressortiront que mieux, par contraste. Nous verrons ça à la mise en page : un texte gris sale peut donner sa valeur à un texte carmin clair.<sup>503</sup>*

L'opuscule aux 136 aphorismes n'est pas une cathédrale, il n'a pas dans la tête de son auteur vocation à s'imposer dans le temps avec la permanence qui va le caractériser. C'est tout autant cette permanence que les appropriations divergentes qui peuvent en être faites qui vont installer un rapport particulier de Deligny à son œuvre.

Mais si cet ouvrage va prendre une telle ampleur dans le domaine c'est aussi parce qu'il possède des traits qui sont relativement uniques, pour lui-même. Sans prétendre en mentionner tous les aspects, essayons d'en distinguer quelques-uns.

---

<sup>500</sup>F. Deligny, « Graine de crapule ou le charlatan de bonne volonté. Autocritique d'un éducateur », repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, pp. 144-147.

<sup>501</sup>*Ibid.*, p. 147.

<sup>502</sup>Lettre de F. Deligny à I. Lézine du 10 Septembre 1955, fonds privé.

<sup>503</sup>Lettre de F. Deligny à I. Lézine du 1<sup>er</sup> Octobre 1955, fonds privé.

### 1.1.1. L'adresse

Le plus immédiatement notable, présent dès le sous-titre de l'ouvrage, « *conseil aux éducateurs qui voudraient la cultiver* » consiste dans l'adresse du livre. Deligny n'écrit pas seul, dans un horizon qui serait abstraitement borné d'un côté par lui-même et de l'autre par la postérité, il écrit pour quelqu'un. Trait caractéristique de son écriture il s'adresse à l'époque à une profession qui n'existe pas encore en propre, qui n'a pas de définition. Dans les œuvres privées, dans les anciens patronages, dans les centres de rééducation, dans les IMP des éducateurs travaillent mais les institutions sont différentes, les formations également. Deligny, dès le titre dépasse l'hétérogénéité du réel de la fonction en mettant un mot sur cet ensemble de pratiques, en donnant un nom à ce qui apparaît encore comme une constellation de métiers. On a vu ce qu'il faut entendre par éducateur à l'époque, une réalité encore bien floue, c'est déjà cette opération de synthèse qui est majeure et contribue le plus à sa renommée. On peut alors se poser une autre question : quel est cet éducateur dont parle Deligny dans *Graine de crapule* ? Il y a en lui de l'enseignant et du moniteur d'atelier, de l'ancien scout et du syndicaliste, du révolté politique autant que du camarade d'existence. Il faut maintenant entrer dans les premières lignes du texte pour répondre à cette question et montrer le visage de l'éducateur que dessine l'opuscule :

*si tu fréquentes les petits d'homme en école, en patronage, en colonie de vacances, tu connais la graine de crapule.*<sup>504</sup>

Pour le définir il ne s'attache pas à la fonction, mais à l'objet : l'enfant. Non pas l'enfant inadapté, celui que les catégories de neuropsychiatrie infantile dessinent, pas l'enfant auquel son QI assigne une place dans telle ou telle institution, pas plus que l'enfant précédé de ses problèmes, de ses défaillances ou de celles dont il pâtit. L'enfant est ramené à ce qu'il peut être avant toute autre détermination, petit d'homme il est d'une espèce unique et seul le lieu où l'adulte est amené à le rencontrer change.

École, patronage ou colonie de vacances, indépendamment des lieux, des durées ou des missions de ce genre d'institution, c'est leur rapport à l'enfance qui permet aux adultes qui y évoluent de faire cause commune avec cette enfance, une, qui y évolue. C'est parce qu'il y a des adultes qui ont à faire avec ce genre de lieux qu'ils ont à faire également avec le petit peuple qui en occupe les couloirs, les dortoirs, les salles de classe ou d'atelier. De la fréquentation commune de ces endroits naît la connaissance de ceux qui les habitent au sens premier du terme. Tel est l'éducateur, indépendamment de toute pédagogie, connaissance livresque, formation, mission ou fonction. La connaissance n'a pour médium que l'expérience commune, la vie vécue ensemble plus que la vocation ou l'examen.

D'emblée, c'est probablement l'un des traits qui assure le succès de l'œuvre : l'ouverture de son adresse bien au-delà du seul domaine de l'enfance inadaptée, à d'autres individus que les prétendus

---

<sup>504</sup>F. Deligny, *Graine de crapule*, ouvr. cité, p. 121.

professionnels de l'enfance. C'est également un trait constant de l'écriture de Deligny, qui ne veut pas être réduit à n'être qu'un auteur du domaine. Parce que l'enfant inadapté n'existe pas pour lui, c'est l'enfant avant toute chose qui lui importe, peut-être plus parce qu'il est le dernier exemplaire en date de ce qu'il en est de l'espèce homme, l'humain, que parce qu'il posséderait une nature propre – autre que plastique. De la même manière, ou de manière parfaitement conséquente, l'éducateur n'est ni instituteur, ni spécialisé, ni moniteur d'atelier, il est cet adulte qui a le souci d'un enfant qui a besoin d'aide. L'interaction entre l'adulte et l'enfant repose sur leur communauté anthropologique, au-delà des places de chacun dans la société et des rôles qui sont les leurs, c'est elle qui est le socle de ce rapport commun que serait pour Deligny l'éducation.

Autre trait marquant de l'écriture de Deligny dans *Graine de crapule* il s'adresse directement à son lecteur. En le tutoyant et en s'adressant à lui à chaque aphorisme, il le met en situation comme pour le convoquer et maintenir un lien entre leurs deux situations. École, patronage, colonie de vacances, les lieux importent peu, c'est la fréquentation des enfants qui fonde la communauté entre les adultes qui ont à faire avec eux. Au sens strict, instituteur, rééducateur ou animateur, cela importe peu puisque Deligny fait le pari, dans le texte, de partir directement de la mise en pratique, en situation, qu'il impose à son lecteur une fois cette communauté acceptée. Chaque aphorisme décrit autant de cas pratiques – autant de vignettes cliniques dirait le milieu d'aujourd'hui – qui illustrent un problème, une question qu'il s'agit de poser, éventuellement de résoudre. Comme on pourrait le dire des *Recherches Philosophiques*<sup>505</sup> de Wittgenstein, en s'adressant directement à son lecteur et en cherchant à partager avec lui une communauté d'expérience, le texte vise à une *praxis*, c'est-à-dire qu'il ne se contente pas de donner des expériences et des connaissances, mais il entre de plein pied dans les premières pour faire toucher du doigt les secondes.

Il ne fait guère de doute que le jeune homme qui publie *Graine de crapule* en 1945 a sans conteste la prétention d'apprendre aux autres ce qu'il en est de leur travail au quotidien. Il en a largement l'impudence et le tempérament provocateur nécessaire pour ce faire. Mais Deligny ne fait pas la leçon. Si son présent a une valeur de vérité générale ce n'est pas pour établir une collection de cas d'école à résoudre de manière unique. L'expérience est à la fois une et multiple, elle est commune à tous ces adultes aux prises avec des enfants quelles que soient les institutions, et quelles que soient les différences entre les situations. Utilisant l'expérience ainsi convoquée, Deligny en fait une manière de se placer à côté de son lecteur, de son côté, c'est-à-dire de faire cause commune avec celui qui le lit et qui partage une existence en partie commune avec lui. Éducateurs ou ceux qui tentent de le devenir, instituteurs ou pédagogues, Deligny n'écrit jamais pour opposer l'auteur et le lecteur, il ne met jamais face à face sa place et celle de son lecteur. L'un et l'autre doivent cheminer ensemble dans le texte, de la même manière qu'ils doivent cheminer ensemble dans la pratique. Si l'égotisme de

---

<sup>505</sup>L. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, (1953), Gallimard, Paris, 2004.

Deligny est quelque chose qu'il serait difficile de nier dans ses textes tant il peut s'avérer marqué noir sur blanc, ce que montrent ses correspondances ou les témoignages de ses proches, il ne se pense et n'écrit que dans un nous. Ce n'est qu'à partir de ce nous que le *je* et le *tu* peuvent prendre sens. *Nous* sommes ensemble, donc *je* pense que *tu* peux tirer quelques bénéfices de ce que *j'ai* à te dire. Position initiale, autant que pacte de lecture qu'il établit d'emblée avec son lecteur et qu'il explicitera clairement lorsqu'il écrira à nouveau pour les travailleurs sociaux, presque quarante ans plus tard, dans *Lettres à un travailleur social* :

*Mon projet, en écrivant ces lettres, est de t'épauler en tant que travailleur social. (...) Mon projet de t'épauler n'est pas de te rompre l'épaule ni de te prendre pour un fusil. Mais puis-je t'offrir dans mon propre travail comme je te recommande d'aller le faire dans le Petit Robert ? Je ne suis pas alphabétique, rien n'est rangé dans mes propos. Et le fait est que pour t'épauler, il me faut trouver appui moi-même et, te racontant tant bien que mal sur quoi je prends appui, il peut se faire que cet appui se prête à être commun, comme on dirait d'un puit qui serait communal.*<sup>506</sup>

Épauler, se placer épaule contre épaule, ni face à face ni au-dessus, mais bien aux côtés de son lecteur. Deligny entend le faire revenir avec lui sur le chemin qu'il a déjà parcouru, pour ensuite l'aider à régler sa mire. Pour que son lecteur puisse s'appuyer sur cette épaule qui l'accompagne il faut que son propriétaire puisse prendre appui sur ses propres expériences, décrites et tracées noir sur blanc. Que le lecteur, côte à côte avec l'auteur, puisse se saisir de ce qui peut lui être utile dans toutes les expériences qu'il lui donne à voir, voilà qui pourrait être une bonne manière d'expliquer le pacte de lecture de *Graine de crapule*. Presque quarante ans plus tard, la démarche semble la même, une certaine forfanterie en moins.

L'auteur a moins de verve<sup>507</sup> dans les *Lettres* des années quatre-vingt, mais il est garant de la même posture, de la même attitude à l'égard de son lecteur. Posture intellectuelle autant que pratique, compagnonnage d'idées et d'expériences, manière de voir autant que manière de faire. L'œuvre est une œuvre ouverte parce qu'elle se prête ainsi au travail collectif, elle s'écarte du nom de celui qui l'écrit et devient bien commun. D'où la nécessité, sans cesse pour lui, de repréciser d'où il écrit à chaque tentative, à chaque ouvrage pour éviter les appropriations indues et les assignations définitives, pour que l'œuvre reste ainsi ouverte.

Faire cause commune, rapprocher sans cesse lecteur et auteur aux prises avec les enfants, ne se fait pourtant pas à n'importe quel prix. Deligny fuit l'œcuménisme tout comme il aime surprendre, voire

---

<sup>506</sup>F. Deligny, *Lettres à un travailleur social*, ouvr. cité, p. 59.

<sup>507</sup>« À cet âge-là, j'avais plus de verve que de fougue véritable; pour mieux dire, j'avais la verve fougueuse. Pour le reste, le quotidien, j'étais plutôt circonspect. Il y a loin de glapir à creuser terrier. », *Ibid.*, p. 128.

choquer, dans son écriture comme dans sa vie. Le nous qui se forme n'est pas une union de je avec n'importe quel tu, il importe même que ce ne soit pas le cas, car tel est le régime de son écriture. L'expérience commune ne produit pas d'homogénéité, elle n'anéantit pas les différences, elle ne peut enfler sa force d'absorption jusqu'à se rendre capable de tout intégrer. Bien au contraire, elle doit se maintenir aussi dans sa différence, dans ce qu'il reste, dans ces autres incapables de s'y reconnaître. De la même manière que l'auteur et le lecteur ne prétendent pas à la fusion – voire à la confusion – et conservent l'hétérogénéité de leurs positions – être côte à côte ce n'est pas être à la même place – le nous qui peut en résulter ne peut pas se penser sans un vous auquel faire face, en fonction duquel se positionner. Ainsi écrit-il quelques années après *Graine de crapule* dans la préface de *Les enfants ont des oreilles* :

*Nous, les autres, on ne vous en veut pas. Au contraire. Nous puisons une partie de nos forces dans votre rancune à notre égard.*<sup>508</sup>

S'il feint clairement d'être magnanime alors qu'il vient pendant quelques pages d'esquisser une critique au vitriol de l'enseignant classique, il prend grand soin de ne pas se montrer seul mais de s'inscrire dans un collectif. Il sait qu'il ne parle pas que pour lui parce qu'il sait qu'il n'est pas le seul à penser ou agir de la sorte, mais surtout parce que c'est à réunir les volontés, les travaux et les énergies des uns et des autres qu'il voue son écriture. Là encore le collectif est marqué de l'ambivalence qui est celle de la plume et la personnalité du personnage : communauté et isolement, réunion et refus. S'il ne se pense pas sans un nous dans lequel sa propre position peut prendre sens et être utile, il ne saurait se situer sans le faire *contre* qui ou quoi. « *Je sais à qui j'adresse cette préface et pourquoi je l'écris si longue.*<sup>509</sup> » C'est que le mode de positionnement de l'auteur qu'est Deligny effectue sans cesse ce mouvement de balancier : situer ce *je* – et progressivement le faire disparaître – dans un *nous* auquel il veut servir, et face à un *vous* dont il entend bien se démarquer, voire le critiquer ou moquer. Deligny n'est pas un auteur innocent et il y a loin de sa position à celle d'un illuminé en marge, plus ou moins génial, tout occupé à soliloquer avec sa propre plume. S'il se répète c'est pour mieux se faire entendre, s'il écrit la même chose c'est pour être sûr qu'elle soit lue<sup>510</sup>, s'il se situe c'est pour ne pas être pris pour un autre, un autre lui-même gigantesque et pontifiant comme la statue que d'aucuns voudrait faire de lui, un autre avec lequel il ne pourrait jamais se mettre

---

<sup>508</sup>F. Deligny, *Les enfants ont des oreilles*, ouvr. cité, p. 236.

<sup>509</sup>*Ibid.*, p. 237.

<sup>510</sup>« Si quelque lecteur, se fiant à mon nom, a entrepris de lire mes écrits, il va s'étonner que je rabâche et redit la même chose, d'écrit en écrit. Il va se dire que, l'âge venant, je radote alors qu'en réalité, averti que mes écrits passent au pilon l'un après l'autre, j'écris à nouveau ce que je sais fort bien avoir déjà écrit, sauvant de l'anéantissement ce que je tiens à dire et que j'avais déjà dit une première fois, cette première fois étant d'ailleurs tout à fait illusoire car aucune fois n'est jamais, à vrai dire, la première et que je me répète ou répète ce qu'il m'est arrivé de lire qui s'en est allé passer au pilon de ma mémoire, quelle différence ? », F. Deligny, *L'être sans avoir*, IMEC, Fonds Deligny, DGN 6, p. 103.



d'accord, préférant alors la solitude à ce genre de mauvaise rencontre.

### 1.1.2. La forme et le style

Un autre trait immédiatement marquant de *Graine de crapule* tient à la forme que lui donne Deligny. Composé de cent-trente-quatre aphorismes, cette forme apparemment peu construite et décousue engage une lecture non linéaire. Le trait n'est pas discursif ni démonstratif, il se suffit à lui-même et ne vise qu'à toucher la cible. Il n'a pas pour fonction d'être développé ou étendu, il n'a besoin que d'être décoché, à voir ensuite s'il atteindra ou non son but. Le texte ainsi produit est alors un ensemble de flèches qui partent en direction du lecteur, indépendantes les unes des autres, et dont l'unicité ou la cohésion tient dans la lecture du lecteur.

En grec, l'*aphorismos*, désigne ce qui se sépare du reste et le détermine. Dans la médecine hippocratique, l'aphorisme est la forme du discours médical, l'instrument de diffusion d'un savoir qui n'est pas encore systématisé, voire étranger à la systématisation puisqu'il vise l'effectivité du faire. Il possède deux usages principaux : d'une part il contient des propositions qui résultent d'une théorie ou d'observations, et d'autre part, il énonce des propositions d'ordre pratique qui renferment un précepte général. Ce sont deux caractéristiques que l'on retrouve intimement mêlées chez Deligny qui, dans *Graine de crapule*, met en scène des situations, des exemples concrets et s'adresse directement à son lecteur pour lui « parler d'expérience ». Ses aphorismes sont nourris non pas de théories mais de ses propres observations, saisies dans le réel de sa propre pratique. Ce sont elles qui nourrissent cette manière de faire, qui constituent l'expérience dont il s'agit de condenser et de transmettre le sens, afin de dessiner entre lui et son lecteur un réel partagé, une expérience commune. De la même manière, face aux écritures systématiques et à leur développement dans le domaine de la pensée, l'aphorisme apparaît comme une forme avant tout critique. Ce n'est pas pour rien qu'il est utilisé par un penseur violemment anti-systématique comme Nietzsche, dont l'entreprise se veut clairement critique, voire destructrice pour un certain type de philosophie. L'aphorisme met en doute sur le plan de la forme la possible portée ontologique du discours, sa capacité à dire l'être. Il fait éclater sa prétention à dire l'unité de la vérité, c'est-à-dire à la formuler dans un mode unitaire et clos. De la même manière, Deligny n'entend pas dire ce qu'est l'enfant, ce que doit être un éducateur, ce qu'il convient de faire ou non. Il n'entend pas constituer un discours définitif sur quelque question que ce soit, là n'est ni son propos ni son intention. Bien au contraire, l'aphorisme s'avère utile dans le projet d'écriture délinéen en ce qu'il décentre le sujet de la paternité de son discours. La question « qui parle ? » est inopérante, et plus importante est l'adresse de cette parole, et ce que pourra en faire celui à qui elle s'adresse. Pour le dire autrement l'aphorisme brise la tentation de l'écriture de dire l'essence des choses, il instaure par son incomplétude le nécessaire travail du lecteur, sa « rumination » pour reprendre un mot de Nietzsche, autrement dit son interprétation.

C'est d'ailleurs sur ce travail du lecteur qu'il faut s'arrêter un instant si l'on veut comprendre la

manière dont l'ouvrage fait trace dans l'esprit du lecteur, mais forge également autour de Deligny un nom, un renom avec lequel il sera directement appréhendé. La forme et l'indépendance relative des aphorismes les uns par rapport aux autres – même s'il faut reconnaître que certains se suivent, ce qui permet de former une trame ou un semblant de trame utile au lecteur qui s'y aventure pour la première fois, mais tellement légère qu'il lui est tout aussi facile de s'en affranchir par la suite – engendrent également un mode de découverte du texte différent. Il n'y a pas de sens ni de chronologie dans la lecture, le lecteur peut commencer et continuer par n'importe quel paragraphe, au mépris de leur placement dans la page ou dans l'ouvrage. Il peut revenir sur l'un, ne pas lire les cinq autres, s'attarder sur un troisième ou en rapprocher deux totalement distants. C'est dire que là encore – et même s'il faut nuancer cela en raison de la construction typographique du livre – il faut considérer l'ouvrage comme un espace dans lequel le lecteur peut circuler, faire des allers-retours, dessiner ses propres trajets, ses impasses, en fonction de ses intérêts comme du moment dans lequel il se situe.

Cette particularité, disons spatiale, a des répercussions sur le plan temporel, puisque l'écriture aphoristique délie en partie le lecteur de la temporalité induite par le déroulé spatial du livre dissertatif ou démonstratif. Dans ce genre d'ouvrage la numérotation scande le temps et en indique l'écoulement alors que dans un ouvrage comme celui de Deligny elle devient somme toute inutile, dérisoire, artificielle. C'est au lecteur que revient l'organisation – ou la désorganisation – du temps de la lecture ou plutôt de l'acte de la lecture dans le temps. C'est d'ailleurs une forme à laquelle il reviendra à la toute fin de sa vie, dans les deux derniers textes qu'il écrira, *Essi et Copeaux*<sup>511</sup>.

Il faut noter également qu'à partir des années quatre-vingt, et notamment dans ce dernier ouvrage, il lit et revient souvent sur le travail de Wittgenstein, avec lequel il partage – alors qu'à l'époque de la rédaction de *Graine de Crapule* il ne l'a pas encore lu – cette manière particulière d'écrire par fragments (liés ou non entre eux de manière logique). On peut même souscrire à ce sujet en partie à ce que dit Wittgenstein dans la préface des *Recherches philosophiques* lorsqu'il revient sur les aléas de leur composition.

*Après de nombreuses tentatives infructueuses pour réunir en un tel ensemble les résultats auxquels j'étais parvenu, j'ai compris que je n'y arriverais pas, que ce que je pourrais écrire de meilleur ne consisterait jamais qu'en des remarques philosophiques, car mes pensées se paralysaient dès que j'allais contre leur pente naturelle et que je les forçais à aller dans une seule direction – et cela était évidemment lié à la nature même de la recherche ; car celle-ci nous contraint à parcourir en tous sens un vaste domaine de pensées. Les remarques philosophiques de ce livre sont, en quelque sorte, des esquisses de paysage nées*

---

<sup>511</sup>F. Deligny, *Essi et copeaux*, Le mot et le reste, Marseille, 2005

*de ces longs parcours compliqués.*<sup>512</sup> »

Alors qu'il envisageait d'organiser ses remarques mêlées de mille et une manières pour en donner une version publiée, Wittgenstein renonce en raison de leur nature même et de l'étendue, de la variété des domaines sur lesquels elles portent. On peut dire la même chose de Deligny chez qui la forme courte, ramassée, détachée, permet de concentrer la matière protéiforme que lui apporte l'expérience qu'il veut partager avec son lecteur. Il y a un double mouvement dans l'aphorisme, à la fois de contraction et de diffusion. Contraction de l'expérience qu'il contient pour lui donner un sens, et diffusion – voire diffraction – de ce sens dans l'interprétation que doit en faire le lecteur. L'aphorisme ne fait pas que ramasser la matière que veut délivrer l'auteur, il engage dans le même temps le lecteur à l'interprétation, comme si c'était à lui, ensuite, de faire quelque chose de ce qui lui est livré dans les quelques mots de chaque formule.

Ce sont ces deux mouvements sur lesquels Deleuze insiste lorsqu'il revient sur la forme de la plupart des écrits de Nietzsche et qu'il écrit :

*un aphorisme envisagé formellement se présente comme un fragment ; il est la forme de la pensée pluraliste ; et dans son contenu, il prétend dire et formuler un sens. Le sens d'un être, d'une action, d'une chose, tel est l'objet de l'aphorisme. (...) Seul l'aphorisme est capable de dire le sens, l'aphorisme est l'interprétation et l'art d'interpréter. De même le poème est évaluation et art d'évaluer : il dit les valeurs. Mais précisément, la valeur et le sens des notions si complexes, que le poème lui-même doit être évalué et l'aphorisme interprété. Le poème et l'aphorisme sont à leur tour objet d'une interprétation, d'une évaluation.*<sup>513</sup>

Comme Deleuze le montre, chez Nietzsche l'aphorisme nécessite ce que lui-même appelle la « ruminantion », c'est-à-dire d'y revenir, d'être repris, relu, pour être compris à nouveau frais, découvert, replacé dans un autre réseau de sens. L'aphorisme est une forme liée à l'interprétation et ce de deux manières. D'une part il est interprétation de l'auteur qui, découpant un pan de matière dans l'existence, en condense le sens dans une formule avant tout concise. D'autre part, il est interprété en retour par le lecteur qui lui redonne la multiplicité que l'auteur s'était efforcé de réunir dans l'acte d'écrire. Contrairement à la démonstration qui se révèle progressivement le long d'une forme close et univoque, la forme fragmentaire amène le lecteur, presque malgré lui, sur le chemin d'une découverte. L'aphorisme ne vise pas la connaissance, il ne sert pas à délivrer un savoir que

---

<sup>512</sup>L. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, ouvr. cité, p. 21.

<sup>513</sup>G. Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, (1962), Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1997, p. 36. Dans la suite du texte, Deleuze cite Nietzsche : « En d'autres cas, la forme aphoristique fait difficulté. Celle-ci tient à ce qu'aujourd'hui on ne prend *pas* cette forme *assez au sérieux*. Un aphorisme, frappé et fondu avec probité, n'est pas encore « déchiffré » sitôt lu ; au contraire, c'est alors seulement que doit commencer son *interprétation*, qui nécessite un art de l'interprétation. », dans Nietzsche, *Généalogie de la morale*, G.F, 1996, p. 33.

l'auteur voudrait donner tel quel au lecteur, mais il tend à favoriser une découverte, celle de ce que peut faire le lecteur du sens ramassé ainsi par l'auteur. C'est en cela qu'il est « la forme de la pensée pluraliste », c'est-à-dire à la fois né de la multiplicité du réel donné dans l'expérience, et porteur de la multiplicité des sens que l'interprétation – le travail du lecteur – peut produire.

Si l'on peut à bon droit parler du travail d'interprétation du texte qu'engendre l'aphorisme, celui-ci ne peut pas être séparé du travail sur le style que réalise Deligny dans *Graine de crapule*. La concision des formules, la brièveté du trait, tout autant que le travail sur la langue, l'image et la métaphore sont l'autre aspect de la forme aphoristique telle qu'il la déploie dans le texte, et ils permettent de compléter le travail d'interprétation du lecteur par deux autres activités qu'il suscite et qui sont liées entre elle : l'imagination et l'appropriation.

Ces deux termes permettent d'ailleurs de compléter l'idée d'interprétation. Utilisant une expérience fruit d'un matériau multiple, si l'aphorisme engendre chez le lecteur une interprétation il ne faudrait pas comprendre ici que celui-ci devrait s'échiner à trouver dans le texte un sens caché, une intention dissimulée, quelque chose qui serait au fond du texte et auquel il faudrait revenir. Le texte n'a rien d'autre à révéler que la forme qu'il propose à l'œil du lecteur, ce n'est pas de ce côté-là qu'il convient de chercher. C'est bien plutôt de l'autre côté, celui du lecteur, que doit se placer l'interprétation chez Deligny. Pour le dire plus précisément, il s'agit une fois l'aphorisme lu de voir ce que le lecteur peut en faire, comment il peut influencer sur son mode de penser et d'agir. L'aphorisme engendre une activité qui n'est non pas tournée vers lui-même, mais au contraire qui doit être pensée en direction du lecteur, et c'est ce mouvement que l'on peut appeler ici l'interprétation.

Ce n'est que dans cette optique que l'on peut comprendre qu'elle ait partie liée avec ces autres mouvements, que nous avons qualifié d'inséparables et d'inhérents à la forme aphoristique, l'imagination et l'appropriation. L'imagination tout d'abord. Face à la forme courte, tranchante, et en définitive ouverte de l'aphorisme, c'est elle qui peut permettre de constituer une sorte d'entour du texte, de cadre dans lequel l'inscrire, d'histoire dans laquelle la comprendre. S'il se nourrit d'expériences, l'aphorisme n'est pas seulement un récit singulier qui prétendrait ne délivrer rien de plus que sa propre facticité. Si Deligny fait de l'expérience une matière à partager concrète, née du réel, celle-ci n'est pas immédiatement close mais laisse prise au lecteur pour qu'il puisse la saisir, la déplacer et l'envisager dans les conditions de son propre rapport au monde.

Pour le dire autrement, l'aphorisme est ciselé, taillé dans le verbe pour se faire léger et pouvoir passer de l'auteur au lecteur, entendons de l'expérience de l'un à celle de l'autre. En cela il se présente comme un cerf-volant comme le dit Deligny dans la préface à la réédition de 1960, dont la visée n'est ni le témoignage ni l'application directe, mais bien de susciter l'imagination et de faciliter l'appropriation par son lecteur. Ce qu'il écrit n'est pas utile en lui-même mais pour ce que le lecteur sera tenté d'en faire, il ne s'agit pas de méthode ni de principes, mais bien d'un mouvement qui vise

à en permettre un autre, à en autoriser un nouveau.

*Si, une fois lus, quelques-uns de mes propos frémissent gaiement dans le ciel de quelques mémoires, tant mieux : c'est là leur raison d'être. Mais celui qui voudrait s'en servir, les appliquer en quelque sorte, s'apercevrait du même coup de quoi ils sont faits : des morceaux de pages lues encollés et tendus sur les branches souples et légères arrachées à une espère particulière d'enthousiasme qui surgit chaque fois qu'un enfant m'aborde.*<sup>514</sup>

Si l'imagination permet de placer et de déplacer l'aphorisme dans un environnement qui est celui du lecteur et non plus celui de l'auteur, cette activité montre alors à quel point l'aphorisme vise à être approprié. Ce n'est pas anodin de le souligner lorsque l'on parle d'un ouvrage constamment cité, repris, utilisé par ses lecteurs, d'une manière ou d'une autre, dès les mois qui suivent sa parution. Tout comme l'éducateur peut autant être instituteur que moniteur d'atelier ou moniteur de centre de rééducation, l'aphorisme peut se comprendre dans la salle de classe, l'atelier ou le dortoir collectif. C'est une forme ouverte en un sens bien large, ouverte à ce que le lecteur va pouvoir en faire.

Il ne fait guère de doute que le style particulier de Deligny, son travail sur la langue, accentue cette caractéristique propre à l'aphorisme. La forme courte, poétique autant que polémique, fait mouche plus rapidement, elle marque l'esprit et s'installe dans la mémoire du lecteur. Le verbe y prend une place parce qu'il reste court et prend d'autant plus d'envergure qu'il ne fait pas de bruit inutile, que les mots sont comptés et n'ont pas le temps de lasser l'oreille. La formule marque et peut s'avérer aussi bien polémique que prétendre à l'universalité :

*Certains qui font ce métier, le nôtre, croient en Dieu ; d'autres ont foi en les hommes.*<sup>515</sup>

Il n'est pas étonnant que ce genre de formule, même écrite par un fervent athée, puisse devenir *de par sa forme* le nouveau credo d'éducateurs susceptibles de s'y reconnaître ou de l'adopter pour maxime. Le geste de Deligny est à double tranchant : en utilisant une telle forme il facilite l'appropriation de son ouvrage, mais il favorise dans le même temps la réduction de son travail à ce que le lecteur s'approprie de lui.

### 1.1.3. Le ton

Le ton quant à lui s'avère d'emblée poétique et polémique. Ce sont les deux traits qui caractériseront la plume de Deligny, écrivain avant toute chose, combattant quoi qu'il arrive. Les trouvailles poétiques sont légion et elles contribuent grandement à sa renommée dans un domaine dont la langue hésite entre la sécheresse scientifique et les élans du cœur. Il faut même dire que c'est par rapport à celle-ci que Deligny n'hésite pas à écrire, qu'il la pastiche dans une certaine mesure pour montrer

---

<sup>514</sup>F. Deligny, « Préface à la réédition de 1960 », *Œuvres*, ouvr. cité, p. 149.

<sup>515</sup>F. Deligny, *Graine de crapule*, ouvr. cité, p. 143.

d'autant mieux sa différence propre.

*Il y a les hérédo-tuberculeux, les hérédo-alcooliques et les hérédo-malheureux.*<sup>516</sup>

L'hérédité et la transmissions des tares comportementales des parents via le *caractère* de l'enfant est le fond scientifique sur lequel les théories de Heuyer se développent et se diffusent dans l'ensemble du domaine. Deligny n'attaque pas de front, ni médecin ni scientifique il n'a guère de légitimité pour ce faire, alors il déplace la scène. Il passe de la science au bon sens, du laboratoire, de l'enquête, de l'examen jusqu'au quotidien, au concret, à l'expérience de la vie des enfants arrivés là. Contrairement à la tuberculose ou à l'alcoolisme, le malheur ne se lit pas dans une radiographie des poumons ou dans une prise de sang, il se vit et c'est de cette existence là que repart Deligny, prenant grand soin au passage d'éborgner les prétentions totalisantes du discours scientifique en vogue dans le domaine. C'est au nom du concret de l'existence que Deligny entend déniaiser son lecteur plus que lui apprendre quoi que ce soit, et c'est à ce titre qu'il le met en garde constamment, l'invite à retenir ses enthousiasmes comme ses déceptions.

*Qu'ils soient « comme tout le monde » – et Dieu sait si le monde est laid – voilà, voilà ton idéal.*<sup>517</sup>

Entre les références technico-scientifiques que l'on a déjà étudiées et les appels à la générosité, la langue de Deligny détonne et offre une richesse et une coloration rarement vue. C'est aussi que la langue poétique, la belle formule ou le joli trait se retiennent mieux que des comptes rendus d'enquête ou les attendus d'une méthode, aussi convaincants soient-ils. Le dicton est toujours plus connu que la définition et s'il court le risque de devenir cliché – ce dont Deligny ne cessera de se plaindre concernant *Graine de crapule* – c'est aussi parce que le cliché contient quelque chose dont la justesse touche à l'universel. La généralité peut parfois confiner au bon sens, mais s'il est un trait de l'esprit humain que l'on connaît depuis Descartes et même bien avant, c'est que le bon sens est la chose du monde la mieux partagée.

Dans l'œcuménisme de l'époque où le texte paraît, le ton polémique détonne et marque d'autant plus le lecteur. Habitué des panégyriques enthousiastes ou des reconnaissances respectueuses des réalisations des uns et des autres, les lecteurs de l'époque ont peu l'occasion de voir quelqu'un identifier ses ennemis et les attaquer avec talent. La polémique n'a été le plus souvent dans le domaine que scandale, elle s'est fondée sur l'enquête, appuyée par le reportage, et a toujours voulu engendrer des changements matériels (démission, fermetures d'institution, nouvelles réglementations). Elle n'a pas été poussée comme elle l'est chez Deligny, à un travail de style, directement dirigé contre les idées qui ont cours dans le domaine. Alors que le scandale visait essentiellement l'institution dans son organisation, la polémique de Deligny en vise l'idéologie. La manière de penser plus que la

---

<sup>516</sup>*Ibid.*, p. 142.

<sup>517</sup>*Ibid.*, p. 140

manière de faire, c'est en cela que le style sert à aiguïser les flèches qu'il entend bien décocher.

*Leur vice est peint sur leur figure... Regardez-moi ces attitudes sournoises...» Choisis le plus pervers de ton équipe, habille-le en petit bourgeois, monte avec lui dans un wagon de deuxième classe et parle- lui comme à ton fils. Si on ne te dit pas: «Il est bien gentil votre petit garçon... » C'est que ta tête n'invite pas à la conversation.<sup>518</sup>*

Si l'on y regarde d'un peu plus près, au-delà de la polémique et du style, le ton que Deligny emploie dans *Graine de crapule* est également particulier, d'autant plus si l'on garde en mémoire la manière dont le domaine parle de l'enfance d'une manière générale. Il se dégage de l'opuscule une image de l'enfance qui n'a rien d'idéalisée, pas plus qu'elle n'est exagérée pour faire ressortir ou mettre en exergue la bonté de ceux qui vont s'en occuper, comme c'est courant dans le domaine à l'époque et que l'on a déjà souligné plus haut.

L'enfance n'y est pas supposée, déduite, associée à une image qui posséderait des caractéristiques et des attributs propres. Elle n'est pas ramenée à une forme d'unité générique sous laquelle il serait possible de subsumer les différents individus. Autrement dit, chez Deligny l'enfance ne répond pas à une définition, mais elle apparaît plurielle, développée par touches au fil de la description des individus mis en scène par l'auteur.

*Maladroits au jeu, comme des hiboux dans la lumière. Rancuniers, chicaniers, tricheurs, mesquins et avars de leur souffle. Au demeurant les meilleurs fils du monde. Ils préfèrent chiquer et cracher entre leurs pieds...<sup>519</sup> »*

Description contre définition, voilà l'enfant mis au pluriel et décrit crûment, sans égard pour ce que serait l'enfance dans toute sa généralité, l'entreprise de Deligny est le fait d'un travail particulier sur la langue. S'il y faudrait certainement des qualités d'analyse littéraire auxquelles on ne peut prétendre ici, notons simplement que le texte de Deligny est le plus souvent comme dépourvu d'effets, sans artifice, sans maquillage pour rehausser quoi que ce soit, ni laideur ni pureté. C'est que l'enfance est avant tout une réalité, non pas un personnage ou une image d'Épinal. Ce ne sont pas des *copains*, terme à la mode dans les romans et les articles de l'époque qui oscillent entre les « bande de jeunes », dont les comportements font peur aux adultes prompts à crier à l'asocialité, et la « troupe de copains », mélange d'idéal de patrouille scout et d'amis d'enfance. Ni bons ni brutes, chez Deligny les gamins arrivés là sont avant tout « *trente maigres solitudes complices et jalouses.*<sup>520</sup> »

Ce ne sont pas non plus des héros romantiques, gamins en marge d'une société qui les rejette et dont ils s'échinent à devenir les ennemis. Ce ne sont pas des personnages de romans ou de films que Deligny feint même de les appeler avant toute chose pour déniaiser son lecteur : « *Où êtes-vous,*

---

<sup>518</sup>*Ibid.*, p. 137.

<sup>519</sup>*Ibid.*, p. 138.

<sup>520</sup>F. Deligny, *Graine de crapule*, ouvr. cité., p. 127.

*beaux délinquants frustes, anarchistes, yeux noirs, corps chauds lacérés de cicatrices* <sup>521</sup> ». La réalité est plus dépouillée puisqu'elle est vue au niveau du quotidien, au ras des tables où ils s'ennuient, des dortoirs où ils passent de mauvaises nuits, de la cour dans laquelle leurs mouvements oscillent entre jeux et attitudes de prisonniers. Ces mauvais garçons pour la plupart, ne sont pas de parfaits durs à cuire, de prétendus apaches faciles à enfermer dans une vision unilatérale : « *Ceux que tu verras seront gloutons et flatteurs et s'évanouiront si tu les vaccines* <sup>522</sup> ». La vie qui leur colle aux semelles est celle de leur milieu, elle raconte leurs existences, petites, malheureuses, misérables sans Victor Hugo pour rehausser le trait. La misère se voit dans les bouches cariées qui ne s'ouvrent pas, dans les mauvais repas insuffisamment fréquents, dans une manière de tenir un corps qui ne peut feindre.

*Il pleut. Ils viennent s'abriter dans la salle, pâles, dents serrées, petite humanité devant le désastre, désespérés de cette très vieille odeur de misère qui monte d'eux.* <sup>523</sup>

Deligny dessine en quelques traits l'histoire d'une enfance faite de rebus et dont personne ne veut, à laquelle personne n'a fait attention depuis longtemps, et où les individus s'enlisent. Les enfants ne sont plus de chers bambins prêts à tous les enthousiasmes, heureux de jouer si l'occasion leur en est donnée, prêts à faire confiance « à nouveau » si l'adulte ou le copain sait montrer sa joie de vivre. Ils ne savent pas parce qu'ils n'ont jamais su, ils n'ont pas à retrouver un élan qui n'a jamais été le leur. Deligny porte même à penser que celui-ci n'a été chez tous les autres que le fait de l'adulte, plus prompt à regarder ce qui peut lui flatter l'oeil que les individus qu'il a sous les yeux. Il y a du désespoir dans leurs regards et ce n'est pas l'image angélique de l'enfance qu'il entend dessiner mais celle d'une humanité sombre, patiente comme l'est la misère, qui ne cherche plus à savoir ce qu'elle a fait pour en être là ni ce qu'elle pourrait faire pour ne plus y être, et qui, à défaut de savoir quoi faire, attend.

*Frileux et sans espoir, comme on imagine une fin de race : patients et résignés autour d'un feu qui jette encore, par instants, un reflet de sang sur leurs joues maigres, une étincelle dans leurs yeux immobiles. Si tu n'interviens pas, nul d'entre eux ne dépliera ses jambes pour amener le fagot de bois mort au feu de vie qui s'éteint : si tu n'interviens pas, nul d'entre eux ne se lèvera pour venir souffler sur la braise.* <sup>524</sup>

Le réel de l'enfance en danger est désenchanté et le ton de Deligny est parfois d'une tristesse rare pour transcrire l'espèce de résignation qui règne sur ces petites existences déjà vouées à l'extinction. C'est un point rarement souligné par qui s'intéresse à l'ouvrage et qui apparaît rarement tant la figure

---

<sup>521</sup>*Ibid.*

<sup>522</sup>*Ibid.*

<sup>523</sup>*Ibid.* p. 125.

<sup>524</sup>*Ibid.*, p. 124.



de l'adulte est marquante dans le texte, tant Deligny sait s'y montrer habile, précis, cynique, efficace et prompt à entraîner l'adhésion du lecteur. Puisqu'il s'adresse constamment à l'adulte qui le lit, à cet adulte qui a choisi de s'occuper des enfants, on ne s'attarde que peu au portrait qu'il dessine de l'enfance, dans un très grand nombre d'aphorismes, et dont la teinte contraste pourtant franchement avec l'enthousiasme que l'ouvrage a pu susciter chez les adultes. On est loin des tonalités rythmées et enjouées qui prévalent dans l'ensemble de la rééducation de l'époque, de cet enthousiasme, de cet allant pour l'enfance qui pour la majeure partie des auteurs ne peut que se refléter dans le visage des enfants, dans leur comportement une fois celui-ci débarrassé de leurs mauvaises habitudes.

Difficile de caractériser le ton du texte délinéé dans les termes habituels. Il serait abusif de dire qu'il est pathétique au sens propre tant il est dépourvu de passion, de sentiment. Il ne s'agit pas de décrire les sentiments des enfants ni de chercher à en inspirer chez le lecteur. On ne peut que chercher des rapprochements qui tous ne sont pas pleinement convaincants : réaliste, vériste, naturaliste ; chacun de ces termes peut convenir, à tout le moins partiellement. Réaliste parce que c'est de la réalité de l'existence de chacun qu'il parle, des conditions matérielles d'existence des enfants qu'il croise. Mais Deligny n'est pas Zola et ne cherche pas à émouvoir le lecteur, pas plus qu'il ne semble ému du spectacle qu'il s'attache à décrire. Loin des grandes fresques et des Rougon-Macquart, le ton est plus vif, incisif et la réalité se dessine en quelques traits de plume. Vériste parce qu'il s'agit de ne pas jouer avec l'expérience, parce que l'éducateur se tient aussi derrière l'écrivain pour ne pas lui permettre de quitter des yeux le modèle qui lui fait face. Le discours se doit sinon d'être vrai, au moins d'être véridique, appuyé sur une réalité tangible, une existence tenace dont les mots ne peuvent faire abstraction au profit des métaphores enjolivées et des belles tournures de style. Le verbe est sec, le style en est pour autant travaillé, mais il n'y a pas comme chez Verga un désespoir latent, la rancune tenace d'une misère qui finira par rogner le sort des individus. Si le discours est vrai, c'est parce que la réalité est crue, et cela n'ôte rien à l'enthousiasme de l'adulte qui doit travailler avec ces enfants. Bien au contraire, si quelque chose comme le mouvement, l'énergie, l'envie ou la curiosité semble s'éteindre dans l'œil des enfants, c'est à l'adulte de prendre le relais en bricolant les morceaux d'existence à sa portée. Il ne s'agit pas d'opposer à la réalité morne de l'enfance un enthousiasme d'adolescent attardé, d'adultes en culottes courtes comme on le disait des scouts de l'époque, mais d'une réelle responsabilité de l'adulte. C'est à lui de remettre en mouvement ces existences, de trouver les moyens concrets pour ce faire sous peine que l'inaction ne l'emporte. « *si tu n'interviens pas...* », et dans ces lignes presque froides le conseil résonne autant comme un avertissement que comme une injonction.

Naturaliste enfin, parce que c'est à la manière d'un entomologiste que Deligny décrit les individus qu'il voit évoluer et avec lesquels il a à faire. Il s'agit de les montrer « d'après nature », c'est-à-dire le plus fidèlement possible, de retranscrire au plus près le réel par le biais du langage, quitte à le tordre, l'user ou le désabuser si besoin. Le catalogue des individualités ainsi produit n'a pas pour

finalité la seule exposition, il se veut tout autant didactique, à tout le moins enrichissant pour celui qui le lit et qui pourra ensuite en utiliser la matière expérientielle pour forger son propre mode d'action. Si l'on y reviendra plus tard, c'est ce dernier trait qui peut donner une idée de la manière d'écrire de Deligny et notamment de l'usage de la description. Fondamentale dans l'entreprise naturaliste de Wallace ou Darwin, la description engage tout autant une manière d'appréhender le réel que de l'examiner, à partir de son extériorité, de sa surface, de ce qui apparaît. On est loin de la volonté d'exhumer une intériorité, réelle ou supposée, capable d'imprimer sa marque à une enveloppe censément malléable ou vaguement représentative. Loin de la recherche d'un sujet dont l'intériorité serait la marque distinctive et dont l'écriture devrait rendre les mouvements, autrement dit les sentiments, les émotions, passions et cogitations.

Sur le plan de l'extériorité, celui des façons d'être et de se comporter, au fond, ce n'est pas tant contre les mauvaises habitudes, les tares congénitales ou les influences néfastes du milieu dont les enfants seraient victimes qu'il faut lutter. Il ne s'agit pas de débarrasser quelque chose qui serait l'enfance de ce qui a pu à un moment ou l'autre la détourner, la pervertir, la modifier. Le registre n'est pas celui de la purification, ni physique ni morale. Il n'y a pas à laver les enfants pour que les taches de la vie disparaissent et laissent éclater la blancheur originelle de l'enfance. Il n'y a pas d'un côté les scories de la vie et ce qu'elle fait à l'enfance de l'autre. Il en va chez Deligny de quelque chose de plus fondamental, car c'est la vie même qui est en jeu, c'est-à-dire le genre de vie que s'appête à mener un enfant.

L'enjeu n'est pas le même et à cette époque il ne cesse de le scander : il ne s'agit pas de retrouver la pureté originelle d'une enfance malheureuse, coupable, délinquante, arriérées ou moralement abandonnée. Il s'agit de faire vivre des enfants chez qui les accidents de l'existence ont pris la place des couleurs supposées de l'enfance, de sa gaieté, de sa joie de vivre, de son élan. Bien plus, il s'agit de faire vivre les enfants avec les aléas de cette existence, de leur permettre de vivre vraiment – non pas malgré mais – avec les conditions qui sont les leurs. Le taudis, l'inceste, l'alcool, la pollution des villes et la misère des faubourgs ne sont pas ce dont il faut à toute force faire évader l'enfance dans une optique de préservation d'une nature idéalisée. Ce sont les coordonnées dans lesquelles se déroule et doit se dérouler la vie des enfants, ce sont des éléments, des matériaux, au sein de laquelle elle se construit et doit se construire, aussi bien que possible.

Dès ses premiers ouvrages Deligny s'éloigne de ce que les mots de *rééducation* ou de *sauvegarde* de l'enfance possèdent comme contenu idéologique. Au fond l'enfance n'est pas une nature, un état originel et définitif, teinté de toutes les projections habituelles des adultes. Pour Deligny il n'y a que des enfants, petits individus desquels la vie menace de se retirer devant les aléas de l'existence et comme il l'écrira deux ans plus tard dans les *Vagabonds efficaces* :

*tant pis pour ceux qui veulent qu'enfance rime avec innocence.*<sup>525</sup>

Deligny refuse toute définition et ne revient jamais à l'image habituelle d'une enfance toujours déjà caractérisée – ontologiquement pure, innocente, riante et joyeuse – mais il se contente, au cas par cas, de prendre la mesure de ce qui est en jeu dans le travail avec ces enfants arrivés là, ces individus aussi réels que contingents. Et ce qui est en jeu, ce n'est rien de moins que leur existence.

À cette époque, Deligny ne s'intéresse pas particulièrement à la philosophie – ce n'est que plus tard qu'il en lira davantage de textes, dialoguera avec certains d'entre eux, écrira sur certaines de leurs thématiques – et être pris pour un penseur existentialiste lui serait bien étranger, mais il faut bien voir que l'être de l'enfant tel qu'il est habituellement défini ne l'intéresse en rien. Plus encore, il le nie littéralement en le ramenant tout entier aux individualités réelles, à leurs existences. Pour qui veut travailler avec ces enfants la tâche s'avère moins grandiloquente, il n'y a pas « d'appel du gosse » auquel répondre par une vocation toute entière faite d'abnégation et de sacrifices. L'éducateur ou le juge n'aura pas à être un apôtre, mais à aider des enfants à ne pas totalement sombrer, c'est-à-dire à vivre, en partant de la réalité de leur existence, comme celle de ce garçon, parmi d'autres :

*R. connaît déjà que la vie n'est pas pour lui et, les mains sur les genoux, il regarde passer les heures.*<sup>526</sup>

Pour les bonnes âmes de la rééducation le retour au réel peut être brutal, Deligny ne travaille pas avec l'enfance dessinée par les adultes. La réalité des enfants arrivés là est tout autre, et l'écart avec les intentions de leurs aînés peut s'avérer vertigineux. Loin de l'ambiance scoute de bien des centres de rééducation modèles comme Ker Goat et des atouts pour l'enfance dont sont parés la nature, le chant choral, les grands jeux et le grand air, Deligny reste attaché aux milieux et aux conditions de naissance des enfants qu'il a sous les yeux. Ni la nature, ni la nature de l'enfant ne sont en jeu ici.

*Tu leur fais chanter des chants glorifiant la beauté du monde. Et ce qu'ils cherchent, yeux baissés, c'est un mégot solitaire.*<sup>527</sup>

S'il n'est plus question de chant choral ni de glorification de ce qui dépasse de si loin les enfants qu'ils ne peuvent qu'en appeler au transcendant, la tâche de l'adulte apparaît nettement plus humble. La description se veut moins lyrique. Mais pour l'adulte qui a à faire avec cette réalité-là, et dont il est de la responsabilité de la prendre au pied de la lettre, comment répondre ? Si les apôtres de la rééducation pouvaient répondre à l'appel du gosse avec toute leur charité, leur dévotion, leur sens du sacrifice et de l'abnégation ; avec quoi les adultes de Deligny peuvent-ils faire face à cette menace terne qui plane sur le sort des enfants ?

Alors que les modèles de l'époque proposent transcendance contre transcendance, idéal contre idéal,

---

<sup>525</sup>F. Deligny, *Les vagabonds efficaces*, ouvr. cité, p. 174.

<sup>526</sup>F. Deligny, *Graine de crapule*, ouvr. cité, p. 129.

<sup>527</sup>*Ibid.*, p. 130.

de l'enfance à majuscule face à l'adulte dévoué, pour Deligny ce sera immanence contre immanence. Pour répondre à une image de l'enfance qui venait de haut il fallait se placer sur les mêmes hauteurs mais, chez Deligny il s'agit de faire le chemin inverse, de rester le nez rivé à l'existence, à ce qu'elle a de plus contingent pour s'y plonger profondément et agir véritablement, en son sein. La question se situe dans la pratique même de ces adultes que Deligny nomme encore des éducateurs jusqu'à la fin des années cinquante, mais elle peut se lire également dans la matière de ses textes de l'époque. Il faudra y revenir en examinant plus précisément ce que Deligny retient de l'œuvre et du travail de Makarenko, mais dès *Graine de crapule*, il faut noter que la réponse est déjà claire dans le texte : c'est avec leur *propre* réalité que les adultes vont pouvoir répondre à la condition des enfants. Réel contre réel en quelque sorte, c'est parce qu'ils pourront être eux-mêmes qu'ils sauront affronter un réel sans fard ni interprétation, ni enjolivé ni abstrait. Il faut être soi-même pour amener des enfants à le devenir.

*C. à son arrivée se montre poli, prévenant et honnête ; c'est un comédien. Il faudra lui apprendre à être lui-même. Et enfin, le temps aidant, à devenir un autre.*<sup>528</sup>

Plus loin, il faut que ceux-ci soient eux-mêmes pour qu'ils puissent jouer un rôle dans la société, c'est-à-dire choisir celui qu'ils voudront jouer. Dans le théâtre social, pour Deligny, l'acteur n'a pas à se perdre derrière le personnage mais à le choisir en connaissance de cause et le jouer avec ses propres qualités. C'est pour faire advenir cette franchise propre à amener l'enfant à devenir lui-même qu'il faut des hommes des mêmes quartiers, des mêmes milieux. Non pas uniquement parce qu'ils connaissent les conditions de vie des enfants, ni pour que ceux-ci puissent s'y identifier d'une manière ou d'une autre. Mais surtout parce qu'il faut qu'ils aient un métier et qu'ils soient, avec les gosses, tels qu'ils sont dans la vie. Ils ne sont pas éducateurs – ce qui n'est pas un métier – et n'ont pas reçu de formation – qui de toute façon fait devenir l'individu tel ou tel, c'est-à-dire le fait correspondre à autre chose qu'on attendait de lui. Ce que demande Deligny c'est qu'ils ne soient rien d'autre qu'eux-mêmes, pleinement.

*Si tu veux qu'ils soient eux-mêmes, et tu ne peux que le vouloir, mets-toi au milieu d'eux sans armes et sans cuirasse, sans punitions et sans récompenses.*<sup>529</sup>

C'est bien là la caractéristique première de ses tentatives, celles-ci ne portent pas tant sur des enfants qu'il faudrait changer mais plus sur des adultes dont il faut faire en sorte qu'ils restent eux-mêmes, ou puissent le devenir. C'est le cas de la première tentative, dans le Pavillon III de l'asile d'Armentières où il ne s'agit pas de changer les gosses, de les rendre moins fous, plus dociles, moins agités, plus parlants, moins hurlants, plus occupés ou plus habiles, en faisant du canevas. Il s'agit avant toute chose de permettre à un gardien échoué là après avoir longtemps navigué en mer de

---

<sup>528</sup>*Ibid.*, p. 128.

<sup>529</sup>*Ibid.*, p. 133.

reprendre le fil de ce qu'il faisait lors de ses longues journées d'ennui sur le bateau. Le talent de l'éducateur c'est alors d'être lui-même parce que ce n'est qu'à partir de ce point de départ que son existence peut intéresser celle d'un autre. Deligny n'idéalise pas l'enfant et déplace dès *Graine de crapule* le centre de gravité de ce qu'on appelle l'action éducative, ce n'est pas l'enfant qu'il faut changer mais l'adulte.

Le retournement est d'importance et procède en plusieurs temps. Il faut d'abord éviter et dénoncer la constitution d'une figure idéalisée de l'enfance, comprise comme une nature censément abstraite et universelle. Pour cela le travail de Deligny est un révélateur de la manière dont une idéologie déterminée, à travers des relais institutionnels multiples et croisés, constitue la figure abstraite et censément naturelle d'un sujet dont elle dessine les traits<sup>530</sup>. À l'inverse, Deligny ramène son lecteur et son propos au réel des enfants dont il a l'expérience. C'est ensuite sur l'adulte dont la responsabilité est de donner vie et mouvement aux enfants réels, qu'il faut faire peser le travail. C'est à modifier l'adulte qu'il s'attache bien davantage, pour le faire échapper à la condition que lui assigne la structure institutionnelle dans laquelle il est inscrit : école, asile ou patronage. Surveillant d'asile ou éducateur, instituteur ou animateur de colonie de vacances, il n'a pas tant à être ce genre de fonction qu'à revenir à ce qui le constitue à la différence de toute autre, à son identité. Le travail de Deligny vise alors à ramener l'adulte à la particularité de son identité – à l'inverse du mouvement de professionnalisation qui inscrit l'individu dans un rapport au monde générique et dépersonnalisé, comme le transcrit bien l'expression « être/agir en professionnel » – pour utiliser ses caractéristiques propres auprès des enfants.

Mais, il ne faut pas pour autant croire que ce retour à l'identité prendrait la forme d'un retour à l'intériorité de l'individu. L'identité de l'individu n'est pas l'intériorité du sujet, il ne s'agit pas de laisser penser que l'adulte a à agir en vertu et en fonction de ses propres sentiments, aspirations, fussent-elles nobles ou héroïques. À mi-chemin entre fonction et intériorité, l'identité chez Deligny relève de sa manière de se comporter dans le monde, d'agir avec ses propres manières de faire, de faire – autant que possible et en quelque sorte – les choses pour son propre compte. Ne pas agir comme un éducateur, ni non plus parce que l'on aime les enfants, mais agir avec eux de la manière dont on se comporte habituellement dans le monde. L'individu délinéen est à comprendre dans cet interstice-là : entre l'intériorité supposée du sujet dont il ne fait pas grand cas, et la fonction dont il est affublé par l'institution. Entre les deux, Deligny s'attache à montrer qu'il possède une épaisseur propre, faite de son expérience, de son histoire, des gestes qu'il a réitérés ou des rencontres qu'il a faites. C'est à l'expression de cette antériorité dans le quotidien qu'ils doivent vivre avec les enfants que s'attache Deligny, quitte à ce que les événements décident de ce qui leur sera opportun d'utiliser

---

<sup>530</sup>Voir le travail de P.F. Moreau, *Fernand Deligny et les idéologies de l'enfance*, Retz, Paris, 1978, Conclusions, pp. 177-186.

en temps utile. Entre son intériorité et sa détermination institutionnelle l'individu se comprend dans ses relations, dans ses contextes, dans ses activités, dans sa manière de se tenir dans le monde, dans ce monde qu'il a en commun avec des enfants en difficulté.

*Qu'ils soient « comme tout le monde » – et Dieu sait si le monde est laid – voilà, voilà ton idéal.<sup>531</sup>*

Notons au passage que peut-être le plus grand talent de Deligny, dans la pratique, est non seulement d'essayer de rester lui-même – ce qui explique peut-être qu'il passe une grande partie de son écriture une fois dans les Cévennes à essayer de scruter ce qui lui apparaît comme un mystère, ce lui-même dont la sensation lui semble terriblement étrangère et dont il retrace, exhume, décortique le passé pour en saisir les méandres et les détours biographiques, point important sur lequel il faudra revenir plus longuement dans la partie suivante. Mais il est aussi, et peut-être surtout, capable de faire advenir les autres à eux-mêmes, ou tout au moins de ne pas les laisser se jouer un rôle innocemment ou sans le savoir. Il ne les pousse à rien d'autre qu'à faire ce qu'ils sont, et s'il suscite des vocations celles-ci sont irrémédiablement déçues parce qu'elles ne retrouvent auprès de lui jamais la voix qui les a appelées. Il n'appelle personne, pas plus que l'enfance, mais il cherche à permettre aux individus de s'affranchir de ce qu'ils devraient être pour réaliser ce qu'ils sont.

Il y a une sorte de polarité existentielle chez Deligny ou, pour le dire autrement, c'est l'existence qui est le point de mire constant, point de départ et point d'arrivée, c'est-à-dire ce que l'individu réalise et peut réaliser dans le concret, dans le quotidien de son existence. Focalisé sur l'individu, celui-ci ne peut être ce qu'il a à être que dans l'existence. Dit autrement, il ne possède pas de nature ni de détermination interne, tout l'enjeu est de le faire devenir lui-même dans l'existence, à travers l'expérience constante de sa propre réalité.

## 1.2. RECEPTIONS, APPROPRIATIONS, DEFORMATIONS

L'œuvre de Fernand Deligny est importante dans le domaine, dès le milieu des années quarante. À tel point qu'elle l'oblige par la suite à faire des mises au point constantes, ce que l'on appelle ici se situer.

Pour ce faire, Deligny utilise de manière régulière un vocabulaire le plus spatial possible : position, boîte noire, là, ici... Autant d'indications qui côtoient des topographies plus précises : les Cévennes, les plis de la chaîne hercynienne, Lille, Paris ou le théâtre de la rue Lepic dans lequel il s'installe aux premiers mois de la Grande Cordée en 1948. Dans la pensée de Deligny le lieu est déterminant parce qu'il permet d'identifier avant toute chose d'où il parle. De la même manière que deux individus ne tiennent pas sur un même espace géographique, leur singularité dans le discours relève du même

---

<sup>531</sup>F. Deligny, *Graine de crapule*, ouvr. cité., p. 140.

genre de constat. La langue doit alors elle aussi se penser sur le modèle de l'espace, parce qu'elle se déploie sur un territoire où s'affrontent des logiques professionnelles, individuelles, idéologiques, des stratégies de reconnaissance ou d'alliance. Elle y découpe des zones, d'influences ou d'affrontements. Sur ce territoire que l'on a appelé l'institution – fait de lieux bien réels, de législations efficaces, de règlements appliqués, de professions déterminées et d'individus singuliers – la langue s'étend et manifeste la place de ceux qui évoluent en son sein. Elle l'exprime autant qu'elle la révèle, elle la révèle autant qu'elle l'installe. C'est l'enjeu que ne perd jamais de vue Deligny, toujours attentif et très précisément occupé à circonscrire la langue qu'il élabore pour se situer par rapport à ce territoire. Si *Graine de crapule* est l'ouvrage le plus crucial sur ce plan c'est déjà, comme on l'a vu, parce que son travail sur la langue ouvre à une géographie particulière, à une assignation qui échappe à son auteur.

Après avoir examiné quelques-uns des aspects du texte délinéen qui permettent de rendre compte de cette dynamique, de la manière dont il se présente au domaine de l'enfance inadaptée, il faut maintenant examiner le mouvement opposé, celui par lequel ce territoire va le recevoir. Saisir ce double mouvement permet d'identifier le plus précisément ce qui se joue entre l'auteur, le texte et ses lecteurs : les mouvements d'appropriation, de distorsion voire de déformation qui vont constituer ce que l'on peut appeler au sens plein l'œuvre.

C'est en revenant à la jonction des caractères propres du texte, des rapports que son auteur entretient avec lui, et de la réception de celui-ci dans un territoire considéré, que l'on pourra ensuite saisir la réalité complète de ce que l'on entend ici par une œuvre.

On peut identifier une sorte de séquence dans le temps au sein de laquelle trois mouvements vont se déployer : intégrer, marginaliser, héroïser. Ces trois séquences vont correspondre à des moments différents, qui vont parfois se recouvrir ou se chevaucher partiellement. Mais, elles vont surtout correspondre à des intérêts, des usages, des fonctions du texte délinéen et de sa position dans le domaine de l'enfance inadaptée. En creux, ces trois moments dessinent également des lignes de force, d'affrontement parfois, au sein de ce territoire, tout comme sa propre évolution. Pour le dire autrement, la réception du texte de Deligny est tout autant indicatrice de la place qu'il prend dans ce territoire, que des interactions qui y ont lieu et de la manière dont il évolue au fil du temps.

### 1.2.1. De l'intégration à l'appropriation

Le premier mouvement que l'on peut observer serait celui de l'intégration. Fortement impacté par la guerre et renouvelé sur bien des plans, le domaine recense toutes les forces vives présentes en son sein. Le temps est à l'effervescence, toutes les plumes et toutes les expériences sont bienvenues, mêlées, entendues, utilisées, pour permettre au travail de la rééducation de se structurer et de progressivement se faire reconnaître. L'institution se veut jeune et novatrice et c'est d'abord à partir de ses réalisations concrètes qu'elle se pense et se donne à voir. Disciplines et métiers naissants

veulent se faire reconnaître et asseoir leur propre légitimité, c'est à partir de leur travail qu'il s'agit pour eux de l'obtenir. On expose et on discute de méthodes, de techniques et de modes d'organisation, les visites d'établissements belges, suisses ou américains sont reprises dans les revues, on importe des façons de faire et on invente des moyens d'agir.

C'est dans ce contexte qu'est reçu *Graine de crapule*, constamment associé à son auteur, reconnu avant toute chose pour son travail d'éducateur. Directeur d'un COT à Lille et de l'un des premiers clubs de prévention, ce sont ses réalisations dans le domaine qui lui servent de carte de visite dans les mentions fréquentes qui sont faites de lui par les différents acteurs du domaine comme Roland Assathiany qui écrit à son sujet dans les colonnes de *Sauvegarde*. L'ouvrage est immédiatement associé à la manière de travailler de son auteur, aux qualités que le métier exige et qu'il s'agit de reconnaître chez le second, pour les lire en creux dans le premier. *Graine de crapule* vient au jour avant tout comme l'œuvre d'un éducateur, et Deligny est pleinement intégré au domaine de l'enfance inadaptée qui met en avant l'expérience directe de la réalité qu'il tente de mettre en mot, ce que l'on peut lire sous la plume du magistrat Pierre Waquet<sup>532</sup> qui présente l'ouvrage :

*Des axiomes, parfois décevants pour celui qui ne connaît pas le fond du problème de l'enfance à rééduquer, ainsi se présente cette œuvre dont on sent que l'auteur joint une grande expérience d'éducateur à une connaissance sûre de cette enfance déshéritée.*<sup>533</sup>

Si l'ouvrage fait impression, on devine que sous la plume du magistrat il est malaisé de le décrire. La mention des « axiomes » cherche à redonner une organisation un peu plus systématique au recueil d'aphorismes qui déroute le lecteur non-initié jusqu'à devenir possiblement « décevants ».

« Enfance à rééduquer » ou « enfance déshéritée », le vocabulaire oscille comme chez bon nombre d'auteurs à l'époque entre la classification technique et la détermination morale. Il y a ce qu'il faut faire pour eux et qui relève d'un ensemble de moyens et de méthodes à mettre en œuvre, c'est cela que l'on appelle l'entreprise rééducative, fonction qui échoie à un certain nombre d'établissements et de professionnels qui composent la réalité matérielle de l'institution. Et il y a la manière de parler de cette enfance particulière, de caractériser sa nature et d'essayer de dire comment elle apparaît d'un point de vue moral, une enfance à laquelle des adultes ont ôté leur héritage, c'est-à-dire leur appui, leur soutien pour leur permettre de grandir correctement dans l'existence.

Entre l'un et l'autre de ces termes se dessinent les polarités entre lesquelles évolue le domaine, mais en ce qui concerne Deligny et son ouvrage la mention est encore plus intéressante. Peu importe que

---

<sup>532</sup>Pierre Waquet (1915-2008) fait partie de cette constellation de magistrats, jeunes, marqués par les mouvements de jeunesse, qui vont travailler dans le domaine de l'enfance en marge et s'y croiser au cours de cette période. Docteur en droit en 1942, il reste très engagé dans le mouvement scout de 1933 à 1953. Licencié en psychologie en 1949, il introduit l'enseignement de la psychologie sociale dans les études juridiques et sera directeur de l'École Nationale de la Magistrature entre 1971 et 1974.

<sup>533</sup>P. Waquet, « Graine de crapule, par Deligny », recension dans *la Revue de l'éducation surveillée*, n°5, 1946, p. 87



l'œuvre « se présente » d'une manière difficile à identifier et que le magistrat n'hésite pas à la décrire d'après ses propres schèmes professionnels ; plus que son contenu, c'est l'effet qu'elle produit sur le lecteur qui est mis en avant. « On sent » que derrière l'œuvre se tient un auteur, un homme, un professionnel bien réel rompu aux techniques et aux méthodes de l'époque, au contact quotidien avec le sujet qu'il aborde et qui préoccupe le lecteur. De la même manière que les ogres des contes pour enfants sont capables de sentir la chair fraîche des enfants cachés qui cherchent à leur échapper, le lecteur de *Graine de crapule* ne peut que sentir à travers les pages de l'ouvrage la présence de l'homme au contact quotidien de cette enfance-là.

Cette présence est difficile à identifier, on la « sent » plus qu'on ne connaît l'individu en question pour le moment, le parcours de Deligny n'est pas encore connu de tous alors qu'il travaille encore au COT de Lille. Si l'on fait le compte des expériences disparates et inachevées de Deligny avant la publication de *Graine de crapule*, celles-ci ne dépassent guère six ou sept ans fréquemment interrompus dans des institutions aussi diverses que le pavillon pour enfants d'un asile ou deux classes de perfectionnement. Mais, après tout, il ne faut probablement pas confondre ancienneté et expérience, et c'est sur cette dernière, sur cette « grande expérience d'éducateur » d'un auteur dont il ignore très probablement le parcours que Pierre Waquet appuie le crédit à donner à l'opuscule. Cette expérience débouche même sur une « connaissance sûre » et on peut se demander si à l'instar de la *phronesis* aristotélicienne il ne s'agirait pas là d'une forme de connaissance directement tirée et appliquée à la pratique. L'éducateur ainsi pensé devient le pendant du *phronimos* avec qui il partage cette sagesse pratique, la *phronesis*, toute entière tirée de l'expérience et vouée à y retourner pour l'orienter dans l'action.

Que Deligny se reconnaisse ou non dans ce genre de description n'est pas ce qui est jeu pour nous ici, mais il importe de noter que cette manière de ramener l'œuvre à l'auteur – et ici à l'individu supposé que ce professionnel est censé être – est présente dès les premières recensions de *Graine de crapule*. La réception apparaît déjà orientée, déterminée par les conditions contextuelles du domaine dans lequel l'ouvrage est lu, à l'aune de l'engagement et de la qualité professionnelle des individus qui y officient. À ce titre Deligny y est pleinement intégré et son ouvrage aussi, incorporé également dans le domaine malgré quelques traits formels visiblement plus difficiles à assimiler.

La suite de la citation montre déjà la manière dont la réception ne peut s'affranchir d'une appropriation qui en détourne le contenu pour le rapprocher des intérêts et des modes de penser du lecteur. Waquet comprend le texte et l'intègre à son propre bagage – et même au bagage culturel de l'institution dans laquelle il évolue – en le ramenant à ses propres modes de compréhension. Dans son vocabulaire les aphorismes deviennent des axiomes, certainement bien décevants pour qui doit être probablement plus habitué à l'organisation systématique qu'à un certain mode de vagabondage littéraire. Mais, ce qui est intéressant également, c'est que le contenu de l'ouvrage est compris à l'avenant, c'est-à-dire ramené aux cadres de l'expérience du lecteur qui va ensuite les diffuser

ensemble dans le domaine. Pour le dire autrement, c'est à partir de ce qui intéresse son commentateur et qui vient faire écho à ses propres réflexions et à sa pratique, que l'ouvrage va être présenté puis diffusé. On retrouve ici la manière dont l'ouvrage devient en quelque sorte une matière plastique prise dans le travail de l'interprétation auquel il donne lieu – peut-être encore plus nécessairement dans le cas d'un ouvrage fait d'aphorismes comme l'est *Graine de crapule* – et qui va lui servir d'enveloppe en quelque sorte lorsqu'il va circuler dans un territoire déterminé, ici dans le domaine de l'enfance en marge. De l'interprétation de la forme on passe à celle du fond, et la recension de Pierre Waquet est à cet égard tout à fait éclairante :

*Sous une forme paradoxale, c'est toute une doctrine de la rééducation qui est contenue dans ces quelques pages ; et surtout c'est, inlassablement répétée, la grande règle : être soi-même. Mais pour cela il faut être « quelqu'un » et il faut aussi avoir cette mentalité de l'homme-enfant, dont parlait Lord Baden Powell. C'est un livre qui fera réfléchir, non seulement les éducateurs, mais tous ceux qu'intéresse l'enfance.*<sup>534</sup>

Dans une époque où parler d'éducateur concerne tout autant l'instituteur que l'animateur de colonie de vacances, où même l'objet de la rééducation – l'enfant inadapté tout comme l'enfant délinquant – n'a été défini de manière homogène assez récemment – 1942 pour le premier, 1945 pour le second – il est d'importance de chercher une théorisation suffisamment générale sous la bannière de laquelle réunir un domaine relativement disparate. Il en va de l'unité de l'institution prise dans son ensemble qui a besoin, autant que de textes de lois et de procédures définies, de conceptions claires et suffisamment généralisables pour concerner l'ensemble du domaine qui pourra en retour s'y reconnaître. Alors que la myriade des institutions et des pratiques commence lentement à se reconnaître une unité, à converger dans les méthodes et les législations, il convient d'identifier une « doctrine de la rééducation » pour lier l'ensemble. Si celle-ci s'avère bien difficile à lire de manière lisse et univoque tant le domaine semble à comprendre comme un champ de forces divergentes et d'interactions constantes, la réalité du chercheur d'aujourd'hui n'obéit pas à celle de l'acteur de l'époque pour qui il est important – pratiquement – de pouvoir unifier le tout dans un ensemble cohérent. Et c'est à cela qu'est ramenée *Graine de crapule*, à cela que sert concrètement l'ouvrage dans le domaine institutionnel où il est accueilli, à valider une unification théorique qui est le pendant nécessaire de l'unification pratique en cours.

Mais autant que l'on puisse se méfier de l'attribution d'une doctrine au recueil d'aphorismes de Deligny, il faut tout de même reconnaître que cette appropriation ne se fait pas uniquement pour les besoins de la cause en quelque sorte. Il ne s'agit pas d'incorporer à toute force dans le domaine des idées parsemées noir sur blanc juste pour donner un peu d'épaisseur théorique à un domaine qui en manque cruellement à l'époque. Une telle appropriation n'est possible que parce qu'elle trouve, dans

---

<sup>534</sup> *Ibid.*

le texte, des idées qui ont cours plus largement dans le domaine et avec lesquelles il est possible de faire une sorte de jonction, de synthèse. Pierre Waquet ne dénature pas la pensée de Deligny lorsqu'il insiste sur la place et l'importance de l'authenticité dans le travail de l'éducateur, thème sur lequel nous sommes revenus précédemment, il se l'approprie, le range dans le catalogue de ses propres préoccupations en utilisant pour ce faire son propre vocabulaire. « être soi-même » est une injonction, pratique et théorique, sans cesse présente dans le texte délinéen que le magistrat repère parfaitement. Deligny ne cesse d'y revenir mais c'est Waquet qui en fait « la grande règle », faisant alors déborder l'interprétation sur l'intention, la réception du lecteur sur la lettre de l'auteur. Déçu de ne pas trouver de véritable axiomatique, Waquet cherche une doctrine et finit par trouver une grande règle, un principe unificateur de l'action de l'éducateur. On est loin des cerfs-volants, fragiles, légers et bricolés, dont parle Deligny quelques années plus tard dans sa nouvelle préface de l'ouvrage.

L'appropriation est le fruit d'une interprétation, comprise comme un choix d'éléments présents dans le texte, mais dont la signification et l'agencement, l'insistance ou la mise sous silence, seront déterminants dans la compréhension du texte. L'œuvre est au travail dans l'activité du lecteur, et la position de celui-ci indique nettement le processus en cours dans sa réception par un domaine déterminé. Celle de Deligny dans ce qui va devenir plus tard le panthéon des auteurs de la rééducation, mais qui se constitue dès cette époque, se fait par le biais de cette appropriation, à ce prix. Plus encore, et c'est la dernière étape, son œuvre ne peut pleinement être comprise qu'en dialoguant avec d'autres auteurs déjà installés – de leur plein gré ou non – dans la bibliothèque du domaine<sup>535</sup>. *Graine de crapule*, comme tout autre ouvrage, parle au lecteur d'une culture qui est la sienne, de références théoriques qui sont les siennes, et dialogue avec les auteurs qui font autorité pour lui. Une fois passée la découverte, l'appropriation renvoie l'œuvre à ce que le lecteur connaît déjà, et c'est dans un jeu de rapprochements et de distanciations avec cette antériorité qu'elle va prendre sens. Pour un lecteur comme Pierre Waquet il faut passer par l'opération de rapprochement-distanciation avec le travail et l'œuvre de celui que plusieurs des acteurs du domaine prennent pour une référence théorique et pratique quasiment incontournable, Lord Baden-Powell, le fondateur du scoutisme. La règle fondamentale que semble trouver Waquet chez Deligny ne fonctionne alors que parce qu'elle peut s'appuyer ailleurs, sur autre chose qui ne tient ni à l'ouvrage ni à son auteur, mais au domaine lui-même. Elle ne tient que parce qu'il faut également « être « quelqu'un » et il faut aussi avoir cette mentalité de l'homme-enfant, dont parlait Lord Baden Powell ».

L'ouvrage sert à identifier une doctrine, et donc à asseoir celle qu'il s'agit de confirmer dans le domaine afin de contribuer à lui donner une unité. Mais ce travail d'unification est incomplet s'il ne

---

<sup>535</sup>À ce titre les revues de l'époque sont un indicateur intéressant de ce que serait la « bibliothèque idéale » de l'enfance en marge puisqu'elles possèdent toutes une rubrique de recension des ouvrages ou des revues du moment. *Rééducation* propose même à la vente un certain nombre d'ouvrages où *Graine de crapule* et les *Vagabonds efficaces* côtoient ceux de Joubrel, Chazal, Van Etten, Sinoir, Heuyer, Pinatel, Lagache ou encore Cesbron.

se range pas sous les auspices des personnalités tutélaires qui incarnent, parfois mieux que les mots, les législations ou les établissements, les tendances idéologiques qui ont cours dans un domaine considéré. Les rapprochements divergent et ce n'est ni dans les mêmes milieux ni dans les mêmes professions que l'on compare Deligny à Baden-Powell ou à Makarenko. La grande expérience reconnue à Deligny lui procure une connaissance susceptible de contribuer à forger la doctrine à même d'unifier le divers du réel sous une même bannière théorique, mais celle-ci ne fonctionne que dans le rapprochement avec un contenu antécédent, peu importe qu'il soit étranger à l'ouvrage ou à l'auteur considéré. On voit bien alors comment l'appropriation peut déboucher, très rapidement – dès sa réception – sur une forme de distorsion voire de déformation de l'œuvre et de la pensée de l'auteur. Pour en avoir la confirmation on peut utiliser une autre mention du travail de Deligny dans une revue de l'époque. Dans la recension rédigée par Louise et Lucien Vincendon<sup>536</sup> du *Poème pédagogique* de Makarenko – intitulé dans sa traduction de 1939, *Le chemin de la vie* – on peut lire une mention inverse. C'est le travail et l'œuvre de Makarenko qui sont d'abord expliqués puis ramenés à celui de Deligny, point de référence pour les auteurs d'une certaine manière d'écrire, de penser et de travailler dans le domaine. D'ailleurs, dans l'un et l'autre cas l'ouvrage, l'auteur et le travail réel produit auprès des enfants sont ramenés à un tout indissociable et c'est moyennant cette contraction que les auteurs sont comparables.

*Ce livre, par le fond, fait penser à Graine de crapule de Deligny, composé un quart de siècle après l'expérience de Makarenko. (...)*

*Il serait intéressant de confronter les observations des deux éducateurs. Mais le récit des expériences vécues est toujours si prenant qu'il faut lire ces deux livres.<sup>537</sup>*

La forme, le contexte social, historique, biographique ou politique, sont autant de données qui n'entrent pas en ligne de compte puisque c'est sur le fond qu'ils semblent à rapprocher. Le fond justement du travail de l'un et de l'autre est constitué par cette expérience des auteurs qui est déjà la base chez Waquet de ce que pouvait apporter l'ouvrage de Deligny. C'est leur prétendue communauté qui en guide la lecture mais plus encore, qui permet de comparer le travail de l'un et de l'autre, pour *in fine*, faire entrer dans le domaine l'œuvre de l'un sous les auspices de celle de l'autre.

Ce mouvement d'intégration et d'appropriation, va assez rapidement se doubler d'un autre, plus délicat, d'isolement, de marginalisation. Sans que ces termes ne soient pleinement convaincants ici, il faut les entendre en un sens bien précis et non péjoratif. Si les ouvrages de Deligny, et *Graine de crapule* au premier chef, vont participer à le marginaliser et à l'isoler ce sera de manière progressive

---

<sup>536</sup>Tous deux dirigeaient à l'époque l'internat de Chanteloup qui accueillait les plus jeunes mineurs placés dans les institutions dépendant directement du ministère de la Justice.

<sup>537</sup>L. et L. Vincendon, recension du *Chemin de la vie* de Makarenko, *Revue de l'éducation surveillée*, n°7, 1947, pp. 87-88.

et crescendo. Pour le dire précisément, sur une autre ligne continue tout au long de la période qui nous intéresse, la singularité de son travail, de son œuvre et de sa personnalité, vont lui donner une place particulière dans le domaine et dans le même temps progressivement l'écartier de son cœur idéologique à mesure que celui-ci va progressivement s'unifier, s'homogénéiser. Reconnaître et louer sa singularité contribuera d'autant plus au fur et à mesure à le mettre en marge par la suite. Les oppositions idéologiques dont il sera porteur seront alors d'autant plus inoffensives qu'il aura été placé et reconnu précédemment dans une position particulière.

### 1.2.2. De la marginalisation à l'isolement

Ce second mouvement va se faire progressivement et il est bien difficile d'en discerner des moments précis. Disons pour commencer que Deligny est rapidement compris selon trois plans constamment pris ensemble et ramenés à un seul – son travail, son œuvre, sa personnalité – auquel on va accorder une singularité marquante.

Que dans les faits il soit ancien éducateur dans un pavillon d'enfants à l'asile ou directeur d'un COT, auteur de *Graine de crapule* ou de *Puissants personnages*, virulent, polémique ou communiste, tout cela est ramené à une seule entité reçue comme telle dans le domaine : Deligny. Mais paradoxalement, c'est aux traits de l'un ou l'autre des aspects de cette entité que chacune d'elle est ramenée constamment. Comme si l'on ne pouvait juger de la qualité de ses aphorismes sans les ramener au travail éducatif, ni parler des réalisations concrètes de Deligny sans faire référence aux mots qu'il choisit pour exposer et défendre chacune de ses positions. Comme si l'on ne pouvait considérer ses positions dans le domaine – sur la question de l'internat ou de la sanction par exemple – sans en appeler à la virulence de son caractère. Dans ce jeu à trois bandes entre l'œuvre, le travail et l'auteur, les éloignements et les rapprochements sont constamment agencés pour répondre aux intérêts, à l'intérieur du domaine, de ceux qui les font. Mais progressivement les jonctions qui vont être faites entre ces trois instances qui semblent constituer ce qu'est Deligny pour et dans l'institution, vont jouer de moins en moins et être reliées, de l'extérieur, d'une manière de plus en plus mécanique, serrée, l'assignant à une sorte de personnage et de rôle dans cette écologie très particulière.

Au cours de ce second moment, le travail de Deligny avec les enfants est ce qui est le plus rapidement mis sous silence. Contrairement aux années d'après-guerre, on parle moins de ses propres méthodes d'éducation, des institutions qu'il dirige ou qu'il invente et on peut y voir plusieurs raisons. D'une part, le discours sur les méthodes et les institutions devient relativement homogène à partir du début des années cinquante, l'ensemble des acteurs du domaine semblent relativement d'accord sur les types d'établissements et de moyens à mettre en œuvre. Comme on l'a montré précédemment, l'institution commence à s'institutionnaliser en quelque sorte, c'est-à-dire à rentrer dans ses murs, procédures, règlements, budgets et professionnels identifiés à l'appui, et le discours vient lui aussi consolider cet édifice concret. D'autre part, la position de Deligny, en rupture de ban relative avec les

institutions de son époque, l'amène à inventer, essayer d'organiser une nouvelle tentative dans les interstices qu'il aperçoit, la Grande Cordée. Sorti de l'asile, parti de Lille, du COT comme du foyer de prévention, il est à Paris et cherche activement à faire jouer ses contacts et connaissances dans le domaine pour engager ce que l'on appelle à l'époque une cure libre pour adolescents caractériels. C'est Deligny qui met par la force des choses son travail avec les enfants au second plan, obligé qu'il est de diffuser son idée de prise en charge, de la faire connaître, pour lui obtenir des soutiens et, possiblement, des financements et des accréditations.

Alors qu'il se met à l'écart, de fait, son travail l'est tout autant et devient cité de manière marginale, pour mieux montrer en quoi et comment le domaine se structure. Il garde une différence spécifique qui se retrouve utile à la constitution de ce que doit être le travail avec les enfants en marge, puisqu'il permet, par dissociation et en montrant une sorte de forme extrême de travail avec eux, de montrer la norme, ce qu'il convient de faire. Si son travail indique la marge, le convoquer permet en retour d'indiquer le centre, le cœur du travail et des efforts de la rééducation. Deligny est moins convoqué pour lui-même que pour ce qu'il permet de dire du reste, c'est-à-dire de l'institution que l'on peut contribuer à ériger en totalité.

Indiquer la marge c'est également circonscrire une sorte de zone de tolérance dans les entours de l'institution. Pour ses acteurs, et principalement pour ceux qui en dirigent l'une ou l'autre partie, l'institution doit montrer un visage qui, s'il doit être unitaire, ne peut être complètement totalisant. Par la gestion de ses propres marges, il s'agit de montrer aux plus enthousiastes, aux plus engagés – voire au plus extrémistes – qu'ils peuvent y trouver une place. C'est une manière de s'éviter de les affronter, et de le leur éviter aussi, et *in fine* de tenter de les incorporer progressivement, parfois à leur corps défendant.

Un article de la revue *Rééducation*, paru en 1950, illustre bien cette utilisation pour le moins paradoxale de la figure marginale du travail de Deligny. Rédigé par deux juges des enfants, Joffre et Fabre de Morlhon<sup>538</sup>, dans un article intitulé « L'observation du mineur en milieu ouvert », le travail de Deligny est mentionné dans une longue note où l'on peut lire :

*Admirons le travail de M. Deligny, souhaitons-lui une extension rapide, mais, en attendant, tous les jours, il nous faut et observer nos jeunes et prendre des décisions à leur égard. L'expérience de M. Deligny, plus valable peut-être pour la rééducation que pour l'observation aura été une aide sérieuse pour le perfectionnement de l'observation*

---

<sup>538</sup>L'un et l'autre sont des magistrats très actifs au sein de l'éducation surveillée, membres fondateurs et actifs de l'Association des Juges pour Enfants, pensée dès 1947. L'un et l'autre participeront également à des sessions de formation des autres juges des enfants en 1950 et 1954 à Vaucresson.

Sur le sujet, voir M. Charvin, J.-F. Gazeau, E. Pierre, « Recherche sur les juges pour enfants : approches historique, démographique, sociologique », rapport remis au Ministère de la Justice, 1<sup>er</sup> Juin 1996, disponible en ligne : [\[https://www.vie-publique.fr/sites/default/files/rapport/pdf/984000445.pdf\]](https://www.vie-publique.fr/sites/default/files/rapport/pdf/984000445.pdf)

*en général, et particulièrement de l'observation en milieu ouvert. Nous nous devons de noter ici cette réalisation qui trouverait mal sa place dans le cadre de notre travail.*<sup>539</sup>

Revenons tout d'abord sur la fin de ce texte qui situe très précisément Deligny : alors que la note de bas de page s'étend sur la moitié de la page, cette précision comme son travail doivent être mentionnés mais ne peuvent qu'être reconnus pour ce qu'ils sont, à la marge. Deligny est devenu incontournable mais une fois reconnu comme tel, on peut tout à fait s'en affranchir. Le vocabulaire des magistrats pour parler de son travail prend le ton louangeur de la plupart des écrits qui en font mention, il s'agit de l'admirer, de souligner son expérience et lui souhaiter une grande réussite. Une fois cette reconnaissance faite, il est plus aisé de montrer en quoi ce travail ne mérite guère plus que de se retrouver poliment en aparté, parce qu'au cœur du domaine se joue une partie autrement plus sérieuse. « tous les jours » ces deux magistrats, leurs collègues, comme tous les professionnels inscrits au cœur de l'institution rééducative, doivent agir. Ils n'ont pas le loisir d'expérimenter, de tenter, le réel de leur condition leur impose de travailler efficacement et sans délai. La séparation est claire, il y a ceux qui travaillent au quotidien et les autres. S'il faut faire mention de ces derniers c'est avant toute chose pour souligner le travail et les questionnements des premiers, asseoir encore un peu plus leur légitimité par la connaissance de ce qui peut se faire. Il y a ce qui se fait et ce qui peut se faire, Deligny est renvoyé au second rang et il n'est pas exagéré de dire que cette forme de reconnaissance est tout autant une manière de minorer et de marginaliser son travail.

Reconnu pour son expérience, Deligny l'est surtout pour les expérimentations qu'il propose, que le monde de la rééducation connaît bien et voit d'un œil mi-intéressé mi-condescendant au début des années cinquante. Comme le soulignent les juges Joffre et Fabre de Morlhon, l'expérience de Deligny s'entend en deux sens : sa grande pratique avec les enfants en marge, et les modes de prise en charge originaux qu'il a proposés et qu'il a tenté de mettre en œuvre. À l'époque des premiers pas de la Grande Cordée ces deux aspects sont indissociables lorsqu'il est fait mention de son travail. Ce qui ne serait probablement pas pour lui déplaire, sauf que si ses tentatives sont d'ores et déjà reconnues comme telles – et une organisation telle que la Grande Cordée est, dans le paysage institutionnel de l'époque, bien plus originale, unique et expérimentale, que bon nombre d'autres, même ultérieures – c'est pour mieux les laisser en marge, vouées à ne concerner qu'un petit nombre d'enfants.

Reconnaître l'expérimentation c'est désarmer d'autant mieux la critique qu'elle adresse aux autres modes de prise en charge et à leurs présupposés idéologiques. Louer le travail de la Grande Cordée en le ramenant à ses propres spécificités c'est alors se prémunir contre les critiques de fond qu'elle adresse aux internats de rééducation et autres centres d'orientation. Injecter une dose, clairement mesurée et délimitée, de Deligny dans le discours qui va structurer l'institution de l'enfance en marge, fonctionne alors comme une sorte de vaccin. En s'inoculant une partie faible et amoindrie de ce qui

---

<sup>539</sup>Y. Joffre et J. Fabre de Morlhon, « L'observation du mineur en milieu ouvert », *Rééducation*, n°23, Mai 1950, p. 19.

pourrait l'atteindre et lui nuire en profondeur, l'institution, comme un organisme vivant, apprend à s'en défendre. Reconnu mais isolé, loué mais marginalisé, convoqué mais tronqué, le travail de Deligny sert paradoxalement à assurer la cohérence de l'édifice institutionnel avec lequel il est idéologiquement en désaccord frontal.

C'est ce qui apparaît dès 1949 dans un éditorial où Joubrel revient sur la place de l'internat dans la rééducation. Après la multiplication des modes d'intervention auprès des enfants en marge au sortir de la guerre, la question de l'internat se pose d'autant plus que c'est massivement ce genre d'institution qui s'est vu renforcé par les réformes et la réorganisation récente du domaine. Alors que les positions se resserrent et que les oppositions se tendent après 1948, des voix fortes s'élèvent, comme celle de Le Guillant ou de Deligny contre le régime d'internat pensé comme allant de soi par la majeure partie des acteurs de l'époque. C'est dans ce contexte que Joubrel, après avoir égrené les arguments des détracteurs de l'internat écrit :

*Pourtant le problème n'est pas simple. Il est évidemment séduisant d'envisager d'autres moyens de rééducation que l'internat. Les équipes de prévention aux formes diverses, les placements individuels et adaptés, après observation des sujets, tels que veut en faire Deligny dans « La grande cordée » (...) sont d'heureuses formules, mais qui ne peuvent atteindre, pour le moment, qu'un nombre restreint d'enfants et d'adolescents...<sup>540</sup>*

Le ton est donné et la reconnaissance des opinions opposées à l'internat n'est que rhétorique tant celles-ci sont de manière très classique ramenées à des manières trop simples et insuffisantes techniquement pour répondre au problème. Le vocabulaire utilisé est ici celui de la raison, de la raison technique des établissements, face au sentimentalisme qu'incarne la position opposée, « séduisante », « heureuses formules » mais qui ne peuvent tenir devant la réalité supposément technique de l'affaire. Sur cet exemple on voit bien à quelle place est ramené Deligny, mentionné mais minoré, rapidement rangé du côté des idéalistes certes nécessaires mais trop peu sérieux pour saisir la complexité de ce qui est en jeu.

Progressivement Deligny et son travail vont être reconnus comme uniques et c'est à ce titre qu'ils seront d'autant plus en marge. La reconnaissance de l'exceptionnel va rapidement faire obstacle aux oppositions idéologiques qu'il incarne et peut porter dans le domaine. Celui-ci montre en retour de quelle manière il constitue sa propre clôture idéologique, par une sorte d'absorption de l'hétérogène qui contribue d'autant à l'homogénéité de l'ensemble.

De la même manière, deux autres caractéristiques vont se combiner pour faire de Deligny un personnage bien connu du domaine, dont les prises de positions et les critiques seront d'autant plus inoffensives qu'il sera, dans l'esprit des acteurs, situé de telle ou telle sorte. Il s'agit de son style et de son engagement politique. L'un et l'autre, marqués et reconnaissables entre mille, vont lui

---

<sup>540</sup>H. Joubrel, « Le procès de l'internat », *Rééducation*, n°19, Dec. 1949, p. 1.



constituer une sorte de signature de laquelle il lui sera difficile de se départir et qui contribuera d'autant à l'assigner à une place ou l'autre dans ce champ d'oppositions qu'est l'institution en train de se consolider.

Le style de Deligny, il faut y revenir, est ce qui marque le plus les lecteurs et les commentateurs du domaine, habitués à un autre type de langue, à un autre genre d'argumentation ou de témoignage. Entre le récit journalistique, l'axiomatique juridique et le scientisme dominant, la langue de Deligny détonne à tel point que si ses idées sont relativement répandues c'est sa manière de les formuler qui permet de les exprimer et de les diffuser. Deligny devient une sorte de porte-drapeau pour bien des acteurs du domaine, ce que l'on voit dans la constance et la régularité des citations qui sont faites de son travail, et ce qui l'expose d'autant plus à l'appropriation et à la déformation.

Deligny sait manier la plume, il sait raconter des histoires et c'est ce que ses contemporains ne peuvent que saluer chez lui. Mais dans les mots du domaine, le poète ne peut que faire oublier l'éducateur et la beauté du style conduit souvent à passer sous silence la critique sociale. C'est ce que l'on peut lire dans une recension de *Puissants personnages* paru en 1947 par L. Vincendon :

*Derrière un titre qui égare volontiers – j'avais pensé à une satire sociale assez mordante – on a la surprise rafraîchissante de trouver une de ces œuvres magiques où le réel baigne dans un halo de rêve qui en prolonge à l'infini les résonances. Ces puissants personnages sont des poètes en action.<sup>541</sup>*

La recension est louangeuse pour un ouvrage clairement fictionnel de Deligny, qu'il rédige alors qu'il travaille au COT, tandis qu'il aspire plus à devenir écrivain que directeur d'établissement. C'est qu'entre l'éducateur et l'écrivain les choses ne sont pas simples ni réglées pour Deligny à cette époque, c'est d'ailleurs ce qu'il en dit dans la préface qu'il donne en 1978 à la réédition de ce conte paru trente ans plus tôt :

*Il est vrai que, l'écrivain, je visais une certaine gloire qui d'écrivain pourrait se dire, gloire d'ailleurs tout à fait ratée, de même que dérapait ma carrière d'éducateur.*

*Mais c'est peut-être grâce à cet écrire-là que j'ai pu tenir la dragée haute aux armateurs dont l'argument majeur était que si je continuais « comme ça », j'allais perdre ma place. Or, à cette place-là, je n'y étais pas : j'écrivais, à loisir, n'importe quoi.<sup>542</sup>*

D'une place à l'autre, du conteur à l'éducateur, Deligny joue sur plusieurs tableaux et nombre de ses lecteurs comme L. Vincendon le reconnaissent volontiers. Mais pour ceux auxquels il importe de donner une armature au domaine, une cohérence à l'institution, le style est rapidement associé à l'engagement politique de l'individu. Éducateur, poète, communiste, voilà le genre d'étiquette que le domaine ne tarde pas à apposer sur le personnage Deligny, avec les effets de raccourcis inhérents à

---

<sup>541</sup>L. Vincendon, recension de *Puissants personnages*, *Rééducation*, n°4, Fev. 1948, p. 45.

<sup>542</sup>F. Deligny, *Puissants personnages*, préface, Paris, Maspero, coll. « Malgré tout », 1978, p. 10.

ce genre de processus desquels il passera beaucoup de temps à se distancier par la suite. Sur le plan de l'engagement politique, Deligny n'est pas le seul communiste du domaine. Engagé aux côtés de Le Guillant, Wallon et d'autres, Deligny n'en a jamais fait mystère et ce fait est d'autant plus toléré qu'il est reconnu comme quelqu'un d'authentique, d'entier comme on l'a vu plus haut. Cela étant, à mesure que le domaine va se fermer, cet engagement « bien connu » sera évoqué régulièrement, avec son lot d'implicite, de clins d'œil et de connivences dans un milieu où l'entre-soi va s'accroître au fil des années cinquante. Son engagement politique sera d'autant plus inoffensif au final qu'il sera connu, ramené aux spécificités de sa personne, ce personnage bien connu dont on aime rappeler telle ou telle position un peu extrême ou telle ou telle formule bien sentie.

Ainsi, lorsque Joubrel fait la recension de l'ouvrage que publient les toutes récentes Éditions du Chardon rouge, dirigées par Huguette Dumoulin et financées par le Parti Communiste, *Récits des quatre coins du monde*, il écrit au sujet de la nouvelle que Deligny y publie, « La lézarde » :

*De celui-ci, « La lézarde », nous retrouvons le grand talent du conteur et la foi du révolutionnaire.<sup>543</sup>*

Dans une maison d'édition financée par le Parti Communiste qu'il contribue à fonder avec Huguette Dumoulin, qui en est une membre active, et dont l'intention affichée est d'engager un dialogue direct entre auteurs et jeunes lecteurs pour produire une littérature collective, on se doute de la manière dont « la foi du révolutionnaire » peut résonner à ses oreilles. Mais au-delà de ce dont Deligny ne sera pas la dupe dès les années cinquante et qui l'amènera probablement à réagir de manière de plus en plus virulente à l'égard du domaine, on retrouve dans les mots de Joubrel le condensé du personnage qui est en train de se dessiner de Deligny, l'image héroïsée et romantique d'un éducateur poète et révolutionnaire.

### 1.2.3. Héroïsation, mythe et oubli

Il se dessine alors un troisième mouvement qui se déploie au fil des années cinquante dans le domaine concernant Deligny : celui de son héroïsation, dernier stade de sa marginalisation, puis de son oubli progressif.

Déjà passablement détournée, ramenée à sa personne, à son travail ou son style, sa position dans le domaine est progressivement de plus en plus éloignée de sa situation réelle. *Graine de crapule* est un ouvrage qui ne tarde pas à devenir très connu dans le domaine, et ses aphorismes sont régulièrement cités dans les revues ou les ouvrages qui paraissent. Cela étant, à mesure que l'appropriation s'opère, l'interprétation enfle jusqu'à s'affranchir parfois de la fidélité à la pensée de l'auteur. Pour le dire autrement, les aphorismes utilisés çà et là vont s'avérer des références de plus en plus éloignées du contexte dans lequel Deligny les a produits, jusqu'à devenir des mentions presque décoratives.

---

<sup>543</sup>F. Joubrel, recension de *Récits des quatre coins du monde*, dans *Rééducation*, n°21, Fév. 1950, p. 48.

L'éducateur engagé est rapidement intégré à la geste des pionniers de la rééducation, et même très peu de temps après la parution de ses trois premiers ouvrages il fait figure de référence sous l'autorité de laquelle il faut se placer ou qu'il est de bon ton de convoquer pour défendre ses propres idées. Ainsi, on trouve dans un article de *Rééducation* de 1948, une mention de Deligny qui reflète bien ce basculement vers une héroïsation qui promeut autant qu'elle efface, loue autant qu'elle élimine, c'est-à-dire reconnaît autant qu'elle méconnaît :

*Souviens-toi de Deligny : « Sois présent, surtout lorsque tu n'es pas là. »*<sup>544</sup>

La citation est révélatrice sur deux plans. D'une part, dans son contexte. L'éducateur en question, qui ne signe pas son article, parle dans le paragraphe qui précède du travail en atelier que ne doivent pas manquer de fournir les enfants qui lui sont confiés, quand bien même il devrait s'absenter. Faire en sorte que des jeunes gens apparemment condamnés continuent à travailler à la tâche qui leur a été assignée, alors même que l'adulte censé les surveiller s'est absenté, voilà qui s'avère tout à fait étranger au ton comme aux aspirations du Deligny de *Graine de crapule* auquel est empruntée cette citation.

Ce passage devient également intéressant pour ce qu'il permet de révéler de la figure de Deligny dans le domaine. Notons tout d'abord que cet aphorisme semble plaire particulièrement aux auteurs de la revue en question puisqu'il est déjà repris un an plus tôt dans un article rédigé par l'éducateur-chef de l'IPES de Saint Hilaire, institution pénitentiaire de triste renommée que les années d'après-guerre présentent comme le lieu d'un renouveau tout à fait notable<sup>545</sup>. Outre l'ironie que l'on pourrait voir dans le fait que Deligny inspire les travailleurs des institutions au régime le plus claustral si ce n'est carcéral qui soit, c'est la mention qui est faite de lui qui interpelle. « *Souviens-toi de Deligny* », on est plus proche ici de l'invocation, de la figure idéalisée d'un héros des temps jadis que du travail à fournir *hic et nunc*. Tout se passe comme s'il fallait en appeler aux mânes d'un disparu pour ne pas se fourvoyer sur les chemins de l'action rééducatrice. Deligny, grand ancien qui a pourtant trente-six ans à l'époque et dont on exhume une citation qui prend une valeur totémique devient la figure au nom de laquelle doit être perpétrée une forme d'orthodoxie dans la pratique éducative. Voilà qui semble bien étranger à l'individu en question mais qui en dit long sur un point essentiel de ce qui se joue dans la constitution de l'enfance en marge comme institution à l'époque. Reconnu, à tort ou à raison, cité ou mentionné, à tort et surtout à travers, Deligny est surtout absent. Il fait figure de grand ancien dont les leçons se doivent de perdurer alors même que sa propre personne a tout du disparu. Pour mémoire, c'est à cette même période qu'il dépose les statuts de la Grande Cordée et qu'il engage une tentative dont les rapports avec le cœur même de l'enfance inadaptée et ses tenants sont manifestes. Mais la référence a fait son chemin et le temps de l'œuvre s'est avéré bien plus rapide

---

<sup>544</sup>« Techniques, par un éducateur dans le bain », *Rééducation*, n°15, Mai-Juin 1949, p. 41.

<sup>545</sup>M. Bernard « L'éducateur doit-il participer aux activités de ses garçons ? », *Rééducation*, n°4, Fev. 1948, p. 39.

que celui de l'individu qu'elle a repoussé dans une absence lointaine. Par la plasticité de ses aphorismes et leur diffusion rapide dans le domaine, l'œuvre semble perdurer quand bien même l'auteur a comme fait long feu dans l'esprit de ses lecteurs. C'est que l'œuvre reste d'autant plus longtemps que le personnage est encore difficile à cerner. Éducateur, instituteur, ses ouvrages de l'époque permettent difficilement de l'associer à une identité professionnelle classique. Et ses rattachements institutionnels comme ses réalisations pratiques n'aident guère à s'y repérer, encore moins lorsqu'il rompt avec la Sauvegarde de l'enfance du Nord, et commence à mettre sur pied un dispositif inédit jusque-là qui peine à entrer dans la nomenclature des institutions de l'époque.

À mesure que le domaine se constitue Deligny y devient une référence, mais une référence détachée de son sol pratique, de son activité concrète auprès des enfants. On ne sait plus trop bien ce que cet étrange bricoleur d'aphorismes est en train de faire et le support biographique ne peut définitivement plus arrimer la production littéraire qui, petit à petit s'autonomise et dessine la figure d'un Deligny plus auteur que réel, plus lointain qu'encore présent dans le domaine. C'est aussi parce que celui-ci commence à s'organiser autour d'un certain nombre d'idées qui se traduisent dans des pratiques convergentes, c'est-à-dire une idéologie au cœur de laquelle la figure de Deligny a d'autant plus de place que l'individu n'en a plus. Bien intégré dans le cœur idéologique du domaine, c'est à son corps défendant que Deligny va progressivement y figurer, c'est-à-dire indépendamment des positions qu'il entendait défendre et de celles qu'il tient dans le moment où son œuvre est utilisée.

Dans les revues du domaine, on voit poindre au fil des années cinquante quelques mentions de plus en plus rares du travail de Deligny, des annonces de conférences, quelques recensions de ses écrits. Il semble que dans la marche en avant d'un domaine sans cesse plus cohérent et organisé, sa place est progressivement oubliée, submergée, engloutie dans une sorte de passé qui, même s'il ne date que de quelques années semble alors prodigieusement lointain. Deligny et la Grande Cordée quittent Paris en 1954 et comme le note P.-F. Moreau :

*Désormais, et pour dix ans, chez ceux qui s'occupent d'enfants inadaptés ou de travail social, on parle de Deligny au passé : on ignore ce qu'il fait, où il est, on cite ses anciens livres, son nom apparaît souvent à côté de ceux de Freinet ou d'autres porte-drapeaux de la pédagogie nouvelle, mais comme le témoin d'un passé vague où l'on ne distingue plus bien entre eux ceux dont on se réclame.<sup>546</sup>*

Ce n'est rien de dire que l'homme a été oublié, au profit d'une figure que l'on évoque de temps à autre. Du Deligny dont on connaissait les élans et les emportements au sortir de la guerre, et dont le travail concret donnait un complément nécessaire aux écrits, il reste bien peu de choses dans la mention qu'en fait la revue *Rééducation* lors de la parution en 1958 d'*Adrien Lomme*, qu'il vaut la peine de citer ici dans son intégralité :

---

<sup>546</sup>P.-F. Moreau, *Fernand Deligny et les idéologies de l'enfance*, Paris, Retz, 1978, p. 115.

Adrien Lomme (*Gallimard*). *Fernand Deligny qui fut instituteur, puis éducateur, après avoir été sans doute un enfant difficile, commence à conter ici (trois autres tomes sont annoncés) l'histoire d'un jeune « caractériel », Adrien, qui évolue dans des milieux que l'auteur a bien connus et qu'il décrit avec un grand talent littéraire.*<sup>547</sup>

Si l'on fait mention du travail de Deligny, on retient surtout qu'il « fut instituteur puis éducateur » mais que cela ne semble plus d'actualité. Cela relève d'une même histoire, une histoire des origines qui ne manque pas de verser dans le mythe ou l'interprétation sauvage de l'auteur qui aura « été sans doute un enfant difficile ». Si l'œuvre dont il s'agit semble bien relever de ce qui peut intéresser le domaine on hésite tout de même sur la qualification à donner à son héros. « caractériel » fera l'affaire pourvu qu'on le munisse de guillemets dans la foule des adjectifs et des nomenclatures de l'époque qu'il faut mobiliser pour le rendre compréhensible au lecteur. Pas une fois Deligny ne parle de son Adrien de la sorte, mais il s'agit de parler du livre dans les termes de ceux qui pourraient s'y intéresser, pas dans ceux de l'auteur. Étrange mention enfin que celle de ces « milieux que l'auteur a bien connus » lorsque l'on reprend cette recension dans son ensemble. Doit-on comprendre qu'il s'agit des milieux que l'auteur est supposé avoir connus dans son parcours professionnel, lorsque prétendu instituteur puis éducateur il devait officier dans une école puis dans un centre de rééducation ? Effectivement, c'est d'école que traite l'ouvrage, tout comme de la constitution et de l'organisation progressive d'une sorte de centre de rééducation, deux lieux où l'existence d'Adrien connaît des aléas et des expériences diverses. Mais doit-on comprendre qu'il s'agit des milieux sociaux d'Adrien et des enfants avec lesquels il va vivre en partie, les Mellé, les uns et les autres fruits d'un milieu populaire, sans grande éducation ni moyens ? Serait-ce encore les milieux que Deligny aurait connus dans sa propre jeunesse, lui qui est « sans doute un enfant difficile » aurait-il connu d'un peu plus près ce genre de milieux desquels il tire la matière de son roman, à la manière de Jean Genet, ou plus tard d'Albertine Sarrazin ?

L'équivoque permet d'accepter tous les possibles mais ce qui nous intéresse ici est qu'elle dessine le visage, oublié, méconnu, d'un Deligny ramené aux éléments qui déterminent son œuvre. Ce n'est plus son travail d'écriture que l'on ramène à son travail au quotidien auprès des enfants comme ce pouvait être largement le cas au sortir de la guerre. À l'inverse, on ramène l'auteur aux conditions qu'il décrit dans l'ouvrage. Alors que la figure de Deligny dans le domaine donnait le ton d'après lequel étaient reçus ses ouvrages, à l'époque d'*Adrien Lomme*, c'est l'œuvre qui dessine le visage de son auteur. C'est elle qui lui prête ses traits jusqu'à l'associer à son personnage et à en faire, de manière rétroactive, « sans doute un enfant difficile ».

Entre le personnage auquel il donne vie dans son roman et le personnage qui devient le sien dans le

---

<sup>547</sup>« Bibliographie », *Rééducation*, n°103-105, Oct-Dec 1958, p. 138.

domaine de l'enfance en marge se tisse alors une étrange solidarité. Rabattus l'un sur l'autre, voilà Deligny pris dans une œuvre dont le sens s'appuie sur ses éléments biographiques – son parcours, son caractère, son travail – et qui en retour alimente une vision imaginée de lui. Ce n'est pas rien de dire que Deligny a rapidement fort à faire avec son propre personnage, celui qu'il dessine comme celui dont on l'affuble dans le domaine, à l'instar de ce Vémard qui dirige « La main tendue » dans le roman célèbre de Cesbron, *Chiens perdus sans collier*.

Il vaut la peine de s'attarder sur les quelques passages où, littéralement, Cesbron fait de Deligny un personnage de son roman. Proche du juge Chazal qui lui inspire le personnage principal de son roman, le Juge Lamy, Cesbron l'est aussi de Joubrel dont il s'est beaucoup rapproché pour préparer son ouvrage. Ce dernier l'emmène par exemple en Février-Mars 1953 à l'école de Montesson, puis en Seine-et-Marne dans les établissements dirigés par René Meyer. Il lui fait découvrir le stage de Marly-le-Roi en juillet de cette même année et participer à un échange de vue avec des éducateurs et des éducatrices<sup>548</sup>. Autant dire que si Cesbron, auteur catholique reconnu, partage un certain conservatisme avec Joubrel et toute une partie du monde de l'enfance inadaptée à l'époque, il n'écrit pas son roman en fonction de sa seule intuition et de son imagination. Ses contacts et ses relations montrent qu'il a pris le temps d'en saisir la dynamique globale et de se familiariser avec quelques-unes des figures marquantes de l'époque. C'est en cela d'ailleurs que ce roman résonne si fortement avec l'expérience de plusieurs des acteurs de l'époque et surtout avec leur manière de la mettre en mots. Ce qui lui confèrera par la suite une place déterminante dans la construction de l'image que l'enfance inadaptée aura dans la société de manière générale.

Le mouvement de va-et-vient au cœur de cette construction idéologique s'avère particulièrement éclairant : c'est parce qu'un auteur se familiarise pleinement avec une certaine vision du domaine qu'il en écrit un roman aux traits qui semblent particulièrement réalistes, qui deviendront ensuite à l'extérieur comme à l'intérieur du domaine, les traits dominants de celui-ci. Autrement dit, dans cette période le roman de Cesbron, tout comme ceux de Joubrel et dans une moindre mesure – et pour d'autres raisons – ceux de Makarenko, vient après coup dessiner le visage même qu'il entendait initialement décrire. C'est sur cette influence du roman dans la constitution et l'écriture de l'histoire du domaine que l'on reviendra plus loin, retenons pour l'instant d'une part la proximité de Cesbron avec un certain aspect de l'enfance en marge, et d'autre part l'influence colossale que l'ouvrage prendra pour consolider ce que l'on pourrait appeler le visage de cette institution.

Si l'on en revient aux dernières pages du roman, Cesbron y met en scène un face à face entre le directeur d'un étrange dispositif nommé « La Main tendue », et le directeur d'un centre de rééducation calqué sur ce qui passe pour être le modèle de l'époque. Une institution accueillant pêle-mêle toute

---

<sup>548</sup> Je dois remercier ici Samuel BouSSION pour ses éclairages et pour m'avoir transmis ces éléments de contexte nécessaires pour faire le lien entre Cesbron et certains membres importants du domaine de l'enfance en marge.

sorte de jeunes garçons en délicatesse avec la société ou leurs propres familles, encadrés par de jeunes scouts dévoués, dirigés par un chef qui vit sur place avec sa femme et dont le nom de chef scout par lequel tout un chacun s'adresse à lui le plus naturellement du monde est Croc-Blanc. Alors que ce dernier vient, à la demande du juge, pour lui demander de prendre avec lui un jeune homme avec lequel il reconnaît avoir échoué, Cesbron en profite pour installer une sorte de joute verbale entre deux figures d'éducateur que tout oppose, Croc-Blanc et Vémard. Entre les deux, mêmes la différence physique les oppose diamétralement et vient illustrer la manière dont ils incarnent le jour et la nuit dans le domaine. Difficile d'ailleurs de douter que c'est bien de Deligny que Cesbron s'inspire lorsque l'on lit :

*Une tornade de cheveux au-dessus d'un front trop large, des lunettes devant un regard rêveur, des dents que le tabac avait gâtées : le contraire même du visage de Croc-Blanc.*<sup>549</sup>

C'est d'ailleurs au nom de cette opposition que l'auteur présente Deligny avant de faire apparaître son personnage. Alors que le juge, ce bon juge Lamy qui sera interprété par un Jean Gabin matois et bienveillant dans l'adaptation qui en sera faite au cinéma en 1955, entend envoyer cet adolescent particulièrement difficile que tous appellent « le Caïd » à la « Main tendue », voici le dialogue qui s'engage alors avec l'avocat qui travaille avec lui :

*- Est-ce que le dirigeant de ce Foyer n'aurait pas des tendances pro-communistes ? s'inquiéta M. Doublet après l'audience.*

*- Pas des tendances, répondit tranquillement M. Lamy, des convictions absolues. Comme, d'ailleurs, toute la famille Merlerin ; et comme presque toute la population des Carrières...*<sup>550</sup>

Le Deligny de l'époque ne fait pas mystère de son appartenance au Parti Communiste, et quant à sa conception du travail à faire avec les enfants en marge, il est clair pour lui qu'il ne peut être fait que par des individus provenant des mêmes milieux sociaux qu'eux et que leurs familles. C'est sur ce point qu'il entre en conflit avec le conseil d'administration du COT de Lille et c'est également l'une des raisons qui lui fait refuser la professionnalisation des éducateurs et leur recrutement après le baccalauréat. Sa position est claire et connue dans le domaine, même des plus conservateurs, catholiques et anciens scouts comme Joubrel, Chazal ou autre. Il y a dans cette mention autant de méfiance de la part des personnages que d'amusement pour un personnage que l'on connaît pour son caractère haut en couleur, ses positions tranchées, mais qu'on lui pardonne aisément au nom de la cause à mener et de son engagement dans celle-ci.

Mais cette mention permet aussi de deviner la frontière qui s'est progressivement tracée dans le

---

<sup>549</sup>G. Cesbron, *Chiens perdus sans collier*, Paris, J'ai lu, 1974, pp. 299-300.

<sup>550</sup>*Ibid.*

domaine entre d'une part une sorte de rééducation en col blanc, qui est le fait de magistrats et de jeunes gens passés par le scoutisme, catholiques, intéressés par les techniques modernes qu'apportent la neuropsychiatrie infantile et la psychologie ; et d'autre part une conception de la rééducation où la communauté de milieu avec les enfants à aider est primordiale. Ce que révèlent les différences politiques entre les personnages campés là c'est tout autant une ligne de fracture sociologique entre les différents acteurs – ils ne proviennent pas du même milieu – qu'une ligne de fracture idéologique – ils ne visent pas les mêmes finalités.

Le personnage que dessine Cesbron possède bien des caractéristiques qui sont celles du Deligny de l'époque et sa description, aussi proche de la caricature soit-elle, n'est pas très éloignée de la position que celui-ci entend tenir dans le domaine. C'est d'ailleurs ce terme de position – que Deligny n'utilisera de manière stratégique dans son propre discours que des années plus tard à partir de l'article de 1967 paru dans *Partisans* – que l'on retrouve sous la plume de Cesbron lorsqu'au début de ce passage il situe rapidement le personnage.

*Il connaissait sa passion du gosse, sa position de franc-tireur, les résultats extraordinaires qu'il obtenait dans des cas désespérés ; il savait aussi de quelles flèches il était la cible ; d'instinct, il l'estimait.<sup>551</sup>*

On trouve ici, résumés en quelques lignes, quatre points dans lesquels peut être résumée la place de Deligny dans le domaine et la manière dont généralement il y est perçu : qualité personnelle, position institutionnelle, réalisation pratique, critiques dont il est l'objet. Ces quatre plans sont intéressants à plus d'un titre parce qu'ils peuvent fonctionner comme grille de lecture pour tout individu à pied d'œuvre dans le domaine à l'époque. C'est à l'aune de ces quatre types de coordonnées particulières que les uns et les autres apparaissent sur la cartographie de l'enfance en marge. Reprenant et condensant ce que l'on a déjà examiné à travers la manière dont est située cette nouvelle fonction qui est celle de l'éducateur au sortir de la guerre, Cesbron met au jour ce qui apparaît essentiel dans ce contexte pour reconnaître un véritable éducateur. Parce qu'en définitive, après toute une histoire passée à mettre en scène les mérites du Juge mais aussi des éducateurs au rang desquels le chef scout Croc-Blanc tient la première place, Cesbron ne fait ni plus ni moins que reconnaître ceux « qui en sont » de ceux qui « n'en sont pas ».

Pour ce faire, il utilise ce que l'on pourrait appeler le canon de l'époque. Viennent en premier lieu les qualités personnelles, la manière dont l'âme de l'éducateur est irriguée de cette dévotion à l'égard de l'enfant. Parce qu'il ne s'agit pas avant toute chose d'un choix ou d'une action déterminée, d'un travail que l'on pourrait exercer comme un autre, pendant un certain temps. Non, il en va de la personnalité toute entière de l'individu, de quelque chose qui emporte le jugement et suspend l'intérêt professionnel, avec lequel il ne s'agit pas de tricher mais par lequel il faut se laisser emporter

---

<sup>551</sup> *Ibid.*



entièrement pour obtenir les meilleurs résultats. Il s'agit ici de « passion », reprenant les schèmes de l'époque que l'on a déjà analysés plus haut, il sera en réalité question bien vite d'amour, c'est-à-dire d'un mouvement irrésistible qui pousse l'adulte vers l'enfant. Dans ce contexte, la « passion du gosse » résonne pleinement avec « l'appel du gosse » de Guérin-Desjardins, point de jonction de toute une époque d'éducateurs.

Arrive ensuite sa reconnaissance institutionnelle et la manière dont il peut être reconnu dans l'imbricatio des professions et des institutions concernées. Travaille-t-on à l'éducation surveillée, la position ne sera pas la même que dans un centre de rééducation ou dans un institut médico-pédagogique. Les différents établissements s'organisent rationnellement et de manière coordonnée sur l'ensemble du territoire depuis l'époque de Vichy et au début des années cinquante, on commence à y voir plus clair dans la forêt des attributions et des caractéristiques. Le rattachement est d'importance, il permet une reconnaissance plus rapide. Sur ce point Cesbron ne fait qu'explicitier quelque chose qu'aurait difficilement renié Deligny, « une position de franc-tireur », c'est-à-dire celle d'un homme qui ne peut rester identifié par une attribution institutionnelle qui viendrait fonctionner comme un joug pour son action. S'il ne travaille jamais seul, encore moins de manière totalement isolée dans le domaine, il ne travaille pas « pour » ni « dans » une institution, et c'est en cela que le terme de « position » est celui qui convient le mieux. Placé à un point du domaine, il en change au gré de ses rencontres et des déplacements qui ont lieu dans le reste de celui-ci, pour mieux pouvoir ajuster sa mire c'est-à-dire travailler comme il l'entend pour les enfants avec lesquels il a à faire.

Viennent ensuite les réalisations pratiques de l'individu concerné, que l'on estime parlantes d'elles-mêmes, au-delà des querelles de personnes et de méthodes. C'est bien parce que cela fonctionne avec les enfants et qu'il obtient des résultats que l'on peut passer sur l'ambiguïté de sa position ou les bizarreries de son caractère. Ce qu'il y a de constant concernant Deligny, c'est que son travail a toujours été reconnu pour les deux aspects que souligne Cesbron. D'une part, il s'adresse à des « cas désespérés » et d'autre part il en obtient des « résultats extraordinaires ». Là où le roman et une certaine mentalité du domaine tendrait à faire croire que c'est en raison de son propre caractère, bien trempé et particulièrement aventureux, qu'il s'adresse à des adolescents particulièrement difficiles, la réalité du travail de Deligny, notamment à la Grande Cordée s'avère relativement différente.

Oui, les adolescents présentent des profils particulièrement difficiles, mais uniquement parce que ce sont les institutions classiques par lesquelles ils sont passés qui s'en désespèrent. Au fond du travail de Deligny il y a, et de plus en plus explicitement au fil des années, une remise en cause radicale des établissements qui s'occupent de l'enfance en marge. Là où Cesbron reflète très bien la mentalité qui règne à cette époque – et peut-être encore largement aujourd'hui – c'est qu'il impute à la nature de l'enfant, à son caractère dirait-on à l'époque, les échecs répétés que subissent les différentes institutions. Sur ce plan Deligny est là encore « à l'autre pôle » de cet a priori institutionnel, puisque défaisant jusqu'à son plus simple appareil l'institution pour la transformer en dispositif, il en évacue

toutes les attentes en même temps qu'il tente de mettre au jour celles de l'enfant. Le renversement est radical et somme toute exemplaire de ce qu'il tente de faire dans le domaine et de sa critique de l'institution. En évacuant celle-ci pour la remplacer par un dispositif le plus souple et le plus léger possible – en plaçant l'enfant dans des conditions le plus normales possible comme il le fait dans la Grande Cordée – il en élimine les attentes. L'enfant n'a plus à obéir au règlement intérieur de l'institution, à faire ce qu'il est attendu qu'il fasse dans un ensemble restreint de possibles – bien se tenir et apprendre les métiers du bois ou ceux du fer – mais à exercer ce dont il est capable dans un espace ouvert et potentiellement illimité. C'est ce que Deligny explique clairement dans le rapport moral qu'il rédige pour l'assemblée générale de la Grande Cordée qui a lieu le 23 Mai 1950, quand il en définit les buts et les moyens de la sorte :

*Provoquer, par surprise, des comportements spontanés qui surprendraient le jeune inadapté lui-même, afin qu'il apprenne à se connaître non point par une introspection savamment guidée mais parce que, placé dans des situations nouvelles qui aspirent à un comportement nouveau, voilà le principe qui dirige la mise en place de notre dispositif.<sup>552</sup>*

Cesbron ne s'attarde pas sur l'objectif mais reconnaît, comme un grand nombre des acteurs de l'époque, des résultats. Ceux-ci sont d'autant plus « extraordinaires » qu'ils s'adressent à un public particulièrement difficile, celui justement avec lequel les autres institutions ne sont arrivées à rien. C'est l'un des points qui contribuent à asseoir la position de Deligny dans le domaine et à permettre de l'identifier rapidement à l'époque. C'est même l'un des points qui permet de légitimer et d'installer la Grande Cordée. Celle-ci, vue par les principaux tenants du domaine comme Heuyer qui lui envoie des enfants, a pour fonction et principal mérite d'accueillir des adolescents avec lesquels les autres institutions ont échoué.

Difficile de dire, à plus de soixante ans de distance si les résultats de la Grande Cordée ont été bien meilleurs que ceux des autres institutions de l'époque, mais c'est un trait d'époque que cette volonté d'appuyer le travail éducatif sur une finalité pratique, autrement dit sur un résultat. Il ne s'agit pas d'éduquer pour éduquer, parce que l'on ne peut laisser des enfants livrés à eux-mêmes ou à un environnement nocif, il s'agit d'éduquer pour obtenir des résultats. Et là encore, il est bien évident que la nature même de ces résultats varie en fonction des interlocuteurs. Un travail, un mariage, ce que l'on appelait une « situation » serait-il un bon résultat ? Une place marquée sur un banc le dimanche matin à la messe ou un compte en banque bien garni en serait-il un autre ?

Que l'individu ne fasse plus parler de lui, serait plus simplement celui qu'escompte quelqu'un comme Deligny. Dans l'appréciation de ces résultats viennent se loger tout un ensemble de choses implicites, et ce n'est pas un hasard si, comme on l'a examiné plus haut, la période est toute entière tournée vers

---

<sup>552</sup>F. Deligny, rapport moral présenté à l'assemblée générale de la Grande Cordée le 23 Mai 1950, fonds privé.

la statistique, la constitution de fiches pour choisir, trier et séquencer les données importantes, l'examen de dossiers, voire de milliers de dossiers, ne serait-ce que pour légitimer un travail et une activité qui en eux-mêmes semblent peu productifs. Le résultat fait partie des critères d'après lesquels le travail d'un individu est évalué dans le domaine, sans que la période ne sache véritablement comment l'évaluer ni de quel nature le progrès escompté doit être. Toujours est-il que sur ce plan encore une fois Deligny bénéficie d'un a priori complètement favorable, lié en grande part au public avec lequel il travaille, encore en marge dans un domaine qui se constitue, encore difficile même pour les professionnels rompus à ce genre de difficulté.

Dernier aspect d'identification du personnage dans le domaine, les critiques dont il est la cible. Là encore c'est un des traits que l'on ne peut que rapporter à la position de Deligny dans le domaine et à son caractère. Volontiers provocateur et sans concession, il est en retour l'objet de critiques que l'on devine mais qui étrangement ne sont que rarement présentées dans les ouvrages ou les revues de l'époque. À notre connaissance, bien peu de textes attaquent Deligny de front – ce qui n'empêche pas qu'il ait dû faire face à une franche hostilité d'une grande part d'entre eux – mais le plus souvent ses attaques contre tel ou tel aspect de l'institutionnalisation du domaine, de la pratique de l'internat à la professionnalisation du domaine, sont reconnues pour rapidement être mises de côté, minorées. Comme s'il fallait payer son écot à ce que représente Deligny dans le domaine pour mieux s'en affranchir par la suite. Au fil du temps, cette manière de mentionner ses positions va d'ailleurs s'accroître jusqu'à ce que la référence soit de plus en plus marginale et que Deligny disparaisse dans le silence de ses propres tentatives, loin de Paris. Il n'empêche que le personnage est reconnu comme étant tout à fait polémique mais l'animosité dont il est l'objet sera rarement publique, plus sûrement incorporée pour être plus facilement victorieuse.

Anticonformiste, le personnage de Vémard fait également preuve d'un refus explicite de l'organisation et de la professionnalisation du domaine telle qu'elle se pratique à l'époque. Il est connu pour en refuser en premier lieu les professions « spécialisées » qui y ont éclos ou l'ont pris en main, du psychiatre à l'assistante sociale, en passant par le juge ou l'éducateur.

*Pensez à ces pauvres gosses coincés entre le détectivisme de l'assistante sociale, le fatalisme du médecin, l'optimisme de l'éducateur...*

*- Et le juge, que lui reprochez-vous ?*

*- Son paternalisme.<sup>553</sup>*

Choisissant de mener un dispositif difficilement identifiable, le chemin qu'il dessine entend aller au-delà des missions, des fonctions et des manières de faire qui commencent à se stabiliser dans l'institution. Les différents professionnels y ont progressivement délimité leur pré carré et c'est dans

---

<sup>553</sup>*Ibid.*, p. 301.

un va-et-vient entre leurs différentes fonctions, techniques et manières de faire que l'enfance en marge est censée évoluer. Comme s'ils tissaient un filet dans les mailles duquel l'enfant devait être pris pour être ensuite amené à un état socialement acceptable pour tous. Ce sont les mêmes alors qui, procédant au diagnostic, mettent en œuvre les méthodes avant de déclarer le processus achevé. Le mouvement ainsi mis en branle ne fait qu'inscrire l'enfant dans une réalité artificielle dont il aura tôt fait de saisir les codes et les façons de faire auxquels il saura au mieux s'adapter en fonction de ses propres intérêts, au pire se plier jusqu'à les incorporer comme une seconde manière de faire, en tous points inauthentique. On l'a vu, c'est la critique qu'adresse Deligny à l'institution comprise dans la réalité des professions qui l'animent et des méthodes qui s'agitent en son sein. C'est cette critique que retranscrit relativement bien Cesbron afin de mettre en relief la pratique radicalement inverse que propose son personnage.

*- Et mon Merlerin, demanda Croc-Blanc, comment allez-vous l'accueillir, lui ?*

*- Comme les autres : en lui parlant de tout sauf de lui. Ça le changera ! Il s'attend à des tests ; il en sait d'avance les réponses : le psychiatre, l'assistante sociale et le juge en ont fait un chien savant qui connaît par cœur son pedigree... Seulement, moi je m'en moque ! Une seule chose m'intéresse : ses projets.<sup>554</sup>*

Au nombre des spécificités de Deligny que ne manque pas de reconnaître Cesbron dans la composition de son personnage, il faut enfin mentionner la dimension politique indissociable de son travail et régulièrement revendiquée à l'époque. Comme Deligny, son Vémard est un communiste parfaitement convaincu, c'est même comme tel qu'il est présenté avant d'entrer en scène, et c'est ce qui explique également deux traits de sa position à l'égard de l'institution.

Tout d'abord, cela rend compte de sa méfiance à l'égard de la place de la morale chrétienne en son sein. Ce n'est un secret pour personne à l'époque, et cela se montre visible en bien des points pour qui l'examine après-coup, le christianisme est l'arrière-plan moral de toute l'entreprise de l'enfance inadaptée. Comme on l'a déjà montré en examinant la place du scoutisme et l'histoire longue du domaine, si l'on passe progressivement à partir des années trente d'une conception basée sur le châtiment et la pénitence à une autre appuyée sur la charité et sa forme suprême, l'amour, on reste dans le même orbe chrétien. Si les méthodes changent – et dans l'ensemble des institutions dont une grande part est encore tenue par des congrégations religieuses – le paradigme reste le même et il est clairement chrétien. Moins affirmé chez les nouveaux acteurs qui prétendent moderniser le domaine, et qui le modernisent en grande partie effectivement, il n'en reste pas moins que la plupart sont issus de classes sociales moyennes ou bourgeoises, sont passés par l'expérience scoute, et partagent une même confession chrétienne.

C'est à cette aune que la critique de personnages comme Deligny ou Le Guillant sera d'autant plus

---

<sup>554</sup>*Ibid*, p. 303.

vive qu'elle cible ce qui passe le plus souvent pour un impensé chez les acteurs du domaine et qui pourtant irrigue et oriente leurs méthodes et leurs façons de faire. On l'a vu dans les débats où s'affrontent Le Guillant et Lafon sur la question des fiches et des diagrammes à utiliser pour répertorier les troubles des enfants en marge et en fournir une représentation statistique, ce qui est au centre des débats c'est la nature morale de certaines des catégories établies par Lafon, supposées au contraire par lui comme objectivement scientifiques. Au cœur de l'institution, la morale chrétienne en est le socle idéologique, le fond largement partagé sur lequel les méthodes, les disciplines et les professions se développent. Si cela est le plus souvent passé sous silence chez la majeure partie des auteurs de l'époque, comme allant de soi pour la plupart d'entre eux, la mise à jour de cette réalité par une minorité d'individus les renvoie assez rapidement à l'autre bord de l'échiquier politique, à leurs convictions communistes. Ainsi, dans un retournement assez intéressant, ce n'est pas tant ce que le christianisme induit comme mode de compréhension de la réalité sociale qui est mis à jour, mais au contraire l'accent est constamment mis sur les opinions communistes de ceux qui les explicitent.

Que la morale chrétienne majoritaire dans le domaine influe sur le moindre des comportements – de la méthode scientifique jusqu'aux modes d'action concrets avec les enfants – cela n'est jamais explicité, et nul ne prend d'ailleurs la peine de le défendre. En revanche, dès lors que ce fait est souligné, ce sont les conceptions politiques des individus qui viennent questionner cet arrière-plan qui sont mises en avant. Ils sont, dans un premier temps, tolérés comme des trublions dont les exagérations sont à mettre sur le compte de leur nature emportée puis, à mesure que l'anticommunisme peut apparaître au grand jour à partir de 1948 et la rupture du tripartisme, ils sont attaqués et enfin oubliés. Au milieu des années cinquante, Cesbron met très clairement en scène la manière dont les uns et les autres se reconnaissent et s'opposent.

*- Parlons franchement, dit Croc-Blanc en allumant sa pipe courte : je suis chrétien, ancien scout ; vous êtes communiste. Notre conception doit donc vous paraître ...*

*- Sentimentale, très sentimentale !<sup>555</sup>*

Mettant en scène ses personnages, ceux-ci fonctionnent et dialoguent dans une sorte de caricature des positions de l'époque. On peut se rendre compte de la manière dont la pensée chrétienne euphémise la réalité en décolorant le vocabulaire, si l'on imagine la manière dont Deligny, dix ans auparavant, aurait parlé de l'abbé Stahl. Rarement et peut-être même jamais les oppositions ne sont présentées de telle manière dans la réalité, mais le raccourci est suffisamment rapide pour que le lecteur saisisse bien ce qui est en jeu. Minoritaire parce qu'il apparaît au fil de quelques pages seulement après tout un ouvrage où le travail et les méthodes qui ont cours en général dans le domaine sont décrits, Deligny apparaît d'autant plus toléré que clairement identifié. Il est ce jumeau inversé du chef scout dont le

---

<sup>555</sup>*Ibid*, p. 300.

physique, les habitudes et les manières de faire sont diamétralement opposés. On l'a vu avec la description du faciès de Vémard, on le retrouve ici dans les manières de l'un et de l'autre. On le voit, au cœur du récit, dans la description et la qualification des protagonistes, autant que dans leur mise en scène, Cesbron résume et cristallise des positions. Non pas que celles-ci puissent être prises pour le décalque de ce qu'elles sont dans la réalité, mais en les en rapprochant il est intéressant de voir quelle figure des uns et des autres le récit permet de dessiner.

La fiction ne prend pas ici le relais de la réalité, mais elle permet pour qui connaît la réalité et sait en identifier les rapprochements comme les écarts, de prendre la mesure de la manière dont elle peut être perçue par une partie des acteurs de l'époque. Il y aurait une erreur de principe à considérer que le récit n'est qu'une émergence de la réalité et qu'il pourrait en dire la vérité – erreur que l'on retrouve souvent chez la plupart de ceux qui s'intéressent à Makarenko à partir de la lecture du *Poème pédagogique* sur lequel nous reviendrons plus tard. En revanche, la mise en récit permet de comprendre de quelle manière la réalité est vue et comprise.

Lorsque le récit connaît le succès que connaîtra l'ouvrage de Cesbron, l'influence qu'il peut exercer en retour sur la manière de percevoir la réalité justifie qu'on l'examine attentivement. Le personnage de Vémard n'est pas utile pour savoir ce qu'il en est de Deligny lui-même, mais il est crucial pour connaître l'image qu'il possède dans le domaine à l'époque. Au-delà du Vémard de Cesbron, c'est de ce personnage qu'il s'agit, de ce Deligny tel qu'il apparaît pour une partie des acteurs de l'époque et tel qu'il sera fixé ensuite pour une autre part qui en retour lui attribuera les traits de Vémard. Vémard exprime ce qu'est Deligny pour les acteurs de l'époque qui ont contribué à documenter et aider Cesbron dans son travail de romancier. En retour, Vémard contribuera à dessiner les traits de Deligny pour les lecteurs du roman, et au-delà pour une partie des acteurs de l'époque. C'est dans ce mouvement de va-et-vient entre le réel et la fiction qu'il semble nécessaire d'examiner la figure de Deligny et son double romanesque.

Passant pour un communiste convaincu, Deligny est reconnu pour sa solidarité avec la classe ouvrière et la critique concomitante qui est la sienne du paternalisme qui a cours dans le domaine de l'enfance en marge. Le refus de ce paternalisme est quelque chose que l'on a déjà trouvé explicitement thématique dans les écrits de Le Guillant, il est ici assimilé à la position de Deligny bien que celui-ci, dans ses propres écrits n'utilise jamais ce terme. Il faut constater que la figure de Deligny rassemble et condense les différents éléments que l'on peut trouver chez ceux que l'on peut appeler les acteurs idéologiquement en marge du domaine, entendons ceux qui sont principalement communistes. C'est autour de ce terme de paternalisme que Cesbron va dessiner une passe d'armes entre son chef scout directeur de centre et son Deligny de circonstances, ce Vémard qui lance le mot lorsque l'autre lui demande ce qu'il reproche au juge.

- *Et le juge, que lui reprochez-vous ?*

- *Son paternalisme.*

- *Ah ! Voilà le grand mot ! Avec « bourgeois », voilà la grande injure ! Je voudrais bien le comprendre, une fois dans ma vie ...*<sup>556</sup>

Le mot n'est pas anodin parce qu'il condense à lui seul l'essentiel de la critique de l'arrière-plan moral qui est faite à l'ensemble des acteurs du domaine par une petite minorité, communiste, au sein de laquelle Le Guillant et Deligny sont des figures aussi connues que reconnues pour leur engagement et leurs travaux respectifs. Alors que dans les faits, les accusations et les critiques qui sont adressées à l'arrière-plan moral qui se dessine dans l'ensemble du domaine sont le fait de quelques acteurs de cette minorité, ce sont eux qui, sous la plume de Cesbron, sont mis en accusation et sommés de s'expliquer devant l'injonction de l'un des personnages principaux du roman, le généreux directeur d'établissement Croc-Blanc. Lorsque Deligny ou Le Guillant dénoncent dans leurs écrits et leurs prises de parole publiques l'arrière-plan moral ouvertement chrétien qui sous-tend le domaine de l'enfance en marge et montrent à quel point il reste impensé – et d'autant plus influent – pour l'ensemble des acteurs de l'époque, ce sont eux qui, par le jeu des personnages, sont maintenant sommés de rendre compte des termes de leur critique, de s'en justifier. Le renversement montre en tout cas à quel point l'arrière-plan chrétien fonctionne comme une évidence et s'avère opératoire, constituant le cœur de ce que l'on peut appeler à bon droit une idéologie.

Mais il faut reconnaître à Cesbron, une volonté de clarifier les termes du débat puisqu'il place dans la bouche de Vémard des essais de définition claires et pratiques de ce qu'est le paternalisme.

- *Le paternalisme, reprit-il en pesant ses mots, consiste à faire des efforts méritoires pour procurer aux autres, non pas le bonheur qu'ils désirent, mais celui qu'on désire pour eux.*

(...)

*Or quand on n'a pas souffert soi-même, il est bien difficile de ne pas se pencher sur les autres ; et c'est cela le paternalisme : « se pencher sur » au lieu « d'être parmi ».*<sup>557</sup>

Si Cesbron situe relativement bien le nœud de la critique qui est généralement adressée lorsqu'il s'agit de critiquer le paternalisme du domaine, en revanche il est moins fidèle lorsqu'il s'agit de rendre compte de la position opposée. Effectivement, appuyé sur un positionnement clairement communiste il s'agit au cours de cette période pour Deligny et quelques autres d'insister sur la solidarité de sort entre les enfants à rééduquer et les adultes occupés à cette tâche, mais dans la manière dont Cesbron le restitue ressort une sorte de communisme primitif qui reprend volontairement la rhétorique chrétienne. Ce qu'il ne manque pas de mentionner dans la réplique suivante que Croc-Blanc adresse à Vémard :

---

<sup>556</sup>*Ibid.*, p. 301.

<sup>557</sup>*Ibid.*

- *Vous parlez comme un chrétien.*

- *C'est que votre Christ était communiste !*<sup>558</sup>

On retrouve dans cette mise en scène un glissement qui est assez représentatif de celui qui a lieu autour de la figure de Deligny. Après avoir reconnu ses spécificités et la manière dont il se démarque du domaine – par son tempérament ou son refus de l'institution – il s'agit de réintégrer cette position dans les termes qui sont ceux du domaine. Autrement dit, il s'agit de traduire le refus dans les termes mêmes qui sont refusés, et par ce glissement s'opère un rapprochement, voire une absorption dans le domaine de ce qui lui était jusque-là hétérogène. Quelques pages plus loin le glissement est totalement réalisé, lorsque Cesbron clôt le dialogue entre les deux hommes sur un bilan de rapprochement définitif entre les deux, énoncé de manière définitive et sentencieuse par Croc-Blanc :

*Impossible de nous faire du mal l'un à l'autre, Vémard ! Nous avons un amour en commun : le gosse, et un travail jamais fini. Quand on partage le même amour, on peut être passionné, mais pas sectaire...*<sup>559</sup>

Au bout d'un longue passe d'armes sur les visions chrétienne et communiste d'envisager la rééducation des enfants en marge, c'est le chrétien qui termine la bataille sur ce constat d'égalité parfaite et dans des mots d'un œcuménisme de bon aloi. Revient alors le vocabulaire du domaine et son sous-bassement idéologique chrétien, cet amour du gosse que les scouts et les principaux tenants du domaine considèrent comme allant de soi.

Reconnaître la critique pour arriver jusqu'à la ramener à ses propres termes, voilà le genre d'opération rhétorique qui permet à une institution d'absorber jusqu'aux éléments qui lui sont les plus étrangers, en en émoussant la nocivité. Partir de la spécificité du personnage de Deligny – ici sa critique du paternalisme – pour la ramener aux termes qui ont cours dans le domaine qu'il critique – ici la mention d'un christianisme qui serait primordial et auquel se ramènerait in fine le communiste – voilà une habile manière d'en gommer les aspérités et d'incorporer même ce qui pourrait s'avérer le plus inassimilable. Il s'agit là de ce que l'on peut appeler une manière conservatrice de négocier avec les divergences et les oppositions, et qui montre à quel point ce que l'on peut appeler une institution a besoin de se montrer conservatrice, c'est-à-dire de persévérer quitte à dénaturer ce qui l'affronte pour pouvoir progressivement l'incorporer. Cela semble même le principe premier à l'œuvre dans la constitution de l'institution : l'incorporation afin de se solidifier, de s'assurer plus encore.

Dans ce processus, la manière dont Deligny devient un personnage dans le domaine de l'enfance en marge est éclairante. Reconnu et assigné à une place, c'est par une succession de glissements successifs qu'il peut se retrouver au centre du domaine non pas tant pour y être actif, mais pour s'assurer de son innocuité. De la marge à une place très circonscrite et délimitée dans le centre du

---

<sup>558</sup> *Ibid.*

<sup>559</sup> *Ibid.*, p. 306.



domaine, l'opération déplace ce qui lui est radicalement étranger, et c'est très probablement au vu de ce genre de mécanismes que Deligny a constamment ensuite tenu à s'identifier en marge, et plus précisément à la frange, de tous les domaines en jeu, voire de la société. Il ne s'agit pas ici de dire que Cesbron, en faisant de Deligny un personnage de son roman, l'a inscrit au cœur du domaine pour le rendre inoffensif. Mais, de voir grâce à la mention et à l'usage qu'il en fait dans *Chiens perdus sans collier*, de quelle manière se construit un personnage dans un domaine considéré et quelles conséquences cela peut engendrer quant à sa position. Le Vémard de Cesbron ne nous intéresse pas tant pour ce qu'il tente de résumer de Deligny – qui s'en explique de manière bien plus claire et plus brillante dans ses propres écrits – mais pour ce qu'il donne à voir de la manière dont est comprise sa position dans le domaine, dont elle est assimilée moyennant la construction d'un personnage qui lui sera accolé et pourra venir, en partie, le supplanter.

## 2. LE ROMAN DE LA REEDUCATION : MAKARENKO, JOUBREL, CESBRON

La partie précédente a essayé de partir de la réception de Deligny dans le domaine pour voir comment il est compris, puis progressivement intégré voire oublié. Pour le dire autrement, Deligny est peu à peu digéré par le domaine, alors même qu'il est une des figures qui marque le plus son opposition. Dans ce contexte la réception de ses ouvrages est éclairante. Ceux-ci dénotent, se démarquent de l'écriture et de ce qui a généralement cours dans le domaine. Ce qui n'est pas pour rien, bien au contraire, dans la réception qui en est faite.

Si *Graine de crapule* est une pièce majeure à examiner dans ce processus, l'écriture de Deligny se caractérise surtout par une manière différente d'utiliser le récit. Un récit hors-sujet en quelque sorte où c'est moins le personnage qui importe que les événements qui se déroulent et au sein desquels il est impliqué. Ce qui est cohérent avec la manière de penser son travail à l'époque de la Grande Cordée, où il s'agit de sortir d'une conception causaliste du déroulé biographique de l'enfant, pour au contraire favoriser l'apparition de l'occasion, c'est-à-dire de l'accidentel, du hasard, du spontané. C'est à partir de l'examen de ces récits que l'on pourra mieux saisir les spécificités et les différences propres à l'usage du récit et du roman chez Deligny. Auteur proluxe, les idées qu'il expose et qu'il défend prennent le plus souvent forme dans des textes où le récit tient une place prépondérante. Qu'il s'agisse de *Pavillon III* (1944), de *Graine de crapule* (1945) ou des *Vagabonds efficaces* (1947) le récit est un élément central de l'écriture délinéenne. Il écrit également de véritables romans comme *Puissants personnages*, rédigé entre 1945 et 1946 et publié en 1977, et surtout *Adrien Lomme* (1958), roman à la genèse et à la maturation lente dont la place dans l'œuvre de Deligny et dans le domaine tout entier est intéressante à bien des égards, et sur laquelle il faudra revenir ensuite, au-delà de la réussite formelle ou non de ce roman<sup>560</sup>.

Pour finir de compléter ce tableau, il faut maintenant regarder d'un peu plus près l'un des traits de la littérature du domaine à l'époque en France : la manière dont se développe et se constitue au cours d'un peu plus d'une décennie une sorte de « roman de la rééducation » à entendre selon plusieurs sens.

---

<sup>560</sup>Point sur lequel la plupart des avis des commentateurs s'arrêtent et s'accordent, faisant le plus souvent de ce texte un roman inabouti comme on peut le lire sous la plume de S. Alvarez de Toledo dans son texte de présentation dans le volume des *Œuvres*, ouvr. cité, p. 440 : « La fiction mal maîtrisée laisse apparaître les états d'âme de l'auteur, qui lui font haïr ses personnages comme des lambeaux de lui-même. Quand il s'agissait d'être critique, Deligny était plus à l'aise dans la forme de la chronique. ». Au contraire, il nous semble que resitué plus précisément dans le contexte de l'enfance inadaptée de l'époque (ses méthodes, ses techniques) d'une part, et dans celui de la production romanesque qui y a trait d'autre part, il permet de montrer comment Deligny s'y rapporte et développe sa propre pensée autant que sa propre manière d'écrire.

D'une part, comme une sorte de sous-genre littéraire : depuis le *Poème Pédagogique* de Makarenko, puis *Ker Goat*, *Saint Florent la Vie*, *La Pierre au Cou* de Joubrel, *Chiens perdus sans collier* de Cesbron, *Les enfants de sable* de Ziolkowski ou encore *Adrien Lomme* de Deligny, les romans qui ont pour toile de fond l'enfance en marge sont nombreux et certains d'entre eux ont fait date dans et en dehors du domaine de l'enfance en marge.

D'autre part il s'agit de prendre la mesure dont le domaine en retour, par le biais du récit et plus précisément du roman, va réécrire sa propre histoire, en tout cas dessiner le visage qui va ensuite devenir le sien. On l'a déjà vu avec le travail de Joubrel qui réécrit littéralement l'histoire du domaine dans ses récits, au gré de ce qui l'arrange et des finalités de ses démonstrations. D'une manière un peu plus large, les romans contribuent à produire une image du domaine qui va non seulement se développer en dehors de lui, mais également influencer en son sein. Pour le dire autrement les romans indiquent au reste de la société ce qu'il en est de l'enfance en marge, tout autant qu'ils servent de point de référence autour desquels (entre autres) le domaine va constituer un discours sur lui-même. C'est pour ces motifs qu'en examiner quelques-uns d'un peu plus près peut être intéressant pour voir non seulement le visage de la rééducation qu'ils veulent dépeindre ; mais également pour juger de la manière dont Deligny, une fois encore, va s'en démarquer.

## 2.1. LA QUESTION DU ROMAN : MAKARENKO

Si, à l'époque de l'âge d'or du Grand Reportage, le monde de l'enfance délinquante, des cachots sombres et suintants où se fanait la jeunesse des enfants est rapidement devenu l'un des sujets de prédilection pour des auteurs comme Danjou, Roubaud ou Danan ; d'une manière parallèle, le roman de l'enfance en marge semble être venu à la mode au sortir de la guerre et jusqu'au milieu des années cinquante.

Au nombre de ces romans qui viennent raconter l'histoire, triste ou romancée, de ces jeunes héros jetés malgré eux sur les chemins de l'abandon et les bons ou mauvais soins de l'institution, quelques-uns ont fait date. Ce sont eux qu'il convient d'examiner, d'une part parce qu'ils ont contribué à forger l'identité du domaine, et d'autre part pour voir quelles jonctions ou quelles divergences éventuelles ils permettent d'identifier, afin d'offrir une cartographie un peu plus précise encore des dynamiques idéologiques qui interagissent dans le domaine de l'époque.

Quatre auteurs ont particulièrement influencé l'époque, et ce pour des raisons différentes : Makarenko, Joubrel, Cesbron et Deligny. Si on les a tous croisés jusqu'ici il faut maintenant entrer dans l'examen un peu plus approfondi des œuvres du premier pour examiner quelles lignes se dégagent dans le découpage idéologique de l'enfance en marge de l'époque.

Faire la biographie de Makarenko est relativement malaisé, au vu des zones d'ombres que celle-ci

laisse<sup>561</sup>, mais retenons qu'Anton Sémionovitch Makarenko est né en Ukraine en 1888 dans une famille ouvrière. Élève brillant, il devient instituteur à dix-sept ans et, après avoir dirigé écoles primaires et secondaires, il accepte en 1920 de diriger près de Poltava une colonie pour enfants délinquants et orphelins qu'il nommera par la suite la colonie Gorki, en l'honneur du grand auteur soviétique avec lequel il se liera d'amitié et entretiendra une correspondance nourrie. En 1927, il accepte de prendre la tête de la commune de travail Djerzinski, qu'il dirigera pendant huit ans. Ce sont ces deux expériences qu'il relate dans deux romans qui feront date et qui apparaissent pour autant tout à fait différents, *Le poème pédagogique* (1935) et *Des drapeaux sur les tours* (1938). Dans ces romans, Makarenko qui se pense tout autant écrivain qu'éducateur ou pédagogue, fait le récit de la manière dont se sont constituées ces deux colonies<sup>562</sup>, et c'est dans cet usage du récit, dans ce que J. Rakovitch appelle une « narration fictionnelle pédagogique<sup>563</sup> », que se logent plusieurs problèmes concernant sa réception, dont un certain nombre peut également concerner les ouvrages de Deligny. Makarenko écrit davantage et donne des conférences à partir de 1935, il entre à la société des écrivains, est décoré de l'Ordre du Drapeau Rouge du Travail en 1938, et meurt en 1939, peu de temps après avoir officiellement fait sa demande d'adhésion au Parti Communiste.

Avant les questions que pose l'œuvre elle-même de Makarenko c'est sa réception en France qui nous intéresse ici à plus d'un titre. Celle-ci se déroule en deux temps : avant la guerre, en 1939, une traduction partielle<sup>564</sup> du *Poème pédagogique* voit le jour sous les auspices du Parti Communiste et dans une assimilation constante au film de Nicolas Ekk, *Le chemin de la vie*. Ce film, apparu sur les écrans en 1931 présente la vie dans une collectivité pédagogique très proche de celle que dirige Makarenko à la même époque, et la participation de Gorki lui-même au scénario du film ne peut qu'entretenir la confusion entre l'œuvre de cinéma et le roman que Makarenko publiera quatre ans plus tard, *Le poème pédagogique*. Peut-être importe-t-il de donner de la pédagogie soviétique une image lisse et unitaire, peut-être est-ce là un hasard tenace, mais dorénavant les deux œuvres seront mêlées, jusque dans l'esprit de Deligny qui retiendra comme premier contact avec Makarenko la

---

<sup>561</sup>Voir à ce sujet, J. Rakovitch, « La jeunesse controversée de Makarenko : un espace propice à l'émergence du mythe ? », *Le Telemaque*, Presses Universitaires de Caen, 2014/2, n°46, pp. 177-189.

<sup>562</sup>Pour ce qui concerne l'arrière-plan pédagogique et idéologique dans l'URSS des années 1920 à 1938 dans lequel s'inscrivent ces deux expériences pédagogiques, voir E. Aunoble, « S'éduquer à part pour mieux s'intégrer ? Les communes pédagogiques en Ukraine soviétique (1920-1924) », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°7, 2005, pp. 201-227. Voir également E. Aunoble, « Le communisme tout de suite ! », *le mouvement des communes en Ukraine soviétique (1919-1920)*, Paris, Les Nuits rouges, 2008.

<sup>563</sup>J. Rakovitch, « Makarenko, l'écrivain, le combattant et le pédagogue : fiction(s) et pédagogie », Thèse de Sciences de l'éducation, Université Lumière Lyon II, soutenue le 20 Octobre 2016. Il me faut ici remercier J. Rakovitch ainsi qu'E. Aunoble pour avoir accepté de répondre à mes questions concernant Makarenko et m'avoir transmis leurs travaux.

<sup>564</sup>A. Makarenko, *Le chemin de la vie*, trad. J. Pary et M. Etard, Paris, Éditions Sociales, 1939.

projection du film de Ekk en 1939<sup>565</sup>. Entre le film et le roman le lien sera constant dans les années soixante et établi comme allant de soi par la plupart des connaisseurs de Makarenko comme Irène Lézine, spécialiste française de Makarenko, dont le rôle auprès de Deligny en tant que correspondante à Paris de la Grande Cordée sera également de premier ordre. C'est sous sa plume que l'on trouve le condensé de la réception des travaux de l'ukrainien en France :

*l'œuvre de Makarenko n'est connue en France que sous un certain aspect artistique et littéraire. Tout d'abord par le célèbre film de Poudovkine Le chemin de la vie, qui nous fait assister à la création de la première colonie de travail dirigée par Makarenko, puis par un ouvrage du même nom dont quelques extraits ont récemment été réédités.*<sup>566</sup>

Dans un second temps, après la guerre, l'ouvrage est republié sous le même titre, *Le chemin de la vie*, augmenté d'un sous-titre : « épopée pédagogique ». Dans une nouvelle traduction préfacée par les références en psychologie de l'enfant et en pédagogie que sont les communistes Henri Wallon et Françoise Seclet-Riou, le sous-titre indique déjà l'ambiguïté du roman, entre chroniques de faits avérés et exaltation d'aventures authentiques, la geste soviétique est indissociable de la réception de l'ouvrage.

C'est sous de tels auspices, largement commenté et diffusé via les organes reliés au Parti Communiste Français, que Makarenko devient rapidement une référence théorique importante pour tous les épigones communistes. Son travail commence à être retraduit et réexaminé, notamment par la secrétaire de la Grande Cordée, psychologue de la petite enfance dans le laboratoire de Wallon, Irène Lézine. Elle traduit et publie des extraits des ouvrages de Makarenko, qu'elle fera préfacier par Wallon et Le Guillant<sup>567</sup>. Dans les colonnes des revues du domaine de l'enfance en marge, le *Poème pédagogique* prend de l'importance, il se vend via la librairie de *Rééducation* comme celle de *Sauvegarde*, on en commente les idées et les recensions. Le *Poème* est l'ouvrage le plus souvent lu et commenté de Makarenko, surtout à l'époque. La suite, *Les drapeaux sur les tours* ou encore les *Conseils aux parents* ne seront intégralement traduits qu'en 1967. Ils marquent d'ailleurs un autre ton, une autre époque de la vie de l'auteur, plus directement centrés sur les bienfaits d'une éducation communiste, ouvertement propagandiste et accentuant grandement la place et l'importance de la

---

<sup>565</sup>F. Deligny, *L'œuvre d'Anton Sémionovitch Makarenko, éducateur soviétique (1888-1939)*, IMEC, fonds Deligny, 1966, p. 1

<sup>566</sup>I. Lézine, *A.S. Makarenko, pédagogue soviétique (1888-1939)*, Paris, PUF, 1954, p.1. Il faut noter au passage que Lézine ne mentionne pas le véritable réalisateur du *Chemin de la vie*, qui est Nikolai Ekk. Alors que le film est primé à la Mostra de Venise, le cinéaste qu'elle mentionne, Vsevolod Poudovkine, apparaît comme un cinéaste à la fois plus célèbre et certainement plus en faveur auprès du régime de Staline puisqu'il sera récipiendaire de plusieurs distinctions du régime : Ordre de Lénine, Prix Staline et Ordre du Drapeau Rouge du Travail.

<sup>567</sup>I. Lézine, *A.S. Makarenko, l'éducation dans les collectivités d'enfants*, Préface de Louis Le Guillant, Paris, Éditions du Scarabée, 1956 ; *A.S. Makarenko, pédagogue soviétique*, préface de Henri Wallon, ouvr. cité,

production dans le processus d'éducation makarenkiste. Notons que cette diffusion et utilisation des œuvres de Makarenko est parallèle à celle d'autres romans soviétiques par les éditions du PCF à la même époque comme le roman de N. Ostrovski, *Et l'acier fut trempé*<sup>568</sup>.

Le problème qui se pose autour de la réception du *Poème* peut se poser pour bien des romans de l'époque qui concernent l'enfance en marge. Plus largement, il met en exergue les problèmes inhérents à l'usage du récit et la question peut être la même lorsque l'on se penche sur l'ouvrage fondateur de Joubrel, *Ker Goat ou le salut des enfants perdus*, ou sur les écrits de Deligny, *Les Vagabonds efficaces* ou *Adrien Lomme*.

Quel est le rapport entre le réel et la fiction ? Dans quelle mesure le texte est-il la retranscription fidèle de faits advenus ou leur reconstitution, voire leur transfiguration dans une œuvre littéraire ? Les événements décrits valent-ils pour eux-mêmes ou sont-ils construits à des fins d'illustration pour mieux convaincre des idées défendues par l'auteur ?

La question du rapport entre fiction et réalité n'est pas neutre, puisqu'elle se double d'une autre question : que peut apprendre le lecteur – et au premier chef l'éducateur – de l'expérience ainsi délivrée ou des idées qu'elle illustre ? Autrement dit, si l'ambition du récit est de dépasser le simple divertissement, comment le comprendre pour recevoir le type de connaissance pratique qu'il entend délivrer ? Le roman n'est-il que l'illustration d'idées ou cette utilisation spécifique du récit n'est-elle pas nécessaire pour porter au jour ce type de connaissance particulière ?

Pour répondre, il faut développer un peu et se demander en premier lieu pourquoi utiliser le récit, et de manière plus large le roman, dans le domaine.

De prime abord, il semble que le roman met en mouvement les individus, il les montre aux prises avec le réel et se montre le plus à même de rompre avec une conception statique ou désincarnée de l'éducation, voire de la rééducation. Ce sont ces motifs qui portent Rousseau à construire un roman pour montrer en situation les progrès de son *Émile* plutôt que d'en faire un traité à la manière de Locke. C'est un trait que partagent Makarenko, Joubrel, Deligny ou Cesbron qui tous, à l'exception de ce dernier pour lequel la question va rapidement ne plus se poser, aspirent également à être reconnus comme d'authentiques écrivains. Au-delà des velléités littéraires des uns et des autres que l'on ne peut pas exclure pour autant, tous partagent une vision de l'éducation qui refuse ce que Makarenko appelle la *pédologie*, que Joubrel appelle parfois le *pédagogisme*, c'est-à-dire une conception de l'éducation où les idées viendraient se plaquer directement sur le réel.

Tous – mais de manière différente et avec des références idéologiques différentes – en appellent au contact direct avec l'expérience concrète de la vie pour forger les individus, plutôt qu'à la découverte

---

<sup>568</sup> N. Ostrovski, *Et l'acier fut trempé*, Paris, Éditions sociales internationales, 1937.

et à la réflexion sur des idées abstraites. Le roman apparaît comme une manière privilégiée de restituer le mouvement par lequel il est possible d'acquérir des connaissances dans un domaine comme celui de l'enfance en marge, c'est-à-dire en les tirant de l'expérience elle-même. Contre l'a-priorisme avec lequel les uns et les autres veulent ostensiblement rompre, l'usage du récit vise à montrer l'immanence des idées dans le domaine pédagogique. C'est un point sur lequel Makarenko revient à de nombreuses reprises et qu'il met en scène dès le début du *Poème*, lorsqu'il relate les débuts difficiles avec des adolescents incapables de lui reconnaître la moindre autorité et qu'il peint le changement inaugural qui va s'opérer en lui sur ce point :

*Mais nous autre, au fond de nos bois, la tête dans les mains, et nous efforçant d'oublier le tonnerre des grands événements, nous lisions des livres de pédagogies.*

*Le principal bénéfice que je retirai de ces lectures, fut la conviction qui se mua tout à coup en certitude, qu'elles ne me mettaient en mains nulle science et nulle théorie, et qu'il fallait tirer celle-ci de la somme des phénomènes réels qui se passaient sous mes yeux. Je ne le compris même pas d'abord, mais je le vis simplement : je n'avais que faire de formules livresques, étant de toute façon incapable de les appliquer aux faits, mais j'avais besoin d'analyse immédiate et d'action immédiate.<sup>569</sup>*

Au seuil de son ouvrage, cette déclaration peut valoir comme un avertissement méthodologique pour le lecteur de Makarenko. Le roman ne vise pas à donner des idées, mais entend être la forme littéraire la plus propice à saisir le mouvement d'émergence des idées dans le domaine pédagogique. À celui qui lit son livre, Makarenko avertit qu'il ne trouvera ni principes ni idées qui ne soient tirées de l'expérience directe de son action auprès des enfants, qu'il relate à travers la fiction qu'il écrit. Si les livres de pédagogie n'ont été d'aucun secours à ce Makarenko affligé par ses premiers mois à Poltava, il faut prendre celui qu'il a écrit et que le lecteur a entre les mains pour un autre type d'ouvrage, dont l'écriture et les procédés de fabrication sont d'une toute autre nature, plus propice justement, à délivrer des enseignements utiles.

Retournement de situation intéressant, tout comme celui qu'il décrit dans ce paragraphe où ce sont les livres dépositaires d'un savoir reconnu et certifié par son suffixe, la pédagogie, qui ne lui mettent « en mains nulle science et nulle théorie ». Si les ouvrages théoriques ne sont pas dépositaires de savoir ou de théorie, c'est que leur forme est tout autant décriée que leur contenu. Ces ouvrages sont fautifs sur deux plans, sur le plan des idées comme sur celui de la forme, et c'est en liant les deux que Makarenko peut justifier aussi bien l'origine de ses idées sur le sujet que la forme par laquelle il les restitue.

Makarenko opère un renversement somme toute courant dans le domaine de l'éducation : si les livres

---

<sup>569</sup>A. Makarenko, *Poème pédagogique*, dans *Œuvres en trois volumes*, Moscou, Éditions du Progrès, 1967, Tome I, I.2, p. 26.

ne délivrent pas de savoir c'est parce qu'ils n'en sont pas la source, celle-ci se trouve dans l'expérience, dans le contact direct avec les enfants et leurs conditions d'existence, autrement dit dans « la somme des phénomènes réels qui se passaient sous mes yeux. ». Dans le domaine de l'enfance, si savoir il y a, celui-ci a une origine immanente et de la même manière qu'il faut faire retour aux phénomènes pour pouvoir l'y trouver, il faut également, pour l'individu lui-même, revenir à la manière dont ceux-ci lui apparaissent. À l'inverse de la pédagogie comme science livresque et des principes qu'il importe de saisir intellectuellement, il convient de se déprendre de toute attitude spéculative, voire réflexive dans un premier temps, pour saisir ce qui se joue dans l'expérience. « Je ne le compris même pas d'abord, mais je le vis simplement », autant dire que pour travailler avec ces enfants particuliers les connaissances nécessaires sont d'un type particulier. Elles ne sont pas comprises mais vues, elles ne sont pas réflexives mais perçues, elles ne sont ni données ni validées par le raisonnement, mais par les faits.

Après avoir tracé une démarcation nette avec la pédagogie au début de l'ouvrage, Makarenko y revient dans l'un des derniers chapitres du *Poème* intitulé « Au pied de l'Olympe<sup>570</sup> ». Ce qu'il appelle ironiquement l'Olympe est en réalité la pédagogie officielle, celle du milieu des années vingt avec laquelle il a maille à partir et qu'il caricature d'emblée comme un savoir livresque, théorique, détaché de la réalité infantile et bien inutile pour l'appréhender. Il faut tout d'abord noter la situation de ce chapitre dans l'ouvrage. La colonie s'est progressivement développée, et Makarenko a trouvé chemin faisant un mode d'organisation propre à faire de la collectivité le support indispensable et cohérent pour l'éducation de chacun des enfants arrivés là. Le roman met en scène avec un grand talent littéraire les nombreuses et redoutables difficultés auxquelles adultes et enfants ont dû faire face, et c'est une fois ce parcours dessiné, une fois qu'il en a montré les étapes et les réalisations concrètes, que Makarenko semble revenir dessus pour en tirer *a posteriori* les principes utiles à conserver et à développer pour la suite. Après avoir invalidé les prétentions abstraites de la théorie, celle-ci peut être dégagée, voire construite, une fois l'expérience advenue. Tout se passe comme si le récit de ce qu'il a fallu faire au quotidien et concrètement avec les enfants, peut servir après-coup à saisir et formuler quelques principes pour guider qui veut s'occuper d'enfants en marge. C'est en tout cas ce mouvement que montre la construction même du roman de Makarenko.

S'il n'est pas question ici de faire une étude exhaustive de la conception de la rééducation de Makarenko, il peut être utile d'en mentionner tout de même les axes principaux, pour pouvoir examiner ensuite dans quelle mesure Deligny va au cours de son parcours s'en réclamer ou s'en distancier. Il convient de joindre le plan littéraire au plan idéologique et de constater tout d'abord que la métaphore qui domine l'ouvrage – et qui dominera encore plus certainement celle des *Drapeaux sur les tours* – est également la meilleure manière de comprendre la conception pédagogique de

---

<sup>570</sup>*Ibid*, II. 10, pp. 595-611.



Makarenko. Pour le dire autrement, c'est au processus industriel que Makarenko revient constamment lorsqu'il cherche à décrire et à comprendre l'éducation des enfants tel qu'il la conçoit dans la colonie qu'il dirige. C'est probablement un trait d'époque dans un monde soviétique où l'industrialisation est bien plus qu'un objectif et possède ses propres héros, mais la métaphore n'est pas celle de la plante qu'il conviendrait de laisser pousser en prenant garde qu'elle ne soit gâtée par des conditions – sociales ou familiales – défavorables, c'est celle de l'usine. L'éducation n'est pas affaire d'intention, de morale, d'idéaux ou de principes, elle est à comprendre comme une production, faite de matériaux, de techniques et de résultats.

Dans les faits, Makarenko s'oppose frontalement aux conceptions reprises de Rousseau où l'enfant lui apparaît comme un donné abstrait – l'ironie de l'ukrainien en fait même un gaz – qu'il faut préserver pour le laisser s'épanouir pleinement, ce qu'il écrit de la sorte :

*Le dogme principal de cette religion consistait en ceci : dans les conditions indiquées de vénération et de prévenance envers la nature, du gaz en question devait obligatoire croître la personnalité communiste. En fait, dans l'état de pure nature, il ne poussait que ce qui pouvait naturellement pousser, c'est-à-dire l'ordinaire mauvaise herbe des champs, mais ceci ne troublait personne, tant principes et idées étaient chers aux habitants du ciel.<sup>571</sup>*

En caricaturant et simplifiant à outrance la réalité des doctrines pédagogiques des années vingt, pour assurer sa propre position<sup>572</sup>, la critique de Makarenko porte sur les deux faces de la même médaille de l'abstraction qu'il décerne aux pédagogues en place dans le monde soviétique de l'époque. Il condamne pour leur abstraction tout autant la conception de l'enfant à éduquer que les méthodes d'éducation à utiliser. Au terme du récit de l'aventure de la colonie Gorki qu'il n'a cessé de décrire dans ses moindres détails et de la manière la plus réaliste qui soit, Makarenko entend bien montrer la faiblesse et l'inanité de ces deux aspects. Alors que les enfants avec lesquels il a eu à travailler se sont montrés aussi sales, voleurs, fainéants, que courageux, travailleurs ou déterminés, c'est tout le récit qu'il en fait jusque-là et qui les a présenté attentifs à leur tenue, munis de pelles, de pioches, occupés à défricher la terre pour la cultiver, à remettre en état les bâtiments pour les habiter, à nettoyer les sols de leurs réfectoires comme les épaulettes de leurs uniformes d'apparat obtenus grâce au produit sonnante et trébuchant de leur travail, c'est tout ce récit qui creuse d'autant plus l'écart avec la conception d'un enfant abstrait, imaginé dans les conditions idéales d'une expérience de pensée, fût-elle décrite avec tout le talent de Rousseau.

---

<sup>571</sup>*Ibid.*, p. 598.

<sup>572</sup>Pour l'inscription de Makarenko dans le mouvement pédagogique plus large qui s'articule autour des communautés pour enfants dans le monde soviétique de l'époque, voir E. Aunoble, « S'éduquer à part pour mieux s'intégrer ? Les communes pédagogiques en Ukraine soviétique (1920-1924) », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°7, 2005, pp. 201-227.

Parce qu'en définitive c'est là une différence essentielle, alors que Rousseau met en place dès le début de l'*Émile* les conditions idéales dans lesquelles peut se développer un enfant idéal, Makarenko décrit les conditions dans lesquelles les enfants ont grandi, ce qui en est découlé, et les principes que l'on peut en tirer. Alors que Rousseau construit par le roman une véritable expérience de pensée par laquelle il veut montrer la valeur des principes qu'il défend, Makarenko opère de manière inverse par la description des conditions réelles d'existence des adultes et des enfants d'où il s'agit ensuite de tirer les enseignements. Là où le roman de Rousseau se veut démonstratif, celui de Makarenko se veut descriptif, c'est-à-dire qu'il décrit un état de fait duquel la pratique de l'homme de l'art peut tirer des connaissances.

L'ambition de départ est elle aussi différente, il ne s'agit pas de démontrer la validité de principes éducatifs, mais de produire des enfants bien élevés, c'est-à-dire dans les mots de Makarenko, des individus communistes. Armé de cette finalité la recherche n'est pas la même, elle ne porte pas sur la nature de l'enfant qu'il faudrait trouver, observer – et pour ce faire il faudrait avant toute chose que le précepteur suive l'enfant pour Rousseau – afin de lui permettre de s'épanouir. Au contraire, puisque la finalité est une véritable production éducative, la question porte toute entière sur les moyens pour y arriver, les méthodes à trouver, les processus à mettre en œuvre. La question devient une question de moyens, autrement dit de technique :

*Je raisonnais ainsi : nous savons tous parfaitement quel homme il nous faut élever, chaque ouvrier instruit et conscient le sait, comme le sait fort bien chaque membre du Parti. Par conséquent la difficulté ne réside pas dans la question de ce qu'il faut faire, mais comment le faire. Or c'est là une question de technique pédagogique.<sup>573</sup>*

Alors qu'il mentionne quelques paragraphes auparavant les arguties et les abstractions que les pédagogues soviétiques de l'époque tiraient des mots de « discipline consciente » que l'on trouve chez Lénine, Makarenko tient pour acquis le fait que le père de la révolution d'Octobre a déjà répondu à la question *Que faire ?*<sup>574</sup>. De manière conséquente – et dans une sorte de parfaite orthodoxie communiste – il s'agit maintenant de répondre à la question qui suit immédiatement : comment faire ? La question est une question de moyen, elle est affaire de technique, comprise ici comme une activité de l'homme qui relève d'une forme de connaissance directement tirée de l'expérience. L'origine immanente de toutes connaissances éducatives est encore renforcée par l'utilisation qu'en peuvent faire les individus, puisque c'est de cette expérience même que peuvent naître de nouvelles techniques susceptibles d'accroître encore ces connaissances.

*La technique ne peut se tirer que de l'expérience. Les lois de la coupe des métaux n'auraient pas pu être trouvées, si dans l'expérience humaine, personne n'avait jamais*

---

<sup>573</sup>A. Makarenko, *Poème pédagogique*, ouvr. cité, p. 599.

<sup>574</sup>L'ouvrage *Que faire ?*, publié par Lénine en 1902, est à l'époque une référence capitale du Parti Communiste.

*coupé de métaux. C'est seulement l'expérience technique qui rend possible l'invention, le perfectionnement, la sélection et la mise au rebut.*<sup>575</sup>

Si l'éducation relève de l'expérience humaine, alors elle peut être également le lieu du progrès, de l'accroissement. La finalité qui préside à l'action humaine n'est jamais pleinement atteinte, parce qu'il est toujours possible de faire mieux, d'inventer, de perfectionner. Sur ce modèle, l'éducation apparaît comme un processus extensif. La technique tire du réel des connaissances qui la font progresser et qui augmentent ensuite les connaissances. C'est un processus clairement mélioratif qui semble peut-être n'avoir pas de terme puisque la modification du réel à laquelle il ouvre semble sans cesse pouvoir être continuée. On invente, on perfectionne, c'est-à-dire que l'on fait mieux, de mieux en mieux, et c'est cette capacité technique qui sous-tend l'amélioration constante de l'individu, en l'occurrence de l'enfant. On retrouverait presque l'idée de perfectibilité de l'homme centrale chez Rousseau, mais cette fois-ci non pas tirée de la nature de l'enfant – autrement dit de l'homme – mais du processus de son action appliquée au réel. C'est de la confrontation de son action au réel – autrement dit par la technique – que peut découler des améliorations constantes, voire indéfinies. La perfectibilité n'est pas dans l'homme, elle est dans son rapport aux choses.

C'est alors que la métaphore de l'usine peut prendre toute son importance. Chose parmi les autres, matière située dans des conditions matérielles déterminées, l'individu peut se voir appliqué la puissance de la technique pour être modifié et en devenir meilleur. C'est même ce fondement matérialiste au sens le plus courant du terme qui est le socle de la conception de l'éducation de Makarenko. L'enfant est une matière qu'il convient de forger, de former, avec les techniques adaptées pour qu'il devienne meilleur, entendons un citoyen parfaitement communiste. Comprise comme une production, l'éducation s'éloigne définitivement de la prédication morale, de l'usage d'arguments ou de sentiments. Elle est affaire de métier et de techniques, pas affaire de mœurs.

Ajoutons enfin, que le modèle est celui de l'usine et non celui de l'artisanat. La production se fait en masse et en série, c'est avant toute chose un travail collectif qui ne porte la marque particulière d'aucun des travailleurs. Si le précepteur rousseauiste fait encore figure à cet égard d'artisan dont Émile pourrait facilement passer pour le « chef d'œuvre » comme celui que produisent les compagnons à la fin de leur tour de France. Il ne s'agit plus pour le précepteur, l'adulte ou l'éducateur d'imprimer sa marque sur un enfant considéré comme une matière plastique, au contraire, il s'agit ni plus ni moins que de faire disparaître la figure du maître ou du précepteur – et la relation duelle qui ne manque pas d'apparaître comme un moyen privilégié – d'un travail éducatif qui se réalise alors par le travail collectif des individus appartenant à une même organisation bien réglée.

L'époque de Makarenko – au moins autant que la nôtre – a rapidement crié à la conception mécaniste et déshumanisante de l'éducation, ramenant l'enfant à une matière pure, dénué de caractéristiques

---

<sup>575</sup>A. Makarenko, *Poème pédagogique*, ouvr. cité., p. 599.

propres et de spécificités, et l'éducateur à un ouvrier de l'enfance, chargé d'appliquer une mécanique aliénante au quotidien d'individus pris pour des entités interchangeables. C'est de la sorte que l'on a souvent caricaturé sa « pédagogie de galonnés » pour la condamner rapidement, alors même que c'est un reproche qu'il anticipe déjà dans le *Poème* et auquel il répond de la sorte :

*Mais plus j'y pensais, plus je trouvais d'analogie entre les processus d'éducation et ceux qui sont ordinaires à la production matérielle, et il n'y avait rien de si terriblement mécanistique dans cette ressemblance. La personnalité humaine restait à mes yeux la personnalité humaine dans toute sa complexité, sa richesse et sa beauté, mais il me semblait que c'était justement pour cette raison qu'il convenait de l'aborder avec des instruments de mesure plus précis, d'une façon plus sérieuse et plus scientifique et non dans un état ténébreux de vulgaire possession hystérique.<sup>576</sup>*

Faut-il octroyer à l'enfance une nature spécifique et à l'adulte qui veut travailler avec lui des qualités subjectives particulières ?

Makarenko répond à la question par la négative et met tout son art littéraire au service de la description des techniques et des méthodes qu'il convient d'utiliser, de perfectionner, pour connaître et modeler cette matière qu'est l'enfant. L'éducation est toute entière l'affaire de « brouilles techniques » comme le nettoyage des planchers du quatrième détachement et la disparition du seau qui doit être utilisé à cette fin<sup>577</sup>, mais c'est dans la résolution du moindre de ces détails que s'opère la modification des enfants. C'est en cela que le roman tout entier est consacré à la description de la naissance et de l'organisation des détachements dans la colonie, à l'importance de la propreté des dortoirs ou encore à la maîtrise du ton de la voix par l'adulte.

S'il n'est pas possible ici de revenir sur la totalité des techniques bien concrètes que Makarenko détaille avec talent dans l'ensemble de ses ouvrages, l'exemple du ton de la voix peut être caractéristique de ce qu'il entend par le développement et la maîtrise d'une véritable technique pédagogique. C'est un exemple qu'il détaille quelques années après la publication du *Poème*, dans une conférence prononcée en 1938 dans laquelle il se sert de cet exemple pour donner à voir ce qu'il entend par la maîtrise que doit posséder quiconque veut éduquer des enfants. Entendue en un sens proprement ouvrier, c'est d'une maîtrise technique qu'il s'agit, d'une connaissance née de l'expérience et de la longue pratique des choses<sup>578</sup>.

*La maîtrise de l'éducateur n'est pas un art particulier, exigeant du talent, mais c'est une spécialité qu'on doit enseigner, comme on doit enseigner son métier au médecin, la*

---

<sup>576</sup>*Ibid.*

<sup>577</sup>*Ibid.*, p. 601.

<sup>578</sup>Voir sur ce point Jeanne Yves, « Anton Makarenko : un art de savoir s'y prendre », *Reliance*, 2005/3 no 17, pp. 144-150.

*musique au musicien. (...)*

*On peut, et il faut exercer la vue, la simple vue physique. C'est indispensable à l'éducateur. Il faut savoir lire sur le visage humain, sur le visage de l'enfant, et cet art peut même être décrit dans un cours spécial. Il n'y a là rien de sorcier, rien de mystique dans la faculté de reconnaître au visage certains signes des mouvements de l'âme.*

*La maîtrise pédagogique consiste encore dans le ton de l'éducateur et dans l'art de composer son visage. (...)*

*Je ne suis devenu un véritable maître en ce métier que quand j'eus appris à dire « viens ici » avec quinze à vingt intonations différentes, à donner vingt nuances à l'expression de mon visage, de toute ma personne, de ma voix. Et alors je n'ai plus craint qu'il ne vînt pas quand je lui disais de venir ou ne sentît pas ce qu'il fallait qu'il ressentît.<sup>579</sup>*

Attaché à l'efficace de son activité, Makarenko ôte toute forme d'ineffable au travail à faire avec les enfants, il s'agit d'une activité tout ce qu'il y a de plus matérielle et concrète, pas d'une hypothétique rencontre entre des subjectivités faites pour apprendre l'une de l'autre. Il ne s'agit ni de morale ni de vocation, mais bien d'un travail qui peut et doit être fait avec méthode, technique et une forme très particulière de science. La « maîtrise de l'éducateur » au sein de l'usine éducative en fait davantage un *agent de maîtrise* pour reprendre les hiérarchies à l'œuvre dans le monde ouvrier qu'un artisan ou un ouvrier spécialisé. Pour autant, il ne s'agit pas de s'appuyer sur les résultats statistiques, diagrammatiques ou prédictifs des modèles qu'une science telle que la neuropsychiatrie pourra produire en abondance à la même période dans l'ouest de l'Europe. La pédagogie telle qu'il l'entend ne dépend pas des résultats d'une science – médecin, psychiatrie, psychologie ou autre – qui serait censée lui apporter les connaissances qui lui manquent. Elle n'est pas dépendante d'une autre source de savoir qu'elle-même, elle est elle-même une science qui, née et perfectionnée dans et par la pratique, possède ses propres connaissances.

Elle dépend alors d'une manière de travailler le réel, une technique, qui en tant que telle peut s'apprendre, se transmettre, s'exercer, se perfectionner, de la même manière que le tour à bois de l'ouvrier gagne en précision au fil de ses ajustements. Dans cette comparaison entre le procès éducatif et la production industrielle, Makarenko ne ramène pas plus l'éducateur à des spécificités supposées que l'enfant à une nature particulière. Si ce dernier est un matériau dont il faut apprendre à connaître les propriétés pour les utiliser et les faire évoluer, le premier est un outil avec lequel il s'agit de s'exercer, qu'il faut apprendre à manier, de manière tout à fait concrète. Ce n'est ni sa moralité, ni ses qualités intrinsèques qui font de lui un travailleur habile, mais c'est la manière avec laquelle il sait en quelque sorte s'utiliser comme outil. La vocation ou le sacrifice que l'adulte entend faire à

---

<sup>579</sup>A. Makarenko, « Conférence du 20 Octobre 1938 » dans *Œuvres en trois volumes*, Moscou, Éditions du Progrès, 1967, Tome III, p. 455.

l'enfant n'entrent en rien dans le processus d'éducation, ce sont là des qualités internes, propres au sujet, qui n'ont pas à entrer dans le travail qu'il a à produire. Mais la maîtrise de son apparence, l'usage et l'exercice de son regard, sa capacité à moduler de mille et une manières sa voix en fonction des circonstances, voilà ce qui fait la valeur de son travail. C'est aux prises avec le réel que l'adulte doit développer et utiliser des techniques qui montrent, en action, la teneur et l'étendue de son savoir. Contre l'extériorité de la science et l'a priorisme de la connaissance livresque, il en va de la connaissance au cœur des circonstances, d'un savoir-faire capable de prendre ici la forme d'un véritable savoir.

Ainsi la place centrale du travail, l'organisation des colons en détachements au sein desquels le partage des responsabilités alterne, ou même le seul titre de colon donné ou non aux enfants recueillis dans la colonie, sont autant d'éléments matériels qu'il convient d'agencer et d'utiliser pour produire une collectivité à même de produire le type d'individus souhaités.

On le voit, l'expérience dont sont tirés de manière conjointe savoir et savoir-faire, n'est pas une entité elle aussi abstraite. Il ne s'agit pas de faire de l'expérience une matière vide, hypostasiée, comme peut l'être l'enfant dans la pédagogie livresque à laquelle il s'oppose. Face à cet enfant de papier, il convient de ne pas ériger l'expérience en totem, caricature d'un réel devenu référence incantatoire dont on serait bien en peine de mentionner les aspects les plus prosaïques. Bien au contraire, c'est dans la saisie et la retranscription de ceux-ci que se situe l'enjeu majeur de l'écriture makarenkiste. Car toute réalité n'est pas bonne à utiliser et ne peut être utilisée convenablement. Le savoir qui naît de la technique ne peut venir spontanément à l'adulte bien décidé à se confronter à la misère, l'abandon, la méchanceté ou la folie des enfants en marge. S'il est immanent dans ce domaine, le savoir ne se donne pas directement à qui veut bien prendre part à l'expérience. Si l'expérience n'est pas une expérience de laboratoire, ses éléments et ses conditions de production ne sont pas strictement contrôlés et calibrés, il n'en reste pas moins qu'elle n'est pas un donné immédiatement pur où l'individu n'aurait qu'à se pencher pour savoir et savoir quoi faire.

L'expérience n'est pas une expérimentation, mais par la disposition des éléments qui la composent, dans leur choix, leur disposition et leurs rapports tels qu'ils apparaissent dans le roman, elle n'y est pas totalement étrangère. Une fois retranscrite dans l'écriture, aussi vivante – et donc mouvante – que peut l'être celle du récit, la limite entre les deux est moins nette qu'il n'y paraît et elle n'est pas sans conséquences dans le choix du roman comme mode d'exposition. Il permet de créer une sorte « d'expérimentation vivante », autrement dit de rendre autant que possible les couleurs réelles de l'expérience, une fois celle-ci ramenée aux éléments saillants qui la composent. L'expérience repose sur un certain nombre de traits et de faits qu'il faut trouver, observer, retenir, dissocier du reste, pour que l'on puisse en tirer des leçons. C'est ce qui est clair dans la manière d'écrire de Makarenko – ne serait-ce que dans la récurrence de certains thèmes et idées qui lui sont apparus nécessaires chemin faisant : le modèle industriel, la méthode de l'explosion ... – c'est beaucoup plus discutabile chez

Deligny. C'est un point sur lequel les deux se différencient et sur lequel il nous faudra revenir par la suite en examinant de plus près la manière d'écrire de ce dernier.

Dans les textes de Makarenko l'expérience apparaît dotée de caractéristiques précises et singulières qu'il convient de mesurer si l'on veut pouvoir les utiliser. Autrement dit, on trouve chez Makarenko une pensée des circonstances qu'il faut mettre en ordre, utiliser, afin d'arriver à forger cette matière qui est celle de l'éducation, l'enfant. Et ce travail qui a lieu dans la collectivité n'est pas le moindre de ceux qu'a à organiser l'éducateur. S'il doit travailler à se maîtriser en tant qu'outil, il doit aussi apprendre à reconnaître les circonstances utiles, à en susciter les avancées, à en freiner d'autres, à agir au cœur des événements pour en tirer le parti le plus favorable pour son travail. Dans ce domaine, tout se passe en quelque sorte *hic et nunc* et c'est à se repérer dans cette singularité et à en tirer profit que réside le travail de l'adulte. Ainsi, à la maîtrise du ton de la voix de l'éducateur, répond la manière d'organiser la vie en collectivité en utilisant ce que les circonstances peuvent apporter. C'est cette importance des circonstances, de la singularité et de l'occasion qui leur est liée, qui empêche la conception makarenkiste de se transformer en système complètement clos sur lui-même, concrètement, de faire de la colonie Gorki une usine à produire des individus identiques et standardisés.

Ce qu'il met en relief dans ses écrits – et en cela l'utilisation du récit est déterminante et essentielle – c'est la manière dont des circonstances très particulières, bien comprises, peuvent être utilisées pour le bénéfice de tous. Ainsi, si l'on lui a rapidement reproché le caractère militaire de l'organisation de la collectivité, faite de *détachements*, de *commandants*, d'uniformes et d'insignes, il n'expose pas ceux-ci comme le fruit d'un plan délibéré, d'une intention élaborée en amont d'organiser la vie des enfants de la sorte. Bien au contraire, dans le *Poème*, Makarenko fait le récit de la manière dont cela est arrivé et donc, dont cela aurait tout aussi bien pu ne pas se produire. Alors qu'au cours de l'hiver 1923 le froid sévit affreusement en Ukraine, un groupe de colons est chargé de récupérer du bois dans les forêts alentours pour chauffer la colonie. Au retour, c'est l'un des garçons qui annonce fièrement le nombre de chariots de bois qu'a livré leur « détachement<sup>580</sup> ».

Que l'anecdote soit authentique ou non est une question qui se pose, mais ce qui nous intéresse davantage est que dans ce passage Makarenko prend grand soin de revenir sur ce qui lui apparaît comme un événement inaugural<sup>581</sup> et le détaille pour montrer sur quel point il s'oppose à ce qui en a été généralement compris par les pédagogues qui l'ont décrié. Pour ce faire, il prend un soin particulier à montrer le détail des circonstances dans lesquelles a eu lieu cet événement : le froid de cette année-là, la manière particulière dont la guerre s'est déroulée en Ukraine entre partisans du Tsar, armées de la république d'Ukraine, armée rouge ou bandes de Makhno – dont un certain nombre de

---

<sup>580</sup> A. Makarenko, *Le poème pédagogique*, ouvr. cité, I, 25, p. 216.

<sup>581</sup> « Mais rien n'y fit. Quoi qu'ils en eussent, la colonie commença à partir du détachement. », *Ibid.*, p. 213.

jeunes gens provenaient à l'ouverture de la colonie – l'état d'esprit révolutionnaire et guerrier qui pouvait animer les adolescents à Poltava. C'est à la lumière de tous ces éléments présentés par le récit, c'est-à-dire dans le fil des actions des différents personnages, que l'on peut comprendre comment et pourquoi l'organisation en détachements est née puis s'est développée dans la colonie Gorki. Ce sont là autant d'éléments déterminants, de détails qui mis bout à bout permettent d'éclairer les circonstances et la manière dont il convient de les utiliser.

Utiliser, forger les circonstances, comme l'un des matériaux à exploiter pour que l'expérience pédagogique puisse être probante, est un des aspects de la conception de Makarenko que le *Poème*, par sa forme narrative, réussit le mieux à mettre au jour. Lorsqu'il revient quelques années plus tard sur ce qu'il appelle la « méthode de l'explosion », dans une conférence en 1938, c'est là que l'on peut saisir à quel point il est important pour lui de donner une forme aux circonstances, loin du folklore ou de l'aspect anecdotique avec lequel on a rapidement pu caricaturer les méthodes en cours dans la colonie Gorki.

Liés aux circonstances, le style et le ton qui se dégagent des colons des colonies Gorki ou Djerzinski sont des aspects sur lesquels Makarenko revient souvent : leur aplomb, l'aisance de leurs mouvements, la force et la robustesse de leurs corps, la vivacité de leur esprit, la franchise de leurs réponses ou de leurs gestes, sont des détails qu'il souligne sans cesse et qui montrent – dans les faits – comment il est possible d'utiliser les circonstances. C'est que cette apparence n'est pas une simple affaire de façade, au contraire elle participe à la forte impression qu'il s'agit de faire sur les nouveaux arrivés à la colonie dès leur accueil. Ainsi va s'élaborer progressivement une façon d'accueillir les nouvelles recrues propre aux colonies que Makarenko va appeler la « méthode de l'explosion » ou « méthode d'action par l'étonnement » dont la finalité affichée est de « produire l'impression la plus forte sur mes jeunes recrues ».

Pour ce faire, les circonstances sont utilisées pour obtenir l'effet maximal sur les nouveaux venus. Les locaux et le décor sont soigneusement préparés : propres, ordonnés, rendus le plus agréables à regarder possible ; alors même que les enfants à accueillir sont dénichés par quelques colons dans la gare la plus proche (il se cachaient sur les toits des trains, dans les recoins de la gare ...), puis réunis dans un local donné par les soldats. Ce n'est qu'au lendemain matin que la colonie toute entière, en tenue d'apparat, avec sa fanfare, son ordonnancement militaire et son salut fraternel, vient accueillir à la gare les nouveaux colons généralement mal vêtus, mal nourris. Ils les emmènent dans leur rang, en bon ordre. Arrivés à la colonie : ils leur coupent les cheveux, les lavent, les habillent (« de tenues à col blanc »). Enfin, leurs anciens vêtements sont apportés en tas dans la cour d'honneur de la colonie et brûlés solennellement<sup>582</sup>.

---

<sup>582</sup>A. Makarenko, *Les drapeaux sur les tours*, dans *Œuvres en trois volumes*, Éditions du Progrès, Moscou, 1967, Tome II, pp. 143-144



Lorsque Makarenko revient quelques années plus tard sur ce cérémonial il écrit :

*Aux yeux de beaucoup de mes collaborateurs, cela semblait une plaisanterie, mais en réalité cette cérémonie produisait une impression frappante, sinon symbolique. (...) ces enfants n'oublieront jamais leur réception à la gare, ce brasier, les nouveaux dortoirs, la façon nouvelle de les traiter, la discipline nouvelle et ils en garderont toute la vie une vive impression.*<sup>583</sup>

Au-delà de la réalité exacte ou non de cette manière d'accueillir les nouvelles recrues, ce qui nous intéresse ici est la manière dont il s'agit pour Makarenko de travailler les circonstances, autrement dit d'organiser, d'utiliser et d'exploiter les conditions matérielles dans lesquelles se tiennent les enfants pour obtenir un effet maximal. Au fur et à mesure de l'histoire des différentes colonies qu'il dirige on s'aperçoit que les détails importants deviennent légion et que c'est leur agencement, né d'un hasard ou l'autre comme l'idée des détachements est venue des rigueurs de la météo, qui révèle le véritable savoir-faire de l'éducateur. Celui-ci est un individu dont la principale qualité n'est pas interne – elle ne réside ni dans une vocation ni dans des dispositions morales particulières – mais s'épanouit dans la confrontation au réel. C'est dans l'action qu'il peut à la fois affermir et découvrir ses connaissances, au cœur de ce qu'elle a de plus singulier. Le savoir pédagogique naît alors de cette confrontation entre un adulte et les circonstances dans ce qu'elles ont de plus particulier, de plus contingent.

De manière parallèle, l'enfant pour Makarenko n'est pas réductible à une nature supposée, quand bien même elle se caractériserait avant tout par sa capacité d'évolution, de croissance, en un mot par son éducation. Pour le dire autrement l'enfant n'est pas avant tout un être à éduquer, bien au contraire c'est là un « vice pédagogique » hérité de préjugés et de toute une prétendue science pédagogique ancienne dont il s'agit avant tout de se déprendre comme il le dit dans *Les drapeaux sur les tours* :

*Il ne s'était que tout récemment affranchi de ce « vice pédagogique » capital : la conviction que l'enfant n'est que l'objet de l'éducation. Non, les enfants sont des vies et de belles vies, aussi faut-il s'adresser à eux en camarades et en citoyens, reconnaître et respecter leurs droits et devoirs, le droit à la joie et le devoir de responsabilité.*<sup>584</sup>

En affirmant que l'enfant n'est pas « que l'objet de l'éducation », Makarenko prend le contre-pied de bien des conceptions éducatives, à commencer par celle de Rousseau, généralement comprise comme une « révolution pédocentrique » qui ouvre la voie aux conceptions modernes de l'éducation. Ce faisant, il insiste sur la manière dont l'enfant doit être considéré en lui-même, indépendamment de ce qu'il doit acquérir ou qu'il n'est pas encore, autrement dit de tout ce qui fait de lui un « moindre sujet » pour reprendre l'expression de P.-F. Moreau<sup>585</sup>, c'est-à-dire un sujet moindre dont le modèle

---

<sup>583</sup> A. Makarenko, « Conférence du 20 Octobre 1938 », ouvr. cité, Tome III, p. 441 et suivantes.

<sup>584</sup> A. Makarenko, *Les drapeaux sur les tours*, ouvr. cité, p. 142.

<sup>585</sup> P.-F. Moreau, *Fernand Deligny et les idéologies de l'enfance*, ouvr. cité, pp. 182-184.

serait l'adulte, celui qu'il n'est « pas encore » et sur lequel il doit être modelé pour acquérir progressivement ce qui lui ferait défaut.

Même s'il faut garder à l'esprit la finalité de l'entreprise de Makarenko – faire un homme véritablement socialiste – c'est cette conception de l'enfance qui constitue le fondement de sa conception originale de l'enfant. L'enfance disparaît devant les enfants, c'est-à-dire une multiplicité d'individus dont les existences prennent des chemins et des aspects divers. C'est cette diversité et cette multiplicité que Makarenko ancre profondément dans l'expérience lorsqu'il écrit que les enfants ne sont pas des êtres « à éduquer » mais bien « des vies et de belles vies », c'est-à-dire autant d'existence aux prises avec les contingences du réel, avec les circonstances dans lesquelles elles doivent évoluer et qu'elles doivent affronter, utiliser, faire fructifier pour devenir elles-mêmes. Si cet être abstrait et générique qu'est l'enfant disparaît derrière la pluralité des enfants qui se tiennent pleinement dans le monde, c'est pour faire ressortir l'interaction constante entre l'individu et le monde, par laquelle se forment et se forment l'un et l'autre. C'est à veiller sur cette interaction, la favoriser, la faire advenir que doit travailler l'adulte, autrement dit l'éducateur. Celui-ci reste aux prises avec les circonstances qui vont permettre l'action de l'enfant, action par laquelle il va pouvoir exprimer sa propre vitalité.

Les droits et les devoirs qui en découlent chez Makarenko ne sont alors pas à comprendre comme des devoirs abstraits ou des droits-créances, inscrits dans le code ou fruits de la reconnaissance d'une personnalité juridique spécifique aux mineurs – comme c'est l'ambition de la Convention Internationale des Droits de l'Enfants signée et ratifiée par la France en 1989. Leurs droits et leurs devoirs sont ceux de tout individu définit avant toute chose par la puissance de sa propre action. C'est de leur capacité d'action, de ce qu'ils peuvent faire dans le monde, que découlent leurs droits et devoirs. On est bien loin de la seule sphère juridique, mais au plus près de la réalité même de l'existence enfantine où, « camarades et citoyens », les enfants apparaissent comme les égaux de tout autre individu dans le monde socialiste. Leur « droit à la joie et devoir de responsabilité » devient davantage un trait anthropologique qu'une reconnaissance juridique, il s'agit bien plus d'un mode de rapport au monde que d'une reconnaissance dans le code civil. C'est de la vie qu'il s'agit, de la vie réelle d'individus en interaction constante avec le monde dans lequel ils évoluent, dans ce que la vie a de plus divers et de multiple, bien plus que de personnalité juridique d'individus abstraits.

De manière cohérente, dans l'écriture elle-même, pour mettre en évidence le face à face entre les spécificités des individus et les particularités des circonstances dans lesquelles ils sont plongés, c'est au récit qu'il convient de s'adresser. Par suite, pour appréhender le type très particulier de connaissance qui naît de la confrontation de l'individu aux circonstances, il faut décrire ces éléments dans toute leur singularité, ce que le récit peut permettre – et a fortiori le roman – bien plus aisément que l'essai ou le traité.

Cela étant, la question initiale que pose le roman quant aux rapports entre faits et fiction reste et persiste. Solide, elle ne peut être tranchée une fois pour toutes. C'est qu'il y a quelque chose de duel dans le roman d'éducation : s'il échappe à l'essai pour redonner l'élan et le mouvement qui est celui de la vie qu'il entend décrire, il se doit d'en être le décalque le plus fidèle pour appuyer sa légitimité sur son immanence, sur l'expérience qu'il entend restituer. Mais, en tant qu'objet littéraire avant toute chose, sa manière et ses tournures ne peuvent que donner une représentation de ce qui a pu se jouer dans le concret, qu'il est impossible de séparer du travail de déplacement, d'imagination, d'agencement et d'arrangement du réel que son auteur a mis en œuvre lorsqu'il l'a écrit.

S'il a pour fonction de montrer les idées que l'on peut tirer de l'expérience, encore faut-il que celle-ci soit transcrite fidèlement. Autrement dit, il faut que le récit apparaisse crédible pour que les idées qui s'en dégagent ne soient pas taxées d'abstraction. Dans le même temps, en tant qu'œuvre littéraire, impossible de dégager le roman du travail de déplacement, d'imagination, d'agencement et d'arrangement du réel que l'auteur a réalisé, volontairement ou non, en le rédigeant.

Sa réception oscille entre ces deux écueils : ou bien, pour solidifier ses idées et positions on raccroche le roman au réel, et à la rigueur il devient au mieux une chronique – au mépris de ses qualités proprement littéraires comme de sa nature d'objet fictionnel. Ou bien, en tant que forme littéraire, il s'éloigne du réel et n'en montre qu'une version sublimée, inaboutie, détournée ou idéalisée. Entre ces deux aspects réside un paradoxe qu'il est impossible de trancher en prenant parti pour l'un ou l'autre. Et s'il n'est pas résoluble, il convient de le prendre à bras le corps et de le garder à l'esprit dès lors que l'on tente d'examiner les idées que développe un roman. Autrement dit, c'est dans cette position inconfortable que le philosophe peut travailler le roman comme matériau.

Pour ce qui nous concerne, il semble même inutile de chercher si le *Poème pédagogique* décrit plus fidèlement la réalité de la colonie Gorki dans les années vingt que les *Méditations métaphysiques* ne décriraient la condition de leur auteur au XVII<sup>e</sup> siècle. Ce qui nous importe n'est pas de dire ce qui dans le roman relève du réel ou de la fiction, mais plutôt ce qu'il fait, c'est-à-dire comment il s'inscrit dans un domaine délimité et agit sur lui.

Quelle place prend le roman dans les affrontements idéologiques d'un domaine et d'une époque, et que permet-il d'en dire ?

Voilà la question à laquelle peut essayer de répondre le philosophe qui s'attache à l'histoire des idées. C'est celle qu'il nous importe de garder en tête ici et qui explique que l'on s'intéresse d'aussi près aux romans de la rééducation et leur réception dans les années cinquante.

## 2.2. TOPOÏ ET DIFFUSION DES IDEES

### 2.2.1. Makarenko : « Larguer l'amarre pédagogique »

Simple coïncidence ou reprise volontaire d'un thème qui a marqué les esprits dans le domaine, on trouve dans trois ouvrages aux auteurs aussi radicalement divers que Makarenko, Joubrel et Cesbron une scène semblable au cours de laquelle un adulte, éducateur manifeste, affronte un enfant, à rééduquer.

Alors qu'elle est inaugurale dans l'ouvrage majeur de Makarenko, *Le poème pédagogique* (1936), elle est également centrale dans le récit fondateur de l'enfance inadaptée de H. Joubrel, *Ker Goat ou le salut des enfants perdus* (1945), tout comme dans le roman à succès de G. Cesbron, *Chiens perdus sans collier* (1954). Il importe donc de revenir un instant sur la manière dont se déroule cette scène chez les uns et chez les autres, et voir à quoi elle répond dans l'économie générale de leurs ouvrages respectifs, pour dégager quel *topos* elle dessine par la suite dans le monde de l'enfance inadaptée. L'idée ici consiste à montrer quelles idées se dessinent et s'opposent dans le domaine à partir de l'exposition et de l'utilisation d'une scène similaire. Si les idées sont mises en scène, c'est par l'examen de celle-ci dans ce qu'elle a de plus formel – de l'action des personnages au vocabulaire utilisé – que l'on pourra saisir le mieux les rapprochements et les différences qui traversent le domaine où ces romans s'inscrivent.

Dans l'ouvrage de Makarenko, il s'agit d'une scène d'ouverture au cours de laquelle il relate, après coup, comment il a « largué l'amarre pédagogique<sup>586</sup> », en cédant à une violence qui le surprend tout autant que le jeune homme auquel il s'en prend. Excédé par le comportement des premiers colons qui arrivent dans ce qui deviendra la colonie Gorki mais qui n'est pour l'heure qu'un assemblage disparate de bâtiments vides où tout manque, Makarenko frappe à coup de poing celui qu'il identifie comme le meneur de ces adolescents qui refusent de venir avec lui couper du bois pour se chauffer.

Dans la conception qu'en élabore par la suite Makarenko, et qui sera largement diffusée dans le domaine de l'enfance inadaptée des années cinquante, par Le Guillant ou Deligny en tête<sup>587</sup>, cette scène est importante avant toute chose parce qu'elle marque l'importance du rapport direct entre l'adulte et l'enfant, à l'inverse des théories pédagogiques qui présupposent un rapport idéal, médiatisé par la connaissance supposée de l'enfant et des méthodes à utiliser avec lui, et de ce fait tronqué. Lorsque Makarenko revient sur cet épisode il lui confère une valeur inaugurale, il en fait le point de

---

<sup>586</sup> A. Makarenko, *Le poème pédagogique*, ouvr. cité, p. 27.

<sup>587</sup> Voir également les articles que Deligny consacre à Makarenko dans le journal du Parti Communiste, *L'École et la nation*, n°10, Juillet-Août 1952, et n°41, Octobre 1955. Deligny y revient souvent dans sa correspondance avec I. Lézine entre 1954 et 1959. Deligny revient notamment avec elle sur la « baffé de Makarenko » comme sur quelque chose de bien connu ; voire d'une volontaire « erreur pédagogique », F. Deligny, Lettre du 23-24 Mai 1956 à Irène Lézine, fonds privé.

départ de son abandon d'une méthode pédagogique pour l'exploration et l'expérimentation d'une véritable technique de l'éducation. Lorsqu'il assène un coup de poing en plein visage au jeune Zadorov, seize ans et un passé de délinquant déjà consistant, Makarenko se dessine comme littéralement excédé, poussé à bout par la mauvaise volonté persistante de ces adolescents qui le provoquent depuis plusieurs mois et se décrit ainsi :

*J'étais possédé d'une fureur si sauvage et démesurée que je le sentais : n'importe lequel eût proféré un mot contre moi, et je me serais jeté sur eux tous, pour massacrer, anéantir cette portée de bandits. Un tisonnier de fer m'était tombé sous la main.<sup>588</sup>*

Au-delà de la véracité ou non des faits, ce que révèle la mise en scène choisie par l'écrivain révèle deux traits sur lesquels il va par la suite appuyer sa réflexion. D'une part, il cède à sa propre violence. Hors de lui au sens propre du terme, l'instituteur de Poltava formé à la pédagogie et fêru des ouvrages de Rousseau ou Pestalozzi quitte d'un coup les méthodes a priori parce que son corps le lui impose, parce que c'est à son impulsion qu'il cède pour se lancer et explorer la haute mer des expériences pédagogiques dont il tirera ensuite les enseignements. Makarenko fait plus que se jeter à l'eau, il est mis hors de lui-même et c'est cela même qui l'entraîne en dehors de l'application de théories fumeuses pour lui permettre de prendre un contact assuré avec le réel. D'autre part, il retrouve ce faisant une personnalité réelle qui est saluée par les enfants, et au premier rang par celui auquel il a asséné plusieurs coups, comme une marque à la fois de courage et d'honnêteté. C'est cette personnalité – la manière dont son comportement peut être authentiquement le sien parce que mû par son corps autant que son esprit – qui va lui servir par la suite de boussole et devenir une pièce maîtresse de sa technique pédagogique.

Très conscient qu'il y a peu entre l'éducation ainsi pratiquée et le dressage efficace à force de coups, il fait rapidement taire ses scrupules en dépassant les coups pour insister sur le rapport humain qui s'est dégagé entre lui et Zadorov lors de cet incident. Pour le dire autrement, s'il reconnaît pleinement l'incompatibilité d'une telle violence avec sa conception de l'éducation, il dépasse une opposition stérile – pour ou contre les coups – pour chercher ce qui dans la situation a eu une efficacité réelle. Paradoxalement, c'est l'humanité qui s'est dégagée de lui et de son comportement qui l'a rapproché de Zadorov et des cinq autres délinquants, qui l'ont reconnue comme telle, pour créer quelque chose de fondateur entre eux. Ce qui explique de la sorte :

*Non, l'esclavage n'y est pour rien. La chose se présente autrement. Analysez bien : le fait est que Zadorov est plus fort que moi, il aurait pu m'estropier en un tournemain. Et pourtant, il n'a peur de rien, Bouroun non plus, ni les autres. Dans toute cette histoire ils ne voient pas les coups, ils voient la colère, l'homme qui éclate. Ils comprennent parfaitement que j'aurais pu ne pas le battre, mais retourner Zadorov comme incorrigible*

---

<sup>588</sup>A. Makarenko, *Poème pédagogique*, ouvr. cité, I. 2, p. 26.

*à la commission de l'enfance délinquante, et leur causer beaucoup de sérieux désagréments. Mais je ne l'ai pas fait, j'ai choisi une ligne de conduite dangereuse pour moi, mais humaine et non pas formelle.*<sup>589</sup>

Quelques années plus tard, revenant lors de ses conférences sur son travail dans les colonies d'enfants qu'il a dirigées, Makarenko fera de cette personnalité la marque d'un risque à prendre par l'éducateur dans ses rapports avec l'enfant, risque nécessaire qui permet d'instaurer un rapport direct avec eux, condition nécessaire à une éducation saine. Il y revient alors dans ces termes :

*Comme pédagogue, je ris, je me réjouis, je plaisante, je me fâche franchement. Si j'ai envie de plaisanter, je plaisante. Si je veux piquer au vif quelqu'un, en pince-sans-rire, je le fais. Un tel risque n'est pas terrible. J'ai dû risquer plus que les autres pédagogues. (...)*

*C'était un risque terrible, mais grâce à ce risque, j'ai obtenu un ton parfaitement sincère, exigeant et chacun savait que c'était le ton sur lequel on s'adresserait à lui dès le premier jour, et cela n'avait rien d'inattendu pour personne.*<sup>590</sup>

Considérée sous ces deux aspects, la mise en scène makarenkiste a un effet double. Elle permet la critique de conceptions théoriques pléthoriques et inefficaces, et permet l'imposition, par le fait, d'une nouvelle façon de faire, fondée sur l'expérience et la pratique directe ; quand bien même celle-ci se trouverait en apparence contradictoire avec la finalité de l'éducation makarenkiste. C'est avec son corps, c'est-à-dire tout autant avec sa manière de se tenir dans le monde que d'agir sur lui, que l'individu doit réagir aux événements. Il ne s'agit plus d'appliquer des principes mais de s'appuyer sur une expérience directe, entièrement prise dans la réaction aux événements, avec ce que les circonstances apportent de contingent, d'accidentel et d'imprévu. À l'image de ce tisonnier de fer qui « était tombé dans ma main » lors de ce mouvement de rage, sans que Makarenko ne sache vraiment ni quand ni comment, mais conscient de l'effet qu'il peut avoir en retour sur le comportement des garçons de seize à dix-huit ans qui lui font face, probablement plus aguerris et rompus que lui à la violence.

### 2.2.2. Joubrel : « A la loyale »

Ce sont certains des caractères propres à cette scène décrite par Makarenko qui semblent être repris et replacés quelques années plus tard, au centre d'une conception charitable et chrétienne, dans les romans de Joubrel et Cesbron. S'il est impossible de dire avec certitude si l'un ou l'autre a lu précisément le texte de Makarenko, cela reste probable au vu de la reconnaissance de son auteur dans le domaine de l'enfance en marge au sortir de la guerre. Il peut être en tout cas éclairant de voir de

---

<sup>589</sup> *Ibid.*, I, 3, p. 31. C'est moi qui souligne.

<sup>590</sup> A. Makarenko, « Conférence du 20 Octobre 1938 », ouvr. cité, Tome III, p. 459.

quelle manière cette scène est reprise pour devenir une scène typique du roman pédagogique de l'époque. Autrement dit, la double question à laquelle cet examen permet de répondre pourrait s'énoncer de la sorte : comment des auteurs aux conceptions différentes utilisent et modifient une même scène pour servir leur propre propos, et comment cela contribue à l'édification d'une vision commune de la rééducation, autrement dit d'une idéologie ?

On trouve une scène semblable dans l'ouvrage de Joubrel, *Ker Goat ou le salut des enfants perdus*. Publié à la sortie de la guerre peu de temps après l'essai que Henri Joubrel écrit à quatre mains avec son frère Fernand<sup>591</sup> et qui le fait connaître dans le milieu de l'enfance inadaptée, ce second ouvrage fait date en adoptant une forme bien particulière. En effet, alors que *Pour l'enfance coupable* se présente comme un exposé didactique qui reprend le plan que Joubrel conservera ensuite dans la plupart de ses ouvrages théoriques<sup>592</sup> – causes du problème considéré (inadaptation, délinquance...), institutions existantes, remèdes – *Ker Goat* est un récit.

Le texte se présente comme une chronique fidèle de faits et de méthodes observés par Joubrel lors d'un séjour au centre de Ker Goat en Bretagne, modèle de la rééducation qui se dessine après la débâcle de 1940. Fondé dans des conditions matérielles très difficiles pour accueillir des enfants en difficulté après la défaite, le centre est rapidement repris en main par une équipe de chefs scouts, sous la direction du Major Péan, envoyé expressément à cette fin en Décembre 1941. Né en 1901, Péan s'est d'abord fait connaître par son travail auprès des bagnards de Cayenne et sa volonté de le faire fermer à la fin des années vingt. Chargé de mission à la Famille en 1942-1943, ce n'est pas non plus un anonyme dans le domaine de l'enfance. Son influence durant les premières années du Régime de Vichy sera réelle puisqu'il est, avec Jean Chazal et le Dr Grasset, chargé de coordonner et d'organiser les établissements et services qui travaillent à la protection de l'enfance en danger à partir de 1942<sup>593</sup>. C'est surtout Péan qui rédige la préface à l'ouvrage de Joubrel, détail important dont on peut dire deux choses.

Premièrement, cela contribue à inscrire la naissance – ou plutôt la renaissance – du centre du Hinglé au cœur d'une épopée héroïque où des hommes déterminés et poussés par leur seule vocation, partant de rien ou presque, à force d'abnégation et de travail, réussissent en quelques temps à faire de cet endroit où les enfants gisaient abandonnés à eux-mêmes un centre éducatif moderne dont la renommée ne va pas tarder à s'étendre dans le domaine. Sur ce plan, ce genre de discours des origines est le même que celui de Makarenko dans *Le poème*, il place des individus extraordinaires au cœur

---

<sup>591</sup> Henri et Fernand Joubrel, *L'enfance dite coupable*, Paris, Bloud et Gay, 1946.

<sup>592</sup> Qu'il s'agisse de *Le scoutisme dans l'éducation et la rééducation des jeunes*, Paris, PUF, Coll. « Paideïa », 1951 ; de *Mauvais garçons de bonne famille : causes, effets, remèdes de l'inadaptation des jeunes à la société*, Paris, Aubier Montaigne, 1957 ou encore de *Jeunesse en danger*, Paris, Fayard, 1960.

<sup>593</sup> M. Chauvière, *Enfance inadaptée, l'héritage de Vichy*, ouvr. cité, pp. 54-55.

de conditions particulièrement terribles, dont l'élan et la détermination parviendront à transfigurer les enfants qui leur sont ainsi confiés. Chemin faisant c'est un mode d'organisation de la rééducation qu'il s'agit de décrire pour en montrer les rouages, les ressorts et l'efficace. Pour ce faire, le Major Péan utilise dans sa préface des descriptions misérabilistes et ne lésine pas sur les détails, exhibant la misère réelle dans laquelle vivaient les enfants pour mieux faire ressortir la valeur de la conversion que le travail de quelques adultes ayant la foi allait opérer une fois le centre repris en main par une petite équipe de chefs scouts.

Le contraste qui ressort ensuite entre la description du centre par le Major Péan dans la préface et celle qu'en donne Joubrel dans les premières pages de son récit est saisissant et permet d'insister d'autant plus sur la rénovation profonde du centre. Il est difficile de ne pas citer de manière exhaustive les deux descriptions, à commencer par celle que donne Péan du centre à son arrivée en 1941 :

*C'est ainsi qu'en Décembre 1941, dans les Côtes-du-Nord, je découvris une ferme sordide, flanquée de baraquements lépreux : « le Centre du Hinglé ». Il faisait froid et les pluies saisonnières avaient transformé les chemins en fondrières. Encadrés par quelques très jeunes gens, inexpérimentés et dévoués, des enfants étaient là, loqueteux, sales, malheureux. Ils se traînaient misérablement, au nombre de 40 à 50, de 14 à 15 ans. Plusieurs étaient couchés de jour et de nuit, faute de vêtements ou de sabots, et parce qu'ils avaient froid. Il n'y avait pas d'eau, sauf celle apportée à bras d'hommes ; pas de lumière, sauf celle des courtes journées d'hiver ; pas de lits, sauf d'immondes grabats... il n'y avait ni principes, ni méthodes, ni argent, ni vivres... Bref, tout manquait, sauf le mépris des voisins, l'inquiétude des autorités, l'antipathie des notables. Tout était décevant, repoussant<sup>594</sup>.*

Voici celle qu'en donne Joubrel, quelques pages plus loin, lorsqu'il y arrive quelques années plus tard entre 1942 et 1944 :

*Après quelques détours apparaît à ma vue, à travers les prés, une fière demeure. Le Château de Ker-Goat... La prison de Ker-Goat, où les barreaux sont les arbres de la forêt. Car c'est le premier fait qui saute aux yeux : cette propriété n'est close par aucuns murs... Est-ce donc bien là qu'on enferme, et le plus souvent pour plusieurs années, des garçons qui ont comparu devant les Tribunaux ?... Je suis une allée de gravier, je longe une pelouse, et le franchis le seuil du château. Une odeur de dentifrice flotte dans le couloir du rez-de-chaussée. Les dirigeants du Centre reviennent de leur toilette. Un jeune homme, brun, athlétique, descend l'escalier. Il est vêtu d'un blouson bleu marine, d'une culotte courte et de bas blancs.<sup>595</sup>*

---

<sup>594</sup> H. Joubrel, *Ker Goat*, ouvr. cité, pp.5-6.

<sup>595</sup> *Ibid.*, p. 13.



La nature farouche semble domptée puisque les fondrières de Péan cèdent la place aux prés, aux pelouses et aux allées de gravier décrites par Joubrel. Les conditions matérielles sont tellement plus favorables, au point que « la ferme sordide, flanquée de baraquements lépreux » est miraculeusement transformée en château. La pauvreté et la crasse dans laquelle croupissaient une meute d'enfants – colons et encadrants mêlés – a cédé le pas à la fraîcheur d'une toilette matinale et à la description d'un corps d'homme en pleine santé, que la vigueur et l'exercice permettent de vêtir d'une tenue d'enfant (culotte courte et bas blancs) sans risquer le ridicule, faisant au contraire de ce chef scout un modèle d'homme accompli offert en exemple aux enfants du centre.

Deuxièmement, la préface du Major Péan permet d'asseoir le récit de Joubrel dans le réel, en lui fournissant un gage d'authenticité. Il revient même sur les piètres qualités de romancier de l'auteur, qui utilise sans trop de finesse le moindre dialogue et la plus infime situation pour transcrire ses idées sur la rééducation ou la formation des éducateurs, et les excuse d'avance au nom de la véracité du témoignage qu'il apporte. Pour le Major Péan, figure bien connue de la rééducation, ce ne sont pas les qualités du Joubrel écrivain qui importent mais la véracité de son récit, ce qu'il écrit sans détour ainsi :

*Ce livre n'est donc pas autre chose qu'un reportage. Mais un reportage rigoureusement exact. Aucun des faits, aucune des indications qui s'y trouvent contenus n'ont été inventés.*<sup>596</sup>

Au-delà de la préface, on s'aperçoit du double statut du récit à l'époque, tel qu'il est utilisé dans le domaine, et qui relève à la fois de l'écriture romanesque autant que du style des grands reportages. Entre fiction et relation de faits, le récit se situe dans un usage ambigu, et c'est de cette double appartenance que profitent des ouvrages comme celui de Joubrel, qui passe alors facilement pour le « roman véridique » de l'enfance inadaptée, ou la « relation romancée » de ce qui se joue dans les nouveaux centres de rééducation de l'époque.

C'est que le récit ainsi produit par Joubrel vise à produire une histoire à partir d'un matériau réel. Pour le dire autrement, alors qu'il raconte des histoires dans ses ouvrages théoriques, il expose ses théories dans les histoires qu'il met en scène. Ce faisant, il écrit presque en temps réel l'histoire du métier, et c'est par l'usage du récit qu'il la fonde, qu'il l'assoit et contribuera même à en faire accepter les principaux traits pour de longues années. Ainsi les institutions, les techniques, les méthodes, mais aussi les dilemmes pratiques ou théoriques qui naissent à la Libération sont repris dans le récit, qui les installe dans une temporalité dont Joubrel donne la scansion. En écrivant l'histoire du domaine c'est lui qui en fixe les antécédents, les traits saillants, les mouvements décisifs, lorsqu'il les réinstalle dans le cadre fictionnel de son récit.

Dès lors, s'il altère les conversations, organise les chapitres (et les parties, leurs titres, tout comme

---

<sup>596</sup>*Ibid.*, p. 8

leur progression ne sont pas du tout innocents) c'est également pour mieux faire ressortir la dimension véridique de ce qu'il a vu et entend défendre. Le récit devient un mode d'organisation et une structure littéraire au service d'une idée prise dans le réel que Joubrel cherche à défendre. D'un bout à l'autre de l'ouvrage, Joubrel insère l'argumentation dans la forme narrative. Il tente ainsi de donner plus de vie, plus de réalité sensible à ce qu'il veut être l'illustration de ses conceptions et des idées qu'il défend. Celles-ci y sont toutes exposées, de manière parfaitement organisée et délibérée, ce qui donne à ce livre une figure de roman manqué comme bon nombre d'ouvrages à thèmes où l'idée déborde largement le récit et s'impose à lui pour n'en faire qu'une technique d'exposition. L'ouvrage tient à la fois du roman à thèse et du reportage, il entend exposer l'organisation et les méthodes à adapter dans la rééducation des enfants, en s'appuyant sur la description d'un endroit où celles-ci sont déjà réalisées. Au fil de la lecture c'est même le reportage qui vient appuyer la thèse, quitte à faire disparaître le roman – son caractère fictionnel, ses déplacements, contractions et éliminations – en cherchant à insister avant tout sur l'ancrage dans le réel de ce qui est écrit.

À titre d'exemple, chaque chapitre de *Ker Goat* expose une idée, développée de manière argumentée dans ses autres ouvrages, qu'il met en place narrativement dans les dialogues présumés entre lui et un individu travaillant au centre. Puis, il clôt ce genre de narration-didactique d'un paragraphe ou de quelques lignes sur la beauté de la nature ou l'exaltation bien bucolique de la vie.

Le ton est donné dès le sous-titre de l'ouvrage « *Le salut des enfants perdus* ». Si Makarenko écrit un poème et non un traité parce qu'il veut rendre présente la source vivante et authentique de la technique pédagogique qu'il a découverte au contact des événements, pour Joubrel l'ambition est toute autre. Chez l'ancien juriste en effet, il s'agit de prétendre à la description d'un état de fait qui prend la forme d'une eschatologie, d'une méthode dont la finalité est bien de montrer l'œuvre rédemptrice d'adultes exceptionnels – et d'un centre de rééducation à l'enseignement des vertus qui sont ainsi nécessaires et qu'il s'agit de convertir en méthode – sur des enfants à racheter. Le salut en question ne s'obtient pas par la technique mais par la grâce qu'il faut mériter et pour laquelle les adultes sont davantage les intercesseurs que les producteurs. Si Makarenko se veut artiste en écrivant un poème dans lequel la métaphore dominante est celle de l'usine, Joubrel se veut encore journaliste, au mieux chroniqueur d'un mode de prise en charge clairement chrétien des enfants, pour lesquels il s'agit de faire le pari de la grâce.

Cela étant dit, il faut maintenant revenir à la scène de combat entre l'adulte et l'enfant telle qu'elle se présente cette fois sous la plume de Joubrel dans le chapitre 4 de la troisième partie de *Ker Goat*. Premier constat lié à cette position dans l'ouvrage, il ne s'agit en rien d'un moment inaugural, d'une scène d'ouverture comme chez Cesbron ou Makarenko qui viendrait faire basculer le rapport entre enfant et adulte à partir d'une mise en cause de leurs propres corps dans la situation. Placée de la sorte au cœur de la dramaturgie que met en place Joubrel autour du centre breton, la scène apparaît comme

un événement auquel répondre par la technique éducative tirée de la méthode scout appliquée au centre.

Après avoir exposé l'état de la rééducation dans la première partie, puis la science neuropsychiatrique qui la chapeaute dans la seconde partie, Joubrel expose les techniques utiles au quotidien dans le centre dans la troisième partie. Le passage qui nous intéresse se déroule alors que Joubrel partage depuis plusieurs semaines le quotidien et la vie du centre. Au fil des jours l'ambiance entre les colons et les « chefs » scouts qui vivent avec eux semble se dégrader. Minée par quelques vols et menus larcins l'atmosphère devient délétère et Chef Jacques, Chef Michel ou encore Chef B. – le chef qui dirige le centre avec l'aide de ses « adjoints »<sup>597</sup> – sont inquiets. Un colon, parmi les plus anciens et les plus forts, a même « ouvertement déclaré « qu'il en avait marre », et qu'il « casserait la g... aux chefs »<sup>598</sup>. Le chef propose alors de régler ça directement avec le meneur en question, aux poings, devant tout le reste du centre, en lui laissant choisir son adversaire. Suivant l'idéal chevaleresque qui a longtemps imprimé sa marque au scoutisme français, Joubrel intitule même ce chapitre : « À la loyale ».

De la sorte il entend probablement jouer avec le langage des malfrats, dans une sorte de parallélisme que l'on retrouve souvent dans ce genre d'écrits entre les idéaux des deux milieux où l'honneur et la fidélité se tiennent en bonne place. Dans une symétrie presque parfaite les mêmes idéaux sont repris positivement ou négativement de part et d'autre de ce que la loi et la morale permettent. Le caïd n'apparaît le plus souvent que comme le décalque inversé du chef scout, le démon est le double opposé de l'ange, et c'est ce qui montre plus sûrement qu'autre chose les limites de la compréhension de ce que Joubrel saisit de ce qu'il appelle ailleurs le « Milieu ». Il ne le saisit que par ce qu'il croit en être le correspondant dans ses propres schèmes de pensée, dans son propre langage. Mais tout ce qui n'y entre pas et échappe à ce jeu de correspondance – c'est-à-dire la plus grande partie, à commencer par le milieu social et les conditions matérielles d'existence des uns et des autres – lui échappe complètement, et ses récits tombent à plat pour ne rester que de classiques romans petits-bourgeois.

Placée de la sorte à ce point de la narration, cette scène semble viser à reprendre l'authenticité du rapport égalitaire entre les chefs et les colons. C'est un des atouts que Joubrel met régulièrement au crédit de la méthode scout, cette égalité entre adultes et enfants vivant ensemble. Dans les faits, on l'a déjà dit dans la première partie, cette égalité est toute relative. S'il est vrai qu'adultes et enfants partagent les mêmes conditions de vie, il n'en reste pas moins que la hiérarchie est nettement présente

---

<sup>597</sup> Dans la réalité il s'agissait de Georges Bessis, né en 1915, ancien éclaireur unioniste, formé à l'école de cadres de la Jeunesse de Sillery, et nommé directeur le 13 Mars 1942 suite au rapport du Major Péan sur les conditions de fonctionnement du centre. Figurant sur le carnet d'adresse d'un pasteur accusé de résistance, Georges Bessis est arrêté puis déporté en Novembre 1943. Il meurt à Buchenwald en Mai 1945, à 30 ans.

<sup>598</sup> H. Joubrel, *Ker Goat ou le salut des enfants perdus*, ouvr. cité, p. 155.

dans le centre de rééducation ainsi pensé. Les chefs ne sont pas que des camarades ou des citoyens comme chez Makarenko, ils ne portent pas ce titre par hasard et il s'agit davantage de faire faire l'expérience à des enfants de la différence des places et de la hiérarchie sociale que de tenter une vie ensemble où les uns et les autres auraient pareillement voix au chapitre. Il ne s'agit pas non plus d'une égalité telle qu'elle peut être tentée en Angleterre dans l'école de Neill telle qu'il en fait le récit dans *Libres enfants de Summerhill*<sup>599</sup>, ni d'une circulation constante de responsabilités comme elle peut se pratiquer dans l'organisation complexe de la colonie Gorki de Makarenko où colons et adultes se trouvent tour à tour en position de décider des directions à donner à la production de la colonie ou à ses gains<sup>600</sup>.

À l'inverse, le centre de rééducation ne se pense pas pour Joubrel comme un organisme mais bien plutôt comme un décalque des rapports hiérarchisés et fixes qui doivent avoir lieu dans la société, et qu'il s'agit de rendre sensibles aux enfants, quitte à utiliser ce que l'on image être leurs propres habitudes ou leurs propres codes sociaux pour y parvenir.

C'est ainsi que l'idée du combat vient à l'esprit du chef scout comme s'il s'agissait, afin de vaincre définitivement le mauvais esprit des enfants, de les battre sur leur propre terrain. C'est là l'une des idées sous-jacentes de Joubrel : essayer de convaincre l'autre avec ses propres armes et montrer que l'on peut également s'en servir. Ce qui ne veut pas dire réagir de la même manière pour autant. Dans le texte, Joubrel maintient constamment la différence entre le rapport instinctif de l'enfant à la violence, hérité de son milieu, et l'usage maîtrisé de la force par l'adulte qui lui fait face, qui ne l'utilise que d'une manière technique en quelque sorte. C'est ce qui se voit dans le combat, dans la manière dont Joubrel décrit les participants comme les spectateurs. L'un des enfants qui assiste à la scène prend littéralement les traits d'un animal :

« *Ils sont presque tous dans un état de tension extraordinaire. Le petit Maroni, surtout, ne peut plus se contenir. Il donne des coups de coude à ses voisins, se hausse sur la pointe des pieds, frémit comme un poulain.* » et un peu plus loin, une fois le combat commencé « *Maroni a une expression sauvage. Il serre très fort ses petites dents de carnassier. Un rictus les découvre.* ». Cela alors que dans le même temps, du côté des adultes, même si l'enjeu semble tout aussi important, c'est la bienséance et la maîtrise de soi qui prévaut autant que faire se peut : « *Je me tourne vers le Chef. Il maîtrise à grand-*

---

<sup>599</sup> A.S. Neill, *Libres enfants de Summerhill*, Paris, Maspero, 1971.

<sup>600</sup> Dans la collectivité pédagogique de Makarenko, les enfants sont organisés en détachements, permanents ou temporaires en fonction des tâches qui leur sont attribuées, les colons exercent alors tous d'une manière ou d'une autre une forme de responsabilité à l'égard de la collectivité toute entière. Comme le décrit Makarenko : « Grâce à ce système, la majorité des colons ne participait pas seulement au labeur ouvrier mais également aux fonctions d'organisation. [...] Ainsi s'était formée à la colonie une chaîne très compliquée d'interdépendance, qui ne permettait plus à aucun colon de se détacher de la collectivité pour la dominer. » ; Makarenko, *Poème pédagogique*, ouvr. cité, I.25, p. 221.

*peine sa nervosité. Ses doigts tapotent son petit carnet vert.*<sup>601</sup> ».

Tout au long du combat l'adulte esquivait les coups et retenait les siens, tandis que l'adolescent cherchait d'emblée à lui faire mal, lui fonçait dessus et essayait de lui rentrer dedans sans réfléchir. Finalement tout cela ressemble davantage à une corrida qu'à un combat de boxe puisque le chef Michel laisse Dastoc se fatiguer avant de le mettre au tapis à l'instant qu'il choisira, et l'amènera à abandonner. Comme ailleurs dans l'œuvre de Joubrel, l'enfant est caractérisé par sa violence, son aveuglement, la force et la puissance de ses passions, là où l'adulte apparaît toujours comme un être de maîtrise, ferme et décidé, qui s'appuie sur une technique aux motifs bien éprouvés. Là encore l'enfant n'est pas encore un homme, il n'apparaît que sous des traits qui oscillent entre l'animalité et l'irréflexion. Par manque de développement de son esprit il ne sait pas maîtriser à bon escient ce corps qui est le sien et qui le déborde souvent de toute part, qu'il s'agisse de sa puissance physique ou de sa pulsion sexuelle. L'enfant se définit par ce qu'il n'est pas encore, en référence à cet adulte dont le calme et la maîtrise lui assurent une puissance et une supériorité bien réelle.

C'est d'ailleurs ainsi que le Chef du centre présente après coup l'idée de ce combat, comme une décision où chaque élément était bien pesé en vue d'obtenir un résultat déterminé capable de renforcer et d'asseoir un peu plus la position des adultes :

*Dites-vous bien, me répond-il, que je n'ai accepté le principe de ce combat que parce que j'étais certain du résultat. Je connais la nervosité de Dastoc et le calme de Michel. À force à peu près égale, le second devait nécessairement l'emporter sur le premier.*<sup>602</sup>

La différence entre l'adulte et l'enfant est toujours présente, leur égalité n'est que formelle, feinte. Elle est plus un effet d'annonce qu'une réalité, que ce soit à l'intérieur du centre comme à l'extérieur. C'est ce dont Joubrel ne se cache pas lorsqu'il revient dans le récit avec le chef du centre sur l'utilisation de cette méthode pour clore le chapitre :

*Je ne pense pas, notez-le bien, que ce moyen soit à imiter. Nous sommes les chefs. Nous devons le rester. Les équipiers ne sont pas nos égaux. Ce n'est pas « à la loyale » que doivent se régler d'ordinaire nos différends.*<sup>603</sup>

Il n'y a donc pas, contrairement à ce que prétend avoir trouvé Makarenko dans le corps à corps avec Zadorov, de rapport proprement personnel voire authentique entre l'adulte et l'enfant. La différence est maintenue, elle est constitutive de l'éducation qu'il s'agit de donner aux enfants et apparaît d'une certaine manière comme le socle sur lequel peut s'opérer la rééducation. Adultes et enfants sont radicalement différents et cette différence en masque une autre, sous-jacente mais qui structure toute

---

<sup>601</sup> Joubrel, *Ker Goat*, ouvr. cité, p. 156.

<sup>602</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>603</sup> *Ibid.*

l'idéologie que l'on peut voir à l'œuvre chez Joubrel, il s'agit de la différence de milieu.

C'est là un point spécifique de la pensée de Joubrel qui maintient de manière constante une hétérogénéité entre le milieu de l'enfant à rééduquer et celui des adultes avec lesquels il a à faire dans le domaine de l'inadaptation. Comme il le fait dire au chef de centre dans la description qu'il donne de Dastoc, la différence entre ce dernier et l'un des chefs scouts qui travaille à Ker Goat est nette. Ainsi, si « *Dastoc est un dur, il a longtemps travaillé sur les chantiers comme manœuvre, à Nantes... il se croit "un gars du milieu".*<sup>604</sup> », le jeune chef scout avec lequel Joubrel converse quelques pages plus haut est quant à lui un jeune bachelier en philosophie, qui a étudié la psychologie et a suivi un stage de formation de rééducation à l'école de Montesson<sup>605</sup>.

De la même manière dans un autre roman publié en 1953, *La pierre au cou*, Joubrel fait le récit de la fondation et des difficultés auxquelles doivent faire face un jeune couple de scouts qui, aidés de deux amis, tentent de faire vivre un centre de rééducation au sortir de la guerre. La différence d'origine sociale et les différences idéologiques qui en découlent, ne sont que rarement évoquées explicitement dans les – nombreux – articles et les essais que Joubrel consacre au métier d'éducateur et aux qualités qui lui sont nécessaires, mais dans le roman elles affleurent et se lisent plus facilement.

Ainsi le jeune chef de ce roman, Renaud, a laissé derrière lui la carrière de juriste – tout comme Joubrel lui-même en 1939 – que lui promettaient son milieu et sa position sociale, ce qu'il semble regretter dans un passage du récit lorsque, revenu dans son milieu d'origine à l'occasion du mariage de son frère, il fait un parallèle entre ce qu'il est devenu et ce qu'il aurait pu être<sup>606</sup>. C'est qu'il provient d'un milieu « normal » qu'il n'aurait peut-être pas dû quitter, et qui en tout cas s'oppose nettement à celui des enfants dont le contact l'éloigne progressivement, même malgré lui, et finit même par le désadapter de la société normale – comprenons petite bourgeoise – qui est la sienne. Les atermoiements de ce chef de centre se décrivent alors ainsi sous la plume de Joubrel :

*Il aurait dû faire plus d'efforts pour ne pas se désadapter de cette société normale, normale, au lieu de jouer orgueilleusement un rôle !*<sup>607</sup>

À l'inverse, les enfants ne viennent jamais bien loin du « Milieu », compris d'un bout à l'autre de son œuvre par Joubrel en son sens argotique comme le lieu des malfrats, de l'illégalité et de l'immoralité. Régulé par des mœurs, des coutumes et des codes que Joubrel, comme les autres braves gens, ne peut que deviner, ce milieu risque sans cesse d'avaloir ses propres enfants, en les inscrivant dans une

---

<sup>604</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>605</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>606</sup> H. Joubrel, *La pierre au cou*, ouvr. cité, p. 184 et suivantes.

<sup>607</sup> *Ibid.*

déchéance morale presque inéluctable et en rendant les efforts des rééducateurs de tous poils sans efficace. Provenant « du Milieu » comme le Dastoc de *Ker Goat* qui défie les chefs scouts, l'enfant inadapté doit être extrait d'un déterminisme qui pèse sur lui de manière presque fatale, avant même toute tentative. Comme on peut le lire dans les contorsions psychologisantes de Renaud, le personnage central de *La pierre au cou* :

*Mais tous les efforts pour lui arracher des adeptes sont par avance voués à l'échec. Car qui en fait vraiment partie ne veut pas, ne peut pas changer. Ne sont elles pas dérisoires ces prétentions de « réadapter socialement » certains révoltés ? Ils les méprisent les « honnêtes gens » ! comment se laisseraient-ils intimider par eux ?<sup>608</sup>*

Ce qui importe ici pour nous ce ne sont pas les préjugés en vogue dans le milieu de la rééducation des années cinquante, ni que Joubrel pense qu'il soit possible ou non de faire évoluer ces enfants. Ce qui est important est bien plutôt sa manière de considérer qu'il y a des milieux hétérogènes, clos, presque hermétiques et que dans une conception eschatologique comme la sienne, c'est en faisant changer les enfants de milieu que l'on peut espérer les sauver.

En cela Joubrel s'avère exemplaire de l'idéologie dominante dans la rééducation où changer de milieu consiste à faire passer l'enfant d'un *milieu pathogène* – la famille, liée le plus souvent dans l'imaginaire qu'il développe dans ses récits à la ville, l'usine, la promiscuité, l'insalubrité et la corruption morale qui s'y développent – à un *milieu édénique* – le centre de rééducation et sa vie en plein air, sa purification du corps et de l'esprit (l'obsession chez Joubrel de « l'hébertisme », tout autant que sa hantise de la frénésie masturbatoire des adolescents), pour être ensuite apte à vivre dans un *milieu normal* – la société, acceptant au passage sa hiérarchie et sa propre place dans cet édifice.

On est loin d'une conception comme celle de Makarenko par exemple – et autrement encore chez Deligny – où la colonie est un collectif qui vise à inventer de nouveaux rapports entre les individus pour faire advenir de nouveaux citoyens et *in fine* une nouvelle société. Chez Joubrel, la vie dans le centre de rééducation vise à faire intégrer aux enfants, d'une manière originale et nouvelle – d'où l'importance de la *méthode* dans bien des passages de l'œuvre Joubrel contre la *technique* chez Makarenko – les exigences, hiérarchies et asymétries d'une société dont les valeurs et les normes leur préexistent. À l'instar de la rééducation toute entière, la méthode scout se veut une méthode nouvelle<sup>609</sup> capable de ramener des individus dans le giron des exigences normatives de la société.

---

<sup>608</sup> *Ibid.*, p. 226.

<sup>609</sup> Et Joubrel, n'hésite pas quelques pages plus tôt dans *Ker Goat*, à ranger le scoutisme au nombre des nouvelles « méthodes actives » d'éducation, et de souligner sa proximité avec les méthodes développées par Montessori à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Quitte à faire mentir la vérité historique et rapprocher des méthodes bien éloignées les unes des autres. En effet, alors que Maria Montessori développe des méthodes d'éducation à partir de l'observation d'enfants déficients et à leur destination, le fondateur du scoutisme, Baden Powell n'a pas destiné le scoutisme à l'éducation d'enfants délinquants – encore moins la branche française de son œuvre. Mais une fois n'est pas coutume et pour les

Dans son idéal, elle peut même devenir une manière de régénérer moralement la société en formant une élite<sup>610</sup>. Appliquée à la rééducation, la modification qu'elle opère chez l'individu peut le faire changer de statut au fil des ans, le faire en quelque sorte monter en grade, de « cul de patrouille » à chef d'équipe, puis chef scout ou rééducateur propre à incarner et à transmettre ce schéma social préétabli. Mais ce faisant, il faut noter que le centre de rééducation devient à lui seul un autre milieu, qui ne correspond ni au milieu d'origine des enfants, ni à celui des adultes.

Pour le montrer Joubrel ne cesse dans ses récits de nourrir ses descriptions d'oppositions binaires, presque caricaturales, dont le fond moral est presque tout le temps évident. Ainsi à la ville trop agitée, dont les quartiers populeux grouillent d'une surpopulation qui ne génère que des promiscuités malsaines et contre-nature, s'oppose la nature, farouche mais simple, fraîche et pure, dans laquelle enfants et adultes sont à nouveaux plongés. Alors que le travail de la ville n'est fait que de rapports superficiels – dans le monde petit bourgeois – et de gestes tronqués de leur réalisation finale – dans l'usine qui attend la majeure partie de ces enfants devenus adultes – le travail au centre est fait pour subsister et marque un affrontement avec la nature noble et sincère, qui purifie le corps autant que l'âme. Si les corps sont à l'étroit dans la ville et s'asphyxient de tous les miasmes exhalés par les véhicules et les fabriques, une fois dans le centre ils sont ouverts par le travail de plein air et les grands jeux, fait de forêts profondes, de champs à perte de vue et de ciel étoilé. La régénération morale passe inévitablement par celle du corps qu'il s'agit de rendre plus fort et plus sain. L'hygiène et la santé sont des gages de progrès, tout comme la courbe de poids de chacun des colons.

Le centre lui-même apparaît comme un nouvel Éden, un milieu clos dans lequel adultes et enfants vivent, les premiers ayant à charge de montrer par leur exemple quotidien la voie de la force physique et morale.

Parmi les nombreux exemples que l'on peut tirer des récits de Joubrel, il suffit de considérer la manière dont sont traités les mariages dans son roman de 1953, *La pierre au cou*, pour prendre la mesure du changement que la vie dans un centre doit produire même sur les adultes. Dans ce roman, Joubrel met en scène le mariage du frère du fondateur du centre, Renaud. À cette occasion, ce dernier retrouve pour la première fois depuis de longues semaines, le milieu petit bourgeois qui est celui de ses origines. C'est là qu'il prend la mesure de son inadaptation grandissante. Au-delà de sa

---

besoins de sa propre cause, Joubrel enrôle sous sa bannière ce qui passe à l'époque pour novateur et efficace. Ce qu'il met dans la bouche d'un des chef scout du centre lorsqu'il se met en scène discutant avec lui :

« – Enfin, je vois que vous êtes partisan, sans réserve, de ces « méthodes actives » ?

– Si j'en suis partisan, Monsieur ? Mais elles s'imposent partout ces méthodes !... Le scoutisme, ce n'est pas autre chose qu'une méthode active... Baden-Powell, dans son premier livre, souligne lui-même sa similitude de pensée avec Mme Montessori. Lui-même, avec sa première troupe de Londres, a rééduqué de jeunes chenapans, des voyous de la banlieue... » ; *Ker Goat*, ouvr. cité, p. 54.

<sup>610</sup> C. Guérin, « De l'élitisme au scoutisme paradoxal », dans M. Gardet et F. Tétard (dir.), *Le scoutisme et la rééducation dans l'immédiat après-guerre : lune de miel sans lendemain ?*, ouvr. cité.



personnalité, c'est son rapport à son propre milieu qui a été modifié par la vie qu'il a choisie au service des enfants inadaptés. Il ne le reconnaît plus, pas plus qu'il ne s'y reconnaît, et la conclusion qui en découle prend les traits d'une pure et simple condamnation morale, à la suite de laquelle le nouveau mode de vie qui est celui du centre s'en trouve logiquement exalté :

*Vite lassé, il avait observé les jeunes filles que le décolleté et le fard ne parvenaient pas à rendre séduisantes, méprisées par les danseurs et qui, sur leur chaise, simulaient une indifférence de compagnie. Puis les vieilles dames qui cherchaient à couvrir de leur jacassement le dépit de ces vierges tristes. [...] Non, non, il n'y avait rien à regretter !<sup>611</sup>*

À l'inverse, lorsque quelques temps plus tard l'un des éducateurs du centre, nommé Minier, se marie, le mariage est célébré dans le centre, dans la plus grande simplicité, et une joie simple rayonne sur le visage de la chacun, enfants et adulte accueillant celle qui dès lors va vivre avec eux et devenir une des leurs.

Joubrel dessine dans ses écrits une tension permanente pour chacun – adultes et enfants – entre le milieu d'origine et celui que l'on veut créer au centre de rééducation. Les uns comme les autres semblent devoir se départir des habitudes liées à leurs origines sociales pour prendre pied dans un milieu proprement endogène, où les codes et les mœurs possèdent une forme d'hermétisme qui garantit leur fonctionnement en son sein. Comme c'était déjà le cas chez Makarenko où l'apparat pseudo-militaire sert davantage à favoriser la cohésion et l'homéostasie à l'intérieur de la colonie, Joubrel insiste partout sur les mille et un détails propres à cette nouvelle vie dans le centre. Ce nouveau milieu est alors absolument nécessaire à la conversion morale de tous les individus qui y vivent et qui semble la finalité de la rééducation.

Mais, une fois que l'individu, après deux, trois ou cinq ans de vie dans le centre de rééducation, s'avère sauvé, il se montre en fin de compte particulièrement incapable de sortir de ce nouvel Éden. Devenu un enfant régénéré par les valeurs et l'exemple de jeunes chefs scouts dévoués et aux qualités morales rares, une fois son temps de peine purgé il lui devient difficile à lui aussi de retourner dans son milieu d'origine. C'est l'exemple particulièrement éclairant du héros de *Saint Florent la vie*, le jeune Michel Marchand, qui une fois sorti du centre de rééducation où il a passé plusieurs années se montre incapable de retrouver une vie normale dans son milieu d'origine.

Revenu chez lui, il trouve sa mère en robe de chambre sortant d'un lit sur lequel est assis un homme en bras de chemise qui le regarde avec hostilité. Lorsqu'il passe une après-midi avec sa sœur à la fête foraine celle-ci l'abandonne entre deux attractions pour la compagnie d'un jeune homme passablement louche, et le petit Michel Marchand ne peut s'empêcher de condamner les deux femmes les plus importantes de sa vie en leur imaginant des carrières de putains. Il cherche alors un peu de calme dans un bistrot, se pensant désormais assez grand pour venir prendre un verre, mais le regard et les

---

<sup>611</sup> H. Joubrel, *La pierre au cou*, ouvr. cité, p. 185.

insistances d'un vieil homme possiblement libidineux l'effraient à tel point qu'il en ressort la peur au ventre en prenant ses jambes à son cou. Il n'est pas jusqu'aux autres ouvriers de l'usine où il est embauché sur les recommandations du chef du centre de Saint Florent, qui lui font horreur par leurs discussions grossières et constamment centrées sur leurs appétits premiers. Le pauvre Michel, va de mal en pis dans ce milieu qu'il redécouvre avec d'autres yeux, jusqu'à ce que ses camarades d'usine, se moquant de la virginité que le jeune homme a eu le malheur de confesser, ne lui enduisent les parties génitales de graisse.

On est bien loin de la joyeuse camaraderie des garçons en culotte courte que Joubrel décrit complaisamment dans les précédentes parties du roman. Une fois encore, le salut viendra du centre de rééducation lui-même. Alors qu'il écrit au directeur pour donner et prendre quelques nouvelles, celui-ci lui demande s'il ne voudrait pas y revenir, en qualité de rééducateur cette fois-ci pour l'aider à ramener sur le chemin du salut d'autres enfants égarés. Et c'est sur les larmes de joie et l'émotion tremblotante du petit personnage faisant retour vers le centre, que se clôt l'histoire.

Au-delà de l'ironie facile avec laquelle il est possible de traiter le roman, il faut ici insister sur la manière paradoxale dont le centre a en fin de compte « désadapté » l'enfant au milieu qui est le sien. Littéralement converti à la morale et aux types de rapports instaurés dans le milieu de la rééducation, il se retrouve incapable de reprendre place dans la société. C'est là, de façon métaphorique, l'exemple même de ce que certains acteurs du domaine comme Le Guillant ou Deligny, reprocheront aux placements en maisons d'enfants et autres institutions de vie collective pour enfants inadaptés. En substituant un milieu, ses règles, ses codes, ses normes et ses valeurs, le risque est réel de voir les enfants « rééduqués » inaptes à la vie dans la société. Il est même possible d'aller plus loin et de se demander si, à terme, ce genre de rééducation ne vise pas purement et simplement à faire disparaître – sous couvert d'aide et de retour à une certaine valeur morale – le milieu d'origine, généralement populaire, des enfants inadaptés.

Contrairement à Deligny – et c'est ce qu'il faudra prendre le temps de développer dans la troisième partie de ce travail – le milieu apparaît chez Joubrel comme une notion statique, réduite à des oppositions binaires (milieu d'origine/milieu renouvelé ; ville/nature) face auquel l'action sur l'individu se résume à des oppositions tout aussi binaires (de la déchéance au sauvetage ; prison/vie ; échec/réussite ; santé/corruption...) ce qui maintient en permanence ses personnages dans des contradictions et des dilemmes desquels ils ne peuvent pas sortir, oscillant constamment entre espoir et désillusion. Joubrel met en scène des milieux fixes, schématiquement orientés en fonction des différentes possibilités de variation morale qu'ils offrent, et il concentre l'essentiel de son travail sur l'individu. Puisque l'individu ne peut se résumer à son milieu mais qu'il lui est parfaitement perméable, on doit agir sur le cœur du sujet et le faire basculer d'un état moral à un autre en le faisant passer d'un milieu à un autre.

Mais la marque du milieu n'est-elle pas trop forte ? Le milieu d'origine des enfants ne laisse-t-il pas une marque indélébile sur chacun, contre laquelle il est parfois trop difficile, voire impossible de lutter ? Le milieu trace bien souvent des destinées et c'est là que se dessine la tâche immense de la rééducation pour Joubrel, en même temps que sa plus grande prétention : s'opposer à un déterminisme qui semble s'imposer comme un destin. C'est l'une des questions qu'il met constamment dans la bouche de ses personnages et qui revient souvent dans les débats qui alimentent le monde de la rééducation à l'époque. Joubrel la pose d'ailleurs en ces termes dans l'esprit du chef scout, Renaud, lors de ses moments de doute et d'abattement :

*était-il possible de détourner le cours de certaines destinées ? Était-ce même la peine d'essayer ? [...] Modifie-t-on jamais les individus ?*<sup>612</sup>

Face à cette étanchéité des milieux et à la part de déterminisme qui semble s'y accrocher, Joubrel ne trouve d'issue qu'en prenant une position là encore franchement inspirée de l'évangélisme dont il fait preuve dans la plupart de ses positions théoriques. Pour le dire autrement, afin d'atteindre la conversion de l'individu nécessaire à son relèvement moral et face à la réussite parfois aléatoire des méthodes de la rééducation – fussent-elles les plus nouvelles et novatrices – il faut croire. C'est la croyance, un véritable acte de foi dans le travail rééducatif en fin de compte, qui doit soutenir l'action de celui qui veut faire face au déterminisme qu'impose le milieu. Si le milieu inspire le plus souvent une fatalité que son hermétisme renforce, il n'en faut pas moins croire qu'à force de soins, d'attentions, d'amour et de méthodes, il est possible de le battre en brèche. Là encore, l'éloquence de Joubrel l'affirme sans ambages lorsqu'il s'agit de dissiper les doutes de son personnage :

*Une fois encore, il pensa à son professeur d'anglais et s'accrocha à la position inverse : ne pas croire au déterminisme, à la fatalité des conduites ; tout en admettant qu'il y a des terrains vulnérables ou résistants à la maladie, se persuader que les conditions de vie qu'on pourrait offrir à ces jeunes influenceraient de façon décisive leur comportement à venir ; se dire que les bons remèdes agissent moins, mais agissent tout de même sur les constitutions fragiles s'ils sont administrés de bonne heure.*<sup>613</sup>

### 2.2.3. Cesbron : affronter le pécheur pour sauver l'enfant

Gilbert Cesbron (1913-1979), est un auteur catholique dont ont entendu parler bon nombre des personnes qui ont travaillé dans le domaine entre les années cinquante et soixante-dix. Ami du juge Chazal, il a lu et rencontré Henri Joubrel et a passé plusieurs jours dans un centre de rééducation de l'époque au début des années cinquante pour rédiger un roman qui fera date non seulement auprès du grand public – contribuant ainsi largement à donner une vision de l'enfance inadaptée à l'époque –

---

<sup>612</sup> H. Joubrel, *La pierre au cou*, ouvr. cité, p. 227.

<sup>613</sup> *Ibid.*, p. 229.

mais qui influencera également plusieurs générations de travailleurs sociaux travaillant à l'intérieur du champ.

Après avoir fait ses études au Lycée Condorcet puis des études supérieures à Paris qui le destinaient à entrer au Conseil d'État, il entre à la radio où il mènera une longue carrière de directeur des programmes. Parallèlement à celle-ci, c'est surtout un écrivain qui connaît le succès dès son premier roman en 1944, *Les innocents de Paris*. Né et élevé au cœur de la petite bourgeoisie catholique parisienne, il fait figure d'auteur à succès dont la sensibilité « sociale » le pousse à s'intéresser à des thèmes comme les prêtres ouvriers (*Les saints vont en enfer*, vendu à plus d'un million et demi d'exemplaires) ou les enfants en danger (*Chiens perdus sans collier*, près de quatre millions d'exemplaires vendus).

Au-delà de la manière dont il a constitué ce dernier roman et des sources qu'il a utilisées, il s'avère à la lecture de *Chiens perdus sans collier* que Cesbron connaît les codes et les poncifs qui ont cours dans le milieu de l'enfance inadaptée à l'époque. En retour, la célébrité de son ouvrage et son impressionnant tirage vont probablement contribuer à les asseoir définitivement. C'est à cet égard que les similitudes avec les romans de Joubrel sont nombreuses et éclairantes pour la compréhension du texte qui se construit et qui se véhicule progressivement autour de l'enfance inadaptée, c'est-à-dire la manière dont le domaine se raconte, comment naît et se développe ce que l'on pourrait appeler « le roman de la rééducation ».

Celui-ci s'éloigne progressivement de celui de la période précédente, celle des années trente, au cours de laquelle on agite le scandale et où l'enfance devient une cause à défendre dans un environnement social et politique plus marqué. L'enfance était un combat, ou plus précisément un étendard au nom duquel réclamer un progrès social, un changement institutionnel, législatif et politique. Au fil des années cinquante s'impose progressivement une autre conception de l'enfance inadaptée, qui s'articule autour de nouvelles images et de nouveaux thèmes qui sont repris dans les articles de journaux, dans les revues spécialisées, au cinéma et dans les romans, et qui permettent d'identifier un nouveau socle d'idées autour desquelles se constitue une pratique, où émergent de nouveaux métiers, de nouvelles techniques, mais également où se modifient les législations.

Sur le plan politique, la reprise en main du domaine par les conservateurs à partir de 1948 montre un double visage. D'une part elle permet d'afficher clairement un conservatisme idéologique qui se traduit par une volonté de « protéger » l'enfant à tout crin. Ce qui se traduit par une volonté de contrôler ses lectures, ce qu'il voit au cinéma ou encore la musique qu'il écoute ou les bandes dessinées qu'il aura sous les yeux. En cela les liens entre Joubrel et Daniel Parker, le président du Cartel d'Action Morale, sont tout à fait significatifs, comme la manière dont sont traitées dans les revues du domaine les plus conservatrices comme *Rééducation* le cinéma de James Dean ou le jazz. D'autre part il s'agit d'afficher une modernité décisive grâce aux techniques utilisées, appuyées sur une science en pleine essor comme la neuropsychiatrie infantile, afin d'assurer l'idée d'une rupture

décisive avec la période précédente, celle des cachots et des bagnes d'enfants.

Le roman de Gilbert Cesbron puise à ces différentes sources, pour rassembler un certain nombre de clichés et d'idées glanées çà et là dans le domaine de la rééducation naissante. L'ouvrage est organisé autour de la figure de plusieurs enfants dont Marc, l'un des héros, un enfant qui vit dans un quartier populaire de la périphérie parisienne, dans une seule pièce avec son petit frère, sa mère et son père alcoolique. À la suite de bien des péripéties et d'émois larmoyants, Marc est arrêté pour le vol – plus précisément pour avoir tenté de voler – d'un panier de pommes. Le motif est volontairement futile, probablement pour insister sur la disproportion entre l'insignifiance d'un fait et l'ampleur de ses conséquences, potentiellement catastrophiques. Il sert ainsi à montrer l'importance centrale d'une justice attentive et adaptée à l'enfant, tout comme la nécessité de structures d'accueil renouvelées, véritablement rééducatives et non plus simplement répressives comme pouvaient l'apparaître les anciennes maisons de corrections. Mais la scène peut également se lire comme une référence directe au fond chrétien qui anime à la fois Cesbron et une partie de la rééducation. Le petit Marc reproduit ainsi le geste d'Augustin, voleur de pommes célèbre depuis le récit et l'examen moral qu'il en fait dans *Les Confessions*<sup>614</sup> et qui n'est probablement pas une référence inconnue de Cesbron.

Dans la suite du roman, malgré le travail de quartier que tente de faire un jeune avocat et d'autres jeunes adultes qui essaient de faire de la prévention auprès de Marc et d'autres jeunes de son âge en travaillant directement avec eux et leurs familles dans leur propre quartier, le garçon découvrira la détention préventive, les couloirs du palais de justice, la raie de cheveux blanche et ondulante du bon juge pour enfants en fin de carrière et le centre de rééducation modèle où officient des chefs scouts compétents et fraternels. Il faut noter que dès le début du roman, le travail du jeune avocat repose sur une image déjà révélatrice. Celui-ci cherche à aider le petit Marc dans sa famille où il vient parler avec sa mère, au bistrot où il le retrouve avec ses amis du quartier, dans la rue où il le cherche le soir alors que celui-ci ne vient pas au rendez-vous fixé, et d'un de ces lieux à l'autre se dessine une sorte de continuum des lieux défavorables à l'enfant.

On ne retrouve pas à toutes les pages de Cesbron la même méconnaissance, voire le mépris, des couches populaires que l'on trouve chez Joubrel, mais il partage avec lui la même condamnation des lieux de perdition qui leur sont propres. Si Cesbron prend plus largement en compte le contexte social voire politique dans lequel se pense l'enfance inadaptée, il déplace le cadre et déploie toute une panoplie d'arguments moraux pour en faire le procès devant le tribunal des consciences. Là, il n'est rapidement plus question de politique mais d'un dilemme moral indépassable au sein duquel il semble bien impossible de sortir et où les innocents de tous bords sont les premières victimes :

*Je vous regarde et je ne peux rien pour vous, moi non plus. Nous ne pouvons rien pour vous. Nous sommes innocents : nous n'avons séduit, abandonné, réduit au désespoir*

---

<sup>614</sup>Augustin, *Les confessions*, Paris, GF, 1964, II.4.

*personne. Ce n'est pas notre faute, s'il y a des enfants et des chiens perdus ! Et des filles enceintes qui se noient ! Et des pères qui tuent leur gosse à coups de talon ! Ce n'est pas notre faute s'il y a des taudis, des bistrots, du chômage, et des gosses qui volent et se prostituent !*

*– Alors si ce n'est pas du tout votre faute, pourquoi le criez-vous si fort ? Si vous êtes tout à fait innocents, pourquoi cela vous empêche-t-il de dormir ?<sup>615</sup>*

De manière similaire, rares sont les passages où Joubrel effleure les causes ou les solutions proprement politiques à la situation des enfants en danger. Lorsqu'il les évoque de manière timide, il revient très rapidement aux individus et aux méthodes à employer pour les sauver de tant de misères. Même s'il ne semble nulle part vouloir changer une société qui génère de tels états de faits, Cesbron identifie quant à lui rapidement la misère (le taudis, le manque d'argent, d'espace, de travail, d'instruction ou d'hygiène) comme l'une des causes fondamentales de l'inadaptation. Moins marqué par le discours scientifico-technique de l'époque il n'en reprend que peu les poncifs et garde un discours très empreint de catholicisme social, celui-là même qui lui faisait louer l'œuvre des prêtres-ouvriers dans son précédent roman à succès, *Les saints vont en enfer*.

C'est dans ce cadre qu'une scène s'avère particulièrement intéressante pour notre propos puisqu'elle reprend bien des traits du combat entre l'adulte et l'enfant déjà présent chez Makarenko ou Joubrel. Il s'agit d'un combat de boxe entre Darrier, le jeune avocat désireux de sauver le petit Marc et le « Caïd » qui règne sur le groupe d'enfants. Moment crucial et représentatif à bien des égards dans les ouvrages de l'époque qui tourne à l'avantage de l'adulte et lui fait emporter l'adhésion du reste du groupe d'enfants.

Cette scène est placée peu de temps après le début de l'ouvrage et reprend la fonction inaugurale déjà présente chez Makarenko. Elle apparaît spontanée et ouvre sur quelque chose, à minima sur un lien entre l'adulte et l'enfant qui se font face, ou plus encore entre l'adulte et les enfants qui assistent à la scène. Cela alors que chez Joubrel, placée dans la troisième partie du récit, elle apparaît comme un fait de méthode qui vient clore une situation délicate, la mutinerie naissante des enfants du centre de rééducation. Dans le roman de Cesbron, elle arrive alors que Darrier tente de convaincre un petit groupe d'adolescents de fonder un club, avec cartes d'adhérents et lieu propre. Lui et deux autres adultes attendent les enfants dans la nuit, dans un bistrot de leur quartier et sont d'emblée présentés comme représentant chacun une vertu chrétienne dans le monologue du jeune avocat :

*Voilà, pense Darrier, François, c'est la foi, Claude l'espérance ; et je ne crois qu'en la charité bien ordonnée. Ah ! J'ai rudement bien été élevé...<sup>616</sup>*

L'écart de conditions et de milieux de vie est criant et ne cesse d'être souligné. Certains des enfants

---

<sup>615</sup>G. Cesbron, *Chiens perdus sans collier*, ouvr. cité, p. 193.

<sup>616</sup> *Ibid.*, p. 49.

sont là, presque tous, mais il manque Marc, le petit pour lequel s'inquiète le plus Darrier et qu'il semble vouloir sauver à toute force. Il manque également celui qui passe pour le chef de ce petit groupe et que Cesbron appelle « le Caïd ». Sans la participation de celui-ci rien ne sera possible de la part des autres enfants, encore moins concernant Marc. L'équation est simple : il faut affronter l'un pour sauver l'autre.

L'avocat quitte le petit groupe et part à la recherche de Marc qui n'est ni chez lui ni ailleurs mais dans une usine dans laquelle les enfants s'évadent en quelque sorte. C'est là d'emblée l'un des points communs des enfants en danger tels qu'ils sont décrits dans la littérature de l'époque – et même pensé dans la réflexion et le travail des spécialistes de l'enfance. Ceux-ci sont toujours en quelque sorte sans lieu propre : ils n'ont pas de chambre chez eux, pas d'école puisqu'ils en sont la plupart du temps en rupture de ban, et n'ont pas d'endroit pour se retrouver. Alors ils traînent dans les interstices, ceux où l'on ne vit pas mais où l'on passe, tout comme ceux où l'industrie des hommes a laissé quelques ruines ou qu'elle n'a pas encore envahie. C'est la rue avant tout, l'usine désaffectée comme celle où Antoine Doinel trouve refuge pour dormir après être parti de chez lui dans les *Quatre cent coups* de François Truffaut, jusqu'aux couloirs du Palais de Justice chez Cesbron ou les terrains vagues comme celui qui jouxte l'immeuble où habitent les familles d'une bande d'enfants dans une nouvelle de Deligny, « La lézarde<sup>617</sup> ».

La question du lieu et la manière de les décrire, comme de les utiliser, est centrale dans les récits de l'époque et nous donne déjà des indications sur les arrière-fonds idéologiques qui animent les différents auteurs. Chez Cesbron, comme chez Joubrel, le lieu revêt une valeur morale. Il fait fi par exemple de l'importance de la rue comme lieu de vie et de socialité, comme le bistrot ou l'usine. Nous sommes déjà dans un schéma libéral ou pour le moins bourgeois qui enferme l'individu dans des espaces clos et séparés au sein desquels il serait censé évoluer en adoptant à chaque fois une identité sociale différente.

Ainsi le petit Marc est un fils dans la maison de ses parents, un enfant en danger dans les couloirs du tribunal, un gamin dangereux dans les rues sombres de la ville... C'est une sorte d'assignation par le lieu que l'on retrouve totalement inversée chez Deligny, qui pense et exploite d'un bout à l'autre de sa réflexion la question du lieu. Dans ses récits, comme dans sa pratique, l'individu développe des socialités différentes en évoluant de lieux en lieux, dans chacun d'entre eux comme dans les interstices entre les uns et les autres. C'est l'un des principes de la Grande Cordée où le changement de lieu est au cœur du travail effectué avec les adolescents caractériels qui lui sont confiés. C'est également l'un des aspects fondamentaux des foyers de prévention que Deligny a montés à la fin de la guerre à Lille où il s'agissait avant toute chose d'investir ces lieux-là, les lieux propres aux enfants auxquels on

---

<sup>617</sup> F. Deligny, « La lézarde », dans H. Bourdens, P. Ollivier, J. Ollivier, F. Deligny, *Récits des quatre coins du monde*, Le chardon rouge, Paris, 1949, pp. 95-126.

s'adresse, et plus encore les « non-lieux » dans lesquels leur abandon et leur errance pouvaient les placer. Ainsi la prévention à Lille se faisait dans le quartier des enfants, voire directement dans les remparts abandonnés, désaffectés, inusités, vidés de leur usage et pourtant remplis de toute la socialité que les enfants voulaient bien y mettre. C'est un des aspects qu'il faut garder en tête et sur lequel il faudra revenir plus longuement dans le texte même de Deligny, parce qu'il est essentiel à sa pratique comme à sa réflexion, et constitue l'un de ses aspects le plus spécifique. Pour le dire plus clairement disons que Deligny questionne sans cesse la manière d'habiter, c'est-à-dire d'occuper des lieux en les intégrant à des formes de vie.

Dans le roman de Cesbron, le jeune avocat arrive sur une scène, qu'il présente comme un tableau, où le jeune Marc prête serment, debout face au Caïd qui est assis entre deux autres garçons. Là encore, c'est la question du « Milieu » qui revient et la manière dont celui-ci est vu par l'écrivain catholique n'est pas sans rappeler les poncifs déjà croisés chez Joubrel. Déconsidéré, compris comme un monde souterrain de malfrats et de petits voyous, c'est visiblement la fonction du personnage du Caïd que de le rappeler d'un bout à l'autre du roman, renforçant l'association courante entre bande de jeunes et délinquance<sup>618</sup>. Derrière la misère semble en effet guetter la délinquance et c'est un des lieux communs de l'époque que de les associer dans une sorte de continuum qui s'impose à l'individu avec tout le poids de la nécessité. L'arrière-plan idéologique est le même chez Cesbron que chez Joubrel : on ne peut rompre avec cette nécessité qu'en sortant de son milieu, c'est-à-dire en conjuguant l'action salvatrice d'un Éden rédempteur (le centre de rééducation) et d'apôtres mus par une vocation indéfectible (les rééducateurs). Chez l'un comme chez l'autre, les individus restent constamment situés dans la hiérarchie sociale et les rapports sociaux qui en découlent, énoncés par la morale du temps.

Dans leurs descriptions se lient alors constamment deux choses. D'une part la description du caractère des personnages. Ramenés à un trait saillant de leur tempérament, chaque personnage est en quelque sorte un exemplaire – presque un idéal-type wéberien – des nomenclatures dans lesquelles sont rangés les différents possibles. À titre d'exemple dans le roman de Cesbron, l'enfant qui meurt de fièvre incarne la peur et la lâcheté, alors qu'un autre sera « l'enfant du malheur », un autre « l'indomptable » et un autre encore « l'enfant sauvage ». Ainsi décrits et caractérisés, au sens premier de ce terme c'est-à-dire ramenés à un supposé caractère, ces personnages contribuent en retour à naturaliser les catégories dont ils sont censés naître, en les montrant « en acte » au cœur de la narration. À cela répondent les totems, noms et surnoms des chefs scouts en charge de leur rééducation qui renvoient à une même caractériologie morale, positivée cette fois-ci par les personnages de « Croc-Blanc » ou de « chef Robert ». On frise souvent la caricature et les marionnettes ainsi figurées et peintes grossièrement emportent facilement l'adhésion ou suscitent l'émotion. Si la ficelle est grosse, le roman

---

<sup>618</sup> Sur la récurrence de cette association et sa déclinaison à différentes époques et dans différents contextes, voir M. Mohammed et L. Mucchielli. *Les bandes de jeunes. Des « blousons noirs » à nos jours*, Paris, La Découverte, 2007.



donne surtout des gages au lecteur, des repères déjà adoptés ailleurs pour qu'il puisse classer chacun des personnages dans sa propre nomenclature morale.

En contrepoint, on aperçoit à quel point Deligny s'en démarque dans chacun de ses romans, et la manière dont ses personnages apparaissent à la fois plus étranges et plus réels. Il ne se contente jamais d'assigner une fois pour toutes à l'un de ses personnages un trait inamovible ou un aspect unique. Son utilisation du récit n'en fait pas des archétypes, pas plus que les situations qu'ils traversent, puisque ceux-ci relèvent d'un bout à l'autre de son œuvre du même procédé d'écriture : en rester à la surface, à l'extériorité. Si l'on se penche sur les personnages de ses récits, qu'il s'agisse d'Adrien Lomme ou de Clément Dur, ou de presque chacun de ceux qui peuplent ses innombrables récits et nouvelles, Deligny les nomme presque tous en déclinant leur état civil, nom et prénom, et se contente de décrire leurs actions, leurs gestes, mais très rarement leurs réflexions. Tout se passe comme s'il en restait constamment à la surface, cantonné à rendre compte de l'observable, de l'extériorité de l'individu et des événements avec lesquels il est aux prises. Il ne cherche jamais à montrer la nature réelle ou supposée de tel ou tel enfant, c'est-à-dire le caractère propre qui serait le sien *au fond* et qui l'animerait en quelque sorte de l'intérieur. Bien au contraire, ses personnages apparaissent le plus souvent comme totalement dépourvus d'intériorité et presque agis de l'extérieur à l'instar d'Adrien qui semble considérer sa propre mère avec une extériorité manifeste, dénuée d'affect, lourde d'étrangeté. Difficile de deviner le moindre sentiment entre les deux, l'un comme l'autre semblent ne pas se voir autrement qu'avec une forme d'étonnement, d'agacement tant cette étrangeté constamment présente sous la plume de Deligny paraît impensable dans les rapports entre une mère et son fils d'une dizaine d'années :

*La femme qui se lève le voit transi. On dirait qu'il vient d'arriver, qu'il a marché toute la nuit. Alors la mère qui n'a que cet enfant-là lui fait chauffer du lait. Il regarde la casserole, il regarde autour de lui, il guette, il a l'air de se demander pour qui, pour quel enfant, pour quel chat le lait est en train de tiédir, il peut même trembler s'il sent sa mère trop quiète dans son va- et-vient de tous les matins, trembler et pleurer. Elle lui donne une gifle. Elle bat l'air devant elle et sa main bouscule l'écharde vivante à la tête rousse.<sup>619</sup>*

Les personnages de Deligny apparaissent nettement plus déroutants, moins univoques et davantage pris par les situations qu'ils traversent et qui les traversent plutôt qu'identifiés d'un bout à l'autre du roman comme chez le cas chez Cesbron. Là, les personnages sont assignés à une nature, à des tendances pour reprendre les termes de l'époque, qui vont progressivement être utilisées d'une manière négative (pour le vol, la fugue...) à une manière positive, ce que les neuropsychiatres de l'époque et Joubrel à leur suite appellent couramment la « réversion des tendances ».

---

<sup>619</sup>F. Deligny, *Adrien Lomme*, ouvr. cité, p. 446.

L'examen des ouvrages de Makarenko, Joubrel et Cesbron indique que l'usage du récit dans le domaine de la rééducation de l'époque possède plusieurs caractéristiques que l'on peut dégager plus nettement ici, pour ensuite tenter de mieux situer l'usage et la forme du récit chez Deligny. Il ne s'agit pas tant ici de faire œuvre de critique littéraire et de dire ce qu'*est* le récit mais à quoi il sert dans le domaine, c'est-à-dire ce qu'il *fait* dans la constitution d'une institution et des idéologies qui la constituent, autant que ce qu'il permet d'en *dire*.

Sur un plan interne, le récit est utilisé contre le pédagogisme. C'est un outil d'écriture cohérent avec une pensée de l'éducation qui entend tirer son savoir directement de l'expérience. Pour ce genre d'auteurs, puisque l'éducation ne peut tirer ses connaissances des livres théoriques, le roman est une manière de rendre compte d'une connaissance immanente.

Sur un plan externe, plus que l'essai ou le traité, le roman permet d'apercevoir les idéologies sous-jacentes qui président à son écriture. C'est un objet qu'il s'avère utile d'examiner pour le philosophe afin de prendre la mesure du cadre idéologique d'ensemble qui entoure un auteur et de la manière dont les idées qu'il développe s'y insèrent, s'en réclament, le modifient ou entendent le soutenir. À l'examen, le roman permet de saisir la pensée d'un auteur dans la vision du monde plus globale qui est la sienne, c'est-à-dire essayant de restituer la finalité et l'arrière-plan qui sont ceux qui président à son écriture.

Dans le parcours de construction d'une institution comme celle de l'enfance en marge, et la constitution de l'armature idéologique qui va le soutenir et qu'il va exprimer, l'usage du récit permet également de diffuser et d'asseoir des idées, en constituant au fil de sa propre histoire des *topoi* autour desquels les auteurs doivent peu ou prou se situer. Qu'il s'agisse du corps à corps entre l'enfant et l'adulte ou des bienfaits purificateurs de la nature dans la rééducation des enfants délinquants, l'utilisation du récit permet de rendre compte, autant qu'il constitue ce genre de lieux communs propres à un domaine autour desquels et par rapport auxquels les acteurs doivent se regrouper et se différencier. Le lieu commun rassemble, autant qu'il sépare ; et si ce second point est le plus souvent passé sous silence, l'économie du texte qu'il dessine permet pratiquement d'identifier les positions des uns et des autres. L'institution, elle, se délimite en fonction des positions relatives les unes aux autres des acteurs qui s'y rapportent. Raison pour laquelle se contournent, ses délimitations également, tout comme les négociations avec ses marges et ses franges.

Cela étant, pour la plupart des acteurs qui veulent avoir voix au chapitre, il faut des repères par rapport auxquels se situe. Lorsque l'on parle de l'enfance en marge comme d'une institution, il faut comprendre qu'en son sein ses acteurs forment des thèmes, des sujets, qui prennent des positions plus ou moins centrales, qui se déplacent dans le temps et qui permettent aux uns et aux autres de se situer. De la même manière que les personnages en son sein peuvent apparaître comme ce genre de bornes,

les *topoi* qui y ont cours évoluent, ils changent en fonction des époques, des personnages et des circonstances, et sont la marque qu'une institution n'est pas qu'une entité fixée, toute entière occupée à sa propre reproduction, mais qu'elle est traversée par des courants, des champs de force ou d'intérêt qui évoluent et la modifient en partie.

La meilleure manière de voir l'importance de ces changements est d'observer la place – l'oubli ou la désaffection – des lieux communs qui ressortent ou non des débats du moment. De la même manière, certains acteurs apparaissent centraux puis sombrent dans l'oubli en fonction des déplacements qui ont cours. Pour employer la langue actuelle, c'est lorsqu'il y « a un sujet » que les individus qui prennent position autour de lui peuvent exister. S'ils se rapportent au sujet précédent ou à venir, s'ils sont en retard ou en avance sur leur temps, ils n'existent plus. Autrement dit, une institution fonctionne aussi dans le temps, dans son interaction avec les préoccupations de son époque et sa manière de les saisir, de s'y rapporter. En ce qui la concerne, si les débats ont lieu en dehors d'elle, s'ils lui échappent – bien qu'ils lui échappent toujours un peu – c'est elle qui est mise en danger. En d'autres termes, lorsque les débats qui la concernent ne l'agitent plus mais s'agitent uniquement de l'extérieur, et viennent à la heurter de front, c'est alors qu'elle est en danger. Pour le dire dans des termes althussériens, l'appareil idéologique d'État ne peut avoir d'existence et assigner les sujets que s'il est *positionné à la bonne place*, dans l'époque qui est la sienne et les représentations qui y ont cours.

Au-delà de ce qu'il nous permet de comprendre quant à la notion d'institution, l'examen de ces « romans de la rééducation » souligne également la manière dont le récit engage un rapport particulier au réel. Quels sont les rapports entre fiction et réel dans le roman ? Du récit des origines au roman de la rééducation, les histoires que l'on écrit ou que l'on raconte négocient toujours à nouveau frais leur propre rapport au réel. À quoi répond l'usage du récit dans une institution en construction, dans un domaine qui se veut essentiellement pratique, en prise avec l'expérience réelle de ses acteurs ?

Ce sont des questions qui se posent de manière constante dans un domaine où le savoir veut trouver une légitimité par les faits. Une fois ceux-ci constitués dans le récit, se pose la question de sa fidélité au réel, et le soupçon pèse sur l'artifice littéraire qui pourrait tordre le réel en vue de le faire correspondre à des idées antécédentes. C'est le jeu de dupes, jamais véritablement inaperçu, auquel se livre un auteur comme Joubrel dans ses propres récits. Mais, la question se pose avec beaucoup plus d'acuité chez un auteur comme Makarenko et, tout autant, chez Deligny.

Puisque l'usage du récit se fait au nom de la critique d'une écriture théorique et abstraite sur un sujet éminemment pratique, on en vient souvent à utiliser la narration comme manière d'appréhender le réel. Mais il est facile de faire du récit le décalque plus ou moins fidèle de la réalité, plus ou moins fiable. C'est le cas chez Makarenko où *Le poème pédagogique* semble la relation de son travail à Poltava sans que cela ne pose davantage de question à bon nombre de ses exégètes. C'est le cas pour

Deligny où bien souvent c'est des récits contenus dans *Les vagabonds efficaces* que l'on prétend connaître le travail qui a cours dans le COT de Lille, et plus encore celui qui anime « l'institution » qu'il attaque régulièrement sans prendre le temps ni le soin d'en dégager les traits précis.

C'est également le pacte que Joubrel entend instaurer d'emblée dans *Ker Goat* avec son lecteur pour donner plus de poids et d'impact aux idées qu'il développe. Mais, c'est en retour une manière d'appréhender le réel, les personnages devenant alors « plus vrais que nature », à tel point qu'il n'est pas rare que l'on oublie la nature elle-même au bout du compte. C'est la critique que Deligny adresse dans sa pratique du récit, critique qu'il ne thématise pas explicitement mais sur laquelle il développe une bonne part de son travail d'écriture. Sa propre écriture se démarque de plus en plus nettement de ces velléités de réalisme, en même temps qu'elle s'appuie de plus en plus nettement sur le souvenir des événements qui lui sont advenus. Au cœur de sa recherche, le travail sur sa propre écriture apparaît alors de plus en plus destiné non pas à témoigner mais à interroger le réel.

Après avoir montré comment lire l'époque et comment se développe l'écriture du domaine, il faut maintenant s'atteler à la question de l'écrire délinéen pour en montrer les spécificités réelles. Dans la période considérée, le travail et la pensée de Deligny sont tout à fait particuliers. En tant qu'éducateur mais aussi en tant qu'écrivain, il pense et travaille différemment des autres acteurs du domaine. Surtout, il écrit de manière différente, et c'est dans cette différence ou par le biais de celle-ci que l'on peut entreprendre de saisir l'intérêt philosophique de ses positions.

Ce que l'on entend maintenant montrer c'est qu'examiner l'écriture c'est examiner la pensée, que situer avec précision la première c'est montrer la cohérence et la vigueur de la seconde, pour répondre à une question que l'on peut formuler de la sorte : comment déterminer cet « écrire » délinéen et que vient-il indiquer, en philosophie, quant à sa pensée ?

## TROISIEME PARTIE : ECRIRE, DECRIRE : L'ECRITURE DE FERNAND

### DELIGNY

*Le fait est que j'ai « toujours » – depuis cinquante ans – vécu « en tentative ».  
Il me semble bien que l'ouvrage le plus ardu pour une telle démarche est d'élaborer  
une langue qui lui soit propre. »*

(...)

*Élaborer une langue propre à une tentative est un ouvrage bien ingrat.<sup>620</sup>*

### CHAPITRE V - DELIGNY, LE MAKARENKO FRANÇAIS ?

Entre la publication et le succès rapide de *Graine de crapule* en 1945 et celle, plus inaperçue d'*Adrien Lomme* en 1958, treize ans s'écoulent au cours desquels les positions de Deligny changent, tout comme évolue le domaine de l'enfance en marge. L'instituteur de la rue de la Brèche-aux-loups a quitté l'asile d'Armentières. Devenu éducateur chef puis directeur du COT de Lille, c'est un personnage connu du domaine, l'une des rares plumes qui détonnent dans la langue qui se constitue à l'époque, entre formalisme juridique, sensationnalisme journalistique et influence scientiste. Ses articles, publiés dans la revue de l'éducation surveillée, ou dans les revues *Enfance*, *Vers l'éducation nouvelle* ou les *Cahiers de l'enfance*, sont marqués par un ton et un engagement, clairement politique, qui détonne et le rend singulier.

Jusqu'où alors considérer que Deligny est en marge à l'époque ? Est-il en cela unique ?

Disons qu'au sortir de la guerre il est au diapason d'une époque où des individus jeunes s'engagent dans leurs disciplines respectives pour faire bouger les lignes, faire évoluer les positions législatives et institutionnelles. Même si l'on ne peut pas tout développer ici, il faut rappeler par exemple qu'à l'époque l'asile, devenu hôpital psychiatrique dans les années trente, est toujours régi par la même loi de 1838, et que plusieurs jeunes psychiatres s'engagent pour non seulement dégager l'institution de ses propres scléroses mais pour chercher, élaborer, proposer, mettre en œuvre d'autres manières de faire, d'autres méthodes, d'autres dispositifs. C'est en 1945 et 1947 qu'ont lieu les journées nationales de la psychiatrie qui donneront lieu à la rédaction d'un livre blanc auquel participent des psychiatres comme Le Guillant, Daumezon, Duchêne, Bonnafé ou Follin. Alors que pendant la guerre, à l'hôpital de Saint Alban, sous la direction de Bonnafé et Tosquelles, se dessinent les premiers linéaments de ce qui deviendra la psychothérapie institutionnelle, c'est tout un mouvement de médecins qui veut renouveler la psychiatrie pour lui faire dépasser l'aliénisme qui prévaut depuis plus

---

<sup>620</sup>Lettre à Marcel Gauchet, 19 Mai 1983, F. Deligny, *Correspondance des Cévennes, 1968-1996*, ouvr. cité, p. 1020.

d'un siècle. Autant de personnalités fortes et engagées qui reprendront débats et discussions jusqu'au début des années soixante, au sein du groupe de Sèvres entre 1957 et 1959 notamment<sup>621</sup>. Pour ne retenir qu'une partie des mouvements qui agitent la psychiatrie française à l'époque, il s'agit tout autant de la remise en question de l'aliénisme que des premières tentatives d'une réelle psychiatrie de secteur. Se posent alors un grand nombre de questions quant aux liens entre les différentes structures à créer, leur articulation avec l'hôpital, la formation des médecins comme celle des infirmiers, la place de la psychanalyse etc. Dans le domaine de la psychiatrie, ce sont de jeunes médecins qui accèdent aux responsabilités dans des établissements bien installés et dans de vieilles institutions. En leur sein, ils entendent en renouveler les méthodes et les conceptions, de la même manière qu'à l'extérieur ils participent activement aux commissions et organismes institutionnels où ils défendent le bien-fondé de leur travail pour obtenir autorisations et crédits. Mais leur activité ne s'arrête pas là puisqu'ils interviennent en nombre dans les revues, les ouvrages, les rapports où leur travail scientifique paraît pour soutenir l'ensemble de leur action. Pratique de terrain, activisme institutionnel, recherche scientifique, c'est un triptyque en place chez bon nombre de ces personnages hauts en couleur au sujet desquels on peut à bon droit reprendre le mot de Le Guillant lorsqu'il écrit : « A mon avis, l'unité de la pensée et de l'action est la marque des fortes personnalités »<sup>622</sup>.

Sans insister davantage sur l'histoire du mouvement psychiatrique au sortir de la guerre, le travail de plusieurs de ces psychiatres dans les institutions qui relèvent de l'enfance en marge (établissements mais aussi commissions diverses) montre bien la manière dont les différentes disciplines et fonctions se croisent et s'interpénètrent au sortir de la guerre. Les individus se connaissent et l'époque est au décloisonnement à tout prix des spécialités, des disciplines. On compare des techniques, on échange des résultats. On élabore des parallèles et, dans l'effervescence du travail constant de plusieurs des personnages de l'époque, les hybridations sont multiples, fécondes. L'époque est aux expérimentations hors catégories, aux essais hors nomenclatures, qu'il s'agisse de la fondation du premier CMP au Lycée Claude Bernard qui associe autour de Françoise Dolto psychiatrie, psychanalyse, pédagogie et prise en compte sociale de l'enfant ; ou des stages pour infirmiers psychiatriques qu'organisent les CEMEA et où se croisent médecins, animateurs ou psychologues pour changer la manière de voir et de vivre avec la folie. Dès lors, on aurait tort de faire de Deligny un héros solitaire et original, absolument marginal dans le domaine de l'enfance inadaptée, pris dans

---

<sup>621</sup>Sur l'histoire du groupe de Sèvres, et les différents mouvements de l'époque au sein de la psychiatrie française, voir Jean Ayme, *Chroniques de la psychiatrie publique à travers l'histoire d'un syndicat*, Toulouse, Érès, 1995 ; voir également le dialogue entre Roger Gentis et Jean Oury qui reviennent sur cette période, « Rencontre avec Roger Gentis et Jean Oury », *VST - Vie sociale et traitements*, vol. 125, no. 1, 2015, pp. 20-33 ; voir également Gabarron-Garcia, Florent. « Le psychiatre, l'infirmier, le fou et la psychanalyse. Pour une histoire populaire de la psychanalyse 2 », *Actuel Marx*, vol. 59, no. 1, 2016, pp. 26-41.

<sup>622</sup>L. Le Guillant, « Le pronostic des inadaptations », *Sauvegarde de l'enfance*, N°3-4, Avril 1950.

un corps-à-corps constant avec une forme aussi hypostasiée qu'inexistante de l'Institution, vulgate dans laquelle il s'est souvent reconnu et qu'il a contribué à alimenter bien des années plus tard. Si Deligny s'oppose à l'institutionnalisation, c'est-à-dire à la sclérose des individus pris dans des modes de fonctionnement régis de part en part par les institutions, il n'est pas étranger aux mouvements qui ont lieu, en leur sein, dans ses franges les plus actives. Il ne s'agit pas de dire que l'institution psychiatrique est dans son entièreté pleine de ce mouvement de recherche et de renouvellement, pas plus que l'enfance inadaptée par ailleurs, mais que Deligny se situe au cœur de ces mouvements par les positions qu'il tient, par les échos que celles-ci suscitent dans d'autres points du domaine et dans d'autres disciplines. Le fil des rencontres entre les différents personnages marquants de cette histoire dessine des réseaux, des constellations et des rapprochements qu'il est nécessaire de garder en tête pour prendre la mesure exacte de leurs travaux et de leurs réflexions.

## 1. SITUATION DE LA GRANDE CORDEE

Après la fermeture du COT de Lille en Avril 1946 il s'agit pour Deligny, très concrètement, de trouver quelque chose à faire dans un endroit ou l'autre de la France à une quarantaine de garçons qui ont quitté le centre en même temps que lui. Pour ce faire, l'idée est déjà claire dans son esprit, il s'agit avant tout de les disperser pour éviter le regroupement de « cas » tel qu'il est pratiqué généralement dans les institutions de protection de l'enfance, avec les conséquences aussi délétères que prévisibles qui ne peuvent qu'en découler.<sup>623</sup> À partir de là, Deligny mûrit lentement l'idée d'un nouveau type de prise en charge des adolescents auxquels il a déjà eu affaire, en partie au Pavillon III de l'Asile d'Armentières, en partie au COT ou dans les remparts du vieux Lille. Arrivé à Paris, l'idée d'un réseau de prise en charge qui puisse rompre totalement avec l'inscription des individus dans une même institution commence à prendre forme dans son esprit, et aboutira à la création en 1947 de la Grande Cordée dont les statuts seront déposés en Préfecture en 1948.

Si elle tire son nom du roman de Frison-Roche, la Grande Cordée est portée sur les fonts baptismaux par un groupe d'individus engagés et reconnus dans le domaine de l'enfance. Alors que Deligny, jusque-là instituteur, est détaché de l'Éducation Nationale auprès du laboratoire de psychobiologie dirigé par Henri Wallon à partir du 1<sup>er</sup> Octobre 1948 c'est ce dernier qui est le président de l'association qui compte entre autres Louis Le Guillant – qui en est également le médecin attitré – Hélène Gratiot-Alphandéry ainsi que Pierre Hirsch, ami d'université de Deligny qui en est le trésorier. Le principe de la Grande Cordée est relativement simple, il vise à créer des occasions de vie nouvelles pour des adolescents entre 14 et 21 ans, caractériels le plus souvent, délinquants à l'occasion, dans tous les cas lestés d'un passé institutionnel lourd, complexe et le plus souvent inextricable. De Paris,

---

<sup>623</sup>C'est Huguette Dumoulin qui raconte le mieux cet épisode dans le récit qu'elle fait, bien des années plus tard, en 2001 puis 2007, de sa première rencontre avec Deligny en Mai 1946, à Paris, et du travail qu'ils vont mener au sein de la Grande Cordée : « Fernand Deligny, que personne ne connaît parmi nous, explique alors qu'il dirigeait un Centre pour jeunes en difficulté qui vient d'être fermé (Il s'agit du Centre d'Orientation et de Triage de la région de Lille). Une quarantaine de gamins sont actuellement dans la nature, en grand risque d'être incarcérés car il n'existe aucune structure éducative capable de les accueillir... Pour l'administration, il faut bien les caser quelque part. (...)

La solution avancée par Deligny est de disperser les garçons, les fondre, littéralement, parmi les autres. Faire confiance, comme lui-même l'a déjà fait à maintes reprises, aux ouvriers qui vont encadrer les chantiers et assumer la formation des jeunes. (...)

En fait, les garçons iront se présenter individuellement aux différentes permanences de recrutement. Ils toucheront leur titre de transport et se retrouveront dans les différents trains qui les mèneront vers une nouvelle tranche de leur vie. (...)

Au cours de la « tournée d'inspection » que je ferai deux mois plus tard, aucun problème grave ne sera soulevé.

Au début de l'hiver, les chantiers terminés, chacun est reparti avec un diplôme et un peu d'argent. Deligny m'a dit plus tard qu'il n'avait plus entendu parler d'aucun d'entre eux. » ; Huguette Dumoulin, archives de la Grande Cordée, fonds privé, tapuscrit, pp. 5-7.



Deligny dirige les adolescents qui lui sont amenés vers les membres d'un réseau réparti sur toute la France où militants des auberges de jeunesse, membres du Parti Communiste ou simples particuliers, accueillent les enfants avec pour seule consigne de leur fournir le gîte et le couvert et de les faire partir s'ils dérangent<sup>624</sup>. La formule est nouvelle, elle fait appel à des individus qui n'ont pas pour métier, formation ou mission de venir en aide aux adolescents, bien au contraire, il s'agit en les insérant dans des conditions de vie diverses et variées de leur permettre de trouver celles à partir desquelles ils pourront construire – d'une manière ou d'une autre – une existence stable, en dehors des troubles qui les ont fait échouer d'institution en institution.

L'histoire de la Grande Cordée va se dérouler en deux temps. Dans un premier temps Deligny est à Paris et, avec Huguette Dumoulin, puis Josée Manenti entre autres, il mène la tentative depuis la capitale. Dans un second temps, de plus en plus touchés par les problèmes financiers et administratifs auxquels ils doivent faire face, Deligny et son groupe quittent Paris en Mars 1955 pour entamer une période d'itinérance qui va les conduire de la Haute-Loire à l'Allier, jusque dans les Cévennes où, avec le départ d'Huguette Dumoulin et de leurs deux filles pour l'Algérie, la Grande Cordée prendra fin en 1962.

Sans développer davantage sur l'histoire de cette tentative<sup>625</sup>, le registre des admissions tenu à jour et conservé par Huguette Dumoulin est utile pour prendre la mesure de sa réalité concrète. Si l'on suit les informations qu'il contient on s'aperçoit qu'entre 1948 et 1956, ce sont au moins 133 adolescents qui ont eu affaire à la Grande Cordée, pour des périodes qui varient entre quelques semaines et une année<sup>626</sup>. Les débuts sont relativement modestes, en 1949 seulement 6 enfants entrent dans le réseau, 7 en 1950. À cette époque, l'association existe mais n'est pas reconnue par les services de protection de l'enfance, seules deux subventions exceptionnelles de la Caisse Centrale de Sécurité Sociale et de la Caisse Régionale d'Allocations Familiales permettent de faire fonctionner le réseau<sup>627</sup>. À partir de Janvier 1951, la Grande Cordée est agréée par la Sécurité Sociale et, malgré les difficultés autour de l'établissement d'un prix de journée pour la prise en charge de chaque enfant, elle le sera au moins jusqu'à la fin de 1953. Inscrite et reconnue dans les cadres institutionnels, sa notoriété augmente et sa capacité d'accueil s'en ressent puisque le nombre d'enfants qui arrivent dans le réseau passe à 40 en 1951, 29 en 1952 puis 17 en 1953, 7 en 1954, 21 en 1955. Si ce nombre décroît lentement au fil de ces trois années c'est que les adolescents restent quelques temps dans le réseau et que celui-ci ne

---

<sup>624</sup>F. Deligny, « Le groupe et la demande : à propos de la Grande Cordée », *Partisans*, n°39, Oct-Dec. 1967, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 420.

<sup>625</sup>Sur l'histoire et le fonctionnement de la Grande Cordée, voir le texte de présentation très complet de Sandra Alvarez de Toledo dans F. Deligny, *Œuvres*, ouvr. cité, pp. 383-404.

<sup>626</sup>Registre des inscriptions, Archives de la Grande Cordée, fonds privé.

<sup>627</sup>F. Deligny, « Rapport présenté à l'Assemblée Générale de l'association La Grande Cordée le 23 Mai 1950 », archives de la Grande Cordée, fonds privé, dactylographié, p. 8.

peut absorber tous les ans le même nombre d'enfants sous peine de ne pouvoir les accompagner correctement. Cela montre surtout qu'au-delà de la personnalité de Deligny, de ses écrits ou de la renommée du personnage qu'il incarne dans le domaine de l'enfance inadaptée à l'époque, la reconnaissance institutionnelle de son travail – pour laquelle s'engagent de tout leur poids dans les institutions Henri Wallon et Louis Le Guillant<sup>628</sup> – permet de mieux le situer dans le domaine et de lui donner les moyens de travailler, ou en tout cas les garanties suffisantes pour que des enfants lui soient confiés.

Bien plus, dès son début la Grande Cordée a bénéficié du soutien et de la bienveillance des principaux tenants des institutions de l'époque, comme Georges Heuyer. C'est lui qui confie le premier enfant – par ailleurs parrainé par la baronne de Rothschild – dont va officiellement s'occuper la Grande Cordée, en 1948<sup>629</sup>. Cette reconnaissance institutionnelle va durer pendant les premières années de la tentative et, loin de s'en détourner comme il le fera ostensiblement par la suite, Deligny l'entretient et l'utilise. Ainsi, on trouve dans le rapport fourni par Deligny pour l'Assemblée Générale de l'association du 23 Mai 1950, une retranscription des débats qui ont eu lieu quelques temps auparavant, le 16 Novembre 1949, au sein de la Commission de Prophylaxie Mentale de la Préfecture de la Seine. Celle-ci est composée de représentants des principales institutions qui ont trait à la santé mentale et à l'enfance en danger : Sécurité Sociale, ministère de la Population ou OPHS<sup>630</sup>. On y trouve également des médecins psychiatres très impliqués dans le renouvellement de leur discipline et des institutions qui en dépendent comme les docteurs Duchêne<sup>631</sup>, Le Guillant, Bergeron<sup>632</sup> ou Heuyer qui mettent à l'ordre du jour l'intérêt du travail de la Grande Cordée, le défendent activement et cherchent autant que possible à le faciliter en lui donnant des conditions administratives plus favorables. Après les interventions de Duchêne, Bergeron et Le Guillant, celle de Heuyer est transcrite de la sorte :

*Monsieur le Professeur HEUYER arrive et prend la présidence de la Commission. Il donne immédiatement un appui très chaleureux à la demande de Monsieur DELIGNY en*

---

<sup>628</sup>Voir à ce sujet le courrier de soutien de Louis Le Guillant et Henri Wallon du 9 Juillet 1953 lorsque l'habilitation de la Grande Cordée est menacée, archives de la Grande Cordée, fonds privé.

<sup>629</sup> « Mais, depuis 48, nous avons quelques garçons avec nous dont nous devons nous occuper. Le premier est inscrit sur nos registres à la date du 14 Octobre 48. Il nous a été envoyé par Mr le Professeur Heuyer. La personne qui le parraine est Mme la Baronne de Rothschild. Les problèmes que nous aurons avec lui ne seront pas d'ordre financier. », Huguette Dumoulin, archives de la Grande Cordée, fonds privé, tapuscrit, p. 15.

<sup>630</sup>Office Public d'Hygiène Sociale

<sup>631</sup>Henri Duchêne, (1915-1965), est un psychiatre, membre du Groupe de Sèvres, est l'auteur d'une enquête sur la surmortalité dans les hôpitaux psychiatriques pendant la seconde guerre mondiale qui fera grand bruit à l'époque. Défenseur de la psychiatrie de secteur, il installe dans le département de la Seine un Service d'Hygiène Mentale à destination des enfants et des alcooliques.

<sup>632</sup>Né en 1905, Marcel Bergeron est à l'époque Médecin-chef des hôpitaux psychiatriques de la Seine et psychanalyste.

*rappelant qu'il fut l'un des premiers à lui confier des cas désespérés, à la limite de l'internement parfois et que les résultats obtenus furent le plus souvent remarquables.*<sup>633</sup>

Au-delà de la précision historique, l'intérêt de l'insertion de ces échanges dans le rapport rédigé par Deligny est double. D'une part, il indique clairement la notoriété du travail de Deligny et le soutien dont il peut disposer au cœur même de ce qu'il y a de plus institutionnel dans le domaine de l'enfance en marge et de la santé mentale. D'autre part, il montre surtout de quelle manière à cette époque Deligny entend bien s'en servir et utiliser cette inscription institutionnelle pour mener à bien cette tentative, en tout cas pour l'inscrire autant que faire se peut dans les réseaux officiels à même de lui fournir un soutien financier nécessaire pour la pérennité de son travail. C'est aussi dans ce cadre-là, dans cet ensemble-là, qu'il s'agit pour lui de situer son travail comme il l'écrit en conclusion de son rapport quelques lignes plus loin :

*Telle nous semble être la situation de notre travail à l'heure actuelle, ou plutôt voilà comment, à partir de deux ans d'un travail commun, il nous semble juste de chercher à situer notre recherche.*<sup>634</sup>

De la même manière, c'est en prenant en compte le plus finement possible cette dimension historique et contextuelle de son travail que l'on peut le mieux en prendre la mesure. Autrement dit, c'est à cette situation à la fois institutionnelle, idéologique et pratique qu'il convient de faire référence de manière précise pour ne pas aller trop vite en besogne et risquer de rabattre hâtivement la Grande Cordée et le travail de Deligny sur les légendes qui ont cours dans le domaine de l'enfance en marge<sup>635</sup>.

---

<sup>633</sup>Voir F. Deligny, « Rapport présenté à l'Assemblée Générale de l'association La Grande Cordée le 23 Mai 1950 », archives de la Grande Cordée, fonds privé, dactylographié, pp. 6-8.

<sup>634</sup>*Ibid.*

<sup>635</sup>« La Grande Cordée fait partie de la légende de l'éducation spécialisée. », S. Alvarez de Toledo, Texte de présentation dans F. Deligny, *Œuvres*, ouvr. cité, p. 383. Ou encore le texte de présentation de N. Veyrié, C. Tourrilhes et G. Schmitt dans le volume sur « La formation en travail social », *Le sociographe*, Hors-Série n°11, 2018, p. 18.

## 2. DELIGNY ET MAKARENKO, PROXIMITES ET DISTANCES

Au nombre de ces légendes il en est une sur laquelle il convient de revenir, souvent entretenue à la fois par le Parti Communiste Français et par Deligny de son vivant : celle de ses rapports avec Makarenko, précisément de la manière dont il aurait pu passer pour « un Makarenko français » à l'orée des années cinquante. Notons d'emblée que Deligny mentionne très peu le pédagogue ukrainien dans ses ouvrages. On n'en trouve que trois mentions dans toute son œuvre publiée, dans le début de *Le croire et le craindre* où il revient avec Isaac Joseph sur son parcours. Nous sommes en 1946, au sortir du COT de Lille, par l'entremise d'amis communistes Deligny entre en contact avec des responsables d'un mouvement de jeunesse à Paris :

*C'est décidé en moins de deux qu'il y a un village à reconstruire dans les Vosges. J'entends parler, je crois, de FPA. Quelque chose m'a fait renâcler, je crois que c'est le fantôme de la collectivité pédagogique. Le chemin s'offrait, tout tracé : Makarenko. Le corps a ses raisons... Je me suis retrouvé à bout de forces, projet exsangue. Je crois pouvoir dire que j'avais en tête et en filigrane le schéma du dispersement, des gars qui arrivaient à s'infiltrer dans la vie courante, comme ça, au petit bonheur la chance.<sup>636</sup>*

Quelques lignes plus loin, après « l'esquive » de cette proposition, il évoque la manière dont il se perçoit aux débuts de la Grande Cordée :

*J'étais habillé de velours et je ne me voyais pas portant le harnais de ce baudrier à la militaire qui ornait l'allure que Makarenko s'était donnée. La veste de velours était quasiment alors comme un uniforme. Maurice Delarue, Chris Marker, André Bazin, qui écrivait *Les cahiers du cinéma* : nous étions tous de velours vêtus.<sup>637</sup>*

Enfin, après quelques pages, alors qu'il revient sur la manière dont le réseau des Cévennes s'organise autour d'un commun et non comme une communauté, ou une collectivité :

*Je vais peut-être en surprendre beaucoup : je n'ai jamais été attiré, bien au contraire, par la « collectivité » ou son pas de plus qui est la « communauté ». C'est vous dire à quel point la vogue est insatiable. Ses émissaires sont fort surpris quand ils abordent ce réseau-ci en quête d'une communauté qui serait, en quelque sorte, le mieux de l'institution.*

*Cette « place » d'être un précurseur en la matière, je l'esquive de la même manière et pour les mêmes raisons que j'ai esquivé d'être l'émule français de Makarenko. Je sais bien que ce mot de communauté résonne de « commun », qui revient sans cesse dans ce*

---

<sup>636</sup>F. Deligny, *Le croire et le craindre*, ouvr. cité, p. 1104.

<sup>637</sup>*Ibid.*

*que je raconte.*<sup>638</sup>

Là encore, il s'agit probablement pour Deligny d'éviter d'être pris pour quelqu'un d'autre ou que l'on confonde les buts de son travail avec ceux d'un autre, ce qu'il en est chez lui « d'esquiver ». De la même manière qu'il a esquivé la position du Makarenko français des années cinquante, il ne veut pas être pris pour le fondateur d'un type nouveau d'institution ou de communauté thérapeutique – un peu comme apparaît Bettelheim dans les années soixante-dix. Deligny ne mentionne presque jamais Makarenko dans ses ouvrages publiés, il n'y revient que lorsqu'il fait retour sur son passé, non pas pour évoquer ce qui l'a intéressé chez lui mais pour s'en dissocier, se démarquer comme il se démarquait dès 1955 du renom de l'auteur de *Graine de crapule*. Il y revient d'ailleurs dans sa première lettre à Marcel Gauchet en date du 21 novembre 1982 :

*Il m'est arrivé d'être homme-sandwich, Makarenko d'un côté, Bettelheim de l'autre.*<sup>639</sup>

Deligny écrit pour la première fois à Gauchet après avoir lu la préface que celui-ci rédige pour une édition du *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie. Il s'agit de faire les présentations et donc de situer son parcours, ce qui chez lui se traduit à la fois par la description de ses propres positions, et par la distance à l'égard de « ce pour quoi » on a pu prendre son travail, comme de « celui pour qui » on a pu le prendre. Au-delà de l'usure de la formule qui tendrait à dire qu'il « n'est jamais là où on l'attend », cette utilisation de la distance est récurrente chez lui et il est clair que Deligny prend un soin constant à ne pas se faire situer ailleurs que là où l'imagine son interlocuteur. Autrement dit il n'utilise les repères habituels de ses interlocuteurs et de ses lecteurs que pour les déjouer, s'en détourner afin de s'assurer du trajet qu'ils vont accomplir pour le situer comme il l'entend et, peut-être, arriver jusqu'à lui.

C'est la mention du trajet dans son ensemble qui compte chez lui, plus que celle précise des points de passage. Le trajet prend les airs d'un récit qu'il s'agit d'adapter à son interlocuteur, comme aux conditions du moment pour permettre au lecteur d'arriver sans trop de mauvaise compréhension à bon port. En l'occurrence, pour faire comprendre la situation de la tentative des Cévennes, il faut faire retour sur les précédentes mais, chemin faisant, il faut également marquer les bifurcations, les impasses, les routes possibles, prises ou évitées. Comme lorsqu'il s'agit d'indiquer un itinéraire à un conducteur, les indications données forment un récit qui doit pouvoir servir de repère à celui qui entreprend le voyage. Au fil du récit, et à mesure que s'approche le point d'arrivée, les indications se font plus précises, plus individualisées, marquées à la fois de l'empreinte et du regard de celui qui les donne, et plus ajustées à celui qui les reçoit.

S'il faut passer par Paris, Lyon et Marseille en empruntant les autoroutes A6 et A7, ce que tout un chacun peut constater sur une carte, il faut parfois tourner à gauche après la boulangerie, emprunter

---

<sup>638</sup>*Ibid.*, p. 1111.

<sup>639</sup>F. Deligny, *Correspondance des Cévennes, 1968-1996*, ouvr. cité, p. 1001.

la petite route qui monte sur la droite après le panneau publicitaire et s'arrêter juste avant la maison dont on refait la toiture. Au fil du chemin les indications deviennent à la fois plus singulières, plus individualisées et plus éphémères. Elles portent la marque de celui qui les donne, de son observation, de sa connaissance intime et vécue de l'endroit où il veut amener l'autre, comme de la manière dont il cherche à se mettre à sa place pour trouver des repères qu'il puisse appréhender facilement. Ce sont moins des bornes fixes et réglementairement fixées par le cadastre ou le code de la route ; ces repères ne tiennent, parfois n'existent, que dans le moment où ils sont donnés et où ils doivent être utiles pour celui qui doit s'en servir<sup>640</sup>. L'itinéraire donné change au fil du temps, au moins en partie, quoi qu'essaie d'en fixer une carte ou un GPS. C'est cette manière de donner un itinéraire qui est particulièrement marquée chez Deligny lorsqu'il retrace avec l'un ou l'autre de ses interlocuteurs son parcours, le chemin qui l'a amené d'une tentative à l'autre. Au-delà de son souci constant de ne pas être pris pour quelqu'un d'autre, c'est aussi ce qui suscite les incompréhensions, les précisions et les mises au point qui ponctuent régulièrement sa correspondance avec la plupart de ses interlocuteurs. On peut même dire qu'il entend parfois ne pas être situé tant Deligny met d'application, avec certains d'entre eux, à ne pas être d'accord ou à ne pas comprendre la manière dont ils tentent de le saisir. C'est ce qui ressort notamment des lettres qu'il échange avec Isaac Joseph lorsqu'ils travaillent ensemble à la préparation de *Le croire et le craindre*, et du premier *Cahier de l'immuable* en 1977. Lorsque Isaac Joseph cherche progressivement à préciser ce qu'il en est de « La Position Deligny »<sup>641</sup> celui-ci finit par lui répondre très vertement dans une longue lettre du 10 Juillet 1977 où le ton est sans aménité dès les premières phrases : « Il y a de l'a-pertinent dans votre dernière lettre, de cette a-pertinence qui, lorsqu'elle affleure, me coupe la chique ».<sup>642</sup> Deligny revient sur bien des points de la lettre d'Isaac Joseph et alors que les deux sont en train de préparer un livre ensemble, Deligny ne se prive pas de montrer son irritation lorsqu'il ne se sent pas compris comme il l'entend : « Vous êtes curieusement de mauvaise foi, et cette malignité vigilante m'inquiète pour l'a-venir (le livre d'entretiens). Disons que je ressens comme un abus de confiance »<sup>643</sup>. Pour Deligny le moindre détail compte et la moindre formulation peut s'avérer trompeuse ou abusive, ce à quoi il veille au grain, avec ce qu'il faut bien appeler une susceptibilité et une sensibilité farouches. Mais ce qui est le plus

---

<sup>640</sup>C'est aussi ce qu'il faut mettre en lien avec la volonté presque récurrente de Deligny de brouiller les pistes, autrement dit de ne pas être facile à suivre. Ce qu'il explicite quand, au sujet d'*Adrien Lomme*, il écrit à Irène Lézine : « Tout se passe comme si les uns et les autres attendaient d'un écrivain un itinéraire « bien roulant » alors que d'autres sont contents qu'on leur raconte un peu de ce qui se passe hors des routes à penser. Je devrais indiquer sur le prochain livre qu'il ne s'agit pas d'un guide Michelin. », F. Deligny, Lettre à Irène Lézine, 9 Juillet 1958, fonds privé.

<sup>641</sup>À partir de Janvier 1977 I. Joseph entreprend de rédiger un court texte de présentation du travail de Deligny avant les Cévennes afin de rendre plus lisibles les recherches exposées dans les *Cahiers de l'immuable* et leur assurer un financement. Voir F. Deligny, *Correspondance des Cévennes, 1968-1996*, ouvr. cité, pp. 628-641.

<sup>642</sup>*Ibid.*, p. 679.

<sup>643</sup>*Ibid.*

révélateur quant à ce qui nous intéresse ici est peut-être indiqué par Isaac Joseph dans la réponse qu'il fait à cette lettre le 22 Juillet 1977 :

*Sans l'aide d'un dictionnaire je sais que discuter d'une tentative ou d'une question c'est la situer, que la critiquer, la décortiquer, l'éplucher, c'est la travailler sans quoi elle n'est jamais qu'une image parmi d'autres.*<sup>644</sup>

Alors que c'est Isaac Joseph qui souligne le terme « situer » il semble que c'est là un point sensible chez Deligny, qui ne veut jamais complètement se fier à lui, pas plus qu'à quiconque en dehors du réseau. C'est qu'il lui faut constamment être situé convenablement, c'est-à-dire placé au bon endroit sur la carte des oppositions idéologiques, théoriques et pratiques d'une époque déterminée. Pour ce faire c'est lui qui entend fixer les coordonnées nécessaires pour qu'elles ne puissent être ni attribuées par qui que ce soit d'autre, ni susceptibles d'interprétations, de mécompréhensions, d'erreurs ou d'égarements. C'est sur ce point que les remarques d'Isaac Joseph font mouche, car elles cernent très précisément ce qu'il en est d'un travail effectué à deux comme *Le croire et le craindre* qui vise à mettre au clair les différentes tentatives de Deligny.

Pour ce faire, impossible de se contenter de placer des points successifs sur une ligne chronologique sous peine de sombrer dans la plate hagiographie. Impossible également de résumer chacune d'entre elles à ses caractéristiques propres comme autant de fragments d'innovations écloses on ne sait pourquoi en tel lieu et en tel moment. Impossible encore de les identifier uniquement en regard des réflexions et des pratiques qui ont lieu à la même période, comme en écho à ce qui lui reste en partie étranger. Cependant, c'est un peu tout cela à la fois qu'il s'agit de croiser pour éclairer une position, dans un mélange où le respect de cette position n'ôte rien à la distance nécessaire pour la « critiquer, la décortiquer, l'éplucher » autrement dit « la travailler ». Une position ne tient pas seule, elle est le fruit du travail de ceux qui en occupent les coordonnées dans le temps et dans l'espace. Elle tient autant à leurs parcours, leurs vies, leurs alliances, amitiés ou inimitiés qu'à leur rapport avec d'autres positions, proches, éloignées, amies ou ennemies. Elle ne peut être décrite totalement de l'extérieur sous peine de passer à côté de ses spécificités, ni totalement de l'intérieur à moins de verser dans la glorification complaisante. Elle ne peut être totalement située par elle-même ou par ceux qui l'occupent, pas plus qu'elle ne peut l'être uniquement par ceux qui lui sont extérieurs, amis ou ennemis. Ce qui veut dire qu'il faut naviguer sans cesse entre son intériorité et son extériorité pour pouvoir la situer au mieux.

Concrètement, en ce qui concerne les positions de Deligny, il s'agit de faire constamment l'aller-retour entre sa pratique, ses écrits, ses réflexions, et le domaine dans lequel il s'inscrit, ses références plus ou moins déclarées, ses lectures, ses connaissances, la manière dont il est connu, reçu, apprécié ou combattu. Historiquement, au fil de ses tentatives, c'est à des personnages comme Isaac Joseph,

---

<sup>644</sup>*Ibid.*, p. 689.

de par sa position ni totalement interne ni totalement étrangère au réseau, qu'il est revenu de faire ce travail. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien qu'Isaac Joseph souligne le verbe situer puisque c'est l'entreprise qui est la sienne dans cette seconde moitié des années soixante-dix, lui l'universitaire lyonnais qui travaille avec des chercheurs autour d'expérimentations relatives à l'inadaptation, qui connaît le réseau des Cévennes et chacun de ses membres, qui présente ou « accompagne » *Ce gamin*, là dans certaines de ses projections sans pour autant vivre comme les autres membres avec des enfants autistes, ne serait-ce que quelques semaines dans l'année. À la fois dans et hors du réseau par bien des aspects de son existence et de son travail au quotidien, c'est à cette jonction là – et à partir de celle-là – qu'il peut tenter de mener à bien cette tâche particulière qui serait de situer le réseau, avec et parfois contre Deligny lui-même.

Pour en revenir à Makarenko, il est clair que lorsque Deligny le mentionne dans ses livres c'est afin de s'en démarquer, et ce faisant de se situer. On l'a vu précédemment, dans les revues spécialisées de l'époque leurs deux noms sont souvent associés, d'autant plus dans les milieux communistes. Mais la rareté des mentions de Makarenko dans ses ouvrages contraste avec l'importance qu'il semble lui accorder dans les années cinquante dans ses propres réflexions. S'il lui consacre un article dans la revue communiste *L'école et la nation*, en 1955 intitulé « Avez-vous lu Makarenko ? »<sup>645</sup>, la lecture de sa correspondance presque quotidienne avec Irène Lézine entre 1955 et 1960 s'avère riche d'enseignements. Notons qu'Irène Lézine travaille à l'époque à la traduction des ouvrages de Makarenko et à la diffusion de ses idées, dès lors il n'est pas étonnant que Deligny lui en parle plus qu'à quiconque. Le sujet revient régulièrement et abondamment dans les lettres de Deligny – celles de Lézine étant manquantes – et c'est sous sa plume que l'on trouve souvent des comparaisons entre son travail et celui du pédagogue soviétique, mais également une proximité dans les mots qu'il emploie. Cette correspondance permet surtout d'examiner comment Deligny se situe et évolue par rapport à la pensée de l'ukrainien.

## 2.1. COLLECTIVITE ET COMMUNAUTE

D'emblée, l'un des mots qui revient constamment dans la traduction des ouvrages de Makarenko pour parler des colonies d'enfants qu'il fonde et dirige est celui de collectivité. Qu'il s'agisse de la colonie Gorki ou de la commune Djerzinski, toutes deux sont des collectivités pédagogiques, au sein desquelles c'est la vie en commun qui doit permettre l'apprentissage et la formation de l'homme nouveau que s'est fixée le pédagogue soviétique, ce qui est clairement énoncé dans le *Poème pédagogique* :

*En conclusion, je défendais l'idée d'une collectivité animée d'un esprit puissant,*

---

<sup>645</sup>F. Deligny, « Avez-vous lu Makarenko ? », *L'école et la nation*, n°41, Oct. 1955, pp. 23-24.



*rigoureux, si nécessaire, et c'était sur elle, uniquement, que je fondais tous mes espoirs ; mes adversaires me lançaient au nez des axiomes pédagogiques et ne faisaient que chanter sur tous les tons : « l'enfant ».*<sup>646</sup>

Ce faisant, Makarenko s'inscrit pleinement dans une époque où la réflexion sur l'éducation et où les tentatives d'organisation de la vie en commun des enfants était déjà bien implantées<sup>647</sup>. Mais, dans le récit qu'il fait de son expérience, les responsables de l'instruction publique commencent à douter de l'organisation de la colonie Gorki, fondée sur une discipline d'allure militariste, et lui opposent la nécessité de se centrer sur l'intérêt de l'enfant, sur sa capacité spontanée d'éveil et de création. Makarenko évacue rapidement l'objection en se dégageant d'une conception centrée sur l'individu, pour faire valoir un mode de fonctionnement qui repose tout entier sur l'organisation collective. C'est la collectivité qui importe avant toute chose, et c'est elle qu'il s'agit de réaliser, d'unifier et de faire vivre afin qu'elle soit le cadre dans lequel seront formés chacun des enfants qui la composent. La collectivité se différencie de la communauté en ce qu'elle ne suppose pas de fondre chacune des singularités en son sein et c'est en cela que la communauté est ce « pas de plus » dont parle Deligny dans le passage du *Croire et du craindre* cité plus haut.

Or, le terme de collectivité revient très souvent dans la correspondance que Deligny entretient avec Lézine lorsqu'il cherche à décrire la Grande Cordée au fil de ses différentes évolutions. Malgré ce qu'il dira plus de vingt ans plus tard dans le *Croire et le craindre*, c'est autour de cette notion de collectivité que s'articule sa manière de présenter la Grande Cordée au milieu des années cinquante, justement dans la différence qu'elle entretient avec celle de communauté. Il écrit le 4 Mai 1955 :

*La Grande Cordée tend à devenir : une collectivité pédagogique organisée alors que ses membres, enfants et adultes, n'ont pas un mode de vie communautaire.*<sup>648</sup>

La précision est importante alors que le groupe de la Grande Cordée qui s'articule autour de Deligny, Huguette Dumoulin et Josée Manenti vient de quitter la région parisienne pour s'installer en Haute-Loire. Elle est même nécessaire lorsqu'il s'agit de représenter dans une orbe communiste un travail fondé sur la dispersion des individus. Contrairement à la communauté, la collectivité ne présuppose pas la vie en un seul lieu, elle permet la dispersion. Et justement, depuis 1948 c'est selon ce principe de dispersion que s'organise le travail de la Grande Cordée : les enfants sont envoyés individuellement chez des correspondants capables de leur fournir de nouvelles conditions

---

<sup>646</sup>A.S. Makarenko, *Le poème pédagogique*, Moscou, Édition du Progrès, 1967, 1ère partie, chap. 17, p. 140.

<sup>647</sup>« Pour le lecteur de l'époque, le terme de « commune des enfants » renvoie au vocabulaire des années 1917-1919, au plus fort du bouleversement révolutionnaire. La commune (*kommuna* en russe) désignait alors l'idéal lointain d'une société organisée en systèmes de communautés autonomes. », E. Aunoble, « S'éduquer à part pour mieux s'intégrer ? Les communes pédagogiques en Ukraine soviétiques (1920-1924) », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°7, 2005, pp. 203-204.

<sup>648</sup>F. Deligny, Lettre à Irène Lézine du 4 Mai 1955, fonds privé.

d'existence, charge à eux de s'en saisir et de les faire fructifier ou non. Dans cette organisation, il est bien difficile de réaliser et de faire vivre quelque chose en commun à des membres éloignés géographiquement, dont une grande part ne se connaissent pas. C'est un problème pratique pour lequel Deligny cherche bien des solutions dont on trouve les traces dans les archives de l'époque. L'écriture de lettres individuelles, d'une lettre collective et plus tard la réalisation d'un film sont autant de façons de fournir des occasions pour constituer ce collectif entre des individus disparates<sup>649</sup>. C'est d'ailleurs à partir de ces réflexions que Deligny en viendra à penser l'organisation de la Grande Cordée autour de quelque chose à faire ensemble, ce qu'il appelle un « projet commun ». Dans la suite des principes de Makarenko, film ou coopérative de maçonnerie seront autant de modes d'association des individus – enfants et adultes – autant de projets qui auront pour fonction de faire exister ce collectif à partir duquel l'individu peut être modifié<sup>650</sup>.

Le collectif implique une forme de distance entre ses membres que Deligny estime salutaire, à l'inverse de la communauté qui exige une vie en commun, c'est-à-dire une proximité plus grande qui porte en elle des germes de discorde et de désunion beaucoup plus nocifs. Deligny s'en détourne dès les années cinquante et l'expose longuement dans une lettre à Lézine où la comparaison avec le Parti Communiste Français lui permet non seulement de se faire comprendre, mais également de régler quelques comptes avec la mentalité de l'organisation incarnée par celle qui est à l'époque une apparatchik tout à fait orthodoxe.

*Toute « collectivité » en régime capitaliste d'hérédité chrétienne risque toujours de glisser dans les anciennes formes communautaires et l'origine de cette espèce de maladie du qu'en-dira-t-on qui ronge les membres du Parti est facilement explicable. Alors que les membres du Parti ont en commun des perspectives générales et des tâches précises (et c'est bien suffisant pour qu'une collectivité s'organise et croisse) tout se passe comme s'ils vivaient en communauté et les voilà qui reprochent à la Mère Supérieure d'aimer les éclairs au chocolat, à Aragon d'aimer les filles alors qu'il met les yeux d'Elsa en poème (...) Cette conception chrétienne et communautaire de la vigilance et de la critique, cette « prise en charge » d'un camarade par les autres, cette fraternité des camarades qui semble quelquefois relever de la même inspiration que le « frère » des couvents, viennent souvent pervertir la conception matérialiste d'une collectivité « fraternelle » : l'idéalisme sait s'infiltrer là où on l'attend le moins et c'est là bien sûr*

---

<sup>649</sup>« C'est ce film qui est notre seul but collectif (et non pas l'éducation). », Lettre à I. Lézine, 15 Mars 1955, fonds privé.

<sup>650</sup>« Mais j'étais devenu rusé et, pour soutenir l'effet du « projet commun » qui aboutissait à la revente de la maison et au partage des bénéfices ou au réinvestissement dans un nouvel achat (on a failli acheter une rue), je l'avais doublé d'un autre projet : tourner un film documentaire sur ce qui se passait vraiment. », F. Deligny, « Le groupe et la demande : à propos de la Grande Cordée », *Partisans*, n°39, Oct-Dec. 1967, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 424.

*qu'il est le plus nocif.*<sup>651</sup>

Si Deligny est communiste, c'est déjà comme il le dira plus tard très clairement<sup>652</sup>, bien plus pour le commun que pour le -iste, dont les prétentions d'annexion de l'individu le rebutent clairement. Alors que la collectivité se fonde sur un partage de tâches et de réalisations matérielles, dans la communauté il en va de la vie des individus au sens large. Autrement dit celle-ci porte en elle l'idée d'un partage plus global du mode de vie des individus, de leurs modes d'action jusqu'aux valeurs qui les soutiennent. C'est là que la collectivité est plus facilement matérialiste et la communauté idéaliste ; l'une réunit des individus différents autour d'une tâche ou d'une organisation commune, l'autre les assemble dans un style et un mode de vie où valeurs et affects jouent un rôle de premier plan. Au nom de valeurs censément communes, les individus s'y arrogent le plus souvent un droit de regard les uns sur les autres, travers de l'idéalisme. C'est de cette communauté que Deligny ne veut pas – en faisant une critique matérialiste des mœurs du Parti – et dans laquelle il ne veut pas se reconnaître, pas plus à l'époque de la Grande Cordée que plus tard dans les Cévennes.

## 2.2. DE L'USAGE DES CIRCONSTANCES

Au fil de sa correspondance avec Lézine, Deligny met en débat les idées et les textes de Makarenko, il en discute le vocabulaire, s'approprie un terme ou l'autre moyennant quelques précisions sur le sens qu'il entend leur donner. D'une certaine manière il passe beaucoup de temps à expliquer Makarenko à sa traductrice en tant qu'éducateur, c'est-à-dire à lui donner une chair et une consistance au lieu d'en faire une statue figée, digne du musée Grévin, ce qu'il reproche aux *Drapeaux sur les tours*<sup>653</sup>. S'il reconnaît avec Makarenko l'importance des circonstances et des événements – qu'il s'agisse de ceux qui ont présidé à l'organisation progressive de la colonie Gorki, comme la gifle à Zadorov, ou de ceux que son développement instaure comme la fête du 1 Mai, son événement annuel – Deligny préfère les détacher de leur influence sur l'intériorité de l'individu. Pour le dire autrement, il fait une différence nette entre ce qui se joue à l'extérieur – et sur quoi on peut agir et influencer, comme les circonstances – et ce qui se joue à l'intérieur – qu'il ne s'agit ni d'atteindre ni de modifier.

À l'inverse, la méthode de « l'explosion » pensée et thématifiée chez Makarenko<sup>654</sup>, en provoquant un éclat extérieur, comme lors de l'arrivée de nouveaux enfants décrite plus haut, entend être un événement marquant qui vise à provoquer une déflagration à l'intérieur de l'individu. C'est par l'ensemble de ces actions d'éclat que Makarenko entend faire exploser, dans l'enfant, ses anciens

---

<sup>651</sup>F. Deligny, Lettre à I. Lézine du 14 Mars 1955, fonds privé.

<sup>652</sup>Voir notamment, F. Deligny, « Quand le bonhomme n'y est pas », *L'araignée et autres textes*, ouvr. cité, p. 192.

<sup>653</sup>« *Les Drapeaux sur les tours*... à côté du *Poème pédagogique* ça fait Musée Grévin. Ou bien je suis trop occupé de ma propre tour pour apprécier comme il convient les drapeaux. Je n'arrive pas à aimer les drapeaux. », Lettre à I. Lézine, du 28 Juin 1955, fonds privé.

<sup>654</sup>A.S. Makarenko, *Les drapeaux sur les tours*, ouvr. cité, II, chap. 1, p. 140-146.

repères, ses modes d'attachement ou ses idées préconçues, pour reconstruire ensuite, sur les ruines de l'histoire de chacun, l'homme nouveau auquel tous doivent aspirer. Chez Deligny en revanche, cet éclat extérieur – ou tout au moins ce qui peut faire événement dans l'organisation des circonstances – ne vise aucun changement interne immédiat, il *est* le changement.

La différence est ténue et tient moins dans le résultat que dans l'approche de l'un et l'autre. Alors que Makarenko veut changer l'intériorité de l'enfant en modifiant les circonstances dans lesquelles il vit, Deligny change les circonstances pour modifier le rapport au monde de l'enfant, c'est-à-dire le lien qu'il est capable d'entretenir avec l'extérieur, indépendamment de tout ce que l'on entend habituellement par intériorité.

Chez Deligny le lien entre l'individu et le milieu est constant, et c'est dans cette relation nécessaire que se pense l'intervention de l'éducateur ou du pédagogue. Chez Makarenko – comme dans l'ensemble de la pensée de la rééducation – le lien entre les circonstances et l'intériorité est un lien d'extériorité réciproque. Les premières sont une manière d'accéder, de modifier ce qui se joue dans la seconde, qui est à la fois l'enjeu et le lieu de la bataille. Chez Deligny, le lien n'est pas le même, il n'est pas celui d'un intérieur aux prises avec des circonstances, mais celui d'une pensée du milieu où le lien entre individu et circonstances est réciproque, constant et nécessaire<sup>655</sup>. Dès lors sa réflexion théorique sur l'usage et la place des circonstances, comme son travail réel avec elles s'écarte progressivement d'une certaine vision psychologisante de Makarenko avec laquelle il entend prendre ses distances :

*C'est là où Makarenko a du mal à s'expliquer. Il parle de « choc », « d'explosion... ». Les causes d'un changement d'attitude chez un individu sont, pour la plupart, extérieures à lui-même : il s'agit, en quelque sorte, de le déraciner : déraciné, il devient un autre, le poirier devient pommier, et le pommier, fraisier car il s'agit d'hommes et non d'arbres. L'intérêt collectif n'est pas la prolongation, l'épanouissement, la maturation, la sublimation de l'intérêt individuel. Il ne s'agit pas d'épanouissement de la personnalité même si on trouve ce terme dans des textes marxistes : or le « psychologue » risque toujours de penser, dans le meilleur cas, épanouissement de capacités latentes de l'individu. C'est voir les problèmes humains à travers le cliché du règne végétal. Il y aura toujours trop d'idéalisme, de personnalisme dans la psychologie.<sup>656</sup>*

Deligny lie sa différenciation d'avec Makarenko à sa méfiance, et même sa critique, à l'égard de la

---

<sup>655</sup>Si l'on peut pleinement rejoindre Marlon Miguel dans sa description des concordances entre la pensée de Makarenko et celle de Deligny, il faudrait néanmoins insister sur les manières différentes dont l'un et l'autre considèrent les rapports entre intériorité et milieu ou, pour le dire autrement, dont Deligny pense un autre rapport que celui que l'on peut trouver dans les textes de Makarenko. Voir M. Miguel, « Pour une pédagogie de la révolte : Fernand Deligny, de la solidarité avec les marginaux au perspectivisme », *Cahiers du GRM*, n°14, 2019.

<sup>656</sup>Lettre à I. Lézine du 18 Juin 1955, fonds privé.

psychologie. Règne de l'intériorité, elle vise à entrer dans les profondeurs de l'esprit de l'enfant, examiner son passé médical, son histoire familiale, son développement affectif, pour aller saisir une hypothétique clef à partir de laquelle remonter correctement le mécanisme de son comportement déréglé. Même dans la collectivité règne alors le primat de l'individu et de son intériorité qu'il s'agit d'aller chercher, par le collectif, pour lui permettre « épanouissement, maturation, sublimation ». Penser que le collectif peut permettre de mettre au jour les potentialités latentes d'un individu qu'il s'agit d'aller chercher dans son intériorité, est une manière de comprendre Makarenko à laquelle se refuse Deligny. Il se montre bien conscient que c'est la manière même dont est comprise la rééducation à cette époque, où l'étrange mariage de scoutisme, de neuropsychiatrie infantile et de psychanalyse fonctionne d'après ce type de paradigme dans lequel le travail psycho-éducatif devrait s'appuyer sur « l'utilisation des tendances positives » du caractère de l'enfant – cœur de son intériorité – pour en éliminer « les tendances néfastes ».

En ce qui concerne la psychologie, l'idéalisme et le personnalisme qui la caractérisent lui font d'une part hypostasier une intériorité qui n'a rien d'évident. D'autre part, la recherche de cette connaissance de l'autre empêche, freine la volonté de le changer, et c'est en cela que psychologue et éducateur s'opposent de manière irréconciliable pour Deligny.

*Elle (la psychologie) risque toujours de nourrir le « comprends-moi » qui sous-entend : « admets-moi comme je suis pour que je n'aie pas à changer ».*<sup>657</sup>

Éduquer c'est faire changer pour Deligny qui, à cette époque, se dit encore instituteur et éducateur, tout comme Makarenko<sup>658</sup>. Insister sur la compréhension dont l'enfant doit être l'objet, à la manière du psychologue, c'est sous-entendre un rapprochement qui exonère l'un et l'autre de tout changement. C'est une idée que l'on retrouve développée plus abondamment par la suite, dans les Cévennes, lorsque Deligny revient sur sa méfiance à l'égard de ceux qui prétendent vouloir aider les enfants, en faire leurs semblables ou comme il le dit les « semblabiliser<sup>659</sup> ». Semblabiliser c'est à la fois reconnaître en l'autre une identité commune avec la mienne, « se mettre à sa place » en quelque sorte. Autrement dit, chercher à connaître l'autre en voulant saisir à toute force son intériorité amène ensuite à la reconnaître, c'est-à-dire paradoxalement à faire de l'autre son semblable et nier toute altérité

---

<sup>657</sup>*Ibid.*

<sup>658</sup>« Je suis, comme il l'a été, instituteur. Depuis une vingtaine d'années j'ai affaire en tant qu'éducateur, aux adolescents difficiles, délinquants ou déséquilibrés... », F. Deligny, « Avez-vous lu Makarenko », art.cité, p. 23.

<sup>659</sup>Verbe qu'il invente et emploie lorsqu'il parle de la manière dont Itard a tenté de rendre l'enfant sauvage de l'Aveyron semblable à un autre enfant en tentant de le rééduquer. Il le rapporte également à un principe en quelque sorte psychologisant propre à la société des années soixante-dix : « Quand je lis des hebdomadaires ou des livres – je n'ai pas la télé –, il me semble y percevoir un excès constant de semblabiliser : se mettre à la place de, et si c'était moi. L'identification est portée à son comble. Cette semblabilité me semble de mauvais aloi, même si elle part d'un « bon sentiment » ; F. Deligny, *Le croire et le craindre*, dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1122.

véritable au profit d'une identité illusoire. Reconnus l'un l'autre à partir de leurs propres différences voilà les individus réunis dans un même ensemble où les positions sont asymétriques et où celui qui cherche à connaître en vient *in fine* à chercher à *se* reconnaître dans l'autre<sup>660</sup>. C'est en cela que le respect de l'altérité radicale des enfants est primordial dans les Cévennes, pour leur permettre de vivre au mieux. Il ne s'agit pas de les comprendre parce qu'il ne s'agit pas de les ramener à soi.

*L'erreur la plus commune est de nous ensembler sans vergogne. Quel que soit l'autre, IL est irrémédiablement voué à l'être, semblable.*<sup>661</sup>

### 2.3. L'USAGE DU ROMAN AU RISQUE DE LA SYMPHONIE PEDAGOGIQUE

Le point de vue de Deligny sur le travail de Makarenko se forge dans le rapport direct avec ses textes, et comme pour l'ensemble de ce qu'il lit, Deligny fait le récit à Irène Lézine de ce que cette lecture suscite chez lui de questions, de réticences, de comparaisons et d'idées à reprendre pour éclairer son propre travail. Au nombre de celles-ci, la question de la présence/absence de l'éducateur auprès des enfants est une thématique sur laquelle il revient.

Dans le travail de Makarenko, dont le but est l'organisation d'une collectivité capable de vivre comme un organisme vivant, c'est-à-dire d'obtenir avant toute chose une régulation interne parfaitement autonome, le travail de l'éducateur s'avère progressivement inutile. La finalité de cette construction sociale est même sa disparition pure et simple<sup>662</sup>. Mais, dans le même temps, la place très particulière que tient Makarenko lui-même, en tant que directeur de la colonie, s'avère plus délicate et riche d'enseignements pour Deligny. Sa place est fondamentale et sa simple présence, même lointaine, reste redoutée des colons tant pour son autorité morale que pour le respect qu'ils lui portent. Dans ses récits, Makarenko n'hésite pas à mettre en scène l'importance stratégique de son bureau, lieu ouvert à tout individu de la colonie sans restriction et qui incarne à la fois l'autorité qui lui est conférée par les colons et l'appréhension qu'ils éprouvent à la seule mention d'une convocation à s'y rendre. Makarenko joue à l'occasion de cette réputation et de cette autorité pour influencer sur le comportement des enfants et le met parfois en scène<sup>663</sup>. Ce genre d'action éducative, où l'adulte joue de sa présence

---

<sup>660</sup>Sur les rapports entre « semblabilisation » et respect de l'altérité radicale – incarnée au plus haut point par les enfants autistes – voir M. Pouteyo, « L'autre sans sujet : la recherche de Fernand Deligny », *Doctorales* 58, n°4-2018, en ligne : [<https://www.doctorales.fr/actes-4-1/8-1-autre-sans-sujet-la-recherche-de-fernan-d-deligny>].

<sup>661</sup>F. Deligny, *Nous et l'innocent*, dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 698.

<sup>662</sup>« A la commune, nous n'avions déjà plus d'éducateurs. Je les avais tous supprimés dès 1930. Ils avaient été tout simplement transférés à l'école comme instituteurs, et nous avons décidé de nous en passer. La collectivité vécut l'espace de huit ans sans un seul éducateur. », A.S. Makarenko, *Les drapeaux sur les tours*, ouvr. cité, p. 452.

<sup>663</sup>« je l'ai remarqué moi-même : dans la vie bon ... on est ce qu'on est, mais sitôt qu'on arrive dans son bureau, on se trouve tout de suite plus raisonnable. C'est les murs peut-être ? – Oui, ça doit être les murs, acquiesça Nesterenko, avec un bon sourire non dénué de malice. », *Ibid.*, II.13, p. 209.

et de son absence, est bien loin de l'espèce de compagnonnage à l'œuvre dans le milieu de la rééducation des années cinquante – et en partie encore aujourd'hui<sup>664</sup> – où c'est le partage quotidien du plus de temps possible qui constitue l'alpha et l'oméga de toute l'activité de l'éducateur. Deligny ne s'y trompe pas lorsqu'il souligne :

*La présence de Makarenko (sa permanence) dans son bureau m'a toujours donné envie de faire mieux, c'est-à-dire que les rapports se tissent, s'ornent et s'améliorent en l'absence (ou « en » la présence lointaine) de l'éducateur.*<sup>665</sup>

On retrouve ici certains des thèmes qui vont guider le travail de Deligny tout au long de ses différentes tentatives, le rapport à l'absence/présence de l'éducateur, sa manière de se tenir en retrait pour ne pas intervenir sans cesse auprès des enfants, sous peine de les empêcher d'avoir des initiatives propres. C'est de la même manière qu'il convient de tisser les rapports entre les individus, chez Deligny il s'agit de travailler à les croiser, les mêler les uns aux autres en respectant la spécificité, non pas en les fondant les uns avec les autres. Adultes et enfants juxtaposent leurs tâches et leurs activités, et de cette trame il s'agit de faire quelque chose de solide et d'harmonieux. Ils ne se fondent pas dans une existence commune qui n'aurait pour finalité que de ne plus laisser apercevoir ce qu'il en est des uns et des autres. Dans un tissu les différents fils ne se fondent pas. Juxtaposés, croisés, combinés, ils produisent un ensemble qui profite de et garde la marque de leurs spécificités, de leurs différences. De la même manière, on trouve déjà une mention du verbe orner, qui deviendra un terme important dans le vocabulaire forgé lors de la tentative des Cévennes pour décrire le caractère de ce qui ne sert à rien, n'a pas de fonction manifeste ou a priori, mais auquel peuvent s'accrocher les gestes et les actions des enfants autistes<sup>666</sup>. Si les « rapports se tissent », ils « s'ornent » également, et plus tard, dans les Cévennes, battre des mains, jouer du tambourin ou faire rouler une pierre en forme de dé dans un ancien évier de pierre, seront autant d'exemples de cet orné qui n'a aucune fonction ou objectif antécédent, mais qui invite le hasard, le contingent et le répétitif dans le coutumier du réseau, dans le quotidien de l'existence commune des présences proches et des enfants autistes mutiques. À l'époque de la Grande Cordée les rapports entre les individus se doivent déjà de rester ouverts au

---

<sup>664</sup>Sur la récurrence de cette manière courante de considérer le travail éducatif, y compris celui de F. Deligny, au prix d'approximations et d'interprétations, voir l'article de Y. Jeanne, « Fernand Deligny : liberté et compagnonnage », *Reliance*, vol. n° 21, no. 3, 2006, pp. 113-118.

<sup>665</sup>F. Deligny, Lettre à I. Lézine du 27 Juin 1955, fonds privé.

<sup>666</sup>« De même pour ce qu'il en est des gestes coutumiers de ceux qui vivent en présence proche des enfants là, atteints d'autisme précoce infantile. Ce qu'ils ont à **faire**, ne serait-ce que la soupe au potiron ou le gâteau aux raisins secs, s'orne de gestes qui ne sont pas nécessaires, ralentissent même le ours du faire. Il y va d'une musique : comment le dire autrement. Une musique qui ne procède d'aucun vouloir et ne vient pas de ce qu'ils se disent ni même – ni surtout – de ce que je peux dire. », F. Deligny, « La marge et la frange », *Vie sociale et traitements*, n°129, Juin-Juillet 1980, p. 12.

contingent, à l'imprévu, à ce qui ne sert apparemment à rien et qui deviendra l'orné par la suite, qui est clairement présenté à l'époque comme le gratuit, le pour-rien, le « n'importe-quoi<sup>667</sup> » sur lequel Deligny revient une douzaine d'années plus tard pour décrire la manière de faire de la Grande Cordée. En 1955 Deligny écrit encore de manière laudative au sujet du travail et des écrits de Makarenko. Il apprécie la qualité de ses descriptions des lieux, reconnaît l'importance et la force des coutumes dans la collectivité pédagogique, la puissance du « milieu » dans l'esprit des enfants. Il revient également sur sa manière d'écrire et sur le choix du roman pour rendre compte de son travail et de ses idées.

*De même qu'il y a eu des « hommes véritables », il y a eu des « collectivités véritables » exemplaires. Il y en aura d'autres. Tel était le vœu de Makarenko, la raison pour laquelle il a écrit Le poème et Les drapeaux, des romans, parce qu'il savait qu'un roman s'empaille moins facilement qu'un traité de pédagogie.<sup>668</sup>*

Auteur de contes et de romans, plus occupé à raconter des histoires qu'à théoriser ce qu'il découvre dans sa propre pratique, Deligny reconnaît dans le choix du roman un mode d'écriture dont la fluidité permet de rendre compte du mouvement qui a lieu dans le temps au cœur de la collectivité, et évite de figer ce qui s'y est passé. Peut-être est-ce une des raisons qui l'ont porté à entreprendre d'écrire un roman à partir de 1954, repris et retravaillé jusqu'à sa publication en 1958, *Adrien Lomme*.

Cependant, au fil de ses lettres à Lézine, Deligny se détache progressivement de l'influence de Makarenko. Il s'en éloigne de la même manière qu'il s'éloigne de la ligne du Parti Communiste Français pris dans ses atermoiements autour de l'intervention soviétique de 1956. De plus en plus intolérant à l'orthodoxie soviétique qui émane des *Drapeaux sur les tours* et au discours du Parti à son sujet<sup>669</sup>, Deligny se montre plus méfiant à l'égard de l'œuvre de l'ukrainien, principalement quant à la manière dont il transcrit son travail pédagogique.

*Tu sais que ces temps-ci je me demande si Makarenko n'a pas systématisé un mode d'intervention ou plutôt certains aspects d'un mode d'intervention bien encastré dans l'histoire d'une nation. En glanant tout autour de sa collectivité ratissée m'est avis qu'on trouverait de quoi faire riche moisson de faits qui n'ont pas été rentrés dans sa tour drapeauté. On en reparlera.<sup>670</sup>*

En regard du lyrisme et de la réussite littéraire du *Poème pédagogique*, *Les drapeaux sur les tours* prend rapidement l'aspect d'une mécanique bien trop huilée pour laisser encore de la place à

---

<sup>667</sup>F. Deligny, « Le groupe et la demande, à propos de la Grande Cordée », *Partisans*, n°39, Oct-Dec. 1967, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 424.

<sup>668</sup>F. Deligny, Lettre à I. Lézine du 29 Juin 1955, fonds privé.

<sup>669</sup>« Parmi les causes de mon soi-disant ulcère à l'estomac : une préface de Seclet-Riou (...) au *Chemin de la vie* de Makarenko (éditions du pavillon). », F. Deligny, Lettre à I. Lézine, 22 Juin 1955, fonds privé.

<sup>670</sup>F. Deligny, Lettre à I. Lézine, 29 Mars 1956, fonds privé.



l'interprétation et à la découverte que pouvait apporter le premier ouvrage de Makarenko. L'un et l'autre ne renvoient pas à la même situation de leur auteur, alors que *Le poème* est écrit dans une période où Makarenko est encore immergé dans sa pratique, à la charnière des années trente, *Les drapeaux* est écrit en 1938. À cette date, Makarenko est un théoricien reconnu, il vit à Moscou de son travail d'écrivain, et forme les autres à travers nombre d'écrits et de conférences. Devenu en quelque sorte une institution, on peut dire que c'est le discours de celle-ci qu'il tient, loin de la relation littéraire de ses premières découvertes à Poltava.

Dans cette optique, Deligny questionne l'usage et le développement de la collectivité chez Makarenko. Partie d'une organisation qui comprenait une douzaine d'adolescents et deux ou trois adultes, elle s'étend progressivement à plus de trois cent âmes en moins d'une dizaine d'années. La croissance semble même être son principal moteur, il faut que progresse l'idée de collectivité au même rythme que celle-ci pousse les murs, étend plus loin le domaine des champs qu'elle cultive, perfectionne ses ateliers et accroît la finesse de ses productions. Ce principe de croissance, que l'on retrouve en filigrane dans toute l'œuvre de Makarenko, n'a guère de fin si ce n'est celle de recouvrir le plus d'espace possible pour intégrer au fonctionnement de la collectivité le plus d'individus possibles. Makarenko envisage même de fonder un village autour de la colonie où les anciens colons viendraient s'installer, travailler et fonder leurs propres familles. Au fil du temps, c'est le principe de dispersion qui a été au cœur du travail de Deligny qui ne rend plus conciliable sa propre conception de la collectivité avec celle de Makarenko.

*Il se trouve que je suis tombé sur la notion de séjour d'essai (modifications fréquentes de « milieu ») qui joint mal avec la « collectivité riche en habitudes favorables » de Makarenko et j'ai découvert, hier encore, que même les abeilles essaient quand la colonie ressent une trop grande accoutumance à un milieu même très riche, même très favorable.<sup>671</sup>*

Partant de réflexions sur le comportement animal qui seront légion et particulièrement fécondes dans la suite de son œuvre, Deligny s'écarte de la conception de la collectivité en approfondissant sa réflexion sur celle de milieu. La pensée éthologique vient prendre le relais de la conception pédagogique, et c'est là que l'on s'aperçoit de la manière dont la réflexion de Deligny commence à s'orienter, peu à peu, vers des considérations d'ordre plus anthropologiques. La collectivité telle qu'elle est pensée chez Makarenko prétend être le milieu unique et uniforme des individus qui y vivent, quelle que soit son organisation elle porte en germe le risque de faire primer le système sur l'individu, c'est-à-dire d'appauvrir les expériences *possibles* que celui-ci peut faire ou rencontrer, y compris dans une organisation la plus riche et la plus variée possible. On retrouve ici un autre aspect de ce que Deligny critiquait déjà dans la conception de la rééducation de son époque, qui faisait de

---

<sup>671</sup>F. Deligny, Lettre à I. Lézine, 25 Avril 1956, fonds privé.

l'internat de rééducation – l'actuelle maison d'enfants – la clef de voûte de l'éducation des enfants inadaptés : aussi riche, variée, organisée qu'elle soit, elle ne peut que clôturer le nombre d'occasions possibles pour un individu, enfermant du même coup ses initiatives dans le champ nécessairement restreint de ce qu'elle peut offrir. Cela pour, en fin de compte, adapter davantage les enfants à son propre fonctionnement qu'à la vie dans son ensemble, qui est marquée avant toute chose par la profusion des occasions qu'elle peut fournir, par l'infinie combinaison des hasards que l'individu peut y rencontrer.

C'est ainsi que Deligny reviendra ensuite, à partir du milieu des années soixante-dix sur cette notion de collectivité pour s'en écarter définitivement, quitte à réécrire sa propre histoire pour marquer davantage ses différences, comme il le fait dans l'un des *Cahiers de l'immuable* :

*Je n'ai jamais créé de collectivité. D'être traité de Makarenko français ça m'est arrivé de par un certain enthousiasme des militants d'alors, mais pas du tout à mon égard, mais envers Makarenko, éducateur particulièrement soviétique.<sup>672</sup>*

En même temps que cette méfiance pour une pensée qui commence à faire système, quitte à sélectionner et à maltraiter les faits, Deligny en vient à exposer un double changement en 1956. D'une part, c'est le public de la Grande Cordée qui commence à changer : il s'agit de s'occuper de simples d'esprits plus que de caractériels et d'enfants en marge<sup>673</sup>. D'autre part c'est son rapport à la pédagogie et donc à Makarenko qui change. Deligny pense à un ensemble de contradictions avec lesquelles il s'agit de jongler (initiative vs habitude) et dans le même temps il reconsidère la pensée et l'écriture de Makarenko à l'aune du moment historique dans lequel il s'inscrit.

*Je rumine aussi que la solution pédagogique – Makarenko – collectivité organisée, correspond au moment historique : dictature du prolétariat. (...)*

*Bon. Bref. C'est bien la dernière fois que je crois au Père Noël (aux solutions trouvées dont il faudrait persuader les autres). Makarenko m'a fait perdre cinq ans et foutre en l'air (ou je ne sais où) quelques millions qui auraient pu être utilisés autrement.<sup>674</sup>*

Le changement d'attitude qui se dessinait jusqu'alors devient net, et Deligny s'en prend tout autant à l'idée d'une « solution pédagogique » qu'il serait possible de trouver et d'utiliser, voire d'appliquer, qu'à la manière d'écrire de Makarenko. Et c'est alors sur la volonté de Makarenko d'écrire son travail éducatif qu'il fait peser le doute, c'est-à-dire sur sa manière de le transcrire en ouvrant la porte au

---

<sup>672</sup>F. Deligny, *Cahiers de l'immuable* /3, (1976), repris dans *Œuvres*, Op. Cit., p. 1010-1011.

<sup>673</sup>La formule est sans appel alors que le public de la Grande Cordée change progressivement, tout comme les préoccupations de Deligny : « Donc que les hérédos-Gilbert Bécaud aillent se faire foutre où ils pourront. À nous les simples d'esprit, les séjours d'essai leur appartiennent. », Lettre à I. Lézine, Juin 1956, fonds privé.

<sup>674</sup>F. Deligny, Lettre à I. Lézine, 28 Juin 1956, fonds privé.

risque d'une systématisation qui l'arrache aux temps et aux lieux déterminés dans lesquels il a lieu.

*Makarenko a cru qu'un compositeur pédagogique pouvait (devait) écrire sa musique et c'est là qu'est tout le problème. Le compositeur pédagogique peut écrire sa musique (tout au moins cette espèce d'algèbre qui garde trace d'une mélodie ou d'une symphonie) mais alors, d'autres voudront jouer à leur tour cette musique là et ça sera à fuir, formel, prétentieux, faux car l'art de l'éducateur, plus que tout autre, est fugace. Il a pour toile et pour couleur, pour portée, pour marbre les individus tels qu'ils sont au moment où il a affaire à eux ou plutôt les rapports entre ces individus ce qui est une matière assez semblable à ce qu'est l'air pour celui qui joue du violon.*<sup>675</sup>

Comme une sorte de réaction à la mécanique pédagogique qui régit le moindre détail de la collectivité makarenkiste, Deligny s'éloigne et revient quant à lui à la métaphore. Contre la technique de Makarenko, sa recherche pratique de méthode<sup>676</sup>, dont il tentera d'exposer les rouages dans *Les drapeaux sur les tours*, Deligny revient à une formulation plus détournée, plus libre. Alors que Makarenko se présente au mieux comme un ingénieur, occupé à agencer ensemble les rouages d'une machine enfin capable de produire l'homme communiste, Deligny préfère le voir sous le costume d'un « compositeur pédagogique ». Alors que le premier défend de manière régulière la technique propre à l'éducateur, le second la traduit en un « art de l'éducateur ». Là où Makarenko cherche à fonder solidement – dans les murs autant que dans les habitudes, les coutumes et jusque dans les réflexes des colons – un nouveau type d'organisation collective, Deligny insiste sur la fugacité du travail éducatif, à la manière dont celui-ci tient à son auteur et aux circonstances, toujours changeantes, dans lesquelles il opère.

Quelques temps plus tard, il revient dans une lettre sur cette différence entre la manière dont il est

---

<sup>675</sup>F. Deligny, Lettre à I. Lézine, 16 Décembre 1956, fonds privé.

<sup>676</sup>C'est d'ailleurs sur ce changement de mode d'écriture, du poème à la méthode, que se clôt le *Poème pédagogique* : « Et peut-être très prochainement cessera-t-on chez nous de composer des « poèmes pédagogiques » pour écrire une simple et pratique « Méthode de l'éducation communiste », A.S. Makarenko, *Poème pédagogique*, ouvr. cité, p. 689. C'est un changement de ton perceptible du *Poème* aux *Drapeaux* que souligne même Deligny dans un texte, probablement promotionnel, rédigé pour la parution d'une traduction des *Drapeaux sur les tours* en 1955 où il écrit : « Dans le *Poème pédagogique*, Makarenko disait « je ». Il écrivait le journal d'un éducateur, son journal et on ressentait, à la lire, que les événements ont quelquefois du génie. Makarenko avait été personnellement mêlé à des événements de génie : rendu clairvoyant par la lecture de M. Gorki, il avait su les dire. On ne pense pas que le *Poème pédagogique* a été écrit comme on ne pense pas devant un mont ou un fleuve qu'il a été fait. Il est : naturel, nécessaire et extraordinaire. (...) Dans *Les drapeaux sur les tours*, la position est conquise, pour parler en termes militaires. Pour parler en termes de production, le transformateur est en place : l'événement pédagogique permanent est bien posé sur ses assises. (...) tout ce plan clair, précis comme un dessin de machine ne doit pas nous tromper. Nous comprenons : nous comprenons bien comment et pourquoi vivait la colonie du 1<sup>er</sup> Mai. », F. Deligny, Lettre à I. Lézine, 29 Juin 1955, fonds privé.

possible de romancer une situation pédagogique construite autour d'une collectivité et la réalité du travail avec chacun des individus concernés :

*L'influence globalement bénéfique de la collectivité pédagogique dont parle Makarenko laisserait supposer qu'une situation globale est ressentie à peu près de la même manière par chacun des individus qui l'abordent et y vivent. Ceci est vrai si la situation a un meneur de jeu qui la romance, faute de quoi elle n'est que ce qu'elle est, bien différente pour les uns et pour les autres et elle provoque des réactions disparates. L'éducateur créateur de circonstances ou, tout au moins, de situations romancées, est une chose : la pédagogie courante en est une autre. Il faut alimenter la pédagogie des instituteurs et je crains bien que les grandes symphonies pédagogiques soient, en l'occurrence, mauvaises conseillères.*<sup>677</sup>

Si la lettre ne mentionne pas son destinataire, on peut en déduire au vu du ton employé et de l'époque, ainsi que d'autres éléments propres à la vie de la Grande Cordée que l'on trouve dans la correspondance avec I. Lézine, qu'il s'agit d'une lettre à Henri Wallon probablement, ou à René Zazzo. L'un et l'autre ayant dirigé successivement le laboratoire de psychobiologie auquel Deligny est administrativement rattaché, il est dans ses habitudes de faire état régulièrement de son travail et des tournures qu'il prend. Ce qui est le plus notable ici est la manière dont il se dissocie du caractère romanesque de l'ouvrage de Makarenko qui, en tant qu'artifice littéraire, lisse la pluralité des modes d'existence des individus dans une collectivité, fût-elle aussi organisée et efficace que la colonie Gorki. Alors qu'il ne l'a jamais fait directement auparavant, c'est à la véracité du récit de Makarenko qu'il s'en prend, reconnaissant à l'œuvre littéraire la part de fiction dont elle ne peut se départir. C'est que le roman n'est pas la vie, et les solutions qui peuvent s'y rencontrer ne peuvent s'appliquer telles quelles dans les faits. Plus encore, il s'inclut lui-même dans cette critique des mirages que la littérature peut engendrer dès lors qu'elle se mêle de pédagogie, en revenant sur une formule des *Vagabonds efficaces* sur laquelle il clôt l'opuscule et qui a connu un certain renom aussi bien à l'époque que par la suite, « l'éducateur créateur de circonstances ».

Voilà que ce qu'il décrivait comme le travail propre de l'éducateur en 1947<sup>678</sup> – et même avec une certaine constance jusque dans la postface qu'il donne à l'ouvrage de P.-F. Moreau en 1978<sup>679</sup> – n'a plus de consistance réelle mais relève de la littérature, de la formule ou du bon mot comme il en fera le reproche à peu près la même période à l'ensemble des aphorismes du *Graine de crapule* de 1945<sup>680</sup>.

---

<sup>677</sup>F. Deligny, Lettre à R. Zazzo ou H. Wallon, du 17 Mars 1957, archives de la Grande Cordée, fonds Daniel Terral.

<sup>678</sup>« Créateur de circonstance, voilà l'éducateur aux prises avec toutes les inerties. Bon courage. », F. Deligny, *Les vagabonds efficaces*, dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 212.

<sup>679</sup>P.-F. Moreau, *Fernand Deligny et les idéologies de l'enfance*, Retz, Paris, 1978.

<sup>680</sup>Voir la préface restée inédite à *Graine de crapule* que Deligny a rédigé en 1955, « Graine de crapule ou le charlatan de bonne volonté », reprise dans F. Deligny, *Œuvres*, ouvr. cité, pp. 144-148.

C'est que les circonstances ne se laissent pas aussi facilement mettre en mots tant elles sont diverses et singulières. Elles n'apparaissent que comme des « situations romancées », c'est-à-dire qu'elles ne sont décrites et constituées qu'après-coup par le talent de celui qui tient la plume. On est bien loin de ce qu'il s'agit de faire au quotidien, de cette « pédagogie courante » que l'on serait bien en peine de restituer par écrit, ou de transmettre de la sorte à d'autres. Cette tentative serait même une falsification, plus à même d'induire en erreur le lecteur avide d'en tirer des leçons pour sa propre action tant l'écart semble grand entre ce genre de « grandes symphonies pédagogiques » produites par la littérature et « la pédagogie des instituteurs » qui a besoin de nourriture solide, d'aliments concrets à se mettre sous la dent pour pouvoir vivre. Il y a des artistes de la plume et des artisans de l'éducation, et il faut croire qu'à cette période l'écart entre les deux apparaît impossible à combler pour Deligny, revenu de l'intérêt voire de la fascination pour l'œuvre de Makarenko et davantage rivé à ce qui se joue sous ses yeux, dans le quotidien de son travail.

Ce changement de ton et d'attitude à l'égard de ce que l'on peut appeler la littérature pédagogique pose alors une question lorsque l'on veut comprendre le travail de Deligny à l'époque : comment écrire ? Comment écrire ce travail qui est le sien avec ces enfants en marge ?

D'un côté, la tentation d'une écriture théorique est d'emblée suspecte, trop susceptible d'être « empaillée » par les lecteurs. De l'autre, le récit l'est tout autant, lui qui sombre trop facilement dans la romance dès lors que, travaillé dans sa forme pour plaire au lecteur et donner raison par avance à son auteur, il s'éloigne de la réalité concrète de ce qu'il cherche à écrire. C'est entre ces deux écueils que l'écriture de Deligny oscille à cette période, ce qui n'est peut-être pas pour rien dans le fait qu'après la publication coup sur coup de *Pavillon III* (1944), *Graine de crapule* (1945), *Puissants personnages* (1946), *Les vagabonds efficaces* (1947), *Les enfants ont des oreilles* (1949), il faut attendre une dizaine d'années pour qu'il publie un nouvel ouvrage, un roman cette fois-ci, *Adrien Lomme*. Même si l'évolution constante de la Grande Cordée, les quelques articles publiés, le travail au quotidien avec les adolescents et les difficultés spécifiques que Deligny va rencontrer à cette période peuvent expliquer en partie cette distance, il semble qu'elle tient également à de profonds changements quant à la manière dont il convient d'écrire pour lui et de ce qu'il en attend. Entamé en 1954, retouché plusieurs fois au point d'en ressortir modifié de fond en comble, l'ouvrage diffère des précédents quant à son utilisation du récit et à son intention générale. Publié dans un moment de bascule dans le travail et la pensée de Deligny, ce roman est aussi un point de jonction entre deux périodes de sa vie comme entre les types de textes qu'il produit.

### 3. ADRIEN LOMME : DU PAMPHLET A L'IMAGE D'ÉPINAL

#### 3.1 LA CONSTITUTION DU TEXTE

Étrange ouvrage que cet *Adrien Lomme*, peu commenté et peu utilisé lorsque l'on aborde la pensée de Deligny. Moins inspiré que *Graine de crapule*, moins en verve<sup>681</sup> que *Les vagabonds efficaces*, moins théorique que les écrits des années soixante-dix et quatre-vingt, c'est pourtant un ouvrage charnière à bien des égards. Alors qu'il s'éloigne de Paris et se méfie progressivement des « symphonies pédagogiques », que cherche à produire Deligny lorsqu'il écrit ce roman ? Après les aphorismes qui l'ont fait connaître, et les ouvrages où le récit – imagé parfois – sert d'articulation pour exposer sa pratique et développer sa pensée, que veut-il montrer en revenant à une forme plus immédiatement repérable comme celle du roman ? À l'époque où ce que l'on a appelé le roman pédagogique fait florès dans le domaine de l'enfance en marge, quelle forme particulière Deligny entend-il donner à cet ouvrage à la fois singulier et nodal dans l'ensemble de son œuvre publiée ?

Notons tout d'abord que si son nom est connu dans le domaine depuis le milieu des années quarante, Deligny a passé beaucoup de temps à se faire connaître pour trouver des partisans et des soutiens pour mettre en œuvre la Grande Cordée<sup>682</sup>. En contact avec la majeure partie des personnages influents du milieu, il a régulièrement donné des conférences aux quatre coins de la France, et c'est ce travail – bien loin du travail proprement éducatif – qui lui a permis de mettre sur pied une organisation reconnue par les institutions de tutelle et de financement de protection de l'enfance, capable d'être identifiée et de pouvoir réaliser les missions qu'elle s'était donnée. Mais, dans le même temps et tout aussi progressivement, ces démarches, ces requêtes, cette organisation et les soucis matériels constants auxquels elles donnèrent lieu épuisent progressivement Deligny. En 1954, le groupe de la Grande Cordée décide de partir dans le Vercors, expérience d'où se décidera le départ définitif de Paris l'année suivante. C'est là, au cours de cette période, que Deligny entreprend d'écrire un roman destiné à être publié en quatre tomes, *Le saint aux pieds cassés* dont les différentes versions aboutiront à la publication en 1958 d'*Adrien Lomme*. C'est au fil de ces quatre années, pendant lesquelles les conditions matérielles de la Grande Cordée tout comme les intérêts théoriques de Deligny vont changer, qu'il rédige ce roman.

Alors que la Grande Cordée s'occupait d'adolescents caractériels, dont les premiers posaient de grandes difficultés aux institutions psychiatriques – ce qui a permis en partie au réseau de Deligny de

---

<sup>681</sup>« À cet âge-là, j'avais plus de verve que de fougue véritable ; pour mieux dire, j'avais la verve fougueuse. Pour le reste, le quotidien, j'étais plutôt circonspect. Il y a loin de glapir à creuser terrier. », F. Deligny, *Lettres à un travailleur social*, ouvr. cité, p. 128.

<sup>682</sup>« Tout le réseau qui a permis à la Grande Cordée d'être de 48 à 53, je l'ai fait, à coups de conférences, de Nancy à Nice, en train, à pied et à moto. », F. Deligny, Lettre à I. Lézine du 7 avril 1956, fonds privé.

s'inscrire dans cette sorte de brèche institutionnelle – progressivement ce sont les « débilés » avec lesquels le réseau va travailler. Il y a loin de l'adolescent caractériel, fugueur, voleur, volontiers violent, au grand gaillard un peu ralenti par le cheminement lent de ses pensées ou, pour le dire dans les mots de notre époque, il y a tout un monde des troubles du comportement aux difficultés cognitives. Le mode d'organisation de la vie du réseau change et la nature du travail avec les enfants change également. Le « schéma du dispersement »<sup>683</sup> que Deligny a très tôt en tête et qui va constituer le principe directeur de la Grande Cordée est de facto remis en question. Deligny, Huguette Dumoulin, Josée Manenti vivent avec les enfants qui leur sont envoyés, s'installent en Haute-Loire, dans l'Allier, dans les Cévennes, et organisent avec eux leur existence et les moyens de leur subsistance matérielle. Chacun fait ce qu'il peut comme travail pour pouvoir faire perdurer cette existence en commun, Huguette Dumoulin élève des poules, s'occupe du maraîchage, Josée Manenti s'attelle à l'élevage des chèvres, organise des projections de films avec les garçons dans les villages environnants, certains d'entre eux montent une coopérative du bâtiment avec l'aide d'un maçon voisin, Deligny écrit, entre autres choses<sup>684</sup>. Les salaires, les recettes et les pourboires servent à la cause commune, à assurer cette existence à partir de laquelle faire naître de nouvelles occasions pour des adolescents dont le destin aurait été probablement de n'en avoir aucune, cantonnés bien sûrement à un destin institutionnel. Le réseau se contracte – comme lors de chaque tentative – après un moment de grande extension. La vie se fait plus collective, le groupe de base s'étoffe et les séjours d'essais se font plus rares, ses membres s'agrègent en quelque sorte et intègrent à leur mode de fonctionnement d'autres enfants comme Guy Aubert, littéralement « adopté » à cette époque. La vie quotidienne dépasse le simple collectif et il faut penser cette vie en commun qui n'est pas pour autant une communauté.

Au fil du temps et au vu des difficultés particulières des enfants arrivés là, Deligny va se remettre à faire la classe. C'est là une manière différente d'effectuer un travail *utile* – et Deligny revient souvent sur ce terme dans ses lettres – avec eux, en revenant à ce qu'il a déjà fait auparavant, que ce soit rue de la Brèche-aux-loups ou à l'asile d'Armentières. Il ne s'agit pas cette fois-ci de répondre à une dénomination officielle, Deligny n'est en rien nommé ni sommé de le faire. Il s'agit plutôt de répondre à un état de fait, à une question que pose le rapport au langage des enfants arrivés là à laquelle Deligny entend répondre par quelque chose qu'il a déjà fait mais qu'il n'a pas systématisé pour autant, faire la classe. C'est face à l'étonnant usage du langage des enfants accueillis, à la manière dont le langage fonctionne pour eux qu'il faut agir et autour duquel il entend articuler son travail. Ainsi, lorsque le groupe est à Saint-Yorre dans l'Allier, Deligny écrit à Irène Lézine :

*J'ai décidé de mon emploi du temps : je fais l'école, tous les après-midis, de 15 à 20*

---

<sup>683</sup>« Je crois pouvoir dire que j'avais en tête et en filigrane le schéma du dispersement, des gars qui arrivaient à s'infiltrer dans la vie courante, comme ça, au petit bonheur la chance. », F. Deligny, *Le croire et le craindre*, ouvr. cité, p. 1104.

<sup>684</sup>J. Manenti, « Matière d'entre nous », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, n°63, 2006, pp. 71-83.

*heures, c'est-à-dire que je cherche quels exercices scolaires sont susceptibles de défiger les mots dans la tête de garçons (et de filles je suppose) spectaculairement déficients.*<sup>685</sup>

Il y a bien des aspects de son œuvre à venir qui se trouvent en gestation dans cette période où Deligny en revient à « *fai(re) l'école* » et qu'il faudra examiner plus en détail par la suite. Retenons pour l'instant que les conditions matérielles de la Grande Cordée changent, les enfants accueillis également, et c'est dans ce contexte que l'on peut suivre la réécriture du manuscrit d'*Adrien Lomme* accepté initialement par Gallimard en Mars 1956 et publié en Mai 1958. Ouvrage écrit à une période charnière, il apparaît également, sur un plan plus strictement biographique, chargé de bien des espérances de Deligny.

*Je suis content d'Adrien ait été reçu à l'examen d'entrée chez Gallimard.*

*Ça me rappelle (ça me remet à peu près dans la situation où j'étais) quand j'ai été reçu au bac. J'en suis devenu instituteur. Adrien paru, je vais peut-être être amené à me mettre à écrire. Qui sait ?*<sup>686</sup>

La mention est intéressante pour un auteur déjà publié et reconnu dans le domaine qui est le sien, mais qui indique aussi ce qu'il en est des aspirations plus strictement littéraires de Deligny. Auteur de poésies, de romans, s'il a été rapidement identifié comme un éducateur ou un pédagogue, il ne fait pas de doute que pour lui « écrire » relève d'une autre dimension. Raison pour laquelle il refuse d'essayer de se faire éditer dans l'un ou l'autre des organes du Parti Communiste lorsqu'Irène Lézine essaie de l'en convaincre :

*Pour Adrien, je tiens à Gallimard. Va-t-en dire pourquoi ? Sans doute pour être à l'aise : si j'étais édité par le Parti je serai contraint à une espèce de hâte dans la persuasion alors que chez Gallimard, mes personnages ont le temps d'être comme sont les gens, beaucoup de gens (à mon idée). Il me semble aussi utile d'expliquer aux communistes pourquoi les trois quarts des autres ne le sont pas que de montrer aux autres comment on devient communiste (d'autant que je suis un « communiste » très, très insuffisant). Je ne peux pas parler à l'aise de cette tribune-là. Je suis par terre, à pied.*<sup>687</sup>

S'il se justifie devant Lézine de sa manière particulière d'être communiste, c'est-à-dire de se soustraire à toute tentative d'emprise ou de dépendance à l'égard du Parti et son orthodoxie, on peut lire également dans ce texte l'envie de s'adresser à un public plus vaste, de dépasser le cadre étroit du militantisme politique pour se faire reconnaître pleinement en tant qu'écrivain. Il revient d'ailleurs sur ce choix d'éditeur dans un article postérieur rédigé à la demande d'une revue de psychiatrie italienne où il écrit :

---

<sup>685</sup>F. Deligny, Lettre à I. Lézine du 19 Oct. 1957, fonds privé.

<sup>686</sup>F. Deligny, Lettre à I. Lézine du 22 Mars 1956, fonds privé.

<sup>687</sup>F. Deligny, Lettre à I. Lézine du 24 Mars 1956, fonds privé.



Comme il le reconnaît plus tard, et malgré l'image d'anticonformiste et de provocateur qui lui est bien souvent associée, pour Deligny, Gallimard est l'éditeur par excellence, et il est loin de se montrer insensible au prestige de la « Collection blanche ». Là encore, s'il n'entre pas dans ce propos de spéculer sur les intentions ou les aspirations de Deligny, il faut retenir qu'il est important pour lui de se faire reconnaître en tant qu'écrivain *ailleurs*, c'est-à-dire en dehors du domaine de la rééducation. De la même manière que la Grande Cordée s'est éloignée de Paris et progressivement des intérêts et des cercles du domaine qui ont assuré à Deligny leur soutien et sa renommée, Deligny écrivain aspire à obtenir une reconnaissance en-dehors de ce domaine, dans le monde bien plus vaste de la littérature. Là encore, il ne sera pas situé là où il s'attendait à l'être.

En effet, en sortant du domaine de l'enfance en marge, l'une des aspirations de Deligny est d'intéresser un public plus vaste à ce qui s'y joue, de produire un type de littérature pleinement populaire, c'est-à-dire à destination et à l'usage du plus grand nombre. Non pas sur le modèle des conseils aux parents ou de l'appel à la générosité d'un public qu'il faut intéresser à la cause de ceux qui apparaissent souvent dans la société comme des « enfants perdus », mais d'une manière qui s'adresse véritablement à tout un chacun. Autrement dit, il s'agit de l'enfance en marge non plus une cause mais un type d'histoire susceptible de parler à tout un chacun. Deligny s'éloigne d'une part d'une littérature spécialisée qui, s'adressant au grand public à partir de l'expérience de travail avec les enfants en marge, donnera naissance quelques années plus tard à une sorte de genre essentiellement à l'adresse des parents, que l'on retrouve aussi bien sous la plume de Makarenko<sup>689</sup> que quelques années plus tard, à la fin des années soixante-dix, dans le succès des émissions de radios et des ouvrages de Françoise Dolto<sup>690</sup>. De manière symétrique, il s'éloigne de la littérature qui prend l'enfance en marge comme sujet et où se succèdent des tableaux alternant charité, misérabilisme, dévouement, paternalisme comme autant de remèdes à la misère, au taudis et au manque d'attention, que l'on a déjà pu entrevoir dans les romans de Joubrel ou de Cesbron.

Ni Dolto, ni Cesbron, ni conseils aux parents, ni adresse au bourgeois, l'ambition de Deligny en écrivant *Adrien Lomme* serait de produire une littérature authentiquement populaire à l'adresse de tout un chacun, ramenant dans la littérature ce que l'on peut voir dans la vie. Il s'agirait de produire une littérature facile d'accès à bien des sens du terme, aussi facile à obtenir qu'à lire sur le modèle du roman de gare de Simenon, auteur venu à la littérature comme bien d'autres après un passage par le

---

<sup>688</sup>F. Deligny, « l'auteur édité », Juillet 1979, IMEC, Fonds Deligny, DGN 6

<sup>689</sup>A. S. Makarenko, *Le livre des parents* (1937), Moscou, Éditions du Progrès, 1967.

<sup>690</sup>F. Dolto, *Lorsque l'enfant paraît*, Paris, Seuil, 3 tomes de reprise des réponses qu'elle a adressées quotidiennement, lors de son émission de radio, aux questions de parents, d'enfants et de professionnels de l'enfance, parus entre 1977 et 1979 ; voir également F. Dolto, *La cause des enfants*, Paris, Robert Laffont, 1985 ; *La cause des adolescents*, Paris, Robert Laffont, 1988 ; *Paroles pour adolescents ou le complexe du homard*, Paris, Hatier, 1989.

grand-reportage et que Deligny lit beaucoup, comme Mac Orlan ou Kessel<sup>691</sup>.

C'est ce qu'il écrit à Irène Lézine au début de la rédaction d'*Adrien Lomme*, alors qu'il revient à son invitation sur l'utilité qu'il envisage pour ce qu'il ne peut qu'appeler avec des guillemets, son « œuvre ». Faisant le point avec elle une fois encore sur l'inscription de son écriture dans l'orbe communiste, ou plus précisément de la manière dont il pourrait se penser écrivain communiste, Deligny revient sur d'autres aspects, notamment sur la manière particulière dont il entend rendre son écriture utile au communisme et à sa diffusion, et ce qu'il entend produire comme type de littérature à l'époque.

*Mon « œuvre » ... ne s'adresse pas aux communistes mais plutôt à ceux qui sont loin de l'être. (...) Ce qui m'intéresse, c'est ce qu'il y a de « communiste » dans n'importe quel être, jeune ou vieux. Tout le monde l'est, d'une manière ou d'une autre. Si j'arrivais à écrire comme je le voudrais, des gens se reconnaîtraient et ils sauraient qu'ils sont communistes.*<sup>692</sup>

Même si cet extrait trouve sa place dans une discussion sur la littérature communiste avec une interlocutrice particulièrement dévouée au Parti, il montre la manière dont pour Deligny l'écriture ne saurait se comprendre sans son arrière-plan politique. Politique, son écriture l'est de bout en bout, tout comme son travail qui ne peut être pensé indissociablement de ce plan-là. Mais, ce communisme qui est celui de Deligny trouve là encore, dans l'écriture, une réalisation très particulière. Comme il le dit ailleurs, s'il ne cesse d'être encore et à nouveau communiste<sup>693</sup>, jusque dans ce qui anime son écriture, c'est d'une manière très particulière, qui ne manque pas de nuance et de distance avec le Parti.

D'une part, Deligny « ne s'adresse pas aux communistes », c'est-à-dire qu'il ne cherche ni à les conforter, ni à les convaincre, ni à les informer plus que quiconque d'un domaine qui pourrait être le sien. Pas plus que son travail, son écriture n'est à l'adresse des membres du Parti, et c'est à ce titre également que l'on peut comprendre son refus d'être édité par les Éditeurs Français Réunis, organe éditorial du Parti. Il y a là une question d'indépendance qui revient de manière constante dans ses rapports avec le Parti ; s'adresser à ce genre de public c'est utiliser un mode d'écriture auquel il est habitué ou qu'il comprendra le plus aisément, et l'on voit mal Deligny plier la part poétique de la langue qu'il utilise au réalisme en vogue dans la littérature communiste de l'époque. C'est aussi que

---

<sup>691</sup>Voir le catalogue des ouvrages recensés par M. Miguel dans la bibliothèque de Deligny après sa mort, cité en annexe de sa thèse, *A la marge et hors champ, l'humain dans la pensée de Fernand Deligny*, soutenue en 2016, Université Paris 8, pp. 590-598.

<sup>692</sup>F. Deligny, Lettre à I. Lézine, 2 Février 1955, Fonds privé.

<sup>693</sup>Voir les paragraphes qui suivent ce passage « Membre du Parti communiste, je l'ai été, et à plusieurs reprises. » dans F. Deligny, *Le croire et le craindre*, ouvr. cité, pp. 1123-1124. Voir également « Carte prise et carte tracée » (1979), repris dans F. Deligny, *L'arachnéen et autres textes*, ouvr. cité, pp. 133-138.

son ambition est toute autre et son public bien plus vaste, c'est à tout un chacun que Deligny entend s'adresser puisque pour lui, communiste, « tout le monde l'est, d'une manière ou d'une autre ». Reste à ce que chacun puisse le voir, et pour ce faire il faut produire une littérature capable de s'adresser au plus grand nombre, une littérature qui ne soit pas celle des républiques populaires, mais authentiquement populaire, c'est-à-dire à la fois lisible par tous et accessible par tous. Loin des codes et des formulations caractéristiques de la littérature réaliste soviétique<sup>694</sup>, Deligny entend bien rester à l'écart de toute orthodoxie stylistique, et il ne s'en cache pas devant Irène Lézine à laquelle il écrit :

*Ce à quoi je pensais (...) c'était au nombre de lecteurs de Simenon. La « nouvelle pédagogique » pourrait être de lecture aussi courante que la « nouvelle policière » et je vois très bien un « instituteur Maigret ».*

*C'est, pour une part, le succès « public » de Lanza del Vasto, de Gide, qui m'a fait écrire Graine de crapule. Celui de Prévert qui m'a fait écrire Les vagabonds efficaces. Je dis bien : pour une part (mais quand quelque chose se fait (...) part est déterminante).*

*Je pensais donc à « l'instituteur Maigret » qui se trouverait dans toutes les bibliothèques de gare et à la littérature pédagogique mordant largement dans la littérature policière.<sup>695</sup>*

Dix ans après la publication de *Graine de crapule* cette réflexion sur la manière dont Deligny s'envisage en tant qu'écrivain permet de mieux identifier ses ambitions et la place à laquelle il veut être situé. La mention est d'importance pour ne pas réduire sa production littéraire à celle du domaine dans lequel elle voit le jour d'une part, mais pour ne pas non plus l'accoler à tout et n'importe quoi, indépendamment de sa réalité historique, celle de ses lectures, de ses propres références littéraires, de sa propre conception de la littérature. S'il est difficile de croire par exemple que *Graine de crapule* ne fasse pas écho à *Mauvaise graine* d'Alexis Danan paru une dizaine d'années plus tôt, il convient de ne pas l'y ramener tout à fait ou l'y réduire. S'il écrit au sujet et dans un domaine précis, Deligny ne s'y résume pas et n'a jamais voulu y être constamment ramené. Si c'est bien d'un instituteur qu'il entend parler, celui-là sera pris sur le modèle de Maigret, personnage-clé de possibles « nouvelles pédagogiques » dont les aventures pourraient être vendues facilement et largement jusque dans les « bibliothèques de gare ». Deligny n'écrit pas pour quelques partisans, spécialistes ou personnes intéressées par ce qui devrait être le sujet dont il traite, pas plus qu'il n'écrit pour faire simplement le récit de ses propres tentatives pédagogiques.

C'est un point qu'il faut souligner ici et dont il faut marquer l'importance tant son travail avec les enfants et sa production littéraire sont liés et souvent rabattus l'un sur l'autre. Pour le dire clairement,

---

<sup>694</sup>Dont le contexte, la réception et la critique après-coup sont bien examinés autour du cas d'Aragon par P. Olivera, « Aragon, « réaliste socialiste ». Les usages d'une étiquette littéraire des années Trente aux années Soixante », *Sociétés & Représentations*, vol. 15, no. 1, 2003, pp. 229-246.

<sup>695</sup>F. Deligny, Lettre à Irène Lézine, 2 Fev. 1955, fonds privé.

ce n'est pas parce que dans la pratique quotidienne de Deligny l'écriture et le travail avec les enfants sont nécessaires et intrinsèquement liés, que l'un n'est que la transcription ou la mise en récit de l'autre. Ce sont bien deux aspects différents de son travail, deux pratiques qui sont intimement liées dans son quotidien, mais dont les liens ne sont pas univoques.

C'est à une telle mécompréhension des rapports entre œuvre littéraire et activité pratique que l'on a déjà eu affaire concernant Makarenko, dont le travail à la colonie Gorki est sans cesse « lu » à travers le *Poème pédagogique*, faisant de ce dernier non plus un ouvrage littéraire où la fiction est un élément nécessaire au récit, mais plutôt la chronique véridique d'événements advenus dans la région de Poltava en Ukraine entre 1921 et 1927. De la même manière, il est par trop rapide, caricatural, et en fin de compte erroné – tant pour son travail pédagogique que pour son travail littéraire – de ne lire *Les vagabonds efficaces* que comme le décalque du travail au quotidien de Deligny avec les enfants du COT de Lille. De la même manière, rabattre son parcours et son travail sur *Le croire et le craindre*, quand bien même ce texte est une forme d'autobiographie où Deligny mêle souvenirs, récits et réflexions après-coup sur son parcours et ses différentes tentatives, peut paraître largement abusif. Même si les prétentions littéraires de Deligny semblent moins affirmées au fil du temps, lui-même devenant à la fois plus désabusé par le manque d'écho que suscitent ses livres, elles n'en restent pas moins réelles d'une part. D'autre part, écrire un livre, dans lequel la place et la fonction du récit sont déterminants – ce qui est une des caractéristiques de l'écriture de Deligny – est une entreprise avant tout littéraire, qui a tout autant à voir avec la création qu'avec la restitution de la réalité de son auteur. Ses prétentions d'écrivain sont en tout état de cause bien réelles, Deligny écrit et entend que ses ouvrages soient lus en tant que produits littéraires avant tout, ne serait-ce que parce qu'en tant que tels ils peuvent accéder à une diffusion plus vaste. Dans une lettre à Irène Lézine, il fait une mise au point très nette de ce qu'il en est d'*Adrien Lomme*, peu de temps après sa parution : il s'agit de littérature au sens le plus général qui soit, celui d'une littérature populaire disponible facilement, accessible à tous, indépendamment des autres activités de son auteur.

*Adrien, c'est pour moi quelque chose qui commence et non une fin, une suite ou une étape.*

*C'est Adrien en quatre volumes. Ça n'est pas plus de la psycho-pédagogie sous une autre forme, qu'Enfance ou la grande cordée ou le centre d'observation de la région de Lille avec ses foyers de prévention de la délinquance juvénile ou l'I.M.P. d'Armentières ou les classes de perfectionnement.*

*Adrien, c'est raconter (les gens ou ce qui se passe dans la tête des gens : pas ce que j'ai fait ou ce que j'aurais pu faire).<sup>696</sup>*

Pour tout ce qui concerne *Adrien*, ouvrage de littérature né d'un écrivain avant toute chose, Deligny entend éloigner la production et la réception de cet ouvrage du domaine dans lequel il a été lu et

---

<sup>696</sup>F. Deligny, lettre à Irène Lézine, 5 Juin 1958, fonds privé.

compris depuis *Pavillon III*. S'il fait le récit de ce qu'il advient d'un étrange garçon de dix ans visiblement aussi mal à l'aise à l'école que dans les structures naissantes de la rééducation, même s'il égratigne méthodiquement et consciencieusement les travers de ce domaine en développement, même si le roman se clôt sur l'arrivée d'Adrien à l'asile et devait se continuer par la suite de son parcours entre IMP et institutions asilaires, *Adrien Lomme* est avant toute chose un récit, un objet de création littéraire. « Adrien, c'est raconter » et non pas témoigner, ni faire la chronique, mais bien raconter c'est-à-dire produire une fiction, certes nourrie de la réalité de ce que son auteur a pu observer, mais qu'il restitue dans une forme littéraire particulière. Les prétentions d'écrivain de Deligny sont bien réelles, et il n'y a peut-être pas que de l'ironie quand on lit dans la suite de cette lettre :

*Pourvu que je n'ai pas le prix Médicis.*

*(ou un autre)*

*Si jamais ça arrivait, j'enverrai un gars d'ici (le plus surprenant) dédicacer à la place d'Adrien.*<sup>697</sup>

Au vu de la manière dont Deligny reste à l'affût de ce qui peut se dire et s'écrire au sujet de son roman, du soin qu'il prend à le faire connaître de tous ceux qu'il peut intéresser et qui peuvent le soutenir, de la fréquence avec laquelle il y revient dans sa correspondance, on ne peut que constater une forme de dépit quand il écrit, presque huit mois après la parution du livre :

*Le silence soulevé par Adrien commence à prendre, vu d'ici, une certaine majesté.*

*D'avoir voulu marcher hors des chemins, voilà qu'il n'a rencontré personne.*

*Pauvre Adrien.*<sup>698</sup>

### 3.2. UN PAMPHLET ET UNE IMAGE D'ÉPINAL : L'ÉCRITURE AGONISTIQUE DE DELIGNY

Lorsqu'il revient plus de vingt ans plus tard sur le choix de Gallimard comme éditeur pour *Adrien Lomme*, Deligny aborde la manière dont il considère le travail de l'écrivain. Alors qu'il évoque ses rapports avec ses différents éditeurs, depuis Victor Michon à Lille, jusqu'à Hachette chez qui Émile Copfermann dirige une collection à partir de 1979, Deligny y montre l'importance des liens qu'il entretient avec les individus qui lisent et éditent ses textes.

Concernant Gallimard, il fait le récit de sa rencontre avec celui qui va devenir le lecteur et le principal soutien d'*Adrien Lomme* dans cette maison, Jacques Lemarchand, avec lequel il se souvient d'avoir fait rôtir et mangé des têtes de canard juste après la guerre, bien avant la publication de son roman. Une fois encore, l'événement et le biographique sont toujours présents de manière simultanée chez Deligny, et de plus en plus dans son écriture au fil du temps, ce qu'il nous faudra examiner un peu

---

<sup>697</sup>*Ibid.*

<sup>698</sup>F. Deligny, Lettre à Irène Lézine, 27 Nov. 1958, fonds privé.

plus loin. Mais, ce faisant, il esquisse quelques réflexions sur sa conception de l'écriture et notamment sur une idée plutôt générale concernant le travail de l'écrivain, la définition et la place de l'inspiration. Pour préciser sa réflexion Deligny part, comme il le fait très souvent, des différents sens qu'il trouve dans le dictionnaire et il s'arrête sur le troisième : « Action de faire entrer l'air dans les poumons », à partir duquel il écrit :

*L'air du temps, bien entendu, qui contient des myriades de particules qui persistent d'antan et qui peuvent se voir comme se voient, dans un grenier, porte claquée, ces minuscules grains de poussière qui passent comme des météores dans le moindre rais de soleil : tout un univers en giration.*<sup>699</sup>

Loin des premières définitions du dictionnaire qui insistent sur l'acte créateur et le souffle presque surnaturel qui anime l'individu inspiré, pour Deligny l'inspiration prend des airs concrets, proprement matériels. Si elle est un souffle, c'est celui de l'écrivain, qui respire et avale avec l'air ce qui flotte tout autour de lui, événements anciens dont la trace surnage jusque dans le présent de l'écriture et l'état du monde tel qu'il est. Ainsi décrit-il « l'air du temps », comme une matière difficilement saisissable où des bribes de passé résistent à l'oubli et se maintiennent dans un présent qui n'est pas étranger à la création littéraire. Si l'ouvrage dépend pour partie de l'air du temps, c'est ce qui est difficile à identifier, qui est là, subtil, flottant, et qu'il reste pourtant difficile voire impossible de résumer tant il contient « tout un univers en giration ». C'est une atmosphère dans laquelle l'objet peut se saisir, de laquelle il tient pour une certaine part sa forme sans s'y résumer tout à fait ; de la même manière que l'atmosphère, et la pression précise qui est la sienne, permet à un corps de maintenir l'assemblage de ses éléments, sans trop de pression ni trop peu. Dans le vide un corps humain éclate, à l'inverse au fond de l'océan la pression accumulée fait imploser ses vaisseaux et son système sanguin. L'atmosphère est donc un entour bien matériel pour chacun des corps, et de sa qualité propre dépend l'existence de ceux qui peuvent y évoluer. L'air du temps semble alors aussi nécessaire au travail de l'écriture que l'atmosphère pour un corps, il apparaît comme le milieu dans lequel il se situe et dont dépend en partie sa forme, de l'extérieur.

Chez Deligny, ni son œuvre littéraire ni son travail avec les enfants n'en sont séparés, bien au contraire. Il ne fait que reconnaître le lien entre ces deux aspects de son travail et cet « air du temps » dont on tente ici de mesurer la densité en explorant les diverses facettes, de la place de la neuropsychiatrie infantile à l'influence du grand reportage, en passant par celle du roman de gare ou des revues spécialisées du domaine. Pour saisir la qualité d'une telle atmosphère, il faut des instruments de mesure, baromètre ou thermomètre. Autrement dit, pour saisir l'air du temps il faut se pencher sur ce qui en fait l'épaisseur, c'est-à-dire ce qui constitue ce temps particulier, la nature des particules qui flottent dans l'air tout comme sa densité propre. Comme le propose Béatrice Han Kia-

---

<sup>699</sup>F. Deligny, « l'auteur édité », Juillet 1979, IMEC, Fonds Deligny, DGN 6

Ki en examinant la genèse du corps autistique, baromètre et thermomètre permettent de prendre la mesure d'une autre conception de l'individu dans le temps, où la conscience qui unifie le temps cède la place pour permettre d'apercevoir les phénomènes qui coïncident avec l'individu et influent sur son devenir. Il en va d'une manière de concevoir le temps et ce qu'il apporte en dehors du sujet, d'en rester à la matérialité de ce qui se dépose et affleure en lui, du temps comme phénomène et non plus comme condition de possibilité de l'expérience.

*Le baromètre dit le multiple de l'air, le divers d'un milieu perçu comme homogène, les variations du temps sur le vide des consciences ; le corps du temps qu'il fait est l'instrument du corps, l'apparaître d'un lieu au creux de l'insensible, l'occasion du sensible sur l'impression des choses.*<sup>700</sup>

Si dans cet article Béatrice Han Kia-Ki parle du corps autiste de Victor de l'Aveyron à partir des deux mémoires d'Itard, il faut préciser d'emblée qu'elle possède une grande connaissance de l'œuvre de Deligny<sup>701</sup> et ce modèle – en quelque sorte météorologique – pour penser l'immanence du temps à même le corps de l'enfant autiste, lui en doit certainement une grande part. Pour ce qui nous concerne ici, retenons que l'œuvre de Deligny peut servir de baromètre, d'instrument pour examiner cet air du temps qu'il reflète, traduit et exhale. Son œuvre est toute entière travaillée par la densité du temps dans lequel il évolue, marquée par l'essor d'un domaine, ses influences spécifiques, ses luttes internes, mais également par bien d'autres éléments, plus fugaces, subtils et volatils dont on pourrait difficilement faire le tour de manière exhaustive mais que l'on peut essayer de saisir et tenter de restituer, d'exposer, touche par touche.

C'est à ramener la texture de cet air du temps qu'entend contribuer ce travail, tout en conservant comme fil directeur l'idée que l'œuvre de Deligny en est tout autant travaillée qu'elle en est révélatrice. Raison pour laquelle ce travail nécessite un va-et-vient constant entre Deligny et ce qui s'inscrit dans le temps qui est le sien, entre son œuvre et la langue qui se déploie autour de la sienne, entre les figures qu'il dessine et celles qu'il donne à voir, sur le modèle du « cercle philologique » tel que l'entendait déjà le philologue Leo Spitzer. Considérant l'œuvre d'un auteur comme un système solaire où gravitent des éléments aussi divers que sa langue, ses motivations conscientes, son contexte historique ou professionnel, il s'agit de faire des allers-retours constants entre le centre de l'œuvre et

---

<sup>700</sup>B. Han Kia-Ki, « Baromètre et thermomètre : des instruments pour une genèse du corps autistique », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 50, n° 2, 2006, p. 275.

<sup>701</sup>B. Han Kia-Ki a notamment utilisé ses réflexions sur le travail de Deligny pour mener à bien une thèse de philosophie intitulée « Contiguïté, immanence et singularité : recherches phénoménologiques » ; elle a également dirigé un séminaire autour de Deligny au Collège International de Philosophie, et publié plusieurs articles dont « Deligny et les cartes », *Multitudes*, vol. 24, n°1, 2006, pp. 185-192 ; « Fernand Deligny : esquisse, dérive et tentatives d'éducation », *Le Télémaque*, vol. 23, n°1, 2003, pp. 117-132 ; « Le cercle, l'eau et l'O : radeaux », *Chimères. Revue des schizoanalyses*, n°53, 2004, pp. 155-168.

sa périphérie, ou ce que l'on pourrait considérer tel. Il s'agit d'aller de ce que Spitzer appelle des « détails extérieurs » vers ce qui semble constituer le cœur de l'œuvre pour essayer de mieux l'identifier, à tout le moins de le circonscrire. C'est en revenant ensuite vers les détails de surface que l'on peut chercher à voir si ce que l'on a identifié comme un des principes moteurs de l'œuvre entière peut permettre de les intégrer, c'est-à-dire de les rendre intelligibles eux aussi. Ce n'est qu'après un certain nombre d'allers-retours de la sorte que l'on peut vérifier, ou au moins consolider la position de ce que l'on a tenté d'identifier comme étant le centre du travail d'un auteur, ce que Spitzer énonce ainsi :

*Manifestement aucun chercheur n'est obligé de faire la même chose. Ce qu'on doit lui demander, en revanche, c'est d'aller de la surface vers le « centre vital interne » de l'œuvre d'art : observer d'abord les détails à la superficie visible de chaque œuvre en particulier (et les « idées » exprimées par l'écrivain ne sont que l'un des traits superficiels de l'œuvre) ; puis grouper ces détails et chercher à les intégrer au principe créateur qui a dû être présent dans l'esprit de l'artiste ; et finalement revenir à tous les autres domaines d'observation pour voir si la « forme interne » qu'on a essayé de bâtir rend bien compte de la totalité.<sup>702</sup>*

Leo Spitzer reconnaît bien volontiers qu'il appartient au chercheur d'identifier le premier détail qui va lui permettre d'entamer cette recherche en direction du cœur d'une œuvre, et qu'il y a dans ce premier pas quelque chose de difficile voire de contingent<sup>703</sup>. Il en va d'une manière de faire, presque d'un tour de main face au texte et à l'œuvre, qui ne peut se résumer à une série d'indications méthodologiques à appliquer mécaniquement qui seraient susceptibles de produire à coup sûr les résultats escomptés. Cela étant, si Spitzer souligne que pour trouver un point de départ solide dans cette constellation de détails apparemment déliés les uns des autres ou relativement accidentels il est question du « talent, de l'expérience et de la foi » du chercheur, il en va tout autant de son application, de son acharnement à rester attaché au texte qu'il a sous les yeux pour trouver ce point de départ.

*Le seul moyen pour sortir de cette stérilité, c'est de lire et de relire, avec obstination et confiance, en essayant de s'imprégner complètement de l'atmosphère de l'œuvre.<sup>704</sup>*

Lire et relire les textes de Deligny, mais aussi ceux qu'il lit, qu'il croise, qui le lisent ou qui le croisent, pour en saisir les détails les plus propices à faire saisir le cœur de son œuvre, voilà le sens et la

---

<sup>702</sup>L. Spitzer, *Études de style* (1948), Gallimard, coll. « Tel », Paris, 2011, p. 60.

<sup>703</sup>« Pourquoi tant insister sur l'impossibilité de proposer au lecteur un mode d'analyse qui pourrait être appliquée, pas à pas, aux œuvres d'art ? C'est que le premier pas, dont tous les autres dépendraient, ne peut pas être prévu ; il doit toujours avoir déjà été fait. C'est la conscience qu'on vient d'être frappé par un détail et que ce détail entretient un rapport fondamental avec l'œuvre ; c'est-à-dire qu'on a fait une « observation » qui est le point de départ d'une théorie ; ou qu'on a été amené à poser une question, qui demande une réponse. », *Ibid.*, p. 67.

<sup>704</sup>*Ibid.*



méthode de ce travail où l'idée de « l'atmosphère de l'œuvre » comme le dit Spitzer – de ce qui apparaît comme « l'air du temps » pour Deligny – et la qualité de sa texture apparaissent fondamentaux. L'entreprise s'avère délicate et fragile, tant l'air du temps peut s'avérer trompeur, induire de fausses identifications, associer ce qui n'est que juxtaposé, faire confondre coïncidences et réelles influences, comme c'est le cas dans le récit que fait Deligny de la présentation d'*Adrien Lomme* par Gallimard, dans les lignes qui suivent la citation exposée plus haut.

*et qu'est-ce qu'il a dit, le Gallimard, quand il a présenté brièvement sa collection aux journalistes ? Que ce livre – celui que j'avais écrit – était de la même cuvée que Le Grand Meaulnes d'Alain Fournier ; je n'y avais pas du tout pensé, à celui-là, il m'a fallu le relire, et dans les deux livres, il y avait une école, une salle de classe, des alentours et des lointains.*<sup>705</sup>

Inscrit dans le sillage immédiat du livre d'Alain Fournier, *Le grand Meaulnes*, que Deligny n'avait pas en tête en écrivant, ce n'est rien de dire que cette situation semble déplacée. De la même manière que les ressemblances sont parfois trop limitées pour déduire des liens quels qu'ils soient, la tentative de situer une œuvre possède des limites, elle comporte des risques. S'accrocher à la lettre du texte comme le recommande Spitzer, et multiplier les allers-retours entre le centre et la périphérie de l'œuvre, peut permettre – si ce n'est d'éviter de s'égarer – à tout le moins de rester dans ses alentours. Si dans *Adrien Lomme*, il y a « une école, une salle de classe, des alentours et des lointains » tout comme dans *Le grand Meaulnes*, cela ne suffit probablement pas pour l'y ramener. Mais, dès lors qu'il s'agit d'un enfant d'une dizaine d'années visiblement en marge des autres enfants de son âge et de son village, qui va avoir à faire successivement avec l'école, la maison d'enfants naissante, la police et *in fine* l'institution asilaire ; que son créateur a été successivement instituteur pour ce genre de d'enfants en marge, éducateur dans un pavillon d'asile accueillant des enfants puis directeur dans ce genre de château-maison d'enfant ; faut-il ramener l'ouvrage uniquement au domaine qui semble être le sien et à la littérature qui l'accompagne habituellement ? Et si son auteur est déjà connu pour la férocité avec laquelle il dénonce le domaine de l'enfance en marge, doit-on n'en voir qu'une critique dans *Adrien Lomme* ? C'est une question que pose Deligny dans une des lettres qu'il échange avec Jaques Allaire au début des années quatre-vingt-dix, alors qu'il relit son ouvrage en vue d'en faire peut-être un film. À près de trente-cinq de distance de sa publication, la manière dont Deligny relit et discute d'*Adrien Lomme*, de façon presque quotidienne pendant près d'un mois, est éclairante à plus d'un titre, notamment sur cette question.

*Il faut savoir si Adrien Lomme est un pamphlet ou bien s'il s'agit du miroir d'une époque.*<sup>706</sup>

---

<sup>705</sup>F. Deligny, « l'auteur édité », art. cité.

<sup>706</sup>F. Deligny, *Correspondance des Cévennes*, ouvr. cité, p. 1251.

Bien des années après sa rédaction, alors que la situation dans le domaine de l'enfance en marge a bien changé, tout comme celle de Deligny, son adhérence à l'époque qui est la sienne pose encore question. Il en va de sa genèse tout comme de sa réception : l'ouvrage n'est-il qu'une réaction épidermique à l'institutionnalisation de l'enfance inadaptée de l'époque ? Doit-il n'être compris que comme un portrait à charge d'un domaine qu'il s'ingénie à caricaturer sans aménité ?

Parmi les quelques recensions de l'ouvrage dans le domaine à l'époque de sa sortie, il faut prendre le temps de revenir sur celle de Louis Le Guillant, médecin de la Grande Cordée et soutien constant de Deligny malgré leurs oppositions de caractère. À la sortie de l'ouvrage on peut lire sous sa plume :

*il s'agit d'un problème scientifique – s'il veut bien me passer l'expression – auquel les personnages caricaturaux d'un récit romancé n'apportent pas grand-chose. Les vrais arguments, ceux qui peuvent convaincre des gens sans prévention, ne seront tirés – s'ils peuvent l'être – que d'études amples et sérieuses, conduites avec rigueur. (...)*

*La sincérité et la qualité habituelle de son expression ne vont pas non plus sans certains excès, n'évitent pas complètement un certain « naturalisme », une forme un peu célinienne et quelques notations m'ont paru plus frappantes qu'authentiques.<sup>707</sup>*

Si l'on s'arrête un instant sur la critique d'un homme aussi au fait de ce qui a cours dans le domaine de l'enfance inadaptée, on s'aperçoit que sa critique de l'ouvrage porte sur trois plans, parfaitement liés : l'aspect caricatural des personnages, la critique des sciences du psychisme (psychiatrie et psychologie), une écriture trop « naturaliste ».

Pour Le Guillant à travers la manière dont Deligny fait vivre ses personnages, c'est la crédibilité de ses opinions sur la rééducation qui en pâtit. Autant dire que le créateur, compris dans un tel prisme, n'a guère le choix, il doit avant tout convaincre, et pour ce faire coller le plus possible au réel des individus qu'il entend décrire. Tout se passe comme si Deligny écrivain ne pouvait s'affranchir du Deligny éducateur, qui lui-même ne pouvait se montrer traître au domaine ou s'en écarter un peu trop sous peine de sombrer dans la caricature, peut-être et surtout aux yeux de ceux qui l'ont le plus soutenu. C'est dire à quel point les schémas de pensée et les grilles de lecture de la littérature qui s'approche du domaine de l'enfance inadaptée à l'époque sont étroits. Si le petit Jacques Marchand de *Saint Florent la vie* de Joubrel n'est pas taxé de caricature alors qu'il correspond en tout point au guide du parfait petit enfant en danger de l'époque que l'amour des éducateurs-scouts pourra seul relever, ce que l'on retrouve presque à l'identique dans les autres récits de Joubrel ou dans le roman de Cesbron ; il semble pour le moins paradoxal que ce ne soit pas le cas de cet Adrien, qui s'avère autrement difficile à cerner, qui ne sent pas la piqûre des orties, qui reste sans un bruit au lever devant le feu éteint dans la cuisine de sa mère ou dont le rapport aux mots est tout sauf évident. On ne sait

---

<sup>707</sup>L. Le Guillant, « Remarques sur la rééducation des enfants « difficiles », *Vers l'éducation nouvelle*, n°121, 1958, p. 125.

pas ce que Le Guillant a pensé des personnages de Joubrel ou de Cesbron, il n'a pas pris la peine d'écrire à leur sujet, mais ce qui est intéressant dans sa critique de l'ouvrage de Deligny c'est qu'elle porte moins sur le personnage central du livre que sur tous ceux qui, autour de lui, participent de ce petit monde de la rééducation : la Générale Manhès, le Chef Dejean ou l'institutrice Marie Dapé.

Ces personnages, pour Le Guillant, semblent incarner des fonctions, des disciplines et des techniques, autrement dit des métiers qui ont cours dans le domaine et qui peinent à se trouver une légitimité. Défendre ces métiers et leur collaboration est capital pour Le Guillant comme on l'a déjà vu précédemment, et il n'est donc pas anodin qu'il reproche à des personnages de fiction de ne pouvoir servir de support théorique, autrement dit de convaincre. On comprend bien que l'opposition est totale avec l'intention littéraire qui préside à l'ouvrage de Deligny : « Adrien, c'est raconter (les gens ou ce qui se passe dans la tête des gens : pas ce que j'ai fait ou ce que j'aurais pu faire) ». <sup>708</sup> Alors que le premier lui reproche de ne pas pouvoir « convaincre », le second entend seulement « raconter », et on peut se demander s'il n'y a pas là un écart aussi grand que celui qu'il peut y avoir entre science et littérature. Reste que si l'auteur peut faire le pari qu'en racontant il soit possible de convaincre, encore faut-il admettre que cela puisse se faire autrement que par des « études amples et sérieuses, conduites avec rigueur », ce que ne semble pas prêt à admettre quelqu'un comme Le Guillant.

Sur le fond, le scientifique ne peut pas suivre Deligny dans la critique de la psychologie et de la psychiatrie dont il dresse le tableau dans *Adrien Lomme* dès lors que celle-ci s'avère construite avec un matériau littéraire et non pas à partir de données empiriques. C'est même ce qu'il écrit quelques pages plus loin en conclusion de son article :

*C'est ici que nous nous séparons de Deligny. Lorsqu'il affirme sa connaissance pratique des enfants anormaux contre celle que recherchent la psychologie et la psychiatrie, dont il ne voit que les excès, les prétentions et les mystifications ; lorsqu'il oppose l'empirisme à la méthode des sciences et, en définitive, lui-même aux autres. En vain d'ailleurs.* <sup>709</sup>

Si l'ouvrage passe pour un pamphlet, c'est parce qu'il est vu – jusque dans les rangs de ceux qui soutiennent Deligny et ses tentatives – comme une attaque frontale de la manière de penser et de justifier l'action des professionnels dans le domaine. Alors que l'aspiration scientifique sert de ciment à l'époque pour allier l'arrière-plan moral qui a cours dans le domaine et sa prétention à la modernité – même chez un auteur aussi radical que Le Guillant qui n'a de cesse de critiquer l'arrière-plan moral du domaine, fait de paternalisme et de charité – la nier c'est faire implorer l'un des éléments idéologiques qui font tenir cet édifice hétérogène qu'est l'institution. Pour le dire autrement, ce type de réaction montre bien la place de la posture scientifique – qu'elle se traduise dans le langage utilisé, dans les références théoriques employées ou dans les rapports de force entre les différentes

---

<sup>708</sup>F. Deligny, Lettre à Irène Lézine, 5 Juin 1958, fonds privé.

<sup>709</sup>L. Le Guillant, « Remarques sur la rééducation des enfants « difficiles », art. cité, p. 128.

professions du domaine – dans la construction idéologique qui sous-tend l'enfance inadaptée comprise comme une institution. C'est d'un autre côté ce qui marque la position spécifique de Deligny, qui ne cherche ni à convaincre ni à discuter, mais uniquement à raconter, quitte à ce que son récit devienne pamphlet.

*Adrien Lomme* ne serait-il donc qu'un pamphlet comme il fait mine de se le demander au début des années quatre-vingt-dix ? En tout cas, bien plus qu'une tentative de description du domaine, c'est une attaque en règle, non pas tant de la morale et du comportement de ses personnages – ce qui en fait ou non des caricatures pour un lecteur comme Le Guillant – mais du fond idéologique qui sous-tend le domaine et que Deligny entend bien prendre à contre-pied ou ignorer si besoin. Par sa critique il semble considérer le domaine comme unifié sur le plan des idées et des méthodes, et entend se situer à l'extérieur de lui, alors qu'auparavant il était partie prenante de l'un des camps qui s'opposait, ce qu'une dizaine d'années plus tard il affecte d'oublier. Ce qui se traduit dans la manière dont est saisie en dernier lieu sa façon d'écrire, son style à proprement parler. Alors que l'auteur des aphorismes de *Graine de crapule* a constamment été loué pour cette poésie qui était la sienne, voilà que l'un de ceux qui le connaît le mieux lui reproche « un certain "naturalisme", une forme un peu célinienne et quelques notations (...) plus frappantes qu'authentiques ».

Après Alain Fournier, Céline, à chaque lecteur son lot de références, de lectures et d'auteurs où puiser pour comparer, appairer, illustrer et en fin de compte comprendre une œuvre. La mention du « naturalisme » de l'écriture de Deligny est à souligner dans la mesure où il y a bien peu du naturalisme au naturaliste, et que dans la suite de son œuvre Deligny s'intéressera de plus en plus au travail des éthologues et autres tenants des sciences naturelles. Quel que soit le sens qu'entend utiliser Le Guillant, il est intéressant de voir qu'il le considère comme une forme « d'excès », comme si la littérature ne pouvait qu'échouer à rendre compte du monde tel qu'il apparaît de manière naturelle, à l'inverse de la science qui par déductions, examens et méthode empirique pourrait plus largement y pourvoir. C'est là un préjugé de lecture qu'il conviendra d'examiner dans la dernière partie de ce travail, celui d'après lequel l'abstraction de la méthode, le découpage de segments de réalité, l'examen minutieux de parties précises, l'agencement des causes et des effets – ce que sont l'enquête statistique ou la compilation de dossiers par exemple – serait plus à même de rendre compte d'une réalité que le regard de surface, la restitution d'un phénomène dans l'espace et le temps, au plus près de la manière dont il se manifeste, c'est-à-dire en forgeant dans le langage un mode de restitution. Ce sont là deux attitudes – l'une plus analytique et l'autre plus descriptive – qui s'opposent sous la plume de Le Guillant qui, au nom de l'une, ne peut que condamner l'autre.

Étrange réception donc, que celle d'*Adrien Lomme* dans le domaine, dont Deligny avait déjà anticipé avec une relative justesse la réaction lorsqu'il écrivait à Irène Lézine :

*Je ne crois pas que le secteur spécialisé portera Adrien mais plutôt qu'il se fera mouvant, comme les sables du même nom, sous ses premiers pas et les suivants, sauf si on parlait*

*trop (à leur gré) d'Adrien dans les critiques tout-venant. J'ai voulu écrire un roman. Je n'ai donc pas visé leur audience et m'attend, de leur part à une discrétion un peu aigre.*<sup>710</sup>

La réception de l'ouvrage dans le domaine confirme cette impression de Deligny peu de temps après la publication de l'ouvrage. Les recensions sont rares<sup>711</sup>, relativement lacunaires, peu enthousiastes y compris dans les organes du Parti, mais l'accueil qui est fait – ou plutôt n'est pas fait – à *Adrien Lomme* permet de mieux identifier de quel type d'objet littéraire il s'agit pour le domaine, à la fois pamphlet et miroir d'une époque. Deligny y revient une seconde fois dans sa correspondance avec Jacques Allaire en 1992 et précise sur quel plan l'attaque que représente cet ouvrage est nette :

*J'ai toujours pris les dégoulinures de la psychanalyse – et autres freudités – pour une des pollutions la plus redoutable de notre temps. Ce pour quoi Adrien Lomme est un pamphlet discret à l'époque de sa parution et qui, maintenant, exige d'être image d'Épinal.*<sup>712</sup>

On retrouve ici le ton mordant de Deligny qui, même plus de trois décennies après la parution de l'ouvrage, ne renie en rien les critiques féroces qu'il dessinait à l'époque. Si la place prépondérante que prendra la psychanalyse dans le domaine au fil des ans, à partir des années soixante-dix, lui donnera raison quant à la manière dont *Adrien Lomme* a pu devenir par la suite une image d'Épinal, il faut revenir un instant sur quelques-unes des descriptions les plus féroces qu'il adresse au domaine et qui, loin d'en constituer une caricature, montrent plutôt au contraire à quel point celui-ci a produit des poncifs et des *topoi*, tant dans la pratique que dans la manière d'écrire à son sujet. Si l'on garde en tête les développements des chapitres précédents sur la manière dont le domaine de l'enfance en marge s'organise, se pense et se représente dans une littérature professionnelle qui va du roman pédagogique aux articles spécialisés, on peut essayer de situer un peu mieux la critique de Deligny et, par voie de conséquence, sa position particulière en son sein.

Pour ce faire, essayons de lier la critique qu'il dessine par cette écriture que l'on a précédemment appelée agonistique, et la manière dont ses propres positions sont en décalage avec cet arrière-plan idéologique qu'il attaque frontalement. Autrement dit, au lieu de faire la liste de ce que Deligny critique dans la rééducation de l'époque, essayons de voir comment cette critique se noue avec un mode d'exposition – une manière d'écrire – qui en attaque de fait le soubassement idéologique. Pour le dire autrement, il s'agit de se poser une question que l'on peut résumer de la sorte : comment la critique idéologique se met en place dans et par le roman ?

---

<sup>710</sup>F. Deligny, Lettre à Irène Lézine, 4 Juin 1958, fonds privé.

<sup>711</sup>Cela y compris dans les revues directement liées au Parti Communiste comme *L'école et la nation* où F. Secler-Riou fera une recension d'*Adrien Lomme* près d'un an après sa parution.

<sup>712</sup>F. Deligny, *Correspondance des Cévennes*, ouvr. cité, p. 1254.

### 3.3. LA CRITIQUE IDEOLOGIQUE : SA MISE EN PLACE DANS/PAR LE ROMAN

Difficile travail pour un philosophe que de chercher le cadre le plus souvent inaperçu qui organise la pensée et le travail d'un domaine précis. Difficile objet que de s'attaquer à un roman où personnages, mise en scène, dialogues, choix du vocabulaire et constructions syntaxiques viennent remplacer l'enchaînement des propositions, des marqueurs logiques et les rigueurs définitionnelles. À la différence du traité ou de l'essai le roman n'est pas un produit de la philosophie, mais en tant qu'il exprime et manifeste des idées il est un objet pour la philosophie qui mérite qu'on s'y attarde. Cela d'autant plus si l'on considère, comme c'est ici le cas, que le récit et les procédures littéraires qu'il emploie peuvent permettre de comprendre les idées d'une époque et d'un domaine considéré.

Le philosophe n'est ni historien ni critique littéraire, il n'empêche que son travail a parfois à voir avec l'un et avec l'autre, et pour ce qui nous concerne, afin de circonscrire ce qui peut être le plus éclairant dans *Adrien Lomme*, nous retiendrons trois thèmes autour desquels la critique idéologique de Deligny s'articule dans le roman et s'inscrit dans sa pratique de la langue : l'affect, le langage, la spatialité.

S'il serait difficile d'examiner tous les thèmes développés dans le roman, il s'agit ici de voir en quoi ces trois, particulièrement saillants, peuvent nous éclairer sur l'écart dont Deligny pense et écrit par rapport au domaine de l'enfance en marge. Il s'agit alors de voir en quoi *Adrien Lomme* n'est peut-être pas tant une caricature du domaine mais bien l'écriture même, volontaire et patiente, d'une position à l'écart, à la fois critique et propre à Deligny.

#### 3.3.1. La place de l'affect

Étrange personnage que cet Adrien, il est celui qui semble ne rien ressentir, au sens propre comme au sens figuré. Il ne sent pas les piquûres des orties, en tout cas lorsqu'on le voit, mais surtout il est bien difficile de saisir quelles émotions le traversent, quels sont ses sentiments. Lorsque sa mère le gifle sans raison alors qu'elle le trouve le matin dans la cuisine à côté du feu éteint, la scène est décalée, déplacée.

*Elle lui donne une gifle. Elle bat l'air devant elle et sa main bouscule l'écharde vivante à la tête rousse.*<sup>713</sup>

Dans la manière dont il est décrit il n'est déjà plus un sujet, c'est presque une chose qui se détermine par la place qu'elle occupe dans l'espace. Sa mère ne le gifle pas, elle ne s'attaque pas à lui en tant que personne, c'est à l'air qu'elle s'attaque et puisque Adrien était sur le chemin de sa main, tant pis pour lui, advienne que pourra. En retour, ce drôle d'enfant n'adresse ni réponse, ni réaction, morceau de bois que la main de sa mère heurte. On ne sait pas ce qu'il en ressent, ni ce qu'il en pense, il ne pleure pas, n'en veut pas à sa mère. Il va agir, comme s'il s'agissait là d'un réflexe, d'une conséquence qui pourrait être toute autre mais qui ne tient pas à ce que l'on a l'habitude d'appeler sa personnalité.

---

<sup>713</sup>F. Deligny, *Adrien Lomme* (1958), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 446.

Immédiatement après cette gifle, « Adrien se sauve. Il ne reviendra plus jamais. Il sera là tout à l'heure à regarder par la fenêtre comme un enfant abandonné ». <sup>714</sup>

Si on l'examine de plus près, cette phrase est difficile à comprendre et c'est faire peu de cas de la particularité de l'écriture de Deligny de glisser dessus sans faire mention de son étrangeté. Adrien réagit, il fuit et semble bien prendre une décision radicale, sans retour en arrière, « il ne reviendra plus jamais ». Mais cela ne semble qu'une réaction qui va se perdre dans le temps, se dissoudre une fois l'événement dissipé puisque dans le même temps « il sera là tout à l'heure à regarder par la fenêtre ». Comment comprendre cette fuite et ce retour, cette apparente décision et sa négation presque contemporaine ? D'une phrase à l'autre Adrien agit de manière radicalement différente et, en-deçà de la caricature, Deligny construit un mode d'écriture qui ne manque pas de susciter bien des questions, à la fois sur la manière dont il décrit cet enfant particulier, et sur celle dont on pourrait le considérer.

Dans les romans de l'époque comme ceux que l'on a déjà examinés, chez Joubrel, Cesbron ou Makarenko, les auteurs ne sont pas avares en pleurs d'enfants, en émotions vives et en sentiments exacerbés. Du sentiment de sa chute à l'exaltation morale de son retour au centre de rééducation dans le costume de l'éducateur, le petit Michel Marchand de *Saint Florent la vie* est à lui seul un catalogue d'émotions stéréotypées dont le déploiement dirige en grande partie l'évolution de la narration. Raconter comment un enfant « revient à de meilleurs sentiments », c'est en quelque sorte le credo des romans pédagogiques de la période qui ne cessent de mettre en scène la succession des colères, des peurs, des espoirs et des enthousiasmes qui soulèvent les enfants, qui les portent et qui influent en sous-main sur leurs actions. C'est même le plus souvent à faire changer ces émotions, à les utiliser, les diriger que travaillent les adultes autour d'eux, à tout le moins ceux qui font fonction d'éducateurs. Chez Deligny le sentiment est tout autre, tout se passe comme s'il était d'une nature étrangère à l'individu. Autrement dit, alors qu'il constitue le cœur de la caractérisation morale des personnages habituellement – et de manière presque caricaturale dans le domaine qui n'est avare ni en larmes ni en expressions outrageuses de « bons sentiments » – dans les récits de Deligny le sentiment apparaît comme déplacé en dehors de l'individu. Tout se passe comme s'il était extérieur à lui et qu'en son sein on ne puisse rien trouver qui l'anime véritablement, ni haine ni amour, ni envie ni espoir. Pour le dire autrement, le sujet chez Deligny est vidé de ce qui constitue la plupart du temps chez d'autres auteurs sa part essentielle : le sentiment, l'affect, la passion. Pour être plus précis c'est l'enfant, et ce type d'enfant très particulier qu'est Adrien, qui ne se décrit plus sur le modèle des autres enfants, animés de l'intérieur par des mouvements affectifs violents et multiples. L'enfant en marge échappe à cette manière d'être du sujet, basée sur sa constitution interne, et dès cette époque on trouve dans les écrits de Deligny, dans la manière même dont il écrit, ce qu'il va thématiquer longuement par la

---

<sup>714</sup>*Ibid.*

suite à partir des années soixante-dix.

Il ne s'agit pas de dire qu'Adrien est une préfiguration de Janmari, ni que les réflexions de Deligny sur le sujet et son intériorité sont déjà abouties à l'époque d'*Adrien Lomme*, mais de voir que les développements qu'il va mener vingt ans plus tard sont déjà contenus en germe dans son travail narratif. Bien plus, il faut voir ici que c'est bien cette manière de considérer le sujet, de le vider d'une intériorité qui semble être cruciale dans la conception de l'enfance en difficulté, qui le place en marge et constitue le cœur de l'attaque qu'il adresse au domaine. Rarement pourvu d'émotions, apparemment insensible aux gifles de sa mère ou aux moqueries de ses camarades de classe, les sentiments sont chez Adrien une matière étrangère, reliée à lui par un lien d'appartenance plus que par un lien d'identité. Il les emmène avec lui sans qu'ils ne logent en lui et permettent d'une manière ou d'une autre de le caractériser. Ainsi, lorsqu'il surprend sa mère avec Mellé, cachés dans un bois, et qu'il comprend qu'il va certainement aller vivre avec sa mère chez lui et ses quatre enfants, la manière dont il éprouve de la joie est décrite d'une façon très particulière par Deligny.

*Il ne savait pas où poser sa joie. Il ne pouvait pas la laisser dans la maison qu'il allait quitter. Il ne pouvait pas l'apporter en classe. Il l'emmenait, le matin, jusque dans la cour de l'école où il arrivait le premier et il essayait de la poser de l'autre côté du grillage, de la cacher dans les légumes montés en graine, à bonne distance de la baraque où il ne pouvait pas encore entrer, même en imagination. Posée là, sa joie venait le saouler, l'endormir, à son banc d'école.<sup>715</sup>*

Dans cette extériorité manifeste entre l'individu et le sentiment qu'il éprouve, on se demande ce qu'il en est de son identité, de la manière dont ses états internes peuvent permettre de le modifier, de le changer. Alors que c'est là le cœur du travail de l'éducateur au sein de la conception courante de la rééducation, la position de Deligny est claire, il refuse l'intériorité. Il ne s'agit pas d'une simple figure de style, il déplace à l'extérieur de l'individu le sentiment, il le place à côté de lui. Un enfant comme Adrien ne semble pas adhérer, au sens propre, aux sentiments qu'il éprouve, ils l'embarrassent et il leur trouve difficilement une place, au sens le plus spatial qui soit, « il ne savait pas où poser sa joie ». Au contraire des autres individus, Adrien n'éprouve pas le sentiment, il est bien plutôt éprouvé par celui-ci. C'est une épreuve qui se présente à lui, de l'extérieur, et dont il est bien en peine de faire quelque chose. Cette joie à côté de lui est bien la sienne, mais entre elle et lui réside une extériorité manifeste, indépassable. Autrement dit elle ne le modifie pas, elle ne change pas son rapport au monde, littéralement *il n'est pas joyeux*. Mais cette joie est un élément, un objet en quelque sorte, duquel il est pourvu pour une période déterminée et dont il ne sait pas quoi faire. La joie devient un élément qui peuple le monde, au même titre que la tristesse, que la baraque de Mellé ou qu'une gifle de Léone, elle prend une place concrète dans l'existence d'Adrien, mais se pense en termes spatiaux

---

<sup>715</sup>*Ibid.*, p. 470.



plutôt que mentaux, comme une réalité matérielle plus que comme un fait subjectif.

C'est là une étrange manière de procéder et d'écrire que l'on a tôt fait d'esquiver en rabattant le roman sur une simple caricature au lieu de le prendre pour un réel travail de la langue qui vise, au-delà de la narration, à montrer ce qu'il en est d'un enfant aussi en marge que peut l'être Adrien. La manière d'écrire est au cœur de ce qu'entend non pas démontrer mais montrer Deligny, et le texte ne se réduit pas à ce qui s'y passe mais bien plutôt à ce qu'il entend donner à voir. Le roman se retrouve pris dans le mouvement très particulier de l'écriture délinéenne qui ne cherche pas tant à faire avancer la narration qu'à en déployer, de manière particulière, les aspects descriptifs. Pour le dire autrement, ce n'est pas tant ce qui arrive à Adrien qui est le cœur du roman, mais la description de la manière dont il vit les événements, et cela engage un travail de la langue tout à fait particulier. Ce sur quoi Deligny écrira quelques décennies plus tard :

*l'histoire – proprement dite – n'avance pas. Ce que je me dis, c'est qu'Adrien Lomme est rudement bien écrit – alors que je ne m'en doutais pas, ou plus.*<sup>716</sup>

Il en va d'une écriture qui cherche à éviter le sujet, ou tout au moins à donner à voir comment peut vivre un individu, dans un rapport horizontal aux événements qui sont aussi bien ce qui advient que ce qu'ils éprouvent. Il n'écrit pas au sujet de personnes mais d'individus qui apparaissent posés là comme autant de choses, dont les actions et les interactions sont à exposer de la manière la plus plate ou en tout cas la plus horizontale qui soit, comme c'est le cas dans cette description d'Adrien, élève parmi d'autres dans la cour d'école.

*Adrien est dans la cour vide. La terre mêlée de cendre noire porte ses petits arbres rabougris. Adrien, pour le moment, ne pense pas beaucoup plus que s'il était l'un d'entre eux.*<sup>717</sup>

Puisque le sujet se manifeste par ce qu'il pense et par ce qu'il ressent, Adrien, qui « ne pense pas » beaucoup plus qu'un arbre, et dont les sentiments ont une vie à l'extérieur de lui, est décrit sur le même mode que les éléments qui l'entourent, la cour vide, les arbres rabougris, la terre mêlée de cendre noire.

Dans cette description c'est la situation qui compte, plutôt que les états internes de l'individu, que ce soit ce qu'il pense ou ce qu'il ressent. Lorsque Adrien arrive à l'école le premier et qu'il salue pour la première fois l'instituteur Clarence, celui-ci s'en étonne et ne parvient à s'expliquer son comportement que par un « Il est bien dingy c't'animal-là... »<sup>718</sup>. Alors qu'il attend le comportement d'un élève, c'est-à-dire d'un sujet dont les pensées et les sentiments sont autant de mobiles d'action, même d'identité, c'est le constat de la folie d'Adrien qui en montre le mode de fonctionnement

---

<sup>716</sup>Lettre à J. Allaire du 4 Mars 1992, F. Deligny, *Correspondance des Cévennes*, ouvr. cité, p. 1242.

<sup>717</sup>F. Deligny, *Adrien Lomme*, ouvr. cité, p. 457.

<sup>718</sup>*Ibid.*

étranger. Élève, Adrien ne l'est que devant la porte de l'école, une fois franchi le seuil et le couloir qui mènent à la cour de récréation, l'y voilà planté, sans plus de pensée que de sentiment, de la même manière que les arbres qui l'entourent, ce que Clarence échoue à comprendre autrement qu'en le rangeant dans la classe des « dingos ». Il n'en va plus d'un sujet tel qu'il devrait se comporter dans cet endroit et dans ces circonstances – un élève – mais bien d'un autre type d'assignation subjective, un fou. Comme souvent, la folie devient la catégorie d'attribution subjective par défaut, celle dans laquelle ranger les sujets qui ne correspondent pas – et de manière trop flagrante pour être récupérée d'une manière ou d'une autre – à ce que la situation détermine. À cette femme si indifférente à son enfant que l'on ne peut dire qu'elle soit véritablement mère, à cet homme qui se prend pour Napoléon, à cet enfant planté dans la cour d'école qui ne semble pas plus élève que les arbres rabougris, alors que l'écart semble trop grand entre ce qu'ils devraient être en tant que sujets et ce qu'ils manifestent, les voilà identifiés comme des sujets d'un type bien particulier, générique malgré les différences dont ils apparaissent dans l'existence, fous, à défaut d'autre chose.

Pour le dire autrement et en terme plus althusériens, c'est parce qu'il possède un autre mode de rapport à l'existence qu'Adrien échappe à la subjectivation opérée par un appareil idéologique d'État comme l'école<sup>719</sup>. La manière même dont il n'est pas et ne peut être un sujet, c'est-à-dire celle dont l'intériorité est somme toute absente chez lui, bat en brèche ce qui est attendu socialement de lui, son comportement d'élève, sa manière d'être enfant. Élève, enfant, ou sujet pensant, il est plus semblable aux arbres plantés comme lui dans la cour de l'école qu'à ce qui serait attendu de lui. La rupture entre le sujet et l'individu tel que Deligny le décrit sous les traits d'Adrien est radicale, et elle nécessite une écriture particulière qui prend le soin d'éviter le sujet, d'esquiver voir de vider radicalement toute forme d'intériorité en lui.

Cette manière de décrire un sujet sans intériorité, sera justement le point central de sa recherche proprement anthropologique à partir de la fin des années soixante-dix<sup>720</sup>, et l'un des traits qui semblent caractéristiques d'*Adrien Lomme* pour Deligny qui écrit à ce propos en 1992 :

*L'ancre – qu'il faut mouiller dès l'instant où le projet est arrêté – est le fait qu'Adrien est un humain sans intention – comme Musil a parlé d'un homme sans qualité.*<sup>721</sup>

On trouve ce passage dans la première lettre que Deligny adresse à Jacques Allaire au sujet d'*Adrien Lomme*, lorsque tous deux envisagent de peut-être en réaliser une adaptation cinématographique.

---

<sup>719</sup> L. Althusser, « Idéologie et appareil idéologique d'État », *La pensée*, n° 151, juin 1970.

<sup>720</sup> Plusieurs contributions ont déjà largement souligné ce point, voir notamment M. Miguel, *À la marge et hors-champ*, l'humain dans la pensée de Fernand Deligny, thèse de doctorat en philosophie, Paris VIII, 2016 ; M. Pouteyo, « L'autre sans sujet, la recherche de Fernand Deligny », art. cité ; M. Pouteyo, « Fernand Deligny et le « sujet » en travail social : critique et oppositions idéologiques », *Dynamiques. Histoire sociale en revue*, n° 8, décembre 2018, en ligne : [<http://www.carhop.be/revuescarhop/>].

<sup>721</sup> Lettre à J. Allaire du 23 Fev. 1992, F. Deligny, *Correspondance des Cévennes*, ouvr. cité, p. 1240.

Alors qu'il fixe les bornes de ce qu'il entend faire, Deligny identifie le point de départ du travail à mener sur le roman, cette « ancre » à partir de laquelle il faut le comprendre pour le mettre en scène ensuite. C'est cette absence d'intériorité qui est non seulement le point de départ, mais aussi le point constant de ce qu'il s'agit de montrer à travers *Adrien Lomme*, en livre ou en film. Après Alain Fournier, après Céline, Deligny choisit d'autres voisinages littéraires pour son roman et cet « humain sans intention » pour lequel il en appelle à Musil. Adrien est cet enfant en marge dont les actions et les événements ne sont pas liés à son vouloir subjectif, à la manière dont son intériorité peut se projeter sur le monde et y imprimer sa marque.

En parlant d'humain et non d'homme à l'orée des années quatre-vingt-dix, Deligny indique clairement qu'il s'agit de donner à voir ce qu'il en est d'un individu sur lequel la socialité et les différentes couches d'humanisation qu'elle porte avec elle n'auraient pas eu de prise. Enfant en marge, « dingo » pour Clarence, « maboul » comme pourrait le dire Deligny ailleurs, Adrien n'est pas un sujet façonné par les représentations et les modes de rapport qui ont cours dans la société et qui viennent s'imposer à l'homme comme une seconde nature. C'est que l'intention a pour caractéristique première d'aller s'installer au cœur d'autrui, d'être projetée en l'autre pour le remplir comme on remplit une poupée de son. L'intention, surtout dans le domaine de l'enfance en marge, croit et se multiplie par le nombre d'âmes charitables qui y officient, et va jusqu'à modifier l'individu auquel elle s'attache, sur lequel elle s'applique, celui que Deligny appelle le bonhomme. C'est d'ailleurs sur cet énigmatique bonhomme que se clôt le roman, lorsque Adrien le dessine, le creuse dans le plâtre du mur de l'institution médico-éducative dans laquelle il atterrit après s'être enfui de la maison d'enfants et avoir mis le feu à l'ancien presbytère. C'est ce bonhomme que trace Adrien qui sera rempli de tout ce que pourront projeter en lui, dire et penser, ceux qui le verront par la suite, médecins, infirmières et éducateurs en tête.

*Et tous les relents de croyance que chacun promène avec soi viendront bourrer la tête et la bedaine du bonhomme qui se mettra à grouiller d'intentions.*<sup>722</sup>

Sans intention propre, Adrien n'est pas cet « homme-que-nous-sommes » sur lequel Deligny revient dans bien des textes des années quatre-vingt dont la première caractéristique est d'être pensé et de se penser à partir d'une intériorité qui serait le socle et la base de ses actions. Au contraire, dépourvu d'intériorité, il est pensé de l'extérieur, par les autres dont les propres intentions projettent en lui les éléments les plus disparates. Alors que l'intention apparaît comme une cause, interne, aux actions du sujet, Deligny y revient et ne manque pas de faire porter le doute sur ce point précis.

*« Cette nécessité de quelqu'intention à la cause a de quoi surprendre, même si l'individu inculpé n'a rien fait exprès dans le sens judiciaire du terme. »*<sup>723</sup>

---

<sup>722</sup> F. Deligny, *Adrien Lomme*, ouvr. cité, p. 585.

<sup>723</sup> F. Deligny, *Les détours de l'agir ou le moindre geste*, (1979), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1287.

Comprise généralement comme le moteur interne des actions du sujet, l'intention est pour Deligny la manière dont le langage permet de donner une cause à ce que peut faire un individu. C'est là en quelque sorte qu'il identifie la prétention de l'homme, cet être social chez qui le langage a progressivement permis d'incorporer une seconde nature, loin de son animalité première, celle qu'il nomme l'humain. C'est parce qu'il se pense en tant que sujet, c'est-à-dire comme un individu dont l'intériorité bien réelle constitue le cœur même d'où partent ses actions comme ses sentiments – autrement dit sa manière d'appréhender le réel – que l'homme s'est progressivement éloigné de l'humain qui était sa nature première, primordiale. Au cœur de ce processus, l'intention est le nom d'une causalité interne, propre à l'homme, et qu'il lui serait loisible d'examiner pour chercher à comprendre ce qu'il en est de ses actions, comme de ses émotions. Elle devient même le nom de l'influence de la société sur les actions d'un individu. Dans sa critique, Deligny opère un retournement radical : alors que l'homme socialisé pense l'intention comme la manifestation de sa singularité, celle-ci n'est en réalité que la marque intériorisée des exigences d'un mode de vie social qu'il a incorporé, via le langage.

Construire un récit autour d'un personnage dépourvu d'intention comme Adrien, c'est donc être doublement en rupture par rapport à ce qui a cours dans le domaine de l'enfance en marge. D'une part, cela exige une construction différente du récit, où la progression ne peut s'articuler sur les considérations et les évolutions internes du ou des personnages. Si « l'histoire – proprement dite – n'avance pas » c'est parce que le moteur interne qui est celui de la plupart des romans, et principalement des romans pédagogiques de l'époque, est cassé chez Deligny, mis hors-jeu par la manière dont il vide son personnage central d'une intériorité insuffisante à ses yeux pour le caractériser. Au cœur du récit, la narration cède le pas à une forme descriptive qui cherche bien plutôt à juxtaposer les événements et leurs influences sur les individus. D'autre part, c'est attaquer ce qui fait le cœur de la conception de la rééducation de l'époque et que l'on a détaillé dans la première partie, à savoir la place de l'intériorité – de l'enfant comme de l'adulte qui entend le rééduquer – dans le processus de rééducation. Tout comme le langage lui fait défaut la plupart du temps, il n'y a pas d'intention dans son personnage et comme l'écrit Deligny :

*Le fait est qu'à Adrien, il lui manque quelque chose. ON ne saura jamais quoi ; peut-être que le SE ne lui a pas poussé. Ce pourquoi il ose. Mais ce qu'ON ne saura jamais, c'est s'il ose ou s'il ne se rend pas compte – autrement dit : avoir conscience.<sup>724</sup>*

Que pour Clarence l'instituteur il manque une case à Adrien cela semble clair, mais Deligny va plus loin puisque cette case est celle-là même qui constitue le sujet. C'est l'intention, moteur par lequel son intériorité imprime son efficace dans le monde. Difficile de comprendre ce qu'il lui manque pour les individus devenus sujets et en quelque sorte naturellement portés à penser l'individu à partir du

---

<sup>724</sup> Lettre à J. Allaire du 7 Mars 1992, F. Deligny, *Correspondance des Cévennes*, ouvr. cité, p. 1244.

primat de cette intériorité. Pour Deligny c'est très probablement cette manière de se rapporter à soi-même, ce privilège de la conscience réfléchissante, qui fait défaut à Adrien.

Mais comment penser un individu sans conscience, sans cette capacité de retour sur soi qui lui permet de prendre la mesure de sa propre existence ? Adrien est conscient, il vit, court, respire, sent et évolue dans l'environnement qui est le sien, mais c'est proprement la réflexivité qui lui fait défaut, tout ce qu'incarne dans la phrase le pronom réfléchi. Puisque cela ne peut se *démontrer* ou s'expliquer – car il y faudrait encore un pronom réfléchi – alors l'ouvrage et son écriture tentent de le *montrer*.

C'est donc sur cette conception de la rééducation où prime l'intériorité que porte la critique de Deligny avec le plus de virulence, et il faut peut-être voir dans son ouvrage là aussi plus de verve que de caricature. Attardons-nous un peu sur le personnage qui incarne au plus haut point les aspirations nouvelles de la rééducation, Marie Dapé.

Institutrice au début de l'ouvrage, elle devient rapidement après sa rencontre avec la générale de Manès, une institutrice spécialisée, puis férue de psychologie la voilà progressivement éducatrice. Difficile de ne pas voir autre chose en elle – et son double scout le chef Dejean – que la caricature de la belle âme dévouée au bien d'enfants qu'elle peine à véritablement comprendre et qui la mettent le plus souvent à rude épreuve. Le Guillant, dans sa recension déjà citée, ne dit pas autre chose lorsqu'il reproche à Deligny l'outrance des personnages du roman, surtout de celui de Marie Dapé au sujet de laquelle il écrit « même la gentille Marie Dapé, l'institutrice, n'est mue à l'entendre, que par la vanité des jeux intellectuels ». <sup>725</sup>

S'il est évident que Deligny force le trait en ce qui concerne la « gentille » institutrice, comme pour la charitable Générale Manès ou l'énergique chef scout Dejean, on s'aperçoit d'un autre trait la concernant lorsque l'on s'attache d'un peu plus près à la lettre du texte. Pour le dire rapidement disons que d'un bout à l'autre du roman, elle est surtout présentée par Deligny comme un personnage constamment occupé à se penser, à s'observer, à se regarder. À l'inverse d'Adrien, sa perception du monde qui l'entoure est totalement articulée par le caractère réflexif de sa conscience d'elle-même, toute occupée à observer ses propres manières et à scruter son propre esprit, en utilisant tout ce qu'elle a compris des outils que peut lui apporter la psychologie, pour être sûre de ramener dans le giron de sa propre intention tout ce qu'elle peut faire ou inspirer aux autres. Si Adrien est un humain sans intention, Marie Dapé est l'exemple même de la manière dont le sujet se pense à partir de sa propre intériorité, qu'il examine, qu'il scrute, qu'il prend le temps de disséquer pour essayer de s'en rendre maître.

*Marie, l'institutrice, a une petite vie à laquelle elle a beaucoup pensé. Elle s'est regardée dans les glaces, elle a regardé de près sa propre écriture, ses pieds, ses hanches, ses*

---

<sup>725</sup> L. Le Guillant, « Remarques sur la rééducation des enfants « difficiles », art. cité, p. 127.

*épaules, ses cheveux. Elle est pour elle-même un objet regardé, contemplé, pesé, touché, mis dans toutes les lumières, posé un peu partout, pour voir. Maintenant elle est posée dans une classe : elle se regarde faire. Il faut gagner sa vie, être appelée par le nom de son père ou de son mari ou par le nom du métier qu'on fait : elle est institutrice. Elle s'était dit : vingt petits garçons qui vont me regarder aller, venir, m'asseoir, écouter ma voix, vingt petits garçons attentifs.*<sup>726</sup>

C'est la première description que donne Deligny de Marie Dapé. Comme pour les autres personnages le lecteur n'a aucun détail physique à envisager et il serait bien difficile d'en deviner les traits. Impossible de savoir si elle est grande ou petite, blonde ou brune, en revanche l'abondance de pronoms réfléchis insiste sur la manière dont Marie Dapé est un individu qui porte la marque de la conscience qu'elle a d'elle-même. Plus occupée à se regarder qu'à prendre conscience de ce qui l'entoure, elle apparaît toute entière tournée sur elle-même et on pourrait même dire que c'est toute son extériorité qui semble repliée sur son intériorité. Sa physionomie n'existe que parce qu'elle la regarde, la scrute, la mesure, la détaille, à tel point que Marie n'existe que dans une relation solipsiste où même la marque qu'elle peut imprimer par son action sur le monde ne prend de consistance que par rapport à cette activité unique, autotélique, qu'est le regard qu'elle porte sur elle-même, « elle se regarde faire ». Elle en devient l'incarnation du « se », du pronom réfléchi dont le primat va jusqu'à mettre en défaut l'adhérence de l'individu à son corps propre, son incarnation en quelque sorte, pour faire de son corps un objet extérieur à elle, « un objet regardé, contemplé, pesé, touché, mis dans toutes les lumières, posé un peu partout, pour voir ». Plus qu'une caricature de la « gentille institutrice », Marie Dapé incarne avant toute chose ce primat de l'intériorité de l'individu, rendant d'autant plus saisissant la manière même dont Adrien s'en détache.

Dans ce rapport au monde où tout est ramené à son intentionnalité, où le moindre geste est fait pour être observé, la moindre pose examinée, la plus petite intonation prise pour objet d'étude, Marie devient inapte à saisir ce qui est en jeu en-dehors d'elle. Comme si le « se » empêchait de voir autre chose, ou de voir la réalité, tout simplement. De ce trait exagéré découle une forme de narcissisme qui rend le personnage inapte à la compréhension de la moindre interaction sociale comme lorsque, quelques lignes plus tard elle fait un signe de tête à un enfant qui ne comprend pas qu'elle lui demande en réalité de s'asseoir. Le diagnostic de Deligny est sans appel, « Pendant toute sa vie Marie s'est trop regardée faire : elle seule comprend ce que veulent dire ses propres gestes ».<sup>727</sup>

Difficile de dépasser le vitriol du portrait esquissé dès l'entame du livre, mais puisque Marie va ensuite évoluer et passer progressivement d'institutrice à éducatrice, de l'éducation nationale à l'éducation spécialisée comme on le dirait aujourd'hui, c'est cette caractéristique que l'on va

---

<sup>726</sup> F. Deligny, *Adrien Lomme*, ouvr. cité, p. 448.

<sup>727</sup> *Ibid.*, p. 449.

retrouver au cœur de ce changement, et au cœur de ce métier naissant – et qui en 1958 n’a toujours pas de diplôme officiel – qu’elle va rejoindre au fil de l’histoire. Parce que si l’histoire proprement dite d’Adrien n’avance pas comme le dira par la suite Deligny, celle de Marie montre une évolution qui n’est pas sans rappeler celle qu’a suivi Deligny dans les années quarante, mais dont la constante reste ce qui caractérise le fond idéologique de tout le domaine de l’époque auquel il ne manque pas de constamment s’opposer, le primat de l’intériorité.

Institutrice, elle démissionne rapidement après avoir rencontré la Générale Manès dont la fille Véronique est une adolescente attardée qu’elle lui demande d’éduquer. Marie accepte, et là encore c’est la manière dont elle se considère, dont elle s’envisage que Deligny met au premier plan. Plus que le narcissisme d’un personnage caricatural, ce sont les poncifs inavoués qui ont cours dans le métier à l’époque où « l’appel du gosse » répond à la « vocation » de l’éducateur doté d’un « amour immense » qui sont mis à jour d’une manière particulièrement efficace. Naïve, ingénue, charitable, Marie est certainement tout cela et ces traits participent de son air caricatural, mais elle est surtout dans le roman de Deligny l’une des manières de montrer à quel point le travail avec les enfants inadaptés est basé sur une conception hypertrophiée de l’intériorité, bref d’un égotisme qui se manifeste rapidement comme l’autre versant de la charité.

*Le château dans ses grands arbres, la brume des matins, Véronique émouvante comme une bête qui pourrait apprendre à parler, les collines vues de la terrasse, le sentiment de sa propre vigueur, de sa propre vivacité d’esprit, éprouvé auprès de cet être qui renvoie les mots comme un écho impénétrable, l’espoir de réveiller cet être, de l’atteindre à force d’intuition, d’amitié attentive pour ce que cet autre peut avoir de semblable à soi, rien de tout cela ne passe dans « Me spécialiser dans les enfants anormaux ».*<sup>728</sup>

À l’inverse de Le Guillant, Deligny ne moque pas tellement le paternalisme ou la charité bien ordonnée qui ont cours dans le domaine, mais il centre sa critique sur cette exagération de l’intériorité. Il s’agit pour Marie de « se » spécialiser et qu’importe en fin de compte le domaine dans lequel il s’agit de le faire. Véronique et les autres « enfants anormaux » ne possèdent qu’un nom et bien peu de caractéristiques, là encore ce ne sont pas tant ce qu’ils sont ou ce qu’il s’agit de faire pour eux que d’« éprouver » « sa propre vigueur » ou « vivacité d’esprit ». Dans une époque qui n’hésite pas à parler de vocation, Deligny montre la direction et ce n’est plus tant l’enfance en marge qui appelle et à laquelle il s’agit de répondre, que l’intériorité du sujet qui vise à mettre à l’épreuve ses propres qualités au contact de cette enfance particulière. Qu’il s’agisse de Véronique ou d’autres enfants, voire d’autres choses, cela importe peu puisque au fond c’est des profondeurs de l’individu que vient cette aspiration, cette projection de soi au-dehors qui détermine l’intention d’aller dans sa direction. Cette intention se montre rapidement pour ce qu’elle est, factice. Ramenée à une poussée à partir de

---

<sup>728</sup> *Ibid.*, p. 477.

soi vers l'autre, malgré ce qu'elle prétend, elle ne sort pas de ce rapport spéculaire à soi-même pour aller à la rencontre d'une véritable altérité. Au contraire, elle ne s'adresse à l'autre qu'en ce qu'il a de semblable et qui peut être ramené au semblable. Pour le dire autrement c'est à un autre soi-même que cherche à s'adresser Marie, faisant le pari qu'elle saura le trouver en Véronique et pourra ensuite la faire progresser en la ramenant au jour, en la ramenant à elle. On est loin de la vocation désintéressée toute entière tournée vers autrui qui préside aux clichés de la rééducation de l'époque. Deligny n'exagère pas tant ces clichés qu'il en montre le ressort proprement intime, le mouvement propre, déterminé et articulé par une conquérante intériorité. Dès lors que le mouvement qui conduit à autrui est guidé par une intériorité toute entière occupée à se contempler – ses propres valeurs, sa morale, ses aspirations, ses idéaux – ce mouvement vers l'autre est un mouvement tronqué qui ne vise en définitive pas à aller vers lui mais à le ramener à soi. Autrement dit, en partant d'une conception centrée sur l'intériorité du sujet, l'individu ne peut que nier son altérité et chercher, comme Deligny en fera le reproche plus tard aux différentes tentatives institutionnelles de rééducation, à « semblabiliser l'autre ». Deligny reviendra sur ce thème dans *Le croire et le craindre* et ne fera pas mystère du tour de passe-passe que feint de masquer l'altruisme généralisé dans le domaine à l'époque, et plus tard dans la société toute entière.

*il me semble y voir un excès constant de semblabiliser : se mettre à la place de, et si c'était moi. L'identification est portée à son comble. Cette semblabilité me semble de mauvais aloi, même si elle part d'un « bon sentiment ».<sup>729</sup>*

Derrière l'apparente caricature incarnée par Marie Dapé on retrouve les développements d'une ligne de critique que l'on retrouve de manière constante chez Deligny et qui trouve des développements explicites dans la suite de son travail. Ce serait donc masquer le fond de sa critique que de ne comprendre le roman que comme la mise en scène de personnages idéaltypiques, réduits à de simples caricatures. Au contraire, la mise en place de leur façon de penser et d'évoluer, dans l'écriture même du texte, laisse apercevoir la manière dont la critique délinéenne entend porter sur le fond idéologique de la rééducation de son époque, bien plus que sur les airs qu'elle dégage.

Progressivement, au fil de l'histoire Marie change de statut alors que les enfants commencent à se faire plus nombreux au château. Après Véronique, Adrien, c'est au tour des enfants de Mellé d'être confiés à ses bons soins et la manière dont elle se considère évolue au fil des questions qu'elle se pose.

*Préceptrice, elle goûtait la bizarrerie de son rôle. Il s'agissait d'enfants anormaux. (...) Elle avait beau avoir conscience de son état de semi-domesticité, le fait que les enfants dont elle avait le soin étaient des anormaux faisait d'elle une chercheuse, une*

---

<sup>729</sup> F. Deligny, *Le croire et le craindre*, ouvr. cité, p. 1122.



Institutrice de village, puis institutrice spécialisée, la voilà devenue préceptrice jusqu'à ce que la conscience de son propre rôle n'enfle jusqu'à ce qu'elle puisse se tenir, au moins à ses propres yeux, pour une « chercheuse, une psychologue, une spécialiste ». Seule dans son propre rôle, enfermée dans ce château où la Générale Manès lui laisse toute liberté pour pourvoir à l'éducation de sa fille et des quelques enfants arrivés là, Marie continue à s'observer, à se regarder faire, pour mieux se définir ensuite, se dénommer. Puisque la fonction est encore floue c'est le nom qui compte, et elle peut alors se reconnaître bien des antécédents, s'inventer des lignées et des généalogies, s'octroyer la reconnaissance qui s'y attache. Institutrice, préceptrice, on navigue entre Jules Ferry et Rousseau. Chercheuse, psychologue, spécialiste, on s'avance vers ce que l'époque est en train de forger comme modèle, qui verra l'installation des psychologues dans les maisons d'enfants et l'association du titre de spécialisé à l'éducateur devenu diplômé d'État à partir de 1967.

C'est là que l'on retrouve également la critique constante de la professionnalisation du métier sous la plume de Deligny, qui en montre la gestation, le flou et les satisfactions narcissiques qui ne manquent pas de l'accompagner. Se reconnaissant des titres de plus en plus élevés dans la hiérarchie des professions de l'enfance, Marie s'échappe de sa condition de simple institutrice, maîtresse d'école qui ne pouvait espérer mieux à terme que de remplacer son collègue Clarence à la direction de l'école du village. Pour son type de caractère tout entier tourné vers lui-même, la carrière de l'enfance anormale, pour être moins balisée peut en être d'autant plus gratifiante et les vieux métiers de l'éducation céder la place aux nouvelles fonctions, dotées de techniques nouvelles et d'une aura certaine, au sein desquels la psychologie occupe une place éminente.

Basée sur l'idée d'un examen de l'intériorité de l'individu, parée de la scientificité des tests, des dossiers, des diagrammes et d'autres évaluations statistiques, la psychologie telle qu'elle apparaît dans le domaine à l'époque est la discipline qui peut le mieux répondre à ce fond idéologique. C'est ce que montre, par ses intérêts et son parcours, Marie Dapé dans le roman pris dans son ensemble. Toute entière tournée sur elle-même, il est comme naturel qu'elle soit férue d'une discipline qui place l'intériorité et les techniques possibles pour y accéder au premier plan. Là encore, Deligny se sert de son personnage pour en faire la critique, pour dénoncer l'inflation de mots et de solipsisme qu'il peut y avoir dans l'usage de la psychologie dans la rééducation, plus utiles pour la discipline elle-même que pour les enfants arrivés dans les institutions, plus utiles pour apaiser les prétendus professionnels du domaine – éducateurs en tête – que pour leur fournir un mode d'action utile.

Deligny met en scène cet usage de la psychologie dans un passage où sa description se fait féroce. Alors qu'Adrien et les Mellé se sont enfuis du château, Marie Dapé et Chef Dejean reviennent ensemble sur l'événement.

---

<sup>730</sup> F. Deligny, *Adrien Lomme*, ouvr. cité, p. 103.

*Ils ont parlé pendant deux heures et plus. Ils ont fait de la psychologie. Ils ne se parlent guère en dehors des réunions du mardi après-midi, avec le médecin et les autres éducateurs. À ces réunions-là, on s'assied en cercle et on épluche le comportement des enfants et leur caractère. Longues – longues corvées d'épluchage dont il reste quoi ? Un tout petit morceau de jargon que le psychiatre note à la hâte sur une feuille, comme s'il tenait le fin mot de l'histoire.*<sup>731</sup>

Deligny décrit pendant une page l'entretien qui a lieu entre les deux, il revient sur cette manière de « faire de la psychologie » sans autre but que d'utiliser le langage sans se parler véritablement, pour parler de soi plus que des enfants, et au final obtenir un bien maigre résultat, tout au plus validé par l'autorité dans le domaine des sciences du psychisme, le psychiatre. Alors qu'il s'agit le plus généralement d'une « corvée » il détaille cette séance au cours de laquelle Marie Dapé et Dejean « se parlent d'eux-mêmes, l'un à l'autre sans en avoir l'air » sous prétexte d'examiner le comportement des enfants. Ces derniers n'apparaissent jamais puisqu'il s'agit plus dans cet échange de mots de mettre en avant sa propre intimité pour voir ce qu'elle peut permettre de comprendre de ces comportements apparemment étrangers, qui le resteront probablement *in fine*. Petit à petit, au-delà de la gageure qu'il peut y avoir à essayer de ramener l'altérité à l'aune de sa propre identité, Deligny décrit les contours d'une sorte d'onanisme réciproque dont l'un et l'autre sortent aussi rompus que dégoûtés. La fin du passage est à ce titre d'une crudité féroce :

*Dejean l'écoute broder. Il s'en fout. Il ne tient pas du tout à ce qu'elle soit. Il se lève. Il s'est épuisé l'imagination. Il a envie de se détendre. Il fait un petit sourire à Marie Dapé. Il s'en va.*

*Elle, elle reste là, dans l'atelier, à regarder les pieds des escabeaux. Elle est un peu écaurée, comme si, avec Dejean, ils venaient de se tripoter sans en avoir envie.*<sup>732</sup>

Attaque frontale de l'un des fondements idéologiques de la rééducation de l'époque, les descriptions de la manière de penser et d'agir des adultes dans *Adrien Lomme* n'en sont pas tant une caricature, mais une manière de rendre compte, d'incarner ce qu'il y a d'erroné pour lui dans leur rapport aux enfants. Il ne s'agit plus tant de lutter contre mais de faire voir, à même le texte, dans la manière dont il est construit et rédigé, ce qu'il en est de ces adultes pour mieux montrer ce qu'il en est de cette étrange manière d'être qui est celle d'Adrien. Étranger à ses propres sentiments, auxquels il ne peut ni pleinement s'identifier ni totalement se distancier faute de « se » pour le faire, ceux-ci lui adviennent comme les éléments d'un parcours, l'impactent plus qu'ils ne le modifient en profondeur. Il doit faire avec comme on fait avec les aléas d'une existence, devenus davantage événements que mode de disposition interne.

---

<sup>731</sup> *Ibid*, p. 570.

<sup>732</sup> *Ibid*.

Après cette joie qu'il s'agit d'installer quelque part lorsqu'il s'assied sur les bancs de la classe, sa colère se fait aussi manifeste et étrangement présente. « *la colère d'Adrien bout tout le temps*<sup>733</sup> », constamment en lui sans qu'il soit possible de bien situer à quel endroit, il lui arrive de déborder, elle éclabousse parfois les enfants alentours, à coups de pieds dans les tibias et de morsure pour qui viendrait approcher cette colère d'un peu trop près. Serait-ce que l'enfant anormal est étranger à ses propres sentiments, alors que tout un chacun pourrait sans peine s'y identifier ?

Si l'on regarde d'un peu plus près l'écriture de Deligny, peut-être faut-il chercher un peu plus loin. Ce que le l'on aperçoit chez Adrien, comme chez Marie Dapé, ce n'est pas tant un balancement entre ce qui se pense habituellement à l'intérieur du sujet et ce qui peut rester à l'extérieur dès lors que l'on remet en cause ce statut de sujet. C'est, de manière plus large, une localisation des sentiments à laquelle procède Deligny. Entre ces deux extrêmes que seraient Adrien et Marie Dapé, c'est tout un continuum de personnages et de rapport aux sentiments qui se dessine sous sa plume. La question n'est pas tranchée une fois pour toute et il n'y a pas de frontière radicale entre l'enfant en marge et le reste des individus. Au contraire, il y a tout un ensemble de nuances dans la manière dont on peut dire que se localisent les sentiments, et c'est peut-être sur ce point que l'écriture de Deligny montre l'une de ses principales spécificités. Ainsi, au début du roman, alors que Clarence va ouvrir la porte à Adrien venu plus tôt que tous les autres élèves, tandis qu'il descend de son appartement situé au-dessus de l'école pour ouvrir la porte, il tente de maîtriser sa colère en essayant de la circonscrire.

*Clarence est descendu, tout occupé à ce que sa colère ne lui monte pas jusque dans la tête et reste bien où doit rester la colère d'un instituteur : sous le diaphragme.*<sup>734</sup>

Clarence n'est pas Marie Dapé, il n'est pas décrit avec une surabondance de pronoms réflexifs comme un individu tout entier occupé à s'observer, s'installer, se mettre en scène. Il n'est pas non plus totalement semblable à Adrien, extérieur à lui-même, vidé d'intention ou de ce rapport à soi qui constituerait le cœur de l'ipséité. Il n'en reste pas moins que chez lui aussi les émotions ont un lieu, qui n'est pas le for intérieur du sujet mais bien une localisation géographique à l'intérieur de son propre corps.

C'est que l'émotion n'est pas que matière spirituelle, elle est une réelle affection du corps, elle influe sur lui matériellement et c'est à ce titre qu'elle mérite d'être située. De la même manière qu'il dépasse dans la construction de l'individu l'opposition binaire entre intériorité et extériorité, Deligny dessine une sorte de géographie physiologique des émotions où le corps et l'esprit ne sont pas deux substances différentes mais intrinsèquement liées. L'émotion peut concerner autant l'un que l'autre, à des degrés différents, et Clarence incarne ici, entre Adrien et Marie Dapé, une sorte de position intermédiaire, celle d'un individu équilibré chez qui la colère doit être placée au bon endroit au vu de sa fonction

---

<sup>733</sup> *Ibid.*, p. 509.

<sup>734</sup> *Ibid.*, p. 456.

sociale. Sa colère est celle d'un instituteur et doit donc rester « bien où reste la colère d'un instituteur : sous le diaphragme », et c'est en quelque sorte à la localiser et à l'assigner au bon endroit qu'il doit s'appliquer. Maître d'école, l'instituteur passe pour le maître de ses émotions dès lors que, dans la topographie qui leur est propre, il arrive à les dompter en lui.

Lorsqu'il commente bien des années plus tard ce passage sur la colère d'Adrien, Deligny écrit à Jacques Allaire : « Toujours sous pression, Adrien, petit corps dégingandé ; gestes disloqués – ou quasiment »<sup>735</sup>. Contrairement à Clarence, Adrien éprouve les émotions à même sa peau, dans une extériorité qui ne manque pas pour autant de l'affecter, comme la pression de l'atmosphère affecte la composition d'un corps. On ne distingue pas véritablement si cette colère fait monter la pression de l'intérieur ou de l'extérieur, mais elle ne manque pas de produire des effets sur le corps même d'Adrien, « dégingandé ; gestes disloqués », qu'elle éparpille et qu'elle morcelle. Pris de l'extérieur le sentiment touche au corps et menace l'unité de l'individu, « ou quasiment ». Chez un autre personnage encore, comme Léone, le même sentiment se localise différemment. Alors qu'elle vient d'emménager avec Adrien chez Mellé, la fille de celui-ci, Yvonne, à peine rentrée, passe devant elle sans faire mine de la remarquer.

*Léone sent la colère se former dans ses poumons et venir se suspendre comme un essaim lourd à la place de son cœur. Elle est contente de cette colère. Elle n'est plus seule.*<sup>736</sup>

Là encore le sentiment se marque dans toute sa matérialité, il possède un lieu de naissance, un poids et une forme, c'est une réalité qui s'imprime non pas dans l'intériorité impalpable d'une psyché mais au cœur des organes d'un corps vivant. À la jonction entre le corps et l'esprit le sentiment se comprend comme une réalité on ne peut plus concrète, à commencer pour le corps même qui l'éprouve et pour lequel elle prend une consistance matérielle, presque familière. S'il n'est ni le premier ni le dernier à faire des émotions des points d'articulation réels entre corps et esprit, et à mettre en question la place du langage à l'articulation des deux – on peut en cela penser à la place de la douleur chez Wittgenstein pour parler d'un philosophe que Deligny lira un peu plus attentivement que les autres à partir du milieu des années quatre-vingt<sup>737</sup> – Deligny s'écarte en tout cas on ne plus radicalement de la littérature du domaine où c'est la vision intellectualisée des émotions qui était censée transfigurer le corps. Alors que chez Joubrel ou Makarenko la joie illumine les visages, c'est-à-dire que l'émotion qui touche l'âme vient transfigurer le corps, chez Deligny le trajet est volontairement inverse, c'est avant toute chose dans le corps qu'elle naît et se développe, en premier lieu comme une réalité pleinement matérielle.

---

<sup>735</sup> F. Deligny, *Correspondance des Cévennes*, ouvr. cité, p. 1252.

<sup>736</sup> F. Deligny, *Adrien Lomme*, ouvr. cité, p. 479.

<sup>737</sup> L. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, Paris, Gallimard, 2004, §. 665-678.

### 3.3.2. Le langage et le silence

Penseur matérialiste, il est au fond cohérent que l'écriture de Deligny adopte une manière de faire qui le manifeste. Un autre aspect de ses réflexions vient également s'inscrire noir sur blanc dans la composition même de son écriture, c'est la question du langage.

Deligny écrit ce roman dans une période où le profil des enfants reçus dans la Grande Cordée change, tout comme changent ses préoccupations. Modifier les conditions de vie des enfants et les circonstances dans lesquelles ils évoluent ne suffit pas nécessairement pour des enfants reconnus attardés ou déficients. Au fond de leur rapport au monde, ce ne sont pas uniquement les conditions matérielles de leurs existences qui sont particulières, mais tout autant leur mode de rapport au langage. Si c'est un thème sur lequel il va abondamment revenir dans la suite de son œuvre, *Adrien Lomme* constitue un point de bascule, une charnière dans l'élaboration de la pensée de Deligny sur le sujet, autant qu'un laboratoire d'écriture.

Dans une lettre de Novembre 1956, probablement adressée à Henri Wallon, Deligny expose ce qui le marque et l'intéresse dans le rapport au langage de certains garçons de la Grande Cordée. Il s'étonne qu'ils utilisent peu de verbes et qu'ils les conjuguent très rarement, comme l'un d'entre eux, Jacques, au sujet duquel Deligny écrit :

*Tout se passe comme si Jacques préférait « décrire l'action d'une manière générale, indéterminée », en laissant la personne indécise et le nombre incertain. Autrement dit, il emploie un infinitif à peine amélioré.<sup>738</sup>*

Il faudra revenir plus loin sur la place de l'infinitif dans l'écriture délinéenne et son importance thématique croissante<sup>739</sup>, retenons pour l'instant que c'est cet usage bien spécifique du langage qui le marque chez les adolescents avec lesquels il travaille au milieu des années cinquante. C'est de cette époque que l'on peut dater ses premières réflexions sur le vocabulaire et la grammaire des enfants en marge, puis sur la fonction plus générale du langage dans le rapport de l'homme au monde. Les questions qui en découlent naissent de la pratique au quotidien de Deligny, et c'est à ses années de pratique qu'elles font écho, comme un questionnement qui lui apparaîtrait progressivement comme l'une des clefs de son travail depuis longtemps.

*Pour moi, cette histoire de langage est une vraie mer où je retrouve les pensées, les vastes et les vagues hypothèses qui m'ont toujours habité. Je voudrais bien en sortir quelque chose d'utile et pouvoir dire un jour ou l'autre aux instituteurs : essayez de vous y prendre comme ça, soit avec quelque déficient, soit avec les petits auxquels vous avez à*

---

<sup>738</sup> F. Deligny, Lettre du 12 Novembre 1956, fonds privé.

<sup>739</sup> Sur le sujet voir les analyses de P-F. Moreau, « infinitifs », colloque *La tentative Deligny*, Paris Nanterre-Paris VIII, 16 Décembre 2017, à paraître ; M. Pouteyo, « Lire, écrire, de Montaigne à Wittgenstein », dans P-F. Moreau et M. Pouteyo (dir.), *Deligny et la philosophie, un étrange objet*, Lyon, ENS Éditions, à paraître.

*apprendre à écrire et à lire. Je n'y suis pas encore et les mois passent.*<sup>740</sup>

À cette époque, Deligny entend encore faire œuvre utile pour d'autres professionnels comme lui, alors qu'il s'est remis à « faire l'école » il cherche de manière concrète comment faire « défiger les mots »<sup>741</sup> dans la tête des garçons qui lui arrivent. S'il se détournera progressivement d'une telle tentative pratique, pour ensuite l'abandonner après sa rencontre avec Janmari et faire le constat qu'il est possible d'être littéralement étranger au langage, on trouve la marque de ses observations et de ses questionnements dans le roman qu'il réécrit à la même période et qui sortira en librairie l'année suivante.

Étrange place du langage dans la manière dont existent les personnages au cœur du roman, il y a peu de dialogues et ceux-ci ne sont jamais très étendus. Des phrases courtes, le plus souvent terminées par des points de suspension, comme si les personnages ne savaient pas ou ne pouvaient pas dire grand-chose avec les mots. Comme si, aussi, les mots prononcés ne devaient être que fonctionnels : saluer, informer, remercier. Le verbe se fait utilitaire et le dialogue n'est pas tant l'expression de ce que pensent ou ressentent les personnages que de ce qu'ils entendent faire, de leurs réactions et de leur gêne la plupart du temps. On est loin des dialogues artificiels du *Ker Goat ou le salut des enfants perdus* (1945) dans lesquels Henri Joubrel met dans la bouche de ses personnages toutes les thématiques qu'il entend exposer pour défendre la rééducation naissante, ses méthodes, ses professions. L'éducateur-scout y disserte longuement sur les mérites des pédagogies actives<sup>742</sup>, l'assistante sociale décrit méticuleusement le fonctionnement des nouveaux tribunaux pour enfants<sup>743</sup>, tandis que le neuropsychiatre infantile professe un véritable cours au sujet de sa discipline<sup>744</sup>.

Les personnages de Deligny ont quant à eux le verbe rare, clairsemé, bien en peine de dire le monde ou le sujet qui l'emploie. Le plus caractéristique d'entre eux est Adrien qui, lorsqu'il voit le vélo de sa mère couché dans le fossé et qu'il entend un peu plus loin sa voix et celle de Mellé, s'avère proprement incapable de comprendre quoi que ce soit.

*le mot fait dans sa tête comme le chant lointain d'un oiseau qu'on n'écoute guère  
puisque'on ne peut pas le comprendre.*

*(...) Des mots de la voix de Mellé viennent jusqu'à Adrien qui ne les écoute pas. Les mots*

---

<sup>740</sup> F. Deligny, Lettre à I. Lézine du 7 Déc. 1957, fonds privé.

<sup>741</sup> « J'ai décidé ainsi de mon emploi du temps : je fais l'école, tous les après-midis, de 15 à 20 heures, c'est-à-dire que je chercher quels exercices scolaires sont susceptibles de défiger les mots dans la tête de garçons (et de filles je suppose) spectaculairement déficients. », F. Deligny, Lettre à I. Lézine du 19 Octobre 1957, fonds privé.

<sup>742</sup> H. Joubrel, *Ker Goat ou le salut des enfants perdus*, Paris, Éditions familiales de France, 1945, I. chap. V, pp. 49-93.

<sup>743</sup> *Ibid.*, I. chap. VI, pp. 64-83.

<sup>744</sup> *Ibid.*, II. chap III, pp. 114-119.

*ne le pénètrent pas plus qu'ils ne pénètrent dans les arbres. Sa tête est pleine.*<sup>745</sup>

Extérieur au langage, Adrien semble presque sourd, imperméable à la signification des sons échangés entre Léone et Mellé. Là encore il est semblable aux arbres, matière vivante parmi d'autres qui ne saurait faire de distinction entre le chant d'un oiseau et le déroulement des mots d'une phrase. C'est que pour signifier et donc exister en tant que tels, les mots doivent entrer dans l'individu, ils doivent en quelque sorte aller de ses oreilles à son esprit où ils pourront ensuite prendre sens. Simple vibration de l'air au même titre que le chant des oiseaux, Adrien ne peut alors les « comprendre » puisqu'ils ne le « pénètrent pas ».

Là encore, il est question de localisation, pour que les mots puissent entrer il faut qu'ils aient un lieu pour qu'ils puissent être entendus, au double sens du terme c'est-à-dire à la fois perçus et compris. En d'autres termes, il faut que le corps et l'esprit puissent les appréhender pour qu'ils puissent faire leur office. Mais chez Adrien, si les mots ne le sont pas c'est que ces deux canaux sont impraticables, déjà obstrués. « Sa tête est pleine » et plus rien ne peut y entrer, c'est le corps qui fait obstacle de prime abord. Alors que bien souvent dans les rapports entre le corps et l'esprit le langage peut faire le lien, pour exprimer par la voix, la vibration de l'air, des sons capables de porter des idées, pour Adrien il n'en est rien. Si c'est le corps qui parle, le sien n'est capable que de dire peu de choses, d'en entendre tout aussi peu, tant il est déjà rempli du monde dans lequel il évolue. Tout se passe comme si le rapport particulier de son corps au monde empêchait la signification déposée dans le langage d'accéder à lui. Il n'y a pas de langage interne chez Adrien, les mots ne font écho à aucun type de vocabulaire en lui, ils restent des sons, extérieurs à lui, presque des objets qu'il n'est pas toujours capable de saisir au sens propre, d'attraper

*Un mot a réussi à pénétrer dans Adrien, par sa poitrine... « école ». La voix de Mellé a parlé d'école. Du coup, Adrien qui, lorsque les hommes et les femmes parlent, ne perçoit guère que le ton des voix, s'efforce d'attraper les mots.*<sup>746</sup>

Là encore la signification se heurte à l'étrange géographie que s'efforce de décrire Deligny, dans laquelle la place du corps est centrale. Alors que les mots ne rentrent pas dans la tête d'Adrien, trop pleine pour qu'ils puissent s'y frayer un passage, l'un au moins arrive à entrer « par sa poitrine » et voilà Adrien tout entier occupé à essayer de le prendre en main, à défaut de l'avoir en tête. En d'autres termes, les mots ne sont pas liés les uns aux autres. Tout comme ils sortent difficilement de la bouche des personnages de Deligny, sporadiques, sans grand élan, ils peinent encore plus chez Adrien à s'articuler les uns aux autres. Isolés, attrapés au petit bonheur la chance, on pourrait dire ici que Deligny met en scène la manière dont les mots devraient prendre sens chez un auteur comme

---

<sup>745</sup> *Ibid.*

<sup>746</sup> *Ibid.*

Wittgenstein. Si la signification d'un mot c'est l'usage qui en est fait<sup>747</sup>, c'est-à-dire la manière dont il est utilisé dans un ensemble plus vaste qu'est le langage, Adrien montre que dès lors que le langage fait défaut, les mots restent extérieurs à l'individu, de simples sons dont la signification semble absente pour lui. Il en est ainsi de ce garçon qui perçoit avant toute chose le « ton » des voix, c'est-à-dire la qualité du son que les individus produisent, mais qui peine à « attraper les mots », c'est-à-dire en saisir le sens, faute de pouvoir les remettre dans un ensemble plus vaste le langage, où leur utilisation pourrait leur donner un sens.

C'est cette extériorité qui est la marque la plus caractéristique du rapport au langage d'Adrien et que Deligny transcrit par des expressions matérielles et poétiques. Dans cette même scène, c'est le nom de sa propre mère qu'Adrien découvre alors qu'il est prononcé par Mellé.

*« Léhônne... » Adrien a peut-être déjà entendu ce nom-là mais il ne l'avait pas ramassé dans sa tête.<sup>748</sup>*

Porté par la forme de respect et d'admiration qu'il éprouve à l'égard du cantonnier du village, Adrien découvre le prénom de sa propre mère dans les mots de cet homme, et c'est probablement par le rapport d'Adrien à cet homme que ce mot, le propre prénom de sa mère, peut commencer à prendre un sens pour lui, en tout cas qu'il peut se l'approprier et le prononcer à sa manière.

Notons au passage que c'est un trait d'écriture de Deligny qui s'affirme davantage avec le temps. Tout se passe comme si, pour que le mot puisse signifier quelque chose de propre, il faut le débarrasser des sens communs qui le recouvrent. Pour le dire autrement, le langage est avant tout celui de l'espèce, celui de tout le monde, celui des autres. Le sens des mots leur est donné par l'utilisation qui en est faite généralement par tout un chacun et en cela leur portée est toujours relativement inadéquate, l'outil peine à porter la spécificité de ce qu'il doit représenter. Compris en tant qu'outil, matériel, à utiliser pour rendre compte d'une situation, défendre une tentative ou situer une position, le langage a sans cesse à être retravaillé, modifié, précisé chez Deligny, et cela de plus en plus au fil du temps. Dans ce travail, qui rend ses textes d'un abord de plus en plus difficile, le travail fait sur les mots eux-mêmes est d'importance et n'est pas sans rappeler ce qu'il montre d'Adrien lorsqu'il s'approprie le nom de sa propre mère une fois celui-ci prononcé par Mellé.

Deligny revient de plus en plus à des mots inusités dont *oncques* ou *aragne* ne sont que quelques exemples à l'enseigne desquels il rédige plusieurs textes inédits<sup>749</sup>. Il utilise également les sens vieillies et obsolètes des mots, comme lorsqu'il entend davantage l'*erre* des trajets effectués par les enfants autistes comme le sillage dans lequel ils placent leurs pas, plutôt que comme une forme d'errance à

---

<sup>747</sup> L. Wittgenstein, *Recherches philosophiques* (1949), Gallimard, Paris, 2005, § 43, p. 50.

<sup>748</sup> F. Deligny, *Adrien Lomme*, Op. Cit., p. 455.

<sup>749</sup> « Le pont d'oncques » (1984), IMEC, Fonds Deligny, DGN 17/3 ; « L'arachnéen » (1981), réédité dans F. Deligny, *L'arachnéen et autres textes*, ouvr. cité.



laquelle on pourrait les associer spontanément<sup>750</sup>. Il modifie également les mots eux-mêmes, leur orthographe ou leur graphie, il en contracte plusieurs pour n'en donner qu'un seul, ou en vocalise les différents éléments. Jean-Marie devenu *Janmari* est certainement l'exemple le plus connu, qui voisine avec le *pérémère*<sup>751</sup>.

Les mots se contractent et leur apparence prend peu à peu la marque de leurs associations orales. C'est qu'ils sont avant tout parlés et c'est ainsi qu'ils prennent sens, dans leurs liens, leurs résonances, leurs voisinages, en produisant des sons avant toute chose sur lesquels repose la signification à laquelle doit ensuite s'adapter la graphie. Dès lors que dans la conception courante de la rééducation, plus encore lorsqu'elle est abreuvée d'un discours psychanalytique, le père et la mère de l'enfant se retrouvent inséparablement liés, tout comme il se trouve lié à eux, dans un noyau familial à partir duquel il convient presque nécessairement de le penser à coup de complexes et de rapprochements mythologiques, Deligny s'en détache, s'en moque et s'en affranchit en inventant un mot qui les associe, le *pérémère*, dont les occurrences ne sont jamais dépourvues de critique. Le *pérémère* incarne alors, dans la langue que forge Deligny, cette influence cruciale de la société dans le développement de l'individu humain, la manière dont une socialisation entend prendre le pas – et le fait effectivement – sur ce qu'il en est des apprentissages qu'un individu peut faire en vertu de sa place dans l'espèce<sup>752</sup>. On retrouve également de pareilles contractions, presque toujours dépréciatives dans bon nombre de ses récits inédits. Dans *Rue de l'oural*<sup>753</sup>, ce sont les mots presque mâchés de Maglione, personnage étrange aux allures de fou, qui répète souvent « Palchouah ». Dans *Fabliaux-être sans avoir*<sup>754</sup>, Deligny invente une histoire qui se déroule sur l'île de Pâques où les habitants inventent « Bellhurret » pour dire depuis toujours, ou encore « logomacher » pour désigner les individus qui se nourrissent de langage plutôt que de réalité. Dans *Rue de l'oural* encore, c'est ce que les autres disent de l'un des personnages qui va lui servir de nom de baptême, il deviendra « Sconla » durant tout le récit.

Le mot ne signifie pas seul, fixé une fois pour toute dans une graphie commune, il s'inscrit dans une matérialité où les sons se font écho, dans un usage plus large et plus global qui est celui du langage qui dépose sur lui ses traces. Et c'est pour en garder trace que Deligny travaille aussi la composition du mot, se l'approprié comme le fait Adrien avec le prénom de sa mère. C'est sur ce sujet que s'ouvre

---

<sup>750</sup> Voir sur le sujet S. Alvarez de Toledo, « dé-rives », *Le sociographe*, Hors-série n°13, 2021, pp. 19-24.

<sup>751</sup> Voir dans *Le croire et le craindre*, ouvr. cité, pp. 117 ; 127 ; *Les détours de l'agir*, ouvr. cité, pp. 198, 236, 272 ; *l'Arachnéen et autres textes*, ouvr. cité, pp. 21, 28, 185.

<sup>752</sup> « L'un d'entre nous a cru voir un castor dans la rivière qui longe une des aires de séjour de ce réseau-ci. Les castors ne sont pas à ma portée et je ramasserai donc dans ce fait rapporté quelque matériau éventuellement utilisable: les jeunes castors sont plusieurs ; ils disposent d'eau, de pierres, de branches... L'essentiel étant qu'ils n'ont aucun besoin d'avoir vu faire *pérémère* ou les autres pour œuvrer, le maître d'œuvre étant l'espèce. », F. Deligny, *L'arachnéen et autres textes*, ouvr. cité, p. 21.

<sup>753</sup> F. Deligny, « Rue de l'oural » (1981), IMEC, Fonds Deligny, DGN 63/7.

<sup>754</sup> F. Deligny, « Fabliaux - être sans avoir » (1982), IMEC, Fonds Deligny, DGN6.

*Balivernes pour un pote*, en 1978 :

*Balivernes pour un pote, parce qu'il y a bagatelle pour un massacre et pavane pour une infante défunte. C'est le filigrane qu'il faut voir, et pas du tout les mots ni le contenu des œuvres. Je ne suis pas sûr d'avoir jamais lu : Bagatelles, etc., ni d'avoir entendu cette Pavane. Seule, la résonance du titre. Mais c'est dire qu'il n'y a pas de texte sans prétexte, comme me l'avait pourtant recommandé Guattari en me faisant la demande de quatre-vingt pages écrites autant que possible sans le moindre prétexte, mais sa demande est un prétexte.*<sup>755</sup>

En revenant sur le titre qu'il a donné à ce court livre, Deligny expose un peu plus comment les mots fonctionnent au gré d'une double association, celle des sons et celle des usages. De bagatelle à balivernes c'est le voisinage phonique qui importe, autant que l'aspect inessentiel assumé de ce qui va être traité. Il y a des voisinages dans le langage, des juxtapositions, qui sont plus souvent révélatrices qu'à proprement parler signifiantes. « c'est le filigrane qu'il faut voir », c'est-à-dire ce qui se dessine à travers l'usage des mots, dans leurs associations, leurs récurrences dans la langue de tous les jours ou dans la culture textuelle d'un homme. Si, comme il le dit, Deligny n'a probablement ni lu l'ouvrage de Céline ni entendu la pièce de Ravel, ceux-ci composent une sorte de toile de fond du langage, un fond commun dans lequel il puise des sonorités, des « résonances ». C'est de la sorte que l'on peut entendre, aux deux sens du terme, ce qui fait « prétexte » dans le langage, c'est-à-dire cette manière dont il est toujours déjà entendu, ce qui provoque échos, récurrences, résonances et effets de sens sur lesquels travaille la langue qu'il produit.

Ce travail est indissociable de la manière dont s'élabore la pensée chez Deligny, la langue devenant un lieu d'expérimentation où création et précision vont de pair pour permettre la réflexion, ce que P.-F. Moreau énonce dans une formule particulièrement efficace :

*La création de mots, la reprise de sens anciens ou de formes anciennes, ce n'est pas de la préciosité ; c'est la constitution d'un outil de production. Il cherche à produire les conditions qui rendront après coup pensables les tentatives dans leur ensemble.*<sup>756</sup>

Étranger au sens des mots, comme si ceux-ci n'arrivaient pas à entrer par ses oreilles comme pour les autres enfants, Adrien n'en perçoit que les sonorités, que les différences de ton. Si c'est un trait caractéristique du personnage, c'en est également un de l'écriture de Deligny qui permet de voir de quelle manière se répartissent les personnages par rapport au langage. Pour le dire autrement, c'est dans leur rapport au langage que l'on peut constater la partition des personnages du roman, en fonction de leur plus ou moins grande proximité avec le son ou avec le sens. À l'une des extrémités

---

<sup>755</sup> F. Deligny, *Balivernes pour un pote*, Paris, Seghers, coll. « Textes fous », 1978, p. 7.

<sup>756</sup> P.-F. Moreau, « Quels objets pour la philosophie ? », dans P.-F. Moreau et M. Pouteyo (dir.), *Fernand Deligny et la philosophie, un étrange objet*, Lyon, ENS Éditions, postface, à paraître.

se situe Adrien, pour qui le son l'emporte et fait du mot le lointain cousin du chant des oiseaux ; tout comme le grand fils de Mellé, Vincent, plus disert au quotidien qu'Adrien mais pour qui les mots cadastrés, utilisés, définis, partagés et utilisés par tout un chacun – en d'autres termes les mots de l'école – restent étranger.

*L'école chante des lettres qui font des sons.*

*– C'est pire qu'à l'église, dit Vincent.<sup>757</sup>*

Dans ce rapport aux mots se dessine une anthropologie, autrement dit un rapport des différents humains à ce produit social qu'est le langage. Il permet également de dessiner, en creux, une sorte de cartographie du langage, du chant des oiseaux jusqu'à la définition, des mots d'usage aux mots d'église, des mots courants aux mots canoniques. Le rapport aux mots n'est pas uniquement pensé pour les enfants, ce n'est pas la marque de l'inadaptation de certains d'entre eux autour desquels va s'entamer la danse de l'inadaptation, pour les faire passer de maisons d'enfants en quartier d'asile pour mineurs. Le rapport au langage est un fait d'espèce et dans cet étrange continuum entre le son et le sens, même les adultes ne sont pas situés de la même manière.

*Léone cherche les mots qu'elle a pu dire comme elle chercherait quelques pièces de vingt sous avec lesquels, pourtant on ne peut rien acheter.<sup>758</sup>*

La mère d'Adrien est un personnage à la parole rare, qui cherche à conserver les mots qu'elle entend, les recueille et en garde le sens pour elle. Lorsqu'elle parle avec Mellé sur le bord d'un chemin au début du roman et qu'ils décident d'aller vivre ensemble, elle sait qu'ils sont d'accord et les mots deviennent en quelque sorte superflus. Ils n'expriment pas l'idée ni le fait, ceux-ci sont d'ores et déjà accordés dans l'esprit de l'un et de l'autre, mais les mots permettent de fixer le moment, de le conserver, d'en laisser trace dans son esprit comme la petite monnaie laisse trace d'un achat effectué. C'est de cette manière que « Léone cherche les mots (...) comme elle chercherait quelques pièces de vingt sous », parce que les mots sont bien plus une monnaie d'échange, une manière de laisser trace, de fixer matériellement un accord auquel Mellé et elles étaient déjà arrivés. En cela le mot est matériel, il possède une forme, une consistance et détermine un fait lorsqu'il est prononcé, il permet d'acter.

À l'autre extrême de ce continuum entre son et sens se tient Clarence, l'instituteur qui est celui qui apprend les mots aux enfants, celui pour lequel ils sont familiers, tracés en pleins et en déliés sur le tableau noir de la classe, appropriés comme ses propres mots répétés après lui par les enfants de la classe. Sans exagérer l'interprétation, il est facile de voir que Clarence est celui pour lequel le rapport aux mots est le plus spontanément axé sur le sens, celui dont l'expérience physique du langage est devenue tellement répétée, tellement immédiate, qu'elle ne fait plus obstacle. Chez lui, à l'inverse de

---

<sup>757</sup> F. Deligny, *Adrien Lomme*, ouvr. cité, p. 466.

<sup>758</sup> *Ibid.*, p. 469.

ces adolescents dont Deligny parle à Lézine dans cette lettre de 1957, le langage « est défigé », le corps ne lui fait pas obstacle, il fait facilement son chemin en lui et s'appréhende aussi facilement de l'oreille que de l'esprit.

Dans cette ligne qui partage le langage entre le son et le sens, c'est le dualisme entre le corps et l'esprit qui est en jeu. Il serait facile de dire qu'Adrien est tout un corps, et que le langage ne peut lui faire adresse – à défaut de s'adresser à lui – que comme un phénomène physique. C'est le corps qui parle, qui entend, qui ne parle pas ou n'entend pas, parce que c'est à lui que l'esprit est immanent. Clarence, à l'inverse, a un corps qui est de part en part esprit. Entièrement perméable au sens, il n'appréhende plus le simple phénomène physique du langage, il le dépasse et ne peut faire autre chose qu'en faire du sens. À tel point que même le silence de sa classe veut dire quelque chose, il prend une signification.

*Robert Clarence, l'instituteur, est debout au fond de sa classe. Il attend le silence. Dans la musique de l'école, le silence, le vrai silence, est une des notes les plus rarement atteintes. C'est ce silence de virtuose que Robert Clarence veut atteindre d'emblée, dès le premier jour, à la rentrée de la première récréation. La classe d'à côté bourdonne et cogne. C'est gâché, c'est fichu pour toute l'année. Et quoi dire à cette petite gourde que l'académie lui a donnée pour voisine ? Quoi dire ? Lui parler du silence ?<sup>759</sup>*

Même le silence de Clarence est géographique, il a lieu dans un espace où c'est le mot qui prédomine, le mot qu'il faut apprendre, le mot qu'il faut répéter, le mot qu'il faut respecter. C'est un silence qui naît des mots, des règles et des interdits que prononce le maître, maître d'école et maître des lieux. C'est un point d'arrivée, quelque chose qu'il s'agit pour l'instituteur « d'atteindre » en jouant des mots comme d'autant de notes qui en feront alors « une des notes les plus rarement atteintes ». Quiconque a pu travailler avec des enfants, ou dans le simple espace d'une classe, a pu en faire l'expérience, le silence n'est pas naturel et s'il advient c'est bien plus parce que les uns et les autres sont d'accord sur les mots qu'il s'agit de taire – ceux des enfants, des élèves, des participants, de l'assistance – pour laisser l'espace sonore à ceux qu'il s'agit d'entendre – ceux du maître, du professeur, de l'orateur ou de l'artiste. C'est là qu'il s'agit d'un « silence de virtuose », celui qui naît lorsque son propre instrument se tait, alors que les autres attendent de jouer.

Mais, si pour Clarence, incarnation républicaine du verbe et du silence, lorsque se retiennent les mots, il s'agit d'un « vrai silence », rien ne laisse penser que ce soit là la position définitive de Deligny, bien au contraire. Si l'instituteur tient une place particulière, extrême, dans cette ligne qui va du son au sens, Deligny revient sur le silence et ses rapports avec le langage plus de vingt ans plus tard, dans un texte inédit de son vivant, *l'Arachnéen*.

*Qu'il s'agisse du haut parler ou du bas parler, de parler bas ou de se taire, c'est toujours*

---

<sup>759</sup> *Ibid.*, p. 452.

*de langage qu'il s'agit et même le silence qui vient de ne pas parler est encore silence de langage.*

*Reste le silence réel – qui d'ailleurs n'existe pas – qui serait ce que perçoit quelqu'être qui n'entend pas, n'entend rien de ce qui peut se dire et s'entendre.<sup>760</sup>*

On voit mieux la nature réelle du silence auquel veut atteindre Clarence, silence de mots, « qui vient de ne pas parler » et qui en définitive « est encore silence de langage ». On est loin du monde de sons dans lequel est plongé Adrien, sourd aux significations, peuplé du chant des oiseaux et des notes que produisent des mots. C'est lui qui, pour Deligny, serait plus proche de ce que serait « le silence réel », compris non pas comme l'absence de bruit, de vibration de l'air que percevrait une membrane, mais comme une absence complète de signification. Autrement dit ce n'est pas la surdité qui garantit le silence mais la totale étrangeté au langage, celle d'Adrien en partie, plus sûrement celle de Janmari, celle d'un individu qui « n'entend rien de ce qui peut se dire et s'entendre ».

Clarence, à l'opposé, vit dans un monde où les mots prennent corps et vont jusqu'à devenir des individus. Ils ressentent des émotions, possèdent une véritable enveloppe, au-delà de leur seule sonorité. Ainsi alors que les gendarmes sont venus chercher Adrien et les enfants Mellé à l'école, devant Dache, son collègue qui lui en reparle, Clarence pense pour lui-même :

*Clarence le regarde, tout à fait en face, tout à fait en entier. Quand perdras-tu, gamin, l'habitude de jouer avec les mots comme les enfants jouent avec les grenouilles, sur le ciment du préau ? Les mots souffrent, mon garçon, quand on les jette en l'air et qu'ils retombent sur des faits auxquels on ne peut rien.<sup>761</sup>*

Aussi vivants que les grenouilles avec lesquelles jouent les enfants, « les mots souffrent » et c'est dans la considération de cette étrange réalité que réside la différence entre Clarence et Dache, là que réside pour le premier sa supériorité sur le second, la marque de son statut d'adulte face à celui qu'il ne considère que comme un « gamin ». C'est non seulement dans cette maîtrise des mots mais dans la croyance à leur nature presque corporelle – à tout le moins à leur réalité concrète – que se tient la marque de l'évolution de l'individu, son évolution proprement anthropologique, celle de son rapport concret au monde et aux substances qu'il contient.

D'Adrien à Clarence, Deligny dessine toute une distribution des individus articulée autour de leur rapport au langage. Et si cette distribution recoupe bien entendu des positions sociales, des modes d'éducation, des histoires individuelles, elle s'approfondira par la suite en un questionnement anthropologique, sur la place du langage en tant qu'objet dans le monde de l'homme, et son influence sur la manière dont se considère l'espèce humaine.

---

<sup>760</sup> F. Deligny, « L'arachnéen », (1981), *L'arachnéen et autres textes*, ouvr. cité, p. 85.

<sup>761</sup> F. Deligny, *Adrien Homme*, ouvr. cité, p. 570.

### 3.3.3. Le primat de la spatialité

Personnages aux affects déplacés en dehors d'eux, affectés par leurs émotions comme par des objets qu'ils portent dans une géographie corporelle très particulière, ils apparaissent parfois aussi étrangers à leurs propres sentiments qu'au langage qui a cours entre les individus. Placés dans une sorte de continuum le long duquel le langage prend sens et usage, les personnages sont davantage repérés, situés, qu'expliqués et décrits de l'intérieur. Qu'il s'agisse de leurs déplacements ou de leurs humeurs, de leurs manières de penser ou de se rapporter les uns aux autres, la pensée de Deligny est bien souvent géographique, et son écriture relève le pari de se faire topographique.

En cela, c'est Adrien qui est le plus caractéristique. Sourd au langage qui reste à la porte de son esprit, étrangers aux affects qui se localisent autant en lui qu'en dehors, son rapport aux autres est marqué de cette ambivalence qui, sur le mode de la géographie, se déploie entre deux pôles qui seraient le près et le loin, le proche et le lointain, ou comme l'écrira plus tard Deligny, le lointain et le prochain<sup>762</sup>. De la même manière que les mots restent à l'extérieur de sa tête et qu'il dépose sa joie à côté de lui ou dans la cour de récréation lorsqu'il est en classe, Adrien se rapporte le plus souvent aux autres sur un mode spatial où c'est la distance qui est en question, comme Deligny l'écrit dans une lettre en 1992 :

*Il s'agirait de voir EN quoi pense Adrien qui – à vrai dire – ne parle guère ; il ne s'est pas fait – et ne se fait pas – au langage. Tout autre a tant d'attrait qu'Adrien, pris de vertige, se tient – ou se retient – hors de portée.<sup>763</sup>*

Une fois encore la question est de saisir en quelle matière et de quelle manière a lieu la pensée d'Adrien, puisque ce n'est pas en langage. Les mots n'habillent pas sa manière de penser et le langage lui reste étranger, « il ne s'est pas fait – et ne se fait pas – au langage ». Il est question de position face au langage, de même qu'il est question de position face à autrui, cet autre quel qu'il soit, le « tout autre » qui entre avec Adrien dans un rapport d'attraction et de répulsion, qui « a tant d'attrait qu'Adrien, pris de vertige, se tient – ou se retient – hors de portée ». Ce qu'il faut noter ici c'est la distance entre Adrien et autrui, qui relève à la fois d'une attraction portée par une forme d'identité, et d'une répulsion marquant que l'altérité ne peut qu'être radicale, définitive.

Il n'en va pas chez Deligny du visage de l'autre comme chez Levinas, qui serait l'emblème de l'identité avec autrui, qui obligerait en retour l'individu pour fonder sa responsabilité éthique à son égard<sup>764</sup>. Chez Deligny, le visage n'a rien à dire, il ne parle pas, ne lance aucun appel. Dans son

---

<sup>762</sup> C'est le titre qu'il a donné à une trilogie de textes inédit de son vivant rédigés entre 1983 et 1984 qui comprend : « Acheminement vers l'image » (édité pour la première fois dans F. Deligny, *Œuvres*, ouvr. cité, pp. 1663-1742), « Les deux mémoires » (édité dans F. Deligny, *Lointain prochain, les deux mémoires*, Fario, Paris, 2012), « Lettres à un travailleur social » (édité dans F. Deligny, *Lettres à un travailleur social*, L'arachnéen, Paris, 2017).

<sup>763</sup> F. Deligny, *Correspondance des Cévennes*, ouvr. cité, p. 1246.

<sup>764</sup> E. Levinas, « Le visage et l'extériorité », *Totalité et infini, essai sur l'extériorité* (1971), Livre de poche, Paris, 2003,

écriture, il n'en fait ni description ni mention, à l'inverse des mains, dont les mouvements d'araignée sont constamment observés par un autre enfant en marge, Camille, le gamin de Yves dans la *Septième face du dé*. Elles apparaissent comme détachées de l'individu qui les porte au bout de ses bras, agissant pour leur propre compte elles dessinent des mouvements sur une table, comme une araignée, qui fascinent l'enfant. Elles fendent l'air, elles se posent sur la piste de 421, elles semblent agir sans être rattachées à un individu qui en serait à la fois le possesseur et le maître. C'est d'une forme d'extériorité peu courante qu'il s'agit entre la main et l'individu<sup>765</sup>, celle qui caractérise le rapport de l'individu à son corps chez Deligny, visage compris, et que l'on retrouve dans la description d'un interné dans le roman de 1982, appliqué à écrire dans le bureau du gardien-chef Dernouville :

*ce scribe était un esclave parfait, sans humeurs ni impatiences, appliqué ; c'est à peine s'il avait une odeur. Son visage était comme ses mains et n'exprimait rien de plus.*<sup>766</sup>

Le corps n'exprime « rien de plus », il n'est pas le support affiché d'une intériorité que l'on pourrait trouver à force d'introspection ou d'analyse. Il n'est pas le vêtement auquel adhère le sujet ou qui en indiquerait la marque. L'individu apparaît comme un atome dont la formule chimique est propre et spécifique, et qui se rapporte aux autres selon les règles d'une étrange physique des particules. L'éthique qui en découle change du tout au tout, il n'y a pas de reconnaissance à proprement parler à avoir pour autrui, il n'est pas question de le traiter comme un autre soi-même – version modernisée d'un kantisme moral qui exige de traiter l'autre comme une fin et non comme un moyen. Au contraire, puisqu'il s'attache à décrire un individu sans subjectivité, sans intention ni sentiment qui puisse en constituer le cœur ou le for intérieur, ce n'est pas un rapport de sujet à sujet qui se dessine mais un rapport de corps à corps.

L'axe selon lequel l'un et l'autre se rapportent est horizontal, la relation est une relation de contiguïté de laquelle est évacuée toute verticalité. Ce sont les distances, les rapprochements, les éloignements, les mouvements entre les éléments qu'il importe de comprendre pour saisir leur possibilité de se rapporter les uns aux autres dans un monde commun. Il n'y a pas de spontanéité dans le rapport éthique entre l'un et l'autre, celui-ci n'est pas le fait d'une reconnaissance immédiate de ce que l'autre

---

p. 203-242.

<sup>765</sup> Deligny revient souvent sur la manière dont l'enfant – et particulièrement l'enfant autiste – ne possède pas sa main autrement que comme un outil qu'il manipule. En s'appuyant sur de nombreuses descriptions, il va jusqu'à radicaliser cette extériorité de l'individu avec sa main pour faire de leur adhérence la marque de l'appropriation par le langage. Tout se passe alors comme si c'était parce que je peux dire cette main mienne, que je peux l'appréhender comme telle dans le cours de mon existence, ce qui n'est pas le cas de l'enfant autiste. « Cette manière d'agir est constante de la part d'enfants autistes qui traitent leurs mains comme s'il s'agissait d'outils qui se seraient trouvés là, et qu'ils retrouvent sans cesse, à l'occasion, comme d'autres enfants retrouvent une fronde qu'ils manipulent, et c'est bien le terme, une des mains de Cyril venant manipuler l'autre. », F. Deligny, *Les détours de l'agir ou le moindre geste*, ouvr. cité, p. 1288.

<sup>766</sup> F. Deligny, *La septième face du dé* (1982), L'arachnéen, Paris, 2013, p. 8.

et moi avons en commun, qui serait basé sur une identité pré-existante et fondamentale. Il se fonde au contraire sur un respect de l'altérité qui est la nôtre, de l'éloignement qui préside à nos relations, à nos rapports, à notre manière d'habiter le monde. Le rapport éthique n'est pas la recherche d'une intériorité commune, mais la mise au jour, patiente et difficile, de ces rapports de surface qui sont les nôtres et de la dynamique qui y préside.

La position est différente et son implication pour celui qui entend travailler avec des enfants en difficulté ou avec tout autre type de personne en marge, autrement dit le travailleur social, est radicale. Autrui constitue avant tout pour Deligny un événement qui prend la forme d'une énigme, c'est-à-dire une altérité indépassable et qu'il convient de respecter, pour identifier au mieux les rapports que l'on peut tisser avec. Comme le reste des événements, autrui advient, et la singularité qu'il manifeste ne peut pas être mise sous le boisseau de l'interprétation, résolue d'emblée par une prétendue identité commune entre les individus. Il ne s'agit pas de tenter d'en percer les motifs, d'en comprendre la prétendue nature, de forer une hypothétique intériorité pour y trouver quoi que ce soit, raison, sens ou identité. C'est une position qu'il tient dès le début de son travail avec les enfants et qui travaille la matière même de son écriture, la manière dont il rédige *Adrien Lomme*. C'est également en cela qu'il se situe à l'opposé de ce qui a cours dans le milieu dans lequel il évolue, et qu'il l'est peut-être encore grandement aujourd'hui. Ce qu'il écrit de la sorte quelques années plus tard dans *Lettres à un travailleur social* :

*Mieux vaut respecter l'énigme que de se livrer à l'interprétation.*<sup>767</sup>

Dans une société où le langage s'impose tout autant aux individus qu'aux événements, les uns et les autres sont objets d'interprétations, d'exégèses, de gloses dans lesquels on ne peut retrouver que ceux qui les produisent mais où disparaissent ceux qui sont censés en être l'objet. La conclusion est nette pour Deligny bien des années plus tard lorsqu'il revient sur le métier d'éducateur ou plus largement de travailleur social :

*Mieux vaut que l'humain soit énigme que de devenir ingrédient de ces ragoûts que chaque époque nous cuisine, le plus faisandé faisant le meilleur.*<sup>768</sup>

Adrien, étrange gamin d'une dizaine d'années, est apparemment aussi sourd au langage qu'aux autres, constamment pris dans un rapport placé sous le sceau de la spatialité. Les autres sont là avant tout physiquement et ils semblent lui apparaître comme de véritables événements, des faits qui adviennent sans qu'il soit possible de les rattacher à quoi que ce soit d'autre. Sa mère dans la cuisine, Mellé dans le bois avec elle, Véronique avec laquelle il est enfermé dans la serre de la Générale Manès, Marie Dapé ou Clarence, autant de personnages avec lesquels son rapport est flottant, malaisé, mal assuré, hésitant entre proximité et distance. Comme l'écrit Deligny à Jaques Allaire en reprenant un passage

---

<sup>767</sup> F. Deligny, *Lettres à un travailleur social*, ouvr. cité, p. 69.

<sup>768</sup> *Ibid.*



du livre où il écrit « il lui était impossible de faire la même chose que les autres... »<sup>769</sup>, « Faire comme l'attire, mais l'attire tellement, qu'il en est repoussé ». <sup>770</sup> C'est une étrange dialectique des corps que décrit Deligny mais qui résume bien ce qu'il en est du mode de rapport aux autres d'Adrien, pris dans des mouvements parfois contradictoires.

Attiré, repoussé, hors de portée, Adrien est le plus souvent de côté, en marge. Dans le roman, c'est un individu particulièrement caractéristique, qui manifeste de manière brute ce qui se retrouve chez les autres davantage dissimulé sous les apprentissages sociaux. Ce qu'il s'agit de dire c'est que s'il est différent, étrange à bien des égards il n'est pas pour autant unique en son genre, petit individu hors de l'espèce à laquelle il appartient. Au contraire, l'écriture de Deligny montre qu'il entend bien dessiner un continuum entre Adrien et le reste de ses congénères, en utilisant dans son écriture même de ce rapport au monde et aux autres le mode de la spatialité.

Au cœur de cette écriture spatiale – où les sentiments s'éprouvent en dehors du corps et où le rapport aux autres est à géométrie variable – la place et la fonction des lieux est éclairante. Il s'y joue tout un ensemble de rapports entre le dedans et le dehors qui sont révélateurs non seulement de la manière dont Deligny pense l'existence des enfants que l'époque appelle inadaptés, mais dans une mesure similaire celle de tout autre individu. Cette centralité du lieu, qu'il thématise dans ses ouvrages postérieurs et sur laquelle il n'a de cesse de revenir à partir du milieu des années soixante-dix, est déjà contenue dans *Adrien Lomme*, et on peut dire qu'elle constitue le cœur même de son écriture romanesque.

Dès l'entame, le roman est placé sous l'égide des rapports entre intérieur et extérieur, entre le dedans de l'institution – école, famille, asile, église – et son dehors. Sans que le mot ne soit prononcé, le roman débute le jour de la rentrée, c'est-à-dire celui où il s'agit de rentrer dans l'école, de redevenir élève en portant sa blouse grise, en reprenant sa place derrière un pupitre, dans la cour ou en rang dans le couloir. C'est de la rentrée qu'il s'agit, non pas d'une entrée dans un lieu connu, que l'on découvre pour la première fois et qui pourrait être vierge de sens pour l'individu comme le sont les chemins qui s'ouvrent pour Adrien jusqu'à ce que sa mère les emprunte et dès lors « Pour Adrien le chemin est gâché, c'était une route toute neuve ». <sup>771</sup>

À la rentrée des classes, il ne s'agit pas d'aller dans un lieu comme un autre, mais de revenir – serait-ce la première fois – au cœur d'une des institutions à laquelle l'enfant est confronté dès sa petite enfance et qui va apposer sa marque sur lui. On entre en classe, on fait sa rentrée et le moment est particulier, c'est celui du basculement de l'enfant à l'élève. Le mot même est la marque dont une institution contribue à modifier l'individu pour le constituer en un sujet, c'est-à-dire un être doté de qualités internes qui lui sont données, ou imposées, de cet intérieur-là. Une fois rentré à l'école,

---

<sup>769</sup> F. Deligny, *Adrien Lomme*, ouvr. cité, p. 508

<sup>770</sup> F. Deligny, *Correspondance des Cévennes*, ouvr. cité, p. 1252.

<sup>771</sup> F. Deligny, *Adrien Lomme*, ouvr. cité, p. 449

l'enfant devient élève ; Adrien, Mellé, Neuneu, Damars ou Loujat répondent à leur prénom lorsqu'il est prononcé par l'institutrice, parlent à leur tour, s'assoient à leurs pupitres, écrivent, écoutent, répondent, ils apprennent, devenus écoliers.

Mais Adrien n'y va pas, il évite la rentrée en empruntant un chemin qui ne mène pas à l'école, sans trop savoir où il va, sans vraiment savoir autre chose que cette esquive elle-même. Un enfant ne sera pas là où il doit être, c'est à partir de cette détermination spatiale qu'il sera décrit, en creux et au sens propre, comme un enfant en marge. La métaphore vaut d'ailleurs pour l'ensemble de l'enfance inadaptée puisque c'est bien en premier lieu de ces enfants qui ne sont pas à l'école qu'il s'agit que le domaine s'occupe et se préoccupe. Quant aux nouveaux professionnels qui ont à travailler avec eux, dont l'éducateur est l'emblème, c'est bien « en dehors des heures de classes » qu'il doit s'adresser à eux<sup>772</sup>. De l'Éducation Nationale à ce qui deviendra l'éducation spécialisée, l'institution s'adresse à l'individu à partir de l'endroit où il se situe, et s'il n'est pas où il devrait, elle lui trouve des lieux de substitutions, d'autres professionnels et d'autres activités, de l'IMPro à la classe de perfectionnement, de l'institut de rééducation à l'asile. Changeant de lieu, le sujet change de détermination, l'élève devient inadapté, colon, arriéré en fonction des époques et des géographies, usager dans le domaine du travail social actuel.

L'ensemble du roman de Deligny tente de montrer ce qu'il advient de ces enfants en marge, c'est-à-dire des trajets qui sont prévus pour eux, des lieux spécifiques qui seront les leurs, dès lors qu'ils ont quitté ceux qu'empruntent et utilisent le reste de leurs congénères. Ce qui apparaît dès l'entame du livre ce n'est pas tant le caractère particulier d'Adrien, mais la réalité proprement spatiale qui fonde sa différence. Enfant en marge au sens strict, il échappe aux assignations courantes que les lieux – « exprès, prévus pour » comme dit Deligny dans la voix off de *Ce gamin, là* – font peser sur l'individu et à la caractérisation subjective qui en découle.

Deligny reviendra plus tard sur son rapport à la rentrée, dans *Le croire et le craindre*, et le moins que l'on puisse dire c'est que si le fait ne le laisse pas indifférent, le mot apparaît lourd de significations.

*La rentrée se faisait le 1er octobre... ce terme de rentrée, je ne l'ai jamais digéré. La rentrée, c'était le mois où les marrons tombaient des arbres ; moi, j'avais la gorge toute sèche parce que je prévoyais la rentrée.*<sup>773</sup>

Il revient sur ce terme alors qu'il explique pourquoi il n'a pas intégré la classe préparatoire à Saint Cyr, incapable de rentrer dans une classe où il aurait eu à côtoyer tous les élèves qu'il détestait le

---

<sup>772</sup> Ce qui sera particulièrement souligné lors de la création en 1970 du Certificat d'Aptitude à la Fonction de Moniteur Éducateur, dont la création a été largement soutenue par les employeurs du domaine, et qui en décrit les fonctions de la sorte : « En dehors des heures de classe ou d'atelier, le moniteur-éducateur encadre des enfants « cas sociaux » ou malades », Décret n°73-117 du 7 Février 1973, modification des art. 2, 3, 4 et 5 du décret n°70-240 du 9 mars 1970 instituant un certificat d'aptitude aux fonctions de moniteur éducateur.

<sup>773</sup> F. Deligny, *Le croire et le craindre* (1978), ouvr. cité, p. 1092.

plus, il a longé le mur pour entrer dans la classe de philosophie. C'est que pour Deligny, la rentrée s'entend au sens propre et il revient régulièrement sur les aléas qui peuvent advenir alors qu'il s'agit de franchir un seuil pour entrer, ou rentrer, en tel ou tel endroit. Mais alors qu'il poursuit sa réflexion il fait de la rentrée l'un des termes repoussoirs pour expliciter ce qu'est une tentative.

*Bref, c'est pour dire qu'une tentative, c'est dehors. Bien sûr il y a des maisons dans les tentatives, mais c'est jamais la rentrée. C'est dedans que le sujet s'élabore, dans toutes les formes d'institutions possibles. Il s'agit d'esquiver la rentrée.*<sup>774</sup>

Alors qu'il oppose la tentative – l'enseigne de ce qu'il essaie de faire avec des individus lors de la Grande Cordée ou dans les Cévennes – à l'institution, c'est sur ce plan-là qu'il les dissocie explicitement. La démarcation est spatiale, l'une se situe dehors et l'autre dedans, et pour accéder à l'institution, dont l'école est un des modèles les plus marquants, il est question de rentrée. Bien plus, « c'est dedans que le sujet s'élabore, dans toutes les formes d'institutions possibles », autrement dit c'est par son inscription au sein de ces institutions que celles-ci peuvent donner une assignation subjective à un individu, le faire élève, fils, soldat ou fidèle comme le font l'école, la famille, l'armée ou l'église. Or ces institutions ne sont pas des idées ou des agglomérations d'idéologie, elles possèdent des lieux bien réels et spécifiques. C'est dans l'école ou dans la classe, dans la maison, dans la caserne ou dans l'église de village que s'opère cette imposition de ce qu'il s'agit que l'individu devienne, de cette manière d'être sujet à laquelle il est assigné. Dans un rapport étrangement métonymique, le lieu devient même le nom de l'institution et l'église, l'école sont tout autant l'un que l'autre.

Deligny refuse l'assignation faite à l'individu par ce genre de lieux, il place son parcours et son action éducative sous le signe de l'esquive, il s'obstine à ne pas rentrer où que ce soit et à rester dehors autant que faire se peut. Il l'écrit et le thématise clairement à la fin des années soixante-dix et déplace progressivement l'opposition entre le dehors et le dedans sur le terrain de ce qui se fait habituellement et ce qu'il est possible d'inventer, entre le prévu et l'initiative. Il ne s'agit plus tant de faire franchir les grilles de l'asile à quelques aliénés pour qu'ils se promènent ou puissent faire une partie de football, pas plus qu'il ne s'agit de faire venir les voisins dans l'institution pour une fête ou une projection de cinéma. L'opposition entre dedans et dehors se fait plus radicale au sens où elle recouvre une différence plus fondamentale, celle entre l'intention et l'initiative qui, elle, peut au sens strict avoir lieu aussi bien entre les murs de l'institution qu'à l'extérieur d'elle.

Pour le dire autrement, Deligny n'aura de cesse de préciser sa pensée sur ce point pour se démarquer des différents courants anti-psychiatriques et anti-institutionnels. S'il radicalise l'opposition entre dedans et dehors, ce n'est pas tant pour marquer une différence nette entre l'institution et son autre que serait toute forme d'alternative, mais plutôt pour situer une tentative comme quelque chose de

---

<sup>774</sup> *Ibid.*, p. 1095.

radicalement éloigné, différent, de toute autre chose. Autrement dit, une tentative se marque avant tout par son absolue singularité, c'est en cela qu'elle ne peut qu'être dehors, c'est-à-dire en dehors de toute référence à un dedans qui serait quant à lui, un mode de fonctionnement identifié, prévu et reconduit par rapport auquel il conviendrait de se situer.

On retrouve ici l'importance de la situation chez Deligny, le dehors est alors plus une notion relative – relative à ce qu'il en serait d'un dedans – que rétive à toute forme d'institution. Ce n'est pas tant l'institution qu'il remet en cause, mais la polarisation de toute activité par rapport à elle, en pro ou en contre. C'est en ce sens que la tentative est en dehors, définitivement, quand bien même elle aurait à prendre par bien des aspects des airs d'institution comme le peut être la tentative des Cévennes (aux pratiques et aux usages pensés, appliqués, patients, respectés, etc.). Ce qu'il écrit de la sorte dans une lettre à Guattari de 1977, qui porte sur ce point :

*Pour moi, le “dehors” n'a rien à voir avec le “dedans”, l'ignore, n'a rien à en foutre. Le “dehors” se foutra toujours “dedans” s'il doit s'en préoccuper, s'il se situe par rapport à...<sup>775</sup>*

En 1958, le parcours tout entier d'Adrien et la trame relativement sommaire de son roman, le manifestent déjà. Alors que ce garçon esquive la rentrée, le propos de l'ouvrage est de montrer ce qu'il en est d'un enfant qui n'entre pas là où il pourrait devenir sujet, qui, en restant dehors, reste un individu.

Mais de quel individu peut-il s'agir ? Que dire d'un enfant qui ne se trouve pas là où il devrait être ? Deligny montre ce qu'il en est d'un individu avant tout sans intention, et de la manière dont les institutions viennent le remplir d'autant d'assignations subjectives, c'est-à-dire dont elles entendent le remplir comme le sera le bonhomme qu'Adrien grave dans le plâtre de la chambre de l'asile où il arrive à la fin du roman. Alors qu'Adrien ne fait que tracer dans le mur l'enveloppe de ce qui s'apparente à un bonhomme c'est le regard d'autrui, nourri de ce que tout un chacun a reçu des institutions entre lesquelles se déploie son existence, qui va ensuite le remplir, ce que Deligny écrit à la fin du roman.

S'il n'est pas arrivé à l'école, il n'est pas non plus chez lui. Adrien s'est mis en route, il emprunte des chemins qui ne le mènent pas là où il devrait être, soit qu'ils soient tout neufs soit qu'ils soient gâchés par la présence de sa mère. Ce que montre Deligny c'est qu'Adrien n'est pas non plus installé dans cette maison qu'il partage avec sa mère, dans ce qui devrait être un « chez lui » qui permettrait de le considérer une fois pour toute comme un fils. « écharde vivante à la tête rousse », « il est comme un écharde plantée dans la chair »<sup>776</sup> de sa mère, il ne vit pas avec elle, il n'en est pas le fils, il se situe en son flanc, en elle-même dont il est la douleur. Si la famille est l'un des autres appareils par lesquels

---

<sup>775</sup> F. Deligny, *Correspondance des Cévennes*, ouvr. cité, p. 651.

<sup>776</sup> *Ibid*, p. 446.

il est possible de donner une détermination subjective à un individu, Adrien y échappe là encore en partie. Ni « fils de famille » ni « fils prodigue » pour reprendre des expressions courantes, il est directement le fils de sa mère, de la manière la plus crue et la plus animale qui soit, il ne se rattache à elle ni affectivement ni par la communauté de vie qu'ils partagent au sein de cette institution qu'est la famille. Planté en elle, leur rapport est direct, il en est le fils comme il en est le rejeton – le rejet en un sens proprement végétal – la progéniture. Il est lié à elle par son corps et non par un rapport social. Parti de chez lui, « Plus d'école, plus de maison »<sup>777</sup>, Adrien n'est plus vraiment élève, pas plus qu'il n'est véritablement fils, le voilà parti sur les chemins, c'est-à-dire sur des lieux qui ne se distinguent par aucune appropriation. Le chemin est le lieu de tout un chacun, on ne s'arrête pas sur un chemin, lieu de passage et non d'accroche, c'est un lieu de transition entre un endroit et un autre, peut-être entre la maison et l'école, un bel endroit pour esquiver les deux assignations subjectives qui y sont liées, entre le fils et l'élève.

Si l'on veut bien s'y attarder un instant, l'ensemble du roman déroule ce rapport oblique d'Adrien aux lieux dans lesquels on va tenter de l'assigner, autant pour l'identifier que pour le localiser (connaître quelqu'un c'est savoir où il habite, où il va), et la manière dont il n'aura de cesse de les déjouer, de les détourner en explorant les coins, les interstices, les à-côtés qui, même au cœur de l'institution, constituent autant de brèches par lesquelles échapper à la subjectivation.

Incapable de rentrer à l'école ou de le faire au bon moment – le jour de la rentrée ou à la même heure que les autres – Adrien n'est pas un bon élève. C'est même parce qu'il est difficilement élève qu'il ira dans cette petite maison d'enfants qui se constitue autour de Marie Dapé, la Générale de Manès et sa fille. Là, alors que grossissent les effectifs d'enfants en marge dont il s'agit de s'occuper, Adrien ne prend pas place au cœur du groupe, ni au cœur des lieux qui s'organisent avec et autour des enfants. En effet, peu à peu se constitue une sorte de communauté – ce qu'attendent aussi bien Dejean que la Générale – et les enfants se conjuguent au pluriel. Il s'agit progressivement plus d'un groupe qui se définit par l'appartenance commune de chacun de ses membres que d'individus clairement identifiés. Pour le dire autrement, Deligny ne multiplie pas les personnages, il ne considère individuellement qu'Adrien, Véronique et chacun des Mellé, les autres deviennent cette matière en mouvement dont vit et s'agite la maison d'enfants. Adrien ne s'y mêle pas, il ne fait pas partie de ce groupe, il y reste encore étranger, comme il l'était à l'école, comme il l'est aussi en partie avec les enfants Mellé. C'est ce qui se traduit aussi bien dans son comportement que dans les lieux qui sont les siens, qu'il s'approprie où dans lesquels il se fait remarquer, autrement dit où il se singularise. Ces lieux ne sont pas ceux où le groupe évolue, ce n'est pas dans le parc, au réfectoire ni dans le dortoir que l'on revoit Adrien, mais dans le petit atelier de modelage que Marie Dapé installe à la cave, dans le grenier où il s'isole, ou sur le toit où il se réfugie et par où il fuira le château.

---

<sup>777</sup> *Ibid.*

*Adrien est parti, seul, par les couloirs et les escaliers interdits. Il est dans une partie du château où l'air n'est plus le même que dans les salles d'en bas. En bas, il faut se faufiler à travers les bruits que les autres font. Les portes qui claquent, les cris, les pas, les voix font une forêt familière avec ses troncs, ses ronces, son humus. Adrien y est à l'aise comme un mulot. Il a su s'y faire des trous. Il ne se montre que quand il le veut bien.*<sup>778</sup>

Alors que d'une institution à l'autre, de l'école à la maison d'enfants, il est encore question de faire évoluer l'individu au milieu d'un groupe, c'est la singularité d'Adrien qui résiste.

Une fois encore, la description de Deligny insiste sur la dimension spatiale, matérielle de la présence du groupe d'enfants qui évolue dans les salles du bas du château dont les bruits sont pour Adrien une « forêt familière avec ses troncs, ses ronces, son humus ». Adrien est l'enfant de l'école buissonnière et des chemins qui ne mènent pas à la rentrée, il en a gardé une connaissance physique, un mode de rapport au monde concret, matériel. Il n'est pas plus élève qu'il n'est enfant inadapté, c'est un enfant en marge, y compris dans un groupe d'autres enfants marginaux qu'une institution arrive à agglomérer dans un ensemble aussi organique qu'une forêt.

En marge, mais pas totalement étranger. Il ne s'y fond pas, mais il y circule. Adrien sait comment évoluer dans cet environnement, comment faire avec, c'est-à-dire faire à sa guise malgré tout. « il a su s'y faire des trous », et ce n'est pas la moindre de ses aptitudes, s'il est incapable de faire *comme* les autres visiblement, il n'empêche qu'il sait – presque d'instinct – comment faire *avec*. Animal dans un règne végétal, souris au milieu de la forêt, il possède cet héritage du règne animal qui est de pouvoir avant toute chose s'adapter à son environnement. Le paradoxe n'est pas des moindres pour ce type d'enfants auxquels l'époque et le domaine ont mis du temps à trouver un nom : cet « inadapté » sur lequel s'accordent les classifications et les définitions que reprend le domaine après le rapport du Conseil Technique de 1942. Pour Deligny, aussi en marge soit-il, Adrien est parfaitement capable de s'adapter, comme n'importe quel animal il sait tirer parti, même temporairement, de l'environnement dans lequel il est placé, tout en conservant sa singularité.

C'est dans le choix des lieux que se manifeste alors le mieux sa capacité d'esquive, autrement dit sa manière d'échapper à l'assignation subjective de l'institution dans laquelle il est situé. « seul, par les couloirs et les escaliers interdits », revoilà Adrien en mouvement pour échapper à la clôture exercée par l'institution, il est l'enfant des lieux de passage, des couloirs et des escaliers comme autant de chemins vers l'extérieur et la singularité. Parce que c'est un autre trait du rapport au lieu d'Adrien – ou de la manière de penser spatialement de Deligny – qui apparaît alors : la façon dont l'institution, et les lieux qui l'incarnent, engendre et repose sur l'immobilité. Une absence de mouvement qu'il convient à chaque instant de renforcer par la clôture du lieu. Vérifier les grilles, les grillages, les fermetures, les serrures, les cadenas, comme le fait inlassablement le gardien-chef dans *La septième*

---

<sup>778</sup> *Ibid*, p. 524-525.

*face du dé*, c'est clore l'espace pour éviter que ne s'infilte – dedans – le temps dans l'institution, aussi bien le temps qui passe que le temps qu'il fait, l'un et l'autre nécessairement dehors.

*L'amiral, dans les caves, alors qu'il vérifiait l'étanchéité des portes de fer qui bouchaient l'accès au souterrain, et même s'il pensait aux évasions possibles, œuvrait à sa manière très routinière pour qu'il n'y ait pas d'infiltration ou d'irruption du temps dans les caves.*<sup>779</sup>

C'est dans un espace maîtrisé, cadastré, fermé, que l'individu peut rester extérieur à toute temporalité, à tout changement. À la dialectique de l'intérieur/extérieur vient se superposer celle qui a lieu entre l'immobile et le mouvement, entre l'assise nécessaire à un individu et ce qu'il peut apporter de nouveau dans son existence. Aux aliénés qui évoluent dans un temps et un espace homogène, qui étirent leur existence dans une matière temporelle et spatiale toujours identique, qui ne sortiront de l'institution et son existence inlassablement identique, jour après jour, que par la morgue, Deligny oppose le hasard, le contingent, l'occasion que peuvent apporter des circonstances nouvelles.

Pour le dire autrement et dans les mots du moment, qui agitent le domaine du travail social compris au sens large, Deligny critique davantage l'institutionnalisation que l'institution à proprement parler. Il en fuit la clôture, l'hermétisme autant qu'il en cherche le recoin pour s'installer, le retrait pour faire asile. C'est une ambivalence constante dans son travail qui peut éclairer d'un autre jour les débats actuels sur la désinstitutionnalisation qui mélangent rapidement refus de l'institution et absence d'évolution. S'il refuse le terme d'institution, Deligny en fait la plupart du temps un asile, un refuge, un lieu dans lequel il est possible d'ouvrir des brèches et, même, de mener des tentatives. Après tout, sa première tentative a lieu dans les caves du pavillon d'un asile et la seconde a donné lieu à une forme d'institution malgré tout<sup>780</sup>. Deligny serait moins à ranger du côté des adversaires de l'institution, que de ceux de l'institutionnalisation, comprise comme l'effacement de la capacité d'adaptation de l'individu à son environnement, sa dépendance complète à un milieu et le façonnage subjectif qui va avec.

C'est en tout cas de cette manière que l'on peut comprendre que l'institution c'est le dedans, mais tous les dedans ne sont pas du même acabit. Tous les intérieurs ne produisent pas uniquement des formes d'empêchement, d'assignation, d'étouffement. Aussi totale soit-elle l'institution ne peut jamais venir totalement à bout de l'individu chez Deligny, raison pour laquelle il ne lui est jamais totalement étranger. Si au fil des années quatre-vingt, il peut se dire « d'asile », c'est parce que dans l'asile il y a de la place pour la singularité, pour cette individualité qui résiste à l'assignation subjective, et que celle-ci peut toujours trouver à s'exprimer – à manifester et amplifier sa puissance

---

<sup>779</sup> F. Deligny, *La septième face du dé*, ouvr. cité, p. 15.

<sup>780</sup> On peut suivre en cela ce qu'en dit M. Chauvière, « Réflexions sur la place et les voisinages de Fernand Deligny dans le travail social », *Le sociographe*, Hors-série n°13, 2021, pp. 25-46.

propre – en cherchant les brèches, en testant les grillages, en éprouvant les serrures. C’est ce qui permet de comprendre de manière plus nuancée le rapport à l’institution de Deligny, que l’on voudrait trop rapidement faire passer pour un destructeur d’institution ou ranger parfois sous la bannière de la désinstitutionalisation.

Il semble que ce que Deligny refuse absolument de l’institution, c’est le rapport vertical qu’elle instaure avec les individus. En prétendant organiser totalement le temps et l’espace qui est le sien, elle en détermine une assignation subjective qu’elle croit ou qu’elle veut totale, univoque, indépassable. L’absence de mouvement est radicale, autant que le définitif des classifications et des diagnostics. À l’asile d’Armentières, le fou *le* restera aussi longtemps qu’il y restera, à moins de s’évader ou d’en partir les pieds devant. C’est à cette surdétermination de l’individu et de son mode de vie que s’attaque Deligny, bien plus qu’aux murs, aux grilles, aux enceintes ou aux personnels de l’institution. C’est ainsi que l’on peut situer plus finement sa position à cet égard, et sa spécificité face à l’institution, en suivant ce qu’en dit Isaac Joseph dans une lettre qu’il lui adresse en 1977 :

*La « découverte » de Deligny consiste à ne pas céder à cette inertie institutionnelle, c’est-à-dire à refuser la surdétermination du rapport à l’enfant, mais au contraire à l’aplatir dans un rapport conjonctif pour laisser place à l’indétermination, l’imprévu, la différence. C’est-à-dire qu’il s’agit moins d’une perte ou d’un destructeur d’institution qu’un travail qui s’opère dans ses marges.<sup>781</sup>*

L’usage du roman et la manière même dont il en travaille la langue est pour Deligny une prise de position. Dans ses récits, et au premier chef dans *Adrien Lomme*, Deligny écrit comme personne d’autre dans le domaine et, ce faisant, il fait le pari d’un autre type d’entreprise littéraire, qui reste à penser comme l’autre versant de son travail au quotidien avec les enfants. C’est le pari d’une pensée et d’une écriture spatiale, qui se situe en-dehors du sujet et qui vise à décrire un individu vidé de toute intériorité. Loin de l’analyse psychologique ou des tentatives d’explication des actions d’un enfant de dix ans, Deligny s’attache à ce qui se manifeste en surface, à ce qu’il en est des mouvements, des places, des contiguïtés et des proximités entre les individus et les événements. Il entend avant tout décrire comme il le dit dans une lettre à Irène Lézine de 1957 :

*Je compte décrire des enfants et particulièrement un, des adultes qui, décrits au niveau de leurs attitudes avec ces enfants, ont néanmoins une histoire individuelle dans laquelle plongent les racines de leurs attitudes décrites au niveau du récit. Si certains de ces adultes font profession d’éducateurs (instituteurs, moniteurs, gardiens d’asile, etc.) je compte surtout les décrire pour montrer qu’il y a entre les adultes et les enfants une espèce de « racisme » qui empêche les adultes d’être envers les enfants aussi utiles qu’ils*

---

<sup>781</sup> F. Deligny, *Correspondance des Cévennes*, ouvr. cité., p. 641.



*pourraient l'être. Donc, d'éducateur exemplaire, point. De technique pédagogique, point.*<sup>782</sup>

Deligny ne situe pas son travail uniquement dans l'orbe de ce qui a cours dans le domaine de l'enfance en marge. « l'éducateur exemplaire » que les ouvrages de Joubrel mettent en scène ne l'intéresse pas plus que la « technique pédagogique » que Makarenko entend rendre sensible à son lecteur.

Ce que Deligny a en tête est plus vaste. C'est des rapports entre les enfants et les adultes, de leurs interactions qu'il s'agit de s'emparer pour les montrer, les donner à voir, autrement dit, les décrire. Ce n'est pas un hasard si le mot revient plusieurs fois sous la plume de Deligny et s'il l'associe le plus souvent à un autre verbe à l'infinitif, montrer. « Je compte surtout les décrire pour montrer », tout se passe alors comme si la description était le pendant de ce qu'il est possible de donner à voir, de désigner pour que l'œil s'en saisisse. Autrement dit, il en va dans la description de produire une image avec des mots et si cela n'est pas thématiquement à l'époque de l'écriture de cette lettre, on peut s'arrêter un instant sur la place de l'image dans la pensée de Deligny et ses rapports avec l'écriture.

Lorsqu'il revient, bien des années plus tard dans sa correspondance avec Jacques Allaire, sur *Adrien Lomme*, Deligny cherche des éléments qui pourraient leur permettre d'en faire un film, autrement dit de mettre en image le roman. Deligny fait alors le lien entre ces deux pratiques, entre l'écriture particulièrement descriptive qui est la sienne et ce qui pourrait en naître dans une version filmée. Il n'entre pas dans notre propos ici de développer davantage sur la place croissante de l'image dans la pensée de Deligny et l'importance de son rapport au cinéma<sup>783</sup>, mais au fil de ces lettres, alors qu'il revient sur telle ou telle scène, on ne peut que souligner la correspondance que Deligny trouve entre son écriture et un mode particulier de filmer les choses en dehors de tout point de vue – à savoir camérer.

*Il y a aussi Adrien sur le toit.*

*Il s'agirait là de « camérer » de manière à ce que cette séquence soit western. Ça n'en finit pas et, au cinéma, ça passe en un bref instant. Et, par exemple, la description du bonhomme de pierre – p. 65 – est critique du langage qui en dit trop et ne dit rien alors que le bonhomme est comme il est – quand ON le voit et qu'ON peut en sentir la densité.*<sup>784</sup>

---

<sup>782</sup> F. Deligny, Lettre à Irène Lézine, Avril, 1957, fonds privé.

<sup>783</sup> Sur cet aspect de son travail voir F. Deligny, *Camérer. Écrits sur le cinéma et l'image*, édité par S. Alvarez de Toledo, A. Masson, M. Miguel et M. Vidal-Naquet, Paris, L'Arachnéen, 2021. Il faut mentionner également le travail de M. Miguel dans sa thèse de doctorat, *À la marge et hors-champ : l'humain dans la pensée de Fernand Deligny*, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, thèse de doctorat, 2016, pp. 272-321. Il faut saluer également les travaux de recherche menés par M. Vidal-Naquet, *A côté du cinéma. Présence du cinéma dans les écrits de Fernand Deligny* (thèse en préparation), de M. Molina, *Fernand Deligny aux détours de l'avant-garde : Une analyse comparative de la Tentative Deligny avec l'avant-garde artistique des années soixante : éthique, esthétique, politique* (thèse en préparation).

<sup>784</sup> F. Deligny, *Correspondance des Cévennes*, ouvr. cité, p. 1246.

Qu'il s'agisse de cinéma ou d'écrire, le but de Deligny est de montrer et non de démontrer, de faire voir et non d'expliquer, autrement dit, de décrire.

Lorsqu'il utilise le verbe camérer, il s'agit pour Deligny de trouver une manière de produire une image, c'est-à-dire de trouver une manière de filmer susceptible d'échapper à la détermination d'un point de vue, toujours susceptible d'une pré-compréhension en amont, avant même la restitution du fait ou de l'événement. Camérer c'est utiliser le cinéma contre le cinéma en quelque sorte, plus précisément la caméra contre le film. De la même manière, dans l'écriture, décrire c'est utiliser les mots contre le langage. C'est en cela que la description « est critique du langage », elle cherche à rendre compte de ce qui se manifeste, en évitant la focalisation de l'écriture à partir du sujet – qu'il s'agisse de l'auteur ou du personnage.

Il y a au fil du temps quelque chose de circulaire entre le camérer qui vise à transcrire l'image, et l'écrire qui vise à produire une écriture sans intention. Le pendant du camérer, dans l'écriture, ou plutôt le moyen technique d'essayer d'y parvenir, serait alors la description. Au sujet de cette circularité, il est intéressant de voir que l'on trouve dans certains récits de Deligny la transcription en mots de ce que certains films réalisés dans le réseau ont proposé en image.

C'est le cas dans un récit inédit qui date des années soixante, *Mère Mylord* où Deligny décrit en quelques mots une scène marquante dans *Le moindre geste*, celle qui constitue pour lui le cœur de film, lorsque Yves tente de faire ses lacets sans jamais y arriver. Dans ce roman où il met en scène l'enlèvement d'un garçon d'une quinzaine d'années, tout aussi étranger au monde que pouvait l'être Adrien, voici ce que l'on peut lire :

*Hector Vandenaebale n'a pas répondu. Pendant qu'il y était à ôter de devant lui ce qui l'empêchait de passer, il a écarté le commissaire Banse, d'un coup d'épaule et il est allé s'asseoir, un peu plus haut, sur une marche d'un vieil escalier. Là, il s'est occupé d'un de ses pieds. Un lacet pendait, dénoué. Dans la main ouverte d'Hector Vandenaebale, le lacet gisait comme un petit serpent mort. Penché sur lui, Hector semblait vouloir le réchauffer de son haleine.*<sup>785</sup>

Deligny a probablement écrit ce passage alors que *Le moindre geste* avait déjà été tourné, et notamment cette fameuse scène, mais il n'avait pas encore été monté par J.-P. Daniel. Ce qui est intéressant ici c'est la manière dont Hector, l'enfant attardé que le commissaire a retrouvé, est étranger à tout ce que peut représenter un lacet. Celui-ci n'est plus un bout de ficelle qui sert à refermer ses chaussures, mais il est devenu d'un autre genre, d'un autre règne, animal celui-ci. C'est « un petit serpent mort » dont Hector attend une improbable résurrection, peut-être pour qu'il se noue ensuite de lui-même à son pied et fasse tenir sa chaussure. Il y a, dans cette manière dont « Hector semblait vouloir le réchauffer de son haleine », en quelques mots, toute la distance qu'aperçoit Deligny entre

---

<sup>785</sup> F. Deligny, *Mère Mylord*, (années 1960), IMEC, fonds Deligny, DGN 27/3, p. 52.

le rapport au monde du sujet habituel, socialement acceptable, et celui de l'enfant en marge. Tout se passe comme s'il ne possédait pas les bonnes catégories, comme si ses actions ne répondaient pas à une lecture courante du réel.

Entre décalage et onirisme, c'est à cela que sert la description dans l'écriture de Deligny. Elle permet de rendre compte, avec une grande économie de mots et une force de trait saisissante, un état de fait bien plus qu'une pensée que l'analyse, l'explication ou la démonstration ne pourraient qu'amputer. La description vise à donner un accès direct à l'image dont il s'agit de rendre compte, qui est une autre façon de penser que celle qui s'impose à l'individu et le façonne en sujet, le langage. Tout se passe alors comme si, travaillée dans la matière même du langage, la description avait pour fonction de s'affranchir du langage, d'en dépasser – ou tout au moins d'essayer de le faire – les déterminations subjectives.

De la même manière, on retrouve dans un autre texte inédit de 1981, *Paroi*, qui se voulait une suite de *La septième face du dé*, la description d'une scène centrale dans le film de Renaud Victor, *Ce gamin, là*.

*le gamin de Yves faisait la vaisselle et je l'avais vu faire, à gestes précis, allègres, réitérés ; reste à savoir ce qu'il faisait vraiment ? Ses gestes ressemblaient à ceux d'un prestidigitateur mais il ne faisait rien disparaître ; les verres, les tasses, tous les objets fragiles se trouvaient empilés en une pyramide incertaine ; le gamin, courbé, veillait à l'équilibre auquel il apportait des petites retouches à peine effleurées ; absorbé par son œuvre, il l'était tout à fait, virtuose à la patience inlassable qu'on aurait aimé d'un désir irrépressible de perfection ; alors qu'il avait les mains allongées dans l'écume de la bassine, il devait percevoir un glissement dans la pyramide, l'annonce d'un glissement ; il devait entendre le crissement avant que le crissement ne se produise ; il auscultait l'entassement d'assiettes, de casseroles, de bols et de verres sans rien toucher encore, comme s'il avait eu des antennes ; d'une enjambée, il revenait à la bassine ; quand Simone n'entendait plus rien du côté de l'évier, elle venait passer près de Camille et son passage suffisait à l'entraîner derrière elle comme si le gamin avait été pris dans les remous de l'air.<sup>786</sup>*

Il y a dans la description de la manière dont cet étrange enfant fait la vaisselle une sorte de transposition dans l'écriture de ce que Renaud Victor cherche à saisir lorsqu'il filme Janmari faisant la vaisselle.

Pour l'un comme pour l'autre c'est la question de la dénomination de ce qu'ils font qui se posent. « reste à savoir ce qu'il faisait vraiment ? », si la suite des gestes de cet enfant correspond à ce que tout un chacun appellerait faire la vaisselle, rien ne dit qu'il en va de même pour lui, ne serait-ce que

---

<sup>786</sup> F. Deligny, *Paroi*, (1981) IMEC, Fonds Deligny, DGN 20/2, p. 16-17.

parce que le langage lui est étranger tout comme le rapport au monde qui va avec. L'enfant est tout autant artiste, « virtuose », « absorbé par son œuvre », que magicien, « prestidigitateur », ou médecin qui « auscultait l'entassement d'assiettes ». Deligny fait hésiter le langage et ses catégories habituelles, restitué dans des termes qui sont autant d'interprétations courantes pour le lecteur, il ne cherche pas à rendre compte de sa question initiale qui restera sans réponse.

Plutôt que de chercher à savoir ce que faisait vraiment Camille, ce qui reviendrait à enquêter sur l'intention qui est la sienne quand il enchaîne ses mouvements brefs et précis entre eaux savonneuses et ustensiles de cuisine, Deligny décrit ce qu'il en est de ses gestes et de ses réactions, en faisant des rapprochements avec ce qui est courant dans l'expérience du lecteur mais sans jamais l'y réduire. L'hypothèse et le conditionnel sont de mise, Camille « devait » percevoir ou entendre le mouvement des objets empilés, « comme s'il avait eu des antennes ». Le langage est hésitant, entre le monde des objets et celui des animaux, entre la magie et la perception d'un insecte, le texte décrit la scène en s'efforçant avant toute chose de déjouer les repères que le langage installe, en premier lieu dans l'oeil et dans l'esprit du lecteur.

Qu'il s'agisse d'écrire ou de « camérer », il s'agit dans les deux cas de rendre compte d'un objet en dehors d'une intention antécédente, d'un point de vue qui serait celui que la société inscrit en chacun des sujets par le langage. S'il n'entre pas dans le champ de nos connaissances de pouvoir dire s'il serait possible de produire une image sans point de vue<sup>787</sup>, produire une littérature sans intention semble en tout cas une entreprise pour le moins paradoxale. Au cœur de cette tentative, la description prend une place prépondérante, elle peut alors être comprise comme la manière dont Deligny inscrit dans la matière même de son texte sa conception de l'individu puisque tout se passe comme si, dans son écriture, la tonalité descriptive servait à vider le récit de la subjectivité.

Au cours de cette période, la position qu'entend tenir Deligny évolue. Sur le plan pratique, il cherche à s'éloigner d'un domaine institutionnel en construction pour produire un autre travail, montrer une autre réalité de l'enfant en marge. Le travail qu'il effectue alors sur la forme de ses textes rejoint celui qu'il entend faire dans sa pratique avec les enfants, il doit à la fois attaquer le fond idéologique auquel il s'oppose et marquer sa propre différence.

S'il s'écarte progressivement de la pensée de Makarenko, il conserve certains thèmes qu'il va s'approprier et pour lesquels il va chercher d'autres appuis et d'autres développements – comme le travail sur les circonstances qui s'étoffe également par sa compréhension des travaux de Wallon – et précise ses différences sur d'autres – comme le style de la communauté et sa place. Sur le plan de l'écriture également, *Adrien Lomme* apparaît comme un point de bascule. Alors que depuis *Pavillon*

---

<sup>787</sup> Comme le résumait R. Copans lors de son intervention au cours de la journée d'étude, *L'image Deligny*, le 2 Mai 2017, CND Pantin, université Paris 8 / Paris Nanterre, actes à paraître.

III Deligny utilise abondamment le récit, il tente dans ce roman de le travailler pour faire coïncider sa forme au fond de sa pensée. L'ambition de l'écrivain rejoint celle de l'éducateur communiste, et si la parution du roman sera un demi-échec, celui-ci ne sera sûrement pas étranger au fait qu'il mettra du temps, plus de vingt ans, avant de republier un roman avec *La septième face du dé*.

Ce qui intéresse la philosophie c'est alors cette manière dont l'écriture délinéenne est une tentative où le récit n'a une fonction ni uniquement *illustrative* – il n'est pas que témoignage, présentation de cas ou vignette clinique – ni *expressive* – il ne vise pas à exprimer les sentiments de l'auteur ni à en susciter chez le lecteur. Par son usage, il vient questionner les rapports du fond et de la forme, entre le style et la pensée d'une part, et d'autre part entre théorie et pratique. Comment tirer de véritables connaissances de la pratique ? Comment construire cette connaissance par l'écriture ? Autrement dit, quelle place le récit peut-il avoir pour *produire et transmettre* une véritable connaissance de la pratique ? Comment peut-il devenir une manière même de travailler cette connaissance, de la faire advenir ?

On a essayé de le montrer, Deligny n'est pas le seul dont le travail peut s'inscrire dans ce type de questionnement. Le récit, central dans le grand reportage ou dans les romans pédagogiques de l'époque est une forme régulièrement utilisée pour parler des enfants en marge et du travail à faire avec eux. Mais la fin chez Deligny s'avère tout de même différente. L'usage du récit ne se limite pas à produire un témoignage ou un décalque du réel, ni à susciter des passions chez le lecteur, ni à défendre des méthodes et des conceptions éducatives ou rééducatives, mais bien à produire une connaissance utile sur l'enfant en marge. Cela en inscrivant dans la *forme* même du texte qu'il produit la *position* qu'il défend. Il ne s'agit pas pour autant d'un roman à thèses, qui défendrait à toute force une idée et l'exposerait presque *in situ*, mais d'une manière de montrer, de donner à voir, presque physiquement dans la scansion et l'organisation des mots, ce qu'il en est de l'enfant en marge et des rapports que les adultes entretiennent avec lui.

Qu'est-ce que l'examen de la forme que prend le roman chez Deligny – et plus largement son usage du récit – peut donc apprendre au philosophe concernant l'enfant en marge ? Il lui permet de prendre la mesure concrète de la manière dont celui-ci évolue dans un rapport totalement différent aux affects, au langage et à l'espace.

En décrivant ce rapport différent, Deligny donne à voir ce faisant un individu considéré en dehors du paradigme de la subjectivité. Il n'est pas poussé à agir par ses émotions ni par ses sentiments, et si ceux-ci existent ils se situent dans une autre géographie où le corps et l'esprit se rapportent l'un à l'autre d'une manière différente. Situé à côté du langage, celui-ci ne signifie pas pour lui, il lui reste hermétique, étanche, et ce n'est pas la moindre difficulté du texte délinéen que de tenter de décrire ce qui ne passe pas par le langage. Enfant d'interstice, il se présente au monde par son rapport direct avec les objets ou les gestes, et c'est dans cette manière d'envisager l'espace qui l'entoure qu'il est possible si ce n'est de le saisir, au moins de l'envisager.

C'est à partir de ces trois plans que Deligny adresse une critique radicale aux idéologies qui ont cours dans le domaine de l'enfance en marge. Mais ils viennent également remettre en question la conception de l'homme et de la manière dont il est possible de le comprendre, fondée sur le paradigme de la subjectivité. Autant qu'à son époque et à son développement institutionnel, c'est au sujet que Deligny s'attaque, par la forme même qu'il donne à ses textes, et ce dès ses premières publications, avant qu'il ne le thématise explicitement à partir des années soixante-dix. C'est probablement là l'un des points de sa pensée les plus riches d'enseignements pour la philosophie.

Dans l'écriture de Deligny, le récit est récurrent, sous toutes ses formes, de l'anecdote autobiographique jusqu'au roman. Sa tonalité particulière, que l'on a appelée jusque-là descriptive, est le fruit d'un travail du texte qu'il convient maintenant d'explorer plus avant pour dégager ensuite quelques-uns des principaux axes de sa pensée.

Quel type de récit entend-il produire ? Quel usage en fait-il ? Que peut dire la philosophie de la description et de son utilisation ? Quel type de connaissance peut-elle apporter ? Ce sont autant de questions auxquelles il faut essayer de répondre, afin de pouvoir ensuite examiner plus précisément la place centrale dans l'écriture et dans la pensée de Deligny de l'événement, de la mémoire et du hasard.

*Et pourtant les enfants ont toujours besoin d'histoires, même dans un monde gorgé de miracles scientifiques.*<sup>788</sup>

## 1. UN RECIT PARTICULIER

Instituteur, éducateur, ce sont là des métiers dans lesquels Deligny s'est reconnu au fil de son parcours, avant de s'en distancier, plus ou moins radicalement par la suite. Mais s'il est une activité dans laquelle il n'a eu de cesse de se reconnaître c'est bien celle d'écrivain. Que ce soit les succès de Lanza del Vasto et de Prévert qui lui auraient fait écrire *Graine de crapule* ou qu'il ait eu l'intention de devenir un nouveau Simenon de la « nouvelle pédagogie », durant toute cette première période de son travail – et encore en partie par la suite – son travail d'écrivain ne peut se dissocier de sa pensée et de son travail au quotidien avec les enfants.

*Ce que j'ai à raconter, c'est comment des gens petits et grands vont, viennent et font les uns par rapport aux autres et aussi comment ils pensent, comment s'élabore une pensée individuelle avec des phrases de tout le monde et comment d'attitudes empruntées s'élaborent des attitudes originales (individuelles).*

Adrien Lomme, *ce sont des gens, je veux montrer, pas démontrer.*<sup>789</sup>

Alors qu'il envisage la suite de son roman, le prochain tome de cette quadrilogie qu'il envisageait d'appeler *Le saint aux pieds cassés*, Deligny fait le point avec Irène Lézine sur ce qu'il entend faire lorsqu'il écrit. On l'a déjà vu, le choix du roman n'est pas anodin pour lui, il ne s'agit pas de faire « une leçon de pédagogie » lorsqu'il prend la plume mais, avant toute chose, de raconter. Raconter, activité simple et univoque, qui semble aller de soi pour un écrivain. Mais, si l'on y regarde d'un peu plus près en ce qui concerne Deligny, dans les alentours d'un parti dont les membres prônent une forme d'orthodoxie y compris dans le domaine littéraire, la position n'est plus aussi évidente. Il n'est pas anodin que Deligny refuse le réalisme soviétique défendu depuis une vingtaine d'années par des auteurs aussi célèbres qu'Aragon lorsqu'il écrit ces lignes à Irène Lézine. De manière symétrique, il n'est pas anodin non plus qu'il se distancie tout autant de la littérature qui a cours dans le domaine de l'enfance en marge, où le récit est souvent prétexte à la démonstration, ou une façon littéraire d'exposer les techniques, les méthodes, les idées qui y ont cours.

Mais Deligny n'écrit pas que des romans. C'est une pratique qu'il conserve tout au long de sa vie, et

---

<sup>788</sup>F. Deligny, *Les enfants ont des oreilles*, (1949), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 241.

<sup>789</sup>F. Deligny, Lettre à I. Lézine, 24 Mars 1956, fonds privé.

s'il y a peut-être plus de romans inédits que publiés dans son œuvre, Deligny écrit surtout des histoires de tout type, contes, fables, jusqu'aux passages autobiographiques dans lesquels il revient sur les événements passés qui lui sont advenus. Il est donc intéressant d'élargir le spectre pour voir la place du récit dans son écriture. Quel que soit l'ouvrage, Deligny raconte des histoires, il revient sur des événements, il invente des fables. Il ne démontre pas, mais tout se passe comme si, pour dire ce qu'il a à dire, il lui faut le montrer, c'est-à-dire en passer par la narration. À côté de ses romans, même ses ouvrages ou ses écrits les plus théoriques font la part belle au récit, et la plupart d'entre eux s'organisent autour.

Comment comprendre les rapports entre réflexion et narration ? Comment les deux s'articulent pour donner corps à la pensée de Deligny ? L'histoire sert-elle à illustrer sa pensée ? L'imagination à l'œuvre dans le récit vient-elle prendre le relais de la raison ? Ou s'agit-il d'essayer de faire dérailler le langage de ses rails ordinaires pour lui permettre de susciter de nouvelles associations et de nouvelles réflexions dans la tête du lecteur ?

On penche ici pour cette dernière hypothèse, tant les récits ont des formes diverses, plus proches de l'allégorie que de l'illustration, lorsque rebondissant de mots en mots, Deligny passe de la réflexion à la narration, de l'idée à l'histoire, de la raison à l'imagination. Tout se passe en réalité comme si c'était la puissance du langage qui venait donner à voir ce qu'entend montrer Deligny plutôt qu'expliquer. Tout se passe comme si une bonne histoire valait plusieurs explications, comme s'il fallait montrer, par l'écriture même, « comment s'élabore une pensée originale avec des phrases de tout le monde ». Le registre démonstratif ne suffit pas, l'argumentation a ses limites, l'imagination est appelée en renfort pour rendre compte d'un monde que les mots ne peuvent arriver à cerner, mais qu'ils composent.

C'est bien cette impression de composition que l'on retire en lisant certains textes de Deligny au fil desquels il devient difficile de savoir à quel moment nous sommes passés d'un registre à l'autre, comment et pourquoi nous nous retrouvons auprès d'étranges peuplades sur l'île de Pâques ou d'enfants en marge du monde qui devrait être le leur. De la même manière qu'il est bien difficile de savoir pourquoi Adrien se retrouve dans l'ancien presbytère du village à la fin du roman – peut-être simplement parce qu'il y a, là, un ancien presbytère – le lecteur peut bien souvent se demander ce qu'il fait en face de l'histoire imaginée du premier homme qui découvre les mots.

C'est cette histoire, que l'on trouve dans un texte inédit de 1988, qui illustre bien ce genre de mouvement où registre explicatif et narratif s'enchaînent, se suivent dans un mouvement dont les différentes étapes sont difficiles à discerner, « Sur un mot de Wittgenstein<sup>790</sup> ». Alors que Deligny s'intéresse de près au philosophe autrichien à partir du début des années quatre-vingt, le texte s'ouvre sur une citation de lui : « Car il a bien fallu qu'il y ait un homme, le premier, qui, pour la première

---

<sup>790</sup>F. Deligny, « Sur un mot de Wittgenstein », Fonds Deligny, IMEC, DGN 65.



fois, ait exprimé une pensée déterminée dans des mots prononcés... ». La période est celle des réflexions de Deligny sur le langage, sur la manière dont celui-ci s'est progressivement imposé comme une seconde nature pour l'être humain, au point de l'empêcher de se penser indépendamment de lui. Vivant au quotidien avec des enfants mutiques pour lesquels le langage s'avère parfaitement étranger, c'est un thème récurrent dans ses textes de l'époque. Après avoir fait un détour par la biographie de Wittgenstein – comme pour arrimer la réflexion à la biographie, la pensée à l'histoire de l'individu qui l'a produite<sup>791</sup> – Deligny en vient progressivement à imaginer l'histoire de ce premier homme à avoir utilisé le langage pour exprimer sa pensée. Revenant plusieurs fois sur la citation de Wittgenstein, Deligny fait sienne son interrogation mais il la transpose dans son propre vocabulaire, dans sa propre scansion, dans sa syntaxe devenue si particulière, c'est-à-dire au sein de son propre travail sur les mots, nourri par les associations qu'il fait au fil de l'écriture et qui lui permettent de développer sa réflexion.

*Bref ; nous voilà donc aux prises avec cet homme qui, le premier, a mis une pensée dans les mots, un peu comme une ménagère mettait de la confiture dans des pots – du temps où il y avait encore des ménagères et des pots en verre.*<sup>792</sup>

Après les considérations argumentatives, l'écriture prend un tour plus concret et au rapport entre la pensée et les mots vient se substituer celui de la confiture et des pots dans lesquels elle est mise. Des idées aux choses, Deligny s'appuie sur ce qu'il y a de plus trivial, de plus anodin ou de concret dans une existence, pour donner un nouveau tour à sa réflexion. Un mot en appelle un autre et à l'inverse de la confiture qui ne tombe pas du ciel pour se mettre en pot, le premier homme voit les mots tomber comme grêle sur sa tête.

Cette manière d'écrire en suivant les aléas du langage qu'il utilise fait penser à ce que Deligny dit de la dérive. Non pas que son écriture soit à la dérive, qu'elle serait complètement détachée de tout ce qu'impose le langage en termes de règles, de référence, de cohérence, mais elle suit le cours des mots comme elle pourrait suivre un fleuve. La dérive ainsi entendue ne veut pas dire que tout est laissé au hasard, au contraire le fleuve ne coule que dans un sens, mais il reste une part d'aléatoire au sein de laquelle Deligny laisse circuler son écriture. Son écriture est fluide, labile, et il n'hésite pas à se servir de la polysémie des mots ou de leurs sonorités, pour marquer son chemin, indiquer des points de passage. Autrement dit, au fil de son écriture, et dans ce glissement entre les registres théétiques et narratifs, il se sert de certains mots comme de dérives, qui sont pour lui des bornes plantées dans le cours des fleuves auxquelles arrimer les embarcations, les radeaux pour ne pas les laisser perdre.

---

<sup>791</sup>Sur ce point voir M. Pouteyo, « Lire, écrire : de Montaigne à Wittgenstein », dans P.-F. Moreau et M. Pouteyo (dir.), *Fernand Deligny et la philosophie, un étrange objet*, ENS Éditions, Lyon, 2021, chap. 1.

<sup>792</sup>F. Deligny, « Sur un mot de Wittgenstein », art. cité.

Entre flottaison et liaison, comme l'examine très justement Sandra Alvarez de Toledo<sup>793</sup>, la dérive devient à la fois une déviation par rapport à la trajectoire escomptée, autant qu'une manière de ne pas se laisser aller à vau l'eau et qui sait, chavirer. Plus que tout autre auteur, Deligny tient à maîtriser le langage qu'il utilise, s'il lui lâche la bride c'est pour mieux s'y retrouver par la suite, faire mine de se perdre en histoires inutiles en apparence pour mieux poursuivre son propre propos.

*Passe encore pour la confiture dont on comprend bien que ce premier homme – tout comme ses voisins – l'avait dans la tête ; elle était, pour ainsi dire, le fruit de ses pensées ; mais les pots – je veux dire les mots – d'où tombaient-ils ?*

*Ce mot de tomber évoque le ciel.*

*D'où tombaient-ils ces pots – ces mots – ?*

*S'ils tombaient, c'est qu'ils venaient de là-haut.*<sup>794</sup>

Les idées se confondent avec l'histoire, les mots deviennent des pots, et même le verbe tomber ne tombe pas dans la phrase par hasard. C'est en suivant ses occurrences que l'histoire va commencer à prendre sens. Tant et si bien que quelques lignes plus loin, c'est un mot qui va tomber sur la tête d'un homme qui, le premier, le ramasse et se le met en bouche, pour voir ce que cela fait. Mi-grêle mi-caillou la matière du mot est on ne plus solide et du sens propre au sens figuré, c'est à ce moment du texte que Deligny commence à raconter cette étrange histoire et ses conséquences pour les hommes. Le lecteur ne s'en aperçoit qu'après-coup, après avoir suivi un long passage de glissement d'un registre vers l'autre. C'est à ce genre de dérive que procède l'écriture de Deligny, les genres se mêlent avant de se dégager plus nettement, et sa réflexion finit par se couler toute entière dans un registre narratif. On saisit mieux la manière dont il entend travailler le langage pour montrer – et non pas expliquer – à même son texte, « comment s'élabore une pensée individuelle avec des phrases de tout le monde ».

Raconter plutôt qu'expliquer, se servir des histoires pour se faire comprendre, raconter des histoires pour faire quelque chose. C'est de cette manière que l'on peut comprendre le lien qui unit Deligny au récit de manière constante dans son travail quotidien avec les enfants.

Deligny est-il un instituteur capable de faire apprendre lettres et nombres, méthode de déchiffrage et tables de multiplication ? Devenu instituteur par accident, il passe le certificat nécessaire bien plus tard et ne s'en sert presque pas<sup>795</sup>, mais peut-être que ce qui compte dans ce morceau de son parcours

---

<sup>793</sup>S. Alvarez de Toledo, « Dé-rives », *Le sociographe*, vol. hors-série 13, n°4, 2020, pp. 19-24.

<sup>794</sup>F. Deligny, « Sur un mot de Wittgenstein », art. cité.

<sup>795</sup>Le Certificat d'Aptitude à l'Enseignement des enfants Arriérés, en Mars 1942, alors qu'il est éducateur chef du Pavillon III à l'asile d'Armentières. Il quitte l'asile fin Mars 1943, détaché de l'Éducation Nationale pour être rattaché à la délégation régionale à la Famille. Dès lors il ne reprendra place en classe que pour de très brèves et rares périodes, de deux à trois semaines tout au plus, en 1946 et 1947. Il n'y reviendra plus jamais une fois rattaché au laboratoire de

n'est pas tant de savoir s'il était convaincu par les pédagogies dites modernes de l'époque, s'il entendait marcher dans les pas de Célestin Freinet ou de Maria Montessori, mais ce qu'il entendait faire concrètement de ces heures, longues, passées sur l'estrade ou dans la salle de classe avec cette vingtaine d'enfants hétéroclites, diversement rétifs à la langue et aux apprentissages.

Deligny a-t-il ou non été influencé par les pédagogies alternatives de l'époque ? On ne voit guère mention dans ses textes de l'époque, pas plus que dans les textes tardifs, de son intérêt pour telle ou telle pratique précise. Une allusion dans *Les enfants ont des oreilles*<sup>796</sup> ne suffit pas pour établir un lien bien fondé. Il est tout à fait probable qu'il se soit intéressé de loin à tout ce qui peut prétendre ou permettre de « faire classe » autrement, et que les idées de Freinet entre autres, parce qu'elles faisaient partie de ce qui était en débat à l'époque, lui soient parvenues. De là à dire qu'il défendait ou entendait appliquer ce genre de pédagogie, il y a un pas que rien de factuel ne nous permet de franchir<sup>797</sup>. Plus qu'une identité doctrinale ou méthodologique, Deligny a surtout partagé avec les instituteurs une cause commune, se considérant comme faisant partie du « même corps ». Corps d'origine, comme il le décrit lorsqu'il parle de ses affectations militaires avant de partir à la guerre<sup>798</sup>, celui des instituteurs est en fin de compte celui du premier métier qu'il a à effectuer, qu'il le veuille ou non, même s'il s'agit de le faire avec un public très minoritaire, à partir d'une place méconnue, ce qui ouvre la porte à tout un éventail de pratiques possibles. C'est bien davantage sur l'attrait de ce qu'il est possible de faire avec ces enfants, pour Deligny, qu'il nous semble utile d'insister, bien plus que sur sa connaissance et la reconnaissance – dans sa propre pratique – des méthodes importées de tel ou tel auteur, de tel ou tel courant.

Instituteur à la marge de l'institution<sup>799</sup>, ou comme il préférerait le dire, ayant à travailler avec la frange

---

psychobiologie de Wallon, à partir du 1<sup>er</sup> octobre 1948.

<sup>796</sup>F. Deligny, *Les enfants ont des oreilles*, (1949), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, pp. 237-238.

<sup>797</sup>Sur ce point, comme sur bien d'autres, la manière dont F. Tschopp retrace le parcours de Deligny – uniquement à partir de ce qu'il en dit après coup dans ses propres écrits – nous paraît être sujette à caution et mériter plus de nuances. Si, quel qu'il soit, le chercheur a tôt fait de voir chez l'auteur sur lequel il travaille l'écho de ses propres intérêts – reproche dont il ne s'agit pas de s'exempter totalement ici – cette reconstruction exogène ne saurait être présentée comme ce qui a pu réellement advenir. Voir, F. Tschopp, *Le geste de Fernand Deligny*, Genève, IES Éditions, 2020 ; version remise à jour de F. Tschopp, *Fernand Deligny éducateur « sans qualités »*, Genève, IES Éditions, 1989.

<sup>798</sup>Voir F. Deligny, *Balivernes pour un pote*, Paris, Seghers, 1978, dans lequel il revient sur cette notion de corps tout en la rapprochant de celle de pote, qui n'est pas un individu mais bien ce qui a lieu *entre* les individus, dans un espace et un temps particulier, aussi difficile à transcrire qu'à apercevoir et que Deligny entend par « y » dans des expressions comme « y être ». Ainsi p.33 : « Alors que c'est l'y qui est, à proprement parler, l'espace-temps du pote dont j'espère avoir évoqué, pour ceux qui ne croient à rien, qu'il est le propre de l'humain, de même que philosopher est le propre de l'homme ».

<sup>799</sup>Sur ce point il nous semble nécessaire de nuancer la description du parcours de Deligny que donne par exemple Marlon Miguel : « Le « premier » Deligny, celui qui travaille à l'intérieur des principales institutions d'État concernant la jeunesse en difficulté (l'école et la classe de perfectionnement ; l'hôpital psychiatrique ; le centre juridico-social de

des élèves accueillis par l'Éducation Nationale, cette écume d'enfants si particuliers, c'est vers ses propres pratiques et ses propres inclinations qu'il se tourne pour faire quelque chose avec eux, avant même de penser à faire classe, et bien loin d'en faire des élèves. Si ce faisant, ses trouvailles trouvent quelques échos dans les pratiques ou les théories d'autrui, c'est probablement une confirmation et une source d'idées en plus, mais il y a peu de chances que l'on puisse voir là un alignement sur une théorie ou une méthode pédagogique quelle qu'elle soit. Deligny aime le cinéma, le théâtre, la lecture. D'une manière ou d'une autre c'est de récit qu'il s'agit et c'est bien ce qu'il entend utiliser lorsqu'il se met à lire des histoires aux enfants ou à en inventer, une craie à la main pour tracer quelques lignes capables d'attirer leur attention et de permettre le déroulement de l'histoire. Il ne s'agit pas tant de méthode pédagogique que de repli sur une position qu'il connaît, en d'autres termes sur une pratique qu'il maîtrise un tant soit peu et qu'il a déjà fait sienne.

La pratique du récit devient alors, à l'instar de celle du canevas dans les sous-sols de l'asile, une tentative à part entière, autrement dit, une manière de faire cause commune avec les enfants arrivés là. Pour ce faire, le récit permet de dépasser ce qui est attendu, de l'instituteur comme des enfants, pour entamer une pratique en commun susceptible d'ouvrir sur des possibles aussi riches qu'inattendus. Il ne s'agit pas tant d'enseignement ou d'instruction, ni de chercher des modalités pédagogiques adaptées à un public particulier, mais bien, à partir de ce qu'il sait faire, de chercher comment faire cause commune, au-delà des réquisits et des déterminations de l'institution scolaire. Si Deligny théoriserait longuement cette thématique dans la suite de son œuvre<sup>800</sup>, à partir des expérimentations des Cévennes, nul doute que dès ses prémisses sa pratique et sa pensée en étaient déjà clairement nourries.

---

prise en charge de la délinquance)... », dans M. Miguel, « Pour une pédagogie de la révolte : Fernand Deligny, de la solidarité avec les marginaux au perspectivisme », *Cahiers du GRM*, n°14, 2019, p. 3.

Comme on espère l'avoir montré, c'est dans des institutions très particulières, qui elles-mêmes ne s'inscrivent pas dans un ensemble homogène, que Deligny tient des places à la fois très marginales et temporaires. À l'école de la rue de la brèche aux loups, à l'asile d'Armentière, au COT de Lille, Deligny est un instituteur sans diplôme ni concours, un éducateur sans expérience, un directeur sans feuille de route. S'il sait tirer profit des brèches qui se présentent dans ces institutions c'est aussi et même surtout parce qu'elles ne sont pas encore closes ou totalisantes comme le seraient « les principales institutions d'État ».

<sup>800</sup> « La présence proche, c'est un peu quelqu'un qui laisse marcher dans son ombre... Les trajets d'usage de Gisèle, bien qu'étant d'usage, ne sont pas indépendants du fait que M. va, vit, marche dans son ombre. Une tentative, c'est ça. Ce n'est pas fait pour. On n'était pas à Saint-Yorre pour Yves, mais il nous est advenu. À partir de ce moment-là, nous avons partie liée. C'est une autre façon de dire : cause commune. », F. Deligny, *Nous et l'innocent*, (1975), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 707.

« ...Il faut de tout pour faire un monde et, quoi qu'il en paraisse, c'est de la marge que je parle, non point que je parle d'elle : c'est de là que j'écris, de cette tentative en marge qui ne peut persister qu'en faisant cause commune avec ces enfants fous qu'elle se propose à prendre en séjour d'un moment à l'autre, ce qui n'a rien à voir avec le fait d'assumer leur histoire », *Ibid.*, p. 722.

*Et de se laisser porter par trente imaginations éveillées. Jusqu'où ? Qu'importe ! Une histoire imaginée ensemble fait ciment vivant et crée un état latent de collaboration affective, alors que des exposés trop directs sur l'amitié et la camaraderie risqueraient d'effaroucher des individualités d'autant plus susceptibles qu'elles sont tendres et, comme on dit, égocentrées.*

*Ce qui importe c'est d'oser, d'abandonner en l'occurrence toute intention d'information, de formation, de pression prématurées et lassantes. Ce que l'adulte veut prétendre et prouver est suspect à l'enfant.<sup>801</sup>*

Dans cette préface à *Les enfants ont des oreilles*, qui est probablement l'un de ses textes les plus virulents, Deligny identifie des camps. Il y a les tenants d'une pédagogie dogmatique, les « sans orgueil » et il y a les autres. Au nombre de ceux-ci il y a bien entendu les tenants des « méthodes d'éducation nouvelle », mais d'une manière générale tout adulte prêt à chercher *avec* les enfants d'autres manières de faire, et de faire ensemble ce qui peut être le plus riche pour eux au cours des sept heures de classe quotidienne. Moins qu'une défense des pédagogies actives que l'on enrégimente rapidement et après-coup presque toujours sous la bannière de Célestin Freinet, il s'agit plus d'une exhortation à travailler autrement avec les enfants, à partir d'un autre rapport. Pour le dire autrement il importe peu de les faire travailler à partir de livres poussiéreux ou de l'imprimerie à l'école, mais de changer la manière de travailler ensemble<sup>802</sup>. Dans ce cadre, le récit n'est pas alors seulement une « méthode d'éducation nouvelle » parmi d'autres, mais un objet qui permet de renouveler le rapport entre le maître et l'élève, entre l'adulte et l'enfant. Là non plus, il ne s'agit pas non plus de voir chez Deligny le partisan d'une suppression de la différence entre les deux, elle reste profonde, constitutive, et c'est dans le respect de cette altérité que se construit sa pratique. Mais c'est au changement de position de l'adulte que Deligny travaille, et c'est ce que l'on retrouve dans ce qu'il relate de sa pratique d'instituteur, à commencer par sa pratique du récit avec les enfants.

Il ne raconte pas des histoires « aux » enfants dits arriérés avec lesquels il a à travailler, comme un instituteur non spécialisé aurait à faire la classe « aux » enfants dont il a la charge, en leur expliquant règles de grammaire et théorèmes de mathématiques. Il s'agit de produire une histoire avec eux, « de

---

<sup>801</sup>F. Deligny, *Les enfants ont des oreilles*, (1949) ouvr. cité, p. 246.

<sup>802</sup>Si les différences et les divergences entre Deligny et Freinet sont nombreuses, même à cette époque, il faut surtout rappeler ici que Deligny ne mentionne Freinet dans aucune de ses œuvres publiées. Même dans sa correspondance il n'en parle presque jamais, et lorsqu'il le fait c'est en même temps que d'autres « grands noms » de la pédagogie ou d'autres disciplines – Makarenko, Freud ou Marx – et toujours pour s'en distancier le plus clairement du monde. « Ils peuvent faire ce qu'ils veulent de Freud, Marx, Freinet, etc... etc... Je ne suis pas encore empaillé. Et ce que je dis, je le dis avec mes mots qui sont les mots de tout le monde un petit peu décapés. », lettre à G. Le Guillant du 19 Juin 1969, reprise dans F. Deligny, *Correspondance des Cévennes, 1968-1996*, ouvr. cité, p. 29.

se laisser porter par trente imaginations éveillées » ; autrement dit de leur offrir le support pour qu'elles puissent se déployer et les suivre, s'appuyer dessus. Ce n'est plus l'enfant qui écoute la parole du maître qui lit celle d'un auteur consacré, c'est l'adulte qui doit être à l'écoute de ce que les enfants apportent et, au mieux, essayer de le mettre en mots. Plus que toute autre pratique pédagogique, le récit ainsi compris permet d'inverser la relation, de modifier de fond en comble la place et le rôle de l'adulte, de l'enseignant. C'est davantage par ce déplacement de la pratique de l'adulte et cette attention portée à l'enfant que Deligny se singularise déjà, plus que par de prétendues obédiences, toujours plus ou moins obliques, aux grands courants idéologiques du moment, fussent-ils progressistes.

Ce qui importe, c'est de faire œuvre commune comme on peut faire cause commune<sup>803</sup>, et c'est à cela que va servir d'emblée le récit. « Une histoire imaginée ensemble fait ciment vivant », parce qu'il s'agit avant tout de trouver un liant entre les petites individualités échouées là, rue de la Brèche-aux-loups ou à Nogent-sur-Marne, au gré des affectations scolaires et des aléas diagnostics. Entre le pluriel et le particulier, entre l'individu et le collectif, il n'est jamais question de les opposer de manière binaire chez Deligny, mais bien plutôt de les relier et de trouver ce qui pourrait permettre de le faire. Il n'a aucun goût pour l'examen particulier de tel ou tel « cas » – et en ce sens l'évolution du domaine de l'éducation spécialisée centrée sur l'individualisation et la personnalisation des « parcours » lui serait tout à fait étrangère<sup>804</sup> – pas plus qu'il n'entend produire une communauté, qu'elle soit humaine ou vivante. Mais c'est à cette matière « entre » les deux, cette matière d'entre qu'il s'attelle, une matière qui doit se travailler et à laquelle il s'agit de donner forme, non pas de manière abstraite, mais bien dans le concret d'une pratique au quotidien à laquelle les mots ne sont pas étrangers.

Comme il l'écrit près de trente-cinq ans plus tard dans les *Lettres à un travailleur social* pour expliquer sa fonction dans le réseau des Cévennes, il s'agit pour lui de travailler le langage comme un cordonnier travaille le cuir et les clous, afin de travailler cet « entre » qui existe non seulement entre les individus qui composent le réseau, mais également celui qui articule le réseau au monde qui lui est extérieur. Étrange matière, l'entre est ce matériau subtile et nécessaire pour qu'il puisse se passer quelque chose dans le réseau – c'est-à-dire pour que s'y ouvrent des possibilités d'actions à la fois apaisées et nouvelles pour les enfants autistes mutiques.

*Mon rôle était de marteler, à longueur de semaines, des mots, quelques mots qui*

---

<sup>803</sup>Pour plus de développements sur la forme particulière de « solidarité » entre Deligny et les enfants fous, voir C. Perret, « De la clinique à l'anthropologie : à propos de l'œuvre étrange de Fernand Deligny », dans P.-F. Moreau et M. Pouteyo (dir.), *Fernand Deligny et la philosophie, un étrange objet*, Lyon, ENS Éditions, 2021.

<sup>804</sup>Autant de thématiques devenues peu à peu centrales dans le travail social depuis la loi du 2 Janvier 2002 réformant les établissements sociaux et médico-sociaux – qui instaure comme une nécessité la rédaction d'un projet « individuel » pour chaque usager – jusqu'à la dernière réforme du système de protection de l'enfance par la loi du 14 Mars 2016 qui insiste sur la notion de « parcours » et d'individuation des accompagnements par le « projet pour l'enfant ».

*pouvaient être, en l'occurrence, de quelqu'utilité. Tapi assidûment dans un recoin qui pouvait être pris pour échoppe, je martelais un mot, toujours le même, un mot ou quelques mots, utiles comme auraient pu l'être des paniers si j'avais été vannier, ou des écuelles si j'avais travaillé le bois. Je travaillais le langage en tant qu'outil. (...)*

*J'ai donc, pendant des années, martelé l'entre, ayant affaire à des effets de réseau. (...)*

*L'entre est un matériau, comme l'argile, le bois, la pierre, le fer ou l'osier, le coton ou la laine.<sup>805</sup>*

Les mots sont l'outil même qu'il s'agit de marteler, d'employer, de tordre et d'utiliser, pour travailler cet entre qui est le cœur même de son travail au quotidien. Qu'il s'agisse des Cévennes ou des classes de perfectionnement dans lesquelles Deligny a passé quelques courts mois, c'est à la constitution de ce « ciment vivant » entre les individus que doit servir son travail avec et sur le langage. Ce travail au quotidien *de* et *sur* la langue prendra des formes d'écriture très particulières au fil des ans, Deligny reviendra par exemple sur des sens vieillis, utilisera de plus en plus de mots inusités ou de syntaxes infinitives, mais il s'articule en premier lieu autour de la pratique du récit, en racontant des histoires et ce, dès ses premières expériences avec des enfants en marge.

Si les mots de la fin des années quarante ne sont pas totalement exempts de la rhétorique scientiste et psychologisante qui a cours à l'époque et que Deligny partage avec des personnages comme Le Guillant ou Wallon, – « un état latent de collaboration affective » – l'utilisation du récit pour produire, dans les faits, ce liant entre les individus, est bien plus importante que son explication ou son exposition théorique quelle que soit la manière qu'elle peut prendre. Il ne fait pas de doute pour lui que raconter des histoires *avec* des enfants crée certainement plus facilement et à coup sûr cette atmosphère, cette ambiance entre des enfants que la lecture d'ouvrages qui seraient déjà bien en peine d'exposer ce que peuvent être « l'amitié et la camaraderie ». Là encore, c'est tout autant une question de position que de mots et de la forme à leur donner. La pratique directe contre l'explication, le travail sur la langue plutôt que son utilisation didactique.

C'est que la pratique de Deligny se nourrit de cette prise directe avec l'enfant et ses mots, elle ne se pense pas pour accéder à lui et choisir dans le langage ce qui pourrait lui sembler le plus approprié. Il y a, entre le monde des enfants et celui des adultes, une hétérogénéité radicale, presque indépassable, une sorte de fossé qu'il serait vain de tenter de combler soit en ramenant l'enfant aux mots des adultes, soit en faisant semblant d'en partager l'insouciance. L'enfant n'est pas un adulte en miniature, pas plus que ce dernier n'est qu'un vieil enfant, raison pour laquelle « ce que l'adulte veut prétendre et prouver est toujours suspect à l'enfant ». Entre les mots des adultes et le monde des enfants l'écart est trop grand, la différence béante, et Deligny rejette violemment toute théorie ou pratique qui tendrait à dire le contraire. C'est peut-être la raison pour laquelle il reste totalement

---

<sup>805</sup>F. Deligny, *Lettres à un travailleur social*, ouvr. cité, pp. 14-15.

étranger à l'utilisation du travail – de l'usine ou de l'imprimerie – dans l'éducation des enfants sur laquelle aussi bien Makarenko que Freinet s'appuient fortement. Chez Makarenko par exemple, c'est le travail qui est le ciment entre les individus dans la communauté pédagogique. Pour Deligny, le travail n'est pas du domaine de l'enfance, il relève du monde de l'adulte. Même dans la bible Adam et Ève naissent adultes et le sont encore lorsqu'ils sont condamnés par Dieu aux deux revers du travail, l'une aux souffrances de l'enfantement et l'autre au labeur duquel tirer sa subsistance. Il n'y a pas d'enfants au Jardin d'Éden et le travail est une affaire qui ne les concerne pas, ce n'est pas de lui dont il faut se servir pour combler la distance entre les individus.

L'usage des mots en revanche, et cet usage du récit en particulier, peut permettre de travailler cet entre dont il est question entre les individus, seule manière de faire avancer ensemble enfants et adultes dans la construction d'un commun, serait-il aussi dérisoire et temporaire que l'histoire d'un tabouret bancal, d'une vieille godasse et d'une table ébréchée. Parce que c'est peut-être de la sorte que se glisse ce qui n'était pas le but premier de cette entreprise mais qui en devient l'une des réalisations majeures, le remplacement des enfants et des adultes dans un monde commun, ce qu'en des termes plus académiques et formels le domaine de l'enfance en marge appellerait leur réinsertion, et que Deligny décrit de la sorte :

*J'avais, pour ma part, cru jongler pour le plaisir avec pavés, bancs de bois, tasse blanche, vieille godasse et petite lanterne. Au moment de remettre le manuscrit à l'imprimeur, je m'aperçois qu'aucune des histoires présentées n'échappe à ce qui est ma préoccupation dominante : la réconciliation sociale d'enfants provisoirement exclus.<sup>806</sup>*

Dans la pratique du récit de Deligny, il n'y a qu'un pas entre le travail sur les mots et l'acrobatie avec des objets, il en va d'une activité concrète, matérielle, qui entend s'appliquer sur une matière tout aussi concrète quoique difficile à appréhender, à saisir. Penseur matérialiste, là encore, Deligny n'a de cesse de mettre le langage au service d'une réalité on ne peut plus concrète, et de faire comprendre les interactions entre les individus – qui sont le cœur de ce qu'il va en être de leur adaptation possible à la société dans laquelle ils doivent évoluer – comme une matière, on ne peut plus réelle et consistante, à travailler. Il ne s'agit pas de leur faire comprendre ce que peuvent être la franche camaraderie, l'amitié ou tout autre noble sentiment propre à épanouir la société ; il s'agit de travailler avec eux la matière même de leur rapport à autrui et au monde, de construire patiemment ce commun au sein duquel des individualités différentes peuvent évoluer. Raconter des histoires *avec* des enfants c'est non pas essayer de leur apprendre ou de leur inculquer – au sens étymologique de « graver dans l'esprit » – des idées ou des valeurs à intérioriser pour mieux reprendre ensuite une place dans la société, cette réadaptation qui passe à l'époque par tous les canaux de l'intériorité. C'est au contraire construire avec eux ce commun sans lequel la société ne peut s'éprouver et dont les enfants en marge

---

<sup>806</sup>F. Deligny, *Les enfants ont des oreilles*, ouvr. cité, p. 246.



sont « provisoirement exclus ». C'est essayer de suturer cette toile de fond sur laquelle se vivent les rapports entre les individus, autrement dit dans les mots de Deligny, travailler à la « réconciliation sociale » des enfants bien plus qu'à leur ré-adaptation.

Ce n'est qu'après l'avoir accompli que Deligny se rend compte de ce qui est en jeu dans cette pratique, ce n'est qu'après-coup que le récit et le travail sur la langue manifestent leur fonction, et s'il parvient à réaliser peu ou prou ce pour quoi il vit dans les alentours d'enfants en marge depuis plusieurs années c'est avant toute chose sans le vouloir expressément. Comme il l'écrit en 1948, dans les lignes qui suivent la citation précédente :

*A mon insu. L'insu, voilà la source des vraies histoires.*<sup>807</sup>

Autrement dit ce n'est pas en ayant en ligne de mire la réadaptation des enfants en marge que l'on peut le mieux y parvenir, mais en leur racontant des histoires, avec eux, de manière à construire ce commun propice à les ramener à une vie en société. Déjà à l'époque la méthode tient avant toute chose de l'esquive et du hasard, qui deviendront deux maîtres-mots de la pensée et de la pratique de Deligny. L'esquive est nécessaire pour échapper aux buts et aux intentions du sujet conscient, d'autant plus nuisible si son intention s'adresse à autrui, qu'elle soit religieuse, éducative ou thérapeutique<sup>808</sup>. Le hasard est ce que le sujet ne peut maîtriser, ce qu'il ne sait pas et qui est au sens propre « l'insu », la part d'accident dans le cours des événements qu'il ne peut ni déterminer ni prévoir, celle sur laquelle il peut tout au plus faire un pari. C'est ce pari sur le devenir que Deligny défend très concrètement dans sa pratique, de manière cohérente, pour essayer de faire éviter aux enfants un avenir institutionnel prévisible en tout point.

*Le pari ? Que l'un et l'autre de ces enfants-là aient un devenir qui leur évite la réclusion en institution, quelle qu'elle soit.*<sup>809</sup>

Raconter des histoires, tout comme la manière de le faire, est quelque chose qui s'inscrit au cœur de la pratique de Deligny et qui en reflète les lignes de force. De la même manière que la pratique du récit doit s'ouvrir aux aléas qui peuvent naître de l'interaction entre un adulte et « trente imaginations éveillées », la pratique quotidienne avec les enfants en marge a pour but de faire ressurgir ces aléas et l'importance de l'accident. C'est là le sens du pari délinéen, de faire le choix de l'aléatoire, de l'imprévu, face à la possibilité d'un avenir encadré par l'institution, au sein duquel tous les aspects de l'existence se retrouvent bornés par avance, qu'il s'agisse de l'heure des repas, des promenades,

---

<sup>807</sup>*Ibid.*

<sup>808</sup>« Ça ne manque pas. Il suffit d'avoir affaire à un demeuré pour que la bonne intention pousse tout autour comme ça, comme du moisi sur la croûte d'un fromage. C'est la nature de l'homme qui est ainsi faite. », F. Deligny, *Balivernes pour un pote*, ouvr. cité, p. 58.

<sup>809</sup>F. Deligny, *Nous et l'innocent*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 708.

de leur durée ou de leur trajet<sup>810</sup>. Pour le dire en termes platoniciens, Deligny est un penseur du devenir et non de l'être, de l'accident et non de la permanence, et c'est à cette enseigne que s'inscrit sa propre pratique du récit.

Au fil du temps, le récit devient à la fois son principal outil et sa fonction propre au cœur du réseau des Cévennes. Autrement dit, il en va pour lui de raconter, non pas pour expliquer, mais pour exposer convenablement – c'est-à-dire en dehors des ajouts de sens et d'interprétations que véhicule le langage – ce qui a lieu dans le réseau des Cévennes ; pour ne pas laisser le travail en cours en proie aux mots des autres qui pourraient finir par le défigurer. La pratique du récit possède donc une double fonction chez Deligny, d'une part elle sert à défendre la tentative, et d'autre part elle résume presque à elle seule – et de plus en plus au fil des ans – la fonction de Deligny en son sein, la place à laquelle il se situe. Comme on l'a vu précédemment, il importe pour lui d'être situé correctement et c'est à cette tâche qu'il voue de plus en plus son écriture au fil du temps. Pour défendre ses tentatives en marge des institutions, il importe qu'il en réponde en nom propre afin de faire respecter cette position comme il l'écrira quelques années plus tard, au sujet du réseau des Cévennes :

*nous y sommes, petit réseau d'unités permanentes dont je suis le permanent puisqu'en nom et en personne j'ai à en répondre de la présence de cet enfant qu'ils amènent. Ils savent que nous sommes en marge.*

*Ne pas bureaucratiser la marge.*<sup>811</sup>

Alors que le réseau est sorti de tous les radars institutionnels, qu'il n'a reçu aucun agrément ni prix de journée de la part des organismes de tutelle, si Deligny en est le « permanent » c'est qu'il est très clair pour lui qu'il est le nom à l'enseigne duquel se déroule une tentative qui le déborde et qui l'excède. Comme le rappelle très justement Marlon Miguel, les tentatives de Deligny sont toutes affaires de collectif, et ce n'est que parce qu'un petit groupe d'adultes se décide à bricoler une manière de vivre avec des enfants en marge qu'elles peuvent exister. Au fil du temps, ce sont même les autres adultes, les « présences proches » qui vont assurer aussi bien le travail quotidien qui permet au réseau de flotter sur la mer des contingences matérielles de l'époque, que l'attention aux enfants qui séjournent pour des durées variables dans les Cévennes. Deligny, lui, reste retiré dans le hameau de Graniers, qu'il ne quitte presque jamais, écrivant une grande partie de la journée, écoutant les récits des différents adultes du réseau qui viennent le voir, commentant les cartes ou les événements advenus<sup>812</sup>.

---

<sup>810</sup>« Pour qui sait voir, je crois qu'un Centre où vivent des « caractériels » devrait être une petite usine à imprévus », F. Deligny, *Les vagabonds efficaces*, (1947), repris *Œuvres*, ouvr. cité, p. 199.

<sup>811</sup>F. Deligny, *Nous et l'innocent*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 777.

<sup>812</sup>Sur la place de Deligny dans le réseau mis en place dans les Cévennes dans les années 1970-1990, voir les travaux de

Permanent, Deligny l'est donc au sens où il ne quitte guère le lieu où il vit et écrit sur le réseau, mais également au sens où, très conscient de la position qui est la sienne dans le domaine vaste de l'enfance en marge – de la psychanalyse à l'éducation spécialisée – il est le nom, et même le renom, qui permet de reconnaître de l'extérieur ce qui se joue dans les Cévennes. Connu pour ses précédentes tentatives, pour ses ouvrages auxquels sa plume caractéristique a permis de donner une place repérée, c'est cette reconnaissance qu'il doit assumer en retour, pour « répondre de la présence de cet enfant » amené là par ses parents. Répondre ce n'est alors pas uniquement se montrer responsable de cet enfant, c'est utiliser le langage pour détourner la tentative de ce à quoi le langage courant et les a priori qu'il charrie voudraient la résumer, préciser ce qu'il en est du travail fait autour de Monoblet avec des enfants autistes mutiques pour ne pas permettre que le réseau soit confondu avec une colonie de vacances ou un nouveau type d'institution. Non pas tant pour parer aux erreurs d'adressage et maintenir l'orgueil d'une petite communauté réfractaire à tout enfermement institutionnel, mais bien plutôt pour éviter que les enfants ne soient ramenés aux déterminations courantes auxquels ramènent les lieux : colons, soignés, aidés ou pris en charge.

*D'être situés lieu de vacances, asile, baignade ou Lourdes, si nous ne nous en dépêtrons pas, chaque enfant y sera empêtré. Si nous acceptons de correspondre aux souhaits de ceux qui envoient là un enfant, il y sera logé, pour ce qu'il est pensé.<sup>813</sup>*

La localisation est avant tout affaire de langage et pour Deligny ce n'est pas faire preuve de préciosité que de vouloir se dissocier de ce pour quoi le réseau des Cévennes pourrait être pris. C'est le langage qui situe en premier lieu, qui assigne les adultes comme les enfants, qu'ils soient soignants, thérapeutes, fous ou autistes, et rabat le domaine infini des possibles dans les faits sur le nombre défini de ce qui peut se dire. C'est donc des déterminations qu'il porte avec lui qu'il s'agit de se dépêtrer pour que les enfants ne se trouvent pas une fois de plus punaisés à des symptômes ou à des taxinomies institutionnelles sans plus de possibilité d'en réchapper, « empêtrés ». Tout se passe comme si deux réalités se faisaient face où, pour conserver le hasard et l'infinité des aléas qu'il peut engendrer dans le cours de l'existence des enfants, il faut se prémunir de la clôture que produit le langage dans les esprits. Entre les deux, aussi bien à l'interface que sur la brèche qu'il s'agit de maintenir toujours ouverte, se situe la place de Fernand Deligny et son travail sur le langage.

Entre ce qui apparaît comme deux mondes – que Deligny appelle plus souvent deux « pôles » – sa tâche est de travailler le langage pour faire valoir et respecter par le reste du monde parlant, l'irréductibilité de ce mode de vie en commun qui est recherché avec les enfants autistes. Si Deligny s'efface du quotidien des enfants qui vont venir séjourner dans les Cévennes c'est que, à la frontière

---

M. Miguel, notamment, « Lignes, cartes et caméras : Fernand Deligny et la tentative cévenole de prise en charge d'enfants autistes », *Le sociographe*, vol. hors-série 13, n°5, 2020, pp. 71-91.

<sup>813</sup>*Ibid.*

entre le réseau et ce qu'il en est du monde extérieur, son rôle est autre. Entre le monde du silence de ces enfants qui ne savent même pas ce que le langage peut être ou vouloir dire, et celui d'une société où le langage a pris le pas sur les modes de pensée et d'action, c'est lui qui utilise le langage pour défendre cette étrange ethnie d'une part, et en manifester la présence de l'autre côté, du côté de la parole, quitte à le tordre et le modifier constamment pour ce faire.

Lorsqu'il commente l'ouvrage de Pierre Clastres, *La société contre l'État*, Deligny décrit bien volontiers sa place dans le réseau comme celle du cacique dans les sociétés archaïques, celui qui prononce des mots à la place des autres mais que personne n'écoute tant il ne se soucie pas d'être compris, encore moins que l'on fasse ce qu'il dit. Lorsqu'il fait un parallèle entre sa propre fonction dans le réseau et celle du cacique, Deligny s'intéresse avant tout à l'idée d'une place à tenir, pour préserver les membres de l'ethnie des mots de l'extérieur et assurer une permanence, dans et par le langage, au groupe. Occupant cette place, le cacique neutralise les jeux de pouvoir qui peuvent avoir lieu dans le groupe. C'est à la fois lui qui met en mots ce qu'il en est, en même temps qu'il utilise des mots auxquels les uns et les autres sont indifférents. Autrement dit, s'il est le seul à parler, il n'est pas écouté pour autant<sup>814</sup>. La position est très particulière, elle esquivé les rapports de pouvoir autant qu'elle tente de déjouer le langage, par des usages originaux, dérivés, détournés.

*je reste à ce langage qui est le propre du «cacique» qui n'a aucun pouvoir. Qu'est-ce qu'il est ? Un « faiseur de paix ». Il a souci de la persistance. Je m'y retrouve, en marge de ce qui se passe, faiseur de fables, parlant « en légende ».*<sup>815</sup>

Dans une tentative qui se réalise déjà doublement en marge – à la fois pour les individus en marge dont elle s'occupe et en marge des institutions habituellement destinées à le faire – Deligny, dans cette position de cacique, est également « en marge de ce qui se passe ». Il ne va jamais sur les aires de séjour, ne voit presque jamais les enfants à l'exception de Janmari, reçoit les récits des différents membres du réseau, mais dans cette régularité, dans cette application à son propre travail d'écriture – dont les archives conservées à l'IMEC peuvent indiquer la constance et la démesure – il veille à assurer la « persistance » pour le réseau tout entier. De son hameau, presque de la même pièce dans laquelle il passe une grande partie de ses journées, Deligny reçoit, écrit, publie, commente, répète, et dans cette activité qui est la sienne c'est le travail sur la langue qui est le plus central. Pour qui parcourt son œuvre de bout en bout il semble clair que cette position « en marge » est celle qu'il cherchait depuis longtemps, libre alors d'écrire, de décrire, de travailler le langage pour faire respecter le travail commun dans lequel il s'inscrit. Travail sur le langage à mi-chemin entre fiction et réalité, le récit fait

---

<sup>814</sup>« cette instance de non-pouvoir neutralise les intentions de ceux qui, au sein même de la peuplade, du pouvoir pourraient en vouloir ; la place est prise, occupée par le cacique dont le langage n'en dit pas plus que ce qu'un poète peut dire, ni plus, ni moins. », F. Deligny, *Singulière ethnie*, (1980), repris dans. *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1393.

<sup>815</sup>F. Deligny, *Le croire et le craindre*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1190.

de lui un « faiseur de fables », qui parle « en légende ».

Alors qu'il est dans les Cévennes et revient sur sa place dans le réseau, Deligny voit dans le récit qu'il fait des événements qui jalonnent l'existence du réseau et des tentatives qui l'ont précédé – et avec lesquelles il garde un lien organique – une manière d'en construire la « légende ». Le terme est à entendre en son double sens. D'une part, il s'agit du texte que l'on trouve en-dessous d'une image et qui sert à en indiquer le motif, le titre ou la situation. Lorsque Deligny expose les pratiques qui ont cours dans le réseau, ou la démarche qui préside au tracer des cartes, il construit cette espèce de sous-titrage qui permet d'en comprendre le mouvement. Et d'autre part, la légende est aussi ce qui permet de revenir sur l'histoire de ce commun construit au fil des ans entre adultes et enfants, de cette tentative qui « ricoche » de celles qui l'ont précédées et qui se construit aussi sur le récit des événements qui lui sont arrivés.

*Ceci dit, que j'en sois ou non le conteur, ce recours à des moments antérieurs avait lieu obstinément et opérait comme un soutien indispensable.*<sup>816</sup>

Entendue en ces deux sens, la légende est à la fois exposition et fondation, description et mythologie. Deligny en est le « conteur », celui dont le travail sur le langage permet la mise à jour de ces événements qui soutiennent la cohérence de ce qui a lieu, et qui les lie également dans le temps. Si l'on y reviendra dans la suite de ce travail, notons ici que chez Deligny l'événement échappe en partie à la détermination temporelle qui est la sienne puisqu'il peut ouvrir sur une infinité de possibles, comme en dériver, ce que Deligny appelle « ricocher ». De la même manière que la mort d'un proche peut résonner plusieurs années plus tard à l'écoute d'un morceau de musique, qu'un accident peut manifester ses séquelles bien après sa survenue ou qu'une rencontre peut s'avérer décisive même des années plus tard, l'événement ne s'inscrit pas dans le déroulement biographique des individus de manière linéaire, comme une cause bien identifiée dont découlent des effets bien délimités. C'est la tâche du récit que de revenir à l'événement pour essayer d'en examiner les antécédents, les conséquences éventuelles, autrement dit pour le faire réintégrer le déroulé dans le temps du ou des individus auxquels il advient, et asseoir un peu plus leur situation. Conteur, c'est la tâche de Deligny de revenir sur les événements qui ont marqué la tentative, comme les précédentes, pour en asseoir le déroulement sur une histoire. Raconter des histoires ce n'est alors pas seulement inventer des « fables » mais, pour le réseau, c'est fonder une communauté sur un passé tangible, que le langage permet d'inscrire dans le temps.

Ce rapport au temps dans la pratique du conte ou de la fable, Deligny le retrouve également dans son propre passé et ses propres origines familiales lorsqu'il revient sur la manière dont son grand-père maniait le récit lorsqu'il était enfant.

*Il avait comme ça quelques histoires bien polies à force d'être racontées, des fables qui*

---

<sup>816</sup>F. Deligny, *Singulière ethnologie*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1423.

*s'étaient élaborées à partir d'événements vécus par lui, et qui, somme toute, n'avaient pas de morale. Ainsi se transmettent les caractères acquis. Je ne fais rien d'autre, en bon petit-fils de ce grand-père-là.*<sup>817</sup>

Au-delà de l'anecdote biographique, on peut saisir ici quelques aspects importants de la pratique de Deligny. Tout d'abord, c'est des événements vécus que naît la fable ; le langage permet de les transformer en histoires et c'est la récurrence du récit qui va les modifier peu à peu, les rendre « bien polies ». Dans sa pratique au quotidien, le conteur n'invente pas une réalité pour satisfaire au plaisir de celui qui le lit ou l'écoute, mais il modifie un matériau réel pour lui donner un autre usage. Le rapport entre fiction et réalité se déplace, et s'il serait réducteur de lire Deligny comme le chroniqueur d'une période déterminée dans l'histoire de l'enfance en marge, la majeure partie des récits qui émaillent l'ensemble de ses écrits ne sont pas le fruit d'une imagination débridée, d'un écrivain qui entend faire œuvre indépendamment de la réalité dans laquelle il s'inscrit.

En second lieu, l'histoire ainsi produite ne possède pas en elle-même de sens déterminé. Pas plus que l'événement elle ne répond à une signification qu'elle porterait en elle-même, c'est-à-dire dont elle serait le support ou qu'il s'agirait de chercher à travers elle. L'histoire n'a pas de morale, elle ne se définit pas par un sens qu'il faudrait chercher en elle. C'est bien plutôt dans son usage qu'il faudrait en chercher la signification, et c'est ainsi que l'on peut entendre le fait que les histoires sont « bien polies à force d'être racontées ». L'histoire est faite pour être racontée, c'est cette activité qui en donne la signification et qui permet de la rendre de plus en plus utilisable, de plus en plus nette, de plus en plus adaptée à ce que le conteur veut en faire.

Si l'on déplace notre regard à partir du *Croire et le craindre* on comprend mieux alors la force explicative des aphorismes de *Graine de crapule* lorsque ceux-ci font le récit, en quelques traits vifs et ciselés, d'une situation qui n'a pas de valeur en elle-même mais pour l'usage que compte en faire Deligny. L'histoire n'a pas de morale, elle a une fonction, une utilité. Pour Deligny elle n'illustre pas une conception, pas plus qu'elle n'exprime quoi que ce soit en propre ; c'est un objet de langage qu'il est utile de réaliser, à dessein, afin de faire quelque chose, ne serait-ce que produire une réaction chez celui qui la lit ou l'entend, ce à quoi s'emploie Deligny, en marge des tentatives auxquelles il participe. Il importe alors de citer un passage du *Croire et du craindre* dans lequel Deligny revient longuement sur la place et la fonction du récit dans son travail :

*Il m'arrive souvent de dire et de redire, de faire et de refaire le même récit. Pendant des années, je trimbale cinq ou six événements un peu comme un gamin trimbalerait avec lui, dans ses poches, des morceaux de craie, sauf qu'il ne s'agit pas de craie ; l'événement du récit, je le choisis bien dur, bien vrai, bien authentique. Mais vous voyez, à force d'être racontés, les morceaux deviennent comme des galets, des récits-galets, des fables. Et*

---

<sup>817</sup>F. Deligny, *Le croire et le craindre*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1163.

*alors que la fable va vers sa fin, qui est dicton moral, ces récits d'événements n'en finissent pas d'avoir des fins très disparates, inconciliables. Je n'en finis pas de les raconter, aux uns, aux autres, à ceux d'ici et à ceux qui passent. Je crois que c'est le plus clair de ce que j'y fais quotidiennement, ici. Le même caillou peut avoir beaucoup d'usages. Si le même récit peut être à cinq ou sept fins, imaginez le nombre de « morales » qui peuvent ricocher de quatre ou cinq récits d'événements tout simples dont certains ont été racontés il y a six ou sept ans ; on aurait pu croire qu'ils s'étaient dissous dans les usages, et voilà que pas du tout, ils sont intacts, toujours aussi durs, aussi coriaces, récits-chevêtres pour utiliser un peu de notre argot. Je joue avec ces cailloux-là, et si vous ne me croyez pas lorsque je vous dis que c'est là le plus clair de mon ouvrage, vous avez tort ; vous allez chercher midi à quatorze heures.<sup>818</sup>*

Raconter des histoires, et le plus souvent raconter les mêmes, voilà la manière dont Deligny décrit sa place dans le réseau des Cévennes. On aperçoit également un peu mieux ce qu'il en est du récit, « récits-galets, des fables », c'est-à-dire des histoires qui résistent à l'appropriation univoque, dont la constitution solide permet de les utiliser à plusieurs fins. L'histoire n'est pas un prétexte pour illustrer idées ou conception, mettre en scène des techniques ou appuyer un point de vue, elle est un matériau concret à partir duquel réfléchir dans la pratique, dans l'action. Si elle n'a pas de morale mais qu'elle en possède bien plutôt cinq ou sept fois plus, c'est parce qu'elle devient chez Deligny la matière même dans et à partir de laquelle il s'agit de penser et d'agir.

Outil plus qu'illustration, le récit est déjà une manière de travailler le réel, en situation, et de l'appréhender. Le récit se tient dans une dialectique entre permanence et changement. Permanence de l'événement qu'il transcrit, dont l'unicité résiste autant à l'appropriation univoque qu'à la généralisation abusive que serait la morale. Changement des situations dans lesquelles il peut être convoqué, utilisé et servir. Ce n'est pas tant le récit qui change que la destination qui va être la sienne, outil pratique il vise à éclairer une manière de faire et non pas seulement à faire œuvre de littérature. C'est en cela qu'il se dissocie de ce qui a cours dans le domaine à l'époque et qu'il prend une tournure tellement singulière. Les récits de Deligny ne sont pas les chroniques des événements qu'il traverse au fil de son parcours, ils sont tout autant la mise en ordre concrète de ces événements, dans ce qu'ils ont de plus singulier et irréductible, afin de permettre ou d'orienter l'action bien après leur propre disparition.

On voit alors se dessiner l'importance de l'événement chez Deligny, qui ne compte pas uniquement parce qu'il advient à un ou plusieurs individus, dans un temps et dans un lieu donné, mais surtout parce qu'il possède des échos dans le temps, des effets par-delà les liens de causalité facilement identifiables, parce qu'il peut permettre d'agir à nouveaux frais dans un contexte tout autre. Deligny

---

<sup>818</sup>*Ibid.*, pp. 1114-1115.

ne raconte pas des histoires pour divertir les adultes qui passent par le hameau dans lequel il est installé, pas plus qu'il n'en émaille ses récits pour donner une teinte de réel à son propos, il entend par leur constitution donner des outils concrets pour l'action des individus. Le récit n'est pas l'exemple sur lequel s'appuie une pratique, il est lui-même cette pratique, et c'est en racontant des histoires, en maniant ces « récits-galets » de mille et une manière que celui qui travaille avec d'autres individus – seraient-ils aussi fous que des enfants autistes – peut penser et agir.

Le récit apparaît non pas comme une manière de dire ce qu'il faut faire avec les enfants – ce qu'en d'autres termes on pourrait appeler pédagogie ou pédologie – mais c'est une manière de contourner le langage habituel, non pas pour dire, mais pour faire. Comme Deligny l'écrit dans *Nous et l'innocent*, il en va de détourner le langage des habitudes qu'il reflète et incorpore chez les individus :

*Subterfuges du dire qui ne peut que raconter des histoires et s'en aller passer par des :  
en ces temps-là ...comme si le temps existait.*<sup>819</sup>

Le récit est un de ces « subterfuges du dire », une manière de ruser avec le langage, qui ne peut que réinscrire dans le temps ce qui se passe, l'événement, alors que celui-ci ne se pense et ne se vit qu'au présent. Avant de développer ce point dans le chapitre suivant disons que la pensée de Deligny s'articule autour de l'événement, dont l'inscription dans le temps est pour le moins problématique. En effet, ce qui arrive, par les effets qu'il peut avoir plus tard sans qu'il ne soit possible de prévoir avec certitude quand, a un rapport au temps qui n'est ni linéaire ni univoque. Ce n'est pas parce qu'un enfant va voler un œuf qu'il volera un bœuf, et même si cela devait arriver, bien malin serait celui qui pourrait dire quand cela se produira. Si l'événement a des répercussions dans le temps, il est bien impossible de savoir quand et de quelle manière, autrement dit de l'inscrire dans un schéma temporaire linéaire semblable au modèle causal. Si une cause mécanique advenue à un instant T produit après elle, dans un temps déterminé, un effet T', il n'en va pas de même pour l'événement. C'est en cela que le récit est un des « subterfuges du dire » qui le saisit par le langage et le réinscrit dans une nouvelle forme de séquençage temporel. Raconter des histoires est donc un pis-aller pour tenter de saisir la nature et les possibles que peut avoir ouvert un événement.

Mais cela ne va pas de soi, et ne peut pas se faire de manière anodine. Si le récit cherche à saisir ou à rendre compte de l'événement, quelle en est la marque caractéristique ? Autrement dit, si Deligny cherche à faire quelque chose lorsqu'il raconte des histoires, quel type de récit cela peut nécessiter ?

On l'a déjà vu en examinant de près *Adrien Lomme*, même dans un roman de ce genre, la trame proprement narrative n'est pas ce qui importe le plus à Deligny, à tel point qu'il donne souvent l'impression – comme il le fait dans sa pratique – que le fait de raconter des histoires est plus important que ce que les histoires racontent.

---

<sup>819</sup>F. Deligny, *Nous et l'innocent*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 700.



Dans les romans de Deligny, il ne se passe en général que peu de choses, et c'est autour d'un événement que se déploie l'écriture plutôt que le long d'un chaîne d'actions qui se suivent dans le temps. Dans le reste de ses écrits, alors qu'il émaille très souvent ses essais de récits, c'est moins ce qui s'est passé qui semble lui importer, que l'écho qu'il peut en tirer au présent. Il en élabore une écriture particulière, qui s'obstine à vouloir éviter le sujet, aussi bien le lecteur dont il s'agit de déjouer les habitudes de langage, que le personnage qu'il s'agit de décrire autrement qu'à partir des rapports de son intériorité avec le monde extérieur. Au cœur de cette écriture, c'est la description qui prend une place somme toute considérable, et si Deligny ne revient jamais explicitement dessus, c'est une manière d'écrire qui lui permet d'esquiver les habitudes de pensée véhiculées par le langage. Le problème se pose avec d'autant plus d'acuité lorsqu'il s'agit d'écrire au sujet d'individus pour qui le langage reste obstinément étranger, les enfants autistes mutiques.

*Alors écrire, décrire ? Mais en quelle langue parler ceux qui n'en parlent aucune ?*<sup>820</sup>

Au fur et à mesure de sa pratique, Deligny approfondit le questionnement qu'il adresse au langage et qui se retrouvait, en grande partie, déjà dans son écriture au quotidien. Si l'autisme, définitivement étranger au langage, pose la question de la manière la plus radicale qui soit, il n'en reste pas moins que c'est une question qui peut servir de guide pour appréhender l'ensemble de l'œuvre écrite de Deligny. Face aux habitudes de langage des uns et des autres, à l'hétérogénéité de l'écrit et du vécu, et dans l'optique de produire une écriture qui ne soit pas seulement un témoignage de sa pratique avec les enfants mais une part constitutive de celle-ci, quel type d'écriture adopter ? Comment écrire ? C'est bien ce dont il s'agit dans cet extrait des *Détours de l'agir*, et c'est justement au cœur du balancement entre ces deux verbes, « écrire, décrire », que l'on peut situer l'écriture de Deligny. S'il s'agit bien d'écrire, il en va en réalité d'une écriture particulière, dans laquelle la description prend une place prépondérante, non seulement par rapport à la narration à laquelle elle est toujours associée et opposée, mais également par rapport à ce qui se pratique le plus souvent dans les écrits qui traitent du domaine de l'enfance en marge.

Dans le cadre de ce travail, il ne s'agit pas de faire la part entre ce qui relève, dans le récit, de la narration et ce qui relève à proprement parler de la description, mais d'examiner ce que Gérard Genette appelle « les fonctions diégétiques de la description<sup>821</sup> », c'est-à-dire le rôle que jouent les passages descriptifs aussi bien dans le récit que dans l'ambition littéraire de Deligny. Entendons par ambition non pas les intentions, réelles, cachées ou supposées, de Deligny lorsqu'il écrit, mais ce à quoi la description peut servir pour exprimer ses propres positions dans un domaine, à la fois littéraire et pratique. Autrement dit, il s'agit de voir la place et le rôle de la description dans sa manière d'écrire et de penser, la manière dont le travail d'écriture de Deligny s'appuie sur une pratique de la

---

<sup>820</sup>F. Deligny, *Les détours de l'agir ou le moindre geste*, (1979), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1250.

<sup>821</sup>G. Genette, *Figures II*, (1969), Paris, Seuil, coll. « Points », 1979, p. 57.

description qui tente d'incarner au plus près ses propres conceptions, noir sur blanc. Comme le montre Gérard Genette, description et narration ont partie liée, et s'il s'agit d'examiner la place de la description dans l'écriture de Deligny, c'est en gardant en tête que cette place se situe bien à l'intérieur du récit.

*Si la description marque une frontière du récit, c'est bien une frontière intérieure, et somme toute assez indécise : on englobera donc sans dommage, dans la notion de récit, toutes les formes de la représentation littéraire, et l'on considérera la description non comme un de ses modes (ce qui impliquerait une spécificité de langage), mais, plus modestement, comme un de ses aspects – fût-ce, d'un certain point de vue, le plus attachant.<sup>822</sup>*

Philosophe et non pas critique littéraire, il faut entendre ici la description comme l'un des traits dominants d'une pratique qui marque l'écriture de Deligny, le récit. En ce sens, on pourrait parler de récit à dominante descriptive, ce qui le démarque doublement de ce qui a cours dans le domaine où cette écriture se développe. D'une part, parce que le recours au récit est récurrent chez Deligny, non pas tant pour illustrer que pour exprimer une pratique au quotidien avec les enfants. D'autre part, parce que cette prédominance d'une tendance descriptive dans le récit produit une écriture dont les traits sont la correspondance, dans l'écriture, de la pensée qui oriente la réflexion et la pratique de son auteur. Si le récit est un des aspects de cette écriture dont la production est inséparable de la pratique au quotidien avec les enfants, alors l'usage de la description doit permettre d'en révéler certains des traits les plus caractéristiques.

La manière dont elle est construite, tout comme sa position dans les textes de Deligny font déjà de son écriture une écriture différente de ce qui a cours dans le domaine à l'époque. Si l'on s'attarde un instant sur un ouvrage qui a fait date au sortir de la guerre, *Ker Goat ou le salut des enfants perdus* de Henri Joubrel, qui fait le récit de ce que l'auteur serait censé avoir vu et entendu dans le petit centre de rééducation du Hinglé qui fera office de modèle pendant plus d'une décennie, on s'aperçoit que les descriptions ne sont que de brefs passages en ouverture ou en fin de chapitre. Le récit suit le cours des déambulations et des rencontres du narrateur avec les différents personnages qui vivent dans le centre : le chef scout qui le dirige et ses adjoints, les artisans qui encadrent les travaux d'atelier, l'assistante sociale qui amène un garçon, le neuropsychiatre infantile qui vient faire sa journée d'inspection, les enfants, etc. L'histoire s'organise en suivant le fil de ces rencontres et de ces interlocuteurs qui, interviewés par le narrateur dans des dialogues hautement improbables, exposent les uns après les autres les divers aspects et les différentes techniques de ce domaine en pleine construction qu'est celui de la rééducation. Entre ces témoignages, les passages descriptifs servent surtout à planter le décor, ils exaltent la plupart du temps la beauté des lieux, l'enthousiasme

---

<sup>822</sup>*Ibid.*, p. 61.

champêtre de l'auteur ou le rapport entre la nature et cette enfance renouvelée. Ainsi, en ouverture du troisième chapitre, une fois que le narrateur est installé dans la chambre de l'un des éducateurs du centre voici ce qu'en décrit Joubrel :

*On m'a installé dans la chambre du chef Maurice, qui est en permission dans sa famille. C'est une pièce placée sous le toit, meublée d'une lourde table de chêne, d'un fauteuil rustique tout blanc, et d'un lit métallique. Aux murs, quelques symboles condensent toute l'âme de son habituel occupant : un petit fanion tricolore, fixé avec quatre punaises, trois photos de montagne découpées dans « l'Illustration » et soigneusement mises sous verre, les dix articles de la Loi des Scouts de France, un Christ ébauché dans une pièce de bois.<sup>823</sup>*

Ainsi placée en tête de chapitre, la description ressemble à une pastille posée là pour planter le décor. D'une manière assez classique en littérature, elle entend décrire l'intériorité de l'un des personnages en faisant le tour des objets qui lui appartiennent. Leur choix, leur agencement, la manière dont ils sont mentionnés dessinent tout un tableau moral qui affleure à l'image que cette description tente de dessiner. Si l'on y regarde d'un peu plus près, c'est toute une époque et même une manière de penser de l'auteur lui-même qui s'y dessine. Scout lui-même et responsable des Éclaireurs de France, Joubrel entend défendre l'usage de la méthode scout dans la rééducation et derrière cette image d'Épinal de la chambre de l'un de ces jeunes éducateurs modèles de l'époque, c'est son propre arrière-plan moral qui se dessine. Au premier plan apparaissent la simplicité et le dénuement, qui sont communs au travail de l'éducateur et à la morale chrétienne qui l'habite. Ils s'aperçoivent dans le mobilier de la pièce, composé de trois meubles uniquement fonctionnels – un lit, une table et un fauteuil – dont les matériaux sont aussi simples que solides, chêne et métal, et dont les adjectifs – « lourde » est la table, « rustique » le fauteuil – viennent renforcer cette impression.

C'est que le choix des objets et de la manière de les décrire doit permettre d'identifier rapidement, en quelques coups de plume, les « symboles [qui] condensent toute l'âme de son habituel occupant ». La description fonctionne comme une manière de faire le portrait, moral et psychologique avant toute chose, du personnage. Elle sert à en manifester l'intériorité, l'objet et le trait de caractère fonctionnent comme les deux morceaux du *symbolon* antique qu'il s'agit d'assembler pour retrouver la clef du personnage. Et à travers ce jeune chef scout c'est tout l'arrière-plan moral et relationnel de Joubrel lui-même qui se dessine, qui écrit cet ouvrage avant la Libération à une époque où le patriotisme cocardier est un gage de bonne moralité dont « le petit fanion tricolore fixé avec quatre punaise » montre l'affirmation modeste et sans trop d'ostentation. Magistrat de formation, Joubrel quitte le métier après deux ans pour devenir en 1942 journaliste à l'*Illustration*, dont les colonnes ouvertement collaborationnistes seront définitivement interdites à la Libération, et dont on retrouve « trois photos

---

<sup>823</sup>H. Joubrel, *Ker Goat ou le salut des enfants perdus*, ouvr. cité, I. Chap. 3, p. 31.

de montagne » sur les murs de cette petite chambre au cœur du centre de Ker Goat. Catholique convaincu et responsable scout, il n'est guère étonnant que les principaux commandements du mouvement de jeunesse soient dix et soient repris en « dix articles de la Loi » eux-mêmes « soigneusement mises sous verre ». Patriotisme, hiérarchie, ordre et religion s'associent alors sous l'égide d'un « Christ ébauché dans une pièce de bois » qui là encore vient rappeler par sa simplicité et son humilité les qualités requises pour tenter de remettre les enfants en marge sur le droit chemin. En quelques lignes, par l'esquisse de quelques objets choisis et décrits avec attention, Joubrel dresse le portrait des qualités et des allégeances morales qui doivent être celles du futur éducateur. Si la manière peut sembler grossière, elle n'en est pas moins efficace, en plus de permettre une pause dans le récit qui, à son tour, viendra confirmer ces traits à travers les actions et les paroles des personnages. C'est sur ce qui se fait et sur ce qui se dit que se centre la majeure partie du texte ; le discours est direct, narratif, les séquences d'action et de dialogue alternent en suivant le plan d'un déroulement chronologique.

Chez Deligny, à l'inverse, la construction des ouvrages – même des plus narratifs comme les romans – ne répond pas à ce type d'organisation. Au cœur du récit, tout se passe comme si c'était l'action qui était appauvrie. Privée de son déroulement linéaire ce ne sont pas tant les faits et gestes des individus qui priment ou qui importent pour eux-mêmes, pas plus que leurs états mentaux, mais la description du milieu dans lequel ils se déroulent et qu'ils modifient en retour. Pour le dire autrement, Deligny n'écrit pas une histoire qui se déroule sous les yeux du lecteur, il décrit des situations dans lesquelles l'individu et son milieu se trouvent dans un rapport constant et réciproque. Il ne cherche pas à faire affleurer l'intériorité de l'individu, pas plus qu'à en donner des gages dans les éléments qui l'entourent. La narration est réduite à la portion congrue, et la description, située et utilisée différemment.

Si cela marque sa singularité, c'est aussi une manière de produire une écriture capable d'être en conformité avec les principaux axes de sa pensée. Pour montrer cette cohérence, il faut maintenant revenir sur ce qu'est la description – que ce soit en tant que pratique littéraire et en tant qu'activité de l'esprit, comme manière de faire et comme manière de penser – pour ensuite en examiner plus précisément l'usage dans l'écriture de Deligny. Comment s'en sert-il ? À quelles fins ? Ce sont les deux questions auxquelles une rapide mise en perspective de la description doit nous permettre de répondre, si ce n'est de manière exhaustive, au moins en posant quelques jalons.

## 2. DECRIRE

### 2.1. ÉCRIRE A L'INFINITIF

Écrire, décrire, l'écriture de Deligny se plaît aux infinitifs. Agir, faire, repérer, zieuter, la liste serait longue de tous les infinitifs qui émaillent la langue délinéenne. Au fil du temps, notamment à partir de la fin des années soixante-dix, Deligny y revient dans plusieurs textes. C'est un point central de sa pensée et de son écriture sur lequel plusieurs auteurs ont déjà insisté<sup>824</sup>. Mais il semble utile ici de s'y arrêter un instant pour montrer comment et en quoi cette écriture à l'infinitif va de pair non seulement avec une conception « hors-sujet » de l'individu, mais également avec l'utilisation de la description dans son écriture.

On l'a déjà montré, le trait le plus marquant qui distingue la pensée et le travail de Deligny de ce qui a cours dans le domaine de l'enfance en marge, est son refus de l'intériorité. Le for intérieur n'est pas le lieu de la bataille de l'enfance, et ce n'est pas par une percée dans l'intimité d'un prétendu sujet que l'éducateur va pouvoir faire quoi que ce soit pour lui. Bien plus, au fil des années, c'est l'idée même de sujet qui va constituer la ligne de mire de la critique de Deligny, critique qui s'approfondit au contact des enfants autistes mutiques et devient le fondement de sa conception anthropologique.

À ce refus du sujet dans les faits et dans la pratique, doit correspondre une écriture capable de le rendre sensible, autrement dit de s'imposer si ce n'est par l'abandon du sujet, au moins par son esquive. Si l'on a déjà examiné, à travers le texte d'*Adrien Lomme*, quelques-uns des traits de cette écriture hors-sujet, le plus marquant – et de plus en plus revendiqué comme tel par Deligny au fil du temps – est la manière dont il fait usage des verbes, à l'infinitif. Sans sujet à la clef, la phrase se doit de s'articuler autour du verbe, dans sa formulation la plus simple, autrement dit à l'infinitif. Les infinitifs sont déjà présents dans ses premiers ouvrages ; ainsi de cette cavalcade d'infinitifs que l'on trouve dans les *Vagabonds efficaces* dès 1946 pour décrire les enfants du COT :

*Ils sont soixante-quinze, et quatre-vingts, et cent à courir nus dans la gouttière, à démonter les serrures, à transformer l'installation électrique, à cavalcader dans les escaliers, à déclouer les planchers pour y faire des cachettes, à chier dans le lit du voisin, à casser quinze assiettes d'un coup, à faire eux-mêmes la police pour le plaisir de se mettre à trois pour bourrer la gueule du quatrième, à pisser dans les marmites de nouilles, à boucher les lavabos avec des morceaux de couvertures, à jeter les copains tout habillés dans l'eau du bassin, à jouer à cache-cache à longueur de journée (et de nuit ?), à quitter*

---

<sup>824</sup>Voir notamment, P.-F. Moreau, « Infinitifs », communication au colloque « La tentative Deligny », Université Paris Nanterre / Université Paris 8, 16 Décembre 2017, Actes à paraître ; M. Pouteyo, « Lire, écrire : de Montaigne à Wittgenstein », dans *Fernand Deligny et la philosophie, un étrange objet*, P.-F. Moreau et M. Pouteyo (dir.), ENS Éditions, Lyon, 2021.

*furtivement leur lit à trois heures du matin pour aller cambrioler un dépôt de cigarettes de l'US Army, à mollarder sur les planchers, à aller bazarder les couvertures dans un petit bistrot complice de leur quartier natal, à aller voir les copains dans les maisons d'éducation voisines pour les décider à s'évader et à venir avec eux au centre « où on n'est pas emmerdé »...*<sup>825</sup>

Au fil de cette avalanche d'infinitifs, c'est l'enfant en tant que sujet qui disparaît, il ne s'agit pas tant de cas que d'activités et la narration est réduite à sa plus simple expression, l'énumération. « courir, démonter, transformer, cavalcader, déclouer, faire, chier, casser, faire, bourrer, pisser, boucher, jeter, quitter, cambrioler, mollarder, bazarder, aller voir, décider, s'évader, venir », la liste est longue et ne met pas tant en scène les soixante-dix ou quatre-vingt petits individus arrivés dans le centre que l'énumération successive de tout ce qu'ils sont capables de faire dans cet endroit.

Ce n'est pas des actions de chacun qu'il s'agit, mais de tout ce qui peut s'accumuler là, autour des individus : lieux, objets ou action. Chacun de ces éléments est pris sur le même plan et peut se compter de la même façon, quitte à servir d'unité de mesure. Dans un hôtel c'est le nombre de chambres qui indique la capacité de l'établissement, et le nombre de nuitées qui sert de boussole à son activité. Dans un restaurant ce sera le nombre de couverts, dans un hôpital le nombre de lits et de gestes réalisés par les différents professionnels qu'il s'agit ensuite de coter, autrement dit de facturer. Au COT, de la même manière qu'on aurait pu faire la liste du nombre de chambres, de lits, de chaises, d'enfants – ou de « prix de journée » comme c'est habituellement le cas en protection de l'enfance – Deligny fait la liste des actions des enfants qui y vivent, et ce faisant il ne s'agit pas tant de faire le récit de ce que leur exubérante jeunesse peut les amener à accomplir, que de montrer concrètement, toute la diversité de ce qu'ils sont capables de faire, compris à l'infinitif cette fois-ci.

Énumérées de la sorte, à l'infinitif, les actions ne sont pas le fait de tel ou tel enfant, elles ne les définissent pas plus qu'ils n'en sont la cause première. Sans plus de sujet du verbe il n'y a plus de cas, de différenciation entre les enfants qui tous sont concernés, alors que le lien entre eux et ces actions à l'infinitif est extérieur. Les verbes ne servent plus à faire le récit de ce qu'ils font dans le centre, mais bien à décrire la vie qu'ils y mènent. C'est dans ce détournement de la fonction du verbe que l'on peut s'apercevoir de la place de la fonction descriptive dans son écriture. Les considérations grammaticales sont révélatrices chez Deligny d'une manière de penser l'individu et le travail à effectuer avec lui.

Le verbe à l'infinitif permet de mettre l'accent bien plus sur ce qui se fait que sur qui le fait. Sans sujet le verbe d'action est ce qui montre le plus directement le lien entre l'individu et le milieu, en tenant autant de l'un que de l'autre. Seul l'individu peut agir, mais c'est également de cette manière qu'il se rapporte au monde qui l'entoure. Tout se passe comme si le verbe servait d'interface entre

---

<sup>825</sup> F. Deligny, *Les vagabonds efficaces*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 173.

une subjectivité agissante et un monde qui ne serait que pure extériorité. C'est en mettant en avant cet « entre » que le verbe à l'infinifit permet de saisir ce qu'il en est de l'individu chez Deligny, en le purgeant en quelque sorte de sa subjectivité, il cherche à le saisir dans son interaction directe avec le monde. Il permet de manifester le lien entre les deux, non plus de le présumer. Écrire, à l'infinifit, devient une manière déjouer le langage qui, dans ce rapport entre l'individu et le monde, fait immanquablement pencher la balance en faveur du premier dès lors qu'elle en fait un sujet. Sujet du verbe, c'est lui qui est au premier plan et le reste du monde n'apparaît – même grammaticalement – qu'en arrière-plan, comme un complément, qu'il soit d'objet, de lieu, de temps ou de manière. Au contraire, dans la pensée de Deligny, les circonstances ne sont pas accessoires, elles sont inséparables de la manière dont pense, vit et agit l'individu. Dans l'écriture elles ne peuvent alors être considérées comme de simples compléments – aussi *circonstanciels* soient-ils – mais doivent être prises sur le même plan que les individus.

Pour déjouer les tours du langage, et principalement du langage narratif, Deligny procède à trois actions dans son écriture : 1/ en rester à l'individu, ne pas le faire devenir sujet, et en quelque sorte le minorer 2/ insister sur la centralité du verbe à l'infinifit, point d'équilibre entre les prétentions du sujet et l'influence du milieu 3/ remettre au premier plan les circonstances, dans leur rapport de réciprocité avec l'individu. Autrement dit, l'écriture de Deligny se caractérise par au moins trois traits qui sont liés de manière indissociable : une écriture hors-sujet, une écriture à l'infinifit, une écriture à tonalité descriptive.

Nous avons déjà exposé ces trois procédés, notamment en examinant précisément *Adrien Lomme*. La manière dont Deligny construit et utilise ses personnages, leur rapport au lieu et à leur propre corps est sur le premier point explicite. L'importance du verbe à l'infinifit revient constamment dans ses textes, explicitement à partir des années soixante-dix, à tel point qu'à la fin de sa vie écrire et vivre vont jusqu'à se penser sur le même mode, à l'infinifit<sup>826</sup>. Quant à l'importance des circonstances elle ne peut que se constater dans la tournure descriptive constante de ses récits.

## 2.2. FONCTION CLASSIQUE DE LA DESCRIPTION

Pour mieux cerner ce qui est en jeu et ce que l'on peut tirer de l'usage de la description dans l'écriture de Deligny, il faut s'arrêter un instant sur quelques aspects de la description en littérature et les approches que la philosophie a pu en faire.

De prime abord, la description a à voir avec ce qui se montre, ce qui se voit, ce qui peut s'observer et dont il s'agit de rendre compte. En d'autres termes, la description littéraire a à voir avec l'image, dont

---

<sup>826</sup>« De par ma nature profonde – si j'ose dire – je vivrais plutôt à l'infinifit. », F. Deligny, *Essi et copeaux*, Marseille, Le mot et le reste, 2005, p. 68.

elle serait le pendant au cœur du texte. Décrire dérive du latin *de-scribere* et signifie tout à la fois copier, transcrire, dessiner, tracer, dépeindre ou encore délimiter. Dérivant du verbe écrire, la description apparaît en première approximation comme une copie du réel, une imitation, un élément isolé et détachable au cœur du texte, déjà connu en grec sous le terme *ekphrasis*<sup>827</sup>. En tant que telle, elle apparaît d'abord comme la description réelle ou rêvée d'une œuvre d'art – la plus connue étant celle du bouclier d'Achille dans *L'Illiade* d'Homère – au cœur du texte. C'est autour de quelques-unes de ses caractéristiques propres que se cristalliseront ses principales critiques au fil du temps.

Tout d'abord, en tant que reproduction d'une œuvre d'art dans un texte, elle n'est que l'imitation d'une imitation pour parler en bon platonicien. Elle entretient avec le réel un rapport distant, voire trompeur tant il est médiatisé par la technique de son auteur. Le soupçon porte d'emblée sur son statut ontologique : alors qu'elle semble envisager de rendre compte du réel en le copiant dans le texte, l'artifice dont elle use, sa technique, la rend d'autant plus suspecte. Autrement dit, si la description entend planter le décor, sa technique même fait de ce décor un environnement sujet à caution.

En second lieu, la description est le fruit d'un travail littéraire avant toute chose. C'est un objet technique au cœur du texte, où sont repris des thèmes, des lieux communs et des passages obligés. En tant que telle non seulement la description est soupçonnée de s'affranchir du réel et du vraisemblable, mais elle doit également fonctionner de manière indépendante du reste du texte, avec ses codes et ses références paratextuelles, ce qui sera le cas de manière explicite jusqu'au Moyen âge<sup>828</sup>, et même au-delà avec de nouveaux codes. Elle déborde à la fois ce qui se fait dans la réalité et ce qui se joue dans le récit pour faire signe vers d'autres textes et ce qui s'y décrit habituellement, qu'il s'agisse du coucher de soleil ou du vent sur la lande. Comme le résume P. Hamon, la description littéraire peut aller jusqu'à être considérée « comme valeur autonome, comme morceau de bravoure indépendant où s'inscrit une sorte de métalangage incorporé<sup>829</sup> ». En dehors de l'action qui irrigue la narration, la description est avant tout un travail d'écrivain, un élément qu'il est possible de prendre pour lui-même, d'isoler, voire de détacher comme le signifie la racine *ek* de *ekphrasis*.

C'est sur ces deux premiers plans, esquissés ici, que vont porter les premières critiques de la description chez les philosophes, rapidement opposée à la définition. Alors que l'une et l'autre prétendent rendre compte du réel, la description sera bien vite rangée du côté des techniques et des artifices littéraires plus propres à construire *un* monde qu'à figurer *le* monde, à dire ce qui pourrait être plutôt qu'à dire ce qui est. La définition apparaît d'emblée comme la recherche par le langage de la nature des choses, elle est l'objet de la recherche, l'outil du scientifique. Peu considérée face à une telle rivale, la description n'est qu'une définition imparfaite comme l'expose à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle le Chevalier de Jaucourt dans l'article qui lui est consacré dans *L'encyclopédie* :

---

<sup>827</sup>P. Hamon, *La description littéraire*, Paris, Macula, 1991, p. 112.

<sup>828</sup>E.R. Curtius, *La littérature européenne et le Moyen âge latin*, (1956), Paris, Presses Pocket, 1991, chap. 10.

<sup>829</sup>P. Hamon, *La description littéraire*, ouvr. cité, p. 8.



*définition imparfaite et peu exacte, dans laquelle on tâche de faire connaître une chose par quelques propriétés et circonstances qui lui sont particulières, suffisantes pour en donner une idée et la faire distinguer des autres, mais qui ne développent point sa nature et son essence. Les Grammairiens se contentent de descriptions ; les Philosophes veulent des définitions.*<sup>830</sup>

Pour le philosophe qui incarne plus que tout autre l'esprit scientifique du temps, le sort de la description est scellé, elle est affaire de « grammairiens » autant que de littérateurs, de ceux qui ne s'occupent pas de faire grandir la connaissance mais « se contentent » de s'adresser à l'imagination des lecteurs. La description ne permet qu'une connaissance de second ordre parce qu'elle ne vise pas à rendre compte de la nature des choses mais uniquement de leurs propriétés accidentelles, en d'autres termes, elle ne s'intéresse qu'aux « propriétés et circonstances qui lui sont particulières » et non pas à « sa nature et son essence ». Pour le dire autrement, la description est d'emblée inférieure à la définition puisqu'elle ne cherche pas à satisfaire aux mêmes exigences ontologiques.

Ne cherchant pas à dire ce qui est, elle s'organise en fonction des ressemblances et des différences, des accointances et des divergences que trouve dans le réel celui qui la compose. L'ordre qu'elle manifeste tient davantage à l'ordre du discours qu'à l'ordre des choses, elle ne classe et n'ordonne le réel qu'en fonction des catégories qui sont propres à celui qui la compose et non pas en fonction de la nature même des choses. Elle en dit autant sur ce dont elle parle que sur celui qui la met en œuvre, elle donne à voir autant la matière qu'il a sous les yeux que la manière dont il la regarde et en rend compte.

Cela étant, il faut noter que dans l'*Encyclopédie* cette critique de la description sur un plan théorique s'accompagne de son usage intensif et même d'une exagération de son intérêt sur un plan pratique. En effet, à côté des dix-sept volumes d'articles, on ne compte pas moins de onze volumes de planches qui ne sont rien moins que des descriptions, noir sur blanc, de tout ce que l'époque peut compter de techniques, d'outils, de machines, d'animaux et de végétaux. Alors que la description est décriée en tant qu'objet linguistique propre à approfondir la connaissance, au profit de la définition, elle est survalorisée en tant que mode de compréhension du monde qui entoure l'individu. Si elle ne sait pas dire ce qu'est le monde, elle peut à tout le moins donner à voir le monde de l'homme, sa valeur figurative prime sur sa valeur signifiante. Si la description ne dit pas ce qui est, il n'en reste pas moins qu'elle est le meilleur instrument pour le montrer.

Aussi limitée et partielle qu'elle soit pour les sciences exactes comme les mathématiques ou la philosophie, la description devient rapidement l'objet premier des sciences naturelles, au premier rang desquelles l'histoire naturelle qui se pose à son sujet bien des questions. Comment organiser

---

<sup>830</sup>Article « Description » dans D. Diderot, *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, (1772), disponible en ligne : [<http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v4-2213-2/>].

les descriptions ? Selon quels critères et quelle organisation ?

Ce sont les questions essentielles des sciences qui s'attaquent non plus aux lois de la nature et aux abstractions d'un réel mathématisable, mais bien à la multiplicité du réel qu'elles ont sous les yeux. Alors que les grandes expéditions et les grandes conquêtes ne cessent de montrer la diversité du vivant aux quatre coins de la terre, il importe pour ce que Foucault a appelé « l'épistémé taxinomiste » de l'époque d'inventorier, de comparer, de classer, d'organiser la multiplicité foisonnante du réel. On peut suivre les analyses de Foucault sur ce point et voir que face à un réel dont les « propriétés et les circonstances » – pour reprendre les mots de Jaucourt – sont si hétérogènes, il importe de les organiser afin de pouvoir en tirer un savoir, plutôt que d'en chercher la nature. En parallèle de l'essor des sciences dites exactes, pensées sur le modèle de la géométrie et de l'arithmétique, les sciences naturelles entendent donc elles aussi produire un autre type de connaissances. L'enjeu est de dépasser le saisissement, l'émerveillement voire la crainte devant la multiplicité du vivant pour pouvoir l'appréhender par l'esprit. C'est dans cette entreprise que la description revêt un intérêt de première importance, comme l'écrit Foucault :

*L'Histoire naturelle à l'âge classique ne correspond pas à la pure et simple découverte d'un nouvel objet de curiosité : elle recouvre une série d'opérations complexes, qui introduisent dans un ensemble de représentations la possibilité d'un ordre constant. Elle constitue comme descriptible et ordonnable à la fois tout un domaine d'empiricité.<sup>831</sup>*

Si la description échoue à donner la nature des choses, elle est un procédé humain pour appréhender le réel dans toute son hétérogénéité, une manière dont l'esprit s'attache à la matière pour en organiser la restitution et se la rendre compréhensible. La description ne part ni ne vise l'a priori, elle s'attache à l'empirique et par la manière dont elle s'attache à le découper pour le rendre intelligible, elle entend produire un ordre qui la dépasse, capable de perdurer dans le temps. En cela si la description plonge dans un premier temps dans tout le divers du réel, elle doit en ressortir pour faire perdurer ses cadres de pensée dans la durée. Curieuse dualité, il y a à la fois quelque chose de parfaitement contingent dans la description – dans la particularité des éléments qui la constituent – mais également quelque chose qui entend perdurer, qu'il s'agisse de son organisation, de son mode de classement ou des éléments qu'elle entend saisir pour se rendre intelligible le réel.

Décriée par les encyclopédistes sur le plan scientifique, centrale dans les sciences naturelles, la description retrouve un nouvel essor au XIX<sup>e</sup> siècle, dans le roman.

Au sein du récit, elle met en pause l'action pour planter le décor, installer les personnages, revenir sur leur passé ou leurs principales caractéristiques. Elle permet de dessiner l'arrière-plan sur lequel peut se dérouler la trame narrative. Pour ce faire l'auteur doit se montrer bien plus occupé à un travail

---

<sup>831</sup>M. Foucault, *Les mots et les choses*, (1966), Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2004, p. 171.

qu'aux joies de la création, plus affairé à sa tâche qu'emporté par l'inspiration. C'est que la description est davantage affaire de vocabulaire proprement technique que d'imagination. Lorsque Melville décrit la manière dont le navire d'Achab est préparé avant la campagne de chasse à la baleine, il lui faut parler sans faute du gaillard arrière, de sa proue et de son mât de misaine, en employant pour ce faire les mots les plus précis et les plus appropriés. Il en va à la fois d'un vocabulaire technique et d'une technique littéraire où le détail est d'importance. C'est autour de cette question de la place du détail dans la description que se sont livrés bien des débats la concernant<sup>832</sup>, mais ce qui nous intéresse ici c'est qu'il en va d'un certain savoir, proprement technique, que met à jour la description. Étymologiquement, *de-scribere* signifie « écrire d'après un modèle » et pour ce faire le vocabulaire se doit d'être précis pour reproduire de manière la plus fidèle possible le modèle proposé. Le savoir n'est pas tant dans les choses que dans les mots utilisés, qu'ils soient connus de l'auteur auparavant ou qu'il en fasse la récolte dans toute la documentation nécessaire à la construction de sa description<sup>833</sup>. Qu'il s'agisse des armes des chasseurs de baleine ou des outils du menuisier, leur description nécessite que l'auteur connaisse les objets par les mots qui sont les leurs dans les domaines considérés afin de conserver autant que faire se peut la vraisemblance du tableau qu'il entend dépeindre.

La description relie alors autour de l'usage d'un vocabulaire propre, technique, aussi bien les lieux, les objets que les personnages qui vont participer à la dynamique du récit. C'est à travers le choix des éléments qui la constituent que va pouvoir s'ancrer le récit dans une réalité crédible et qu'en retour, le récit va trouver les éléments sur lesquels s'appuyer. Autour des querelles concernant la place du détail dans la description – la majeure partie de ses détracteurs condamnant leur excès et leur surabondance – se joue surtout une question de choix. Que décrire ? Quels éléments faire entrer dans la description ? À quelles fins ? Si la description plante le décor, elle ne fait pas que mettre en place la trame matérielle sur laquelle va se dérouler le récit. Elle n'est pas qu'une exposition horizontale des éléments propres à comprendre une situation. Dans le choix même des éléments qui la composent, elle engage un processus vertical – ou à proprement parler analytique – où ce qui apparaît dans le récit pourra y trouver si ce n'est des origines, au moins des liens, des sources.

Autrement dit, c'est par la description que l'auteur peut mettre au jour des liens entre les événements, les causes des déterminations psychologiques de ses personnages, etc. Affaire de surface, la description permet également de rendre compte d'une profondeur dans laquelle il faut s'aventurer pour saisir les véritables liens entre les éléments qui font avancer l'intrigue. Dans la majeure partie

---

<sup>832</sup>R. Barthes parle du « détail inutile » auquel l'analyse structurale échoue à donner une fonction dans le récit, et que l'on réduit le plus souvent à « une sorte de *luxue* de la narration » ; R. Barthes, « L'effet de réel », *Communications*, n°11, 1968, p. 84. Sur l'ensemble de la question, voir P. Hamon, *La description littéraire*, « Le détail inutile et le faire croire retors », ouvr. cité, p. 9.

<sup>833</sup>P. Hamon, *Du descriptif*, Paris, Hachette, 1993, p. 48.

des romans du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment chez Dostoïevski ou Balzac, elle esquisse à la superficie ce qui détermine au fond l'action des personnages. En cela, la manière dont elle est agencée est tout aussi importante que les objets auxquels elle s'attache, qu'il s'agisse des lieux, des personnages ou bien des objets. Comprise de la sorte, elle sert à expliquer, à déplier progressivement les liens qui unissent les faits, les personnages et leurs actions, leurs réactions. C'est grâce ces caractéristiques là qu'elle peut permettre au récit de devenir presque plus vraisemblable que la vie elle-même, en tout cas de l'ancrer dans une réalité crédible comme l'écrit Balzac dans *Eugénie Grandet* :

*Assez souvent certaines actions de la vie humaine paraissent, littérairement parlant, invraisemblables, quoique vraies. Mais ne serait-ce pas qu'on omet presque toujours de répandre sur nos déterminations spontanées une sorte de lumière psychologique, en n'expliquant pas les raisons mystérieuses conçues qui les ont nécessitées ? (...)*

*Beaucoup de gens aiment mieux nier les dénouements, que de mesurer la force des liens, des nœuds, des attaches qui soudent secrètement un fait à un autre dans l'ordre moral.*<sup>834</sup>

De la vie à la littérature ce n'est pas l'action qui change, l'une et l'autre proposent autant de faits incroyables que de réactions inimaginables ou d'événements surprenants. Tout l'enjeu réside pour la littérature dans la manière dont ils sont exposés, c'est-à-dire montrés avec suffisamment de détails pour qu'il soit possible d'en comprendre la teneur, d'en saisir l'origine, à tout le moins de les appréhender. Célèbre pour ses descriptions, Balzac montre le retournement qui s'opère lorsqu'il s'agit de passer de la vie au récit. Grâce à cette expression, « littérairement parlant », il montre clairement la disjonction à l'œuvre dans le texte qui, au contraire de la vie, n'a pas à être vrai mais bien vraisemblable. C'est dans cet écart que doit se travailler le texte et que peuvent se comprendre les places respectives du récit et de la description.

Dans la vie courante, le fait ou l'événement, peuvent se montrer aussi extraordinaires, surprenants, inattendus ou originaux que ce soit, ils ne sont pour l'individu qu'affaire de vérité ou de mensonge. Aussi étonnante que soit la destruction des Twins Tower par deux avions détournés de leur plan de vol, elle n'a à faire qu'avec le vrai et le faux, elle est advenue ou non, que le monde entier en soit sidéré ou pas. Le texte littéraire en revanche, et en premier lieu le récit, n'a pas à voir avec le vrai ou le faux. Même lorsqu'il entend transcrire en mots une réalité, il est avant tout affaire de littérature et donc, dans une mesure plus ou moins grande, affaire de fiction. Les chroniques de Villani, quand bien même celui-ci entend faire le récit des faits advenus dans la Florence de la Renaissance, sont le fruit d'un travail littéraire où le choix des événements et de tous les détails qui les composent relève d'une forme d'évaluation. Il ne s'agit plus de savoir si ce qu'il écrit est vrai mais si le texte produit rend son contenu crédible, autrement dit vraisemblable. Comme on l'a déjà abordé en examinant le *Poème pédagogique* de Makarenko ou *Ker Goat* de Joubrel, même un ouvrage qui n'entend être que la

---

<sup>834</sup>H. de Balzac, *Eugénie Grandet*, Paris, Gallimard, coll. « Pléiade », 1947, Tome 3, p. 554.

relation de faits véritables advenus devant les yeux de l'auteur, dès lors qu'il prend une forme narrative, a à faire avec une construction capable d'en assurer la vraisemblance.

C'est à cette fin que la description doit contribuer dans la littérature classique, et c'est tout l'enjeu de sa constitution. Elle ne peut s'en tenir à présenter uniquement l'arrière-plan sur lequel se déroule l'action, comme une pause dans le récit le temps d'en installer le décor et les accessoires nécessaires. Elle ne peut non plus être présentée comme une expression directe de la réalité de ce qu'elle entend restituer puisque son rapport à la réalité ne relève pas de l'ordre du vrai mais du vraisemblable. Dans sa construction et ses qualités littéraires, elle a pour fonction de convaincre en quelque sorte le lecteur que ce qu'elle dépeint, et *a fortiori* que l'action qu'elle sous-tend, est possible ; non pas que cela soit advenu mais que cela puisse advenir.

Si l'on veut bien prendre au sérieux cette fonction, cela signifie que la description n'est pas à entendre comme un simple ornement littéraire, un seul monument de bravoure stylistique par lequel l'écrivain devrait faire ses gammes ou montrer sa technique – comme le fait l'artisan compagnon en produisant à la fin de son tour de France un « chef d'œuvre » – mais comme une entreprise par laquelle il entend convaincre son lecteur que ce qu'il écrit est, si ce n'est avéré, à tout le moins possible. Ce serait beaucoup dire que la description ferait œuvre d'argumentation afin d'emporter l'adhésion du lecteur, mais on peut la voir en tout cas comme un travail du texte où la dimension fonctionnelle est tout aussi importante que la dimension esthétique. La description n'est pas seulement œuvre d'art, elle ne relève pas comme cela a été longuement le cas dans la culture antique, du genre épideictique, c'est-à-dire du discours d'apparat, réalisé à seule fin de se faire admirer de son auditoire. Avec le roman, et encore plus au fur et à mesure du XIX<sup>e</sup> siècle, la description est un travail, une technique littéraire pour susciter l'adhésion du lecteur à une certaine vision du réel.

Il s'agit là d'une modification de la vraisemblance que cherche à assurer le récit en donnant, par la description, des gages de la présence de la réalité de ce qui compose le récit. Pour ce faire, la description n'a pas à présenter l'exhaustivité d'une situation, d'un lieu, d'un objet, d'un événement – ce qui serait une entreprise impossible de toute façon – mais elle doit en quelque sorte donner des gages que cette situation, ce lieu, cet objet, cet événement pourrait être réel, ce que Roland Barthes appelle fournir un « effet de réel ».

*le baromètre de Flaubert, la petite porte de Michelet ne disent finalement rien d'autre que ceci : nous sommes le réel ; c'est la catégorie du « réel » (et non ses contenus contingents) qui est alors signifiée ; autrement dit, la carence même du signifié au profit du seul référent devient le signifiant même du réalisme : il se produit un effet de réel, fondement de ce vraisemblable inavoué qui forme l'esthétique de toutes les œuvres courantes de la modernité.<sup>835</sup>*

---

<sup>835</sup>R. Barthes, « L'effet de réel », art. cité, p. 88.

Alors qu'il échoue à trouver une fonction à la description – en tout cas à certains de ses éléments qui ne sont pas nécessaires pour faire avancer l'action – Roland Barthes en vient à la conclusion que sa fonction n'est pas tant d'être nécessaire ou utile à la narration, mais en définitive de faire signe vers une réalité qui la sous-tend. Les objets qu'elle dessine, les personnages qu'elle installe, les paysages qu'elle dépeint ne sont pas nécessaires à l'action qui a cours dans le récit. Ils ne sont pas non plus uniquement un décalque de la réalité qu'il s'agit de restituer avec art. Ils sont la marque même du réel dans le récit, la « catégorie du réel » qui, en tant que telle, produit sur le lecteur un « effet de réel ». La description dépasse alors le récit dans lequel elle s'inscrit pour faire signe vers un réel non pas qu'elle transcrit mais dont elle atteste.

### 2.3. LA DESCRIPTION CHEZ DELIGNY : ECRIRE LES COÏNCIDENCES

Chez Deligny, l'importance du descriptif ne se montre pas dans la surabondance de paysages, d'objets ou de détails propices à faire tenir le récit dans une réalité vraisemblable pour le lecteur. Si c'est un des traits de son écriture narrative, la description n'est pas que l'un des outils du récit, ni uniquement une « frontière du récit » pour reprendre l'expression de Gérard Genette, mais elle apparaît plutôt comme une tonalité de son écriture toute entière. Pour le dire autrement, il semble que c'est l'écriture de Deligny que l'on peut qualifier à bon droit de descriptive et ce, dès ses premiers ouvrages.

Il s'agit là d'une manière d'écrire qui correspond à sa manière de penser. Pour articuler une pensée qui considère l'individu dans ses interactions avec un milieu et en dehors de l'orbe de la subjectivité – et du paradigme de l'intériorité qui va avec – il lui faut trouver une écriture qui lui corresponde. Une écriture des contours, du dehors, de ce qui apparaît, des relations entre les différents éléments d'une situation, une écriture plate en quelque sorte, ou aplatie, c'est-à-dire à laquelle est ôtée la prééminence du sujet qui, devenu individu, n'est qu'un élément à circonscrire parmi d'autres. C'est une écriture au sein de laquelle se correspondent non seulement l'objet qu'entend se donner Deligny – un individu sans subjectivité – mais également sa manière de faire avec – une action sur les circonstances qui entourent cet individu, le milieu dans lequel il est situé. Écrire pour défendre la tentative c'est alors trouver un mode de restitution capable de respecter les liens ténus entre l'individu et son milieu, et faire affleurer ceux que le langage a pu obscurcir ou passer sous silence. C'est là un défi auquel s'attelle Deligny, et c'est même le paradoxe que recèle son écriture, puisqu'il s'agit de restituer par le langage ce que le langage obscurcit.

Son écriture semble plus proche de celle d'un éthologue ou d'un naturaliste que d'un romancier classique, et la description y prend une fonction et une valeur toute particulière. Il vaut donc la peine de revenir un instant sur la pratique de la description dans ce que Buffon appelait l'Histoire Naturelle, qui se décline au fil du XIX<sup>e</sup> siècle en autant de disciplines que d'objets : botanique, zoologie ou éthologie venant alors constituer la Science Naturelle.

Alors que le monde ne cesse de s'ouvrir depuis deux siècles grâce aux navigations ultramarines, et que les occidentaux commencent à explorer les endroits les plus reculés de la planète, ils découvrent, observent, aperçoivent des animaux, des plantes, des paysages inconnus jusqu'alors. Il importe de les recenser, de les comparer, de les regrouper en classes, puis espèces, et dans cette vaste entreprise de taxinomie, la description joue un rôle de premier plan. Faire l'inventaire des états conquis par les navigateurs et les armées au nom du roi, de l'empereur ou du tsar, en dessiner les contours, l'étendue et répertorier les richesses qu'ils contiennent permet de manifester leur pouvoir. Recenser et décrire les différentes espèces animales ou végétales, comme les différentes techniques et avancées scientifiques qui ont cours dans le royaume, c'est aussi en montrer la puissance. Ainsi, en France, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, le Cabinet du Roi contient l'ensemble des espèces végétales et minérales connues, et lorsque Buffon en devient le surintendant il a pour première ambition d'en faire la description systématique. C'est cette entreprise qui lui prendra près de cinquante ans et qui donnera naissance à *L'histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roi*, ouvrage monumental de trente-six volumes dont le succès à l'époque sera colossal.

Sans entrer plus avant dans le détail de l'œuvre de Buffon, elle nous permet de constater qu'alors que la description était décrite dans *L'encyclopédie* en tant que technique littéraire aux antipodes de la philosophie, elle est louée, thématifiée et abondamment utilisée dans la science naturelle naissante. Même dans *L'Encyclopédie* de Diderot, dans l'article qui précède celui que l'on a déjà cité, Daubenton<sup>836</sup> – l'un des principaux collaborateurs de Buffon pour la rédaction de *L'Histoire naturelle* – fait de la description la base de la connaissance véritable en écrivant que « la description d'une chose renferme sa définition ». Buffon va même plus loin, en inversant la hiérarchie entre définition et description pour donner le primat à la seconde :

*la définition [...] n'est encore que la représentation très imparfaite de la chose, et nous ne pouvons jamais bien définir une chose sans la décrire exactement.*<sup>837</sup>

En dehors de la littérature et de la philosophie, la description s'affirme comme une manifestation de la puissance de l'esprit humain appliquée à la diversité de la nature. Celle-ci est non seulement appréhendée mais domptée, maîtrisée, pour être restituée de manière organisée, systématisée, hiérarchisée. Le Roi est maître de ses états, et l'histoire naturelle entend rendre l'homme maître de ses connaissances face au divers du monde. Pour ce faire, la pratique descriptive – de manière claire dans *L'Histoire naturelle*, mais également dans *L'Encyclopédie* – allie le langage et l'image. Les volumes de planches succèdent aux volumes d'articles et les gravures font le pendant des explications

---

<sup>836</sup>Louis Jean-Marie d'Aubenton, dit Daubenton, (1716-1799), médecin et naturaliste français, il est le premier directeur du Muséum national d'histoire naturelle. Proche de Buffon, il a travaillé pendant dix ans avec lui à la rédaction de *L'Histoire naturelle des animaux* (1749), travaillant essentiellement sur des descriptions d'anatomie comparée entre les différentes espèces. Également collaborateur de *L'Encyclopédie* de Diderot, il y rédige plus de neuf cent articles.

<sup>837</sup>Buffon, « Manière de traiter l'histoire naturelle », *Histoire naturelle générale et particulière* (1749), tome 1, p. 25.

scientifiques. Décrire devient autant faire voir qu'ordonner un donné protéiforme dont le détail et le foisonnement doivent être soumis par l'esprit humain. Il y est tout autant question de science que d'art, comme en bien des domaines à l'époque, et le talent proprement littéraire du scientifique doit s'allier à celui du dessinateur et du graveur<sup>838</sup>.

Le parallèle avec l'histoire naturelle de l'époque moderne, qui deviendra par la suite éthologie, n'est pas inutile lorsque l'on examine la pensée et l'écriture de Deligny. Pour qui s'y aventure, de prime abord apparaissent araignées, canards, chèvres, choucas, et le bestiaire présent dans ses œuvres ne cesse de s'étoffer au fil des ans, tout comme son intérêt pour les travaux de Jacob von Uexküll, de Konrad Lorenz ou de Karl Von Frisch.

Tout se passe comme si à leur lecture, et en leur compagnie comme il le dit lorsqu'il évoque la présence bien réelle pour lui des ouvrages et de leurs auteurs à ses côtés, Deligny avait trouvé la clef d'une manière d'écrire qu'il va progressivement radicaliser, préciser, pour utiliser régulièrement la référence à l'éthologie, au comportement animal afin de rendre compte ou de le comparer avec le comportement humain, et s'affranchir de la référence au sujet. C'est ce que l'on constate dans bien des endroits de son œuvre à partir des années soixante-dix, lorsque la référence aux éthologues revient afin de s'opposer aux prétentions de la psychanalyse, toute entière focalisée sur le sujet.

*D'une manière générale, quand je m'appuie, au passage, sur un morceau de dire scientifique, il s'agit d'un dérapage contrôlé. En l'occurrence, on m'avait apporté quelques livres de ce Konrad Lorenz et ce qu'il disait des trajets réitérés d'une oie cendrée m'a semblé plus proche de certains trajets d'un gamin autiste que ce qu'en dit une certaine mythologie psychanalytique.<sup>839</sup>*

Au nombre des sciences que Deligny utilise ou dont il se sert dans sa propre réflexion, l'éthologie possède une fonction centrale et même stratégique dans sa recherche qui entend esquiver à la fois la centralité du langage et celle du sujet. Comme il l'expose dans la même lettre au psychanalyste Franck Chaumon, il ne s'agit pas de nier l'un ou l'autre, mais bien de chercher une autre façon de penser le rapport au monde des enfants autistes, autrement dit d'articuler une autre manière de voir et de penser à une autre manière d'écrire.

Sur le modèle des naturalistes qu'il convoque régulièrement dans ses textes, Deligny pense les rapports des individus avec leur environnement, avec les êtres humains qu'ils croisent, mais également avec les animaux et les plantes, les objets qu'ils manipulent, les endroits qu'ils fréquentent. Si la référence est explicite lorsqu'il écrit dans les Cévennes, la pratique littéraire qui en découle pour

---

<sup>838</sup>Voir sur ce point D. Reynaud, « Pour une théorie de la description au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Dix-huitième siècle*, n°22, 1990, pp. 347-366.

<sup>839</sup>F. Deligny, Lettre à F. Chaumon du 22 Déc. 1975, dans *Correspondance des Cévennes, 1968-1996*, ouvr. cité, p. 449.



Deligny semble installée depuis bien longtemps, presque liée à son écriture dès ses premiers textes. La plupart des éléments y sont mis sur le même plan, placés les uns à côté des autres, et leurs champs sémantiques respectifs se mélangent, comme dans les premières lignes de *Pavillon III* :

*Jean Georges René Teck est étendu dans l'herbe, sur le talus du chemin de halage. La musique qui suinte du café À l'étoile d'or l'exalte, souvenir d'une foire lointaine dans le temps où une foule douce, toujours renouvelée, coulait autour de lui sans le meurtrir et sans l'emporter.*

*Lorsque la saison s'y prête, le talus, le long du canal, vaut une maison et l'eau, que l'on croirait fort occupée à circuler d'une écluse à l'autre, apporte des jouets. Trois grandes péniches vides viennent de s'arrêter, parce que le soir est proche, le long de la berge. René Teck regarde leur grand corps de bois frotté de goudron. La première est Marie-Claire, la troisième est Dunkerquoise ; de la deuxième, on ne peut pas lire le nom. Toutes les trois ont un nez plat de grosse bête stupide.<sup>840</sup>*

Disposés autour de cet enfant, les éléments se mélangent ; à l'instar de l'eau du canal la musique devient liquide et « suinte du café », les individus croisés dans une foire se mélangent dans une foule qui « coulait autour de lui ». Les objets et leurs fonctions se brouillent, et l'on passe de l'un à l'autre grâce à la plasticité que fournit la poésie du langage : le talus sur lequel l'enfant est assis « vaut une maison » et l'eau devient un personnage à part entière « fort occupée à circuler d'une écluse à l'autre », qui prend des airs de Père Noël alors qu'elle « apporte des jouets ». Ces derniers ne sont ni des petites voitures ni de petits mécanismes à monter, mais des péniches, qui revêtent une forme animale, dotées de « grands corps de bois », elles sont même dotées de prénoms, et ces prétendus jouets semblent devenir plus proches d'énormes bovins attachés dans leur étable lorsque « toutes les trois ont un nez plat de grosse bête stupide ».

Dans ces quelques lignes, les premières de son premier ouvrage, Deligny déjoue d'emblée la manière dont le récit classique procède et utilise la description. Il ne s'agit pas uniquement de planter le décor en mettant en scène un jeune garçon en marge qui par la suite tranchera les amarres de trois péniches qu'il poussera pour qu'elles se percutent et bouchent le canal, qui assommera un autre enfant dans les remparts de la ville, qui a incendié des meules de foin et d'autres choses encore. Ce sont autant d'éléments qui arriveront au compte-goutte mais dans cette description inaugurale Deligny met cet enfant sur le même plan que ce qui l'entoure, le talus, l'eau, les péniches, en mariant le vocabulaire et les champs lexicaux qui les désignent. Pour le dire autrement, en esquivant le sujet autour duquel s'articule généralement le récit, il esquivé déjà les usages habituels de la langue pour installer cet enfant dans un environnement tout entier.

Dans la suite de ce premier récit, Deligny fait arriver les éléments qui amènent René Teck en prison

---

<sup>840</sup>F. Deligny, *Pavillon III*, (1944), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 53.

puis à l'asile les uns après les autres. Il ne fait pas d'emblée le portrait d'un enfant qui serait tel ou tel mais décrit progressivement les éléments – l'enfant, les péniches, les policiers, les objets, les lieux – dont l'association va constituer la situation. Il détaille et mêle les uns aux autres les ingrédients qui vont composer la recette de la situation de René Teck, sans articuler tout cela autour de sa personnalité et en prenant grand soin de répartir leur place. Chaque élément est disposé côte à côte jusqu'à ce que se dessine le récit du parcours du jeune homme. La narration prend alors une étrange allure, elle n'est pas organisée autour de la personnalité d'un enfant ou de la manière dont une institution quelle qu'elle soit en fait un sujet – fou ou délinquant, le lecteur ne peut qu'hésiter entre ces catégories – mais elle reste en retrait, conservant un ton fondamentalement descriptif. À la manière dont un éthologue décrit le comportement d'un animal en disposant avec soin les différents éléments qui constituent son environnement, l'écriture de Deligny se veut réaliste et elle se fait, en un certain sens, naturaliste.

S'il s'agit d'une forme de réalisme, il faut l'entendre en un sens bien particulier. Il ne s'agit pas de donner un exposé scientifique de ce qui se passe dans la vie de cet enfant, pour mettre au jour les ressorts cachés et les rouages sociaux qui l'ont amené là. L'ambition de Deligny n'est pas celle de Balzac qui prétend retrouver les liens et les nœuds cachés entre les événements. Elle n'est pas non plus celle de Zola, il ne s'agit pas pour lui de produire une littérature dont les airs scientifiques pourraient rendre compte le plus exactement possible de la réalité qu'il a sous les yeux. Cela étant, pour préciser de quel type de naturalisme peut être l'écriture de Deligny, attardons-nous un instant sur la conception de la description dans le roman naturaliste de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle telle qu'elle est exposée par Zola. Sans en faire un examen exhaustif, certains traits méritent d'être précisés afin que l'on puisse mieux cerner ce qu'il en va des rapports entre description et science d'une part, et des éventuels rapprochements ou distances que l'on peut établir avec l'écriture délinéenne.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Zola est un auteur qui revient régulièrement sur sa pratique de l'écriture et qui, entendant penser et inaugurer une nouvelle manière de faire des romans, se penche plus que tout autre sur la description. Dans un article de 1880, alors qu'il détaille ce qui fait pour lui l'importance de la description en littérature, il élargit d'emblée le cadre dans lequel elle est habituellement prise. Figure de rhétorique, élément détachable dans lequel l'auteur reprend des thèmes et des canons déjà élaborés avant lui pour montrer sa maîtrise technique, Zola dépasse cette définition technique pour envisager la description dans une histoire plus vaste, celle de ses rapports avec la science.

*Il serait bien intéressant d'étudier la description dans nos romans, depuis Mlle de Scudéry jusqu'à Flaubert. Ce serait faire l'histoire de la philosophie et de la science pendant les deux derniers siècles, car, sous cette question littéraire de la description, il n'y a pas autre chose que le retour à la nature, ce grand courant naturaliste qui a produit nos croyances et nos connaissances actuelles.<sup>841</sup>*

---

<sup>841</sup>Zola, « De la description », article paru dans le journal *Le Voltaire*, du 8 Juin 1880, repris dans P. Hamon, *La description*

Entendant faire de l'écrivain un scientifique capable d'apporter une connaissance des passions et des actions humaines, Zola réinscrit son propre travail dans le mouvement des sciences de son époque, résolument positiviste, appuyées sur la recherche des causes et la méthode expérimentale. En ce sens, « ce grand courant naturaliste » dépasse la seule littérature. Il ne s'agit plus de décrire uniquement d'après nature, mais de chercher dans la nature les causes et les effets qui président aux destinées humaines. De la même manière que les scientifiques depuis l'époque moderne scrutent le grand livre de la nature pour en saisir les lois, Zola entend mettre au jour celles qui déterminent le comportement humain.

Dans *Le roman expérimental*, il développe plus avant la parenté entre le roman tel qu'il le conçoit et la méthode scientifique thématifiée par Claude Bernard en médecine. L'un et l'autre se doivent d'être expérimentaux, c'est-à-dire de s'appuyer à la fois sur l'observation directe des phénomènes qui ont cours dans la nature, mais également sur leur compréhension par l'expérimentation, la mise en ordre des éléments propres à en faire comprendre les principes et les lois.

Durant tout le premier chapitre de l'ouvrage, Zola cite et commente l'introduction de l'ouvrage de Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, de 1865. Appliquée au roman, la méthode expérimentale telle qu'elle est défendue par Zola se fonde avant tout sur l'observation. Dans la pratique, il s'agit pour l'auteur de mettre en place une situation dans laquelle va se dérouler la narration. Ce faisant, il lui faut rendre compte des faits et des phénomènes qui vont s'avérer, au sens fort, déterminants, dans le fil de l'action des personnages. Ancré sur une conception forte du déterminisme, sa conception du roman se fonde ensuite sur l'expérimentation. En ce sens, l'action, l'intrigue, sont à comprendre comme une tentative d'expérience à partir de laquelle l'auteur engage une recherche, et vise à produire un résultat.

*En somme, toute l'opération consiste à prendre les faits dans la nature, puis à étudier les mécanismes des faits, en agissant sur eux par les modifications des circonstances et des milieux, sans jamais s'écarter des lois de la nature. Au bout, il y a la connaissance de l'homme, la connaissance scientifique, dans son action individuelle et sociale.*<sup>842</sup>

Dans cette expérimentation, les ingrédients dont il s'agit de mesurer les influences, les interférences et les interactions, sont les circonstances et les milieux. C'est par leur modification que l'on peut changer les conditions de l'expérience et donc mieux appréhender les résultats possibles, autrement dit leur influence réelle sur le sujet, c'est-à-dire les personnages. Mécaniste, cette conception entend faire du roman un instrument scientifique propice à identifier des causes et des effets dans l'activité humaine. Le roman oscille donc entre deux pôles, entre la relation de faits avérés, la tentative de transcription fidèle de la réalité – la chronique ou ce qui tente de se faire passer pour tel comme le

---

*littéraire*, ouvr. cité, p. 155.

<sup>842</sup>Zola, *Le roman expérimental*, (1880), pp. 14-15.

*Ker Goat* de Joubrel – et d’autre part, l’expérimentation scientifique qui entend mettre au jour les lois de la nature auxquelles doivent obéir les comportements humains. Entre recension de l’accidentel, esthétique de la singularité, et tentation de l’universel, ce n’est rien de dire que le continuum dessiné entre ces deux extrêmes est vaste.

Dans ce travail, la description est pour Zola l’un des traits de la méthode expérimentale telle que la science de son époque la développe dans les sciences de la nature. Dans le roman, elle n’est plus un exercice de style ou une marque de rhétorique, mais une affaire scientifique. Zola n’hésite pas à faire le parallèle avec la place de la description en zoologie pour montrer en quoi elle permet d’expliquer la place déterminante du milieu, de la nature, des circonstances, dans les passions et les comportements humains. La description romanesque change de but, et le vocabulaire qui la caractérise change du tout au tout dans la tradition littéraire.

*Décrire n’est plus notre but ; nous voulons simplement compléter et déterminer. Par exemple, le zoologiste qui, en parlant d’un insecte particulier, se trouverait forcé d’étudier longuement la plante sur laquelle vit cet insecte, dont il tire son être, jusqu’à sa forme et sa couleur, ferait bien une description ; mais cette description entrerait dans l’analyse même de l’insecte, il y aurait là une nécessité de savant et non une exigence de peintre. Cela revient à dire que nous ne décrivons plus pour décrire, par un caprice et un plaisir de rhétoricien. Nous estimons que l’homme ne peut être séparé de son milieu, qu’il est complété par son vêtement, par sa maison, par sa ville, par sa province ; et, dès lors, nous ne noterons pas un seul phénomène de son cerveau ou de son cœur, sans en chercher les causes ou le contre-coup dans le milieu. De là ce qu’on appelle nos éternelles descriptions.*

*(...) Nous cessons d’être dans les grâces littéraires d’une description en beau style ; nous sommes dans l’étude exacte du milieu, dans la constatation des états du monde extérieur qui correspondent aux états intérieurs des personnages.*

*Je définirai donc la description : un état du milieu qui détermine et complète l’homme.<sup>843</sup>*

Décrire devient une « nécessité de savant » et non plus une technique de peintre, aussi doué et habile soit-il comme Zola le reconnaît à Théophile Gautier, quelques pages plus loin, coupable à ses yeux de n’utiliser la description qu’à des fins esthétiques. Si la description est un art, c’est un art libéral comme la médecine, au sein duquel il est autant question de savoir-faire que de savoir, d’expérience que d’expérimentation, de recherche pratique que de connaissance scientifique. Naturaliste, Zola ne cherche plus à décrire les mille et une beautés de la nature comme l’ont fait abondamment le XVIII<sup>e</sup> siècle et le début de son propre siècle avec « les orgies descriptives du romantisme », mais il entend en examiner les lois et les mécanismes, pour mieux saisir l’action humaine qui est, de fait, le cœur

---

<sup>843</sup>Zola, « De la description », dans P. Hamon, *La description littéraire*, ouvr. cité, p. 157.

même du roman.

C'est le lien entre l'homme et son milieu qui devient déterminant, « nous estimons que l'homme ne peut être séparé de son milieu », parce que celui-ci à la fois le détermine et le complète. Déterminé par son milieu, ce dernier réunit l'ensemble des conditions de vie et de développement de l'individu. Sa veste, sa province, sa maison, ce sont autant de manière de faire voir l'individu et de le comprendre, puisque c'est par eux et à travers eux qu'il se manifeste. Le milieu – naturel mais surtout domestique, social, économique, politique – devient une expression de l'homme, une extension de lui-même par la manière dont il s'inscrit en lui, dont il influe sur lui, et dont il y laisse sa trace. Le milieu contient donc non seulement les causes et les déterminations susceptibles d'expliquer le comportement de l'individu, mais il est également le lieu où s'imprime son comportement, sur lequel viennent se transcrire matériellement ses états d'âme et ses actions. Dans ce processus de recherche, la description devient une étape cruciale, elle doit non seulement faire apparaître les causes du comportement des individus, mais également en montrer les effets. En permettant de chercher « les causes et les contre-coup dans le milieu » elle est bien plus une méthode scientifique qu'une figure de style.

La description devient une « étude exacte » qui repose sur la correspondance entre une intériorité – celle du sujet – et une extériorité – celle de son milieu. Elle doit permettre de trouver selon quelles modalités peuvent correspondre l'intériorité des personnages, leurs passions, leurs mobiles d'action, et les conditions, les circonstances qui caractérisent le milieu où elles vont se dérouler. C'est autour de lui que s'articule alors la redéfinition de la description que propose Zola.

*Les milieux (...) existent, ils ont une influence évidente, considérable, et il n'y a aucune supériorité à les supprimer, à ne pas les faire entrer dans le fonctionnement de la machine humaine.*<sup>844</sup>

Sans aller plus avant dans l'examen de la description chez Zola, quelques-unes de ses caractéristiques peuvent nous éclairer pour saisir un peu mieux ce qu'il en est dans la pratique littéraire de Deligny. Tout d'abord, s'il ne partage pas l'ambition scientifique de l'auteur des *Rougon-Macquart*, où priment le mécanisme et le déterminisme, Deligny fait lui aussi de la description une recherche. Pour le dire autrement, dans sa pratique scripturale, la description vise davantage à faire connaître qu'à témoigner, à poser côte-à-côte les éléments propres à faire comprendre une situation plutôt qu'à installer un décor ou à faire preuve de son habileté stylistique, pourtant bien réelle. Souvent, et plus encore à partir des années soixante-dix la description est convoquée au détour d'un passage argumentatif pour faire la preuve d'une recherche, non pas pour l'illustrer mais pour montrer par l'expérience ce qu'il en est des idées qui sous-tendent sa pratique. En ce sens, la description fait souvent office de compte-rendu d'expérimentation où Deligny ne s'attache pas tant à donner – ni même à trouver – un résultat, mais où il montre un soin scrupuleux à poser les différents éléments les uns à côté des autres.

---

<sup>844</sup>Zola, *Les romanciers naturalistes* (1881), repris dans P. Hamon, *La description littéraire*, ouvr. cité, p. 161.

D'autre part, même si Deligny ne cherche pas à montrer une illusoire correspondance entre l'intériorité du sujet et l'extériorité du monde, la notion de milieu est centrale tant dans son écriture que dans sa pratique. Celui-ci ne contient pas la somme des éléments qui déterminent l'individu à penser, sentir ou agir de telle ou telle manière comme chez Zola, mais il ne peut en être séparé, il ne peut être compris isolément. Le milieu « complète » en quelque sorte chez Deligny l'individu parce qu'il est l'autre pôle à partir duquel et dans lequel se déroule l'action. Le milieu est ce « y » si difficile à saisir chez Deligny mais qui est essentiel pour restituer un comportement véritablement humain.

Autrement dit, si Deligny n'utilise pas la description comme une méthode expérimentale, il montre un certain nombre de traits communs avec cette pratique naturaliste. Il ne vise pas une écriture naturaliste, comme serait celle que défend Zola, mais bien une pratique naturaliste de l'écriture, ou plus simplement une pratique *de* naturaliste où l'individu et le milieu doivent se prendre ensemble, de manière inséparable.

Pour s'en convaincre, revenons sur le développement de la pratique descriptive chez les naturalistes du XIX<sup>e</sup> siècle, contemporains de Zola. Passée de la littérature à la science des espèces, la description joint le lexique et l'image, elle fait surtout de l'examen des surfaces une manière de répertorier et de connaître ce qui meuble le monde : plantes, animaux, minéraux, paysages, mais également objets, métiers ou techniques.

La description s'étend. Plus qu'un ornement littéraire elle est une méthode de saisie de l'individu, de l'extérieur, c'est-à-dire dans et à partir de son milieu. À l'instar de la Renaissance et de sa passion pour l'incision, la dissection et l'examen des ressorts internes des corps, et en premier lieu du corps humain<sup>845</sup>, elle est une connaissance qui s'attache aux liens, aux rapports, aux relations entre les éléments qu'elle prend en ligne de mire et dont elle montre les solidarités malgré leur hétérogénéité. En contrepoint de cette passion pour l'analyse et l'examen des intériorités se développe progressivement – ou plutôt réapparaît régulièrement – la connaissance des surfaces, celle des liens entre les objets, les hommes, les animaux et les choses, qui se développe dans les rapports des phénomènes entre eux, les appariements extérieurs et les regroupements d'apparence. Développée principalement à partir de la moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle elle commence à décliner à la fin du siècle suivant. Dans les Muséum d'histoire naturelle comme celui de Paris, l'entreprise classificatoire du vivant se poursuit notamment dans la pratique de la taxidermie<sup>846</sup>. Au lieu de conserver les spécimens

---

<sup>845</sup>Voir R. Mandressi, *Regard de l'anatomiste, Dissections et invention du corps en occident*, Paris, Seuil, 2003, chap.V.

<sup>846</sup>Sur le sujet voir la thèse de Amandine Péquignot, *Histoire de la taxidermie en France (1729-1928) : Étude des facteurs de ses évolutions techniques et conceptuelles, et ses relations à la mise en exposition du spécimen naturalisé*, soutenue en 2003 au Muséum national d'histoire naturelle. Voir également, J. Thiney et J. Vekemans, *Mort ou vif, chronique d'une taxidermie contemporaine*, Paris, La Martinière, 2014 ; A. Péquignot, « Les spécimens naturalisés, la restauration des témoins historiques de la taxidermie », *Coré*, n°9, Nov. 2000, pp. 53-57.

rapportés des quatre coins du monde dans des fioles d'esprit-de-vin ou de les empailler grossièrement, et produire ainsi des dépouilles sans commune mesure avec le vivant que le spécimen est censé documenter, le développement de la chimie et du naturalisme pousse les scientifiques à développer des techniques et des produits pour les conserver et les présenter. Plus qu'un simple attrait pour le nouveau, l'exotique, il en va d'un mode de connaissance par l'observation, par l'examen de surface, par la comparaison des espèces ainsi exposées. Ce qui est en jeu c'est la présentation de l'individu susceptible de faire comprendre l'espèce toute entière, la restitution du singulier jusque dans le moindre de ses détails. Car c'est bien au détail que vient s'intéresser la description, à la finesse et à la particularité qui lui appartient, comme à ses rapports avec l'ensemble, avec le tout de l'individu comme de l'environnement avec lequel il a à faire. Examen des surfaces, la description entend traiter de l'universel par le singulier, aborder l'espèce par la représentation de l'individu.

Comme l'examine l'historien Romain Bertrand, dans le naturalisme des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle, la description ne se réalise pas seule, elle n'est pas une sorte de donné d'après nature qui entendrait en restituer la vérité. Détachable de par sa forme, elle n'est pas pour autant autonome, elle s'inscrit dans contexte et un paratexte qui viennent lui faire écho et permettent de la saisir. La description n'a pas affaire à la vérité ou, pour le dire plus précisément, elle n'a pas la prétention du vrai : elle est située. Même si cette situation n'est pas toujours un donné de départ, elle est assumée comme telle. Autrement dit, elle ne cherche pas à forcer le réel pour en délivrer la vérité, mais plutôt à le ramener dans la sphère de l'observable, de ce qu'il est possible de connaître, pour accroître la matière sur laquelle peut ensuite proliférer le savoir.

*À contre-fil du mythe de la découverte, qui use et abuse de la dramaturgie du huis-clos, force est de constater qu'il n'est jamais de face-à-face entre le savant et la chose. Toujours un dit préalable, une bruine d'énoncés antérieurs s'interpose entre l'observateur et un phénomène par avance détourné. Le monde du naturaliste est tout sauf muet : il bruisse des commentaires de ses prédécesseurs.<sup>847</sup>*

Alors que l'anatomiste de la renaissance cherche les clefs de compréhension du corps humain enfermé avec quelques autres dans son cabinet de dissection, craignant que la nouvelle n'en sorte pour arriver aux oreilles des autorités religieuses, le naturaliste du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> fait face à la nature. Il parcourt le globe, de bateau en caravanes, avec confrères, guides et domestiques. Dans un monde que les découvertes et les explorations ne font qu'ouvrir un peu plus chaque jour il n'est pas isolé, luttant seul pour conquérir la connaissance, mais il se présente plutôt comme un ambassadeur, une interface entre le monde de la connaissance et celle du vivant. Il voyage au nom de la société des savants et lui

---

<sup>847</sup>R. Bertrand, *Le détail du monde, L'art perdu de la description de la nature*, Paris, Seuil, 2019, p. 54.

revient en rapportant avec lui descriptions et spécimens de ce que la nature peut offrir de plus divers, de plus proliférant, de plus étonnant. Les travaux de ses prédécesseurs le précèdent dans l'un et l'autre de ses trajets, et même s'il part à la découverte de nouvelles espèces ou de nouvelles manières de les recenser, il n'en est jamais totalement exempt.

Sous cet aspect, le parallèle avec la position de Deligny au sein de l'enfance en marge, et sa manière d'écrire, se montre tout à fait intéressant. Dans sa pratique comme dans ses textes, il s'agit pour lui aussi de « sortir de la dramaturgie du huis-clos », c'est-à-dire des entretiens, des sermons et du rapport duel entre l'adulte et l'enfant censément propice à la confiance, perle rare qu'il faudrait à toute force retrouver au fond de l'enfant, dont la bouche et les regards resteraient pour les non-spécialistes aussi hermétiques qu'une huître. C'est à cette prétention au surgissement de la vérité dans et par le huis-clos – qui faisait pour Guérin-Desjardins par exemple le fond du travail éducatif – que Deligny s'oppose, par une pratique de naturaliste qui privilégie l'extériorité, le dehors<sup>848</sup>. À l'opposé des conceptions scientistes de l'enfance qui ont cours dans le domaine, pour Deligny le caractère d'un enfant ne peut s'examiner en disséquant son passé, sa construction psychique ou ses pathologies antérieures. Il ne peut que se prendre dans ses interactions avec le milieu qui l'entoure, les objets qui sont à portée de sa main, les individus qu'il croise, le visage du monde dans lequel il évolue<sup>849</sup>.

Dans le monde des enfants en marge, présentés par des assistantes sociales, précédés de leurs dossiers, les enfants ne sont jamais quittes de ce « dit préalable » dont parle Romain Bertrand et, dès ses premières expériences, Deligny est très conscient de cette « bruine d'énoncés extérieurs (qui) s'interpose entre l'observateur et un phénomène par avance détourné ». Comme celui du naturaliste, le monde de l'éducateur « est tout sauf muet » et c'est bien à ce discours-là que Deligny entend si ce n'est répondre à tout le moins tenter de neutraliser. C'est ce qu'il fait lorsqu'il adopte des postures volontairement provocatrices à l'époque de la Grande Cordée quand il met dans le poêle derrière lui

---

<sup>848</sup>Thématique cruciale dans la manière dont Deligny considère son travail, le dehors est même l'une des manières dont il définit une tentative, par opposition à l'institution, lieu du dedans par excellence. « Bref, c'est pour dire qu'une tentative, c'est dehors. Bien sûr il y a des maisons dans les tentatives, mais c'est jamais la rentrée. C'est dedans que le sujet s'élabore, dans toutes les formes d'institutions possibles. Il s'agit d'esquiver la rentrée. », F. Deligny, *Le croire et le craindre*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1095.

<sup>849</sup>« Autrement dit : priver un enfant de ses circonstances habituelles de vie, c'est le priver de son caractère habituel.

Avis à ceux qui conçoivent le centre d'observation comme un camp de prisonniers, une tour d'ivoire collective, une antichambre ennuyeuse de laboratoire psychologique ou la gare (prématurée) d'un départ pour une nouvelle vie.

Si le centre d'observation est une caserne, on y verra les possibilités d'adaptation des garçons à la vie de soldat. Si c'est un camp scout, on y verra leurs aptitudes à la lecture des signes de piste, leur réceptivité présente au code de l'honneur, leur goût pour la vie en équipe. Si c'est une prison, on les verra prisonniers. Si c'est un laboratoire, on les verra cobayes. Si c'est quelque chose comme une courée de faubourg, on les verra (les parents étant proches et les retours à la maison aussi fréquents que possible) à peu près tels qu'ils sont à l'habitude. », F. Deligny, *Les vagabonds efficaces*, (1947), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 175.



le dossier de l'enfant amené par une assistante sociale. Mais c'est surtout ce qu'il fait lorsqu'il écrit, en cherchant sans cesse à développer une écriture qui, trop consciente de ce qui se joue et se dit habituellement quant à ce genre d'enfants, soit capable de sortir de ce rapport à l'intériorité, de passer par l'extérieur pour ne pas tomber dans les représentations déjà là des autres adultes, ni dans ce qu'en véhicule malgré nous le sujet. Pratique et écriture se rejoignent dans cette utilisation de la description, contre-point de plus en plus nécessaire au fil de sa réflexion sur le langage pour en éviter les évidences, les raccourcis ou, plus généralement, ce que le langage nous amène à penser.

Dans cette entreprise, il importe de sortir des mots du métier, du langage que le domaine engage pour restituer toutes les tonalités de ce que le monde peut porter. Le mot se doit d'être précis et le trait vif, car le lexique est limité. Deligny évite les pièges du langage professionnel qui colle aux dossiers, aux articles de revue ou à la littérature scientifique – et dans cet évitement il faut voir sa grande capacité à repérer les mots du métier et ses tournures de langue – et si son écriture passe de traits parfaitement poétiques à une langue plus travaillée, habitée par les sens anciens et les contractions de mots, il faut y voir plus un approfondissement qu'un réel changement, un continuum plutôt qu'un revirement. Au long de près de cinquante ans l'écriture de Deligny évolue, et sans dire qu'elle se trouve réellement au fil du temps elle s'éloigne de plus en plus de celle qui a cours dans le domaine, de plus en plus volontairement, de plus en plus consciemment<sup>850</sup>.

Au cœur du langage se tient un autre danger, celui de l'assimilation par la langue de la radicale altérité de l'individu, ce que Deligny appelle « semblabiliser ». C'est le risque que perçoivent bien les naturalistes du XIX<sup>e</sup> lorsqu'ils entreprennent de décrire les différentes espèces d'oiseaux par exemple, bien souvent la description court le risque de devenir anthropomorphe. C'est que le langage est un langage humain et qu'il s'est construit pour décrire ce qu'est l'homme ou plutôt la manière dont il se voit. Il charrie avec lui un certain nombre de dispositions et une organisation du donné qu'il impose en retour à tout sujet auquel il s'applique : mémoire, primat de la conscience et de l'action finalisée, modèle de la causalité, temporalité centrée sur la succession. Sorti du modèle mécaniste du vivant hérité de la période classique, le naturalisme court le risque de ne considérer le monde qu'à l'aune de l'humanité, de ses pratiques, de sa manière d'habiter le monde.

Conscience, causalité, temporalité sont des manières propres à l'homme de penser son rapport au monde. Elles articulent aussi bien sa pensée qu'elles ordonnent son vocabulaire. Mais comment penser une réalité sans y faire référence ? Comment contourner les modes de penser qui s'inscrivent et s'imposent par le langage pour rendre compte du monde ? C'est à ce genre de question que les derniers naturalistes ont tenté de répondre au début du XX<sup>e</sup> siècle et auxquelles Deligny a lui aussi

---

<sup>850</sup>« Il peut paraître que je m'en prends au langage d'une manière quelque peu ridicule ou abusive. C'est qu'il nous joue des tours, nous piège et nous retarde sans cesse. Pour ce qui concerne notre démarche, c'est la mer des Sargasses. Il faut comprendre que si je vitupère, c'est ce qui nous immobilise : des mots ressassés. », F. Deligny, *Le croire et le craindre*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1128.

dû faire face tout au long de son travail d'écriture. Comme le souligne Romain Bertrand concernant les premiers :

*Comment rendre un monde dépourvu de causalités, un univers mental vierge de toute corrélation, sinon au moyen de sentences dénuées de conjonctions de coordination ? Et peut-on mieux dire une nature sans hiérarchies, une réalité où tout se vaut, que par une phrase sans subordonnées ?<sup>851</sup>*

Face à des enfants dont le comportement n'a pas toujours grand-chose à voir avec celui des autres, Deligny entend bien rester en surface. Il s'agit pour lui de chercher à comprendre sans demander d'explication, de saisir comment modifier les choses sans leur faire rendre raison, d'éviter les interprétations et les examens biographiques, les études de cas et les étiologies pédopsychiatriques. C'est une ligne de crête qui vise davantage l'action que l'explication et qui, en tant que telle, lui fait produire une écriture obstinément attachée à ce qui apparaît, à l'extériorité, aux rapports des choses entre elles. Mais, détourné de la centralité ordonnatrice du sujet comment saisir le comportement de l'individu ?

Deligny tente de le faire d'une part en multipliant les supports et les types de saisie du réel, précisément de sa surface, des comportements qui y ont lieu, des gestes qui affleurent, des traces qui se dessinent. Le tracé des cartes, l'usage du cinéma, la pratique de la vidéo, des lettres individuelles et collectives à l'époque de la Grande Cordée, tout cela entend répondre pratiquement à cette injonction. Il y répond également par la construction d'une écriture très particulière, dès ses premières œuvres et de manière de plus en plus affirmée au fil du temps.

Les questions qui agitent les derniers naturalistes de la période victorienne permettent de mieux apercevoir certains traits de l'écriture délinéenne, et plus précisément de ce que l'on a appelé ici son aspect descriptif. Attaché à considérer les actions et le comportement des enfants avec lesquels il travaille sur le même plan qu'un « monde dépourvu de causalités », son écriture déjoue les hiérarchies, les conclusions, les subordinations – à commencer par celle de l'effet à sa cause. Il forge progressivement une écriture de la juxtaposition, où les éléments sont disposés en présence les uns des autres, sans qu'il faille en déduire des rapports et des relations intangibles. En jouant avec la syntaxe et avec le vocabulaire de bien des façons, il produit une nouvelle grammaire pour construire ses descriptions, en quelque sorte, comme l'écrit Romain Bertrand :

*Il n'y a plus de mais entre le vent et la feuille, pas de si entre l'herbe et la pluie. Par effet de grammaire, la hiérarchie des causes et des conséquences rompt le cours des choses. Elle y dépose une nécessité qui leur est étrangère, les soumet à une mesure dont leur exubérance n'a que faire. Et cela, en pure perte : on ne passe pas le licol à un fleuve, non*

---

<sup>851</sup>R. Bertrand, *Le détail du monde*, ouvr. cité, p. 182.

*plus que les fers à une forêt.*<sup>852</sup>

Ce n'est rien de dire que le catalogue des actions humaines est exubérant, et les histoires, les parcours, les aventures des enfants que rencontre Deligny ont tous des virages et des circonstances pour le moins imprévisibles. C'est qu'il n'y a pas de nécessité dans les circonstances, pas plus qu'on ne peut supposer de lien nécessaire entre un état et un comportement. À rebours de la neuropsychiatrie infantile de son temps, Deligny ne croit ni à l'hérédité des caractères ni à la médicalisation des troubles. Impossible pour lui de placer d'autorité tel ou tel aspect de la vie d'un individu comme plus saillant ou déterminant pour son devenir. Au contraire, ce n'est qu'en étalant à plat et sur le même pied ces éléments disparates que l'on peut en apercevoir, dans un temps qui n'est plus uniquement linéaire, les retours, les solidarités, les influences. Lorsque l'examen se focalise sur le sujet il engage un rapport de cause à effet qui induit une hiérarchie entre ces éléments. L'écriture de Deligny en fera donc le tour pour rendre la multiplicité des circonstances, et dans ce rapport horizontal entre eux, montrer la place et l'importance de l'événement. Le travail sur la langue est alors de première importance, et c'est progressivement sur lui que va se focaliser presque toute l'attention de Deligny. De son écriture on pourrait alors dire la même chose que ce que Romain Bertrand écrit des naturalistes anglais :

*La parataxe, le point-virgule, l'allitération sont dès lors bien plus que de simples outils stylistiques : ce sont les armes de la guérilla narrative que « l'histoire naturelle » mène, depuis Humboldt, contre les conceptions anthropocentriques du monde. (...) il ne s'agit plus de penser à propos des oiseaux, donc à leur place, mais avec eux ; non plus de les regarder, mais de voir le monde tel qu'ils le voient ; d'écrire comme ils éprouvent, et ainsi d'abolir toute distance, tout dénivelé entre le langage de la description et celui de l'expérience.*<sup>853</sup>

Comme on l'a examiné précédemment chez Deligny, le jeu sur les sonorités, les contractions de plusieurs mots, le goût pour les mots anciens et les sens inusités, la systématisme des périphrases, sont bien plus que de simples figures de style. Et ce n'est certainement pas exagéré de parler à son endroit de « guérilla narrative » tant c'est le langage lui-même, la manière de dire et de penser qui a cours dans le milieu – et ce dès ses premiers écrits – que Deligny a en ligne de mire.

Son entreprise de description se veut tout autant entreprise de destruction des façons habituelles d'écrire que des façons habituelles de penser. L'autre n'est pas un autre moi et l'enfant en marge n'est pas à comprendre comme un cas à ranger dans une classification déjà établie. À l'extrême des tentatives délinéennes, comme il ne cesse de le dire dans les Cévennes au sujet des enfants autistes mutiques, il s'agit bien dans et par le langage de travailler contre « les conceptions

---

<sup>852</sup>*Ibid.*

<sup>853</sup>*Ibid.*, p. 183.

anthropocentriques », qui instaurent le sujet et la causalité au cœur de la compréhension du monde. À l'opposé de la vision scientifique de l'enfance, Deligny s'oppose à toute forme d'empathie ou d'approche des enfants par le sentiment. Puisqu'il est impossible de se mettre à la place d'un enfant délinquant, fou ou orphelin, il est seulement possible de regarder le monde « de leur fenêtre<sup>854</sup> », de leur position, pour peu que celle-ci puisse être située. Cette situation engage alors un retour sur le langage lui-même et c'est à cette description que s'attache l'écriture de Deligny, qu'elle tente de répondre dans ses détours, ses méandres, ses inventions et sa propre poésie.

En utilisant une écriture poétique, où les attentes et les codes du langage sont détournés, déjoués, Deligny fait fond sur une conception de la réalité où la causalité et les déterminations sont difficilement saisissables, encore moins scientifiquement, où les régularités et les lois qui pourraient régir le comportement humain seraient si ce n'est inexistantes, au moins impossibles à discerner.

C'est en cela que le naturalisme délinéen, si tant est que l'on puisse lui attribuer ce genre de qualificatif, s'éloigne de celui de Zola ou du réalisme soviétique, parce que Deligny ne croit ni aux déterminations strictes dans le domaine des actions humaines, pas plus qu'à la centralité de l'intention ou de la subjectivité. Si bien des déterminations pèsent sur les individus, et si l'infinité des causes qui président à leurs actions sont difficilement repérables, sa pratique et sa pensée s'articulent constamment autour de l'idée qu'il est possible de susciter des initiatives ou des circonstances pour les faire dévier. C'est sur cette possibilité, sur cette interférence possible via le hasard ou l'occasion, que s'engage son travail et celui des adultes qui l'entourent. S'il ne se résout pas à la causalité, son entreprise vie à jouer avec de manière subtile, en acceptant – voire en recherchant – ce que le hasard et les coïncidences peuvent apporter. Il se montre en cela plus proche d'un naturalisme scientifique ou, pour le dire plus précisément, d'une écriture *de* naturaliste qui vise davantage à examiner le réel en s'efforçant de faire des rapprochements horizontaux entre ses différents aspects et ses différents éléments plutôt qu'à mettre au jour des régularités, des lois, des principes de comportement.

Ajoutons également qu'il y a dans ce refus du naturalisme littéraire chez Deligny le refus du misérabilisme et de l'arrière-plan moral qui va avec. Le réalisme de Deligny n'est pas celui de Zola, ni de Verga, et encore moins celui de Cesbron ou de Joubrel, il ne s'agit pas de mettre au jour une morale, bonne ou mauvaise, ayant cours dans les événements. S'il se veut volontiers provocateur, son écriture n'est pas pour autant immorale, elle est bien plutôt a-morale, elle n'a rien à voir avec, et c'est peut-être ce qui va marquer considérablement les lecteurs de *Graine de crapule* et des *Vagabonds efficaces*. Si la morale relève de la manière dont l'homme considère sa propre action, en fonction de valeurs transcendantes qu'il intériorise, elle s'inscrit dans un rapport vertical qui est totalement étranger à Deligny. Sa manière de penser et d'écrire va à l'inverse, elle est horizontale, elle place des éléments côte-à-côte pour essayer d'en voir les similitudes, les rapprochements possibles, les

---

<sup>854</sup>F. Deligny, *Nous et l'innocent*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 691.

influences éventuelles. Le schéma vertical entend fixer, déterminer, établir. Le transcendant fixe une fois pour toute la ligne de conduite à tenir pour l'individu, cette ligne descend du ciel jusqu'à lui pour qu'il s'y tienne et suive le droit chemin. Chez Deligny, le schéma est au contraire horizontal, réticulaire, il cherche plutôt à cerner – et parfois à construire, comme dans la Grande cordée – les liens possibles entre des éléments éparpillés, dispersés.

Son écriture devient une écriture de la coïncidence, elle dispose des éléments disparates pour voir ce qui peut en découler, et sa pensée est une pensée de l'événement, en dehors du sujet pris comme principe causal des actions d'un individu. La place et l'importance de la coïncidence reviennent particulièrement dans un texte de 1981-1982, « L'arachnéen », dans lequel Deligny écrit :

*Hasard et coïncidences sont, à vrai dire, les maîtres-mots du réseau et il est curieux de voir comment ceux qui ont vécu selon ce mode d'être ont tendance à se taire comme s'il y avait quelque secret à préserver et souvent sans doute on s'y trompe.*<sup>855</sup>

Dans ce texte, au cours duquel il revient sur la position de la tentative des Cévennes et les différentes lignes de force qui traversent son travail, la coïncidence occupe une place centrale. Elle est la manière de relier des éléments différents sans que l'on ne puisse déceler de lien de causalité ni de sujétion entre eux. Lorsque deux éléments se tiennent côte-à-côte dans l'espace, que deux événements ont lieu au même endroit, que deux faits sont simultanés dans le temps, ils coïncident. Coïncider, c'est alors faire disparaître la manière dont le temps – sur le modèle de la manière dont la conscience du sujet organise le temps – dispose les choses selon l'ordre de la succession, pour s'approcher d'une manière de penser où la spatialité prime et permet l'advenue simultanée d'éléments différents. Il y a une forme d'identité entre ce qui coïncide, si ce n'est dans la forme, au moins dans la venue au monde ; les choses ont lieu en même temps, et il y a dans le lien entre elles une sorte d'énigme, un hasard plein et entier sur lequel repose leur advenue simultanée. Marquée par la simultanéité et l'accidentel, ce sont ces deux caractéristiques qui font de la coïncidence un « maître-mot », indissociable du hasard pour Deligny.

La coïncidence ne se décide pas, elle n'est pas le fait du sujet qui agit ou qui cherche à s'expliquer le monde mais c'est à lui de s'attacher à la percevoir, à la saisir. Entre Janmari qui frappe sa tête contre le mur de sa chambre en pleine nuit sans possibilité de se calmer et la pierre qui sert la journée à caler une porte qui n'est pas remise à sa place le soir, il est impossible de voir une correspondance nécessaire, autrement dit une causalité. Il n'empêche qu'entre ces deux faits existent une coïncidence que seule l'attention de Jacques Lin qui vit avec Janmari peut relever. La pierre ne cause pas le désarroi manifeste de Janmari, mais les deux événements coïncident, et c'est en observant l'enfant et son mode de vie dans le réseau que le travail de la présence proche permet de mettre au jour cette coïncidence. Deligny insiste :

---

<sup>855</sup>F. Deligny, « L'arachnéen » (1981-1982), repris dans *L'arachnéen et autres textes*, ouvr. cité, p. 59.

*On voit bien qu'on peut enlever la nécessité du vouloir pour s'en tenir à la coïncidence, la coïncidence étant une position que nous pouvions tenir sans être assiégés.*

*Les coïncidences ne nous demandaient rien ; il nous suffisait de les percevoir et, le coup d'œil était acquis, elles se multipliaient en se diversifiant.<sup>856</sup>*

Le vocabulaire temporel cède la place au vocabulaire spatial, la coïncidence est « une position », c'est-à-dire une attention à la fois de l'esprit et du corps aux mille et un détails du quotidien vécu avec les enfants autistes. Au-delà même du travail avec les enfants, les coïncidences apparaissent comme une manière de penser et de vivre, comme un trait anthropologique fondamental de celui que Deligny appelle l'humain et non plus l'homme. Il n'a pas à s'expliquer le monde ou à comprendre les faits qui adviennent, mais il possède, fondamentalement, une disposition propre à « percevoir » les coïncidences, autrement dit à les saisir autrement que par l'application de l'esprit à un donné qui lui est étranger et qu'il lui faudrait examiner. Plus que comprendre ou expliquer, la coïncidence permet de saisir le réel à la fois dans la diversité et dans la surprenante variété des rapports qui se nouent entre ce qui le compose, qu'ils s'agissent de choses, d'événements, d'animaux, d'objets ou d'individus.

---

<sup>856</sup>*Ibid.*, p. 48.

### 3. DESCRIPTION ET CONNAISSANCE

#### 3.1. UNE MISE EN ORDRE DE LA MULTIPLICITE DU REEL

En visant à appréhender la multiplicité du réel sur un mode spatial, dans et par l'écriture, la description instaure alors un autre axe pour la connaissance. À l'axe vertical de l'œil qui inspecte la matière pour en tirer des lois et des principes qui serviront de principes transcendants pour comprendre le monde, Deligny préfère les coïncidences, les juxtapositions hasardeuses. Son modèle devient donc plus spatial que temporel, et sa manière de découvrir le monde, plus horizontale que verticale.

On a souvent reproché à la description d'être fastidieuse, bassement réaliste, demandant à l'auteur de faire l'étalage d'un vocabulaire spécifique, parfois trop technique, accusé de lasser le lecteur. Trop matérielle, la description est parfois considérée comme incompatible avec l'art véritable, simple catalogue, recension d'images creuses et de lieux commun, elle est littéralement « frappée d'inanité » pour André Breton dès les débuts du Surréalisme<sup>857</sup>. De fait, la description a tout d'abord à voir avec le catalogue, le dictionnaire, la notice de montage. Elle a une fonction avant tout utilitaire, entre la matière et la manière de s'en servir.

Dans la critique qu'en fait Breton, on ne saurait mieux trouver ce qui fait la principale force de la description peut-être chez Deligny, sa capacité à dessiner des « lieux communs », c'est-à-dire au sens propre, à tracer une sorte de territoire dans lequel l'auteur et le lecteur peuvent s'aventurer ensemble. Il ne s'agit pas de partage ni d'expression de sentiments – en cela l'écriture délinéenne est à l'opposé des ambitions esthétiques du surréalisme – mais bien de trouver une forme d'expression qui puisse convenir à la multiplicité de ce qui entre en jeu dans une situation considérée. En cela la description est une forme multiple, plastique entre toute. De la notice de montage à l'énumération, du dictionnaire au catalogue, les formes de la description peuvent être nombreuses comme le rappelle Wittgenstein dans les *Recherches philosophiques* :

*Pense à la diversité des choses que l'on nomme « description » : description de la position d'un corps par ses coordonnées ; description de l'expression d'un visage ; description d'une impression tactile, d'une humeur.*<sup>858</sup>

Alors qu'il entend montrer la diversité des jeux de langage dans lesquels les mots sont utilisés, Wittgenstein applique ses réflexions à la description elle-même, et en effet, la compréhension de celle-ci a avant tout à voir avec les différentes utilisations qui en sont faites. Forme littéraire relativement plastique, la description n'a pas tant une forme propre qu'une utilité qui varie en fonction

---

<sup>857</sup>« Et les descriptions ! Rien n'est comparable au néant de celles-ci ; ce n'est que superpositions d'images de catalogue, l'auteur en prend de plus en plus à son aise, il saisit l'occasion de me glisser ses cartes postales, il cherche à me faire tomber d'accord avec lui sur des lieux communs », A. Breton, *Manifeste du surréalisme*, (1924), Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2000, p. 17.

<sup>858</sup>L. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, (1953), Paris, Gallimard, 2004, § 24, p. 40.

des situations où elle est employée. Au-delà de sa fonction littéraire, elle a une fonction utilitaire, entre la matière et la manière de s'en servir.

Elle a donc à voir avec la technique et le vocabulaire qui va avec ; c'est un vocabulaire précis plus loin de l'action que du mode d'emploi. L'un des reproches qui lui est souvent adressé dans l'histoire de la littérature c'est qu'elle lasse le lecteur par sa précision souvent déplacée ou exagérée. C'est ce que l'on retrouve dans *Moby Dick* qui est tout autant un catalogue naturaliste sur les cétacés que l'histoire d'un capitaine rendu fou par sa chasse à la baleine. Ce n'est pas pour rien si le roman est l'un des préférés de Deligny, peut-être autant en raison de l'action qui y a lieu et la recherche folle d'Achab, qu'à cause des descriptions sans fin de toutes les pièces d'un baleinier, des outils de chasse ou des types de baleines. Dans le rapport à ce monde aux aspects potentiellement infinis, la description permet d'en rendre le divers et, ce faisant, de l'organiser, de le classer, le trier.

C'est ce que l'on retrouve chez Perec dans *Penser/classer* par exemple où les listes sans fin et les précisions de détail cherchent à rendre compte de la saturation du réel et de la manière dont il dépasse toujours l'œil et l'esprit de l'homme. Dans *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* c'est bien ce qu'il essaie de faire en tentant de rendre compte par le langage de la diversité de tout ce qui peut avoir lieu à un endroit de Paris pendant quelques jours. Dans *L'infra-ordinaire*, il entreprend de noter le plus scrupuleusement les modifications qui ont lieu dans la rue Vilin entre 1969 et 1975<sup>859</sup>, entre les changements d'affectation des magasins de la rue, la destruction de la plupart de ses immeubles et les reconstructions successives. Ce faisant, c'est dans l'écriture qu'il cherche les coordonnées susceptibles d'épuiser le divers du réel. Si c'est pour Perec le sens même du travail de l'écrivain, pour Wittgenstein la fonction même de la description, on voit que chez Deligny cela correspond tout autant à une manière de faire que de penser.

Mais cette restitution du divers ne s'opère pas de n'importe quelle façon. Il y a une manière d'imposer au langage la restitution chaotique du réel. La description suppose, en fond, que l'ordre du réel ne lui est pas immanent, il lui sera donné par l'œil qui va l'observer, par la plume qui va tenter de le restituer. La description est alors un outil aux antipodes de la volonté analytique qui guide la science et la porte à chercher, derrière les choses et les événements, des lois susceptibles de les régir ou les diriger. L'ordre n'est pas caché dans la nature elle-même, et le scientifique n'est pas celui qui doit apprendre à lire en lui en découvrant progressivement ses lois. L'ordre est dans la main de celui qui tient le stylo et qui dépose les mots sur la feuille blanche, qui les aligne spatialement pour essayer d'en restituer une organisation.

C'est à cela que sert la description, et l'exemple est frappant lorsque l'on pense à la description telle qu'elle a lieu chez Balzac. Dans *Le père Goriot*, la scène inaugurale a tout d'un long travelling avant qui part de Paris tout entier pour finir sur Madame Vauquer, après être passé du quartier, à la rue, au

---

<sup>859</sup>G. Perec, « La rue Vilin » (1977), repris dans *L'infra-ordinaire*, Paris, Seuil, pp. 15-33.



jardin et au salon. Balzac réinscrit la tenancière dans l'environnement qui est le sien, dans une compréhension du milieu qui la voit évoluer et où il décide d'imbriquer les éléments les uns dans les autres. L'évolution est spatiale, elle se fait d'arrière en avant et Balzac fait apparaître progressivement les éléments qu'il enchâsse les uns dans les autres. Ce n'est ni neutre ni une nécessité, c'est un choix d'écrivain, une volonté de restituer l'individu dans la société qui est la sienne, de faire concurrence à l'état civil en allant plus loin que la mention biographique. Dans les faits, si une telle description possède une direction ou une orientation – un sens – c'est qu'elle correspond à une manière de comprendre le réel et de le restituer.

La description se montre alors pour ce qu'elle est : une activité littéraire à mi-chemin entre le donné du réel et sa compréhension par l'individu. Elle est une première organisation de ce divers hétéroclite qu'est le réel, qui va permettre ensuite de pouvoir l'appréhender et d'y réfléchir. En d'autres termes, par le tri et le choix des éléments qu'elle saisit, elle est à la fois une activité synthétique et analytique. Synthétique parce qu'elle condense, elle déplace, elle associe, elle lie plusieurs éléments qui ne seraient pas spontanément en rapport entre eux. Balzac insiste sur la cour et l'écriveau au début du jardin ; il ne mentionne pas un grand nombre des éléments probablement présents mais uniquement ceux qui d'après-lui peuvent faire sens s'ils sont pris ensemble. Organisée, la description répond à une nécessité interne, celle de sa propre composition, celle de ce qui peut faire sens pour celui qui la compose. Il peut y avoir autant de descriptions que de descripteurs, tout comme une infinité de dessinateurs placés devant un modèle produiront autant d'œuvres différentes. Si la description est sans conteste à mi-chemin entre notice de montage et œuvre d'art, elle est surtout, chez Balzac comme chez Deligny, un mode de préhension singulière du réel ; autrement dit, une synthèse particulière.

La description est également analytique parce que dans cette organisation du divers du réel, elle manifeste un ordre, elle établit des liens, des correspondances, des exclusions ou des collusions qui sont autant de manières de le comprendre par la suite. En mettant en avant certains aspects au détriment d'autres, en insistant sur tel ou tel trait et en en passant d'autres sous silence, elle est une activité de celui qui la compose et qui entend appréhender le réel. Loin de n'être qu'un fait de maîtrise, elle en dit aussi long des imperfections et des cécités de son auteur, par ce qui lui échappe, ce qu'elle laisse sur le bas-côté, ce qui lui reste étranger. Décrire, ce n'est pas faire un décalque fidèle du réel, c'est déjà en donner un visage, en dessiner les traits ; et dans cette opération les omissions et les infidélités prennent tout leur sens.

C'est là que la description peut devenir pratique ou méthode d'examen dans les sciences de l'homme et de la nature comme l'ethnographie<sup>860</sup>. Avant de chercher à comprendre ce que l'ethnologue a sous les yeux, il lui faut se le représenter et c'est bien la première étape que celle de l'inscription de ses

---

<sup>860</sup>Sur le sujet voir F. Laplantine, *Le description ethnographique*, Paris, A. Colin, 2015.

observations sur un support quel qu'il soit. Écriture, peinture, photographie, enregistrement sonore ou vidéo, ce sont là autant de manières de saisir une partie du réel que le scientifique a sous les yeux. Une partie seulement parce qu'en fonction des mots choisis, des couleurs utilisées, du cadrage adopté ou du placement de la caméra ou du micro, c'est tout un pan de la réalité telle qu'elle se donne dans le temps qui reste hors de portée de la description. Si elle est un enregistrement de la réalité, celui-ci n'est jamais total, exhaustif, pas plus qu'il n'est objectif ou neutre.

La description correspond donc à une visée, elle utilise des techniques et des méthodes, elle est déjà une application de l'esprit et de ses techniques sur le divers du réel. En tant que telle, elle n'est pas un préalable à l'activité de l'esprit – qui plus est à l'activité scientifique – elle en est déjà la marque. Autrement dit, opposer radicalement la description à la compréhension ou à l'explication, c'est déjà faire fausse route, puisque dès que la description est réalisée, la compréhension et l'explication sont déjà engagées.

Pour revenir à l'écriture de Deligny, il faut se garder d'opposer description – ou récit à tonalité descriptive – et l'analyse de l'enfant en marge. Deligny examine et analyse à même les circonstances qu'il relate et qu'il décrit. C'est ce qui le différencie de la plupart des auteurs de son temps et de son domaine.

Ceux-ci ne considèrent la description que comme un recueil de données à partir duquel il va s'agir de réfléchir. Qu'elle soit littéraire ou qu'elle s'élabore sur des questionnaires, des courbes et des graphiques – après tout le contenu d'un dossier n'est jamais qu'une description sur plusieurs supports de l'état psychique d'un enfant, de son histoire, de ses antécédents médicaux, etc. – la description apparaît comme un matériau brut, presque pur, qu'il faut dépasser pour arriver à des conclusions seules capables d'atteindre au trouble caché pour le résoudre. C'est comme cela que procède Heuyer dans la description qu'il donne du travail du neuropsychiatre infantile dans la clinique Annexe qu'il dirige. Les différents éléments collectés et réunis pour la troupe de spécialistes qui examinent l'enfant de son arrivée jusqu'à sa confrontation publique avec l'éminent scientifique sont des éléments descriptifs – prétendument objectifs dans les mots de l'époque – et censés servir d'appui à la seule décision qui compte dans l'ensemble du processus, celle du neuropsychiatre lorsqu'il fixe le diagnostic et indique la thérapeutique. Et si ces examens sont menés par des spécialistes armés de techniques et de méthodes scientifiques, alors la description s'efface derrière la décision, elle passe pour un condensé du réel de la situation de l'enfant considéré, une émergence directe et transparente de sa réalité et non une construction. Par un étrange tour de passe-passe le fait construit prend la place du réel éprouvé, comme le font les résultats d'une prise de sang dans la compréhension de la maladie d'un patient, parfois – voire le plus souvent – au mépris du vécu de celui-ci. C'est que lorsque l'esprit saisit le réel et rend compte de sa prise, il a tôt fait de faire passer l'une pour l'autre, oubliant même le tour de passe-passe.

Chez Deligny c'est ce « passez-muscade » pour reprendre l'une de ses expressions récurrentes qu'il ne dissimule pas, bien au contraire. S'il ne va jamais jusqu'à la phase diagnostique, il donne l'impression de ne jamais donner de conclusion aux histoires qu'il décrit. À l'inverse de Joubrel par exemple, qui ne mentionne la réalité d'une situation que pour en tirer des conclusions et montrer la validité d'une méthode par la réalisation de sa fin<sup>861</sup>. Tel jeune homme a volé, c'est pour compenser le manque d'affection dont il pâtit dans sa famille ; on passe de la description liminaire du fait à son explication vaguement psychanalytique, qui permet ensuite de donner une conclusion thérapeutique au *cas* ainsi présenté. Telle jeune fille se prostitue, c'est pour se venger d'un père qui l'a abandonnée à l'âge de ses cinq ans, retour déplacé d'Œdipe, marions-la et fin de l'histoire.

Chez Deligny, l'histoire au contraire n'a pas de fin, l'événement prime et il est bien rare que l'auteur s'aventure au-delà de la description. Les causes et les raisons en sont toujours passablement exclues, tout comme ce qu'il *faudrait* en conclure. C'est que si la description est bien conduite on voit parfaitement ce qu'en a compris son auteur, à quels éléments il accorde de l'importance pour saisir et même – dans une certaine mesure expliquer – une situation. Si Deligny ne prétend pas expliquer quoi que ce soit, il n'empêche qu'il a compris quelque chose des situations qu'il a rencontrées, des enfants qu'il a croisés, sinon il ne pourrait ni en parler ni les décrire. De là, de manière symétrique, c'est en suivant sa manière de restituer un événement, une façon de faire ou de se présenter, que l'on apprend avec lui.

Deligny n'explique pas, il montre, et dans le choix de ce qu'il donne à voir se montre ce qu'il a compris et qu'il peut ensuite faire saisir. La position n'est pas la même et, au cœur de ce processus, la description est essentielle.

### 3.2. UNE ECRITURE MATERIALISTE : INDIVIDU ET MILIEU

Dans son développement, la description s'attache à *ce qui constitue* le milieu de l'individu, et qui n'est pas que le simple réel. Le milieu de l'homme, ce n'est pas uniquement la substance vague et extérieure dans laquelle il poursuit son existence ou qui lui est nécessaire. Il y a une action en retour du vivant sur son milieu, c'est-à-dire que le milieu porte la marque du vivant dont il permet l'existence. Les termites qui creusent des galeries dans les arbres qui leur permettent de vivre, les lapins qui creusent des terriers, les hommes qui creusent les montagnes de Carrare pour en extraire le marbre, les vivants ont besoin d'un milieu pour subsister et exercer leur activité, mais en retour ils en modifient la physionomie.

Dans la littérature, c'est la description qui permet le mieux de rendre compte de cette interaction

---

<sup>861</sup>Voir sur ce point la manière dont est construit son ouvrage *Mauvais garçons de bonne famille : causes, effets, remèdes de l'inadaptation des jeunes à la société*, Paris, Aubier Montaigne, 1957.

constante entre les deux puisqu'elle peut se lire à même les objets qu'elle se donne. Un paysage, mais aussi un meuble ou un vêtement portent la marque de l'homme, qu'il s'agisse d'une population ou d'un individu. La description des chaussures d'un enfant ou de la tenue de son vêtement en disent autant sur la matière dont ils sont faits que sur l'époque considérée, les techniques qui y ont cours, le niveau social de sa famille ou son activité au quotidien.

Chez Perec, c'est ce que l'on trouve dans *Les choses*<sup>862</sup>. Par la description des objets qui meublent la vie d'un couple se lisent notamment les évolutions de son niveau social, de ses aspirations, des relations entre ses deux membres. C'est bien ce qui caractérise une chose par rapport à un objet, elle porte en elle – elle montre, elle manifeste, tout autant qu'elle en est forgée – le rapport au monde des individus. Non seulement de ceux qui possèdent ces choses mais au-delà, ceux d'une société, d'une époque. On peut même faire une histoire des sociétés ou des individus en passant par cette extériorité-là, par cette matérialité qui renferme en elle les indices de ce qui se joue chez et pour les individus. On peut aller plus loin que la simple histoire *des* choses, pour aller jusqu'à l'histoire *par* les choses. C'est ce qui est au fond du travail de la majeure partie des historiens quand ils abordent et utilisent des types d'objets spécifiques, ou des archéologues, qu'ils soient céramologues ou spécialistes des métaux et des alliages : ils utilisent les choses pour retracer l'histoire des hommes<sup>863</sup>.

Mais dans cette manière de faire, l'objet et l'individu restent extérieurs l'un à l'autre, ou plus précisément, ils manifestent leur interaction réciproque par des relations de surface. Si l'objet fait signe vers l'individu par les liens qui existent entre eux au sein d'un même milieu, il n'est pas pour autant le simple reflet de son intériorité. C'est ce que souligne Gérard Genette lorsqu'il examine la manière dont Robbe-Grillet, qui pense le statut de la description et l'utilise plus que tout autre procédé dans bon nombre de ses ouvrages, décrit les objets comme de pures surfaces, limités et cernés par leurs dimensions physiques et géométriques.

Dépourvus de toute intériorité, les objets sont en-dehors de tout rapport au sujet, de tout ce qu'un sujet peut projeter sur leur matérialité. Bien davantage que chez Perec, les objets se veulent radicalement étrangers à toute forme de subjectivité, non pas qu'ils n'aient été produits ni utilisés par des individus – il serait absurde de faire d'une chaussure ou d'un réverbère un objet existant de la sorte de toute éternité – mais ils n'en reflètent aucune intériorité, comme le dit Genette :

*Dire que les objets de Robbe-Grillet sont tout en surface, c'est dire qu'ils ne sont susceptibles d'aucune signification humaine autre que leur présence et, éventuellement, leur ustensilité (le réverbère du Labyrinthe est là parce qu'il est là, la valise de Mathias*

---

<sup>862</sup>G. Perec, *Les choses*, (1965), Paris, Pocket, 2006.

<sup>863</sup>C'est aussi par l'histoire des choses que Pierre Singaravélou et Sylvain Venayre entendent montrer les rapports entre des aires civilisationnelles différentes entre le début du XIXe siècle et l'époque contemporaine, dans l'ouvrage qu'ils ont dirigé, *Le magasin du monde : la mondialisation du monde par les objets du XVIIIe siècle à nos jours*, Paris, Fayard, 2020.

*est là pour transporter des montres) ; c'est dire encore (mais c'est la même chose) que le sujet qu'ils reflètent est un sujet vide.*<sup>864</sup>

Si l'objet manifeste toujours la trace et la marque de l'homme sur le monde qu'il meuble, Robbe-Grillet entend en modifier le régime dans son écriture. Le lampadaire ou la valise ne se manifestent que par leur simple présence, leur utilité éventuelle, ils ne sont ni le support ni le moyen d'identifier une subjectivité. La valise sert à transporter des montres, elle ne sert pas à faire le récit des voyages de son possesseur, de la manière dont il la tient ou l'entretient, ni de la valeur qu'il lui donne. La valise ne permet pas de savoir quoi que ce soit de plus de Mathias. Plus encore, peut-être même que sa description ne vise pas tant à meubler le monde d'objets connus du lecteur pour lui faire éprouver une confortable sensation de reconnaissance, mais qu'au contraire elle ne vise qu'à faire chavirer sa pré-compréhension du monde, ses propres repères. La description compte alors davantage chez Robbe-Grillet pour le mouvement de création qu'elle permet, que pour le monde qu'elle prétendrait installer sous les yeux du lecteur. Elle sert bien plus à brouiller les pistes qu'à assurer la vraisemblance de ce qui est décrit<sup>865</sup>.

Chez Deligny, les objets sont sûrement pris à mi-chemin entre Perec et Robbe-Grillet, et la fonction de la description ressemble à celle qu'elle possède autant chez l'un que chez l'autre. Les objets montrent à la fois tout un monde qui les entourent, ils composent un environnement dans lequel agissent, se projettent et évoluent les individus. Comme chez Perec, ils sont ce avec quoi il convient de saisir l'individu. Et comme chez Robbe-Grillet, ils ne sont pas le signe d'une intériorité à chercher en dessous de la surface, d'un sujet qui serait caché derrière les anfractuosités de la matière.

Les objets décrits ne le sont pas pour que le lecteur puisse y projeter une subjectivité, à commencer par la sienne propre. Ils manifestent, par leur présence, une adhérence à l'individu qui vit avec, et indiquent leur présence commune, qui se livre de manière contiguë, dans leur coïncidence. C'est là que Deligny se tient à mi-chemin entre Robbe-Grillet et Perec, puisque la description lui sert à montrer la présence commune – qui marque l'importance de la notion de symbiose chez Deligny pour reprendre les analyses de Marlon Miguel<sup>866</sup> – de l'individu et de ce qui compose son milieu, une présence immédiate et nécessaire. Pour la saisir, il faut empêcher que le sujet, et en premier lieu le lecteur, ne projette son intériorité sur les objets décrits.

*Car Amédée est exclu de la ronde des murs des maisons, des pavés, des portes, de l'herbe*

---

<sup>864</sup>G. Genette, *Figures I*, (1966), Paris, Seuil, coll. « Points », 2000, p. 76.

<sup>865</sup>« Enfin, elle faisait voir les choses et voilà qu'elle semble maintenant les détruire, comme si son acharnement à en discourir ne visait qu'à en brouiller les lignes, à les rendre incompréhensibles, à les faire disparaître totalement. », A. Robbe-Grillet, « Temps et description dans le récit d'aujourd'hui », (1963), repris dans *Pour un nouveau roman*, Paris, Minuit, 2012, p. 160.

<sup>866</sup>Voir M. Miguel, « Symbiose et bi-polarité : pour une pensée de l'impureté », dans P.-F. Moreau, M. Pouteyo, (dir.) *Fernand Deligny et la philosophie, un étrange objet*, ENS Éditions, Lyon, 2021, chap. 3.

*où les autres écoliers sont si à l'aise.*

*Les meubles de la maison sont durs : il les heurte quelquefois de la tête ou de la hanche pour s'assurer qu'ils sont toujours aussi durs, et il conserve sa douleur aussi longtemps qu'elle est sensible, il l'enfouit dans sa chair, il en garde le souvenir, il fait collection de coups.*<sup>867</sup>

Dans cette nouvelle intitulée « La réalité », Deligny présente le rapport au monde d'un garçon prénommé Amédée, livré dans le rapport constant entre lui et les objets qui l'entourent. Il s'agit d'un enfant pour lequel le rapport aux choses qui l'entourent est d'emblée étrange. Les pavés des rues, les murs des maisons, leurs portes et leurs fenêtres, ou encore les vitrines des magasins lui sont extérieurs, radicalement, à l'inverse des meubles de la maison dans lesquels il peut se cogner pour éprouver à la fois leur résistance et sa propre présence. Il s'assure alors étrangement de son propre corps, en vérifiant sa réalité par les sensations produites au contact des objets, mais c'est en définitive la manière la plus simple à la fois de se sentir vivant et de vérifier l'existence du monde alentour, parce que l'un et l'autre sont donnés ensemble, qu'ils constituent de fait un même environnement.

La description fait d'Amédée un drôle d'enfant et le récit poursuit avec le même détachement apparent la suite de son histoire. Visiblement assuré de sa propre présence au monde lorsqu'il la confronte à celle des objets qui l'entourent, l'enfant en vient à devenir ami avec le grand clocher de l'église du village, dont les pierres solides et fermes contre son propre corps s'élèvent jusqu'au ciel. Drôle d'enfant que celui-ci qui se cogne aux meubles pour se sentir exister et qui se prend d'affection pour les pierres grises d'un clocher d'église, et Deligny ne fait rien pour sortir le lecteur de cette étrangeté. Il continue son récit sur un mode descriptif, non pas tant pour nous faire comprendre Amédée que pour essayer de restituer ce qu'il en est de sa manière de s'inscrire dans ce qui compose son environnement. C'est que Deligny n'écrit pas pour tel ou tel type de lecteur, contrairement à Joubrel il ne décrit pas les enfants en marge des remparts de Lille ou des faubourgs de Paris pour les donner à voir aux bourgeois capables de lire ses livres. Il décrit ces enfants *dans* l'ensemble des objets, des lieux, des conditions qui sont les leurs, parce qu'ils se livrent en même temps dans l'existence, plus précisément parce qu'ils se vivent ensemble. La description ne vise pas à restituer un monde pour le lecteur afin que celui-ci puisse y projeter sa propre subjectivité. Au contraire, elle s'affranchit de toute subjectivité et entend dresser le tableau de ce qui se donne à voir en même temps, premier plan comme arrière-plan, personnages et objets, paysages et lieux. Elle est le meilleur moyen de contourner l'appropriation subjective, c'est-à-dire la pré-compréhension d'un individu, d'une situation, d'un événement, par le sujet – lecteur comme auteur – en remettant sur le même plan l'ensemble des objets qui composent le tableau, individu compris.

C'est ce qui passe par une écriture en rupture sur bien des plans. Une fois encore, si Deligny apparaît

---

<sup>867</sup>F. Deligny, *Pavillon III*, (1944), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 97.

tellement marginal, singulier ou original dans sa période, il le doit effectivement en partie à son caractère ou à ses prises de positions – mais en cela, la période regorge de personnages hauts en couleurs et de tentatives originales – mais bien plus sûrement à son écriture. C'est elle qui le démarque, qui incarne au plus haut point la manière dont sa pensée est différente et imprime sur le lecteur sa singularité. En rupture, cette écriture le montre par bien des aspects dont on peut souligner ici au moins trois traits.

En premier lieu, pour échapper à l'appropriation par le sujet, c'est-à-dire ne pas se réduire à ce qu'elle pourrait signifier pour lui, l'écriture de Deligny heurte directement le lecteur, volontairement. Il en va ainsi d'un certain usage de la crudité dans les descriptions, qui fait fi de toute précaution pour la morale en cours, ne manque pas de l'égratigner au passage en s'y opposant frontalement, voire de manière volontairement outrancière. C'est la fonction de la « désinfec(tion) au juron » qu'il décrit dans le COT pour purger la langue des enfants passés par les institutions charitables de l'époque, où morale et religion allaient souvent de pair, générant ces « fermentations affectives<sup>868</sup> » dont Deligny entend se prémunir. Il ne s'agit ni d'aimer ni d'ordonner la charité lorsque l'on s'adresse à un enfant en marge. Dans une époque et un milieu où la morale chrétienne est prédominante, et dont le vocabulaire influe massivement sur le langage commun, la langue de Deligny entend prendre le lecteur à contrepied, comme dans la pratique le juron prononcé par un directeur de centre ne doit pas manquer de le faire pour les enfants arrivés là.

De la même manière, Deligny détourne la langue en jouant sur le vocabulaire. En contractant les mots pour produire des associations qui parlent immédiatement à son lecteur, en jouant sur les sonorités et les rapprochements plus que sur les significations, en revenant à des mots anciens ou inusités, il décroche le lecteur de son langage habituel. Deligny le plonge dans un environnement qui n'est plus celui auquel il est habitué, les références changent, ses repères également, et c'est là tout le travail de l'écrivain que de l'installer dans une autre langue, comprise comme un autre monde, sur laquelle il n'a pas prise. La langue que produit Deligny arrache le lecteur à sa pré-compréhension du monde, aux mots qu'il emploie pour le lire. Elle le projette alors dans une réalité sur laquelle ses codes habituels n'ont pas la même prise. Elle lui présente, au sens fort, un autre monde ; et c'est peu dire que le monde des faubourgs de l'époque n'est pas le même que celui des « petits papillons bienfaisants qui volètent, volètent dans le soir orageux du capitalisme catholique.<sup>869</sup> »

L'écriture de Deligny est également une écriture originale, une langue en création qui permet de faire jouer voire de jouer avec les références attendues par le lecteur. C'est une écriture poétique, qui permet de créer un monde pour mettre en rapport à nouveau frais les individus et les objets, les enfants et leur environnement. Cette caractéristique de l'écriture de Deligny est régulièrement soulignée,

---

<sup>868</sup>F. Deligny, *Les vagabonds efficaces*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 195.

<sup>869</sup>*Ibid.*, p. 207.

notée par les lecteurs contemporains de *Graine de crapule* ou des *Vagabonds efficaces* comme on l'a déjà vu. Auteur d'aphorismes dans son premier opus, Deligny est un créateur d'histoires qui permettent d'appréhender la réalité différemment, de désarçonner le lecteur de ses habitudes de lecture et de penser. Un pot de fleurs fanées, une tasse ébréchée et un tabouret boiteux peuvent discuter après avoir été jetés à la poubelle<sup>870</sup>, ils ne sont pas les supports des représentations que les enfants ou les adultes pourraient vouloir leur faire porter. Transfigurés, ils manifestent par leur présence même les histoires possibles que les enfants peuvent créer à partir d'eux.

*Les moindres objets de la vie de tous les jours sont bourrés d'histoires que les enfants pressentent lorsqu'ils jouent avec eux ou regardent non pas tellement ce qu'ils sont, mais ce qu'ils figurent ou peuvent figurer.*<sup>871</sup>

Tout objet est riche d'histoires, non pas en tant qu'il reflète une subjectivité quelle qu'elle soit mais parce que celle-ci ne peut advenir que dans et par le langage. C'est parce que l'auteur et le lecteur – ici parce que le conteur et les enfants – peuvent cheminer ensemble dans une langue commune que les objets se présentent comme les supports de tous les possibles. La langue que cherche Deligny semble prendre la forme d'une création commune, entre lui et un lecteur naïf, un lecteur capable de trouver encore tous les possibles de la langue lorsqu'il regarde un objet. Ce n'est pas anodin si ce lecteur est un enfant en 1948 puisqu'il est celui qui, ne connaissant pas suffisamment le monde, les mœurs des hommes et les objets qu'ils produisent, ne voit « pas tellement ce qu'ils sont, mais ce qu'ils figurent ou peuvent figurer ». C'est dire que l'objet n'existe pas tant pour ce qui pourrait constituer sa nature ou sa fonction, mais pour ce qu'il peut permettre de créer dans le langage. Transfiguré par l'imagination, l'objet prend une nouvelle nature dans et par le langage. Support des histoires à venir, il en est modifié en retour, et c'est dans cette puissance de création que l'écriture de Deligny s'éloigne encore de celle qui a cours dans le domaine à son époque.

*J'ai seulement voulu montrer comment les objets inertes choisis parmi les plus lourds, les plus immobiles, les plus délaissés se prêtent à toute sorte de symboles, se laissent nourrir de toutes les intentions et ont tout ce qu'il faut pour être de parfaits personnages.*<sup>872</sup>

Lourds, immobiles, délaissés, les objets chez Deligny ne sont pas immédiatement la trace de la puissance de l'homme sur la nature, ils ne montrent pas de prime abord une subjectivité à laquelle se rapporter. Ce sont des objets abandonnés, hors d'usage, sortis de leur fonction, débarrassés de l'utilité pour laquelle le sujet humain les produit et les conserve. L'objet ne vise pas à manifester le sujet, il n'en est ni l'indice ni la représentation, il dépasse son statut de simple chose jusqu'à devenir un

---

<sup>870</sup>F. Deligny, *Les enfants ont des oreilles*, (1948), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 250 et suivantes.

<sup>871</sup>*Ibid.*, p. 243.

<sup>872</sup>*Ibid.*, pp. 244-245.



authentique « personnage ».

Devient alors personnage tout objet capable d'ouvrir des possibles dans la langue, et c'est à cette ouverture que s'attachent Deligny et son lecteur. Dans ses récits, la frontière entre les hommes et les choses se fait parfois poreuse, les objets parlent et se déplacent, comme les hommes peuvent produire des objets qui deviendront vivants à leur tour comme ce Clément Dur de *Puissants personnages*, capable de donner la vie à ses petites statuettes d'argiles. Dans ce roman, qui s'articule autour de toute une série de récits, la langue de Deligny se fait volontiers poétique, capable de dessiner un monde entre le rêve et la magie.

*La maison blanche de la place des Fêtes ressemble certains jours à un pan de nuages détachés du ciel. À d'autres lumières elle est muraille de montagne et ses fenêtres sont des encoches comme celles que les guides creusent à coups de pic dans le rocher lisse. Quand la pluie nous ôte l'envie de regarder le ciel, la maison blanche est une malle posée là depuis si longtemps qu'elle s'est encastrée entre les maisons grises, marquée d'affiches qui sont des étiquettes à la taille de ses anciens voyages.<sup>873</sup>*

Nuage, montagne, malle, la maison blanche ne cesse ses transfigurations que si les mots de celui qui la regarde cèdent le pas, et c'est dans cette création continue du langage que Deligny déplace sans cesse son lecteur. Les objets peuvent être tout autant des personnages que des individus, tant il importe de rendre présent un monde entier par le langage, et pour ce faire d'user de toute sa puissance de création. Si les personnages sont puissants, c'est parce qu'ils ouvrent une brèche dans la compréhension habituelle du monde, et si la langue de Deligny marque son époque et même au-delà, c'est parce qu'elle a pour ambition d'en faire de même.

Dans l'utilisation délinéenne du récit il s'agit d'esquiver le sujet, autrement dit l'individu façonné par les exigences sociales portées par les conditions matérielles qui sont les siennes. C'est le point sur lequel il revient dans la seconde préface qu'il donne, en 1976, à son ouvrage de 1948, *Les enfants ont des oreilles*, lorsqu'il essaie d'indiquer l'origine de cette pratique du récit, de cette manière de raconter des histoires de pot en terre et de vieille godasse avec des enfants bien loin de la maîtrise du langage qui devrait être la leur.

*Dans le lot des trente ou quarante, je distinguais d'emblée les « pourvus », les « élèves », les « sujets » somme toute, et les autres, qui n'étaient ni bons ni mauvais. C'est « élèves » qu'ils n'étaient pas, comme maintenant, les enfants là ne sont pas « sujets ».<sup>874</sup>*

Dans la classe de perfectionnement de la rue de la Brèche-aux-Loups, face à des enfants qui ne sont pas ce qu'ils devraient être, c'est-à-dire dont la maîtrise du langage et le comportement ne peut les faire passer pour des élèves, Deligny s'en remet à la matérialité des choses et à leur transfiguration

---

<sup>873</sup>F. Deligny, *Puissant personnages* (1946), Paris, Maspero, 1978, p. 13.

<sup>874</sup>F. Deligny, *Les enfants ont des oreilles* (1948), Paris, Maspero, 1976, p. 18.

par le langage. Impossible de les faire devenir ce que l'institution a prévu qu'ils deviennent, des « sujets », il faut donc *en* faire quelque chose d'autre, mais quoi ? Refusant de chercher une réponse à cette question, Deligny préfère ouvrir des possibles grâce à au langage. Installé en face de ce « pâte de présences<sup>875</sup> » bien incapables de prendre la place qui leur est assignée dans les déterminations institutionnelles, Deligny les réinstalle dans un monde plus vaste, plus large, où tout peut être personnage, où individus, choses, paysages et lieux se donnent dans un même mouvement, par la poésie de sa langue.

L'individu et le monde se donnent dans la langue de Deligny dans un même mouvement, dans une écriture à la tonalité descriptive. Écriture de surface, des coïncidences et des juxtapositions, elle se présente comme une écriture de ce qui apparaît, une écriture du phénomène. Pour le philosophe, le mot n'est pas anodin tant la description est au cœur du projet phénoménologique tel qu'il est dessiné par Husserl. Il vaut donc la peine de s'arrêter sur ce point quelques instants pour mieux préciser la position de l'écriture délinéenne en tentant de répondre à une question que l'on peut formuler de la sorte : jusqu'où la description chez Deligny peut ressembler à la description phénoménologique ?

Chez Husserl, celle-ci repose sur l'idée que le sujet et le monde sont liés dans une relation réciproque indépassable, la relation intentionnelle. Peut-on voir dans la manière dont Deligny saisit l'individu et son milieu un décalque, au sein d'une écriture narrative, de la relation intentionnelle husserlienne ? Aussi séduisante que soit cette hypothèse pour le philosophe qui se retrouverait alors en terrain connu, il y a loin de Deligny à la phénoménologie, mais précisément, s'intéresser un instant à ces similitudes et à ces différences peut s'avérer éclairant.

D'un bout à l'autre de son écriture, il n'est pas exagéré de dire que Deligny s'attache à ce qui apparaît, il ne cherche ni arrière-monde ni arrière-plan, que ce soit dans des valeurs transcendantes ou dans une intériorité supposée. Par conséquent, ce n'est pas dans la conscience que se joue le rapport de l'individu au monde. À la différence de Husserl, l'individu n'est pas sujet chez Deligny, et la clef de son rapport milieu qui est le sien ne se trouve pas par le biais d'une série de procédures faites par le sujet, pour plonger de plus en plus profondément dans son intériorité jusqu'à trouver sa relation directe au monde et à autrui<sup>876</sup>.

Le rapport de l'individu délinéen au monde reste un rapport de surface, là où la recherche husserlienne est un véritable effort intellectuel, comme l'est sa première étape, celle de la réduction phénoménologique qui exige une suspension intellectuelle totale de notre adhérence au monde<sup>877</sup>.

---

<sup>875</sup>*Ibid.*, p. 17.

<sup>876</sup>Sur la réduction phénoménologique chez Husserl, voir E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », II.1. pp. 87-103. Voir également, E. Husserl, *Méditations cartésiennes, introduction à la phénoménologie*, Paris, Vrin, 2001.

<sup>877</sup>*Ibid.*, p. 46-47.

Deligny effectue un trajet inverse, son retour au monde ne passe pas par une intériorité purgée de sa subjectivité, mais par l'exposé des rapports de surfaces entre l'individu et son milieu, autrement dit, bien avant la conscience dont il se défie, par l'animalité qui est la sienne et l'inscrit, de fait, dans un rapport de solidarité – immédiate puisque sans pré-compréhension – avec le monde matériel qui l'entoure et qui, au sens fort, est le sien.

Les deux tentatives s'avèrent probablement tout aussi difficiles l'une que l'autre à réaliser, et peut-être retrouve-t-on dans la lettre des descriptions phénoménologiques comme celles de Bruce Bégout<sup>878</sup> des airs de celles de Deligny, mais c'est la position du sujet et la question de ce qui constitue l'homme qui est différente. La phénoménologie est une science, rigoureuse, car elle a besoin de procédures, de méthodes, de discipline. La description phénoménologique est l'aboutissement d'une recherche qui s'aventure dans les profondeurs de la relation intentionnelle et ne s'atteint que suite à un travail patient et rigoureux. Elle vise à produire des « concepts morphologiques » c'est-à-dire des concepts capables de restituer les objets qui apparaissent à la conscience, entendue comme un flux. Partant de l'idée d'une connaissance conjointe du monde et de la conscience, c'est en s'enfonçant dans le mouvement de cette dernière qu'il faut trouver des modes de restitution adaptés. C'est en ce sens que Husserl donne à la description une place fondamentale, jusqu'à requalifier toute une partie de sa recherche de « phénoménologie descriptive ».<sup>879</sup>

Chez Deligny, à l'inverse, la description se présente comme un examen de surface, une recherche dans le langage pour déjouer ses adhérences spontanées et retrouver la présence immédiate, presque sensible – en tout cas son écriture est largement polarisée par la sensibilité – du réel. La visée n'est pas la même, si Husserl cherche une science, ce n'est pas le cas de Deligny. Reste que l'on peut se demander quel type de connaissance son écriture vise à atteindre, voire à produire.

Décrire le réel en faisant déjouer le langage et l'attitude spontanée de « l'homme-que-nous-sommes » n'est ni évident ni facile, et chez Deligny cette tentative, qui se joue au cœur même de son écriture semble largement aporétique. Non pas pour des raisons intellectuelles, parce que cela demande une activité particulière de l'intellect comme chez Husserl, mais plutôt pour des raisons anthropologiques – parce que notre nature sociale a presque définitivement supplanté notre nature animale. Husserl travaille au cœur de la conscience, en appliquant tout son intellect à trouver des relations eidétiques pures, capables de lui livrer immédiatement le monde des phénomènes. Deligny travaille au plus loin de la conscience, en utilisant son outil le plus propre – le langage – pour la mettre en défaut et permettre de révéler le monde de phénomènes dans lequel évolue l'individu. Sur le fond, si la description phénoménologique a besoin de devenir transcendante pour renouer avec les phénomènes, la description délinéenne entend rester pleinement et parfaitement matérialiste. Si

---

<sup>878</sup>Voir notamment, B. Bégout, *Zéropolis*, Paris, Allia, 2002 ; *Lieu commun*, Paris, Allia, 2003.

<sup>879</sup>E. Husserl, *Idées directrices*, ouvr. cité, pp. 238-241.

Husserl entend faire œuvre de science, Deligny place sa recherche sur un plan anthropologique.

Il faut noter pour finir que la description est une méthode d'examen voire une manière de considérer le rapport au monde que l'on trouve chez plusieurs philosophes d'importance dans les années trente. Qu'il s'agisse de Husserl ou de Wittgenstein, et alors qu'elle est thématisée de manière différente, la description prend une importance dans leurs entreprises philosophiques respectives. L'un et l'autre, comme d'autres auteurs de cette période, entendent produire une philosophie descriptive, capable de revenir aux phénomènes les plus ordinaires pour les saisir et en faire le matériau premier de la philosophie<sup>880</sup>.

Chez Wittgenstein, comme chez Peirce, c'est aux concepts les plus ordinaires que doit s'attacher la philosophie. La recherche grammaticale qu'il envisage, s'applique alors au langage ordinaire, par les moyens du langage ordinaire, à la différence du projet husserlien qui entend produire des descriptions phénoménologiques. Sans aller plus avant dans l'examen de ces différentes tentatives philosophiques – et dans leurs utilisations respectives de la description, ce qui déborderait trop largement ce dont il est question ici – il importe de garder à l'esprit que la description, aussi peu et mal thématisée soit-elle par les uns et les autres, se retrouve clairement au centre de bien des entreprises philosophiques de l'époque, comme l'écrit Christiane Chauviré :

*Aussi bien Peirce et Dewey que Wittgenstein semblent à la recherche d'une pierre philosophale, la philosophie descriptive, mais sans préciser en quoi elle consiste exactement, sauf à dire qu'elle s'applique à restituer un ordinaire auquel on est devenu aveugle; mais pour cela il faut se débarrasser de préjugés qui oblitèrent notre vision de ce qui est « constamment sous nos yeux », et par ailleurs la description mène, chez Peirce et Dewey, à une autre forme d'achèvement philosophique. Peut-être le mot d'ordre de la philosophie descriptive est-il à prendre négativement, comme s'il intervenait pour nous détourner du monde idéal, de la métaphysique, ou d'une philosophie fondationniste. C'est aussi ce que vise le thème de la réappropriation de l'ordinaire par la philosophie, auquel cas il faudrait rajouter Austin à Emerson et Wittgenstein, comme le fait Cavell. Vouloir décrire, c'est refuser les « châteaux de cartes » de la métaphysique, incriminés par*

---

<sup>880</sup> Sur la récurrence de l'idée de philosophie descriptive dans la première partie du XX<sup>e</sup> siècle, voir les hypothèses de C. Chauviré : « Nous soupçonnons que le mot d'ordre de la philosophie descriptive reflète en partie un lieu commun de l'époque, plus ou moins issu, selon nous, du pragmatisme, et pas seulement de l'école de Brentano, même si ces thèmes, magistralement orchestrés dans les *Recherches philosophiques*, sont peut-être plus marquants quand ils apparaissent sous la plume de Wittgenstein que sous celle de Dewey, auteur qui reste à découvrir », C. Chauviré, « La philosophie comme description de l'ordinaire chez Peirce et chez Wittgenstein », *Archives de philosophie*, n°73, 2010, pp. 81-91.

*Wittgenstein, jeter au loin les livres comme Emerson, retourner aux choses mêmes comme Husserl.*<sup>881</sup>

S'il est bien évident que Deligny n'est pas au fait de ces différentes tentatives philosophiques, on peut tirer quelques enseignements sur sa propre posture et sur l'usage de la description dans son travail. Lecteur de survol, il entend bien « jeter au loin les livres » comme le ferait Emerson. Attaché au détail et aux comportements réels qu'il a sous les yeux, son écriture vise moins à fonder une méthode pédagogique qu'à faire voir la diversité des comportements qu'il a sous les yeux. Son propos entend moins expliquer que donner à voir, et ce faisant il ne cherche plus à mettre en ordre le divers des situations qui se présentent à lui en les classant en autant de cas répondant aux différentes nosologies de l'époque, mais il essaie de « restituer un ordinaire auquel on est devenu aveugle ». Si les histoires d'enfants qu'il relate dans les *Vagabonds efficaces* par exemple peuvent sembler extraordinaire au lecteur peu habitué, il n'empêche que Deligny les restitue dans une banalité qui en devient parfaitement surprenante.

*T... a transformé en radeau le couvercle bombé de la malle arrière de l'auto abandonnée sous le hangar.*

*Il s'est fait glisser au milieu du bassin-marécage. Il passera là toute la journée et les suivantes, couché en rond, solitaire, disparu.*

*Sans marécage et sans tôle creuse, T. serait-il jamais arrivé à se « dessiner » à mes yeux tel qu'il se ressent ?*<sup>882</sup>

Sans en chercher de conclusion ni d'explication psycho-pédagogique, il les restitue au plus ras des événements et le travail sur le langage vise davantage à interpeller le lecteur qu'à examiner ce qui est en jeu. Autrement dit, l'écriture de Deligny semble constamment jouer sur un double plan : restituer l'événement de la manière la plus simple, et élaborer une langue propre pour déjouer les « préjugés qui oblitèrent notre vision ». Restitution de l'événement et détournement des habitudes de pensée du lecteur vont de pair dans une écriture sans cesse travaillée où la provocation et la vulgarité expriment tout à la fois la révolte contre l'idéologie dominante et les structures sociales qui en découlent, que contre le langage qui la véhicule et l'installe paisiblement dans les esprits, fussent-ils les plus charitables. Point central et différence majeure avec les auteurs précédemment cités, chez Deligny, l'écriture est de part en part politique et la description ne peut en faire l'économie. La connaissance qu'elle produit tout comme le rapport au monde qu'elle permet ne sont pas une fin en eux-mêmes, ils entendent produire des changements réels dans l'existence des enfants avec lesquels il travaille, ne serait-ce qu'en influant directement sur les représentations et la manière d'agir de ses propres lecteurs. En donnant à voir, le plus immédiatement possible, la réalité sociale, c'est l'action que vise Deligny,

---

<sup>881</sup>*Ibid.*, p. 90.

<sup>882</sup>F. Deligny, *Les vagabonds efficaces* (1947), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 193.

l'action collective sur cette réalité, autrement dit une authentique politique.

*Il en arrive toujours ... il en part.*

*La plupart d'entre eux sont des vagabonds qui pour échapper à la privation de liberté du travail quotidien se retrouvent entre deux gendarmes, entre les murs d'une cellule.*

*Puérils amateurs d'absolu bien plus que les juges ne sont capables de le concevoir.*

*Vagabonds tenaces dont la braguette boursouflée est souvent tachée de sperme sec, en bavure, et qui vont, pas gênés du tout de cette moisissure apparente, mangeurs de betteraves, vivants au point qu'aucune assistante sociale n'en pourrait supporter la graine dans le ventre, vagabonds inefficaces, petit peuple de solitaires, les uns déchets d'hommes incontestablement et les autres espoirs d'un monde qui risque toujours de crever de docilité comme certains cochons dans leur graisse et certains hommes dans leur lit.<sup>883</sup>*

---

<sup>883</sup>*Ibid.*, pp. 179-180.

## 4. LA PLACE DE L'ÉVÉNEMENT

### 4.1. RETROSPECTION VS INTROSPECTION

Dans les textes de Deligny la narration est rarement linéaire. Convoquée le plus souvent, pour apporter de morceaux d'histoires disparates que retiennent ensemble l'écriture et l'idée que poursuit Deligny, elle prend souvent une forme minimale, celle d'un exposé descriptif de quelque chose d'arrivé, d'advenu, au sens premier, d'un événement.

Deligny ne dessine pas de grandes fresques littéraires, même lorsqu'il envisage un roman et ses suites, qu'il s'agisse d'*Adrien Lomme* ou de *La septième face du dé*, sur les suites desquels il a travaillé, l'ouvrage est plus proche d'une série d'événements traversés par les personnages que d'une aventure continue dans laquelle ils prennent place. Pas plus qu'il n'organise sa pratique avec les enfants autour de leur intériorité, il n'organise ses récits autour des évolutions psychiques de leurs personnages. De la vie au roman, c'est une même manière d'écrire qu'il imprime à ses différents ouvrages, et de la même manière que l'individu ne suit pas une vie au déroulé linéaire – une existence ramenée à sa seule chrono-logie – mais doit faire face à des aléas, des imprévus, des occasions, des accidents, le personnage a à faire de même dans le récit.

Imprévu, occasionnel, accidentel, ce sont trois manières de parler de ce qui peut leur arriver, de ce qui advient aux individus comme aux personnages, autrement dit de les confronter aux événements. *Ex-venire*, ce qui advient, l'événement est ce qui vient au jour dans l'existence de l'individu et vient modifier le cours de son existence. Qu'il s'agisse d'une naissance, d'un décès, d'une rencontre ou d'une découverte, l'événement influe sur la vie de l'individu. S'il n'est pas sans cause, il porte tout de même la marque de l'accident. Pour que César franchisse le Rubicon il faut bien que les négociations avec le Sénat et le parti de Pompée échouent, qu'il soit un chef militaire et que son influence sur ses hommes soit réelle. Il n'empêche que même si toutes ces raisons existent, rien ne permet de les déterminer totalement, encore moins avant que l'événement ne se produise. Si l'histoire se déroule, l'événement se produit, il advient et ne peut s'examiner qu'à partir de ce moment. Autrement dit, c'est toujours après-coup qu'il s'envisage, que l'on peut se pencher dessus pour en examiner les causes et les effets, les raisons et les conséquences<sup>884</sup>.

Dans la pensée de Deligny l'événement est décisif, et dans son écriture c'est cette notion d'après-

---

<sup>884</sup>Sur ce rapport entre l'événement, la coïncidence et la manière de les ressaisir après coup, le romancier E. De Luca en donne une formulation très juste pour illustrer ce dont il s'agit ici : « Impossible c'est la définition d'un événement jusqu'au moment où il se produit. Vous aurez beau mettre tous les héros que vous voulez, la statistique et vous ne pouvez nier les coïncidences. Elles existent en dépit de la quantité des zéros. Quantité de découvertes en ont été la conséquence, et aussi quantité de désastres. Une personne passe sur un pont au moment où il s'écroule. Tant d'autres y sont passées juste avant. Les coïncidences sont une constante, elles n'ont rien de rare. », E. de Luca, *Impossible*, Paris, Gallimard, 2020, p. 42.

coup qui est importante. Elle l'engage dans un travail au présent de plus en plus occupé à se retourner sur le passé, à en scruter les circonstances, à essayer de les circonscrire, de les transcrire à tout le moins, pour essayer de rendre un peu plus intelligible non seulement l'événement advenu, mais son influence sur le devenir de l'individu. C'est déjà de cette manière qu'il envisage son travail d'écrivain dès la dédicace de *Pavillon III* lorsqu'il écrit :

*Quelques mois après les avoir quittés, j'ai eu envie de les décrire, comme on parle à sa femme des amis du collègue ou du régiment ; si on ment un peu c'est pour être plus vrai.*<sup>885</sup>

L'écriture est pour Deligny un après-coup, un retour sur ce qui s'est passé, qu'il s'agisse de « quelques mois après » comme dans son premier ouvrage ou de plusieurs dizaines d'années auparavant comme lorsqu'il revient dans *L'enfant de citadelle* sur sa propre enfance et le « 7 Novembre de cette année-là », jour de son anniversaire. Elle lie un double questionnement, à la fois sur le temps et sur la véracité. Est-il possible de remonter le temps par l'écriture, et qu'est-ce que l'on peut produire de la sorte ? Peut-on ramener l'événement par l'écriture, l'exhumer de manière plus ou moins fidèle, ou faut-il se résoudre à ce « si on ment un peu c'est pour être plus vrai » ?

Ces deux questions, qui se posent à son lecteur, se nouent autour d'une question quant à son écriture, avec laquelle il semble se battre de plus en plus sérieusement au fil du temps et que l'on pourrait résumer aisément de la sorte : comment écrire l'événement ?

Si Deligny raconte des histoires, la plupart ne suivent pas une trame linéaire ou chronologique, elles ne sont que des articulations d'événements entre lesquels Deligny ne prend pas la peine de tisser des liens. Le seul lien qui existe entre ce qui est arrivé à Jean Georges René Teck et Roger Luce est leur internement à l'asile, mais leurs histoires n'ont aucun rapport entre elles, à tel point que *Pavillon III*, donne l'impression d'être construit comme un recueil de nouvelles, juxtaposées, qui dessinent le kaléidoscope des courtes existences échouées dans cet aile de l'asile. Dans *Les vagabonds efficaces*, lorsque l'on dépasse la description du COT et des moniteurs choisis pour y travailler, Deligny nous fait entrer dans une petite accumulation d'événements qui y ont eu lieu en un an. Chacun d'entre eux engage des enfants et des adultes différents, et ils ne semblent pas avoir plus de liens entre eux que le fait d'être advenus dans un temps et dans un lieu donné, pendant l'année écoulée dans une vaste propriété des alentours de Lille réquisitionnée pour accueillir temporairement des enfants en marge. De la même manière, la myriade de récits qui composent les textes de Deligny semble servir le plus souvent à décrire des événements, des morceaux d'histoire extraits, détachables, isolables et, de la sorte, plus susceptibles d'être facilement appropriés par le lecteur comme le sont les aphorismes de *Graine de crapule*. Les histoires qu'il raconte n'ont pas de fin propre, elles n'ont pas une morale mais cinq ou six, et chaque événement ainsi raconté devient utilisable pour lui-même, à diverses fins,

---

<sup>885</sup>F. Deligny, *Pavillon III*, (1944), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 52.



comme ces récits-galets sur lesquels Deligny revient dans *Le croire et le craindre*<sup>886</sup>. L'événement ne vaut alors pas tant pour lui-même que pour l'individu qui l'utilise, à commencer par celui qui a pour fonction de le restituer, au présent, par l'écriture.

*Le dictionnaire dit de l'événement que c'est ce qui arrive ; je dirais plutôt que l'événement est ce qui laisse traces dans cette étrange mémoire.*<sup>887</sup>

L'événement n'est pas que ce qui arrive, il a d'emblée un lien avec le temps, avec la manière dont il se dépose dans le temps. Il se tient, d'une manière ou d'une autre, dans la mémoire. Mais la mémoire n'est-elle pas cette trace qui maintient la conscience dans le temps ? Une manière dont le sujet peut garantir sa propre identité dans le devenir d'une temporalité qui procède jour après jour à sa destruction ? Autrement dit, la mémoire où se dépose l'événement n'est-elle pas ce qui dépend en premier de ce sujet que Deligny s'acharne à esquiver à longueur de page ?

Chercher l'événement, comme il le fait au fil du temps de manière de plus en plus affichée, n'est-ce pas fouiller cette mémoire et revenir sur le passé du sujet, autrement dit adopter le principe et la méthode de la psychanalyse ? À rebours de tout ce qu'il clame haut et fort contre « les dégoulinures de la psychanalyse<sup>888</sup> », Deligny ne serait-il pas pris la main dans le sac en train de faire la même chose, une sorte de psychanalyse à bon marché, par le crayon et la feuille, en cherchant obstinément à exhumer ce passé refoulé dans les limbes de sa mémoire par la conscience ?

Pour répondre, notons tout d'abord qu'en revenant sur son passé, Deligny ne cherche pas à retrouver avant tout des événements traumatiques. S'il a l'événement en ligne de mire, le trauma et la possibilité d'en soigner les névroses qui en découlent ne l'intéressent en rien. Deligny ne compte pas se soigner de quelque manière que ce soit, pas plus qu'il n'entendait soigner ou guérir les enfants avec lesquels il a travaillé et vécu. Alors que dans la psychanalyse le retour sur le passé vise à éclairer et permettre de corriger un présent souffrant, chez Deligny ce n'est pas le cas, l'événement vaut pour lui-même.

Le trajet qu'il entend opérer est lui aussi différent, il ne part pas d'un présent pour aller se replonger dans un passé, mais il cherche à partir de l'événement lui-même. C'est-à-dire qu'il tente de chercher au cœur de l'événement les circonstances qui ont pu le caractériser pour voir ensuite comment il se répercute et influence la suite du parcours de l'individu. Autrement dit, lorsqu'il cherche à s'asseoir sur l'événement pour en comprendre les « ricochets », c'est un passé qu'il s'agit de décrire, non pas d'expliquer à partir de ce qu'il en reste au présent. Si Deligny fait appel à la mémoire, ce n'est donc pas exactement à la mémoire du sujet pensant qui ordonne chronologiquement les éléments. Il s'agit d'une « étrange mémoire » presque matérielle, sur laquelle l'événement laisse des « traces ».

L'événement se comprend en regard de la mémoire, plus précisément de ces deux mémoires qui sont

---

<sup>886</sup>F. Deligny, *Le croire et le craindre*, (1978), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1114.

<sup>887</sup>F. Deligny, « D'un infinitif à l'autre », (1981), IMEC, Fonds Deligny, DGN5/3, p. 17.

<sup>888</sup>F. Deligny, Lettre à J. Allaire du 23 Mars 1992, *Correspondance des Cévennes, 1968-1996*, ouvr. cité, p. 1254.

le sous-titre d'un ouvrage qui faisait partie de la trilogie « Lointain prochain » du milieu des années quatre-vingt. Dans *Lointain prochain, les deux mémoires*, il revient sur ce travail d'écriture qu'il décrit comme un travail de retour sur son propre parcours afin de saisir les événements qui l'ont amené jusqu'à ce présent déterminé, c'est-à-dire jusqu'au développement de la tentative au sein de laquelle il vit, dans les Cévennes, auprès des enfants autistes mutiques. C'est en regard de cette position dans le temps et dans l'espace qu'est la tentative, que l'événement peut être utile et qu'il convient d'utiliser la mémoire susceptible de permettre de la restituer.

*En cette échoppe-ci où je me retrouve un jour après l'autre, peu après sept heures, le matin, je peux me dire que je suis arrivé au bout de mes peines. Je me le dis. Et il ne me reste plus qu'à m'en retourner non point pour retrouver mes traces, mais pour glaner des événements qui m'ont frappé sans que je sache, sur l'instant, d'où vient le coup. Restent les empreintes dans ce qu'il me faut bien appeler ma mémoire bien que le mot ne m'aillent guère.<sup>889</sup>*

Dans les premières lignes de ce texte, Deligny part de ce qu'est son travail de tous les jours dans les Cévennes, de la fonction qui est la sienne dans le réseau d'aires de séjour. Levé tôt, il passe ses matinées à écrire, « arrivé au bout de ses peines » parce que probablement arrivé à un mode d'existence susceptible de faire coïncider l'ensemble de ses idées : écrire, lire, s'occuper des enfants arrivés là, vivre en retrait des injonctions institutionnelles et d'une certaine manière, des soubresauts du monde.

Le Deligny des Cévennes n'est pas le même que celui de la Grande Cordée, il n'a pas à s'agiter pour faire connaître son travail, à chercher de nouvelles façons de travailler avec les enfants en marge, ce qui pouvait encore constituer le cœur des innovations sociales en jeu à l'époque de l'après-guerre. À partir des années soixante-dix, son nom est connu, son travail également, il s'agit au contraire de protéger le second du premier, autrement dit de défendre la position acquise dans les Cévennes de la manière dont son nom et son renom peuvent être compris et, le plus souvent, interprétés. C'est de cette position que part le travail sur l'événement, et plus globalement c'est à partir du présent de l'écriture que débute la recherche à son propos. Autrement dit, il ne s'agit pas de se retourner en arrière pour rédiger ses mémoires, ni de faire le bilan d'un nombre quelconque d'années et de tentatives, mais de défendre ce qui se joue ici et maintenant, en tentant d'en saisir si ce n'est les racines, à tout le moins les prodromes.

Se retourner sur son passé ce n'est pas faire le chemin à l'envers pour récupérer ce qui a priori l'aurait déterminé, au contraire c'est saisir après coup, une fois le parcours réalisé, ce qui l'a mis en mouvement. La recherche ainsi comprise n'a rien de systématique parce que rien dans le cours des événements ne l'est, il ne s'agit pas de remonter, de déduire, mais bien de se retourner et de « glaner »

---

<sup>889</sup>F. Deligny, *Lointain prochain, les deux mémoires*, Paris, Fario, 2005, p. 18.

des événements. La pensée de Deligny ne remonte pas en ligne droite d'un comportement à un événement, elle avance tout en conservant un œil dans le rétroviseur, elle cherche à trouver çà et là – peut-être parfois au petit bonheur la chance – ce qui dans le passé permet d'assurer une position présente. « Glaner » c'est ramasser ce qui est tombé à terre, ce qui peut sembler n'être ni utile ni nécessaire, comme le faisaient les enfants ou les pauvres une fois que les champs étaient moissonnés par leurs propriétaires, ramassant ce qui pouvait rester et qu'ils pouvaient encore utiliser pour leur propre compte.

La position des Cévennes n'est pas la même que celle de la Grande Cordée, mais il est frappant de voir que dans la correspondance avec Irène Lézine, Deligny développe déjà cette métaphore du glaneur pour expliciter sa manière de faire, cette fois-ci face à la pédagogie scientifique et triomphante de Makarenko telle qu'elle est présentée, par Lézine justement. Pour préciser ce qu'il en est de son propre travail, il invente une suite à la fin du *Poème pédagogique*, qui se clôt sur la grande fête de la moisson, et où Makarenko insiste sur la vigueur de la colonie qui récolte les fruits de son dur travail de l'année au cours d'une grande fête où s'affichent la vigueur des corps et la santé des esprits. Pour situer un peu mieux son travail par rapport à celui de Makarenko voilà ce qu'écrit Deligny :

*Tu te souviens de la fête de la moisson qui termine le Poème pédagogique ? La moisson faite, la fête passée, le glaneur retrouve des faits qui, dans la hâte et l'enthousiasme ont été laissés là. Le glaneur va à pied, sans fanfare, aussi content de trouver un épi que les autres ne l'ont été de remplir un char.<sup>890</sup>*

Sans chercher à toute force une cohérence dans les idées de Deligny, il faut constater qu'on retrouve à trente ans de distance cette même thématique pour caractériser son travail, qu'il s'agisse de son travail d'écriture ou de son travail d'éducateur.

En apparence assez humble, effacé, le travail de Deligny ne se présente pas comme une recherche de grandes théories ni de grands résultats, elle ne s'organise pas d'après le plan réglé d'une science ou d'une théorie. Glaner des faits et des événements, c'est s'intéresser à ce qui passe le plus souvent inaperçu, ce qui la plupart du temps ne mérite pas d'être vu, ce qui ne constitue pas en lui-même un bien grand gain. C'est à cette petitesse et à cette marginalité que s'intéresse et que s'attache le travail de Deligny. C'est également cette manière de faire et de penser qu'il défend. Là où les faucheurs makarenkistes, par leurs gestes amples et presque mécaniques s'exercent à faucher la majeure partie des épis en avançant de conserve, de manière régulière et progressive tout au long du champ, le glaneur le parcourt au petit bonheur la chance, sans plus de méthode que de certitude, confiant au hasard les résultats de ce qui paraîtrait presque une sorte de vagabondage.

De manière parallèle, dans cette étrange matière qu'est la mémoire, Deligny effectue des sondes, il cherche sans plan prédéterminé, tâtonne, surpris le plus souvent autant parce qu'il trouve que par ce

---

<sup>890</sup>F. Deligny, Lettre à I. Lézine, 12 Juillet 1956, fonds privé.

qu'il comptait découvrir. Sans association libre ni déterminisme historique, les événements « m'ont frappé sans que je sache, sur l'instant, d'où venait le coup » et il ne s'agit pas de leur en faire rendre raison. Il s'agit de retrouver, patiemment et de manière toujours précaire, les caractéristiques de ces événements qui leur ont permis de faire empreinte, autrement dit d'avoir une efficace concrète sur son parcours. Il s'agit de circonscrire autant que possible des circonstances qui ne se laissent jamais totalement réduire à des déterminations. C'est le travail de l'écriture – de cette écriture que nous avons qualifiée de descriptive – de faire le choix des éléments les plus susceptibles de fournir un éclairage, si ce n'est un certain type de connaissance.

En effet, si ce retour sur l'événement ne se veut ni une méthode proprement scientifique, ni une introspection savamment agencée, il n'en reste pas moins qu'elle possède une fonction dans l'écriture de Deligny. L'âge et le retrait aidant, peut-être l'écriture lui sert-elle de dérivatif, mais s'il cherche quelque chose en écrivant c'est non seulement à défendre la tentative en cours, mais également à produire et à partager une certaine forme de connaissance. Ses écrits ne sont pas que ceux d'un écrivain, dramaturge, scénariste ou romancier qui n'aurait pour finalité que le plaisir esthétique du lecteur. Deligny entend faire avancer ce qu'il sait et le faire partager. S'il cherche à comprendre, ce n'est pas à comprendre ce qui est arrivé, mais à comprendre ce que l'on peut en tirer.

Il serait bien erroné de cantonner sa recherche à son seul aspect esthétique, et si l'on veut prendre au sérieux cette idée que son écriture et sa pratique ont partie liée, il faut au contraire chercher à voir ce qu'il entend *faire* à travers son écriture, et notamment dans cette recherche de l'événement. Qu'il s'agisse des aventures de Jean Georges René Teck dans *Pavillon III* ou de celles d'Isabelle et Anne dans *Les détours de l'agir*<sup>891</sup>, les événements que Deligny relate ne sont pas que des enluminures décoratives, elles n'ont pas pour fonction d'émailler son discours en y apportant de jolies images et autres vignettes cliniques. Sa recherche lente, patiente, autour de l'événement entend non seulement produire une connaissance mais également la transmettre, car cette connaissance est une connaissance pratique, une pratique pensée des choses autrement appelée son expérience.

Le retour sur l'événement s'entend alors moins sur le modèle de l'introspection que sur celui de la rétrodiction telle que l'expose Paul Veyne lorsqu'il tente de décrire le travail de l'historien. En cherchant à examiner les événements, l'historien fait retour sur les conditions de leur advenue, sur les circonstances qui les ont permis. Il ne cherche pas à déterminer ce qui pourra arriver étant considéré tout un ensemble de conditions – ce que font les sciences exactes basées sur le modèle de la *prédiction* – mais il essaie de trouver quelles sont les explications probables d'un événement advenu. Autrement dit il a davantage affaire à des hypothèses et à leur probabilité, et il tente pour les assurer de faire une synthèse des éléments dont il dispose après coup. C'est cet aspect de son travail qui est le plus important, cette synthèse dont force est de constater qu'elle reste toujours incomplète,

---

<sup>891</sup>F. Deligny, *Les détours de l'agir*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1251.

provisoire, puisque jamais la totalité des circonstances relatives à un événement ne peut être connue. Cette synthèse prend l'aspect d'une sorte de « remplissage » au sens où c'est l'historien lui-même qui comble les interstices entre les différents éléments qu'il assemble pour produire une explication de l'événement.

*La synthèse historique n'est pas autre chose que cette opération de remplissage ; nous l'appellerons rétrodiction, en empruntant le mot à cette théorie de la connaissance lacunaire qu'est la théorie des probabilités. Il y a prédiction quand on considère un événement comme à venir : combien ai-je ou avais-je de chances d'avoir un carré d'as au poker ? Les problèmes de rétrodiction sont au contraire des problèmes de probabilité des causes ou, pour mieux dire, de probabilité des hypothèses : un événement étant déjà arrivé, quelle en est l'explication ?<sup>892</sup>*

Si l'on en revient à la description délinéenne de l'événement, on s'aperçoit alors que le travail de Deligny est plus proche de la rétrodiction pensée par Paul Veyne que de l'expérimentation défendue par Zola. Il ne s'agit pas tant de mettre des éléments en place pour observer le fonctionnement des lois de la nature sur le comportement humain, mais bien de penser un schéma inverse, dans lequel il s'agit de revenir en arrière, sur l'événement lui-même, afin de délimiter une partie des circonstances qui ont été les siennes pour lui donner une forme d'intelligibilité.

L'écriture est moins proche des sciences de la nature que des sciences de l'homme et elle montre son caractère sans cesse incomplet, sans cesse recommencé. S'il en va d'une forme de probabilité dans cette recherche sur l'événement, elle est semblable à celle qui prévaut dans le jeu de 421 qu'affectionne particulièrement Deligny. Les différentes combinaisons de chiffres possibles sont limitées, elles possèdent chacune une probabilité mais leur advenue, leur récurrence, résiste malgré tout à la détermination, il reste une part d'inexplicable. C'est que l'événement ne peut jamais totalement être cerné, ses circonstances fuient à ce regard qui revient sur elles et cherche à les glaner au milieu de tous les éléments qui jonchent la mémoire. C'est peut-être là une manière de comprendre pourquoi beaucoup de travaux inédits de Deligny ont été plusieurs fois recommencés et pourquoi son dernier grand travail, *L'enfant de citadelle*, est resté inachevé après avoir été recommencé plusieurs dizaines de fois, presque à l'identique mais jamais exactement.

Si les circonstances au sein desquelles l'événement prend naissance sont potentiellement infinies, peut-on en tirer quelque connaissance que ce soit ? N'y a-t-il pas une aporie constitutive de l'écriture même de Deligny ?

À cette question on pourrait répondre à la fois par l'affirmative et par la négative. Par l'affirmative parce que bon nombre des textes de Deligny, et de plus en plus au fil du temps, ne sont pas publiés, ni même proposés à la publication. Les archives des Cévennes, déposées à l'IMEC, regorgent de

---

<sup>892</sup> P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 1971, pp. 194-195.

textes plusieurs fois repris, remaniés, réécrits dès la première ligne, pour finalement être abandonnés après deux, dix ou quarante pages. L'écriture est un travail sans cesse recommencé et parfois elle s'engloutit dans l'événement qu'elle entend restituer. Il n'y a qu'à voir les différentes versions de *L'enfant de citadelle* qui reprennent et réécrivent sans cesse la suite de cette première phrase : « Le 7 Novembre de cette année-là, le soleil ne s'est pas levé sur les Flandres ». Le manuscrit est imposant et le nombre de manières dont Deligny décrit cette matinée est vertigineux, sans qu'aucune de ces versions ne semble le satisfaire, comme si leur accumulation les rendait d'autant plus incapables de rendre compte de cet événement.

Mais on peut tout aussi bien répondre par la négative et affirmer que l'écriture de Deligny – et le nombre de ses ouvrages publiés ne peut que venir le prouver – produit et partage avant toute chose un mode de connaissance particulier, celui qui est tiré de la pratique, autrement dit une expérience. Tout se passe alors comme si en s'attaquant à l'événement par le récit et la description, Deligny cherchait à circonscrire les éléments importants et nécessaires pour mettre au jour une connaissance. Si le nombre des circonstances dans lesquelles advient un événement est potentiellement infini, l'écriture repose sur un choix après-coup et sa restitution dans une langue bien précise, de celles qui lui apparaissent les plus importantes. L'événement n'est pas une prétendue pierre philosophale à laquelle il faudrait accéder mais bien un objet dont la restitution par le langage engage et produit une connaissance. Elle engage la connaissance que Deligny a accumulé au fil des ans, et elle produit une connaissance qu'il entend transmettre à son lecteur, qu'à l'instar du travailleur social il entend bien « épauler<sup>893</sup> ».

Pour ce faire, il s'agit de s'appuyer lui-même sur ce qu'il a vécu, autrement dit sur le récit des événements qui ont pu avoir une influence sur son propre parcours. Le retour sur son passé vise alors le partage et c'est en s'appuyant sur son propre trajet qu'il entend dessiner des perspectives communes. Son travail d'écriture vise le commun plus que l'introspection, il n'entend pas donner une méthode mais plutôt une manière de faire, autrement dit ce que la pratique a progressivement déposé en lui comme connaissance, sa propre expérience. Là encore, on peut alors rapprocher sa posture de celle de l'historien pour Paul Veyne :

*Mais si les inférences ne vont pas jusqu'à l'infini, elles vont du moins très loin. Jusqu'à tisser dans la tête de chaque historien une petite philosophie de l'histoire personnelle, une expérience professionnelle, en vertu de laquelle il attribue tel ou tel poids aux causes*

---

<sup>893</sup>« Mon projet de t'épauler n'est pas de te rompre l'épaule ni de te prendre pour un fusil. Mais puis-je t'offrir de puiser dans mon propre travail comme je te recommande d'aller le faire dans le Petit Robert ?

Je ne suis pas alphabétique ; rien n'est rangé dans mes propos.

Et le fait est que pour t'épauler, il me faut trouver appui moi-même et, te racontant tant bien que mal sur quoi je prends appui, il peut se faire que cet appui se prête à être commun, comme on le dirait d'un puits qui serait communal. », F. Deligny, *Lettres à un travailleur social*, (1984), ouvr. cité, p. 59.

*économiques ou au besoin religieux, songe ou ne songe pas à telle ou telle hypothèse rétrodictive. C'est cette expérience (au sens où l'on parle de l'expérience d'un clinicien ou d'un confesseur) que l'on prend pour la fameuse "méthode" de l'histoire.*<sup>894</sup>

Alors que Paul Veyne rapproche volontiers l'activité « rétrodictive » de l'historien de celle « d'un clinicien ou d'un confesseur », la manière dont Deligny travaille l'événement par l'écriture y fait tout autant penser. Si elle est en partie une quête infinie, sa restitution vise avant tout à produire et à partager une connaissance pratique, une connaissance tirée directement du contact avec les événements. Dans cette optique, l'utilisation massive du récit et de la description n'est pas anodine, au contraire elle est stratégique, c'est elle qui lui permet à la fois d'éviter l'écueil d'une fossilisation des connaissances dans un langage formalisé et systématisé – les « grande symphonies pédagogiques » dont il fait le reproche à Makarenko et d'autres – et celui du témoignage ou de la seule littérature. Écrire est affaire trop sérieuse pour que les récits ne servent qu'à divertir le lecteur ou à exhumer l'intériorité de l'auteur, c'est une véritable recherche articulée à l'événement autour duquel s'agglomère une connaissance véritable, pratique et sans cesse en mouvement, l'expérience.

#### 4.2. MEMOIRE, EVENEMENT, ECRITURE : HASARD ET CONTINGENCE

Il s'agit de glaner dans cet étrange matériau indocile qu'est la mémoire, de quoi fournir un type de connaissance particulier, déposé, travaillé et né au fil des ans, l'expérience. Dans cette recherche particulière, les éléments sont disparates, le glaneur retrouve souvent de manière fortuite ce qui peut l'intéresser dans ce champ inégal qu'est la mémoire. Deligny y revient, au début des années quatre-vingt :

*Cinquante ans d'asiles. Tout ce que j'ai glané, je ne l'ai pas mis dans des caisses. Tout ce que j'ai pu écrire a été publié sur-le-champ. Ne me reste guère que ma mémoire, et encore est-elle capricieuse, ruminant certains détails, s'entêtant sur ce qu'elle prend pour des trouvailles et laissant dans l'oubli l'Histoire à laquelle, elle et moi, nous avons été mêlés. Je me distingue d'elle ; elle m'accompagne, mais elle est plutôt souvenir que mémoire, souvenir résonnant comme un infinitif qui glane et trame à son propre compte des motifs qui ne me regardent pas ; si je les regarde, ils m'échappent.*<sup>895</sup>

Ce qui est intéressant dans ce texte c'est que revient cette l'attention au détail, au particulier. Examiner l'événement ce n'est pas chercher des causes à majuscule et des déterminismes, c'est s'attacher au détail, fût-il insignifiant, y compris s'il peut amener à un cul-de-sac. Deligny différencie les histoires de l'histoire à majuscule, les grandes causes des grands événements, parce qu'il refuse la

---

<sup>894</sup> *Ibid.*, pp. 208-209

<sup>895</sup> F. Deligny, « Au détour d'asile – Le chiendent n'est pas la peste », (1982), IMEC, Fonds Deligny, DGN 8/5, p. 2.

détermination, qu'elle soit psychologique, sociale ou historique. L'histoire n'est pas un matériau extérieur à l'homme, elle se développe en lui comme il se développe à travers elle, les deux sont « mêlés » et il n'est au final pas bien utile de l'examiner en dehors de l'individu pour ériger en totem des modes d'explication univoques, qu'il s'agisse de lutte des classes, d'hérédité du caractère ou de déterminations sociales.

*Sur ce point, j'en suis toujours là. Les ressorts d'une société sont tellement hors de ma portée que je m'en suis toujours tenu à tenter de m'apercevoir des événements les plus proches et donc on pourrait penser qu'ils n'ont que peu de portée et, pour la plupart, qu'ils n'en ont aucune.<sup>896</sup>*

Si Deligny se méfie de toutes les manières de déterminer l'événement, il prend à chaque fois un grand soin à le restituer dans ce qu'il a de plus singulier, dans le moindre de ses détails. Ses récits sont autant de petites touches qui entendent dessiner ce qui est advenu, sans chercher à en faire disparaître la singularité sous des principes explicatifs généraux. L'hérédité n'est pas suffisante pour expliquer le comportement d'un enfant en marge, pas plus que la lutte des classes ne suffit à expliquer le mouvement de l'histoire dans lequel sont pris les hommes. Janmari ne peut être réduit aux explications que le neuropsychiatre infantile peut donner de son comportement, c'est même contre celui-ci que se tisse peu à peu le réseau des Cévennes, pour faire échapper les enfants à cette détermination institutionnelle, médicale, autrement dit au diagnostic et à l'enfermement en asile ou en centre *ad hoc* qui en est le corollaire.

Il en va de ces grands « ressorts » qui se rattachent au mouvement des sociétés et qui impriment une sorte de mouvement à l'histoire avec une majuscule, de quelque chose de trop éloigné, de trop grand pour le seul individu. Deligny s'attache à l'humain et non à l'homme, il cherche le commun à travers ce que la singularité de chacun peut laisser transparaître sans pour autant lui céder.

Le trait est paradoxal et la recherche peut sembler étrange, mais c'est en entrant au plus profond de la singularité des événements qu'il entend trouver, partager ensuite, ce qui peut être commun aux individus. C'est aux « événements les plus proches » qu'il s'agit de s'adresser pour ce faire, et jamais Deligny n'écrit sur *l'autisme* ou la manière *d'éduquer les adolescents caractériels*. Puisqu'il ne cherche pas de causes générales, il ne propose pas de théorie globale, pas plus que de méthode toute faite pour qui voudrait s'aventurer dans ce genre de tentative.

L'événement se montre tout autant singulier que proche, il se situe à portée de main et peut tenir en elle en quelque sorte. L'événement ce n'est pas tant le premier pas d'un homme sur la Lune ou les « événements d'Algérie » qui font rage lors de la parution d'*Adrien Lomme*. L'événement c'est le moment d'émoi de Janmari alors qu'une pelure d'orange est restée par terre l'intérieur tourné vers le ciel, c'est le passage dans le COT d'un petit groupe d'étudiantes qui provoque la noyade dans la

---

<sup>896</sup> F. Deligny, *Lointain prochain – les deux mémoires*, ouvr. cité, p. 9.



gomina des poux des garçons les plus âgés du centre<sup>897</sup>, c'est la manière dont Anne agit avec des pierres, accroupie devant une flaque d'eau<sup>898</sup>.

Chacun de ces événements ne vaut pas en lui-même, mais pour ce qu'il permet d'apercevoir, d'apprendre aussi bien sur l'individu que sur la manière de faire avec lui. Il ne révèle pas la puissance d'une causalité qui lui serait extérieure, il se tient dans les bornes de ses propres circonstances, et c'est en les examinant, en les restituant par le langage que l'on peut en tirer une connaissance. Pour Deligny, ce qui importe dans l'événement ce n'est pas d'en donner des causes ni de montrer en quoi il répond à des déterminations plus amples, mais de regarder à l'intérieur des circonstances qui en permettent l'advenue, ce qui aura une influence sur la suite du parcours de l'individu. L'événement ne mérite d'être examiné que pour la « portée » qu'il peut avoir, et il mérite d'autant plus l'examen lorsqu'il semble n'en avoir presque aucune.

Son travail d'écriture prend alors parfois des airs d'enquête, et tout se passe comme s'il tentait de plonger par l'écriture dans le détail des circonstances passées, contenues parmi tant d'autres dans sa propre mémoire. Deligny revient plusieurs fois sur ce qu'il entend par mémoire, et on sait que le terme est sujet à de longues discussions dans son travail des années soixante-dix et suivantes. La mémoire est double, il y a la mémoire de l'individu et la mémoire d'espèce. La première est celle dont tout un chacun peut faire l'expérience, elle s'articule à la conscience et le sujet ordonne généralement son flux d'après un fil chronologique. De la naissance à la mort elle se charge d'éléments qu'il s'agirait de ranger les uns à la suite des autres dans l'ordre de leur succession. La mémoire d'espèce quant à elle est tout autre chose, il en va de quelque chose d'inné, d'un rapport au monde ou d'un ensemble de dispositions fondamentales de l'animal homme dans son environnement. De la même manière que certains animaux réagissent identiquement dans des circonstances similaires, il n'y a pas de raisons pour qu'il n'y ait pas chez l'homme également une forme semblable d'atavisme.

L'écriture hésite entre les deux, mais elle ne relève pas tant de la mémoire d'espèce que de la mémoire de l'individu, avec laquelle Deligny est constamment mal à l'aise tant elle se mêle à l'autre, se montre difficile à cerner, à identifier, surtout lorsque l'on tente de la penser en dehors du primat de l'intériorité et du sujet conscient. La mémoire n'est pas chez Deligny une fonction de l'individu, elle n'est pas non plus une capacité déterminée par des dispositions physiques, elle se présente presque comme étrangère à l'individu, « *elle m'accompagne, mais elle est plutôt souvenir que mémoire* ».

À mi-chemin entre mémoire individuelle et mémoire d'espèce, la mémoire pour Deligny ne semble pas appartenir à l'individu, elle retient comme malgré lui des éléments sur lesquels il n'a pas totalement prise. C'est là une conception bien courante de la mémoire la plus ordinaire, celle des

---

<sup>897</sup> F. Deligny, *Les vagabonds efficaces* (1947), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 198.

<sup>898</sup> F. Deligny, *Les détours de l'agir ou le moindre geste* (1979), repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1251.

grands comme des petits événements, du plus proche au plus lointain, de l'histoire racontée à l'histoire à majuscule, que l'individu n'est pas libre de retenir ou non, de garder à l'esprit. Tout au plus peut-il essayer de la solliciter pour tenter d'examiner l'empreinte que l'événement a eu sur lui, et c'est bien à ce travail que s'attelle l'écriture de Deligny.

Il s'agit d'un travail qui ne va pas de soi, car c'est encore une des illusions du sujet conscient que de croire que la mémoire est une matière utilisable et mobilisable à l'envi. C'est en elle qu'il s'agit de retrouver les événements, et cette recherche montre que rien n'y est fixe, stable, déterminé. La mémoire ne fonctionne pas comme une chambre d'enregistrement qu'il serait possible de consulter à loisir après coup, au sens propre elle n'est pas la conservation d'un passé fixe et déterminé, elle teinte l'événement de colorations, de sentiments, d'impressions, et c'est en cela qu'elle « est plutôt souvenir que mémoire ». Bon ou mauvais, agréable ou traumatique, le souvenir est la trace du passé que conserve l'individu, la cicatrice qui reste pour lui une fois que la charge affective, émotionnelle, vivante qui était celle de l'événement s'est imprimée sur lui. Même s'il ne détermine pas l'individu, l'événement ne le laisse pas indemne, il se rappelle plus à son bon souvenir qu'il ne lui revient en mémoire.

Si le souvenir est singulier, il n'est pas à comprendre que comme la marque de la subjectivité sur l'événement passé. Autrement dit, chez Deligny, la trace que le souvenir laisse dans l'individu n'est pas simplement le décalque dans le temps de la manière dont il a vécu l'événement. Bien plus, le souvenir se double toujours plus ou moins de l'imagination. Parce que le passé ne peut être restitué par un décalque, que la chronique n'est jamais fidèle et qu'au final ce n'est peut-être pas de cela qu'il s'agit. On ment toujours un peu, « pour être plus vrai » écrit-il dans son premier livre, *Pavillon III*, et cette idée est encore présente cinquante ans plus tard dans son dernier recueil d'aphorismes où le souvenir et l'imagination jouent à part égale : « Je me souviens ou j'imagine le passé ?<sup>899</sup> ». Non seulement le souvenir est un matériau fragile et parfois infidèle, mais le passé lui-même n'est peut-être que ce que le présent veut bien en faire, ce qu'il veut en retenir, en saisir. Il est toujours, en partie, inaccessible et dépend autant de ce qui est advenu que du point à partir duquel on entend le saisir, ce « y » important chez Deligny qui essaie de circonscrire la réalité de l'individu dans le présent.

De là, la recherche du souvenir, cette manière dont Deligny traque l'événement, ne vise pas seulement à faire ressurgir la manière dont il a pris ou compris l'événement, ce n'est pas une introspection pour mieux se comprendre ensuite. Jamais Deligny ne rédige ses mémoires, alors pourquoi plonge-t-il dans les événements de son passé ? Peut-être parce que pour plonger dans les événements on ne peut faire à moins qu'en passer par le souvenir vécu, celui au sein duquel il est possible de délimiter les circonstances qui les ont permis.

---

<sup>899</sup> F. Deligny, *Essi et copeaux*, Marseille, Le mot et le reste, 2005, p 253 ; « Mes souvenirs les plus nets sont ceux que je me suis imaginé. », *Ibid.*, p. 83.

La recherche n'est pas celle du sujet réflexif dans son propre passé pour mieux se comprendre mais elle entend saisir dans quelle mesure cet événement – et surtout la compréhension qui en découle – peut résonner avec la réflexion de quelqu'un d'autre. Deligny ne cherche pas dans son souvenir pour lui-même, mais pour trouver un matériau susceptible de produire une connaissance commune des événements. Autrement dit, il cherche à exhumer ce qui, au cœur de ses propres souvenirs, peut *résonner* pour d'autres individus, ce qu'il écrit de la sorte au début des années quatre-vingt :

*« Le vieil homme et le clavecin » aurait été un fort beau titre pour le récit que j'ai entrepris d'écrire qui, hélas, ne concerne pas du tout un clavecin. Il y a bien des débris, mais il s'agit de bribes de souvenirs et qui me dit qu'avec toutes ces bribes je peux faire quelque chose qui sonne et résonne tout comme les événements dont il ne reste plus que les bribes que je retrouve ont résonné, au moins pour moi car il m'est impossible de supposer ce que les quelques autres qui ont vécu comme moi ces événements ont pu en éprouver. On voit combien ma tâche est délicate et précaire et incertaine ; il s'agit de restituer des bribes d'événements qui devraient résonner pour qui lira le récit comme ils résonnent en moi-même et ce que j'ai appelé le clavecin ainsi restitué mais je ne sais pas où car il ne s'agit, à vrai dire, ni d'âme, ni de cœurs. Cet instrument, dont il me semble que chacun le porte en soi, je ne suis même pas certain qu'il soit là, dans ce que chacun ressent être.<sup>900</sup>*

Il ne s'agit pas de raconter son histoire, ni de raconter des histoires pour faire connaître la sienne, mais bien de chercher dans cette matière disparate qu'est le souvenir afin de trouver ce qui « sonne et résonne tout comme les événements ». Parce que les événements ne sont pas que des faits qui adviennent, ni simplement ce qui arrive à l'individu, ils portent avec eux ce que l'on peut appeler une charge, qui modifie ou non la trajectoire des individus. De quelle manière un événement touche-t-il, de près ou de loin, un individu ? C'est une question que se pose Deligny et que son écriture veut non seulement rendre manifeste mais à laquelle son travail d'écrivain cherche à répondre.

Pour ce faire, il ne s'agit pas de se lancer dans une étiologie des comportements, une classification des modes de réaction, de convoquer des principes généraux et des modèles a priori. Au contraire, Deligny entend rester au cœur de l'événement, dans le lieu qui reste le sien une fois advenu, c'est-à-dire dans le souvenir de l'individu, pour examiner les conditions même qui l'ont fait advenir et lui ont permis d'avoir une influence, autrement dit de résonner. Deligny va plus loin puisqu'il fait le pari qu'il est possible, en essayant de circonscrire au mieux ce matériau que le souvenir lui transmet, de trouver ce qui peut permettre à l'événement de toucher également quelqu'un d'autre. Dans cette terminologie délinéenne où les jeux d'échos sont récurrents, peut-être ne faut-il voir autre chose qu'une explication, imagée, de la manière dont un événement peut s'avérer riche d'enseignements y

---

<sup>900</sup> F. Deligny, « Clavecin d'avant les premiers jours », IMEC, Fonds Deligny, DGN 57, p. 3.

compris pour quelqu'un qui ne l'a pas vécu, dès lors qu'il est décrit convenablement.

C'est un des paris de son écriture et l'une des clefs de son usage du récit. Une clef utile et un pari visiblement remporté au vu de la réception de ses récits dans le domaine du travail social où ses histoires résonnent encore pour bon nombre d'éducateurs à plus de quatre-vingt ans de distance. Au fil des ans l'ensemble de son travail tourne autour de ce pari, qui devient pour lui sa tâche, « délicate et précaire et incertaine », ce qui explique également pourquoi l'écriture devient plus travaillée, plus opaque pour bien des lecteurs. L'événement n'est jamais totalement clair à celui qui entend le restituer puisque le souvenir reste constamment partiel, « il s'agit de restituer des bribes d'événements qui devraient résonner pour qui lira le récit comme ils résonnent en moi-même ». La tâche de l'écrivain est difficile et il s'agit davantage de bricolage que de détermination, d'une tentative là encore pour essayer de retrouver ce que l'événement peut bien produire sur l'individu. On s'aperçoit des difficultés auxquelles amène le langage lui-même et les associations de sens qui vont avec les mots. Deligny parle de résonance, l'événement résonne dans l'individu, c'est-à-dire qu'il ne signifie pas, il ne veut pas dire, il ne fait pas sens, dans une certaine mesure il produit un effet et Deligny ne cherche pas à aller au-delà en déterminant la nature de cet effet. De la même manière, si l'événement produit un effet qu'on ne peut qu'appeler faute de mieux un effet physique, celui-ci n'a pas lieu dans l'intériorité, le plus souvent transformée en siège de la subjectivité. Cet effet qu'il produit, cette résonance qu'il est susceptible de provoquer n'a pas lieu dans une intériorité mythifiée, siège des émotions et des affects. Mais il se produit de fait, là encore à défaut d'une autre façon de le dire, Deligny s'empresse de préciser pour éviter toute méprise : « *je ne sais pas où car il ne s'agit, à vrai dire, ni d'âme, ni de cœurs* ».

L'événement a une influence sur l'individu, et il s'agit par le récit de retrouver les circonstances qui y ont présidé pour produire un effet similaire sur le lecteur. La recherche de Deligny ne vise pas sa seule satisfaction, il ne s'agit pas de raconter des histoires pour porter témoignage d'un passé révolu ou faire le compendium des aventures de cet éducateur hors-pair. Le lecteur n'est pas convoqué pour assister au récit des découvertes du maître, il est appelé, presque happé par une langue travaillée pour lui faire éprouver l'impact de l'événement, à un autre point du temps et de l'espace. Il en va non pas de la restitution d'une découverte mais du partage d'une expérience dans l'acte même de sa restitution, ce qui reste soumis au travail d'une langue, un travail toujours précaire, incertain et difficile.

Écrire l'événement devient une nécessité pour en faire quelque chose de commun, autant qu'un véritable travail. Il peut être banal, anodin, familier, inscrit profondément dans le quotidien d'un groupe d'individu ou d'un lieu, ce peut être deux fois rien ou presque pas grand-chose, mais l'événement se montre presque toujours après-coup, comme s'il se vivait de plusieurs manières, au moins deux fois, lorsqu'il est vécu et lorsqu'il est écrit. Tout se passe alors comme si la tâche de

l'écriture était de le faire advenir une seconde fois, c'est-à-dire d'en montrer toute l'étendue, toute la matière, passée le plus souvent inaperçue au moment où l'individu l'a vécu.

*J'ai donc repris des menus événements de ma propre existence vécus et voilà tout, sur le moment, mais, à tenter de les décrire, voilà que m'apparaît ce surcroît qui peut tenir au-dessus des bords d'une mesure pleine.<sup>901</sup>*

Dans ce récit inédit qu'il intitule « Combles », Deligny explore comme souvent ses propres souvenirs pour partir à la recherche – ou dans une pêche comparable à celle d'Achab dans *Moby Dick* – de quelques événements vécus au cours de son existence.

Dès l'entame du texte il joue sur les deux sens de comble, celui de la partie la plus haute dans laquelle se trouve la charpente et qui sert le plus souvent de grenier, d'endroit où entreposer les choses anciennes et inutilisées ; et celui qui indique le débordement, ce qui dépasse la mesure indiquée. Le double sens permet de qualifier les « menus événements de (sa) propre existence », une fois vécus ils s'entassent presque pêle-mêle dans une mémoire désordonnée, cette partie de la maison livrée au souvenir et où s'entassent les objets d'antan. Une fois « vécus » les événements sont mis de côté, ni totalement effacés ni véritablement présents, remisés jusqu'à ce que le souvenir vienne les faire revenir au premier plan. Alors, c'est tout le travail de l'écriture, le travail sur la langue, que de « tenter de les décrire », et c'est bien à cela que s'attelle Deligny, très clairement et très explicitement à l'époque de la tentative des Cévennes, mais également dans ses récits antérieurs.

Décrire les adolescents de l'asile ou les événements qui lui sont arrivés pendant la seconde guerre mondiale, d'un bout à l'autre de son œuvre écrite, c'est d'un même travail qu'il s'agit, d'un travail *sur* l'événement. Deligny, cherche à dépasser le simple souvenir, il s'efforce de travailler la langue pour le restituer et prendre la mesure – presque au sens le plus spatial qui soit – de toutes les circonstances qui ont été les siennes et qui l'ont amené à avoir une influence sur son parcours. Écrire, décrire, devient une tentative à part entière puisque l'événement excède toujours la langue, il dépasse toujours l'écriture parce qu'il contient en lui-même ce « surcroît » qui est à la fois la cause de cette recherche et la marque de son caractère indéfini.

L'événement dépasse le simple fait advenu, il n'est pas uniquement ce qui a surgi dans l'existence de l'individu et qu'il importe de saisir, dont on prétendrait faire le tour. Il est excédentaire, et puisqu'il ne peut s'apercevoir véritablement qu'après coup, il voue la recherche à se continuer sans fin, l'écriture à se reprendre sans cesse. Deligny revient souvent dans les dernières décennies de sa vie sur la manière dont il reprend sans cesse les mêmes histoires, dont il fait les mêmes récits<sup>902</sup>. Au fil

---

<sup>901</sup> F. Deligny, « Combles », IMEC, Fonds Deligny, DGN 3.

<sup>902</sup> « Si jamais quelque lecteur s'étonne de retrouver ici le récit d'un moment qu'il lui semblera avoir lu ailleurs, qu'il se rassure ; cet ailleurs est dans mes écrits mêmes ; j'y reviens. », F. Deligny, « L'ancre et le perroquet », (1976), IMEC, Fonds Deligny, DGN 3.

du temps son écriture est marquée par une sorte de mouvement de torsion et Deligny revient sur lui-même, sur ce qu'il a vécu et sur ce qu'il a écrit, et ce faisant il écrit encore, parfois légèrement autrement, ce qu'il avait déjà tenté de cerner ailleurs.

Écrire est un travail, c'est également une répétition, le travail de tous les matins qu'il vit dans les Cévennes, penché sur le plateau de châtaignier qui lui sert de table. Ce rapport à l'écriture, cette recherche de nouveauté au cœur du même, fait penser en bien de points à ce qu'il décrit de l'immuable pour les enfants autistes mutiques. « Il en faut de la quiétude mais l'immuable n'est pas de l'immobile »<sup>903</sup>, c'est dans le calme des Cévennes et dans la répétition, dans cette mise au travail quotidiennement réitérée, que Deligny trouve la quiétude nécessaire pour aller chercher en différents endroits de sa mémoire, pour faire résonner ses souvenirs et ses lectures du moment, les événements vécus et les situations décrites par les présences proches du réseau, pour produire une écriture capable d'utiliser ce matériau hétéroclite et tenter d'en faire quelque chose de commun.

L'événement excède ce que l'individu en a vécu, saisi, appris, compris, et la description est la caractéristique de ce travail d'écriture qui lui court après, qui lui tourne autour, qui tente de le saisir de manière toujours incomplète. L'événement déborde, il passe par-dessus la mesure, ce que Deligny écrit joliment au début des années quatre-vingt :

*un événement est comme un puits ; chaque récit n'est jamais qu'un seau tiré et le moindre événement est intarissable.*<sup>904</sup>

Le même événement peut donc être raconté dix, vingt, ou trente fois, il n'en finirait pas de livrer des éléments nouveaux. Le principe de l'écriture délinéenne est donc sans fin, les mêmes événements peuvent faire naître une infinité de nouveaux récits, pour partie. Pour partie seulement parce que si l'événement ne peut se résumer dans l'écriture, le but de l'écriture est de produire un récit susceptible de laisser l'événement ouvert pour le lecteur. Autrement dit, il ne s'agit pas pour Deligny de se lancer dans une quête sans fin, dans un travail sans cesse repris qu'il serait par nature impossible de terminer, mais de produire des récits qui puissent rendre compte de cette infinité qui caractérise l'événement. C'est la raison pour laquelle l'histoire n'a pas une seule morale mais cinq, sept ou douze. C'est la raison pour laquelle la narration se montre le plus souvent descriptive, c'est-à-dire déliée de toute possibilité d'accroche subjective, c'est-à-dire détachable de tout rapport direct avec les différents sujets en jeu : personnages, lecteur ou auteur.

Écrire n'est pas une activité sans fin, ni même une activité autotélique, Deligny n'est pas un vieux fou maniaque qui use ses crayons les uns après les autres sur de grandes feuilles de papier mal taillées avec la régularité d'un promeneur de Königsberg. Écrire, c'est décrire l'événement de telle sorte qu'il puisse rester indéfiniment ouvert pour le lecteur, pour qu'il puisse se l'approprier à son tour. Pour ce

---

<sup>903</sup> F. Deligny, *Les enfants et le silence*, Paris, Galilée et Spirali, 1980, p. 24.

<sup>904</sup> F. Deligny, « Clavecin d'avant les premiers jours », (1981), IMEC, Fonds Deligny, DGN 57, p. 59.

faire il faut que l'écriture s'écarte du récit subjectif – le récit de celui qui l'a vécu – pour se faire description, autrement dit élément isolable, détachable, appropriable.

On retrouve ici une des caractéristiques que l'on a déjà examinée dans l'un des premiers ouvrages de Deligny, dans ce *Graine de crapule* dont il n'a de cesse de se démarquer, de se dissocier pour essayer de ne pas disparaître derrière le renom de « ce lui-là » qui l'a écrit au sortir de la seconde guerre mondiale. C'est parce que ses cent-trente-six aphorismes sont aisément détachables, isolables, ouverts à toute sorte d'appropriation qu'ils vont rapidement et durablement devenir célèbres. Notons au passage que, sur ce plan, Deligny est un auteur ambivalent. Alors que cette appropriation est au cœur de son travail d'écriture, qu'elle en est la ligne de mire, il se montre constamment on ne peut plus sourcilieux dès lors que cela se produit, prêt à virer de bord, à désavouer ce qu'il a écrit et, à tout le moins, à réécrire sans cesse pour repréciser sa propre position. Des aphorismes de *Graine de crapule* à ceux, cinquante ans plus tard de *Essi et copeaux*, Deligny précise encore sa position dans l'écriture :

*D'aucuns se sont donnés pour tâche  
d'écrire des livres qui n'en finissent pas ;  
je suis de ceux-là.<sup>905</sup>*

Si l'événement est inépuisable, le récit juste est celui qui permet d'en restituer la diversité inhérente, la complexité. Il est ce récit-galet dont Deligny parle dans *Le croire et le craindre*, un récit qui peut servir à mille et une choses, à mille et un lecteurs, à mille et une fins pour qui voudrait d'aventure s'en saisir. On voit que ce qu'il y a d'infini dans l'écriture de Deligny ce n'est pas tant cette saisie de l'événement, que le nombre d'événements potentiellement saisissables. Le récit a pour finalité d'être suffisamment clos sur lui-même pour pouvoir ouvrir sur l'infini de l'événement ; c'est le livre, lui, qui n'a pas de fin, tant la récolte d'événements et de ce qui peut être glané dans leurs alentours est inépuisable.

Écrire, décrire, c'est donner à voir pour produire quelque chose pour le lecteur plutôt que chercher à comprendre ou à expliquer. Deligny ne fait pas la leçon, il n'élabore pas plus de méthode pédagogique qu'il ne se présente comme un praticien infaillible dont l'existence si extraordinaire l'aurait amené à savoir ce qu'il faut faire en telle ou telle situation. Bien peu nombreux sont les témoignages qui concernent son rapport direct avec les enfants, Josée Manenti évoque son humour et son franc-parler à l'époque de la Grande Cordée<sup>906</sup>, à l'époque de la tentative des Cévennes lui-même dira qu'il n'a que peu de contact avec les enfants dont il ne s'occupe jamais directement. Il n'écrit pas pour chercher à expliquer, ni même à comprendre, ce qui s'est passé dans son propre parcours ou ce qui a lieu dans les gestes de Janmari. Son travail d'écriture vise à restituer des événements qui, ensuite, peuvent s'éclairer les uns les autres ou permettre à l'un ou l'autre de ses lecteurs d'y voir un peu plus clair

---

<sup>905</sup> F. Deligny, *Essi et copeaux*, ouvr. cité, p. 144.

<sup>906</sup> J. Manenti, « Matière d'entre nous », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, n°63, 2006, pp. 71-83.

dans ce qu'il a à faire, de tenter de faire autrement avec ceux auxquels ils ont affaire.

*De temps en temps, un de ces événements vient en éclairer un autre, ou plutôt ils entrent en résonance.*

*Mais on voit bien la différence entre résonner et raisonner.<sup>907</sup>*

Décrire l'événement pour tenter d'en restituer l'inépuisable complexité ce n'est pas l'expliquer, ni expliquer quoi que ce soit. L'esprit ne fonctionne pas chez Deligny par déduction ou induction, la connaissance ne s'apprend pas plus qu'elle ne se tire de la pratique, elle advient le plus souvent par juxtaposition. Si l'on a autant insisté sur l'histoire de la description jusque-là c'est parce que la pensée de Deligny semble en partie s'y rattacher, penseur de surface, où l'exposition des détails est plus importante que leur explication, c'est la juxtaposition des éléments qui permet d'y voir plus clair. Lorsque « un de ces événements vient en éclairer un autre » ce n'est pas de la clarté de l'évidence cartésienne qu'il s'agit, mais bien d'un nouvel éclairage, d'une nouvelle manière d'apercevoir ce premier événement.

Il ne s'agit pas de le saisir – autrement dit le comprendre – mais de l'éclairer, c'est-à-dire de le donner à voir sous un nouveau jour. Pour que l'un et l'autre « entrent en résonance », c'est leur présence conjointe qui est nécessaire. L'un ne résout pas l'autre, il n'en donne pas la clef, n'en résout pas l'énigme, mais c'est leur présence juxtaposée qui permet de produire quelque chose de nouveau, une harmonie passagère si l'on veut suivre la métaphore de Deligny, ou plus simplement une idée, une réflexion, un possible dans l'esprit de celui qui regarde ce rapprochement. On le voit, il ne s'agit pas tant d'expliquer un événement pour fournir une connaissance, pédagogique, psychologique ou autre, mais de les rapprocher pour voir ensuite ce que cette manière de les apparier peut produire pour celui qui l'observe.

Au sens propre, c'est alors que les choses coïncident, c'est-à-dire qu'elles se correspondent dans l'espace et dans le temps, qu'elles fournissent des connaissances à l'individu. Autrement dit le mode de connaissance qui sous-tend cette manière d'exposer les événements chez Deligny s'affranchit du schéma linéaire le long duquel l'effet succède à la cause. Alors qu'il lit Wittgenstein au milieu des années quatre-vingt, Deligny en retient cette idée que la relation de cause à effet est avant toute chose une superstition dont il convient de se débarrasser.

*D'abord tenter de se débarrasser, comme  
d'une superstition de la relation de cause  
à effet – nous dit l'ami Witt, le dernier  
des philosophes —<sup>908</sup>*

Alors qu'elle est le socle sur lequel se déploie la science moderne, la relation de cause à effet va à

---

<sup>907</sup> F. Deligny, « La marge et la frange », *Vie sociale et traitement*, n°129, Juin-Juillet 1980.

<sup>908</sup> F. Deligny, *Essi et copeaux*, ouvr. cité, p. 33 ; voir également p. 25.



l'encontre de la manière dont Deligny entend saisir l'événement. Compris de la sorte, on aurait tôt fait de le ramener à toute une casuistique au sein de laquelle diagnostic, classes, catégories tiendraient le premier plan. Expliquer un événement par ses causes et par les effets qu'il produit revient à nier son caractère inépuisable, c'est-à-dire non seulement l'hétérogénéité qui le caractérise mais aussi son accidentalité, autrement dit la part du hasard indépassable qui joue dans son advenue. Deligny utilise Wittgenstein pour donner forme à son refus de la détermination, quelle qu'en soit la forme. Déterminer un événement par les causes qui ont été les siennes et les effets qu'il pourra produire, c'est le rendre inopérant, inutilisable, autrement dit c'est oblitérer ce qu'il peut produire pour celui qui va l'examiner. L'effacement de la puissance causale des sujets va de pair avec un certain usage de la description, et c'est celui-ci qui permet de faire échapper l'événement à la détermination causale, comme on peut le lire sous la plume de Vincent Descombes :

*Que serait un monde pour lequel le langage des constructions sans agent suffirait à nos besoins descriptifs ? Ce serait un monde dans lequel les événements n'auraient pas à être imputés à des puissances causales.*<sup>909</sup>

S'il est bien évident qu'un événement n'arrive pas sans cause, et qu'il a toujours peu ou prou des effets, Deligny refuse de l'examiner à ce prisme là parce qu'il importe pour lui de reconnaître qu'il y a quelque chose qui résiste, au cœur même de l'événement, que l'écriture a du mal à cerner mais qu'elle vise tout de même à utiliser, le hasard.

Dans l'existence humaine la part du hasard est fondamentale. Les rencontres, les accidents, les révélations, les coups de chance comme les coups du sort sont légion et influencent considérablement chacune de nos biographies. Rétif à tout type de caractérisation des enfants avec lesquels il a à travailler, Deligny cherche à montrer cette importance du hasard et de la contingence dans l'existence humaine. Si la relation causale est superstition, c'est qu'il faut chercher ailleurs non pas tant pour expliquer l'événement, que pour en rendre compte. Cette direction, c'est celle qu'il n'a de cesse de mettre en scène lorsqu'il revient sur son propre parcours, lorsqu'il quitte la classe préparatoire à Saint Cyr pour les bancs de l'université puis pour le 421 du bistrot, lorsqu'il quitte l'armée comme sur un malentendu sans conséquences ou lorsqu'il remonte en zone occupée alors qu'il est démobilisé, lorsqu'il décrit l'arrivée et l'adoption de fait de Guy Aubert ou celle de Janmari. C'est là la direction d'une existence dont il serait difficile d'ordonner le cours d'après un rapport de causes et d'effets, que Deligny décrit faite d'accidents et d'aléas, plus soumise au hasard qu'à la volonté de celui qui la vit.

Vécus et relatés après-coup, la plupart des événements valent pour eux-mêmes ou pour ce que l'on pourrait bien essayer d'en faire, indépendamment de leur position dans le temps et dans l'espace. Utilisant de plus en plus au fil de son écriture le récit pour revenir sur des moments de sa vie, Deligny

---

<sup>909</sup> V. Descombes, *Le complément du sujet*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2018, p. 34.

passer de l'un à l'autre au mépris de la chronologie, des conséquences des uns et des autres, de leurs liens apparents. Il joint bout à bout les événements qui peuvent advenir en une vie, opère à d'étranges soudures, toujours provisoires, jamais totales, se lance dans d'incongrus rapprochements où c'est l'analogie qui entend produire une connaissance plus que le respect de la causalité<sup>910</sup>. Il s'agit d'esquiver la causalité, et l'on sait l'importance de l'esquive dans le vocabulaire délinéé, c'est-à-dire non pas la nier mais s'en dégager. Même dans l'écriture l'important est ce qu'elle permet, ce qu'elle engage, ce qu'elle va bien pouvoir amener à faire, à produire.

*Il y a des coïncidences*

*qui ne sont pas relation de cause à effet.*<sup>911</sup>

La vie des individus apparaît alors comme le domaine des événements, là où le hasard est tout aussi présent que la nécessité, et où l'aléatoire est le pendant de la causalité. C'est de ce côté qu'entend se pencher l'examen de Deligny et c'est ce que cherche à restituer son écriture.

Restituer la place des coïncidences dans l'existence, c'est mettre bout à bout des éléments dans le texte sans les assujettir à une relation causale – la première d'entre toutes étant la relation d'intentionnalité, celle qui lie le sujet à ce qu'il fait. C'est également s'affranchir de leur succession dans le temps parce que l'événement ne produit pas immédiatement des conséquences, il a parfois des déflagrations plus tardives, ce que l'on appelle des effets à long termes et qu'il est parfois difficile d'apercevoir, ceux que Deligny appelle des ricochets et qu'il tente sans cesse de remonter au jour. C'est centrer son écriture sur la place des éléments et leur spatialité, au cœur de l'événement comme au cœur de la phrase – de là tous les jeux sur la graphie et le positionnement des mots sur la page qui reviennent régulièrement dans ses textes publiés, ses lettres, ses brouillons.

Enfin, restituer la place des coïncidences dans l'existence, c'est produire une écriture qui dispose des éléments pour faire voir plus que pour déduire, pour montrer plus que pour dire, pour exposer plus que pour expliquer, une écriture qui entend avant tout décrire.

---

<sup>910</sup> « pour se faire image d'image

il suffit de penser aux nuages qui se font et se défont

Ce qui est penser par analogie – qui esquive

la relation de cause à effet. », *Ibid.*, p. 69.

<sup>911</sup> *Ibid.*, p. 58.

## CONCLUSION : PHILOSOPHIE ET TRAVAIL SOCIAL

### 1. SITUER DELIGNY

Situer Deligny exigeait avant toute chose de reconstituer la carte sur laquelle pouvaient se lire ses propres positions jusqu'à la fin de la Grande Cordée.

Au-delà du récit qu'il en fait, des témoignages qu'il apporte et de la vision rétrospective qu'il en donne dans une grande partie de ses écrits, il s'agissait de contourner Deligny lui-même ou, pour le dire en ses propres termes, de l'esquiver. Lors de chaque tentative, Deligny écrit. À la fois pour affronter des positions adverses dans le domaine – mais de moins en moins au fil de temps – et surtout pour éviter les interprétations, les mécompréhensions. Plus que de ne pas être compris, tout se passe comme s'il avait en horreur d'être pris pour quelqu'un d'autre. Revenir sur son parcours, sur la réalité de ses différentes positions dans le temps c'est alors remonter le fil de ses allers-retours, de ses dénégations, des culs-de-sac dans lesquels il entraîne voire enferme bien volontiers son lecteur, des omissions volontaires, des « coups de barre<sup>912</sup> » qu'il donne à droite et à gauche lorsqu'il estime que l'on tendrait à faire dévier son travail. Première difficulté, éviter de suivre Deligny dans les chemins qu'il entend tracer pour être sûr de se faire comprendre comme il l'entend.

Mais dans le même temps, chacun de ses textes, et surtout au cours de cette première période, entend défendre la position qui est la sienne, donner à voir et à saisir ce qu'il en est de son travail avec les enfants comme de l'évolution de sa pensée. Inséparable de sa pratique, l'écriture en est le pendant et il faut suivre celle-ci si l'on veut espérer pouvoir mieux saisir celle-là. Pour Deligny le texte est une balise, une borne plantée dans le courant de son existence comme dans le domaine qui est le sien, celui de l'enfance en marge. Il expose, il situe, il défend et avec encore plus de netteté dans les années soixante-dix, il défend ce qui a lieu sur le sol de la pratique. Dans chaque dispositif d'existence, écrire a une fonction stratégique. Le texte sert d'enseigne au travail au quotidien, il indique ce qui a lieu à l'intérieur de la tentative pour celui qui reste à l'extérieur, charge à lui de s'y adresser ou non, d'y entrer ou pas, quitte à construire lui-même sa propre échoppe.

Naviguer entre ces deux fonctions du texte chez Deligny n'est pas chose aisée, on a vite fait de confondre ce qui se dit avec ce qui se fait. Mais on pourrait paraphraser le mot de Clausewitz et dire qu'ici l'écriture est la continuation de la pratique par d'autres moyens, et peut-être, *in fine*, par l'essaimage qu'aimerait provoquer Deligny et les initiatives qu'il voudrait susciter par ses écrits, la continuation de cette pratique dans d'autres lieux. Il faut dépasser le corpus délinéen pour reconstituer le territoire plus vaste dans lequel il voit le jour, celui de l'enfance en marge. Situer Deligny c'est donc reconstruire la cartographie sur laquelle peut apparaître sa position, mais cette reconstitution se

---

<sup>912</sup> « Quand je ressens des remous dus à une mauvaise orientation du travail ou aux balivernes des copains, je donne un coup de barre, je fais comme je peux. », F. Deligny, Lettre à I. Lézine du 2 Avril 1955, fonds privé.

doit surtout d'être dynamique et diachronique. Faire l'état des lieux des forces en présence ou de l'organisation du domaine à la date de publication de *Graine de crapule* ou à celle du dépôt des statuts de la Grande Cordée ne peut produire qu'une image tronquée. C'est tenter de restituer une photographie là où il s'agit au contraire de produire un film susceptible de rendre les mouvements, croisés, contradictoires ou convergents, qui entourent et portent en partie le travail de Deligny. Il faut chercher plus en amont de son travail, examiner l'influence des différents types de discours à l'œuvre concernant l'enfant, la manière dont ils se sont implémentés dans des domaines professionnels émergents, dont ils ont permis d'agrèger autant que de révéler les arrière-plans idéologiques, aux rapports mouvants.

Chemin faisant, il apparaît que Deligny est un point saillant, bien repéré, dans un ensemble idéologique et institutionnel en construction. Il écrit au sujet de l'enfance comme peu d'autres ont pu le faire avant lui et la lettre de ses textes excède largement les standards qui ont cours dans le milieu. Deligny est un auteur au verbe puissant et aux positions tranchées, il n'hésite pas à attaquer avec virulence ni à écrire avec une force poétique rare pour rendre compte de l'existence des enfants avec lesquels il travaille. Premier constat, s'il n'est pas le seul auteur, ni même le plus lu à l'époque, son style et son usage de l'écriture le placent à une position très particulière dès ses premiers textes. Mais on aurait tort de faire de cette place particulière un bastion assiégé comme il le laisse volontiers croire après-coup<sup>913</sup>. Il faut faire la différence entre ses démêlés personnels avec les institutions qui l'emploient ou les organismes de tutelle avec lesquels il est en lien, et sa place plus générale dans le domaine. Deligny quitte l'asile lorsqu'il sent que son travail est utilisé à d'autres fins, il en fait de même au COT lorsque l'ARSEA de Lille exige de lui qu'il renvoie ses éducateurs, et après les ennuis administratifs et financiers de la Grande Cordée avec la Caisse d'Assurance Maladie il refuse définitivement tout principe d'habilitation et de financement. Ce sont là des rapports sporadiques avec des personnages et des institutions déterminés. D'un bout à l'autre de son parcours, Deligny obtient et bénéficie du soutien de personnages importants du domaine, peut-être des plus importants à l'époque, qu'ils soient neuropsychiatres, psychologues, administratifs ou politiques : Heuyer, Wallon, Le Guillant, Assathiany ou Billoux comme plus tard Mannoni et Dolto. Son parcours est jalonné de conflits avec des institutions et des personnages particuliers, mais on ne peut pas en déduire que le domaine tout entier s'est montré opposé à ses travaux ou à ses écrits, au contraire.

La réalité est plus nuancée et la réception de son travail par le domaine impose de revenir sur cette image d'Épinal d'un Deligny en rupture de ban avec l'ensemble de ceux qu'il faut bien reconnaître

---

<sup>913</sup> Revenant en 1967 sur les différentes positions qui ont été les siennes jusque-là, Deligny insiste sur leur caractère provisoire et l'hostilité manifeste dont elles étaient la cible : « Il ne m'est jamais arrivé de pouvoir la tenir plus de deux ou trois ans. A chaque fois, elle était cernée, investie et je m'en tirais comme je pouvais, sans armes et sans bagages et toujours sans méthode. », F. Deligny, « Le groupe et la demande : à propos de la Grande Cordée », repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 418.

comme ses pairs. L'époque est à l'engagement et aux tentatives différentes de prise en charge par des hommes jeunes, de milieux sociaux relativement différents et aux opinions politiques très variées. Deligny n'est ni le seul communiste ni le seul trentenaire à essayer de nouvelles manières de travailler avec les enfants, à chercher des brèches à l'intérieur des institutions, anciennes ou récentes, pour tenter de nouvelles pratiques. Dans cet ensemble en mouvement depuis les années vingt, où émergent de nouvelles figures et de nouveaux métiers – du neuropsychiatre à l'éducateur – où le terrain concret des institutions qui entourent l'inadaptation a été préparé et organisé progressivement, où la guerre vient accélérer certains changements et confirmer certaines prises de pouvoir, le travail de Deligny est tout d'abord vu avec intérêt, respect, admiration le plus souvent. Sa personnalité le fait remarquer, son travail en fait un interlocuteur valable, son écriture en fait rapidement l'une des références dans un domaine encore pluraliste où, sans être légion, elles sont tout de même multiples. Deligny, Makarenko, Joubrel, Heuyer, Chazal, Donnedieu de Vabres, dans les bibliographies des revues spécialisées du domaine qui recensent les parutions importantes et en permettent l'achat par correspondance, les romans côtoient les études juridiques et les essais de psychologie. Les ouvrages de Deligny y tiennent une place remarquée et s'il sera progressivement intégré puis oublié par un domaine dont le verrouillage institutionnel va de pair avec la clôture idéologique, il ne sera pas pour autant attaqué par qui que ce soit. Que l'ARSEA de Lille l'ait obligé à démissionner de la direction du COT ne signifie pas que ses travaux aient suscité une levée de bouclier dans le domaine, bien au contraire.

Mais au-delà de la manière dont il importe de resituer la figure de Deligny dans le domaine à l'époque, le replacer sur la carte des oppositions institutionnelles et idéologiques permet de montrer la cohérence et la robustesse de sa pensée. S'il ne s'agit pas de ramener Deligny à des positions univoques ni d'en faire une figure unitaire et figée, on s'aperçoit que bien des thématiques développées lors de ses écrits postérieurs sont déjà présentes, en germe ou plus développées dans les textes de cette période. Les restituer avec finesse permet en retour d'en dessiner les évolutions, les inflexions et les contradictions éventuelles. Par exemple, la place des circonstances dans le travail éducatif et dans le développement de l'enfant semble tenir autant de Makarenko que de Wallon, et Deligny en produit une synthèse qui lui est propre en y joignant le hasard. Là où Makarenko entend organiser les circonstances pour les faire servir au procès éducatif qu'il cherche à réaliser, là où Wallon insiste sur le lien de réciprocité entre l'individu et son milieu, Deligny utilise l'un et l'autre pour lier cette notion au hasard, à l'occasion. Si les circonstances sont cruciales dans le développement des enfants avec lesquels il a à travailler, il convient de les utiliser non pas pour organiser des méthodes ou une véritable production éducative, mais pour permettre l'advenue d'événements qui font date, que l'on suscite sans pouvoir les prévoir, et grâce auxquels permettre aux individus de tenter des initiatives nouvelles, seules capables de changer leurs conditions de vie comme

leur rapport au monde. Penseur matérialiste autant que l'un et l'autre, Deligny s'affranchit du déterminisme en introduisant au cœur des circonstances le fortuit, l'accidentel, le contingent. Savoir le susciter, le voir et l'utiliser, voilà la fonction de l'éducateur mais bien au-delà, le but de tout un chacun.

Dans ce travail autour, dans et à partir des circonstances, l'événement vient prendre une place cruciale dans la pensée et dans la pratique de Deligny. Il est la marque que peut apposer le hasard sur les existences humaines. S'il est possible de l'expliquer, de le déterminer, d'en trouver des raisons et même d'en identifier des causes, il est impossible de l'y réduire. C'est que l'événement reste imprévisible, il est la manière même dont il est possible de jouer entre les lignes de la causalité structurale qui organise les actions des hommes. Tout peut faire événement, encore faut-il être capable de le voir et de le déceler, c'est là tout le travail de l'éducateur, mais aussi celui que Deligny va assigner à l'écriture d'une manière de plus en plus explicite au fil du temps. À l'époque d'Armentières et de la Grande Cordée, l'événement est déjà le centre de son écriture, ce n'est ensuite que progressivement qu'il deviendra celui de sa pensée. Les récits déliés les uns des autres, les quantités de petits faits bruts relatés sur tel ou tel enfant, les histoires de ce qui leur advient comme de ce qui arrive à Deligny qui émaillent le plus grand nombre de ses écrits, sont autant de manière de restituer l'événement, de saisir ce qui en lui permet de dégager une connaissance utile pour la pratique.

C'est que l'écriture ne cesse de se joindre à la pratique, et si le style est tour à tour poétique ou polémique, le verbe à l'infinitif entend bien à la fois chercher, produire et transmettre une connaissance. Elle n'est pas que le décalque de son travail avec les enfants, elle est une manière de chercher, dans la restitution de l'événement, dans ce que l'on pourrait appeler sa construction par l'écriture, ce qui peut s'avérer utile pour l'action, aussi bien la sienne que celle de son lecteur. Deligny n'écrit pas que pour situer sa position, se confronter ou se défendre, il écrit pour produire l'élément matériel capable de montrer et de transmettre une connaissance. C'est en revenant sur l'événement qu'il apprend de son travail comme des enfants avec lesquels il travaille.

De manière symétrique, c'est en racontant des histoires – et progressivement presque les mêmes – que Deligny offre une connaissance à son lecteur, celle d'une œuvre ouverte où l'imagination et l'appropriation vont de pair pour en tirer des fruits. Parce qu'au-delà de l'effet esthétique de son travail, ou de sa portée politique – qui sont deux composantes constamment présentes et indissociables de son écriture – Deligny s'attache à produire un mode de connaissance en commun, une manière d'avancer *avec* son lecteur. Étrange pas d'amble où il ne s'agit pas de lui donner le fruit de ses réflexions, mais bien de travailler avec lui au cœur de sa propre expérience pour que l'un et l'autre puissent en tirer une véritable connaissance. Celle-ci n'a pas à être identique, si le chemin est à faire en commun, chacun pourra glaner en route les fruits qui lui semblent propices. Par son usage particulier du récit, et de la tonalité descriptive qui est la sienne, Deligny dessine donc un autre type de commun, celui d'une connaissance directement tirée de la pratique et vouée à y retourner.

Situer Deligny dans le domaine qui est le sien permet également d'utiliser sa pensée et son écriture comme un révélateur des idées qui y ont cours, des arrière-plans moraux et politiques qui s'y dessinent, de la langue qui s'y déploie progressivement. Au-delà de ce que l'examen a permis de saisir quant à la propre position de Deligny, aux lignes de force qui constituent sa pensée et à la manière dont il les transcrit dans l'écriture, sa situation permet de remettre en perspective celle d'un domaine émergent entre les années vingt et les années soixante, celui de l'enfance en marge. Ce faisant, il permet de dégager un sol concret à partir duquel examiner certains de ses aspects en philosophie.

Le questionnement initial de cette recherche envisageait trois objets : l'enfant, l'institution et l'écriture. L'ambition de ce travail était double, il s'agissait d'une part de voir ce que la philosophie pouvait dire de ces trois concepts, et d'autre part de voir comment pour ce faire elle pouvait aborder et utiliser des matériaux a priori éloignés de ceux qu'elle emploie habituellement. Il en allait donc d'une part de tester la fécondité de l'examen philosophique sur ces objets, et d'autre part d'en tester la pertinence méthodologique. Derrière ce dernier point se dessine l'apport de l'examen philosophique dans un domaine où sociologie, histoire et sciences de l'éducation se partagent la production de connaissances. À l'historien le matériau brut, l'archive ou le déroulement chronologique ; au sociologue les rapports entre les acteurs et la société ; aux sciences de l'éducation la description des points de vue et des méthodes en jeu ; dans ce conflit des facultés la philosophie ne semble pas toujours en bonne posture pour faire entendre sa voix.

Pourtant, dès lors qu'elle s'attache à envisager la rationalité qui traverse les idées et les pratiques des différents acteurs de l'époque, elle peut montrer son apport spécifique autant que sa solidité. Certes, le matériau qu'il a fallu utiliser, de l'article de presse au roman, en passant par l'essai ou l'article scientifique, s'est avéré composite et bien souvent éloigné du canon des textes philosophiques. Il a fallu utiliser des travaux d'historiens, de sociologues, de critiques littéraires ou de philologues pour s'attacher à patiemment redessiner l'ensemble des conditions de production du discours d'une institution émergente et des acteurs qui le produisent. Si rien ne dit que d'autres travaux ne pourraient pas aboutir à d'autres résultats, cet examen a tout de même permis de dégager plusieurs aspects philosophiques des concepts en jeu.

## 2. PISTES ET PERSPECTIVES

Arrivés à ce point de l'examen il serait intéressant de le prolonger par une analyse plus approfondie de la référence à ce que l'on a appelé l'orbe chrétien. Pour le dire rapidement, ce travail a tenté d'examiner de part en part l'arrière-plan moral qui a cours dans le domaine de l'enfance en marge, en premier lieu parce que c'est lui qui est la cible des attaques les plus virulentes de Deligny. Bien que cela ne rentre pas directement dans ce propos, il serait utile de le compléter par un examen plus

précis de l'intrication entre les différentes institutions religieuses et la construction institutionnelle de l'enfance en marge. Si, dans le domaine, les congrégations et les obédiences explicitement confessionnelles ont longtemps prévalu, elles ne disparaissent pas lorsque la NPI et le scoutisme tentent d'écrire une nouvelle histoire pour la prise en charge de l'enfance en marge. Au contraire, les établissements déjà solidement installés, Bons pasteurs et autres Frères du Prado, ne changent guère, ou bien plus lentement, que les institutions naissantes de l'éducation surveillée ou directement gérées par les ARSEA.

Certains des personnages les plus influents du domaine, comme l'Abbé Plaquevent, mériteraient davantage de développements pour essayer de mettre en relief la place et l'influence tant des organisations confessionnelles que des réseaux qui s'y dessinent et des différentes variantes de la morale chrétienne qui courent presque d'un bout à l'autre du domaine. On l'a souvent dit ici, sans en faire un objet d'analyse en propre, la majeure partie des acteurs qui vont contribuer à l'édification institutionnelle du domaine et à sa clôture idéologique, se réfèrent plus ou moins explicitement à un arrière-plan moral où la chrétienté tient le premier rôle. Si, dans le discours des uns et des autres, se dessine un passage de la pénitence à la charité pour guider l'action rééducative, pour une partie des acteurs adverses du domaine comme Le Guillant il ne s'agit de rien moins que de la continuation d'une même attitude paternaliste à destination de l'enfant en marge et des classes populaires dont il provient le plus souvent.

Mais de la même manière que l'institution en construction qu'est l'enfance en marge ne se déploie pas de manière univoque et uniforme, l'institution religieuse ne se développe pas non plus de manière linéaire. En son sein des tendances se font jour, des divergences se manifestent, des oppositions ont lieu parfois. En cela, l'examen de la manière dont se déroulent et se déplacent les mouvements qui ont cours à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de son domaine proprement dit, serait une autre manière d'éclairer ce qui a lieu dans l'enfance en marge. Il y a fort à parier par exemple que les débats qui ont cours dans l'Église catholique à la veille du Concile de Vatican II influent sur les positions qu'adoptent les acteurs religieux de la rééducation. De la même manière, la prise en main du domaine par l'autorité publique au sortir de la guerre, via la tarification et le contrôle des établissements par ces organismes semi-publics que sont les ARSEA, a des répercussions sur la manière dont les établissements gérés par des congrégations ont réagi. Là encore, faire ressortir à la fois les mouvements propres à l'institution religieuse et les liens qu'elle entretient avec d'autres institutions, par le biais de personnalités centrales et d'agencements institutionnels précis, serait un autre travail qui permettrait de compléter utilement la cartographie idéologique que l'on a essayé de dessiner ici.

Sur un plan plus philosophique également, si ce travail a ébauché quelques pistes, il conviendrait d'approfondir l'histoire de ce mode de connaissance de surface qu'est la description. Esquissée ici pour marquer la spécificité de la manière dont Deligny élabore une connaissance à partir de la pratique



et entend la transmettre, c'est sur une histoire philosophique de la description qu'il faudrait ouvrir ce travail.

Ce qu'a permis d'esquisser le travail sur la pensée et l'écriture de Deligny, c'est qu'un certain type de connaissance peut se déployer par juxtapositions, par échos ou résonances. Si un sonar permet d'identifier la présence et le gabarit d'un objet dans les fonds marins, si un appareil à IRM permet de produire une image à partir des résonances magnétiques qu'il produit et transcrit, force est de constater que dans l'histoire des sciences et des techniques, à côté de l'examen analytique et de la recherche des lois dans les profondeurs de la matière, se tient un autre type de connaissance, de surface. Ce vers quoi fait signe l'intrication constante de l'écriture et de la pensée chez Deligny, c'est le lien entre une manière de constituer cette connaissance et de la restituer de manière spécifique, par la description. Celle-ci a mauvaise presse dans l'histoire et est souvent présentée comme une forme de connaissance moins féconde que l'analyse, mais force est de constater qu'elle réapparaît régulièrement dans l'histoire de la connaissance, raison pour laquelle l'examen philosophique devrait probablement s'y attarder davantage.

C'est d'ailleurs une thématique qui n'est pas loin des derniers développements de Deligny sur l'image, entendue comme un mode spontané d'appréhender et de connaître ce qui apparaît, dans un rapport direct où se tiennent ensemble ceux que l'on appelle habituellement le sujet connaissant et l'objet à connaître. Disqualifiant, dans son écriture même, la disjonction entre les deux, la pensée de Deligny ouvre bien des pistes, à laquelle s'intéressent aujourd'hui plusieurs chercheurs, sur la manière de considérer l'image, qui intéressent autant la théorie de la connaissance que l'anthropologie.

### 3. L'ENFANT

Objet constitué progressivement par un domaine qui va chercher à en examiner les différentes facettes en le faisant entrer dans le kaléidoscope des taxinomies de l'époque, l'enfant en marge passe le plus souvent inaperçu derrière les représentations de la société à son égard, comme la tranche d'âge à laquelle il appartient. Autrement dit, c'est à l'enfance que s'adressent l'essentiel des acteurs de la rééducation, à un âge de la vie auquel la construction imaginaire d'une société surimpose des valeurs morales, des faiblesses et des incapacités, qui se dessinent comme le creux de l'âge adulte. L'enfance serait cet âge où tout manque en comparaison de l'adulte, développement du corps, maturité affective, maîtrise des passions, efficacité du raisonnement.

L'éducation n'apparaît alors, au mieux, que comme un chemin le long duquel les adultes accompagnent cet âge de la vie vers sa véritable maturation, s'assurent de son bon développement en tentant de le mener à bon port. Si Rousseau entend bien observer l'enfant, il ne dessine pour son Émile que des exercices qui dépendent des âges de la vie qu'il traverse, autant d'époques à négocier de manière précise pour faire advenir cet être transitoire à l'âge adulte, optimum de toute existence

humaine. La rééducation naissante, quant à elle, n'entend pas suivre un autre chemin la plupart du temps. Si les chemins des enfants en marge sont tortueux et s'écartent le plus souvent de la route commune, elle n'entend pas pour autant renoncer à aligner ses prétentions pour les enfants sur ce que l'on peut constater de chaque adulte. Les méthodes changent, les moyens également, mais la finalité reste la même. Guidés par un arrière-plan idéologique identique, la plupart des acteurs de la rééducation ne comprennent pas l'enfant en marge autrement que comme le double inversé de l'enfant habituel. Si l'un va à l'école, l'autre se doit d'aller à l'IMPro ; si l'un possède une famille aimante, l'autre devra retrouver des éducateurs qui ont « l'amour du gosse » chevillé au cœur ; si l'un doit développer sa puissance physique, l'autre devra retrouver une forme de santé par l'appareillage et la thérapeutique. De part et d'autre de la ligne de démarcation qui sépare l'enfant et l'enfant inadapté, si les méthodes et les institutions changent, elles possèdent peu ou prou la même ligne de mire, le même arrière-plan moral, la même conception d'une enfance perfectible, éducable, améliorable, bref une part de l'humanité qu'il convient de faire advenir, c'est-à-dire d'amener à se réaliser dans l'âge adulte.

La conception de Deligny ouvre une brèche dans cette compréhension de l'enfant et entend montrer une autre voie pour la rééducation, et par-delà, pour l'éducation. L'enfant n'y est pas ramené à la tranche d'âge qui est la sienne, au moment de l'existence qu'il serait censé représenter. Les enfants qu'il croise sont par trop singuliers pour pouvoir être ramenés aux déterminants sociaux qui caractérisent la plupart de leurs congénères. Ils sont tellement en rupture par rapport aux institutions habituelles qu'ils en déjouent l'assignation subjective. Trop fous pour être élèves, trop délinquants pour être fous, trop caractériels pour pouvoir apprendre, trop malins pour être considérés comme des bêtes, ces enfants déjouent les institutions autant que la morale qui les sous-tend. La pensée de Deligny insiste sur la manière de détourner les représentations habituelles de l'enfance, et son écriture oscille entre la singularité et l'irréductible humanité de chaque enfant. Il y a en eux quelque chose de plus que ce que l'on projette habituellement sur l'enfance, parce qu'ils ont fait déchanter les projets en dévissant les portes, qu'ils ont déçu d'avance toutes les attentes à leur propos. Dans son écriture, Deligny entend les ramener à cette singularité qui fait d'eux autant d'étrangers à leur tranche d'âge, des individus en effraction avec les représentations imaginaires qui ont cours sur eux dans la société. Rivé au sol de leurs existences, à la matérialité de leurs conduites et à leur manière de se tenir dans le monde, l'examen de la pensée de Deligny permet de sortir délibérément des conceptions de l'enfance pour restituer, à travers ces enfants particuliers, quelques traits fondamentaux de l'enfant. Sans majuscule ni généralisation abusive, celui-ci se manifeste en premier lieu par le collectif dans lequel il s'inscrit. Pour qui veut bien prendre la peine de regarder un enfant dans les yeux, c'est la multitude de tous les autres qu'il verra, cette multiplicité au sein de laquelle chaque singularité se fait écho, s'appelle et s'éclaire réciproquement. Et il n'y a pas loin de cette restitution presque paradoxale de l'enfant, de la singularité à la multiplicité, à la posture d'Alexis Danan qui, regardant son fils de

cinq ans s'éteindre dans ses bras, ouvre les yeux sur la multitude de ceux qu'il va défendre, par sa plume autant que par des entreprises fort concrètes, pendant presque cinquante ans. L'enfant ne se présente jamais seul, il se double et se dédouble à l'infini de ceux qui l'ont été avant lui, de ceux qui ont emprunté les mêmes chemins, fréquenté les mêmes institutions, souffert des mêmes maux. Même l'enfant inadapté, ou plus encore l'enfant autiste mutique prétendument muré dans un silence qui vaut retrait du monde social, n'est pas seul pour Deligny. Janmari rappelle comme son « jumeau décalé dans le temps<sup>914</sup> » le Victor d'Itard et tous ces gamins, là, en maisons de correction, patronages, instituts de rééducation se rappellent les uns les autres, dans leurs gestes, leurs mouvements, autant que dans l'attitude des adultes à leur égard et la manière d'en raconter les histoires.

C'est que le travail avec eux envisage de donner à voir cette pluralité de deux façons. Soit, en insérant la singularité de l'enfant dans la diversité limitée des taxinomies scientifiques, dans les classifications neuropsychiatriques où ils viennent rejoindre des prédécesseurs devenus leurs frères en diagnostics. Soit, en tentant de rendre compte de la matérialité de son existence, de sa manière propre de se tenir dans le monde, par le récit de ses faits et gestes, par la description de sa propre position. Le récit devient alors une manière de restituer autant que de permettre les comparaisons, les ressemblances, les rapprochements, les jeux d'écho entre des enfants aux modes de réaction semblables ou similaires, dans des situations différentes ou approchantes.

Il y a entre ces deux manières de faire tout l'écart qui réside entre le diagnostic et le récit. Le premier se pense dans un mouvement rétrospectif, il ramène l'individu singulier à la généralité des cas déjà connus et accumulés auparavant. Le second s'utilise dans un mouvement prospectif, il se dessine pour pouvoir servir un jour, à toutes fins utiles, si un autre enfant, si ses modes de réaction ou si sa situation, viennent lui faire écho. Le récit incarne un autre mouvement de la connaissance, lorsque les histoires accumulées prennent sens face à la singularité toujours en partie imprévisible de l'expérience à venir. C'est le récit qui permet de prendre en bonne part le hasard en permettant à l'individu de s'appuyer sur ce qu'il a déjà traversé sans s'y résoudre, autrement dit de faire fond sur une véritable expérience. Le processus est cumulatif et les histoires s'ajoutent les unes aux autres, pour produire une connaissance vivante d'où la singularité n'est pas rapidement évacuée, vidée de ce qui a été vu et vécu.

L'enfance détermine des méthodes et des façons de faire a priori qui ne sont jamais totalement exemptes de la morale qui a cours dans la société, elle élabore des connaissances à l'aune desquelles elle étalonne les comportements. L'enfant engage à la fois une singularité et une pluralité, que le récit peut permettre de combiner pour produire une authentique connaissance de la pratique, l'expérience. C'est cette différence entre les deux que manifeste et qu'incarne la pensée de Deligny, qui fait signe bien davantage vers une anthropologie que vers une pédagogie au sens habituel d'une science de

---

<sup>914</sup> F. Deligny, *Le croire et le craindre*, repris dans *Œuvres*, ouvr. cité, p. 687.

l'éducation des enfants. Ce faisant, l'enfant qu'il dessine prive rapidement l'adulte de ses repères habituels tant le fossé apparaît grand entre la réalité de l'un et les représentations de l'autre. C'est la force de l'écriture de Deligny que de restituer cette étrangeté, cette extériorité radicale de l'enfant en marge de tout ce qui constitue l'enfance à son époque. Ce faisant, ce n'est pas tant la place de l'enfant en marge qu'il cherche à dessiner, à isoler ou à mettre en valeur, à la différence de Danan, Deligny n'est pas un « croisé de l'enfance » fusse-t-elle inadaptée. Mais c'est la manière même d'appréhender l'enfant en général qu'il met en déséquilibre, en appuyant sa manière de le saisir sur son corps, sur le lieu qu'il occupe et sur le mouvement qu'il déploie.

Ce sont les trois coordonnées à partir desquelles on a vu qu'il entendait appréhender l'enfant. Celui-ci est davantage un phénomène – quelque chose qui se tient dans l'existence – qu'une nature. Et l'adulte, ou l'observateur quel qu'il soit, doit avant tout commencer par saisir les conditions de possibilité de sa compréhension, autrement dit la manière dont il peut essayer de l'envisager. En termes kantien, il s'agit de délimiter les conditions de possibilité de la saisie de l'enfant, et non pas ce qu'il est ou à quelle nature il renvoie. Si Kant engageait ce faisant une révolution copernicienne de la connaissance, Deligny engendre le même retournement dans la conception de l'enfant. Après la révolution pédocentrique de Rousseau qui invitait à observer l'enfant, Deligny invite à revenir sur notre propre manière de l'appréhender, sur les conditions de notre compréhension de son existence et de sa tenue dans le monde en tant que phénomène. Apprendre à chercher ce dont nous avons besoin pour le voir, ce qui nous manque pour le saisir, ce qui nous fait défaut pour nous placer sur le même plan que lui, c'est ce qu'il engage dès ses premiers écrits. C'est aussi ce qu'il développera de manière plus explicite et thématique lors de la tentative des Cévennes avec des enfants autistes mutiques, en poussant encore plus loin pour chercher non seulement ce qui peut nous permettre de les voir vraiment, mais également ce qui peut nous permettre d'agir avec eux ou en tout cas d'interagir avec eux.

À ce corps de l'enfant dont Deligny évacue la subjectivité, où les affects prennent des places diverses et changeantes, au point de mettre en question la manière dont se constitue l'unité psychophysique de l'individu, répond celui de l'adulte qui entend travailler avec lui. Deligny rompt avec le modèle d'un sujet aimant et bienveillant, poussé à agir comme éducateur pour relever moralement l'enfant en marge, en entendant influencer directement sur son intériorité. Le rapport au corps de l'individu délinéé oblitère le rapport intersubjectif entre deux intériorités qui se répondent, les confidences les yeux dans les yeux, et les épanchements à cœurs ouverts. La véracité du rapport ne réside pas dans la prétendue pureté du sentiment mais dans le rapport physique, immédiat et corporel, entre un individu et le monde qui l'entoure. L'éducateur agit autour et non pas en profondeur, c'est ainsi qu'il en va des circonstances à mettre en œuvre et à utiliser et non d'une subjectivité à assurer ou à reconstruire. C'est ce corps qui permet de se tenir dans un lieu et c'est de la diversité des lieux possibles qu'il convient de partir. Élément concret et matériel dans lequel se tiennent les individus, il est, plus que

l'intériorité du sujet, la condition matérielle dans laquelle se développent son existence, autant que son assignation subjective. L'enfant en marge ne fréquente pas les lieux prévus assignés à l'enfance, et c'est cette position géographique qui manifeste d'emblée son écart par rapport à la norme. Il n'est pas l'enfant de l'école, du foyer, de l'église ou des mouvements de jeunesse. Il n'est ni élève, ni fils, ni enfant de chœur, ni scout. Son chemin le mène à l'école buissonnière, le plus souvent au dernier rang de la classe ou dans un coin coiffé du bonnet d'âne, jusqu'au vide de la rue, des halls de gare, des stations de métro, aux usines à l'arrêt et aux endroits désaffectés.

Il enfreint l'ordre symbolique qui assigne l'enfance à des lieux où l'individu doit occuper une place et répondre à une fonction. Alors, la constitution de l'institution vient tenter d'y pallier et lorsque s'ouvrent IMPro, patronages, centres de rééducation ou IPES, l'inscription vaut une double assignation. Assignation à une place, déterminée et délimitée dans l'espace, et à une fonction, dans l'institution et au-delà dans l'espace social. Réinscrire tous les enfants dans les rouages d'une société c'est aussi, au sortir de la guerre, utiliser toutes les potentialités pour les rendre utiles à la division des tâches capitaliste. Du délinquant qui à l'IPES de Belle-Île joue du crochet pour fabriquer de bien dérisoires émouchettes, jusqu'à la place du travail dans les centres de rééducation, il en va de l'utilisation de tout le capital productif disponible, à court ou moyen terme. L'inscription dans la société de l'enfant en marge, abandonné ou idiot, une fois devenu adulte permet avant tout la reproduction et la continuation de ses modes de production. Sa rééducation ramène l'enfant en marge à l'enfance en reproduisant, sous couvert de nouveauté technique ou scientifique, des lieux qui restent avant tout « prévus exprès tout à fait pour<sup>915</sup> ».

Deligny pense l'enfant dans ces lieux et en dehors d'eux. Il se détourne de l'assignation subjective portée par le lieu pour en examiner le rapport vivant et mouvant avec les individus. Dans cette entreprise où il s'agit d'essayer de les situer au mieux, le lieu devient milieu, espace lié presque de manière organique à l'individu, qui en tire ses modes de subsistance, ses manières d'agir et de se comporter, qu'il aménage ou adapte si besoin. Il n'est plus tant question de place, en institution ou de place du village, mais d'un rapport direct et concret entre l'enfant et son environnement, entre les individus. Si la rééducation est une entreprise sociale avant tout, le déplacement qu'opère Deligny est proprement anthropologique, il revient aux conditions d'existence de l'individu humain dans un environnement considéré, à sa manière de s'y rapporter dans la moindre de ses attitudes, de ses gestes, de ses mouvements. Cette manière de se situer à l'écart de ce qui a cours dans le domaine de la rééducation n'est pas à comprendre comme une volonté de retour à l'animalité prétendue de l'être humain. Il n'en va pas chez Deligny de la recherche d'un bon sauvage ou d'un mode d'existence plus près de l'homme des origines. Janmari n'est pas le nom d'un retour à une humanité primordiale, comme avec les autres enfants dont il croise la route ; le déplacement est en premier lieu politique.

---

<sup>915</sup>F. Deligny, commentaire au film *Ce gamin, là*, 1976, reproduit dans F. Deligny, *Œuvres*, ouvr. cité, p. 1041.

Désertant le champ des représentations sociales qui président aux conceptions de l'enfance, Deligny quitte du même coup celui de la répartition capitaliste des individus et de leurs places. Il ne s'agit plus de replacer les individus sur l'échiquier des positions sociales qui se pensent les unes par rapport aux autres, mais de reconstituer à travers le lieu – et même à partir de lieux différents, éparpillés, que ce soit dans la Grande Cordée ou dans les Cévennes – un commun à construire ensemble, une forme de rapport politique *entre* les individus où l'assignation subjective cède le pas au mouvement, autrement dit un véritable milieu<sup>916</sup>.

#### 4. L'INSTITUTION

De la même manière qu'« il suffit d'avoir affaire à un demeuré pour que la bonne intention pousse tout autour comme ça, comme du moisi sur la croûte d'un fromage<sup>917</sup> », tout semble porter à croire qu'il suffit que l'enfant paraisse pour que pousse autour de lui tout un ensemble institutionnel. Examiner la manière dont Deligny se situe par rapport à la construction des institutions qui vont s'occuper des enfants en marge, oblige à s'intéresser à leur constitution et à la manière dont elles prennent forme. Là encore, si sa position est tout autant indicatrice que révélatrice, elle permet en tout cas de montrer les dynamiques qui ont cours dans la formation de ce type de constructions sociales.

Dans ce mouvement, il faut souligner en premier lieu la place des acteurs qui deviennent autant de personnages. Déterminés à la fois par leurs parcours biographiques et les spécificités qui sont les leurs – les accidents de la vie de Heuyer ou de Danan n'entrent pas pour rien dans leur engagement professionnel – les acteurs du domaine sont aussi des individus formés par leur métier et par leur itinéraire professionnel. Ils occupent des places, possèdent des rôles et des fonctions dans des organigrammes et des institutions déjà existantes. Les liens qu'ils y tissent, les rapports qui se nouent entre eux à l'intérieur du domaine considéré mais également à l'extérieur de lui, dans des institutions connexes, de tutelle ou de rattachement, sont à prendre en compte. Autrement dit, si la biographie et la personnalité des individus est importante lorsqu'il s'agit d'examiner la constitution d'une institution, leurs positions et leurs liens entre eux dans ce domaine en formation et hors de lui est tout aussi cruciale à prendre en compte.

Retisser patiemment les fils qui les relie n'est alors jamais une perte de temps, et si aucun ne peut prétendre être suffisamment explicatif à lui seul, c'est leur multiplicité qui peut s'avérer la plus éclairante. Le fait que Jacques Guérin-Desjardins rencontre chez les Éclaireurs de France les enfants du ministre de la Justice du Front populaire Marc Rucart n'explique pas à lui seul que lui soit confiée,

---

<sup>916</sup> « Les secrets de cette matière quasiment inconnue d'entre les uns et les autres et qu'on nomme "le milieu". », F. Deligny, « Le groupe et la demande : à propos de la Grande Cordée », art. cité, p. 425.

<sup>917</sup>F. Deligny, *Balivernes pour un pote*, ouvr. cité, p. 58.

de manière expérimentale, la formation de véritables moniteurs pour remplacer les gardiens dans l'IPES de Saint Maurice, pas plus qu'il ne résume l'influence du scoutisme dans la rééducation entre les années vingt et soixante. Mais ses liens avec Heuyer dans la clinique duquel il travaille en 1930, ou son engagement dans la fondation des CEMEA à la fin des années trente permettent de dessiner là encore une cartographie dans laquelle les positions et les mouvements des différents acteurs du domaine peuvent s'avérer riches de sens. Là, si la philosophie ne peut se résumer à l'historiographie, elle doit en saisir l'utilité pour rendre raison de la manière dont les idées s'incarnent avant toute chose chez des individus bien réels, aux existences tout à fait concrètes, qui les expriment, les modifient ou les articulent de manière singulière pour leur donner une réelle efficacité dans la pratique.

Cet examen des personnages permet également de montrer que celles que l'on appelle les institutions ne voient pas le jour de manière isolée, indépendantes les unes des autres, ni sur un pied d'égalité. Il y a une sorte d'abus de langage à utiliser le même terme d'institution pour parler de l'Église, de l'Armée, du Mariage ou de l'Enfance en marge. Toutes ne s'étendent pas de la même manière, toutes ne s'inscrivent pas de la même manière dans les lieux ni sur les individus, dans les manières d'influer sur leur sort comme sur leur comportement. Pour l'écrasante majorité des enfants du pays, de leurs parents et de leurs proches, les institutions liées à l'enfance en marge sont inconnues et n'ont presque aucune incidence sur le cours de leurs destinées ; difficile d'en dire de même pour l'Armée, l'École ou l'État. Toutes ne s'inscrivent pas de la même manière dans le temps, certaines peuvent émerger tandis que d'autres peuvent passer au second plan, décliner<sup>918</sup> voire disparaître. Malgré l'aspect univoque du terme et l'usage presque systématique de la majuscule pour la mentionner, une institution comme l'Église n'est pas une entité aux contours stables, indéfiniment présente au monde et à elle-même de la même façon. Comme l'indique l'évolution des places occupées par Deligny au sein de l'enfance en difficulté, l'institution possède des marges avec lesquelles elle négocie constamment, dans un rapport à la fois entre son centre et sa périphérie, mais également dans ses rapports avec les autres institutions qui l'entourent.

Autre apport de l'examen philosophique de l'institution, sa constitution ne se réalise jamais seule, dans un morceau isolé de la réalité sociale. L'institution est un mode d'organisation de la société, qui répond à des besoins, à des nécessités, à des problèmes parfois qu'elle prend pour mission si ce n'est de résoudre au moins de circonscrire, de prendre en charge comme l'indique une expression qui revient souvent dans les institutions qui s'adressent à l'enfance en marge. Pour ce faire elle a à négocier, à s'allier ou à s'opposer à d'autres institutions. L'une peut prendre le relais de l'autre comme lorsque l'Armée suit la sortie de l'École et précède l'entrée dans le Mariage. Certaines sont plus importantes que d'autres, plus anciennes, davantage liées aux structures politiques et toutes leurs

---

<sup>918</sup> Voir sur ce point l'analyse contemporaine que réalise François Dubet au sujet de certaines d'entre elles dans F. Dubet, *Le déclin de l'institution*, Paris, Seuil, 2002.

places ne se valent pas. Leurs liens, leurs influences, les positions qu'elles tiennent dans des organigrammes plus vastes sont autant de manières de constater qu'elles peuvent aussi bien s'emboîter que s'affronter, se tenir dans des rapports de contiguïtés que de dépendances, voire de rivalités.

Pour ce qui est de la constitution de l'enfance en marge en tant qu'institution, elle a à se réaliser aux confins et à la jonction des institutions médicales et judiciaires, mais elle permet aussi l'émergence en son sein d'acteurs et de disciplines peu ou pas encore reconnus dans leur institution d'origine. Ainsi de la neuropsychiatrie infantile qui s'y développe pour se faire reconnaître en retour dans le champ de la médecine, où la psychiatrie et plus encore, la santé mentale de l'enfant, n'ont encore ni reconnaissance ni visibilité. Dans de ce jeu de poupées russes que dessinent les emboîtements institutionnels, même les institutions les plus proches des enfants, celles dans lesquels ils sont pris en charge dans l'ensemble de leur existence quotidienne, des Bons Pasteurs jusqu'aux centres de rééducation, même celles-ci dépendent d'institutions plus vastes qui les habilitent, les financent, en contrôlent les méthodes et les mouvements. C'est la raison pour laquelle il serait peut-être plus précis de parler d'ensembles institutionnels plus que d'institutions à proprement parler, ne serait-ce que pour rendre compte de l'hétérogénéité des places, des fonctions, des liens entre les matériaux qui les composent.

Au-delà des habilitations, des financements, des autorisations administratives, des budgets et des politiques publiques qui les encadrent, l'examen philosophique des édifices institutionnels permet de prendre la mesure de l'importance de l'arrière-plan moral et du fond idéologique qui les sous-tendent. L'un et l'autre permettent *in fine* de cimenter les liens entre les acteurs, mais indiquent également la place qu'adopte l'institution dans l'ensemble des représentations d'une société. L'institution ne tient pas que dans ses murs, ses financements, ses règlements et ses législations spécifiques, elle tient aussi dans la contiguïté ou l'adéquation qu'elle manifeste avec les valeurs d'une époque, avec la morale du temps. Pour ce qui est de l'institution rééducative au cours de la période qui nous intéresse, sous couvert de radicalement changer, de se modifier et de rompre avec son passé, se retrouve en réalité continué le même orbe chrétien où seule la charité vient remplacer la pénitence. En cela les valeurs qui s'y opposent et celles qui sous-tendent son activité ne se constituent par *per se* mais dans un rapport constant avec les valeurs qui ont cours dans la société. L'institution possède des relais et des inflexions chez d'autres acteurs, qui n'y sont pas à proprement parler impliqués mais dont la position et les idées influent de l'extérieur. Qu'on le veuille ou non, l'institution n'est pas qu'une affaire de spécialistes, la morale qui la sous-tend les dépasse et elle doit composer avec les relais dont cette morale dispose dans la société toute entière, grands reporters ou hommes politiques, compris ici comme autant de faiseurs d'opinion.

Là encore l'institution se constitue à la croisée de mouvements de force différents. D'une part, elle est animée par ce que l'on peut appeler une pression centrifuge, celle de ses courants internes, des



oppositions idéologiques qui permettent d'en mesurer les mouvements, les évolutions, les risques d'éclatement parfois. Elle se développe sur l'équilibre précaire dont elle est le produit et qui en est le moteur, la menaçant constamment soit d'explosion sous la pression des oppositions trop manifestes, soit d'ossification une fois toutes les divergences éteintes. D'autre part, elle est soumise à une pression centripète, celle qui naît des idéologies qui ont cours dans la société et qui l'informent, au sens premier du terme – qui contribuent à lui donner une forme – de l'extérieur. Ici, la conception de l'enfance, les arrière-plans moraux qui lui sont liés, les intérêts et les affrontements politiques de l'époque, la situation matérielle des plus démunis et la manière dont se constitue une opinion publique autour d'elle par le travail de personnages extérieurs au domaine, sont autant de données qui viennent peser de l'extérieur sur la constitution d'un édifice institutionnel comme l'enfance en marge.

C'est sur ce plan, sur ces deux arrière-plans moraux et idéologiques qui structurent le domaine de l'enfance en marge, que porte la critique délinéenne, bien plus que sur le plan technique et pratique de la prise en charge des enfants *dans* les institutions. S'il propose d'autres modes d'action et d'intervention auprès des enfants en marge ce n'est pas là qu'il manifeste le plus la radicalité de sa position. L'époque est aux innovations et aux tentatives concrètes tous azimuts. En revanche, et cela se traduit dans le moindre détail de l'organisation de la Grande Cordée, les organisations qu'il propose et qu'il tente de mettre en place s'opposent en premier lieu frontalement à la morale et aux idéologies qui structurent le domaine de l'enfance en marge. Si sa plume sait être féroce avec les bonnes sœurs dévouées et les anciens gardiens de la pénitencière, elle attaque bien plus violemment les représentations de l'enfance qui les sous-tendent, l'organisation capitaliste des modes de production à laquelle ils participent et plus encore, la conception d'un sujet entièrement guidé et accessible par un for intérieur que le travail éducatif devrait permettre d'atteindre, guidé conjointement par l'amour et la science.

Ce faisant, la critique de Deligny permet de prendre la mesure de l'importance et de la place de la langue dans l'institution. En s'attaquant aux méthodes et surtout aux idéologies, Deligny les débusque dans les mots propres au domaine qu'il sait mieux que personne repérer, décrypter et attaquer. Pour comprendre la portée de l'opposition délinéenne, il faut alors analyser la manière dont se crée progressivement une langue propre au domaine et les différentes fonctions qui vont être les siennes. L'institution en construction emprunte à la langue de ceux qui viennent la composer de l'intérieur ou qui vont influencer sur elle de l'extérieur. Ici médecins, magistrats ou journalistes apportent leurs manières d'argumenter, leurs figures de style, leur vocabulaire spécifique. Chacun reste identifié par le langage qui est celui de sa propre profession, mais également de sa propre obédience morale ou religieuse. Les différentes fonctions, comme les différences d'origines ou les divergences idéologiques se lisent dans les mots, dans la construction des phrases, dans les références appelées en renfort pour assurer la position des locuteurs.

Chacun vient ici avec son propre bagage linguistique et le met en quelque sorte à disposition dans

tout le domaine écrit et parlé qui entoure l'institution naissante. Les articles de revue, les essais, les romans, les recensions d'ouvrages, tout comme les congrès, les conférences, les stages de perfectionnement ou les débats publics, sont autant de lieux où les mots se croisent, les expressions se manifestent et où progressivement tout cela se reconnaît, se recompose et s'hybride. Chacun apprend à reconnaître les mots de l'autre, et petit à petit à en user pour se faire reconnaître dans le domaine. Il y a les locuteurs autorisés, au nombre desquels figurent au premier plan les individus les plus engagés dans la construction de l'institution et les plus reconnus dans leur propre domaine d'origine. Il y a également les contrebandiers ou les faussaires, ceux qui y naviguent sans attribution institutionnelle précise mais qui, en usant de leur maîtrise de la langue du lieu, arrivent à se faire reconnaître à la fois comme utiles et légitimes. Il y a aussi ceux qui ne maîtrisent pas une langue en mouvement, qui en saisissent le dernier mot trop tôt ou bien trop tard, et ne passent pas pour des interlocuteurs valides. À travers le travail et les positions de chacun, ce sont progressivement les mots des personnages les plus influents, leurs expressions qui s'installent dans le langage de tous, quitte à subir en retour de profondes inflexions.

Au niveau des acteurs, chacun apprend à utiliser le langage de l'autre et manifeste ainsi sa possible appartenance à l'ensemble en train de se créer en même temps qu'il souligne ses allégeances, ses accointances, ses oppositions. La « réversion des tendances néfastes du caractère » comme le « traitement pénal de la délinquance » s'allient dans les productions de langage, de la même manière que le Dr Heuyer et le Juge Chazal prennent successivement la parole lors des stages de formation d'éducateurs à l'école de Montesson. Au niveau de l'institution se dégage progressivement une manière de dire et d'écrire commune, une façon d'utiliser une langue particulière qui sert aux uns et aux autres autant de mode de reconnaissance que de ciment idéologique. Ne peut prendre part au concert que celui qui a accordé son instrument dans la même tonalité que les autres, de la même manière que l'accord final obtenu doit tendre vers l'harmonie. Au centre de l'institution, la place de la langue est cruciale, elle en manifeste l'homogénéité en même temps qu'elle permet de l'assurer. Sa fonction régulatrice est d'autant plus importante lorsqu'en son sein s'agitent plusieurs professions qui visent à la reconnaissance voire à la prédominance, et des individus aux stratégies personnelles différentes, aux idéologies opposées. L'évolution de l'enfance en marge sur près d'un demi-siècle, comprise comme un édifice institutionnel en construction, permet de mesurer la portée de cette dynamique qui la sous-tend, des jeux d'oppositions et d'alliances qui l'agitent à ses débuts, jusqu'à la clôture idéologique au bout de laquelle elle s'institutionnalise.

## 5. L'ÉCRITURE

Identifier de la sorte la place de la langue dans la construction de l'institution, c'est également s'approcher au plus près de la position propre de Deligny, celle qu'il tient *dans* la langue.

C'est également une première manière de montrer comment se joignent le texte et la pratique, par

leur influence directe sur le mode d'organisation de l'existence des individus auquel préside l'institution.

Le travail de Deligny est un travail non pas uniquement sur la langue, mais sur la lettre même des textes qu'il produit. Écrire et penser vont de pair et la lecture de ses textes donne souvent l'impression que la réflexion a suivi le cours que les caractères ont dessiné sur la feuille de papier. Le texte avance et poursuit une idée avant de buter sur un mot, de s'y arrêter ou d'en faire le tour, ouvrant à un autre chemin réflexif, une autre thématique, d'abord parallèle, qui rejoint ou non la première, avant d'ouvrir sur d'autres encore. Dans le fil du texte il en est de certains mots comme de bornes, des indications à partir desquelles le cours de la pensée se doit de faire un détour, de changer de direction, sans jamais pour autant rebrousser chemin. Ainsi, le mot advient dans le texte comme l'événement advient dans le cours de l'existence, il est lié à ce qui précède sinon il ne serait pas compréhensible, mais il ne peut s'y résoudre. Il apporte l'occasion au cœur du discours, occasion de sortir de l'idée en développement pour en suivre une autre, comme une manière de faire droit au hasard dans le principe même de l'écriture.

Il n'entre pas dans ce propos de statuer s'il s'agit là d'un effet littéraire, volontaire, intentionnel ou recherché. Le texte de Deligny est travaillé de part en part, ne serait-ce que par la vigilance avec laquelle il entend maîtriser le langage qu'il utilise. Lorsque Deligny revient sur le sens du mot qu'il utilise ou sur son étymologie, ce n'est pas pour faire œuvre d'érudition ni de préciosité mais bien pour maîtriser l'outil avec lequel il entend forger cet objet qu'est le texte. Pourtant, et de plus en plus au fil du temps, apparaissent des mots qui servent de bifurcation au discours, comme si le mot cherché et trouvé dans l'acte d'écrire portait de lui-même à explorer d'autres chemins.

Les premiers ouvrages de Deligny s'articulent autour d'un usage particulier du récit, tant il semble rarement s'intéresser ou développer une trame narrative très construite ou serrée. Les histoires ne l'intéressent pas tant par ce qui se joue que par ce que l'on peut y voir, autrement dit les narrations qu'il utilise et qu'il dessine possèdent toutes ce que l'on a appelé une tonalité descriptive. Il ne s'agit pas tant de raconter des histoires pour faire le récit de ce qui a pu advenir, d'ailleurs au fil du temps la mémoire et l'imagination se confondent pour donner aux événements du passé une restitution capable d'être utile plus que fidèle. C'est là que se tient la grande puissance de la description délinéenne, elle dépasse les actions qui ont lieu dans le récit pour produire, dans la confrontation avec l'expérience du lecteur, une véritable connaissance qu'il peut à son tour utiliser, quitte à se l'approprier.

Des aphorismes de *Graine de crapule* aux récits-galets des années soixante-dix, les récits particuliers de Deligny se distinguent de toute autre construction narrative par leur remarquable capacité à être assimilés, appropriés par leur lecteur. C'est qu'il en va d'une matière vivante, celle du comportement humain avec lequel il s'agit d'interagir ou, plus précisément, de construire une action en commun. En racontant des histoires, Deligny cherche dans ce qui en constitue l'atome, l'événement, les

caractéristiques qui peuvent permettre à son lecteur de se les approprier pour renouveler ensuite sa propre action. Le récit se déploie autour d'un ou de quelques événements, éléments de base de ce qui peut arriver dans le fil d'une existence et dont le partage peut permettre d'agir à nouveau frais. Deligny écrit à côté de son lecteur, non pas tant pour en faire le témoin de son propre travail, ni le dépositaire d'un passé advenu ou d'un imaginaire quelconque, mais pour faire résonner avec lui sa propre expérience, manière pour lui d'ouvrir sur un plus grand nombre de possibles. L'ambition narrative de Deligny – entendons le résultat atteint par l'écriture et non l'intention subjective de l'écrivain – rejoint alors la manière dont il conçoit le travail avec les enfants, il vise à ouvrir avec eux sur une infinité de possibles qu'ils seront libres alors de réaliser ou non.

Pour que l'écriture puisse ouvrir des possibles à l'individu, il faut alors que celui-ci puisse échapper, au moins en partie, à l'emprise des déterminations qui pèsent sur lui, à commencer par ses déterminations subjectives. Ramené à un cas ou à une pathologie, l'enfant diagnostiqué est défini avant tout par ses troubles, ses déficiences, ses tares, autrement dit par ses propres limitations. Ce sont elles qui servent à le décrire et qui finalement vont jusqu'à restreindre la manière dont il peut se présenter au monde qui va le désigner comme sujet. Dans sa pratique, tout autant que dans son écriture, Deligny fait éclater la manière dont l'individu est ramené à ces marques de sa limitation, en l'abordant sur un mode horizontal dans lequel il a à être pris *en même temps et sur le même plan* que l'ensemble des éléments qui l'entourent et constituent son milieu.

Il s'agit d'une écriture qui manifeste noir sur blanc l'ancrage théorique de son auteur puisqu'elle sort du primat de la subjectivité dans le récit – qui se manifeste dans les passions et les sentiments du sujet comme autant de mobiles d'action et donc de moteurs pour la narration – pour privilégier une approche descriptive des différents éléments du monde avec lesquels il doit être pris. Sortis du prisme de la subjectivité, sans affects ni sentiments, les personnages sont considérés sur le même plan que les objets qui les environnent, les lieux qu'ils fréquentent et l'individu devient alors un être relatif, c'est-à-dire tout entier pris dans les rapports qu'il tisse avec ce qui l'entoure.

La description fait du texte de Deligny un étrange naturalisme, une écriture éthologique où les observations de surface dessinent des liens possibles, hypothétiques, parfois éphémères, autrement dit une existence où le hasard et la coïncidence sont au cœur du cours des événements.

Ce faisant, elle permet pour qui s'intéresse à l'enfant de restituer la puissance de devenir qui est la sienne, elle fracture l'institution en y ouvrant sans cesse de nouvelles brèches pour laisser filtrer l'occasion, elle attache l'écriture à l'événement dont elle fait miroiter les différentes facettes qui oscillent alors, comme l'ensemble de l'existence humaine, entre causalité et hasard.

## BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie n'entend pas être exhaustive concernant tous les aspects abordés dans cette thèse, elle recense l'ensemble des ouvrages et des articles utilisés pour réaliser ce travail.

### 1. ŒUVRES DE DELIGNY

La majeure partie des œuvres et des articles publiés par Deligny ont fait l'objet d'une réédition par les éditions de L'arachnéen en 2007 dans F. Deligny, *Œuvres*, Paris, L'arachnéen, 2007, rééd. 2017.

#### 1.1. OUVRAGES PUBLIES

- *Pavillon III*, Lille, Victor Michon, 1944.
- *Graine de crapule*, Lille, Victor Michon, 1945.
- *Les vagabonds efficaces*, Lille, Victor Michon, 1947.
- « La lézarde », dans H. Bourdens, F. Deligny, J. Ollivier, P. Ollivier, *Récits des quatre coins du monde*, Paris, Le chardon rouge, 1949.
- *Les enfants ont des oreilles*, Paris, Le Chardon rouge, 1949.
- *Adrien Lomme*, Paris, Gallimard, 1958.
- *Anges purs*, [sous le pseudonyme de Vincent Lane], Paris, La Vague, coll. « Les grands romans policiers », 1961.
- *Nous et l'innocent*, Paris, Maspero, coll. « Malgré tout », 1975.
- *Cahiers de l'immuable 1/2/3* :
  - « Voix et voir », *Recherches*, n°18, avril 1975.
  - « Dérives », *Recherches*, n°20, décembre 1975.
  - « Au défaut du langage », *Recherches*, n°24, novembre 1976.
- *Le croire et le craindre*, Paris, Stock, coll. « Les grands auteurs », 1978.
- *Puissants personnages*, Paris, Maspero, coll. « Malgré tout », 1978.
- *Balivernes pour un pote*, Paris, Seghers, coll. « Textes fous », 1978.
- *Les Détours de l'agir ou le moindre geste*, Paris, Hachette, coll. « L'échappée belle », 1979.
- *Singulière ethnologie. Nature et pouvoir et nature du pouvoir*, Paris, Hachette, coll. « L'échappée belle », 1980.
- *La Septième face du dé*, Paris, Hachette, coll. « L'échappée belle », 1980 ; réédité à Paris, L'arachnéen, 2013.
- *Les enfants et le silence*, Paris, Galilée et Spirali, coll. « Débats », 1980.
- *Traces d'I. Autisme, sciences humaines et philosophie*, Louvain-la-Neuve, Cabay, coll. « Questions de communication », 1982.

- *Traces d'être et Bâtisse d'ombre*, Paris, Hachette, coll. « L'échappée belle », 1983.

## 1.2. ARTICLES PUBLIES

- F. Deligny et P. Guilbert, « Le village d'enfants », *Pour l'enfance coupable*, Sept-Dec 1944.
- « A la recherche d'un nouveau type d'éducateur », *Le service social*, n°3, Mai-Juin 1946.
- « La Grande Cordée », *Enfance*, n°1, janvier-février 1949, pp. 72-76.
- « 1 maison pour 80 ou 8 maisons pour 1 ? », *Les Maisons d'enfants*, numéro spécial de la revue *Enfance*, Nov-Dec. 1949.
- « Avez-vous lu Makarenko ? », *L'école et la nation*, n°41, Oct. 1955, pp. 23-24.
- « Le groupe et la demande : à propos de la Grande Cordée », *Partisans*, n°39, Oct-Dec 1967.

## 1.3. INEDITS PUBLIES A TITRE POSTHUME

- « Graine de crapule ou le charlatan de bonne volonté. Autocritique d'un éducateur. », préface inédite, 1955, reproduite dans F. Deligny, *Œuvres*, ouvr. cité, pp. 147-.
- *A comme asile* suivi de *Nous et l'innocent*, Paris, Dunod, 1999.
- *Essi et copeaux*, Marseille, Le mot et le reste, 2005.
- *L'arachnéen et autres textes*, Paris, L'arachnéen, 2008.
- *Lointain prochain. Les deux mémoires*, Paris, Fario, 2012.
- *Cartes et lignes d'erre. Traces du réseau de Fernand Deligny*, Paris, L'arachnéen, 2013.
- *Lettres à un travailleur social*, Paris, L'arachnéen, 2017.
- *Correspondance des Cévennes, 1968-1996*, Paris, L'arachnéen, 2018.
- *Camérier. Écrits sur le cinéma et l'image*, Paris, L'arachnéen, 2021.

## 1.4. ARCHIVES INEDITES

L'ensemble des archives de la période des Cévennes est consultable à l'IMEC, mais il reste plusieurs fonds – notamment pour la période de la Grande Cordée – d'ampleur et d'accès inégaux.

- Correspondance avec Irène Lézine, 1955-1966, fonds privé.
- Rapport moral présenté à l'assemblée générale de la Grande Cordée le 23 Mai 1950, archives de la Grande Cordée, fonds privé.
- « Registre des inscriptions (1948-1956) », archives de la Grande Cordée, fonds privé.
- H. Dumoulin, « Première rencontre avec Deligny », première version, tapuscrit, archives de la Grande Cordée, fonds privé.
- L. Le Guillant et H. Wallon, « courrier de soutien à la Grande Cordée du 9 Juillet 1953 », archives de la Grande Cordée, fonds privé.
- F. Deligny, « La grande cordée », Brochure, 1956, archives de la Grande Cordée, fonds privé.

- F. Deligny, Lettre à R. Zazzo ou H. Wallon, du 17 Mars 1957, archives de la Grande Cordée, fonds privé.
- F. Deligny, « Mère Mylord », années 1960, IMEC, fonds Deligny, DGN 27/3.
- F. Deligny, « L'œuvre d'Anton Sémionovitch Makarenko, éducateur soviétique (1888-1939) », 1966, IMEC, fonds Deligny.
- F. Deligny, « L'ancre et le perroquet », 1976, IMEC, Fonds Deligny, DGN 3.
- F. Deligny, « l'auteur édité », 1979, IMEC, fonds Deligny, DGN 6.
- F. Deligny, « Combles », fin années 70, IMEC, Fonds Deligny, DGN 3.
- F. Deligny, « La marge et la frange », 1980, IMEC, fonds Deligny, DGN 6.
- F. Deligny, « Clavecin d'avant les premiers jours », 1980, IMEC, fonds Deligny, DGN 57.
- F. Deligny, « Rue de l'oural », 1981, IMEC, fonds Deligny, DGN 63/7.
- F. Deligny, « Paroi », 1981, IMEC, fonds Deligny, DGN 20/2.
- F. Deligny, « D'un infinitif à l'autre », 1981, IMEC, fonds Deligny, DGN5/3.
- F. Deligny, « Fabliaux - être sans avoir », 1982, IMEC, fonds Deligny, DGN 6.
- F. Deligny, « L'être sans avoir », 1982, IMEC, fonds Deligny, DGN 6.
- F. Deligny, « Au détour d'asile – Le chiendent n'est pas la peste », 1982, IMEC, fonds Deligny, DGN 8/5.
- F. Deligny, « Le pont d'oncques », 1984, IMEC, fonds Deligny, DGN 17/3.
- F. Deligny, « Sur un mot de Wittgenstein », fonds Deligny, IMEC, DGN 65.

## 2. SOURCES UTILISEES

### 2.1. OUVRAGES

- A. Besson, *Les enfants et les adolescents socialement inadaptés*, Paris, Cujas, 1958.
- A. Carrel, *L'homme, cet inconnu*, Paris, Plon, 1935.
- G. Cesbron, *Chiens perdus sans collier*, (1954), Paris, J'ai lu, 2016.
- A. Danan, *Mauvaise graine*, Paris, Edition des Portiques, 1931.
  - *Cayenne*, Paris, Fayard, 1934.
  - *L'épée du scandale*, Paris, R. Laffont, 1961.
- H. Danjou, *Place Maubert, dans les bas-fonds de Paris*, Paris, Albin Michel, 1928.
  - *Enfants du malheur*, Paris, Albin Michel, 1932.
- J. Dublineau, *La formation des éducateurs pour les internats de mineurs délinquants*, Paris, Sauvons l'Enfance, 1939.
- J. Genet, *L'enfant criminel*, (1949), republié chez Gallimard, Coll. « L'arbalète », 2014.
- G. Heuyer, *Introduction à la psychiatrie infantile*, (2ème édition), Paris, PUF, 1966.
- H. Joubrel, *Ker Goat ou le salut des enfants perdus*, Paris, Éditions familiales de France, 1945.
  - H. Et F. Joubrel, *L'enfance dite coupable*, Paris, Bloud et Gay, 1946.
  - (sous le pseudonyme de Victor Lapie), *Saint Florent la vie*, Paris, Vigot, 1946.
  - *Les problèmes de l'enfance délinquante*, Paris, Éditions familiales, Conférences du Méridien, 1946.
  - *Le scoutisme dans l'éducation et la rééducation des jeunes*, Paris, PUF, Coll. « Paideïa », 1951.
  - H. Joubrel, J. Chazal et A. Dauphin, *Les métiers de l'éducation difficile au service et au secours de l'enfance inadaptée*, Paris, Lamarre, 1953
  - *La pierre au cou*, Paris, L'amitié par le Livre, 1953.
  - *Mauvais garçons de bonnes familles, Causes, effets, remèdes de l'inadaptation des jeunes à la société*, Paris, Aubier, 1957.
  - *Jeunesse en danger*, Paris, Fayard, 1960.
- J. Kessel, *Bas-fonds*, Paris, Editions des Portiques, 1932.
  - *Nuits de Montmartre*, Paris, Editions de France, 1932.
- L. Le Guillant, *Jeunes « difficiles » ou temps difficiles ?*, Paris, Éditions du Scarabée, 1961.
  - « Les institutions et les organisations de secteurs psychiatriques », *Le livre blanc de la psychiatrie française*, t. II, Paris, Privat, 1966.
  - *Quelle psychiatrie pour notre temps ?*, Toulouse, Érès, 1984.
- I. Lézine, *A.S. Makarenko, pédagogue soviétique (1888-1939)*, préface d'H. Wallon, Paris, PUF, 1954.



- A.S. Makarenko, *L'éducation dans les collectivités d'enfants*, préface de Louis Le Guillant, Paris, Éditions du Scarabée, 1956.
- A. Londres, *Au bain*, Paris, Albin Michel, 1923.
  - *Chez les fous*, Paris, Albin Michel, 1925 ; réed. Paris, Le serpent à plume, 1999.
- A. Makarenko, *Le chemin de la vie*, trad. J. Pary et M. Etard, Paris, Éditions Sociales, 1939.
  - *Poème pédagogique*, dans *Œuvres en trois volumes*, Moscou, Éditions du Progrès, 1967, Tome I.
  - *Les drapeaux sur les tours*, dans *Œuvres en trois volumes*, Moscou, Éditions du Progrès, 1967, Tome II.
  - *Le livre des parents*, dans *Œuvres en trois volumes*, Moscou, Éditions du Progrès, 1967, Tome III.
  - « Conférence du 20 Octobre 1938 » dans *Œuvres en trois volumes*, Moscou, Éditions du Progrès, 1967, Tome III.
- A.S. Neill, *Libres enfants de Summerhill*, Paris, Maspero, 1971.
- L. Roubaud, *Les enfants de Caïn*, Paris, Grasset, 1925.

## 2.2. ARTICLES

- R. Assathiany, « Équipes de prévention », *Sauvons l'enfance*, n°64, mai-juin 1946.
  - « Deux expériences lilloises », *Sauvegarde*, n°2, Juin 1946.
- M. Bernard, « L'éducateur doit-il participer aux activités de ses garçons ? », *Rééducation*, n°4, Fev. 1948.
- J. Chazal, « Quelques aspects du milieu sur l'enfance délinquante », *Rééducation*, n°17, Sept-Oct 1949, pp. 9-17.
  - « Les bandes asociales d'enfants et leur réintégration dans les cadres sociaux », *Rééducation*, n°19, Dec. 1949.
  - « De la rééducation à la prévention », *Les cahiers de l'enfance*, n°19, Oct. 1955, pp. 19-34.
- A. Danan, « Une société s'accuse par la voix de ceux qui connaissent le mieux ses lacunes et ses méfaits », *Franc-tireur*, 25 octobre 1952.
  - « Deux semaines de froid polaire », *Les cahiers de l'enfance*, n°5, Mars 1954.
  - « Les bons livres et les autres (*La pierre au cou* par Henri Joubrel) », *Les Cahiers de l'enfance*, n° 14, février-mars 1955.
- G. Heuyer et L. Le Guillant, « Troubles de la conduite et perversions post-encéphaliques. Considérations médico-légales », *L'Encéphale*, n° 6, 1938.
  - « Recherches sur l'affaiblissement intellectuel fondamental dans la démence précoce »,

*Annales médico-psychologiques*, n° 3, mars 1932.

- G. Heuyer dans, « Exposé de M. le Dr Heuyer » aux Actes du Congrès de Patronage, Paris, Juin 1933, repris dans la *Revue pénitentiaire et de droit pénal. Bulletin de la société générale des prisons*, tome 57, n°8-9-10, Août-Octobre 1933.
  - « Délinquance et troubles du caractère chez les adolescents », *Revue de l'éducation surveillée*, n°2, Mai-Juin 1946.
  - « Bilan de vingt-cinq années de travail », *Sauvegarde de l'enfance*, n°3-4, Avril 1950.
  - « Le Conseil technique, son fonctionnement, ses travaux », *La santé de l'homme*, n° 27, janvier 1945.
- Y. Joffre et J. Fabre de Morlhon, « L'observation du mineur en milieu ouvert », *Rééducation*, n°23, Mai 1950.
- H. Joubrel, « La pédérastie chez les éducateurs », *Rééducation*, n°2, Dec. 1947.
  - « Notes de voyage : l'école professionnelle de Saint Maurice », *Rééducation*, n°4, Fev. 1948.
  - « La période rose », *Rééducation*, n°11, Janv. 1949.
  - « Va-t-on nationaliser les œuvres privées », *Sauvons l'enfance*, n°66, Sep-Oct. 1946.
  - « Le mouvement de l'éducation surveillée », *Rééducation*, n°3, Janvier 1948.
  - « Techniques », *Rééducation*, n°7, Juin 1948.
  - « L'amélioration des méthodes de travail de l'éducateur de jeunes inadaptés », *Educateurs*, n°73, Janv-Fev. 1958.
  - « L'association régionale de Montpellier », *Sauvons l'enfance*, n°68, Janv-Fev. 1947.
  - « Le « mouvement » de l'éducation surveillée », *Rééducation*, n°3, Janv. 1948.
  - « Le procès de l'internat », *Rééducation*, n°19, Dec. 1949.
  - recension de *Récits des quatre coins du monde*, dans *Rééducation*, n°21, Fev. 1950.
  - « La culpabilité des parents », *Les cahiers de l'enfance*, n°17, Juin-Juillet 1955.
- J. Guyomarc'h, « Quelques réflexions suggérées par un an de fonctionnement du centre d'observation de Rennes – La Prévalaye », *Revue de l'Education surveillée*, n°8, Mai-Juin 1947.
  - « Réponse au questionnaire sur les pervers », *Rééducation*, n°24 spécial « les pervers », Juin-Juillet 1950.
  - « De la vocation au métier d'éducateur », *Cahiers psycho-pédagogiques*, numéro spécial, Juillet 1957.
- L. Le Guillant, H. Claude et P. Masquin, « Troubles mentaux consécutifs à un traumatisme préfrontal », *Annales médico-psychologiques*, n° 1, juin 1932.
- L. Le Guillant et P. Loo, « Une épidémie locale de névraxite », *Annales médico-*

- psychologiques*, n° 3, mars 1935.
- L. Le Guillant et G. Le Hénaff, « Remarques sur la formation des éducateurs », *Sauvegarde de l'enfance*, n°2, Fev. 1950.
  - L. Le Guillant et M. Monnerot, « Remarques sur les établissements pour enfants inadaptés », *L'information psychiatrique*, Nov. 1954.
  - L. Le Guillant, « Troubles mentaux de l'encéphalite », *La Semaine des hôpitaux de Paris*, n°1, 15 janvier 1932.
    - « Les associations régionales », *Sauvegarde*, n°1, Mai 1946.
    - « A propos de l'organisation de l'enfance inadaptée », *Sauvegarde*, n°4, Oct. 1946.
    - « Une expérience de réadaptation sociale, instituée par les événements de guerre », *L'hygiène mentale*, n°6, 1946-1947.
    - « Polémique sans objet », *Sauvegarde*, n°11, Mai 1947.
    - « Les problèmes », *Sauvegarde*, n°12-13, Juin-Juillet 1947.
    - « Le congrès d'hygiène scolaire et universitaire », *Sauvegarde*, n°15-16, Nov-Dec. 1947.
    - « L'étude scientifique des dossiers d'enfants inadaptés, introduction », *Sauvegarde*, n°19-20, Avril 1948.
    - « Objet et méthode de la neuropsychiatrie infantile », conférence faite au groupe de « L'Évolution psychiatrique » le 27 Avril 1948, rééditée dans le recueil de textes de L. Le Guillant, *Quelle psychiatrie pour notre temps ?*, Toulouse, Érès, 1984.
    - « Une enquête nationale sur l'enfance inadaptée », *Sauvegarde*, n°30, Avril 1949.
    - « Le pronostic des inadaptations », *Sauvegarde de l'enfance*, n°3-4, Avril 1950.
    - « Le psychiatre et l'enfance », *La raison*, n°1, 1951, réédité dans *Quelle psychiatrie pour notre temps ?*, Toulouse, Érès, 1984.
    - « Remarques sur la rééducation des enfants « difficiles », *Vers l'éducation nouvelle*, n°121, 1958.
    - « L'enfance inadaptée dans l'oeuvre d'Henri Wallon », *L'évolution psychiatrique*, n°1, 1962.
  - G. Mauco, « L'influence du milieu », *Les cahiers de l'enfance*, n°21, Dec 1955.
  - J. Pinatel, « Criminologie et statistique », *Cahiers de Sauvegarde*, n°1, 1947.
  - L. Vincendon, recension du *Chemin de la vie* de Makarenko, dans *Revue de l'éducation surveillée*, n°7, 1947.
    - recension de *Puissants personnages*, dans *Rééducation*, n°4, Fev. 1948.
  - P. Wacquet, « Graine de crapule, par Deligny », recension dans la *Revue de l'éducation surveillée*, n°5, 1946.
  - H. Wallon, préface à *Une plaie de la société, les bagnes d'enfants*, Bourges, Secours ouvrier

international, 1934.

— « Préface », *Enfance*, n°1, Janv-Fev. 1948.

- R. Zazzo, « Cages pour enfants : témoignage d'un surveillant à l'école Théophile-Roussel », *Vu*, n°343, Sept. 1934 ; reproduit dans *Enfance*, n°2, 1996, « Hommages à René Zazzo ».

### 3. LITTÉRATURE SECONDAIRE

#### 3.1. SUR DELIGNY

- S. Alvarez de Toledo, « dé-rives », *Le sociographe*, Hors série 13, n°5, 2020, pp. 19-24.
- M. Chauvière, « Devenir Deligny », dans F. Deligny, *Œuvres*, Paris, L'arachnéen, 2007, pp. 369-375.
- M. Chauvière, « Réflexions sur la place et les voisinages de Fernand Deligny dans l'imaginaire du travail social », *Le sociographe*, vol. hors série 13, n°5, 2020, pp. 25-46.
- M. Fichet, « Fernand Deligny, un innovateur social aux prises avec les circonstances (1938-fin des années 1950) », Mémoire de Master II Recherche, sous la direction d'O. Wieviorka, Paris 1, 2016, disponible en ligne [<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01341598>].
- B. Han Kia-Ki, « Fernand Deligny : esquive, dérive et tentatives d'éducation », *Le Télémaque*, vol. 23, n°1, 2003, pp. 117-132.
  - « Le cercle, l'eau et l'O : radeaux », *Chimères. Revue des schizoanalyses*, N°53, 2004. pp. 155-168.
  - « Baromètre et thermomètre : des instruments pour une genèse du corps autistique », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 50, n° 2, 2006.
  - « Deligny et les cartes », *Multitudes*, vol. n°24, n°1, 2006, pp. 185-192.
- J. Houssaye, *Deligny, éducateur de l'extrême*, Ramonville Saint-Agne, Érès, 1998.
- Y. Jeanne, « Fernand Deligny : liberté et compagnonnage », *Reliance*, vol. n°21, n°3, 2006, pp. 113-118.
- J. Manenti, « Matière d'entre nous », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, n°63, 2006, pp. 71-83.
- M. Miguel, « À la marge et hors-champs : l'humain dans la pensée de Fernand Deligny », thèse soutenue en Février 2016, Université Paris VIII, disponible en ligne : [<http://www.theses.fr/2016PA080020>].
  - « Pour une pédagogie de la révolte : Fernand Deligny, de la solidarité avec les marginaux au perspectivisme », *Cahiers du GRM*, n°14, 2019.
  - « Lignes, cartes et caméras : Fernand Deligny et la tentative cévenole de prise en charge d'enfants autistes », *Le sociographe*, vol. hors série 13, n°5, 2020, pp. 71-91.
- P.-F. Moreau, *Deligny et les idéologies de l'enfance*, Paris, Retz, 1978.

- « infinitifs », colloque « La tentative Deligny », Paris Nanterre-Paris VIII, 16 Décembre 2017, à paraître.
- P.-F. Moreau et M. Pouteyo (dir.), *Deligny et la philosophie, un étrange objet*, Lyon, ENS Éditions, 2021.
- C. Perret, *Le tacite, l'humain. Anthropologie politique de Fernand Deligny*, Paris, Seuil, 2021.
  - « La vie fossile. Hommage à Fernand Deligny », *Po&sie*, vol. 156, n° 2, 2016, pp. 100-109.
- M. Pouteyo, « L'autre sans sujet : la recherche de Fernand Deligny », Actes du colloque, *L'épreuve de l'altérité*, Montpellier III, 2016, publiés en ligne, *Doctorales 58*, n°4-2018, [<https://www.doctorales.fr/actes-4-1/8-1-autre-sans-sujet-la-recherche-de-fernand-deligny>].
  - « Fernand Deligny et le « sujet » en travail social : critique et oppositions idéologiques », *Dynamiques. Histoire sociale en revue*, n° 8, décembre 2018, en ligne : [<http://www.carhop.be/revuescarhop/>].
  - « La formation des éducateurs, retour sur une guerre de positions (1940-1960) », *Le sociographe*, vol. hors série 11, n°5, 2018, pp. I-XXVII.
  - « Deligny et l'enfance inadaptée (1940-1960) », *Le sociographe*, vol. hors série 13, n°5, 2020, pp. 47-67.
- P. Sévérac, 2018. « L'agir Au Lieu De L'esprit », *Cadernos Deligny 1* (1), 23, 2018, en ligne : [<https://cadernosdeligny.jur.puc-rio.br/index.php/CadernosDeligny/article/view/27>].
- F. Tschopp, *Le geste de Fernand Deligny*, Genève, IES Editions, 2020 ; version remise à jour de F. Tschopp, *Fernand Deligny éducateur « sans qualités »*, Genève, IES Editions, 1989.
- M. Vaillant, J. Bourquin (dir.), *A propos de Deligny*, CNFE-PJJ, 1993 ; actes de la journée d'étude du 22 Juin 1992 à Vaucresson.

### 3.2. SUR L'ENFANCE, L'ENFANCE INADAPTEE ET L'HISTOIRE DU TRAVAIL SOCIAL

- S. Alvarez de Toledo et S. Mendelsohn, *Vagabondes, L'arachnéen*, Paris, 2015.
- P. Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2014.
- E. Aunoble, « S'éduquer à part pour mieux s'intégrer ? Les communes pédagogiques en Ukraine soviétique (1920-1924) », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°7, 2005, pp. 201-227.
  - « Le communisme tout de suite ! », *Le mouvement des communes en Ukraine soviétique (1919-1920)*, Paris, Les Nuits rouges, 2008.
- L. Bantigny, *Le plus bel âge ? Jeunes et jeunesse en France de l'aube des « Trente glorieuses » à la guerre d'Algérie*, Paris, Fayard, 2007.
- A.-M. Beyssaguet, M. Chauvière, A. Ohayon, *Les socioclercs : bienfaisance ou travail social*, Paris, Maspero, 1976.

- V. Blanchard et M. Gardet, *Mauvaise graine, deux siècles d'histoire de la justice des enfants*, Paris, Textuel, 2017.
- J. Bourquin, « La patrouille des renards dans les cages à poules », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, Hors-série, 2007, pp. 283-294.
- S. BouSSION, *Les éducateurs spécialisés naissance d'une profession, Le rôle de l'ANEJI (1947-1959)*, PUR, Rennes, 2013.
  - « De l'honneur d'une profession. Les éducateurs face aux affaires et à leur retentissement médiatique (1945-1965) », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°13, 2011, pp. 81-100.
  - « L'Association internationale des éducateurs de jeunes inadaptés et la fabrique de l'éducateur spécialisé par-delà les frontières (1951-1963) », *Paedagogica Historica*, n°50, pp. 229-243.
- M. Capul (dir.), *L'invention de l'enfance inadaptée, l'exemple de Toulouse Saint-Simon (1950-1975)*, Toulouse, Érès, 2010.
- M. Charvin, J.F. Gazeau, E. Pierre, « Recherche sur les juges pour enfants : approches historique, démographique, sociologique », rapport remis au Ministère de la Justice, 1er Juin 1996, disponible en ligne : [<https://www.vie-publique.fr/sites/default/files/rapport/pdf/984000445.pdf>].
- M. Chauvière, *Enfance inadaptée, l'héritage de Vichy*, (1980), Paris, l'Harmattan, 2009.
  - et P. Lenoël, E. Pierre (dir.), *Protéger l'enfant, raison juridique et pratiques socio-judiciaires (XIXème-XXème siècle)*, Rennes, PUR, 1996.
  - *Trop de gestion tue le social*, Paris, La Découverte, 2010.
  - « Questions pour un non-événement : quelles alternatives à l'éducation surveillée en 1945 ? », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, N°1, 1998.
- T. Crépin, A. Crétois, « L'encadrement de la presse enfantine par la « commission de contrôle des publications destinées à l'enfance et à l'adolescence », *Quaderni*, n°44, 2001, pp. 73-88.
  - « La presse et la loi de 1949, entre censure et autocensure », *Le temps des médias*, n°1, 2003/1, pp. 55-64.
- J. Donzelot, « Travail social et lutte politique », *Esprit*, N°72, Avril-Mai 1972.
  - *La police des familles*, Paris, Minuit, 1977.
  - *L'invention du social*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1994.
- P. Fustier, *L'identité de l'éducateur spécialisé*, (1972), réed. Paris, Dunod, 2009.
- M. Gardet, « Ker Goat/Belle-Île : deux centres mythiques », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, N°4, 2002, pp. 157-168.
  - et S. BouSSION (dir.), *Les châteaux du social*, Beauchesne, Paris, 2010.

- et F. Tétard (dir.), *Le scoutisme et la rééducation dans l'immédiat après-guerre : lune de miel sans lendemain ?*, Marly-le-Roi, INJEP, document n°21, 1995.
- C.-J. Guérin, « Le scoutisme : une expérience pédagogique parallèle », *Réflexions historiques*, Vol. 7, n°2/3, 1980.
  - A.-N. Henri, « Les destins liés de la figure du “psy” et de l'appareil de l'enfance inadaptée », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°6, 2004.
  - Y. Jeanne, « Anton Makarenko : un art de savoir s'y prendre », *Reliance*, 2005/3 no 17, pp. 144-150.
  - J.-P. Jurmand, « Le corps dans l'observation des mineurs. Le cas des centres d'observation à l'Education surveillée entre 1946 et 1956 », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°8, 2006.
  - M. Marwan, et L. Mucchielli, *Les bandes de jeunes. Des « blousons noirs » à nos jours*, Paris, La Découverte, 2007.
  - P. Meirieu, (dir.), *Jean-Gaspard Itard. Tous les enfants peuvent-ils être éduqués ?*, Paris, PEMF, 2001.
  - P. Séverac, « L'enfant est-il un adulte en plus petit ? Anthropologie et psychologie de l'enfance à partir de Spinoza », *Astérior*, n°19, 2018, en ligne : [<http://journals.openedition.org/asterion/3406> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/asterion.3406>].  
— « Enfance et plasticité. Spinoza et Vygotski », dans V. Legeay (dir.), *L'essence plastique : Aptitudes et accommodements chez Spinoza*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2018, en ligne : [<https://doi.org/10.4000/books.pSORbonne.39062>].
  - J. Rakovitch, « La jeunesse controversée de Makarenko : un espace propice à l'émergence du mythe ? », *Le Telemaque*, Presses Universitaires de Caen, 2014/2, n°46, pp. 177-189.
  - A. Renault, *La libération des enfants, contribution philosophique à une histoire de l'enfance*, Paris, Calmann-Lévy, 2002.
  - C. Rossignol, « Quelques éléments pour l'histoire du "Conseil technique de l'enfance déficiente et en danger moral" de 1943 », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, Numéro 1, 1998, p. 21-39.
  - J.J. Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, Paris, GF, 2009.
  - M. Ruchet, A. Vilbrod, *Roland Assathiany: Un fonctionnaire militant au service de l'éducation spécialisée*, Paris, L'Harmattan, 2011.

### 3.3. PSYCHIATRIE, PEDOPSYCHIATRIE, PSYCHOLOGIE, PSYCHANALYSE

- J. Ayme, *Chroniques de la psychiatrie publique à travers l'histoire d'un syndicat*, Toulouse, Érès, 1995.

- M. Bienne, « Les enfants terribles. La psychiatrie infantile au secours de la famille : la consultation du professeur Georges Heuyer en 1950 », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, Numéro 6, 2004, p. 70.
- S. Boussion, « Le premier congrès international de Psychiatrie infantile (Paris, 1937), ou le baptême d'une spécialité ambitieuse », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, 18 | 2016, pp. 57-80.
- T. Charmasson, S. Méchine, F. Parot, « Les archives d'Henri Wallon », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n°5, 2/2001.
- J.C. Coffin, « La psychiatrie de l'enfant en France, une affaire de l'État ? », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°18, 2016, pp. 81-96.
- F. Dolto, *Lorsque l'enfant paraît*, Paris, Seuil, 3 tomes parus entre 1977 et 1979.  
— *La cause des enfants*, Paris, Robert Laffont, 1985.
- J. Droux et M. Kaba, « Le corps comme élément d'élaboration de nouveaux savoirs sur l'enfance délinquante », *Revue de l'enfance « irrégulière »*, n°8, 2006, pp. 63-80.
- F. Gabarron-Garcia, « Le psychiatre, l'infirmier, le fou et la psychanalyse. Pour une histoire populaire de la psychanalyse 2 », *Actuel Marx*, vol. 59, no. 1, 2016, pp. 26-41.
- Y. Gansel, *Vulnérables ou dangereux*, Lyon, ENS Éditions, 2019.
- R.Gentis et J. Oury, « Rencontre avec Roger Gentis et Jean Oury », *VST - Vie sociale et traitements*, vol. 125, no. 1, 2015, pp. 20-33.
- E. Guey et S. Bouisson, « Le fonds Georges Heuyer (1884-1977) : un vingtième siècle scientifique, à l'orée de la psychiatrie infantile et de ses ramifications », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, N°12, 2010.
- N. Henckes, « Le nouveau monde de la psychiatrie française. Les psychiatres, l'État et la réforme des hôpitaux psychiatriques de l'après-guerre aux années 1970 », Thèse de sociologie, Paris, EHESS, 2007, disponible à l'adresse [<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00769780>].
- M. Huteau, *Psychologie, psychiatrie et société sous la IIIe République : la biocratie d'Edouard Toulouse, 1865-1947*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- J. Itard, *Victor de l'Aveyron*, Paris, Allia, 2009.
- M. Lang, *Georges Heuyer, fondateur de la pédo-psychiatrie*, Paris, Expansion Scientifique Publications, 1997.
- A. Le Bras, *Un enfant à l'asile, vie de Paul Taesch*, Paris, CNRS Editions, 2018.
- V. Massin, « Hommes et femmes devant le psychiatre : hygiène mentale et placement asilaire (Belgique , entre-deux guerres) », *Les Cahiers de Framespa*, n°25, 2017.



- P. Mazereau, *La déficience mentale chez l'enfant, entre école et psychiatrie*, Paris, L'Harmattan, 2011.
- A. Ohayon, *Psychologie et psychanalyse en France, L'impossible rencontre 1919-1969*, Paris, La Découverte, 2006.
- T. Trémine, « Clifford Beers, l'hygiène mentale et l'influence américaine en France dans l'entre-deux guerres. Les prémisses du CMP », *L'information psychiatrique*, 2016/7, n°92, pp. 563-566.
- M. Ruchat, « Des médecins suisses au congrès de Psychiatrie infantile : l'hypothèse de l'hygiène mentale », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, n°18, 2016, pp. 185-200.

### 3.4. SUR LE GRAND REPORTAGE

- P. Aron, « Entre journalisme et littérature, l'institution du reportage », *CONTEXTES*, 11 | 2012, [<http://journals.openedition.org/contextes/5355>].
- M. Boucharenc, *L'écrivain-reporter au coeur des années trente*, Villeneuve d'Asq, Presse Universitaire du Septentrion, 2004.
- S. Carvalhosa, « Chronique journalistique et causerie : rapports, formes, enjeux », *Carnets*, 2 | 2014, [<http://journals.openedition.org.acces.bibliotheque-diderot.fr/carnets/1256> ].
- M. Martin, *Les grands reporters. Les débuts du journalisme moderne*, Paris, Editions Audibert, 2005.
- M. Martin, « Le voyage du grand reporter, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle aux années 1930 », *Le temps des médias*, n°8, 200.
- F. Naud, *Profession reporter*, Biarritz, Atlantica, 2005.
- P. Quincy-Lefebvre, *Combats pour l'enfance. Itinéraire d'un faiseur d'opinion : Alexis Danan (1890-1979)*, Paris, Beauchesne – ENPJJ, coll. « Enfance hors la loi », 2014.
  - « Les campagnes de presse : un creuset militant pour l'enfance. L'engagement d'Alexis Danan, reporter à Paris-Soir dans les années trente. », *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, N°13, 2011.
- M.-E. Thérenty, « Pour une histoire littéraire de la presse au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 103, n°3, 2003.

### 3.5. SUR LE ROMAN, LE RECIT ET LA DESCRIPTION

- H. de Balzac, *Eugénie Grandet*, Paris, Gallimard, coll. « Pléiade », 1947, Tome 3.
- R. Barthes, « L'effet de réel », *Communications*, n°11, 1968.
- R. Bertrand, *Le détail du monde, L'art perdu de la description de la nature*, Paris, Seuil, 2019.
- A. Breton, *Manifeste du surréalisme*, (1924), Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2000.

- C. Chauviré, « La philosophie comme description de l'ordinaire chez Peirce et chez Wittgenstein », *Archives de philosophie*, n°73, 2010, pp. 81-91.
- E.R. Curtius, *La littérature européenne et le Moyen âge latin*, (1956), Paris, Presses Pocket, 1991.
- C. Duflo, *Les aventures de Sophie, la philosophie dans le roman au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, CNRS Editions, coll. « Biblis », 2013.
- G. Genette, *Figures I*, (1966), Paris, Seuil, coll. « Points », 2000.  
— *Figures II*, (1969), Paris, Seuil, coll. « Points », 1979.
- P. Hamon, *La description littéraire*, Paris, Macula, 1991.  
— *Du descriptif*, Paris, Hachette, 1993.
- F. Laplantine, *Le description ethnographique*, Paris, A. Colin, 2015.
- R. Mandressi, *Regard de l'anatomiste, Dissections et invention du corps en occident*, Paris, Seuil, 2003.
- P. Olivera, « Aragon, « réaliste socialiste ». Les usages d'une étiquette littéraire des années Trente aux années Soixante », *Sociétés & Représentations*, vol. 15, n° 1, 2003, pp. 229-246.
- A. Péquignot, « Les spécimens naturalisés, la restauration des témoins historiques de la taxidermie », *Coré*, n°9, Nov. 2000, pp. 53-57.  
— « Histoire de la taxidermie en France (1729-1928) : Étude des facteurs de ses évolutions techniques et conceptuelles, et ses relations à la mise en exposition du spécimen naturalisé », thèse soutenue en 2003 au Muséum national d'histoire naturelle.
- G. Perec, « La rue Vilin » (1977), repris dans *L'infra-ordinaire*, Paris, Seuil, pp. 15-33.  
— *Les choses*, (1965), Paris, Pocket, 2006.
- J. Rakovitch, « Makarenko, l'écrivain, le combattant et le pédagogue : fiction(s) et pédagogie », Thèse de Sciences de l'éducation, Université Lumière Lyon II, soutenue le 20 Octobre 2016.
- D. Reynaud, « Pour une théorie de la description au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Dix-huitième siècle*, n°22, 1990, pp. 347-366.
- A. Robbe-Grillet, « Temps et description dans le récit d'aujourd'hui », (1963), repris dans *Pour un nouveau roman*, Paris, Minuit, 2012.
- P. Singaravélou et S. Venayre, *Le magasin du monde : la mondialisation du monde par les objets du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Paris, Fayard, 2020.
- L. Spitzer, *Études de style*, (1948), Gallimard, coll. « Tel », Paris, 2011.
- J. Thiney et J. Vekemans, *Mort ou vif, chronique d'une taxidermie contemporaine*, Paris, La Martinière, 2014.
- P. Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 1971.

- E. Zola, « De la description », article paru dans le journal *Le Voltaire*, du 8 Juin 1880.  
— *Le roman expérimental*, (1880).

### 3.6. PHILOSOPHIE, SOCIOLOGIE

- A. Abbott, *The system of professions : an essay on the division of expert labor*, Chicago, London, The University of Chicago Press, 1988.
- Aristote, *Physique*, Paris, G-F, 2000.
- Augustin, *Confessions*, Paris, Garnier Flammarion, 1964.
- B. Bégout, *Zéropolis*, Paris, Allia, 2002.  
— *Lieu commun*, Paris, Allia, 2003.
- H. Bergson, *L'évolution créatrice*, Paris, PUF, 2007.
- G. Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, (1962), PUF, coll. « Quadrige », Paris, 1997.
- D. Demazière et M. Jouvenet (dir.), *Andrew Abbott et l'école de Chicago*, Paris, Editions de l'EHESS, 2016.
- V. Descombes, *Le complément du sujet*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2018.
- F. Dubet, *Le déclin de l'institution*, Paris, Seuil, 2002.
- E. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, (1895), Paris, PUF, 2004.
- M. Foucault, *Naissance de la clinique*, (1963), Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2017.  
— *Les mots et les choses*, (1966), Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2004.  
— *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1972.  
— *Surveiller et punir*, (1975), Gallimard, coll. Tel, Paris, 2000.
- R. Garcia, *Le désert de la critique*, L'échappée, Paris, 2015.
- E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2003.  
— *Méditations cartésiennes, introduction à la phénoménologie*, Paris, Vrin, 2001.
- A. Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, (1957), Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1998.
- C. Lefort, *Le travail de l'œuvre, Machiavel*, Paris, Gallimard, 1986.
- E. Levinas, « Le visage et l'extériorité », *Totalité et infini, essai sur l'extériorité*, (1971), Paris, Livre de poche, 2003.
- T. Nagel, « What is like to be a bat », *The philosophical review*, n°84-4, Oct. 1974.
- F. Nietzsche, *Généalogie de la morale*, G.F, 1996.
- H. Putnam, *Raison, vérité et histoire*, Paris, Minuit, 1984.
- J.-P. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Paris, La découverte, 1996.
- L. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, (1953), Paris, Gallimard, 2004.

## **LISTE DES SIGLES ET ABREVIATIONS UTILISES**

AIEJI : Association Internationale des Éducateurs de Jeunes Inadaptés.

AJ : Auberges de Jeunesse.

ANEJI : Association Nationale des Éducateurs de Jeunes Inadaptés.

ARSEA : Association Régionale de Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence.

CAEA : Certificat d'Aptitude à l'Enseignement des enfants Arriérés.

CEMEA : Centre d'Entraînement aux Méthodes d'Éducation Active.

CIDE : Convention Internationale des Droits de l'Enfant.

COT : Centre d'Observation et de Triage.

IMPro : Institut Médico Professionnel

IPES : Institution Publique d'Éducation Surveillée.

MES : Maison d'Éducation Surveillée

NPI : Neuro-Psychiatrie Infantile.

OPHS : Office Public d'Hygiène Sociale.

PJJ : Protection Judiciaire de la Jeunesse.

UNAR : Union Nationale des Associations Régionales de sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence.

## CHRONOLOGIE INDICATIVE

Cette chronologie n'entend pas indiquer avec exhaustivité tous les événements importants de la période, mais resituer ceux qui ont été abordés dans ce travail pour en donner à voir le déroulement.

DATES	PARCOURS / ŒUVRES FERNAND DELIGNY	LOIS, INSTITUTION, EVENEMENTS	PUBLICATIONS	ACTEURS
1912		- Loi du 22 Juillet qui crée le Tribunal pour enfants		
1913	Naissance de F. Deligny			
1914				- Thèse de médecine de G. Heuyer, <i>Enfants anormaux et délinquants juvéniles : nécessité de l'examen psychiatrique des écoliers</i>
1925			- A. Londres, <i>Chez les fous</i> - Thèse de H. Wallon, - L. Roubaud, <i>Les enfants L'enfant turbulent de Caïn</i>	
1928				- L. Le Guillant, J. Guérin-Desjardins travaillent dans la Clinique annexe de NPI.
1931			- A. Danan, <i>Mauvaises graines</i>	
1932			- H. Danjou, <i>Enfants du malheur</i>	
1934		- Révolte à la MES de Belle-Île		
1936		- Commission interministérielle de « l'enfance déficiente et en danger moral », présidée par H. Wallon.		- Création des Comités de Vigilance d'A. Danan
1937		- Mort de Roger Abel à la MES d'Eysses - Tentative d'introduire des méthodes scouts à la MES de Saint Maurice		- H. Wallon nommé professeur au Collège de France - 1 <sup>er</sup> congrès de NPI - Création des CEMEA

1938	- Instituteur suppléant pour enfants arriérés à Paris, puis Armentières		
1939		- Traduction du <i>Poème pédagogique</i> de Makarenko sous le titre <i>Le chemin de la vie</i>	- L. Bonnafé et F. Tosquelles expérimentent les débuts de la psychiatrie institutionnelle à Saint Alban.
1941	- Éducateur chef au Pavillon III d'Armentières		
1942			- Ouverture de la 1 <sup>re</sup> école d'éducateurs, à Toulouse (J. Plaquevent)
1943	- Fonde un club de Prévention à Lille - Conseiller technique de l'ARSEA du Nord (directeur R. Assathiany)	- Conseil technique de l'enfance déficiente ou en danger moral, présidé par G. Heuyer - Coordination des services de l'enfance déficiente et en danger moral, confiée à J. Chazal	
1944	- <i>Pavillon III</i>		
1945	- Directeur du 1 <sup>er</sup> COT de Lille - <i>Graine de crapule</i>	- Ordonnance du 2 Février 1945 relative à l'enfance délinquante. - L. Le Guillant succède à J. Chazal à la Coordination de l'enfance déficiente et en danger moral	- H. Joubrel, <i>Ker Goat</i> - Conférences du Méridien organisées par H. Joubrel (1945-1959)
1946	- <i>Puissants personnages</i> - Directeur régional de Travail et Culture		- Création de la revue <i>Sauvegarde</i> - H. Joubrel, <i>Saint Florent la vie</i>
1947	- <i>Les vagabonds efficaces</i>	- Naissance de l'ANEJI	- Les revues <i>Sauvons l'enfance</i> et <i>Pour l'enfance coupable</i> fusionnent pour devenir <i>Rééducation</i> .
1948	- Dépôt des statuts de la Grande Cordée - Détachement auprès du laboratoire de psychobiologie	- Fin du gouvernement tripartite - Création de l'UNAR (président : R. Lafon)	- Création de la revue <i>Enfance</i> - 1 <sup>ère</sup> chaire de NPI créée pour G. Heuyer

de Wallon.		
1949	- <i>Les enfants ont des oreilles</i>	
1950	- Réédition du <i>Chemin de la vie</i> , préface de H. Wallon et F. Seclet-Riou	
1951	- Agrément de la Grande Cordée par la Caisse de Sécurité Sociale (2ans)	- Naissance de l'AIEJI - Création de la revue <i>La raison</i> - H. Joubrel, <i>Le scoutisme dans l'éducation et la rééducation des jeunes</i>
1952	- G. Heuyer, <i>Introduction à la psychiatrie infantile</i>	
1953	- Fondation de la Clinique de la Borde par J. Oury	- Création de la revue <i>Les cahiers de l'enfance</i> - H. Joubrel, <i>La pierre au cou</i>
1954	- G. Cesbron, <i>Chiens perdus sans collier</i> - I. Lézine, <i>A.S. Makarenko, pédagogue soviétique</i> , préface de H. Wallon.	
1955	- Début de la période d'itinérance de la Grande Cordée	
1956	- I. Lézine, <i>A.S. Makarenko, L'éducation dans les collectivités d'enfants</i> , préface de L. Le Guillant	
1957	- H. Joubrel, <i>Mauvais garçons de bonne famille</i>	
1958	- <i>Adrien Lomme</i> - rencontre avec Truffaut au sujet des <i>400 coups</i>	- Ordonnance du 23 Décembre relative à la protection de l'enfance en danger
1960	Réédition de <i>Graine de crapule</i>	
1961	- H. Joubrel, <i>Jeunesse en danger</i> - L. Le Guillant, <i>Jeunes « difficiles » ou temps difficiles ?</i>	
1962	Fin de la Grande Cordée	- Mort de H. Wallon

# INDEX DES NOMS

- Abbott, Andrew, 52, 91
- Allaire, Jacques, 228, 424, 428, 432, 433, 435, 443, 455, 464
- Althusser, Louis, 288, 291, 433
- Alvarez de Toledo, Sandra, 291, 345, 392, 394, 448, 464, 473
- Aragon, Louis, 199, 401, 418, 470
- Aristote, 231
- Assathiany, Roland, 158, 160, 268, 295, 296, 319, 555
- Augustin, 147, 380
- Babinski, Joseph, 100
- Baden-Powell, Robert, 123, 124, 129, 241, 242, 322, 323, 375
- Balzac, Honoré (de), 205, 499, 505, 519, 520
- Barthes, Roland, 498, 500, 501
- Bégout, Bruce, 530
- Béraud, Henri, 199, 202
- Bergeron, Marcel, 40, 194, 393
- Bergson, Henri, 51, 177
- Bernard, Claude, 50, 506
- Bertrand, Romain, 510, 511, 513, 514
- Besson, Antonin, 29, 273, 274
- Bettelheim, Bruno, 396
- Bienne, Marie, 48, 113
- Billoux, François, 154, 156, 177, 283, 292, 555
- Binet, Alfred, 103, 112, 137, 168, 178, 218
- Bonnafé, Lucien, 154, 180, 185, 268, 269, 388
- Boucharenc, Myriam, 199, 200, 201, 202, 212
- Bourneville, Désiré-Magloire, 97, 168
- Bourquin, Jacques, 13, 66, 128
- Boussion, Samuel, 64, 109, 120, 121, 125, 236, 237, 238, 239
- Breton, André, 518
- Buffon, Georges-Louis, 501, 502
- Candiani, Clara, 253, 254
- Carrel, Alexis, 50, 51, 117, 121
- Cathala, Louis, 120
- Ceccaldi, Pierre, 105
- Céline, Louis-Ferdinand, 427, 434, 449
- Cendrars, Blaise, 199, 200
- Cesbron, Gilbert, 28, 30, 31, 61, 121, 193, 232, 279, 294, 322, 333, 334, 335, 336, 337, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 349, 363, 365, 369, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 416, 425, 426, 430, 515
- Chaurand, André, 21, 166, 183
- Chauvière, Michel, 47, 48, 50, 51, 92, 104, 105, 106, 107, 108, 110, 122, 135, 137, 146, 149, 152, 156, 158, 164, 173, 181, 228, 266, 268, 284, 288, 289, 294, 366, 462
- Chauviré, Christiane, 531
- Chazal, Jean, 28, 47, 57, 94, 101, 102, 105, 121, 125, 126, 136, 150, 156, 157, 158, 159, 166, 182, 236, 243, 253, 266, 268, 275, 276, 279, 284, 322, 333, 334, 366, 378, 556, 569
- Clastres, Pierre, 483
- Claude, Henri, 95, 152, 154, 155, 181
- Clausewitz, Carl von, 554
- Cloche, Maurice, 212, 213
- Cocteau, Jean, 199
- Colette, Sidonie-Gabrielle, 199
- Collin, André, 283
- Condillac, Etienne (de), 71
- Copans, Richard, 467
- Copfermann, Emile, 128, 420
- Crépin, Thierry, 145
- Crétois, Anne, 145
- Danan, Alexis, 57, 124, 125, 127, 142, 201, 203, 204, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 231, 232, 236, 237, 242, 245, 249, 253, 254, 269, 270, 275, 346, 418, 561, 563, 565
- Daniel, Jean-Pierre, 144, 379, 411, 465
- Danjou, Henri, 200, 201, 204, 212, 213, 214, 215, 216, 218, 219, 220, 248, 346
- Darwin, Charles, 50, 51, 313
- Daudet, Léon, 214
- Daumezon, Georges, 154, 180, 185, 388
- Dean, James, 180, 189, 255



Déjerine, Jules, 100  
 Delay, Jean, 175  
 Deleuze, Gilles, 306  
 Descombes, Vincent, 552  
 Diatkine, René, 113  
 Dickens, Charles, 57, 205  
 Diderot, Denis, 80, 496, 502  
 Dolto, Françoise, 113, 175, 389, 416, 555  
 Donnedieu de Vabres, 556  
 Donzelot, Jacques, 52, 53, 54  
 Dostoïevski, Fedor, 499  
 Dublineau, Jean, 48, 50, 102, 122, 133, 243, 268  
 Duché, Didier-Jacques, 44  
 Duchêne, Henri, 40, 388, 393  
 Duflo, Colas, 39, 80, 81  
 Dumas, Georges, 101  
 Dumoulin, Huguette, 25, 26, 27, 28, 40, 62, 292, 329,  
 391, 392, 393, 400, 414  
 Dupré, Ernest, 100, 109, 118, 177, 275  
 Durkheim, Emile, 261, 285, 286  
  
 Ekk, Nicolas, 129, 347, 348  
 Esquirol, Jean-Etienne, 98, 115  
  
 Fabre de Morlhon, Jacques, 325, 326  
 Ferry, Jules, 57, 193, 440  
 Fichet, Maxime, 226, 286  
 Follin, Sven, 269, 388  
 Foucault, Michel, 21, 52, 53, 55, 260, 497  
 Fournier, Alain, 424, 427, 434  
 Freinet, Célestin, 331, 474, 476, 479  
 Freud, Sigmund, 76, 138, 151  
 Frey, Erwin, 273  
 Frisch, Karl (von), 503  
  
 Gardet, Mathias, 64, 75, 121, 122, 124, 125, 130, 135  
 Gauchet, Marcel, 291, 388, 396  
 Gautier, Théophile, 507  
 Genet, Jean, 94, 95, 332  
 Genette, Gérard, 488, 489, 501, 523, 524  
 Grasset, Pierre, 155, 156, 166, 201, 205, 212, 366  
 Gratiot-Alphandéry, Hélène, 20, 22, 268, 391  
 Guattari, Félix, 20, 291, 449, 459  
 Guérin, Christian, 130  
 Guérin-Desjardins, Jacques, 124, 131, 137, 150, 167,  
 242, 283, 336, 511, 565  
 Guilbert, Paul, 111, 227, 296  
 Guilloux, Louis, 121  
 Guyomarc'h, Jacques, 128, 150, 237, 243  
  
 Hamon, Philippe, 495, 498, 505, 507, 508  
 Han Kia-Ki, Béatrice, 422  
 Heuyer, Georges, 12, 22, 23, 40, 47, 48, 49, 50, 59, 94,  
 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108,  
 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118,  
 120, 122, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 140, 141,  
 142, 145, 146, 152, 154, 155, 156, 158, 159, 160,  
 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 172, 173, 174,  
 175, 181, 182, 193, 194, 198, 204, 211, 214, 216,  
 217, 218, 236, 241, 251, 253, 254, 262, 263, 268,  
 270, 271, 274, 275, 276, 279, 283, 284, 309, 322,  
 337, 393, 521, 555, 556, 565, 566, 569  
 Hirsch, Pierre, 391  
 Husserl, Edmund, 529, 530, 531, 532  
  
 Itard, Jean, 44, 45, 69, 70, 71, 72, 74, 80, 115, 142,  
 404, 422, 562  
  
 Janet, Pierre, 49, 177  
 Jaucourt, Louis (de), 495, 497  
 Joffre, Yves, 325, 326  
 Joseph, Isaac, 13, 40, 54, 199, 202, 229, 395, 397, 398,  
 399, 463  
 Joubrel, Henri, 21, 28, 64, 73, 74, 94, 101, 102, 120,  
 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 131,  
 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141,  
 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151,  
 158, 160, 161, 162, 163, 164, 167, 182, 183, 193,  
 211, 212, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239,  
 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249,  
 250, 251, 252, 253, 255, 256, 257, 258, 262, 263,  
 268, 269, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 295,  
 322, 327, 329, 333, 334, 345, 346, 349, 363, 365,  
 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375,  
 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385,  
 386, 387, 416, 425, 426, 430, 443, 445, 464, 489,

490, 491, 499, 507, 515, 522, 525, 556

Kant, Emmanuel, 66

Kessel, Joseph, 199, 200, 202, 212, 417

La Boétie, Etienne (de), 396

Lacan, Jacques, 49, 101, 175

Lacassagne, Alexandre, 109

Lafon, Robert, 21, 48, 94, 101, 102, 108, 120, 122, 126, 133, 136, 155, 158, 159, 161, 163, 164, 166, 183, 236, 268, 271, 277, 284, 340

Laforge, René, 101

Lagache, Daniel, 49, 50, 59, 61, 69, 101, 120, 166, 175, 268

Lahy, Jean-Maurice, 116

Lanza del Vasto, Giuseppe, 418, 470

Laval, Pierre, 155

Le Guillant, Louis, 27, 30, 40, 50, 76, 94, 101, 102, 108, 116, 117, 118, 127, 135, 152, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 193, 194, 211, 245, 251, 255, 256, 258, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 277, 286, 287, 288, 292, 327, 329, 339, 340, 341, 342, 348, 363, 377, 388, 389, 391, 393, 425, 426, 427, 436, 438, 476, 478, 555, 559

Lebovici, Serge, 113, 160, 168, 175

Lefaucheur, Nadine, 110

Lefort, Claude, 289, 293

Lemarchand, Jacques, 420

Léméry, Henry, 214

Lénine, Vladimir Illich, 353

Leroux, Gaston, 199, 200

Levinas, Emmanuel, 453

Lézine, Irène, 20, 22, 23, 24, 27, 28, 29, 40, 41, 42, 167, 187, 268, 292, 299, 348, 363, 397, 399, 400, 401, 402, 403, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 413, 414, 415, 417, 418, 419, 420, 426, 427, 428, 445, 451, 463, 464, 470, 538

Locke, John, 71, 349

Lombroso, Cesare, 109, 110, 133

Londres, Albert, 96, 97, 199, 200, 201, 203, 204, 212, 220

Lorenz, Konrad, 503

Lutz, Paul, 101, 102, 105, 158, 160, 268, 276

Mac Orlan, Pierre, 417

Makarenko, Anton, 26, 28, 57, 61, 129, 187, 232, 256, 299, 315, 323, 333, 341, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 363, 364, 365, 366, 369, 371, 372, 374, 376, 381, 385, 386, 388, 395, 396, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 416, 419, 430, 443, 464, 467, 476, 479, 499, 538, 542, 556

Manenti, Josée, 392, 400, 414, 550

Mannoni, Maud, 555

Marker, Chris, 291

Martin, Marc, 200

Mauco, Georges, 268, 269

Melville, Herman, 498

Merlet, Lucette, 20, 22

Méry, Henri, 100

Meyer, René, 333

Michon, Victor, 295, 420

Miguel, Marlon, 12, 291, 403, 417, 433, 464, 474, 475, 481, 482, 524

Molina, Martin, 464

Montessori, Maria, 374, 375, 474

Moreau, Pierre-François, 12, 43, 288, 316, 331, 360, 411, 444, 449, 472, 477, 492, 524

Morgenstern, Sophie, 113, 136

Musil, Robert, 433, 434

Neill, Alexander, 371

Nietzsche, Friedrich, 304, 306

Nizan, Paul, 199

Ohayon, Annick, 113

Parker, Daniel, 144, 379

Paul-Boncour, Georges, 216

Péan, Charles, 156, 158, 159, 166, 167, 268, 283, 366, 367, 368, 370

Péguy, Charles, 215

Perec, Georges, 519, 523, 524  
 Perret, Catherine, 1, 2, 12, 477, 580  
 Pestalozzi, Johann Heinrich, 364  
 Piaget, Jean, 70, 142  
 Piéron, Henri, 101, 113  
 Pinatel, Jean, 102, 105, 116, 161, 273  
 Pinaud, Jean, 148, 150, 236, 243, 268, 284  
 Pinel, Philippe, 71, 72, 98  
 Plaquevent, Jean, 155, 166, 183, 258, 559  
 Poinso-Chapuis, Germaine, 102, 165  
 Politzer, Georges, 28  
 Préaut, Robert, 101  
 Prévert, Jacques, 204, 418, 470  
  
 Quincy-Lefebvre, Pascale, 221  
  
 Rakovitch, Jean, 347  
 Robbe-Grillet, Alain, 523, 524  
 Robin, Gilbert, 217, 269  
 Rollet, Henri, 48, 57, 101, 105, 107, 112, 117, 126,  
 146, 155, 163, 166, 204, 214, 218, 254, 278, 279  
 Rollin, Louis, 203, 220  
 Roubaud, Louis, 198, 201, 204, 205, 206, 207, 208,  
 209, 210, 211, 212, 214, 216, 218, 219, 220, 228,  
 232, 238, 248, 250, 346  
 Roubinovitch, Jacques, 95, 214, 216, 283  
 Rousseau, Jean-Jacques, 7, 38, 39, 40, 41, 42, 56, 69,  
 70, 71, 74, 80, 81, 85, 86, 264, 349, 352, 353, 354,  
 360, 364, 440, 560, 563  
 Rucart, Marc, 137, 231, 232, 242, 278, 565  
  
 Sagan, Françoise, 180, 189, 255, 257  
 Saint Exupéry, Antoine (de), 86  
 Sarrazin, Albertine, 332  
 Seclet-Riou, Françoise, 348, 407, 428  
 Sellier, Henri, 283  
 Séverac, Pascal, 1, 2, 86, 582  
 Simenon, Georges, 199, 416, 418  
 Simoens, André, 226, 227  
 Simon, Théodore, 47, 95, 103, 112, 137, 166, 168, 178,  
 217, 218  
 Soupault, Philippe, 202  
 Spitzer, Leo, 422, 423, 424  
 Spitzer, Olga, 217  
 Stahl, Robert, 226, 227, 238, 340  
  
 Tarde, Gabriel, 109  
 Tétard, Françoise, 122  
 Tosquelles, François, 180, 388  
 Toulouse, Edouard, 21, 30, 47, 50, 76, 98, 99, 101, 149,  
 154, 166, 183, 283  
 Truffaut, François, 61, 291, 382  
  
 Uexküll, Jacob (von), 503  
  
 Vallès, Jules, 205  
 Verga, Giovanni, 312, 515  
 Vernant, Jean-Pierre, 246  
 Veyne, Paul, 539, 540, 541, 542  
 Vian, Boris, 144, 257  
 Victor, Renaud, 35, 64, 70, 71, 131, 142, 466  
 Vidal-Naquet, Marina, 291, 464  
 Villani, Giovanni, 499  
 Vincendon, Lucien, 323, 328  
  
 Wallace, Alfred, 313  
 Wallon, Henri, 20, 22, 23, 24, 25, 27, 28, 29, 30, 34,  
 37, 40, 47, 49, 50, 51, 70, 101, 102, 112, 135, 142,  
 152, 156, 158, 159, 160, 166, 167, 171, 176, 177,  
 178, 179, 180, 184, 187, 194, 203, 214, 222, 223,  
 224, 225, 258, 268, 269, 281, 292, 329, 348, 391,  
 393, 411, 444, 467, 474, 478, 555, 556  
 Waquet, Pierre, 319, 320, 321, 322, 323  
 Wittgenstein, Ludwig, 259, 261, 301, 305, 306, 443,  
 444, 447, 471, 472, 473, 492, 518, 519, 531, 532,  
 551, 552  
  
 Zay, Jean, 57  
 Zazzo, René, 20, 22, 23, 29, 101, 222, 268, 411  
 Zola, Emile, 312, 505, 506, 507, 508, 509, 515, 540